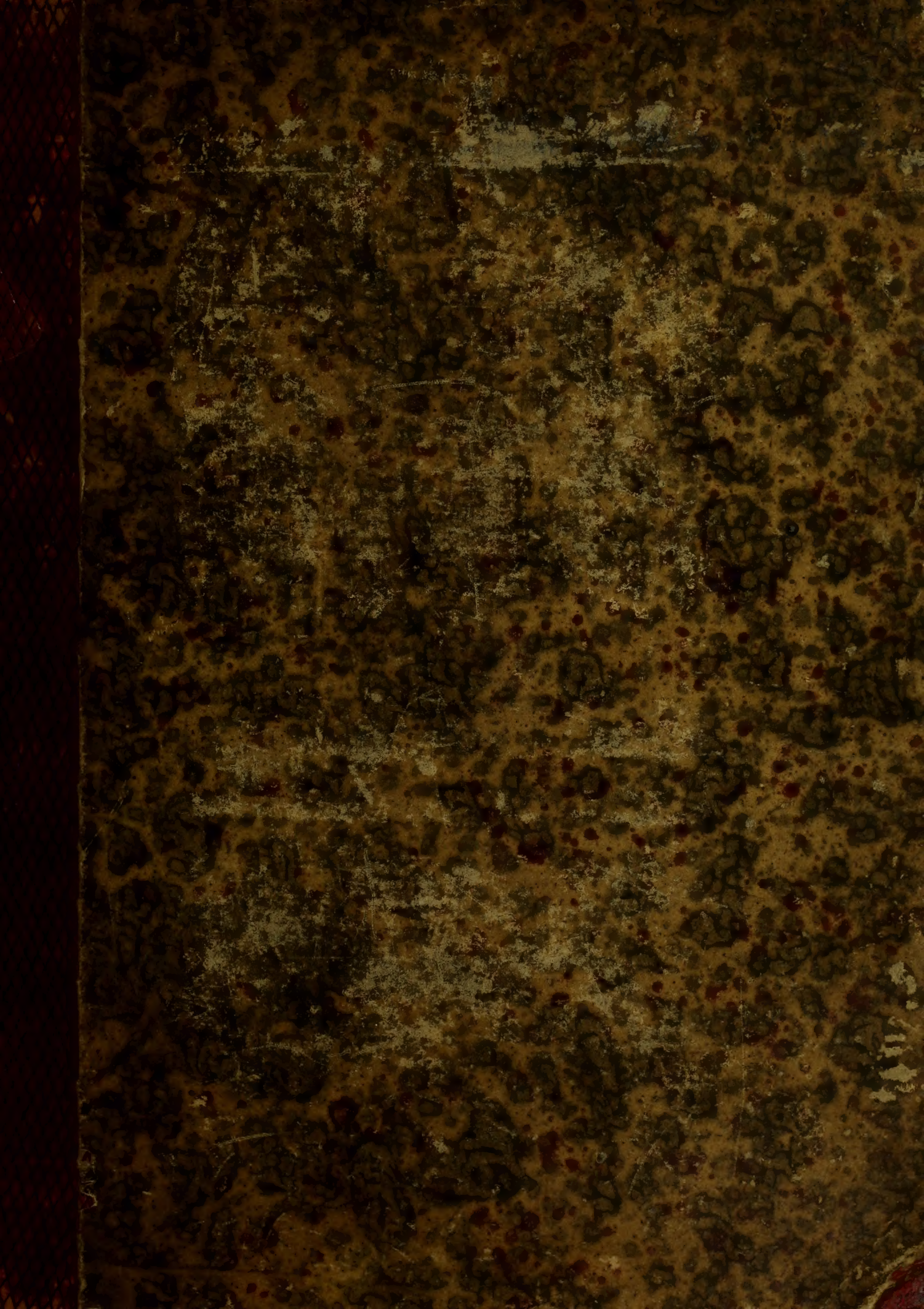
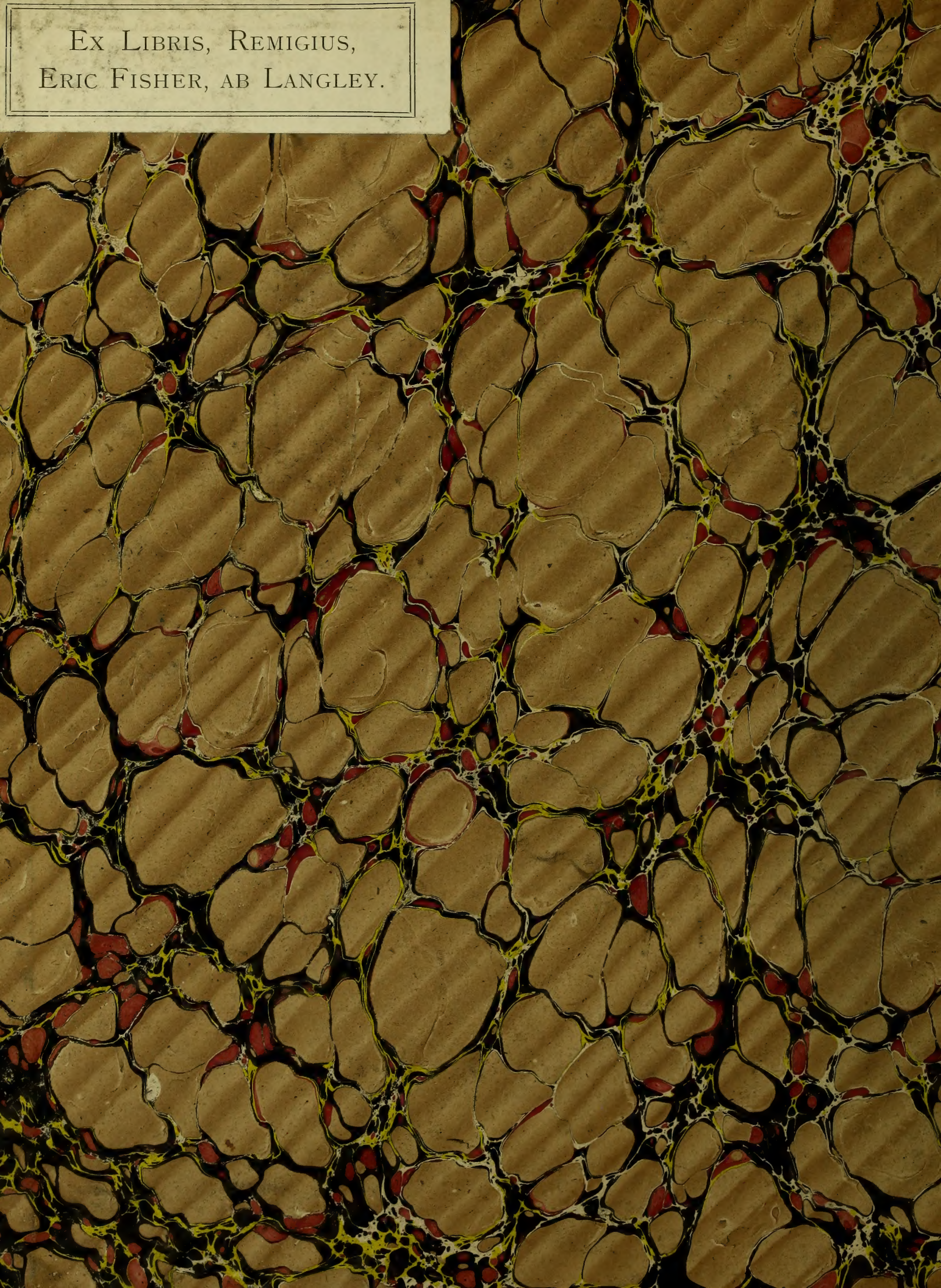
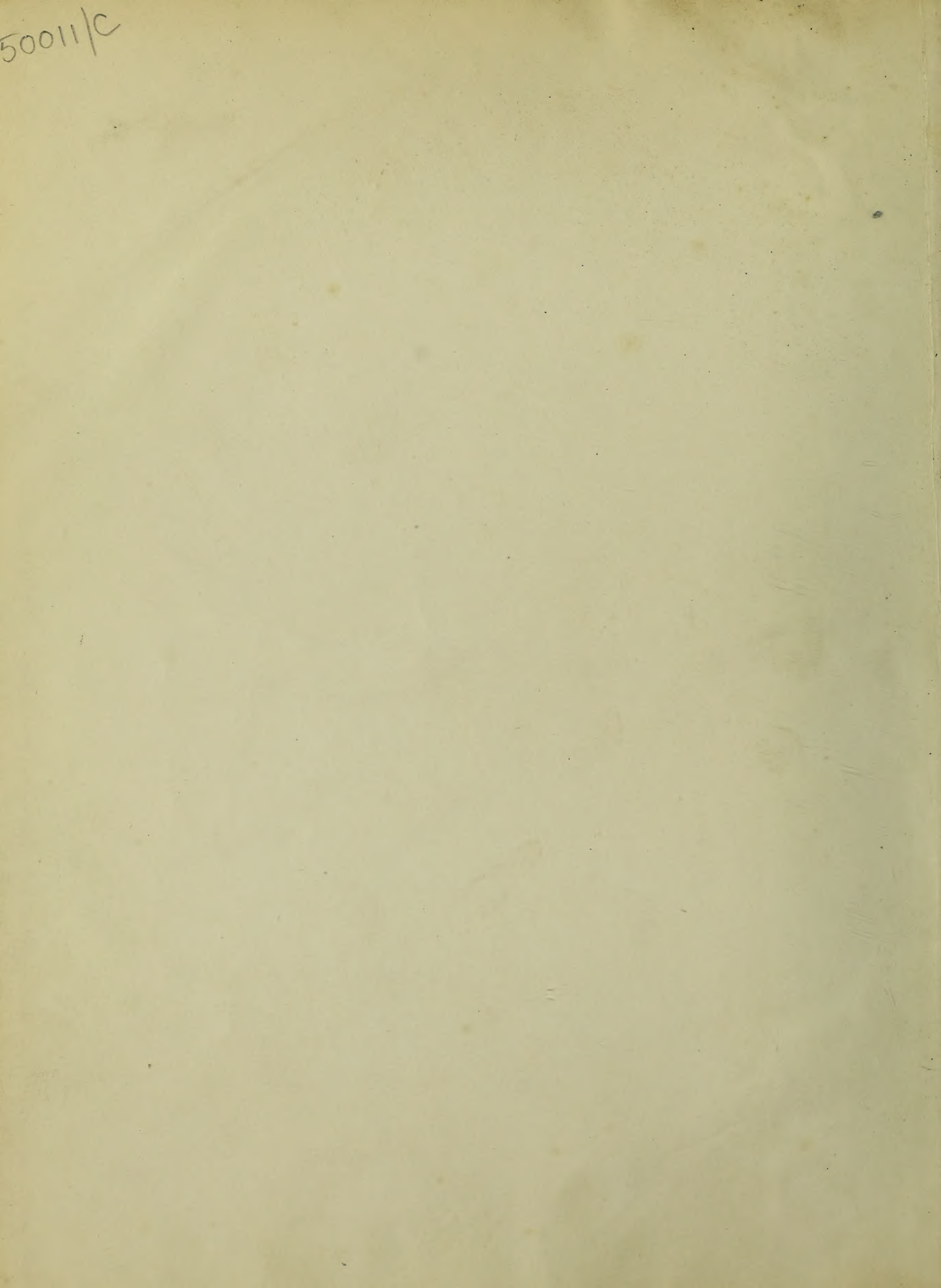
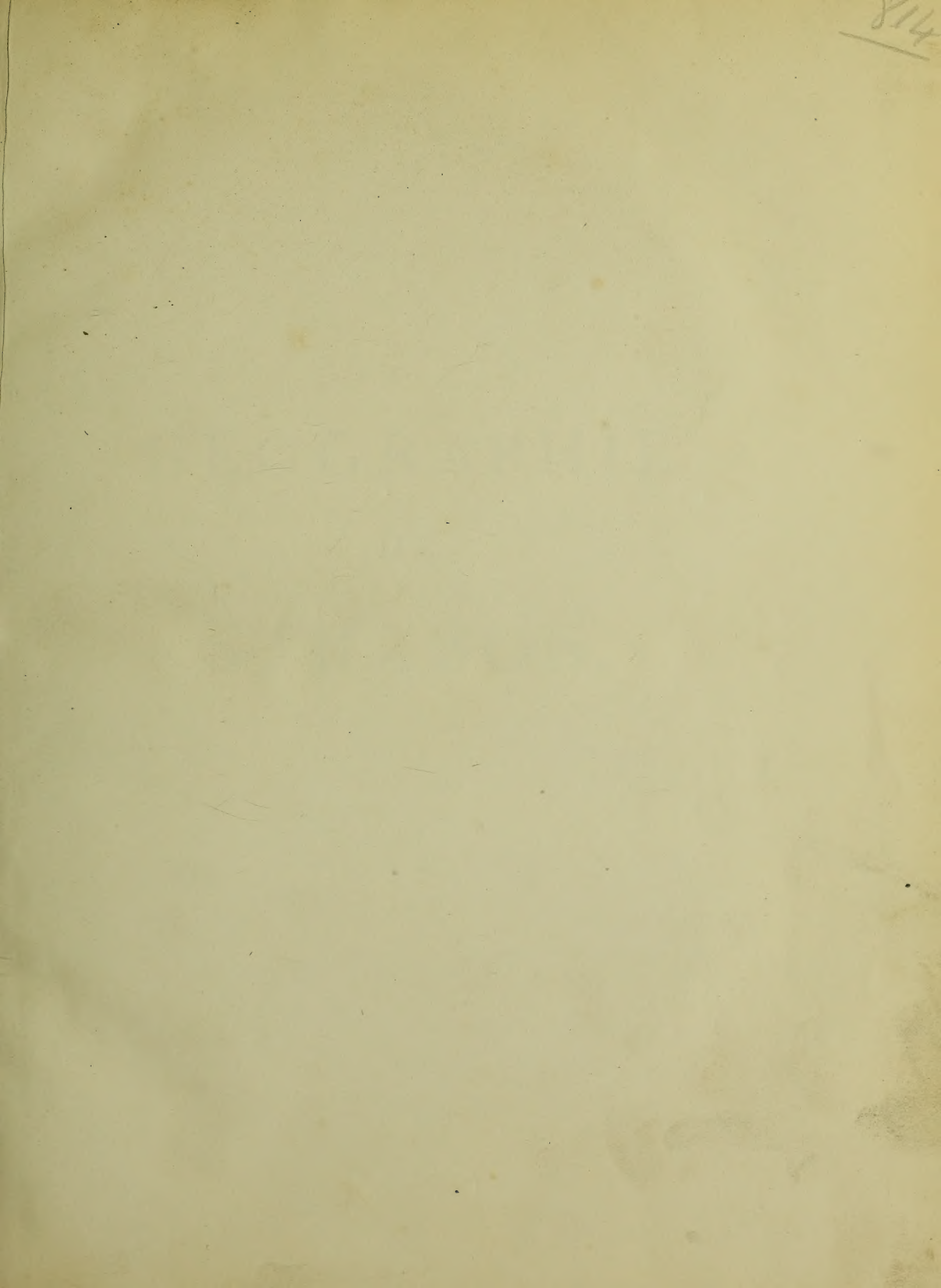



Ex Libris, Remigius,
Eric Fisher, ab Langley.






814

GÉOGRAPHIE

DE

STRABON.

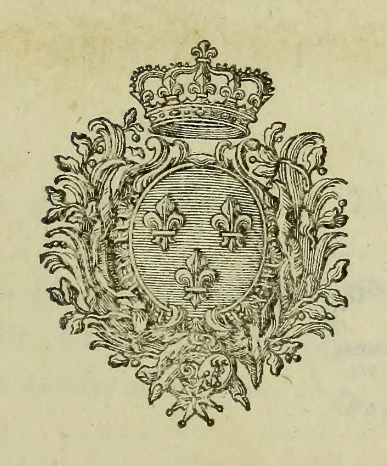
GÉOGRAPHIE

DE

STRABON,

TRADUITE DU GREC EN FRANÇAIS.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

1819.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE
DU CINQUIÈME VOLUME.

GÉOGRAPHIE DE STRABON.

LIVRE XV.

De l'Inde, de l'Ariane, y compris la Carmanie, et de la Perse.

CHAPITRE I.er

De l'Inde.

CHAPITRE II.

De l'Ariane, y compris la Carmanie.

CHAPITRE III.

De la Perse.

LIVRE XVI.

Assyrie, Mésopotamie, Syrie, Phœnicie, Palæstine, Arabie, Côtes de la mer Rouge.

CHAPITRE I.er

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE XVII.

Ægypte et Libye.

CHAPITRE I.er

CHAPITRE II.

FIN DE LA TABLE.

GÉOGRAPHIE
DE
STRABON.

LIVRE XV*.

De l'Inde, de l'Ariane, y compris la Carmanie, et de la Perse.

* Traduction de M. *Coray*, ainsi que les notes, excepté celles qui sont signées G.

CHAPITRE I.er

De l'Inde.

Difficulté de la description de l'Inde, et causes de cette difficulté. — Expéditions dans l'Inde avant celle d'Alexandre, les unes peu vraisemblables, les autres fabuleuses. — Limites, figure et étendue de l'Inde. — Fleuves de l'Inde. — Produits de l'Inde, et parallèle de ses habitans avec ceux des autres pays. — Ile de Taprobane. — Pluies périodiques de l'Inde. — Culture du riz et du bosmorum. — *Parallèle de l'Inde avec l'Ægypte. — Arbre de coton et autres arbres et plantes singulières de l'Inde. — Causes de la couleur des Indiens. — Fleuves qui précèdent et qui suivent l'*Indus. *— Peuples et pays situés entre le* Cophès *et l'*Indus ; *— entre l'*Indus *et l'Hydaspe ; — entre l'Hydaspe et l'Acésine. — Villes fondées par Alexandre entre ces deux derniers fleuves. — Singes à longue queue, et manière de les prendre. — Pays des Cathéens et de Sopithe. — Usages des Cathéens. — Produits du pays de*

*Sopithe. — Fleuves qui se jettent dans l'*Indus. — *Raisons qui empêchèrent Alexandre d'avancer plus loin que l'*Hypanis. — *Nations et villes situées entre l'*Hypanis *et l'Hydaspe, et au-dessous de ces fleuves jusqu'à la Pattalène. — La Pattalène, ou le* Delta *formé par l'*Indus. — *Pays de Musicanus, et usages de ses habitans. — Le Gange. — Ville de* Palibothra. — *Pays situé au-delà de l'*Hypanis, *et choses extraordinaires qu'on en débite. — Division des Indiens en sept classes. Première classe. — Seconde classe. — Troisième classe. — Des éléphans et de leur chasse. — Des fourmis qui fouillent les mines. — Reptiles et autres animaux. — Quatrième classe des Indiens. — Cinquième classe. — Sixième classe. — Septième classe. — Magistrats et leurs diverses fonctions. — Mœurs et usages des Indiens en général. — Genre de vie de leurs rois. — Animaux et hommes fabuleux de l'Inde. — Philosophes de l'Inde, leurs diverses sectes, et leur manière de vivre. — Coutumes singulières des habitans de* Taxila. — *Autres particularités sur les philosophes, et notamment sur Calanus. — Autres coutumes des Indiens. — Industrie des Indiens. — Mort de Calanus. — Religion et pompes religieuses des Indiens. — Autre espèce de philosophes nommés* Pramnes. — *Source du Gange. — Ambassade envoyée par Porus à Auguste. — Brachmane brûlé à Athènes.*

PAGE 685. Édition de 1620. IL ne me reste plus, pour terminer ce que j'avois à dire de l'Asie, qu'à faire connoître encore, premièrement, les pays situés au-delà du *Taurus*, à l'exception de la Cilicie, de la Pamphylie et de la Lycie [dont j'ai déjà parlé]; ensuite les contrées qui s'étendent depuis et compris l'Inde jusqu'au Nil, et qui sont placées entre le *Taurus* et l'Océan méridional.

Après l'Asie, vient la Libye; mais j'en donnerai plus loin la description. A présent je dois commencer par l'Inde, ce pays étant le plus vaste et le premier qui se présente du côté de l'orient.

PAGE 685.
§. I.er
Difficulté de la description de l'Inde, et causes de cette difficulté.

Il faut cependant que je sollicite l'indulgence de mes lecteurs [pour tout ce que je dirai sur ce pays] ; car il est non-seulement fort éloigné de nous, mais encore il n'a été connu que d'un très-petit nombre de voyageurs de notre nation. Ajoutez que ceux qui l'ont visité, n'en ont vu qu'une très-petite partie, que pour tout le reste ils n'en parlent que d'après des ouï-dire, et que même ce qu'ils ont vu, ils ne l'ont vu qu'en passant et pendant une expédition militaire : aussi ne s'accordent-ils point dans le récit des mêmes choses, quoique, dans les divers ouvrages où elles sont consignées, chacun d'eux prétende les avoir examinées avec soin, et que quelques-uns aient fait partie de cette même expédition dans laquelle ils aidèrent Alexandre à conquérir l'Asie. Or, s'ils se contredisent sur des choses dont ils ont été témoins oculaires, que faut-il penser de celles qu'ils ne rapportent que sur le témoignage d'autrui !

Il en est de même de ceux qui ont écrit sur l'Inde long-temps après * [l'expédition d'Alexandre], et de ceux qui y voyagent aujourd'hui ; ni les uns ni les autres ne nous apprennent rien de positif.

* Je corrige, ὑσ' οἱ πολλοῖς χρόνοις.

PAGE 686.

Apollodore, par exemple, auteur d'une Histoire des Parthes, dit, au sujet des Grecs qui avoient enlevé la Bactriane * aux rois de Syrie successeurs de Séleucus Nicator, qu'après avoir augmenté leur puissance, ils attaquèrent l'Inde : mais, loin de nous faire connoître quelque chose de plus sur ce pays, il contredit ce que nous en savions déjà, comme lorsqu'il avance que les rois de la Bactriane avoient conquis une plus grande partie de l'Inde que les Macédoniens [conduits par Alexandre] ; et il en donne pour preuve, qu'[un de ces rois], Eucratidas ‹1›, y possédoit mille villes.

* Voyez tom. IV, part. I, pag. 272, 281 et suiv.

‹1› Strabon a parlé ailleurs du royaume de la Bactriane enlevé aux princes Séleucides par Euthydème [1]. A ce dernier succéda Ménandre, son frère, au préjudice de son fils Démétrius, qui cependant paroît avoir obtenu une portion du royaume, soit par sa valeur, soit du consentement de son oncle Ménandre [2]. Celui-ci fut un des meilleurs

[1] Strab. tom. IV, part. I, pag. 272, not. 3, de la traduction Française. = [2] Idem, ibid. pag. 282, not. 3.

PAGE 686. Mais les Macédoniens, dans le seul espace compris entre l'Hydaspe et l'*Hypanis*, subjuguèrent neuf peuples et se mirent en possession de cinq mille villes ‹1›, dont aucune n'étoit inférieure à Cos la Méropide ‹2›. Alexandre, ayant conquis tout ce pays, en fit présent à Porus ‹3›.

princes de la Bactriane, et le plus regretté après sa mort, qui arriva dans un camp lors d'une expédition [1] qu'il dirigeoit vraisemblablement contre l'Inde. Eucratidas, autre prince Grec dont Strabon parle ici, est probablement le premier de ce nom, et différent d'un Eucratidas qu'il nomme ailleurs [2]. Il est encore question, dans notre géographe, d'un autre prince nommé *Diodote*, auquel Arsace enleva la *Parthyæa* [3]. Ce royaume Grec de la Bactriane fut détruit par des Scythes nomades [4] vers l'année 126 avant l'ère Chrétienne, après une durée d'environ 130 ans [5].

— Le cabinet de la Bibliothèque du Roi possède un médaillon d'argent tétradragme d'Eucratidas, que Pellerin a publié dans son *Recueil de médailles des Rois*, pag. 130 et planche XV. G.

‹1› Dans la suite [6], Strabon parlera encore de ces peuples et de ces villes, sans varier sur leur nombre; en quoi il s'accorde avec Pline [7]. Mais Plutarque [8] dit, *quinze peuples et cinq mille villes*, ajoutant encore à celles-ci un grand nombre de bourgs. M. de Sainte-Croix avoit raison de s'en tenir à Arrien [9], qui réduit les dons faits à Porus à trente-sept villes, de cinq à dix mille habitans chacune, et à plusieurs bourgs: mais il s'est trompé en soupçonnant que Plutarque avoit confondu le don qu'Alexandre avoit fait à Taxile, avec celui que ce prince fit à Porus; car, pour prouver ce prétendu don fait à Taxile, il s'appuie précisément sur ce même passage de Strabon, où cependant il n'est question que de Porus [10].

‹2› Aujourd'hui Co ou Stan-co dans l'île du même nom. *Cos* avoit été appelée jadis *Meropis* ou *Merope*. G.

‹3› *Mais, loin de nous faire connoître.... à Porus.* De la manière dont le texte est conçu, il semble que depuis les mots *Mais, loin &c.* jusqu'à la fin du paragraphe, ce soient toujours les paroles d'Apollodore que Strabon transcrit; et c'est dans ce sens que tous les interprètes, excepté le traducteur Allemand, l'ont entendu. Casaubon a pensé que le texte étoit altéré; mais il s'est contenté de l'indiquer sans proposer aucune correction. Le traducteur Allemand, en disant que ni Xylander ni Casaubon n'ont compris Strabon, paroît être persuadé que le texte, tel qu'il est, peut avoir le sens qu'il y attache; ce qui n'est pas du tout vrai. Les mots ἘΚΕΙΝΟΥΣ ΔΕ ΓΕ ΑΥΤΑ ΤΑ, κ. τ. λ. (à moins qu'on n'y substitue la leçon que portent quelques manuscrits, ἘΚΕΙΝΟΙ ΔΕ ΓΕ ΑΥΤΑ ΤΑ, et qu'on n'ajoute même à cette leçon quelque verbe qui puisse régir les infinitifs qui suivent), expriment ce sens, qui pourroit bien être le seul vrai : *Mais, loin de nous faire connoître quelque chose de plus que ce qui nous étoit déjà connu, il se contredit lui-même* [et non pas, *il contredit d'autres*, comme dit ma version avec toutes celles qui l'ont précédée], *en disant que les rois de la Bactriane conquirent une plus grande partie de l'Inde*

[1] *Plutarch. Præcept. gerend. reipublic.* §. 28. = [2] *Strab.* tom. IV, part. I, pag. 273. = [3] *Idem, ibid.* pag. 274. = [4] *Idem, ibid.* pag. 255. = [5] Voyez *Robertson, on ancient Ind.* pag. 36 et 206, not. 15. = [6] *Infrà*, pag. 42. = [7] Lib. VI, cap. 17. = [8] In *Alexandr.* §. 60. = [9] Lib. V, cap. 20, §. 5. = [10] *Examen critique des historiens d'Alexandre*, pag. 391 et 396.

Quant à ceux qui font aujourd'hui le commerce de l'Inde, où ils se rendent par le Nil et par le golfe Arabique, il y en a fort peu qui s'y soient avancés jusqu'au Gange; et d'ailleurs, étant des hommes sans instruction, ils ne sont pas en état de nous rien apprendre sur la nature des lieux qu'ils ont parcourus. PAGE 686.

Pour ce qui est des Indiens que l'on a vus chez nous, ils venoient tous d'une seule contrée de l'Inde, et avoient accompagné les ambassadeurs qu'un ou deux rois, tels que Pandion et Porus ‹1›, avoient envoyés à Auguste avec des présens : on peut y joindre le gymnosophiste Indien qui se brûla vif à Athènes *, spectacle que Calanus avoit donné [anciennement] à Alexandre.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 92.*

Si, laissant à part ces foibles renseignemens qui ne peuvent servir à nous faire connoître la géographie de l'Inde, nous voulons jeter un coup-d'œil sur ce que l'on débite des révolutions de ce pays antérieures à l'expédition d'Alexandre, nous y trouverons encore plus d'obscurité.

§. II.
Expéditions dans l'Inde avant celle d'Alexandre, les unes peu vraisemblables, les autres fabuleuses.

Il étoit sans doute permis à ce prince, enflé par tant de succès, d'ajouter foi à ces contes, comme lorsqu'il s'obstina, selon Néarque *, à conduire son armée par la Gédrosie **, parce qu'il avoit entendu dire que Sémiramis et Cyrus avoient aussi fait par ce pays une expédition dans l'Inde, mais que tous deux avoient été forcés de chercher leur salut dans la fuite, l'une avec vingt personnes, l'autre avec sept; il lui paroissoit plus glorieux de mener son armée triomphante au milieu des mêmes peuples et à travers les mêmes pays où ces conquérans avoient essuyé tant de malheurs. Alexandre, dis-je, pouvoit croire à tous ces contes.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 99.*
** Le Mékran.

*que les Macédoniens conduits par Alexandre, puisqu'il donne mille villes tributaires à un de ces rois, Eucratidas, tandis qu'il convient que les Macédoniens, dans le seul espace compris entre l'Hydaspe et l'*Hypanis, *subjuguèrent neuf peuples et cinq mille villes, dont aucune n'étoit inférieure à Cos la Méropide, et qu'Alexandre fit présent de toute cette conquête à Porus.*

‹1› Pandion régnoit sur une partie de l'extrémité méridionale de l'Inde : sa ville capitale étoit *Modura*, maintenant Maduré. Le royaume de Porus s'étendoit dans le nord de l'Inde. G.

PAGE 686.

Mais nous, serions-nous excusables d'y ajouter foi, et de prendre pour base de notre description les prétendues expéditions de Cyrus et de Sémiramis! Mégasthène pensoit presque comme nous ; il conseilloit de n'ajouter aucune foi aux anciennes traditions sur l'Inde : car, excepté, dit-il [a], l'expédition d'Hercule, de Bacchus, et celle d'Alexandre, aucune armée ne pénétra jamais dans ce pays ; aucune non plus n'en sortit. Il est vrai, poursuit-il, que Sésostris l'Ægyptien et Téarco l'Æthiopien * s'avancèrent jusqu'en Europe ; que Nabocodrosorus, plus célèbre chez les Chaldéens que ne le fut Hercule [chez les Grecs], poussa ses conquêtes jusques aux Colonnes. Il est encore vrai que Téarco vint aussi, comme ce dernier, jusques aux Colonnes <1> ; que Sésostris conduisit son armée de l'Ibérie jusqu'en Thrace et au Pont-Euxin ; qu'Idanthyrse <2> le Scythe fit une incursion dans l'Asie et parvint jusqu'en Ægypte : mais aucun de ces conquérans ne pénétra dans

[a] *Voyez* Arrian. Hist. Ind. cap. 5.

* *Voyez* tom. I, *pag. 68 et 150* de la traduct. Franç.

PAGE 687.

<1> Il est évident que le mot *Colonnes* a trompé Mégasthène, ou les auteurs de qui il a emprunté les faits dont il parle ; car il n'est pas possible de croire que Téarco qui régnoit en Arabie, et Nabuchodonosor à Babylone, aient jamais conduit leurs armées à travers les déserts et dans toute la largeur de l'Afrique jusqu'au détroit de Gibraltar, où rien ne les appeloit, et dont l'existence et celle des contrées qui l'environnent, devoient d'ailleurs leur être inconnues.

Les courses des Égyptiens, des Arabes, des Babyloniens, s'étendoient au contraire vers le nord, dans la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, l'Arménie, l'Ibérie, la Colchide ; et c'est la marche qu'avoit suivie Sésostris.

Ptolémée indique au-dessus de l'Albanie et de l'Ibérie, à l'entrée des déserts de la Sarmatie asiatique, des *Colonnes* qu'il appelle *Colonnes d'Alexandre.* Mais, comme on sait que ce conquérant n'a jamais pénétré dans ces cantons, il est visible que ce surnom a été ajouté par les Grecs à quelques montagnes qui formoient la séparation des pays habités par des peuples à-peu-près civilisés, d'avec les contrées qui ne renfermoient que des hordes sauvages. Tout me semble donc annoncer que c'est vers ces *Colonnes,* près de l'Ibérie d'Asie, et non aux *Colonnes d'Hercule* de l'Ibérie d'Europe, que se sont bornées les expéditions de Sésostris, de Téarco et de Nabuchodonosor. G.

<2> Cet Idanthyrse ne peut pas être celui contre lequel Darius fit cette malheureuse expédition dont parle Hérodote [1]. M. Schmieder [2] pense, avec raison, que ce nom pourroit bien avoir été un nom appellatif, commun aux rois des Scythes, et ne désigner ici que *Madyas,* roi de cette nation, lequel, selon Hérodote [3], ravagea l'Asie et vint jusqu'en Ægypte. C'est le même que Strabon nomme ailleurs [4] *Madys.*

[1] Lib. IV, cap. 126-136. = [2] *Animadvers.* in *Arrian. Histor. Indic.* cap. 5, pag. 35. = [3] Lib. I, cap. 103-106. = [4] *Voyez* tom. I, pag. 150 de la traduction Française.

l'Inde. Quant à Sémiramis, elle mourut avant d'exécuter le projet qu'elle avoit formé sur ce pays. Les Perses firent venir et prirent à leur solde les Hydraces ‹1›, peuple Indien : mais ils n'entrèrent jamais dans l'Inde; ils s'en approchèrent seulement, à l'époque où Cyrus marchoit contre les Massagètes. PAGE 687.

Mais les expéditions mêmes d'Hercule et de Bacchus dans l'Inde, il n'y a guère que Mégasthène et un très-petit nombre d'écrivains qui les tiennent pour vraies; les autres, au nombre desquels il faut compter Ératosthène, les regardent comme aussi fabuleuses que les diverses actions de ces divinités qui sont célébrées chez les Grecs. Par exemple, dans les *Bacchantes* [a] d'Euripide, Bacchus fait le fanfaron en ces termes : *Après avoir visité les pays abondans en or des Lydiens, les plaines des Phrygiens et des Perses vivifiées par le soleil, les murs de Bactres, la froide Médie, l'Arabie heureuse, [en un mot] toute l'Asie, &c.*

[a] Vers. 13-17.

De même, dans [une pièce de] Sophocle, quelqu'un, parlant de *Nysa* ‹2› comme d'une montagne consacrée à Bacchus, dit: *D'où j'aperçus la célèbre* Nysa, *montagne qu'agite la fureur de Bacchus, de ce dieu armé de cornes, qui l'avoit choisie pour sa nourrice, et sur laquelle on n'entend la voix d'aucun oiseau, &c.* Et [c'est pourquoi] l'on donne à ce dieu l'épithète de *Merotraphès* ‹3›.

‹1› *Hydraces*, Ὑδράκας. On a conseillé de changer ce nom en celui d'*Oxydraces*, Ὀξυδράκας. C'est vraisemblablement le même peuple qu'Étienne de Byzance nomme *les Hydarces.* Il nous dit, d'après Denys, auteur des Bassariques, qu'ils s'opposèrent à Bacchus dans son expédition de l'Inde [1].

— Les *Oxydraces* paroissent avoir occupé les districts de Sagur et d'Outch, dans la province actuelle de Lahor. G.

‹2› Plusieurs villes et plusieurs montagnes ont porté le nom de *Nysa*; mais il n'est pas possible de confondre le mont *Nysa* dont parloit Sophocle, avec celui de l'Inde, qui n'a été connu des Grecs que par l'expédition d'Alexandre, et plus d'un siècle après la mort du poëte. G.

‹3› *Et c'est pourquoi l'on donne à ce dieu l'épithète de MEROTRAPHÈS*, καὶ Μηροτραφὴς δὲ λέγεται. Ces mots paroissent avoir été interpolés dans le texte, d'autant plus qu'ils manquent en effet dans un manuscrit de Médicis. *Merotraphès* signifie *élevé* ou *nourri dans le Merus*, qui étoit le même que le mont *Nysa*, suivant les uns, ou une partie de cette montagne, suivant d'autres. Casaubon propose, d'après Eustathe [2], de changer ce mot en *MERÔRRHAPHÈS*, Μηρορράφης,

[1] *Stephan. Byzant.* in Ὑδάρκαι. = [2] In *Dionys. Perieget.* vers. 1153.

PAGE 687. Homère aussi a dit de Lycurgue l'Édonien, qu'*il poursuivoit sur le mont sacré de* Nysa *les nourrices du furibond Bacchus*[a] <1>.

13[a] Iliad. lib. VI, vers. 2-133.

Voilà ce qu'on débite de Bacchus. Quant à Hercule, les uns disent qu'il avoit poussé ses conquêtes, en sens contraire, jusqu'aux extrémités occidentales de la terre; les autres, qu'il avoit aussi parcouru les pays orientaux.

C'est d'après ces fables qu'on a imaginé le peuple des Nyséens, leur ville de *Nysa* fondée par Bacchus, et le mont *Merus*, situé au-dessus de cette ville, en alléguant pour preuve le lierre et la vigne qui y croissent, quoique les fruits de cette dernière tombent avant de parvenir à maturité, à cause de la grande quantité des pluies. On a aussi regardé les Oxydraces comme descendans de Bacchus, seulement parce qu'ils cultivent la vigne, et que leurs rois, vêtus d'étoffes peintes de diverses couleurs (ce qui est en usage aussi chez les autres Indiens), font leurs expéditions

PAGE 688. militaires et les autres sorties solennelles au son des tambours, à la manière de ceux qui célèbrent les bacchanales.

Il en est de même du rocher *Aornos*, dont le pied est baigné par les sources de l'*Indus* <2>. Comme Alexandre s'en rendit maître du premier coup, ses flatteurs lui firent croire qu'Hercule, avant lui, avoit attaqué ce même rocher trois fois, et que trois fois il en avoit été repoussé. Ils prétendoient que les *Sibæ* <3> étoient des descendans de ceux qui avoient accompagné Hercule

c'est-à-dire, *cousu dans la cuisse;* ce qui indiqueroit la manière dont Bacchus vint au monde. Mais quand même la correction de ce savant critique seroit juste, la phrase n'en paroîtroit pas moins déplacée dans le texte de Strabon.

<1> On se trompoit encore sur le sens de ce passage. Il n'est pas question dans Homère du mont *Nysa* de l'Inde, puisque le nom même de cette contrée lui étoit inconnu. Le poëte parle ici du mont *Nysa* de la Thrace. G.

<2> Strabon prend pour les sources de l'*Indus*, le lieu où ce fleuve sort des montagnes qu'il traverse pour entrer dans le Penj-ab. La position d'*Aornos* paroît répondre à celle de Rénas. G.

<3> Les *Sibæ* habitoient vers le confluent de l'*Hydaspes* et de l'*Acesines*, aujourd'hui le Béhat et le Chunaub.

Ces peuples paroissent avoir été repoussés vers l'orient par quelques-unes de ces révolutions si fréquentes dans toute l'Asie; du moins trouve-t-on au nord de Dehli et dans les environs d'Hardouar une contrée nommée Siba. G.

dans

dans l'Inde ; et ils cherchoient à le prouver par l'usage encore subsistant chez ce peuple, de se vêtir de peaux comme Hercule, et de porter comme lui une massue, dont, au moyen d'un fer chaud, il imprime la figure sur ses bœufs et ses mulets. PAGE 688.

Ils alléguoient encore comme une preuve ce que l'on raconte des aventures arrivées à Prométhée sur le mont Caucase, et dont ils ne laissoient pas non plus de transférer la scène du Pont-Euxin dans l'Inde ‹1›. Un antre sacré qu'ils virent chez les Paropamisades ‹2›, leur suffit pour publier que c'étoit là que Prométhée étoit enchaîné, et qu'Hercule s'y rendit pour le délivrer de ses fers; que c'étoit là le [véritable] Caucase où les Grecs avoient placé le cachot de Prométhée.

Il est clair que tout cela est de l'invention des flatteurs d'Alexandre, d'abord par le peu d'accord qu'on trouve entre les historiens, dont les uns parlent au long de ces fables, tandis que les autres n'en font même aucune mention. Le moyen de supposer que ces derniers, sur-tout ceux d'entre eux dont le témoignage est le plus authentique, n'aient eu aucune connoissance d'événemens si célèbres et si propres à donner de l'orgueil [à ce prince], ou que, les ayant connus, ils ne les aient point jugés dignes d'être rapportés !

Ensuite, les pays mêmes que Bacchus et Hercule ont dû traverser pour se rendre dans l'Inde, n'offrent pas le moindre signe de leur passage. Ajoutez à cela que l'invention du costume qu'on donne à Hercule, je veux dire la peau de lion et la massue, est

‹1› C'est-à-dire que les Macédoniens transportèrent le nom du Caucase, situé entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, aux montagnes de l'Inde.

L'origine de leur méprise venoit de ce que les Indiens donnoient alors, comme aujourd'hui, le nom de *Kho*, qui signifie *blanc*, à la grande chaîne de montagnes couvertes de neige, d'où descendent l'*Indus* et la plupart des fleuves qu'il reçoit. G.

‹2› Ces peuples habitoient le *Paropamisus*, ou les montagnes qui séparent actuellement le Candahar du pays de Gaur. G.

Page 688. d'une époque bien postérieure à la guerre de Troie, et qu'il n'a été imaginé que par l'auteur de l'*Héraclée*, soit que ce fût Pisandre, soit que ce fût un autre ; car les anciens simulacres de ce héros le représentent différemment.

Ainsi, toutes les relations de l'Inde étant pleines d'incertitudes, il faut se contenter de ce qui paroît le plus probable. J'ai déjà discuté, autant qu'il m'a été possible, au commencement de cette Géographie *, les diverses opinions qui concernent ce pays; je vais les exposer de nouveau, en y ajoutant tout ce que je croirai nécessaire ‹1› pour éclaircir ma description.

* Tom. I, *pag. 207 et suiv.* de la traduct. Franç.

De cette discussion il résultoit qu'Ératosthène étoit celui qui méritoit le plus de confiance pour ce qu'il dit sommairement, dans le troisième livre de sa Géographie, sur l'étendue qu'on donnoit à l'Inde, lorsqu'Alexandre y pénétra.

A cette époque, c'étoit l'*Indus* qui séparoit l'Inde de l'Ariane ‹2›, située au couchant de la première, et possédée alors

Page 689. par les Perses : car, dans la suite, une grande partie de l'Ariane fut donnée aux Indiens par les Macédoniens *. Voici comment s'exprime Ératosthène au sujet de l'Inde :

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 104.*

§. III.
Limites, figure et étendue de l'Inde.

« L'Inde est bornée, du côté du septentrion, depuis l'Ariane » jusqu'à la mer Orientale ‹3›, par les extrémités du *Taurus*, aux- » quelles les indigènes donnent les noms de *Paropamisus*, d'*Emodus*,

‹1› *J'ai déjà discuté...croirai nécessaire.* Comme cette partie du texte Grec est fautive dans toutes les éditions, le lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici la manière dont je pense qu'elle doit être rétablie. Il me semble que notre Géographe ne pouvoit s'exprimer en grec que de cette façon : Ἐποιησάμεθα . . . δίαιταν, Ἧι δυνατὸν ἦν, περὶ τούτων· καὶ νῦν ἐκείνοις ΤΕ ἐξ ἑτοίμου χρησόμεθα, καὶ ἕτερα προσθήσομεν, ὍΣΩΝ ἂν δεῖν ΔΟΞΗι πρὸς τὴν σαφήνειαν. Μάλιστα Δ' ἐκ τῆς διαίτης, κ. τ. λ. L'ὍΣΩΝ et le ΔΟΞΗι sont pris des manuscrits; j'ai rétabli le reste par conjecture.

‹2› Sous le nom d'Ariane, les anciens comprenoient presque toutes les contrées situées entre l'*Indus* et le méridien des Portes Caspiennes. Ils subdivisoient ensuite ce grand espace d'après l'emplacement des différens peuples qui l'occupoient. G.

‹3› Ératosthène et Strabon croyoient que les parties orientales de l'Asie se terminoient à l'embouchure du Gange, et que ce

» d'*Imaüs* ‹1›, et d'autres encore, mais que les Macédoniens ont » comprises sous la dénomination de *Caucase ;* du côté de l'oc- » cident, par le fleuve *Indus :* ses côtés méridional et oriental, » beaucoup plus longs que les autres, s'avancent vers la mer Atlan- » tique, et font de l'Inde un rhomboïde, [mais] de manière que » chacun de ces deux côtés est plus long de 3000 stades que le » côté opposé ; c'est la mesure de l'extrémité qui s'allonge égale- » ment à l'orient et au midi dans la mer ‹2›, et qui est commune » aux deux côtes orientale et méridionale de l'Inde. PAGE 689.

» On évalue à 13,000 stades le côté occidental, depuis les » montagnes Caucasiennes jusqu'à la mer du midi, en le mesurant » le long de l'*Indus* jusqu'à son embouchure ‹3›. Par conséquent, » le côté oriental, si vous y ajoutez les 3000 stades de l'extré- » mité, sera de 16,000 stades ‹4›. Telles sont donc la plus grande » et la moindre largeur de l'Inde.

» Quant à sa longueur, d'occident en orient, on peut la donner

fleuve, par conséquent, se rendoit dans l'océan Oriental, où aboutissoit la longue chaîne du *Taurus.* G.

‹1› Strabon a encore parlé ailleurs de cette chaîne de montagnes connue sous les noms divers de *Paropamisus*, d'*Emodus* et d'*Imaüs*, selon ses diverses positions. Il a considéré l'*Imaüs* comme un prolongement et une partie extrême du mont *Taurus* [1]. Il est probable, comme le pense le major Rennell, que l'*Imaüs* et l'*Emodus* ne sont que la variante du même nom, dérivé du mot Sanscrit *Himmaleh,* qui signifie *couvert de neige.* Pline connoissoit cette étymologie: *Imaüs vocatur incolarum linguâ, nivosum significante* [2].

‹2› L'extrémité de l'Inde, dont parle Ératosthène, est le cap Comorin, qu'il avançoit plus à l'orient que l'embouchure du Gange, d'après la forme inclinée et rhomboïdale qu'il supposoit à cette contrée.

Voyez la carte n.° 1, dans le premier volume. G.

‹3› Ces 13,000 stades, comptés à $1111\frac{1}{9}$ par degré, valent 11° 42′ ou 234 lieues: c'est la distance, en ligne droite, depuis l'embouchure orientale de l'*Indus* jusqu'à la grande chaîne que ce fleuve traverse pour entrer dans l'Inde. G.

‹4› Ce côté oriental s'étendoit depuis l'ancienne embouchure du Gange, appelée maintenant rivière d'Houringotta, jusqu'au cap Comorin, et les 16,000 stades de 700, ou les 457 lieues qu'ils représentent, sont, à très-peu près, la mesure des côtes comprises entre les deux points précédens. G.

[1] Voyez *Strab.* tom. I, pag. 357, et tom. IV, part. 1, pag. 253 et 291 de la traduct. Franç. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, cap. 17. — Conf. *Rennell, Description historique et géographique de l'Indostan*, tom. II, pag. 142 de la traduction Française.

PAGE.689. » avec certitude, en prenant d'abord l'espace [qui s'étend depuis » l'*Indus*] jusqu'à *Palibothra;* il a été mesuré par schœnes <1>, » et il forme une voie royale de 10,000 stades <2>: ce qui reste » au-delà seroit de 6000 stades, d'après l'évaluation du temps » qu'on met à remonter le Gange depuis la mer jusqu'à *Pali-* » *bothra.* »

Ainsi toute la longueur de l'Inde sera au moins de 16,000 stades <3>, suivant Ératosthène, qui a pris ces mesures, comme il dit, dans les itinéraires <4>, et avec qui Mégasthène est d'accord. La mesure de Patroclès est moindre de 1000 stades *.

* *Voyez* ci-dessus, tom. I, *pag. 180* de la traduct. Franç.

Si à ces 16,000 stades vous ajoutez l'étendue de l'extrémité qui

<1> *Mesuré par schœnes.* Le texte, sans variation, dit, *καταμεμέτρηται γὰρ* ΣΧΟΙΝΙ'ΟΙΣ: littéralement, *mesuré par des cordes.* Mais Xylander, qui a suivi ici l'ancienne version Latine, traduit, *schœnis enim dimensa est;* et le traducteur Italien, *percioche vi si misura con scheni.* Ils ont donc lu, *καταμεμέτρηται γὰρ* ΣΧΟΙ'ΝΟΙΣ (si ce n'est que le traducteur Italien paroît avoir aussi lu *καταμετρεῖται*, au lieu de *καταμεμέτρηται*). J'ai cru devoir préférer cette leçon, d'autant plus qu'elle est aussi celle d'Arrien [1]. *Σχοινίον*, diminutif de *σχοῖνος*, ne signifie que *corde* ou *cordeau;* mais *σχοῖνος*, outre cette signification, désignoit encore le *schœne* ou *schène,* espèce de mesure qu'Hérodote [2] évalue à 60 stades, mais qui, suivant d'autres, étoit de diverses longueurs, selon les différens pays où on l'employoit [3].

<2> *10,000 stades.* J'ai donné la préférence à la correction de Casaubon, *σταδίων μυρίων*, approuvée par plusieurs critiques. Le texte porte, sans aucune variation, *20,000 stades, σταδίων δισμυρίων.*

<3> Cette mesure, prise en stades de 833 $\frac{1}{3}$ au degré, vaut 19° 12′ ou 384 lieues; et c'est la distance, en ligne droite, depuis l'*Indus,* à sa sortie des montagnes, jusqu'à l'embouchure d'Houringotta dont je viens de parler.

Les 10,000 stades de l'*Indus* à *Palibothra,* et les 6000 stades de cette ville à l'embouchure du Gange, me semblent fixer *Palibothra* à Hallahabad, comme je l'ai dit dans le tome I, *pag. 184.* G.

<4> *Dans les itinéraires.* Le texte dit, *dans le registre des stathmes, τῆς ἀναγραφῆς τῶν σταθμῶν.* Outre Diognète et Bœton [4], on cite encore Amyntas comme auteur d'un pareil registre intitulé *les stathmes de l'Asie* [5]. Le mot *σταθμὸς*, *stathmus,* qui signifie littéralement *station,* c'est-à-dire, lieu où l'on s'arrête, répond au *mansio* des Romains, à la *couchée* des Français. Quoiqu'on se servît souvent du *stathme* pour mesurer la distance d'un lieu à un autre, ce n'étoit pas, à proprement parler, une mesure itinéraire; mais il comprenoit plus ou moins de stades, selon l'espèce de bêtes ou de voitures dont on se servoit, la nature des chemins plus ou moins commodes, et d'autres circonstances locales [6].

[1] *Indic.* cap. 3, §. 4. = [2] Lib. II, cap. 6, tom. II, pag. 6 et 171 de la traduction de *Larcher.* = [3] Voyez *Strab.* tom. IV, part. I, pag. 330 de la trad. Franç., et liv. XVII, pag. 804 du texte Grec. = [4] *Idem,* tom. I, pag. 181, not. 2. = [5] *Athen.* lib. XI, pag. 500. — Conf. *Strab.* infrà, *pag. 103.* = [6] Voyez *Salmas. Plinian. Exercitat.* pag. 351.

s'avance* vers l'orient, je veux dire les 3000 stades, vous aurez la plus grande longueur de l'Inde, qui sera depuis l'embouchure de l'*Indus*, le long de la côte qui vient ensuite, jusqu'à l'extrémité dont je viens de parler ‹1›, et à ses limites orientales, où habite le peuple connu sous le nom de *Coniaques* ‹2›.

PAGE 689.

* Lisez προσπίπτον, et non pas προσαπίπτον.

Par ce que nous venons de dire, il est aisé de voir combien s'écartent [de la vérité] les mesures données par d'autres. En effet, si l'on en croit Ctésias, l'Inde égale en grandeur tout le reste de l'Asie; selon Onésicrite, elle fait le tiers de toute la terre habitée. Néarque en évalue l'étendue à quatre mois de chemin fait par les plaines. Mégasthène et Déimaque, qui sont les plus modérés, comptent plus de 20,000 stades depuis la mer du midi jusques au Caucase *, et le dernier ajoute qu'il y a même des endroits où cette mesure excède 30,000 stades ‹3›.

PAGE 690.

* C'est-à-dire, *le Caucase Indien.*

Nous avons déjà combattu ces opinions au commencement de cette Géographie *; il suffit à présent de dire qu'elles sont faites pour faire excuser encore ceux qui, donnant la description de

* *Voyez* tom. I, *pag. 177-184* et *200-203* de la traduction Française.

‹1› Les 19,000 stades de cette mesure doivent être comptés à 700 par degré; ils valent 543 lieues, et c'est la distance littorale depuis l'embouchure orientale de l'*Indus* jusqu'au cap Comorin, en y comprenant les golfes de Cutch et de Cambaye. G.

‹2› *Coniaques*, Κωνιακοί. Saumaise conseille de lire *Coliaques*, Κωλιακοί. On peut voir, dans ses annotations sur Solin [1], les raisons sur lesquelles il appuie cette correction. D'autres voudroient lire *Coryaques*, Κωρυακοὶ, parce que le cap occupé par ce peuple est nommé par Ptolémée *Cory*, Κῶρυ [le cap Comorin d'aujourd'hui]; mais ils observent en même temps qu'il vaut mieux laisser dans Strabon la leçon telle qu'elle est, d'autant plus qu'il répète dans la suite ce même nom sans aucune variation [2].

— Les Coliaques habitoient l'extrémité méridionale de l'Inde; mais le cap Comorin n'étoit pas précisément le promontoire *Colis* ou *Coliacum*. Celui-ci répondoit au cap Ramanan Cor, ou Ramiséram Coil, connu de Ptolémée sous le nom de *Cory*, ainsi que la petite île située vis-à-vis, et dans laquelle il existe une pagode antique et très-célèbre élevée à la déesse Ramanan ou Ramiséram. Le mot Koïl ou Coil ou Cor signifie temple, et de là se sont formés, chez les Grecs et les Latins, les noms de *Colis*, de *Coliacum* et de *Cory*. G.

‹3› Quoi qu'en dise Strabon, les mesures qu'il rapporte d'après Mégasthène et Déimaque, étoient exactes, comme je l'ai fait voir dans la note 2, *pag. 177*, et la note 2, *pag. 180* du premier volume. G.

[1] *Salmas. Plinian. Exercitat.* pag. 783. — [2] Voyez *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* vol. V, pag. 85.

Page 690. l'Inde, se trouvent quelquefois dans le cas d'avancer des choses qu'ils n'osent affirmer.

§. IV. Fleuves de l'Inde.

Toute l'Inde est arrosée par des fleuves dont les uns se déchargent dans les deux plus grands, qui sont l'*Indus* et le Gange; les autres ont leurs embouchures propres dans la mer. Tous ont leurs sources dans le Caucase, et tous se portent d'abord vers le midi: ensuite les uns conservent la même direction, ceux sur-tout qui se déchargent dans l'*Indus;* les autres se dirigent vers l'orient. Du nombre de ces derniers est le Gange.

Celui-ci, qui est le fleuve le plus considérable de l'Inde, n'a pas plutôt quitté les montagnes, qu'il tourne à l'orient, passe près de la grande ville de *Palibothra* <1>, et va, par une seule bouche <2>, se décharger de ce côté dans la mer. L'*Indus,* au contraire, se jette dans la mer du midi par deux bouches <3>; elles embrassent le pays connu sous le nom de *Pattalène,* et qui ressemble au *Delta* de l'Ægypte.

<1> *Voyez* la note 3, pag. 12. G.

<2> *Par une seule bouche.* Mela [1] donne sept bouches au Gange. Dans la carte du major Rennell, outre les deux grandes embouchures, connues sous les noms de *Hoogly* et de *Megna,* on remarque, sur la côte du *Delta* formé par ce fleuve, huit ouvertures [2]: ce sont vraisemblablement celles dont parle Mela. La *seule embouchure* indiquée par Strabon doit être celle qui résulte de la réunion du Gange avec le Megna ou Burram-pooter. Quant au nom Γάγγης, *Gange,* que les Grecs ont donné à ce fleuve, il est formé du mot *Gonga,* qui, dans le langage de l'Indostan, signifie *rivière,* et que les Indiens donnent aujourd'hui au Gange [3] par excellence.

— La combinaison des grandes mesures de l'Inde, données par les anciens, fait voir que l'embouchure la plus orientale du Gange, au siècle d'Alexandre, étoit celle que l'on nomme aujourd'hui rivière d'Houringotta. Ce fleuve gagne insensiblement vers l'est, et atteint maintenant l'embouchure du Megna ou Brama-poutren.

Ceux de nos lecteurs que les objets sur lesquels je m'arrête, pourront intéresser, les trouveront discutés dans le tom. III de mes *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens.* Je ne puis présenter dans ces notes que des résultats très-abrégés. G.

<3> *Par deux bouches.* Strabon entend les deux bouches principales de l'*Indus* qui forment le *Delta.* Ptolémée, en donnant sept bouches à ce fleuve, y comprend aussi les diverses ouvertures de la base du *Delta,* qui ne sont pas encore bien examinées, et dont il faut distinguer cependant une bouche intermédiaire, que le docteur Vincent [4] nomme *Scindy-Bar.*

[1] Lib. III, cap. 7, §. 65. = [2] Voyez *Rennell, Descript. histor. et géograph. de l'Indostan*, tom. III, pag. 159-182. = [3] *Idem, ibid.* pag. 159. = [4] *The Voyage of Nearchus*, London, 1797, pag. 29.

PAGE 690.
§. V.
Produits de l'Inde, et parallèle de ses habitans avec ceux des autres pays.

LES vapeurs de tant de fleuves, comme dit Ératosthène, et les vents étésiens, font que l'Inde est arrosée par des pluies d'été si abondantes, que ses plaines en sont inondées. Pendant ce temps, on sème du lin ⟨1⟩, du millet, du sésame ⟨2⟩, du riz ⟨3⟩ et du *bosmorum* ⟨4⟩ ; en hiver, du froment, de l'orge, des légumes, et d'autres fruits propres à la nourriture de l'homme,

⟨1⟩ *On sème du lin.* Il est à présumer que Strabon entend, non ce que tout le monde connoît sous le nom de *lin*, qui ne croît point [1] ou du moins qui doit être rare dans l'Inde, mais le coton, une des principales productions de ce pays, qu'Arrien [2] nomme *lin d'arbre*, λίνον τὸ ἀπὸ δενδρέων, et que Strabon nommera ci-après [3] *laine d'arbre.*

⟨2⟩ Le sésame est une production originaire de l'Inde, qui a été portée en Afrique et en Amérique. Les Indiens font des gâteaux de la graine de ce végétal, comme Strabon le dira dans la suite, et ils en tirent une huile [4] qui est encore aujourd'hui d'un usage commun chez eux, de même que celle qu'ils extraient du carthame. Cette dernière, au rapport de quelques voyageurs [5], est meilleure que celle de sésame.

⟨3⟩ Le mot *riz* vient de l'*oryza* des Romains, qui n'est que l'ὄρυζα des Grecs. Il est vraisemblable que ces derniers l'ont emprunté à la nation même chez laquelle ils ont connu cette plante. Dans une des notes marginales manuscrites dont est chargé un exemplaire du *Voyage de Néarque par le docteur Vincent* qui appartient à la Bibliothèque du Roi, je trouve que l'*oryza* ou le *riz* s'appelle en langue sanscrite *urithi* [6].

⟨4⟩ *Du* BOSMORUM. Dans la suite [7], Strabon parlera de cette production un peu plus en détail; Diodore de Sicile [8] la nomme *bosporum.* M. Falconer croit que c'est cette espèce d'orge sauvage dont parle Théophraste [9] dans l'énumération qu'il fait de quelques productions de l'Inde. Je croirois plutôt que c'est le légume auquel, suivant le même Théophraste, les Grecs donnèrent le nom de *lentille* [φακός], vraisemblablement par l'effet de quelque ressemblance qu'ils avoient trouvée entre le port de la plante, ou le goût de sa graine, et les lentilles de la Grèce. Cela me paroît d'autant plus probable, que Théophraste nomme la lentille Indienne immédiatement après le riz, de même que Strabon et Diodore de Sicile placent le *bosmorum* à la suite du riz. Selon le naturaliste Grec, la plante ou plutôt la cosse de cette lentille ressembloit à celle du fenu-grec, et on la moissonnoit vers le coucher des pléiades, c'est-à-dire, vers la fin de l'automne. Je présume encore qu'il est question de ce même *bosmorum* dans l'endroit où Hérodote parle d'une espèce de grain de la grosseur du millet, qui venoit dans une cosse, et qui servoit de nourriture à une tribu Indienne [10]. Il s'agit maintenant de savoir si toutes ces propriétés se trouvent dans la plante de *bajero*, qu'on trouve dans le Guzerat, et qu'on a voulu assimiler au *bosmorum* [11] ; et si ce dernier est la même graine que celle que Thévenot nomme *kichery*, et qui est la nourriture ordinaire des pauvres : ils la cuisent avec du riz, du sel et de l'eau [12].

[1] *Thévenot, Voyage aux Indes orientales*, tom. V, pag. 109. = [2] *Indic.* cap. 16. = [3] Pag. 24. = [4] *Strab.* infrà, *pag. 78.* = [5] *Thévenot*, ubi suprà, *pag. 49.* = [6] *The Voyage of Nearchus*, pag. 13 et 16. = [7] *Infrà*, pag. 22. = [8] Lib. II, cap. 36. = [9] *Histor. plantar.* lib. IV, cap. 5. = [10] *Herodot.* lib. III, cap. 100. = [11] Voyez *Vincent, the Voyage of Nearchus*, pag. 17, not. 33. = [12] *Thévenot, Voyage aux Indes orientales*, tom. V, pag. 157.

PAGE 690.

qui ne sont point connus chez nous [a]. Les produits de la terre sont presque les mêmes dans l'Inde que ceux qu'on obtient en Æthiopie et en Ægypte. Les animaux qui naissent dans les fleuves de ces deux pays, se trouvent aussi dans ceux de l'Inde, excepté l'hippopotame. Cependant Onésicrite affirme * que cet animal même n'est point étranger à l'Inde.

[a] *Voyez* Theophrast. Histor. plantar. lib. IV, cap. 5.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 61.*

Quant aux hommes, les habitans des cantons méridionaux ressemblent, pour la couleur, aux Æthiopiens, et pour la figure et les cheveux, au reste des hommes; l'humidité de l'air est cause que leurs cheveux ne sont point crépus. Ceux qui occupent les cantons septentrionaux, sont semblables aux Ægyptiens [b].

[b] *Voyez* Arrian. Indic. cap. 6.

§. VI.
Ile de Taprobane.

LA Taprobane <1> est une île dans la haute mer, située à sept jours de navigation des parties les plus méridionales de l'Inde, qui sont aux environs des Coniaques <2>. Elle se prolonge vers l'Æthiopie <3>, dans une étendue d'environ 8000 stades <4>, et l'on y trouve des éléphans.

Tels sont les renseignemens que nous donne Ératosthène sur l'Inde. Nous y ajouterons les plus exacts de ceux que nous ont transmis les autres écrivains, et la réunion de ces divers matériaux formera <5> notre description de l'Inde.

<1> L'île de Ceilan. G.

<2> La partie la plus méridionale de l'Inde est le cap Comorin. De ce cap à celui de Ramanan Cor, et de là à Ceilan, il y a 65 à 70 lieues d'une navigation difficile à cause des bas-fonds disséminés sur les rivages de Tutacorin, sur ceux de Kilkar, et qui s'étendent jusqu'à Ceilan, sous le nom de Pont-d'Adam. C'est pourquoi les vaisseaux Grecs qui longeoient ces écueils, n'avançoient que de 9 à 10 lieues par jour. G.

<3> *Vers l'Æthiopie.* Ératosthène croyoit que l'étendue de la Taprobane en longueur étoit de l'orient à l'occident, et celle en largeur, du nord au midi, tandis que c'est tout le contraire [1].

<4> Selon Pline, *lib. VI, cap. 24,* Ératosthène ne donnoit que 7000 stades de longueur à la Taprobane.

La circonférence entière de Ceilan, d'après les nouvelles cartes anglaises, est égale à 625' de l'échelle des latitudes, qui valent 7292 stades de 700 au degré. Il paroît donc qu'Ératosthène a pris la mesure du périmètre de cette île pour celle de sa longueur. G.

<5> *La réunion ... formera &c.* Casaubon

[1] *Voyez* ci-dessus, tom. I, pag. 189, not. 3, de la traduction Française.

Par

Par exemple, au sujet de la Taprobane, Onésicrite lui donne une étendue de 5000 stades <1>, sans spécifier si c'est en long ou en large <2> : il la place à vingt jours de navigation du continent <3>; mais il observe que la navigation est pleine de difficultés, qu'elle se fait par des vaisseaux qui ont une très-mauvaise voilure et qui sont construits sans courbes <4>. Il ajoute qu'il existe d'autres îles Page 691.

donné à la leçon du texte ἸΔΙΟΠΟΙΉΣΟΥΣΙ un sens forcé, qui seroit, *nous nous rendrons propre la description de l'Inde.* Je pense qu'il faut changer ce mot en ΕἸΔΟΠΟΙΉΣΟΥΣΙ, mot synonyme de *μορφώσουσι.* On pourroit encore le prendre dans le sens d'*ἀναμορφώσουσι, et nous réformerons;* le mot *εἰδοποιὸς*, dérivé de ce verbe, est expliqué dans le Lexique d'Hésychius par *ἀναμορφωτὴς, réformateur.* En effet, Strabon, dès le commencement de ce livre, se plaint des contradictions qu'on trouvoit dans tous les auteurs qui avoient écrit sur l'Inde. Chacun, a-t-il dit, nous donne quelques détails vrais : on ne peut tirer d'aucun une description complète sur cette partie du monde. Parmi ces divers écrivains, il a distingué Ératosthène comme le plus exact, ou du moins comme celui chez lequel on ne trouve point tant de contradictions; et il le suit en grande partie dans sa description. Il dit à présent qu'en ajoutant aux détails fournis par cet écrivain ceux des autres qui paroissent mériter quelque confiance, il réformera cette description, c'est-à-dire, qu'il en fera un tout plus vrai que ne l'étoit la relation de chacun d'eux prise séparément. Au reste, il est on ne peut pas plus facile de confondre ces deux mots. C'est d'après une semblable correction, *τῷ γε* ΕἼΔΕΙ, ὩΣ *καὶ ἐν τῇ*, à la place de *τῷ γε* ἸΔΙΏΣ, *καὶ ἐν τῇ* (dont nous avons oublié d'avertir), que nous avons traduit un autre passage de Strabon [1].

<1> Les 5000 stades d'Onésicrite, selon Saumaise [2], doivent se rapporter au circuit entier de la Taprobane [Ceilan]. Le célèbre voyageur Marc Paul évaluoit à 2400 milles la circonférence de cette île [3]. Mais je renvoie le lecteur aux observations faites au sujet de ces mesures dans le deuxième livre de Strabon [4].

<2> Les nouvelles cartes dont je viens de parler, donnent aux rivages occidentaux de Ceilan, depuis le cap Calasnane, le plus septentrional, jusqu'au cap Dondra, le plus méridional, la valeur de 277 minutes, qui représentent 5130 stades de 1111 $\frac{1}{9}$, tels que les employoit Onésicrite. G.

<3> Strabon ne rapporte pas exactement le passage d'Onésicrite. On voit dans Pline, *lib. VI, cap. 24*, qu'Onésicrite avoit compté vingt jours de navigation depuis la région occupée par les *Prasii*, jusqu'à la Taprobane. Or ces peuples occupoient *Palibothra* et s'étendoient jusqu'aux embouchures du Gange. C'est donc des environs de ce fleuve que la navigation de cet ancien doit être prise; et comme il suivoit les côtes de la presqu'île de l'Inde, on voit qu'en faisant 15 à 16 lieues en vingt-quatre heures, il a pu employer vingt jours pour se rendre dans la Taprobane. G.

<4> *Κατεσκευασμένας δὲ ἀμφοτέρωθεν ἐγκοιλίων* ΜΗΤΡΩ͂Ν *χωρίς.* Ce texte, s'il n'est point altéré, est au moins obscur. Saumaise, au moyen d'une conjonction qu'il croyoit devoir y ajouter, *ἐγκοιλίων* ΚΑῚ ΜΗΤΡΩ͂Ν

[1] *Strab.* liv. I, pag. 18 du texte Grec, tom. I de la traduct. Franç. pag. 36, lign. 10. = [2] *Plinian. Exercitat.* pag. 783. = [3] Voyez *Schrebel, Geschichte der wicht. geograph. Endeck.* pag. 320. = [4] Tom. I de la traduction Française, pag. 189, not. 3, et pag. 361, not. 2.

Page 691. entre le continent et la Taprobane, qui est la plus méridionale de toutes <1>. Autour de cette île, il y a des cétacés amphibies, qui ressemblent aux bœufs, aux chevaux ou à d'autres animaux terrestres.

Néarque, en parlant des attérissemens faits par les fleuves de l'Inde [a], cite pour exemples les plaines de l'*Hermus*, du Caystre, du Mæandre et du *Caïcus*, qui n'ont été nommées ainsi que parce qu'elles ont été accrues, ou, pour mieux dire, créées par cette terre fine et féconde que les fleuves charrient des montagnes, en sorte qu'on peut les regarder justement comme les productions des fleuves qui les arrosent. Il en est de l'Inde comme de l'Ægypte, qu'Hérodote [b] a qualifiée de *don du Nil:* aussi, poursuit Néarque,

[a] *Voyez* Rennell, Descript. de l'Indost. tom. II, *pag. 389-394* de la traduct. Franç.

[b] Lib. II, cap. 5. *Voyez* Strab. tom. I, *pag. 63 et 76;* t. IV, part. II, *pag. 8 et 233.*

χωρὶς, l'interprétoit de cette manière : *Atque ita fabricatæ, ut costis et interamentis utrinque careant* [1]. Pour le mot *costis*, il paroît à-peu-près certain qu'il exprime l'*ἐγκοιλίων* du texte, que j'ai rendu par *courbes;* mais le sens d'*interamenta*, que les dictionnaires Latins citent d'après Tite-Live seul, est d'autant plus douteux, que d'autres entendent par ce mot les agrès ou les apparaux des navires [2]. Vossius, dans ses notes sur Mela [3], après avoir désapprouvé et la correction et l'explication de Saumaise, propose de changer en *κατεσκευασμένων* le premier mot de notre texte, qu'il explique ainsi ; *Quòd ita essent fabricatæ, ut costæ utrinque carerent firmamento.* Il entend par *firmamentum* ce que les Italiens, en conservant le mot Grec *μήτρα [mêtra]*, nomment *matera*, en français la *varangue* d'un vaisseau ; terme par lequel M. Larcher a rendu le *νομέας* d'Hérodote [4], qui est synonyme d'*ἐγκοίλια*. Cela me paroît fort probable, quoique je n'approuve ni la correction de Vossius, ni l'empressement de M. Tzschucke à l'introduire dans le texte. Une troisième correction que nous pouvons citer, est celle de M. Schneider [5]. Ce savant propose de lire *ἐγκοιλίων χωρὶς*, et de retrancher le mot *μητρῶν* comme étant une explication marginale du mot *ἐγκοιλίων*, qu'on a introduite mal-à-propos dans le texte. Il semble que le traducteur Italien ait eu la même idée ; car, quoiqu'il paraphrase ici le texte plutôt qu'il ne le traduit, on voit clairement qu'il a omis le mot *μητρῶν* : *Fabricate con le sponde dirette senza che i corpi delle navi siano dalle bande incavati.* L'ancien traducteur Latin, en disant, *quæ etiam alvis non mitratis sint fabricatæ*, a suivi la mauvaise leçon de quelques manuscrits (*μιτρῶν* pour *μητρῶν*). Quoi qu'il en soit de cet endroit du texte, et des diverses conjectures auxquelles il a donné lieu, il me paroît à-peu-près certain qu'il s'agit ici de vaisseaux de même forme que ceux qui étoient en usage chez les Vénètes, et dont Strabon a parlé ailleurs, d'après César [6].

<1> Ces îles sont celles de Ramiséram, de Manaar, de Calpentin, et celles qui couvrent la partie septentrionale de Ceilan. G.

[1] *Salmas. Plinian. Exercitat.* pag. 781. = [2] Voyez *Forcellini, Totius Latinitat. Lexic.* verbo *Interamentum.* = [3] Lib. III, cap. 7, §. 84. = [4] Tom. I, pag. 156, édit. de 1802. = [5] *Voyez* son Dictionnaire Grec-Allemand, au mot Ἐγκοίλιος. = [6] *Strab.* tom. II de la traduction Française, pag. 57, not. 3.

est-ce avec raison que ce pays porte le nom du fleuve qui s'appeloit [anciennement] *Ægyptus* [a]. PAGE 691.

[a] Homer. Odyss. lib. XIV, vers. 258.

§. VII. Pluies périodiques de l'Inde.

DANS l'Inde, selon Aristobule, la pluie et la neige ne tombent que sur le sommet et au pied des montagnes : les plaines sont arrosées par la seule crue des fleuves. L'hiver est le temps des neiges ; les pluies commencent au printemps et vont toujours en augmentant, au point que, pendant les vents étésiens *, il pleut à verse jour et nuit, sans discontinuer, jusqu'au lever de l'*arcturus* *. Les fleuves, grossis par ces pluies et par ces neiges, inondent les campagnes.

* Les moussons.

* Au commencement de l'automne.

Aristobule ajoute qu'il n'a pas été le seul à observer cette disposition du climat de l'Inde, mais que d'autres aussi en ont été témoins avec lui : car, partis du pays des Paropamisades après le coucher des pléiades *, pour entrer dans l'Inde, ils passèrent l'hiver sur les montagnes, dans le territoire des *Aspasii* * et dans celui d'*Assacanus* ‹1›; ils descendirent dans les plaines au commencement du printemps, et se rendirent à *Taxila* ‹2›, ville considérable, de là au fleuve Hydaspe ‹3› et au royaume de Porus. Pendant ce voyage [dit-il], qui eut lieu pendant l'hiver, il ne tomba que de la neige; ce fut à *Taxila* qu'ils eurent, pour la première fois, de la pluie. Comme, après leur arrivée à l'Hydaspe et la victoire remportée sur Porus, il leur fallut cheminer vers l'*Hypanis* ‹4› à l'orient, et

* Après le commencement de l'hiver.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 35*, not. 1.

‹1› Le texte porte *Musicanus*, ΜΟΥΣΙΚΑΝΟΥ, que je change en *Assacanus*, ἈΣΣΑΚΑΝΟΥ. L'armée d'Alexandre passa l'hiver chez les *Aspasii* dans les montagnes, c'est-à-dire, dans la partie la plus septentrionale de l'Inde; elle descendit dans la plaine et vers la ville de *Taxila* pendant le printemps, et de là s'achemina vers l'Hydaspe et le territoire de Porus. Avant d'y arriver, elle ne pouvoit donc pas être dans les terres ou le royaume de Musicanus, qui étoit dans les parties méridionales de l'Inde, non loin de la Pattalène, comme Strabon nous le dira dans la suite [1]. Guidé par la ressemblance du son, et par le nom précédent des *Aspasii* (ou, suivant le texte, *Hypasii*), peuple voisin des terres d'*Assacanus* [2], j'ai changé en ce dernier nom celui de *Musicanus*.

‹2› *Taxila* paroît avoir été située à quelque distance et à l'orient d'Attock. G.

‹3› Le Béhat ou Chélum. G.

‹4› L'*Hypanis* ou l'*Hyphasis* est le Béyah. G.

[1] *Infrà*, pag. 25 et 43. = [2] *Ibid.*, pag. 35.

PAGE 691.

de là revenir à l'Hydaspe ; dans tout ce voyage, et sur-tout lorsque les vents étésiens souffloient, ils se virent encore exposés à des pluies continuelles, qui ne cessèrent qu'au lever de l'*arcturus* *. Après s'être arrêtés sur les rives de l'Hydaspe le temps qu'il falloit pour construire des vaisseaux, ils s'embarquèrent sur ce fleuve peu de jours avant le coucher des pléiades *, et, après avoir navigué tout le reste de l'automne, l'hiver, le printemps et l'été suivans, ils arrivèrent à la Pattalène <1>, au lever de la canicule *. Dans tout le cours de ce voyage, qui dura dix mois <2>, ils n'eurent la pluie nulle part, pas même lorsque les vents étésiens régnoient le plus. Ils remarquèrent seulement la crue des fleuves, et l'inondation des plaines qui en étoit la suite, et observèrent que la navigation étoit suspendue par des vents qui souffloient de la mer, sans être interrompus par aucun vent de terre *.

* Au commencement de l'automne.

PAGE 692.

* Avant l'entrée de l'hiver.

* Vers la fin de l'été.

* Il faut lire, ἀπογαίας, en un seul mot composé.

Néarque parle aussi, comme Aristobule, des vents étésiens : mais il ne s'accorde point avec lui pour ce qui regarde les pluies; car il dit qu'elles abreuvoient les plaines pendant l'été, mais qu'elles cessoient en hiver <3>. Tous deux parlent aussi de la crue

<1> C'est-à-dire, dans le *Delta* formé par les embouchures de l'*Indus*. G.

<2> Le docteur Vincent[1] accuse Strabon de s'être trompé dans ce calcul, et réduit la durée de la navigation à neuf mois. L'erreur de Plutarque[2] est plus grave; il ne parle que de sept mois.

<3> Selon Strabon, Néarque contredit Aristobule au sujet des pluies; et en effet, si l'on compare ce paragraphe avec celui qui précède, on s'aperçoit qu'il y a des phrases qu'on ne sauroit expliquer de manière à mettre tout-à-fait d'accord ces deux écrivains. M. Falconer a fait une très-longue note pour les concilier : j'y renvoie le lecteur, me contentant de rapporter celle que M. Schmieder a faite sur Arrien[3], qui parle aussi, d'après Néarque, de ces mêmes pluies dont il est ici question. Selon ce savant, Aristobule, en disant que les montagnes seules jusqu'à leur pied sont exposées aux pluies, et que les plaines ne sont arrosées que par la crue des fleuves, entend par *pied des montagnes* tout le Penj-ab, c'est-à-dire, tout l'espace occupé par les cinq rivières, et qui s'étend depuis ces montagnes jusques au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésine, ou de celui-ci et de l'*Indus*; et par *plaines*, le pays qui touche à ce confluent, et qui s'étend jusqu'à Pattala[4]. Néarque, en affirmant, au contraire, que les plaines reçoivent des pluies pendant l'été, et point du tout pen-

---

[1] *The Voyage of Nearchus*, pag. 158, not. 251. = [2] *Vit. Alexandr.* cap. 66. = [3] *Indic.* cap. 6, §. 4, pag. 39. = [4] *Voyez* ci-dessous, pag. 22, not. 2.

des fleuves ; Néarque, en disant que l'armée, étant campée près de l'Acésine ‹1›, fut obligée de prendre une position plus élevée pendant la crue de ce fleuve, laquelle eut lieu vers le solstice d'été ; et Aristobule, en nous donnant même la mesure de cette crue, qui étoit de quarante coudées ‹2›, dont vingt ajoutées à l'état ordinaire du fleuve remplissoient son lit jusqu'au bord, et le surplus se répandoit dans les plaines. PAGE 692.

Ils s'accordent encore, en disant que, pendant la crue, les villes, situées sur des chaussées et entourées d'eau de tous côtés, ressemblent à des îles, comme cela se voit en Ægypte et en Æthiopie. Cette inondation, disent-ils, cesse après [le lever de] l'*arcturus* *, époque où les eaux se retirent ; on ensemence les terres avant qu'elles soient tout-à-fait desséchées, le labourage en étant alors très-aisé. Cependant les fruits qu'elles produisent, parviennent à une parfaite maturité et sont d'une qualité excellente.

* Le commencement de l'automne.

§. VIII. Culture du riz et du *bosmorum*.

SELON Aristobule, le riz est semé sur des couches entourées d'eau, qu'on a soin de retenir par des digues. Il croît à la hauteur de quatre coudées ‹3›, pousse plusieurs épis et donne beaucoup de graines. On le moissonne vers le coucher des pléiades *, et on le bat comme l'épeautre. Il croît de même dans la Bactriane, dans la Babylonie, dans la Suside et dans la Syrie basse. Suivant Mégillus, on sème le riz avant les pluies ; mais il a besoin d'être transplanté ‹4› et arrosé par des eaux closes.

* Vers l'entrée de l'hiver.

dant l'hiver, a néanmoins en vue ce même Penj-ab. Telle est la manière dont M. Schmieder a cru résoudre cette difficulté, et qui seroit tout-à-fait satisfaisante, si, dans le paragraphe précédent, Aristobule ne s'étoit pas aussi servi du mot πεδία, *plaines*, pour désigner les environs de *Taxila*, ville qui est au nord et bien en-deçà du confluent des fleuves.

‹1› Le Chunaub. G.

‹2› Je trouve que la coudée de 24 doigts du stade de 1111 $\frac{1}{9}$, dont les Macédoniens se servoient dans l'Inde, répondoit à 250 de nos millimètres. Ainsi les 40 coudées dont parloit Aristobule, représentoient 10 mètres ou un peu plus de 31 pieds de roi. Les crues du Nil, à l'entrée du *Delta*, sont moins considérables. G.

‹3› Un mètre, ou près de 37 pouces. G.

‹4› J'ai traduit le mot φυτείας par *être transplanté ;* car il ne peut avoir ici que ce sens, que l'ancien traducteur Latin a exprimé par

PAGE 692. * *Voyez* ci-dessus, *pag.* 15, not. 4.

Quant au *bosmorum* *, Onésicrite dit que c'est une espèce de blé ‹1› plus petit que le froment, et qu'il vient dans les terres situées dans les intervalles des fleuves. Dès qu'on l'a battu, on le torréfie avant de le transporter dans les greniers ; c'est une obligation à laquelle on est astreint par serment, et qui a pour objet d'empêcher l'exportation de la semence en nature [et la reproduction dans l'étranger].

§. IX. Parallèle de l'Inde avec l'Ægypte.

ARISTOBULE, après avoir exposé en quoi l'Inde ressemble à l'Ægypte et à l'Æthiopie et en quoi elle en diffère, et avoir donné pour exemple de cette différence la crue des eaux du Nil, produite par les pluies du midi, au lieu que celle des fleuves de l'Inde est due aux pluies du septentrion, fait cette question : Pourquoi, dans ces contrées, les lieux situés dans l'intervalle ne connoissent-ils point la pluie? car, dit-il, il ne pleut ni dans la Thébaïde jusqu'à Syené et aux environs de Méroé, ni dans la Pattalène de l'Inde jusqu'à l'Hydaspe ‹2›. Il ajoute que le pays

PAGE 693.

consitione, et l'Italien par *piantare*. Néanmoins je ne puis m'empêcher de communiquer au lecteur un doute que je viens d'avoir sur l'intégrité du texte : Ἀρδείας δὲ καὶ φυτείας ΔΕΪ́ΣΘΑΙ ἀπὸ (lisez ὑπὸ) τῶν κλειστῶν ποτιζομένην ὑδάτων. Je pense qu'en ajoutant à l'infinitif de cette phrase une négation, ΜΗ' ΔΕΪ́ΣΘΑΙ, on en tireroit un sens bien plus naturel et plus raisonnable : *Mais il n'a pas besoin d'être arrosé ni transplanté, étant [sans cesse] abreuvé par des eaux closes.* Une semblable omission de la particule négative, et, ce qui est remarquable, au sujet de cette même plante du riz, paroît avoir été faite dans cet endroit du XVIIe livre[1] de Strabon, 'ΟΡΥΖΟΤΡΟΦΕΪ́ δ' ἡ γῆ διὰ τὸν αὐχμόν, où il faut lire, ΟΥ'Κ 'ΟΡΥΖΟΤΡΟΦΕΪ́.

‹1› Περὶ δὲ τοῦ βοσμόρου, "ΟΝ φησιν Ὀνησίκριτος ΔΙΟ'ΤΙ σῖτός ἐστι. Lisez, Περὶ δὲ τοῦ βοσμόρου, φησὶν Ὀνησίκριτος, "ΟΤΙ σῖτός ἐστι. L'"ΟΤΙ est une leçon de manuscrit; l'"ΟΝ que je retranche est une répétition fautive des deux dernières lettres du mot qui précède. Quant au *bosmorum* dont il s'agit ici, nous en avons déjà parlé au long[2].

‹2› C'est-à-dire, depuis le *Delta* formé par les deux branches de l'*Indus* jusques au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésine, ou au territoire des *Malli* [le Moultan d'aujourd'hui] ; ce qui est d'accord avec les observations modernes, selon lesquelles les limites de ces pluies périodiques sont fixées au Moultan. Depuis cette province jusqu'au *Delta* ou à la Pattalène des anciens, l'*Indus*, comme le Nil, traverse un pays aride, et rarement rafraîchi par les eaux du ciel[3].

[1] Pag. 838 du texte Grec. = [2] *Suprà*, pag. 15, not. 4. = [3] Voyez *Vincent*, *The Voyage of Nearchus*, pag. 92. — Cf. et *suprà*, pag. 20, not. 3.

situé au-dessus de ces lieux ‹1›, et qui est arrosé par les pluies et par les neiges, est cultivé de la même manière que le pays situé hors de l'Inde. PAGE 693.

D'après ce que dit Aristobule, il est probable que l'Inde est aussi sujette aux tremblemens de terre; son terrain, qui n'a nulle consistance à cause du trop d'humidité, s'ouvre et s'affaisse, au point que des fleuves mêmes changent de lit.

Il dit qu'envoyé pour une commission, il fut témoin de l'abandon d'une étendue de pays qui comprenoit plus de mille villes avec leurs bourgs, par la raison que l'*Indus*, sorti de son lit, s'en étoit fait à gauche un autre beaucoup plus bas, où il s'étoit précipité, de façon qu'il n'arrosoit plus le pays qu'il venoit de quitter à droite, et qui se trouvoit plus élevé, au point que la crue même des eaux ne pouvoit l'atteindre.

Ce que dit Aristobule au sujet des crues des fleuves et du manque des vents de terre, est encore vérifié par le récit d'Onésicrite. Selon ce dernier, la côte étoit pleine de bancs, sur-tout près des embouchures des fleuves *, à cause des attérissemens formés par les marées et de la continuité des vents de mer [qui empêchent la dispersion de la vase].

* Ou *du fleuve*. *Voyez* ci-dessous, *pag. 45*, not. 1.

Selon Mégasthène, la fertilité de l'Inde est telle, que la terre porte des fruits deux fois l'année. Ératosthène affirme la même chose, en faisant mention de semailles d'hiver et de semailles d'été, ainsi que de pluies particulières à chacune de ces saisons : car, dit-il, il n'y a pas d'exemple d'une année où elles aient été toutes deux privées de pluie; ce qui fait qu'on a toujours de bonnes récoltes, la terre ne cessant jamais de produire.

‹1› C'est le pays situé entre le Moultan et les montagnes : ce pays, outre les pluies, est encore arrosé par des rivières; et c'est de leur nombre qu'il a pris son nom moderne de *Penj-ab*, qui signifie en persan *les cinq rivières*. Elles réunissent leurs eaux avec celles de l'*Indus*; Strabon en parlera dans la suite [1].

[1] *Infrà*, pag. 34.

PAGE 693. Quant aux fruits des arbres, ils y sont également très-abondans; et les racines de quelques-uns, sur-tout des grands roseaux, douces de leur nature, s'adoucissent encore par la *coction* qu'elles subissent moyennant l'eau du ciel et celle des fleuves, échauffées par les rayons du soleil. Ératosthène semble vouloir dire par-là que ce que, dans les autres pays, on nomme maturité des fruits et de leurs sucs, devient dans l'Inde une espèce de *coction* qui procure au goût la même saveur que les alimens cuits par le feu.

§. X.
Arbre de coton et autres arbres et plantes singulières de l'Inde.

IL pense que la flexibilité des rameaux des arbres dont on fait les roues, provient de la même cause, à laquelle il attribue encore la laine ⟨1⟩ qui naît sur d'autres arbres. C'est de cette laine, selon Néarque, que les Indiens fabriquent leurs toiles fines, et que les Macédoniens se faisoient des matelas, ainsi que des selles pour leurs chevaux. Les toiles connues sous le nom de *sériques* sont faites, PAGE 694. de la même manière, du *byssus* ⟨2⟩ qu'on tire de l'écorce de certains

⟨1⟩ Cette laine est sans contredit notre coton. On peut en voir toutes les preuves réunies dans les notes de Larcher sur Hérodote [1]. J'y ajouterai, qu'à l'endroit même où, dans la suite, Strabon parle du noyau de l'arbre qui produit cette matière lanugineuse, ἔχειν πυρῆνα, ἐξαιρεθέντος δὲ τούτου, κ. τ. λ. [2], notre manuscrit 1393 porte à la marge cette scholie : *τὸ βαμβάκιόν ἐστι τοῦτο, c'est le coton.*

⟨2⟩ *Les toiles connues sous le nom de sériques . . . du byssus.* Saumaise prétend qu'il est encore question ici du coton, dont nous avons parlé dans la note précédente ; car *byssus*, outre une espèce de lin très-fin qui venoit dans l'Élide du Peloponnèse [3], signifioit encore le coton. Mais, comme le mot *sériques* étoit employé pour désigner les étoffes de soie, il paroît que Strabon s'en sert aussi dans le même sens, mais qu'il partage l'erreur généralement répandue de son temps touchant l'origine de la soie. En effet, Pausanias, postérieur d'environ deux siècles à Strabon, semble vouloir combattre cette erreur; car, immédiatement après avoir parlé de la culture du *byssus*, du chanvre et du lin, il ajoute : *Mais le fil dont les Sères fabriquent les étoffes, ne se tire de l'écorce d'aucun arbre; ils l'obtiennent d'une manière bien différente, que voici : il existe dans la Sérique un ver, que les Grecs appellent* SER, *mais auquel les habitans de la Sérique donnent vraisemblablement un autre nom . . . . L'ouvrage de ce ver consiste dans des fils très-fins entortillés autour de ses pattes, &c.* [4].

[1] *Hérodote*, tom. II, pag. 357; tom. III, pag. 369 de la trad. Franç. 2.e édit. = [2] *Infrà*, pag. 27. = [3] *Pausan.* lib. V, cap. 5. — *Plin.* lib. XIX, cap. 1 = [4] *Pausan.* lib. VI, cap. 26. — Cf. *Salmas. Plin. Exercit.* pag. 144, A; 209, B; 212, B; 694, A; et *Vincent, The Voyage of Nearchus*, pag. 14, not. 30.

certains arbres. Il parle aussi d'un roseau qui, sans le secours des abeilles, produit du miel, et d'un arbre dont le fruit a la propriété d'enivrer ‹1›. PAGE 694.

L'Inde produit beaucoup d'arbres extraordinaires : dans le nombre il en est un qui a les rameaux inclinés vers la terre, et dont les feuilles sont aussi larges que des boucliers. Onésicrite, qui entre dans de grands détails au sujet du pays de Musicanus, le plus méridional de l'Inde, selon lui ‹2›, parle de certains grands arbres ‹3› dont les rameaux, après avoir acquis la longueur de douze coudées, se recourbent vers la terre et continuent de croître jusqu'à ce qu'ils aient atteint le sol, où ils pénètrent et s'enracinent à la manière des marcottes; ils reparoissent ensuite et forment un second arbre dont les rameaux recourbés de même se marcottent, puis un troisième, et ainsi de suite, de manière que d'un seul arbre il résulte une espèce de long parasol ‹4›, semblable à une tente

‹1› Les roseaux dont il est ici question, sont, à n'en pas douter, les cannes à sucre. Quant à l'arbre dont le fruit enivre, il est possible qu'on l'ait confondu avec ces mêmes cannes, du sucre desquelles on tire une espèce d'eau-de-vie qui est connue sous le nom de *rum.*

‹2› Les *Musicani* habitoient, immédiatement au-dessus de la *Pattalene,* le canton appelé aujourd'hui Nusserpour. Quand Onésicrite dit que ce pays est le plus méridional de l'Inde, il faut entendre que c'est de la partie de l'Inde traversée par l'*Indus.* G.

‹3› Ces arbres extraordinaires ont été décrits avec plus ou moins de détails par Théophraste, Diodore de Sicile, Arrien, Pline et Quinte-Curce. Parmi les modernes, les voyageurs et les botanistes du XVII.e siècle en ont aussi parlé; ils nous ont même dit que le nom de ces arbres étoit *Kasta* dans la langue Indienne, et *Lul*[1] dans celle des Persans. Mais toutes ces descriptions étoient faites de manière que, sans des recherches ultérieures, nous serions encore à savoir que c'est le *figuier des Indes [Ficus Indica],* comme le nomment les naturalistes d'aujourd'hui[2], et comme le nommèrent [συκῆ] les Macédoniens la première fois qu'ils le virent[3]. M. Schmieder[4] pense que c'est le *figuier des pagodes* [*Ficus religiosa* de Linné]; peut-être vouloit-il dire l'*arbre de pagode,* ou *figuier de Bengale* [*Ficus Bengalensis* de Linné], qui ressemble beaucoup, par la manière de se propager, au *figuier d'Inde*[5].

‹4› *Où ils pénètrent . . . parasol.* Le texte porte : Ἔπειτα κατὰ γῆς ΔΙΑΔΟΘΈΝΤΑΣ ῥιζοῦσθαι ὁμοίως ταῖς κατώρυξιν, εἶτ' ἈΝΑΔΟΘΈΝΤΑΣ στελεχοῦσθαι· ἐξ οὗ πάλιν ὁμοίως τῇ αὐξήσει ΚΑΤΑ-

[1] Voyez *Theophrast. Histor. plantar.* lib. IV, cap. 5, *cum not. Van Stapel.* — Cf. *Beckmann, Litteratur der älter. Reisebeschreib.* vol. I, pag. 314 et 587. = [2] *Nouveau Dictionnaire d'hist. nat.* tom. VIII, pag. 422. = [3] *Theophrast.* ubi suprà. = [4] *Animadvers.* ad *Arrian. Histor. Indic.* pag. 68. = [5] *Nouveau Dictionnaire d'hist. natur.* ibid.

Page 694. soutenue par plusieurs mâts. Il parle encore d'arbres d'une telle grosseur, que cinq hommes suffisent à peine pour les embrasser *.

* Voyez la note 2.

Aristobule dit aussi avoir vu, au confluent de l'Acésine et de l'*Hyarotis* <1>, des arbres dont les rameaux sont recourbés, et qui sont si gros, qu'ils peuvent servir d'abri à cinquante cavaliers : [il faut observer qu'] Onésicrite dit à quatre cents cavaliers <2>.

Selon Aristobule, on y trouve encore un arbre qui produit des cosses longues de dix pouces <3>, semblables à celles des féves, et pleines de miel d'une telle nature, que ceux qui en mangent, échappent rarement à la mort.

Mais, au sujet des gros arbres, personne n'a poussé l'exagération aussi loin que ceux qui disent en avoir vu un, au-delà de l'*Hyarotis,* dont l'ombre à midi occupoit l'étendue de cinq stades <4>.

Quant aux arbres qui portent de la laine, leurs fleurs, selon

ΚΑΜΦΘΈΝΤΑ *ἄλλην ... σκιάδιον* ΓΕΝΈΣΘΑΙ *μακρόν.* Si le premier et le second des mots imprimés en lettres capitales étoient changés en ΔΙΑΔΎΝΤΑΣ et ἈΝΑΔΎΝΤΑΣ, cette correction donneroit un sens plus conforme à celui que Strabon veut exprimer. Je balancerois encore moins à changer le troisième en ΚΑΤΑΚΑΜΦΘΈΝΤΑΣ, et sur-tout le quatrième, qui fait un solécisme, en ΓΊΝΕΣΘΑΙ.

<1> J'ai déjà dit que l'*Acesines* étoit le Chunaub ; l'*Hyarotis* ou l'*Hydraotes* est le Rauvey. G.

<2> Selon Onésicrite, cité par Diodore de Sicile [1], ces arbres étoient hauts de soixante-dix coudées; leur tronc pouvoit à peine être embrassé par quatre hommes, et leur ombre occupoit l'espace de trois plèthres, c'est-à-dire, un demi-stade à la ronde. Selon Néarque, cité par Arrien [2], leur ombre s'étendoit à cinq plèthres, et pouvoit abriter dix mille personnes. Quoi qu'il en soit de ce peu d'accord et des exagérations de ces historiens, il est certain qu'il existe dans l'Inde des arbres d'une grandeur prodigieuse.

<3> Je lis, *καὶ ἄλλο δένδρον, μεγάλους λοβοὺς ἔχον, ὡς ὁ κύαμος, δεκαδακτύλους τὸ μῆκος,* et je crois pouvoir appuyer cette correction sur l'autorité de Théophraste, qui, en parlant des productions de l'Inde d'après les historiens d'Alexandre, dit : *Ἄλλο τέ ἐστιν οὗ ὁ καρπὸς μακρὸς καὶ οὐκ εὐθὺς, ἀλλὰ σκολιὸς, ἐσθιόμενος δὲ γλυκύς. Οὗτος ἐν τῇ κοιλίᾳ δηγμὸν ποιεῖ καὶ δυσεντερίαν· διὸ καὶ ὁ Ἀλέξανδρος ἀπεκήρυξε μὴ ἐσθίειν* [3]. *Il existe un autre arbre dont le fruit est long, tortueux, et doux au goût. Il cause des tranchées et la dyssenterie : aussi Alexandre en défendit-il l'usage à son armée.* M. Falconer présume que cet arbre est la casse [*Cassia fistula* de Linné]. Mais la casse, loin de produire les mauvais effets qu'Aristobule lui attribue, est un des plus doux laxatifs dont se sert la médecine.

<4> Théophraste dit, d'après les historiens d'Alexandre, que l'ombre du figuier des Indes [4] s'étendoit à deux stades [5].

— Il y a peut-être moins d'exagération

[1] Lib. XVII, cap. 90. = [2] *Indic.* cap. 11. = [3] *Theophrast. Histor. plant.* lib. IV, cap. 5. = [4] *Voyez* ci-dessus, pag. 25, not. 3. = [5] *Theophrast. Histor. plant.* lib. IV, cap. 5.

Aristobule, contiennent un noyau ; et c'est après en avoir ôté ce noyau, qu'on les carde comme de la laine <1>. PAGE 694.

Dans le pays de Musicanus, suivant le même écrivain, on trouve encore une espèce de blé sauvage *, semblable au froment. Il parle même de vignes et de vendanges, tandis que les autres historiens disent que les Indiens sont tellement privés de vin, qu'ils ignorent, comme disoit Anacharsis [en parlant des Scythes [a]], l'usage de la flûte et de tous les autres instrumens de musique, excepté les cymbales, les tambours et les sistres, dont se servent leurs bateleurs.

* Le même peut-être que le *bosmorum*. *Voyez* ci-dessus, *pag. 15*, not. 4.

[a] *Voy.* Diogen. Laërt. lib. I, segm. 104.

Aristobule s'accorde avec les autres historiens sur le grand nombre de plantes et de racines dont les Indiens tirent des remèdes, des poisons ou diverses couleurs. Il ajoute que chez eux il existe une loi qui condamne à mort celui qui auroit découvert un poison, à moins qu'il n'eût en même temps trouvé l'antidote propre à en détruire l'effet : dans ce dernier cas, il est récompensé par les rois.

La partie méridionale de l'Inde produit, dit-il, du cinnamome *, du nard, et tous les autres aromates qu'on trouve dans l'Arabie et dans l'Æthiopie, deux contrées auxquelles elle ressemble pour la température de l'air, si ce n'est qu'elle est beaucoup plus humide. Cette grande humidité fait que l'air est plus nourrissant et

PAGE 695.

* De la cannelle.

qu'on ne le pense dans ces différens rapports. Les 5 stades dont il est question vaudroient 256 toises, si on les comptoit en ligne droite ; mais s'il est question de la surface du terrain que l'ombre de ces arbres pouvoit couvrir, on voit qu'elle se réduiroit à un carré de 16 toises. G.

<1> Je traduis littéralement le texte ; mais cette description du coton [1] n'est point exacte. Aristobule semble donner à la capsule qui contient le coton, le nom de *noyau ;* et ce nom convient mieux aux semences enveloppées par le duvet et contenues dans la capsule. Théophraste assimile cette capsule à une pomme printanière, et Pollux à une noix [2]. Il est possible que le texte soit altéré, et que, par un léger changement, il faille le corriger ainsi : πυρῆναΣ · ἐξαιρεθέντΩΝ δὲ τούτΩΝ, κ. τ. λ. *Leurs fleurs, selon Aristobule, contiennent des pepins* [c'est-à-dire, des semences]; *et après avoir ôté ces pepins, on carde le reste comme de la laine.*

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 24, not. 1. = [2] *Theophrast. Histor. plant.* lib. IV, cap. 9, *cum not. Van Stapel*, pag. 427, col. 1.

PAGE 695.

plus fécond; il en est de même de son sol; les eaux y possèdent également cette vertu nutritive : aussi ‹1› les animaux terrestres et aquatiques de l'Inde sont-ils plus gros que ceux des autres pays ‹2›. La même fécondité a été observée dans les eaux du Nil; les animaux de ce fleuve, et notamment les amphibies, sont plus gros qu'ailleurs, et l'on a des exemples de femmes Ægyptiennes qui accouchent de quatre enfans à-la-fois. Aristote [a] cite même l'exemple d'une femme qui accoucha de cinq ‹3› enfans, et il attribue ce phénomène à la vertu fécondante des eaux du Nil, sur lesquelles le soleil opère, au moyen de l'évaporation, une espèce de coction, en n'y laissant * que les parties nutritives, dégagées de toute superfluité.

[a] Histor. animal. VII, 5.

* Lisez *καταλειπόντων*, au temps présent.

On doit probablement attribuer à la même cause une autre qualité qu'Onésicrite reconnoît dans les eaux du Nil; savoir, qu'il faut moitié moins de feu pour les faire bouillir que les autres eaux. Mais il ajoute que le Nil, parcourant un long et étroit espace de pays toujours dans la même direction, doit nécessairement changer souvent de climat, au lieu que les fleuves de l'Inde se répandent dans de vastes campagnes, et y demeurent long-temps sous la

‹1› Le texte porte, *καὶ τὸ ὕδωρ* ἭΔΗ· *καὶ μείζω*, que je change en *καὶ τὸ ὕδωρ*· Ἧ ΔῊ *καὶ μείζω*. L'ancien traducteur Latin, suivi par Xylander, en disant *quapropter*, prouve la nécessité de cette correction, semblable d'ailleurs à celle que nous avons faite sur un autre endroit de Strabon [1].

‹2› Si l'on en croyoit Ctésias [2], les chèvres et les moutons de l'Inde seroient plus grands que des ânes. Quant à leur fécondité, il pousse l'exagération jusqu'à leur attribuer quatre et parfois six petits à chaque portée.

‹3› Le texte porte, *de sept*, 'ΕΠΤΑ'ΔΥΜΑ. J'ai suivi la correction de Casaubon, ΠΕΝΤΑ'ΔΥΜΑ, pour des raisons que le lecteur peut voir dans la longue note de ce critique. J'ai déjà corrigé une semblable erreur dans un autre endroit de Strabon [3]. Ici j'observerai encore que ce qui suit, *et il attribue ce phénomène, &c. καὶ αὐτὸς πολύγονον, κ. τ. λ.* jusqu'à la fin du paragraphe, a été tellement séparé de ce qui précède par M. Tzschucke, que ce n'est plus l'opinion d'Aristote que Strabon continue d'exposer. Cette erreur, qui doit son origine à la version équivoque de Xylander, n'a cependant été commise ni par l'auteur de l'ancienne version Latine, ni par le traducteur Italien, ni par le traducteur Allemand.

[1] *Voyez* tom. I de la traduction Française, pag. 441, not. 2. = [2] Apud *Phot.* cod. LXXII, pag. 147. = [3] Tom. II de la traduction Française, pag. 22, not. 2.

même latitude. Cette différence fait, dit-il, que leurs eaux sont plus nourrissantes que celles du Nil : aussi produisent-elles des poissons d'un plus gros volume et en plus grand nombre que n'en produit le Nil. Ajoutez à cela que les eaux du ciel sont déjà cuites * quand elles tombent sur les plaines. PAGE 695.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 24.*

Aristobule ne pourroit admettre cette dernière circonstance, puisqu'il prétend qu'il ne tombe point de pluie dans les plaines de l'Inde*: mais Onésicrite affirme le contraire, en attribuant de plus aux eaux les propriétés particulières qu'ont les animaux, telles, par exemple, que celle qu'on remarque dans les bestiaux étrangers, qui, à leur arrivée dans l'Inde, prennent la couleur des animaux indigènes.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 19.*

§. XI.

Causes de la couleur des Indiens.

CETTE dernière observation est juste ; mais c'est sans aucune raison qu'il regarde les eaux comme produisant seules la couleur noire et les cheveux crépus des Æthiopiens, et qu'il blâme Théodecte d'avoir [dans une de ses pièces, où il parle des Æthiopiens] attribué cette couleur au soleil, en s'exprimant ainsi : *Le soleil dans sa course, approchant son char très-près d'eux, a répandu sur leurs corps une couleur noire, et leur a crêpé les cheveux par l'ardeur de ses feux* ‹1›.

A cette occasion, Onésicrite observe que le soleil n'est pas plus

‹1› *Mais c'est sans aucune raison ...... par l'ardeur de ses feux.* Cette partie du texte est, dans toutes les éditions, non-seulement altérée, mais encore défigurée par la ponctuation, qui est tellement mauvaise, qu'elle a induit nécessairement en erreur tous les interprètes. Je vais tâcher de la rétablir : Οὐκέτι δὲ καὶ ΤΟ' τὸ μέλανας εἶναι καὶ οὐλότριχας τοὺς Αἰθίοπας ἐν ψιλοῖς τοῖς ὕδασι τὴν αἰτίαν τιθέναι, μέμφεσθαι δὲ τὸν Θεοδέκτην εἰς αὐτὸν τὸν ἥλιον ἀναφέροντα τὸ αἴτιον (ὍΣ φησιν ΟὝΤΩΣ,

Οἷς ἀγχιτέρμων ἥλιος διφρηλατῶν,
Σκοτεινὸν ἄνθος ἐξέχρωσε λιγνύος
Εἰς σώματ' ἀνδρῶν, καὶ συνέστρεψεν κόμας
Μορφαῖς ἀναυξήτοισι συντήξας πυρὸς),

ἔχοι ἍΝ τινα λόγον. Je n'ai mis entre deux parenthèses les quatre vers de Théodecte avec les trois mots de Strabon qui les précèdent, qu'afin de faire mieux sentir la construction de toute cette phrase, dont la longueur a occasionné l'erreur des éditeurs et des traducteurs. Dans cette rédaction, le ΤΟ' est le seul mot que j'aie ajouté, et la particule Δ' (dans les derniers mots, ἔχοι Δ' ἍΝ τινα λόγον), le seul que j'aie supprimé. Le changement d'ὯΣ en ὍΣ est dû aux variantes de M. Falconer ; notre manuscrit 1393 m'a fourni celui d'ΟὟΤΟΣ en ΟὝΤΩΣ, confirmé d'ailleurs par les traducteurs.

Page 695. près des Æthiopiens que des autres hommes, si ce n'est qu'il darde ses rayons plus perpendiculairement sur les premiers et les brûle davantage. Ainsi, poursuit-il, Théodecte a tort de dire que le soleil *approche son char très-près des Æthiopiens,* puisqu'il se tient à la même distance de toute la terre; il n'est pas plus exact, lors-
Page 696. qu'il regarde la chaleur du soleil comme la cause de leur couleur, puisque leurs enfans mêmes sont noirs avant de sortir du sein de leur mère et d'être exposés aux rayons de cet astre.

Cependant ceux qui attribuent cette cause à un soleil trop ardent, qui enlève toute l'humidité ‹1› de la peau des Æthiopiens [et les rend noirs], raisonnent beaucoup mieux : aussi croyons-nous que si les Indiens n'ont pas les cheveux crépus ni la couleur d'un noir aussi foncé ‹2›, c'est parce qu'ils vivent dans un air plus humide.

‹1› *Qui enlève toute l'humidité, &c.* Le texte de Casaubon porte, *καὶ τὴν* 'ΕΞ ΑΫΤΟΫ *ἐπίκαυσιν* ΚΑΤ' 'ΕΠΙ'ΛΕΙΨΙΝ *σφοδρὰν τῆς ἐπιπολῆς ἰκμάδος.* Aux deux premiers mots imprimés en lettres capitales M. Tzschucke a substitué une mauvaise variante, 'ΕΑΥΤΟΫ. En les laissant tels qu'ils sont, je change les suivans en ΚΑΙ' (ou ΚΑΤ') 'ΑΠΟ'ΛΗΨΙΝ. Ce dernier mot dérive d'*ἀπολαμβάνω*, qui signifie ici *enlever* ou *emporter.* Si quelqu'un, plus hardi que moi, s'avisoit de le changer en 'ΑΠΟ'ΛΑΨΙΝ, dérivé du verbe composé *ἀπολάπτω* (dont le simple *λάπτω* a donné naissance au *laper* des Français), l'expression seroit plus figurée et plus énergique.

‹2› *Ni la couleur d'un noir aussi foncé, μηδ' οὕτω* ΠΕΠΕΙΣΜΕ'ΝΩΣ *ἐπικεκαῦσθαι τὴν χρόαν.* Xylander a omis dans sa version le second et le troisième mots du texte, parce qu'il a regardé le terme *πεπεισμένως* comme absolument déplacé ici. Casaubon a tâché de défendre *πεπεισμένως* comme un synonyme de *σφόδρα [vehementer].* C'est sans doute là le sens qui convient ici, et que le traducteur Italien a exprimé par *così intesamente;* mais ce n'est point du mot *πεπεισμένως* qu'on pourroit le tirer. Il faut lire ΠΕΠΑΗΣΜΕ'ΝΩΣ, synonyme du mot *κατακόρως* (en latin *saturatè*), qui est employé de préférence toutes les fois qu'il est question d'une couleur chargée ou foncée. Au reste, ce passage de Strabon seroit peut-être propre à répandre quelque jour sur un mot dont il s'est servi ailleurs. Il s'agit là, comme ici, de la différence de couleur des Indiens et des Africains; et notre géographe dit : *τοὺς 'Ινδοὺς τῶν Αἰθιόπων διαφέρειν* "ΟΝΤΩΝ *ἐν τῇ Λιβύῃ·* 'ΕΥΕΡΝΕΣΤΕ'ΡΟΥΣ *γὰρ εἶναι, καὶ ἥκιστα ἐψῆσθαι τῇ ξηρασίᾳ τοῦ περιέχοντος*[1]. Quant au premier des deux mots imprimés en lettres capitales, il faut le remplacer par l'article ΤΩ͂Ν qu'on trouve dans les variantes de M. Falconer. Quant au second, qui paroît la leçon la moins absurde de toutes celles que présentent les manuscrits, de quelque manière qu'on l'explique, je doute que ce soit le mot employé

[1] *Strab.* lib. II, pag. 103 du texte Grec, tom. I de la traduction Française, pag. 274.

Quant à ce qui concerne la couleur des enfans encore dans le sein de leur mère, le principe en est dans cette disposition de la liqueur séminale en vertu de laquelle les enfans ressemblent à leurs parens, de même qu'il existe des maladies de famille et d'autres ressemblances héréditaires [qui dépendent de la même cause]. PAGE 696.

D'ailleurs, que le soleil [suivant Onésicrite] soit également éloigné de toutes les parties de la terre, cela se dit eu égard aux sens, mais non conformément à la raison : et encore, ce que je dis des sens doit s'entendre de l'observation qui nous montre la terre comme un point par rapport à la sphère du soleil ; car, si nous prenons ici les sens pour la sensation de la chaleur plus ou moins vive selon la distance où nous sommes du corps qui la donne, le soleil n'est pas également éloigné de toutes les parties de la terre. C'est donc en ce sens, et non comme l'entend Onésicrite, [que Théodecte a pu dire] que le soleil est très-près des Æthiopiens.

Un des faits encore dont on convient généralement, et qui prouvent que l'Inde a de grands rapports avec l'Æthiopie et l'Ægypte, c'est que, dans ces trois pays, les terres qui ne sont point inondées par les eaux des fleuves, sont stériles, faute d'eau pluviale.

Néarque observe que l'ancienne question sur les causes de la crue du Nil est résolue par la connoissance qu'on a de celles qui agissent sur les fleuves de l'Inde : ce sont les pluies d'été qui produisent ces crues*. Alexandre, dit-il, ayant vu des crocodiles dans l'Hydaspe** et des féves d'Ægypte dans l'Acésine*, crut ‹1› avoir découvert les

* *Voyez* ci-dessous, liv. XVII, *pag. 789-790* du texte Grec.

** Le Behat.

* Le Chunaub.

par Strabon. Je proposerois, comme une simple conjecture, le changement de ce mot, au moyen de la suppression d'une seule lettre, en celui d'ΕΥΕΡΕΣΤΕΡΟΥΣ, *ont la laine* [c'est-à-dire, les cheveux de la tête] *plus naturelle* ou *plus belle* [c'est-à-dire, plus approchante des cheveux des hommes blancs]. Εὔερος, comme épithète, signifie *d'une laine bonne* ou *douce;* son comparatif seroit ΕΥΕΡΩΤΕΡΟΥΣ. Mais comme le positif peut avoir encore la forme d'εὐερὴς (comme εὐεργὸς et εὐεργὴς), son comparatif analogique seroit alors εὐερεστέρυς.

‹1› Il le crut si bien, qu'il l'écrivit même à sa mère; mais, désabusé bientôt, il effaça

PAGE 696. sources du Nil, et prépara une flotte pour l'Ægypte, dans la persuasion qu'il pouvoit s'y rendre par ce fleuve : mais bientôt après il s'aperçut de l'impossibilité d'exécuter son projet ; car l'Ægypte est séparée de l'Inde par des espaces immenses, d'abord par l'océan ‹1›, dans lequel se déchargent tous les grands fleuves de l'Inde, ensuite par l'Ariane, le golfe Persique, le golfe Arabique, toute l'Arabie et la terre des Troglodytes ‹2›.

Voilà tout ce qu'on débite sur les vents, les pluies, la crue des fleuves et l'inondation des plaines de l'Inde. Je dois maintenant parler en détail de ces mêmes fleuves, en exposant tout ce qui peut servir à la connoissance géographique du pays, d'après ce que j'ai recueilli dans différens écrivains.

Les fleuves sont, en général, les bornes naturelles des pays, parce qu'ils en déterminent l'étendue et la figure; et, sous ce rapport, ils sont d'un grand secours à celui qui décrit la terre. Mais ceux de l'Inde, ainsi que le Nil, ont sur les autres l'avantage de
PAGE 697. rendre navigables et labourables en même temps les contrées qu'ils parcourent, et dans lesquelles, sans eux, il ne seroit possible ni de voyager ni d'habiter.

§. XII. Fleuves qui précèdent et qui suivent l'*Indus*.

NOUS ne parlerons que des fleuves les plus considérables qui se jettent dans l'*Indus*, de même que des cantons qu'ils traversent ; pour les autres, nous sommes loin d'avoir, par rapport à eux, des

cette belle nouvelle de sa lettre, qui, pour son honneur, n'étoit pas encore partie[1].

‹1› Allusion à un passage d'Homère[2], dont Strabon s'est déjà servi dans le II.e livre de cette Géographie[3].

‹2› Cette terre des Troglodytes s'étendoit entre les bords montueux et occidentaux du golfe Arabique et l'Égypte, depuis la hauteur de *Syene*, aujourd'hui Assouan, jusque vers le détroit de Bab-al-mandeb.

L'ordre des lieux n'est pas exactement suivi par Strabon ; il auroit dû écrire.... *le golfe Persique, toute l'Arabie, le golfe Arabique et la terre des Troglodytes*.

Cette observation a peu d'intérêt ; je ne la fais que parce que Strabon reproche plusieurs fois ces sortes d'interversions aux auteurs qui l'ont précédé. G.

[1] Voyez *Arrian. de Expedit. Alexandr.* lib. VI, cap. 1. = [2] *Odyss.* lib. XI, vers. 157-158. = [3] *Voyez* tom. I de la traduction Française, pag. 304, not. 1.

connoissances

connoissances positives ; car Alexandre est celui qui en a découvert la plus grande partie : mais, les assassins de Darius étant allés soulever la Bactriane, ce prince jugea d'abord qu'il falloit sans délai les poursuivre, afin d'étouffer l'insurrection. PAGE 697.

Il traversa donc l'Ariane, et s'approcha de l'Inde; mais, laissant ce dernier pays à droite, il franchit le Paropamise et se rendit dans les contrées septentrionales et dans la Bactriane ‹1›. Après y avoir soumis tout ce qui dépendoit des Perses, ainsi que plusieurs autres pays, il conçut le desir de conquérir aussi l'Inde, dont, malgré les récits de plusieurs personnes, il ne s'étoit pas encore fait une juste idée.

Il retourna donc sur ses pas, en repassant les mêmes montagnes par d'autres chemins plus courts, et ayant l'Inde à gauche. Ensuite il se dirigea de nouveau ‹2› du côté des limites occidentales de cette contrée, vers le fleuve Cophès, ainsi que vers le Choaspe ‹3›, qui se jette dans le Cophès, et traverse la Bandobène et la Gandaritis, après avoir passé près des villes de *Plegerium* ‹4› et de *Gorydalé*.

Il avoit ouï-dire que les cantons de l'Inde les plus habitables et les plus fertiles étoient du côté des montagnes et du septentrion, et que, quant à ceux du midi, les uns manquoient d'eau, les autres au contraire étoient submergés par les fleuves, et que ce double

‹1› C'est-à-dire que, des frontières occidentales de la province actuelle de Cabul, il traversa le Paropamise, ou le mont Ghergistan, par le détroit de Bamian, pour entrer dans le pays de Balk. G.

‹2› *Il se dirigea de nouveau.* Je lis, avec l'ancien traducteur Latin et Xylander, ἐπέστρεψεν ΑΥ̓ΘΙΣ *[rediit rursus]*. Le texte porte, ἐπέστρεψεν ΕΥ̓ΘΎΣ, *il se dirigea sur-le-champ.*

‹3› Ce Choaspe, différent du Choaspe de la Susiane[1], est nommé par Arrien[2] *Choës ;* c'est le Cow des géographes modernes. Ils donnent au *Cophès*, qu'Arrien nomme *Cophen*[3], le nom de *Merham-hir*[4]. Rennell[5] prétend, au contraire, que le Cophen et le Cow sont le même fleuve.

‹4› Quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, portent, Πλημύρειον, *Plemyrium*, au lieu de Πληγήριον, *Plegerium.* Mais ce n'est point ce qui embarrasse le plus ; le reste du texte est altéré au point d'être inintelligible.

[1] *Infrà*, pag. 728 du texte Grec. = [2] *De Expedit. Alexandr.* lib. IV, cap. 23. = [3] *Ibid.* cap. 22. = [4] Voyez *Sainte-Croix*, *Exam. critiq. des histor. d'Alexandre*, pag. 740. = [5] *Descript. de l'Indost.* tom. II, pag. 219.

PAGE 697. inconvénient, joint à la chaleur excessive, les rendoit plus propres à être le repaire des bêtes féroces que le séjour des hommes. Par conséquent, il se décida à conquérir d'abord la partie de l'Inde dont il avoit entendu dire du bien, d'autant plus qu'il croyoit pouvoir franchir plus facilement, comme plus près de leurs sources, les fleuves qui arrosoient le pays, et qu'il devoit nécessairement passer. On lui avoit encore appris que plusieurs de ces fleuves réunissoient leurs eaux, qu'ils grossissoient à mesure qu'ils avançoient ‹1›, et qu'il lui seroit d'autant plus difficile de les traverser, qu'il manquoit de vaisseaux. Ainsi, craignant d'être arrêté par cet inconvénient, il passa le Cophès, et s'occupa de la conquête des cantons situés à l'orient, près des montagnes.

Après ce fleuve, il passa l'*Indus,* ensuite l'Hydaspe, puis l'Acésine et l'*Hyarotis;* enfin [il s'arrêta à] l'*Hypanis* ‹2› : car il s'abstint d'aller plus loin, retenu en partie par son respect pour quelques oracles, en partie par les plaintes de son armée, que les fatigues et sur-tout les pluies continuelles avoient découragée. C'est pourquoi nous ne connoissons de l'Inde que la partie des provinces

‹1› *Εἰς τὸ πρόσθεν προϊδεῖν.* Cela ne signifie rien dans aucune langue du monde, à moins qu'on ne change le dernier mot en *προΐοιεν*, comme j'ai fait dans ma version.

‹2› Si le nom d'*Hypanis* se trouve dans cet endroit, c'est par une distraction de Strabon, qui songeoit vraisemblablement à l'*Hypanis,* fleuve de Scythie, dont il a parlé si souvent. Il faut le changer en *Hyphasis,* comme le porte le texte d'Arrien, ou du moins en *Hypasis,* comme on le trouve dans Pline; ces deux noms, et plus encore le *Bipasis* de Ptolémée, représentent le nom Sanscrit *Beypasha* de ce fleuve; on l'appelle aujourd'hui *Biah* [1]. Quant à l'*Hyarotis,* c'est l'*Hydraotes* d'Arrien, *Iyrawutti* en sanscrit, et aujourd'hui *Ravee* [2]. On ne varie point sur le nom d'*Acésine,* qui est le *Chen-ab* d'Ayeen Akbari, cité par Rennell et par Vincent [3]. Il en est de même du nom d'*Hydaspe;* il n'y a que Ptolémée qui dise *Bidaspes,* dénomination qui approche beaucoup de celle de *Bedusta* du sanscrit, le *Béhat* d'aujourd'hui [4]. Un autre fleuve dont Strabon ne parle point, est le *Saranga* d'Arrien, le *Setledge* des modernes [5]. Ces cinq fleuves se déchargent dans l'*Indus,* les uns immédiatement, les autres après avoir réuni leurs eaux; et l'étendue qu'ils occupent d'orient en occident, forme ce qu'on appelle maintenant le *Penj-ab,* qui, en langue persane, signifie *les cinq rivières* [6], comme nous l'avons déjà remarqué [7].

[1] Voyez *Vincent, The Voyage of Nearchus,* pag. 87. = [2] *Idem, ibid.* pag. 84. = [3] *Ibid.* pag. 81. = [4] *Idem, ibid.* pag. 78. = [5] *Idem, ibid.* pag. 90. = [6] *Idem, ibid.* pag. 76-93. = [7] *Suprà,* pag. 23, not. 1.

orientales qui est située en deçà de l'*Hypanis*, et les contrées qu'ont visitées ceux qui, après Alexandre, s'avancèrent, au-delà de ce fleuve, jusqu'au Gange et à *Palibothra*. PAGE 698.

§. XIII. Peuples et pays situés entre le Cophès et l'*Indus*;

AINSI, après le Cophès vient l'*Indus*; l'intervalle qui sépare ces deux fleuves, est occupé par les *Astaceni*, les *Masiani*, les *Nysæi* et les *Aspasii* ‹1›. Vient ensuite le pays d'*Assacanus*, dont la capitale est la ville de *Massaga* ‹2›. En approchant de l'*Indus*, on trouve une autre ville, nommée *Peucela* ‹3›, près de laquelle Alexandre jeta un pont pour faire passer l'*Indus* à son armée.

§. XIV. Entre l'*Indus* et l'Hydaspe;

ENTRE l'*Indus* et l'Hydaspe est *Taxila* ‹4›, ville grande et fort bien gouvernée, dont le territoire, qui est très-étendu et extrêmement fertile, touche déjà aux plaines de l'Inde. Ses habitans, ainsi que leur roi Taxile, firent à Alexandre l'accueil le plus amical, et ils reçurent de ce prince plus de présens qu'ils ne lui

‹1› Le texte porte ici, comme ci-dessus [1], Ἱππάσιοι, *Hippasii*, nom qui est altéré, comme le prouvent les variantes Πάσιοι, *Pasii*, et Ὑπάσιοι, *Hypasii*, et plus encore la forme et la signification Grecques du mot Ἱππάσιοι [dérivé d'ἵππος, *cheval*]. Je l'ai donc changé en Ἀσπάσιοι, *Aspasii*, comme le pensoit aussi M. Schmieder dans ses notes sur Arrien [2]. Les *Astaceni* et les *Nysæi* (ainsi nommés de la ville de *Nysa*, aujourd'hui *Nughz*) se trouvent cités aussi par Arrien, de même que les *Aspasii*; mais il ne parle point des *Masiani*, Μασιανοὶ, qui paroissent être les mêmes que les *Massani* de Diodore de Sicile [3], comme l'observe M. Tzschucke.

‹2› Le pays d'*Assacanus*, ou, comme le nomme Arrien, le pays des *Assacanes*, répond au district connu aujourd'hui sous le nom d'*Ashenagar*. Sa capitale, *Massaga*, pourroit bien être la ville de *Mashangar*, située sur la rivière de Sewad [4].

‹3› Le texte varie ici entre *Peucolaëtis*, Πευκολαῆτις, *Peucolaïtis*, Πευκολαΐτις, et *Peucolaeitis*, Πευκολαεῖτις, et la même différence d'orthographe se retrouve dans les autres écrivains. Mais toutes ces formes, comme l'observe Casaubon, désignent le territoire de cette ville, quelle qu'elle soit, plutôt que la ville même. Celle-ci est nommée *Peucela*, Πευκέλα, dans Arrien. Les géographes modernes lui donnent le nom de *Puckholi* ou *Pehkely*, suivant le major Rennell [5]. M. Barbié du Bocage est d'une opinion contraire [6].

‹4› Arrien, comme Strabon, place *Taxila* entre l'*Indus* et l'Hydaspe. Il est par conséquent difficile de croire que cette ville étoit dans le lieu où est aujourd'hui *Attock* [7], situé trop près de l'Hydaspe.

[1] Pag. 19. = [2] *Indic.* cap. 1, et *de Expedit. Alexandr.* lib. IV, cap. 23. = [3] Lib. XVII, cap. 102. = [4] Voyez *Rennell, Descript. de l'Indostan*, tom. II, pag. 222-224. = [5] *Idem, ibid.* tom. II, pag. 221. = [6] Voyez *Examen critique des histor. d'Alexandre*, pag. 831. = [7] Voyez *Rennell, Descript. de l'Indostan*, tom. II, pag. 135. — *Vincent, The Voyage of Nearchus*, pag. 9, not. 13.

PAGE 698. en avoient fait ; ce qui excita la jalousie des Macédoniens : ils disoient qu'Alexandre, avant de passer l'*Indus*, n'avoit apparemment trouvé personne à qui il pût faire du bien. Le royaume de Taxile est, selon quelques-uns, plus vaste que l'Ægypte.

Au-dessus de ce pays, dans les montagnes, est celui d'Abisarus ‹1›. Les ambassadeurs de ce prince racontoient qu'il nourrissoit deux dragons, qui avoient l'un quatre-vingts et l'autre cent quarante coudées de longueur. Nous devons cette particularité à Onésicrite, qu'on pourroit à plus juste titre nommer *maître menteur* que *maître pilote d'Alexandre ;* car, quoique tous les compagnons de ce prince [en parlant de l'Inde] aient préféré le merveilleux à la vérité, Onésicrite les a tous surpassés en charlatanisme. Cependant il rapporte aussi parfois des choses vraisemblables, et même assez remarquables pour qu'on les répète après lui, quoiqu'on doute encore de leur réalité. Quant aux dragons, d'autres en parlent aussi ; et ils ajoutent qu'on les prend dans les monts Émodes, et qu'on les nourrit dans des grottes.

§. XV.
Entre l'Hydaspe et l'Acésine.

ENTRE l'Hydaspe et l'Acésine est le pays de Porus ‹2›, pays fertile et vaste, qui comprend près de trois cents villes. C'est

‹1› Abisarus étoit roi de la partie montagneuse de l'Inde; et suivant une conjecture du docteur Vincent [1] qui n'est point dénuée de probabilité, son territoire s'étendoit jusqu'à Cachemire. M. Schmieder, dans ses notes sur Arrien [2], présume que ce prince étoit frère d'Assacanus.

‹2› Le nom de la ville actuelle de *Lahore*, anciennement *Lo-pore*, rappelle celui de *Porus*. Elle est placée sur l'*Hyarotis*, ou *Hydraotes* [Ravee]; ce qui ne contredit point notre géographe : car, comme l'observe le docteur Vincent, la moderne Lahore représente la capitale du second Porus, dont Strabon parlera tout-à-l'heure [3]; et Lahore située entre l'Hydaspe et l'Acésine, et dont l'emplacement n'est point connu, étoit celle du premier Porus. Il est probable que les deux contrées où étoient ces deux villes, n'en faisoient qu'une, dont une partie étoit occupée et gouvernée par Porus l'oncle, l'autre par Porus le neveu, et que ces deux princes tiroient leur nom de celui de la contrée même, *Lo-pore*, comme nous venons de voir que le prince de *Taxila* se nommoit *Taxile*, et comme nous verrons dans la suite [4] que celui de *Palibothra* portoit le nom de *Palibothrus.*

[1] *Ubi suprà*, pag. 76, not. 32. = [2] *De Expedit. Alexandr.* lib. IV, cap. 27, §. 10, et cap. 30, §. 9. = [3] *Infrà*, pag. 38. = [4] *Infrà*, pag. 49.

encore entre ces deux fleuves qu'on trouve la forêt voisine des monts Émodes. Alexandre y fit couper et transporter par l'Hydaspe des sapins, des pins, des cèdres, et diverses autres espèces de bois propres à la construction des vaisseaux. PAGE 698.

§. XVI.

Villes fondées par Alexandre entre ces deux derniers fleuves.

SUR les deux rives de ce fleuve, et près des deux villes qu'il avoit fait bâtir après la victoire qu'il remporta sur Porus, il fit construire une flotte. Il appela l'une de ces villes *Bucéphalie*, du nom de son cheval *Bucéphale*, qui fut tué dans la bataille livrée à Porus, et qui avoit été ainsi nommé * à cause de la largeur extraordinaire de son front. C'étoit un excellent cheval de guerre, et le seul dont se servît Alexandre dans les combats. L'autre ville fut appelée *Nicée*, du nom de la victoire *.

* Βουκεφάλας, *Boucéphale*, c'est-à-dire, *de tête de bœuf*.

PAGE 699.

* En grec Νίκη, *Nicé*.

Voyez Diod. Sicul. lib. XVII, cap. 95.

§. XVII.

Singes à longue queue, et manière de les prendre.

IL y a, dit-on, dans cette même forêt, une quantité prodigieuse de *cercopithèques* * si grands, que les Macédoniens ayant une fois aperçu un grand nombre de ces animaux rangés en ordre sur des collines nues (car cet animal est non moins intelligent que l'éléphant), les prirent pour une armée, et fondirent sur eux comme sur des ennemis. Ils ne cessèrent leur poursuite qu'après avoir été désabusés par Taxile, qui se trouvoit alors auprès d'Alexandre.

* *Singes à queue*. Voyez Buffon, *Hist. nat. Quadrupèdes*, tom. VII, pag. 17, édit. de Didot, 1799.

On prend les cercopithèques de deux manières. Comme ce sont des animaux qui se plaisent à imiter ce qu'ils voient faire, et qu'ils aiment d'ailleurs à se sauver sur les arbres, les chasseurs ne les y ont pas plutôt aperçus, qu'ils placent à leur portée un pot d'eau ; après s'être frotté les yeux de cette eau, ils remplacent ce pot par un autre plein de glu, se retirent et guettent de loin. Les animaux sautent des arbres, s'avancent vers le pot, et se frottent les yeux avec de la glu ; dès que leurs paupières sont assez collées ‹1› pour les empêcher de voir, les chasseurs s'approchent et s'en rendent maîtres.

‹1› Le texte est *καταμύσαντος* Δ' ΑΛΕΙΦΘΗ͂ *τὰ βλέφαρα*. Notre manuscrit 1393 porte

PAGE 699.

L'autre manière de les prendre est celle-ci : les chasseurs se mettent des sacs en guise de culottes, et se retirent après avoir laissé d'autres sacs dont le dedans, garni de poil, est frotté avec de la glu ; dès qu'ils aperçoivent les animaux embarrassés dans les sacs, ils reviennent, et s'en saisissent fort aisément.

§. XVIII. Pays des Cathéens et de Sopithe.

* Chefs de district.

QUELQUES-UNS placent encore entre l'Hydaspe et l'Acésine *Cathæa*, de même que le pays appartenant à un des nomarques* nommé *Sopithe* ⟨1⟩ : selon d'autres, ce pays s'étend jusqu'au-delà de l'Acésine et de l'*Hyarotis*, et il est limitrophe des terres d'un autre Porus, neveu de celui qui fut vaincu par Alexandre, lesquelles sont connues sous le nom de *Gandaride*[a].

[a] *Voyez* Salmas. Exercitat. Plinian. pag. 698.

§. XIX. Usages des Cathéens.

ON parle d'un usage bien singulier qui a lieu chez les habitans de *Cathæa*. Ils recherchent la beauté par-dessus tout dans les hommes, comme dans les chevaux et dans les chiens ; et ils ont une si grande estime pour cette qualité, que, si l'on en croit Onésicrite, [toutes les fois que le trône vient à vaquer] ils choisissent pour leur roi le plus bel homme. On y prend les enfans au deuxième

Δ''ΑΠΟΛΕΙΦΘΗ͂, leçon vicieuse, mais qui nous indique assez la véritable, Δ''ΕΠΑΛΕΙΦΘΗ͂. On pourroit encore soupçonner qu'il y avoit anciennement ΔῈ ΚΟΛΛΗΘΗ͂, expression qui convient mieux ici, et que j'ai suivie dans ma version *(sont collées)* : Diodore de Sicile[1] s'en est servi en racontant la même chose. Au reste, ce dernier écrivain, et avant lui Clitarque, cité par Ælien[2], varient dans quelques détails sur cette manière de prendre les singes, qui est d'ailleurs à-peu-près la même que celle qu'on employoit, selon Athénée[3], pour prendre les hiboux.

⟨1⟩ Καὶ τὴν Κάθαιαν δέ ΤΙΝΕΣ τὴν Σωπείθους. D'après ce texte, qui signifie, *Quelques-uns placent encore... Cathæa, pays appartenant à Sopithe*, on avoit accusé Strabon d'avoir confondu le pays de *Cathæa* avec celui du nomarque Sopithe[4] : mais il est aisé de voir par la suite du récit, où il est question des usages et des productions de ces deux pays, que Strabon ne les confond point ; d'où je conclus qu'on doit ajouter au texte la conjonction omise par les copistes, et lire, καὶ τὴν Κάθαιαν δέ ΤΙΝΕΣ ΚΑῚ τὴν Σωπείθους. Les Cathéens, suivant les géographes modernes, sont aujourd'hui représentés par la tribu de *Catry* ou *Kuttry*[5].

[1] Lib. XVII, cap. 90. = [2] *De Nat. anim.* lib. XVII, cap. 25. = [3] Lib. IX, pag. 390. = [4] Voyez *Vincent, The Voyage of Nearchus*, pag. 89, et *Schmieder, Not.* in *Arrian. de Expedit. Alexandr.* lib. V, cap. 22, et lib. VI, cap. 2. = [5] *Voyez* ci-dessous, pag. 39, not. 4.

mois après leur naissance, et l'on juge publiquement si leur figure est légitime et mérite qu'ils vivent[a] ou non; et d'après ce jugement, le roi les absout, ou les condamne à la mort. C'est par cette même raison qu'ils se teignent la barbe avec diverses espèces de belles couleurs, affectant de paroître plus beaux qu'ils ne sont ‹1›. Mais ce dernier usage, dit-il, leur est commun avec plusieurs autres ‹2› Indiens, qui aiment de plus à porter des habits teints*, leur pays étant riche en [toute sorte de] couleurs admirables ‹3›. Au reste, à l'exception de la parure, qu'ils aiment beaucoup, ils usent fort modérément de tout ce qui sert à la vie.

PAGE 699.

[a] *Voyez* Diodor. Sicul. lib. XVII, cap. 91.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 68.*

On parle d'un autre usage des Cathéens: les garçons se choisissent [eux-mêmes] leurs épouses, comme les filles leurs époux. Quand le mari vient à mourir, sa femme doit se laisser brûler avec lui ‹4›. Cet usage vient, dit-on, de ce qu'autrefois les femmes

‹1› Le texte est mal ponctué, et par conséquent mal interprété. Il faut lire: *βάπτεσθαί τε . . . τοὺς πώγωνας αὐτοῦ τούτου χάριν, καλλωπιζομένους.* L'expression *αὐτοῦ τούτου χάριν*, *à cause de cela même*, équivaut à celle-ci, *τοῦ καλοὺς φαίνεσθαι χάριν*, *pour paroître beaux.*

‹2› Je lis, *τοῦτο δὲ καὶ* ἌΛΛΟΥΣ *ποιεῖν* &c. avec les manuscrits consultés par M. Falconer et le traducteur Italien. L'ἌΛΛΩΣ du texte est si déplacé, que Xylander a mieux aimé ne point l'exprimer du tout, comme a fait aussi avant lui l'ancien traducteur Latin.

‹3› Encore une mauvaise ponctuation et une mauvaise interprétation du texte. Lisez, *τοῦτο δὲ καὶ ἄλλους ποιεῖν ἐπιμελῶς συχνοὺς τῶν Ἰνδῶν (καὶ γὰρ δὴ φέρειν τὴν χώραν χρόας θαυμαστὰς) καὶ θριξὶ, καὶ ἐσθῆσι.* Les mots *καὶ θριξὶ, καὶ ἐσθῆσι*, se rapportent évidemment à l'infinitif *ποιεῖν*, et non pas à l'infinitif *φέρειν*. Parmi les couleurs dont il est ici question, on doit mettre l'indigo, nommé par l'auteur du Périple [1] de la mer Érythrée, *Indicum nigrum*, *Ἰνδικὸν μέλαν*, et la gomme laque. L'indigo est purement un produit végétal, et sert à teindre en bleu. La gomme laque vient d'une espèce d'insectes qui s'attachent aux extrémités de certains arbres, et notamment du figuier d'Inde et du figuier des pagodes [2], à-peu-près comme font les insectes de l'Amérique connus sous le nom de *cochenilles;* comme ces derniers, ils fournissent une belle couleur rouge, sans parler de plusieurs autres usages auxquels ils servent, et dont on peut voir le détail dans Robertson [3]. Ctésias [4] fait aussi mention de ces insectes qui produisent la gomme laque.

‹4› Diodore de Sicile attribue, comme Strabon, cette atroce coutume au même peuple des *Cathæi* [5]: mais il remarque qu'on n'exigeoit point ce sacrifice des épouses qui étoient enceintes, ou qui avoient des

[1] *Inter Geograph. minor.* vol. I, pag. 317, edit. Vindobon. 1807. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 25, not. 3. = [3] *Disquisit. on ancient Ind.* Append. not. VIII, pag. 357. — Conf. *Nouveau Dictionn. d'histoire natur.* tom. XII, pag. 449. = [4] Apud *Phot.* cod. LXXII, pag. 151. = [5] *Diodor. Sicul.* lib. XVII, cap. 91.

PAGE 700.

qui avoient de jeunes amans, abandonnoient leurs maris, ou s'en débarrassoient par le poison ; et c'est pour faire cesser ces empoisonnemens, que cette loi fut établie. Mais ni la loi, ni la cause de son établissement, ne me paroissent vraisemblables.

§. XX. Produits du pays de Sopithe.

Dans le pays de Sopithe, il existe une montagne de sel fossile ‹1›, qui peut suffire aux besoins de l'Inde entière. Dans d'autres montagnes voisines, on trouve de riches mines d'or et d'argent, comme l'a prouvé Gorgus, le mineur [d'Alexandre] ‹2›. Les Indiens, ignorant l'art d'exploiter et de fondre les métaux, ne connoissent pas

enfans du défunt [1]; ce qui a été aussi confirmé par des voyageurs du XIV.me siècle [2]. La coutume subsiste encore chez les *Catry* ou *Kuttry,* qui représentent les anciens *Cathæi,* ainsi que dans quelques autres tribus Indiennes [3].

‹1› Strabon a déjà parlé [4], d'après Clitarque, de cette montagne de sel, qui paroît être la même que celle que Pline [5] appelle *Oromenus.* Entre l'*Indus* et l'Hydaspe [Béhat], on trouve, selon le major Rennell [6], des mines de sel excessivement abondantes; on en tire des fragmens de roc salé assez solides pour être façonnés en tonneaux.

‹2› *Gorgus le mineur d'Alexandre.* J'ai traduit littéralement le mot Grec μεταλλευτής. Mais il y a deux choses à observer sur l'acception de ce mot. La première est que, bien qu'il ne signifie que *mineur,* cette signification doit s'appliquer non-seulement à celui qui fouille la terre pour en tirer des métaux, mais encore à celui qui travaille aux mines pratiquées pour l'attaque ou pour la défense des places; et ces deux sens se trouvent de même dans le mot Français *mineur.* Mais le μεταλλευτὴς des Grecs peut encore signifier un *fossoyeur,* si l'on restreint le sens de ce terme à celui qui fait des fossés ou des retranchemens pour mettre une place à l'abri des coups de l'ennemi. C'est ainsi que Diogène de Laërte donne la qualification de ταφρωρύχος, *creuseur-des-fossés,* à un autre mineur d'Alexandre, nommé *Cratès* et cité par Strabon [7]. La seconde chose à observer sur le mot μεταλλευτὴς, est qu'au lieu de le rendre par *mineur,* il seroit peut-être plus exact de dire *capitaine, inspecteur* ou *intendant de mineurs.* En effet, nous voyons que ce Cratès dont nous venons de parler, étoit en relation avec Alexandre lui-même [8]. Quoi qu'il en soit, *le mineur d'Alexandre* signifie ici celui qui étoit préposé tout-à-la-fois aux travaux du génie et à ceux qu'exige l'exploitation des mines. Ce Gorgus paroît être le même que celui qu'Athénée qualifie de *gardien d'armes* [ὁπλοφύλαξ]. C'étoit un des courtisans d'Alexandre, et le plus éhonté de ses flatteurs. C'est lui qui, dans un sacrifice solennel offert à Bacchus, et accompagné d'une fête et d'un banquet magnifiques, proclama ce prince fils d'Ammon, et lui rappela en même temps le projet d'assiéger Athènes et de punir cette ville pour avoir donné asile à Harpalus [9].

[1] *Diodor. Sicul.* lib. XIX, cap. 33. = [2] Voyez *Sprengel, Geschichte der wicht. geograph. Endeck.* pag. 343. = [3] Voyez *Rennell, Descript. de l'Indost.* tom. II, pag. 137. = [4] Tom. II de la traduct. Franç. pag. 162. = [5] Lib. XXXI, cap. 7. = [6] *Rennell, Descript. de l'Indost.* tom. II, pag. 62. = [7] Voyez *Strabon,* tom. III de la trad. Franç. pag. 417, et *Éclaircissem.* pag. 72. = [8] *Ibid.* pag. 417. = [9] Voyez *Athen.* lib. XII, pag. 538.

leurs

leurs propres richesses, et sont obligés d'agir plus simplement dans le trafic de ces métaux *.

PAGE 700.

* Voyez ci-dessous, pag. 58.

Dans ce même pays dont je viens de parler, il existe, dit-on, des chiens d'une force étonnante *. On raconte qu'Alexandre ayant reçu de Sopithe cent cinquante chiens, et desirant les mettre à l'essai, en fit lâcher deux sur un lion, et que, comme ils commençoient à foiblir, il en fit lâcher deux autres. Le combat devenant alors égal, Sopithe ordonna qu'on tirât par la jambe un des quatre chiens, et qu'on la lui coupât, s'il ne vouloit pas quitter prise. Alexandre, qui vouloit conserver son chien, s'y opposa : mais, Sopithe ayant promis de lui en donner quatre <1> pour un, Alexandre abandonna le chien, et l'animal se laissa couper la jambe plutôt que de retirer ses dents du lion.

* Voyez ci-dessous, pag. 50.

Le chemin que devoit tenir Alexandre jusqu'à l'Hydaspe, étoit dirigé vers le midi ; celui de l'Hydaspe à l'*Hypanis* tiroit plus à l'orient : mais l'un et l'autre se rapprochoient plus du pied des montagnes que des pays de plaines. Ce prince retourna de l'*Hypanis* à l'Hydaspe, où étoit son arsenal de marine, y prépara sa flotte et s'embarqua sur ce fleuve.

§. XXI.

Fleuves qui se jettent dans l'*Indus.*

TOUS les fleuves que je viens de nommer, et dont le dernier est l'*Hypanis*, se jettent dans l'*Indus*. On porte à quinze le nombre <2> de tous ceux qui se déchargent dans l'*Indus*, au moins des plus considérables. Il est alors tellement grossi par toutes ces

<1> Diodore de Sicile[1] dit *trois*. Ælien[2], d'accord avec Strabon pour le nombre, raconte la chose avec une amplification de rhéteur, si extravagante et si dénuée de goût et de jugement, qu'on ne peut rien lire de plus ridicule. Au reste, Xénophon[3] fait aussi mention de ces chiens singuliers de l'Inde. Aristote[4] les croyoit issus des tigres à la troisième génération ; ce que Pline[5], qui le copie, a exprimé ainsi : *È tigribus eos Indi volunt concipi ; et ob id in silvis coïtûs tempore adligant feminas. Primo et secundo fetu nimis feroces putant gigni ; tertio demum educant.*

<2> Le même qu'on trouve dans Arrien[6], qui l'a pris de Mégasthène. Pline[7] porte à

[1] Lib. XVII, cap. 91. = [2] *De Natur. animal.* lib. VIII, cap. 1. = [3] *Cynegetic.* cap. 9, §. 1. = [4] *Histor. animal.* lib. VIII, cap. 28. = [5] Lib. VIII, cap. 40. = [6] *De Expedit. Alexandr.* lib. V, cap. 6, §. 11, et *Indic.* cap. 4. = [7] Lib. VI, cap. 20.

PAGE 700.

eaux réunies, que dans certains endroits il acquiert une largeur de 100 stades, au rapport de ceux qui se plaisent à exagérer ; mais d'autres, plus modérés, estiment cette largeur à 50 stades au plus, et à 7 au moins ‹1› : ils ajoutent que ses rives sont garnies d'un grand nombre de villes habitées par diverses nations. Il se décharge dans la mer du midi, par deux bouches qui forment l'île Pattalène *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 14.*

§. XXII.
Raisons qui empêchèrent Alexandre d'avancer plus loin que l'*Hypanis*.

Ce qui détermina Alexandre à quitter les cantons de l'Inde situés à l'orient, ce fut d'abord la difficulté de passer l'*Hypanis;* ensuite sa propre expérience lui avoit appris à mieux juger de la nature des plaines de l'Inde, et à reconnoître la fausseté des récits de ceux qui vouloient les lui représenter comme plus faites, par la chaleur excessive qui y régnoit, pour être le repaire des bêtes féroces, que pour servir d'habitation aux hommes *. Telles sont les raisons pour lesquelles il se porta vers ces pays, qui furent par conséquent mieux connus que les cantons dont il venoit de s'éloigner.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 34.*

PAGE 701.

§. XXIII.
Nations et villes situées entre l'*Hypanis* et l'Hydaspe, et au-dessous de ces fleuves jusqu'à la Pattalène.

On dit que le pays situé entre l'*Hypanis* et l'Hydaspe comprend neuf nations, ainsi que cinq mille villes, dont chacune est aussi grande que Cos la Méropide *; mais ce nombre paroît fort exagéré. Quant aux peuples qui habitent le pays situé entre l'*Indus* et l'Hydaspe, nous avons nommé * presque tous ceux qui méritent une mention.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 4.*
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 35.*

A la suite et au-dessous de ces peuples, on trouve les *Sibæ,* dont nous avons déjà parlé ‹2›, et les grandes nations des

dix neuf le nombre des fleuves qui se réunissent avec l'*Indus.*

‹1› On peut voir dans le *Voyage de Néarque* par Vincent [1], et dans les notes de M. Schmieder sur Arrien [2], les diverses opinions, plus ou moins exagérées, sur les dimensions de l'*Indus.* Forster, cité par M. Schmieder, a évalué la largeur de l'*Indus* près d'Attock, à trois quarts d'un mille anglais. — Les 100 stades dont il est question vaudroient 5130 toises; 50 stades en représenteroient 2565; et 7 stades, 359 toises. Les trois quarts d'un mille anglais valent 620 toises, ou 12 stades de 1111 $\frac{1}{9}$, pareils aux précédens. G.

‹2› Strabon nous a déjà dit [3] que les

[1] Pag. 107 de l'original Anglais. = [2] *Indic.* cap. 3, §. 10. = [3] *Suprà*, pag. 8.

PAGE 701.

Malli <1> et des *Oxydraces.* C'est chez les *Malli* qu'Alexandre faillit perdre la vie, ayant été blessé à la prise d'une petite ville. Les *Oxydraces* descendent de Bacchus, suivant l'origine fabuleuse qu'on leur donne, et dont nous avons déjà dit un mot *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 8.*

On place près de la Pattalène, le pays de *Musicanus* *, celui de *Sabus*, nommé *Sindonalia*, celui de *Porticanus* <2>, et ceux de quelques autres princes, qui occupent les rives de l'*Indus.* Alexandre s'empara de tous ces pays, et enfin de la Pattalène.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 25.*

§. XXIV.
La Pattalène, ou le *Delta* formé par l'*Indus.*

CETTE dernière contrée est formée par les deux branches de l'*Indus,* qui sont, selon Aristobule, à 1000 <3>, et selon Néarque,

Sibæ passoient, du moins dans l'opinion des Macédoniens, pour descendans d'Hercule. Arrien [1], qui rapporte la même chose, les appelle aussi *Sibæ.* Suivant Diodore de Sicile [2], et suivant Quinte-Curce [3], qui leur donne le nom de *Sobii*, ils étoient placés au midi du confluent de l'Hydaspe [Béhat] et de l'Acésine [Chen-ab].

<1> Les *Malli* occupoient une partie du Moultan. G.

<2> On a déjà observé que le *Porticanus* de Strabon et de Diodore de Sicile est l'*Oxycanus* d'Arrien [4]. Quinte-Curce [5], qui emploie aussi ce dernier nom, ajoute celui du peuple sur lequel *Oxycanus* régnoit et qu'il appelle *Præsti.* Cette différence doit d'autant plus étonner, qu'elle tombe sur la première partie du nom ; car il est probable, comme on l'a déjà remarqué [6], que tous ces noms qui finissent en *canus*, comme *Musi-canus*, *Porti-canus*, *Oxy-canus*, *Assa-canus*, sont des mots composés, dont la dernière partie représente le *chan* ou *khan* [chef ou prince] de la langue Tartare. Quoi qu'il en soit, le pays d'Oxycanus répond à ce qu'on nomme aujourd'hui *Hajycan ;* celui de Musicanus, au *Bhakor ; Sindonalia*, ou, comme la nomme Arrien, *Sindomana*, capitale de Sabus (selon d'autres, Sambus ou Sabbas), au pays de *Sindy* [7], c'est-à-dire, au pays situé le long de la partie inférieure du cours de l'*Indus,* depuis sa jonction avec le *Saranga* [Setledge, ou Satluz]. Cependant d'autres prétendent que ces trois pays doivent être plus rapprochés du *Delta* formé par l'*Indus*, et placés au Seewistan et aux montagnes adjacentes [8]. Du moins cette opinion s'accorde-t-elle plus avec Strabon, qui dit expressément que ces trois pays sont près de la Pattalène, laquelle est ce même *Delta* de l'*Indus.*

<3> Je soupçonne qu'il s'étoit glissé une erreur dans l'exemplaire de l'ouvrage d'Aristobule, consulté par Strabon. Aristobule, ayant suivi Alexandre dans son expédition, a dû donner, comme Néarque et Onésicrite, ou 2000 ou 1800 stades aux côtes de la *Pattalene.* Je ne connois point, dans l'antiquité, de stade assez grand pour que l'étendue des rivages dont je parle, puisse n'en contenir que mille. G.

[1] *Indic.* cap. 5. = [2] Lib. XVII, cap. 96. = [3] Lib. IX, cap. 4. = [4] *Vincent, The Voyage of Nearch.* pag. 122 et 128. = [5] Lib. IX, cap. 8. = [6] *Vincent*, ubi suprà, *pag. 129*, not. 171. = [7] *Rennell, Descript. de l'Indost.* tom. II, pag. 148 et 241, et *Vincent, The Voyage of Nearch.* pag. 135. = [8] *Vincent, ibid.* pag. 136-140.

PAGE 701.

à 1800 stades l'une de l'autre ‹1›. Onésicrite donne 2000 stades ‹2› à chaque côté du triangle de l'île Pattalène formé par l'*Indus* ‹3›, et dit que ce fleuve a environ 200 stades de largeur ‹4› à l'endroit où il se divise en deux branches ; il donne à cette île le nom de *Delta*, et prétend qu'elle égale en grandeur le *Delta* de l'Ægypte *: ce qui n'est point vrai ; car la base du *Delta* de l'Ægypte passe pour avoir 1300 stades ‹5› de longueur, et chacun de ses deux côtés est moins long que cette base.

* Lisez, ἴσην εἶναι τῷ.

La Pattalène tire son nom de celui de *Pattala* ‹6›, ville considérable qu'on trouve dans cette île.

‹1› Néarque ne paroît pas avoir navigué sur les côtes de la *Pattalene;* il en rapportoit la longueur d'après les renseignemens qu'il avoit pu recueillir sur les lieux. 1800 stades de 700 au degré valent 154′ 17″ de l'échelle des latitudes : sur la carte du major Rennell, le littoral de la *Pattalene*, depuis la rivière de Pitty jusqu'à celle d'Assarpour, est de 150 minutes de degré ou de 1750 stades de 700. G.

‹2› Sur ces mesures diverses de la base de la Pattalène ou du *Delta* de l'*Indus*, il faut consulter le major Rennell [1], les notes de M. Schmieder sur Arrien [2], et le docteur Vincent [3], sur-tout dans un exemplaire de son ouvrage en anglais qui est conservé à la Bibliothèque du Roi. Cet exemplaire, dont je dois la connoissance à M. Van-Praet, conservateur de cette bibliothèque, est chargé de notes manuscrites dans la même langue, à la page où le docteur rapporte les diverses opinions concernant l'étendue de la Pattalène.

‹3› La carte du major Rennell donne précisément 2000 stades de 1111 $\frac{1}{9}$ de longueur au bras occidental de l'*Indus* qui borde la *Pattalene*. L'autre bras est un peu plus long ; et l'on vient de voir que la côte maritime de cette contrée avoit 150 minutes de longueur ou 1750 stades de 700, qui en valent 2778 de 1111 $\frac{1}{9}$. Ainsi les trois côtés de la *Pattalene* ne sont pas égaux : l'erreur d'Onésicrite, et la mesure de Néarque exprimée en un module différent de celui dont il a fait usage dans son *Périple*, sont des preuves que ces navigateurs n'avoient pas fait le tour du *Delta* de l'*Indus*. G.

‹4› Ces 200 stades vaudroient 10,261 toises. G.

‹5› Strabon est d'accord avec Diodore de Sicile [4] pour la mesure de la base du *Delta* de l'Ægypte, et il ne diffère guère de Pline [5], qui évalue cette mesure à 170 milles, c'est-à-dire, à 1360 stades. Hérodote [6] la porte à 40 schœnes, qui font 2400 stades, si cet historien entend le schœne de 60 stades ; mais s'il a employé, sans en avertir, celui de 30 stades [7], la mesure réduite à 1200 stades ne différera de celle de Strabon et de Diodore que de 100 stades.

— La base du *Delta* du Nil, prise en ligne droite entre Canope et Péluse, est d'environ 15′ ou 5 lieues moins longue que la base du *Delta* de l'*Indus*, prise de la rivière de Pitty à celle d'Assarpour. G.

‹6› *Pattala*, en langue sanscrite, signifie

[1] *Descript. de l'Indost.* tom. II, pag. 237. = [2] *Indic.* cap. 2, §. 6. = [3] *The Voyage of Nearch.* pag. 143. = [4] Lib. I, cap. 34. = [5] Lib. V, cap. 9. = [6] Lib. II, cap. 15. = [7] Voyez *Strab.* lib. XVII, pag. 804 du texte Grec.

Selon Onésicrite, la côte de la Pattalène étoit, en très-grande partie, pleine de bancs, sur-tout près des embouchures du fleuve ‹1›, à cause des attérissemens, des marées, et du défaut des vents de terre, ceux qui souffloient alors ‹2› venant pour la plupart de la mer.

PAGE 701.

CE même historien fait un grand éloge du pays de *Musicanus*, et raconte, au sujet de ses habitans, bien des choses * dont cependant quelques-unes leur sont communes avec d'autres Indiens. Telle est, entre autres, la longévité; il en cite pour exemple des hommes qui vivent ‹3› jusqu'à cent trente ans : mais, au rapport

§. XXV.

Pays de *Musicanus*, et usages de ses habitans.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 27.*

bas, inférieur, ou *enfer.* On a appelé ainsi cette ville à cause de sa position, qui est aussi celle de toute l'île [1], comme on a donné le nom de *Basse-Ægypte* au *Delta* du Nil. On croit qu'elle est aujourd'hui représentée par *Tatta,* capitale de la province de Sindy, ou du moins par Braminabad, qui n'est qu'à une petite distance au sud de *Tatta* [2].

‹1› Κατὰ τὰ σόματα ΤΩ͂Ν ΠΟΤΑΜΩ͂Ν, *près des embouchures des fleuves.* Tel est le texte dans toutes les éditions, ainsi que dans les manuscrits qui ont été consultés jusqu'à ce jour; et ce qui paroît le mettre à couvert de tout soupçon d'altération, c'est que ce récit d'Onésicrite, déjà rapporté une fois par Strabon, est exprimé dans les mêmes termes. Mais, comme la confrontation de ces deux divers endroits fait voir évidemment qu'il ne s'agit ici que de l'*Indus* et du voyage qu'Alexandre avoit fait sur ce fleuve jusqu'à la Pattalène, je suis persuadé que là, comme ici, il faut lire, κατὰ τὰ σόματα [ici quelques manuscrits portent τὸ σόμα] ΤΟΥ͂ ΠΟΤΑΜΟΥ͂, *près des embouchures* [ou *de l'embouchure*] *du fleuve.*

‹2› *Ceux qui souffloient alors.* J'ai ajouté ce dernier mot exprimant le τότε, qui peut-être se trouvoit même dans le texte, κατέχεσθαι ΤΟΥΤΟΥΣ τοὺς τόπους, si l'on change en ΤΟ'ΤΕ le second mot, qui manque dans quelques manuscrits. A la rigueur, on pourroit même le sous-entendre, si l'on supposoit que le verbe κατέχεσθαι est à l'imparfait. Mais comme cette même forme exprime encore un présent indéterminé, l'addition m'a paru nécessaire pour éviter l'amphibologie : sans cela, l'on pourroit croire que dans l'Inde on ne connoissoit d'autres vents que ceux de la mer, au lieu qu'il n'est question ici que des vents étésiens, connus aujourd'hui sous le nom de *moussons,* et qui, lors de l'arrivée d'Alexandre à la côte de la Pattalène, souffloient du côté de la mer [3]. Strabon nous a déjà dit [4] d'après Aristobule, que cette arrivée eut lieu au lever de la canicule, et qu'à cette époque les vents venoient de ce côté. Ces vents n'étoient autres que ceux qui, dans l'Inde, commencent à souffler du sud-ouest au mois de mai, et qui finissent vers la fin d'octobre, pour faire place aux vents du nord-est, qui durent également pendant près de six mois [5].

‹3› Je corrige ainsi le texte : ὥστε καὶ τριάκοντα ΈΤΗ τοῖς ἑκατὸν προσλαμβάνειν. On lit par-tout, ἘΠΙ'. Les copistes ont très-fréquemment confondu ces deux mots.

[1] Voyez *Vincent,* ubi suprà, *pag. 142.* — Conf. *Sainte-Croix, Examen des histor. d'Alexandre,* pag. 738, not. 2. = [2] *Rennell,* ubi suprà, *pag. 234,* et *Vincent,* ubi suprà, *pag. 146.* = [3] Voyez *suprà,* pag. 20. = [4] *Ibid.* = [5] Voyez *Vincent, The Voyage of Nearchus,* pag. 36.

PAGE 701. de quelques-uns, les Sères vivent encore plus long-temps ⟨1⟩. Telles sont encore la frugalité ⟨2⟩ dont ils font profession, quoique leur pays abonde en tout, et la santé robuste dont ils jouissent.

Quant aux choses qui leur sont particulières, et dont Onésicrite fait mention, on remarque des repas communs pris en public, à la manière des Lacédémoniens, et dans lesquels ils servent tout ce que la chasse leur procure; le manque d'or et d'argent, quoiqu'ils aient des mines de ces métaux; l'usage où ils sont de prendre à leur service, au lieu d'esclaves *, des personnes dans la fleur de l'âge, qui sont chez eux ce qu'étoient les Aphamiotes chez les Crétois *, et les Hilotes chez les Lacédémoniens **; leur indifférence pour le perfectionnement des sciences, excepté la médecine, parce qu'ils pensent que c'est un mal de trop

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 68.*

* *Voyez* tom. IV, part. II, *pag. 24*, not. 2.

** *Voyez* ci-dessus, tom. II de la traduct. Franç. *pag. 390.*

⟨1⟩ *Mais ... les Sères vivent encore plus long-temps*, καὶ γὰρ τοὺς Σῆρας ἔτι τούτων μακροβιωτέρους τινές φασι. Il y a des manuscrits où toute cette phrase n'existe point; et il est d'autant plus probable qu'elle a été interpolée, qu'elle revient dans la page suivante, où elle paroît être à sa place. Quoi qu'il en soit, là, comme ici, elle prouve que Strabon connoissoit aussi une Sérique dans l'Inde, comme M. Gossellin va le dire à la suite de cette note. Il n'étoit pas le seul de ce sentiment; Uranius, auteur d'un traité intitulé *les Arabiques*, parle aussi des Sères de l'Inde: Σῆρες, ἔθνος Ἰνδικόν [1].

— Il est ici question des *Seres* de l'Inde qui habitoient immédiatement après le Setledge, la plus orientale des rivières du Penjab. La contrée, ainsi que sa ville capitale, conservent le nom de Ser-hend; c'est le *Serica Indica* des géographes du moyen âge: c'est là que Justinien envoya chercher des œufs de ver-à-soie, pour introduire en Europe la culture de cet insecte précieux. Strabon n'a connu ni les *Seres* de la Scythie, dont le pays s'appelle maintenant Séri-nagar, où les anciens alloient chercher les laines et les belles étoffes que nous tirons du Cachemir; ni d'autres *Seres* qui habitoient dans le midi de la presqu'île de l'Inde, et dont le pays, ainsi que la ville capitale, ont conservé le nom de *Sera*. Pline est le seul ancien qui paroît avoir parlé de ces derniers *Seres*. Voyez mes *Recherches*, tom. III, *pag. 297, 298*; tom. IV, *pag. 247 et suivantes*. G.

⟨2⟩ Le texte porte, Καὶ τὸ λιτόβιον καὶ τὸ ὑγιεινόν. M. Tzschucke a eu tort d'adopter la correction de Villebrune, κατὰ τὸ λιτόβιον, κ. τ. λ. Ces deux nominatifs, ainsi que le μακρόβιον, dépendent du même verbe ἱστόρηται; et l'on n'a qu'à mieux ponctuer toute cette longue période pour en découvrir la liaison: ὧν τινα καὶ ἄλλοις Ἰνδοῖς κοινὰ ἹΣΤΟΡΗΤΑΙ· ὩΣ ΤῸ ΜΑΚΡΟΒΙΟΝ, ὥστε καὶ τριάκοντα ἔτη τοῖς ἑκατὸν προσλαμβάνειν· καὶ γὰρ τοὺς Σῆρας ἔτι τούτων μακροβιωτέρους φασὶ· ΚΑῚ ΤῸ ΛΙΤΟΒΙΟΝ, καὶ ΤῸ ὙΓΙΕΙΝΌΝ, καίπερ, κ. τ. λ.

[1] Apud *Stephan. Byzant.* in Σῆρες.

s'occuper de la recherche de certaines connoissances, comme, par exemple, de l'art de la guerre, et d'autres métiers de cette espèce. PAGE 702.

Une autre particularité qui a été observée chez les habitans du pays de *Musicanus,* c'est que les procès sont inconnus parmi eux <1>: il ne leur est permis de poursuivre en justice que les homicides et les auteurs d'une insulte. Ils en donnent pour raison qu'on n'est pas maître de se garantir d'un assassinat ou d'une insulte ; mais que, pour ce qui regarde les transactions commerciales, on doit prendre des précautions, et bien faire attention à qui l'on donne sa confiance, et que, s'il arrive que l'on soit dupe, il vaut mieux souffrir patiemment le tort qu'on éprouve que de remplir la ville de procès *. Voilà ce que racontent ceux qui ont suivi Alexandre.

* *Voyez* ci-après, *pag. 67.*

On a publié encore une lettre que Cratère avoit adressée à sa mère Aristopatra, et qui contient des choses extraordinaires, mais bien différentes de tout ce que les autres rapportent.

§. XXVI. Le Gange.

IL y assure qu'Alexandre s'avança jusqu'au Gange *; il dit avoir vu lui-même ce fleuve et les énormes cétacés qu'il nourrit. Ce qu'il raconte de son étendue, de sa largeur et de sa profondeur, n'est pas croyable. On convient assez généralement que le Gange est le plus grand des fleuves connus des trois continens, que l'*Indus* est le second en grandeur, le Nil le troisième, et l'*Ister* * le quatrième : mais on n'est point d'accord sur les dimensions du Gange <2> ; les uns évaluent sa moindre largeur à

* Confrontez cet endroit avec ce qui est dit ci-dessus, *pag. 32 et 41.*

* Le Danube.

<1> Les Indiens, dit Ælien, ne savent point ce que c'est que de prêter ou d'emprunter; ils ne font de tort à personne, ils n'en essuient de personne; ils ne connoissent point les engagemens par contrat [1]. Thévenot, en parlant des Indiens, dit: « La » plupart d'eux aiment mieux perdre leur » cause que de jurer, parce que ceux qui » jurent sont tenus pour infames [2]. »

<2> Je corrige, *ἄλλοι ἄλλως περὶ* ΑΥΤΟΥ *λέγουσι*, au lieu d'ΑΥΤΩΝ, dont le sens seroit, *sur leurs dimensions.*

[1] *Ælian. Var. Histor.* lib. IV, cap. 1. = [2] *Thévenot, Voyage aux Ind. orient.* tom. V, pag. 57.

PAGE 702. 30 stades, les autres seulement à trois; mais, selon Mégasthène, il acquiert 100 stades de largeur dans les crues médiocres, et il a 20 orgyies de profondeur au moins <1>.

§. XXVII. Ville de *Palibothra*.

AU confluent du Gange et d'un autre fleuve <2> est située [selon Mégasthène] la ville de *Palibothra :* elle présente la figure d'un parallélogramme long de 80 et large de 15 stades <3>. Elle est fermée par une enceinte en bois percée de plusieurs ouvertures

<1> L'exagération de Mégasthène n'est rien en comparaison de celle d'Ælien [1], qui donne au Gange 400 stades de largeur. On peut voir, dans les notes de M. Schmieder sur Arrien [2], les évaluations de divers autres écrivains anciens, plus ou moins éloignées de la vérité. Les observations des modernes n'évaluent la plus grande largeur du Gange qu'à près de trois quarts d'un mille géographique, ou 30 stades [3]; ce qui est conforme à l'évaluation de Diodore de Sicile [4].

— 30 stades de $1111\frac{1}{9}$ valent 1539 toises; 3 stades, 154 toises; et 100 stades, 5130 toises. Les 20 orgyies vaudroient près de 62 pieds de roi. La variété de ces mesures provient, sans doute, des lieux et des saisons où elles ont été prises. G.

<2> Le texte porte, ΚΑῚ ΤΟΥ͂ ἌΛΛΟΥ ποταμοῦ, *et de l'autre fleuve ;* ce qui seroit absurde. La correction est on ne peut pas plus facile, puisqu'on n'a qu'à changer l'accentuation, ΚΑΊ ΤΟΥ ἌΛΛΟΥ ποταμοῦ, *et d'un autre fleuve,* comme j'ai traduit. Malgré cela, l'on est d'autant plus étonné que Strabon n'ait point nommé ce fleuve, qu'Arrien non-seulement l'appelle *Erannoboas,* mais qu'il le met encore au nombre des grands fleuves de l'Inde. Cette considération a porté M. Schmieder [5] à proposer de changer ici le texte en ΚΑῚ ΤΟΥ͂ ἘΡΑΝΝΟΒΌΑ ποταμοῦ, *et du fleuve Erannoboas.* Cette correction est violente; et je doute même qu'elle soit juste, au moins dans le sens de Strabon. Quand même il seroit vrai que ce fleuve eût porté ce nom *[Erannoboas]* de façon évidemment Grecque, il pouvoit être appelé différemment par les naturels du pays. En effet, Pline le nomme *Iomanes.* Il est vrai que le major Rennell pense que ce fleuve est plutôt le *Soane* [*Σῶνος, Sônus,* d'Arrien], et qu'une ville ancienne nommée *Patelpoother* ou *Patalipputra,* et située à quelques milles du confluent de ce fleuve et du Gange, représente la ville de *Palibothra* des écrivains Grecs [6]. Mais d'autres [7] pensent avec plus de vraisemblance que *Palibothra* est la ville d'Hallahabad, située au confluent du Gange et du Jumna, qui est l'*Iomanes* de Pline, et qui pourroit bien être l'*Œdanes* [Οἰδάνης] d'Artémidore [8]. Si cela est, on pourroit proposer pour correction du texte cette leçon, ΚΑῚ ΤΟΥ͂ ΟἸΔΆΝΟΥ ποταμοῦ, *et du fleuve Œdane.* Ces deux noms se ressemblent tellement, qu'il est possible que les copistes de Strabon, dans l'endroit où il cite [9] Artémidore, aient écrit Οἰδάνην *[Œdanem],* au lieu d'Οἰμάνην *[Œmanem],* ou Ἰομάνην *[Iomanem].*

<3> 4104 toises de longueur, sur 770 de largeur. G.

[1] *De Natur. animal.* lib. XII, cap. 41. = [2] *Indic.* cap. 4, §. 7. = [3] *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* vol. V, pag. 77. = [4] Lib. II, cap. 37. = [5] *Not.* in *Arrian. Indic.* cap. 10, §. 5. = [6] Voyez *Rennell, Descript. de l'Indostan,* tom. II, pag. 6. = [7] *Robertson, Historic. Disquisit. concern. India,* not. XIII, pag. 204. = [8] Apud *Strabon.* infrà, *pag. 91.* = [9] *Ibid.*

par

par lesquelles on lance des traits [en temps de guerre], et entourée d'un fossé qui sert de défense à la ville, et en même temps d'égout. PAGE 702.

Palibothra appartient à la nation Indienne la plus considérable, connue sous le nom de *Prasii*. Le roi, outre son nom propre, porte celui de *Palibothrus*, de même que cet autre roi vers lequel Mégasthène fut envoyé, étoit appelé *Sandrocottus* * [nom commun à plusieurs princes du même pays]. C'est ainsi que tous les rois des Parthes portent le nom d'*Arsace*, quoique chacun en particulier porte celui d'*Orode*, de *Phraate*, ou quelque autre.

* *Voyez* ci-dessus, tom. I de la traduct. Franç. *pag. 184*.

§. XXVIII.

Pays situé au-delà de l'*Hypanis*, et choses extraordinaires qu'on en débite.

On convient que tout le pays situé au-delà de l'*Hypanis* est très-fertile; mais la description qu'on en donne, n'est rien moins qu'exacte. Soit ignorance, soit difficulté d'obtenir des renseignemens certains sur des lieux aussi éloignés, on parle de tout avec emphase, on cherche en tout le merveilleux plutôt que le vrai.

Il faut mettre au nombre de ces exagérations ce qu'on raconte de fourmis qui tirent l'or des entrailles de la terre ‹1›; d'animaux et d'hommes ayant une figure singulière et des propriétés extraordinaires; de la longévité des Sères, qui vivent jusqu'à deux cents ans ‹2›. On parle encore d'un gouvernement aristocratique,

‹1› Strabon dans la suite [1] parlera plus en détail de ces fourmis. Hérodote [2] est le premier qui en ait fait mention. C'est sans doute une de ces fables qui cachent quelque vérité, laquelle, à force d'exagération, est devenue difficile à découvrir. Mais je ne suis point de l'avis de ceux qui se sont imaginé que ces animaux ne sont que les termites, ou fourmis blanches [3]. J'aime mieux croire avec M. Schmieder [4], qu'il s'agit d'un quadrupède, quoique j'ignore absolument de quelle espèce.

‹2› Ctésias, dans son Histoire de l'Inde, dit que les Indiens vivent cent vingt, cent trente, cent cinquante et jusqu'à deux cents ans, et il assigne ce dernier nombre d'années à la durée de la vie des Sères [5], que Lucien fait vivre jusqu'à trois cents ans [6]. Quoi qu'il en soit, il est toujours question des mêmes Sères de l'Inde dont Strabon a déjà parlé [7].

[1] *Infrà*, pag. 58. = [2] Lib. III, cap. 102. = [3] *Rennell, Descript. de l'Indostan*, tom. I, pag 20. = [4] *Not.* in *Arrian. Indic.* cap. 15, §. 7. — Conf. *Sprengel, Geschichte der wicht. geogr. Endeckung*, pag. 73. = [5] Voyez *Herodot.* edit. Wesseling. pag. 829 et 861. = [6] *Lucian. Macrob.* §. 5. = [7] *Suprà*, pag. 46.

composé de cinq mille sénateurs, dont chacun fournit un éléphant au public.

PAGE 703. Mégasthène dit qu'il existe chez les *Prasii* des tigres énormes, presque deux fois plus grands que les lions, et si forts, qu'un de ces animaux apprivoisés, pendant qu'il étoit mené par quatre hommes, se saisit d'un mulet avec sa patte de derrière, et l'attira à lui.

Il parle aussi de *cercopithèques* * plus grands que les plus gros chiens : leur corps est blanc, à l'exception du visage, qui est noir; d'autres au contraire ont cette partie du corps blanche, et le reste noir. Leurs queues, dit-il, sont longues de plus de deux coudées. Ils sont d'ailleurs d'un naturel fort doux, et ne volent ni n'attaquent personne.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 37.*

[Il prétend qu']on tire de la terre des pierres de la couleur de l'encens, et qui sont au goût plus douces que les figues et que le miel; qu'il existe ailleurs des serpens longs de deux coudées, et dont les ailes sont membraneuses comme celles des chauve-souris. Ces serpens volent pendant la nuit, et lâchent des gouttes d'urine ou de sueur qui peuvent gangrener la partie du corps sur laquelle elles tombent, si l'on n'y prend point garde. Il parle encore de scorpions ailés d'une grandeur démesurée.

Il dit que ce pays produit de l'ébène, ainsi que des chiens d'une force prodigieuse *, qui ne lâchent point la partie qu'ils ont saisie, qu'on ne leur ait jeté de l'eau dans les narines. On en a vu plusieurs qui mordoient avec tant d'acharnement, qu'ils en perdoient la vue ; quelques-uns même dont cette fureur faisoit tomber les yeux hors des orbites, et d'autres qui arrêtoient des lions et des taureaux. Un de ces derniers animaux fut étouffé avant que le chien qui le tenoit par le museau, eût quitté prise.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 41.*

Mégasthène parle encore d'un fleuve de la partie montagneuse [de ce pays], nommé *Silas* (1), dans lequel tout ce qu'on jette va

(1) Le texte porte *Silias*, ΣΙΛΙΑΝ. J'ai préféré la leçon de l'Abréviateur de Strabon,

au fond. Démocrite, dit-il, ne doutoit point de la réalité de ce phénomène, parce qu'il avoit voyagé ‹1› dans une grande partie de l'Asie : mais Aristote ne le croyoit point, quoiqu'il y ait même des couches de l'atmosphère tellement raréfiées, qu'aucun oiseau ne peut s'y soutenir dans son vol. D'ailleurs, de même qu'il existe des corps dont les émanations ont la faculté d'attirer, et, pour ainsi dire, de humer tout ce qui s'en approche, comme on en voit un exemple dans l'ambre, qui attire la paille, et dans l'aimant, qui attire le fer, de même il est possible qu'il y ait des eaux douées d'une pareille vertu attractive. Mais comme ces questions appartiennent PAGE 703.

Silas, ΣΙ'ΛΑΝ, d'autant plus volontiers, qu'elle se trouve la même dans Arrien [1], et qu'elle ne diffère guère du *Sillas*, ΣΙ'ΛΛΑΝ, de Diodore de Sicile [2]. La source même dont sortoit ce fleuve, portoit le nom de *Sila*, selon Ctésias [3], dont le texe altéré doit être ainsi rétabli, *τὴν δὲ ἐν τοῖς Ἰνδικοῖς κρήνην Σίλαν οὐδὲ τὸ κουφότατον τῶν ἐμβληθέντων ἐᾷν ἐπιμένειν, ἀλλὰ πάντα καθέλκειν*, *et que chez les Indiens la fontaine nommée* Sila *ne peut soutenir la plus légère chose qu'on y jette, mais qu'elle attire tout vers le fond.* La correction que les critiques ont proposée pour ce passage, donne bien le même sens; mais la phrase n'est point du tout grecque. Au reste, cette fontaine est absolument la même que Pline [4], d'après Ctésias, nomme *Side* ou *Sida*, comme l'a déjà soupçonné Wesseling [5]; la différence ne vient que d'une mauvaise leçon [ΣΙ'ΔΑ pour ΣΙ'ΛΑ] que Pline aura trouvée dans les écrits de Ctésias. Quant à la chose même, examinée physiquement et dépouillée de toute exagération, elle pourroit dépendre, non de la nature des eaux, mais plutôt de celle de certains bois, qui sont spécifiquement plus pesans qu'un égal volume d'eau, comme on l'a observé au sujet de la fontaine de l'Æthiopie dont parle Hérodote [6]. Dans une description d'Asam, insérée dans l'ouvrage du major Rennell [7], il est dit que *le bois d'aloès qui croît dans les montagnes de* CAMRÙP, *de* SIDEA *et de* LUCKEIGEREH, *ne surnage point dans l'eau.*

‹1› Le texte porte : *Δημόκριτον μὲν ΟΥ̓͂Ν ἀπιστεῖν, ἍΤΕ πολλὴν τῆς Ἀσίας πεπλανημένον* · *Démocrite, dit-il, ne croyoit point cela, parce qu'il avoit voyagé dans une grande partie de l'Asie.* Il y a trois manières de corriger ce texte, qui me paroît altéré. La première est de changer le mot ἍΤΕ en ΚΑΙ'ΠΕΡ, ou ΚΑΙ'ΤΟΙ, dans ce sens : *Démocrite, dit-il, ne croyoit point cela, quoiqu'il eût voyagé dans une grande partie de l'Asie.* La seconde est d'ajouter à ce mot la négation, en lisant ἍΤΕ ΜΗ', dans ce sens : *Démocrite, dit-il, ne croyoit point cela, parce qu'il n'avoit voyagé que dans une petite partie de l'Asie*; sens qui contredit l'histoire, laquelle atteste les longs voyages de Démocrite [8]. Enfin la troisième manière de corriger le texte est d'ajouter cette même négation au premier mot imprimé en majuscules, ΟΥ̓͂Ν ΜΗ', et d'effacer la conjonction ΚΑΙ', qui vient après le mot *πεπλανημένον*, afin d'avoir le sens exprimé par ma version.

[1] *Indic.* cap. 6, §. 2. = [2] Lib. II, cap. 37. = [3] Apud *Antigon. Caryst. Histor. mirabil.* cap. 161. = [4] Lib. XXXI, cap. 2. = [5] *Annotat.* in *Diodor. Sicul.* lib. II, cap. 37. = [6] Lib. III, cap. 23, tom. III de la traduct. Franç. de *Larcher*, pag. 290. = [7] *Descript. de l'Indostan*, tom. III, pag. 311. = [8] *Diogen. Laërt.* lib. IX, segm. 34. — *Clem. Alexandr. Stromat.* lib. I, pag. 304.

Page 703. à la physique, et notamment à la théorie des corps surnageans, je dois les y renvoyer, et me contenter ici de prendre ces choses telles que je les trouve dans les historiens, ainsi que tout ce qui a un rapport plus immédiat à la géographie.

§. xxix. Division des Indiens en sept classes. Première classe.

Selon Mégasthène, les Indiens sont divisés en sept classes <1>. La première en rang, quoique la moins nombreuse, est celle des philosophes. Tous ceux qui doivent offrir quelque sacrifice aux dieux, ou faire des libations funèbres, emploient le ministère de l'un d'eux. Mais les rois les convoquent tous dans une assemblée qui se tient à chaque nouvelle année, et qui est connue sous le nom de *grande assemblée :* alors tous les philosophes se rendent à la cour, et chacun produit tout ce qu'il a écrit ou observé d'utile à l'agriculture, à l'éducation des bestiaux, ou à l'administration

Page 704. du royaume <2>. Celui qui s'est trompé trois fois de suite, est

<1> On compte aujourd'hui chez les Indiens quatre classes ou castes d'hommes. La première est celle des *Bramines*, les mêmes que les Brachmanes, ou, comme les nomme Mégasthène, les philosophes. La seconde est la caste des *Chehteree,* composée des militaires et de tous ceux qui font partie du gouvernement; elle répond aux cinquième, sixième et septième classes de Mégasthène [1]. On donne le nom de *Bice* à la troisième, qui comprend les agriculteurs et tous les marchands des choses nécessaires à la nourriture de l'homme; c'est la seconde, la troisième et en partie la quatrième de Mégasthène. Les manouvriers et tous ceux qui servent pour de l'argent, font la quatrième caste, nommée *Sooder;* ils sont compris dans la quatrième de Mégasthène. A ces quatre castes des Indiens on ajoute une caste surnuméraire sous le nom de *Burrun Sunker:* les individus de cette caste sont supposés venir originairement des unions illégitimes des personnes de diverses castes; ils s'occupent, pour la plupart, de la vente de petits objets en détail. Outre ces cinq castes, il existe dans l'Inde une race d'hommes infortunés, nommés sur la côte de Coromandel *Pariars,* et, dans d'autres parties de l'Inde, *Chandalas :* ce sont des hommes chassés de leurs castes, et, pour ainsi dire, excommuniés à cause de leur mauvaise conduite. Leur condition est la dernière dégradation de l'espèce humaine, puisque personne ne veut avoir la moindre communication avec eux; et l'on a un tel mépris ou plutôt une telle horreur pour ces malheureux, qu'on n'oseroit même faire usage des choses sur lesquelles auroit passé l'ombre d'un *pariar,* avant de les purifier [2].

<2> Je ne crois pas que Casaubon ait réussi à corriger ce mauvais texte, *εὐετηρίαν καρπῶν τε* ΚΑῚ ΠΕΡῚ *ζώων, καὶ πολιτείας,* ΠΡΟΣΦΈΡΕΙ. Je lis, *εὐετηρίαν, καρπῶν τε* ΠΈΡΙ

[1] *Infrà*, pag. 61-62. = [2] Voyez *Robertson*, *Disquisit. on ancient Ind.* Append. not. 1, pag. 344.

condamné à se taire le reste de sa vie. On gratifie, au contraire, de l'exemption de tout impôt, celui dont les observations ont été trouvées justes. PAGE 704.

§. XXX. Seconde classe.

LES laboureurs forment la seconde classe : ils sont en très-grand nombre, et vivent paisiblement. Cette douceur de mœurs vient de ce qu'exempts du service militaire et de toute autre corvée publique, ils cultivent tranquillement leurs terres, et n'entrent jamais dans les villes : aussi arrive-t-il qu'en temps de guerre, pendant que les soldats sont en campagne et se battent contre l'ennemi, les agriculteurs, protégés par eux, bêchent ou labourent leurs terres sans aucun danger. Au reste, toutes ces terres appartiennent au roi, qui les leur donne à cultiver, à condition qu'ils lui paieront le quart du produit ‹1›.

§. XXXI. Troisième classe.

LA troisième classe comprend les pâtres et les chasseurs : elle possède exclusivement le droit d'avoir des troupeaux, de chasser,

ΚΑΙ` *ζώων, καὶ πολιτείας*, ΠΡΟΦΕΡΕΙ. Plus bas il faut lire, *ἐπιεικέστατοι ἀστρατείᾳ καὶ ἀδείᾳ τοῦ ἐργάζεσθαι.*

‹1› *A condition qu'ils lui paieront le quart du produit*, *μισθοῦ δ' αὐτὴν ἐπὶ τετάρταις ἐργάζονται τῶν καρπῶν.* Les interprètes ont traduit ce passage, comme si Strabon vouloit dire que les laboureurs donnoient au roi les trois quarts du produit des terres cultivées, et qu'ils ne s'en réservoient que le quart. Les critiques n'ont fait aucune remarque sur ce contre-sens. Cependant non-seulement le texte se refuse à une pareille interprétation, mais il est encore aisé de prouver la fidélité de la mienne par le témoignage de Diodore de Sicile, qui ne diffère de ce que dit Strabon qu'en ce que, suivant lui, le roi, outre la quatrième partie des fruits, se faisoit encore payer le fermage des terres qu'il concédoit aux laboureurs : *χωρὶς δὲ τῆς μισθώσεως, τετάρτην εἰς τὸ βασιλικὸν τελοῦσι* [1]. Le quart du produit est un impôt trop fort, pour qu'on puisse se persuader qu'il étoit encore plus onéreux. Cet impôt varie aujourd'hui dans l'Inde, et se règle d'après la fertilité plus ou moins grande des diverses provinces. Suivant un écrivain Indien qui vivoit avant l'ère Chrétienne, il étoit évalué à la sixième partie du revenu des terres [2]. Thévenot, en parlant du roi de Golconde, dit simplement : « Il est propriétaire de » toutes les terres de son royaume, qu'il » donne à ferme à qui lui en offre le plus, » excepté celles dont il gratifie ses amis par» ticuliers, à qui il en laisse l'usufruit pour » un temps [3]. »

[1] *Diodor. Sicul.* lib. II, cap. 40. = [2] Voyez *Robertson, Disquisit. on ancient Ind.* Append. not. IV, pag. 351. = [3] *Thévenot, Voyage aux Indes orientales*, tom. V, pag. 305.

Page 704. de vendre ou de louer des bêtes de somme. Le roi leur fournit du blé pour leur subsistance, en récompense de ce qu'ils purgent les campagnes des bêtes féroces et des oiseaux nuisibles aux semailles. Ils mènent une vie errante, et habitent sous des tentes.

Il n'est permis à aucun particulier de nourrir un cheval ou un éléphant ; ces animaux sont réputés appartenir au roi, qui nomme des préposés pour en avoir soin.

§. XXXII.
Des éléphans et de leur chasse.
[a] *Voyez* Arrian. Indic. cap. 13 et 14. — Plin. lib. VIII, cap. 1-12.

La chasse des éléphans se fait de cette manière [a]. Les chasseurs commencent par clore d'un fossé profond une étendue de 4 à 5 stades de terrain découvert, et y pratiquent une entrée par un pont fort étroit. Ensuite, après y avoir placé trois ou quatre femelles d'éléphant les plus apprivoisées, ils se cachent dans de petites cabanes, où ils se tiennent en embuscade. Les éléphans sauvages ne viennent point dans cet enclos pendant le jour ; mais la nuit ils s'en approchent et y entrent à la file. Les chasseurs alors en ferment doucement l'entrée ; ensuite ils y introduisent les plus vaillans des éléphans apprivoisés, avec lesquels ils combattent les sauvages, en cherchant en même temps à les dompter par la faim ‹1›. Quand ceux-ci sont bien harassés, les plus hardis d'entre les cavaliers descendent doucement de leur monture ; chacun d'eux se met sous le ventre de son éléphant, et de là passe ensuite sous celui de l'éléphant sauvage, auquel il lie les pieds ensemble. Après cette opération, il ordonne à l'apprivoisé de battre celui dont les pieds sont liés, jusqu'à ce qu'il le fasse tomber par terre. Dès que l'éléphant sauvage est tombé, il lui attache le

‹1› *Les chasseurs alors . . . à les dompter par la faim.* Si le texte n'est point altéré, Strabon n'a pas été exact dans cette partie de sa narration. Arrien dit avec plus de vraisemblance que les chasseurs n'entroient dans l'enclos qu'après y avoir laissé pendant quelque temps les éléphans endurer la faim et la soif [1]. Au reste, d'après les observations des modernes, on prend les éléphans de trois manières différentes, dont on peut voir le récit dans l'Histoire naturelle de Buffon [2].

[1] *Indic.* cap. 13, §. 9. = [2] *Buffon*, *Hist. natur.* tom. IX des Quadrup. pag. 27, édit. de 1799.

cou avec des courroies au cou de l'éléphant apprivoisé [le relève et le monte] : mais, pour l'empêcher de jeter son cavalier en se secouant, on lui fait auparavant autour du cou des incisions, sur lesquelles portent les courroies, de façon que l'animal reste tranquille, de crainte des douleurs que lui causeroit le frottement des parties blessées. Après avoir séparé [et mis en liberté] ceux des éléphans captifs qui sont trop vieux ou trop jeunes pour le service, les chasseurs conduisent les autres aux étables; là ils leur lient les pieds ensemble, leur attachent le cou à des piliers bien affermis, et achèvent de les dompter par la faim; après quoi ils rétablissent leurs forces en les nourrissant avec de tendres roseaux ou de l'herbe, et les disciplinent en les flattant, les uns par la parole, les autres par une espèce de chant accompagné du son d'un tambour. Il est rare qu'on ne réussisse point à les apprivoiser, ces animaux étant naturellement presque aussi doux que des êtres raisonnables.

PAGE 704.

PAGE 705.

On cite des exemples d'éléphans qui sauvèrent leurs cavaliers blessés et tombés dans le combat, en les retirant hors de la mêlée, ou qui, les mettant entre leurs pieds de devant, les défendirent contre l'ennemi. S'il leur arrive de tuer par colère ceux qui les nourrissent ou qui les dressent, ils en ont un tel regret, qu'ils refusent de manger, et se laissent même quelquefois mourir de faim.

Les éléphans s'accouplent et mettent bas comme les chevaux ‹1›; la saison de leur accouplement est principalement le printemps, époque où le mâle entre en chaleur et s'effarouche. Il lui sort alors une liqueur huileuse par une ouverture qu'il a aux tempes.

‹1› *Les éléphans s'accouplent et mettent bas comme les chevaux.* Buffon regardoit cette manière de s'accoupler des éléphans comme impossible, à cause de la position des parties sexuelles de cet animal; mais, mieux informé dans la suite, il est revenu à l'opinion des anciens, confirmée par des témoins oculaires [1].

[1] *Buffon, Hist. natur.* tom. IX des Quadrupèdes, pag. 32.

Page 705.

La femelle a une pareille ouverture, qui s'humecte aussi à la même époque. Elle porte dix-huit mois au plus, et seize au moins ‹1›; elle allaite pendant six ans * son petit. La vie de cet animal égale en durée la vie la plus longue dont l'homme puisse jouir; mais il y a des exemples d'éléphans qui ont vécu jusqu'à deux cents ans.

* Arrien (*Indic.* cap. 14, §. 7) dit *huit ans.*

Ces animaux sont sujets à plusieurs maladies difficiles à guérir. Lorsqu'ils ont mal aux yeux, on les leur bassine avec du lait de vache ; dans la plupart des autres maladies, on leur donne du vin rouge. Pour les blessures ‹2›, on leur fait boire du beurre,

‹1› Arrien affirme la même chose [1]. Aristote se contente de rapporter les différens témoignages des autres, qui parlent de dix-huit mois, de deux et de trois ans, et il rapporte la cause de cette diversité d'opinions à l'ignorance où l'on est du temps de l'accouplement des éléphans [2], qui, comme on sait, se refusent à remplir cette fonction de la nature en public. Un grand nombre de voyageurs modernes ont assuré que la durée de la gestation étoit de deux ans ; mais d'autres voyageurs non moins dignes de foi l'ont réduite à neuf mois [3].

‹2› *Pour les blessures, &c.* Τραύμασι δὲ ΠΟΤΟ'Ν ΜΕ'Ν βούτυρον· ἐξάγει γὰρ τὰ σιδήρια. L'ancien traducteur Latin, en disant, *vulneribus butyrum auxiliatur, ferrum nam trahit,* prouve, ou qu'il n'a point trouvé dans ses manuscrits les deux mots imprimés en majuscules, ou qu'à leur place il a lu ΠΟΙΕΙ͂ ΜΕ'Ν. Cette leçon, dont le sens est, *pour les blessures on emploie [en liniment] le beurre, qui a la vertu de faire sortir les dards,* seroit au moins plus raisonnable, et, d'ailleurs, elle accorderoit Strabon avec Ælien, qui dit expressément qu'on frottoit de beurre les blessures des éléphans, διαχρίουσι τῷ βουτύρῳ αὐτά [4], quoique, dans un autre endroit, ce même écrivain substitue au beurre l'huile ou les fleurs d'olivier, et qu'il ajoute que c'est l'animal lui-même qui s'applique l'un ou l'autre de ces remèdes, quand il se sent blessé [5] : car il me paroît certain que dans ce passage d'Ælien, ἐλαίας ΠΑ'ΣΑΣ ἄνθος, ἢ ἔλαιον αὐτὸ, le mot ΠΑ'ΣΑΣ, ou, comme le corrige un habile critique [6], ΠΑ'ΣΣΩΝ, a été mal rendu par *gustans ;* il ne peut signifier que *superinjiciens,* dans le même sens que lui donne Homère dans ce passage, ἐπὶ τ' ἤπια φάρμακα πάσσειν, *appliquer des remèdes doux* [7]. Outre le témoignage d'Ælien, on pourroit encore citer la variante de plusieurs manuscrits, qui, quoique différente de celle que nous avons tirée de l'ancien traducteur Latin, prouveroit encore qu'il n'est point question dans Strabon de beurre donné en boisson aux éléphans. Cette leçon est ainsi conçue, τραύμασι δὲ ΠΡΩ͂ΤΟΝ ΜΕ'Ν βούτυρον, κ. τ. λ. et signifie : *Pour les blessures, on emploie* D'ABORD *[en liniment] le beurre, qui a la vertu de faire sortir les dards, et l'on fomente [ensuite] les parties blessées avec la chair de cochon.* Mais ce qui s'oppose à l'admission de l'une ou de l'autre de ces variantes, c'est l'autorité d'Aristote, qui s'accorde avec le texte imprimé de notre géographe, à cela

[1] *Arrian. Indic.* cap. 14, §. 7. = [2] *Aristotel. Histor. animal.* lib. VI, cap. 27, et *de Generat. animal.* lib. IV, cap. 10. = [3] *Buffon*, ubi suprà, *pag. 29 et 31.* = [4] *Ælian. de Natur. animal.* lib. XIII, cap. 7. = [5] *Idem, ibid.* lib. II, cap. 18. = [6] *Schneider, Adnotat.* in *Aristotel. Histor. animal.* lib. VIII, cap. 25. = [7] *Iliad.* lib. XI, vers. 515.

qui

qui a la vertu de faire sortir les dards, et l'on fomente les plaies avec la chair de cochon ⟨1⟩. Page 705.

Suivant Onésicrite, les éléphans vivent jusqu'à trois cents ans, et quelquefois, mais plus rarement, jusqu'à cinq cents : ils sont dans toute leur vigueur à l'âge de deux cents ans. Les femelles portent pendant dix ans. Il ne s'accorde avec les autres historiens que quand il affirme que les éléphans de l'Inde sont plus grands et plus robustes que ceux de la Libye *; car ils renversent avec leurs trompes des créneaux de mur, et déracinent des arbres, en se levant sur leurs pieds de derrière.

* L'Afrique.

Néarque dit qu'on tend aussi des trappes à ces animaux, dans des endroits où aboutissent plusieurs chemins, et que les éléphans privés, montés par leurs cavaliers, chassent et forcent les éléphans sauvages à tomber dans ces piéges; qu'une fois pris, ils sont si faciles à apprivoiser, qu'ils apprennent même à lancer des pierres vers un but, à manier des armes, et à nager avec beaucoup d'adresse; qu'un char attelé d'éléphans est regardé comme la plus précieuse acquisition ; qu'on attelle aussi les chameaux ⟨2⟩; que c'est un grand honneur pour une femme, de recevoir de son

près qu'il met aussi l'huile à la place du beurre, *κἂν τύχῃ σιδήρεόν τι ἐν τῷ σώματι ἐνὸν, τὸ ἔλαιον ἐκβάλλει, ὅταν πίωσιν, ὥς φασι*, *et si quelque dard est resté dans leur corps, on le fait sortir en leur faisant boire de l'huile, à ce qu'on dit*[1] ; ce que Pline a exprimé ainsi : *Olei potu tela quæ corpori eorum inhæreant, decidere invenio*[2]. Que faut-il conclure de tout ceci ! qu'il y avoit deux diverses traditions sur l'emploi du beurre ou de l'huile que l'on donnoit comme remède aux éléphans. L'une a été suivie par Aristote, Strabon et Pline, l'autre par Ælien; et c'est peut-être à cause de cette diversité, qu'Arrien, qui s'accorde avec Strabon sur tous les autres remèdes donnés aux éléphans, garde sur le beurre ou l'huile le plus profond silence [3].

⟨1⟩ Avec la chair de cochon cuite, comme le dit Arrien [4], mais seulement au point qu'elle soit encore saignante, ajoute Ælien [5].

⟨2⟩ Littéralement, *qu'on met de même au joug les chameaux*, *ἄγεσθαι δ' ὑπὸ ζυγὸν* (leçon de notre manuscrit 1393 et de celui de Moscou, au lieu de *ζυγῶν*) ΚΑΙ ΚΑΜΗΛΟΥΣ. Le lecteur sentira, sans que je l'avertisse, l'incohérence de cette phrase avec ce qui la précède et ce qui la suit. Comme dans tout ce paragraphe il ne s'agit que des éléphans, on ne voit pas à quel propos on y

[1] *Aristotel. Histor. animal.* lib. VIII, cap. 25. = [2] *Plin.* lib. VIII, cap. 10. = [3] *Arrian. Indic.* cap. 14, §. 9. = [4] *Idem, ibid.* = [5] *De Natur. animal.* lib. XIII, cap. 7.

Page 705. amant un éléphant pour cadeau. Mais, dans cette dernière partie de son récit, Néarque ne s'accorde nullement avec celui qui nous dit que les rois seuls pouvoient posséder des chevaux et des éléphans *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 54*.

§. XXXIII. Des fourmis qui fouillent les mines.

Quant aux fourmis qui tirent l'or de la terre *; il dit avoir observé que les peaux de ces animaux étoient semblables aux peaux des panthères.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 49*, not. 1, et tom. I de la traduct. Franç. *pag. 184*.

Page 706. Mais voici ce que Mégasthène raconte au sujet de ces fourmis: « Chez les Derdes, nation nombreuse et l'une de celles qui sont » situées à l'orient et dans la partie montagneuse de l'Inde, il existe » une plaine de près de trois mille stades de tour, entrecoupée de » collines et recélant des mines d'or. Les fourmis qui fouillent ces » mines, sont de la grandeur des renards et douées d'une vîtesse » extraordinaire; elles vivent de la chasse d'autres animaux. C'est » pendant l'hiver qu'elles fouillent les mines; elles en accumulent la » terre sur les bords des excavations, à la manière des taupes: cette » terre est une poudre d'or, qui n'a besoin que d'une légère coction. » Ceux qui avoisinent ce pays, la chargent furtivement sur des

parle de chameaux. Xylander a cru remédier à ce défaut de liaison, en traduisant, *duci enim sub jugo, ut camelos*, c'est-à-dire, *qu'on met les éléphans au joug, comme les chameaux*. Cette version fait disparoître tout ce que la phrase a de choquant; mais elle exprime moins le texte de Strabon que celui-ci, ἄγεσθαι ΓΑ`Ρ ὑπὸ ζυγὸν ῞ΩΣ (ou ῞ΩΣ ΚΑΙ`) ΚΑΜΗ΄ΛΟΥΣ. Je présume que le vice du texte est dans le dernier mot, qui aura pris la place d'un mot différent et signifiant toute autre chose que des *chameaux*; d'autant plus qu'il n'est point du tout question de ces animaux dans l'ancienne version Latine. Voici comment elle est conçue: *Duci etiam sub jugum et vincula*. L'auteur de cette version, pour traduire ainsi, ne pouvoit avoir sous les yeux que ce texte: Ἄγεσθαι δ' ὑπὸ ζυγὸν ΚΑΙ` ΧΑΛΙΝΟΥ΄Σ. Cette leçon, χαλινὸς *[freins]*, n'est ni vraie, ni exactement traduite par *vincula*; mais elle peut, par un changement bien léger, nous conduire au véritable sens de Strabon, ἄγεσθαι δ' ὑπὸ ζυγὸν ᾿ΑΧΑΛΙ΄ΝΟΥΣ, qui signifieroit *qu'on met les éléphans au joug* [ou plutôt *qu'on les attelle*] *sans leur mettre un frein*, ou *sans les brider*. Je suis d'autant plus porté à adopter cette correction, qu'elle est confirmée par Strabon lui-même; il nous dira expressément, quelques pages plus loin [1], que *l'on conduit les éléphans sans bride*, χρῶνται δ' ᾿ΑΧΑΛΙΝΩ΄ΤΟΙΣ.

[1] *Infrà*, pag. 65.

» bêtes de somme et l'emportent ; car, lorsque les fourmis s'aperçoivent de cet enlèvement, elles s'y opposent, et même elles » poursuivent les ravisseurs jusqu'à ce qu'elles les aient atteints » et tués, eux et leurs bêtes de somme. Pour tromper ces fourmis, » ils exposent en divers endroits des chairs d'animaux sauvages ; et » pendant qu'elles s'occupent à les dévorer, ils enlèvent le minéral » et le vendent au premier marchand qu'ils rencontrent ‹1›, tel » qu'il est, ne sachant point le fondre. » PAGE 706.

Puisqu'à l'occasion de la chasse des éléphans, nous avons parlé des animaux dont Mégasthène et d'autres écrivains ont fait mention, nous devons encore ajouter les particularités suivantes.

§. XXXIV. Reptiles et autres animaux.

NÉARQUE s'étonne de la quantité de reptiles malfaisans qu'on voit dans l'Inde : dans le temps des inondations, ils quittent les campagnes, montent dans les maisons que l'eau n'a pas atteintes ‹2›, et les remplissent. Aussi, dit-il, les Indiens sont-ils dans l'usage de coucher sur des lits élevés : malgré cette précaution, ils sont quelquefois forcés de quitter leurs maisons, lorsque ces reptiles sont en grand nombre ; et si les inondations n'en détruisoient point une quantité prodigieuse, tout le pays courroit risque d'être abandonné. Il ajoute que les plus petits comme les plus grands de ces animaux sont également à craindre ; les premiers, par la difficulté qu'on trouve à s'en garantir, et les seconds, à cause de leur force, car on y voit des vipères de la longueur de seize coudées.

Il y a des enchanteurs qui passent pour savoir remédier à ce

‹1› *Au premier marchand &c.* τῷ τυχόντι τῶν ἐμπόρων. Quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, portent cette leçon, τοῦ τυχόντος τοῖς ἐμπόροις, dont le sens seroit, *pour peu de chose aux marchands.*

‹2› *Que l'eau n'a pas atteintes,* τὰς διαλανθανούσας ἐν ταῖς ἐπικλύσεσι. J'ai suivi le sens qu'exprime la version de Xylander, *si qua fluminum exundationibus non operiuntur :* mais j'avoue que le texte m'est très-suspect ; et je suis porté à croire qu'il devroit signifier tout le contraire, comme en effet l'ancien traducteur Latin l'a exprimé, *quæ in inundationibus operiuntur.* Xylander auroit-il pensé qu'il falloit ajouter une négation, τὰς ΜΗ` διαλανθανούσας, κ. τ. λ. ! Le sens l'exige sans doute ; mais cette addition même a quelque chose qui n'est pas grec.

PAGE 706. mal, et qui courent les maisons [pour les débarrasser de ces reptiles]. C'est presque le seul cas où les Indiens aient besoin du secours d'un médecin, n'étant guère sujets aux maladies, parce qu'ils mènent une vie frugale et qu'ils s'abstiennent de l'usage du vin ‹1›. Si quelqu'un tombe malade, ce sont les sophistes * qui le traitent.

* Autrement dits *Gymnosophistes* ou *Brachmanes.*

Aristobule assure n'avoir vu aucun reptile de cette énorme longueur, si ce n'est une vipère qui avoit neuf coudées et une spithame de long ‹2›; j'en ai vu moi-même une en Ægypte qu'on y avoit apportée de l'Inde, et qui avoit à-peu-près cette longueur. Mais il dit avoir remarqué plusieurs vipères mâles, plusieurs aspics beaucoup plus petits, et de grands scorpions: suivant lui, aucun de ces reptiles n'est aussi incommode que les petits serpens de la longueur d'une spithame ‹3›; car on les trouve cachés dans les tentes, dans les vases, dans les haies. Ceux qui en sont blessés, s'ils ne sont pas promptement secourus, périssent des suites d'une hémorragie dans laquelle le sang sort par tous les pores du corps en causant de grandes douleurs. Il est cependant aisé de leur pro-
PAGE 707. curer du soulagement, les simples que produit l'Inde fournissant un remède efficace.

Quant aux crocodiles, il dit qu'on en trouve dans l'*Indus,* mais qu'ils ne sont ni en grand nombre, ni malfaisans. Ce même

‹1› *Et qu'ils s'abstiennent de l'usage du vin.* C'est le sens que l'ancien traducteur Latin et Xylander ont donné au mot *ἀοινίαν*. Mais ce mot peut encore signifier *le défaut de vin,* comme l'a entendu le traducteur Italien, *per non v' essere vino.* Ælien [1] dit simplement qu'on ne connoissoit dans l'Inde que le vin fait avec le riz, et celui qu'on tiroit des cannes à sucre; et Strabon [2] a laissé en doute si dans ce pays il y avoit des vignes ou non. Il est vrai cependant que, quoique dans plusieurs parties de l'Inde il ne croisse point de vignes, et que le vin doive par conséquent être pour bien des gens une boisson trop chère, l'abstinence volontaire de cette liqueur, par sobriété ou par superstition, a été confirmée par Marc Paul et par les géographes Arabes [3]. Strabon parlera encore dans la suite [4] de cette abstinence.

‹2› Environ 7 pieds 4 pouces, s'il est question de la petite coudée et de la spithame du stade $1111\frac{1}{9}$. G.

‹3› Environ 4 pouces 7 lignes. G.

[1] *De Natur. animal.* lib. XIII, cap. 8. = [2] *Suprà,* pag. 27. = [3] Voyez *Sprengel, Geschichte der wicht. geograph. Endeck.* pag. 323. = [4] *Infrà,* pag. 66.

fleuve nourrit encore la plupart des animaux qui naissent dans le Nil, excepté l'hippopotame; mais Onésicrite prétend qu'on l'y trouve aussi *.

PAGE 707.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 16.*

Selon Aristobule, aucun des poissons de mer, excepté l'alose, le muge et le dauphin, ne remonte le Nil, à cause des crocodiles, au lieu que l'*Indus* reçoit une prodigieuse quantité de poissons de mer de toute espèce. Les petites squilles * remontent jusques à . . . . . ⟨1⟩, et les grandes jusques à l'endroit où l'*Indus* se réunit avec l'Acésine ⟨2⟩.

* Autrement dites *chevrettes.*

Voilà tout ce qu'on raconte sur les animaux de l'Inde. Je reviens à Mégasthène, en prenant de lui ce qu'il me reste à dire pour compléter la division des Indiens en diverses classes.

§. XXXV. Quatrième classe des Indiens.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 53.*

APRÈS les chasseurs et les pâtres *, dit-il, vient la quatrième classe, composée de ceux qui exercent les arts, des revendeurs et des ouvriers de toute espèce. Ils payent un impôt et sont sujets à certains services réglés, excepté les fabricans d'armes et les constructeurs de vaisseaux, qui sont payés et nourris par le roi, pour lequel seul ils travaillent. Les armes fabriquées sont fournies aux soldats par le *stratophylax* ⟨3⟩; et les navires sont loués par l'amiral aux voyageurs et aux marchands.

⟨1⟩ *Jusques à* . . . La lacune que je laisse ici, est remplie dans le texte par le mot ὌΡΟΥΣ, qui, joint au reste (*μέχρι ὄρους ἀναθεῖν*), donneroit ce sens absurde, *remontent jusqu'à la montagne.* Aussi Tyrwhitt pensoit-il que sous ce mot étoit caché le nom de quelque peuple ou canton de l'Inde. L'ancien traducteur Latin, suivi par Xylander, en traduisant, *usque ad montes*, paroît avoir lu au pluriel ὈΡΩ͂Ν. La vraie leçon auroit-elle été, ὌΥΡΩΝ, *jusque chez les URI*, peuple de l'Inde, qui, suivant Pline [1], habitoit près de l'*Indus !* Je n'ose rien affirmer.

⟨2⟩ C'est-à-dire, jusque vers la hauteur de Moultan. G.

⟨3⟩ Ce nom de dignité, dont Strabon se sert ici pour la seconde fois [2], signifie, à la lettre, *gardien du camp*, ou plutôt *de l'armée.* L'ancien traducteur Latin l'a exprimé par *tribunus ;* Xylander, par *exercitui præfectus ;* et l'auteur de la version Italienne, par *commissario del campo.* Il paroît être synonyme de *στρατηγὸς*, *général* ou *chef de l'armée de terre* [3].

[1] Lib. VI, cap. 20. = [2] Voyez *suprà*, tom. IV de la trad. Franç. part. II, pag. 89. = [3] Voyez *Henr. Steph. Thesaur. ling. Græc.* tom. III, pag. 1066.

PAGE 707.
§. XXXVI.
Cinquième classe.

LA cinquième classe est celle des militaires, qui, excepté le temps de la guerre, passent leur vie à s'amuser et à se donner des festins : ils sont entretenus par le trésor royal, à condition de se trouver prêts à marcher, toutes les fois qu'on a besoin d'eux, n'ayant rien à fournir que leur personne.

§. XXXVII.
Sixième classe.
* C'est-à-dire, *inspecteurs.*

LA sixième classe est connue sous le nom d'*éphores* * : leur devoir est d'observer tout ce qui se passe dans le royaume, et d'en instruire en particulier le roi. Les éphores de la ville sont aidés dans l'exercice de leurs fonctions par les courtisanes de la ville; et ceux du camp, par les courtisanes qui suivent les armées. Le roi confie ce ministère à ses meilleurs et plus fidèles sujets.

§. XXXVIII.
Septième classe.

LES conseillers du roi et ceux qui composent sa cour, forment la septième classe : c'est de celle-ci qu'on tire les magistrats, les juges et tous ceux qui ont quelque part dans l'administration du royaume.

Il n'est permis aux individus d'aucune de ces classes de se mêler avec ceux d'une autre classe par des mariages, de changer de profession ou de métier, ou d'en exercer plusieurs à la fois, à moins que ce ne soit quelqu'un de la classe des philosophes ‹1›, qui jouissent de ce privilége à cause de leur vertu.

‹1› Casaubon a déjà observé que Strabon, en disant que les philosophes avoient la faculté de passer à une autre classe, contredit Arrien, selon lequel il n'étoit permis à personne de quitter sa classe, à moins qu'on ne voulût entrer dans celle des philosophes : *μοῦνον σφίσιν ἀνεῖται σοφιστὴν ἐκ παντὸς γένεος γενέσθαι* [1]. Le texte de Strabon est conçu de manière qu'on ne peut le soupçonner d'altération, *πλὴν εἰ τῶν φιλοσόφων τις εἴη*, et les manuscrits ne varient point sur cette leçon. Mais ce qui est bien remarquable, et ce que Casaubon a oublié d'observer, c'est que l'Abréviateur de Strabon, à la place de ces mots, *πλὴν εἰ τῶν φιλοσόφων τις εἴη*, *à moins que ce ne soit quelqu'un de la classe des philosophes*, présente ceux-ci, *πλὴν εἰ φιλοσοφεῖν μόνον*, littéralement, *excepté seulement s'il veut philosopher;* ce qui concilie Strabon avec Arrien, au point qu'il devient difficile de savoir quel est le véritable texte de notre géographe. Si nous considérons la chose en elle-même, et conformément à nos idées religieuses, la manière dont s'expriment Arrien et l'Abréviateur de

[1] *Arrian. Indic.* cap. 12, §. 9.

PAGE 707.
§. XXXIX.
Magistrats et leurs diverses fonctions.

QUANT aux magistrats, les uns sont préposés à la police des marchés, les autres à celle de la ville, d'autres ont l'intendance de la milice.

Les premiers ont [aussi] l'inspection des fleuves, de l'arpentage des terres, et des canaux fermés par des écluses, pour conserver l'eau nécessaire aux arrosemens, et la distribuer également à tous les cultivateurs, comme cela se pratique en Ægypte.

PAGE 708.

A ces mêmes magistrats appartient le soin d'inspecter les chasseurs, et de punir ou de récompenser ceux d'entre eux qui se sont rendus dignes de punition ou de récompense. Ils perçoivent aussi les impôts, et surveillent ceux qui s'occupent de la coupe des forêts, les charpentiers, les forgerons, les mineurs et tous les autres artisans. Ils sont de plus chargés de l'entretien des chemins publics ‹1›, qu'ils divisent de dix en dix stades par une colonne ‹2› qui marque la distance et qui indique les endroits où l'on s'écarte de la route.

Strabon, paroît plus exacte : les Indiens devoient regarder celui qui quittoit sa classe pour entrer dans celle des philosophes, comme un homme qui vouloit consacrer sa vie à la vertu ; et au contraire un philosophe qui passoit à une autre classe, comme un apostat ; de même que, chez nous, il est permis à un laïc de se faire religieux, au lieu qu'un religieux ne peut abandonner son état sans s'exposer au mépris général. Mais si nous comparons la chose à ce qui se passe aujourd'hui dans l'Inde, ce qui vraisemblablement ne diffère point de ce qui s'y passoit anciennement, Strabon a raison de dire qu'il étoit permis aux seuls philosophes, ou Brachmanes, de se mêler des fonctions appartenant à d'autres classes, pourvu qu'on n'entende pas par-là qu'ils abandonnoient leur classe ; ce que ne dit pas non plus le texte. En effet, chez les Indiens d'aujourd'hui, une personne d'une caste inférieure qui oseroit exercer des fonctions réservées aux castes supérieures, seroit regardée comme impie ; mais les lois permettent aux hommes de ces dernières, et notamment aux Bramines, de s'occuper, dans certains cas, des fonctions des castes inférieures, sans perdre pour cela les priviléges attachés à la leur. Aussi y voit-on des Bramines qui servent le prince, non-seulement en qualité de ministres d'état, mais encore comme officiers de l'armée [1].

‹1› La fameuse avenue d'arbres qui s'étend depuis Lahore jusqu'à Agra, dans une longueur de près de 500 milles anglais [2], prouve que les Indiens modernes ont le même soin qu'avoient leurs ancêtres des chemins publics.

‹2› L'usage de ces colonnes subsiste encore dans l'Inde : on en compte soixante-dix sur la route d'Agra à Delhi. Cette route, selon la carte de Rennell, est de 95,500 toises : l'intervalle de chaque colonne peut donc

[1] Voyez *Robertson, Disquisit. concern. India*, Append. not. 1, pag. 345. — [2] *Rennell, Descript. de l'Indost.* tom. II de la traduct. Franç. pag. 63. — Conf. *Robertson, Disquisit. concern. India*, Append. pag. 267.

PAGE 708. Les préposés à la police de la ville se divisent en six colléges, composés chacun de cinq personnes. Le premier a l'inspection de tout ce qui regarde les arts.

Le second reçoit les étrangers, leur assigne des logemens, fait surveiller leur conduite par des hommes qu'il attache à leur suite, les congédie quand ils veulent partir, ou renvoie leurs biens dans leur pays, si la mort les a empêchés d'y retourner; il les fait soigner dans leurs maladies, et enterrer quand ils sont morts.

Le troisième collége tient registre des naissances et des décès, et prend note de l'époque ainsi que du genre de mort de chacun, non-seulement à cause des impôts, mais encore pour que les deux termes de la vie des hommes illustres ou infames soient connus.

Le quatrième collége s'occupe des vendeurs en détail; il inspecte les mesures [et les poids], et règle le débit des fruits de la saison, par des signes qui annoncent au peuple l'heure de la vente de chaque espèce; il ne permet point au même vendeur de débiter deux espèces de denrées, à moins qu'il ne paye double impôt.

Le cinquième collége préside à la vente des objets des arts; il la fait annoncer par des signes convenus, et oblige les vendeurs, sous peine d'une amende, de ne point mêler les vieux avec les nouveaux, mais de les vendre séparément.

Le sixième et dernier collége perçoit la dîme de tout ce qui se débite, et fait punir de mort celui qui frauderoit ce droit.

Telles sont les fonctions particulières à chaque collége; mais tous ensemble ont soin tant des choses qui regardent chaque citoyen personnellement, que de celles qui appartiennent à l'État,

s'évaluer à environ 1364 toises, et cette mesure seroit la valeur du coss. La dixième partie de ce coss répondroit précisément au diaule du stade de 300,000 à la circonférence de la terre, et se rattacheroit ainsi aux mesures établies dans la haute antiquité. G.

telles que la réparation des édifices publics, les marchés et le prix [des choses qu'on y vend], les ports et les temples. PAGE 708.

Les magistrats qui ont l'intendance de la milice, sont divisés de même en six colléges, composés chacun de cinq personnes. Le premier est adjoint à l'amiral ; le deuxième, à celui qui est préposé à l'inspection des chariots traînés par les bœufs et chargés des machines, des munitions de guerre et de bouche, de la nourriture des animaux, en un mot de tout ce qui est nécessaire à l'armée *. Ce deuxième collége fournit encore ceux qui servent dans les camps en qualité de tambours, de trompettes, de palefreniers, d'ingénieurs, et leurs valets. Il expédie au son de la trompette ⟨1⟩ les fourrageurs, et les oblige par des punitions et des récompenses à s'acquitter de leur commission avec promptitude et sûreté. Le troisième collége a soin de l'infanterie; le quatrième, de la cavalerie *; le cinquième, des chars; le sixième, des éléphans.

* Il faut lire τῇ στρατιᾷ, et non pas τῆς στρατείας.

* Je lis ἱππέων au lieu d'ἵππων.

Ces animaux, de même que les chevaux, sont dans les écuries du roi. Les armes aussi sont dans l'arsenal royal : c'est là que chaque soldat [de retour d'une expédition] dépose celles qui lui ont été confiées, de même qu'il fait rentrer son cheval ou son éléphant dans les écuries du roi. PAGE 709.

On conduit les éléphans sans bride *. Les chars sont traînés [jusqu'au camp] par des bœufs ⟨2⟩; l'on y mène les chevaux par le licou, de crainte que, s'ils étoient [long-temps] attelés, leurs jambes ne s'engorgeassent ⟨3⟩, et qu'ils ne perdissent leur feu.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 57*, not. 2.

⟨1⟩ *Au son de la trompette.* Il faut d'abord lire, *πρὸς κώδωνα*, au singulier, comme paroît avoir lu l'ancien traducteur Latin, suivi par Xylander, et ensuite donner au mot *κώδωνα* le sens exprimé par notre version, et non pas le rendre par *tintinnabulum* [une cloche]. Ce mot est employé souvent, il est vrai, dans cette acception ; mais ici il ne peut signifier que *trompette*, comme l'a entendu aussi le traducteur Italien, *con la tromba*. Sophocle veut parler d'une trompette, et non pas d'une cloche, lorsqu'il dit,

Χαλκοστόμου κώδωνος ὡς Τυρσηνικῆς [1].

⟨2⟩ Dans l'Inde, on emploie les bœufs non-seulement pour l'attelage; on les monte encore, comme les chevaux, pour faire des voyages [2].

⟨3⟩ *S'engorgeassent*, *παρεμπίμπρασθαι*. Ca-

[1] *Aj.* vers. 17. = [2] *Thévenot, Voyage aux Indes orientales*, tom. V, pag. 155.

Page 709.

Les chars traînés par des chevaux sont montés par trois personnes : l'une fait l'office de conducteur, les deux autres sont des combattans. Les éléphans portent trois archers et un conducteur ‹1›.

§. XL.
Mœurs et usages des Indiens en général.

Tous les Indiens sont sobres, sur-tout en temps de guerre; ils se bornent alors au strict nécessaire, et retranchent tout ce qui est superflu : aussi sont-ils très-bien disciplinés, et il est extrêmement rare qu'ils commettent des vols.

Mégasthène dit, à ce sujet, que, se trouvant à l'armée du roi Sandrocottus, forte de quatre cent mille combattans, il ne vit jamais la valeur des objets volés excéder la somme de 200 drachmes*; chose d'autant plus étonnante, qu'ils n'ont point de lois écrites : car, dit-il, ils ne savent ni lire ni écrire*, et tout s'administre chez eux à l'aide de la mémoire. Malgré cette ignorance, ils ne laissent pas d'être heureux, et leur bonheur est le fruit de leur simplicité et de leur sobriété. Ils ne boivent de vin que pendant leurs sacrifices; et ce vin est une liqueur faite avec

* Environ 180 fr.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 85.*

saubon s'est trompé en regardant ce mot comme altéré. Il ne diffère du *παρεμπίμπρασθαι* dont se sert Xénophon, qu'en ce qu'il est composé avec deux prépositions (*παρὰ* et *ἐν*), au lieu de l'être avec une. L'un et l'autre signifient *s'engorger;* et quand il s'agit des accidens qui arrivent aux chevaux, ils désignent cette maladie que les maréchaux nomment *les eaux.* Une des causes qui la produisent, est la fatigue d'un long et pénible chemin [1].

‹1› De la manière dont Strabon s'exprime ici, *ὁ δὲ τοῦ ἐλέφαντος ἡνίοχος τέταρτος, τρεῖς δ' οἱ ἀπ' αὐτοῦ τοξεύοντες*, on croiroit qu'il est question de trois archers montés immédiatement sur le dos des éléphans, ou de chars traînés par ces animaux et sur lesquels étoient placés les archers. Ce n'est ni l'un ni l'autre; il veut parler de ces tours nommées par les Grecs *θωράκια [thoracia]*, chargées de trois archers, et que les éléphans portoient sur leur dos. Le conducteur étoit monté sur le cou de l'animal même, pour le diriger; c'est celui qu'on nomme aujourd'hui *le cornac.* Il est vrai qu'Ælien dit expressément que ces trois combattans étoient placés *tantôt sur la tour posée sur l'animal, tantôt même sur le dos nu de l'animal : ἐπὶ τοῦ καλουμένου θωρακίου, ἢ καὶ νὴ Δία τοῦ νώτου γυμνοῦ καὶ ἐλευθέρου* [2], κ. τ. λ. Mais cette seconde manière, quoique très-possible d'ailleurs [3], devoit être fort gênante et très-embarrassante pour des archers.

[1] Voyez *Xénophon, de l'Équitation*, traduct. de M. *Courier*, pag. 79 des notes. = [2] *Ælian. de Natur. animal.* lib. XIII, cap. 9. = [3] Voyez *Buffon, Hist. natur.* tom. IV des Quadrupèdes, pag. 203.

le riz, au lieu d'orge ‹1›. Le mets aussi dont ils font le plus d'usage, est le potage au riz. PAGE 709.

Quant à la simplicité, soit de leurs lois, soit des contrats qu'ils passent entre eux, elle est assez prouvée par le petit nombre des procès*; il n'en existe pas même qui aient pour objet des gages ou des dépôts. Ils confient ces derniers sans les sceller et sans prendre de témoins. La même insouciance se remarque dans leurs maisons, où rien n'est ordinairement gardé.

* Voyez ci-dessus, pag. 47.

Cette conduite annonce sans doute des hommes sages; cependant personne ne sauroit approuver leur coutume d'être toujours seuls dans leurs repas, et de les prendre à l'heure qu'il plaît à chacun, sans avoir, pour dîner et pour souper, un temps réglé et qui soit le même pour tous; ce qui convient mieux à des hommes civilisés et qui vivent en société.

L'exercice qu'ils aiment le plus, consiste dans les frictions; ils les font de diverses manières, mais particulièrement au moyen d'étrilles d'ébène lisses, avec lesquelles ils se frottent le corps.

Leurs funérailles, et leurs tombeaux peu élevés, sont d'une dépense très-médiocre.

Ce qu'on ne peut concilier avec cette parcimonie, c'est leur amour pour la parure : ils portent des habits d'or et des bijoux;

‹1› *Une liqueur faite avec le riz, au lieu d'orge.* Je lis, *ἀπ' ὀρύζης ἀντὶ* ΚΡΙΘΩ͂Ν *συντιθέντας*, au lieu de ΚΡΙΘΙ'ΝΩΝ. Ce vin de riz est ce qu'on nomme aujourd'hui *l'arack.* On tiroit également du sucre une autre liqueur, connue aujourd'hui sous le nom de *rum* et dont nous avons déjà parlé [1]. Ce qui suit immédiatement dans le texte, *ὄρυζαν ῥοφητὴν*, je l'ai rendu par *potage au riz*, parce que cette expression, *ῥοφητὴ*, ne se dit en grec que des préparations culinaires assez liquides pour qu'on puisse les avaler presque sans le secours de la mastication. Cependant la manière dont s'exprime ailleurs [2] ce même Mégasthène, qui fournit à Strabon tout ce que celui-ci dit de la nourriture des Indiens, peut faire croire que si le riz préparé de ces peuples n'étoit point ce que les Orientaux appellent aujourd'hui du nom de *pilau*, et dont ils font un si fréquent usage, il s'en rapprochoit beaucoup et en avoit au moins la consistance. Mégasthène ajoute [3] que les Indiens commençoient leur repas par ce plat de riz; et cet usage est encore aujourd'hui suivi par la plupart de ceux qui aiment cet aliment.

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 60, not. 1. = [2] Apud *Athen.* lib. IV, pag. 153. = [3] *Ibid.*

Page 709. ils s'habillent de toiles fines brodées de diverses couleurs, et se font suivre par [des hommes qui portent] des parasols. Comme ils font un grand cas de la beauté, ils emploient tout ce qui peut les embellir *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 39.*

Mais ils ne considèrent pas moins la vérité et la vertu. De là vient qu'ils ne regardent point la vieillesse comme un privilége pour exiger des honneurs, si elle n'est point accompagnée de la sagesse.

Ils épousent plusieurs femmes, qu'ils achètent de leurs parens au prix d'une couple de bœufs pour chacune. Ils les prennent, les unes comme simples servantes, les autres pour le plaisir et pour avoir des enfans; et, à moins qu'ils ne les contraignent d'être

Page 710. chastes, elles peuvent se prostituer.

Aucun d'eux ne se couronne pendant qu'il sacrifie, qu'il fait des libations, ou qu'il brûle des parfums sur les autels. Ils étranglent les victimes, au lieu de les égorger, pour qu'elles soient offertes entières et sans aucune défectuosité à la divinité.

Ils punissent les faux témoins, en leur faisant couper les extrémités du corps. Celui qui mutileroit quelqu'un d'un membre, non-seulement subiroit la loi du talion, mais seroit de plus condamné à avoir les mains coupées. Si c'étoit un artisan qu'il eût privé d'une main ou d'un œil, il seroit condamné à mort <1>.

Si l'on en croit Mégasthène, aucun Indien ne se sert d'esclaves; mais Onésicrite attribue cette particularité aux seuls habitans du pays de *Musicanus* *, et la considère d'ailleurs comme une excellente

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 46.*

<1> Strabon, d'après Onésicrite, a déjà dit [1] quelque chose des lois des Indiens; il en parle encore ici d'après Mégasthène. De l'un, comme de l'autre, il n'a pris que ce qui lui a paru le plus raisonnable. Mais Nicolas de Damas rapporte une loi de ce même peuple fort singulière; selon lui, lorsqu'un homme s'étoit rendu coupable du plus grand délit, le roi, pour le punir, lui faisoit couper les cheveux, parce que, dit-il, cette peine étoit regardée comme la dernière des ignominies, *ὡς ἐσχάτης οὔσης ταύτης ἀτιμίας* [2].

[1] *Suprà*, pag. 47. = [2] *Voyez* Πρόδρομ. Ἑλληνικ. Βιβλιοθ. pag. 277 de mon édition.

coutume, de même qu'il fait l'éloge de plusieurs autres usages propres à ce pays, gouverné, dit-il, par des lois très-sages. PAGE 710.

§. XLI. Genre de vie de leurs rois.

LE service intérieur du roi est fait par des femmes, qu'il achète de même de leurs parens. Les gardes-du-corps et les autres militaires se tiennent hors du palais. Celle de ces femmes qui tueroit un roi ivre ‹1›, recevroit pour récompense l'honneur d'être épousée par son successeur. Ce sont les fils du prince qui succèdent au trône. Le roi ne repose jamais pendant le jour; la nuit même, il est obligé de changer souvent de lit, de crainte de quelque trahison.

Outre les expéditions militaires ‹2›, le roi ne se montre en public que dans trois occasions différentes.

La première, lorsqu'il sort pour administrer la justice. Il passe la journée à entendre les procès, sans être distrait de cette occupation, pas même par le soin de son corps; car, lorsque l'heure qu'il y consacre arrive, il n'en continue pas moins de juger, se faisant faire en même temps des frictions avec des étrilles par quatre frotteurs qui se tiennent autour de lui.

La seconde sortie du roi a lieu lorsqu'il va offrir des sacrifices aux dieux;

La troisième, lorsqu'il se rend à la chasse, qui a l'air d'une bacchanale *. Il y va entouré de femmes, autour desquelles sont rangés ses gardes. Tout le chemin par où il doit passer, est fermé des deux côtés par des cordeaux : celui qui oseroit les franchir et s'avancer jusqu'aux femmes, seroit puni de mort.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 8.*

‹1› Par la raison que les lois y défendoient au souverain de s'enivrer [1].

‹2› *Outre les expéditions militaires, le roi ne se montre &c.* Le texte, τῶν ΓΕ ΜΗΝ κατὰ πόλεμον ἐξόδων, μία μέν ἐστιν, κ. τ. λ. dit toute autre chose, comme le prouvent les anciennes versions qui l'ont rendu littéralement. Xylander seul en a compris le sens, *præter exitum regis ad bellum*, sans avertir si c'étoit d'après une variante ou d'après une correction qu'il traduisoit ainsi. Les manuscrits ne nous offrent aucun secours; mais la correction est on ne peut pas plus facile, τῶν ΤΕ ΜΗ κατὰ πόλεμον ἐξόδων μία μέν ἐστιν.

[1] *Ctesias* apud *Athen.* lib. X, pag. 434.

PAGE 710.

Le roi est précédé par des tambours et des trompettes. Dans les parcs, il chasse en tirant de l'arc de dessus une estrade, et il a à côté de lui deux ou trois femmes armées. Dans les lieux ouverts, il fait la chasse monté sur un éléphant : les femmes de sa suite sont montées les unes sur des chars, les autres sur des chevaux, et quelques-unes même sur des éléphans; elles l'accompagnent également dans ses expéditions militaires, étant exercées dans le maniement de toute sorte d'armes.

Toutes ces coutumes nous paroîtront bien étranges, si nous les comparons aux nôtres; mais Mégasthène en raconte de bien plus extraordinaires. Il dit, par exemple, que, chez les habitans du Caucase, le commerce des deux sexes se fait en public; qu'ils se nourrissent de la chair de leurs parens [a].

[a] *Voyez* Hérodote, lib. III, §. 38 et 99.

Il parle encore de cercopithèques; [ce sont des singes à queue] qui grimpent sur des précipices et en font rouler de grosses pierres sur ceux qui les poursuivent.

§. XLII. Animaux et hommes fabuleux de l'Inde.

SELON lui, la plupart de nos animaux domestiques se trouvent sauvages dans l'Inde: on y voit des chevaux avec une tête de cerf surmontée d'une seule corne <1>; des roseaux droits de la longueur de trente orgyies, et des roseaux rampans qui en ont cinquante. Quelques-uns de ces roseaux ont trois coudées de circonférence <2>; d'autres en ont le double.

PAGE 711.

<1> Cet animal, vrai ou fabuleux, paroît être le même que l'*âne d'Inde* d'Aristote [1], ou le *cartazonus* d'Ælien [2]. Ctésias [3] le nomme *âne sauvage;* selon cet historien, il est aussi et même plus grand qu'un cheval, et porte sur le front une corne de la longueur d'une coudée.

<2> Le texte porte *διάμετρον, diamètre.* J'ai préféré à cette leçon celle du manuscrit de Médicis, *περίμετρον, circonférence,* de même que j'ai substitué à *τετραπλάσιον, le quadruple,* celle de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, *διπλάσιον, le double.* Ces corrections du texte sont au moins nécessaires pour adoucir les exagérations de Mégasthène, et pour l'accorder d'ailleurs avec Ctésias [4], selon lequel le circuit de ces roseaux étoit tel, qu'il falloit deux hommes pour l'embrasser.

— Marc-Paul, Turner, et d'autres voya-

[1] *Histor. animal.* lib. II, cap. 2. = [2] *De Natur. animal.* lib. XVI, cap. 20. — *Voyez* aussi *Bochart, Hierozoïc.* lib. III, cap. 26. = [3] Apud *Phot.* cod. LXXII, pag. 154. = [4] *Ibid.* pag. 144.

Enfin, en se laissant aller jusqu'à débiter des fables; il dit qu'il y a des hommes de cinq et de trois spithames <1>, dont quelques-uns, au lieu de nez, n'ont que deux ouvertures au-dessus de la bouche; que les hommes de trois spithames font la guerre aux grues, ce qu'Homère avoit également remarqué [a] : il parle aussi des combats qu'ils livrent à des espèces de perdrix aussi grosses

PAGE 711.

[a] Iliad. lib. III, v. 6.

geurs, parlent de ces énormes roseaux qui croissent dans les parties les plus septentrionales de l'Inde; mais ces auteurs sont plus modérés que Mégasthène : Turner dit en avoir vu de trente pieds de haut dans le Tibet. G.

<1> *De cinq et de trois spithames.* Ctésias [1] dit que la taille ordinaire des pygmées étoit d'une coudée et demie, ce qui fait trois spithames ou empans; et que les plus grands avoient jusqu'à deux coudées, c'est-à-dire, quatre spithames. Cet historien, quoique ami des fables, ne dit cependant rien de leurs combats en bataille rangée avec les grues et les perdrix. Il ajoute seulement qu'ils font la chasse aux lièvres et aux renards, et que le roi des Indes tient à sa suite trois mille de ces pygmées, parce qu'ils sont très-habiles à tirer de l'arc; on voit par-là qu'il les plaçoit, comme Mégasthène, aux Indes, et non pas en Æthiopie vers les sources du Nil, comme Aristote [2] et d'autres écrivains. Ménéclès s'accorde aussi avec Mégasthène pour ce qui regarde les grues et les perdrix, objet des poursuites des pygmées; mais un autre historien prétend que ces derniers, montés sur des perdrix, combattoient les grues [3]. Pline leur donne pour monture des boucs et des beliers [4] : ce qu'on peut expliquer en quelque façon par ce que dit Ctésias; savoir, que les chevaux des pygmées ne sont pas plus grands que des beliers. Aristote [5] donne aussi à ces êtres de petits chevaux; mais il garde le silence sur leurs prétendus combats. Selon Buffon [6], ces fables, tout absurdes qu'elles sont, cachent une vérité, qu'il croit découvrir dans ce qu'on raconte des nains de l'Éthiopie nommés *Pechiniens*, et de ceux de Madagascar, connus sous le nom de *Quimos* : l'arme favorite de ces derniers est la zagaie et le trait; ce qui paroît confirmer ce qu'en dit Ctésias. Mais peut-être seroit-il plus sûr de se tenir à une autre conjecture du même naturaliste [7], qui pense que les pygmées ne sont que des singes, que les Macédoniens auront pris pour des hommes, comme ils les ont pris en effet pour tels, lorsqu'ils étoient dans les terres du roi Taxile [8]. On sait que ces animaux font une guerre continuelle aux oiseaux, et qu'ils cherchent à surprendre leur nichée. Il n'est donc pas étonnant qu'ils attaquent les grues, qu'ils cherchent à enlever leurs œufs et leurs petits, et qu'ils éprouvent de leur part une résistance qui a l'air d'un combat. Quant aux perdrix grosses comme des oies, et exposées de même aux attaques des pygmées, le même naturaliste [9] soupçonne que c'étoient des espèces d'outardes, que les Macédoniens avoient prises pour des perdrix. Strabon dans la suite [10] dira que ces perdrix sont plus grosses que des vautours.

[1] Apud *Phot.* cod. LXXII, pag. 145. == [2] *Histor. animal.* lib. VIII, cap. 12. == [3] Apud *Athen.* lib. IX, pag. 390. == [4] *Plin.* lib. VII, cap. 2. == [5] *Ubi suprà.* == [6] *Histoire naturelle, Matières générales,* tom. XXII, pag. 79-91, édit. de 1799. == [7] *Ibid. Oiseaux,* tom. XIV, pag. 197. == [8] *Strab.* suprà, *pag. 37.* == [9] *Buffon, ibid.* tom. III, pag. 18. == [10] *Infrà*, pag. 92.

PAGE 711. que des oies. Ces hommes cherchent et détruisent les œufs des grues qui pondent dans ce pays ; aussi n'y trouve-t-on nulle part ni œufs ni poussins de ces oiseaux. On a vu souvent, dit-il, tomber des grues qui portoient encore la pointe de fer dont elles avoient été percées dans cette guerre.

Ce qu'il rapporte des *Énotocœtes* *, des hommes sauvages et d'autres êtres monstrueux, n'est pas moins fabuleux. Ces hommes, qu'on n'a pu conduire chez Sandrocottus, parce qu'ils se laissent mourir de faim, ont, dit-il, les talons des pieds devant, et la plante et les orteils derrière. On amena à ce prince d'autres hommes apprivoisés, habitant près des sources du Gange. Ces hommes [dont il parle comme les ayant vus lui-même*] n'ont, au lieu de bouche, que certaines petites ouvertures par lesquelles ils se nourrissent, en humant la vapeur des viandes rôties et l'odeur des fruits et des fleurs ‹1›. Comme ils détestent les mauvaises odeurs, il est difficile de les conserver en vie, sur-tout dans un camp.

* *Voyez* plus bas.

* *Voyez* plus haut, *pag. 71.*

Quant aux autres [choses singulières], il nous dit avoir entendu dire aux philosophes qu'il existe des hommes *Ocypodes* *, qui courent plus vîte que les chevaux ; des *Énotocœtes* à qui les oreilles vont jusqu'aux pieds, de manière qu'ils peuvent s'y coucher tout de leur long et y dormir ; que ces hommes sont si vigoureux, qu'ils peuvent arracher des arbres et rompre des cordes de nerf.

* Légers à la course.

C'est encore d'après ces philosophes qu'il parle des *Monommates* *, [c'est-à-dire, des hommes] qui n'ont qu'un œil planté au milieu du front, qui ont des oreilles de chien, des cheveux hérissés,

* *Voyez* tom. I de la trad. Française, *pag. 95*, et tom. III, *pag. 34.*

‹1› Cette même fable de Mégasthène a été renouvelée par des voyageurs du XIII.e siècle, au sujet d'un prétendu peuple voisin des Samojèdes et nommé *Parossites.* Ils avoient la bouche et l'estomac si étroits, qu'ils ne pouvoient y introduire aucune nourriture solide ; ils ne vivoient que de la vapeur des mets cuits [1].

[1] Voyez *Sprengel, Geschichte der wicht. geograph. Endeck.* pag. 283.

hérissés, et la poitrine velue. Quant à ceux qui n'ont point de nez, ils mangent cru, dit-il, tout ce qu'ils trouvent, et meurent tous avant de parvenir à la vieillesse; leur lèvre supérieure est beaucoup plus longue que celle de dessous. PAGE 711.

Pour ce qui est des Hyperboréens, qui vivent mille ans, il répète ce que Simonide, Pindare et d'autres mythologues en ont dit.

C'est encore une fable que la pluie de cuivre dont parle Timagène. Après, dit-il, que ce métal est tombé du ciel en petites gouttes comme de l'eau, on le racle de dessus la surface de la terre. Ce que dit Mégasthène est plus probable; savoir, que les fleuves y charrient des paillettes d'or [a], dont le roi tire un grand revenu; car cela arrive de même en Ibérie [b].

[a] *Voyez* Rennell, Descript. de l'Indost. tom. II de la traduction Française, pag. 63.

[b] *Voyez* Strab. tom. I de la traduct. Française, pag. 419.

§. XLIII.

Philosophes de l'Inde, leurs diverses sectes, et leur manière de vivre.

EN parlant des philosophes, il dit que ceux qui habitent les montagnes, rendent des honneurs religieux à Bacchus, et montrent, comme autant d'indices [de l'arrivée de ce dieu chez eux], la vigne sauvage qui ne vient que dans ce pays, le lierre, le laurier, le myrte, le buis, et d'autres arbres toujours verdoyans, dont aucun ne croît au-delà de l'Euphrate [à l'orient], si ce n'est quelques-uns que l'on cultive dans les jardins, et qu'on ne peut y conserver qu'avec bien des précautions.

Ce qui prouve encore, dit-il, l'attachement de ces philosophes au culte de Bacchus, c'est qu'ils portent des robes de toile, ont la tête ceinte d'un bandeau, se parfument, s'habillent d'étoffes de diverses couleurs, et que leurs rois ne sortent qu'au son des tambours et des trompettes *. PAGE 712.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 8.*

Quant aux philosophes qui habitent la plaine, ils honorent Hercule.

Tous ces récits ne sont que des fables, comme il est facile de le prouver par plus d'une raison, et notamment par ce qui est dit de la vigne et du vin : car, au-delà de l'Euphrate, l'Arménie, toute la Mésopotamie, ensuite la Médie, la Perse et la

PAGE 712. Carmanie, passent pour des pays dont une grande partie est riche en vignobles et produit de bon vin.

Mégasthène fait encore une autre division des philosophes en deux espèces : il appelle les uns du nom de *Brachmanes*, les autres de celui de *Garmanes* ‹1›.

Les Brachmanes jouissent de plus de considération, comme étant des hommes chez lesquels on remarque une plus grande conformité de sentimens ‹2›. Un Brachmane est à peine conçu, que déjà des hommes instruits prennent soin de lui. Ces hommes vont chez les femmes enceintes, et paroissent user de charmes pour qu'elles aient des enfans vertueux ; mais ces prétendus enchantemens ne sont en effet que de sages conseils qu'ils leur donnent

‹1› J'ai suivi, à l'exemple de M. Tzschucke, la leçon de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393 : on y lit Γαρμάνας, *Garmanes*, au lieu de Γερμᾶνας, *Germanes*. Néanmoins je préfère Σαρμάνας, *Sarmanes*, nom que Clément d'Alexandrie [1] donne à ces philosophes.

‹2› *Les Brachmanes ..... conformité de sentimens :* Τοὺς μὲν οὖν Βραχμᾶνας ΕΥ̓ΔΟΚΙΜΕΙ͂Ν· ΜΑ͂ΛΛΟΝ ΓἈΡ ΚΑἸ ὉΜΟΛΟΓΕΙ͂Ν ἘΝ τοῖς δόγμασιν. Ce texte n'est pas fort clair. Xylander l'a rendu par ces mots : *Præstare autem Brachmanas alteris, quòd eorum decreta magis sint consentanea.* S'il n'a point trouvé dans le texte le sixième mot écrit deux fois, il a cru au moins qu'il falloit le répéter : τοὺς μὲν οὖν Βραχμᾶνας ΕΥ̓ΔΟΚΙΜΕΙ͂Ν ΜΑ͂ΛΛΟΝ · ΜΑ͂ΛΛΟΝ ΓἈΡ ΚΑἸ κ. τ. λ. L'ancien traducteur Latin dit : *Sed præcipuè Bragmanas probat, quòd cum Græcis in opinionibus concordent ;* et le traducteur Italien : *I Bracmani sono avuti in buon conto, perciochè piu s'accordano con l'opinioni dei Greci.* De ces deux versions singulières, la première représente ce texte : Τοὺς μὲν οὖν Βραχμᾶνας ΕΥ̓ΛΟΓΕΙ͂ ΜΑ͂ΛΛΟΝ · ΚΑἸ ΓἈΡ ὉΜΟΛΟΓΕΙ͂Ν ΤΟΙ͂Σ ἝΛΛΗΣΙΝ ἘΝ τοῖς δόγμασιν : c'est-à-dire, *Mégasthène loue surtout les Brachmanes, par la raison que leurs opinions s'accordent avec celles des Grecs.* La version Italienne suppose celui-ci : Τοὺς μὲν οὖν Βραχμᾶνας ΕΥ̓ΔΟΚΙΜΕΙ͂Ν · ΜΑ͂ΛΛΟΝ ΓἈΡ ΚΑἸ ὉΜΟΛΟΓΕΙ͂Ν ΤΟΙ͂Σ ἝΛΛΗΣΙΝ ἘΝ κ. τ. λ. *Les Brachmanes sont fort considérés, par la raison que leurs opinions s'accordent plus avec celles des Grecs.* Il ne faut cependant pas croire que ces deux versions soient calquées sur des variantes du texte dans lesquelles il étoit question du parallèle des opinions des philosophes Indiens avec celles des philosophes de la Grèce, parallèle que nous trouverons un peu plus bas [2] : ces deux traducteurs n'ont fait que paraphraser, chacun à sa manière, ce qui leur avoit paru obscur dans le texte. J'ai suivi dans ma version le texte que représente la version de Xylander, et dont la construction m'a paru plus conforme au génie de la langue Grecque. Si, en retranchant de ce texte la préposition ἘΝ, on lisoit... ὉΜΟΛΟΓΕΙ͂Ν τοῖς δόγμασιν, on auroit ce sens, qui est peut-être le véritable : *Les Brachmanes jouissent de plus de considération, comme étant des hommes dont la vie est plus conforme à leurs opinions.*

[1] *Stromat.* lib. 1, pag. 305. = [2] Pag. 76.

pour leur bien et celui de leur fruit. Celles qui montrent le plus d'empressement à écouter et à suivre ces conseils, passent aussi pour être les plus heureuses en enfans. Dès que ceux-ci sont venus au monde, on les confie successivement à divers instituteurs, en choisissant toujours les plus habiles à mesure que les élèves avancent en âge. Page 712.

Ces philosophes se tiennent dans un bois situé devant la ville et entouré d'une médiocre enceinte. Là, couchés sur des paillasses couvertes de peaux d'animaux, ils mènent une vie très-frugale : ils ne mangent point de tout ce qui a vie ; ils s'abstiennent du commerce des femmes, et passent leur temps à discourir sur des matières sérieuses. Ils admettent aussi les étrangers à leurs entretiens : mais pendant tout ce temps l'auditeur ne peut ni parler, ni tousser ou cracher ; autrement il est chassé pour ce jour de l'auditoire, comme un homme qui ne sait point se maîtriser.

Après trente-sept ans* de cette vie passée en commun, il est permis à chaque Brachmane de se retirer, et d'aller vivre chez lui avec plus de liberté. Il peut alors porter une robe de toile fine ; orner ses mains et ses oreilles de bijoux d'or, pourvu qu'ils ne soient pas d'un grand prix ; manger de la chair des animaux, excepté de ceux qui travaillent pour l'homme, en s'abstenant seulement de mets fortement assaisonnés ; épouser plusieurs femmes ‹1›, dans le dessein d'avoir plusieurs enfans qui puissent être un jour les imitateurs de ses vertus, et lui tenir lieu de serviteurs, les Brachmanes n'étant pas dans l'usage d'avoir des esclaves*.

* Plus bas, *pag. 79*, il dira *quarante*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 46 et 68*.

Les Brachmanes n'initient point leurs épouses dans leur philosophie ; de peur [disent-ils] qu'elles ne profanent leurs dogmes en les communiquant aux étrangers, si elles sont vicieuses, ou qu'elles ne quittent leurs époux, si elles deviennent philosophes :

‹1› Cette singulière permission a l'air d'une dérision : en supposant qu'un homme, à l'époque de son entrée chez les Brachmanes, eût vingt ans, il devoit être, après trente-sept ans d'exercice, près de la soixantième année de son âge.

PAGE 712. car celui qui méprise la douleur et le plaisir, et qui a de l'indifférence pour la vie ou pour la mort, ne consentiroit jamais à vivre sous la dépendance d'un autre ; et telle est la conduite de tout homme ou de toute femme qui professe la vertu.

PAGE 713. Quant à la mort, ils en parlent souvent : ils regardent la vie de ce monde comme un état semblable à celui d'un enfant qui est encore dans le sein de sa mère, et ils pensent que, pour ceux qui ont suivi les préceptes de la philosophie, la mort est comme une génération [et une entrée] à la vie véritablement heureuse ; aussi s'exercent-ils, pendant qu'ils vivent, dans tout ce qui peut inspirer le mépris de la mort. Il n'y a, disent-ils, ni bien ni mal [proprement dit] dans tout ce qui arrive à l'homme : autrement les mêmes choses ne réjouiroient point les uns pendant qu'elles affligent les autres, et les mêmes hommes, variant sans cesse dans leurs affections, selon les rêves de leur imagination, ne trouveroient pas dans les mêmes objets, tantôt un sujet de joie, et tantôt un sujet de tristesse.

En matière de physique, leurs opinions, dit Mégasthène, montrent une grande simplicité ; car ils sont plus propres à mettre en pratique les préceptes de la philosophie, qu'à rendre raison des phénomènes de la nature, qu'ils expliquent en grande partie par des fables. Ils s'accordent néanmoins sur plusieurs points avec les Grecs.

Ils croient, par exemple, comme ces derniers, que le monde a eu un commencement, et qu'il aura une fin ; qu'il est d'une figure sphérique, et que celui qui l'a créé et qui le gouverne, le pénètre par-tout ; que les principes de l'univers sont différens du principe constitutif du monde, qui est l'eau ; qu'outre les quatre élémens, il existe une cinquième substance, de laquelle ont été créés le ciel et les astres ; que la terre occupe le centre de l'univers ‹1›.

‹1› On a déjà observé que la doctrine des Bramines d'aujourd'hui est, sur plusieurs points, conforme à celle des philosophes stoïciens de la Grèce [1]. Strabon nous apprend

[1] *Robertson, Disquisit. on ancient India,* Append. pag. 336.

Ils ont encore les mêmes opinions que les Grecs sur la nature de la liqueur séminale, sur celle de l'ame, et sur plusieurs autres choses ; et ils entremêlent tout cela, à la manière de Platon, avec des fables concernant l'immortalité de l'ame, les jugemens qui ont lieu dans les enfers, et autres croyances de cette espèce. Voilà ce que Mégasthène raconte des Brachmanes. PAGE 713.

Quant aux Garmanes, les plus honorés d'entre eux sont connus, dit-il, sous le nom d'*Hylobii* *: ils vivent dans les bois, et se nourrissent des feuilles et des fruits d'arbres sauvages, dont les écorces leur servent d'habillement. Ils s'abstiennent du commerce des femmes et de l'usage du vin. Ils sont en correspondance avec les rois, qui les envoient consulter sur les causes des événemens, et qui, [d'après leurs conseils et] au moyen de leur ministère, pratiquent tout ce qui regarde le culte divin.

* C'est-à-dire, *hommes vivant dans les bois.*

Après les *Hylobii*, les plus considérés sont ceux qui exercent la médecine ; ce sont des personnes spécialement occupées de cette partie de la philosophie qui a pour objet l'homme. Ils mènent aussi une vie frugale, sans cependant habiter les bois. Leur nourriture se compose de riz et de farine d'orge ; personne ne leur refuse ces alimens, lorsqu'ils les demandent, et tout le monde s'empresse à leur donner l'hospitalité.

ici qu'il en étoit de même de celle des anciens Brachmanes. En effet, comme ceux-ci, les stoïciens croyoient que le monde a eu un commencement, et qu'il aura une fin ; qu'il est d'une figure sphérique, dont le centre est occupé par la terre. Ils faisoient une distinction entre *élémens* [στοιχεῖα] et *principes* [ἀρχαὶ] ; par ces derniers ils entendoient la matière brute, et un être nommé *Nature, Ame, Intelligence, Dieu*, qui la mettoit en mouvement, et qui la vivifioit en la pénétrant partout. Ils distinguoient de même le *monde* [κόσμος] d'avec l'*univers* [πᾶν ou σύμπαν], qui étoit ce même monde avec le vide qui l'entoure [1]. Quant à la cinquième substance que les Brachmanes ajoutoient aux quatre élémens, elle paroît être la partie du feu la plus fine et la plus déliée, à laquelle les philosophes de la Grèce donnoient le nom d'*æther*, et de laquelle, comme dit Cicéron, étoient formés les corps célestes : *Ex æthere innumerabiles flammæ siderum existunt, quorum est princeps sol . . . . deinde reliqua sidera magnitudinibus immensis* [2].

[1] *Tiedemann, System. der stoisch. Philosoph.* part. II, pag. 28-87. = [2] *Cicer. de Natur. Deor.* lib. II, cap. 36.

PAGE 713. Ils possèdent des remèdes pour rendre fécondes les femmes, pour leur faire faire des enfans mâles ou femelles. Ils traitent les maladies par des moyens diététiques plutôt que par des médicamens. Ils n'emploient de ceux-ci que les linimens et les cataplasmes ; ils regardent le reste comme propre à faire du mal [plutôt que du bien].

Ces médecins, ainsi que les *Hylobii*, s'exercent à supporter patiemment les fatigues et les douleurs : on en voit qui restent immobiles dans la même position pendant une journée entière.

Il existe encore une autre espèce de philosophes, dont les uns s'occupent de divinations et d'enchantemens, sont versés dans la connoissance de tous les rites et de tous les usages qu'on observe
PAGE 714. à l'égard des morts, et vont mendiant par les villes et les villages : les autres sont plus instruits et plus polis ; mais ils ne contribuent pas moins à favoriser la croyance vulgaire sur l'enfer, comme une doctrine qui tend à contenir les hommes dans les devoirs de la piété et de la religion. Quelques-uns sont suivis même par des femmes, qui philosophent avec eux, et qui, comme eux, s'abstiennent des plaisirs de l'amour.

Aristobule dit avoir connu à *Taxila* deux de ces philosophes de la secte des Brachmanes. Le plus vieux avoit la tête rasée, le plus jeune portoit sa chevelure, et tous deux étoient suivis par des disciples. Ils passoient leur temps dans le marché, étoient regardés comme des hommes propres à donner de bons conseils, et jouissoient d'une telle considération, qu'il leur étoit permis de prendre et d'emporter, sans payer, tout ce qui leur faisoit plaisir parmi les choses qu'on y vendoit. Ceux des marchands qu'ils abordoient, leur versoient sur la tête de l'huile de sésame en telle quantité, qu'elle couloit jusque sur leurs yeux ; et comme il y avoit beaucoup de cette graine ainsi que du miel, les philosophes prenoient de l'une et de l'autre, en faisoient des gâteaux, et s'en nourrissoient gratuitement.

Ces deux Brachmanes furent admis un jour à la table d'Alexandre: après avoir soupé, ils se retirèrent dans un lieu voisin, où ils prêchèrent la patience. Le plus vieux, se couchant sur le dos, endura long-temps la chaleur du soleil ou l'incommodité de la pluie; car c'étoit au commencement du printemps, qui est l'époque des pluies: l'autre s'exerça à se tenir sur un seul pied, tenant dans ses deux mains une perche élevée, longue d'environ trois coudées. Lorsqu'il se sentoit fatigué, il changeoit de position en se mettant sur l'autre pied; il passa ainsi une journée toute entière. Page 714.

Ce jeune Brachmane se montra beaucoup plus rigide que l'autre. Après avoir suivi fort peu de temps Alexandre, il retourna chez lui; et lorsque ce prince voulut le faire revenir, il répondit que c'étoit à Alexandre à venir le trouver, s'il avoit besoin de lui. L'autre, au contraire, accompagna toujours Alexandre, prit d'autres habits et embrassa un nouveau genre de vie; et quand on lui reprochoit ce changement, il répondoit qu'il avoit accompli les quarante ans * d'exercice auxquels il s'étoit engagé. Alexandre fit des présens aux enfans de ce Brachmane.

* Ci-dessus, *pag. 75*, le texte porte *trente-sept ans.*

§. XLIV.

Coutumes singulières des habitans de *Taxila.*

Aristobule rapporte encore quelques autres coutumes singulières de la ville de *Taxila.* Telle est celle des parens qui, n'ayant point les moyens d'établir leurs filles, les mènent à la place publique, où, après que le peuple a été convoqué au son du tambour et de la trompette * (instrumens dont ils se servent aussi dans les combats), la jeune personne montre son corps à qui veut l'examiner, en relevant sa robe, d'abord par derrière et ensuite par devant. Si elle plaît à quelqu'un, celui-ci convient d'un prix quelconque, et la prend pour sa femme.

* Littéralement, *du buccin, κόχλῳ.*

Tel est encore l'usage de jeter aux vautours les cadavres des morts. Celui d'avoir plusieurs femmes leur est commun avec d'autres peuples. Il dit avoir entendu dire que chez quelques Indiens les femmes se laissoient brûler avec leurs maris morts*, et

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 39*, not. 4.

PAGE 714. que la femme qui ne se conformoit point à cet usage, étoit déshonorée ‹1›. Ce récit a été aussi confirmé par d'autres écrivains.

§. XLV. Autres particularités sur les philosophes, et notamment sur Calanus.

ONÉSICRITE rapporte qu'Alexandre l'envoya vers les sophistes pour conférer avec eux. On avoit dit à ce prince qu'ils étoient nus, qu'ils s'exerçoient à endurer les fatigues, qu'ils jouissoient

PAGE 715. d'une grande considération, qu'ils ne se rendoient à l'invitation de personne, mais qu'on étoit obligé d'aller chez eux lorsqu'on desiroit assister à leurs exercices ou à leurs entretiens. D'après ces informations, Alexandre, jugeant qu'il ne lui convenoit ni d'aller chez eux, ni de les forcer, contre leurs usages, à venir chez lui, leur envoya Onésicrite.

Celui-ci trouva à 20 stades de la ville quinze hommes nus, les uns debout, les autres assis ou couchés en diverses postures: chacun d'eux restoit immobile dans la même position jusqu'à la fin du jour, et rentroit alors dans la ville. Ce qui parut le plus pénible à Onésicrite, ce fut d'être exposé constamment au soleil, dont l'ardeur étoit si forte, que qui que ce fût ne pouvoit guère, pendant le milieu du jour, marcher les pieds nus sur le sol.

Il conversa avec un de ces Brachmanes nommé *Calanus*, le même qui suivit Alexandre jusqu'en Perse, et qui finit ses jours en se brûlant sur un bûcher, suivant l'usage de son pays. Il étoit alors couché sur des pierres. Onésicrite l'aborda, et, après l'avoir salué, lui dit qu'il étoit envoyé par le roi pour entendre leurs sages discours et lui en faire le rapport; qu'il étoit prêt à l'écouter, si rien ne l'empêchoit de lui accorder cette faveur. Calanus, voyant qu'Onésicrite portoit un manteau et avoit la tête couverte d'un chapeau et les pieds chaussés, se moqua d'abord de lui; ensuite il lui tint le discours suivant:

‹1› Elle étoit condamnée, selon Diodore de Sicile, à rester veuve pour le reste de sa vie; et il lui étoit défendu d'assister aux sacrifices et aux autres cérémonies religieuses [1].

[1] *Diodor. Sicul.* lib. XIX, cap. 33.

« Anciennement

« Anciennement toute la terre étoit pleine de farine de froment et d'orge ‹1›, comme elle l'est aujourd'hui de poussière. » Les fontaines donnoient, les unes de l'eau, les autres du lait » ou du miel, quelques-unes du vin, et quelques autres de l'huile. » Rassasiés par cette abondance, les hommes se portèrent à la » luxure et à l'insolence; Jupiter, indigné d'un tel état de choses, » fit disparoître tous ces biens, et condamna les hommes à se » les procurer par le travail. Bientôt la modération et les autres » vertus, renaissant sur la terre, ramenèrent l'abondance, qui » commence de nouveau à produire la satiété et l'insolence; » de façon que l'on court grand risque de perdre encore ces » biens. » PAGE 715.

Après ce discours, Calanus proposa à Onésicrite, s'il vouloit l'écouter, de se déshabiller, et de se coucher nu sur les mêmes pierres [que lui]. Onésicrite se trouvant fort embarrassé d'une pareille proposition, Mandanis *, le plus vieux et le plus instruit des Brachmanes, prit la parole. Il reprocha d'abord à Calanus la manière insolente dont il venoit de traiter l'étranger, sur-tout après avoir censuré lui-même l'insolence; puis il fit approcher Onésicrite, et lui parla en ces termes :

* Plutarque (*in Alexand.* §. 65) et Arrien (*Exped. Alexand.* lib. VII, cap. 2) le nomment *Dandamis.*

« J'admire votre prince de ce que, gouvernant un empire si

‹1› Cette époque ressemble fort à l'*âge d'or* des Grecs [1]. Au moins est-il certain que dans les écrits des Indiens il est question de quatre époques ou périodes qui ne diffèrent des quatre âges des Grecs que par la durée extravagante que les Indiens donnent à chacune d'elles. La première, nommée *Suttee Jogue* (ou âge de pureté), a duré trois millions deux cent mille ans; les hommes, qui étoient d'une taille de vingt-une coudées, y vivoient cent mille ans. Ils donnent à la seconde, nommée *Tirtah Jogue*, une durée de deux millions quatre cent mille ans; les hommes, dont la troisième partie étoit corrompue, y vivoient dix mille ans. La troisième, nommée *Dwapaar Jogue*, dans laquelle la moitié du genre humain étoit corrompue, a duré un million six cent mille ans; les hommes y vivoient mille ans. La quatrième, qui est l'époque actuelle, où la corruption a gagné tout le genre humain, s'appelle *Collee Jogue* (c'est-à-dire, *âge de diminution*); elle doit durer quatre cent mille ans, dont cinq mille environ sont déjà passés. L'âge des hommes de cette époque est réduit à cent ans [2].

[1] *Hesiod. Opera et Dies*, vers. 109 et seqq. = [2] Voyez *Robertson*, ubi suprà, *Append.* not. X, pag. 362.

PAGE 715. » vaste, il desire d'acquérir la sagesse. C'est le seul homme que j'aie » connu occupé de philosophie au milieu des armes. En effet, ce » seroit une chose extrêmement utile, si la sagesse dirigeoit tou-
PAGE 716. » jours ceux qui ont le pouvoir nécessaire pour former les hommes » à la vertu par la persuasion ou par la contrainte. Quant à moi, » vous devez m'excuser, si, obligé de vous entretenir par le canal » de trois interprètes, qui entendent bien ma langue, mais qui ne » me comprennent pas plus que le vulgaire des hommes, je ne suis » pas en état de vous faire sentir tout ce qu'il y a d'utile dans » mes discours; c'est comme si l'on vouloit avoir de l'eau claire, » en la faisant passer par des conduits pleins de bourbe.

» Au reste, tous mes discours tendent à prouver que les meil- » leurs préceptes sont ceux qui délivrent l'ame des charmes du » plaisir et des atteintes de la douleur; que celle-ci est bien diffé- » rente de la peine, car cette dernière est amie de l'homme, au » lieu que la douleur est son ennemie; que nous exerçons notre » corps pour donner plus de vigueur à notre ame, et nous » mettre en état d'apaiser les dissensions des hommes, en leur don- » nant, en public ou en particulier, toute sorte d'avis salutaires. » C'est par notre conseil que [le roi] Taxile a reçu amicalement » Alexandre; nous lui avions fait sentir que ce seroit une chose » avantageuse pour lui, s'il recevoit une personne qui lui fût supé- » rieure, ou pour cette personne, si elle lui étoit inférieure. »

Après avoir ainsi parlé, Mandanis demanda * à Onésicrite si parmi les Grecs on tenoit de pareils discours. « Telle étoit, ré- » pondit celui-ci, la doctrine de Pythagore, qui conseilloit aussi » de s'abstenir de tout ce qui a vie; telle étoit celle de Socrate » et de Diogène mon maître. » Mandanis lui dit alors: « Je » pense aussi que c'étoient d'ailleurs des hommes sages, mais » qu'ils se trompoient en faisant plus de cas des conventions hu- » maines que de la nature; sans cela, ils n'auroient pas eu honte* » de vivre nus [en plein air], comme moi, et de se contenter

* Il faut lire à l'aoriste, ἐξερέσθαι, et non pas ἐξέρεσθαι.

* Il faut lire, οὐ γὰρ ἂν αἰσχύνεσθαι.

» d'une chétive nourriture ; car la meilleure maison est celle » qui a le moins besoin de réparations. » PAGE 716.

Onésicrite ajoute que les Brachmanes s'occupent aussi beaucoup de recherches sur les phénomènes de la nature ; qu'ils observent les signes qui annoncent les pluies, les sécheresses, les épidémies. Quand ils se rendent à la ville, ils se dispersent dans les places publiques. Si quelque vendeur de figues ou de raisins les rencontre, il leur en offre, sans exiger d'argent ; si c'est un vendeur d'huile, il leur en verse sur le corps. Toutes les maisons riches leur sont ouvertes ; et il leur est permis d'y pénétrer jusqu'à l'appartement des femmes. Ils y prennent leur repas, et conversent avec les maîtres. Ils regardent une maladie du corps comme la chose la plus honteuse ; celui d'entre eux qui craint d'en être atteint, finit sa vie de cette manière : il dresse un bûcher, s'y place après s'être frotté d'huile, ordonne qu'on y mette le feu, et se laisse brûler sans faire le moindre mouvement.

Selon Néarque, ceux de ces sages de l'Inde qu'on nomme *Brachmanes*, se mêlent des affaires politiques, et suivent les rois en qualité de conseillers : les autres, au nombre desquels étoit Calanus, s'occupent de l'étude de la physique; ils initient aussi des femmes dans leur doctrine, et mènent tous une vie très-dure.

§. XLVI.
Autres coutumes des Indiens.

Quant aux coutumes des autres Indiens, voici ce qu'il en dit: Leurs lois, soit celles qui sont communes à tout le pays, soit celles qui sont particulières à quelques cantons de l'Inde, diffèrent des lois des autres nations, et ne sont point écrites. Chez quelques Indiens, on donne aux vainqueurs au pugilat *, pour prix de la victoire, de jeunes filles sans dot. Chez d'autres, chaque famille laboure et ensemence la terre en commun ; et quand le temps de la récolte est arrivé, les diverses branches de la famille en prennent ce qu'il leur faut pour la consommation de l'année, et PAGE 717.

* Et à toute autre sorte d'exercices, selon Arrien, *Indic.* cap. 17.

PAGE 717. l'on brûle le reste, afin qu'on soit obligé de travailler l'année suivante, et qu'on ne reste jamais oisif.

Les armes dont les Indiens se servent, sont l'arc avec des flèches longues de trois coudées, ou le javelot, avec un petit bouclier, et un large couteau, long de trois coudées. Pour leurs chevaux, au lieu de freins, ils leur mettent des *phimes* ‹1›, qui diffèrent très-peu des muselières, et ils leur percent les lèvres avec des clous ‹2›.

§. XLVII. Industrie des Indiens.

EN parlant de leur adresse dans les arts, Néarque dit qu'ayant vu les Macédoniens se servir d'éponges, ils les imitèrent bientôt : ils prirent, à cet effet, du poil, de la ficelle et du fil, les passèrent à travers la laine en tout sens, et après avoir foulé cette laine, en retirèrent le poil, la ficelle et le fil, et la teignirent [en couleur d'éponge]. Bien d'autres apprirent sans peine à faire

‹1› *Phimes*, φιμοῖς. J'ai été obligé de conserver le terme Grec (que j'aurois peut-être mieux fait de rendre par *caveçons*), parce que les grammairiens et les lexicographes regardent ce terme comme parfaitement synonyme de κημὸς, que j'ai rendu par *muselière*. Strabon, en disant que la muselière différoit peu du *phime*, entend vraisemblablement par ce dernier mot le cercle de cuir dont parle Arrien, et qui étoit garni en dedans de pointes de fer ou de cuivre, et, chez les riches, d'ivoire. On mettoit ce cercle autour de la bouche du cheval pour l'obliger à suivre la direction du cavalier [1]. Ælien [2] nomme ces mêmes *phimes*, κημὸς κεντρωτὸς, *muselières garnies de pointes* ; preuve qu'ils ne différoient des muselières que par les piquans dont ils étoient garnis.

‹2› *Et ils leur percent les lèvres avec des clous*. C'est littéral, ἥλοις δὲ τὰ χείλη διαπεπάρθαι : mais je doute que ce soit exact, ou conforme à la vérité. Ces clous ne sont sans doute que ce qu'Arrien nomme *pointes* ou *piquans* [κέντρα], comme nous venons de le voir dans la note précédente. Or ces pointes, selon Arrien même, n'étoient pas assez aiguës [οὐ κάρτα ὀξέα] pour percer les lèvres du cheval, que d'ailleurs on devoit prendre garde de blesser. Pour que cette partie du texte fût conforme à ce que dit Arrien, il faudroit qu'elle présentât ce sens : *Pour leurs chevaux, au lieu de mors, ils se servent de phimes, qui diffèrent peu des muselières, et qui piquent les lèvres du cheval avec des clous*. Cependant, si l'on étoit autorisé à augmenter le texte d'une seule préposition, ἥλοις δὲ ΚΑΤΑ τὰ χείλη διαπεπάρθαι, on pourroit alors le rendre ainsi : *Ils se servent de phimes, qui diffèrent peu des muselières, et qui, à l'endroit où ils touchent les lèvres de l'animal, sont armés de clous* ou *de piquans*.

[1] *Arrian. Indic.* cap. 16, §. 11. = [2] *De Natur. animal.* lib. XIII, cap. 9.

PAGE 717.

des étrilles et des flacons à l'huile [pour l'usage des bains]. Il ajoute qu'ils écrivent leurs lettres sur des toiles bien lissées *, quoique d'autres aient avancé que les Indiens ne savoient ni lire ni écrire *. Il dit qu'ils préfèrent les vases de cuivre fondu à ceux de cuivre battu, sans marquer la raison de cette préférence, quoiqu'il observe que les vases de cuivre fondu qu'on laisse tomber, se cassent comme les vases de terre.

* Littéral. *battues*, κεκροτημέναις.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 66.*

Aux divers récits qu'on fait sur l'Inde il faut joindre encore ce qu'on raconte de la loi qui oblige les particuliers, lorsqu'ils approchent les rois ou les personnes constituées en dignité, de leur adresser des vœux [comme à des dieux], au lieu de leur faire la révérence [ordinaire].

L'Inde produit des pierres précieuses, comme des cristaux, des escarboucles de toute espèce ‹1› et des perles.

§. XLVIII. Mort de Calanus.

ON peut encore citer pour exemple des contradictions qu'on trouve dans les auteurs qui ont écrit sur l'Inde, ce qui concerne Calanus. Tous s'accordent à dire qu'il suivit Alexandre, et qu'il se brûla vif, étant auprès de ce prince ; mais ils varient sur la manière et sur les causes de ce genre de mort.

Suivant les uns, Calanus quitta l'Inde pour suivre Alexandre, auquel il faisoit sa cour, contre l'usage ordinaire des autres philosophes, qui restent chez eux pour accompagner les rois du pays, et les diriger dans les choses qui regardent le culte divin, de même que font les Mages chez les Perses. Arrivé chez les Pasargades, où il tomba malade pour la première fois de sa vie, étant alors âgé de soixante-treize ans, il prit le parti de

‹1› Saumaise présume que par *cristaux* Strabon entend toutes les pierres précieuses qui ont la blancheur et la transparence du cristal, telles que le diamant ; et par *escarboucles*, non-seulement celles qui portent proprement ce nom, mais encore toutes les pierres d'une couleur vive et flamboyante comme celle des escarboucles [1].

[1] *Salmas. Plinian. Exercitat.* pag. 769.

PAGE 717. mourir, malgré les prières d'Alexandre, qui vouloit l'en détourner. Ainsi il fit dresser un bûcher, sur lequel on mit un lit d'or; il s'y coucha, se couvrit la tête et se laissa brûler.

Suivant d'autres, on construisit, d'après son ordre, une maisonnette de bois, on la remplit de ramée, et l'on dressa sur le toit un bûcher : conduit en pompe vers ce bûcher, il s'y coucha avec la robe qu'il portoit; et lorsque le feu eut gagné le toit, il tomba dans la maison comme tomberoit une poutre [dans un édifice incendié], et fut brûlé ‹1›.

PAGE 718. Mégasthène prétend que la doctrine du suicide n'est pas du

‹1› Le texte de ce paragraphe est en général tellement embrouillé, que, quoique je croie en avoir assez bien exprimé le sens, je n'ose le corriger : *οἱ δὲ ξύλινον οἶκον γενέσθαι, φυλλάδος δ' ἐμπλησθέντος* (d'après un manuscrit de Médicis, au lieu d'*ἐμπλησθείσης*), *καὶ ἐπὶ τῆς στέγης πυρᾶς γενομένης* ἘΓΚΛΕΙΣΘΈΝΤΑ, ὭΣΠΕΡ ἘΚΈΛΕΥΣΕ, *μετὰ τὴν πομπὴν*, ΜΕΘ' ἫΣ ΕἾΧΕ. . . *ῥίψαντα ἑαυτὸν, ὡς ἂν δοκὸν συνεμπρησθῆναι τῷ οἴκῳ.* Il faudroit peut-être retrancher les deux mots ὭΣΠΕΡ ἘΚΈΛΕΥΣΕ, puisque l'ancien traducteur Latin ne les a pas connus non plus, ou du moins les placer avant le mot ἘΓΚΛΕΙΣΘΈΝΤΑ, et changer ce dernier en ἘΓΚΑΙΘΈΝΤΑ, *il s'y coucha*, comme je l'ai traduit; mais, si l'on veut le conserver dans le sens que les interprètes lui ont donné, *inclusum*, j'aimerois mieux lui ôter la préposition en le changeant en ΚΛΕΙΣΘΈΝΤΑ, *clusum*, et le rapporter, non à Calanus, comme ont fait les interprètes, mais à la maison de bois même. Il étoit naturel de *fermer* cette maisonnette après l'avoir remplie de ramée; mais Calanus ne pouvoit pas y être *enfermé*, puisqu'il devoit se placer sur le bûcher même qui couronnoit la maisonnette. Viennent ensuite les mots *μεθ' ἧς εἶχε*, qui, ne pouvant rien signifier ici, supposent une lacune, que j'ai marquée par trois points. Xylander a mieux aimé les retrancher de sa version, que de les rendre, comme a fait l'ancien traducteur Latin, par une phrase également insignifiante et même infidèle, *cum qua erat.* J'ai cru qu'on pouvoit remplir la lacune par le mot *στολῆς*, *robe.* On aimeroit mieux peut-être, sans supposer une lacune, changer la *pompe* en *robe*, de cette manière, *ἐκέλευσε, μετὰ τῆς στολῆς, ἧς εἶχε* : mais l'autorité d'Arrien s'oppose à ce changement; car, selon cet écrivain, le brûlement de Calanus eut lieu à la suite d'une pompe solennelle qui l'avoit accompagné jusqu'au bûcher [1]. Ainsi l'on pourroit lire : . . . *πυρᾶς γενομένης*, ὭΣΠΕΡ ἘΚΈΛΕΥΣΕΝ, ἘΓΚΑΙΘΈΝΤΑ *μετὰ τὴν πομπὴν*, ΜΕΘ' ἫΣ ΕἾΧΕ ΣΤΟΛῆΣ, ΚΑῚ *ῥίψαντα ἑαυτὸν, κ. τ. λ.* dans le sens qu'exprime ma version; ou bien, *πυρᾶς γενομένης*, ΚΛΕΙΣΘΈΝΤΑ, ὭΣΠΕΡ ἘΚΈΛΕΥΣΕ, *μετὰ τὴν πομπὴν* ΜΕΘ' ἫΣ ΕἾΧΕ ΣΤΟΛῆΣ *ῥίψαντα ἑαυτὸν, κ. τ. λ.* *On construisit une maisonnette de bois, on la remplit de ramée, on dressa sur son toit un bûcher, et on la ferma, comme il l'avoit ordonné; et après y avoir été conduit en grande pompe, il se jeta sur ce bûcher avec la robe qu'il portoit, et fut brûlé avec la maison en y tombant, comme tomberoit une poutre [dans un édifice incendié].* Mais, encore une fois, je ne répondrois ni de l'une ni de l'autre de ces corrections.

[1] *De Expedit. Alexandr.* lib. VII, cap. 3.

nombre des dogmes de ces philosophes <1>, et que ceux qui emploient ce moyen pour terminer leur vie, passent pour des hommes téméraires. Les personnes, dit-il, qui sont naturellement dures, se lancent contre des instrumens qui blessent, ou se jettent dans un précipice ; celles qui craignent les souffrances, se noient dans les eaux de la mer; celles au contraire qui peuvent les endurer, s'étranglent, et celles d'un tempérament ardent se laissent brûler. Du nombre de ces dernières étoit Calanus, homme incapable de maîtriser ses passions, et qui avoit sacrifié sa liberté à son goût pour la bonne chère, qu'il pouvoit satisfaire chez Alexandre : aussi cette conduite lui fit-elle encourir le blâme, tandis que Mandanis, au contraire, ne recevoit que des éloges. PAGE 718.

Lorsque, par ordre d'Alexandre, on invita Mandanis à venir chez le fils de Jupiter, en lui promettant des récompenses, s'il obéissoit, et le menaçant de punition, s'il refusoit d'aller chez le prince, il répondit : « Je ne crois point qu'Alexandre soit fils de » Jupiter, puisqu'il n'a sous sa domination qu'une très-petite por- » tion de la terre : quant à moi, je n'ai aucun besoin des présens » d'un homme qui ne connoît point la satiété, ni ne crains nulle- » ment ses menaces, puisque l'Inde suffit pour me nourrir, tant que » j'existerai, et que, si je suis condamné à mourir, je serai délivré » d'un corps usé par la vieillesse *, pour passer à une vie meilleure et » plus pure. » Alexandre admira cette réponse, et lui pardonna [a].

* Il faut lire, ὑπὸ (et non pas ἀπὸ) γήρως.

[a] *Voyez* Arrian. de Exped. Alexand. lib VII, cap. 2.

§. XLIX.

Religion et pompes religieuses des Indiens.

Les historiens racontent encore les particularités suivantes. Les Indiens ont en vénération *Jupiter Ombrius* *, le fleuve Gange et d'autres divinités du pays.

* C'est-à-dire, *Jupiter qui donne la pluie.*

<1> Les Hindous croient que les suicides seront punis après cette vie. Ils exceptent ceux qui se donnent la mort à Hallahabad, ville située au confluent du Gange et du Jumna, et remarquable par le grand nombre des pélerins qui s'y rendent de tous côtés ; car ils attachent à cette ville une telle idée de sainteté, qu'ils sont persuadés que tous ceux qui y meurent obtiendront dans leur future régénération tout ce qu'ils auront desiré [1].

[1] Voyez *Robertson, Historic. Disquisit. concern. India*, not. XIII, pag. 205.

Page 718.

Le jour où le roi lave ses cheveux ‹1›, est un jour de fête pour eux, et les riches cherchent à se surpasser les uns les autres par les présens qu'ils lui envoient.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 58.*

Parmi ces fourmis qui fouillent les mines d'or *, il s'en trouve quelques-unes qui ont des ailes.

* De l'Espagne; *voyez* ci-dessus, *pag. 73.*

Les fleuves de l'Inde, de même que ceux de l'Ibérie *, charrient des paillettes d'or.

Dans les pompes solennelles, pendant les fêtes, on voit des éléphans ornés d'or et d'argent, beaucoup de chars traînés par quatre chevaux, des attelages de bœufs : ils sont suivis par des militaires ornés [de même], et par des hommes qui portent de la vaisselle d'or, comme de grandes chaudières, des cratères d'une orgyie ‹2›; des ouvrages en cuivre d'Inde, tels que des tables, des chaises ‹3›, des vases à boire, des baignoires, dont la plupart sont ornés d'émeraudes, de berils, d'escarboucles d'Inde; des étoffes précieuses

‹1› Autre difficulté, qui ne vient plus du texte, comme celle que j'ai indiquée dans la note de la page 86, mais de l'ignorance de la coutume dont il est question. Cette coutume ressemble à celle des rois des Perses, qui, suivant Hérodote [1], se nettoyoient la tête le jour anniversaire de leur naissance, mais qui faisoient ce même jour des présens à leurs sujets, au lieu que les rois de l'Inde en recevoient. Il est certain que ce *bain de cheveux* devoit avoir lieu chez ces derniers un jour marqué dans l'année, comme chez les Perses, ou du moins être très-rare; autrement les riches, malgré leur opulence, n'auroient pu suffire à des présens qu'il dépendoit de la volonté du monarque de multiplier. Il ne paroît pas moins certain que ce même bain ne peut pas signifier un bain ordinaire, à moins de supposer que les souverains des Perses, comme ceux de l'Inde, étoient aussi peu soigneux de la propreté que le plus misérable de leurs sujets; ce devoit être un soin particulier de la tête, qu'ils prenoient dans des jours solennels, et dont nous ignorons les détails, malgré les recherches des critiques [2]. Si M. Falconer s'étoit rappelé l'endroit d'Hérodote que je viens de citer, il n'eût pas proposé de changer le texte de Strabon λούῃ τὴν τρίχα, *lave ses cheveux*, en κόψῃ τὴν τρίχα, *coupe ses cheveux.*

‹2› *D'une orgyie*, ὀργυιαίων. Ce mot pourroit bien paroître suspect, non-seulement à cause de l'énormité de la mesure, mais encore parce que l'ancien traducteur Latin, suivi par Xylander, l'a rendu par le mot vague *magnos*. Si cependant on entendoit par *cratères* des vases à bords peu élevés, on pourroit supposer que c'étoient des baquets d'une orgyie, ou de six pieds de circonférence.

‹3› Καὶ τοῦ Ἰνδικοῦ χαλκοῦ ΚΑἸ τράπεζαι ΔῈ, καὶ θρόνοι. Il faut lire, καὶ τοῦ Ἰνδικοῦ χαλκοῦ τράπεζαί ΤΕ καὶ θρόνοι.

[1] Lib. IX, cap. 109. = [2] *Annotat.* in *Herodot.* lib. IX, cap. 109, et *Casaubon. Animadvers.* in *Athen.* lib. IV, cap. 10, pag. 146.

brodées

brodées d'or : viennent ensuite des bêtes féroces <1>, telles que des panthères et des lions apprivoisés [a], et une grande quantité d'oiseaux remarquables par la variété de leur plumage et par leur chant. PAGE 719.

[a] *Voyez* Ælian. De Natur. animal. lib. XVII, cap. 26.

Clitarque dit avoir vu aussi dans ces pompes des charrettes à quatre roues, chargées d'arbres à larges feuilles, sur lesquels étoient perchés * des oiseaux apprivoisés, parmi lesquels l'*orion* se faisoit remarquer par son doux ramage, et le *katrée*, par la grande beauté de ses couleurs : ce dernier ressemble beaucoup au paon, à ce que dit Clitarque, auquel je renvoie ceux qui desirent connoître en détail la description du *katrée* <2>.

* D'après la correction proposée par un critique, *ἀπήρτηται*, au lieu d'*ἀπείργεται*.

<1> *Χρυσόπαστος, καὶ θηρία . . . ασοι καὶ παρδάλεις*. Il y a ici dans les imprimés et dans plusieurs manuscrits une lacune, qui, vraisemblablement, étoit anciennement remplie par le nom de quelque bête féroce, différente des panthères et des lions. Le mot *θηρία [des bêtes féroces]* manque aussi dans notre manuscrit 1393, et la lacune est ainsi représentée, *χρυσόπαστος καὶ* *σοὶ, καὶ παρδάλεις*. Dans un manuscrit de Médicis, consulté par M. Tzschucke, il n'existe point de lacune; on y lit sans interruption, *χρυσόπαστος, καὶ θηρία παρδάλεις*. Les anciens traducteurs Latin et Italien n'ont pas connu non plus cette lacune.

<2> On trouve la description du *katrée*, de même que celle de l'*orion*, dans Ælien [1], qui a pris l'une et l'autre de Clitarque ; mais, selon sa coutume, c'est avec des amplifications de rhéteur si déplacées, que la lecture en devient insupportable. Nous ne connoissons aujourd'hui ni l'un ni l'autre de ces oiseaux. L'*orion* seroit-il le *meina*, bel oiseau commun dans les îles du Gange [2] ? Quant au *katrée*, Penzel a cru y voir une espèce de perroquet. Cette conjecture peut paroître probable, lorsqu'on pense que, dans toute cette description de l'Inde, Strabon ne fait aucune mention de cet oiseau. Cette omission paroît d'autant plus surprenante, que Ctésias [3], Pline [4], Arrien [5] et Ælien [6] parlent du perroquet comme d'un des oiseaux singuliers de l'Inde; le dernier de ces écrivains remarque même que les Indiens, et particulièrement les Brachmanes, le regardoient comme un oiseau sacré, et s'abstenoient d'en manger par la raison que c'est le seul qui puisse imiter la voix humaine. M. Falconer présume que le *katrée* est une espèce de faisan de la Chine, connu sous le nom de *faisan-paon ;* on seroit peut-être plus près de la vraisemblance, si à ce nom l'on substituoit celui de *tricolor huppé* ou *faisan doré de la Chine* [7]. Il est même remarquable que parmi les nombreuses espèces de faisans il en existe un, le *faisan de la Guinée*, qu'on nomme *katraca* [8]. Puisque nous sommes réduits à des conjectures, je serois porté à croire que le *katrée* de Clitarque est l'*oiseau de paradis*, dit *le manucode*, auquel on donne encore le nom

[1] *De Natur. animal.* lib. XVII, cap. 22. = [2] *Thévenot, Voyag. aux Indes orient.* tom. V, pag. 215, édit. 1727. = [3] Apud *Phot.* cod. LXXII, pag. 144. = [4] Lib. XV, cap. 42. = [5] *Indic.* cap. 15, §. 8. = [6] *De Natur. animal.* lib. XIII, cap. 18. = [7] Voyez *Nouv. Dictionn. d'hist. natur.* tom. XXII, pag. 385. = [8] *Ibid.* tom. VIII, pag. 201.

PAGE 719.
§. L.
Autre espèce de philosophes nommés *Pramnes.*

On parle encore d'une autre espèce de philosophes nommés *Pramnes* et opposés aux Brachmanes. Ce sont de grands disputeurs, qui argumentent sur tout, et qui se moquent des Brachmanes en les appelant des fanfarons et des insensés, parce qu'ils s'occupent de physique et d'astronomie ‹1›.

On divise ces Pramnes en trois classes ; savoir, les montagnards, les *Gymnètes,* et ceux qui vivent dans les villes ou dans les environs. Les premiers sont couverts de peaux de cerf, et portent des sacs pleins de simples ; ils se donnent pour médecins, et font usage de charmes et d'amulettes.

Les *Gymnètes* *, comme l'indique leur nom, vont nus et vivent en plein air ; ils s'exercent aux souffrances durant l'espace de trente-sept ans, comme nous l'avons déjà dit *. Ils admettent des femmes dans leur société, mais sans avoir aucun commerce avec elles. On a une estime toute particulière pour ces *Gymnètes.*

* Autrement nommés *Gymnosophistes*, de γυμνὸς, *nu.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 75.*

Quant à ceux de la troisième classe, les uns portent des robes de toile *, et se tiennent dans les villes ; les autres vivent dans les campagnes, couverts de peaux de cerf ou de daim. En général, les Indiens portent des habits blancs et des robes de toile ou de *carpasus* ‹2› blanches ; ce qui contredit ceux qui leur font porter des habits teints de belles couleurs *.

* Arrien, *Indic. cap. 16,* dit *de lin d'arbre.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 8.*

de *paon d'Inde.* On fait grand cas de ses plumes dans les Indes, et elles y sont fort recherchées [1].

‹1› Au sujet des connoissances astronomiques des Indiens d'aujourd'hui, il faut consulter Robertson [2], qui en parle assez au long. Quant à celles des anciens Indiens, Strabon est peut-être le seul qui en fasse mention ; car le passage de Denys le Périégète [3] que cite Robertson, ne regarde point l'Inde.

‹2› *De toile ou de* CARPASUS. Par *toile* Strabon entend ici, comme un peu plus haut, de la toile de coton. Le *carpasus* étoit une espèce de lin très-fin, ainsi que je l'ai observé ailleurs [4]. Mais on donnoit encore abusivement ce même nom à l'amiante [5], dont les filets servoient à fabriquer une toile incombustible. Strabon parle-t-il du lin végétal ? Mais il n'y en a point dans l'Inde, et nous avons remarqué [6] que ce qu'il nomme *lin* dans la description de ce pays, doit

[1] Voyez *Buffon, Hist. natur. Oiseaux,* tom. V, pag. 185. = [2] *Disquisit. on ancient India,* pag. 303-311. = [3] Vers. 1173. = [4] Tom. III de la traduction Française, pag. 18, not. 5. = [5] Voyez *Pausan.* lib. I, cap. 26, et *Solin.* cap. 11. = [6] *Suprà,* pag. 15, not. 1.

PAGE 719.

C'est encore un usage général chez eux de laisser croître la barbe, ainsi que la chevelure, qu'ils disposent en tresses et relèvent avec un bandeau *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 73.*

§. LI.
Source du Gange.

SELON Artémidore, le Gange descend des monts Émodes, et se dirige d'abord au midi; mais, arrivé à la ville de *Gange*, il se détourne vers l'orient jusqu'à la ville de *Palibothra* ‹1› et à la mer, où il se décharge. Le même auteur donne le nom d'*Œdanes* ‹2› à un des fleuves qui se jettent dans le Gange, dans lequel on trouve, dit-il, des crocodiles et des dauphins.

Il rapporte encore d'autres particularités [concernant l'Inde];

s'entendre du coton. Entend-il l'*amiante* ou le *lin fossile*, dont il a parlé ailleurs [1], sans cependant lui donner le nom de *carpasus*? On le présumeroit d'après un passage d'Hiéroclès [2], qui dit que les vêtemens des Brachmanes étoient faits de lin fossile. Mais, dans ce cas, ce qui est invraisemblable dans Hiéroclès, devient absurde dans Strabon. En effet, comment s'imaginer qu'une substance minérale fournissoit assez de matière pour les vêtemens de toute la caste des Brachmanes, ou, ce qui est encore plus difficile à concevoir, d'un plus grand nombre d'Indiens! Le lin incombustible naissoit, à la vérité, dans l'Inde; mais il y étoit si rare et si difficile à tisser, qu'on l'évaluoit au prix des plus belles perles. Les tuniques qu'on en fabriquoit, servoient à envelopper les corps des rois quand on les plaçoit sur le bûcher, afin que leur cendre ne fût point mêlée avec celle des matériaux qu'on employoit pour les brûler [3]. Et quand même il seroit prouvé que Pline, qui nous donne ces détails sur le lin incombustible, parle, non de l'amiante, mais d'un lin végétal, comme Saumaise le prétend, il n'en seroit pas moins vrai que ce lin étoit tout aussi rare que l'amiante, et qu'il ne pouvoit, non plus que ce dernier, être employé à l'usage de toute sorte de personnes.

‹1› La vraie source du Gange ne nous est pas encore connue. Les Grecs croyoient que la source de ce fleuve étoit dans les défilés de la grande chaîne de montagnes qu'il traverse près d'Hardouar pour entrer dans l'Hindoustan. Mais on sait qu'avant d'arriver à ce détroit, il parcourt le Sérinagar, et qu'il vient encore de plus loin.

La ville de *Gange*, qui paroît avoir été située dans le nord de l'Inde, est inconnue. L'auteur du *Périple de la mer Érythrée*, et Ptolémée, placent une ville de *Gange* sur la partie inférieure du fleuve: on ne la connoît pas plus que la première.

J'ai dit que *Palibothra* me paroissoit être Hallahabad. G.

‹2› C'est, selon toutes les apparences, le même fleuve que Pline [4] nomme *Iomanes*, comme l'observe aussi M. Falconer.

— L'*Iomanes* ou le *Jomanes* conserve le nom de Jumna. C'est le fleuve qui passe à Delhi, à Agra, et qui se jette dans le Gange à Hallahabad. G.

[1] Tom. IV de la traduction Française, part. I, pag. 10. = [2] Apud *Steph. Byzant.* in Βραχμᾶνες. = [3] *Plin.* lib. XIX, cap. 1. = [4] Lib. VI, cap. 19. — Conf. *Strab. suprà*, pag. 48, not. 2.

Page 719. mais il y règne tant de confusion et de négligence, qu'elles ne méritent pas qu'on s'en occupe.

A tout ce que je viens de dire, on pourroit encore ajouter les faits suivans, pris de Nicolas de Damas.

§. LII.
Ambassade envoyée par Porus à Auguste.

Il dit avoir rencontré dans la ville d'Antioche ‹1›, surnommée *Epi-Daphne*, les ambassadeurs Indiens envoyés à Auguste. Suivant la lettre qu'ils portoient, ils étoient en grand nombre : mais il n'en restoit plus que trois, ceux que Nicolas connut; les fatigues de ce long voyage avoient fait périr la plupart des autres. La lettre étoit écrite en grec sur du parchemin: Porus, qui l'adressoit à Auguste, marquoit à ce prince que, quoiqu'il fût souverain de six cents rois, il seroit néanmoins charmé d'être son ami, et qu'il étoit prêt à lui livrer passage pour tous les pays où il voudroit se rendre, et à l'aider dans tout ce qui étoit juste. Tel étoit le contenu de la lettre.

Quant aux présens que Porus envoyoit à Auguste, ils devoient être, dit Nicolas, présentés à ce prince par huit esclaves, qui, à l'exception d'un caleçon, ne portoient aucun habillement, et qui avoient le corps parfumé d'aromates. Les présens étoient, un *hermès* [c'est-à-dire un homme] né sans bras [a], que nous avons vu aussi ; des vipères très-longues ; un serpent de dix coudées; une tortue de rivière, longue de trois coudées, et une perdrix plus grosse qu'un vautour *.

[a] *Voyez* Dion. Cass. lib. LIV, cap. 9.

* *Voyez* ci dessus, *pag. 71*, not. 1.

Page 720.
§. LIII.
Brachmane brûlé à Athènes.

Avec ces ambassadeurs, dit-il ‹2›, étoit aussi celui qui se brûla depuis à Athènes. Cette coutume de se brûler * peut être attribuée, chez les uns, au dégoût d'une vie malheureuse, dont ils cherchent à se délivrer; chez les autres, au contraire, à la crainte de voir interrompre le cours des prospérités dont ils jouissent, et

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 87*.

‹1› Aujourd'hui Antakia. G.

‹2› Je lis ὥς φησι, *dit-il* (c'est-à-dire, Nicolas, dont Strabon n'a pas encore fini tout le récit), au lieu de ὥς φασι, *dit-on*.

au desir de prévenir les malheurs qui peuvent menacer une existence trop long-temps prolongée. PAGE 720.

Celui qui se brûla à Athènes, ne portoit non plus qu'un caleçon : après s'être frotté d'huile, il sauta en riant sur le bûcher. On grava sur son tombeau cette inscription :

CI-GÎT ZARMANUS CHEGAN <1>, INDIEN DE LA VILLE DE BARGOSE <2>, QUI S'EST IMMORTALISÉ SUIVANT L'ANTIQUE USAGE DES INDIENS.

<1> Le texte de Casaubon porte en un seul mot, *Zarmanochegas*, Ζαρμανοχήγας, comme on le trouve aussi dans plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393. Avant lui, on lisoit *Zarmanus Chegan*, Ζάρμανος Χήγαν, en deux mots. D'autres manuscrits portent *Zarmanochanes*, Ζαρμανοχάνης. Le *Larmanochagas* de l'ancien traducteur Latin paroît être une faute d'impression. *Zarmanus* (Dion Cassius dit *Zarmarus*) est peut-être le même nom que celui de *Garmanus* ou *Sarmanus*, par lequel Strabon désigne une des sectes de ces prétendus philosophes Indiens [1]. Le *Chegas*, *Chegan* ou *Chanes*, paroît, comme d'autres l'ont déjà observé [2], avoir quelque rapport avec le *Chan* ou *Chagan* par lequel les Tartares désignent un seigneur ou prince. Il est certain que, dans le Bas-Empire, on donnoit aux princes des Huns et des Avares le titre de *Chaganus* [3]; et il est possible que ce titre ait été aussi employé par les Indiens.

<2> Cette ville est vraisemblablement celle de *Barygaza*, aujourd'hui Baroukia, sur le fleuve Nerbudda, qui se jette dans le golfe de Cambaye. *Barygaza* a été autrefois un lieu de commerce très-célèbre. Voyez mes *Recherches*, tom. III. G.

---

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 74*, not. 1. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 43, not. 2, et *Vincent*, *The Voyage of Nearchus*, pag. 16, not. 19. = [3] Vid. *Du Cange*, *Glossar. med. Græcit.* in Χάγανος.

CHAPITRE II.

DE L'ARIANE, Y COMPRIS LA CARMANIE.

Limites de l'Ariane. — Divers Peuples de l'Ariane. — Les Ichthyophages. — La Gédrosie et ses productions. — Marche de l'armée d'Alexandre par la Gédrosie. — Étendue de l'Ariane. — Ordre dans lequel sont placés les divers cantons ou peuples de l'Ariane. — Route qu'a faite Alexandre par ces cantons. — La Choarène. — Navigation de Néarque dans le golfe Persique, et aventures de son voyage. — Étendue de la Carmanie. — Productions de la Carmanie. — Usages des Carmaniens.

PAGE 720.

§. 1.er Limites de l'Ariane.

APRÈS l'Inde vient l'Ariane ; c'est la première partie du pays soumis aux Perses au-delà de l'*Indus* ⟨1⟩, et la première de leurs satrapies supérieures placées au-delà du mont *Taurus* ⟨2⟩. Au midi et au septentrion, elle est bornée par la même mer et par les mêmes montagnes que l'Inde, dont elle est séparée [à l'orient] par l'*Indus*. De ce fleuve elle s'étend au couchant jusqu'à la ligne tirée depuis les Pyles Caspiennes ⟨3⟩ jusqu'à la Carmanie, en sorte que sa figure représente un carré.

Le côté méridional de ce carré commence à l'embouchure de l'*Indus* et à la Pattalène, et finit à la Carmanie et à l'entrée du golfe Persique, par un cap ⟨4⟩ qui, après s'être assez avancé vers le midi, se replie vers ce golfe et vers la Perse.

⟨1⟩ Strabon dit *au-delà de l'Indus*, parce qu'il vient de parler de l'Inde. L'Ariane étoit à l'occident de ce fleuve, et par conséquent *en deçà de l'Indus* par rapport à la Perse. G.

⟨2⟩ C'est-à-dire, au midi de la grande chaîne de montagnes qui parcourt l'Asie de l'occident à l'orient. G.

⟨3⟩ Le détroit de Firouz-kho dans les montagnes qui séparent le Mazandéran de la Perse. —La Carmanie conserve le nom de Kerman. G.

⟨4⟩ Le cap de Jask, l'ancien *Carpella*. G.

Page 720.
§. 11.
Divers peuples de l'Ariane.

Les Arbies sont le premier peuple qui se présente de ce côté: ils tirent leur nom du fleuve *Arbis* ‹1›, qui les sépare des Orites, et occupent une côte d'environ 1000 stades ‹2›, comme dit Néarque ; ils font aussi partie de la nation Indienne. Viennent ensuite les Orites, nation gouvernée par ses propres lois : la côte maritime qu'ils occupent, a 1800 stades de long ‹3›; celle des Ichthyophages, qui suit, est évaluée à 7400 ‹4›; et celle des

‹1› Arrien [1] nomme le peuple, *Arabies*, et le fleuve, *Arabis*. La diversité du texte pourroit bien venir des copistes. L'*Arabis* se nomme aujourd'hui *Araba*.

‹2› Cette mesure, prise en stades de $1111\frac{1}{9}$, vaut 18 lieues marines. C'est la distance littorale depuis la baie de Crotchey jusqu'à l'embouchure du fleuve Araba. La contrée porte aussi le nom d'Araba; il rappelle celui des peuples *Arbii*, qui l'occupoient autrefois. La baie de Crotchey est *le Port d'Alexandre* du Périple de Néarque, et le *Naustathmus* de Ptolémée. G.

‹3› Selon Arrien [2], cette côte a 1600 stades de long, en compte rond ; car les sommes partielles que donne cet auteur, étant réunies, font la somme de 1630, comme l'a bien observé M. Schmieder [3], et non pas 1500, comme dit (vraisemblablement par distraction) M. Falconer.

— Pline donne également 1600 stades à la côte des Orites, et c'est la vraie leçon. Cette distance, de près de 29 lieues, s'étend depuis le fleuve Araba jusqu'à Malan, l'ancienne *Malana* du Périple de Néarque. J'ai discuté, dans le troisième volume de mes *Recherches*, le voyage de ce navigateur.

La capitale du pays occupé jadis par les Orites, conserve le nom de Hor ou Haür. G.

‹4› Arrien dit, *un peu plus de 10,000 stades*, ὀλίγῳ πλεῦνες στάδιοι μύριοι : mais, en rassemblant les sommes partielles dont il compose ce nombre, on ne trouve que 9000, nombre qui est encore trop fort; sur quoi il faut consulter les notes de M. Schmieder [4] et les auteurs qu'il y cite.

— Je crois qu'il y a une lacune dans ce passage, et que Strabon avoit trouvé la mesure des côtes de la Carmanie divisée en deux parties, savoir : la portion qui étoit dans le golfe Persique, à laquelle il donne, ainsi que le Périple de Néarque, 3700 stades ; et la partie de cette même région qui étoit baignée par l'océan, à laquelle il a dû assigner environ 2600 stades, puisqu'à la page 104 il donnera 6000 stades aux côtes entières de la Carmanie.

C'est la mesure de 2600 stades qui manque dans le texte actuel de Strabon, et qui compléteroit les 10,000 stades que Néarque avoit trouvés aux côtes des Ichthyophages, depuis *Malana* jusqu'au grand promontoire voisin de *Badis*, ou le cap de Jask de nos jours. J'ai discuté dans le troisième volume de mes *Recherches*, *pag. 48-53*, les motifs qui prouvent la lacune que j'indique: il seroit trop long de les rapporter ici.

Les Tables de Ptolémée placent aussi une grande partie de la Carmanie hors du golfe Persique, le long de l'océan; ce qui annonce que les limites de cette contrée ont varié à différentes époques. G.

---

[1] *Indic.* cap. 22, §. 8-10. = [2] *Ibid.* cap. 25, §. 3. = [3] *Animadvers.* in *Arrian. Indic.* cap. 25, pag. 140. = [4] *Ibid.* cap. 29, pag. 162.

PAGE 720. Carmaniens, qui s'étend jusqu'à la Perse, à 3700 <1>; de façon que la somme totale est de 13,900 stades <2>.

§. III.
Les Ichthyophages.

LA côte des Ichthyophages est presque au niveau de la mer. Elle est, dans sa plus grande partie, dénuée d'arbres, excepté de palmiers et de quelques autres végétaux de l'espèce des chardons et des tamariscs; l'eau et tout ce qui sert à la subsistance de l'homme y sont fort rares, au point que ses habitans sont obligés de se nourrir et de nourrir leurs bestiaux de poisson, et de faire usage des eaux du ciel ou des puits : aussi la chair de ces bestiaux a-t-elle une odeur de poisson.

Les habitations des Ichthyophages sont construites avec des os de poissons cétacés * et des écailles de coquillages. Des côtes de ces cétacés ils font les poutres et les piliers de la maison, et des mâchoires, les portes [a]. Les vertèbres leur servent de mortiers : ils y pilent les poissons, après les avoir fait cuire au soleil, et ils en font du pain, en y mêlant un peu de farine de blé ; car ils ont aussi des moulins [pour moudre leur blé], quoiqu'ils manquent de fer. Cependant il n'y a rien là qui doive surprendre, puisqu'il est possible de faire venir ce métal d'ailleurs. Mais comment [pourroit-on demander] aiguisent-ils ces moulins <3>, quand ils sont émoussés !

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 108.*

[a] *Voyez* Arrian. Indic. cap. 30, et de Expedit. Alexandr. lib. VI, cap. 23.

PAGE 721.

<1> Tel est aussi le nombre de stades qu'Arrien donne à la côte de la Carmanie; mais les sommes partielles dont il le compose ne montent qu'à 3100. Le docteur Vincent [1] ajoute à cette dernière quantité celle de 600, nombre de stades auquel il évalue la distance de Tumbo à Sisidone, qu'Arrien a omise.

<2> Au lieu de *μύριοι* ΔΙΣΧΙΛΙΟΙ *ἐννακόσιοι*, *12,900*, il faut lire, *μύριοι* ΤΡΙΣΧΙΛΙΟΙ *ἐννακόσιοι*, *13,900*, comme l'a traduit Penzel, et comme l'a remarqué M. Falconer, pour que la somme totale soit égale aux nombres partiels pris ensemble.

<3> *Comment ... aiguisent-ils ces moulins, quand ils sont émoussés !* J'ai donné à ces mots, *πῶς ἐπικόπτουσιν ἀποτελεσθέντα*, le sens que l'ancien traducteur Latin et Xylander leur ont donné, et qui a été aussi approuvé par M. Schneider dans son Lexique Grec-Allemand [2]. Le premier de ces traducteurs a dit, *concidunt eas, cùm attritæ sunt;* et Xylander, *attritas reficiunt.* On voit que le dernier mot *ἀποτελεσθέντα*, de l'opinion de ces traducteurs (qui est aussi la mienne), doit être changé en *ἀποτελεσθέντας* au pluriel, pour qu'il se rapporte à *μύλους*, *molas*. Quant à celui qui le

[1] *The Voyage of Nearchus*, pag. 337. = [2] Au mot Ἐπικόπτω.

C'est

PAGE 721.

C'est, dit-on, avec des pierres, dont ils se servent aussi pour affiler leurs flèches et leurs javelots durcis au feu. Quant aux poissons, ils les font cuire dans des fours, mais le plus souvent ils les mangent crus. Ils les pêchent avec des filets faits d'écorce de palmier [a].

[a] *Voyez* Arrian. Indic. cap. 29.

§. IV.
La Gédrosie et ses productions.

AU-DESSUS des Ichthyophages est la Gédrosie ‹1›, pays moins chaud que l'Inde, mais plus chaud que le reste de l'Asie. Il manque de fruits, et n'est guère meilleur que le pays des Ichthyophages *; il souffre aussi du défaut d'eau, excepté pendant l'été : mais il produit des aromates, et sur-tout du nard et de la myrrhe [b] en telle quantité, que les soldats d'Alexandre, dans leurs marches, faisoient de ces aromates leurs lits et leurs tentes, et respiroient par ce moyen un air parfumé et plus salubre.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 108.*

[b] *Voyez* Arrian. de Expedit. Alexand. lib. VI, cap. 22.

§. V.
Marche de l'armée d'Alexandre par la Gédrosie.

CE fut à dessein que ce prince choisit la saison de l'été pour se transporter de l'Inde dans la Gédrosie. Cette contrée est sèche pendant l'hiver; ce n'est qu'en été qu'elle a des pluies qui remplissent d'eau les fleuves et les réservoirs. Elles tombent ordinairement dans les parties supérieures et septentrionales près des montagnes. Par un effet de la crue des fleuves, les plaines voisines de la mer sont aussi inondées, et l'on y trouve des citernes pleines d'eau.

Alexandre, dans cette expédition, se fit précéder par des mineurs envoyés dans le désert pour examiner et découvrir les endroits où il y avoit de l'eau, et par des fourriers chargés de choisir [des camps pour son armée, et] des mouillages pour sa flotte.

précède, ἐπικόπτουσιν, je l'ai rendu par *aiguiser*, parce que le sens l'exige; cependant, si ce mot n'est point altéré, Strabon n'a pu l'employer dans ce sens que par catachrèse. Quoi qu'il en soit, le traducteur Italien, voulant lui conserver sa signification propre, a rendu toute la phrase d'une manière inintelligible, *quello che vogliono pestare, tagliano ;* car on ne peut point rapporter le participe ἀποτελβέντα à σῖτον *[blé]*, comme il semble l'avoir fait.

‹1› Aujourd'hui le Mékran. Les Ichthyophages n'occupoient que la côte de cette contrée. G.

PAGE 721. En effet, il avoit divisé ses forces en trois parties. L'une, qu'il conduisoit lui-même, traversa la Gédrosie, ne s'éloignant pas de la mer de plus de 500 stades, et souvent se rapprochant encore du rivage, quoiqu'il fût très-rude et très-difficile à tenir : de cette manière, il pouvoit en même temps veiller sur sa flotte, à laquelle il falloit une côte sûre et commode.

Avant de se mettre en marche, il avoit envoyé plus avant dans l'intérieur la seconde partie de ses troupes, dont il avoit donné la conduite à Cratère *, en lui recommandant de soumettre l'Ariane, et de diriger en même temps sa marche vers les lieux où lui-même devoit se rendre.

* *Voyez* ci-après, *pag. 107*.

Quant à [la troisième partie, qui étoit] sa flotte, il en confia le commandement à Néarque et à Onésicrite son maître-pilote, avec ordre de suivre les forces de terre, en choisissant toujours des ports qui fussent à la portée de ces dernières.

Pendant qu'Alexandre étoit en route avec son armée, Néarque, comme il le raconte lui-même, leva l'ancre * dans la saison de l'automne, et au lever acronyque des pléiades ‹1›; il fut forcé de se remettre en mer avant que les vents lui fussent favorables, parce que l'éloignement d'Alexandre enhardissoit les Barbares, et que, voulant profiter de cette circonstance pour recouvrer leur liberté, ils faisoient des dispositions pour l'attaquer et le chasser. Quant à Cratère, il partit de l'Hydaspe, et traversa le pays des Arachotes et celui des Dranges, pour se rendre dans la Carmanie ‹2›.

* 326 ans avant l'ère Chrétienne.

‹1› On appelle *lever acronyque des pléiades* l'apparition de cette constellation, lorsqu'elle commence à se lever ou à se rendre visible après le coucher du soleil. Strabon, en disant que Néarque partit au lever acronyque des pléiades, n'entend pas que ce fut précisément le jour même où cette constellation commença à paroître, et qui coïncide avec le premier ou le second jour d'octobre : il suffit de l'entendre de tout le temps que duroient encore les vents contraires ou de mer, qui ne font place à ceux de terre dans ces parages que pendant les derniers jours d'octobre [1].

‹2› C'est-à-dire que Cratère, pour arriver dans le Kerman, traversa les provinces actuelles de Caboul, de Candahar, d'Arrokhage, l'ancienne Arachosie, et une

[1] Voyez *Schmieder, Adnot.* in *Arrian. Indic.* cap. 21, et *Sainte-Croix, Exam. des histor. d'Alex.* pag. 626-630.

Alexandre, traversant un pays stérile, eut beaucoup à souffrir dans toute sa route : le peu de provisions de bouche qu'il recevoit venant de loin, son armée fut en proie aux horreurs de la famine; les bêtes de somme [consommées par les soldats, ou mortes de faim] manquoient <1>, au point qu'on étoit obligé de laisser les bagages dans les chemins ou dans les camps. Il n'y avoit plus d'autre ressource que celle qu'offroient les fruits et la moelle des palmiers <2>. PAGE 722.

Malgré ces énormes difficultés, dit Néarque *, Alexandre, n'écoutant que son ambition, n'en persévéra pas moins dans la poursuite de son entreprise : il mettoit sa gloire à traverser, avec une grande armée toujours victorieuse, le même pays dont Sémiramis et Cyrus avoient eu bien de la peine à se tirer, l'une avec vingt personnes et l'autre avec sept seulement.

* Je lis φησὶ, *dit Néarque*, au lieu de φασὶ, *dit-on*. Voyez ci-dessus, *pag. 5*.

D'autres accidens se joignoient au défaut de vivres pour rendre cette expédition malheureuse : la chaleur étoit excessive, le sol profondément sablonneux et brûlant; le soldat, qui rencontroit à chaque instant sous ses pas des dunes élevées où il enfonçoit et d'où il ne pouvoit retirer ses pieds qu'avec peine, se trouvoit extrêmement incommodé des inégalités d'un terrain où sans cesse il lui falloit monter et descendre.

Ajoutez-y les longues distances des campemens, éloignés les uns des autres de deux, quatre et quelquefois six cents stades <3>,

portion du Ségestan qui appartenoit aux *Drangæ*. G.

<1> Aidé du texte d'Arrien [1], j'ai paraphrasé ici l'expression de Strabon, qui n'est pas fort claire.

<2> Les Grecs donnoient le nom de *moelle du palmier*, ou, plus littéralement, *cerveau du palmier*, φοίνικος ἐγκέφαλον, à la cime de cet arbre, qui consiste en un bourgeon conique qu'on appelle *le chou*, et qui se mange encore aujourd'hui, comme on le mangeoit anciennement. Xénophon, dans la *Retraite des dix mille* [2], dit que les soldats Grecs trouvoient à cette moelle une saveur délicieuse, mais que l'usage trop fréquent qu'ils en faisoient, leur donnoit des maux de tête. Il ajoute que les arbres auxquels on ôtoit cette moelle, mouroient; ce qui est conforme aux observations modernes.

<3> Près de onze lieues de 20 au degré. G.

[1] *Expedit. Alexandr.* lib. VI, cap. 24 et 25. = [2] *Cyr. Expedit.* lib. II, cap. 3. — Conf. *Athen.* lib. II, pag. 71.

PAGE 722.

que les soldats étoient obligés de parcourir, le plus souvent pendant la nuit, afin d'arriver à des lieux pourvus d'eau. On avoit cependant la précaution de camper à trente stades * de ces lieux, afin de prévenir les dangers auxquels pouvoient s'exposer des soldats trop pressés d'étancher une soif ardente.

* Arrien, *Expedit. Alexand.* lib. VI, cap. 25, dit *à 20 stades.*

En effet, plusieurs de ces soldats ayant trouvé de l'eau, s'y précipitoient tout armés pour se désaltérer, et s'y noyoient: leurs cadavres enflés remontoient ensuite à la surface; et l'eau se corrompoit d'autant plus promptement, qu'elle étoit moins profonde.

D'autres, avant d'y arriver, mourant de chaleur et de soif, tomboient le long du chemin; et comme s'ils eussent été saisis du frisson ⟨1⟩ de la fièvre, ils expiroient au milieu des convulsions et du tremblement de tous leurs membres.

Il y en eut aussi quelques-uns qui, accablés de sommeil et de lassitude, s'écartèrent de la route que tenoit l'armée, et s'endormirent: à leur réveil, voulant la rejoindre, ils s'égarèrent, et périrent de misère et de chaleur, à l'exception d'un petit nombre d'entre eux qui parvinrent à se sauver après bien des peines et des fatigues.

Beaucoup d'autres furent engloutis dans les eaux d'un torrent qui vint inonder le camp pendant la nuit, et qui emporta les bagages, ainsi qu'une grande partie de l'équipage du roi.

Les guides ayant, par ignorance, conduit l'armée si avant dans les terres, qu'on ne voyoit plus la mer, Alexandre, qui s'aperçut ⟨2⟩

⟨1⟩ *Saisis du frisson, &c.* ὑπὸ ῥίγους, κ. τ. λ. M. Tzschucke a eu tort de supprimer de son édition la préposition par laquelle commence cette phrase; elle est indispensablement nécessaire.

⟨2⟩ *Les guides ayant, par ignorance . . . Alexandre, qui s'aperçut, &c.* Le texte porte, καὶ τῶν καθοδηγῶν TE κατ' ἄγνοιαν . . . . ΘΑ'ΛΑΤΤΑΝ. Ὁ συνεὶς ὁ βασιλεὺς, κ. τ. λ. Il faut lire et ponctuer, καὶ τῶν καθοδηγῶν ΔΕ' κατ' ἄγνοιαν . . . . ΘΑ'ΛΑΤΤΑΝ, συνεὶς [ou bien ΘΑ'ΛΑΤΤΑΝ, ΤΟΥ'ΤΟ συνεὶς] ὁ βασιλεὺς, pour que la phrase soit conforme aux règles de la syntaxe. Quant à la chose même, Arrien nous dit qu'Alexandre courut à la recherche de la côte, accompagné de quelques cavaliers seulement, dont le nombre se réduisit à cinq, l'excès de la chaleur ayant fait périr les chevaux des autres, qui ne purent par conséquent achever ce voyage [1].

[1] *Arrian. de Expedit. Alexandr.* lib. VI, cap. 26.

de leur erreur, courut tout de suite chercher la côte. Après l'avoir découverte, il y fit creuser des puits, et ayant trouvé de l'eau potable, il fit approcher son armée, et longea pendant sept jours le rivage, sans jamais manquer d'eau ; après quoi il se retira de nouveau dans l'intérieur des terres. PAGE 722.

Ajoutez à tous ces fâcheux accidens la découverte d'un arbre semblable au laurier, qui devint funeste aux bêtes de somme ; ceux de ces animaux qui en mangèrent, moururent avec l'écume à la bouche et tous les symptômes de l'épilepsie <1>. On y trouva encore une plante épineuse et dont les fruits sont couchés par terre, à la manière des concombres, mais pleine d'un suc si âcre, PAGE 723. que quelques gouttes tombées dans les yeux suffisoient pour aveugler les hommes de même que les animaux <2>. L'usage des dattes qui n'étoient pas encore mûres, causa aussi la mort à beaucoup de soldats.

Il falloit de plus se garantir des serpens : cachés sous des herbes qui croissoient dans les sables, ils faisoient périr tous ceux qu'ils mordoient [a].

[a] Plin. lib. XII, cap. 8.

Les Orites, dit-on, étoient dans l'usage de frotter de poisons mortels leurs flèches faites d'un bois durci au feu. C'est d'un pareil trait que Ptolémée fut atteint ; et il seroit mort des suites de sa

<1> Arrien parle aussi de cet arbre, sans rien dire de ses effets funestes. Il se borne à observer qu'on le trouve sur les bords de la mer, que quelquefois il croît à la hauteur de trente coudées, et que ses fleurs exhalent une odeur agréable [1]. Cela ne s'accorde pas avec Pline, qui fait de cet arbre un arbrisseau : *Frutex pestilens raphani, folio lauri, odore equos invitante, qui penè equitatu orbavit Alexandrum primo introïtu : quod et in Gedrosis accidit* [2].

<2> Il est de même question de cette plante épineuse aux endroits d'Arrien et de Pline que je viens de citer. Le premier observe que sa tige coupée rendoit un suc abondant très-âcre, sans rien dire de ses mauvais effets sur les yeux. Le commencement du passage où Arrien parle de cette plante, est évidemment altéré, καὶ ἄλλον εἶναι καυλὸν ἘΚ ΤΗ͂Σ πεφυκότα ἀκάνθης. Il faut y lire, ἜΚ ΤΙΝΟΣ. Pline, soit pour avoir confondu les deux plantes, soit pour toute autre raison, donne encore à la dernière, des feuilles semblables à celles du laurier : *Item laurino folio et ibi spina tradita est, cujus liquor aspersus oculis cæcitatem inferret omnibus animalibus.*

[1] *Arrian, ibid.* cap. 22. = [2] *Plin.* lib. XII, cap. 8.

PAGE 723. blessure, s'il n'eût été secouru par Alexandre. Ce prince crut voir en songe un homme qui lui montra une racine avec sa tige et ses feuilles, et qui lui conseilla de la piler et de l'appliquer sur la blessure de Ptolémée. Dès qu'il fut éveillé, se rappelant la figure de la plante, il la chercha, la trouva en grande quantité, et s'en servit pour toute son armée. Les Barbares [dit-on], étonnés de la découverte d'un pareil remède, se soumirent volontairement à Alexandre. Mais il est plus naturel de penser que ce prince fut instruit de la vertu de ce végétal par quelqu'un [du pays], qui la connoissoit, et que ses flatteurs imaginèrent la fable du songe.

Alexandre, arrivé à la résidence royale ‹1› de la Gédrosie après soixante jours de marche depuis son départ de chez les Orites [a], fit reposer un peu son armée, et partit pour la Carmanie.

[a] Arrian. lib. VI, cap. 24.

Tel est le côté méridional de l'Ariane *, par rapport à la côte et au pays des Gédrosiens et des Orites, situé au-dessus de cette côte. La Gédrosie avance en grande partie dans l'intérieur des terres, jusqu'à toucher aux pays des Dranges, des Arachotes et des Paropamisades. Nous suivons Ératosthène pour ce qui regarde ces contrées, n'ayant point de meilleur guide à suivre.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 94.*

Selon cet écrivain, l'Ariane est bornée à l'orient par l'*Indus*, au midi par l'Océan, au septentrion par le mont Paropamise et les autres montagnes qui s'étendent jusqu'aux Pyles Caspiennes; au couchant elle a les mêmes limites qui séparent la Parthyène de la Médie, et la Carmanie de la Parætacène et de la Perse.

§. VI. Étendue de l'Ariane.

LA largeur, dit-il, de l'Ariane, égale à la longueur du cours de l'*Indus* depuis le Paropamise jusqu'à son embouchure, est de 12,000 stades; d'autres disent 13,000 ‹2›. Sa longueur, en

‹1› Cette résidence, selon Arrien [1], s'appeloit *Poura*, ὁ δὲ χῶρος Πούρα ὀνομάζεται; ce nom se retrouve aujourd'hui, suivant d'Anville, dans celui de *Purg* ou *Foreg*.

‹2› Ces 13,000 stades de 1111 1/9 valent

[1] *Expedit. Alexandr.* lib. VI, cap. 24.

commençant par les Pyles Caspiennes (comme il est marqué dans l'itinéraire de l'Asie *), est mesurée de deux manières. De ces Pyles pour aller à la ville d'Alexandrie, située chez les *Arii*, il n'y a qu'un chemin, qui traverse le pays des Parthes : ensuite une partie du chemin, en suivant la même direction, conduit, à travers la Bactriane et les montagnes qu'il faut franchir, à *Ortospana* et [à l'endroit qu'on nomme] le *carrefour de Bactra* ‹1›, situé chez les Paropamisades; l'autre partie, se détournant un peu de l'*Aria* vers le midi, mène à Prophthasie, ville de la Drangiane ‹2›, puis se dirige de nouveau jusqu'aux frontières de l'Inde et au fleuve *Indus*, de façon que le chemin par la Drangiane et par l'Arachosie devient plus long. On l'évalue en tout à 15,300 stades ‹3›. PAGE 723.

* Littéralement, *dans les stathmes* de l'Asie. *Voyez* ci-dessus, *pag. 12*, not. 4.

PAGE 724.

Si l'on déduit de ce nombre 1300 stades pour le détour, les 14,000 stades ‹4› qui restent pourroient faire la véritable longueur de l'Ariane en ligne droite, longueur qui ne doit guère être moindre que celle de son côté [méridional et] maritime,

11° 42′ d'un grand cercle de la terre, ou 234 lieues, et c'est la mesure de l'*Indus* prise en ligne droite, depuis sa sortie des montagnes jusqu'à la mer. G.

‹1› Il y a dans le texte une petite tache, ΔΙᾺ τὴν ἐκ Βάκτρων τρίοδον, qu'on peut aisément faire disparoître en lisant, ΚΑῚ τὴν ἐκ κ. τ. λ. La version de Xylander *per trivium*, c'est-à-dire, *par le carrefour*, est infidèle, l'usage de la langue Grecque, en pareil cas, voulant qu'on dise διὰ τῆς . . . τριόδου, et non point διὰ τὴν . . . τρίοδον. De plus, elle contredit Strabon, qui dit ailleurs [1] qu'*Ortospana* étoit située au point même où l'on voyoit ce carrefour.

‹2› *Prophthasie, ville de la Drangiane.* On peut voir ce qui a déjà été observé [2] au sujet de la ville et de la province dont il est ici question, ainsi que des mesures itinéraires que Strabon évalue à 15,300 stades. J'ajouterai seulement, au sujet de la ville, que, suivant Charax, son ancien nom étoit *Phrada*, et que c'est Alexandre qui lui donna celui de *Prophthasie* [3]. Suivant Plutarque [4], ce prince en a même été le fondateur; c'est-à-dire que d'un bourg ou d'une petite ville qu'elle étoit, il en a fait une ville considérable.

‹3› Nos cartes modernes, comme je l'ai dit, *à la pag. 268 du livre XI*, sont encore insuffisantes pour fixer avec quelque certitude les lieux par lesquels passoient les deux routes dont il est question. G.

‹4› Nos cartes les plus récentes font compter en ligne droite, depuis le détroit de Firouz-kho, ou les Portes Caspiennes, jusqu'aux frontières de l'Inde prises à l'est de Candahar et vers le détroit de Bamian, la valeur de 12° 55′ de l'échelle des latitudes, qui représentent 14,352 stades de $1111\frac{1}{9}$. G.

[1] Tom. IV de la traduct. Franç. part. 1, pag. 267. = [2] *Ibid.* pag. 266, not. 3, et pag. 267, not. 3. = [3] Apud *Stephan. Byzant.* in Φράδα. = [4] *De Alexandr. fortun.* §. 5.

PAGE 724. quoique quelques-uns augmentent l'étendue de ce dernier en ajoutant aux 10,000 stades <1> la Carmanie, évaluée à 6000 stades. Ce calcul suppose qu'ils ont compris dans leur mesure, ou les sinuosités des golfes, ou la partie de la côte de la Carmanie qui est dans le golfe Persique.

Le nom de l'Ariane s'étend sur une partie de la Perse, de la Médie, de la Bactriane septentrionale et de la Sogdiane ; et en effet, les peuples de tous ces pays parlent à peu près le même langage.

§. VII. Ordre dans lequel sont placés les divers cantons ou peuples de l'Ariane.

VOICI dans quel ordre sont placés les divers peuples de l'Ariane. Près de l'*Indus* sont les Paropamisades situés au-dessous du mont Paropamise ; viennent ensuite, vers le midi, les Arachotes, puis les Gédrosiens et ceux qui occupent la côte <2>. Les pays qu'occupent tous ces peuples, situés à l'occident et le long de l'*Indus*, passèrent en partie de la domination des Perses sous celle des Indiens. Alexandre en chassa les Arianiens, et y établit des colonies particulières; mais Séleucus Nicator les céda* ensuite à Sandrocottus par une convention matrimoniale, et reçut en échange cinq cents éléphans [a].

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 10.*

[a] *Voyez* Appian. Syriac. cap. 55 ; — Justin. lib. XV, cap. 4 ; — Plut. in Alexand. cap. 62.

A l'occident des Paropamisades sont les *Arii* <3>, et à celui des Arachotes et des Gédrosiens, les Dranges <4>. Les *Arii* touchent à ces derniers au septentrion et à l'occident, et les entourent en quelque sorte. La Bactriane a à sa gauche l'*Aria* et le pays des Paropamisades, qu'Alexandre traversa pour franchir le Caucase [Indien], lorsqu'il alloit à *Bactra* *. Immédiatement après les

* Balk.

<1> *Voyez* la note 4, *pag. 95.* G.

<2> Les Paropamisades étoient les habitans du Candahar d'aujourd'hui. — Les Arachotes ont occupé une portion du Ségestan, et particulièrement le canton qui porte encore le nom d'Arrokhage. — Les Gédrosiens étoient les peuples du haut Mékran. G.

<3> Les *Arii* possédoient une partie du Khorazan; et la ville de Hérat, capitale de cette contrée, rappelle le nom de cet ancien peuple. G.

<4> Les *Drangæ,* que l'on croit être les mêmes que les *Zarangæi,* occupoient la partie occidentale du Ségestan, dont la ville capitale s'appelle encore Zarang. G.

Arii,

Arii, au couchant, sont les Parthes <1> et les environs des Pyles Caspiennes, et au midi, le désert de la Carmanie <2>, puis le reste de cette province et la Gédrosie <3>. PAGE 724.

§. VIII.
Route qu'a faite Alexandre par ces cantons.

On aura une idée plus juste de la position des montagnes que je viens de nommer, si l'on examine la route que fit Alexandre depuis la Parthyène jusqu'à *Bactra*, lorsqu'il poursuivoit Bessus. Il se rendit d'abord à *Aria**; ensuite dans le pays des Dranges, où il fit mourir Philotas fils de Parménion, convaincu d'avoir conspiré contre lui. Il envoya en même temps à Ecbatane <4> des hommes chargés de faire périr Parménion, comme ayant trempé dans la conspiration de son fils. On dit que ceux qui devoient exécuter cette commission, se servirent de dromadaires, et se rendirent en onze jours à Ecbatane, chemin qu'on ne pouvoit faire ordinairement qu'en trente ou quarante jours.

* Je lis Ἀρίαν, *Aria*, au lieu d'Ἀρειανὴν, *Ariane*.

Les Dranges vivent à la persane : leur pays manque de vin; mais ils ont des mines d'étain <5>.

[Je reviens à la route d'Alexandre.] Du pays des Dranges il passa chez les Évergètes <6>, ainsi nommés par Cyrus ; puis chez les

<1> Ces peuples étoient dans la partie occidentale du Khorasan. G.

<2> Le désert du haut Kerman. G.

<3> Le Mékran. G.

<4> L'emplacement d'Ecbatane est rapporté par d'Anville à celui de Gnerden, où il y a un ancien pyrée des Guèbres. Mais ce lieu seroit trop près de Zarang pour exiger les quarante jours de marche dont parle Strabon. L'ancienne Ecbatane me paroît représentée aujourd'hui par Hamédan. G.

<5> Les *Drangæ* sont les mêmes que les *Zarangæ*, quoique Pline[1] les regarde comme deux peuples différens, entre lesquels il place celui des *Evergetæ*. Ils avoient pour ville capitale Prophthasie[2], qui appartient aujourd'hui aux Persans, et qui, sous le nom de *Zarang*[3], conserve l'ancien nom de la province, appelée maintenant du nom de *Ségestan*. Parce qu'on ne trouve actuellement aucune mine d'étain dans toute la Perse, Beckmann[4] regarde comme suspect ce que Strabon dit des mines de ce métal chez les *Drangæ*.

<6> Ce peuple portoit le nom d'*Ariaspes*; Cyrus, fils de Cambyse, leur donna celui d'*Évergètes*, c'est-à-dire, un nom Persan qui signifioit *bienfaiteurs* (comme le mot Grec *Évergètes*, Εὐεργέται), en considération des services qu'ils lui avoient rendus dans son expédition contre les Scythes[5].

[1] Lib. VI, cap. 23. = [2] *Voyez* tom. IV de la traduction Française, pag. 266. = [3] *D'Anville, Géograph. ancien.* tom. II, pag. 289. = [4] *Beytr. zur Geschichte der Erfind.* vol. IV, pag. 368. = [5] *Arrian. Expedit. Alexandr.* lib. III, cap. 27.

PAGE 725.

* Je lis εἶτα au lieu de ἤτοι.

** A l'entrée de l'hiver.

Arachotes. Ensuite *, au coucher des pléiades **, il traversa le pays montagneux des Paropamisades, qui étoit alors couvert de neige, et presque impraticable. Ce qui rendoit moins pénible pour lui la difficulté des chemins, c'étoit le grand nombre de bourgs qu'il rencontroit sur sa route, et qui lui fournissoient en abondance tout ce dont il avoit besoin, excepté de l'huile. Il avoit à sa gauche les sommets du Paropamise; les parties méridionales de cette montagne appartiennent à l'Inde et à l'Ariane, et les parties septentrionales et occidentales à la Bactriane. Après avoir passé dans ces lieux tout l'hiver, et y avoir fondé une ville ‹1›, il franchit les montagnes, laissant l'Inde à droite *, et s'achemina vers la Bactriane par un pays nu, où l'on ne trouvoit que quelques arbres de térébinthe ‹2›, de la petite espèce. Ses soldats furent forcés, par le manque de subsistance, de se nourrir de la chair des bêtes de somme, qu'ils mangeoient même crue, n'ayant point de bois pour la faire cuire. Ce qui les aidoit à digérer une pareille nourriture, c'est le *silphium* ‹3›, qui croît en abondance dans ce pays. Enfin ils arrivèrent à *Adrapsa* ‹4›, ville de la Bactriane, quinze jours après leur départ des lieux où ils avoient passé l'hiver, et de la ville nouvellement fondée.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 33.*

§. IX. La Choarène.

AUX environs de ce pays, limitrophe de l'Inde, est située la

‹1› Vraisemblablement *Alexandrie du Paropamise.* Cette ville paroît avoir été située à peu de distance de l'entrée orientale du détroit de Bamian. G.

‹2› C'est le pistachier; le passage de Théophraste cité par M. Falconer n'en laisse aucun doute. Le naturaliste Grec dit que cette espèce de térébinthe vient dans la Bactriane, et que son fruit, aussi gros que les amandes, est plus agréable au goût que ces dernières [1].

‹3› Voici encore un texte bien suspect: ἈΠΟΡΟΎΜΕΝΟΣ ΚΑῚ *τροφῆς . . . διὰ τὴν ἀξυλίαν· πρὸς* ΔῈ *τὴν ὠμοσιτίαν πεπτικὸν ἦν αὐτοῖς τὸ σίλφιον.* Il faut peut-être lire, ἈΠΟΡΟΥΜΈΝΟΙΣ ΔῈ *τροφῆς. . . διὰ τὴν ἀξυλίαν, πρὸς τὴν ὠμοσιτίαν, κ. τ. λ.* Quant au *silphium* dont il est ici question, et qui vient aussi dans la Médie [2] et dans la Cyrénaïque de la Libye [3], on croit que c'est notre *assafetida* [4].

‹4› D'Anville croit qu'*Adrapsa* peut être rapportée à Bamian. G.

[1] Voyez *Theophrast. Histor. plantar.* lib. IV, cap. 5. = [2] *Voyez* tom. IV de la trad. Franç. pag. 314. = [3] *Voyez* ci-après, pag. 838 du texte Grec. = [4] Voyez *Sprengel, Histor. rei herbar.* vol. I, pag. 39 et 84.

Choarène <1>. De tous les cantons appartenant aux Parthes, c'est le plus voisin de l'Inde; il est à 19,000 stades de l'Ariane, où l'on se rend par le pays des Arachotes et par les montagnes dont nous avons parlé <2>. PAGE 725.

Cratère [avec la partie de l'armée qu'il conduisoit] traversa ce pays, soumettant les peuples qui lui résistoient, et avançant en diligence pour rejoindre celle que commandoit Alexandre *. Ces deux armées de terre arrivèrent en même temps dans la Carmanie; peu de temps après, Néarque entra dans le golfe Persique avec la flotte, dont la navigation avoit été contrariée par des accidens de toute espèce, et sur-tout par les obstacles que lui avoient opposés d'énormes baleines <3>.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 98.*

§. X.
Navigation de Néarque dans le golfe Persique, et aventures de son voyage.

Il est probable que les aventures de ce voyage maritime ont été exagérées par ceux qui les ont décrites; cependant ces exagérations mêmes attestent que les navigateurs ont eu à souffrir, quoiqu'au

<1> Ce canton devant se trouver dans le voisinage de l'Inde, ne peut être ni la *Choroane* ni la *Choromithrena* de Ptolémée; il paroît devoir répondre à la province de Gaour, la plus méridionale du pays de Balk, l'ancienne Bactriane. G.

<2> Je n'entends rien à cette phrase.

Ératosthène bornoit l'Ariane à l'est par l'*Indus*, au nord par la grande chaîne de l'Asie; et quel que soit l'emplacement de la *Choarene*, on ne peut mettre ce canton qu'immédiatement au-dessus de cette chaîne: ainsi, loin de se trouver à 19,000 stades ou 342 lieues de l'Ariane, il en étoit au contraire limitrophe.

De plus, comme Strabon semble dire que Cratère s'est rendu de la *Choarene* dans l'Ariane, en traversant le pays des *Arachotes*, et que ces peuples étoient compris dans l'Ariane, on doit penser que ce dernier mot n'est pas celui que Strabon avoit écrit, et qu'il aura été substitué par les copistes au nom de quelque autre contrée, et peut-être à celui de la Carmanie. Mais cette supposition ne leveroit pas toutes les difficultés. La route qui conduit de la *Choarene*, ou des environs de Bamian, par le pays des *Arachotes*, est assez droite, et fourniroit tout au plus 14,000 stades, au lieu de 19,000, en la prolongeant même jusqu'à l'entrée du golfe Persique. Ainsi tout me porte à croire que le passage qui m'arrête, est incomplet ou corrompu. G.

<3> Il faut lire, *ταλαιπωρήσαντες διά τε τὴν ἄλλην ταλαιπωρίαν, καὶ τὰ μεγέθη τῶν κητῶν*, comme a lu Xylander, *multas cum alias ærumnas, tum ob cetorum magnitudinem perpessus*, de même que le traducteur Italien, *avendo patito assai sì per altri travagli, sì per la smisurata grandezza delle balene.* Je ne crois pas qu'on puisse admettre la correction de M. Tzschucke, qui, sur la foi des manuscrits, a cru devoir retrancher la première conjonction de ce texte altéré: *ταλαιπωρήσαντες* ΚΑΙ *διὰ τὴν ἄλλην, καὶ ταλαιπωρίαν, καὶ τὰ μεγέθη τῶν κητῶν.*

PAGE 725. fond ils aient eu plus de peur que de mal. Ce qui les troubloit le plus, c'étoient de grands physétères*, qui, agitant subitement la mer par l'eau qu'ils lançoient de leurs évents, obscurcissoient l'air, et formoient une espèce de brouillard qui empêchoit les navigateurs de distinguer les objets situés devant eux.

* *Cachalots.* *Voyez* Strab. tom. I de la version Française, pag. 415, n.° 2.

Ce phénomène, dont les Grecs ne connoissoient pas la cause, avoit répandu l'effroi parmi eux; mais ils furent bientôt rassurés par leurs pilotes, qui leur apprirent que c'étoient de grands animaux marins qui causoient cette agitation des flots, et qu'un grand bruit, et [sur-tout] le son de la trompette, les mettoient facilement en fuite. Néarque alors, se portant à pleines voiles vers la partie de la mer occupée par les baleines, les poursuivoit avec impétuosité en même temps qu'il faisoit sonner de la trompette, et les obligeoit de se plonger dans la mer. Un peu après cependant elles reparoissoient encore du côté de la poupe, pour se précipiter de nouveau sous les ondes; ce qui ressembloit à un combat naval.

Ceux qui voyagent aujourd'hui dans l'Inde, parlent aussi de monstrueux animaux qui se montrent à la surface de la mer, mais qui ne paroissent ni souvent ni en grand nombre à-la-fois auprès des bâtimens, et qui s'éloignent aussitôt qu'ils entendent des cris ou le son de la trompette.

PAGE 726. Selon les mêmes voyageurs, ces animaux n'approchent point de la terre; mais les os de leurs cadavres, dépouillés de chair et apportés par les flots, fournissent aux Ichthyophages la matière dont ils construisent leurs cabanes, comme nous venons de le dire*. Selon Néarque, il y a de ces baleines qui ont jusqu'à vingt-trois orgyies de long ‹1›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 96.*

‹1› *Vingt-trois orgyies de long.* Arrien [1], d'après le même Néarque, dit *vingt-cinq orgyies.* Ælien [2], d'après Onésicrite, donne aux baleines un demi-stade de long.

— L'orgyie du stade de 1111 $\frac{1}{9}$ dont se servoit Néarque, répondoit à environ 37 pouces : ainsi les 23 orgyies dont il est question, doivent s'évaluer de 70 à 71 pieds de roi, ou plus exactement à 23 mètres. G.

[1] *Indic.* cap. 30. = [2] *De Natur. animal.* lib. XVII, cap. 6.

Le même écrivain rapporte qu'il détruisit un préjugé qui régnoit parmi les hommes de son équipage. On croyoit qu'il existoit dans ces mers une île funeste à tous ceux qui s'en approchoient. On débitoit qu'un [vaisseau, de ceux qu'on nomme] *cercurus* ⟨1⟩, étant arrivé près de cette île, avoit disparu; que des personnes envoyées à sa recherche n'avoient point osé débarquer, et s'étoient contentées d'appeler à haute voix les hommes du navire, mais que, n'ayant reçu aucune réponse, elles s'en étoient retournées. Tout le monde attribuoit à l'île cette disparition : mais Néarque, s'y étant rendu lui-même, en fit le tour, accompagné d'une partie de son équipage. N'ayant pas aperçu le moindre indice qui pût justifier une pareille opinion, il revint, et prouva, par la reconnoissance qu'il venoit de faire, et dans laquelle lui et les siens auroient également dû périr, que les bruits dont cette île étoit l'objet, n'étoient nullement fondés, et que la perte du vaisseau pouvoit être l'effet d'une des mille autres causes possibles. PAGE 726.

§. XI. Étendue de la Carmanie.

LE dernier pays de toute cette région qui suit [au couchant] l'embouchure de l'*Indus*, est la Carmanie. Le premier de ses promontoires ⟨2⟩, d'où l'on aperçoit l'Arabie heureuse, avance vers l'océan au midi, et concourt avec un autre promontoire ⟨3⟩

⟨1⟩ *Cercurus* est le nom d'une espèce de navire ; et il est d'autant plus difficile d'en donner l'étymologie, qu'il paroît composé de deux synonymes *κέρκος* et *οὐρὰ*, qui tous deux signifient *queue*. Les grammairiens, que cette composition extraordinaire embarrassoit, l'ont dérivé de *Cercyra*, nom de l'île connue aujourd'hui sous celui de *Corfou*, et dans laquelle ils ont supposé que cette espèce de navire étoit en usage, tandis que Pline en attribue l'invention aux habitans de l'île de Cypre [1].

⟨2⟩ Le cap de Jask d'aujourd'hui. G.

⟨3⟩ Le promontoire *Maceta* du Périple de Néarque, l'*Asaborum promontorium* de Ptolémée, maintenant le cap Moçandon.

En disant que ce cap et celui de la Carmanie forment l'entrée du golfe Persique, Strabon confond le cap de Jask avec celui de Kuhestek, qui est vis-à-vis du Moçandon. Le cap de Kuhestek me paroît avoir été connu de Néarque ; c'est le point où il fait commencer la contrée *Harmozia*, et ce cap dans Ptolémée est appelé *Harmozum*. Voyez mes *Recherches*, tom. III, *pag. 67, 68, 109*. G.

[1] *Plin.* lib. VII, cap. 56.

PAGE 726. de cette dernière contrée à former l'entrée du golfe Persique ; ensuite la côte se replie vers ce golfe, et se prolonge jusqu'à ce qu'elle aille toucher à la Perse.

La Carmanie s'étend aussi en grande partie dans l'intérieur des terres, entre la Perse et la Gédrosie, et dépasse même cette dernière vers le septentrion ; ce dont on peut s'assurer encore en considérant la fertilité du sol.

§. XII. Productions de la Carmanie.

EN effet, la Carmanie produit toute sorte de grands arbres, excepté l'olivier, et elle est arrosée par plusieurs fleuves, au lieu que la Gédrosie ne diffère guère * du pays des Ichthyophages : aussi celle-ci est-elle souvent affligée par la disette, et ses habitans sont-ils obligés de mettre chaque année [une grande partie de] la récolte en réserve, de crainte de manquer de provisions les années suivantes.

* *Voyez* ci dessus, *pag. 97.*

Selon Onésicrite, il existe dans la Carmanie un fleuve ‹1› qui charrie des paillettes d'or. On trouve encore dans la même province des mines de ce métal, ainsi que des mines d'argent, de cuivre et de cinabre ‹2›. On y voit de plus deux montagnes, l'une de sel fossile, l'autre d'orpiment.

La Carmanie a aussi un désert qui touche à la Parthyène et à la Parætacène. Elle produit les mêmes fruits que la Perse, et notamment des raisins. On sait que la vigne connue parmi nous sous le nom de *Carmanienne* porte souvent des grappes longues de deux coudées ‹3›, avec une graine bien grosse et bien serrée. Il est probable que, dans son pays natal, cette vigne doit produire des fruits plus beaux encore.

‹1› Le fleuve *Hytanis*, selon Pline : *flumen Carmaniæ Hytanis portuosum, et auro fertile* [1].

‹2› Ptolémée [2] place la mine de cinabre dans une île nommée *Sagdiana*, et située dans le golfe Persique, près de la côte de la Carmanie.

‹3› Environ 18 pouces. G.

[1] *Plin.* lib. VI, cap. 23. = [2] Lib. VI, cap. 8.

PAGE 727.
§. XIII.
Usages des Carmaniens.

LES Carmaniens se servent d'ânes, même à la guerre, les chevaux étant rares dans leur pays. Ils sacrifient aussi des ânes à Mars, le seul dieu qu'ils aient en vénération, étant naturellement belliqueux. Chez eux, on ne peut se marier qu'après avoir apporté la tête d'un ennemi au roi. Celui-ci, après l'avoir reçue, dépose dans un endroit du palais le crâne [dépouillé des chairs]; il coupe la langue en petits morceaux, qu'il mêle avec de la farine; et après avoir goûté lui-même du mets qu'il a fait, il le donne à celui qui a apporté la tête : celui-ci le mange en famille. Plus un roi reçoit [et conserve] de ces têtes, plus il est renommé.

Selon Néarque, l'idiome et les usages des Carmaniens ressemblent beaucoup au langage et aux coutumes des Perses et des Mèdes.

L'entrée du golfe Persique est évaluée à plus d'une journée de navigation d'un cap à l'autre ‹1›.

‹1› Τὸ δὲ στόμα τοῦ Περσικοῦ ΚΟ'ΛΠΟΥ *μεῖζον διάρματος ἡμερησίου*. A ce texte, que j'ai rendu litteralement, il manque, ce me semble, une négation; en l'y ajoutant, ΚΟ'ΛΠΟΥ Ο'Υ *μεῖζον*, κ. τ. λ. on aura ce sens: *L'entrée du golfe Persique n'excède point une journée de navigation d'un cap à l'autre.* Arrien dit positivement que la distance qui séparoit ces deux caps, étoit évaluée à environ une journée de navigation, *πλόον ὡς ἡμέρης*[1]; et Strabon a déjà dit[2], et dira dans la suite[3], que d'un de ces caps on pouvoit apercevoir l'autre.

[1] *Arrian. Indic.* cap. 32. = [2] *Suprà*, pag. 109. = [3] Pag. 765 du texte Grec.

CHAPITRE III.

DE LA PERSE.

Étendue, Nature et Peuples de la Perse. — La Suside. — Ville de Suse. — Étendue et Fleuves de la Suside. — Ville de Persepolis. *— Ville de Pasargades, et Tombeau de Cyrus. — Trésors du Roi des Perses. — Nature du climat de la Suside. — Fertilité de la Suside. — La Sitacène. — Mœurs et Religion des Perses. — Éducation des Enfans chez les Perses. — Usages et Coutumes des Perses. — État ancien de la Perse. — Révolutions de la Perse.*

PAGE 727.
§. I.er
Étendue, nature et peuples de la Perse.

APRÈS la Carmanie, vient la Perse. Cette contrée s'étend beaucoup sur toute la côte du golfe auquel elle a donné son nom *; mais elle s'étend bien plus encore dans l'intérieur des terres, surtout en longueur, depuis la Carmanie au midi, jusqu'aux peuples de la Médie au septentrion.

* Golfe Persique.

Quant à son climat, la Perse peut être divisée en trois parties, dont chacune est d'une nature bien différente. La partie maritime, évaluée à 4300 ou 4400 stades <1>, est brûlante, sablonneuse <2>, et ne produit que des palmiers <3>: elle finit au plus grand fleuve de ce pays, connu sous le nom d'*Oroatis* <4>. Celle qui est située

<1> 77 à 79 lieues marines. G.

<2> Au lieu d'*ἀνεμώδης*, *sujette aux vents*, je lis *ἀμμώδης*, *sablonneuse*, d'après la correction de Tyrwhitt, confirmée par Arrien, dont le texte a aussi besoin d'une légère correction : Τὴν δὲ Περσίδα γῆν τριχῆ νενεμῆσθαι τῶν ὡρέων λόγος κατέχει. Τὸ μὲν αὐτῆς πρὸς τῇ Ἐρυθρῇ θαλάσσῃ οἰκεόμενον, ἀμμῶδές τε εἶναι καὶ ἄκαρπον ὑπὸ καύματος· τὸ δὲ ἘΠΙΤΕΛΕ'ΩΣ πρὸς ἄρκτον τε καὶ βορέην ἄνεμον ἰόντων, καλῶς κεκρᾶσθαι τῶν ὡρέων, κ. τ. λ. [1]. Il me paroît clair qu'il faut lire ... τὸ δὲ 'ΑΠΟ' ΤΟΥ͂ΔΕ Ω'Σ πρὸς ἄρκτον, κ. τ. λ.

<3> Cette lisière aride, qui ressemble au *Tehama* de l'Arabie, est appelée Kermésir, ou le pays chaud, par les Perses modernes. G.

<4> L'*Oroatis*, le même fleuve que

[1] *Arrian. Indic.* cap. 40.

au-delà,

au-delà, abonde, au contraire, en toute espèce de fruits, ainsi qu'en gras pâturages propres à nourrir des bestiaux ; c'est une plaine arrosée par plusieurs fleuves et lacs. La troisième partie, située vers le septentrion, est froide et montagneuse : à l'extrémité de celle-ci se tiennent les pâtres des chameaux. PAGE 727.

Selon Ératosthène, la longueur de la Perse, depuis certains caps [du golfe Persique] en tirant vers le nord et les Pyles Caspiennes [jusqu'à la Parætacène], est d'environ 8000 stades ; le reste, [depuis cette dernière] jusqu'aux Pyles Caspiennes, n'excède point 2000 stades <1>. Sa largeur dans l'intérieur des terres,

Néarque avoit appelé *Arosis*, est l'Ab-Chirin de nos jours. *Voyez* mes *Recherches*, tom. III. G.

<1> *Selon Ératosthène ... n'excède point 2000 stades.* J'ai été obligé de paraphraser le texte, qui, s'il n'est point altéré par les copistes, est au moins exprimé d'une manière inintelligible. Ma paraphrase est fondée sur un passage parallèle de notre géographe [1]. D'après ce passage, M. Seidel pense qu'il faut lire ici 3000, et non pas 2000 stades [2]. Mais ce n'est pas l'unique défaut du texte ; il faudroit également y changer, d'après ce même passage, les 8000 en 9000 stades, et y ajouter plus de mots que ma version n'en exprime, pour que les deux passages s'accordassent parfaitement. Ainsi, au lieu de, *μῆκος... περὶ* ὈΚΤΑΚΙΣΧΙΛΊΩΝ, ΚΑΤΆ *τινας προπιπτούσας* ἌΚΡΑΣ· *λοιπὴ δ' ἐστὶν ἐπὶ Κασπίους πύλας οὐ* ΠΛΕΊΟΥΣ Ἢ ΤΩ͂Ν ΔΙΣΧΙΛΊΩΝ, peut-être faudroit-il lire, *μῆκος ... περὶ* ἘΝΝΑΚΙΣΧΙΛΊΟΥΣ, ΚΑΤΆ *τινας προπιπτούσας* ἌΚΡΑΣ· *λοιπὴ δ' ἐστὶν ἐπὶ Κασπίους πύλας οὐ* ΠΛΕΙΩ͂Ν ΤΩ͂Ν ΤΡΙΣΧΙΛΊΩΝ. *Selon Ératosthène, la longueur de la Perse depuis certains caps [du golfe Persique], en tirant vers le nord et les Pyles Caspiennes [jusques à la Parætacène], est d'environ 9000 stades ; le reste, [depuis cette dernière] jusques aux Pyles Caspiennes, n'excède point 3000 stades.* C'est la manière la plus simple de rétablir ce texte ; il y en a une autre, moins probable à la vérité, mais par laquelle il approcheroit davantage de l'autre passage que nous venons de citer. La voici : *μῆκος... περὶ* ὈΚΤΑΚΙΣΧΙΛΊΟΥΣ, ΚΑΤᾺ ΔΈ *τινας προπιπτούσας* ἌΚΡΑΣ, ΚΑῚ ἘΝΝΑΚΙΣΧΙΛΊΟΥΣ· *λοιπὴ ... οὐ* ΠΛΕΙΏΝ ΤΩ͂Ν ΤΡΙΣΧΙΛΊΩΝ. *Selon Ératosthène, la longueur de la Perse, en tirant vers le nord et les Pyles Caspiennes [depuis la côte du golfe Persique jusques à la Parætacène], est d'environ 8000 stades, et même 9000 à partir de certains caps de ce golfe ; le reste ... 3000 stades.*

— Quoique ce passage ressemble par quelques expressions à celui des *pag. 207-212* du second livre, je ne crois pas qu'on puisse s'autoriser de l'un pour changer les mesures de l'autre.

Dans le second livre, Strabon, d'après Ératosthène, donne la mesure du côté occidental de l'Ariane, depuis *les bords de la mer Erythrée*, c'est-à-dire, depuis le cap méridional de la Carmanie, ou le cap de Jask, jusqu'aux Portes Caspiennes ; il la trouve de onze à douze mille stades, et l'on a vu qu'elle

[1] Lib. II, pag. 80, et de la trad. Franç. tom. I, pag. 212. = [2] *Seidel, Eratosthen. Geograph. fragment.* pag. 177.

PAGE 727. depuis la ville de Suse jusqu'à celle de *Persepolis*, est de 4200 stades <1>; depuis cette dernière jusqu'aux frontières de la Carmanie, elle est de 1600 stades <2>.

Les peuples qui habitent la Perse sont les Patischores, les Achæménides et les Mages; ces derniers mènent une vie très-sage. On y trouve encore les Cyrtiens et les Mardes <3>, qui sont adonnés au brigandage, et quelques autres peuples agriculteurs <4>.

étoit exacte. Ici Strabon donne l'étendue de l'empire des Perses, du midi au nord; et comme les frontières méridionales de la Perse, aux temps d'Alexandre et d'Ératosthène que Strabon copioit, se trouvoient près de l'île de Keish et du promontoire *Tarsias*, le cap Gherd d'aujourd'hui, c'est de ce cap, le plus méridional de la Perse, que la nouvelle mesure doit être prise, et non du cap de Jask, puisque dans le passage actuel il n'est plus question de la *mer Érythrée*. Or 8000 stades de $1111\frac{1}{9}$, ou la valeur de 7° 12′ de l'échelle des latitudes, pris du cap Gherd, aboutissent vers la hauteur de Kachan, aux limites de l'ancienne *Parætacène*; et 2000 stades de plus conduisent à Heblerud, situé au milieu des défilés de Khaûar et de Firouz-kho, connus autrefois sous le nom général de Portes Caspiennes. G.

<1> La mesure de 4200 stades est assez exactement, sur les cartes de d'Anville, la distance de Tuster à Estakar, où l'on trouve des ruines considérables qu'on croit être celles de *Persepolis*. Ce géographe a construit cette portion de ses cartes dans l'hypothèse que Tuster étoit l'ancienne Suse; mais cette dernière ville est plus occidentale que Tuster, et conserve encore le nom de Suz. L'intérieur de la Susiane, ou le Khosistan, est très-peu connu. *Voyez* mes *Recherches*, tom. III. G.

<2> Cette mesure place les anciennes frontières de la Perse et de la Carmanie les plus voisines de *Persepolis*, vers Rudhan, Pérek, et Darab-gherd. G.

<3> Le nom de *Patischores*, Πατειχορεῖς, ou *Pastichores*, Παστιχορεῖς, comme portent quelques manuscrits, ne se trouve dans aucun écrivain, excepté Strabon. Les *Achæménides*, dont descendoient les rois des Perses, étoient, suivant Hérodote [1], une branche des Pasargades, la plus illustre des tribus de la Perse. Le nom moderne *Adgem*, synonyme de *Persan*, représente assez celui d'*Achæménides*. Les *Mages* sont connus de tout le monde. Les *Cyrtiens*, Κύρτιοι, pourroient bien être ceux qu'on appelle aujourd'hui *les Kurdes*. La ville de *Cyrtæ* [2], située sur le golfe Persique, paroît avoir appartenu à cette tribu des Cyrtiens; car, quoiqu'ils habitassent les montagnes à l'extrémité septentrionale de la Perse, Strabon nous avertit qu'ils y émigrèrent d'ailleurs, de même que les *Mardes* [3]. Ceux-ci, qu'Hérodote [4] place parmi les tribus nomades des Perses, s'appeloient encore *Amardes*, Ἄμαρδοι [5]. Cette différence vient peut-être de l'article oriental *Al*, qui, joint au nom, a produit *Almardes*, et par corruption *Amardes*, *les Mardes*.

<4> Selon Hérodote [6], ces peuples agriculteurs étoient les *Panthialæi*, les *Derusiæi* et les *Germanii* [Πανθιαλαῖοι, Δηρουσιαῖοι, Γερμάνιοι]. Ces derniers sont les mêmes que les *Carmanii*, ou habitans de la Carmanie [7], connue aujourd'hui sous le nom de *Kerman*.

[1] Lib. I, cap. 125. — [2] Voyez *Ctes. Persic.* §. 40. — [3] *Strab.* tom. IV, part. I, pag. 309-310. — [4] *Ubi suprà.* — [5] *Strab. ubi suprà.* — [6] Lib. I, cap. 125. — [7] Voyez *Larcher*, traduction d'Hérodote, tom. VIII, pag. 223, édit. de 1802.

LA Suside, située entre la Babylonie et la Perse, est aussi regardée presque comme faisant partie de cette dernière. Elle a pour capitale Suse, ville très-remarquable : car les Perses, s'étant rendus maîtres de la Médie sous la conduite de Cyrus, et voyant que leur pays étoit, pour ainsi dire, à l'extrémité de la terre, mais que la Suside, au contraire, étoit plus rapprochée de la Babylonie et des autres nations, firent de Suse la capitale de leur empire, en considération de son importance, de sa situation dans une contrée limitrophe de la Perse, et parce qu'elle n'avoit jamais entrepris rien de grand par elle-même, ayant été toujours soumise à d'autres peuples, et regardée comme appartenant à un corps plus considérable <1>, excepté peut-être dans les temps héroïques.

PAGE 727.
§. II.
La Suside.

PAGE 728.

EN effet, on prétend que Suse fut fondée par Tithon père de Memnon ; qu'elle étoit plus longue que large, qu'elle avoit 120 stades de tour, et que sa citadelle portoit le nom de *Memnonium* [a]. Les Susiens s'appellent aussi *Cissiens*, et Æschyle nomme la mère de Memnon *Cissia* <2>. Ce Memnon fut enterré à *Paltos* de la Syrie, près du fleuve *Badas* <3>, comme le dit Simonide dans un de ses dithyrambes Déliaques, intitulé *Memnon*. Suivant quelques

§. III.
Ville de Suse.

[a] *Voyez* Hérodote, liv. V, chap. 54.

<1> *Et parce qu'elle n'avoit jamais . . . à un corps plus considérable*, Καὶ ΤΡΙ'ΤΟΝ τὸ μηδέποτε... ἀλλ' ἀεὶ ὑφ' ἑτέροις ὑπάρξαι· καὶ ἐν μέρει ΤΕ'ΤΑΚΤΑΙ συστήματος μείζονος. J'ai changé, d'après la correction indubitable de Tyrwhitt, le deuxième mot du texte, ΚΡΕΙ͂ΤΤΟΝ, en ΤΡΙ'ΤΟΝ : littéralement, *et parce qu'en troisième lieu, elle . . . à un corps plus considérable.* Mais ce texte a encore besoin d'un autre changement dans les lettres et dans la ponctuation ; il faut lire ... ὑπάρξαι, καὶ ἐν μέρει ΤΕΤΑ'ΧΘΑΙ συστήματος μείζονος. Ce changement, confirmé par tous les traducteurs, appartient encore à Tyrwhitt; mais ni M. Tzschucke ni M. Falconer n'en ont fait mention.

<2> *Æschyle nomme la mère de Memnon CISSIA.* Vraisemblablement dans la tragédie intitulée *Memnon*, qui n'est point parvenue jusqu'à nous ; mais dans *les Perses*, pièce qui existe encore, il donne au *Memnonium* les noms de Κίσσινον ἕρκος [1], *la forteresse Cissienne*, et de Κίσσινον πόλισμα, *la ville Cissienne.*

<3> *Près du fleuve BADAS.* Les variantes de ce nom, Βαδᾶν, sont Βαυδῶν, *Baudus*, et Βανδᾶν, *Bandas.* Vossius prétend qu'il faut lire Βάλδον, *Baldus* [2].

[1] *Æschyl. Pers.* vers. 17. Conf. et vers. 117. = [2] *Voss. Observation.* ad *Pomp. Mel.* lib. I, cap. 12, §. 27.

PAGE 728. historiens, les murs, les temples et le palais royal de Suse étoient, comme ceux de Babylone [a], construits en briques cuites au feu et liées avec du bitume. Polyclète, au contraire ‹1›, dit que Suse étoit sans murs, et qu'elle avoit 200 stades de tour.

[a] *Voyez* Hérodote, liv. I, chap. 179.

Les Perses prirent le soin d'embellir Suse plus qu'aucune autre résidence royale ; cependant ils n'estimèrent pas moins *Persepolis* et *Pasargades* ‹2›. C'étoit dans cette dernière, comme dans un lieu mieux fortifié, et qui étoit en même temps le patrimoine de leurs ancêtres ‹3›, que les rois de Perse avoient leurs trésors et leurs tombeaux. Ils avoient encore une résidence à *Gabæ*, vers les parties supérieures de la Perse, et une autre sur la côte, à l'endroit nommé *Taoce* ‹4›.

Tel étoit l'état des choses à l'époque où l'empire des Perses subsistoit : mais les rois postérieurs eurent d'autres résidences moins magnifiques, depuis que la Perse eut vu son territoire entamé par les Macédoniens, et plus encore par les Parthes; car les Perses actuels, quoiqu'ayant encore un roi de leur nation, ont perdu une grande partie de leur puissance, et sont dans la dépendance du roi des Parthes*.

* *Voyez* ci-dessous, pag. 144.

Suse est située dans l'intérieur des terres sur le Choaspe [b], au-delà du pont ‹5› jeté sur ce fleuve.

[b] *Voyez* Hérodote, liv. I, chap. 52.

‹1› *Polyclète, au contraire, dit.* Je corrige Πολύκλειτος ΔÈ ... φησὶ, comme a lu le traducteur Italien, *ma Policleto dice*, au lieu de Πολύκλειτός TE ... φησί.

‹2› Aujourd'hui Pasa ou Fésa. G.

‹3› La ville de *Pasargades*, ou, comme on le trouve écrit dans quelques manuscrits d'Arrien [1], *Pasagardes*, appartenoit à la tribu du même nom, de laquelle descendoient les rois des Perses par les Achæménides [2].

‹4› *A l'endroit nommé TAOCE*, τὰ κατὰ THN TAOKHN λεγομένην. Je suis de l'avis de ceux qui pensent qu'il faut lire ici THN TAOKHN, et non pas THN ὌKHN, *à l'endroit nommé OCE* [3]. Le texte d'Arrien [4] et celui de Ptolémée [5] justifient cette correction. Selon ce dernier, *Taoce* étoit le nom d'un cap et d'une ville, et *Taocène* celui de leur territoire. — La ville de *Taoce* existe encore sous le nom de Taüg ou Taüag; elle est située sur le fleuve Grân, l'ancien *Granis*. G.

‹5› J'ai dit que Suse conserve le nom de Suz. — Le *Choaspes*, connu aussi sous la dénomination d'*Eulæus*, est le Kerkhah d'aujourd'hui, qui vient se jeter dans la rivière de Karun, l'ancien *Pasitigris*. G.

[1] *De Expedit. Alexandr.* lib. III, cap. 18. = [2] *Voyez* pag. 114, not. 3. = [3] *Voyez* la note de M. Tzschucke. = [4] *Indic.* cap. 39. = [5] Lib. VI, cap. 4.

PAGE 728.
§. IV.
Étendue et fleuves de la Suside.

MAIS la Suside descend jusqu'à la mer, et sa côte s'étend presque depuis les frontières de celle de la Perse jusqu'à l'embouchure du Tigre, dans un espace d'environ 3000 stades <1>.

Le Choaspe, qui a sa source chez les *Uxii* <2>, traverse la Suside, et se rend vers cette même côte, où il se décharge dans la mer <3> : car la Suside est séparée de la Perse par une chaîne de montagnes escarpées et rudes, qui ne laissent qu'un passage <4> étroit, difficile à franchir, et qui d'ailleurs est occupé par des brigands de profession ; ils poussoient l'insolence jusqu'à rançonner les rois mêmes, toutes les fois que ceux-ci vouloient passer de Suse en Perse. Selon Polyclète, le Choaspe, l'*Eulæus* <5>, et même le Tigre, réunissent leurs eaux dans un lac <6>, et de là ils se déchargent dans la mer. Sur ce lac, il y a une place de commerce, PAGE 729. par la raison que, les écluses construites à dessein <7> sur ces

<1> Lisez *2000 stades*, comme Strabon le dira dans l'instant. G.

<2> Les *Uxii* habitoient le haut Khosistan. La contrée qu'ils occupoient conserve le nom d'Asciac. G.

<3> Strabon prolonge le nom de *Choaspes* jusque dans la partie inférieure du *Pasitigris*, qui reçoit ce fleuve. J'ai dit que le *Choaspes* étoit aussi appelé *Eulæus*. Ce dernier nom a fini par prévaloir sur ceux de *Choaspes* et de *Pasitigris*, qu'on ne trouve plus ni dans les cartes de Ptolémée, ni dans les écrivains postérieurs. G.

<4> On nommoit ce passage indistinctement, *Pyles Persiques* [1] et *Pyles Susides* [2], et même *Roches Susides* [3].

<5> C'est par erreur que Strabon fait deux fleuves différens du *Choaspes* et de l'*Eulæus*. Ces deux noms appartenoient à la rivière de Suse. *Voyez* Daniel, *cap. 8, vers. 2, 16 ;* — Herodot. *lib. 1, cap. 188 ; lib. V, cap. 49, 52 ;* — Plin. *lib. VI, cap. 31 ; lib. XXXI, cap. 21 ;* — Arrian. *lib. VII, cap. 7 ;* — Ptolem. *lib. VI, cap. 3.* — Voyez aussi mes *Recherches*, tom. III, *pag. 92*. G.

<6> Ce lac, qui occupoit une grande partie des terres marécageuses que traversent les embouchures du Tigre, n'existe plus. G.

<7> *Les écluses construites à dessein.* Le texte dit, *les cataractes construites à dessein*, διὰ τοὺς καταῤῥάκτας ἐπίτηδες γινομένους, et Arrien [4] se sert du même terme de *cataractes ;* mais on voit bien que ce mot ne peut signifier ici que des écluses, en comparant sur-tout cet endroit avec un autre où Strabon dit *cataractes faites de main d'homme*, καταῤῥάκτας χειροποιήτους [5]. C'est ce même passage qui nous explique ce que Strabon entend ici par la phrase, *construites à dessein*. Les Perses, dit notre géographe, avoient pratiqué ces écluses sur le Tigre et sur l'Euphrate, pour se mettre, du côté de

[1] *Infrà*, pag. 120, et *Arrian. de Expedit. Alexandr.* lib. III, cap. 18. = [2] *Polyæn. Stratagem.* lib. IV, cap. 3, §. 27. = [3] *Diodor. Sicul.* lib. XVII, cap. 68. = [4] *De Expedit. Alexandr.* lib. VII, cap. 7. = [5] *Strab. infrà*, pag. 740 du texte Grec.

PAGE 729. fleuves ne permettant point de voiturer par eau les marchandises qui viennent de la mer ou qui s'y rendent, on est obligé de les transporter par terre jusqu'à Suse, dans un espace, dit-on, de 800 stades ‹1›. D'autres prétendent que les fleuves * qui passent par Suse, se réunissent en un seul lit, celui du Tigre, à l'endroit où ce fleuve reçoit les canaux ‹2› de l'Euphrate, et que c'est pour cela que le Tigre prend à son embouchure le nom de *Pasitigre* ‹3›.

* Le Choaspe et l'*Eulæus.*

la mer, à l'abri de quelque invasion des peuples voisins. Arrien [1] affirme la même chose. Il est possible que ce dessein ait été gratuitement attribué aux Perses par les Macédoniens, qui auront pris pour des précautions contre des ennemis, ce qui étoit fait pour l'arrosement des terres [2].

‹1› De la manière dont le texte est conçu, il est difficile de savoir si l'on comptoit ces 800 stades depuis la mer avec laquelle communiquoit le lac, ou depuis la partie la plus septentrionale de ce dernier, jusqu'à Suse. Pline [3] place cette ville à 250 milles [2000 stades] du golfe Persique. Quant à la partie grammaticale du texte, *ὀκτακοσίυς γὰρ* ΕἾΝΑΙ *ςαδίυς εἰς Σοῦσα λέγυσιν* ἌΛΛΟΙ · ἌΛΛΟΙ *δέ φασι, κ. τ. λ.*, il faut retrancher un de ces deux *ἄλλοι*, le premier, si l'on veut que la phrase soit grecque.

— La mesure de 800 stades est trop courte, et ne s'accorde point avec nos cartes modernes. Je soupçonne que Strabon avoit écrit *1800 stades*. La mesure de Pline, ou plutôt les 2000 stades qui en résultent, et qui doivent être comptés à $1111\frac{1}{9}$ au degré, confirmeroient ma conjecture. G.

‹2› *A l'endroit où &c.* Au lieu de ΚΑΙ' ΤΑ'Σ *μεταξὺ διώρυχας*, j'ai pensé qu'il falloit lire ΚΑΤΑ' ΤΑ'Σ *μεταξὺ διώρυχας*. Sans cette correction, le texte signifieroit, *se réunissent au lit du Tigre et aux canaux de l'Euphrate.*

‹3› Strabon se borne à rapporter cette absurde étymologie du nom de *Pasitigre*, sans chercher à expliquer ce qui étoit inexplicable, du moins pour les Grecs : mais Eustathe [4] a cru tout bonnement que le composé *Πασίτιγρις* valoit autant que *Παντοῖος Τίγρις*, *Tigre de toute sorte*, sans songer que la composition même du mot est faite contre l'analogie ; car de même que le très-petit nombre des noms ainsi composés et consignés dans les Lexiques, *πασίγνωστος*, *πασιμέλουσα*, *πασιφανής*, *πασίφιλος*, signifient, *connu de tous*, *chère à tous*, *visible à tous*, *ami de tous*, de même *Πασίτιγρις* signifieroit *Tigre à tous*, c'est-à-dire qu'il ne signifieroit rien. Ainsi il est plus sûr de regarder ce composé comme un nom appartenant aux langues Orientales, et auquel les Macédoniens n'ont fait qu'ajouter une terminaison Grecque. Il signifie, selon quelques-uns [5], *Tigre septentrional;* selon d'autres [6], son vrai nom seroit *Παρσίτιγρις*, *Parsitigre*, c'est-à-dire, *Tigre Persique*, pour le distinguer du Tigre de l'Assyrie.

— Voyez mes *Recherches*, tom. III, *pag. 88 et suivantes.*

Il seroit trop long de rapporter ce que j'ai dit sur le *Pasitigris*, et sur les erreurs que l'on a commises en parlant de ce fleuve, qui est, je crois, le Mezbour ou la rivière de Karun des géographes Orientaux. G.

[1] *Ubi suprà.* = [2] Voyez *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* vol. V, part. II, pag. 370. = [3] Lib. VI, cap. 27. = [4] In *Dionys. Perieget.* vers. 1163. = [5] *Vincent, the Voyage of Nearchus*, pag. 409. = [6] *Voyez* les notes de M. *Falconer* sur *Strabon*, pag. 1033.

Selon Néarque, la côte de la Suside est pleine de bancs : elle se termine à l'embouchure de l'Euphrate, près de laquelle est un bourg où l'on porte les marchandises de l'Arabie ; car la côte de cette dernière vient se joindre à celle de la Suside, vers les lieux où se déchargent l'Euphrate et le Pasitigre. Tout l'intervalle est occupé par un lac qui reçoit le Tigre. En remontant le Pasitigre, on trouve, à la distance de 150 stades de son embouchure, le pont <1> qui conduit de la Perse à la ville de Suse, et qui est à 60 stades de cette dernière. Le Pasitigre est à environ 2000 stades de l'*Oroatis* <2>. On compte 600 stades de navigation par le lac * pour arriver à l'embouchure du Tigre, près de laquelle on trouve un bourg de la Suside <3>, situé à 500 PAGE 729.

* Que Pline (lib. VI, cap. 27) nomme lac *Chaldaïque.*

<1> Selon Arrien, ce pont devoit être éloigné de l'embouchure du Pasitigre de plus de 150 stades ; car Néarque, après une navigation de 150 stades, jeta l'ancre pour attendre des nouvelles de la marche d'Alexandre. Dès qu'il eut appris que ce prince approchoit du pont pour y faire passer son armée, il recommença sa navigation pour s'y rendre aussi [1]. Ce qui suit dans le texte, *τὴν ἄγουσαν* ἘΠῚ ΣΟΥ͂ΣΑ ἘΚ ΤΗ͂Σ ΠΕΡΣΊΔΟΣ, *qui conduit de la Perse à la ville de Suse*, quoique traduit littéralement, n'est pas fort clair ; et il ne le seroit point, je pense, davantage, quand même on croiroit pouvoir remplacer les mots imprimés en lettres capitales par ceux-ci, ἘΠῚ ΣΟΥ͂ΣΑ ἘΚ ΤΟΥ͂ ΠΑΣΙΤΊΓΡΙΔΟΣ, *qui conduit du Pasitigre à Suse*, ou quand on en changeroit seulement le second en ΣΟΥΣΊΔΑ ... *de la Perse à la Suside.*

<2> Néarque, selon Arrien, avoit compté 2000 stades depuis le fleuve *Arosis* ou *Oroatis* jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. Dans un autre passage du même auteur, on lit aussi que *la navigation le long des côtes de la Susiane, jusqu'à l'embouchure du Pasitigris, est de 2000 stades.* Cette dernière phrase, qui contredit la mesure de Néarque, me paroît être une interpolation faite dans quelque exemplaire du Périple de ce navigateur, que Strabon et Arrien avoient également consulté. Suivant Pline, la distance de l'*Oroatis* à *Charax* situé sur le *Pasitigris* à 960 stades, c'est-à-dire, à 17 ou 18 lieues, au-dessus de la mer, est seulement de 240 M. P. ou 1920 stades ; ce qui fait voir l'impossibilité d'admettre les 2000 stades de l'*Oroatis* à l'embouchure du *Pasitigris.* G.

<3> *Près de laquelle on trouve un bourg de la Suside*, πλησίον ... κώμην οἰκεῖσθαι ΤῊΝ Σουσιανήν. Il faut supprimer cet article, ou bien lire πλησίον ... κώμην οἰκεῖσθαί ΤΙΝΑ Σουσιανήν. Il est possible aussi que sous cet article soit caché le nom du bourg, ... οἰκεῖσθαι ἌΓΙΝΙΝ Σουσιανὴν, *un bourg de la Suside nommé Aginis :* c'est le nom que donne Arrien [2] à ce bourg, qui paroît être le même que l'*Aphle* de Pline [3]. Celui-ci le place à 65 milles de Suse, ce qui fait à-peu-près les 500 stades de Strabon et d'Arrien. Cet accord s'oppose à ce qu'on admette la correction de d'Anville, qui proposoit de lire *1500*, au lieu de *500* [4].

[1] *Arrian. Indic.* cap. 42. — [2] *Indic.* cap. 42. — [3] Lib. VI, cap. 27. — [4] Voyez *Schmieder, Animadvers.* ad *Arrian. Indic.* cap. 42, pag. 223.

PAGE 729. stades de Suse. En remontant l'Euphrate, depuis son embouchure jusqu'à Babylone, on a, à droite et à gauche, un pays bien habité, de plus de 3000 stades d'étendue ‹1›. Onésicrite dit que l'Euphrate et le Tigre entrent dans le lac, d'où le premier ressort ensuite pour se décharger dans la mer par une bouche particulière.

Il y a encore d'autres passages étroits [dans les montagnes], outre ceux des *Uxii*, par lesquels on entre * dans la Perse. Alexandre, pour hâter sa marche, les força tous, et traversa soit les Pyles Persiques, soit les autres gorges, dans le desir de connoître les lieux les plus importans de la Perse, mais sur-tout ceux où étoient déposés les trésors royaux, pleins des tributs que les Perses avoient levés sur l'Asie pendant un si grand nombre d'années.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 117.*

Il passa un plus grand nombre de fleuves, qui traversent le pays, et qui se déchargent dans le golfe Persique; car après le Choaspe vient le *Copratas*, ainsi que le Pasitigre ‹2›, qui a sa source aussi dans le pays des *Uxii*. On y trouve encore le fleuve *Agradates* ‹3›, nommé depuis *Cyrus* par le roi [de ce nom]; il traverse la partie de la Perse connue sous le nom de *Cœle-Persis* *, aux environs de la ville de Pasargades.

* C'est-à-dire, *la Perse creuse.*

§. V. Ville de *Persepolis*.

ALEXANDRE passa aussi l'Araxe près de *Persepolis* ‹4›, rési-

‹1› Les changemens arrivés depuis vingt siècles aux embouchures et aux cours du Tigre et de l'Euphrate, ainsi que le peu de connoissances exactes qu'on a pu recueillir jusqu'à présent sur l'intérieur de l'ancienne Babylonie, ôtent tout moyen de vérifier les trois mesures précédentes. G.

‹2› Je crois, comme je l'ai dit, que le *Choaspes* est le Kerkhah, qui passe à Suz; le *Copratas* me paroît être l'Ab-Zal, que l'on rencontre à Dizfoul; et le *Pasitigris*, le Mezbour, nommé aussi rivière de Tuster, parce qu'il baigne les murs de cette ville; plus au midi on l'appelle rivière de Karun, et Khor Mouza à son embouchure. G.

‹3› J'ignore le nom moderne de ce fleuve. Nous manquons de bonnes cartes pour suivre dans cette partie de la Perse la marche d'Alexandre. G.

‹4› L'Araxe est le Bend-Emir. — Les ruines de *Persepolis* se voient à Istakar surnommé Tchil-minar, ou Quarante Colonnes, à cause de la quantité de colonnes que l'on y trouve, et dont plusieurs sont encore debout. Ce sont les restes d'un temple qui paroît n'avoir jamais été couvert. Corn. Le Brun

dence

dence magnifique, sur-tout par les riches trésors qu'elle renferme. Ce fleuve a sa source dans la Paraetacène ‹1›, et reçoit le *Medus* ‹2›, qui vient de la Médie. L'un et l'autre traversent une vallée extrêmement fertile, qui touche, de même que *Persepolis*, à la Carmanie, vers l'orient. Alexandre brûla le palais royal de cette ville ‹3›, pour venger les Grecs, dont les Perses avoient dévasté par le fer et par le feu les temples et les villes.

PAGE 729.

PAGE 730.

§. VI.

Ville de Pasargades, et tombeau de Cyrus.

IL passa ensuite à la ville de Pasargades ‹4›, qui étoit aussi une ancienne résidence royale. Il y visita le tombeau de Cyrus : c'étoit une petite tour construite au milieu d'un jardin, et cachée par un bosquet. La partie inférieure de cette tour étoit massive ; mais à son sommet on voyoit une chambre et une espèce de chapelle, où l'on ne pénétroit que par une très-petite ouverture. Aristobule dit qu'il y entra par ordre d'Alexandre, pour décorer le tombeau ; il y trouva un lit d'or, une table garnie de vases à boire, un cercueil d'or, des habillemens en quantité, et des bijoux enrichis de pierres précieuses. Tous ces objets existoient lors de cette première visite d'Aristobule : mais dans la suite ils furent enlevés, excepté le lit et le cercueil, qu'on avoit cassés, après avoir déplacé le cadavre ; ce qui prouva, dit Aristobule, que ce pillage

est, je crois, celui qui en a donné les dessins les plus détaillés et les plus exacts. G.

‹1› La capitale actuelle de l'ancienne *Paraetacene* est Ispahan. G.

‹2› Probablement l'Ab-Kuren. G.

‹3› On a déjà observé [1] qu'Arrien confond la ville de *Persepolis* avec celle de *Pasargades*, ou *Pasagardes*, à moins qu'il n'y ait une lacune dans son texte. En effet, cet historien, d'après la manière dont ce texte est conçu, semble mettre le palais royal incendié dans la dernière de ces deux villes : Ἐντεῦθεν δὲ σπουδῇ αὖθις ἤλαυνεν ἐς ΠΕΡΣΑΣ... ἔλαβε δὲ καὶ τὰ ἐν ΠΑΣΑΓΑΡΔΑΙΣ χρήματα, ἐν τοῖς Κύρου τοῦ πρώτου θησαυροῖς ... τὰ βασίλεια δὲ τὰ Περσικὰ ἐνέπρησε [2]. M. Schmieder, dans une note sur ce passage, pense qu'il faut entendre le premier mot Πέρσας, *Perses*, dans le sens de *Persepolis*, Περσέπολιν. Je suis porté à croire qu'il faut plutôt le remplacer par le nom même de cette ville.

‹4› Cette ville est appelée aujourd'hui Pasa ou Fésa. G.

[1] *Exam. des historiens d'Alexandre*, pag. 311, not. 5, édit. de 1804. = [2] *Arrian. de Expedit. Alexandr.* lib. III, cap. 18.

PAGE 730. n'étoit point l'ouvrage du satrape <1>, mais que des voleurs, s'étant introduits dans la tour, n'avoient laissé que les objets qu'ils n'avoient pu emporter.

Ce vol, dit-il, fut commis, quoique le tombeau fût entouré d'une garde composée de Mages, auxquels il étoit assigné un mouton par jour pour leur nourriture, et un cheval par mois <2>. Mais l'éloignement de l'armée d'Alexandre, qui étoit partie pour la Bactriane et pour l'Inde, donna occasion à plusieurs désordres, dans le nombre desquels il faut aussi mettre celui-ci. Voilà tout ce que dit Aristobule, qui rapporte encore l'inscription trouvée sur le tombeau, et conçue en ces termes : PASSANT, JE SUIS CYRUS <3> ; J'AI ACQUIS L'EMPIRE AUX PERSES ; J'AI RÉGNÉ SUR L'ASIE : NE M'ENVIE DONC PAS CE MONUMENT.

Onésicrite, au contraire, dit que cette tour avoit dix étages, dont le plus haut renfermoit le corps de Cyrus, et que l'inscription étoit double : l'une Grecque, tracée en caractères Persans, et conçue en ces termes, JE SUIS CYRUS, ROI DES ROIS, ET JE REPOSE ICI ; et l'autre en langue Persane, exprimant le même sens.

Onésicrite fait encore mention de l'inscription trouvée sur le tombeau de Darius. La voici : J'AIMOIS MES AMIS : JE FUS

<1> Ce satrape se nommoit *Orxines*. Si l'on en croit Quinte-Curce, ce fut l'eunuque Bagoas qui le dénonça à Alexandre, comme l'auteur de la violation du monument de Cyrus, et qui le fit périr comme tel [1]. Arrien nomme bien ce satrape, et compte au nombre des crimes pour lesquels Alexandre le fit mettre à mort, celui d'avoir volé des tombeaux royaux ; mais, loin de lui attribuer expressément le pillage de celui de Cyrus, il se borne à dire qu'Alexandre fit appliquer à la question les Mages gardiens du tombeau, mais qu'il ne put tirer d'eux aucun éclaircissement [2]. Selon Plutarque, au contraire, ce fut un Macédonien nommé *Polymaque*, qu'Alexandre punit de mort pour avoir pillé le monument de Cyrus [3].

<2> Le cheval étoit destiné à être offert en sacrifice en l'honneur de Cyrus, comme nous l'apprend Arrien [4]. Cet historien ajoute au mouton destiné pour les Mages, *du vin et de la farine*.

<3> A ce nom Arrien [5] ajoute, FILS DE CAMBYSE, Ὁ ΚΑΜΒΥΣΟΥ.

[1] *Quint. Curt.* lib. X, cap. 1. = [2] *Arrian. de Expedit. Alexandr.* lib. VI, cap. 29 et 30. = [3] *Plutarch. Vit. Alexandr.* cap. 69. = [4] *Ubi suprà*, cap. 29. = [5] *Ibid.*

EXCELLENT CAVALIER, EXCELLENT ARCHER, EXCELLENT CHASSEUR <1>; RIEN NE M'ÉTOIT IMPOSSIBLE. PAGE 730.

Selon Aristus de Salamine <2>, postérieur de beaucoup à Aristobule et à Onésicrite, le monument [où reposoit le corps de Cyrus] étoit une grande tour à deux étages, placée à la suite [des sépultures des rois] des Perses <3>. Il ajoute que le tombeau

<1> Suivant Athénée, il faudroit encore ajouter à l'épitaphe ces mots : JE POUVOIS ENCORE BOIRE BEAUCOUP, SANS M'ENIVRER : Ἠδυνάμην καὶ οἶνον πίνειν πολὺν, καὶ τοῦτον φέρειν καλῶς [1].

<2> Strabon [2] a déjà fait mention de cet Aristus. Arrien, Athénée et Clément d'Alexandrie en parlent aussi [3]. Vossius soupçonne que c'est le même Aristus que le philosophe académicien qui étoit contemporain et ami de Cicéron, et maître de Brutus [4].

<3> Je ne sais si j'ai saisi le sens de cette partie du texte, que certainement ceux qui m'ont précédé, n'ont point éclaircie. Je la mettrai sous les yeux du lecteur avec leurs versions, pour qu'il soit en état d'en juger lui-même : Λέγει ΔῈ δίστεγον τὸν πύργον καὶ μέγαν, ἘΝ ΔῈ ΤΗ͂Ι ΠΕΡΣΩ͂Ν ΔΙΑΔΟΧΗ͂Ι ἹΔΡΎΣΘΑΙ, φυλάττεσθαι δὲ τὸν τάφον. L'ancienne version Latine porte : *Refert turrim magnam fuisse, duo tabulata habuisse, et in successione Persarum conditam fuisse.* Celle de Xylander n'en diffère guère : *Refert turrim magnam fuisse, et duo tabulata habuisse, in successione Persarum conditam.* Le traducteur Italien dit : *Dice che la torre avea due palchi, ed era grande, e che fù edificata nella successione dei Persiani.* J'ignore comment Bréquigny a entendu cette phrase, puisque nous n'avons pas la version que ce savant avoit faite du XV.e livre de Strabon. Les commentateurs ont gardé le plus profond silence, comme si cette *succession des Perses* étoit la chose du monde la plus claire. Il y eût un moment où je pensai que le texte avoit été bouleversé par les copistes, et qu'en retranchant l'infinitif ἱδρύσθαι, on pourroit le rétablir de cette manière : Λέγει ΔῈ, ἘΝ ΤΗ͂Ι ΔΙΑΔΟΧΗ͂Ι ΤΩ͂Ν ΠΕΡΣΩ͂Ν, δίστεγον τὸν πύργον καὶ μέγαν, φυλάττεσθαι δὲ τὸν τάφον. Dans ce cas, le terme διαδοχὴ, qu'on pourroit rendre en français par le seul mot de *succession*, deviendroit le titre du livre d'Aristus, et le sens seroit : *Aristus de Salamine . . . dit, dans son Histoire des rois des Perses, que la tour étoit grande, &c.* On sait que διαδοχὴ, *succession*, ou διαδοχαὶ, *successions*, étoit le titre des ouvrages où l'on donnoit l'histoire ou le catalogue de personnes du même état ou de la même profession, selon l'ordre chronologique dans lequel elles avoient succédé les unes aux autres. On cite les *Successions des philosophes*, Διαδοχαὶ φιλοσόφων, composées par Nicias et par Sotion, et la *Succession des philosophes*, Διαδοχὴ φιλοσόφων, écrite par Sosicrates [5]; c'est-à-dire, l'*histoire des philosophes dans l'ordre où ils s'étoient succédé dans leurs écoles* ou *sectes.* Tel pouvoit être le titre d'une histoire des rois des Perses, écrite par Aristus : néanmoins, dans le silence des manuscrits, une pareille correction du texte seroit plus que téméraire. J'ai mieux aimé supposer, du moins dans le sens d'Aristus, que dans la même enceinte il y avoit plusieurs tombeaux de rois séparés en diverses suites ou rangées, selon l'origine de ceux qui y étoient inhumés. A

[1] *Athen.* lib. X, pag. 434. = [2] Tom. IV de la trad. Franç. part. II, pag. 399. = [3] *Vossius, de Historic. Græc.* lib. I, cap. 10, pag. 62. = [4] *Idem, ibid.* = [5] *Idem, ibid.* pag. 128, 392 et 415.

PAGE 730. étoit gardé, et il rapporte la même inscription [que celle que je viens de citer], écrite en grec et en persan.

Cyrus eut de la prédilection pour les Pasargades, à cause de la dernière victoire qu'il avoit remportée chez eux sur Astyage, roi des Mèdes, et qui lui valut l'empire de l'Asie. Il fit bâtir une ville <1> avec un palais royal, en mémoire de cette victoire.

§. VII. Trésors du roi des Perses.

ALEXANDRE fit transporter <2> tous les trésors de la Perse

peine j'avois fini cette longue note, que je me suis aperçu que Brisson[1] avoit entendu les mots, ἐν δὲ τῇ Περσῶν διαδοχῇ ἱδρύσθαι, dans ce sens, *translato in Persas imperio exstructam*, c'est-à-dire que la tour fut construite après que l'empire de l'Asie eut passé des Mèdes aux Perses. Quoique je ne sois pas pleinement convaincu de la justesse de cette explication, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de la communiquer au lecteur.

<1> La ville appelée du nom de *Pasargades*, qui est aussi celui de la tribu. Anaximène[2] prétend que ce nom signifie *camp des Perses*, Περσῶν στρατόπεδον. Si cela est, il faut écrire et prononcer *Parsagades*, et non *Pasargades*, ni, comme on le trouve dans quelques manuscrits d'Arrien, *Pasagardes*.

<2> Tous les interprètes ont lié le commencement de ce paragraphe avec le paragraphe qui précède, de façon qu'ils font dire à Strabon que *Cyrus transporta tous les trésors de la Perse dans la ville de Suse*. Cette erreur est d'autant plus excusable, que c'est Strabon lui-même qui y a donné lieu, en négligeant de répéter le nom d'Alexandre après la longue digression qu'il a faite sur le tombeau de Cyrus : car il me paroît évident qu'il faut lier cette phrase avec ce qui est dit plus haut (page 121) de l'arrivée d'Alexandre dans la ville de Pasargades, et regarder tout ce qui les sépare comme une parenthèse, de cette manière : Εἶτα εἰς Πασαργάδας ἧκε· καὶ τοῦτο δ᾽ ἦν βασίλειον ἀρχαῖον. (Ἐνταῦθα δὲ καὶ τὸν Κύρου τάφον εἶδεν ..... τῆς νίκης μνημεῖον.) Πάντα δὲ τὰ ἐν τῇ Περσίδι χρήματα ἐξεσκευάσατο εἰς τὰ Σοῦσα, κ. τ. λ. *Il passa ensuite à la ville de Pasargades, qui étoit aussi une ancienne résidence royale. (Il y visita le tombeau de Cyrus ... en mémoire de cette victoire.) Il fit transporter tous les trésors de la Perse dans la ville de Suse, &c.* Si l'on doutoit encore de la justesse de cet arrangement et de ce sens du texte, le témoignage de Diodore de Sicile suffiroit pour nous convaincre qu'il est question ici d'Alexandre, et non point de Cyrus. Cet historien, après avoir raconté la prise de *Persepolis*, dit qu'Alexandre, voulant déposer à Suse tous les trésors acquis dans cette expédition, fit venir de cette ville, de même que de Babylone, des bêtes de somme et des chariots pour les voiturer[3]. Arrien, d'accord avec Strabon et Diodore de Sicile pour ce qui regarde l'exportation des trésors de la Perse, ne diffère de ces deux écrivains qu'en ce que, selon lui, les trésors déposés d'abord à Suse, sous la garde d'un régiment de Macédoniens, commandé par Clitus, furent ensuite transportés dans la citadelle d'Ecbatane, et confiés à Harpalus[4].

[1] *Brisson, de regio Persar. principat.* lib. I, cap. 250, pag. 327. = [2] Apud *Stephan. Byzant.* in Πασαργάδαι. — Cf. *Eustath.* in *Dionys. Perieget.* vers. 1069. = [3] *Diodor. Sicul.* lib. XVII, cap. 71. = [4] *Arrian. Expedit. Alexandr.* lib. III, cap. 19.

dans la ville de Suse, si riche déjà par elle-même en argent et en meubles précieux : mais il n'y fixa point son séjour*, ayant choisi pour sa résidence Babylone, qu'il avoit le projet d'embellir ‹1›, et qui renfermoit aussi des trésors. PAGE 731.

* Il faut lire sans l'article, ἡγεῖτο βασίλειον.

On dit que, sans compter les richesses de Babylone, et l'or et l'argent pris sur l'ennemi et qui se trouvoient dans le camp d'Alexandre ‹2›, les seuls trésors de Suse et de la Perse montoient à 40,000, et selon quelques-uns, à 50,000 talens ‹3›. D'autres

‹1› Un de ces embellissemens étoit le port qu'Alexandre y fit creuser, et qui pouvoit contenir mille vaisseaux de guerre [1]. Il ordonna de plus aux Babyloniens de rétablir tous les temples, et notamment celui de Belus, que Xerxès avoit détruits [2].

‹2› *On dit que ..... d'Alexandre.* J'ai ajouté les deux derniers mots au texte, qui est d'ailleurs altéré, comme le prouvent les versions, qui sont toutes plus ou moins embarrassées. Suivant ce texte, *φασὶ δὲ, χωρὶς τῶν ἐν Βαβυλῶνι, καὶ τῶν ἐν τῷ στρατοπέδῳ* ΤΩ͂Ν ΠΕΡῚ ΤΑΥ͂ΤΑ ΜῊ ΛΗΦΘΈΝΤΩΝ, *αὐτὰ τὰ ἐν Σούσοις, κ. τ. λ.* l'ancien traducteur Latin a dit : *Tradunt præter ea quæ Babylonæ et in castris erant, QUÆ AD HOC SUMPTA NON FUERE, in Persia et Susis inventa fuisse, &c.* Xylander n'a fait que changer les mots de cette version représentés en lettres capitales, en ceux-ci : *ET IN HANC SUMMAM NON VENERE.* Le traducteur Italien dit : *Senza i tesori di Babilone et quelli che erano in campo, CHE NON ERANO COMPRESI CON QUESTI, quelli di Susa et della Persia, &c.* Mais le texte, tel qu'il est, *καὶ τῶν ἐν τῷ στρατοπέδῳ τῶν περὶ ταῦτα μὴ ληφθέντων*, se refuse absolument au sens, *et tout ce qui se trouvoit dans le camp et qui n'étoit point compris dans les trésors de Babylone*, que lui donnent les trois versions que je viens de citer, et il n'en présente aucun autre plus raisonnable. Je pense qu'en changeant la préposition, et en retranchant la négation, on peut lire, ΤΩ͂Ν ΠΑΡᾺ ΤΑΥ͂ΤΑ ΛΗΦΘΈΝΤΩΝ, et c'est cette correction que j'ai tâché d'exprimer dans ma version. De ces richesses prises sur l'ennemi par les soldats d'Alexandre, les plus considérables furent celles qu'ils s'étoient procurées par le pillage de l'opulente ville de *Persepolis*, pillage dont le récit seul fait frémir. Les soldats, dit Quinte-Curce, non contens de l'or et de l'argent dont ils étoient chargés, massacroient à-la-fois les prisonniers, sans épargner même ceux auxquels, un moment auparavant, ils avoient rendu la liberté au prix de leur fortune : *Auro argentoque onusti, vilia captivorum corpora trucidabant ; passimque obvii cædebantur, quos antea pretium suî miserabiles fecerat* [3].

‹3› *Les seuls trésors de Suse et de la Perse montoient à 40,000, et selon quelques-uns, à 50,000 talens.* Suivant Arrien [4], il y avoit dans les trésors de Suse 50,000 talens d'argent. Quinte-Curce [5] donne la même somme d'argent non monnoyé. Diodore de Sicile [6] évalue l'or et l'argent non monnoyés à 40,000 talens, auxquels il ajoute 9000 talens en dariques d'or. Plutarque [7] ne parle

[1] *Arrian. Expedit. Alexandr.* lib. VII, cap. 19. = [2] *Idem*, lib. III, cap. 16, et lib. VII, cap. 17. = [3] *Quint. Curt.* lib. V, cap. 6. — Conf. *Diodor. Sicul.* lib. XVII, cap. 70. = [4] Lib. III, cap. 16, §. 12. = [5] Lib. V, cap. 2. = [6] Lib. XVII, cap. 66. = [7] *Vit. Alexandr.* §. 36.

PAGE 731. prétendent que les trésors rassemblés de tous les côtés de l'empire à Ecbatane montoient à la somme de 180,000 talens ‹1›, sans compter 8000 * talens que Darius, dans sa fuite de la Médie, emportoit avec lui, et qui furent pillés par ses assassins.

* Arrien (*Expedit. Alex.* lib. III, cap. 19, §. 9) dit *7000*.

Alexandre choisit Babylone [pour en faire sa résidence], parce que, supérieure à toutes les villes par sa grandeur, elle possédoit encore beaucoup d'autres avantages.

§. VIII.

Nature du climat de la Suside.

LA Suside est, à la vérité, un pays bien fertile ; mais l'air y est brûlant, sur-tout à Suse, comme le dit Aristobule ‹2›.

Pour preuve de cette excessive chaleur, il rapporte que des lézards et des serpens, pendant l'été, lorsque le soleil est dans son midi, ne peuvent traverser les rues de Suse, d'un bout à l'autre, sans être brûlés ; ce qui n'arrive nulle part dans la Perse, quoiqu'elle soit plus méridionale que la Suside.

Il ajoute que, pour faire chauffer promptement l'eau des bains, on n'a qu'à l'exposer au soleil ; que l'orge épandue sur un sol échauffé par les rayons de cet astre sautille ‹3› comme feroit

que de 40,000 talens d'argent monnoyé. Par les trésors de la Perse, Strabon entend ceux de *Persepolis*, qui, selon Diodore de Sicile[1] et Quinte-Curce[2], montoient à 120,000 talens, et ceux de Pasargades, que ce dernier[3] évalue à 6000 talens.

‹1› Les 49,000 talens de Suse ajoutés aux 126,000 de *Persepolis* et de Pasargades[4] produisent la somme de 175,000 talens. Si à cette dernière somme on ajoute 2600 talens pris à Damas[5], et 4000[6] ou 3000[7] talens pris à Arbèles, on aura les 180,000 talens en compte rond. Cette somme a été évaluée à un milliard quatre-vingts millions de notre monnoie[8].

‹2› Le texte dit simplement, *ὥς φησιν ἐκεῖνος*, *comme il dit [ut ille dicit]*. On pourroit croire que cette phrase se rapporte à Alexandre ; et en effet il seroit bien possible que ce prince eût parlé du climat de la Suside dans les lettres qu'il envoyoit à sa mère, ou à Antipater. Mais alors Strabon auroit dit, *ὥς φησιν αὐτός*, *comme il le dit lui-même.* Un peu avant ces mots, il faut lire *ἔκπυρον τὸν ἀέρα ἔχει* ΚΑΙ' *καυματηρόν*, avec la conjonction, que tous les interprètes ont exprimée, et que le manuscrit de l'Escurial a conservée.

‹3› Le texte est ainsi conçu : *τὰς δὲ κριθὰς διασπαρείσας εἰς τὸν ἥλιον* ἈΛΗ'ΘΕΣΘΑΙ, *καθάπερ ἐν τοῖς ἰπνοῖς τὰς κάχρυς* : littéralement,

[1] Lib. XVII, cap. 71. = [2] Lib. V, cap. 6. = [3] *Ibid.* = [4] *Voyez* la note précédente. = [5] *Quint. Curt.* lib. III, cap. 13. = [6] *Idem*, lib. V, cap. 1. = [7] *Diodor. Sicul.* lib. XVII, cap. 64. = [8] Voyez *Exam. critiq. des histor. d'Alexandre*, pag. 429 de l'édit. de 1804.

celle qu'on torréfie dans un four ; que c'est à cause de cette même chaleur, que l'on couvre les maisons de terrasses de deux coudées d'épaisseur, et qu'ayant besoin d'habitations vastes pour se garantir d'un air étouffant, on est obligé, faute de longues poutres, de construire les maisons plus longues que larges. Les poutres de palmier [dont ils se servent *, dit-il] ont cela de particulier, que, quand elles vieillissent, elles ne se plient pas vers le bas, comme les poutres ordinaires, mais qu'elles poussent en haut, de façon qu'elles soutiennent mieux le toit [a].

Page 731.

* *Voyez* ci-dessous, liv. XVI, *pag.* 739 du texte Grec.

[a] *Conf.* Xenoph. de Cyr. disciplin. lib. VII, cap. 5, §. 11, et Plutarch. Symposiac. lib. VIII, quæst. 4, §. 5.

On regarde comme la cause de cette chaleur excessive les hautes montagnes qui dominent la Suside du côté du septentrion ; tous les vents du nord, passant par-dessus leurs sommets, se rendent

l'orge épandue au soleil est moulue, comme celle qui est mise dans le four. Comme cela ne signifie rien, Casaubon prétendoit que l'ἀλήθεσθαι devoit être pris ici dans le sens de *devient propre à être moulue,* comme celle qu'on torréfie dans les fours pour le même usage. Si cela étoit, Strabon auroit dit, καθάπερ τὰς ἐν τοῖς ἰπνοῖς κάχρυς, ou plus brièvement, καθάπερ τὰς κάχρυς, puisque ce dernier mot *cachrys* suffit seul pour signifier *orge torréfiée.* L'Abréviateur de Strabon, à la place du mot ἀλήθεσθαι, a employé le mot ΦΡΥΓΕΣΘΑΙ, qui donne un sens plus raisonnable : *l'orge épandue au soleil se torréfie aussi bien que celle qu'on met dans les fours.* Mais, à la place de cette singulière variante, plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, donnent ἈΛΕΑΙΝΕΣΘΑΙ, *l'orge épandue au soleil se chauffe aussi bien que &c.* Ce terme est trop foible ; et au lieu de l'introduire dans le texte, comme a fait M. Tzschucke, je lui préférerois le φρύγεσθαι de l'Abréviateur, et même l'ἀλήθεσθαι du texte de Casaubon. Cependant aucun de ces trois mots n'est celui dont Strabon s'est servi : la vraie leçon est cachée sous l'ἈΛΗΘΕΣΘΑΙ ou l'ἈΛΕΑΙΝΕΣΘΑΙ du texte. En effet, si l'on changeoit l'un ou l'autre de ces deux mots en ἍΛΛΕΣΘΑΙ, le sens seroit celui que présente ma version, *l'orge épandue ... sautille comme feroit &c.* Ce sens, qu'on l'approuve ou non, sera toujours celui que Plutarque a adopté, en employant l'infinitif ἐκπηδᾶν, qui est le synonyme d'ἅλλεσθαι. Voici son texte : Καὶ γάρ ἐστιν ἡ Βαβυλωνία σφόδρα πυρώδης, ὥστε τὰς μὲν κριθὰς χαμόθεν ἘΚΠΗΔΑ͂ΙΝ καὶ ἀποπάλλεσθαι πολλάκις, οἷον ὑπὸ φλεγμονῆς τῶν τόπων σφυγμοὺς ἐχόντων [1] : c'est-à-dire, d'après la traduction d'Amyot, *car tout le pays d'alentour de Babylone est fort ardent, de maniere que les grains d'orge emmy l'air saultent et petillent bien souvent contre-mont, comme si la terre, par la vehemence de l'inflammation, eust un pouls hault qui les feist ainsi saulteler.* Il est possible que Strabon ait aussi écrit ἈΠΟΠΑΛΛΕΣΘΑΙ, autre synonyme d'ἐκπηδᾶν qui se trouve dans le texte de Plutarque que je viens de citer ; mais le sens sera toujours celui qu'exprime ma version :

[1] *Plutarch. Vit. Alexandr.* §. 35.

PAGE 731. aux parties méridionales de la province, sans s'approcher des plaines ⟨1⟩ du milieu. Dans celles-ci l'air est calme, sur-tout dans la saison où les vents étésiens tempèrent la chaleur des autres pays.

§. IX. Fertilité de la Suside.

LA Suside est tellement fertile en blé, que le froment et l'orge rapportent ordinairement au centuple, et quelquefois même au double de cette quantité ⟨2⟩ : aussi a-t-on soin d'y faire les sillons bien espacés, de peur que les racines, en se rapprochant trop, n'empêchent l'accroissement de la plante.

La vigne n'étoit point connue dans la Suside. Les Macédoniens l'apportèrent les premiers ⟨3⟩ dans cette province et dans la Babylonie. Pour la planter, ils ne faisoient point de fosses : mais PAGE 732. ils enfonçoient dans la terre des pieux ferrés par le bout ⟨4⟩; puis, en les retirant, ils mettoient à leur place les sarmens.

⟨1⟩ *Sans s'approcher des plaines*, τῶν ΓΕ ΠΕΔΙ'ΩΝ οὐ προσάπτονται. A la particule ΓΕ M. Tzschucke a substitué la particule ΤΕ que portent plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393. Il faut lire, d'après le manuscrit de Médicis, consulté par M. Falconer, τῶν ΠΕΔΙ'ΩΝ, simplement, à moins que l'ancienne leçon ne soit τῶν ΓΗΠΕ'ΔΩΝ οὐ προσάπτονται, *sans s'approcher des champs.* Il y a la même différence entre πεδίον et γήπεδον qu'entre les synonymes français *plaine* et *champ.*

⟨2⟩ *Au double de cette quantité.* Littéralement, si cela pouvoit se dire en français, *au deux-centuple*, διακοσιοντάχουν. Tyrwhitt proposoit de changer ce mot en διακοσιάχουν, en lui conservant le même sens. Il est vrai que cette forme est plus analogique que la première; mais celle-ci n'est pas non plus sans exemple. Æschyle [1] a dit pareillement μυριόνταρχος au lieu de μυρίαρχος.

⟨3⟩ C'est à tort, ce me semble, que Mannert [2] accuse ici Strabon d'inexactitude. La Perse, dit-il, ne devoit pas manquer de vignes avant l'arrivée des Macédoniens, puisqu'on fournissoit du vin [3] aux Mages qui gardoient le tombeau de Cyrus. Mais Strabon parle ici de la Suside et de la Babylonie, et non pas de la Perse; rien n'empêchoit que les Macédoniens n'apportassent de cette dernière dans les deux autres pays une plante qui n'y étoit pas auparavant.

⟨4⟩ *Des pieux ferrés par le bout*, πατάλους ἍΤΕ ΣΕΣΙΔΗΡΩΜΕ'ΝΟΥΣ. Le deuxième mot [ἅτε], qui ne peut rien signifier ici, et qui manque dans plusieurs manuscrits, doit être retranché, à moins qu'on n'aime mieux le réunir avec le dernier, en lisant, πατάλους ΚΑΤΑΣΕΣΙΔΗΡΩΜΕ'ΝΟΥΣ. Les traces de ce mot se trouvent dans deux leçons fautives, dont l'une, *πατάλους κατεσιδηρωμένους [sic]*, est marquée par M. Falconer dans ses variantes, et dont l'autre, πατάλους *ἀπεσεσιδηρωμένους*, est dans notre manuscrit 1393. On diroit que l'ancien traducteur Latin avoit lu πατάλους ΤΙΝΑΣ ΣΕΣΙΔΗΡΩΜΕ'ΝΟΥΣ, puisqu'il a traduit, *palos quosdam in extremo ferratos.*

[1] *Pers.* vers. 312. = [2] *Geogr. der Griech. und Röm.* vol. V, part. II, pag. 499. = [3] *Voyez* not. 2, pag. 122.

Telle

Telle est la nature de l'intérieur des terres de la Suside. PAGE 732.

Quant à la côte, elle est pleine de bancs, et manque par conséquent de ports <1>. Néarque dit <2> que, lorsqu'il la longeoit avec sa flotte en se rendant de l'Inde dans la Babylonie, il n'avoit trouvé aucun endroit où il pût prendre terre, et que, n'ayant

<1> *Telle est la nature de l'intérieur des terres de la Suside, &c.* Je m'écarte ici d'un texte qui, de l'aveu des commentateurs, a été bouleversé par les copistes. Le voici tel qu'il existe dans l'édition de M. Tzschucke, séparé en deux paragraphes :

Ἡ μὲν δὴ μεσόγαια ΠΟΛΛΆΚΙΣ, ΚΑῚ ΔῊ ΚΑῚ ἘΦ' ἩΜΩ͂Ν ἌΛΛΟΤ' ἌΛΛΩΣ ΣΥΝΈΒΗ. ΚΑῚ φησὶν ὁ Νέαρχος μηδὲ καθοδηγῶν ἐπιχωρείων τυγχάνειν... κατ' ἐμπειρίαν.

Γειτνιᾷ δὲ... στασιαζόντων δὲ, ὅπερ συμβαίνει ΠΟΛΛΆΚΙΣ, ΚΑῚ ΔῊ ΚΑῚ ἘΦ' ἩΜΩ͂Ν, ἌΛΛΟΤ' ἌΛΛΩΣ ΣΥΜΒΑΊΝΕΙ, καὶ οὐ τὰ αὐτὰ πᾶσι... Ἡ μὲν δὴ χώρα ἥ τε Περσὶς καὶ ἡ Σουσιανὴ ΤΟΙΑΎΤΗ. Ἡ ΔῈ ΠΑΡΑΛΊΑ ΤΕΝΑΓΏΔΗΣ ἘΣΤῚ ΚΑῚ ἈΛΊΜΕΝΟΣ. ΔΙᾺ ΤΟΥ͂ΤΟ ΓΟΥ͂Ν ΤᾺ ἜΘΗ, κ. τ. λ.

Tyrwhitt, qui change la ponctuation de cette dernière phrase en lisant, ἘΣΤῚ, ΚΑῚ ἈΛΊΜΕΝΟΣ ΔΙᾺ ΤΟΥ͂ΤΟ. ΤᾺ ΓΟΥ͂Ν ἜΘΗ, s'est aussi aperçu que les neuf premiers mots représentés en lettres capitales sont, à peu de chose près, une répétition des neuf autres de la même forme qui viennent dans le paragraphe suivant; il conseille de les retrancher dans le premier, et de mettre à leur place un signe de lacune, de cette manière : Ἡ μὲν δὴ μεσόγαια... Καὶ φησὶν ὁ Νέαρχος, κ. τ. λ. Mais je soupçonne que les copistes ont fait une double transposition : de même qu'ils ont transporté des mots du second paragraphe dans le premier, ils ont aussi déplacé de celui-ci d'autres mots pour les porter dans le second. Si ce soupçon est fondé, il me semble qu'on pourroit remplir la lacune, et rétablir ainsi tout le texte :

Ἡ μὲν δὴ μεσόγαια ΤΟΙΑΎΤΗ, Ἡ ΔῈ ΠΑΡΑΛΊΑ ΤΕΝΑΓΏΔΗΣ ἘΣΤῚ, ΚΑῚ ἈΛΊΜΕΝΟΣ ΔΙᾺ ΤΟΥ͂ΤΟ. Καὶ φησὶν ὁ Νέαρχος μηδὲ καθοδηγῶν ἐπιχωρείων τυγχάνειν .... κατ' ἐμπειρίαν.

Γειτνιᾷ δὲ .... στασιαζόντων δὲ, ὅπερ συμβαίνει [*f.* συνέβη] ΠΟΛΛΆΚΙΣ, ΚΑῚ ΔῊ ΚΑῚ ἘΦ' ἩΜΩ͂Ν, ἌΛΛΟΤ' ἌΛΛΩΣ συμβαίνει, καὶ οὐ τὰ αὐτὰ πᾶσι ... Ἡ μὲν δὴ χώρα ἥ τε Περσὶς καὶ ἡ Σουσιανὴ ΤΟΙΑΎΤΗ. ΤᾺ ΓΟΥ͂Ν ἜΘΗ, κ. τ. λ.

Telle est la manière dont j'ai pensé qu'il falloit rétablir le texte. Il est possible que cette correction ne soit pas juste; mais j'ai cru qu'il m'étoit permis de la suivre dans ma version, d'autant plus qu'elle s'accorde avec ce que Strabon a déjà dit[1] d'après ce même Néarque, et qu'elle remplit parfaitement la lacune.

<2> *Néarque dit ... pour le conduire.* Καὶ φησὶν ὁ Νέαρχος ... ὅτι προσόρμους οὐκ ἔχειν [f. οὐκ εἶχεν] οὐδ' ἀνθρώπων ... κατ' ἐμπειρίαν. Outre les difficultés qui viennent d'être discutées dans la note précédente, le docteur Vincent[2] trouve encore dans le texte une contradiction, lorsque Strabon dit que Néarque n'avoit pu rencontrer *des pilotes parmi les naturels du pays*, puisque Mazènes, préfet de l'île d'*Oaracta*, s'offrit à Néarque pour le diriger[3], et que, suivant Arrien, il le conduisit même jusqu'à Suse[4]. Ajoutez que ce dernier écrivain parle encore d'un Gédrosien nommé *Hydraces*, qui servit de pilote à Néarque depuis la Gédrosie jusqu'à la Carmanie[5]. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. Stra-

[1] *Suprà*, pag. 119. = [2] *The Voyage of Nearchus*, pag. 60, et pag. 326, not. 126. = [3] Voyez *infrà*, pag. 767 du texte Grec. = [4] *Arrian. Indic.* cap. 37. = [5] *Idem, ibid.* cap. 27.

PAGE 732. point avec lui des personnes expérimentées pour le conduire, il avoit en vain cherché des pilotes parmi les naturels du pays.

§. X.
La Sitacène.

LA partie de la Babylonie qui étoit anciennement connue sous le nom de *Sitacène*, et qui le fut ensuite sous celui d'*Apolloniatis* <1>, est voisine de la Suside. A l'orient de l'une et de l'autre, et plus au nord que chacune d'elles, sont les Élyméens <2> et les Paraetacéniens, peuples qui vivent du brigandage qu'ils exercent à la faveur des facilités que leur donne un pays montagneux et rude.

Les Paraetacéniens sont plus à portée d'attaquer les Apolloniates; les Élyméens font la guerre à ces derniers, aussi-bien qu'aux habitans de la Suside. Ceux-ci sont encore molestés par les *Uxii*, mais moins qu'autrefois, à cause de la puissance des Parthes, auxquels sont soumis actuellement tous ces peuples. Ils restent tranquilles, tant que leurs maîtres le sont : mais quand ceux-ci sont en discorde, ce qui arrive souvent, et ce qu'on a vu de nos jours, leurs troubles produisent des effets différens sur leurs sujets; car ils favorisent les uns, tandis qu'ils sont préjudiciables aux autres.

bon, ou plutôt Néarque, ne parle pas ici de toute la côte depuis l'Inde jusqu'à la Babylonie, mais de celle qui bordoit la Suside, que, d'accord avec Arrien [1], il représente [2] comme la plus dangereuse. La connoissance que Mazènes avoit des côtes, ne pouvoit s'étendre que jusqu'à une certaine distance d'*Oaracta*, et non point jusqu'à Suse, placée à plusieurs centaines de lieues de cette île; et Néarque, quoiqu'accompagné de Mazènes, pouvoit très-bien dire qu'il manquoit de pilotes du pays, c'est-à-dire, de pilotes natifs de la Suside, qui devoient au moins être censés mieux connoître les parages de la mer qui baignoit les côtes de cette contrée.

<1> Ainsi nommée de sa ville *Apollonia*, fondée vraisemblablement par les Macédoniens. Pline donne encore à la Sitacène, ou Sittacène, les noms d'*Arbelitis* et de *Palæstine*, et la regarde comme faisant partie de l'Adiabène [3]. Ptolémée fait de cette dernière, de l'*Arbelitis*, de la Sitacène et de l'*Apolloniatis*, quatre provinces de l'Assyrie [4].

<2> On voit dans Ptolémée que les Élyméens s'étendoient jusque sur les bords du golfe Persique. Ces peuples paroissent avoir laissé des vestiges de leur nom dans celui d'un golfe et d'un port de ces cantons, nommés Délem. G.

[1] *Arrian. Indic.* cap. 40. = [2] *Voyez* ci-dessus, *pag. 119 et 129.* = [3] *Plin.* lib. VI, cap. 13 et 27. = [4] *Ptolem.* lib. VI, cap. 1.

Tel est l'état géographique de la Perse et de la Suside <1>. PAGE 732.

§. XI. Mœurs et religion des Perses.

QUANT aux mœurs, elles sont les mêmes chez les Perses, les habitans de la Suside, les Mèdes et beaucoup d'autres peuples. Plus d'un historien les ayant décrites, nous n'en citerons que les plus remarquables.

Les Perses ne connoissent ni les autels, ni les statues; ils sacrifient sur des lieux élevés, en s'adressant au ciel, qui est leur Jupiter. Outre cette divinité, ils honorent le Soleil sous le nom de *Mithras,* la Lune, Vénus, le Feu, la Terre, les Vents et l'Eau <2>. Quand ils sacrifient, ils amènent la victime couronnée <3> dans un lieu pur, où, après avoir fait leurs prières, ils la font dépecer par le Mage <4> qui conduit cette cérémonie, s'en partagent les morceaux, et s'en vont sans faire la part aux dieux; car ils disent que la Divinité n'a besoin que de l'ame seule de la victime : néanmoins, suivant quelques historiens, ils mettent sur le feu une petite portion de la membrane grasse qui couvre les intestins.

Mais c'est sur-tout au Feu et à l'Eau qu'ils offrent des sacrifices. Pour le premier, ils entassent du bois sec dépouillé de son écorce, le couvrent de suif et l'arrosent d'huile; ils allument ensuite le

<1> Ici suivent les mots, *Quant à la côte, elle est pleine de bancs, et manque par conséquent de ports,* Ἡ δὲ παραλία τεναγώδης ἐστὶ, καὶ ἀλίμενος διὰ τοῦτο, que nous avons jugés déplacés dans ce paragraphe [1].

<2> Tout cela est pris d'Hérodote. Voici ce que cet historien dit des Perses : « Leur » usage n'est pas d'élever aux dieux des » statues, des temples, des autels.... Ils » ont coutume de sacrifier à Jupiter sur le » sommet des plus hautes montagnes, et » donnent le nom de *Jupiter* à toute la cir- » conférence du ciel. Ils font encore des » sacrifices au Soleil, à la Lune, à la Terre, » au Feu, à l'Eau et aux Vents, et n'en » offroient de tout temps qu'à ces divinités : » mais ils y ont joint dans la suite le culte » de Vénus céleste, ou Uranie, qu'ils ont » emprunté des Assyriens et des Arabes [2]. »

<3> *Ils amènent la victime couronnée.* Selon Hérodote, c'étoit celui qui amenoit la victime qui étoit couronné [3].

<4> Hérodote dit, au contraire, que la personne même qui offroit le sacrifice, dépeçoit aussi la victime, et que le Mage n'y étoit invité que pour chanter une théogonie, c'est-à-dire, un hymne dans lequel il étoit question de la généalogie de leurs divinités [4].

[1] *Voyez* la not. 1, pag. 129. = [2] De la traduction de *Larcher,* tom. I, pag. 109. = [3] *Herodot.* lib. I, cap. 131. = [4] *Idem, ibid.* cap. 132.

PAGE 732. feu, en l'excitant avec un éventail, et non avec un soufflet ; ceux qui s'aviseroient d'employer ce dernier moyen, ou de mettre sur le feu un cadavre [a] ou la fiente de quelque animal, seroient punis de mort.

[a] *Voyez* Hérodote, liv. III, chap. 16.

Pour les sacrifices offerts à l'Eau, ils vont à un lac, un fleuve ou une fontaine, et ils creusent [tout auprès] une fosse, dans PAGE 733. laquelle ils égorgent la victime, en prenant garde qu'aucune goutte de sang ne tombe dans l'eau et ne la souille. Ils mettent ensuite les viandes sur une couche de feuilles de myrte ou de laurier ‹1›, et les Mages les touchent ‹2› avec des baguettes, en entonnant des incantations et en faisant des libations. Celles-ci consistent dans de l'huile mêlée avec du lait et du miel, qu'ils versent sur le pavé; car il n'est permis de les verser ni sur le feu, ni dans l'eau.

Quant aux incantations, qui sont fort longues, ils les chantent en tenant dans leurs mains un faisceau de baguettes de bruyère.

En Cappadoce, où l'on trouve beaucoup de ces Mages, qui y portent le nom de *Pyræthi* *, et beaucoup de temples consacrés à des dieux Persiques, il est même défendu d'égorger la

* C'est-à-dire, *qui allument le feu sacré.*

‹1› Dans Hérodote, c'est après avoir fait bouillir les morceaux de la victime dépecée, qu'on les posoit sur des herbes tendres, et spécialement sur une espèce de trèfle, qui paroît être le *trèfle odorant* des botanistes [1].

‹2› *Les touchent.* Le texte ἐφάπτονται ne peut absolument signifier que cela ; cependant tous les interprètes l'ont rendu dans le sens de *les brûlent*, soit qu'ils aient entendu l'ἐφάπτονται dans ce sens, soit qu'ils aient lu ὑφάπτουσι. En effet, plusieurs manuscrits portent cette dernière leçon, qui ne seroit pas mauvaise, pourvu qu'on la rendît par *ils allument* ou *ils y mettent le feu.* Ce qui m'a empêché de la suivre dans ma version, c'est l'expression *avec des baguettes*, qui réveille l'idée d'attouchement plutôt que celle de l'action d'allumer le feu. Néanmoins je pense qu'il faut conserver ces deux idées, et traduire, *et les Mages y mettent le feu par le moyen des baguettes qu'ils y appliquent*, comme s'il y avoit dans le texte, ῥάβδοις λεπταῖς ἘΦΑΠΤΌΜΕΝΟΙ ὙΦΆΠΤΟΥΣΙΝ οἱ Μάγοι. Le passage d'un poëte, conservé par Athénée [2], et cité par Casaubon, confirmeroit cette explication du texte :

Οὐ παρὰ Μάγοισι πῦρ ἱερὸν ἀνέστησε,
Ὥσπερ νόμος, ῥάβδοισι τοῦ θεοῦ ψαύων.

Il n'a point allumé le feu sacré chez les Mages, en touchant, selon l'usage, le dieu avec des baguettes.

Ce *dieu* est le feu même.

[1] *Herod.* lib. I, cap. 132. — [2] Lib. XII, pag. 530.

victime avec un couteau ; on l'assomme au moyen d'un gros morceau de bois qu'on emploie à la place d'un maillet. PAGE 733.

Il existe en Cappadoce des *pyræthées**; ce sont des chapelles magnifiques, au milieu desquelles on voit des autels couverts de beaucoup de cendres, et où les Mages entretiennent un feu inextinguible <1>. Ils y entrent tous les jours, et chantent pendant près d'une heure devant le feu, en tenant le faisceau de baguettes, et ayant la tête couverte d'une tiare de feutre, dont les oreilles descendent des deux côtés jusqu'à leur couvrir les lèvres <2>. Les mêmes cérémonies sont aussi en usage dans les temples <3>

* C'est-à-dire, *des lieux où l'on allume le feu sacré.*

<1> Selon Diodore de Sicile, on n'éteignoit en Perse ce feu sacré qu'à la mort du roi [1].

<2> *Dont les oreilles descendent des deux côtés jusqu'à leur couvrir les lèvres*, καθεικυίας ἑκατέρωθεν μέχρι τοῦ καλύπτειν τὰ χείλη ΚΑῚ τὰς παραγναθίδας. Plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, ne portent point la conjonction ΚΑῚ ; et il faut absolument la retrancher (comme j'ai fait dans ma version), si l'on ne veut tomber dans l'erreur commise par Xylander et par le traducteur Italien. L'un et l'autre ont pris le dernier mot παραγναθίδας, rendu dans ma version par *oreilles* (dans le sens figuré), pour un synonyme de γνάθους, *mâchoires*, et ont traduit, le premier, *ex utraque parte dependentibus, adeò ut vittæ labia contegant ac malas ;* le second, *che pendono dall' una et dall' altra banda, finchè cuoprono loro le labbra et le mascelle.* L'ancien traducteur Latin, en s'exprimant de même, mais en négligeant la conjonction, *ex utraque parte dependentibus, adeò ut vittæ labia contegant*, ne s'est trompé que dans le mot *vittæ*, par lequel il a cru rendre le παραγναθίδας. Ce mot ne signifie ni *vittæ* bandelettes], ni *malæ* [mâchoires ou joues]; on ne peut le rendre ici que par *oreilles* dans le sens figuré, comme on dit *l'oreille d'une calotte :* la traduction littérale seroit *couvre-joues* ou *couvre-mâchoires,* si ces mots étoient usités en français. La construction grammaticale de la phrase de Strabon est... μέχρι τοῦ τὰς παραγναθίδας καλύπτειν τὰ χείλη. Le docteur Hyde ne s'est point trompé sur le sens de cette phrase, quoiqu'il n'ait point observé que la conjonction καὶ devoit alors être supprimée. Il dit : *Dependentes pilei partes, seu bucculæ labia tegentes, erant ad prohibendum impuriorem halitum* [2]. Au reste, cette erreur paroît avoir aussi été celle d'Eustathe, puisque M. Schneider, d'après la seule autorité de ce grammairien, a consigné dans son Dictionnaire Grec-Allemand le mot παραγναθὶς, comme synonyme de γνάθος.

<3> *Les mêmes cérémonies sont aussi en usage dans les temples, &c.* Je lis, malgré le silence des manuscrits, ΤΑΥ͂ΤΑ ΔῈ ΚΑῚ ἐν τοῖς, au lieu de ΤΑΥ͂ΤΑ Δ' ἐν τοῖς. Quant aux divinités dont il est ici question, Strabon leur en ajoute encore une autre sous le nom d'*Anandate*, et les nomme tous trois dieux Persiques ; leur culte fut apporté par les Perses chez les Mèdes, en Arménie et jusque

[1] *Diodor. Sicul.* lib. XVII, cap. 114. = [2] *Hyde, Veter. Persar. Parthor. et Medor. religion. Histor.* cap. 30, pag. 375.

PAGE 733. d'*Anaïtis* et d'*Omanus,* et l'on y voit de plus la statue de ce dernier, que l'on porte en procession [pendant les fêtes]. Je parle de ces *pyræthées,* comme témoin oculaire; quant aux autres [usages des Perses], de même qu'à ce qui va suivre, on en trouve le récit dans les anciens <1> historiens.

Les Perses se gardent bien d'uriner dans une rivière, de s'y laver les mains ou le corps, d'y jeter un cadavre ou quelqu'une des choses qu'ils regardent comme impures <2>. Toutes les fois qu'ils offrent des sacrifices à quelque divinité, ils commencent par adresser leurs prières au Feu.

Leurs rois sont pris de la même famille par succession. Si quelqu'un désobéit au prince <3>, on le jette [aux animaux] après lui avoir coupé la tête et un bras. Ils épousent <4> plusieurs

dans la Cappadoce [1]. L'*Anaïtis* étoit, du moins dans l'opinion des Grecs, la même que Diane [2].

<1> *Dans les anciens historiens.* Plus littéralement, *dans les ANCIENNES histoires.* Le texte dit ... *dans les autres histoires,* ἐν ταῖς ἌΛΛΑΙΣ ἱστορίαις. Le traducteur Italien, voulant vraisemblablement mitiger le terme, a dit, *nell' altrui istorie;* ce qui en grec seroit plutôt, ἐν ταῖς ΤΩ͂Ν ἌΛΛΩΝ ἱστορίαις. Le mot ἌΛΛΑΙΣ manque dans plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, de même que dans l'ancienne version Latine et dans celle de Xylander ; et il est certain qu'il n'est point nécessaire. Néanmoins, au lieu de le retrancher du texte, comme a fait M. Tzschucke, j'aimerois mieux le changer en ΠΑΛΑΙΑΙ͂Σ, *dans les anciennes histoires.* A l'appui de cette correction, on peut citer Strabon lui-même, qui dit ailleurs [3], Πολλοὶ καὶ τῶν ΠΑΛΑΙΩ͂Ν τῶν τὰ Περσικὰ ἹΣΤΟΡΟΥ͂ΝΤΩΝ. Par *anciens historiens* il entend non-seulement ceux qui accompagnoient Alexandre dans son expédition contre les Perses, mais plus particulièrement ceux qui avoient parlé de la Perse ou de l'Inde avant cette expédition, tels que Scylax, Hérodote et Ctésias.

<2> Hérodote, en parlant des Perses, dit : « Ils n'urinent ni ne crachent dans les » rivières ; ils ne s'y lavent pas même les » mains, et ne permettent pas que personne » y fasse rien de semblable, car ils rendent » un culte aux fleuves [4]. »

<3> J'ai ajouté les mots, *au prince :* sans cette addition, le sens seroit, *si quelqu'un de la famille royale refuse de succéder au roi mort, on le jette aux animaux, après lui avoir coupé la tête et un bras ;* ce qui n'est point vraisemblable.

<4> De la manière dont le texte est conçu, on pourroit croire que Strabon restreint aux rois seuls le privilége d'avoir plusieurs femmes. Hérodote, qui l'attribue à tous les Perses, s'exprime plus clairement, γαμέουσι δ' ἕκαστος αὐτέων [5], κ. τ. λ.

---

[1] *Strab.* tom. IV de la traduction Française, part. I, pag. 257 et 338, et part. II, pag. 68. = [2] *Idem, ibid.* part. II, pag. 11, not. 5. = [3] *Idem*, lib. II, pag. 76 ; tom. I, pag. 200 de la traduct. Franç. = [4] *Hérodote,* liv. I, chap. 138, d'après la traduct. de *Larcher.* = [5] *Idem, ibid.* cap. 135.

femmes, outre lesquelles ils entretiennent encore un grand nombre de concubines, pour avoir plusieurs enfans [a].

PAGE 733.

[a] *Voyez* Hérodote, liv. I, chap. 136.

Les rois proposent même tous les ans des prix pour ceux qui auront fait le plus d'enfans; les enfans ne sont pas présentés à leur père avant l'âge de quatre ans ‹1›.

Les mariages se font au commencement de l'équinoxe du printemps. Le nouveau marié n'entre au lit nuptial qu'après avoir mangé des pommes, ou de la moelle de chameau ‹2›. Il ne prend rien autre chose ce jour-là.

§. XII.
Éducation des enfans chez les Perses.

DEPUIS l'âge de cinq ans jusqu'à celui de vingt-quatre ‹3›, on enseigne aux enfans à tirer de l'arc, à lancer le javelot, à monter à cheval, et à dire la vérité.

On leur donne pour instituteurs les hommes les plus vertueux, qui ont soin d'assaisonner leurs leçons de fables dont il peut résulter quelque utilité pour leurs élèves, et de leur apprendre ‹4›, tantôt par le simple récit, tantôt par le chant, les œuvres des dieux et les actions des hommes illustres.

‹1› Hérodote [1] dit, *avant l'âge de cinq ans;* et il en donne la raison, *afin que, s'ils meurent dans ce premier âge, leur perte ne cause aucun chagrin au père.* Selon Valère-Maxime [2], c'étoit après la septième année accomplie que les enfans étoient présentés à leur père.

‹2› Ils attachoient vraisemblablement quelque vertu particulière à la moelle du chameau. Quant aux pommes, il est probable que c'étoit dans la vue de rendre l'haleine agréable. Une pareille loi de Solon ordonnoit à la nouvelle mariée de manger du coing avant d'approcher de son mari [3].

‹3› Suivant Hérodote [4], c'étoit depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de vingt que les enfans apprenoient à monter à cheval, à tirer de l'arc, et à dire la vérité. Il ne parle point de l'exercice du javelot. Xénophon, sans fixer l'époque à laquelle ils commençoient ces exercices, dit simplement que, jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, on leur enseignoit la justice, la modération, la continence, l'art de tirer de l'arc et de lancer le javelot; après quoi on les faisoit passer dans la classe des adolescens, de laquelle ils sortoient au bout de dix ans, pour entrer dans celle des hommes faits. Mais comme il ajoute que pendant ces dix ans ils continuoient les exercices auxquels ils étoient assujettis lorsqu'ils étoient dans la classe des enfans [5], il s'ensuit qu'à un an près, Strabon s'accorde avec Xénophon sur la durée de ces exercices.

‹4› *Et de leur apprendre.* Le texte porte

[1] *Herodot.* lib. I, cap. 136. = [2] Lib. II, cap. 6. = [3] Voyez *Plutarch.* in *Vit. Solon.* cap. 20. = [4] Lib. I, cap. 136. = [5] *Xenoph. Cyr. disciplin.* lib. I, cap. 2, §. 6-12.

PAGE 733. Quand il faut exercer ces enfans aux armes, ou les mener à la chasse, les maîtres les font lever avant le jour, et les rassemblent dans un même lieu au son d'un instrument d'airain.

Après les avoir divisés par bandes, ils mettent à la tête de chaque bande, composée de cinquante enfans, un des fils du roi
PAGE 734. ou de quelque satrape, et leur ordonnent de le suivre en courant, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un endroit désigné à la distance de trente ou quarante stades ⟨1⟩.

Ils les obligent de plus à rendre compte de chaque leçon qu'ils leur donnent. Ils les exercent à déclamer, pour fortifier leur poitrine et leur respiration; à supporter la chaleur, le froid, les pluies; à franchir des torrens, sans mouiller leurs armes ou leurs habits; à faire paître des troupeaux; à bivaquer; à se nourrir de fruits sauvages, tels que ceux du térébinthe ⟨2⟩, les glands de chêne et les poires.....

ἈΝΑΔΙΔΟΝΤΕΣ, mot qui ne peut en aucune façon signifier *celebrantes*, comme l'a rendu Xylander. Le *referentes* de l'ancien traducteur Latin seroit moins impropre. Mais le texte est altéré; il faut le changer en ΠΑΡΑΔΙΔΟΝΤΕΣ *[tradentes]* : ces deux mots ont été souvent confondus par les copistes [1]. Il est possible encore que Strabon se soit servi du mot ἈΝΑΔΙΔΑΣΚΟΝΤΕΣ, *perdocentes* [2].

⟨1⟩ S'il est ici question du plus petit des stades, celui de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, ces courses auroient été de 1540 ou de 2050 toises. Il est difficile de croire que des enfans aient pu supporter de pareilles fatigues et passer ensuite le reste du jour à la chasse. Strabon, vraisemblablement, a traduit par le mot *stade* une mesure beaucoup plus courte que celle dont je viens de parler. G.

⟨2⟩ Ce n'est plus le même *térébinthe* dont il a été question plus haut, et que nous avons dit [3] être notre pistachier : c'est le *pistacia terebinthus* de Linné, qu'on désigne quelquefois par le nom de *pistachier sauvage*, et qui produit la térébenthine. Ses fruits sont ronds et beaucoup plus petits que ceux du pistachier; dans le Levant, on les appelle aujourd'hui du nom de *cicouda* (mot altéré de *κοκκίδια*, *petits grains*), et on les mange frais ou marinés. Perizonius [4] observe, d'après Athénée, que c'étoit de cette espèce de térébinthe qu'on tiroit aussi de l'huile pour l'usage du roi des Perses. Mais dans le passage d'Athénée [5], *φέρει τὰ ὄρη τέρμινθον καὶ σχῖνον, καὶ κάρυα τὰ Περσικὰ, ἀφ' ὧν ποιοῦσι τῷ βασιλεῖ ἔλαιον πολὺ*, *les montagnes de la Perse portent du térébinthe, du lentisque, et des noix Persiques, dont on tire beaucoup d'huile pour l'usage du roi;* dans ce passage, dis-je, il me semble qu'il est question d'abord de deux espèces de térébinthe; savoir, du pis-

[1] *Voyez* l'Index de Xénophon par *Sturz*, aux mots Ἀναδιδόναι et Παραδιδόναι. = [2] Voyez *Henr. Steph. Thesaur. ling. Græc.* vol. I, pag. 987. = [3] *Suprà*, pag. 106, not. 2. = [4] *Commentar.* in *Ælian. Var. Histor.* lib. III, cap. 39. = [5] Lib. II, pag. 67.

Ceux-ci

Ceux-ci s'appellent du nom de *Cardaces*, et ils vivent de vols; car le mot *CARDA* [dans la langue Persane] signifie *vaillant* ou *belliqueux* <1> . . . . . PAGE 734.

Le régime journalier de ces jeunes gens, après l'exercice, se compose de pain d'orge ou de froment, de cresson<2>, de sel, de viande rôtie ou bouillie ; ils n'ont pour boisson que de l'eau.

tachier-térébinthe ou sauvage, et du pistachier-lentisque, et ensuite du noyer, désigné par le nom de *noix Persiques ;* et les mots, *dont on tire &c.* pourroient bien ne se rapporter qu'à ces seules *noix Persiques.* Je soupçonne de plus que le dernier mot ΠΟΔΥ' devroit être ῾ΗΔΥ', *dont on tire une huile agréable pour l'usage du roi.*

<1> *Ceux-ci s'appellent &c.* Qui ! Cette jeunesse à laquelle, suivant Strabon, Hérodote et Xénophon, on donnoit les maîtres les plus vertueux, pour lui inspirer de bonne heure l'amour de la vérité, de la justice et de toutes les autres vertus [1] ! Cela n'est point croyable. Il est étonnant qu'une pareille contradiction n'ait arrêté aucun des commentateurs de Strabon. Casaubon se borne à renvoyer à Hésychius pour le nom de *Cardaces ;* et à cette courte note M. Falconer en ajoute une aussi courte, pour nous dire que ce nom a la même origine que celui des *Carduchi* dont parle Xénophon dans l'*Expédition du jeune Cyrus.* Mais il s'agit ici du métier plutôt que du nom des Cardaces ; métier qui devoit être bien différent des exercices auxquels étoit occupée une jeunesse bien élevée. Les Cardaces, selon Hésychius, étoient un peuple à la solde des Perses, différent de cette nation [2]; selon Ælius Dionysius [3], c'étoient des hommes méchans, que les despotes de l'Asie employoient dans leurs armées, et dont le nom fut appliqué par les Perses à tous ceux qui vivoient de brigandage. Mais, quand même il seroit ici question des *Carduchi* [les Kurdes d'aujourd'hui], ce qui paroît très-probable, ceux-ci encore n'étoient ni Perses, ni même sujets du roi des Perses : c'étoient, selon Xénophon, des montagnards qui vivoient sous leurs propres lois [4]. Cet historien ajoute que les Grecs, dans leur fameuse retraite, souffrirent de la part de ce peuple plus de maux qu'ils n'en avoient souffert de l'armée du roi des Perses [5]. De toutes ces considérations il résulte, ou que cette partie du texte que j'ai séparée du reste par des points, est une interpolation, ou qu'il y a une lacune. Dans ce dernier cas, Strabon aura parlé des Cardaces par parenthèse, pour revenir ensuite au récit de l'éducation des jeunes Perses.

<2> *De cresson.* Cette espèce de cresson, en grec *κάρδαμον [cardamum],* est vraisemblablement le *lepidium perfoliatum* de Linné, ou le *nasturtium orientale* de Tournefort. Dioscoride le nomme *cresson de Babylone*, et le regarde comme le meilleur: Κάλλισον μὲν εἶναι δοκεῖ τὸ ἐν τῇ Βαβυλῶνι κάρδαμον [6]. Strabon, comme Xénophon, se contente de rapporter le grand usage que les Perses faisoient de cette plante. Suidas seul s'avise de nous apprendre le motif de cet usage. *Le cresson*, dit-il, *arrête les urines et les crachats ; et voilà pourquoi les*

[1] *Voyez* ci-dessus, not. 3, pag. 135. = [2] *Hesych.* in Κάρδακες. = [3] Apud *Eustath.* in *Iliad.* lib. II, pag. 368. = [4] *Xenoph. Expedit. Cyr.* lib. III, cap. 5 ; et lib. VII, cap. 8. = [5] *Idem, ibid.* lib. IV, cap. 3. = [6] *Dioscorid.* lib. II, cap. 185.

PAGE 734.

Ils chassent à cheval, en lançant des flèches et des javelots, et en se servant de la fronde [ce sont les exercices du matin]; le soir on leur apprend à planter des arbres, à cueillir des simples ‹1›, à fabriquer des armes, à tisser des filets. Ils ne touchent point au gibier qu'ils prennent à la chasse, l'usage étant de le rapporter à la maison. Le roi propose des prix pour la course ou pour quelque autre des exercices du pentathle. Ils aiment les ornemens d'or, à cause de la couleur de ce métal, qui imite celle du feu, objet de leur culte : aussi n'est-il pas plus permis en Perse de parer de ces ornemens les morts, que de les brûler *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 132.*

§. XIII. Usages et coutumes des Perses.

LES Perses exercent le métier de la guerre, à cheval ou à pied, en qualité de soldats ou d'officiers, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante. On ne les voit jamais au marché ; car ils ne vendent ni n'achètent rien. Ils s'arment d'un bouclier fait en losange, et portent, outre le carquois, une hache et un coutelas; ils se couvrent la tête d'un feutre élevé en forme de tour, et ils ont pour cuirasse une cotte de mailles.

Quant à l'habillement, les princes portent des hauts-de-chausse doubles; une tunique à manches double, qui leur descend

Perses font usage de cette plante ; car ils évitent de cracher souvent, d'uriner et de se moucher [1]. C'est d'Hérodote [2] ou de Xénophon que Strabon a pris ce qui regarde cette circonspection. Le dernier dit, à la vérité, que les Perses regardoient comme une chose honteuse de cracher, de se moucher, de rendre des vents et d'uriner devant le monde ; mais, loin de penser que c'étoit pour ne point s'exposer à tout cela, qu'ils faisoient un usage si fréquent du cresson, il attribue à la frugalité de leur régime en général la facilité qu'ils avoient d'observer les bienséances [3].

‹1› Xénophon, en comparant les mœurs des Perses de son temps avec celles des anciens Perses, dit : *On apprenoit anciennement aux enfans à connoître les vertus des plantes, pour qu'ils fussent en état de se servir de celles qui sont utiles, comme d'éviter celles qui auroient pu leur être nuisibles : aujourd'hui ils semblent ne s'occuper de cette connoissance que pour faire le plus de mal possible ; car on n'entend parler nulle part ailleurs d'empoisonnemens aussi fréquens que chez les Perses* [4]. Ces moyens de faire périr les hommes devoient en effet être fréquens, puisque la cour même en donnoit l'exemple [5].

[1] *Suidas* in Κάρδαμα. = [2] Lib. I, cap. 133. = [3] *Xenoph. Cyr. Disciplin.* lib. I, cap. 2, et lib. VIII, cap. 1 et 8. = [4] *Idem, ibid.* lib. VIII, cap. 8. = [5] Voyez *Plutarch. in Artaxerx.* §. 19.

jusqu'aux genoux, et dont l'intérieur est blanc et l'extérieur de couleur; un manteau de pourpre ou violet pendant l'hiver, et de diverses autres couleurs pendant l'été <1>. Leur tiare ressemble à celle que portent les Mages; leur chaussure consiste dans des bottes doublées. Le peuple porte des tuniques doubles qui descendent jusqu'à mi-jambe, et un morceau de toile autour de la tête <2>. Chacun est pourvu d'un arc et d'une fronde. PAGE 734.

Les Perses aiment les repas somptueux <3> : on leur sert en grande quantité des animaux entiers [a] de toute espèce. Leurs lits se distinguent par des ornemens magnifiques <4>. La même

[a] *Voyez* Hérodote, liv. I, chap. 133.

<1> Le texte, depuis le commencement du paragraphe jusqu'ici, est ainsi conçu : *Ἐσθὴς δὲ τοῖς ἡγεμόσι μὲν ἀναξυρὶς* ΤΡΙΠΛΗ͂, *χιτὼν δὲ χειριδωτὸς διπλοῦς ἕως* ΓΟ'ΝΑΤΟΣ· *ὁ ὑπενδύτης μὲν λευκὸς, ἀνθινὸς δ' ὁ ἐπάνω· ἱμάτιον δὲ θέρους μὲν πορφυροῦν, ἢ* ἈΝΘΙΝΟ`Ν, *χειμῶνος δ' ἀνθινόν.* Ce texte est altéré; mais je n'ai osé adopter la correction qui a été proposée par un des plus habiles critiques [1]. Pour avoir le sens que ma version exprime, je me suis contenté de trois légers changemens, qui sont, ΔΙΠΛΗ͂, ΓΟ'ΝΑΤΟΣ, Ο῝Υ, et ἸΑ'ΝΘΙΝΟΝ. Il n'y a que le premier qui m'appartienne; j'ai fait le second d'après l'ancienne version Latine, et le troisième d'après la correction proposée par Casaubon. Par les *hauts-de-chausse doubles*, on peut entendre des culottes réellement doubles, c'est-à-dire, une culotte appliquée sur un caleçon, ou des culottes doublées de toile ou de quelque autre étoffe.

<2> *Χιτὼν ἕως μεσοκνημίου* ΚΑΙ` *διπλοῦς· ῥάκος δὲ* ΣΙΝΔΟ'ΝΙΟ'Ν ΤΙ *περὶ τῇ κεφαλῇ.* Ce texte n'est point Grec; il faut lire : *Χιτὼν ἕως μεσοκνημίου διπλοῦς· ῥάκος δὲ* ΣΙΝΔΟΝΙ'ΟΥ *περὶ τῇ κεφαλῇ.* L'ancienne version Latine et celle de Xylander n'ont pas non plus exprimé la conjonction ΚΑΙ`.

<3> *Les Perses aiment les repas somptueux, &c.* Ceci ne s'accorde point avec ce qui a été dit plus haut de la frugalité des Perses: mais Strabon confond ici deux époques différentes, que Xénophon [2] a eu soin de distinguer. Les Perses étoient sobres et tels que notre géographe vient de les représenter, du temps de l'ancien Cyrus, et lorsqu'ils conquirent la Médie; mais ensuite ils adoptèrent tous les usages des Mèdes et surpassèrent même ces derniers en luxe.

<4> *Leurs lits .... magnifiques.* Au lieu de *στολῆς*, j'adopte la leçon *στρωμνῆς* que M. Tzschucke a mise dans son texte sur la foi de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393. Xénophon observe que les Perses de son temps, pour coucher mollement, avoient soin non-seulement que la garniture du lit fût fine, mais encore que ses pieds portassent sur des tapis, et non sur le plancher nu: *Ἐκείνοις γὰρ πρῶτον μὲν τὰς* ΕΥ'ΝΑ`Σ *οὐ μόνον ἀρκεῖ* ΜΑΛΑΚΩ͂Σ [*f.* ΜΑΛΑΚΑ`Σ] *ὑποστρώννυσθαι, ἀλλ' ἤδη καὶ τῶν κλινῶν τοὺς πόδας ἐπὶ ταπίδων τιθέασιν, ὅπως μὴ ἀντερείδῃ τὸ δάπεδον* [3]. Qu'on me permette une petite digression pour essayer de corriger un passage d'Aristote, que les critiques n'ont pas encore

[1] *Schneider, Adnotat.* in *Xenophont. Cyr. Disciplin.* lib. VIII, cap. 3, §. 13. = [2] *Cyr. Disciplin.* lib. VIII, cap. 8. = [3] *Idem, ibid.*

Page 734. magnificence se fait remarquer dans leurs vases à boire et dans tous leurs autres meubles ‹1›, de façon que chez eux l'or et l'argent brillent par-tout.

Ils traitent des affaires les plus sérieuses pendant qu'ils boivent, et ils regardent les décisions prises à table comme plus sûres que celles qu'ils ont prises à jeun ‹2›.

Quand un Perse en rencontre un autre dans la rue, si c'est un ami et un égal, il le baise; si c'est un inférieur, il lui présente la joue pour recevoir son baiser; si c'est un homme
Page 735. d'une humble condition, celui-ci se prosterne devant son supérieur ‹3›.

Ils enterrent les morts après les avoir enduits de cire. Quant aux Mages, on ne les met point en terre; on les abandonne

débrouillé. Des deux mots que je viens de figurer en lettres capitales, les Grecs ont formé un verbe composé, ΜΑΛΑΚΕΥΝΈΩ, *coucher mollement*, comme dans cette phrase d'Hippocrate [1], *ὕπνοισι* ΜΑΛΑΚΕΥΝΕΊΤΩ, *qu'il dorme sur un lit mou.* Aristote, dans une scolie composée en l'honneur d'Hermias, tyran d'Atarnée, où il oppose à une vie laborieuse et sobre celle d'un homme efféminé, fait connoître aussi la manière dont celui-ci prend son sommeil, par ces mots, ΜΑΛΑΚΑΥΓΗΤΟ͂ΙΟ θ' *ὕπνου* [2]. Dans cette expression, on voit bien qu'il s'agit du *sommeil;* mais l'épithète qu'il lui donne ne signifiera jamais rien, si on ne la change en ΜΑΛΑΚΕΥΝΉΤΟΙΟ, *sommeil fait sur un lit mou.* Ce mot est un dérivé naturel du verbe ΜΑΛΑΚΕΥΝΈΩ.

‹1› *Dans leurs vases à boire et dans tous leurs autres meubles.* Je lis, avec le manuscrit de Médicis, *ἐκπωμάτων τε*, ΚΑῚ *τῶν ἄλλων*, leçon qui a été aussi celle du traducteur Italien, *nelle coppe et altri vasellamenti.* Le texte, où cette conjonction [*καὶ*] manque, a une tout autre signification, si toutefois il signifie quelque chose.

‹2› Voici comment Hérodote [3] rapporte la même chose: « Ils ont coutume de délibérer sur les affaires les plus sérieuses, » après avoir bu avec excès. Mais, le lendemain, le maître de la maison où ils ont » tenu conseil, remet la même affaire sur » le tapis, avant de boire: si on l'approuve » à jeun, elle passe; sinon on l'abandonne. » Il en est de même des délibérations faites » à jeun, on les examine de nouveau lorsqu'on a bu avec excès. »

‹3› Hérodote [4] dit: « Quand deux » Perses se rencontrent dans les rues, on » distingue s'ils sont de même condition, » car ils se saluent en se baisant à la bouche; » si l'un est d'une naissance un peu inférieure à l'autre, ils se baisent seulement à » la joue; et si la condition de l'un est fort » au-dessous de celle de l'autre, l'inférieur » se prosterne devant le supérieur. »

[1] *De insomn.* §. *6*, vol. I, pag. *637*, edit. Vander-Linden. = [2] Apud *Athen.* lib. XV, pag. *696.* = [3] Lib. I, cap. 133, tom. I de la traduction de *Larcher*, pag. 111. = [4] *Ibid.* cap. 134.

PAGE 735.

aux oiseaux de proie [a]. Il est permis à ces Mages d'épouser même leurs mères <1>.

[a] *Voyez* Hérodote, liv. I, chap. 140.

Tels sont les usages des Perses, au nombre desquels il faudroit peut-être mettre les particularités suivantes, rapportées par Polycrite.

Dans la citadelle de Suse, chaque roi, pour perpétuer la mémoire de son administration, s'étoit fait construire un palais particulier, des trésors [pour l'or et l'argent] et des magasins pour les tributs qu'il tiroit [en nature] <2>.

En Perse, les tributs des provinces maritimes se perçoivent en argent, et ceux des provinces situées dans l'intérieur des terres, en denrées propres à chaque province, telles que des matières qui servent à la teinture, des drogues, du poil, de la laine, du bétail même et d'autres productions diverses. Ce fut Darius surnommé *Longue-main* qui régla le tribut que chaque peuple devoit lui payer [b]. Ce prince étoit le plus bel homme de son royaume <3>, à cela

[b] *Voyez* Hérodote, liv. III, chap. 89.

<1> Diogène Laërce ajoute, *et leurs filles.* Mais cette coutume n'étoit point particulière aux Mages; tous les grands de la Perse, ou même tous les Perses en général, pouvoient épouser leurs mères, leurs filles, ou leurs sœurs [1].

<2> *Θησαυροὺς καὶ παραθέσεις, ὧν ἐπράττοντο φόρων.* J'ai ajouté quelques mots à ma version pour la rendre plus claire. Les trésors étoient établis pour contenir les impôts levés en argent, et les magasins pour ceux qu'on levoit en nature. Strabon va bientôt parler de cette double manière de faire payer les impôts; en quoi il est d'accord avec Hérodote [2]. Je ne fais cette remarque que parce que, les interprètes n'ayant point compris l'acception très-rare du mot *παραθέσεις*, *magasins*, les uns l'ont rendu par *registres*, comme Xylander, *tributorum quæ exegerint tabulæ;* les autres l'ont construit avec le mot précédent, et les ont rendus tous deux dans le sens de *θησαυρῶν παραθέσεις*, comme ont fait l'ancien traducteur Latin et l'auteur de la version Italienne : celui-ci dit, *luogo da riporre i tesori che riscuote.* Je pourrois citer pour garant de ma version Polybe, qui a employé le même mot, et, qui plus est, l'a joint, comme Strabon, avec le mot *θησαυρὸς*, si ce n'est qu'il s'en est servi dans le sens de *provision ; τὰς παραθέσεις τῶν Ῥοδίων καὶ τοὺς θησαυροὺς* [3], *les provisions et les trésors des Rhodiens :* car de même que *θησαυρὸς*, *trésor,* signifie et les richesses et le lieu où elles sont déposées, de même le mot *παράθεσις* peut être employé dans le sens de *provisions* et dans celui du *magasin* qui les renferme.

<3> *Δαρεῖον εἶναι τὸν μακρόχειρα, ΚΑΛΛΙΣΤΟΝ ἀνθρώπων.* Il faut retrancher la con-

[1] Voyez *Brisson, de regio Pers. principatu*, lib. II, cap. 155-157, pag. 493-497. = [2] Lib. III, cap. 97. = [3] *Polyb.* lib. XXVI, cap. 7, vol. IV, pag. 350.

PAGE 735. près que ses bras étoient si longs, qu'ils touchoient ses genoux.

Les rois emploient la plus grande <1> partie de l'or et de l'argent en vaisselle, et n'en font convertir en monnoie qu'une très-petite quantité; car ils pensent que les métaux ouvragés sont plus agréables, soit qu'on veuille en faire des cadeaux, soit qu'on les garde dans les trésors royaux, et qu'il ne faut fabriquer de la monnoie qu'à mesure que les besoins et les dépenses journalières l'exigent <2>.

La plupart de ces coutumes sont sages. Mais les grandes richesses inspirèrent aux rois des Perses l'amour du luxe, au point qu'ils tiroient d'*Assus* *, ville de l'Æolide, le froment destiné à leur nourriture, et qu'ils ne faisoient usage que du vin Chalybonien de Syrie <3>, et de l'eau du fleuve *Eulæus* <4>, laquelle passe

* *Voyez* ci-dessus, tom. IV, part. II, *pag. 208.*

jonction, quand même elle auroit pour elle l'autorité d'un millier de manuscrits. Aucun des interprètes ne l'a non plus exprimée. Au reste, ce que Strabon dit ici de la longueur des mains de Darius, et du surnom qu'on a donné à ce prince à cause de cette longueur, d'autres, comme on l'a déjà observé [1], l'ont attribué à Artaxerxès. En effet, c'est ce dernier qu'on a surnommé *Longue-main*, à cause, dit Plutarque [2], qu'il avoit la main droite plus longue que la gauche. Aussi M. Falconer a-t-il pensé que toute cette phrase, depuis τὸν μακρόχειρα jusqu'à γονάτων, pourroit bien être une interpolation.

<1> Lisez avec plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, τὸν [non pas τὸ] δὲ πλεῖστον, κ. τ. λ.

<2> C'est sans doute la raison pour laquelle les très-anciennes monnoies des Perses, connues sous le nom de *Dariques*, sont si rares aujourd'hui. J'en possède cependant plusieurs en or et en argent. Le revers de ces monnoies présente des cavités informes qui indiquent les premiers essais du monnoyage. Ces sortes de médailles sont fort antérieures au siècle d'Alexandre, et paroissent même remonter à une époque plus ancienne que celle du règne de Darius fils d'Hystaspès. G.

<3> *Chalybon* étoit le nom de la ville actuelle d'Alep: mais le vin de *Damascus* [aujourd'hui *Damas*] devoit posséder les mêmes qualités, et porter aussi le nom de *Chalybonien*, puisque Posidonius [3] dit expressément qu'on faisoit venir ce vin des vignobles que les Perses avoient plantés près de cette ville.

<4> Strabon ne contredit point Hérodote, qui dit, *du fleuve Choaspe;* c'est le même fleuve que l'*Eulæus* [4], quoique notre géographe ait pris ces deux noms pour ceux de deux fleuves différens [5]. Si l'on en croit Dinon [6], les rois des Perses faisoient encore venir de l'eau du Nil et de l'eau de l'Ister. Agathocle [7] nous parle d'une autre eau, qu'il appelle *eau d'or*, et qui jaillissoit de soixante-dix sources : elle étoit réservée pour le roi et son fils aîné seuls; tout autre qui auroit osé en boire, eût été puni de mort.

[1] Voyez *Brisson, de regio Pers. principatu*, lib. I, cap. 183, pag. 258. = [2] In *Vit. Artaxerx.* cap. I, vol. V, pag. 281 de mon édit. = [3] Apud *Athen.* lib. I, pag. 22. = [4] Voyez *Larcher* sur *Hérodote*, liv. I, chap. 188, tom. I, pag. 501. = [5] *Suprà*, pag. 117. = [6] Apud *Plutarch.* in *Vit. Alexandr.* cap. 36. = [7] Apud *Athen.* lib. XII, pag. 515.

pour être la plus légère de toutes; car une cotyle attique * de cette eau pèse une drachme de moins que la même mesure de toute autre eau.

PAGE 735.
* Mesure des liquides, équivalente à environ sept onces et demie.

§. XIV.
État ancien de la Perse.

De tous les peuples barbares, le plus connu des Grecs est celui des Perses, par la raison que de tous ceux qui ont possédé l'Asie, il est le seul qui les ait soumis; les Asiatiques ignoroient jusqu'au nom des Grecs, de même que ceux-ci ne savoient d'eux que ce qu'on peut apprendre par ouï-dire sur des peuples lointains. Homère, par exemple, ne connoissoit ni l'empire des Assyriens, ni celui des Mèdes; car, puisqu'il nommoit les richesses de Thèbes en Ægypte [a] et de la Phœnicie [b], il n'auroit point passé sous silence celles de Babylone, de Ninive et d'Ecbatane.

[a] Iliad. lib. IX, v. 381.
[b] Odyss. lib. IV, vers. 83.

Ainsi les premiers qui soumirent des peuples Grecs au vaste empire de l'Asie, furent les Perses. Il est vrai qu'avant eux les Lydiens avoient aussi été très-puissans : mais ils ne possédèrent qu'une très-petite portion de l'Asie, celle qui est en-deçà du fleuve *Halys;* et leur domination dura peu de temps, et seulement pendant les règnes d'Alyattes et de Crœsus.

Vaincus ensuite par les Perses, ils perdirent jusqu'au peu de célébrité qu'ils pouvoient avoir acquis; au lieu que les Perses, immédiatement après avoir renversé l'empire des Mèdes, subjuguèrent les Lydiens, et assujettirent les Grecs de l'Asie. Dans les temps postérieurs, ils passèrent même dans la Grèce, où, battus dans plus d'une action et à plusieurs reprises par les Grecs, ils se maintinrent néanmoins dans la possession de l'Asie et de ses côtes, jusqu'à ce qu'ils furent soumis aux Macédoniens.

PAGE 736.

§. XV.
Révolutions de la Perse.

Cyrus a été le fondateur de l'empire des Perses [a]. Cambyse, son fils et son successeur, fut renversé par les Mages [b]; ceux-ci furent tués par les sept Perses, dont l'un, Darius fils d'Hystaspe, fut proclamé souverain de la Perse par les autres [c].

[a] Hérodote, liv. I, chap. 95-130.
[b] *Idem*, liv. III, chap. 61-69.
[c] *Idem, ibid.* chap. 88.

PAGE 736.

* Leçon des manuscrits, au lieu de *Narsès*.

Voyez Diodor. Sicul. lib. XVII, cap. 5.

La couronne passa à ses successeurs jusqu'à Arsès *, qui fut tué par l'eunuque Bagoas. Celui-ci mit à la tête de l'empire un homme qui n'étoit point de la famille royale, nommé *Darius.* C'est celui qui fut renversé par Alexandre. Ce dernier régna dix ou onze ans ‹1›. A sa mort, l'empire de l'Asie fut partagé entre plusieurs souverains qui le transmirent à leurs successeurs, et il finit par être détruit: il avoit duré pendant près de deux cent cinquante ans ‹2›. Il n'y a pas long-temps que les Perses ont recommencé à avoir des rois de leur nation, qui n'étoient cependant que les vassaux des Macédoniens, comme ils le sont aujourd'hui des Parthes *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 116.*

‹1› *Régna dix ou onze ans,* ἦρξε ΔΕ΄ΚΑ ἢ ἕνδεκα ἔτη. Strabon parle ici par approximation; néanmoins, Arrien disant positivement, d'après Aristobule, qu'Alexandre régna douze ans et huit mois [1], et le texte de Diodore de Sicile ne présentant qu'une différence d'un seul mois [2], il n'est guère probable que Strabon, qui a puisé dans la même source que ces deux écrivains, se soit aussi fort écarté de leur calcul. On seroit plus fondé à accuser les copistes d'avoir altéré son texte. En effet, au lieu de cette leçon, un manuscrit de Moscou nous donne celle-ci, ἦρξε ΔΩ΄ΔΕΚΑ ἢ ἕνδεκα ἔτη, *régna douze ou onze ans.* Cette leçon, quoiqu'aussi altérée que l'autre, pourroit au moins nous conduire à la véritable, si nous considérons les deux mots ἢ ἕνδεκα, *ou onze,* comme une variante vicieuse que quelque copiste aura fait passer de la marge dans le texte. Une erreur semblable a déjà été reprochée à Aulu-Gelle [3], qui donne également onze ans de règne à Alexandre. Ainsi, en lisant seulement dans notre géographe, *régna douze ans,* nous l'accorderons au moins avec quelques autres écrivains anciens, et notamment avec Ératosthène [4], qu'il aura peut-être suivi dans ce calcul. Au reste, ceux qui desirent une plus ample instruction sur la durée du règne d'Alexandre, peuvent consulter le savant ouvrage de Sainte-Croix [5].

‹2› *Pendant près de deux cent cinquante ans,* ὅσον πεντήκοντα ἐπὶ τοῖς διακοσίοις ἔτη. Encore ici Strabon ne parle que par approximation. Depuis la conquête des Mèdes par Cyrus, jusqu'à la mort de Darius, dernier roi des Perses, il n'y a tout au plus que deux cent trente ans. Si l'on ajoutoit à ce nombre les vingt ans que Cyrus devoit avoir au moins lorsqu'il conquît la Médie, il en résulteroit celui de deux cent cinquante; mais une pareille supputation seroit une erreur, ou du moins une distraction de la part de Strabon.

[1] *Arrian. Expedit. Alexandr.* lib. VII, cap. 28. = [2] *Diodor. Sicul.* lib. XVII, cap. 117. = [3] *Aul. Gell. Noct. Attic.* lib. XVII, cap. 21, pag. 414. = [4] Apud *Clem. Alexandr. Stromat.* lib. I, pag. 336. = [5] *Examen des historiens d'Alexandre*, pag. 632 et suiv.

FIN DU QUINZIÈME LIVRE.

ADDITIONS

AUX CORRECTIONS*

* *Voyez* tom. IV, part. II, *pag. 405.*

Sur la partie de la Géographie de Strabon traduite par M. Coray.

TOME I.er

PAG. 406, not. 2. Le dernier mot Grec *ναυκληρείαις* (lisez *ναυκληρείοις*) de cette note est une variante des manuscrits, que Casaubon cite aussi.

Pag. 424, not. 8. On peut ajouter à cette note ce que pense Toup (*Emendat. in Suid.* tom. I, pag. 261) sur la correction proposée par Casaubon.

Pag. 438, not. colonne 1, ligne 14. Dans l'édition Grecque de Strabon que je publie (tom. I, pag. 197), j'ai rédigé le passage dont il est question dans cette note, de la manière suivante : Ἐφ' ἇς εὐθυπλοΐα στάδιοι διακόσιοι δέκα. Ἐνταῦθα δὲ καὶ ἀναχύσεις· ὧν μία ἐπὶ πλείους ἢ τετρακοσίους σταδίους ἀπὸ τοῦ λεχθέντος πύργου, καθ' ἣν ἵδρυται Ὀλισίπων καὶ Λάκεια.

Pag. 439, not. 3. Peut-être faudroit-il retrancher le mot ὀρῶν, qui paroît être ici de trop ; et alors je traduirois : *Quant aux peuples situés au-dessus de ceux que je viens de nommer, les plus &c.* Ces peuples que Strabon dit avoir nommés, sont les habitans des villes voisines du Tage.

Pag. 457, not. 1, lign. 4, effacez ces mots, *et disciple du célèbre grammairien Apollonius.*

Pag. 506, lign. 10. *Mais si cela arrive . . . difficiles à expliquer.* On se rapprocheroit plus du texte en traduisant : *Mais si cela arrive, pour un phénomène si difficile à expliquer, il faut bien se contenter des raisons qu'on en donne.*

TOME II.

Pag. 18, lign. 18. *Explications qui me paroissent pécher . . . . Æschyle, au contraire, pour expliquer* &c.

En conservant le mot πιθανὸς, et d'après une autre rédaction du texte consignée

dans mon édition Grecque de Strabon (tom. I, pag. 240), on pourroit traduire ainsi : *Explications [qui paroissent] toutes deux vraisemblables ; car il faut nécessairement que des cailloux accumulés ainsi dans un même endroit aient été formés par la condensation d'une substance liquide, ou détachés de quelques grands rochers qui se seroient brisés à différentes époques.*

Quoi qu'il en soit, Æschyle, pour expliquer &c.

Dans la note 2 de la même page, au lieu du premier mot Grec βραχοὶ, *lisez* βραχῶν.

Pag. 29, not. 4, lign. 7, lisez ἘΜΠΟΡΕΪΟΝ, et terminez la note aux mots *totius Galliæ*, en effaçant tout le reste depuis les mots *ces corrections*, jusqu'à la fin inclusivement.

Pag. 42, lign. 7. *Chez les CADURCI on trouve des fabriques de lin.* Les mots, *fabriques de lin*, expriment fidèlement le terme Grec ΛΙΝΟΥΡΓΕΪΑ. Cependant, comme, dans ce qui précède et ce qui suit, il n'est question que des mines de fer ou d'argent que possédoient les peuples voisins des *Cadurci*, on pourroit soupçonner qu'à la place de ce terme il y avoit ΛΙΘΟΥΡΓΕΪΑ, et qu'il faut par conséquent traduire, *carrières de marbre*. Ce dernier mot revient encore dans ce sens au livre suivant (pag. 223 du texte Grec, 158 de la traduction Française). Mais, pour admettre cette correction, quoique très-légère, il faudroit avoir des notions plus positives des lieux dont Strabon parle ici.

Pag. 46, lign. 7. *On y voit...de statues. Cet autel est d'une hauteur considérable.* J'ai fait connoître dans la note combien peu j'étois sûr de cette version du texte, καὶ ἄΛΛΟΣ μέγας, évidemment altéré, et dont la correction proposée par Tyrwhitt me paroissoit inadmissible. Mais, si cette autre correction, καὶ ΝΑΌΣ μέγας, qu'un de mes amis vient de me communiquer, est aussi juste qu'elle me paroît probable, on pourra traduire : *On y voit...de statues, et une vaste nef.*

Pag. 55, not. 2, lign. 5. Depuis les mots, *qui portent*, jusqu'à la fin de la note, lisez : *qui portent* συντέμνοντες, en coupant, *au lieu de* συμπλέκοντες, en entrelaçant. *Si, en réunissant ces deux mots, on lisoit* συντέμνοντες καὶ συμπλέκοντες, en coupant et entrelaçant, *cette leçon pourroit être justifiée (comme l'observe Casaubon) par l'*incisis atque inflexis *de Cæsar* (lib. II, cap. 17), *que Strabon copie presque ici, et que le traducteur Italien paroît avoir aussi suivi. Il emploie &c.*

Pag. 99, lign. 15, au lieu de *Vendrum*, lisez *Vendum;* et dans la note 7, changez le mot Grec ἄρους en ὅρους.

TOME III.

Pag. 53, lign. 14. *Ils étoient venus en qualité d'auxiliaires de Palacus, fils de*

Scilurus. Cette version exprime fidèlement le sens du texte : Ἧκον ΔῈ ΠΑΛΑΚΩ συμμαχήσοντες τοῦ Σκιλούρου, sens qui a été aussi suivi par les autres traducteurs. Les manuscrits ne présentent que cette seule variante, Σκιλούρῳ, à la place du dernier mot. Elle m'a conduit à cette correction, Ἧκον Δ' ἘΠῚ ΠΑΛΑΚΙΟΝ, συμμαχήσοντες τοῦ Σκιλούρῳ, que j'ai consignée dans mon édition Grecque de Strabon (tom. II, pag. 25), et qui change absolument le sens de la version en celui-ci : *Ils étoient venus en qualité d'auxiliaires de Scilurus, qui se trouvoit alors à Palacium*. Palacium étoit une des places d'armes de Scilurus, de laquelle Strabon parlera dans la suite (pag. 67) ; et je doute fort que parmi les fils de ce prince il y en ait eu un qui se soit nommé *Palacus*.

Pag. 60, lign. 15. *Il envoya donc à Chersonèse une armée . . . suivant Apollonide.* Si la correction que je viens de proposer est juste, il faut encore changer cette partie de la version, et traduire ainsi : *Il envoya donc à Chersonèse une armée destinée à combattre en même temps les Scythes, Scilurus, et les fils de ce prince, qui se trouvoient à Palacium, et qui étoient au nombre de cinquante, selon Posidonius, ou de quatre-vingts, suivant Apollonide*. Ici au moins je pourrois citer le traducteur Italien, qui a lu aussi, comme nom de lieu, Παλάκιον, et non pas, comme nom propre d'homme, Πάλακον, *Palacus*.

Pag. 94, not. 2, lign. 2, lisez ἔχουσαν.

Pag. 99, lign. 9, lisez, *que les Lélèges étoient anciennement errans, soit seuls, &c.*

Pag. 151, not. 1. Au lieu de la correction du texte que j'ai proposée dans cette note, j'en ai adopté une autre (voyez *Strabon*, tom. II de mon édition Grecque, pag. 76) qui me paroît plus probable : Ἀλλ' ἑτέρα τις, ἧς τῇ πρὸς τὸν Ἀλφειὸν οὐδὲν ἔστι κοινώνημα, οὐδὲ κ. τ. λ.

Pag. 199, lign. 5, j'ai traduit, *le temple Triccæen d'Esculape*, en suivant le texte, ΤΡΙΚΚΑΪΟΝ ἱερὸν Ἀσκληπιοῦ, comme ont fait les autres interprètes ; mais je crois qu'il faut lire, ΤΡΙΚΚΑΊΟΥ ἱερὸν Ἀσκληπιοῦ, *le temple d'Esculape Triccæen*.

Pag. 238, lign. 8, lisez *Mycénéens*, au lieu de *Messéniens*.

Pag. 262, lign. 5, lisez, *qui se distinguèrent, soit dans l'administration des affaires publiques, soit dans l'exercice des beaux-arts.*

Pag. 279, not. 1, lign. 2, lisez *Pharaïtæ;* et dans la lettrine qui se rapporte à cette note, à la place de *Fast. lib. II, vers. 290*, lisez, *In* Φαραί.

TOME IV, Part. II.

Pag. 7, lign. 11. Pour me rapprocher davantage du texte, je traduirois : *Car de même que .... il arrive que les convexités et les concavités de l'une de ces pièces correspondent de telle manière à celles de l'autre, qu'on pourroit les réunir [s'il étoit possible de les rapprocher]; de même &c.*

Pag. 8, lign. 13, lisez, *mais qui ne laisse pas d'être remarquable.*

Pag. 56, not. 1, lign. 4. A ce que Strabon, en parlant d'Homère, appelle ἐπελευστικὸν εἶδος, Aristarque (au sujet du même poëte) donne le nom de Κατ' ἐπιφορὰν, qu'Eustathe (in *Homer. Iliad.* lib. II, vers. 493, pag. 262) paraphrase ainsi : κατά τινα φορὰν καὶ τύχην, καὶ κατὰ τὸ ἁπλῶς ἐπιτυχὸν, *par un cas fortuit, par un simple hasard.*

Pag. 192, lign. 13, lisez, *opposée et appartenant aux Ténédiens, et l'endroit &c.*

Pag. 193, lign. 8. A la place de Δίας, *Dia,* du texte, le manuscrit de l'Escurial seul a conservé la vraie leçon Τενεδίας (voyez les variantes de l'édition de M. Falconer, tom. II, pag. 869). Ainsi, au lieu de *toutes deux jadis de la dépendance de Dia*, il faut traduire, *toutes deux faisant jadis partie du rivage appartenant aux Ténédiens.*

Pag. 196, lign. 16, lisez, *de ce golfe, où Homère place les Lélèges [en les nommant] pour la première fois.*

Pag. 241, not. 4. Le texte Grec cité au commencement de cette note doit être ainsi : συνεπολέμησε δὲ ΚΑῚ οὗτος Ῥωμαίοις.

Pag. 283, not. 1. Ajoutez à cette note ce qui suit : *Cependant Arrien* (Expedit. Alexandr. lib. VII, cap. 20) *dit, d'après Aristobule, que ce fut Alexandre qui donna à cette île le nom d'*Icarus.

Pag. 335, not. 1, colonne 2, lign. 1, il faut lire, πλὴν τῆς ἄκρας (ΔΙΤΤῊ Δ' ἮΝ), ἘΚΕΊΝΗΙ πολιορκεῖν ἔδωκεν, *excepté la citadelle, munie d'une double enceinte; il lui laissa le soin d'assiéger &c.*

A la fin de cette même note, effacez les mots mis en parenthèse.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR

DES SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME LIVRES.

Les deux derniers livres de la Géographie de Strabon devoient être traduits par M. de la Porte du Theil, auteur de la traduction des V, VI, IX, X et XIe livres (1) : *cet habile et judicieux critique étoit occupé à rassembler les matériaux qui devoient lui servir pour compléter un ouvrage dont l'exécution savante avoit si bien répondu jusqu'alors à la munificence du Gouvernement; mais la mort vint l'enlever à ses travaux commencés et aux lettres, qui regretteront long-temps sa perte.*

On espéroit du moins qu'il auroit laissé à-peu-près terminée la traduction des deux derniers livres : dans ce cas, le devoir de son successeur se fût borné à une pure révision, et le monde savant eût pu jouir du dernier fruit de ses laborieuses veilles. Cet espoir fut trompé : on n'aperçut dans les papiers de M. de la Porte du Theil aucun vestige d'une traduction des XVIe et XVIIe livres; mais on trouva une collection de notes assez étendues, ou plutôt de matériaux pour les notes qui devoient accompagner sa traduction.

Je fus alors choisi pour traduire et commenter les deux derniers livres. L'honneur de succéder à un homme aussi distingué m'imposoit l'obligation de mettre à mon travail tout le soin dont j'étois capable.

---

(1) La traduction des trois premiers livres a été faite en commun par MM. de la Porte du Theil et Coray.

Quoique j'eusse déjà fait une étude particulière de Strabon, je me crus obligé de relire cet auteur en entier, la plume à la main, afin de me familiariser encore mieux avec son style : je composai même, pour mon usage, un lexique de cet auteur, qui m'a beaucoup servi dans la suite, et m'a fourni les moyens d'expliquer toujours Strabon par lui-même, de l'appeler sans cesse à l'appui de ses propres paroles.

Après cette étude préparatoire, je me suis occupé de traduire et de commenter les deux derniers livres, en m'aidant de plusieurs genres de secours. Outre les travaux de Casaubon, de Saumaise, de Tyrwhitt, de Tzschucke, &c., j'ai eu à ma disposition,

1.° La version manuscrite du XVII.ᵉ livre par M. de Bréquigny. Ce savant avoit traduit Strabon tout entier; malheureusement sa traduction du XVI.ᵉ livre est perdue. Ce travail, quoique du premier jet, contient des interprétations qui m'ont paru dignes d'être remarquées, et quelques corrections marginales ingénieuses, que j'ai recueillies et consignées dans mes notes avec le nom de l'auteur. L'ouvrage de M. de Bréquigny est déposé à la Bibliothèque du Roi.

2.° Les notes laissées par M. de la Porte du Theil. Ce sont moins des notes que des matériaux pour en faire : elles se composent, en très-grande partie, de la traduction Française ou de la copie textuelle des remarques Latines de Xylander, de Casaubon, de Falconer, de Tyrwhitt, &c.; de nombreux et longs fragmens que M. de la Porte du Theil avoit tirés des commentaires de Saumaise sur Solin, de Bodée van Stapel sur Théophraste, de Wesseling sur Diodore, de Larcher sur Hérodote, de Jablonski, de Zoëga, &c. La plupart de ces notes, on le conçoit d'après cela, ne m'ont offert presque rien d'original et de neuf : il ne m'a pas été possible d'en tirer d'autre parti que celui que M. de

la Porte du Theil en auroit tiré lui-même; c'est-à-dire qu'elles m'ont fourni des indications marginales qui renvoient le lecteur aux ouvrages où ces notes avoient été puisées. Dans le nombre il ne s'en est guère trouvé qu'une trentaine qui contenoient, soit des observations critiques et historiques appartenant à M. de la Porte du Theil, soit des remarques explicatives, dues à d'autres critiques, mais bonnes à conserver par la brièveté et la justesse de l'explication. En général, toutes les fois qu'une de ces notes m'a paru offrir une idée neuve sur la leçon ou l'interprétation du texte, je l'ai publiée, même quand je n'étois pas de l'avis de l'auteur; je me suis contenté d'exposer, en ce cas, mon opinion contradictoirement avec la sienne. Le recueil entier de ces notes est déposé à la Bibliothèque du Roi.

Au nombre des secours qui m'ont été le plus utiles, je dois mettre le IIIe volume de l'édition Grecque in-8.° *de M. Coray, lequel contient les livres XIV, XV, XVI et XVII. Il n'a paru qu'après que ma traduction et mes notes du XVIe livre étoient déjà imprimées : ainsi je n'ai pu profiter que pour le livre XVII des excellentes corrections que ce profond et ingénieux critique a faites de plusieurs passages altérés. On verra, dans les* additions et corrections (1), *quels sont les principaux endroits où j'ai été assez heureux pour me rencontrer avec lui, et ceux où nous différons sur la manière de lire quelques textes corrompus.*

J'ai tâché, dans ma traduction, de ne point m'écarter de la méthode suivie par mes prédécesseurs; je me suis, en conséquence, attaché à rendre fidèlement les idées de l'auteur avec toutes leurs nuances, en sorte que le lecteur ne trouvât, dans

---

(1) *Infrà*, pag. 495.

la version Française, ni plus ni moins que ce que l'auteur original a voulu dire. Voilà du moins ce que j'ai eu l'intention de faire : puissé-je avoir souvent réussi!

Quant à mes notes, elles sont toutes exégétiques : celles même qui paroîtroient purement grammaticales, et il en est un grand nombre de ce genre, tendent toujours à rendre l'interprétation plus certaine; car j'ai tâché que la discussion des mots n'y servît jamais qu'à éclairer celle des choses. Mon but a été de pénétrer bien franchement dans toutes les difficultés, et de n'en dissimuler aucune : aussi, quoique je me sois imposé la loi de ne faire d'observations que sur des points utiles et neufs, et de m'interdire ce genre de compilation si facile, à l'aide duquel on fait des volumes de notes qui n'apprennent rien; enfin, quoique, pour tous les points déjà connus et expliqués par d'autres, je me sois toujours contenté de renvoyer en marge aux critiques qui les ont traités, telle est la somme des difficultés réelles que présente un auteur ancien à celui qui ne veut point les éviter, que mes notes se sont trouvées encore fort nombreuses, et la plupart très-longues. Du moins le lecteur verra-t-il que je n'ai point épargné les recherches pour triompher des difficultés, ou pour éclaircir des questions de critique, d'histoire et de géographie, encore obscures.

Au reste, toutes les fois qu'il m'est arrivé de laisser des difficultés sans explication suffisante, je n'ai pas craint d'en convenir, satisfait d'indiquer la route, et laissant à des critiques plus heureux ou plus habiles le soin de suppléer à l'insuffisance de mes efforts.

LETRONNE.

LIVRE XVI.

LIVRE XVI*.

Assyrie, Mésopotamie, Syrie, Phœnicie, Palestine, Arabie, Côtes de la Mer Rouge.

* Traduction de M. *Letronne*, ainsi que les notes, excepté celles qui sont signées G.

CHAPITRE I.er

Limites et Étendue de l'Assyrie. — Ninus et Sémiramis. — Ninive, Aturie, Arbèles et son territoire. — Babylone. — Chaldæens. — Étendue de la Babylonie. — Euphrate et ses canaux. — Projets d'Alexandre sur l'Arabie. — Inondations de l'Euphrate. — Opinion de Polyclite sur l'Euphrate, examinée. — Productions de la Babylonie. — Asphalte et naphte. — Séleucie et Ctésiphon. — Artemita, *Sitacène, &c. — Cossæens et Élymæens; Parætacéniens. — Adiabène. — Mœurs et Usages des Assyriens. — Mésopotamie. — Tigre, Lac* Thonitis. *— Mygdoniens ; Nisibe, Tigranocerte, &c. — Gordyæens. — Arabes Scénites. — Limites de l'empire des Parthes. — Traits de leur histoire.*

PAGE 736.

§. I.er Limites et étendue de l'Assyrie.

L'ASSYRIE ‹1› confine à la Perse et à la Susiane ‹2›: on comprend sous ce nom la Babylonie, et une portion considérable de la région environnante ; savoir, 1.° l'Aturie ‹3›, où étoit Ni-

‹1› L'ancienne Assyrie, proprement dite, est le Kourd-istan moderne. — La Perse comprenoit l'Irak-adjémi et le Fars-istan. — La Susiane est le Khos-istan d'aujourd'hui. G.

‹2› Strabon est, en plusieurs endroits de ce premier paragraphe, d'une extrême obscurité : aussi tous les interprètes se sont mépris sur le vrai sens de ses paroles, comme on le verra par l'analyse des phrases difficiles; et nous ne sommes pas sûrs nous-mêmes d'avoir toujours bien saisi sa pensée.

‹3› Ἧς ἐν μέρει καὶ ἡ Ἀτουρία ἐστὶν, ἐν ᾗπερ ἡ Νῖνος, καὶ ἡ — καί : l'ancien interprète et Xylander traduisent... *Aturia est in quâ sunt Ninus, Apolloniatis, &c.* Cette version, que l'embarras de la phrase Grecque excuse, tend à faire considérer l'*Aturie* comme renfermant une grande partie des contrées dont les noms suivent; tandis que, dans la pensée de Strabon, l'*Aturie* n'est qu'un territoire fort circonscrit autour de l'ancienne Ninive. Selon Dion Cassius, ce mot est synonyme d'*Assyrie*, et il n'en diffère que parce qu'il est écrit

PAGE 736.
* *Suprà*, tom. IV, part. I, p. 303 et seq.
** *Idem, ibid.*
*** *Idem.*
**** Je lis Χαλωνῖτις.

nive <1>; 2.° l'Apolloniatide*, les Élymæens**, les Parætacéniens***, la Chalonitide **** vers le mont *Zagrium* <2>; 3.° les plaines aux environs de Ninive <3>, c'est-à-dire, la Dolomène, la Calachène, la Chazène et l'Adiabène; 4.° les nations de la Mésopotamie <4>, voisines des Gordyæens, et des Mygdoniens de Nisibe <5>, jusqu'au *Zeugma* <6> de l'Euphrate et à la vaste région au-delà de ce fleuve, habitée par des Arabes, et par ceux que, de nos jours, on appelle proprement Syriens : ces derniers s'étendent jusqu'aux Ciliciens <7>, aux Phœniciens, aux Libyens, et à la portion de mer qui comprend la mer d'Ægypte et le golfe d'*Issus* <8>.

d'après la prononciation barbare [1] ; ce qui montre que le nom d'*Assyrie* étoit resté proprement au pays de Ninive.

<1> *Ninus*, ou Ninive, conserve le nom de Nino ou de Ninia. Ce lieu est sur le Tigre, vis-à-vis de Mosul. G.

<2> Le mont *Zagrium* est connu maintenant sous le nom de Aïaghi-Tag. G.

<3> C'est là le sens de la phrase, que les interprètes n'ont point saisi : καὶ τὰ περὶ τὴν Νῖνον πεδία, Δολομηνή τε καὶ K. La syntaxe indique clairement que la Dolomène, la Calachène, la Chazène et l'Adiabène, sont ce que Strabon appelle τὰ περὶ τὴν Νῖνον πεδία.

La Dolomène et la Chazène sont, je crois, inconnues.

La Calachène [2], appelée par Ptolémée *Calacinè* [3], semble avoir été située immédiatement au pied du revers méridional des montagnes de l'Arménie [4]. Il paroît probable que son nom vient de celui de la ville de *Chalè*, dont il est parlé dans la Genèse [5], comme le pensoient Herman Conring [6] et après lui D. Calmet [7].

Il sera plus bas question de l'Adiabène.

<4> La Mésopotamie, située entre le Tigre et l'Euphrate, est appelée Al-Gézira, ou l'Ile, par les Arabes. G.

<5> Καὶ τὰ τῆς Μεσοποταμίας ἔθνη, τὰ περὶ Γορδυαίους καὶ τοὺς περὶ Νίσιβιν Μυγδόνας : remarquez que les peuples voisins des Gordyæens sont les seuls de la Mésopotamie dont notre auteur fasse ici mention, parce que toute la Mésopotamie proprement dite est comprise dans le mot *Assyrie.*

— *Nisibis* est encore connue sous le nom de Nisibin. G.

<6> *Zeugma*, c'est-à-dire, le Pont, ou le Passage, étoit au pied de la forteresse actuelle de Roum-kala. G.

<7> C'est-à-dire, jusqu'au pachalik actuel de Tarsous et d'Adana. G.

<8> Voici la phrase la plus difficile : μέχρι καὶ τῆς ΠΕ'ΡΑΝ τοῦ Εὐφράτου πολλῆς, ἣν Ἄραβες κατέχουσι, καὶ οἱ ἰδίως ὑπὸ τῶν νῦν λεγόμενοι Σύροι, ΜΕ'ΧΡΙ Κιλίκων καὶ Φοινίκων, καὶ ΛΙ-ΒΥ'ΩΝ (cod. 1, καὶ Ἰουδαίων καὶ Λιβύων) καὶ τῆς θαλάττης τῆς κατὰ τὸ Αἰγύπτιον πέλαγος καὶ τὸν Ἰσσικὸν κόλπον.

1.° Τῆς ΠΕ'ΡΑΝ τοῦ Εὐφράτου πολλῆς : le mot πέραν, *au-delà*, est pris par rapport à la Babylonie, et s'entend de la *Syrie*. Strabon désigne par ἡ ἐντὸς la région à l'est du fleuve [8], à

[1] *Dion. Cass.* XVIII, §. 26. = [2] Cf. *Strab.* XI, pag. 530. = [3] *Ptolem. Geogr.* pag. 146, *Mercat.* = [4] *Strab.* XI, pag. 530, *prope fin.* = [5] *Genes.* cap. X, vers. 10. = [6] *De Asia et Ægypt. antiq. dyn.* cap. 7. = [7] *Comment. sur la Genèse*, pag. 282. = [8] *Strab.* XI, pag. 515, B.

Il paroît que le nom des Syriens s'est étendu depuis la Babylonie jusqu'au golfe d'*Issus* ⟨1⟩; et même, dans les anciens temps,

laquelle il applique ailleurs les mots ἡ πέραν τῦ Εὐφράτυ [1], de même que dans Dion Cassius [2]. L'expression ἡ ΠΕ'ΡΑΝ revient à celle de ἡ μετ' Εὐφράτην dont se sert Appien en deux endroits [3].

2.° Sur ce mot Λιβύων, M. du Theil fait cette note : « Il me semble évident que le » nom Λιβύων est une leçon corrompue : le » peu d'accord des manuscrits appuie cette » idée, et m'autorise à croire que peut-être il » faut lire Ἰυδαίων. » Ce changement ne me paroît pas propre à éclaircir beaucoup le passage : rien n'empêche d'admettre καὶ Ἰυδαίων, puisqu'un manuscrit le donne; mais on peut conserver Λιβύων, qui est dans tous les manuscrits. Il est à remarquer, en effet, que la préposition μέχρι ne paroît pas avoir tout-à-fait le même sens avec Κιλίκων ou θαλάτ1ης, et avec Φοινίκων : car, si la Syrie proprement dite s'étendoit, au temps de Strabon, comme il le dit lui-même, entre l'*Amanus*, l'Euphrate, l'Ægypte et la mer [4], il s'ensuit qu'elle comprenoit la *Judée* et la *Phœnicie*, mais non la *Cilicie*; en sorte que μέχρι signifieroit, par rapport à Φοινίκων et Ἰυδαίων, *jusques et compris*; par rapport à Κιλίκων et θάλατ1α, *jusques et non compris*; et ce double sens renfermé dans la même préposition n'est pas sans exemple [5]. Dès-lors, il est possible de conserver Λιβύων, expression générale dont s'est servi Strabon, de préférence à Αἰγυπ1ίων; le sens revient à celui de cette phrase du même auteur, τῶν δὲ ἄλλων τῶν ἔξω τῦ Ταύρου — μέχρι τῶν καθηκόντων πρός τε τὴν κατὰ Πέρσας θάλατ1αν καὶ τὸν Ἀράβιον κόλπον καὶ τὸν Νεῖλον, καὶ πρὸς τὸ Αἰγύπ1ιον πέλαγος καὶ τὸ Ἰσσικὸν [6] et des phrases suivantes, ὁμυρέει γὰρ ἡ Συρίη Αἰγύπ1ῳ [7] (Herodot.), πρὸς τοῖς μεθορίοις τῆς Αἰγύπ1υ καὶ Συρίας [8] (Diod.) : ce qui explique suffisamment cette autre phrase du même Diodore, ὁ Νεῖλος φερόμενος ὁρίζει ΣΥΡΙ'ΑΝ καὶ τὴν Αἴγυπ1ον [9], et prouve l'inutilité de la correction (Ἀραβίαν pour Συρίαν) proposée par M. de Sainte-Croix [10].

La paraphrase de ce texte difficile de Strabon devroit donc être... Σύροι, μέχρι καὶ Φοινίκων καὶ Ἰυδαίων διατεταμένοι, τοῖς δὲ Κίλιξι, καὶ τοῖς Λίβυσι, καὶ τῇ θαλάτ1ῃ — ἀφωρισμένοι.

3.° Quant à τῆς θαλάτ1ης τῆς κατὰ κ. τ. λ. c'est une périphrase familière à Strabon, ainsi ἡ κατὰ τὸν Εὔξεινον θάλατ1α [11], *le Pont-Euxin*; ce que Xénophon exprime par ἡ ἐν τῷ Εὐξείνῳ πόντῳ θάλατ1α [12]. J'ai pensé, toutefois, qu'en désignant ici par θάλατ1α tout le fond de la Méditerranée, Strabon avoit voulu distinguer les deux dénominations principales que ce bassin prenoit, savoir : de *mer d'Ægypte*, au sud; et de *golfe d'Issus* ou *mer de Syrie*, au nord. C'est en ce sens qu'il s'exprime ailleurs : Μετὰ δὴ ταῦτα σχιζομένη καὶ πλατύνουσα [θάλατ1α]..... τὸν δ' ἕτερον ΣΥΓΚΕΙ'ΜΕΝΟΝ ἔκ τε τῦ ΑΙ'ΓΥΠΤΙ'ΟΥ ΠΕ'ΛΑ'ΓΟΥΣ ..... καὶ τῦ ἸΣΣΙΚΟΥ͂ [13] ..... ἡ τὸ ἈΙΓΥ'ΠΤΙΟΝ πέλαγος ΠΟΙΟΥ͂ΣΑ .... καὶ τὸ ΙΣΣΙΚΟ'Ν [14].

⟨1⟩ Les Grecs donnoient aux Assyriens le nom de Syriens [15], et désignoient par le mot *Syrie* le pays compris entre la Méditerranée et le Tigre : aussi les anciens auteurs emploient à chaque instant Συρία dans le sens de Ἀσυρία. Dans Æschyle [16] Σύρων ἅρμα est pour Ἀσυρίων ἅρμα, comme dit le

[1] *Strab.* XV, pag. 712, A. = [2] *Dion. Cass.* XL, S. 26-28. = [3] *Appian. Bell. Syr.* S. 48, l. 35-55, l. 92. = [4] *Infrà*, XVI, pag. 749, B. = [5] *Thucyd.* VI, S. 101, init. = [6] *Strab.* XI, pag. 492, C. = [7] *Herodot.* II, S. 16. *Cf.* II, S. 158. = [8] *Diod. Sic.* I, S. 60. = [9] *Id.* XVIII, S. 6. = [10] *Sainte-Croix, Exam. des histor. d'Alex.* pag. 671. = [11] *Strab.* XVI, pag. 766, A. = [12] *Xenoph. Anab.* V, 1, S. 1. = [13] *Strab.* II, pag. 121, D. = [14] *Id.* pag. 125, C. = [15] *Herodot.* VII, S. 63. = [16] *Æschyl. Pers.* v. 84.

PAGE 737.

* *Suprà*, lib. XII, p. 542, C. du texte.
ᵃ *Cf.* Herodot. I, §. 5.

depuis ce golfe jusqu'au Pont-Euxin. Aussi les Cappadociens, tant *du Taurus* que *du Pont* *, portent jusqu'à présent le nom de *Syriens blancs* [a]. Cette expression suppose qu'il existe aussi des *Syriens noirs* : ces derniers sont les peuples qui habitent au-delà du *Taurus* ; et j'étends ici le nom de *Taurus* jusqu'à l'*Amanus* ‹1› *.

* *Suprà*, lib. XI, pag. 521-535 ; lib. XIV, pag. 676 ; lib. XVI, pag. 751.

§. II.
Ninus et Sémiramis.
ᵇ Acad. Inscr. tom. V, Mém. pag. 353.
* *Suprà*, lib. II, pag. 84; trad. tom. I, pag. 220.

LORSQUE les historiens de l'empire des Syriens [b] racontent que les Perses ont détruit la puissance des Mèdes, et que les Mèdes avoient détruit celle des Syriens, ils entendent uniquement par Syriens * ceux qui établirent le siége de leur empire à Babylone et à Ninive, parmi lesquels on compte Ninus, fondateur de Ninive dans l'Aturie, et Sémiramis sa femme, qui lui succéda, et à qui l'on doit la fondation de Babylone. Ces souverains dominèrent sur l'Asie : quant à Sémiramis, outre ses travaux à Babylone, on montre beaucoup d'autres de ses ouvrages dans presque toute l'étendue de ce continent *, tels que les collines factices, dites *de Sémiramis* ‹2› ; des

* C'est-à-dire, *de l'Asie.*
Cf. Lucian. de Syriâ Deâ, §. 14. *Cf.* Spanh. in Jul. pag. 122-123.

scholiaste. Dans ce passage de l'Épinomide, *τὸ κάλλος τῆς θερινῆς ὥρας ἣν Αἴγυπτός τε καὶ Συρία ἱκανῶς κέκτηται* [1], le mot *Συρία* désigne la Babylonie. Dans Xénophon, la contrée à l'est de l'Euphrate est appelée Syrie [2]. Hésychius s'exprime comme Strabon [3]. Les écrivains moins anciens se servent quelquefois de *Συρία* [4] en ce sens ; mais c'est par archaïsme.

— Les Syriens sont les mêmes que les historiens appellent Assyriens, en joignant au nom de Syriens l'article qui le précédoit. G.

‹1› Le mont *Amanus* est appelé aujourd'hui Al-Lucan. Il est à peu de distance et au nord-est du golfe de l'Aïas. G.

‹2› J'ai traduit le mot *χώματα* par *collines factices*, et non par *chaussées, digues*, comme l'ont fait tous les traducteurs, d'après le sens qu'il a ordinairement, et qu'on seroit d'autant plus tenté de lui supposer ici, qu'Hérodote fait mention des digues [*χώματα*] élevées par Sémiramis pour contenir l'Euphrate [5].

Mais comme, dans d'autres passages, Strabon parle des *villes* de Tyane et de Zeila, *bâties* sur un *χῶμα* dit *de Sémiramis* [6], il m'a paru certain que cet auteur entend par *χώματα Σεμιράμιδος*, non des *chaussées*, des *levées* [7], mais ces *buttes artificielles* qu'on

[1] *Auctor Epinom.* inter *Plat. Opp.* tom. II, pag. 987, A. = [2] *Xenoph. Anab.* I, 5, §. 19. = [3] *Hesych.* voc. *Συρίοις κύβοις*. = [4] Conf. *Spanh.* ad *Julian.* pag. 187. = [5] *Herodot.* II, §. 184. = [6] *Strab.* XII, pag. 537, C, et 559, C. = [7] Traduct. Franç. tom. IV, part. II, pag. 11 et 68.

murailles <1>, des forteresses avec leurs souterrains; des conserves d'eau, des routes de montagnes <2>, des canaux pour PAGE 737.

élevoit dans des plaines exposées à des inondations, et sur lesquelles on bâtissoit des villes ou des temples; ce que les Septante expriment par *θεῖναι πόλιν εἰς χῶμα* [1]. Telles étoient les villes sur les bords de l'*Acésinès* dans l'Inde, *ἐπάνω χωμάτων ἱδρύμεναι* [2], et sur-tout celles d'*Ægypte*, *ἐπὶ χειροποιήτων χωμάτων κείμεναι*, selon l'expression de Diodore de Sicile [3], ou, selon Strabon, *ἐπὶ λόφων αὐτοφυῶν ἢ χωμάτων* [4]: passage d'autant plus remarquable, que le mot *χῶμα* y est mis en opposition avec *λόφος αὐτοφυής*, et signifie par lui-même, comme on voit, *χῶμα χειροποίητον*, *colline factice*. Ces buttes artificielles avoient quelquefois pour noyau un rocher ou un mamelon, dont on augmentoit la hauteur et la surface à l'aide des terres rapportées [*πρόσχωμα*]. Strabon en offre un exemple [5].

Le sens que je donne au mot *χώματα* est d'ailleurs décidément appuyé par ce passage de Diodore de Sicile: *ἐν δὲ τοῖς πεδίοις ἐποίει* [*Σεμίραμις*] ΧΩ΄ΜΑΤΑ — *ποτὲ δὲ* ΠΟ΄ΛΕΙΣ *ἐν τοῖς* ἈΝΑΣΤΗ΄ΜΑΣΙ *κατοικίζουσα*. — *Διὸ καὶ πολλὰ κατὰ τὴν Ἀσίαν μέχρι τοῦ νῦν διαμένει τῶν ὑπ' ἐκείνης κατασκευασθέντων, καὶ καλεῖται* ΣΕΜΙΡΑ΄ΜΙΔΟΣ ἜΡΓΑ [6].

Au reste, ces collines factices se retrouvent encore en diverses parties de l'Asie occidentale, et sur-tout en Mésopotamie, « où il en » est de si considérables, dit Olivier, qu'on » auroit de la peine à se persuader qu'elles » sont faites de main d'homme, si l'on ne re» marquoit à toutes la terre rapportée sur un » sol uni [7]. » Il paroît que la plupart de ces monticules étoient attribués à Sémiramis, dont le nom avoit tant de célébrité en Orient: c'est ainsi que le vulgaire attribue à Jules-César presque tous les anciens retranchemens dont quelques vestiges subsistent en différens lieux de la France.

<1> J'aurois pu traduire *τείχη* par *forteresses*: mais le mot *ἐρύματα* qui suit, m'a persuadé que *τείχη* doit s'entendre ici des *murailles* élevées par Sémiramis pour défendre certains cantons. Tel étoit le *διατείχισμα Σεμιράμιδος* [8] construit entre l'Euphrate et le Tigre, et destiné, avec les canaux dérivés de ces fleuves, à défendre la Babylonie contre les incursions des Arabes Scénites ou des Mèdes.

<2> Le mot *κλίμακες* qu'emploie ici Strabon, est par lui-même assez obscur: le mot latin *scalæ*, dont se servent les traducteurs, n'est pas beaucoup plus clair, puisqu'il ne signifie, comme l'autre, que *escaliers* ou *échelles*.

Diodore fait une description pompeuse des grands travaux entrepris par cette reine, pour percer des routes dans les montagnes escarpées de Bagistan et de *Zarcæus* [9]; travaux dont quelques voyageurs ont cru retrouver des traces sur la route de Bagdad à Hamadan [10]. Or je ne doute point que ce ne soient les routes que Strabon désigne par le mot *κλίμακες*, indépendamment des routes dans les plaines, ou *ὁδοί*, que cette princesse fit ouvrir [11].

Il paroît, en effet, que les Grecs appeloient *κλίμακες les chemins tracés dans des montagnes escarpées*. Il y avoit dans le Péloponnèse une route de montagne entre

[1] *Isaïas*, XXV, v. 2. = [2] *Strab.* XV, pag. 692, B. = [3] *Diod. Sic.* I, §. 36. — Cf. *Herodot.* II, §. 137. = [4] *Strab.* XVII, pag. 788, fin. = [5] *Strab.* XI, pag. 512, init. = [6] *Diod. Sic.* lib. II, §. 14. = [7] *Olivier, Voyage en Perse*, tom. II, pag. 72. = [8] *Strab.* II, pag. 80, C; XI, pag. 529, C. = [9] *Diod. Sic.* II, §. 13. = [10] *Pietro della Valle*, Lettre 16, tom. V, pag. 332 = [11] *Diod. Sic.* II, §. 14.

PAGE 737. dériver des rivières ou dessécher des lacs ‹1›; des grands chemins, des ponts. Les successeurs [de Ninus et de Sémiramis] conservèrent la puissance jusqu'à Sardanapale et Arbace ‹2› : elle passa ensuite aux Mèdes.

§. III.
Ninive, Aturie, Arbèles et son territoire.

* Sur la destruction de Ninive, *voyez* Wesseling *ad* Diod. Sic. tom. I, pag. 14.

LA destruction de Ninive suivit immédiatement celle de la monarchie des Syriens *. Cette ville, située dans une plaine de l'Aturie, étoit beaucoup plus grande que Babylone ‹3›. L'Aturie

l'Argolide et l'Arcadie, qu'on appeloit *κλίμαξ*, parce que, selon Pausanias, la descente étoit garnie de degrés à cause de la rapidité de la pente [1], ce que Strabon désigne dans un autre passage par *κλιμακώδης κατάβασις* [2] : ailleurs il emploie le mot *κλίμαξ* dans le même cas, *πέτρα, κλίμακα ἔχουσα λατομητήν, ἐπὶ Σελεύκειαν* [3] : la même raison avoit fait donner le nom de *κλίμαξ μεγάλη*, *grande échelle*, à un défilé de la Perse [4]. On sait qu'une montagne de Lycie s'appeloit *κλίμαξ*, probablement parce que les défilés étroits et escarpés [5] par lesquels on la traversoit, étoient garnis de degrés. Il y avoit également en Phœnicie une montagne très-élevée qu'on nommoit, sans doute par la même raison, *échelle des Tyriens*. — *Τῷ ὑψηλοτάτῳ* [*ὄρει*] *κατ' ἄρκτον, ὃ καλοῦσι Κλίμακα Τυρίων* [6]. Enfin l'acception du mot *κλίμαξ* semble s'être conservée pour le nom de la route très-escarpée et très-dangereuse qui conduit du Péloponnèse dans l'Attique par l'isthme de Corinthe; on l'appelle *κακὴ σκάλα*, ou *mauvaise échelle* [7].

‹1› Les expressions de Strabon sont obscures : *διωρύχων ἐν ποταμοῖς, καὶ λίμναις*. J'ai pensé qu'il ne pouvoit être question que des saignées et canaux de dérivation dont l'auteur parlera tout-à-l'heure; en sorte que, pour plus de clarté, j'ai cru devoir paraphraser ses paroles en ce sens : mais je ne me dissimule pas qu'on pourroit lui en donner un autre.

‹2› Vers l'an 787 avant J. C. G.

‹3› Selon Diodore [8], sa figure étoit celle d'un carré long : les deux plus grands côtés avoient 150 stades; les deux plus courts, 90; la circonférence, 480 : et c'est autant qu'Hérodote en donne à Babylone. En disant que Ninive étoit plus grande que Babylone, Strabon n'avoit, je crois, en vue que la mesure de 360 ou 365 stades qu'on donnoit à la circonférence de cette dernière.

Elle étoit située sur la rive orientale du Tigre, presque vis-à-vis de Mosul. Un petit village appelé *Ninia* ou *Nino*, à environ un tiers de lieue du fleuve, occupe une très-foible partie de son emplacement. M. Macdonald Kinneir, qui a visité ces ruines en 1810, a trouvé qu'elles consistoient en un rempart et un fossé, formant un carré long qui n'a pas plus de quatre milles [1 ⅓ lieue] de tour : le mur, recouvert de gazon, peut avoir 20 pieds de haut. Du reste, il n'a vu ni ruines ni décombres d'aucune espèce [9].

[1] *Pausan.* VIII, c. 6. = [2] *Strab.* XII, pag. 536, C. = [3] *Idem*, XIV, pag. 670, C. = [4] *Plin.* VI, c. 26. = [5] *Strab.* XIV, pag. 666, sub fin. — *Polyb.* V, pag. 415, C. = [6] *Joseph. Antiq. Jud.* II, 10, §. 2; *infrà*, pag. 218, not. 4. = [7] *Clarke's Travels*, tom. III, pag. 764. = [8] *Diod. Sic.* II, §. 3. = [9] *Macd. Kinneir's Memoir of the Persian Empire*, pag. 259.

est limitrophe du pays d'Arbèles, dont elle est séparée par le fleuve *Lycus* <1>*; car Arbèles dépend de la Babylonie, dans laquelle elle est comprise <2> : mais de l'autre côté du *Lycus* s'étendent les plaines de l'Aturie qui environnent Ninive.

PAGE 737.

* Appelé aussi *Diabas* (Dion Cassius, lib. LXVIII, §. 26), à présent *Grand Zab.*

C'est dans l'Aturie que se trouve la bourgade de Gaugamèles *, où Darius perdit à-la-fois la bataille et la couronne. Ce lieu est célèbre, même par son nom, remarquable en ce qu'il signifie *Maison du Chameau* <3> : Darius fils d'Hystaspe appela ainsi cette bourgade, après qu'il en eut assigné le revenu pour l'entretien du chameau <4> qui avoit enduré le plus de fatigues en l'ac-

* Ou *Gangamèles.* Reland. Dissert. misc. part. II, Diss. 8, pag. 181.

<1> Arbèles se nomme aujourd'hui Erbil. — Le *Lycus*, appelé aussi *Zabus*, *Zabatus* et *Zerbis*, conserve le nom de Grand Zab, ou Zarb. G.

<2> En grec, Τὰ *μὲν οὖν Ἄρβηλα τῆς Βαβυλωνίας ὑπάρχει, ἃ* ΚΑΤ' ΑΥΤΗ'Ν *ἐστι* : les traductions Latines rendent le dernier membre par, *et juxta eam sunt* ; Buonaccioli dit dans le même sens, *e allei vicina* : mais on ne conçoit pas trop comment Arbèles, comprise *dans* la Babylonie, n'en seroit que *voisine.* La difficulté seroit diminuée, si l'on donnoit à *κατ' αὐτήν* le sens de *ἐν αὐτῇ*. La préposition *κατά* a souvent le sens de *ἐν*. Cette acception, très-fréquente dans Diodore, Polybe, &c. l'est sur-tout dans Strabon. Ex. : *κἀνταῦθα δ' ὥσπερ κατὰ τὴν Ἰβηρίαν* [1] — *καθάπερ καὶ οἱ κατὰ τὴν Ἔβουσαν* [2] — *ἱερὸν ἱδρύσασθαι κατὰ τὴν νῆσον* [3] — *εἶναι... κατ' Αἴγυπτον* [4] — *οἱ κατὰ τὴν Ἰταλίαν καὶ Σικελίαν τόποι* [5] — *ὁ Κῆπος κατὰ τὴν λεχθεῖσαν νῆσον ἵδρυται* [6], &c. C'est ainsi qu'il faut interpréter les mots *τὰ κατὰ τὴν Ἀσίαν* [7], sur le sens desquels un critique Allemand s'est mépris [8].

Toutefois, il seroit possible que Strabon eût écrit *κατ' αὐτόν*, ce qui se rapporteroit au *Lycus.*

<3> Cet endroit a quelque difficulté : *Ἔστι μὲν οὖν τόπος ἐπίσημος οὗτος καὶ τοὔνομα· μεθερμηνευθὲν γάρ ἐστι καμήλου οἶκος.* Casaubon trouve que Strabon est en contradiction ici avec Arrien, qui dit.... *κώμη οὐ μεγάλη· οὐδὲ ὀνομαστὸς ὁ χῶρος, οὐδὲ εἰς ἀκοὴν ἡδὺ τὸ ὄνομα* [9]... et avec lui-même, puisque plus bas il appelle Gaugamèles *κώμιον εὐτελές.*

Il m'a semblé qu'on pouvoit entendre *ἐπίσημος* dans le sens de *περιβόητος*, *fameux*, et expliquer cette épithète par la double célébrité que ce lieu devoit à la bataille dont il avoit été le théâtre, et à la singularité de son nom ; ce qu'indique suffisamment le *γάρ* qui suit *καὶ τοὔνομα.* De cette manière l'épithète *ἐπίσημος* devient compatible avec les mots *κώμιον εὐτελές.*

<4> *Κτῆμα δοὺς εἰς διατροφήν.* Remarquez que Strabon s'exprime ici à l'égard du chameau comme s'il s'agissoit d'une personne. C'est qu'il se sert de la locution habituellement consacrée en grec pour exprimer l'usage Persan d'assigner des villages, des villes, &c. pour l'entretien des personnes d'un haut rang, ou de celles qui avoient rendu des services signalés [10].

[1] *Strab.* IV, pag. 319, sub. fin. = [2] *Id.* III, pag. 255, sub. fin. = [3] *Id.* I, pag. 57, lin. ult. = [4] *Id.* XVI, pag. 758, med. pag. 768, med. = [5] *Id.* III, pag. 149, fin. = [6] *Id.* XI, 495, init. = [7] *Id.* pag. 492, fin. = [8] Cf. *Trad. Franç.* tom. IV, part. I, pag. 186. = [9] *Arrian. Anabas.* VI, 11, med. = [10] *Hutchins. ad Xenoph. Anab.* pag. 38, ed. in-8.° — *Valcken.* ad *Herodot.* II, §. 98.

PAGE 737. compagnant dans la route à travers le désert de la Scythie, chargé, entre autres bagages, des provisions destinées au roi. Les Macédoniens, qui virent dans Gaugamèles une mince bourgade, et dans Arbèles un lieu considérable, fondé, dit-on, par Arbelus du bourg d'Athmonée <1>, transportèrent à Arbèles le lieu de la bataille et de la victoire, et transmirent ce fait ainsi [altéré] aux historiens.

* Mont de la Victoire.

Après Arbèles et le mont *Nicatorium* * <2> (ainsi nommé par Alexandre, lorsqu'il eut remporté la victoire), on trouve le fleuve *Caprus* à la même distance [d'Arbèles] que le *Lycus*. Le pays porte le nom d'Artacène <3>. Dans les environs d'Arbèles,
PAGE 738. on trouve aussi la ville de *Demetrias* <4>, ensuite la source de

<1> Ἀρβήλου τοῦ Ἀθμονέως. « Si l'on en » croit Holstenius (*ad Steph. Byz.* voce » Ἄρβηλα), il faudroit traduire *du dême* » *d'Athmonée;* mais comment croire qu'Ar- » bèles en Assyrie eût passé pour devoir sa » fondation à un Athénien, duquel d'ail- » leurs il n'est point fait mention dans » l'histoire ! » M. DU THEIL.

Cette observation est peut-être vraie : cependant il seroit possible que cette fondation, que Strabon indique, sans paroître y croire [ὥς φασιν], se rapportât à l'ancienne tradition racontée plus haut par notre auteur, sur l'établissement et le règne de Médée dans la Médie [1] : nous savons par le scholiaste de Lycophron, que plusieurs Athéniens avoient suivi Médée dans son voyage, ἀπῴκησαν δὲ μετὰ Μηδείας ἐπὶ Πέρσας τινὲς τῶν ἈΘΗΝΑΊΩΝ [2]. D'après cette tradition, il se peut qu'un *Arbelus*, Athénien, ait été compté au nombre des compagnons de Médée; et l'on a pu croire que cet *Arbelus* avoit fondé Arbèles, et lui avoit donné son nom, comme on croyoit que l'Arménie tiroit le sien du Thessalien *Armenus* [3]; la Médie, du fils de Médée, *Medus* [4]; la Perse, de Persée, &c. C'est probablement un nouvel exemple de la vanité des Grecs.

J'ai donc suivi le sentiment d'Holstenius, et vu dans Ἀθμονέως le génitif de l'ethnique Ἀθμονεύς.

<2> Le mont *Nicatorium* paroît être une branche du Karadgeh-Dag. — Le *Caprus* est le petit Zab, ou la rivière d'Or. G.

<3> Ἀρτακηνή. Selon J. Scaliger, il faut lire Ἀρακτηνή, parce qu'il est probable, dit ce critique, qu'il s'agit du district d'*Arec*, dont il est fait mention dans la Genèse. Cette correction, que Casaubon paroît approuver, n'est rien moins que certaine. J'aimerois autant lire Ἀρ[βηλη]νή avec Cellarius [5], s'il n'étoit pas plus prudent de conserver une leçon dont rien ne prouve la fausseté.

<4> Selon d'Anville, *Demetrias* est la même ville que Ptolémée appelle *Corcura*,

[1] *Strab.* XI, pag. 526, B; trad. tom. IV, pag. 1 et 316. = [2] *Schol. Lycophr.* ad *Cassandr.* vers. 1443. — Cf. *Rochette, Hist. des colonies*, tom. II, pag. 124. = [3] *Strab.* XI, pag. 530, C; trad. pag. 331. = [4] *Id.* pag. 526, B. = [5] *Cellar.* III, 17, §. 15.

naphte,

naphte, les feux, le temple de [Diane] *Anæa* *; *Sadracæ*, château royal de Darius fils d'Hystaspe ; le *Cyparissôn* **; enfin le passage du *Caprus*, déjà voisin de Séleucie et de Babylone ‹1›.

PAGE 738.
* *Suprà*, traduct. Franç. tom. IV, part. I, *pag. 338*, not. 2.
** Bois planté de cyprès.

§. IV.
Babylone.

BABYLONE ‹2› est également située dans une plaine ; ses murailles ont 385 stades de circonférence et 32 pieds d'épaisseur ‹3› :

et il la rapporte à Kerkouk, près de laquelle on trouve une source de naphte qui s'enflamme quelquefois. G.

‹1› En grec, *συνάπτουσα ἤδη Σελευκείᾳ καὶ Βαβυλῶνι* : Xylander, *jam ad Seleuciam pertinens ;* Buonaccioli, *congiunto quasi a Seleucia*. *Συνάπτειν*, par lui-même, a le sens de *συνάπτειν πως*, et ne signifie que *être voisin*, ainsi que le dit Strabon dans un autre endroit, en examinant une opinion d'Ératosthène : *τὸ συνάπτειν σημαίνει καὶ τὸ σύνεγγυς καὶ τὸ ψαύειν* [1]. Ce sens est fréquent chez notre auteur.

Au reste, il s'en faut beaucoup que le passage du *Caprus* soit voisin de Séleucie et de Babylone. Cette indication tient peut-être à l'idée que Strabon se faisoit de l'orientement du cours des deux fleuves et de la Babylonie : il paroîtroit que cet auteur avoit sous les yeux une carte de ces pays, semblable à celle de Marin de Tyr, reproduite par Ptolémée. En effet, la carte qui résulte des tables de ce dernier, incline la Babylonie et contourne le cours de l'Euphrate et du Tigre, de manière que le passage du *Caprus* n'est qu'à 25 minutes ou 208 stades de Séleucie, tandis que, sur la carte moderne, la distance est de plus de 2 degrés.

‹2› Le lieu où se trouvent les ruines de Babylone, conserve le nom de Babil. G.

‹3› Les témoignages des historiens anciens sur les dimensions de Babylone présentent deux mesures principales :

1.° 480 stades, selon Hérodote [2], suivi par Philostrate [3], Pline [4] et Tzetzès. Solin et Martien Capella n'ont fait que copier Pline ;

2.° 360 stades, selon Ctésias [5] et Philon de Byzance [6]. Clitarque, et quelques-uns de ceux qui accompagnèrent Alexandre, faisoient cette circonférence de 365 stades ; et, selon eux, on avoit eu l'intention d'égaler le nombre des stades à celui des jours de l'année [7] : les paroles de Quinte-Curce, *singulorum stadiorum structuram singulis diebus perfectam esse, memoriæ proditum* [8], sans avoir précisément le même sens, comme le pensoit Brisson [9], le renferment implicitement ; en sorte qu'il est on ne peut plus probable que la leçon *CCCLXVIII*, dans le texte de cet historien, doit être changée en *CCCLXV*, ainsi que l'ont reconnu des critiques habiles.

Or les deux nombres 360 et 365 peuvent être considérés comme identiques, et ne diffèrent qu'en ce que les Macédoniens, imbus de l'opinion que Sémiramis avoit voulu égaler les stades aux jours de l'année solaire, en portèrent le nombre à 365.

Quant aux 385 stades que donne le texte de Strabon, plusieurs critiques ont regardé comme certain que le texte est altéré en cet endroit, et que Strabon a dû écrire 365, *τριακοσίων ἑξήκοντα πέντε σταδίων* [10].

Cette erreur est ancienne dans le texte, puisque tous les manuscrits la présentent. On

[1] *Strab.* I, pag. 56, init. = [2] *Herodot.* I, §. 178. = [3] *Philostr. Vit. Ap. Tyan.* I, c. 25. = [4] *Plin.* II, c. 26. = [5] *Ctesias* ap. *Diod. Sic.* I, §. 7. = [6] *Philon. Byz.* in *Antiq. Græc.* tom. VIII, pag. 2674. = [7] *Clitarch.* ap. *Diod.* l. l. = [8] *Q. Curt.* V, 1, §. 25. = [9] *Brisson. de Regn. Persar.* pag. 58. = [10] *Brisson.* pag. 59. — *Rennell's Geogr. Syst. of Herodot.* pag. 340.

PAGE 738. leur hauteur est, entre les tours, de 50 coudées <1>; et de 60 cou-

la retrouve encore dans une scholie que portent les manuscrits 1393 et 1394; elle est ainsi conçue: μίλια να, σάδια δύο ἥμισυ, c'est-à-dire, *51 milles, 2 stades* ½; cette scholie n'appartient pas au copiste, comme je le prouverai tout-à-l'heure: or 51 milles 2 stades ½ sont précisément la réduction de 385 stades en milles sur le pied de 7 stades et demi pour un mille; et c'est la proportion que l'on retrouve le plus souvent dans les fragmens des systèmes métriques de l'Asie et de l'Ægypte, que le temps a respectés.

<1> Les auteurs se contredisent sur la hauteur des murs de Babylone, encore plus que sur leur circonférence: on a essayé de les concilier; mais on n'a pas remarqué que ces mesures se réduisent à trois, et sont entre elles dans des rapports singuliers.

	Coudées.		Pieds.
Selon Hérodote [1].........	200.	=	300.
Cet historien a été suivi par Orose [2] et Pline [3]; car, quoique ce dernier dise *200 pieds*, il est difficile de douter que cette différence ne vienne de ce qu'il a mis, par inadvertance, des pieds à la place des coudées.			
Selon Ctésias, 50 orgyies [4]; et comme l'orgyie valoit 4 coudées et 6 pieds, il en résulte................	200.	=	300.
Selon Quinte-Curce [5].....	100.	=	150.
Selon Philostrate, 3 demi-plèthres [6]; chaque plèthre = 66 ⅔ coudées et 100 pieds; donc..................	100.	=	150.
Enfin, selon les écrivains plus récens que Ctésias [7] (τῶν νεωτέρων, c'est-à-dire, comme ci-dessus, les historiens d'Alexandre), selon Strabon et Philon de Byzance [8].	50.	=	75.

Ces mesures suivent donc la progression géométrique 50, 100, 200, *simple, double, quadruple.*

On pourroit expliquer une si singulière contradiction, en admettant quelque erreur dans la dénomination que chacun a donnée aux mesures employées pour exprimer la hauteur des murs; et ceux même qui, comme Hérodote, Ctésias, Clitarque, &c. avoient vu Babylone, pouvoient d'autant moins s'assurer de la justesse des renseignemens qui leur étoient donnés, que les murs de Babylone, construits par Sémiramis, avoient été démolis par l'ordre de Darius fils d'Hystaspe, après la prise de Babylone [9]: il est peu probable qu'on ait repris ces grands travaux, depuis ce prince, en faveur d'une ville déchue.

Quinte-Curce donne également 32 pieds d'épaisseur aux murs de Babylone: la différence de 10 coudées entre leur hauteur et celle des tours s'y retrouve également, excepté que cet auteur paroît avoir pris, comme Pline, des *coudées* pour des *pieds* (*turres denis pedibus quàm murus altiores sunt*).

Quoique la leçon *32 pieds*, appuyée par Quinte-Curce, soit évidemment la seule véritable, je dois remarquer qu'il paroît y avoir eu dans quelque ancien manuscrit, *12 pieds* au lieu de *32* (ιϐ' au lieu de λϐ'), mesure certainement trop foible. Les mêmes manuscrits 1393 et 1394 portent à la marge οἳ γίνονται πήχεις ὀκτώ: or 8 coudées valent 12 pieds.

Au reste, ces deux scholies, qui ne peuvent être du copiste, puisque la seconde est en con-

[1] *Herodot.* l. l. = [2] *Oros. Histor.* II, c. 6. = [3] *Plin.* l. l. adde *Solin. Mart. Cap.* = [4] *Ctesias*, ap. *Diod.* l. l. = [5] *Quint. Curt.* l. l. = [6] *Philostr.* l. l. = [7] *Diod. Sic.* l. l. = [8] *Phil. Byz.* pag. 2675: il dit πλεῖον ἢ ν' πηχῶν. = [9] *Herodot.* III, §. 159.

dées, en y comprenant celle des tours <1> : la largeur suffit pour que deux quadriges puissent facilement y courir en sens contraire. Aussi ces murailles sont mises au nombre des sept merveilles, de même que le jardin suspendu, qui a la forme d'un carré dont chaque côté est de 4 plèthres *. Il se compose de [plusieurs] terrasses voûtées qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, soutenues sur de gros piliers en forme de cubes. Les piliers sont creux et remplis de terre, de manière à pouvoir contenir les racines des plus grands arbres : ces piliers, ainsi que le sol de chaque terrasse, et les voûtes, sont construits en briques cuites assemblées avec de l'asphalte. On arrive à l'étage supérieur par des escaliers le long desquels on a disposé des *limaces* *; des hommes commis à cet effet les mettent sans cesse en mouvement et font monter l'eau de l'Euphrate dans le jardin <2>, situé

PAGE 738.

* 400 pieds.

* *Cf.* trad. Franç. tom. I, pag. 423.

tradiction avec le texte, se retrouvent dans un des manuscrits de la Géodésie d'Héron d'Alexandrie[1], qui, entre autres additions, offre ces phrases corrompues, mais faciles à rétablir : Ἱστοροῦσιν οἱ γεωγράφοι τῆς Βαβυλῶνος τὸν μὲν περίμετρον ἔχειν. σταδίους τπε οἵ τινες γίνονται μίλια να· τὸ δὲ πάχος τοῦ τείχους ποδῶν λβ ἤτοι σταδίων β ἥμισυ, ἤγουν πήχεις η, κ. τ. λ. Lisez: Ἱστοροῦσιν οἱ γ. τ. Β. τ. μ. π. ἔ. σ. τπε οἵ τινες γίνονται μίλια να, στάδιοι β ἥμισυ· τὸ δὲ πάχος τοῦ τείχους ποδῶν λβ, ἤγουν πήχεις η. (κγ. γ″.)

<1> D'après différentes combinaisons que je ne puis faire entrer dans ces notes, mais dont je rendrai compte à la fin de cet ouvrage, je trouve que la coudée royale de Babylone, celle qu'Hérodote, *lib. I, §. 178*, dit être de trois doigts plus longue que la coudée *moyenne*, étoit la coudée de 24 doigts du stade de 833⅓ au degré, et qu'elle valoit 333⅓ millimètres, ou 1 pied 3 lignes $\frac{7}{10}$ de roi environ.

Alors les 32 pieds d'épaisseur donnés par Strabon aux murs de Babylone représenteroient 7 mètres $\frac{1}{9}$, ou 21 à 22 pieds.

Les 50 coudées de la hauteur des murailles vaudroient 16 mètres $\frac{2}{3}$, ou environ 51 pieds;

Et les 60 coudées de la hauteur des tours, 20 mètres, ou 61 pieds $\frac{1}{2}$.

Ces mesures offrent toute la vraisemblance que l'on peut desirer; et l'on a de la peine à concevoir comment Fréret a pu supposer aux murs de Babylone 284 pieds de haut, c'est-à-dire, 80 pieds de plus que la hauteur des tours de l'église cathédrale de Paris. G.

<2> Συνέχεται δὲ ψαλιδώμασι καμαρωτοῖς, ἐπὶ πεττῶν ἱδρυμένοις κυβοειδῶν ἄλλοις ἐπ' ἄλλοις· οἱ δὲ πεττοὶ κοῖλοι πλήρεις γῆς, ὥστε δέξασθαι φυτὰ δένδρων τῶν μεγίστων, ἐξ ὀπτῆς πλίνθου καὶ ἀσφάλτου κατεσκευασμένοι, καὶ αὐτοὶ καὶ αἱ ψαλίδες καὶ τὰ καμαρώματα· ἡ δ' ἀνωτάτω στέγη προσβάσεις κλιμακωτὰς ἔχει, παρακειμένους (*lege* παρακειμένας) δ' αὐταῖς καὶ κοχλίας, δι' ὧν τὸ ὕδωρ ἀνῆγον εἰς τὸν κῆπον ἀπὸ τοῦ Εὐφράτου συνεχῶς οἱ πρὸς τοῦτο τεταγμένοι.

Cette description du *jardin suspendu* offre

[1] *Cod. 2013, fol. 99 v.°*

PAGE 738. près du fleuve ; ce fleuve, large d'un stade, coupe la ville par le

plusieurs difficultés provenant sur-tout de l'incertitude qui reste sur le sens précis de quelques expressions techniques.

Les différens auteurs qui ont parlé de ce monument, paroissent s'en être fait à-peu-près la même idée : ils s'accordent à le représenter comme un jardin composé de plusieurs terrasses élevées en amphithéâtre les unes au-dessus des autres, et soutenues sur des substructions voûtées, dont peuvent avoir quelque idée ceux qui ont vu l'*Isola Bella* dans le lac Majeur.

Le trait distinctif de la description de Strabon consiste dans l'emploi de *dés* ou gros piliers [πεττοὶ κυβοειδεῖς]. Selon Quinte-Curce et Diodore, les plus grands arbres étoient plantés en pleine terre sur chaque terrasse ; et cela nécessitoit une couche de terre assez épaisse pour pouvoir se prêter au développement de leurs racines. (Ἐπὶ δὲ τούτους ἐσεσώρευτο γῆς ἱκανὸν βάθος, ἀρκοῦμενον ταῖς τῶν μεγίστων δένδρων ῥίζαις. Diod.)

Strabon, au contraire, semble avoir pensé, et avec raison, que la quantité de terre nécessaire dans une semblable disposition auroit été trop considérable et trop pesante pour des terrasses voûtées. Il supposoit donc, du moins c'est ainsi que j'entends son idée, il supposoit, dis-je, que les substructions se composoient de voûtes, dont les retombées portoient sur d'énormes jambages ou piliers cubiques ; et que ces piliers, ainsi que les reins des voûtes, étoient creusés comme celles de quelques-uns de nos ponts en pierre, et remplis de terre pour recevoir les racines des plus grands arbres : par-tout ailleurs, il pouvoit n'y avoir que des fleurs ou des arbustes ; et dès-lors on n'avoit besoin que d'une couche fort mince de terre. La bâtisse étoit en briques cuites assemblées avec de l'asphalte ; car ἐξ ὀπτῆς πλίνθου καὶ ἀσφάλτου κατεσκευασμένοι signifie ἐξ ὀπτῆς πλίνθου ἐν ἀσφάλτῳ ἡρμοσμένοι, en latin *instructi laterculo coctili, bitumine interliti* : l'asphalte arrêtoit l'infiltration ; et l'écoulement des eaux étoit sans doute favorisé par des conduits ménagés dans l'épaisseur des piliers.

Cette disposition une fois bien connue, la difficulté principale ne consiste plus que dans les expressions ψαλιδώμασι καμαρωτοῖς : il semble que Strabon auroit pu dire simplement ψαλιδώμασι ou καμάραις ou καμαρώμασι. Xylander a traduit ces mots par *fornicibus fornicatis*, ce qui est au moins aussi obscur que le texte ; la traduction de Buonaccioli, *archi e volti*, ne présente pas encore une idée bien nette ; il en est de même de la version de l'ancien interprète : la difficulté s'augmente encore lorsque, plus bas, Strabon distingue αἱ ψαλίδες et τὰ καμαρώματα : quel sens a-t-il prétendu donner à chacun de ces deux mots !

Ψαλίς paroît avoir été proprement l'arceau de la voûte ; ce mot étoit synonyme de ἀψίς, comme on peut le voir dans Suidas, Philoxène [1], le scholiaste de Platon [2], et dans quelques passages cités par M. Schneider [3].

Καμάρα semble avoir été pris en général pour l'*ouvrage voûté tout entier* [totum tectum fornicatum] ; ce qu'on voit par un passage où Diodore [4], employant καμάρα et ψαλίς, a donné au premier une acception plus étendue, et restreint celle du second à l'idée de *voûte* : en sorte qu'il y avoit entre ces deux mots la même différence qu'entre les noms Latins *camera* et *fornix* [5].

Mais les auteurs Grecs, de même que les auteurs Latins, ont négligé très-souvent cette différence, probablement parce que les architectes seuls se faisoient une idée juste de ces termes techniques : ainsi l'on pourroit trouver des passages où ψαλίς est

[1] Cf. *Hemsterh.* ad *Polluc.* IX, 49. = [2] *Schol. Plat.* pag. 243, *Ruhnk.* = [3] *Schneid.* ad *Vitruv.* VI, 8, §. 4. = [4] *Diod. Sic.* II, §. 9. = [5] *Forcellin. Lexicon*, voce *Camera.*

milieu : sur ses bords s'élève également ⟨1⟩ le tombeau de Bélus, maintenant détruit, et qui le fut, dit-on, par Xerxès ⟨2⟩; c'étoit PAGE 738.

employé pour *καμάρα*, et réciproquement ; et l'on doit par conséquent en conclure que l'emploi de ces deux mots est souvent assez arbitraire sous la plume des écrivains peu versés dans l'architecture.

Dans le passage de Strabon, il est facile de voir que *καμάρα* n'est que secondaire ; l'idée principale est renfermée dans *ψαλίς* ou *ψαλίδωμα*, car deux fois le premier est subordonné au second ; *ψαλιδώμασι καμαρωτοῖς*, et *ψαλίδες καὶ τὰ καμαρώματα* : mais en même temps il est clair, d'après l'ensemble du passage de Strabon, qu'il n'a pu prendre l'un des deux termes pour *le tout*, et l'autre pour *la partie.*

Si nous nous rappelons maintenant que Strabon supposoit les souterrains soutenus, non sur des massifs continus et formant un seul ordre de galeries parallèles, mais sur des *piliers* carrés, il s'ensuivra que, dans sa pensée, les souterrains se composoient d'une suite de deux ordres de galeries parallèles qui se coupoient à angles droits : il y avoit donc des voûtes *principales* et des voûtes de *rencontre;* et c'est là, je crois, la distinction que Strabon a voulu établir entre les mots *ψαλίδες* et *καμαρώματα*. Ainsi il entendoit par *ψαλιδώματα καμαρωτά*, des voûtes *composées* ou à lunette ; par *ψαλίδες*, les voûtes principales ; par *καμαρώματα*, les voûtes de rencontre ; et par *πεσσοί*, les piliers carrés soutenant les montées de ces voûtes.

⟨1⟩ *Ἔστι δὲ καὶ ὁ τοῦ Βήλου τάφος αὐτόθι.* On pourroit croire que les jardins situés sur le fleuve, comme Strabon l'a dit, étoient contigus au tombeau de Bélus. Tel seroit le sens de la phrase, si l'on prenoit l'adverbe *αὐτόθι* strictement pour la désignation de l'endroit où le tombeau étoit assis, non de toute la ville en général [1]. (M. DU THEIL.)

Le mot *αὐτόθι*, *là*, me paroît avoir rapport à la position sur le bord de l'Euphrate ; c'est ce qu'indique la conjonction *καί*. En conséquence, j'ai lié les deux phrases, comme si Strabon avoit écrit : *ἐπὶ δὲ τῷ ποταμῷ ὁ κῆπος, καὶ αὐτὸς, καὶ ὁ τοῦ Βήλου τάφος* : car la phrase dont il se sert a le même sens.

⟨2⟩ Ce que Strabon appelle ici le *tombeau de Bélus*, est, ce me semble, le local qu'Hérodote appelle *lieu consacré à Jupiter-Bélus.* (M. DU THEIL.)

Je ne suis pas de cet avis. Le tombeau de Bélus est évidemment la même chose que ce qu'Hérodote appelle la *tour*, ayant un stade de base, de même que le *tombeau*, selon Strabon : le *lieu consacré* ou *hieron* avoit 2 stades de côté et 8 stades de circonférence ; et c'étoit au milieu que s'élevoit la *tour* appelée par Strabon *tombeau de Bélus* [2].

Il est à-peu-près certain, quoi qu'en disent Strabon et Arrien [3], que Xerxès n'avoit pas démoli cette tour : le silence d'Hérodote, qui avoit visité les lieux, est plus que suffisant pour contre-balancer le témoignage de ces auteurs qui ne parlent que sur ouï-dire. Dans tous les cas, la démolition ne fut que partielle ; et Pline a pu s'exprimer de manière à faire croire que cette tour subsistoit encore de son temps [4], puisque de nos jours il en reste encore des vestiges qu'il est difficile de méconnoître. On sait qu'il existe, à 1 ½ lieue au nord de Helleh, une pyramide quadrangulaire à moitié ruinée, construite en briques cuites ou séchées au soleil, cimentées avec de l'asphalte. L'abbé de Beauchamp [5] lui trouvoit 180 pieds en 1790. M. Macdonald Kinneir, qui l'a visitée en 1813, lui trouve

[1] *Van Goens, Diatrib. de Cepotaph.* cap. 6, §. 4, pag. 153. = [2] *Herodot.* I, §. 181. = [3] *Arrian. Anab.* VII, §. 17. = [4] *Plin.* VI, c. 30. = [5] *Beauchamp*, dans le *Journal des Savans*, 1790, pag. 798.

PAGE 738. une pyramide carrée, de briques cuites, ayant un stade de hauteur et de côté. Alexandre avoit eu l'intention de la rétablir ; mais l'ouvrage demandoit beaucoup de travaux et de temps, puisqu'il eût fallu deux mois pour que dix mille ouvriers parvinssent seulement à déblayer les terres et les décombres : aussi Alexandre ne put-il achever ce qu'il avoit entrepris, parce qu'il mourut presque aussitôt de maladie ⟨1⟩. Après lui, personne ne s'occupa de ce monument ; le reste fut également négligé ; et la ruine [successive] de cette ville ⟨2⟩ devint l'ouvrage à-la-fois des Perses, du temps, et des Macédoniens, dont l'insouciance pour les choses de ce genre augmenta sur-tout après que Séleucus Nicator eut fortifié ⟨3⟩ Séleucie sur le Tigre ⟨4⟩, à environ 300 stades seulement de Babylone ⟨5⟩.

900 pas ou 2250 pieds anglais de tour, à la base ; ce qui donne pour chaque côté environ 88 toises. M. Macdonald Kinneir lui suppose 220 pieds de haut dans l'endroit le plus élevé [1] ; ce qui prouve qu'elle devoit être encore en assez bon état au temps d'Alexandre.

⟨1⟩ J'aurois pu me hasarder à mettre une nuance différente en cet endroit, parce qu'il seroit possible que dans cette phrase (παρέργημα γὰρ ἡ νόσος καὶ ἡ τελευτὴ συνέπεσε τῷ βασιλεῖ) Strabon, par le mot συμπίπτειν, eût voulu exprimer la briéveté de la maladie d'Alexandre, qui ne dura que *dix jours* [2]. Ce mot, qui ne signifie souvent que *accidere*, emporte aussi l'idée de *simultanéité* dans deux événemens [3] ; en sorte que c'est peut-être comme s'il avoit dit : *A peine la maladie l'eut saisi que la mort l'enleva.*

⟨2⟩ Le texte porte ἀλλὰ καὶ τὰ λοιπὰ ὠλιγωρήθη καὶ ΚΑΤΗΡΙΨΑΝ τῆς πόλεως, τὰ μὲν — τὰ δὲ κ. τ. λ. Il faut lire κατήρειψαν que portent plusieurs manuscrits. C'est la vraie leçon.

⟨3⟩ Il résulte du texte de Strabon que Séleucie fut *fortifiée* et non *bâtie* par Séleucus Nicator : cela se prouve, non par le mot τειχίζειν dont il se sert, puisqu'il est, à la rigueur, susceptible de signifier *bâtir* et *fortifier* tout ensemble ; mais par la manière dont Strabon désigne un peu plus bas cette ville, τὴν νῦν (scil. καλουμένην) Σελεύκειαν : d'où l'on conclut qu'elle n'avoit pas toujours porté le nom de *Séleucie.* Quant à celui qu'elle portoit auparavant, les géographes ne savent si c'est Χωχή, comme le disent Ammien Marcellin [4] et Zosime [5], ou si Χωχή est un lieu différent. Le point est obscur, et ne sauroit être discuté dans l'espace d'une note.

⟨4⟩ Séleucie étoit située vis-à-vis Ctésiphon, sur les bords opposés du Tigre. Ces lieux sont encore habités, et sont nommés par les Arabes Al-Modaïn, ou les deux villes. G.

⟨5⟩ La distance de Babylone à Séleucie est, selon Pline, de XC milles. Quelques critiques, et, après eux, le P. Hardouin, ont

[1] *Memoir of the Pers. Empire*, pag. 273-278. = [2] *Sainte-Croix, Exam. des histor. d'Alexand.* pag. 491-493. = [3] *Schweigh.* ad *Herodot.* II, §. 49. = [4] *Amm. Marc.* XVIII, pag. 276, *et ibi Vales.* = [5] *Zosim.* III, §. 23.

En effet, ce souverain et tous ses successeurs eurent une grande prédilection pour cette ville nouvelle, et y transportèrent le siége de leur empire : aussi elle est devenue maintenant plus grande que Babylone ; celle-ci est en grande partie déserte, en sorte qu'on peut lui appliquer ce qu'un poëte comique disoit de *Megalopolis* en Arcadie : PAGE 738.

« La grande ville n'est plus qu'un grand désert. »

Vu la rareté du bois de charpente, les poutres et les piliers des édifices particuliers sont en bois de palmier : autour des piliers on dispose en spirale des cordelettes de jonc que l'on peint ensuite de diverses couleurs. Les portes sont enduites d'asphalte : on les tient hautes, ainsi que les maisons elles-mêmes, qui toutes sont voûtées à cause du manque de bois de charpente <1> ; car le pays est en grande partie couvert PAGE 739.

proposé de lire XL [1] : l'on ne sauroit nier que cette leçon ne fasse coïncider parfaitement le témoignage de Pline avec celui de Strabon ; car, en comptant le mille à $7\frac{1}{2}$ stades, rapport qui paroît avoir existé entre ces mesures dans l'Orient, 40 milles font juste 300 stades ($40 \times 7\frac{1}{2} = 300$). La distance entre les rives des deux fleuves, à l'endroit où étoit située chacune des villes, est de 35′ qui valent 292 stades de 500 au degré.

<1> Le passage qui suit offre une difficulté assez grande, contre laquelle j'ai peut-être lutté sans succès :

Διὰ δὲ τῆς ὕλης σπάνιν, ἐκ φοινικίνων (Tzsch. ex codd.) *ξύλων αἱ οἰκοδομαὶ συντελοῦνται καὶ δοκοῖς καὶ στύλοις· περὶ δὲ τοὺς στύλους στρέφοντες ἐκ τῆς* (τῆς deest in cod. Medic. 4) *καλάμης σχοινία περιτιθέασιν· εἶτ' ἐπαλείφοντες χρώμασι καταγράφουσιν* (codd. duo, *καταβάπτουσιν*)· *τὰς δὲ θύρας ἀσφάλτῳ· ὑψηλαὶ δὲ καὶ αὗται καὶ οἱ οἶκοι, καμαρωτοὶ πάντες διὰ τὴν ἀξυλίαν.*

Il n'y a aucune variante qui mérite attention ; car la leçon *καταβάπτουσιν* n'est qu'une glose : *καταγράφουσι* est la meilleure.

Ainsi dans Lucien : *καὶ γυμνὴν τοίχων ἀμορφίαν εὐανθέσι βαφαῖς χρωμάτων κατέγραψαν* [2]. Quant à *ἐπαλείφειν*, S. Grégoire de Nazianze l'emploie dans ce vers, *μηδὲ Θεοῦ μορφὰς ἐπαλείφετε χρώμασιν αἰσχροῖς* [3].

Quoique le mot *ὕλη* puisse signifier *des matériaux* en général, le *materiatura* ou *materiatio* de Vitruve [4], Strabon l'emploie ici dans le sens de *bois de charpente*, comme plus bas : *σπάνις γὰρ ὕλης ἐνταῦθα* [5].

Le mot *ἀξυλία* dont il se sert ensuite, ne peut s'entendre de la *privation du bois* en général ; car Strabon va dire que le palmier est *très-abondant* en Babylonie : cette expression est donc synonyme de *ὕλης σπάνις* qu'il a employé un peu plus haut, et signifie la *rareté du bois de charpente*. La phrase qui suit le prouve : *ψιλὴ γὰρ ἡ χώρα καὶ θαμνώδης*

[1] *Hard. Emendat.* n.° 93. — [2] *Lucian. Amor.* §. 34. — [3] *S. Greg. Naz. Carmin. var. Opp.* tom. II, pag. 147, C. — [4] *Vitruv. Archit.* IV, 2, §. 1. — [5] *Strab.* XVI, pag. 741, B.

PAGE 739. de taillis, n'ayant d'autres arbres [de haute futaie] que le

ἡ πολλή : et l'on est d'ailleurs conduit à ce sens par celui de ξύλωσις, qui signifie, dans Thucydide [1] et dans Libanius [2], les bois qui entrent dans la bâtisse. La même signification est donnée à ξυλεία par Hérodien [3], et même par Strabon, *τὴν ξυλείαν τὴν εἰς τὰς οἰκοδομάς* [4].

Quant au mot *καμαρωτός*, *voûté*, il peut s'entendre de ce que le plafond de chaque étage formoit une voûte, si la maison étoit petite, ou plusieurs voûtes retombant sur des piliers intérieurs, si elle étoit grande. Ces voûtes devoient être formées de blocailles liées fortement avec de l'asphalte; et comme rien n'empêchoit de leur donner le degré de courbure nécessaire, leur poussée pouvoit être foible et ne point excéder la portée des piliers qui les soutenoient: un remplissage de substances légères permettoit d'asseoir sur ces voûtes le plancher de l'étage supérieur; et ainsi de suite, jusqu'au toit, qui probablement étoit en terrasse.

Il seroit possible, toutefois, que les maisons de la Babylonie eussent des *voûtes en comble* faites avec du bois de palmier, et que ce fût là ce que Strabon entend par des *voûtes* faites à *cause de la rareté du bois de charpente.*

On sait, en effet, que le palmier de Babylonie, ou le dattier, est un arbre à moelle, qui s'emploie très-bien, placé verticalement, mais qui n'est pas très-propre à former des *poutres* solides, à moins qu'elles n'aient fort peu de longueur; et l'on doit se rappeler ici ce que Strabon a dit ailleurs, en parlant des maisons de la Susiane, également construites en bois de palmier : on les tenoit, dit-il, extrêmement étroites, tant à cause du poids de la couche de terre dont on en couvroit le toit, pour se garantir de l'excessive chaleur, que parce que l'on *manquoit de longues poutres* [ἀπορουμένους δὲ μακρῶν δοκῶν [5]].

En Babylonie, où l'on n'avoit pas besoin de tenir les maisons si étroites, on étoit donc obligé, vu le peu de longueur des poutres, d'en mettre deux bout à bout, en manière de chevron, pour former les séparations des divers étages, dont le nombre étoit de trois ou quatre à Babylone [6]; et au moyen de deux autres poutres placées horizontalement sur les chevrons du comble de l'étage inférieur, on formoit le plancher de l'étage supérieur *. Or, voilà ce que Strabon pourroit avoir entendu par *οἶκος καμαρωτός*.

Au reste, ces chevrons pouvoient être cintrés et figurer plus ou moins bien une espèce de voûte; ce qui justifieroit encore l'expression de Strabon. En effet, les anciens ont parlé de la propriété particulière que la poutre de palmier a de se cambrer de bas en haut, à mesure qu'elle vieillit, et de former le dos d'âne [7]: d'après cela, on conçoit qu'il étoit facile de choisir, pour les combles, des poutres qui eussent déjà pris le cintrement, et dont on faisoit très-facilement une sorte d'ogive *. J'observerai, en finissant cette note un peu longue, qu'au rapport de Beauchamp, les voûtes en briques, dont on retrouve les restes dans les ruines de l'antique Babylone, sont également en *ogive*, c'est-à-dire, formées de deux segmens de cercle qui n'ont point le même centre [8]; je ne serois pas éloigné de croire que l'idée de cette espèce de voûte, dans les constructions en briques, a pu être suggérée aux Babyloniens

---

[1] *Thucyd.* II, §. 14. — *Abresch, Diluc. Thucyd.* pag. 149. = [2] *Liban. Orat.* VI, pag. 206, A. = [3] *Herodian.* VII, 12, §. 13; VIII, 4, §. 22. = [4] *Strab.* V, pag. 222, B. = [5] *Strab.* XV, pag. 731, B. = [6] *Herodot.* I, §. 180. = [7] *Xenoph. Cyrop.* VII, 5, §. 11. — *Theophr. Hist. plant.* VI, 7, pag. 530. — *Aristot.* ap. *Gell.* III, §. 6. — *Plut. Symp.* VIII, 4, pag. 724, E. — *Plin.* XVI, c. 42. — *Philon. Byz.* pag. 2651, A, tom. VIII, *Antiq. Græc.* = [8] *Beauchamp, Journ. des Savans*, l. l.

palmier

palmier ‹1›. Cet arbre, qui vient en très-grande quantité dans la Babylonie, se trouve abondamment aussi dans la Susiane, sur la côte de la Perse, et dans la Carmanie. PAGE 739.

On n'a point en Babylonie l'usage des toits recouverts en tuiles, parce que les pluies y sont peu abondantes ‹2› : la même chose a lieu pour la Susiane et la Sitacène.

§. V. Chaldæens.

Il y a dans la Babylonie une habitation particulière assignée aux philosophes du pays, appelés *Chaldæens*, qui s'appliquent principalement à l'astronomie.

Quelques-uns prétendent connoître aussi la généthlialogie *; mais les autres n'approuvent point leur manière de voir. Il existe en outre une tribu de Chaldæens qui habite un canton de la Babylonie voisin des Arabes et de la mer dite des Perses ‹3›. Disons aussi que les Chaldæens astronomes se divisent en plusieurs classes : on leur donne les noms d'*Orchéniens* *, de *Borsippéniens* *, et plusieurs autres, comme pour distinguer leurs sectes; car ils professent sur les mêmes matières des opinions différentes ‹4›.

* L'horoscope.

* De la ville d'Orchoé.

* De la ville de *Borsippa*.

par la voûte naturelle que formoient les deux poutres de palmier.

‹1› Le long de l'Euphrate et du Tigre, et sur les deux bords du Schat-el-Arab, formé de la réunion de leurs eaux, on ne rencontre que fort peu de forêts; encore n'y croît-il point d'arbres de haute futaie : ce ne sont par-tout que des terrains couverts de taillis, de roseaux et de broussailles [1].

‹2› Οὐδὲ γὰρ κατομβροῦνται. Les versions manquent d'exactitude. Κατομβρεῖσθαι se dit sur-tout d'un pays où il pleut *en abondance* [2] ; et la phrase de Strabon revient à ce que disent de la Babylonie Hérodote (ὕεται μὲν ὀλίγῳ [3]) et Arrien (οὐ γὰρ ὕεται τὸ πολύ [4]). Au reste, l'expression de notre auteur, κεράμῳ δ' οὐ χρῶνται, renferme l'idée d'une couverture *en tuiles* à-la-fois et *en comble ;* ces deux notions dépendent l'une de l'autre : et l'on peut conclure de ce passage, que les maisons en Babylonie étoient terminées par des terrasses ; l'on ne sauroit douter que cet usage, maintenant général dans l'Orient, ne date de très-loin.

‹3› C'est-à-dire, à peu de distance du golfe Persique, un peu plus au midi que la ville actuelle de Basra. G.

‹4› Ἄλλα καὶ ἄλλα ΛΕΓΟΝΤΕΣ περὶ τῶν αὐτῶν δόγματα· il faut lire νέμοντες avec les manuscrits, ou bien ἔχοντες, que donne Théodore Méléniote [5]. La confusion de λέγοντες et de ἔχοντες n'est point sans exemple [6].

[1] *Descript. du pachal. de Bagdad*, pag. 53. = [2] *Strab.* XVI, pag. 776, A. = [3] *Herodot.* I, §. 193 ; III, §. 10. = [4] *Arrian.* VII, §. 7. = [5] *Theod. Melit. proœm. in Astronom.* ap. *Ism. Bulliad.* pag. 228. = [6] *Paus.* II, c. 35, pag. 377, ed. Clav.

PAGE 739. Les mathématiciens font mention de quelques-uns d'entre eux, comme Cidénas, Naburianus et Sudinus. Séleucus de Séleucie est Chaldæen, ainsi que beaucoup d'autres hommes recommandables [a].

Quant à *Borsippa* *, c'est une ville consacrée à Diane et à Apollon, où se fabrique une grande quantité d'étoffes de lin. On y trouve en abondance des chauve-souris beaucoup plus grandes que par-tout ailleurs; on les prend pour s'en nourrir, et on les sale.

[a] *Cf.* Bailly, Astron. anc. écl. IV, 37.

* Act. *Brouss.* Rennell's Geogr. System of Herodot. p. 370.

§. VI. Étendue de la Babylonie.

LE pays des Babyloniens est borné à l'orient par les Susiens, les Élymæens et les Parætacéniens; au midi, par le golfe Persique et les Chaldæens, jusqu'aux Arabes Méséniens <1>; à l'occident, par les Arabes Scénites [qui s'étendent] jusqu'à l'Adiabène et à la Gordyée; au nord, par les Arméniens et les Mèdes, jusqu'au *Zagrium* et aux nations qui l'avoisinent.

<1> Toutes les éditions et tous les manuscrits portent *μέχρις Ἀράβων τῶν* ΑΛΕΣΗΝΩ͂Ν; et le nom de ces Arabes *Aleseni* a été reproduit dans toutes les traductions de Strabon et dans diverses géographies. On va voir d'où vient ce prétendu nom de peuple qui ne se trouve nulle part ailleurs.

A l'embouchure du Tigre, et conséquemment au sud de la Babylonie, on connoissoit une île, espèce de Delta, renfermée entre les deux branches du fleuve. On l'appeloit *Mésène*, ou particulièrement *Mésène du Tigre*, ἡ ἐν Τίγριδι Μεσήνη [1], ou ἡ τοῦ Τίγριδος Μεσήνη [2]. Les Grecs ont cherché l'origine de ce nom dans le mot *μέσος*: mais il est plus probable que le mot est Oriental.

Cette île étoit habitée par une tribu d'Arabes appelés *Meseni*: c'est ce qu'on voit par ce passage de Philostorge, Πρὶν ἢ δ' ἐπὶ θάλατταν καταβαίνει (ὁ Τίγρις), σχίζεται εἰς δύο μεγάλους ποταμοὺς — καὶ νῆσον αὐτὴν ποιῶν, ποταμίαν τε καὶ θαλαττίαν ἣν ἔθνος ἐνοικεῖ τῶν ΜΕΣΗΝΩ͂Ν ἐπικαλούμενον [3]· et par un autre d'Étienne de Byzance [4].

Il est de toute évidence que ces Arabes ἈΛΕΣΗΝΟΊ ne sont autre chose que les ΜΕΣΗΝΟΊ, ou habitans de la Mésène, dont les copistes ont défiguré le nom, en faisant deux lettres (ΑΛ) de la lettre initiale Μ: ôtez seulement le tiret de l'A, et l'identité devient complète.

Au reste, la nature de cette erreur des copistes prouve qu'elle a été faite lorsque les manuscrits étoient encore écrits en lettres onciales: elle est donc fort ancienne dans le texte; et c'est ce qui explique pourquoi tous nos manuscrits s'accordent sur la mauvaise leçon.

[1] *Dion. Cass.* LXVIII, §. 28. — *Steph. Byz.* voce Ὄραθα. = [2] *Steph. Byz.* voce Σπασίνου χάραξ. = [3] *Philostorg. Hist. eccl.* III, §. 7. = [4] *Steph Byz.* voce Ἀπάμεια.

PAGE 739.
§. VII.
Euphrate et ses canaux.

CE pays est arrosé par plusieurs fleuves ; les plus considérables sont l'Euphrate et le Tigre, qui passent pour les plus grands de l'Asie méridionale après ceux de l'Inde. On remonte le Tigre jusqu'à *Opis* ‹1› (bourgade qui sert de marché pour les cantons environnans), et jusqu'à la ville actuelle de Séleucie : quant à l'Euphrate, on le remonte jusqu'à Babylone à plus de 3000 stades de la mer *. Les Perses, dans la crainte des invasions du dehors, avoient à dessein empêché qu'on ne pût remonter ces fleuves, en embarrassant leur cours par des cataractes factices. Alexandre, à son arrivée, détruisit toutes celles qu'il put faire disparoître, et principalement [celles du Tigre depuis la mer] jusqu'à *Opis* [a].

* Traduct. Franç. tom. I, *pag. 211*, not. 3.

PAGE 740.

[a] Arrian. VII, p. 282.

Il s'occupa aussi des canaux. En effet, l'Euphrate grossit, à partir du printemps, dès que les neiges fondent dans [les montagnes de] l'Arménie ‹2› ; et, vers le commencement de l'été [b], il se déborde. Il formeroit nécessairement de vastes amas d'eaux et submergeroit les champs cultivés, si l'on ne détournoit ses eaux trop abondantes, au moyen de saignées et de canaux, lorsqu'elles sortent de leur lit et qu'elles se répandent dans les plaines, comme celles du Nil en Ægypte ; c'est ce qui a rendu les canaux nécessaires. Leur entretien exige beaucoup de travail, parce que la terre [végétale], profonde et molle, cède facilement et est entraînée par le courant, qui en dépouille les campagnes : elle

[b] Plin. VI, c. 26.

‹1› J'ignore où étoit située *Opis*. Strabon dit qu'en remontant le Tigre on rencontroit *Opis* avant d'arriver à Séleucie. D'Anville place, au contraire, *Opis* beaucoup au-dessus de Séleucie. *Voyez* tom. I, *pag. 212*, *not. 3*. G.

‹2› C'est précisément ce que dit Olivier [1]. M. Macdonald Kinneir dit au contraire que la plus grande crue est en janvier [2] : mais nous croyons qu'il a pris un cas particulier à l'année dans laquelle il a vu le débordement du fleuve, pour ce qui arrive ordinairement. Il paroît qu'au milieu de l'hiver il y a une légère crue qui cesse aussitôt : c'est en mars ou dans les premiers jours d'avril que le fleuve commence à croître ; la crue dure jusqu'à la fin d'avril ; il reste stationnaire jusqu'à la fin de juin [3].

[1] *Olivier, Voyage en Perse*, tom. II, pag. 327. = [2] *Memoir of the Pers. Emp.* pag. 9. = [3] *James Rich, on the ruins of Babylon*, dans les *Mines de l'Orient*, tom. II, pag. 135.

Page 740. remplit le lit des canaux et encombre promptement leurs embouchures ; il en résulte, que l'excédant des eaux se répand de nouveau sur les plaines voisines de la mer, y forme des lacs, des étangs, des marais couverts de roseaux et de joncs que l'on tresse pour en faire toute sorte de vases ; les uns enduits d'asphalte, susceptibles de contenir de l'eau ; les autres pouvant servir sans autre préparation : on en fait encore des voiles qui ressemblent à des nattes ou à des claies.

Il n'est sans doute au pouvoir de personne de s'opposer entièrement à une telle inondation : mais les bons administrateurs doivent y remédier autant que possible, en fermant les ouvertures des canaux, pour arrêter la majeure partie des eaux qui s'épancheroient sur les plaines ; en les faisant curer ; en dégageant leurs embouchures, afin d'éviter qu'ils ne s'encombrent par le dépôt du limon. Le curage des canaux est, à la vérité, facile : mais, pour être en état d'en boucher [à propos] les ouvertures, il faut le secours de beaucoup de bras, parce que le sol, étant mou et cédant facilement, ne soutient pas les terres rapportées ; il s'éboule, les entraîne avec lui et rend l'entrée du canal difficile à bien fermer ⟨1⟩. Or la promptitude en ce cas est nécessaire ; car il importe que les canaux soient fermés assez rapidement ⟨2⟩, pour que l'eau n'ait pas le temps de s'en écouler. En effet, lorsqu'ils manquent d'eau pendant l'été, ils épuisent le fleuve ; et le fleuve, une fois qu'il est trop bas, ne peut plus fournir, quand il le faut,

⟨1⟩ J'ai rendu le sens de *δυσεύχωστον*, quoique ce mot ressemble assez à un barbarisme. Toup lisoit *δύχωστον*.

⟨2⟩ Le texte porte *πρὸς τὸ ταχέως* ΚΑΥΣΘῆΝΑΙ. Ce mot ne fait point de sens ici : quatre manuscrits (y compris le n.° 1393) offrent la vraie leçon, qui est ΚΛΕΙΣΘῆΝΑΙ. Un peu plus bas : *εἰ μὴ ταχὺ μὲν ἐξανοίγοιτο — ταχὺ δὲ* ΚΛΕΙΟΙΝΤΟ.

Ἐξανοίγειν, dont se sert Strabon, est synonyme d'*ἀναστομόω*, employé par Arrien [1], et par Strabon lui-même dans une autre occasion [2].

[1] *Arrian.* VII, 21. = [2] *Strab.* VIII, pag. 389 med.

aux canaux d'irrigation l'eau nécessaire, sur-tout en été, dans un pays brûlé par le soleil. Du reste [la sécheresse et l'abondance des eaux sont également nuisibles] ; et il est à-peu-près égal que les produits du sol soient submergés ou périssent de sécheresse ‹1›. Il en est de même de la navigation sur les fleuves ou sur les canaux, qui offre continuellement une grande utilité ; elle est entravée par chacune de ces deux causes ; et le seul moyen d'en corriger les effets, c'est d'ouvrir et de fermer les embouchures des canaux avec une égale promptitude, afin de maintenir le niveau de leurs eaux à une élévation moyenne, de manière qu'elles ne puissent être trop abondantes, ni venir à manquer. PAGE 740.

§. VIII. Projets d'Alexandre sur l'Arabie. PAGE 741. [a] *Cf.* Arrian. VII. 22.

ARISTOBULE dit qu'Alexandre [a], monté sur une barque qu'il gouvernoit lui-même, examina avec attention les canaux, et les fit nettoyer en employant la grande multitude d'hommes dont il s'étoit fait accompagner. Il fit également fermer certaines embouchures, et il ordonna d'en ouvrir d'autres. Il remarqua un canal qui se dirigeoit principalement vers les lacs et les marais situés en avant de l'Arabie, et dont l'embouchure, se refusant aux opérations convenables, ne pouvoit facilement être fermée,

‹1› Casaubon croyoit tout ce passage corrompu :

Διαφέρει δ' οὐδὲν ἢ τῷ πλήθει τῶν ὑδάτων καταχλύζεσθαι τοὺς καρποὺς, ἢ τῇ λειψυδρίᾳ τῷ δίψει διαφθείρεσθαι· ἅμα δὲ καὶ τοὺς ἀνάπλους πολὺ τὸ χρήσιμον ἔχοντας ἀεί· λυμαινομένους γὰρ ὑπ' ἀμφοτέρων τῶν λεχθέντων παθῶν, οὐχ' οἷόν τε ἐπανορθοῦν, εἰ μὴ ταχὺ μὲν ἐξανοίγοιτο τὰ στόμια τῶν διωρύγων.

Les manuscrits n'offrent aucune variante. Toup, Villebrune et Tzschucke veulent supprimer *τῷ δίψει* : mais on peut le conserver sans avoir besoin de l'addition de *καί* proposée par Casaubon, qui voyoit ici une de ces tautologies extrêmement fréquentes dans tous les auteurs [1], mais sur-tout dans Strabon : c'est la conjonction *γάρ* que je supprime, et je dispose ainsi ce texte :

Διαφέρει δ' οὐδὲν ἢ τῷ πλήθει τῶν ὑδάτων καταχλύζεσθαι τοὺς καρποὺς, ἢ, τῇ λειψυδρίᾳ, τῷ δίψει διαφθείρεσθαι· ἅμα δὲ καὶ τοὺς ἀνάπλους πολὺ τὸ χρήσιμον ἔχοντας ἀεὶ, λυμαινομένους ὑπ' ἀμφοτέρων τῶν λεχθέντων παθῶν οὐχ' οἷόν τε ἐπανορθοῦν, εἰ μὴ ταχὺ μὲν ἐξανοίγοιτο τὰ στόμια τῶν διωρύγων.

Villebrune lisoit *λυμαινομένους γε* au lieu de *γάρ*, mais cette particule embarrasse aussi la phrase : la suppression de *γάρ* me paroît donc nécessaire.

[1] *Boissonad. ad Eunapium*, pag. 163 et seq.

PAGE 741. à raison de la mollesse et de la légèreté des terres : il ouvrit un nouveau canal * à environ 30 stades, dans un terrain pierreux, et il détourna les eaux de ce côté.

* Littér. *bouche.*

Ces travaux avoient encore un autre but; il vouloit pourvoir à ce que l'Arabie, déjà presque une île ‹1› à cause de l'abondance des eaux [qui en fermoient l'entrée], ne fût pas rendue tout-à-fait inaccessible par les lacs et les marais : car il avoit conçu l'idée de s'emparer de ce pays; déjà même il avoit fait équiper des flottes, disposer des lieux d'embarcation, construire des bâtimens, les uns en Cypre et en Phœnicie [a], les autres dans la Babylonie : les premiers, démontés pièce à pièce ou assemblés par parties ‹2›, furent apportés à Thapsaque en sept

[a] *Cf.* Arrian. Anab. VII, c. 19.

‹1› La Babylonie est encore pleine de marais entretenus par les débordemens annuels du Tigre et de l'Euphrate; mais il s'en faut beaucoup que ces marais s'étendent aussi loin dans l'Arabie que Strabon le croyoit. G.

‹2› Διανοεῖσθαι γὰρ δὴ, κατακτᾶσθαι τὴν χώραν ταύτην, καὶ στόλους καὶ ὁρμητήρια ἤδη κατεσκευάσθαι τὰ πλοῖα, τὰ μὲν ἐν Φοινίκῃ τε καὶ Κύπρῳ, ναυπηγησάμενον, διάλυτά τε, καὶ γομφωτὰ, κ. τ. λ. J'ai peine à comprendre quel sens M. Heyne [1] entendoit donner à ce passage, lorsqu'il l'interprétoit ainsi, en latin : *Habebat enim in animo, regionem eam occupare, jamque ad hoc et classem et stationes paraverat, navigiis* (ὁρμητήρια τὰ πλοῖα *appellat*) *partim in Phœniciâ Cyproque constructis, quæ dissolubilia et clavis compacta*, &c.

M. DU THEIL.

On peut, en effet, se hasarder à dire que M. Heyne n'a pas saisi le sens des mots qu'il met entre parenthèses; et cela vient de ce que, ne s'apercevant pas que la conjonction καὶ, qui est dans un manuscrit, manquoit devant πλοῖα, il a cru que ὁρμητήρια étoit adjectif de πλοῖα, tandis que ce mot est employé substantivement pour *lieu d'embarcation*, avec l'idée d'*attaque* qu'il renferme presque toujours; je dis *presque*, parce qu'il est aussi employé, mais plus rarement, comme synonyme de ἀφετήριον [2].

Quant aux mots διάλυτά τε καὶ γομφωτὰ, ils ont leur difficulté; et toutes les versions manquent, selon moi, d'exactitude, sans en excepter celle de M. Heyne et celle-ci, proposée dans une note par M. du Theil : *dont les uns pouvoient être désassemblés et les autres étoient solides.*

Ces deux mots me paroissent exprimer deux nuances différentes de la même idée.

Διάλυτα πλοῖα sont les bâtimens *démontés pièce à pièce, planche à planche*, διαιρετὰ, comme s'exprime Diodore [3].

Γομφωτὰ πλοῖα sont les bâtimens *cloués, assemblés*, non pas *en totalité*, car ils n'auroient pu être transportés en cet état à travers le désert; mais *par parties*, à-peu-près comme les *pontons* à la suite des armées, divisés en trois, quatre parties, ou plus, et que l'on charge sur des chariots

[1] *Heyn. Opuscul. academ.* VI, pag. 359-360. = [2] *Strab.* lib. XI, pag. 493, fin. = [3] *Diod. Sic.* II, §. 16.

stations ‹1›, et descendirent ensuite le fleuve jusqu'à Babylone : les seconds furent construits avec les cyprès des jardins et des bois sacrés ; car le bois de charpente * est très-rare en Babylonie, et peu abondant chez les Cossæens et quelques autres peuples [voisins]. PAGE 741.

* Ὕλη · suprà, pag. 167.

Alexandre donnoit pour prétexte de cette guerre, ajoute Aristobule, que les Arabes, seuls entre tous les peuples, ne lui avoient pas envoyé de députés : mais la véritable cause étoit son ambition, qui le portoit à se rendre maître de tout.

En outre, comme il avoit appris qu'ils n'adoroient que deux divinités, Jupiter et le Soleil ‹2›, qui procurent aux hommes les

séparés. On peut en avoir une idée par la figure qu'on trouve dans Scheffer, qui, du reste, a confondu le sens des deux expressions de Strabon [1].

‹1› Le grec porte *κομισθέντα εἰς Θάψακον*, ΣΤΑΔΙΟΙΣ ἙΠΤΑ΄. Cette leçon est absurde.

M. Gossellin a pensé qu'on devoit lire *1700 stades*, c'est-à-dire (*α̅*) *σταδίοις* (*καὶ*) *ἑπτα* (*κοσίοις*), d'après cette considération que les 4° 10′, ou 2983 ½ stades, qui, dans la carte de Ptolémée, séparent Thapsaque de la partie la plus orientale de la Méditerranée, doivent être réduits, selon la méthode de M. Gossellin, à 2° 58′ 34″, valant, sous le 36.e parallèle, 1685 stades de 700 au degré [2] ; et ce qui rend cette correction assez probable, c'est que les copistes très-souvent oublient le chiffre 1000 et confondent les *unités* avec les *centaines* [3], par suite des abréviations ; car *ἑπτακοσίοις* s'écrit *ἑπτακοσ*.

M. Forster, dans sa dissertation jointe à la traduction Anglaise de l'Expédition des Dix mille par Xénophon, lit, à la place de *σταδίοις*, stades, *σταθμοῖς*, stathmes ; et cette correction est très-simple et très-naturelle, parce que la confusion des deux mots n'est pas sans exemple [4].

La distance moyenne de plusieurs des points de la Méditerranée, d'où les bâtimens démontés doivent avoir été expédiés, est d'environ 65 à 70 lieues : c'est donc 9 à 10 lieues par *stathme* ou *jour de marche*, &c.

Xénophon, il est vrai, compte *12 stathmes* entre *Myriandrus* et Thapsaque [5] ; mais comme le stathme n'est autre chose que la *journée de marche* [6], l'espace que ce mot désigne est en raison de la vîtesse de celui qui le parcourt : or il s'agit, dans Xénophon, de la marche d'une armée avec tous ses bagages ; dans Strabon, au contraire, de celle des chameaux qui transportèrent les bateaux avec une rapidité proportionnée à l'impatience d'Alexandre. Les stathmes furent alors sans doute plus longs : c'est ainsi que Strabon parle ailleurs de stathmes de 400 et même de 600 stades chacun [7].

J'ai suivi, dans ma traduction, le sens de la correction de Forster.

‹2› Arrien, qui donne beaucoup de détails à ce sujet, dit que ces deux divinités étoient

[1] *Scheffer, De militiâ naval.* lib. I, cap. 4. = [2] *Recherches*, tom. II, pag. 97, not. = [3] *Coray sur Strabon*, tom. I, pag. 406 de la traduction ; *infrà*, pag. 198, not. 3. = [4] *D'Orvill.* ad *Chariton.* pag. 100. = [5] *Xenoph. Anab.* I, 4, med. = [6] *Wessel.* ad *Diod. Sic.* tom. II, pag. 381. = [7] *Strab.* XV, pag. 722, B.

PAGE 741. choses les plus nécessaires à la vie, il imagina qu'il pourroit devenir pour ces peuples une troisième divinité, si, après les avoir vaincus, il leur rendoit l'indépendance dont ils n'avoient cessé de jouir. Voilà quelles furent les dispositions d'Alexandre à l'égard des canaux : il fit aussi fouiller <1> les tombeaux des rois, dont la plupart étoient construits dans les lacs.

§. IX.
Épanchement des eaux de l'Euphrate.

ÉRATOSTHÈNE, faisant mention des lacs qui sont près de l'Arabie, dit que l'eau, privée de débouchés, s'ouvre des issues sous terre; et que, portée ainsi jusqu'aux Cœlé-Syriens <2>, elle ressort pour former les torrens * qui produisent, vers *Rhinocolura* et le mont *Casius* <3>, les lacs qu'on trouve en cet endroit, ainsi que les *Barathra* <4>. J'ignore si cela est probable :

* Littér. *fleuves.*

le Ciel et *Bacchus* [1]. Voyez une note de M. de Sainte-Croix [2].

<1> Le mot *σκευωρεῖσθαι*, dont se sert ici Strabon, n'est pas clair : aussi les interprètes l'ont-ils diversement entendu ; l'ancienne version le traduit par *reportare*, Xylander par *refodire*, et Buonaccioli par *rifecere* : il faut, pour se décider, un motif indépendant de ce mot; et il n'en existe point, parce que Strabon est le seul auteur qui rapporte cette circonstance. Je me suis décidé pour le sens de *fouiller*, qui m'a paru appuyé par une phrase parallèle de Strabon : *Θαυμάζοντες τὴν κατασκευὴν, οὐδένα τάφον* ἈΣΚΕΥΩ'ΡΗΤΟΝ *εἴασαν* [3]. Ajoutez ce passage : *Καὶ ἄλλοι τόποι διασημαίνουσιν ὑπὸ τούτων σκευωρηθέντες τῶν ἀνδρῶν* [4]. *Σκευωρεῖσθαι* a encore, je pense, le sens de *fouiller* dans Plutarque : *Σκευωρούμενοι καὶ καθαίροντες τὸ χωρίον* [5] · et c'est pour cela que cet auteur désigne les *fossoyeurs* sous le nom de *οἱ σκευωρούμενοι* [6].

<2> Le nom de *Cœlé-Syrie* ou *Syrie-Creuse*, qui se donnoit proprement au canton situé entre le Liban et l'Antiliban [7], s'étendoit encore à la partie de la Syrie voisine de l'Ægypte et de l'Arabie ; et c'est en ce sens que Strabon parle ici des *Cœlé-Syriens :* ainsi Diodore de Sicile : *ἕως τῆς* ἸΌΠΠΗΣ *τῆς ἐν τῇ Κοίλῃ Συρίᾳ* [8] · Polybe [9], *ἣ κεῖται μετὰ Ῥινοκόρουρα, πρώτη τῶν κατὰ τὴν Κοίλην Συρίαν πόλεων* · Josèphe, *ἐν Σκυθοπόλει τῆς Κοίλης Συρίας* [10] · Appien [11], &c.

J'en fais la remarque, parce que la confusion des deux acceptions du nom de *Cœlé-Syrie* a entraîné Strabon dans des méprises singulières, que je releverai successivement.

<3> *Rhinocolura* paroît être el-Arish. — Le mont *Casius* conserve le nom d'el-Kas; il est près de Sébaki Bardoil, l'ancien lac *Sirbonis.* G.

<4> J'ai conservé le nom Grec *Βάραθρα [gouffres]*, parce qu'il étoit, à ce qu'il paroît devenu un nom propre : *ἕλη, ἅ τινες Βάραθρα καλοῦσιν* [12] · — *οἰκείας ἔτυχε προσηγορίας, ὀνομα-*

[1] *Arrian. Anab.* VII, §. 20, init. = [2] *Examen* &c. pag. 486. = [3] *Strab.* VIII, pag. 381, fin. = [4] *Idem,* IX, pag. 421, A. = [5] *Plut. in Camillo*, §. 32. = [6] Idem, *in Sympos.* pag. 581, tom. VIII, edit. Reisk. = [7] *Strab.* XVI, pag. 756, B. — *Infrà*, pag. 754, D, du texte. = [8] *Diod. Sic.* I, §. 30. — *Cf.* XVIII, §. 6. = [9] *Polyb.* V, 80, §. 2. = [10] *Joseph. Ant. Jud.* XIII, 13, §. 2. = [11] *Appian. Bell. Syr.* §. 5, 53, fin. = [12] *Strab.* XVII, pag. 802, fin.

car

car les épanchemens de l'Euphrate, qui forment les lacs et les marais près de l'Arabie, ont lieu non loin de la mer des Perses *; et l'intervalle qui les en sépare, n'est ni large, ni formé d'un terrain pierreux : il est donc vraisemblable que les eaux doivent se frayer de ce côté une issue jusqu'à la mer, soit sous terre, soit à la surface, plutôt que de parcourir 6000 stades et plus <1> à travers un pays aussi aride <2>; sur-tout quand on voit que des montagnes, telles que le Liban, l'Antiliban et le *Casius*, sont placées sur la route qu'il leur faut parcourir <3>. PAGE 741. PAGE 742.

* Le golfe Persique.

VOILÀ ce que disent [Aristobule et Ératosthène]: mais Polyclite prétend que l'Euphrate ne se déborde pas; par la raison, dit-il, que ce fleuve coule à travers de vastes plaines, tandis

§. X. Opinion de Polyclyte sur l'Euphrate, examinée.

θέντα Βάραθρα [1] · — καθ' ἥν ἐστι τὰ καλούμενα Βάραθρα [2], &c.

<1> Ces 6000 stades de 700 au degré, ou les 171 lieues ½ qu'ils représentent, sont à très-peu-près la distance connue du lac *Sirbonis* aux marais de la Babylonie. G.

<2> *Διανύειν* [scil. *ὁδὸν*] *ἄνυδρον καὶ ξηρὰν* ΟΥ'ΤΩ. J'ai traduit d'après cette leçon ; un manuscrit donne *οὖσαν* à la place de *οὕτω*, et M. Tzschucke a reçu cette leçon : il m'a semblé que *οὕτω* rend la phrase plus vive et le sens plus net ; cet adverbe est souvent employé d'une manière absolue : *οὐ γὰρ εἰκὸς τὰ ἔνδοξα οὕτω, καὶ τύφου πλήρη, μὴ πεπύσθαι* [3] · — *τόν τε ἐπιπολὺ οὕτως ἐκτοπισμὸν ἀπὸ τῆς θαλάττης* [4] · — *ἰσθμοῖς διειργόμενον οὕτω στενοῖς* [5].

<3> Voici une des méprises dont je parlois tout-à-l'heure [6]. Strabon a confondu les objets et mal saisi la pensée d'Ératosthène.

Celui-ci avoit dit que le *trop plein* des eaux de l'Euphrate s'infiltre dans les terres et reparoît sous la forme des torrens qui se montrent vers *Rhinocolura en Cœlé-Syrie*, et *vers le mont Casius* [celui qui est voisin de l'Ægypte].

Strabon observe, avec raison, que la longueur et la nature de la route s'opposent à une telle hypothèse : mais bientôt, trompé par les mots *Cœlé-Syrie* et *Casius*, il oublie qu'il s'agit ici du *Casius d'Ægypte* et du canton limitrophe de l'Ægypte, dit improprement *Cœlé-Syrie* ; il transporte le premier nom à la *Cœlé-Syrie du Liban*, et le second au *mont Casius près de Séleucie et d'Antioche*, et il ajoute que *les eaux de l'Euphrate auroient*, dans l'idée d'Ératosthène, *à traverser le Liban, l'Antiliban et le Casius* [de Syrie], tandis qu'Ératosthène n'avoit dit et pu dire rien de pareil. L'hypothèse de celui-ci n'étoit qu'invraisemblable ; mais Strabon la rend absurde.

Cette méprise est d'autant plus singulière, que le nom de la ville de *Rhinocolura* auroit dû nécessairement avertir Strabon du sens dans lequel Ératosthène prenoit les mots *Casius* et *Cœlé-Syrie*.

[1] *Diod. Sic.* I, §. 30; XX, §. 74. = [2] *Idem*, XVI, pag. 534, D. — Cf. *Polyb.* V, 80, §. 2, Schw = [3] *Strab.* XV, pag. 688, B. = [4] *Id.* I, pag. 50, B. = [5] *Id.* I, pag. 5, B. = [6] *Suprà*, pag. 176, not. 2.

Page 742. que les montagnes [dont il tire ses eaux] sont, les unes, éloignées de 2000 stades; les autres, celles des Cossæens, éloignées d'à peine 1000 stades, mais peu élevées et chargées d'une petite quantité de neige, dont la fonte ne doit s'opérer que lentement, parce que la partie la plus haute de ces montagnes se trouve dans les régions septentrionales, au-dessus d'Ecbatane ‹1›, et qu'à mesure qu'elles s'avancent vers le midi, elles s'écartent, s'étendent et s'abaissent considérablement. D'ailleurs le Tigre reçoit la plus grande partie des eaux [qui en descendent].

Cette dernière proposition est évidemment absurde : car le Tigre coule à travers les mêmes plaines que l'Euphrate ; et les hautes montagnes qui [selon Polyclite] causent les inondations, n'ont pas non plus la même hauteur par-tout : plus élevées vers le nord, elles acquièrent de l'étendue et s'abaissent ‹2› vers le midi. D'ailleurs on juge de la quantité des neiges, non-seulement d'après l'élévation [des montagnes], mais encore d'après leur exposition ‹3› ; la même montagne sera couverte de plus de neiges, et les neiges subsisteront plus long-temps à la partie septentrionale qu'à la partie méridionale. Or le Tigre, qui prend sa source dans la région la plus méridionale de l'Arménie voisine de la Babylonie, ne peut recevoir beaucoup d'eau par la fonte des neiges, vu qu'il descend du revers austral ; conséquemment il devroit moins se déborder : tandis que l'Euphrate reçoit les eaux des deux versans, non d'un seul groupe, mais d'un grand nombre

‹1› Il pourroit être ici question des montagnes situées au-dessus d'Hamédan, et qui se détachent du *Taurus*. G.

‹2› Cette idée est exprimée par le seul mot *πλατυνόμενα* opposé à *ἐξηρμένα*. Il signifie la même chose que plus haut *πλατυνόμενα ταπεινοῦσθαι*. A partir du point culminant de tout système de montagnes, les grandes sommités diminuent en nombre et en hauteur ; le pays montagneux acquiert plus d'étendue en largeur, forme des plateaux, puis des collines, et finit par se confondre avec la plaine.

‹3› En grec, *τοῖς κλίμασι*. Ce mot signifie ici *exposition du flanc de la montagne :* de même, *καταβαίνοντι δ' εἰς τὰς ὑπωρείας· ἀρκτικώτερα μὲν ἐστι* ΚΛΙΜΑΤΑ, *ἡμερώτερα δέ*[1] : et *ἐκ τοῦ δειλινοῦ κλίματος οἰκεῖον τοῖς κατοικοῦσιν*[2].

[1] *Strab.* XI, pag. 506, B. = [2] *Idem*, IX, pag. 415, D.

de montagnes, comme nous l'avons fait voir dans la description de l'Arménie : il faut ajouter à cela la longueur de la route que ce fleuve parcourt; d'abord, dans la grande et dans la petite Arménie; ensuite, à partir de ce dernier pays et de la Cappadoce *, jusqu'à Thapsaque, après avoir franchi le *Taurus* et servi de limite entre la Syrie inférieure et la Mésopotamie <1>; enfin, dans le reste de son cours, jusqu'à Babylone et jusqu'à son embouchure; route, en tout, de 36,000 stades. Voilà ce que j'avois à dire concernant les canaux [de la Babylonie].

Page 742.

* *Cf.* XI, *p. 521* A et *527* B. Traduct. t. IV, part. I, *p. 300* et *319*.

§. XI.
Productions de la Babylonie.

Le sol y est plus fertile en orge que dans aucun autre pays; car on dit qu'il rend trois cents pour un [a] : le palmier fournit à lui seul le reste [des choses nécessaires], puisqu'on en tire du pain, du vin, une sorte de boisson acide *, du miel et de la farine <2> ; on en fait toute sorte d'ouvrages nattés <3> : les forgerons brûlent les noyaux des dattes, au lieu de charbon; et, macérés dans l'eau, ces noyaux servent à nourrir les bœufs et les moutons qu'on veut engraisser <4>. On dit même qu'il existe une chanson

[a] *Cf.* Herodot. I, §. 193.

* Littéralement, *du vinaigre.*

<1> Ἡ *κάτω Συρία*, c'est-à-dire, la partie septentrionale de la Syrie.

<2> Sur les diverses propriétés du palmier *[Phœnix dactylifera]*, il faut voir l'article de M. Savigny dans l'Encyclopédie [1], et les intéressans détails donnés par M. Desfontaines [2] et par M. Macdonald Kinneir [3].

<3> Les feuilles longues et souples du palmier sont tressées en nattes et en paniers [4].

<4> Dans le texte : *βρεχόμενοι δὲ τοῖς* ΣΙΤΙΖΟΜΕΝΟΙΣ *εἰς τροφὴν βουσὶ καὶ προβάτοις*. Les interprètes ont tous passé *σιτιζομένοις*, comme si ce mot n'étoit qu'un synonyme de *εἰς τροφήν*. Mais *σιτίζεσθαι* pourroit avoir ici le sens de *σιτεύεσθαι*, *engraisser :* on sait par Mœris l'Atticiste, que les Attiques eux-mêmes lui donnoient le sens de *ψωμίζειν* [5], qui est proprement *gaver* les animaux ; on en a un exemple dans Xénophon [6] : de là à l'idée d'*engraisser* il n'y a pas loin ; aussi, dans les écrivains postérieurs, on trouve *σιτιστός* au lieu de *σιτευτός* : conséquemment *σιτίζειν* a pu signifier *σιτεύειν*. Exemples : ΣΙΤΙΣΤΟΥΣ *δὲ βόας δέκα καὶ νομάδας βόας, καὶ σιτιστοὺς ἄρνας ἑκατόν* [7], où *σιτιστοὶ βόες*, c'est-à-dire *altiles boves*, est opposé à *νομάδες*. — *Οἱ ταῦροί μου, καὶ τὰ* ΣΙΤΙΣΤΑ *τεθυμένα καὶ πάντα ἕτοιμα* [8].

Dans les environs de Basra, le noyau *pilé* des dattes sert à la nourriture de divers

[1] *Encyclop. méth. Dict. de botan.* IV, part. II, pag. 712. = [2] *Flora Atlant.* II, pag. 443, suiv. = [3] *Mem. of the Pers. Emp.* pag. 240. = [4] *Descript. du pachal. de Bagdad*, pag. 33. = [5] *Mœris Attic.* pag. 360. = [6] *Xenoph. Sympos.* IV, §. 9. = [7] *Joseph. Ant. Jud.* VIII, 2, §. 4. = [8] *Matth.* XXII, v. 4.

PAGE 742. Persane dans laquelle les propriétés utiles du palmier sont portées au nombre de trois cent soixante ‹1›. On ne se sert en grande partie que de l'huile tirée du sésame [a], plante assez rare dans PAGE 743. les autres pays.

[a] *Cf.* Herodot. I, §. 193.

§. XII. Asphalte et naphte.

LA Babylonie produit aussi beaucoup d'asphalte. Ératosthène donne sur cette substance les détails suivans :

« L'asphalte [b] liquide, appelé *naphte*, se trouve dans la Susiane*; » l'asphalte sec, susceptible de consistance, vient dans la Baby- » lonie* : la source d'où on le tire est près de l'Euphrate ‹2›; » quand ce fleuve se gonfle lors de la fonte des neiges, elle se » gonfle également, et se déborde dans le fleuve, où l'asphalte » s'agglomère en gros morceaux qui servent pour la bâtisse en » briques cuites. D'autres prétendent qu'on trouve aussi l'asphalte

[b] *Cf.* Bochart, Geogr. S. I, II.

* Le Khos-istan.

* L'Irak-Arabi.

animaux domestiques, et particulièrement à celle du chameau [1] : la même chose a lieu en Afrique, sur la côte de la Méditerranée, selon M. Desfontaines: *Nuclei demum*, dit ce savant, *licèt cornei et durissimi, non rejiciuntur: triturati aut AQUÂ PER PLURES DIES CONTINUOS EMOLLITI, ovibus et camelis alimentum præbent salubre nec injucundum* [2].

‹1› Cette particularité est aussi rapportée par Plutarque [3].

Je ne sais s'il existe maintenant rien de pareil dans la littérature Persane. M. Macdonald Kinneir, en parlant de l'utilité du palmier, ajoute : *et l'on peut, dit-on, l'appliquer à trois cent soixante différens usages* [and may be applied, it is said, to three hundred and sixty different uses [4]]; mais je ne déciderai point s'il a suivi en ceci une opinion vulgaire encore subsistante en Orient, ou s'il a fait une allusion détournée aux passages de Strabon et de Plutarque.

Quoi qu'il en soit, l'enthousiasme des Orientaux modernes pour cet arbre paroît encore aussi vif; on en juge par ces paroles de Kaswini : « Cet arbre *béni* ne se trouve » que dans les pays où l'on professe l'isla- » misme. Le Prophète a dit : *Honorez le » palmier, il est votre tante paternelle* (le pal- » mier est féminin en arabe); et il lui a donné » ce nom, parce qu'il a été formé du reste » du limon dont Adam fut créé [5]. »

‹2› J'ai lu avec M. Tzschucke, *ταύτης δ' ἐστὶν ἡ πηγὴ τοῦ* ΕΥ'ΦΡΑ'ΤΟΥ *πλησίον*, au lieu de *τοῦ Νάφθα*, qui ne fait point de sens.

Il me paroît certain qu'Ératosthène parle des sources d'asphalte qui étoient à *Is* sur l'Euphrate, et qui avoient servi pour les murs de l'antique Babylone [6] : ce lieu existe maintenant sous le nom de *Hit* [7], village situé sur le bord de l'Euphrate, à 27 heures au nord-ouest de Bagdad [8], et où l'on trouve encore d'abondantes sources d'asphalte noir [9].

[1] *Descript. du pachal. de Bagdad*, pag. 32-33. = [2] *Desfontaines, Flora Atlant.* II, pag. 444. = [3] *Plut. Sympos.* VIII, 4, pag. 724, E. = [4] Pag. 240. = [5] *Extr. de Kaswini, trad. par M. de Chezy*, dans la *Chrestom. Arabe de M. de Sacy*, III, pag. 378. = [6] *Herodot.* I, §. 179, fin. = [7] *Rennell's G. S. of H.* pag. 350. = [8] *Macdon. Kinneir*, pag. 267. = [9] *Idem*, pag. 39. — *Niebuhr, Voyage en Arabie*, pag. 273.

» liquide dans la Babylonie. Quant au solide, j'ai dit combien PAGE 743.
» il est utile, sur-tout d'après le mode de bâtir * : on ajoute que
» des bateaux, formés d'un tissu [de joncs], acquièrent la solidité
» nécessaire <1>, lorsqu'on les enduit de cette substance. L'asphalte
» liquide, appelé *naphte*, jouit de cette propriété singulière, que,
» quand on l'approche du feu <2>, il l'attire[a]; et si vous approchez
» du feu un corps simplement enduit de cette substance, il s'en-
» flamme. Bien loin que l'eau puisse alors éteindre le feu, elle ne
» fait qu'en augmenter la violence, à moins que la quantité d'eau ne
» soit très-considérable ; mais la boue, le vinaigre, l'alun, la glu,
» l'étouffent et l'éteignent. On prétend qu'Alexandre, pour en faire
» l'expérience, ayant ordonné de verser de cet asphalte dans une
» baignoire où étoit un enfant, fit approcher une lumière : aussitôt
» l'enfant fut entouré de flammes; il auroit péri, si les assistans ne
» fussent parvenus, à force d'eau, à surmonter la violence du feu[b]. »

* *Suprà*, pag. 163, 167.

[a] Vales. ad Amm. Marcell. pag. 266, ed. 1636.

[b] *Cf.* Plut. in Alexandr. S. 35.

Selon Posidonius, les sources de naphte dans la Babylonie en fournissent de deux espèces; l'un blanc, l'autre noir: le premier, c'est-à-dire, le blanc, est un soufre liquide; c'est celui qui attire la flamme: le second, qui est l'asphalte liquide, sert pour les lampes, au lieu d'huile <3>.

<1> Les bateaux qui descendent l'Euphrate, sont encore maintenant enduits extérieurement avec de l'asphalte [1]. Il est remarquable que la construction de ces bateaux est semblable [2] à celle dont Hérodote a fait la description [3].

Les bateaux dont parle Strabon, sont de l'espèce de ceux que les auteurs Latins appellent *vitilia navigia*, dont on se servoit dans la Grande-Bretagne : ceux-ci étoient revêtus extérieurement de cuir [4].

<2> Προσαφθεὶς πῦρ ὁ νάφθης. Un manuscrit et l'*ÉPITOMÉ* portent προσαχθείς : c'est la vraie leçon ; ainsi plus bas, προσαγάγῃς — προσαγαγεῖν. M. Coray l'a reçue en citant ce passage dans ses notes sur Plutarque [5].

<3> Ποσειδώνιος δέ φησι τοῦ ἐν τῇ Βαβυλωνίᾳ νάφθα τὰς πηγάς, τὰς μὲν εἶναι λευκοῦ, τὰς δὲ μέλανος· τούτων δὲ τὰς μὲν εἶναι θείου ὑγροῦ, λέγω δὴ τὰς τοῦ λευκοῦ — τὰς δὲ τοῦ μέλανος, ἀσφάλτου ὑγρᾶς. M. Schneider, qui a recueilli tout ce passage dans ses *Eclogæ physicæ*, pense qu'il manque devant ὑγρᾶς un mot qui réponde à θείου du premier membre. Quiconque jettera les yeux sur le texte, ponctué comme ci-dessus,

[1] *Macd. Kinneir*, pag. 39. = [2] *Idem*, pag. 281. = [3] *Herodot.* I, S. 194. = [4] *Plin.* IV, c. 16; VII, c. 56. — *Cæsar. Bell. civ.* I, c. 94. — *Isidor. Orig.* XIX, c. 1. = [5] *In Alex. Vit.* tom. IV, pag. 432.

PAGE 743.
§. XIII.
Séleucie et Ctésiphon.

LA métropole de l'Assyrie étoit autrefois Babylone ‹1›; c'est maintenant Séleucie ‹2› dite *sur le Tigre*. Près de cette ville, se trouve un gros bourg appelé *Ctésiphon* ‹3›, que les rois Parthes ont choisi pour leur séjour d'hiver*, voulant épargner aux Séleuciens l'embarras de loger le corps de soldats Scythes [qui les accompagne][a]. Aussi Ctésiphon doit être regardé comme une ville Parthe plutôt que comme un bourg, si l'on a égard du moins à ses ressources, à la grande population qu'il peut contenir, et si l'on considère que les Parthes y ont fait exécuter tous les travaux ‹4›, et réuni tant les objets de commerce que les divers genres d'industrie qui leur étoient nécessaires ; car c'est là que ces souverains passent l'hiver, à cause de la douceur du climat : l'été, ils demeurent à Ecbatane et dans l'Hyrcanie ‹5›, entraînés par l'antique renommée de ces lieux *.

* *Suprà*, traduct. Franç. tom. IV, part. I, *pag. 301.*

[a] *Cf.* Gibbon, Décadence &c. tom. II, p. 36.

* *Voyez* tom. IV, part. I, *p. 306-311.*

sera, je crois, convaincu qu'il n'y manque rien [1]. Les gens du pays s'éclairent encore maintenant avec l'asphalte liquide ou pétrole [2]. L'asphalte blanc éclaire mieux et sent moins mauvais que l'autre [3]. Du reste, il ne contient pas un atome de soufre, et ne diffère de l'autre qu'en ce qu'il est extrêmement pur.

‹1› J'ai dit que l'on trouvoit les ruines de Babylone près du village de Helleh, et que ces ruines conservent encore le nom de Babil. G.

‹2› Al-Modaïn, ou les deux villes. G.

‹3› Quoi qu'en dise M. de Sainte-Croix [4], Ctésiphon, dont le nom est grec, fut fondé par des Grecs. Polybe en fait mention [5]; en sorte que dans la phrase de Pline, *Ctesiphontem condidere Parthi* [6], et dans celle d'Ammien Marcellin, *Ctesiphon, quem Vardanes instituit* [7], les mots *condidere* et *instituit* doivent se prendre, comme le *κτίζειν* des Grecs, pour *amplifier*, *agrandir*, et non *fonder*. M. DU THEIL.

— Ctésiphon étoit sur la rive gauche du Tigre, vis-à-vis Séleucie. Ces deux villes forment l'Al-Modaïn moderne. G.

‹4› Τὴν κατασκευήν. Ce mot s'entend ici des travaux publics exécutés à Ctésiphon ; ce même sens se trouve en d'autres endroits: *ἔστι δὲ πρὸς τῇ ἄλλῃ* ΚΑΤΑΣΚΕΥΗ͂Ι *τῆς πόλεως καὶ λιμὴν κλειστός* [8] · — et *λιμέσι δὲ καὶ ὁδοῖς καὶ τείχεσι καὶ ἄλλῃ κατασκευῇ πολὺ διαφέρει* [9].

‹5› Strabon veut parler, je pense, d'*Hecatompylos*, qu'il appelle ailleurs *βασίλειον τῶν Παρθυαίων* [10], et qui partageoit avec Ecbatane l'honneur d'être la résidence d'été des rois Parthes [11] : il a pris le mot *Hyrcanie* dans une acception assez étendue ; le mot propre eût été *Parthyée.*

Dans les différentes occasions où Strabon

[1] *Eclog. phys.* pag. 161, et *Observat.* pag. 93. = [2] *Olivier, Voyage en Perse*, II, pag. 375. — *Niebuhr*, pag. 273. = [3] *Macdon. Kinneir*, pag. 39. = [4] *Acad. Inscript.* tom. L, *Mém.* pag. 93. = [5] *Polyb.* V, 44, §. 4. = [6] *Plin.* VI, c. 26. = [7] *Amm. Marc.* XV, §. 9. = [8] *Strab.* XIV, pag. 636, B. = [9] *Idem*, pag. 652, B. = [10] *Idem*, XI, pag. 514, D. = [11] *Athen.* XII, pag. 573, f.

Comme le pays se nomme *Babylonie*, on appelle également *Babyloniens* ceux qui en sont natifs ; dénomination qui se tire, non de la ville [de Babylone], mais du pays : quant aux gens de Séleucie, quoique nés dans cette ville, on les nomme plutôt [Babyloniens que Séleuciens] ; témoin Diogène le philosophe stoïcien ‹1›.

PAGE 743.

PAGE 744.

§. XIV. *Artemita*, Sitacène, &c.

A 500 stades de Séleucie, en allant presque toujours à l'orient, on trouve une autre ville remarquable, nommée *Artemita* ‹2›. Dans la même direction est la Sitacène *, pays fort bon et très-étendu, situé entre Babylone et la Susiane ; en sorte que ceux

* *Voyez* tom. IV, part. 1, pag. 294.

a parlé de la résidence d'été de ces rois, il n'a nommé qu'Ecbatane [1] ; il en est de même de Libanius [2].

‹1› Il y a dans cette phrase beaucoup d'obscurité : ἀπὸ δὲ τῆς Σελευκείας ἧττον, κἂν ἐκεῖθεν ὦσι, καθάπερ Διογένη τὸν στωϊκὸν φιλόσοφον. Les versions Latines et Italiennes ne sont pas beaucoup plus claires. Strabon a voulu dire, ce me semble, que les gens de Séleucie portoient le nom de *Séleuciens moins que celui de Babyloniens*, ou qu'ils prenoient leur nom *moins fréquemment* de Séleucie que de la Babylonie; et en effet, *Diogène le stoïcien*, selon Diogène de Laërte, étoit appelé *Babylonien*, à cause du voisinage de Babylone et de Séleucie [3] : le nom de *Babylonien* lui est encore donné par Cicéron [4], Quintilien [5], &c.

On voit donc que la tournure un peu trop concise de Strabon, ἀπὸ δὲ τῆς Σελευκείας ἧττον, κἂν ἐκεῖθεν ὦσι κ. τ. λ. revient à ceci : τοὺς δὲ ἄνδρας τοὺς ἐκ Σελευκείας ἧττον καλοῦμεν Σελευκέας ἀπὸ Σελευκείας, κἂν ἐκεῖθεν ὦσι, ἢ Βαβυλωνίους ἀπὸ τῆς χώρας, καθάπερ Διογένη τὸν στωϊκὸν φιλόσοφον.

‹2› D'Anville place *Artemita* à *Descura*, sur la *Diala* [6]. M. Macdonald Kinneir, qui n'a point vu de ruines en cet endroit, reporte *Artemita* vers *Kesre-Shirin* sur la branche orientale de la *Diala*, à 120 milles (anglais) de Bagdad ; mais il reconnoît lui-même que les mesures anciennes sont beaucoup trop courtes pour cette distance [7] : les 500 stades de Strabon, divisés par sept, selon une proportion assez communément employée en Orient, entre le stade et le mille, donnent 71 $\frac{3}{7}$ milles ; ce qui revient juste aux 71 milles que marque la Table de Peutinger [8]. Cette distance, plus grande que celle qui résulte des 16 schœnes d'Isidore de Charax [9], ne vaut au plus que 60′ de l'échelle des latitudes ; tandis que l'intervalle entre *Kesre-Shirin* et Séleucie est au moins de 1° 35′. Nous croyons qu'il faut revenir à l'opinion de d'Anville.

[1] *Cf.* traduct. Franç. tom. IV, part. 1, pag. 306 et 311. = [2] *Liban. Orat. VI*, in initio. = [3] *Diog. Laërt.* VI, §. 81. — *Cf.* VII, §. 39, 65. = [4] *Cicer. de Nat. Deor.* I, §. 15. = [5] *Quinct.* I, §. 1. = [6] *Euphr. et Tigre*, pag. 105-106. = [7] *Macd. Kinn.* pag. 283-284. = [8] Segm. XI, F. = [9] *In Stathm. Parth.* pag. 5, tom. II, *Geogr. min.*

Page 744. qui vont de Babylone à Suses <1>, font toute la route à travers ce pays. Les chemins qui conduisent de Suses dans l'intérieur de la Perse par l'Uxie * <2>, et de la Perse dans celui de la Carmanie *, se dirigent aussi à l'orient.

* *Voyez* tom. IV, part. I, pag. 301.

* Le Kerman.

La Perse, dont l'étendue est considérable, enveloppe au nord la Carmanie ; elle est limitée par la Paraetacène et la Cossée, pays montagneux qui s'étendent jusqu'aux Pyles Caspiennes et sont habités par des peuples livrés au brigandage. A la Susiane <3> confine l'Élymaïde <4>, contrée également montueuse en grande partie, dont les habitans ont le même genre de vie, et qui est limitrophe des pays voisins du *Zagrium* et de la Médie <5>.

§. XV. Cossæens et Élymæens ; Paraetacéniens.

Quant aux Cossæens, ils sont armés d'arcs, pour la plupart (de même que les tribus montagnardes qui leur sont contiguës), et ne vivent que de pillage ; habitant un pays peu étendu et stérile, ils sont bien obligés de vivre aux dépens des autres : comme ils suivent tous le métier des armes, ils sont nécessairement devenus très-puissans ; aussi ont-ils fourni jusqu'à treize mille archers aux Élymæens, contre les Babyloniens et les Susiens *.

* *Suprà*, tom. IV, part. I, *pag. 311.*

* *Ibid.*

Les Paraetacéniens * s'occupent davantage de la culture des terres ; ce qui ne les empêche pas de se livrer aussi au brigandage.

<1> Suses conserve le nom de Sus, et n'est point Tuster ou Suster. *Voyez* mes Recherches, *tom. III, pag. 92.* G.

<2> L'Uxie, maintenant l'Asciac, fait partie du haut Khos-istan. G.

<3> Le texte porte ici, de même qu'à la page suivante, Σουσίς et non Σουσιανή ; mais ces différences peuvent ne point se faire sentir dans une traduction, quand on est sûr qu'elles ne proviennent que d'une certaine inconstance d'orthographe que Strabon, ainsi que d'autres auteurs, ne cherche nullement à éviter : ainsi, dans le même passage, on lit deux fois Ἐλυμάης ; à la page suivante, Ἐλυμαΐς ; et deux lignes auparavant, Ἐλυμαία ; ailleurs, on lit indifféremment Ἀντιόχεια et Ἀντιοχίς, Γορδυαία et Γορδυηνή, &c. Je pense que, dans Étienne de Byzance, il faut lire Ἐλυμαία χώρα Ἀσσυρίων, et non pas Ἔλυμαι, que tous les éditeurs ont laissé.

<4> La Paraetacène, la Cossée, l'Élymaïde, occupoient la partie montueuse de l'Irak-Adjami. G.

<5> La Médie s'étendoit en partie dans l'Irak-Adjami, et en partie dans le Kurdistan. — Le mont *Zagrius* est appelé Dag Aïaghi par les Turcs. G.

Les

Les Élymæens possèdent un pays plus étendu*, plus varié, que celui de ces peuples : toute la partie fertile a des laboureurs pour habitans : la partie montagneuse fournit des soldats, la plupart archers ; comme celle-ci est étendue, on en tire beaucoup de troupes ; aussi les rois du pays, se trouvant à la tête de forces considérables, refusent de se soumettre, comme les autres, au roi des Parthes ‹1›. Ils agissoient de même, autrefois, à l'égard des Macédoniens qui régnoient sur la Syrie ; et, lorsqu'Antiochus-le-Grand * entreprit de piller le temple de Bélus, les barbares des environs, sans aucun secours étranger, attaquèrent son armée et le tuèrent. Instruit par le malheur d'Antiochus, le roi Parthe ‹2›, long-temps après, entendant parler de la richesse de leurs temples, et voyant qu'ils refusoient de se soumettre, entra dans leur pays avec une armée nombreuse, prit le temple de Minerve et celui de Diane dit les *Azara* ‹3›, en enleva des richesses

PAGE 744.
* *Suprà*, tom. IV, part. I, *pag. 304.*

* 187 ans avant J. C. *Voyez* la note de Casaubon.

‹1› Il y a dans le grec : Καὶ ὁ βασιλεὺς αὐτῶν — οὐκ ἀξιοῖ τῷ ΤΩ͂Ν ΠΑΡΘΥΑΙΩΝ βασιλεῖ — ὑπήκοος εἶναι · ὁμοίως δὲ καὶ πρὸς τοὺς Μακεδόνας ὝΣΤΕΡΟΝ τοὺς τῆς Συρίας ἄρχοντας διέκειτο.

Ce passage offre une très-grande difficulté, en ce que Strabon, d'après le mot ὕστερον, semble placer la domination Macédonienne après celle des Parthes, dans l'ordre des temps ; ce qui ne sauroit être. Comme Strabon rapproche souvent les trois dominations successives des Perses, des Macédoniens et des Parthes [1], j'avois pensé qu'on pouvoit lire, τῷ τῶν ΠΕΡΣΩ͂Ν βασιλεῖ, au lieu de τῷ τῶν ΠΑΡΘΥΑΙΩΝ βασιλεῖ : mais, outre que ce changement est un peu considérable, il nécessiteroit aussi de changer ἀξιοῖ en ἠξίου. Il est évident que l'erreur repose entièrement sur le mot ὕστερον, qui fait tout l'embarras ; ou ce n'est qu'une interpolation qui s'est glissée dans le texte, analogue à celle de πρότερον dans un passage d'Isocrate [2] ; ou bien les copistes ont mis ὝΣτερον au lieu de ΠΡΌτερον. Je me décide d'autant plus volontiers pour cette dernière hypothèse, que j'ai signalé la même faute dans ce passage de l'Almageste de Ptolémée : Ἀλλὰ πάντοτε τὰς παρὰ τοῖς ἀνατολικωτέροις τῶν τηρησάντων ἀναγεγραμμένας ὥρας ὙΣτερίζούσας τῶν παρὰ τοῖς δυτικωτέροις [3] : il faut évidemment lire ΠΡΟτερίζούσας [4].

‹2› Mithridate fils de Phraate : cette expédition est de l'an 163 avant J. C. [5], c'est-à-dire qu'elle est postérieure de 124 ans à celle d'Antiochus.

‹3› Καὶ τὸ τῆς Ἀρτέμιδος ΤᾺ ἎΖΑΡΑ. Selon Casaubon, il faut lire τὰ Ζάρα, parce qu'Hésychius a dit, Ζαρῆτις, Ἄρτεμις Πέρσαι. Les savans sont tellement partagés sur l'étymologie de ce mot [6], que le plus

[1] *Strab.* XI, pag. 524, B, et 531, D. = [2] *Isocrat. Panegyr.* §. 18, *et ibi Mor.* = [3] *Ptolem. Almag.* I, 3, pag. 11, ed. Halma. = [4] *Journal des Savans d'Avril 1818*, pag. 205. = [5] *Vaillant. Annal. Arsacid.* tom. I, pag. 41. = [6] Conf. *Annot.* ad *Hesych.* voce Ζαρῆτις.

PAGE 744.

montant à dix mille talens, et prit Séleucie sur l'*Hedyphon*, grande ville qui s'appeloit auparavant *Soloce.*

On peut pénétrer commodément dans ce pays par trois passages : à partir, 1.° de la Médie et des cantons voisins du *Zagrium* *, par la Massabatique ; 2.° de la Susiane, par la Gabiane * (la Gabiane et la Massabatique sont deux provinces de l'Élymaïde, ainsi que la Corbiane) ; 3.° de la Perse. A l'Élymaïde confinent les Sagapéniens [a] et les Silacéniens, formant deux petits États.

* Sur ces routes, *voyez* Barbié, analyse de la carte des marches d'Alexandre, dans Sainte-Croix, Exam. pag. 815-816.

PAGE 745.

* *Suprà*, p. 524 du texte Grec ; tom. IV, part. 1, *p. 312* de la traduction.

[a] Fréret, Acad. Inscr. tom. VII, Mém. p. 439.

Tels sont tous les pays qui dominent à l'orient la Babylonie : nous avons dit que cette contrée avoit au nord la Médie et l'Arménie ; à l'occident, l'Adiabène et la Mésopotamie.

§. XVI.
Adiabène.

LA plus grande partie de l'Adiabène est un pays de plaine, qui appartient à la Babylonie, quoiqu'il ait un gouverneur particulier : il touche aussi en certains endroits à l'Arménie <1>. Les Mèdes, les Arméniens et les Babyloniens, les trois plus grandes nations de cette région [de l'Asie], avoient, dans l'origine, l'usage de se déclarer la guerre, en choisissant chacune l'occasion qui lui étoit favorable ; puis elles faisoient la paix : cet état de choses subsista jusqu'au temps de la domination des Parthes. Ceux-ci, à la vérité, ont subjugué les Mèdes et les Babyloniens, mais ils ne purent jamais soumettre les Arméniens ; et quoiqu'ils aient souvent fait des invasions dans leur pays, ils ne les réduisirent jamais entièrement : Tigrane, entre autres, sut leur résister avec courage,

sûr est de suivre l'orthographe de nos manuscrits telle qu'elle est : en conséquence, j'ai entendu le membre de phrase dans le sens de *καὶ τὸ τῆς Ἀρτέμιδος ἱερὸν τὰ Ἄζαρα* [*καλούμενον*].

<1> En rapprochant ce passage de ceux où Strabon parle de l'Adiabène [1], on voit qu'il entendoit par-là une partie du pays au-dessous des montagnes de l'Arménie, et au nord de Ninive, sur les deux rives du Tigre. D'autres auteurs ont pris ce mot dans un sens plus étendu, pour le pays au nord des deux *Zab*, d'où le nom d'*Adiabène* paroît être dérivé [2] : c'est en ce sens que l'*Adiabène* a pu être considérée comme la même chose que l'Assyrie propre.

[1] *Strab.* XI, 530, sub fin. ; XVI, 736, 739. = [2] *Amm. Marc.* XXIII, §. 6.

comme nous l'avons dit en parlant de l'Arménie <1>. Telle est l'Adiabène ; les habitans s'appellent *Adiabéniens* et *Saccopodes*. Avant de parler de la Mésopotamie, et des nations qui habitent vers le midi, nous exposerons en peu de mots ce qu'on raconte des usages des Assyriens <2>. PAGE 745.

Ces usages, semblables d'ailleurs à ceux des Perses, présentent toutefois ce point distinctif et particulier : trois hommes sages, établis chefs de chaque tribu, font venir, en présence du public, les filles en âge d'être mariées ; le crieur annonce aux prétendans le prix de chacune d'elles, en commençant toujours par celles qui ont le plus de valeur. Voilà comme les mariages se font.

Toutes les fois que deux époux ont eu commerce ensemble, ils brûlent, après leur lever, des parfums, chacun de son côté [a], et ils se lavent à la pointe du jour, avant de mettre la main sur aucun ustensile * <3> ; car il est d'usage de faire des ablutions après s'être livré à l'acte vénérien, comme après avoir touché un corps mort.

[a] Herodot. I, S. 198.

* Ἀγγεῖον.

C'est un usage, ordonné par je ne sais quel oracle, que toutes les femmes Babyloniennes doivent accorder leurs faveurs à un

<1> Ὡς ἐν τοῖς Ἀρμενιακοῖς εἴρηται. Cette expression a fait croire quelquefois [1] que Strabon avoit donné des mémoires particuliers sur l'Arménie. Mais je pense qu'il a voulu simplement rappeler ce que l'on trouve dans le XI.e livre [2]. M. DU THEIL.

Cette remarque est très-juste : il ne peut y avoir le moindre doute sur le sens de la phrase. C'est ainsi que, dans un autre endroit, εἴρηται δὲ καὶ τὰ περὶ τῆς Μηδείας ἐν τοῖς Μηδικοῖς [3] se rapporte à ce que l'auteur a dit de Médée en parlant de la Médie [4]. Cette locution est commune dans Strabon : εἴρηται signifie εἴρηται ἡμῖν ou εἰρήκαμεν.

<2> Presque tous ces détails sur les mœurs Babyloniennes sont pris dans Hérodote, qui les expose avec plus de netteté : cependant il y a quelques différences, qui prouvent que Strabon a puisé aussi à une autre source ; tels sont les détails qu'il donne sur la manière de marier les filles, et sur les différens tribunaux.

<3> Ceci est tiré presque littéralement d'Hérodote. M. Heyne conseille, avec raison, de changer la ponctuation, et de lire, ὁσάκις δ' ἂν μιχθῶσιν ἀλλήλοις, ἐπιθυμιάσαντες ἐξανίστανται ἑκάτεροι χωρίς [5] : cette ponctuation donne au sens une modification nécessaire ; peut-être faut-il lire ἐπιθυμιάσοντες au futur, à moins que le participe à l'aoriste n'ait ici un sens approchant de celui du futur, comme en d'autres endroits [6].

[1] Cf. *Indic. rerum ad calcem Strabonis*, voce *Armeniaca*. = [2] *Strab.* XI, pag. 532, A ; trad. tom. IV, part. I, pag. 336. = [3] *Idem*, pag. 531, D. = [4] *Idem*, pag. 526, B. = [5] *Heyne, in Comment. Gott.* tom. XVI, pag. 32. = [6] *Thucydid. Annot.* ad I, S. 140 ; II, S. 3. — *Zeun.* ad *Xenoph. de Provent.* IV, S. 22.

Page 745. étranger [a] : elles arrivent dans un lieu consacré à Vénus, accompagnées d'une nombreuse suite ‹1›; chacune d'elles porte une couronne de cordelettes. Le premier venu s'approche, jette sur les genoux [de celle qui lui plaît] autant d'argent qu'il le juge à propos ; et l'emmenant hors de l'enceinte sacrée, il obtient ses faveurs. Cet argent est regardé comme consacré à Vénus.

[a] Herodot. 1, §. 199.

Il y a trois tribunaux, composés, l'un, des hommes qui ont déjà passé l'âge de porter les armes ; l'autre, des personnes les plus distinguées ; le troisième, des vieillards ; sans compter un quatrième nommé par le roi. Le premier est chargé de marier
Page 746. les filles et de juger les causes d'adultère ; le second connoît des vols ; le troisième, des actes de violence.

On expose les malades dans les carrefours, et l'on s'informe des passans s'ils savent quelque remède à la maladie ; personne n'a la méchanceté de refuser ses conseils, lorsqu'il en a de salutaires à donner [b].

[b] Cf. Larcher sur Hérodot. tom. I, p. 521; Sprengel, Hist. de la méd. sect. 2, §. 26.

Ils portent une tunique de lin traînante et un surtout de laine blanche‹2›: leur chevelure est courte, et leur chaussure ressemble à une *embade* [c]. Chacun porte un cachet au doigt, et une canne, non simple et grossière, mais travaillée d'une manière remarquable, et surmontée d'une pomme, d'une rose, d'un lis ou de quelque chose de semblable. Ils se frottent d'huile de sésame.

[c] Cf. Larcher sur Hérodot. 1, §. 195.

‹1› Hérodote dit avec raison que les plus riches seules étoient suivies de ce cortége.

‹2› Le texte porte : *ἐσθὴς δ' αὐτοῖς ἐστὶ χιτὼν λινοῦς ποδήρης, καὶ ἐπενδύτης ἐρεοῦς, ἱμάτιον λευκόν* · et il s'ensuit que *ἱμάτιον λευκόν* est une apposition de *ἐπενδύτης ἐρεοῦς*. Hérodote, que Strabon copie presque littéralement, s'exprime ainsi : *Ἐσθῆτι δὲ τοιῇδε χρέωνται· κιθῶνι ποδηνεκέϊ λινέῳ· καὶ ἐπὶ τούτῳ ἄλλον εἰρίνεον κιθῶνα ἐπενδύνει· ΚΑῚ χλανίδιον λευκὸν περιβαλλόμενοι* [1] · et ce texte prouve que Strabon devoit écrire *καὶ ἱμάτιον λευκόν* : mais comme, une ligne après, il dit *κόμη μικρά*, au lieu de *κόμη οὐ μικρά* qu'il faudroit d'après Hérodote, on demeure incertain si Strabon s'est trompé en citant de mémoire, comme il l'a déjà fait en rapportant un de ces mêmes usages [2], ou s'il faut attribuer ces erreurs aux copistes ; et, dans cette incertitude, on ne doit rien changer.

[1] *Herodot.* 1, §. 195. = [2] *Suprà*, XI, pag. 532, D ; trad. Franç. part. 1, pag. 339, not. 2.

PAGE 746.

Leurs cérémonies funèbres et leur deuil ressemblent à ceux des Ægyptiens et de beaucoup d'autres peuples : ils enveloppent les morts avec de la cire, et les mettent dans du miel[a].

Il y a trois tribus <1> qui manquent de grains ; elles habitent dans des lieux marécageux, et se nourrissent de poissons[b], comme les Ichthyophages de la Gédrosie.

[a] Herodot. I, §. 198.

[b] *Id.* I, §. 200.

§. XVII. Mésopotamie. Disposition et mesures générales.

La Mésopotamie a été ainsi appelée à cause de sa disposition : nous avons dit qu'elle est renfermée entre l'Euphrate et le Tigre * ; que le Tigre baigne l'un de ses côtés, savoir, l'oriental ; que l'Euphrate baigne les deux autres, l'occidental et le méridional * ; enfin, qu'elle a au nord le *Taurus*, qui la sépare de l'Arménie **.

* *Suprà*, II, *p. 80*, C du texte.

* *Id. ibid.* et *p. 88*, D ; *89*, A.

** *Id.* XI, *p. 521*, A, B.

C'est vers les montagnes que les deux fleuves sont séparés par le plus grand intervalle. Il pourroit bien être égal à celui qui existe, selon Ératosthène *, entre Thapsaque <2>, où se trouvoit jadis le passage de l'Euphrate, et l'endroit où Alexandre traversa le Tigre * ; c'est-à-dire qu'il seroit de 2400 stades. La plus petite distance qui les sépare, environ à la hauteur de Babylone et de Séleucie, excède un peu 200 stades *.

* *Suprà*, II, *p. 79*, D, et de la traduct. Franç. tom. I, *p. 210* ; *et p. 90*, D, et de la trad. *p. 235*.

* Vers Mosul.

* *Suprà*, II, *p. 80*, D.

§. XVIII. Tigre : lac *Thonitis* : détails sur la Mésopotamie.

Le Tigre traverse le lac *Thonitis*, par le milieu, dans sa largeur : parvenu au bord opposé, il se précipite sous terre avec un grand bruit et un vent considérable. Après être demeuré invisible pendant long-temps, il reparoît non loin de la Gordyée. Telle est la rapidité avec laquelle il traverse le lac, selon Ératosthène, que, quoique les eaux de ce dernier soient saumâtres et nourrissent

<1> Le texte actuel de Strabon porte φρατρίαι. Deux manuscrits (dont le n.° 1393) donnent φατρίαι : ce qui conduit à πατριαί que donne le manuscrit de Moscou ; et c'est la vraie leçon, telle qu'on la trouve dans Hérodote.

<2> Thapsaque est connue sous le nom de el-Der, qui signifie la Porte ou le Passage. La distance de ce point à Mosul, en face de l'ancienne Ninive, prise en ligne droite sur les cartes de d'Anville, est de 2590 stades de 1111 $\frac{1}{9}$. G.

PAGE 746. peu de poissons ‹1›, elles deviennent courantes, douces et poissonneuses, dans la direction suivie par le fleuve.

Comme les deux fleuves qui forment la Mésopotamie ne se rapprochent que peu à peu ‹2›, ce pays se prolonge considérablement, et ressemble assez bien à un bateau *. L'Euphrate détermine la plus grande partie de sa circonférence : de Thapsaque à Babylone, Ératosthène * compte 4800 stades ‹3›, et il n'y en a pas moins de 2000 depuis le *Zeugma* ‹4› de la Commagène, où commence la Mésopotamie, jusqu'à Thapsaque.

PAGE 747.

* *Suprà*, II, *p. 79-80; de la trad. tom. I, p. 209-212.*

* *Suprà*, II, *p. 77-80; de la trad. tom. I, p. 205-211.*

§. XIX.

Mygdoniens ; Nisibe, Tigranocerte, &c.

LA région de la Mésopotamie qui s'étend le long des montagnes, est assez fertile : les peuples surnommés *Mygdoniens* par les Macédoniens, en habitent la partie voisine de l'Euphrate, et des deux *Zeugma*, savoir, le *Zeugma** actuel de la Commagène et l'ancien *Zeugma* de Thapsaque. Ils possèdent la ville de Nisibe ‹5›, nommée aussi *Antioche de Mygdonie* [a], au pied du mont

* Passage du fleuve.

[a] *Conf.* Plutarch. in Lucullo, p. 514, A. Julian. Orat. I, p. 27. Eunap. p. 138. Theodorit. H. E. II, 30, &c.

‹1› Le texte porte, *ὥστε ἀλμυρὰν αὐτὴν οὖσαν καὶ* ἌΝΙΧΘΥΝ : les interprètes entendent par ce mot, *sans poissons*, de même que l'Abréviateur, *χωρὶς ἰχθύων* : or, comme Strabon dit ailleurs que ce lac nourrissoit *des poissons*, mais d'une seule espèce, *καὶ οὗτος μὲν ἔχει πολυειδεῖς ἰχθῦς · οἱ δὲ λιμναῖοι ἑνὸς εἴδους εἰσί* [1], il est difficile d'admettre qu'il se contredise à ce point. Ἄνιχθυς signifieroit donc ici *peu poissonneux.* On sait que l'*α* privatif en grec n'est souvent privatif qu'en partie, et répond alors à *μικρόν* ou *ὀλίγον* [2] : ainsi *ἄποτος*, dans Hippocrate [3], signifie *petit buveur*, *οὐκ ἀγαθὸς πίνειν* [4], opposé à *πολύποτος* : *ἄναρθρος*, selon moi, *foible d'articulations* [5], opposé à *διηρθρωμένος.*

‹2› Je crois avoir saisi le sens de cette phrase concise : Ἐπὶ *μῆκος δὲ συχνὸν προσπέπλωκεν ἡ συναγωγὴ τῆς* Μεσοποταμίας . . . dont la paraphrase m'a paru devoir être, *ἐπὶ μῆκος δὲ συχνὸν προσπέπλωκεν ἡ* Μεσοποταμία, *συναγωγὴν ἐκ τοῦ κατ' ὀλίγον λαμβάνουσα.*

‹3› Cette mesure, prise en ligne droite sur les cartes de d'Anville, depuis el-Der jusqu'aux ruines de Babylone, est de 4900 stades de $1111\frac{1}{9}$. G.

‹4› Le nom de *Zeugma*, ou de Pont, est remplacé maintenant par celui de Roumkala que porte la forteresse qui défend le passage du fleuve.

La distance de ce point à Thapsaque, ou el-Der, est de 2200 stades de $1111\frac{1}{9}$, sur la carte de d'Anville.

L'Arménie et la Mésopotamie nous sont encore peu connues. G.

‹5› *Nisibis* conserve le nom de Nisibin. — Le mont *Masius* est appelé Karadjia-Daglari, ou les Montagnes noires. G.

---

[1] *Strab.* XI, pag. 529, B. = [2] *Eustath.* ad *Il.* ἕ, pag. 554, l. 43. — *Schol. Soph.* ad *Œdip. Tyr.* v. 13. = [3] *Hippocr. Aer. loc. aq.* §. 5, ed. Cor. = [4] *Idem*, §. 10. = [5] *Idem*, §. 98 et 125.

Masius *, et celle de Tigranocerte **; les cantons de Carrhes *** et de *Nicephorium* ‹1›; *Chordiraza*, et *Sinnaca* [a], où périt Crassus, tombé par ruse au pouvoir de Surena, général des Parthes ****.

PAGE 747.
* *Cf.* lib. XI, *p. 506 et 527.*
** *Cf.* lib. XI, *p. 532*; lib. XII, *p. 539.*
*** Act. *Harran.*
[a] *Conf.* Plutarch. in Crasso, §. 31. Appian. Parth. pag. 65, Schw.
**** 51 ans av. J.C.

§. XX.

Gordyæens.

PRÈS du Tigre est le pays des Gordyæens ‹2›, appelé, par les anciens, *Carduques* [b] : au nombre de leurs villes, on compte *Sirasa*, *Sitalca*, et *Pinaca*, place très-forte, qui renferme trois collines [couvertes d'habitations], environnées chacune d'un mur particulier, et formant en quelque sorte trois villes : néanmoins elle fut soumise au roi d'Arménie, et les Romains l'enlevèrent de vive force, quoique les Gordyæens passassent pour très-habiles dans l'art de bâtir et dans la construction des machines de siége ; aussi Tigrane les employoit-il aux travaux de ce genre. Le reste de la Mésopotamie ‹3› fut également soumis aux Romains; et Pompée ajouta aux états de Tigrane tout ce qu'elle offre de cantons fer-

[b] Xenoph. Anab. Diod. Sic.

‹1› *Tigranocerta* paroît répondre à Séred; *Nicephorium*, à Racca. L'emplacement des autres villes m'est inconnu. G.

‹2› Au lieu de Παρθυαίων, leçon absurde que tous les copistes ont répétée deux fois de suite, j'ai lu avec Wesseling [1] Γορδυαίων, correction reçue par le dernier éditeur.

‹3› Les copistes qui, dans la phrase précédente, ont mis les Parthes à la place des Gordyæens, pourroient bien avoir substitué ici la *Mésopotamie* à la *Gordyène.*

Ἐγένετο δὲ καὶ ἡ λοιπὴ ΜΕΣΟΠΟΤΑΜΙΆ ὑπὸ Ῥωμαίοις. Πομπήϊος δ' ΑΥ'ΤΗ͂Σ τὰ πολλὰ τῷ Τιγράνῃ προσένειμεν ὅσα ἦν ἀξιόλογα.

Le mot Μεσοποταμία paroît ici placé d'autant plus mal-à-propos, que, dans ce qui précède et ce qui suit immédiatement, il s'agit uniquement de la Gordyène. De plus, comme ce pronom αὐτῆς s'y rapporte essentiellement, il s'ensuivroit que Strabon auroit dit que Pompée avoit donné à Tigrane la plus grande partie de la Mésopotamie : or cela n'est pas sans quelque difficulté. Il ne devroit, ce me semble, être ici question que de la *Gordyène ;* en effet, selon Appien, cette province avoit été adjugée par Pompée au fils de Tigrane, avec la Sophène, τὸν μὲν υἱὸν ἄρχειν τῆς Σωφηνῆς καὶ Γορδυηνῆς [2] : mais on voit, d'après un passage de Plutarque, qu'elle avoit été cédée à Tigrane lui-même, τὸν δὲ Πάρθον εἰς τὴν Γορδυηνὴν ἐμβεβληκότα καὶ περικόπτοντα τοὺς ὑπὸ Τιγράνῃ, ἐξήλασε [3].

Il seroit donc possible qu'originairement le texte contînt un autre mot, que certains copistes auront passé : quelque copiste postérieur, s'apercevant qu'il manquoit un nom propre dans la phrase, aura écrit Μεσοποταμία. Mais Strabon a dû écrire ἐγένετο δὲ καὶ ἡ λοιπὴ ΓΟΡΔΥΑΙΆ (ou ΓΟΡΔΥΗΝῊ) ὑπὸ Ῥωμαίοις. Nous verrons bientôt une altération du même genre.

[1] *Wessel.* ad *Diod.* tom. I, pag. 662, l. 28. = [2] *Appian. Bell. Mithrid.* §. 105, *Schw.* = [3] *Plut. in Pomp.* pag. 638, C.

PAGE 747. tiles. Ce pays abonde en pâturages, qui nourrissent de nombreux troupeaux de brebis, et en plantes de toute espèce; il produit des arbres toujours verts, et l'*amomum*, compté parmi les aromates. Il nourrit aussi des lions; on y trouve aussi du naphte, et la pierre *gangitis*, que craignent les serpens ‹1›.

* Un peu plus haut, il écrit *Gordyée*. Voy. la note 3, *pag. 184*.

* *Conf.* Larcher sur Hérodot. liv. VI, §. 199.

On dit que la Gordyène * fut peuplée par Gordys, fils de Triptolème, et ensuite habitée par les Érétriens que les Perses arrachèrent de leur pays [a]. Quant à Triptolème, nous en parlerons bientôt à l'article de la Syrie.

§. XXI. Arabes Scénites.

* Qui vivent sous des tentes.

LES parties de la Mésopotamie plus rapprochées du midi, et éloignées des montagnes, sont arides, stériles, habitées par les Arabes Scénites*, peuple nomade, livré au brigandage, et qui change volontiers de demeure quand les pâturages et le butin viennent à manquer. Le pays, au pied des montagnes, est souvent incommodé des courses, tant de ces Arabes, que des Arméniens, qui le dominent par leur position et y règnent par la force: enfin il est soumis, la plupart du temps, aux Arméniens, ou bien aux Parthes, qui le pressent des deux côtés, puisqu'ils possèdent la Médie et la Babylonie.

* *Voyez* la note de Casaubon.

** Act. *Chabour*.

Entre l'Euphrate et le Tigre coulent deux autres fleuves, appelés, le premier, *Fleuve royal* *; le second, *Aborrhas* ** ‹2›, vers la province d'Anthémusie. Les marchands qui vont de la Syrie

PAGE 748. à Séleucie et à Babylone, traversent le désert où se trouvent des

‹1› Pline appelle cette pierre *Gagates lapis* [1]: cette orthographe est appuyée par Dioscoride, qui en dérive le nom du fleuve *Gagas* en Lycie [2], où l'on sait qu'il existoit une ville appelée *Gagas* [3], probablement située sur le bord de ce fleuve.

‹2› Ces fleuves paroissent être ceux que l'on trouve aux environs de Roha ou Orfa, l'ancienne Édesse. L'un de ces fleuves porte le nom de *Béles*; c'est peut-être le *Basilius* ou fleuve Royal de Strabon. G.

[1] *Plin.* X, c. 3; XXXVI, c. 19. = [2] *Dioscorid.* V, c. 146. = [3] *Steph. Byz. Etymol. magn.* v. Γάγαι. *et ibi annotat.*

Arabes

Arabes Scénites, appelés maintenant *Maliens* ⟨1⟩ : ces marchands passent ⟨2⟩ l'Euphrate à la hauteur d'Anthémusie, lieu de la Mésopotamie. Dans l'intérieur des terres*, et à quatre schœnes du fleuve, est *Bambyce*, appelée *Édesse* et *Hierapolis**, où l'on adore la déesse Syrienne Atargatis[a]. Lorsqu'on a passé le fleuve, la route conduit, à travers le désert, jusqu'à *Scenæ*, vers les limites de la Babylonie ⟨3⟩ : c'est une ville considérable, située sur un canal, à vingt-cinq journées de marche du passage [de l'Euphrate]. Il y a [sur la route] des auberges tenues par des chameliers ⟨4⟩ : les unes

PAGE 748.

* Ὑπέρκειται, *suprà*, pag. 281, tom. IV, part. I.

* Ville sacrée.

a *Cf.* Selden de diis Syris, synt. II, c. 4.

⟨1⟩ Le texte est altéré : Διὰ δὲ τῶν Σκηνιτῶν ὑπὸ τῶν Μαλίων νυνὶ λεγομένων. M. Tzschucke lit ὑπό των Μαλίων νυνὶ λεγομένων : correction fort simple. J'aime mieux cependant transposer le mot νυνί, et lire ὑπὸ τῶν νυνὶ Μαλίων λεγομένων : c'est ainsi que Strabon s'exprime ailleurs : οἱ ἰδίως ὑπὸ τῶν νῦν λεγόμενοι Σύροι [1].

⟨2⟩ Ἡ μὲν οὖν ἀνάβασις τοῦ Εὐφράτου. L'ancien interprète et Buonaccioli ont lu διάβασις. Cette leçon, quoiqu'elle n'existe dans aucun manuscrit, ne m'en paroît pas moins certaine, comme la suite le prouve : ΔΙΑΒΑ'ΝΤΩΝ γὰρ — ἔστι δ' ἀπὸ τῆς ΔΙΑΒΑ'ΣΕΩΣ. Il s'agit ici du passage de l'Euphrate qui avoit lieu au *Zeugma de la Commagène*, appelé par Strabon *le passage actuel*. Après avoir passé le fleuve, on entroit dans l'*Anthémusie*, province qui paroît avoir pris plus tard le nom d'*Osroène*. Elle s'étendoit assez loin vers le nord, puisque, selon Strabon, l'*Aborrhas* y prenoit sa source; il est toutefois douteux qu'elle se soit élevée au nord du mont *Masius*, où la portent les latitudes de Ptolémée.

Je ne sais pas au juste si Strabon a voulu parler de la ville ou de la province [2], parce que la position de la ville n'est point connue : on voit seulement, par un passage de Pline [3], qu'elle n'étoit point sur l'Euphrate. Toutefois je pense que le mot τόπος s'entendroit plus difficilement de la province : je l'ai donc entendu de la *ville* [4], en donnant à κατά un sens qu'il a très-souvent dans Strabon, comme je le dirai plus bas ; à la rigueur, on pourroit aussi-bien lui donner le sens de *vis-à-vis*.

⟨3⟩ Il ne s'agit ici que de la Babylonie proprement dite.

⟨4⟩ Le texte portoit, καμηλῖται ΔΙΣΣΟΙ' καταγωγὰς ἔχοντες ποτὲ μὲν ὑδρείων (f. ὑδάτων) ΕΥ'ΠΟ'ΡΟΥΣ τῶν λακκαίων πλέον, ποτὲ δ' ἐπακτοῖς χρώμενοι τοῖς ὕδασι. Casaubon le jugeoit avec raison altéré : au lieu de δισσοί, qui est absurde, on doit lire avec M. Tzschucke, d'après sept manuscrits, δ' εἰσί ; et le reste peut demeurer tel qu'il est. Casaubon croyoit encore qu'il faut lire εὐποροῦντες : mais εὐπόρους, rapporté à καταγωγάς, peut passer. Enfin, pour dernier scrupule, il se demandoit ce que Strabon entend ici par καμηλῖται. Le doute de ce grand critique m'avoit d'abord fait soupçonner dans ce texte une erreur provenant de ce que les copistes avoient confondu κάπηλ.οι [κάπηλοι] avec καμηλ.αι [καμηλῖται]; ce qui reviendroit assez bien à ce que Strabon dit plus bas [5] : mais cette correction seroit tout-à-fait inutile. Καμη-

[1] *Strab.* XVI, 736, lin. ultim. = [2] *Cellar.* III, c. XV. = [3] *Plin.* VI, c. 26. = [4] Cf. *d'Anville*, *Euphr. et Tigre*, pag. 10. = [5] *Strab.* XVI, pag. 781, init.

PAGE 748. sont bien fournies d'eau, sur-tout d'eau de citerne; dans les autres, on n'a que de l'eau apportée de divers endroits.

Les Scénites accordent [aux marchands] un passage paisible, à la condition d'un tribut modéré, moyennant lequel les voyageurs peuvent prendre à travers le désert, en évitant les bords du fleuve, qu'ils laissent sur la droite à la distance d'environ trois jours de marche. [Ils préfèrent cette route,] parce que les chefs de tribu qui habitent de chaque côté, le long du fleuve, possédant un pays qui, sans être fertile, est moins stérile [que le reste], ont formé autant d'États indépendans, et exigent chacun un droit particulier: or ce droit ne laisse pas d'être considérable, par la raison qu'il est bien difficile, parmi un si grand nombre de peuplades peu traitables, de fixer un taux commun qui soit à l'avantage du voyageur.

La distance de *Scenæ* à Séleucie est de 18 schœnes ‹1›.

§. XXII.
Limites de l'empire des Parthes et de celui des Romains.
* Ἡ περαία.

LA rive orientale * de l'Euphrate est la limite de l'empire des Parthes. La partie en deçà du fleuve, jusqu'à la Babylonie, dépend des Romains, ou des chefs de tribus Arabes, lesquels obéissent ‹2›,

λίτης n'est point ce qu'il appelle ailleurs *καμηλέμποροι*[1], ou, en deux mots, *ἔμποροι καὶ καμηλίτης*[2]: je crois que ce mot désigne ici *un loueur de chameaux, tenant hôtellerie sur la grande route.*

‹1› La route entre le *Zeugma* de la Commagène et l'emplacement de Séleucie est, sur les cartes de Lapie et de Kinneir, de 6° 40′ = 133 lieues ou 400 milles géographiques: selon Isidore de Charax[3], elle est de 171 schœnes; ce qui donne, pour celle de *Scenæ*, 171 — 18 = 153: d'où l'on voit que *Scenæ* étoit située à $\left(\frac{18 \times 400}{171}\right) = 42\frac{1}{10}$ milles géographiques de Séleucie; ce qui en porte la position à environ 10 lieues au nord de Bagdad. Strabon dit qu'elle étoit sur les limites de la Babylonie: il faut entendre nécessairement celles de la Babylonie propre et de la Mésopotamie; d'où il résulte que, dans la pensée de cet auteur, la Babylonie propre ne s'étendoit guère au-delà de 10 lieues au nord de Bagdad.

Les vingt-cinq jours de route entre *Scenæ* et le *Zeugma* = $\left(\frac{153 \times 133}{171}\right)$ 121 $\frac{1}{2}$ lieues de 20 au degré: c'est donc, pour le jour de marche, environ cinq lieues.

‹2› Dans ce membre de phrase, *οἱ μὲν μᾶλλον ἐκείνοις, οἱ δὲ τοῖς Ῥωμαίοις προσέχοντες*, le mot *προσέχοντες* n'a pas été bien entendu des interprètes; il signifie ici *sub Romanorum potestatem subjicientes se,* comme dans un

[1] *Strab.* XVII, pag. 815, C. = [2] *Idem*, I, pag. 39, D. = [3] *Stath. Parth.* pag. 5, *Geogr. min.* tom. II.

les uns aux Parthes de préférence, les autres aux Romains, dont ils sont voisins : ceux des Scénites nomades ‹1› qui habitent le long de l'Euphrate, obéissent plus difficilement aux Romains ; mais ceux-ci trouvent moins de résistance parmi les Scénites plus éloignés du fleuve, vers l'Arabie Heureuse. PAGE 748.

§. XXIII. Détails sur l'histoire des Parthes.

LES Parthes recherchèrent ‹2› d'abord l'amitié des Romains ; mais, lorsque Crassus eut commencé la guerre, ils surent repousser son attaque*: il est vrai qu'on leur rendit la pareille, quand, devenus à leur tour les agresseurs, ils envoyèrent en Asie Pacorus* ‹3› . . . .

* En 54 avant J. C.

* En 38 avant J. C.

autre endroit de Strabon, tout-à-fait parallèle : Οἱ δ᾽ οὖν Λατῖνοι καταρχὰς μὲν ἦσαν ὀλίγοι, καὶ οἱ πλείους οὐ ΠΡΟΣΕΙ͂ΧΟΝ Ῥωμαίοις [1].

‹1› Σκηνῖται οἱ Νομάδες. *An legendum* ἢ Νομάδες? dit Saumaise[2]. Ce changement est inutile : seulement j'écris νομάδες avec une petite lettre.

‹2› Οἱ δὲ Παρθυαῖοι, καὶ πρότερον μὲν ἐφρόντιζον τῆς πρὸς Ῥωμαίους φιλίας.

Je ne sais s'il ne faudroit pas lire ici, καὶ πρότερον μὲν ΟΥ̓Κ ἐφρόντιζον, κ. τ. λ.

M. DU THEIL.

L'opposition que Strabon a mise dans la phrase suivante, ne m'a pas permis de suivre cette correction.

‹3› Ἡνίκα ἔπεμψαν ἐπὶ τὴν Ἀσίαν Πάκορον. Voici une expression remarquable (Ἀσίαν) : dans quel sens Strabon prend-il ici le mot *Asie*? On sait que l'irruption de Pacorus eut lieu dans la Syrie. Tous les auteurs, Josèphe [3], Dion Cassius [4], Appien [5], Justin[6], Sextus Rufus, Eutrope, Florus, &c. sont formels à cet égard. Strabon lui-même, un peu plus bas, dit, en parlant de Pacorus, ἐπιστρατεύσας τῇ Συρίᾳ [7]. Faut-il, pour mettre d'accord Strabon avec les autres auteurs et avec lui-même, lire Συρίαν à la place de Ἀσίαν? Gardons-nous en bien.

Strabon embrasse ici dans l'expédition de Pacorus, non-seulement cette expédition elle-même, mais encore l'ensemble de toutes les opérations dont elle fut accompagnée ; et il joint dans sa pensée Pacorus et Labiénus, qui rendirent, chacun par ses actions particulières, les Parthes maîtres de l'*Asie*, c'est-à-dire, de la Syrie et de l'Asie mineure, contrées que Strabon a ici en vue de même que dans cet autre passage parallèle: Οἱ μὲν γὰρ ἄλλοι μεθ᾽ ὅπλων ἐπιόντες, καὶ Παρθικῆς συμμαχίας, ἤδη τῶν Παρθυαίων τὴν ἈΣΙ΄ΑΝ ἐχόντων, εἶξαν [8]. Outre ce passage, qui explique parfaitement celui qui nous occupe, je citerai celui-ci du même Strabon . . . ἐπελθὼν ἐπὶ τοὺς ἀργυρολογοῦντας Λαβιήνῳ, καθ᾽ ὃν χρόνον ἐκεῖνος τὴν ἈΣΙ΄ΑΝ κατεῖχε [9] · et cet autre d'Appien . . . ἐπάγοντα (Λαβιῆνον) δὲ Πάρθους καὶ τὴν ἀπὸ ΕΥ̓ΦΡΑ΄ΤΟΥ καὶ Συρίας ἄχρι Λυδίας καὶ Ἰωνίας ἈΣΙ΄ΑΝ καταστρεφόμενον πυθόμενος Ἀντώνιος [10]. . . . qui tous deux se rapportent à Labiénus. On peut avec avantage rapprocher ces textes de celui-ci de Justin : *Et post belli finem, rursùs, Pacoro duce, — SYRIAM et ASIAM vastavere;*

[1] *Strab.* VI, pag. 231, init. = [2] *Salmas. Exerc. Plin.* pag. 343, f. = [3] *Joseph. Bell. Jud.* I, 13, §. 1. *Ant. Jud.* XIV, c. 13, §. 3. = [4] *Dion. Cass.* XL, §. 28, 29 ; XLIII, §. 24, 25. = [5] *Appian. Parth.* pag. 73, *Schw.* = [6] *Justin*, XLII, §. 4. — *S. Rufus*, §. 18. — *Eutrop.* VII, §. 5. = [7] *Strab.* XVI, pag. 751, B. = [8] *Idem*, XIV, pag. 660, init. = [9] *Idem*, XII, pag. 574, C. = [10] *Appian. Parth.* pag. 71.

PAGE 748.

Antoine, trahi par l'Arménien * dont il suivoit les conseils, ne réussit point dans la guerre entreprise contre eux. Phraate, successeur de.... ‹1›, attacha tant de prix à l'amitié de César-Auguste, qu'il renvoya les trophées formés par les Parthes des dépouilles de l'armée Romaine*‹2›: de plus, il invita à une conférence Titius,

* Artavasde, roi d'Arménie, *suprà*, XI, *pag. 524*; traduct. Française, tom. IV, part. I, *pag. 310*.

* En l'an 12 avant J. C.

Orodes, pater Pacori, qui, paulò antè, vastatam SYRIAM, *occupatam* ASIAM *à Parthis audierat* [1], *&c.*

‹1› Ὁ δ' ἐκεῖνον διαδεξάμενος Φραάτης. D'après cette manière de s'exprimer, Strabon sembleroit donner Pacorus comme ayant été lui-même *roi des Parthes*, et ayant régné entre Orode et Phraate. Néanmoins, suivant l'abbé de Longuerue, Pacorus, fils d'Orode, fut tué en l'année 38, et lorsque son père vivoit encore.

M. du Theil.

Plusieurs textes paroîtroient venir à l'appui de cette remarque. L'épitome du 123.ᵉ livre de Tite-Live donne à Pacorus le titre de *roi: P. Ventidius — Parthos in Syriâ prœlio vincit, regemque eorum occidit.* Tacite dit de même, *rex Parthorum Pacorus* [2]. Mais ce titre ne prouve point que Tacite et Tite-Live aient cru que Pacorus régnoit réellement sur les Parthes; car Justin a nommé également ce prince, *roi*, quoiqu'il sût parfaitement que son père *Orode* lui avoit survécu: *Tum Ventidius — universam Parthorum manum* CUM REGE IPSO *Pacoro interfecit. — Hæc cùm in Parthiâ nunciata essent, Orodes* PATER *Pacori — repentè filii morte — ex dolore in furorem vertitur* [3]. Ces passages ne prouvent rien, sinon que c'étoit l'usage de donner par anticipation le nom de *roi* au fils aîné du roi des Parthes; et cela est d'autant moins étonnant, qu'il paroît, du moins d'après ce que dit Fréret, que les gouverneurs de province de l'empire Parthe prenoient ce titre [4].

Quant à Strabon, si l'on considéroit isolément le texte qui nous occupe, on pourroit être fondé à supposer qu'il a cru en effet qu'Orode étoit mort avant son fils, puisqu'il dit que Phraate *a succédé à Pacorus*; mais cette supposition seroit contraire à ce qu'il dit dans un autre passage, où il parle de la défaite et de la mort de Pacorus comme arrivées du vivant de son père, περὶ οὓς τόπους ὑπὸ Οὐεντιδίου Πάκορος διεφθάρη ὁ ΠΡΕΣΒΥΤΑΤΟΣ ΤΩ͂Ν ΤΟΥ͂ ΠΑΡΘΥΑΙΟΥ ΠΑΙΔΩΝ ἐπιστρατεύσας [5]. Ce texte me paroît suffisant pour établir que Strabon n'a point fait la faute de chronologie dont le texte actuel donneroit lieu de l'accuser, et qu'il y a en cet endroit une lacune que j'indique par des points: ἡνίκα ἔπεμψαν ἐπὶ τὴν Ἀσίαν Πάκορον.... Ἀντώνιος δὲ συμβούλῳ τῷ Ἀρμενίῳ χρώμενος, προὐδόθη καὶ κακῶς ἐπολέμησεν· ὁ δ' ἐκεῖνον διαδεξάμενος Φραάτης, κ. τ. λ. Le texte original portoit, je pense: ἡνίκα ἔπεμψαν ἐπὶ τὴν Ἀσίαν Πάκορον ΤΟΝ ΤΟΥ͂ ΠΑΡΘΥΑΙΟΥ ΠΑΙ͂ΔΑ. Ἀντώνιος δὲ, κ. τ. λ.: en sorte que le pronom ἐκεῖνον, qui, maintenant, se rapporte à *Pacorus*, se rapportoit originairement à τοῦ Παρθυαίου (c'est-à-dire, βασιλέως); et cela me paroît expliquer la difficulté.

Toutefois j'ai suivi le texte actuel.

‹2› Cet événement est de l'an 20 avant l'ère Chrétienne. On connoît la médaille qui fut frappée pour en perpétuer le souvenir: elle représente l'arc de triomphe que le sénat fit élever à Auguste, et porte pour légende: CIVIB. ET SIGN. MILIT. A PART. RECVPER. ou RESTITVT. G.

[1] *Justin*, XLII, 4. = [2] *Tacit. Hist.* V, c. 9. = [3] *Just.* XLII, 4. = [4] *Fréret, sur l'année Arménienne, Acad. Inscript.* tom. XIX, Mém. pag. 107. = [5] *Strab.* XVI, pag. 751, B.

alors gouverneur de la Syrie, et remit entre ses mains, comme otages [a], quatre de ses fils légitimes, Saraspade, Cerospade, Phraate et Boone *, avec deux de leurs femmes et quatre de leurs fils. [Il agit ainsi] dans la crainte des séditions, et afin de déjouer les projets de ceux qui auroient voulu attenter à sa couronne; car il savoit qu'on ne pouvoit réussir contre lui, à moins qu'on ne lui opposât quelqu'un du sang des Arsacides, à cause du grand attachement que les Parthes ont pour cette race : ainsi, en éloignant ses fils, il cherchoit à enlever toute espérance aux factieux <1>.

PAGE 748.

[a] Cf. Longuer. Annal. Arsacid. p. 30.

* Ou Bonones. Conf. Lips. ad Tacit. Annal. II, c. 1.

PAGE 749.

Ceux de ses enfans qui vivent encore à Rome, sont entretenus, avec une magnificence royale, aux frais du trésor: les autres rois [ses successeurs] ont continué d'envoyer des ambassadeurs, et d'avoir des entrevues [avec les gouverneurs Romains].

<1> Strabon a déjà fait mention de ce fait [1]; mais il montre ici bien plus clairement quel fut le vrai motif de la conduite de ce prince : sous prétexte de donner aux Romains des gages de son amitié, Phraate trouva moyen de se débarrasser des craintes que lui donnoit sa famille [2].

[1] *Strab.* VI, pag. 288, B. = [2] Cf. *Tacit. Annal.* II, c. 1.

CHAPITRE II.

Notions générales sur la Syrie. — Commagène. — Séleucide. — Antioche et Daphné. — Oronte. — Cyrrhestique. — Plaine d'Antioche. — Apamée. — Révolte de Tryphon. — Chalcidique. — Côte de la Séleucide. — Côte de la Phœnicie jusqu'à Tyr. — Cœlé-Syrie. — Reprise de la côte de Phœnicie, de Byblos *à* Berytus. *— Damascène. — Suite de la Phœnicie, Sidon et Tyr. — Phénomènes. — Suite de la Phœnicie jusqu'à* Rhinocolura. *— Judée.*

PAGE 749.
§. I.er
Notions générales sur la Syrie.

LA Syrie est bornée au nord par la Cilicie et l'*Amanus* ‹1› (or la longueur de cette frontière [septentrionale], depuis le golfe d'*Issus* jusqu'au *Zeugma* de la Commagène ‹2›, est d'au moins 1400 stades ‹3›); à l'orient, par l'Euphrate et par les Arabes Scénites qui habitent en deçà de ce fleuve; au sud, par l'Arabie Heureuse et l'Ægypte; à l'occident, par la mer d'Ægypte jusqu'à *Issus* ‹4›.

‹1› C'est la partie orientale de la Cilicie, où se trouve aujourd'hui le pachalik d'Adana. — L'*Amanus* est le mont Al-Lucan. G.

‹2› C'est le *Zeugma* dont j'ai parlé dans la note 6, pag. 154. G.

‹3› Le texte porte *400 stades*, et cette distance est beaucoup trop courte : selon Pline, elle est de 175 milles [1]; or 175 × 8 = 1400 stades : et c'est ainsi qu'il faut lire dans Strabon; cette correction proposée par Casaubon est certaine. La carte de M. Lapie pour les Voyages de Chardin met entre les deux points 101 minutes de l'échelle des latitudes; ce qui vaut 1403 stades de 833 ⅓ au degré.

‹4› Πρὸς δύσιν δὲ τῷ Αἰγυπτιακῷ πελάγει μέχρι Ἰσσοῦ. L'ancien interprète traduit *Issicum usque*, comme s'il avoit lu μέχρι τοῦ Ἰσσικοῦ. Cette leçon, que je n'approuve pas, montre peut-être qu'il soupçonnoit quelque altération dans ce passage.

Il est à remarquer que l'*ÉPITOMÉ* offre en cet endroit une addition, circonstance bien rare dans un abrégé; on y lit πρὸς δύσιν δὲ τῷ Αἰγυπτίῳ ΤΕ ΚΑῚ ΣΥΡΙΑΚΩ͂ πελάγει μέχρι τοῦ Ἰσσοῦ· et comme, à l'exception des mots τε καὶ Συριακῷ, ce sont les mêmes paroles que celles de Strabon, il seroit possible que l'Abréviateur eût vu ces mots dans son manuscrit : ils font un sens d'autant meilleur, que le nom de *mer de Syrie* étoit synonyme de celui de golfe d'*Issus*. Ainsi Orose, *Syrio mari quod ISSICUM sinum vocant* [2]; Æthicus, *Ab oriente mare Syrium*

[1] *Plin.* V, c. 12. = [2] *Oros.* I, c. 2.

Les pays que nous y renfermons, sont, à partir de la Cilicie et de l'*Amanus*, la Commagène, et la Séleucide dite *de Syrie*; ensuite la Cœlé-Syrie; enfin la Phœnicie, le long de la côte; et la Judée, dans l'intérieur. PAGE 749.

Quelques auteurs partagent la Syrie entre les Cœlé-Syriens et les Phœniciens, parmi lesquels ils disent que sont mêlés quatre peuples, les Juifs, les Idumæens, les Gazæens, les Azotiens. Ces peuples s'occupent à-la-fois d'agriculture, comme les Syriens et les Cœlé-Syriens <1>, et de commerce, de même que les Phœniciens.

quod HISTRICUM sinum vocant[1], où il faut lire *Issicum*. La même faute existe, comme je l'ai déjà remarqué[2], dans ce vers du poëte Lucilius : Ἀντλεῖται δ' Ἀδρίας, Τυῤῥηνικὸν, Ἰστρικὸν (lisez Ἰσσικὸν), Αἰγῶν[3]. Dans un autre endroit, Strabon donne aussi au golfe d'*Issus* le nom de *mer de Syrie*[4]; et l'on en trouve un exemple dans l'auteur du traité *de Mundo*, τῇ μὲν τὸ Αἰγύπτιόν τε καὶ Παμφύλιον καὶ Σύριον[5].

Quoiqu'on puisse, avec quelque raison, soupçonner que les mots τε καὶ Συριακῷ appartiennent à Strabon, je n'ai pas cru devoir en exprimer le sens dans ma version, parce que rien n'empêche de croire non plus que le texte actuel ne soit correct. Le nom de *mer d'Ægypte* s'étendoit quelquefois jusques aux côtes de l'Asie mineure et de la Syrie[6]; témoin cette autre phrase de Strabon, qui explique suffisamment celle qui nous occupe : τοῦτο μὲν (Αἰγύπτιον πέλαγος) σύῤῥουν ἐστὶν ἀπὸ τῆς ἑσπέρας πως — ἀπὸ δὲ τῶν νοτίων καὶ τῶν ἑῴων μερῶν, ἥ τε Αἴγυπτός ἐστι, καὶ ἡ ἐφεξῆς παραλία ΜΕ'ΧΡΙ ΣΕΛΕΥΚΕΙ'ΑΣ ΤΕ ΚΑΙ' 'ΙΣΣΟΥ͂[7].

<1> Il sembleroit, d'après ce second membre de phrase, que le mot Σύρους a été oublié un peu plus haut, et qu'il y avoit primitivement : εἴς τε Σύρους καὶ Κοιλοσύρους καὶ Φοίνικας.

Je crois cependant qu'il n'y manque rien.

Au second membre, Strabon divise le sens du mot Κοιλόσυροι, pris d'abord dans sa plus grande extension par les auteurs dont il rapporte l'opinion; et ce sont, je pense, quelques-uns des historiens d'Alexandre : car, si l'on en juge d'après Arrien, ils donnoient, ainsi que les auteurs plus anciens[8], le nom de *Syrie* à tout le pays compris entre le Tigre et la Méditerranée; la partie à l'est de l'Euphrate, appelée depuis Mésopotamie[9], s'appeloit *la Syrie entre les fleuves*; et celle qui est à l'ouest, se nommoit en général *Cœlé-Syrie*[10] : quoique la Phœnicie[11] et la Palæstine[12] en fussent quelquefois séparées, elle comprenoit souvent aussi la région toute entière jusqu'à l'Ægypte[13]. C'est de cette ancienne division que Strabon parlera plus bas, quand il dira que le nom de *Cœlé-Syrie* s'étend en général

---

[1] *Æthic. ad calc. Mel. Gron. ed.* pag. 732. = [2] Voyez nos *Recherches sur Dicuil*, pag. 205. = [3] *Antholog.* tom. II, pag. 53, *Jacobs.* = [4] *Strab.* II, pag. 84, B. D. = [5] *Pseudo-Aristot. de mundo*, c. 3, pag. 849, E. = [6] *Appian. præfat.* §. 2, *Schw.* = [7] *Strab.* XIV, pag. 681, D. = [8] *Suprà*, not. 1, pag. 155. = [9] *Rennell's Geogr. S. of H.* pag. 328. = [10] *Arrian. Anab.* V, §. 25. = [11] *Idem, ibid.* = [12] *Idem*, VII, §. 9. = [13] *Idem*, III, §. 8. — *Diod. Sic.* XVIII, §. 6.

PAGE 749.

Telles sont les notions générales [sur la Syrie]. Passons aux détails.

§. II.
Commagène.

* Semisat.
[a] *Cf.* de Boze, Acad. des Inscrip. t. XXVI, pag. 366, Mém.
* Passage.
* 70 ans avant J. C.
** La Lune.

LA Commagène est un pays de peu d'étendue, maintenant réduit en province [Romaine]. Elle possède une ville fortement située, Samosate*, où étoit autrefois la résidence royale[a] : le pays qui l'entoure, à la vérité fort circonscrit, est d'une grande fertilité ‹1›. C'est là qu'on trouve le *Zeugma* * actuel de l'Euphrate ; vis-à-vis, est Séleucie, forteresse de Mésopotamie, ajoutée par Pompée à la Commagène ‹2›, et dans laquelle Tigrane fit périr Cléopatre * surnommée *Sélène* **, après l'y avoir renfermée pendant quelque temps, lorsqu'elle eut été privée du trône de Syrie.

§. III.
Séleucide.

* Contenant quatre villes.

LA Séleucide est le meilleur des pays [de la Syrie] dont j'ai parlé ci-dessus. On lui donne le nom de *Tétrapole* * d'après le nombre de ses villes principales ; car elle en renferme plusieurs autres : mais les quatre plus considérables sont, Antioche *Épidaphné* ‹3›, Séleucie de Piérie, Apamée et Laodicée ‹4›. Telle

à tout le pays jusqu'à l'Ægypte et à l'Arabie, quoique, dans son acception propre, ce nom s'appliquât seulement à la vallée entre le Liban et l'Antiliban [1].

C'est donc par une sorte d'archaïsme, qu'Eunapius, à l'exemple d'autres auteurs, place Antioche [2] et *Berœa* [3] dans la Cœlé-Syrie.

‹1› Le texte est légèrement altéré, comme l'a remarqué Casaubon : je lis et ponctue σφόδρα εὐδαίμων· ὀλίγη δέ.

‹2› Le texte actuel porte προσωρισμένον τῆς Κομμαγηνῶ. Guarini, Xylander, Buonaccioli, Saumaise [4], ont tous lu τῇ Κομμαγηνῇ qui est dans quelques manuscrits. J'ai suivi cette leçon, qui convient mieux au mot προσωρισμένον.

‹3› Les mots ἐπὶ Δάφνῃ étoient devenus qualificatifs d'Antioche de Syrie : je n'en ai fait qu'un seul mot à l'imitation de Pline, qui la nomme *Epidaphnes Antiochia*, c'est-à-dire, ἡ ἐπὶ Δάφνῃς Ἀντιόχεια [5].

‹4› Antioche est appelée maintenant Antakia ; Séleucie, Suveidieh ; Apamée, Famieh ; Laodicée, Ladikieh. G.

[1] *Strab.* XVI, pag. 756, med. = [2] *Eunap. in Liban.* pag. 130. — Cf. *Eustath.* ad *Dion. Perieg.* v. 913. = [3] *Id.* in *Jamblic.* pag. 22. = [4] *Salmas. E. Plin.* pag. 436, col. 2, E. = [5] *Plin.* V, c. 21.

étoit

étoit la concorde ‹1› qui régnoit entre elles, qu'on les disoit *sœurs* les unes des autres. Elles furent fondées par Séleucus Nicator, qui donna le nom de son père à la plus considérable; à la plus forte, le sien propre; à Apamée, celui d'Apamas sa femme; à Laodicée, celui de sa mère. PAGE 749.

La Séleucide, conformément à son état de tétrapole, est divisée, selon Posidonius, en quatre satrapies, de même que la Cœlé-Syrie : la Mésopotamie n'en comprend qu'une ‹2›. PAGE 750.

§. IV.
Antioche.

LA ville d'Antioche est elle-même une tétrapole, puisqu'elle se compose de quatre parties, qui, renfermées toutes dans une commune enceinte, sont cependant fortifiées chacune par un mur particulier ‹3›.

Ce fut [Séleucus] Nicator * qui réunit les habitans de la première [de ces parties] en faisant venir ceux d'*Antigonia* [a], ville voisine, fondée peu de temps ** auparavant par Antigone, fils de Philippe : la seconde fut bâtie par les habitans eux-mêmes; la troisième, par Séleucus Callinicus; la quatrième, par Antiochus Épiphane *.

* En 300.
[a] *Cf.* Diod. Sic. XX, §. 47. Liban. in Antioch. pag. 348, C. Joan. Mal. Chronic. pag. 254.
** En 306.

Cette ville est la métropole de la Syrie, et les rois du pays

* Sur le surnom d'Épiphane, voyez *Toup in Suidam*, tom. II, *pag. 616*.

‹1› Ce mot n'exprime pas, à beaucoup près, toute l'étendue de la signification du mot *ὁμόνοια*, en latin *concordia*, c'est-à-dire, *ce bon accord* qui régnoit entre les villes, en vertu de traités solennels : c'est ce qui a déjà été remarqué par le savant abbé Belley [1].

M. DU THEIL.

‹2› *Εἰς μίαν δ' ἡ Μεσοποταμία* (cod. 1393). Ce membre de phrase a paru suspect à plus d'un critique, à commencer par Casaubon. L'éditeur des fragmens de Posidonius lit *εἰς μίαν δ' ἡ Κομμαγηνή* : ce qui du moins présente un sens [2]. *Μεσοποταμία* est certainement une faute des copistes, comme plus haut; mais il est fort douteux que *Κομμαγηνή* soit la leçon sortie de la main de Strabon.

‹3› Chacune de ces parties étoit sans doute formée d'une des quatre collines élevées qu'Antioche a renfermées dans l'enceinte de ses murs. Cette enceinte subsistoit encore en partie au temps de Richard Pococke. La description détaillée et exacte qu'en a donnée ce savant voyageur, s'accorde, ainsi que son plan d'Antioche, avec ce que dit Strabon [3].

[1] *Belley, Mém. Acad. Inscr.* tom. XVIII, pag. 129-130. = [2] *Jan. Bake, Posidon. Rhod. Reliq.* pag. 117. = [3] *Descr. of the East*, tom. II, pag. 190.

PAGE 750.

en avoient fait la capitale de leur empire : elle le cède peu en richesse et en grandeur à Séleucie sur le Tigre et à Alexandrie d'Ægypte.

[Séleucus] Nicator y réunit aussi les descendans de Triptolème [a], dont j'ai parlé un peu auparavant * : c'est pourquoi les habitans d'Antioche rendent à Triptolème les honneurs héroïques, et célèbrent une fête [en son honneur] au mont *Casius* [b], près de Séleucie <1>.

[a] Clavier sur Apollodore, t. II, p. 64.
* *Suprà*, pag. 192.

[b] *Cf.* Eckhel, Doctr. numor. vol. III, pag. 326.

On dit que ce héros [c], envoyé par les Argiens à la recherche d'Io, qui, depuis un certain temps, avoit disparu de Tyr <2>, erroit en Cilicie <3>; là, quelques-uns des Argiens qui l'accompagnoient, se séparèrent de lui, et fondèrent dans ce pays la ville de Tarse <4> : les autres continuèrent de le suivre le long du rivage de la mer; mais, désespérant enfin de la réussite de leurs recherches, ils se fixèrent avec lui dans la plaine arrosée par l'Oronte <5>. Gordys, fils de Triptolème, alla fonder une colonie dans la Gordyée <6>, avec une partie de ceux qui avoient suivi son père : le

[c] *Cf.* Libanius in Antioch. tom. II, p. 340 et seq. Diod. Sic. V, §. 60.

<1> Ce mont *Casius* est connu aujourd'hui sous la dénomination de mont Soldin. G.

<2> Le texte porte : *Φασὶ δ' αὐτὸν ὑπ' Ἀργείων πεμφθέντα ἐπὶ τὴν τῆς Ἰοῦς ζήτησιν, ἐν Τύρῳ πρῶτον ἀφανοῦς γενηθείσης.* Deux manuscrits donnent *πρότερον* : c'est, je crois, la vraie leçon. J'ai suivi le sens indiqué par ce texte; mais je ne le conçois pas très-nettement. On a cru que Strabon a mis ici *πρῶτον* pour faire entendre que l'enlèvement d'Io a précédé ceux d'Europe, de Médée, d'Hélène, et qu'il a voulu faire allusion à ce qu'on trouve dans le §. 2 du 1.er livre d'Hérodote; mais cela est peu probable.

<3> *Πλανᾶσθαι* : ce mot, ainsi que *πλάνη*, se prend particulièrement dans les bons auteurs, et, entre autres, dans Strabon, pour les courses des anciens héros, tant célébrées par les poëtes. Ainsi, *Οἱ γοῦν ποιηταὶ φρονιμωτάτους τῶν ἡρώων ἀποφαίνουσι τοὺς*... ΠΛΑΝΗΘΕΝΤΑΣ [1]. — *Τοῦ Ἰάσονος*... ΠΛΑΝΗΘΕΝΤΟΣ [2]. — dans Hérodote, ΠΛΑΝΗ *Ἀλεξάνδρου* [3]... et c'est ainsi que Strabon emploie *πλάνη* tout seul, pour désigner, par excellence, *les courses d'Ulysse* [4]. J'ai donc conservé dans ma traduction le sens d'*errer*, par la raison qu'a déjà indiquée un savant critique [5].

<4> Tarsous, dans la Caramanie moderne. G.

<5> Ce fleuve conserve le nom d'Oronte; on l'appelle aussi el-Asi. G.

<6> La Gordyée étoit la partie la plus sep-

[1] *Strab.* I, pag. 8, D. = [2] *Idem*, I, pag. 21, A; pag. 30, B. = [3] *Herodot.* II, §. 116. = [4] *Strab.* I, pag. 20, D; pag. 25, A; pag. 40, A; pag. 44, D, &c. = [5] Traduct. Franç. de Strab. tom. I, pag. 40, not. 3.

reste demeura dans le pays ; et ce sont les descendans de ces derniers que Séleucus réunit aux habitans d'Antioche.

PAGE 750.

A 40 stades au-delà, est *Daphné* <1>, bourgade peu considérable [a]. On y voit un bois étendu et épais, arrosé par des eaux vives. Au milieu, on trouve une enceinte sacrée qui sert d'asile, et un temple d'Apollon et de Diane. Les habitans d'Antioche et des environs sont dans l'usage de s'y réunir pour y célébrer des fêtes. La circonférence du bois est de 80 stades.

[a] *Cf.* Spanheim ad Jul. pag. 270.

§. V.
Oronte et divers lieux.

L'ORONTE coule près de la ville. Ce fleuve, qui prend sa source en Cœlé-Syrie <2>, se cache sous terre *, puis se montre de nouveau, traverse le territoire d'Apamée, arrose celui d'Antioche, et, après avoir coulé près de la ville, se rend à la mer au-dessous de Séleucie. Ce fleuve appelé *Oronte,* du nom de celui qui y construisit un pont, porta d'abord le nom de *Typhon ;* et, selon la fable, c'est en cet endroit qu'arrivèrent les aventures de Typhon et des Arimes, dont j'ai déjà parlé plus haut *. On dit que Typhon, frappé de la foudre, s'enfuit cherchant un refuge ; ce dragon [b] sillonna profondément la terre dans sa fuite, et fit jaillir la source du fleuve, auquel il laissa son nom <3>.

* *Suprà*, VI, *pag.* 275, B.

* *Suprà*, XII, *pag.* 579 ; XIV, *pag.* 626, 628.

PAGE 751.

[b] Camus sur Aristote, tom. II, pag. 286.

La mer est à l'occident et au-dessous du territoire d'Antioche, du côté de Séleucie ; c'est près de cette ville, située à 40 stades

tentrionale de l'Assyrie, ou du Kurd-istan actuel, près du lac de Van. Les habitans de la Gordyée ont aussi porté le nom de *Carduchi,* d'où est venu celui des Kurdes modernes. G.

<1> Maintenant Beit el-ma. G.

<2> Ou la Syrie-Creuse. Damas en étoit la capitale. G.

<3> Le texte ordinaire, ποιῆσαι τὸ Ῥήξαιθρον πηγήν, est absurde : M. Tzschucke a suivi les manuscrits qui donnent τὸ ῥῆξαι τὴν πηγήν, et c'est le sens que j'ai exprimé dans ma traduction : mais je ne le trouve point complet ; il me semble qu'il y a encore ici une lacune, très-bien remplie par un manuscrit, qui donne ποιῆσαι τὸ ῥεῖθρον τοῦ ποταμοῦ· καταδοῦντα (*lege* καταδύντα) δὲ εἰς γῆν ἀναῤῥῆξαι τὴν πηγήν [1] · c'est-à-dire : « Il forma [en » sillonnant le sol] le lit du fleuve ; et s'étant enfoncé sous terre, il fit jaillir la » source. » Ce sens est clair : ce doit être le texte même de Strabon. Il emploie ailleurs ἀναῤῥῆξαι : ainsi, ἐκ πηγῆς, ἣν ἀναῤῥῆξαι τεκοῦσαν τὸν Δία μυθεύεται Ῥέαν [2].

[1] *Voyez* les variantes de l'édition d'Oxford, *pag. 1067,* E. = [2] *Strab.* VII, pag. 348, C.

PAGE 751. de la mer, et à 120 stades d'Antioche, que l'Oronte a son embouchure : on remonte en un jour de la mer à cette dernière ville.

A l'orient d'Antioche <1>, sont l'Euphrate et les petites villes de *Bambyce, Berœa* et Héraclée <2>, qui furent autrefois sous la domination de Denys, fils d'Héracléon : Héraclée est à 20 stades du temple de Minerve Cyrrhestide.

§. VI. Cyrrhestique.

ENSUITE vient la Cyrrhestique <3>, qui s'étend jusqu'à l'Antiochide ; elle a au nord le mont *Amanus,* qui en est voisin, et la Commagène. Outre la ville de *Gindarus,* citadelle du pays, très-bien située pour servir de place d'armes à des brigands, on trouve encore, tout près de là, un lieu appelé *Heracleum.* C'est dans les environs de ces lieux que Ventidius défit et tua Pacorus, fils aîné du roi Parthe*, qui avoit marché en Syrie à la tête d'une armée.

* *Suprà*, pag. 196, not. 1.

§. VII. Plaine d'Antioche, *Pagræ*, *Trapezôn*, Séleucie et divers lieux.

NON loin de *Gindarus,* est *Pagræ* <4> dans l'Antiochide, lieu fortement situé sur la route qui, traversant l'*Amanus,* conduit des portes Amanides dans la Syrie. *Pagræ* [a] domine la plaine d'Antioche où coulent l'*Arceuthus* [b], l'Oronte et le *Labotas,* et où l'on trouve encore le fossé de Méléagre, et le fleuve *Œnoparas,* sur les bords duquel Ptolémée Philométor, ayant vaincu Alexandre Bala, mourut des suites d'une blessure *.

[a] Wessel. ad. Itiner. vet. pag. 146.

[b] Wessel. ad Diod. tom. II, pag. 441.

* En 145 avant J. C.

<1> Πρὸς ἕω δ' ὁ Εὐφράτης ἐστὶ, καὶ ἡ Βαμβύκη καὶ ἡ Βέῤῥοια καὶ ἡ Ἡράκλεια Τῌ͂ ᾿ΑΝΤΙΟΧΕΙ´ᾼ. Villebrune lisoit τῆς ᾿Αντιοχείας d'après un manuscrit ; leçon qui n'est peut-être pas à dédaigner : ἡ ᾿Αντιόχεια peut signifier tantôt la *ville*, tantôt le *territoire* d'Antioche, et devenir alors synonyme de ἡ ᾿Αντιοχίς.

<2> *Bambyce* étoit le nom Syrien de la ville que les Grecs ont appelée *Hierapolis ;* son nom moderne est Benbigz ou Bambouk.

Berœa est Halep, qui est encore connue sous le nom de Béria.

La position de cette ville d'Héraclée m'est inconnue. G.

<3> La Cyrrhestique étoit le territoire soumis à la ville de *Cyrrhus,* qui conserve le nom de Corus. G.

<4> *Pagræ,* située au-dessus d'Antioche, porte encore le nom de Bagra; et sa proximité de *Gindarus* me fait croire que cette dernière forteresse est celle que les Turcs appellent aujourd'hui Derbesak. G.

Au-dessus de la plaine, s'élève la colline nommée *Trapezôn*, à cause de sa forme*. Là se donna la bataille entre Ventidius et Phranicate, général des Parthes ‹1›. PAGE 751.

* D'une table.

A partir de là ‹2›, on trouve [successivement] la ville de Séleucie, la montagne de Piérie, contiguë à l'*Amanus*, et *Rhosus** ‹3›, située entre *Issus* et Séleucie.

* Actuel. *Rosos*.

Séleucie [a] s'appeloit autrefois *Hydatopotami* ‹4› *. Cette ville est une forteresse importante et inexpugnable : c'est pourquoi Pompée la déclara libre, après qu'il y eut fait renfermer Tigrane.

[a] *Cf.* Pococke, book II, ch. 22.

* Fleuves d'eau.

Apamée, dans l'intérieur des terres, est au midi d'Antioche; le *Casius* et l'*Anti-Casius* s'étendent au midi de Séleucie : en s'avançant au-delà ‹5› de cette dernière ville, on rencontre d'abord l'embouchure * de l'Oronte; ensuite le *Nymphæum*, grotte sacrée; le *Casius;* la petite ville de *Posidium* et Héraclée ‹6›.

* Litt. *les bouches*.

‹1› J'ai lu Φρανικάτην avec presque tous les manuscrits, l'ancien interprète et Buonaccioli; la leçon ordinaire Νικάτην n'offre qu'un mot tronqué. Il est possible que Φαρναπάτην, qui est dans Dion Cassius [1], soit la bonne orthographe : mais on n'est pas sûr que la faute, s'il y en a une, ne vienne pas de Strabon lui-même. L'événement eut lieu sous le règne d'Orode, trente-neuf ans avant l'ère vulgaire [2].

‹2› Il y a une faute en cet endroit. Πρὸς θαλάττῃ ΔΕ ΤΟΥΤΩΝ ἐστὶν ἡ Σελεύκεια καὶ ἡ Π. Il faut lire, en ajoutant une seule lettre, πρὸς θαλάττῃ Δ' ἘΚ τούτων ἐστὶν .... C'est le sens que j'ai exprimé dans ma version : il est d'ailleurs conforme à la géographie. C'est ainsi que, dans quelques manuscrits d'Archimède, on trouve ἁ δὲ τοῦ κέντρου, au lieu de ἁ δ' ἘΚ τοῦ κέντρου, qui est la véritable leçon [3].

‹3› Strabon précédemment (lib. XIV, pag. 676) a semblé mettre *Rhosus* au nombre des lieux appartenant à la Cilicie; maintenant il paroît l'attribuer à la Syrie. Ce que l'on doit induire de cette espèce de contradiction, est que *Rhosus* étoit située absolument sur la frontière des deux pays. M. DU THEIL.

‹4› Ὕδατος ποταμοί. Un ethnique analogue se retrouve dans le Φρέαρ ὑδάτων de Cyrille [4].

‹5› Il faut remarquer, dans cette phrase, ἔτι δὲ πρότερον μετὰ τὴν Σελεύκειαν, αἱ ἐκβολαὶ τοῦ Ὀρόντου, le sens des mots ἔτι πρότερον, *et encore plus en avant*, c'est-à-dire, *plus loin*. J'avois d'abord lu ἔτι δὲ ποῤῥώτερον, comme Strabon s'exprime ailleurs : Τοῖς δ' ἜΤΙ ΠΟῤῬΩΤΕΡΟΝ τῶν Γαδείρων ἔξω προκεῖσθαι [5] : mais il faut conserver la leçon ordinaire, dont on retrouve des exemples dans Hérodote et dans Pausanias [6]. Strabon dit lui-même ailleurs : καὶ ἜΤΙ ΠΡΟΤΕΡΟΝ τὸ χωρίον, δι' οὗ ῥεῖ ποταμὸς ἡ Λέρνη καλουμένη [7]. Hésychius interprète προτέρω par εἰς τοὔμπροσθεν.

‹6› Le cap sur lequel étoit *Posidium*,

[1] *Dion. Cass.* XLVIII, §. 41. = [2] *Longuer. Annal. Arsacid.* pag. 26. — *Vaillant*, pag. 137. = [3] *Archimed. Arenar.* lin. 27, in *Wallis Opp.* tom. III. = [4] *Cyrill. Vit. S. Euthem.* in *Eccles. Græc. Monum.* tom. IV, pag. 25. = [5] *Strab.* III, pag. 170, B. = [6] *Courrier sur Lucius*, pag. 240. = [7] *Idem*, VIII, pag. 368, C.

Page 751.

Plus loin, on trouve Laodicée, ville très-bien bâtie sur le bord de la mer, avec un bon port : son fertile territoire produit sur-

Page 752.

* D'Ægypte.

tout beaucoup de vin, dont la plus grande partie est expédiée pour Alexandrie * <1> ; on le recueille sur une montagne qui domine la ville, et qui est plantée de vignes presque jusqu'au sommet. Du côté de Laodicée, cette montagne s'élève par une pente douce et peu sensible, de manière que le sommet se trouve fort éloigné de cette ville, tandis qu'il domine presque à pic le territoire

* Act. *Famieh.*

d'Apamée *. Laodicée souffrit beaucoup lorsque Dolabella s'y fut réfugié ; assiégé par Cassius, il se défendit jusqu'à la mort, et sa ruine entraîna celle d'une grande partie de la ville * <2>.

* 40 ans avant J. C.

§. VIII. Territoire et ville d'Apamée.

Le canton d'Apamée <3> possède aussi une ville très-forte de presque tous les côtés. En effet, elle consiste en une colline parfaitement bien fortifiée, qui, s'élevant au milieu d'une plaine basse, est entourée presque entièrement par l'Oronte et par un grand lac, dont les débordemens forment de vastes

conserve le nom de Posidi; il forme l'entrée méridionale de la baie qui reçoit l'Oronte. — Héraclée étoit un peu plus au midi, sur le cap Ziaret. G.

<1> Ce vin, transporté à Alexandrie, servoit non-seulement à la consommation, mais encore, ainsi que les vins d'Italie, au commerce d'échange avec les peuples du golfe Arabique, comme on le voit par le Périple d'Arrien [1].

<2> Dolabella, que Cassius assiégeoit dans Laodicée, désespérant de son salut lorsqu'il vit l'ennemi dans la place, craignit de tomber vif entre les mains du vainqueur, et se donna la mort [2], ou se la fit donner par un de ses gardes [3]. Cassius pilla les temples, punit les principaux de la ville, imposa de fortes contributions, et réduisit enfin la ville à la dernière extrémité [4].

<3> Dans le grec, ἡ δ' Ἀπάμεια καὶ ΠΌΛΙΝ ἔχει εὐερκῆ : ce qui n'est pas clair. Si Ἀπάμεια désigne la *ville d'Apamée*, πόλις devra s'entendre de la *citadelle ;* et nous savons en effet, par Josèphe, qu'Apamée avoit une citadelle, que Pompée démantela entièrement [5]. Mais, d'après l'ensemble du texte, πόλις doit désigner la ville; en sorte que par ἡ Ἀπάμεια j'ai entendu *l'Apamée*, c'est-à-dire, *le territoire d'Apamée*. Ce mot, de même qu'Ἀντιόχεια, et d'autres noms semblables [6], signifie tantôt la ville, tantôt le territoire : ainsi, plus bas, αἱ (πόλεις) συνετέλουν εἰς τὴν Ἀπάμειαν ἅπασαι [7], c'est-à-dire, εἰς τὴν Ἀπαμέων χώραν ou γῆν, comme Strabon s'exprime ordinairement.

[1] *Arrian. Peripl. Erythr. mar.* pag. 4. = [2] *Dion. Cass.* XLVII, §. 30. — *Livii Epit.* lib. CXXI. = [3] *Appian. Bell. civ.* IV, §. 62, *Schw.* = [4] *Idem, ibid.* = [5] *Joseph. A. Jud.* XIV, 3, §. 2. = [6] *Suprà*, pag. 204, not. *1*. = [7] *Strab.* XVI, pag. 752, D.

PAGE 752.

marais et d'immenses prairies qui nourrissent des bœufs et des chevaux ‹1› : voilà ce qui rend la position d'Apamée si forte, et ce qui lui a valu le nom de *Chersonèse* *. Son territoire, d'une étendue considérable, et d'une grande fertilité, est arrosé par l'Oronte, qui y fait un grand nombre de détours *. Séleucus Nicator et les rois ses successeurs y entretenoient leurs éléphans, au nombre de cinq cents, et la majeure partie de leur armée.

* Presqu'île.

* Περιπολεῖ συχνὰ ἐν ταύτῃ.

Apamée reçut autrefois, des premiers Macédoniens, le nom de *Pella*, parce qu'un grand nombre de ceux qui faisoient partie de l'expédition s'y fixèrent; [et l'on sait que] *Pella*, patrie de Philippe et d'Alexandre, étoit devenue comme la métropole de la Macédoine [a]. Là se faisoit le recensement des troupes, et se trouvoient les haras, qui contenoient plus de trente mille jumens royales et trois cents étalons : on y entretenoit encore des gens pour dresser les jeunes chevaux, des maîtres d'armes et de toute espèce d'exercices militaires.

[a] Tit. Liv. XXXVII, c. 51. *Cf.* tom. III, p. 124 de la traduction.

‹1› Ce passage est altéré :

Λόφος γάρ ἐστιν ἐν κοίλῳ πεδίῳ τετειχισμένος καλῶς, ὃν ΠΟΙΕΙ͂ *χεῤῥονησίζοντα ὁ Ὀρόντης· καὶ λίμνη περικειμένη καὶ ἕλη πλατέα λειμῶνάς τε βουβότους καὶ ἱπποβότους* ΔΙΑΧΕΟΜΕ´ΝΟΥΣ *ὑπερβάλλοντας τὸ μέγεθος.*

Casaubon proposoit de lire, *εἰς ἕλη πλατέα ...... διαχεομένη*, en rapportant ce participe à *λίμνη*. J'ai suivi cette correction, qu'appuie un autre passage : *τὰ ἕλη τὰ ἐκ τοῦ Ῥήνου διαχεόμενα* [1]. Cependant Strabon applique bien plus souvent le verbe *διαχεῖσθαι* à une rivière : ainsi il a dit ailleurs, en parlant du Pô, ΔΙΑΧΕΟ´ΜΕΝΟΣ *δ'* ΕΙ´Σ *πολλὰ μέρη κατὰ τὰς ἐκβολάς* [2]. et dans ce cas, *διαχεῖσθαι* est à-peu-près synonyme d'*ἀναχεῖσθαι*. Ex. *καὶ ὁ Ῥῆνος δὲ* ΕΙ´Σ *ἕλη μεγάλα καὶ λίμνην* ἈΝΑΧΕΙ͂ΤΑΙ *μεγάλην* [3] ... ou bien, ΠΟΙΕΙ͂ *δ' αὐτὴν ἐπίνοσον ποταμὸς, πλησίον* ΕΙ´Σ *ἕλη* ἈΝΑΧΕΟ´ΜΕΝΟΣ [4] : ce qui rappelle le passage de Théodore de Tarse, *ὁ Νεῖλος*... ἈΝΑΧΕΟ´ΜΕΝΟΣ ΕΙ´Σ *Αἴγυπτον, καρποφόρον ἐργάζεται* [5].

Toutes ces phrases, et principalement l'avant-dernière, où l'on trouve *ποιεῖ* et le participe présent au nominatif, se rapportant à *ποταμός*, m'avoient fait soupçonner qu'on pouvoit lire: *Λόφος .... ὃν ποιεῖ χεῤῥονησίζοντα ὁ Ὀρόντης* ΕΙ´Σ ΛΙ´ΜΝΗΝ ΠΕΡΙΚΕΙΜΕ´ΝΗΝ *καὶ ἕλη πλατέα, λειμῶνάς τε βουβότους καὶ ἱπποβότους*, ΔΙΑΧΕΟ´ΜΕΝΟΣ *ὑπερβάλλοντας τὸ μέγεθος.*

La ressemblance de *ης* et de *εἰς* a pu faire retrancher la préposition devant *λίμνη* et supprimer l'accusatif.

[1] *Strab.* VII, pag. 292, B. = [2] *Idem*, V, pag. 212, D. = [3] *Idem*, IV, pag. 192, l. ult. — *Cf.* XV, pag. 695, B. = [4] *Idem*, V, pag. 251, B. = [5] *Theod. Tars.* ap. *Photium*, pag. 672, fin.

PAGE 752.
§. IX.
Révolte de Tryphon.

CE qui montre bien toute la richesse [de ce pays], c'est le degré de puissance auquel parvint Tryphon, surnommé Diodote, qui, se servant d'Apamée comme d'une place d'armes ‹1›, osa prétendre au trône de Syrie. Né à *Cassiana* ‹2›, forteresse du territoire d'Apamée, il fut élevé dans cette ville et recommandé tant au roi qu'aux gens de sa cour. Lorsqu'il eut levé l'étendard de la révolte, il tira ses ressources d'Apamée et des villes voisines ‹3›, telles que Larisse ‹4›, *Cassiana*, Mégares, Apollonie et autres semblables, qui toutes étoient comprises dans le district d'Apamée. Il se fit nommer roi du pays, et résista pendant long-temps. Cæcilius Bassus, à la tête de deux légions, ayant fait soulever Apamée, fut assiégé dans cette ville par deux nombreuses armées Romaines; mais il opposa une si longue résistance, qu'il ne se rendit que volontairement, et aux conditions qu'il lui plut d'accepter ‹5› : en effet, d'une part, le

‹1› Ἐντεῦθεν ὁρμηθέντος, que Xylander n'a point entendu, signifie τῇ Ἀπαμείᾳ ὁρμητηρίῳ χρωμένου, comme Strabon s'exprime ailleurs, τῇ πόλει Βροῦτος... ὁρμητηρίῳ χρώμενος, ἐπολέμησε πρὸς τοὺς Λυσιτανούς[1] · — ou bien, ᾗ ἐχρῶντο ὁρμητηρίῳ πρὸς τὴν Αἴγυπτον οἱ Πέρσαι[2]. Dion Cassius, en rapportant ce même fait, s'exprime en ces termes, qui expliquent ceux de Strabon : καὶ τὴν Ἀπάμειαν ἐκρατύνατο, ὅπως ὁρμητήριόν οἱ τοῦ πολέμου γένηται[3]. Tryphon fut assiégé dans Apamée, pris et mis à mort cent trente-huit ans avant J. C., après avoir régné trois ans[4]. Josèphe entre dans de grands détails sur cette révolte. Strabon en a parlé au livre XIV[5].

‹2› Au lieu de Σικοανοῖς que portent les éditions, j'ai lu ici Κασιανοῖς avec l'ancien interprète et le traducteur Italien; les manuscrits portent presque tous Κοασιανοῖς ou Κοσιανοῖς : ce nom, répété deux lignes après, est écrit Κασιανά, ou Κοσιανά.

‹3› Ἐπειδὴ νεωτερίζειν ὥρμησε, ἐκ τῆς πόλεως ταύτης ἔσχε τὰς ἀφορμὰς τῶν περιοικίδων, Λαρίσσης τε καὶ κ. τ. λ. Peut-être faut-il lire, τὰς ἀφορμὰς ΚΑΙ τῶν περιοικίδων.

M. DU THEIL.

J'ai suivi cette correction, reçue dans le texte par l'éditeur allemand sur l'autorité de deux manuscrits.

‹4› Aujourd'hui Shizar, sur l'Oronte. G.

‹5› Cæcilius Bassus fut assiégé deux fois dans Apamée; d'abord par C. Antistius, ensuite par Marcus Crispus et Lucius Statius Marcius. Ce fut Cassius qui parvint à dissiper les troupes de ce rebelle, sans beaucoup de peine, selon Dion Cassius : ὁ Κάσσιος ἐπελθὼν... τὰ στρατόπεδα τά τε τοῦ Βάσσου καὶ τὰ τῶν ἑτέρων οὐδὲν ἐπιπονήσας προσέθετο[6]. Strabon paroît croire que la réduction de Bassus ne fut pas si facile que Dion Cassius le fait entendre.

[1] *Strab.* III, pag. 152, A. = [2] *Idem*, XVI, pag. 758, A. = [3] *Dion. Cass.* XLVII, §. 27. = [4] *Joseph. Ant. Jud.* XIII, 7, §. 2. = [5] *Strab.* XIV, pag. 668, C; et pag. 367, tom. IV de la traduct., part. II. = [6] *Dion. Cass.* XLVII, §. 28.

pays

PAGE 753.

pays nourrissoit ses troupes; et, de l'autre, il se trouvoit bien secondé par les phylarques * des environs ⟨1⟩ [a], qui habitent des lieux très-forts, tels que *Lysias*, situé au-dessus du marais voisin d'Apamée, *Arethusa* ⟨2⟩, qui appartient à Sampsicéramus [b] et à Jamblique son fils, tous deux phylarques des Eméséniens [c].

Les villes d'*Heliopolis* et de *Chalcis* ⟨3⟩ ne sont pas non plus très-éloignées ; elles étoient soumises à Ptolémée fils de Mennæus ⟨4⟩, qui possédoit le *Marsyas* ⟨5⟩ et la contrée montagneuse des Ituræens [d] ⟨6⟩. Au nombre des alliés de Bassus, on comptoit encore Alchædamus, roi des Rhambæens ⟨7⟩, peuple d'entre les

* Chefs de tribu.

[a] *Cf.* Joseph. Ant. Jud. XIII, 12, §. 8.

[b] *Cf.* Reines. Var. Lectt. I, c. 25.

[c] Joseph. Ant. Jud. XVIII, 5, §. 4; XIX, 8, §. 1.

[d] *Cf.* Reland. Palæstin. I, c. 22.

⟨1⟩ *Τῶν πλησίων φυλάρχων*. Dans deux manuscrits *πλησίον*, c'est la vraie leçon.

⟨2⟩ Je lis avec Casaubon, *καὶ Ἀρέθουσα ἡ Σαμψικεράμου*. Cette ville avoit été fondée par Séleucus Nicator. Selon Appien [1], Pompée soumit Sampsicéramus, qui en étoit roi ; c'est pourquoi Cicéron, dans ses lettres à Atticus, appelle, par dérision, ce grand homme *Sampsicéramus* [2]. Antoine mit à mort Jamblique, fils de Sampsicéramus [3] ; mais Auguste, dans son voyage de l'an de Rome 734, rendit le petit État d'*Arethusa* à un autre Jamblique fils du premier [4].

Il est singulier que, dans tout ceci, Strabon ne dise pas un mot d'Emèse, aujourd'hui *Hems*.

— *Arethusa* paroît répondre à Restan. G.

⟨3⟩ Maintenant Baalbek et Kalkos. G.

⟨4⟩ Ce Ptolémée fils de Mennæus étoit principalement maître de *Chalcis*, au pied du Liban [5], d'où il faisoit des courses sur les terres des Damascéniens [6] ; aussi en étoit-il détesté [7]. Pompée se disposoit à mettre fin à ses brigandages; mais Ptolémée apaisa son courroux, moyennant une somme de mille talens, qui servit à solder les troupes du général Romain [8]. Il resta possesseur de ses États jusqu'à sa mort, et eut pour successeur son fils Lysanias [9], que Cléopatre fit mourir, sous le prétexte qu'il avoit attiré les Parthes [10].

⟨5⟩ Le mont *Marsyas* étoit une des branches de l'Anti-Liban. G.

⟨6⟩ Légère faute : *τῷ τὸν Μαρσύαν κατέχοντι καὶ* ΤΩ͂Ν *Ἰτουραίων ὀρεινήν*. Lisez *καὶ* ΤΗ͂Ν *Ἰτουραίων ὀρεινήν*. L'article féminin est indispensable, tandis que l'autre est inutile. Dans de telles phrases, Strabon et les autres écrivains omettent presque toujours, par élégance, l'article au génitif pluriel. Les variantes de Strabon [11] et celles d'Hérodote [12] offrent des exemples de la confusion de *τήν* et de *τῶν* : il n'y a rien de si commun.

⟨7⟩ *Τῶν Ῥαμβαίων βασιλεὺς τῶν ἐντὸς τοῦ Εὐφράτου νομάδων*. Cet Alchædamus est appelé constamment *Alchaudonius* par Dion Cassius [13], et qualifié de *δυνάστης Ἀράβιος*. M. Falconer en concluoit que peut-être il faut lire *Ἀράβων* dans Strabon, à la place de *Ῥαμβαίων*. Les mots *τῶν ἐντὸς τοῦ Εὐφράτου νομάδων* rendent cette conjecture assez vraisemblable. Toutefois le nom *Ῥαμβαίων* peut être celui d'une

[1] *Appian. Bell. Syr.* pag. 125. = [2] *Cicer. Epist. ad Attic.* II, 14, 16, 17 et 23. = [3] *Dion. Cass.* L, §. 13. = [4] *Id.* LIV, §. 8. = [5] *Joseph. Ant. Jud.* XIV, 7, fin. — *Bell. Jud.* I, 9, §. 2. = [6] *Id. Ant. Jud.* XIII, 16, §. 3. = [7] *Id.* XIII, 15, §. 2. — *Bell. Jud.* I, 4, §. 8. = [8] *Id.* XIV, 3, §. 2. = [9] *Id. Bell. Jud.* I, 13, §. 1. = [10] *Id. Ant. Jud.* XV, §. 4, 1. = [11] *Strab.* XVI, pag. 1081, lig. 19, *ed. Falc.* = [12] *Var. Lectt.* in *Herodot.* II, §. 30, 3, *ed. Schweigh.* = [13] *Dion. Cass.* XXXV, §. 3.

PAGE 753.
* A l'occident.

nomades qui habitent en-deçà * de l'Euphrate. Il fut d'abord ami des Romains ; mais, croyant avoir à se plaindre des gouverneurs, il se retira en Mésopotamie <1>, et se mit alors à la solde de Bassus.

Apamée a vu naître Posidonius le stoïcien, un des philosophes les plus instruits de nos jours.

§. X.
Chalcidique : peuples qui habitent le long de l'Euphrate.
* Pays le long du fleuve. Polyb. V, 69, §. 5.
* Demeurant sous des tentes.

LE pays appelé la *Parapotamie* *, soumis aux phylarques Arabes, et la Chalcidique, qui commence à partir du *Marsyas*, confinent au territoire d'Apamée, du côté de l'orient : au sud d'Apamée, le pays est habité en grande partie par des *Scénites* *, qui ressemblent aux nomades de la Mésopotamie : plus les tribus sont voisines de la Syrie, plus elles se civilisent et s'éloignent du genre de vie des Arabes et des Scénites, leurs gouvernemens devenant mieux constitués ; tels sont *Arethusa*, gouvernée par Sampsicéramus <2> ; *Themella*, soumise à Gambarus, et autres [petits États] semblables.

§. XI.
Côte de la Séleucide, Laodicée, *Posidium*, *Orthosia*, &c.
a *Cf.* Plin. V, c. 20. Pococke, t. II, p. 194.
* A présent, *Jebile.* Id. p. 198. *Cf.* Wessel. Itiner. pag. 148.

VOILÀ ce qui concerne l'intérieur de la Séleucide. Le reste de la côte, depuis Laodicée, présente les détails suivans :

Près de Laodicée, sont les petites villes de *Posidium*, d'*Heracleum* [a] et de *Gabala* *. A partir de là, commence le rivage <3>

peuplade *Arabe ;* ces deux auteurs ne se contredisent peut-être qu'en apparence, et la leçon ordinaire doit rester.

<1> En grec, *ἀδικεῖσθαι δὲ νομίσας ὑπὸ τῶν ἡγεμόνων, ἐκπεσὼν εἰς τὴν Μεσοποταμίαν, ἐμισθοφόρει τότε τῷ Βάσσῳ.* Cela signifie *ἐκ τῆς ἐντὸς τοῦ Εὐφράτου εἰς τὴν περαίαν ἐκπέπτωκε φεύγων, κ. τ. λ.*

<2> On lit dans le texte, *καθάπερ ἡ Σαμψικεράμου Ἀρέθουσα, καὶ ἡ Γαμβάρου καὶ ἡ Θέμελλα.* J'ai lu, avec Casaubon, *καὶ ἡ Γαμβάρου Θέμελλα.*

<3> Le texte porte, *εἶτ' ἤδη ἡ τῶν Ἀραδίων* ΠΑΛΑΙΑ'. Ce dernier mot est corrompu. Casaubon et Bochart lisent *παραλία*, que M. Tzschucke a reçu dans son édition. Il y a dans Strabon un autre exemple de la confusion de *παλαιά* et de *παραλία* [1].

Cependant il seroit possible que Strabon eût écrit *ἡ τῶν Ἀραδίων* ΠΕΡΑΙ'Α : ainsi, plus bas, *τὴν μὲν ὑδρείαν ... ἔχουσι (Ἀράδιοι) ἐκ τῆς* ΠΕΡΑΙ'ΑΣ, et *ὥστε ἐκ τούτου χώραν τε ἐκτήσαντο (Ἀράδιοι) τῆς* ΠΕΡΑΙ'ΑΣ *πολλήν, ἧς τὴν πλείστην ἔχουσι καὶ νῦν* [2]. On a des exemples, que la partie du continent opposée et appartenant à une île s'est appelée proprement *Περαία* ; telle étoit la portion de l'Asie mineure opposée à Rhodes. Strabon, *μέχρι μὲν δεῦρο ἡ παραλία πᾶσα ἀπὸ τῆς Ῥοδίων* ΠΕΡΑΙ'ΑΣ [3] : Polybe, *κεῖσθαι ἐπὶ τῆς ἐγγαπᾶς τῆς τῶν Ῥοδίων*

[1] *Strab.* lib. III, 145, B. = [2] *Idem*, lib. XVI, pag. 754, C. = [3] *Idem*, lib. XIV, pag. 673, A.

des Aradiens : on y trouve *Paltus*, *Balanæa* ‹1›; *Caranus* ‹2›, arsenal maritime d'*Aradus* ‹3›, avec un petit port ; ensuite *Enhydra*, et *Marathus* [a], ancienne ville des Phœniciens ‹4›, maintenant ruinée (mais les Aradiens s'en sont partagé* le territoire) ; puis le canton appelé *Simyra* ‹5›. Immédiatement après, vient l'Orthosiade ‹6›; ensuite le fleuve *Eleutherus**, qui, selon quelques-uns, sert de

PAGE 753.

[a] *Cf.* Wessel. ad Diodor. Sicul. tom. II, pag. 593.

* Littéral. *ont tiré au sort.*

* *Nahr el-Kebir*, ou, selon Shaw, *Nahr el-Berd.*

ΠΕΡΑΙ'ΑΣ [1] : et il est d'autant plus certain que ἡ Περαία étoit pris comme nom propre, que Tite-Live s'exprime ainsi : *Rhodii receperunt sese ad castra. ... Prætermissa ejus rei occasio est, dum in castellis vicisque* PERÆÆ *recipiendis tempus teritur* [2]. Telle étoit encore la portion de la côte opposée à *Tenedos*, selon notre auteur : Ἔστι δὲ μετὰ τὴν Σιγειάδα ἄκραν καὶ τὸ Ἀχίλλειον, ἡ Τενεδίων ΠΕΡΑΙ'Α, τὸ Ἀχαΐιον, καὶ αὐτὴ ἡ Τένεδος [3].

Le changement de περαία en παλαιὰ est facile à expliquer paléographiquement. Toutefois j'ai suivi la correction de Casaubon et de Bochart.

‹1› *Balanæa*, actuellement Belnias. G.

‹2› Berkelius pense qu'il faut lire Κάρνος [4].

‹3› On en voit les ruines à un demi-mille au nord de Tortose, selon Pococke [5]. Il est singulier que Strabon ne parle point d'*Antaradus*, lieu situé sur le continent vis-à-vis d'*Aradus*. Pline est le premier auteur qui en fasse mention, peut-être parce que ce lieu n'est devenu remarquable que postérieurement à l'ère vulgaire, s'étant agrandi aux dépens de quelques-unes des petites villes nommées ici par Strabon. *Antaradus*, rétablie par Constance, prit le nom de *Constantia* [6]. Selon Jean Phocas, c'est la même ville que Tortose : Μετὰ ταῦτα, τὸ κάστρον ἡ Ἀντάραδος ἤτοι ἡ Τορτῶσα [7]. Guillaume de Tyr paroît avoir aussi reconnu cette identité [8] ; mais Pococke la regarde comme douteuse [9].

‹4› Selon Shaw, par πόλις ἀρχαία Φοινίκων, il faut entendre que cette ville appartenoit aux Phœniciens avant qu'ils en eussent été chassés par les Séleucides [10] : toutefois, comme *Marathus*, soumise aux Aradiens, lors de l'arrivée d'Alexandre [11], ne cessa point de leur appartenir sous les rois de Syrie et sous les Romains [12], Strabon n'a pu avoir la pensée que lui prête Shaw ; il a donc voulu dire simplement que *Marathus* étoit une *ancienne ville Phœnicienne*, et non une ville Grecque. — *Marathus* paroît remplacée par la ville actuelle de Mérakia. G.

‹5› Je lis avec Casaubon, τὰ Σίμυρα, *Simyra*, leçon que confirment des témoignages anciens [13]. Les ruines de cette ville s'appellent encore *Sumrah* [14].

M. DU THEIL.

‹6› Il y a ἡ Ορθωσιὰς συνεχής ἐστι. Strabon répète quatre fois ce nom un peu plus bas, et quatre fois il l'écrit Ὀρθωσία. Ex. : μετὰ δὲ Ὀρθωσίαν [15], — ἀπὸ Ὀρθωσίας [16], — ἐκ μὲν Ὀρθωσίας, — ἐπὶ Ὀρθωσίαν [17]. Il seroit donc possible que le Σ eût été redoublé ici par les

[1] *Polyb. Excerpt. leg.* LXVII, pag. 889, A. — *Cf.* XVII, pag. 744, A. = [2] *Tit. Liv.* lib. XXXIII, §. 18. = [3] *Strab.* XIII, pag. 604, A. = [4] *Berkel.* ad *Steph. Byz.* voce Πάλτος. = [5] *Pococke*, b. II, ch. 26. = [6] *Theophan. Ann. Const.* ad ann. X. = [7] *J. Phocas*, inter *Leon. Allat. Symmicta*, pag. 6. = [8] *Wilh. Tyr.* lib. VII, pag. 17. = [9] *Pococke*, l. l. = [10] *Shaw*, *Voyages*, tom. II, ch. 1, pag. 6-10. = [11] *Arrian.* II, c. 13. = [12] *Infrà*, pag. 213. = [13] Conf. *Plin.* lib. V, cap. 20. — *Ptolem.* lib. V, c. 15. — *Steph. Byzant.* voce Σίμυρος. = [14] *Shaw*, *Voyag.* tom. II, ch. 1, pag. 8. = [15] *Strab.* lib. XVI, pag. 754, D. = [16] *Idem*, pag. 756, C. = [17] *Idem*, pag. 760, B.

Page 753. limite à la Séleucide, du côté de la Phœnicie et de la Cœlé-Syrie.

§. XII. Côte de la Phœnicie jusqu'à Tyr: description d'*Aradus*. * Actuel. *Ruad.* ** *Caranus.*

Aradus * est située en avant et à 20 stades d'une portion de la côte garnie de récifs et dépourvue de ports ‹1› principalement dans l'intervalle qui sépare son arsenal maritime ** de *Marathus.* C'est un rocher battu de tous côtés par la mer, d'environ 7 stades de tour, tout couvert d'habitations, et si peuplé ‹2›, encore à présent, que les maisons y ont un grand nombre d'étages. On dit qu'*Aradus* doit sa fondation à des exilés de Sidon. Les habitans boivent de l'eau de pluie conservée dans des citernes, ou de celle qu'on fait venir de la côte opposée. En temps de guerre, ils vont puiser leur eau un peu en avant de la ville, dans le détroit même, où se trouve une source abondante. [Voici le procédé qu'on emploie.] Du bateau destiné à cette opération, on fait descendre sur l'orifice de la source un récipient en

copistes, et qu'on dût lire ἡ Ὀρθωσία συνεχής ἐστι.

Cependant le nom de la ville s'écrivoit quelquefois Ὀρθωσιάς, comme on le voit par le Synecdême d'Hiéroclès [1] et par un passage des Maccabées [2] : ainsi l'on ne doit rien changer. D'ailleurs, le sens me paroît exiger qu'on entende dans Strabon Ὀρθωσιάς (*sub.* χώρα ou γῆ) du canton ou territoire d'*Orthosia;* et voilà sans doute pourquoi Strabon s'est éloigné une seule fois de l'orthographe qu'il suit constamment.

— *Orthosia* se nomme encore Ortosa. G.

‹1› Cette observation est très-juste, selon Shaw [3]. Selon Pline, la distance qui sépare cette île du continent, n'est que de 200 pas [4].

‹2› Dans le texte πλήρης κατοικίας, leçon de tous les manuscrits. Casaubon propose κατοικιῶν : cette correction paroît d'autant plus naturelle, qu'on trouve ailleurs μεστὸς κατοικιῶν [5]. Cependant on pourroit conserver κατοικίας. Quelquefois après μεστός ou πλήρης, le substantif, qui devroit être au pluriel, reste au singulier, parce qu'il se trouve pris abstractivement: ainsi ταῦτα γὰρ αἰνίγματος πλήρη, au lieu de αἰνιγμάτων [6] · — λιμνοθαλάττης γίνεται μεστόν, au lieu de λιμνοθαλαττῶν [7] · — πλεονάζων τῷ φοίνικι [8] · — μεστὸς δάφνης pour δαφνῶν [9] · — χώρα μεστὴ ἐρημίας [10].

Dans l'antiquité, les maisons étoient généralement basses; ce n'étoit que dans les villes extraordinairement peuplées qu'elles avoient quatre, cinq ou six étages : aussi les auteurs manquent-ils rarement d'indiquer cette particularité. Pomponius Mela : *Aradus in Phœnice est parva, et quantùm patet, tota oppidum : frequens tamen, quia etiam super aliena tecta sedem ponere licet* [11].

[1] *Itiner. veter. Wessel.* pag. 716. = [2] *Maccab.* I, XV, v. 37. = [3] *Shaw*, tom. II, pag. 10. = [4] *Plin.* V, c. 20, pag. 264, 15. = [5] *Strab.* lib. XVI, pag. 763, B. = [6] *Idem*, I, pag. 39, init. = [7] *Idem*, V, pag. 212, med. = [8] *Idem*, XVI, pag. 763, B. = [9] *Dion. Halic. Ant. Rom.* pag. 182, l. 26, *Sylb.* = [10] *Strab.* XI, pag. 509, B. = [11] *Mel.* II, 7, §. 49, et plus bas not. 4, pag. 221.

plomb <1>, renversé sens dessus dessous, dont l'ouverture est large, et les parois vont en se rétrécissant jusqu'au fond, qui est percé d'un trou assez étroit. Autour de ce fond, est serré et attaché un tuyau de cuir (ou, si l'on veut, une espèce d'outre, ou quelque autre appareil semblable), lequel reçoit l'eau qui monte de la source par le récipient : d'abord elle est salée ; mais on attend qu'elle arrive pure et potable <2> : alors on en reçoit la quantité nécessaire dans des vases préparés [à cet usage] ; puis on l'apporte à la ville. PAGE 754.

Dans l'origine, les Aradiens avoient leur roi particulier [a], de même que chacune des autres villes Phœniciennes ; par la suite, les changemens qu'ont introduits les Perses, les Macédoniens et de nos jours les Romains, ont amené la forme actuelle du gouvernement.

[a] Arrian. II, c. 13.

Les Aradiens, d'abord soumis aux rois de Syrie en qualité

<1> Strabon se sert ici du mot *κλίβανος* ou *κρίβανος*, qui signifie proprement une espèce de four où l'on torréfioit l'orge, comme l'indique son étymologie (*κριθῶν βαῦνος*), et, par extension, toute espèce de four [1]. L'analogie de la forme a conduit Strabon au sens dans lequel il prend ici ce mot.

<2> Plusieurs auteurs anciens ont parlé de cette source [2] ; mais aucun n'est entré dans autant de détails que Strabon. Il en existe une semblable dans le port de Syracuse, vis-à-vis de la fontaine Aréthuse [3], et une autre à deux ou trois lieues des côtes sud de Cuba, au sud-est du port de Battaleno ; M. de Humboldt l'a décrite le premier [4] : quoique la profondeur de l'eau en cet endroit soit de 10 à 12 brasses [50 à 60 pieds], le bouillonnement des vagues est si considérable, que les petites embarcations redoutent d'en approcher. Plus on puise profondément, plus l'eau est douce. La source d'*Aradus* paroît avoir été de même nature. Selon Mutianus, elle se trouvoit à 50 coudées de profondeur [5].

Le procédé que les Aradiens employoient pour obtenir l'eau pure, est simple et ingénieux ; il consistoit à faire descendre perpendiculairement sur l'orifice de la source une cloche de plomb, dont l'ouverture avoit une largeur proportionnée à celle de cet orifice. La cloche, et le tuyau de cuir qui y adhéroit, se remplissoient d'une eau demi-douce ; parce que, dans un cas pareil, d'après la différence de pesanteur spécifique, l'eau de source, tendant à s'élever à la surface, forme, au-dessus de l'endroit d'où elle sort, une colonne d'eau sensiblement douce, en temps de calme. Une fois que le récipient reposoit sur le sable, l'eau de la source refouloit celle qui le remplissoit, et la forçoit de sortir ; c'est la *première eau* dont parle

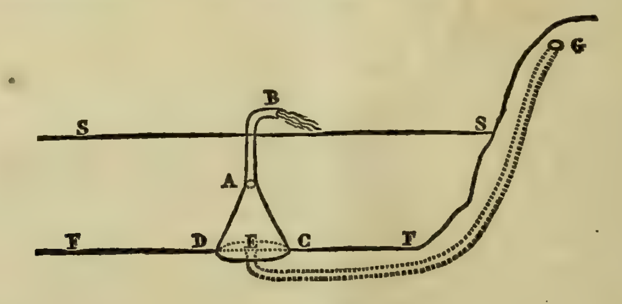
[1] Cf. *Sturz. de Dialect. Maced. &c.* pag. 177. = [2] Cf. *Voss. ad Mel.* II, 7, S. 47. = [3] *Fazelli, de Rebus Siculis*, I, IV, S. 1. = [4] *Humboldt, Tableaux de la nature*, tom. I, pag. 331, éd. all. = [5] *Mut.* ap. *Plin.* V, cap. 31.

PAGE 754. d'alliés, ainsi que les autres peuples de Phœnicie, embrassèrent ensuite le parti de Séleucus Callinicus, lors de sa querelle avec son frère Antiochus, surnommé *Hiérax* * : ils firent un traité, en vertu duquel il leur fut permis de recevoir ceux qui, abandonnant le royaume, voudroient se réfugier parmi eux ; avec la condition de n'être point obligés de les livrer malgré eux, mais en même temps de ne point leur permettre de quitter l'île sans l'autorisation du roi. Il en résulta pour eux de grands avantages ; car ceux qui cherchèrent un refuge dans leur île, étoient des personnages distingués, qui, ayant été chargés de fonctions d'une haute importance, avoient les plus grands sujets de crainte ; ils regardèrent donc comme des bienfaiteurs et des sauveurs les Aradiens, qui leur avoient accordé l'hospitalité, et ils s'en montrèrent reconnoissans, sur-tout après leur retour dans leur patrie : ce fut par ce moyen que les Aradiens purent acquérir une grande portion de la côte qu'ils possèdent encore maintenant, et prospérer sous tous les

* En 243 avant J. C.

Strabon : mais ensuite, isolée complètement du fluide ambiant, l'eau de la source sortoit pure et potable.

Quant à la cause qui la faisoit monter dans le tuyau, on juge par le texte de Strabon qu'elle étoit naturelle. L'eau cédoit, sans aucun doute, à une pression hydrostatique, comme dans la source de Cuba, parce qu'elle provenoit de quelque colline voisine de la côte ; en sorte qu'elle étoit douée à sa sortie d'une force d'ascension qui dépendoit de la hauteur du point d'où elle partoit. On aura l'idée de ce qui devoit avoir lieu, par cette figure :



S S Surface de la mer.
F F Fond de la mer.
G Origine de la source sur une colline de la côte.
E Sortie de la source.
D A C Récipient *ou* κλίβανος.
A B Tuyau de cuir.

autres rapports. Ils ajoutèrent à cette cause de prospérité par leur intelligence et leur activité pour la navigation; et quoiqu'ils eussent sous les yeux l'exemple des Ciliciens, leurs voisins, qui se livroient à la piraterie, jamais ils ne voulurent faire cause commune avec eux, en prenant part à ce genre de brigandage. Page 754.

Après *Orthosia* et le fleuve *Eleutherus*, on trouve *Tripolis* *, dont le nom vient de ce qu'elle est composée de trois villes [portant chacune le nom de sa métropole], Tyr, Sidon et *Aradus* ‹1›. Tout près de *Tripolis*, est situé le *Theoprosôpon* * ‹2› [promontoire], auquel se termine le mont Liban : dans l'intervalle on rencontre un petit lieu appelé *Trieres* [a] ‹3›.

* Act. *Tarabolos.*

* Front ou face de Dieu.

[a] *Cf.* Polyb. v, 68, §. 8. Plin. v, c. 17. Steph. Byz. *voce* Τριήρης. Shaw, tom. II, pag. 11-12.

§. XIII. Cœlé-Syrie, Liban et Antiliban, Jourdain, lac *Gennesaritis*, &c.

La Cœlé-Syrie est formée par deux chaînes de montagnes presque parallèles, le Liban et l'Antiliban ‹4› : toutes deux

‹1› La phrase de Strabon offre quelque obscurité dans sa concision : Τριῶν γάρ ἐστι πόλεων κτίσμα, Τύρου, Σιδόνος, Ἀράδου : ce qui pourroit signifier que *Tripolis avoit été fondée par les villes de Tyr, Sidon et Aradus ;* c'est le sens exprimé par Xylander, et il revient à ce que dit Étienne de Byzance : Τρίπολις, πόλις Φοινίκης, διὰ τὸ ἐκ τριῶν πόλεων ἔχειν ἀποικίας, Ἀράδου, Τύρου, Σιδόνος [1]. L'ancien traducteur Latin l'a entendu autrement, *Tres enim urbes habet, Tyrum, Sidonem, Aradum ;* de même que Buonaccioli, *La quale prese questo nome dall' effetto, percioch'ella contiene tre città, Tiro, Sidone, et Arado;* et en effet, quand on suit la pensée de Strabon, on voit qu'il a voulu dire, non-seulement qu'*Aradus* fut composée de trois villes, mais qu'elle *contenoit trois villes, appelées* (du nom des villes qui avoient fondé chacune d'elles) *Tyr, Sidon, Aradus ;* ce que Diodore de Sicile exprime clairement : Τρεῖς γὰρ ἐν αὐτῇ πόλεις σταδιαῖον ἀπ' ἀλλήλων ἔχουσαι διάστημα, ἐπικαλεῖται δὲ τούτων ἡ μὲν Ἀραδίων, ἡ δὲ Σιδονίων, ἡ δὲ Τυρίων [2]. Dans ce cas, le mot κτίσμα indique moins la *fondation de la ville*, proprement κτίσις, que le *résultat de la fondation*, c'est-à-dire, l'ensemble, la totalité de la ville fondée, comme en d'autres endroits. Ex. : Φαλάρνου δὲ καὶ ἐξ ἐδάφους ἀνατραπῆναι τὸ ΚΤΙΣΜΑ [3]. — Καὶ ἀπήγαγεν ἐπὶ τὸν τόπον τοῦτον, ὅπου νῦν ἐστι τὸ ἐν Ἱεροσολύμοις ΚΤΙΣΜΑ [4]. — Πέμψας ἀποικίαν ὁ Σεβαστὸς Καῖσαρ, πολὺ μέρος τοῦ παλαιοῦ ΚΤΙΣΜΑΤΟΣ ἀνέλαβε [5]. — Τὸ δὲ παλαιὸν πρόσχημα τῆς Ἑλλάδος ἦν ταῦτα τὰ ΚΤΙΣΜΑΤΑ [6]. — Τὸ πρῶτον ΚΤΙΣΜΑ ἐπὶ τῶν Κρητικῶν... τετειχισμένον [7].

‹2› Le *Theoprosopon* est le cap sur lequel se trouve aujourd'hui un lieu nommé Capouge. G.

‹3› *Trieres* paroît avoir existé près d'un lieu nommé maintenant Belmont. G.

‹4› La vallée formée par ces montagnes est connue actuellement sous le nom d'el-Békah. G.

[1] *Steph. Byz.* voce Τρίπολις. = [2] *Diod. Sic.* XVI, §. 41. = [3] *Strab.* I, pag. 60, C. = [4] *Idem*, XVI, p. 761, B. = [5] *Id.* VI, p. 270, C. — *Cf.* p. 258, D. = [6] *Id.* X, p. 450, C. = [7] *Id.* XIV, p. 634, D.

Page 755. commencent à peu de distance de la mer ‹1›; l'une, savoir, le Liban, vers *Tripolis* et principalement au *Theoprosôpon* ‹2›; l'autre, du côté de Sidon. Elles se terminent assez près des montagnes Arabiques, situées au-dessus de la Damascène, et non loin de ce qu'on appelle les *Trachônes*, où elles forment des collines cultivées et très-fertiles : elles laissent entre elles une vallée, dont la largeur, sur le bord de la mer, est de 200 stades, et la longueur, de la mer à l'intérieur, d'environ ‹3› le double. Des rivières, dont la plus considérable est le Jourdain ‹4›,

‹1› Je ne sais si j'ai bien saisi le sens : *μικρὸν ὕπερθεν τῆς θαλάττης ἀρχόμενα ἄμφω.*

‹2› Ce promontoire se trouve appelé aussi *Euprosôpon* et *Lithoprosôpon* [1]. On le nomme à présent cap *Greego* [2]. M. du Theil.

‹3› *Ὁμοῦ τι διπλάσιον.* Je donne ici à *ὁμοῦ τι* le sens de *ἐγγύς* qu'il a dans les bons auteurs [3] : il pourroit signifier aussi *en tout,*

‹4› La phrase est embarrassée et difficile : *Πεδίον κοῖλον .... διαῤῥεῖται δὲ ποταμοῖς ἄρδουσι χώραν εὐδαίμονά τε καὶ πάμφορον, μεγίστῳ δὲ τῷ Ἰορδάνῃ· ἔχει δὲ καὶ λίμνην, ἣ φέρει τὸν ἀρωματίτην σχοῖνον καὶ κάλαμον· ὡς δ' αὔτως καὶ ἕλη· καλεῖται δὲ ἡ λίμνη Γεννησαρῖτις· φέρει δὲ καὶ (τὸ) βάλσαμον.* Il semble, au premier abord, que le *φέρει δὲ καί* se rapporte au lac ; et que le sens devroit être, *et sur ses bords croît le balsamier.* Cette interprétation, toutefois, mettroit Strabon en contradiction avec lui-même, puisqu'il dit plus bas que le territoire *seul* de *Jéricho* produit le *balsamier* [4]; ce qui est confirmé par Josèphe [5]. Il s'ensuit que *φέρει* doit avoir le même sujet que *διαῤῥεῖται* et *ἔχει*, et dépendre de *πεδίον κοῖλον* : cette circonstance se rattache donc à l'erreur singulière qui consiste en ce que Strabon a placé la Judée dans la vallée formée par le Liban et l'Antiliban. En effet, d'après la manière dont il s'exprime, on reconnoît évidemment qu'il supposoit que le Jourdain coule et que lac *Gennesaritis* est placé entre ces deux montagnes. Quant au *Lycus*, si Strabon eût été sur les lieux, il n'eût jamais dit que les Aradiens s'en servoient pour faire remonter leurs marchandises. On voit que notre auteur a brouillé toute la géographie de ces cantons, en transportant la Judée avec ses lacs et ses rivières dans la Cœlé-Syrie propre; et encore ici, nous le pensons, on retrouve les suites de sa première méprise, qui lui a fait confondre la Cœlé-Syrie propre avec la Cœlé-Syrie prise dans une acception plus étendue [6].

En outre, lorsqu'on pèse bien ces paroles qui suivent, *τὸν δὲ Λύκον καὶ τὸν Ἰορδάνην ἀναπλέουσι φορτίοις, Ἀράδιοι δὲ μάλιστα*, on demeure convaincu que Strabon a cru que le Jourdain *coule, ainsi que le Lycus, de l'est à l'ouest et se jette dans la mer.* En effet, il emploie le verbe *ἀναπλεῖν* dans le sens de *remonter à partir de la mer : διὰ τοῦ Κύδνου ἀναπλεῦσαι* [7]. — *τὸν Ἴστρον ἀναπλεῦσαι μέχρι πολλοῦ* [8]. — *μικροῖς δ' ἀνάπλοις πρὸς τὴν θάλατταν συνῆπται* [9]. — *ἀναπλεύσαντι ὑπηρετικοῖς σκάφεσι τετταράκοντα σταδίους* [10], &c. Ainsi ses expressions reviennent à *τὸν δὲ Λύκον καὶ τὸν Ἰορδάνην ἀπὸ*

[1] *Mela*, I, 12, §. 3. — Conf. *Tzschucke*, *Not. exeget. ad h. l. Melæ.* = [2] *Shaw*, *Voyag.* tom. II, chap. 1, pag. 12. = [3] *Vales.* ad *Harpocr.* pag. 57. = [4] *Infrà*, pag. 241. = [5] *Joseph. Ant. Jud.* XV, 4, §. 2. = [6] *Suprà*, pag. 176, not. 2 ; 177, not. 3. = [7] *Strab.* I, pag. 47, B. = [8] *Idem*, I, pag. 46, B. = [9] *Idem*, V, pag. 214, B. = [10] *Idem*, XIV, pag. 636, B.

parcourent

parcourent et arrosent cette contrée abondante en toute sorte de productions : elle renferme un lac qui produit le jonc aromatique, le roseau [odorant][a] et le balsamier; on y trouve aussi des marais : le lac s'appelle *Gennesaritis* ‹1›. PAGE 755.

[a] *Cf.* Diod. Sic. II, §. 49. Dioscor. I, §. 16. Galen. de Antidot. I, pag. 434.

Parmi ces rivières, on compte le *Chrysorrhoas* ‹2›, qui commence à la ville de *Damascus* *, et dont les eaux sont presque entièrement absorbées par les canaux d'irrigation du pays ; car le canton qu'elles arrosent est d'une étendue considérable, et couvert d'une couche très-épaisse de terre végétale.

* Damas.

Quant au *Lycus* ‹3› et au Jourdain, ce sont les Aradiens principalement qui les remontent avec des bateaux chargés de marchandises *.

* *Voyez* la note 4 de la pag. 216.

La première des plaines, à partir de la mer, est appelée *Macras* et *Macrapedium* *. C'est là que Posidonius raconte qu'on a vu, mort et gisant sur la terre, ce [fameux] serpent dont la longueur étoit presque d'un plèthre *, et la grosseur telle, que deux cavaliers, placés de chaque côté de son corps, ne pouvoient se voir : dans sa gueule ouverte pouvoit entrer un homme à cheval, et chacune des écailles de sa peau surpassoit en grandeur un bouclier [b].

* Plaine de Macras.

* 100 pieds.

[b] *Cf.* Schneider, Obss. critt. ad calc. P. Artedi Synon. pisc. pag. 348, col. 2.

Après [la plaine dite] *Macras*, on trouve [celle de] *Marsyas*, renfermant aussi quelques points montagneux; tel est *Chalcis* ‹4›, qui peut en être regardé comme la citadelle. Ce pays commence à Laodicée du Liban ‹5›. Tous les cantons montagneux sont occupés

θαλάττης ἀναπλέουσι φορτίοις. Toutes ces erreurs prouvent avec évidence que Strabon n'avoit point vu cette partie de la *Syrie ;* c'est pourquoi il a pu confondre les renseignemens qui lui ont été donnés sur ce pays.

‹1› Ce lac a aussi été appelé lac de *Tiberias*, du nom d'une ville bâtie sur ses bords par Hérode Antipas, sous le règne de Tibère. Cette ville conserve des vestiges de son ancien nom dans celui de Tabarieh, qu'elle communique maintenant au lac de *Tiberias*, ou de Génésareth. G.

‹2› Le *Chrysorrhoas* paroît être le Barradi des Arabes. G.

‹3› D'Anville rapporte le *Lycus* à un petit ruisseau nommé Nahr el-Kelb. G.

‹4› *Voyez*, sur cette ville, Noris [1], Reland [2] et Wesseling [3].

‹5› Cette ville de Laodicée paroît répondre à Iouschiah. G.

[1] *Noris. de Epoch. Syro-Maced.* dissert. III, cap. 9, §. 3. = [2] *H. Reland. Palæstin.* I, c. 48, pag. 316. = [3] *Wessel.* ad *Itin.* pag. 193.

PAGE 755.

par des Ituræens et des Arabes, tous livrés au brigandage. Les habitans des plaines sont cultivateurs : tourmentés par les courses des montagnards, ils ont besoin de recourir à divers moyens de défense; ils choisissent donc pour places d'armes, des lieux naturellement forts. De même, ceux qui habitent le Liban possèdent à l'intérieur, dans la montagne, *Sinna, Borrama*, et d'autres forteresses semblables, et dans le bas pays, *Botrys* *, *Gigartum* **, les cavernes sur le bord de la mer, et le château placé sur le *Theoprosôpon* : Pompée détruisit ces forteresses lorsqu'il eut parcouru et soumis* ‹1› le territoire de *Byblos* et de *Berytus*, villes situées entre Sidon ‹2› et le *Theoprosôpon* [a].

* Act. *Batroun*. Je lis Βότρυν avec des mss.; leçon confirmée par Pline et la Table de Peutinger.
** Act. *Gasir*.
* En 64 avant J.C.
[a] *Conf.* Vossius ad Mel. I, 12, §. 3.

§. XIV.
Reprise de la côte de Phœnicie, de *Byblos* à *Berytus*.

BYBLOS, consacrée à Adonis, fut le siége de la puissance de Cinyre; mais Pompée la délivra de ce tyran, auquel il fit trancher la tête. Cette ville est située sur une petite hauteur, à peu de distance de la mer.

Après *Byblos*, on trouve le fleuve *Adonis* ‹3›, la montagne *Climax* ‹4›, *Palæbyblos* ‹5›; ensuite le fleuve *Lycus* et la ville de *Berytus*:

‹1› Il y a dans le texte, *κατέσπασε Πομπήϊος, ἀφ' ὧν τήν τε Βύβλον* ΚΑΤΕΤΡΕΧΕ *καὶ τὴν ἐφεξῆς ταύτῃ Βηρυτόν*. Xylander a lu *κατέτρεχον* : ce sens paroît d'autant plus naturel, que *κατατρέχειν* signifie proprement *faire des courses, faire le brigandage*. Il sembleroit donc peu probable que Strabon eût appliqué ce mot à Pompée.

Toutefois, comme *κατατρέχειν* signifie aussi *parcourir un pays pour le soumettre* [1], on peut conserver la leçon des manuscrits; dans ce cas, *ἀφ' ὧν* pourroit signifier *ἀφ' ὧν χρόνων*, et non *ἀφ' ὧν ὁρμητηρίων*, comme on l'a entendu : ainsi *ἀφ' οὗ καὶ μέχρι Ἰβηρίας ἔπλευσαν* [2] est pour *ἀφ' οὗ χρόνου κ. μ. Ἰ. ἔ.* Ailleurs, *ἐξ ὧν* (scil. *χρόνων*) *αἱ πλεῖσται συνῳκίσθησαν* [3], &c. C'est le sens que j'ai suivi. En supposant que *ἀφ' ὧν* dépende de *ὁρμητηρίων*, on aura ce sens, *dont il s'étoit servi pour soumettre &c.*

‹2› *Byblos* est appelée maintenant Gébail, qui paroît être son ancien nom Phénicien. — *Berytus* conserve le nom de Bérut. — *Sidon* est Seïde. G.

‹3› Le Nahr-Ibrahim. G.

‹4› Josèphe parle d'une montagne dite Κλίμαξ τῶν Τυρίων : mais il la place plus bas, au sud de *Berytus*, et à 100 stades au nord de *Ptolemaïs* [4]. Le *Climax* de Strabon est-il différent, ou bien est-ce la même montagne, et ce géographe s'est-il trompé sur la position qu'il lui donne ? c'est ce que je ne puis décider : mais je penche à le croire.

‹5› Je lis avec cinq manuscrits (dont le n.° 1393) Παλαίβυβλος. Il est étonnant que

[1] *Lucian. Dial. mort.* XII, §. 2. = [2] *Strab.* XIV, pag. 654, C. = [3] *Idem*, VIII, pag. 388, B. = [4] *Joseph. Ant. Jud.* III, 5, §. 4. — *Bell. Jud.* II, 10, §. 2. — *Suprà*, pag. 158, not. col. 1.

celle-ci fut détruite par Tryphon; mais les Romains l'ont rétablie, au moyen de deux légions qu'Agrippa y a placées, en même temps qu'il a réuni au territoire de cette ville une portion considérable du *Marsyas*, jusqu'aux sources de l'Oronte, situées près du Liban, du *Jardin* * et du Château-Ægyptien, vers le district d'Apamée <1>. Tels sont les lieux maritimes.

PAGE 756.

* Παραδείσου.

§. XV.

Damascène: étendue du nom de Cœlé-Syrie.

AU-DESSUS * du *Marsyas*, on trouve le lieu dit *le vallon Royal* **, et la Damascène, pays très-renommé pour sa fertilité. *Damascus* est elle-même une ville considérable : c'étoit à-peu-près la plus remarquable des villes de cette région, au temps de la domination des Perses <2>.

* C'est-à-dire, *au midi.*

** Αὐλὼν βασιλικός. *Cf.* Reland. Palæst. I, c. 55.

Au-delà de *Damascus*, il existe deux [des cantons] appelés *Trachônes;* on trouve ensuite, vers les parties habitées par des Arabes et des Ituræens mêlés ensemble, des montagnes d'un accès difficile, renfermant des cavernes profondes [a] <3>, dont une, pouvant contenir jusqu'à quatre mille hommes, [sert de refuge aux brigands]

[a] *Cf.* Joseph. A. J. XV, 10, §. 1.

M. Tzschucke ait conservé l'ancienne leçon. — L'ancienne *Byblos* paroît avoir été située près de la rive septentrionale du fleuve *Lycus*, qu'on rapporte, comme je l'ai dit, au Nahr el-Kelb. Strabon, et Pline, *lib. V, cap. 17*, placent l'ancienne *Byblos* sur le bord de la mer: Ptolémée l'indique à une vingtaine de lieues dans l'intérieur des terres. G.

<1> On seroit tenté de croire qu'il auroit passé à *Berytus*, postérieurement au temps où les Romains avoient restauré cette ville, presque ruinée par Tryphon, et où Agrippa avoit établi deux légions en augmentant son territoire. M. DU THEIL.

La conclusion que je tire de ce fait est différente. *Voyez* page 222, note 3.

<2> Ἔστι δὲ καὶ ἡ Δαμασκὸς πόλις ἀξιόλογος σχεδόν τι καὶ ἐπιφανεστάτη τῶν ταύτῃ ΚΑΤᾺ ΤᾺ ΠΕΡΣΙΚΆ : ces derniers mots ont été mal compris des interprètes Latins ; ils les traduisent par *Persis* ou *Persiæ vicina :* quant au traducteur Italien, il les a passés.

En ce sens, κατὰ τὰ Περσικά ne seroit point Grec : ces mots signifient, *au temps des Perses, au temps de la domination des Perses,* κατὰ τὴν τῶν Περσῶν ἀρχήν, comme Strabon s'exprime ailleurs [1], ou ἐπὶ τῶν Περσῶν [2] ou κατὰ τὴν Περσῶν ἐπικράτησιν, selon l'expression d'Eusèbe [3]. C'est de la même manière que Strabon dit en un autre endroit [4]: Ἡ δὲ Παρθυαία, πολλὴ μὲν οὐκ ἔστι. Συνετέλει γοῦν μετὰ τῶν Ὑρκανῶν ΚΑΤᾺ ΤᾺ ΠΕΡΣΙΚΆ. Ainsi, dans Ctésias, ὅσα πρὸ τῶν Περσικῶν, signifie, *tous les faits antérieurs à la monarchie des Perses* [5].

<3> Σπήλαια βαθύστομα. L'expression βαθύστομος est ici remarquable; elle rappelle le ναῦς βαθύπρῳρος de Diodore de Sicile [6].

[1] *Strab.* lib. XV, pag. 728, C. = [2] *Idem*, lib. XI, pag. 525, B. = [3] *Euseb. Præp. evang.* pag. 663, fin. = [4] *Strab.* lib. XI, pag. 514, C. = [5] *Ctesiæ Fragm.* §. 1, in *Herodot. edd.* = [6] *Diod. Sic.* III, §. 39.

PAGE 756.

lors des incursions qu'ils font de différens côtés contre les Damascéniens : ces brigands pillent principalement les marchands de l'Arabie Heureuse ; mais il arrive moins de ces brigandages, maintenant que la bande de Zénodore [a] a été anéantie, grâce à la bonne administration des Romains et au séjour des soldats en garnison dans la Syrie.

[a] *Cf.* Joseph. l. I.

Le nom de *Cœlé-Syrie* ⟨1⟩ s'applique [en général] à toute la contrée qui s'étend depuis la Séleucide jusque vers l'Ægypte et l'Arabie; mais il désigne en particulier le pays renfermé entre le Liban et l'Antiliban : le reste se compose, 1.° du littoral de la Phœnicie, formant une lisière très-étroite, depuis *Orthosia* * jusqu'à Péluse *; 2.° du pays qui, de la Phœnicie, s'étend à l'intérieur entre *Gaza* et l'Antiliban, jusqu'aux Arabes : on le nomme la Judée.

* Act. *Ortosa.*

* Act. *Tineh.*

Après avoir parlé de la Cœlé-Syrie proprement dite, nous passerons à la Phœnicie, dont nous avons décrit la partie comprise entre *Orthosia* et *Berytus* *.

* *Suprà*, pag. 211-215.

§. XVI. Suite de la Phœnicie, Sidon et Tyr.

SIDON est située à environ 400 stades au-delà de *Berytus :* entre ces deux villes, on trouve le fleuve *Tamyras* *, le bois consacré à Esculape, et *Leontopolis* **.

La ville de Tyr ***, au-delà de Sidon, est la plus considérable et la plus ancienne de la Phœnicie ⟨2⟩; elle le dispute à Sidon en grandeur, en célébrité, en ancienneté, ainsi que l'attestent de nombreuses traditions mythologiques : car, si d'un côté les poëtes ont répandu davantage le nom de cette dernière ville (Homère en effet ne parle pas de Tyr [b]); de l'autre, la fondation

* *Damuras* dans Polybe (V, 68, §. 9), aujourd'hui Nahr-Damur.

** Λεόντων πόλις, Strab. et Scyl. *Leontos oppidum* [Λέοντος πόλις], Plin.

***Act. *Sor* ou *Sour.*

[b] Heyn. in Iliad. VI, 289-292.

⟨1⟩ Ἅπασα μὲν οὖν ὑπὲρ τῆς Σελευκίδος. Je lis avec les manuscrits 1393, 1394, Ἅπασα μὲν οὖν ἡ ὑπὲρ τῆς Σελευκίδος.

⟨2⟩ J'ai suivi le texte actuel, qui est ainsi conçu : Μετὰ δὲ Σιδόνα, μεγίστη τῶν Φοινίκων καὶ ἀρχαιοτάτη πόλις Τύρος ἐστὶν, ἡ ἐνάμιλλος αὐτῇ κατά τε μέγεθος καὶ κατὰ τὴν ἐπιφάνειαν, καὶ τὴν ἀρχαιότητα ἐκ πολλῶν μύθων παραδεδομένη. La phrase seroit peut-être plus correcte si on lisoit παραδεδομένην : en conservant la leçon vulgaire, j'ai changé la ponctuation, et lu καὶ τὴν ἀρχαιότητα, ἐκ πολλῶν μύθων παραδεδομένη (οὖσα).

de ses colonies tant en Libye qu'en Ibérie, jusques au-delà des Colonnes <1>, élève bien plus haut la gloire de Tyr. Toutes les deux ont donc été jadis et sont encore maintenant très-célèbres et très-florissantes; et quant au titre de métropole des Phœniciens, chacune d'elles croit avoir le droit d'y prétendre <2>. PAGE 756.

Sidon, située sur le continent, possède un beau port, creusé par la nature : mais Tyr, entièrement renfermée dans une île, est bâtie à-peu-près comme *Aradus ;* elle est jointe au continent par une chaussée qu'Alexandre construisit lorsqu'il fit le siége de cette ville. Elle a deux ports, l'un fermé, l'autre ouvert; ce dernier s'appelle *le Port Ægyptien* <3>. On dit que les maisons y ont un nombre d'étages plus grand encore qu'à Rome <4>; aussi a-t-elle manqué d'être entièrement détruite, lors des tremblemens de terre qu'elle a éprouvés <5> : elle essuya aussi de grands dommages quand elle fut assiégée et prise par Alexandre. Mais elle surmonta tous ces malheurs, et sut réparer ses pertes, tant par la navigation, dans laquelle les Phœniciens, en général <6>, ont de tout temps PAGE 757.

<1> Strabon rappelle ici les fondations de Carthage, de *Gadir*, &c. par les Tyriens. G.

<2> Tyr avoit été bâtie par les Sidoniens. Dans Isaïe [1], Tyr est appelée *fille de Sidon.* Voyez aussi Justin [2]. G.

<3> Probablement celui qui étoit tourné vers l'Ægypte [3], situation dont il avoit sans doute tiré son nom.

<4> Strabon a dit, au VI.e livre, qu'Auguste défendit d'élever les maisons de Rome au-delà de 70 pieds [4]; ce qui prouve qu'auparavant on leur donnoit une hauteur plus considérable encore. 70 pieds Romains valent environ 64 pieds Français, et une pareille élévation suppose cinq à six étages.

<5> *Διὸ καὶ σεισμοὺς γενομένους, ἀπολιπεῖν μικρὸν τοῦ ἄρδην ἀφανισθῆναι τὴν πόλιν, κ. τ. λ.* Trois manuscrits donnent *σεισμῶν γενομένων* : c'est la vraie leçon ; l'accusatif provient sans doute de ce que quelque copiste aura lu *διά* au lieu de *διό*. Ailleurs, *σεισμοῦ γενομένου, καταποθῆναι πόλιν* [5] et *πέπλωκε, σεισμοῦ γενηθέντος* [6].

<6> *Καθ' ἣν (ναυτιλίαν) ἁπάντων τῶν ἀεὶ κρείττους εἰσὶ* KOINῊ *Φοίνικες.* Si Strabon a écrit *κοινῇ*, c'est sans doute pour indiquer que tous les *Phœniciens*, sans exception, partageoient cette habileté dans la navigation : le présent *εἰσί* m'avoit fait soupçonner, toutefois, qu'il avoit pu écrire *καὶ νῦν*, dans le sens où il a déjà dit en parlant de Sidon et de Tyr, *ἀμφότεραι δ' οὖν ἔνδοξοι καὶ λαμπραὶ καὶ πάλαι* KAÌ NŨN. La même confusion paroît avoir eu lieu dans un autre endroit de Strabon, *κοινῇ μέν τοι συνῴκισται πᾶς ὁ αἰγιαλός* [7], où M. Coray corrige *καὶ νῦν* [8]. Mais je préfère de beaucoup la leçon ordinaire.

[1] *Isaias*, XXIII, v. 12. = [2] *Justin.* XVIII, c. 3. = [3] *Arrian.* II, c. 23. = [4] *Strab.* tom. II, p. 210 de la traduct. = [5] *Strab.* I, p. 58, A. = [6] *Idem*, XVII, p. 816, A. = [7] *Idem*, III, p. 169, D. = [8] Traduct. tom. I, p. 499.

PAGE 757. surpassé les autres peuples, que par [la fabrication et le commerce de] la pourpre; car la pourpre de Tyr est reconnue pour la plus belle : la pêche [du coquillage qui la fournit] se fait à peu de distance ‹1›; Tyr possède d'ailleurs toutes les choses nécessaires à la teinture. Il est vrai que la multitude des ateliers de teinture * rend le séjour de cette ville incommode; mais aussi c'est à l'habileté de ses habitans dans ce genre d'industrie ‹2› qu'elle doit sa richesse. Les rois de Syrie lui laissèrent son indépendance; et elle en obtint la confirmation de la part des Romains, moyennant quelques légers sacrifices ‹3›.

* J'ai lu βαφείων.

‹1› Le coquillage qui fournit la pourpre, est du genre des *murex*. On en trouve aussi beaucoup dans les îles Canaries, et deux de ces îles, Lancerote et Fortaventure, ont porté jadis le nom de *Purpurariæ*, parce que Juba le jeune, roi de Mauritanie, y avoit fait un établissement pour la teinture en pourpre. *Voyez* Pline, *lib. VI, cap. 36*. G.

‹2› Καὶ δυσδιάγωγον μὲν ποιεῖ τὴν πόλιν ἡ πολυπληθία τῶν βαφέων (3 cod. βαφείων)· πλουσίαν δὲ διὰ τὴν τοιαύτην ἀνδρίαν (cod. Mosc. 1393, 1394, ἀνδρείαν). La difficulté de ce passage tient au sens qu'il faut attacher au mot ἀνδρείαν, ou plutôt ἀνδρίαν.

Toup corrigeoit εὐανδρίαν : alors (en conservant toutefois la leçon βαφέων) le sens seroit que *Tyr devint riche par la multitude de ses teinturiers*. Mais cette correction laisse des doutes.

Je pense que Strabon a pu employer ἀνδρία, avec le sens, il est vrai, fort rare, de *præstantia alicujus rei*, ou d'ἐμπειρία, *habileté*, dont l'analogue se retrouve dans l'adjectif ἀνδρεῖος : car ἀνδρεῖος, comme κράτιστος περί τι, a quelquefois la signification d'*habile*. Nous disons de même, *fort en quelque chose*. Dans un autre endroit de Strabon, on lit ἀνδρεία (l. ἀνδρία) ἡ περὶ τὰς ναυτιλίας[1] : ce que Casaubon croit pouvoir entendre, et ce que j'entends comme lui, dans le sens d'ἐμπειρία. Cette acception particulière du mot ἀνδρία paroît être propre aux Péripatéticiens, et tirée du passage d'Aristote, δοκεῖ δὲ καὶ ἡ ἐμπειρία ἡ περὶ ἕκαστα, ἀνδρία τις εἶναι[2]. C'est le sens que j'ai suivi, parce que le changement proposé par Toup me paroît peu convenable au passage.

‹3› On apprend de Josèphe, que Marc-Antoine donna à Cléopatre toute la côte de la Phœnicie, depuis Éleuthères jusqu'à l'Ægypte, à l'exception de Sidon et de Tyr, auxquelles il laissa l'indépendance, dont il savoit qu'elles jouissoient depuis les anciens temps[3] (ἐκ προγόνων εἰδὼς ἐλευθέρας).

Mais, suivant Dion Cassius, Auguste, venu en Orient au printemps de l'an 734, dix-huit ans avant J. C., priva les Tyriens et les Sidoniens de leur liberté, à cause des factions qui régnoient parmi eux[4].

Il s'ensuit que si Strabon a voyagé en Phœnicie, il a dû passer à Tyr avant cette époque, puisque son récit se rapporte à un état de choses antérieur au voyage d'Auguste en Syrie. Dans ce cas, les renseignemens qu'il donne sur l'état des villes voisines, devroient appartenir à la même époque : or il

[1] *Strab.* III, pag. 140, B. = [2] *Aristot. Nicomach. Ethic.* III, cap. 11, pag. 48, B. = [3] *Joseph. Ant. Jud.* XV, 4, §. 1. = [4] *Dion. Cass.* LXIV, §. 7.

Les Tyriens rendent un culte très-fervent à Hercule : leur PAGE 757.
puissance maritime est attestée par le nombre et la grandeur de leurs colonies.

Voilà ce qui concerne les Tyriens.

Quant aux Sidoniens, ils ont la réputation d'être fort industrieux et très-habiles en toute sorte d'arts, comme le Poëte nous les représente <1>; en outre, de cultiver l'astronomie et l'arithmétique, sciences auxquelles les ont conduits la logistique <2> et l'art de se diriger en mer pendant la nuit; car ces deux genres de connoissances sont essentiels tant au commerce qu'à la navigation : c'est ainsi qu'en Ægypte l'invention de la géométrie est due à ce que le Nil, en confondant les limites des propriétés dans ses inondations, obligeoit <3> de recommencer la mesure des terres. De là l'opinion générale, que, si les Grecs ont appris la géometrie des Ægyptiens, c'est de la Phœnicie qu'ils

parle plus haut [1] du rétablissement de *Berytus* opéré par Agrippa, fait postérieur de quatre ans [2] à ce voyage d'Auguste. Il faut en conclure que Strabon ne parle de l'état des villes de Phœnicie que sur ouï-dire; nouvelle preuve qu'il n'a point vu les lieux [3].

<1> *Σιδόνιοι δὲ πολύτεχνοί τινες παραδέδονται καὶ καλλίτεχνοι* : Strabon fait allusion au vers d'Homère ..... *ἐπεὶ Σιδόνες πολυδαίδαλοι εὖ ἤσκησαν* [4], qu'il a déjà cité.

<2> La logistique étoit, à proprement parler, le calcul élémentaire et commercial, tandis que l'arithmétique étoit le calcul transcendant et de pure spéculation. Les anciens mettoient entre ces deux mots la même différence qu'entre ceux de *géodésie* et de *géométrie*. Proclus est formel à ce sujet [5], ainsi qu'Héron son maître [6]. Strabon veut donc dire que c'est par le calcul élémentaire, indispensable dans le commerce, et par la nécessité de naviguer la nuit, que les Phœniciens sont arrivés à la connoissance de l'arithmétique et de l'astronomie.

<3> La phrase de Strabon est à remarquer : *Καθάπερ καὶ τῶν Αἰγυπτίων εὕρημα γεωμετρίαν φασὶν, ἀπὸ τῆς χωρομετρίας ἣν ὁ Νεῖλος* ΆΠΕΡΓΑΖΕΤΑΙ, *συγχέων τοὺς ὅρους*, pour *ἣν ἀνάγκη ποιεῖν πάλιν καὶ πάλιν, διὰ τὸ τὸν Νεῖλον συγχεῖν τοὺς ὅρους*. Ailleurs, il donne à *ἀπεργάζεσθαι* l'acception propre en disant : *διὰ τὰς συνεχεῖς τῶν ὅρων συγχύσεις, ἃς ὁ Νεῖλος* ΆΠΕΡΓΑΖΕΤΑΙ [7]. Le sens d'*ἀπεργάζεσθαι* est souvent, comme ici, *causer, amener, nécessiter* une chose. Ex. : *Τοῦτο δ' ἀπειργάσατο ἡ τοῦ Σκυλλαίου κακία* [8]. — *Πλήθους σκορπίων... ἀπεργασαμένου τοῖς ἀνθρώποις φυγήν* [9]. — *Τῆς δὲ οἰκουμένης διαθέσεις ἑτέρας καὶ ἑτέρας τινὰς ἀπεργάζονται* [10].

[1] *Suprà*, pag. 219, not. 1. = [2] *Simson. Chronic. Cathol.* ad ann. Urb. cond. 738. = [3] *Suprà*, pag. 216, not. 4. = [4] *Hom. Iliad.* Ψ, v. 743. — *Suprà*, tom. I de la traduct. pag. 90. = [5] *Proclus*, in *Euclid. Elem.* fol. 9 r.° cod. 2352 reg. Bibl. = [6] Cod. 2385, fol. 65 r.°, med. = [7] *Strab.* XVII, pag. 787, D. = [8] *Idem*, XVI, pag. 780, D. = [9] *Idem*, XVI, pag. 773, A. = [10] *Idem*, I, pag. 49, A.

PAGE 757.

ont tiré l'astronomie et l'arithmétique : à présent encore on pourroit s'instruire à Sidon et à Tyr, non-seulement dans ces deux sciences, mais même dans toutes les autres branches de la philosophie.

S'il faut en croire Posidonius, l'opinion sur les atomes est de Moschus [a] de Sidon, qui vivoit avant la guerre de Troie. Mais laissons là les faits anciens. De nos jours, Sidon a produit des philosophes distingués, tels que Boëthus [b], que nous avons eu pour condisciple, lorsque nous nous occupions de la philosophie d'Aristote ‹1›; et Diodote, son frère : Tyr a produit Antipater, et, un peu avant notre temps, Apollonius, qui a dressé le tableau des philosophes de la secte de Zénon et de leurs ouvrages.

[a] *Cf.* Fabric. ad Sext. Empir. adv. mathem. 261. Mosheim. ad Cudworth. System. intell. tom. I, pag. 18, n. e. Schweigh. ad Athen. VIII, pag. 447, &c.

[b] *Cf.* Fabric. Bibl. Gr. tom. III, pag. 165, ed. Harl.

§. XVII.

* Suite de la Phœnicie ; *Ornithopolis Ptolemaïs.*

PAGE 758.

* Ville des oiseaux.
** Nahr-Qasmieh.
*** *L'ancienne Tyr.*

TYR n'est pas à plus de 200 stades de Sidon ; une petite ville, nommée *Ornithopolis* *, et l'embouchure d'une rivière près de Tyr **, se rencontrent dans l'intervalle : à 30 stades au-delà de Tyr, est *Palætyrus* *** ‹2›.

Ensuite on trouve *Ptolemaïs*, ville considérable, nommée auparavant *Acé* *, et qui servoit aux Perses de lieu d'embarcation ** pour se rendre en Ægypte.

* Actuell. *Acre.*
** Ὁρμητήριον. *Suprà*, pag. 174, not. 2.

Entre *Acé* et Tyr, le rivage est formé de dunes ‹3›, qui contiennent le sable propre à faire le verre : on dit qu'il n'est pas possible de le fondre sur le lieu même, et qu'il ne devient

‹1› Probablement sous Xénarque de Séleucie, philosophe péripatéticien, dont il dit ailleurs avoir suivi les leçons [1].

‹2› On trouve encore quelques vestiges de cette ancienne ville. C'est là qu'étoit le temple célèbre de l'Hercule Phœnicien, dont la fondation, d'après les traditions recueillies par Hérodote, *lib. II, §. 44*, paroît remonter à plus de 2700 ans avant l'ère Chrétienne. G.

‹3› Ce rivage étoit probablement celui où couloit le petit fleuve *Belus*, appelé aussi *Pagidus*, sur les bords duquel on trouvoit le sable vitrifiable [2]. Sur la feuille 46 de la grande carte d'Ægypte, on retrouve l'indication de ces dunes.

[1] *Strab.* XIV, pag. 670, C; trad. Franç. tom. IV, part. II, pag. 371. = [2] *Joseph. Bell. Jud.* II, 10, §. 2. — *Plin.* V, c. 19. — *Tacit. Hist.* V, §. 7. — Cf. *Gesta Dei per Francos*, pag. 1166.

fusible

fusible <1> qu'après avoir été transporté à Sidon. Quelques-uns prétendent que les Sidoniens possèdent aussi du sable vitrifiable : selon d'autres, le sable, quel qu'il soit, est par-tout susceptible de fusion <2>. PAGE 758.

J'ai appris des ouvriers en verre à Alexandrie, qu'il existe en Ægypte une certaine terre vitrifiable *, sans laquelle il n'est pas possible de faire les ouvrages en verre d'un grand prix et diversement colorés [a]; c'est ainsi qu'en d'autres pays on a besoin d'avoir recours à d'autres mélanges : on dit qu'à Rome on a imaginé beaucoup de ces mélanges qui servent à varier les couleurs, et à rendre le travail plus facile [et moins dispendieux], comme [cela se pratique] pour les ouvrages qui imitent le cristal *; aussi un plat et un petit vase à boire n'y coûtent-ils qu'un chalque <3>.

* Probablement le *natron*.

[a] *Cf.* Cl. Salmas. ad Vopisc. pag. 456-457, et Exerc. Plin. pag. 769, col. 1, F, G.

* Il veut parler du verre *très-blanc*.

§. XVIII. Phénomènes arrivés sur cette côte.

ON raconte que sur ce même rivage, entre Tyr et *Ptolemaïs*, il arriva un phénomène surprenant et des plus rares, lorsque les Ptolémaïdiens livrèrent bataille en ce lieu au général Sarpédon. Au moment où la déroute devint complète, les eaux de la mer s'élevèrent, formant une espèce de marée, et submergèrent les fuyards <4> : les uns furent entraînés dans la mer et périrent ; les

<1> Parce qu'à Sidon on y joignoit le fondant nécessaire pour que la fusion s'opérât.

<2> Sans doute : mais il faut y ajouter un fondant. Je suis la correction de Scaliger et de Tyrwhitt, χεῖσθαι, ou celle de Toup, χωνεύεσθαι, pour κινεῖσθαι.

<3> Il est probable que Strabon a donné ici un nom Grec à une monnoie Romaine de cuivre correspondante, selon l'usage des écrivains Grecs. Le *chalque* [χαλκοῦς] étoit le sixième de l'obole, conséquemment le trente-sixième de la drachme ; on peut donc présumer que la monnoie Romaine à laquelle Strabon applique le nom Grec de *chalque*, étoit la *sembella* ou demi-as, valant le trente-deuxième du denier, monnoie à-peu-près équivalente à la drachme : le poids du denier d'argent étant de 74 grains environ [1], la *sembella* devoit répondre à $2\frac{5}{16}$ grains d'argent, qui valent $2\frac{1}{3}$ centimes ; et, en supposant la valeur de l'argent quatre fois plus forte qu'elle n'est à présent, $2\frac{5}{16}$ grains auroient équivalu à $9\frac{1}{2}$ centimes ou près de deux sous de notre monnoie. Dans cette hypothèse, les ouvrages en verre n'auroient pas plus coûté à Rome que chez nous, puisqu'un verre (à boire) commun vaut encore environ deux sous. Au reste, la manière dont Strabon parle de tout cela, prouve assez qu'il n'avoit pas une idée bien nette des procédés de la fabrication du verre.

<4> Strabon raconte ce fait beaucoup trop succinctement et d'une manière trop vague ; on ignoreroit, d'après sa narration,

[1] *Voyez* mes *Considérations générales sur l'évaluation des monnoies Grecques et Romaines*, pag. 44.

PAGE 758.

autres restèrent et perdirent la vie dans les lieux bas [que l'eau remplit] : le reflux, en mettant de nouveau le rivage à découvert, laissa voir leurs cadavres gisans pêle-mêle avec des poissons morts.

Un phénomène analogue eut lieu vers le *Casius*, près de l'Ægypte : dans une secousse subite, et non répétée, que le sol y ressentit, les parties basses s'élevèrent et les parties hautes s'affaissèrent tout d'un coup * ; les premières, en s'élevant, repoussèrent les eaux de la mer, et les parties affaissées les reçurent : une nouvelle secousse, toute contraire, rendit le sol à son premier état, sauf quelques changemens peu considérables, et qui même n'eurent pas lieu par-tout. Il est possible que ces sortes de phénomènes soient soumis à certains retours périodiques ; mais c'est ce que nous ignorons : il en est de même de ce qui arrive pour les inondations du Nil, qui présentent, dit-on, des circonstances différentes, quoiqu'elles conservent [dans leur succession] un ordre dont la cause est inconnue.

* Ἅπαξ, littér. *en une fois.*

§. XIX. Suite de la Phœnicie.

APRÈS *Acé*, et avant d'arriver à la Tour de Straton ‹1›, où se

quels furent les vainqueurs. Heureusement qu'Athénée a conservé les propres paroles de Posidonius, source commune d'où les deux auteurs ont tiré cet événement [1]. La bataille se donna, vers 143 avant J. C. [2], entre les troupes de Tryphon d'Apamée, auxquelles s'étoient joints les habitans de *Ptolemaïs*, et celles de Sarpédon, général de Démétrius. Sarpédon, vaincu, se retiroit dans l'intérieur, et les troupes de Tryphon revenoient en suivant le rivage, lorsque la mer, sortant de ses limites, les submergea et les fit périr, &c.

On voit, d'après cela, que Strabon semble avoir mis ici un mot pour un autre ; car ce furent les vainqueurs, et non les vaincus, qui périrent de cette manière : ainsi, au lieu de *τοὺς φεύγοντας*, il auroit dû mettre *τοὺς διώκοντας, νικῶντας*, ou quelque chose de semblable.

‹1› Ce que Strabon appelle la *Tour de Straton*, étoit une ville ancienne, presque ruinée, qu'Hérode répara, agrandit, embellit d'édifices magnifiques, parce qu'il s'y trouvoit un excellent mouillage, dont il importoit d'autant plus de tirer parti, qu'il étoit à peu-près le seul sur cette côte dangereuse [3]. Il lui donna le nom de *Cæsarée* en l'honneur d'Auguste, et l'éleva tout d'un coup au rang d'une ville du premier ordre.

Les réparations faites à l'ancienne ville, dite la *Tour de Straton*, ou plutôt la création d'une ville nouvelle sous le nom de *Cæsarée*, eut lieu à la fin de la CXCII.e olympiade [4], huit ou neuf ans avant l'ère vulgaire. Ainsi

[1] *Athen.* lib. VIII, cap. 2, pag. 333, B. = [2] *Frœlich, Annal. reg. Syr.* p. 74. = [3] *Joseph. Ant. Jud.* XIV, 4, §. 4; XV, 9, §. 6. — *De Bell. Jud.* I, 21, §. 5. = [4] *Noris. Cænotaph. Pisan. Opp.* tom. III, pag. 247, B.

trouve un mouillage, on rencontre le mont Carmel, et plusieurs petites villes, au moins de nom*, telles que *Sycaminopolis*, *Bucolopolis*, *Crocodilopolis* et autres semblables; vient ensuite un grand bois ‹1›.

PAGE 758.

* Il fait allusion à la terminaison πόλις.

Joppé* est située à l'endroit où la côte, qui, à partir de l'Ægypte, s'étoit jusqu'alors dirigée vers l'orient, se courbe vers le nord d'une manière sensible ‹2›. C'est là que quelques-uns placent le théâtre de la fable d'Andromède exposée au monstre marin [a]. Ce lieu est en effet assez élevé pour qu'on puisse, dit-on, apercevoir de là Jérusalem ‹3›, la métropole des Juifs; il leur servoit de port lorsqu'ils s'étendoient jusqu'à la mer [b]; mais les ports des brigands ne peuvent être évidemment que des lieux propres à favoriser le brigandage ‹4›. Les Juifs possédèrent également le mont Carmel ainsi que le *bois;* et ce canton étoit si peuplé ‹5›,

PAGE 759.

* Actuell. *Jaffa.*

[a] *Cf.* Acad. Inscr. tom. VII, Hist. pag. 48. Sturz. ad fragm. Pherecyd. pag. 82.

[b] *Cf.* Joseph. A. J. lib. XIII, 15, §. 4; vers 80 avant J. C.

le passage de Strabon appartient à une époque antérieure.

‹1› En grec, εἶτα δρυμὸς μέγας τις. Il est à remarquer que, dans Josèphe, le mot Δρυμός est pris comme le nom propre d'un canton voisin du mont Carmel: Δρυμοὶ (*lege* Δρυμὸς, *sive* Δρυμῶν *cum cod.*) καλεῖται χωρίον [1]. — Ἐπὶ τὸν καλούμενον Δρυμὸν περιέπεμψε [2].

‹2› C'est avant Joppé, et bien plus au midi, que la côte d'Ægypte commence à remonter vers le nord. G.

‹3› Van Egmont regarde comme impossible, à cause de la disposition du pays intermédiaire, d'apercevoir de Joppé la ville de Jérusalem [3]. Pococke, au contraire, conjecture que de la hauteur de Joppé il ne seroit pas étonnant qu'on pût (dans un temps clair) distinguer le sommet de quelqu'une des plus hautes tours de Jérusalem [4]; et cela est d'autant plus vraisemblable, que, selon Josèphe, du haut de la tour de *Psephina* à Jérusalem, les regards portoient jusqu'à la mer. Παρεῖχεν ἀφορᾶν καὶ μέχρι θαλάσσης τὰ τῆς Ἑβραίων κληρουχίας ἔσχατα [5]. On sait encore que quand Judas, pour se venger de la perfidie des habitans d'*Iamneia*, brûla leur port et leur flotte, la flamme fut aperçue de Jérusalem [6].

Au reste, on remarquera le mot φασίν, qui prouve encore que Strabon écrit sur ouï-dire, et non comme témoin oculaire.

‹4› Cette réflexion, désavantageuse aux Juifs, semble ne pas venir ici fort à propos. Il me paroît que Strabon entend parler de l'époque où les Juifs, par suite de leurs différens et de la tyrannie de leurs chefs, se livrèrent au brigandage, ainsi qu'il le dit plus bas: ἐκ δὲ τῶν τυραννίδων τὰ λῃστήρια [7]. Josèphe lui-même en convient [8]: c'est en cet état que les Romains les trouvèrent.

‹5› Καὶ δὴ καὶ εὐάνδρησεν οὗτος ὁ τόπος, ὥστε: je crois que la vraie leçon est οὕτως .... ὥστε. Dans les phrases semblables, Strabon

[1] *Joseph. Ant. Jud.* XIV, 13, §. 3. = [2] *Idem*, *Bell. Jud.* I, 13, §. 2. = [3] *Van Egmont's Travels*, tom. I, pag. 297 (trad. Angl.). = [4] *Pococke's Descript. of the East*, tom. II, pag. 3. = [5] *Joseph. Bell. Jud.* V, 4, §. 3. = [6] *Maccab.* II, 12, ℣. 9. = [7] *Infrà*, pag. 761, C. = [8] *Joseph. Ant. Jud.* lib. XVII, 10, §. 8.

PAGE 759. que le bourg d'*Iamneia* ‹1› et les villages d'alentour purent mettre sur pied quarante mille soldats.

De là au *Casius* près de Péluse, on compte un peu plus de 1000 stades, et du *Casius* à Péluse 300 ‹2›. Dans l'intervalle on rencontre la Gadaride ‹3›, que les Juifs s'étoient également appropriée [a]; puis *Azotus* et *Ascalon* ‹4›. D'*Iamneia* à *Ascalon* [b], la distance est de 200 stades environ. Le territoire des Ascalonites est très-fertile en oignons, mais la ville est petite : Antiochus le philosophe, qui florissoit peu de temps avant nous, étoit de cette ville. *Gadara* a vu naître Philodème l'Épicurien, Méléagre, Ménippe le satirique, et Théodore le rhéteur, notre contemporain *.

[a] *Cf.* Joseph. loc. l.
[b] Larcher, Table géographique d'Hérodote, pag. 53.

* Sur tous ces auteurs, *voyez* les notes de Casaubon.

On trouve ensuite près d'*Ascalon* le port des Gazæens; la ville ‹5›, qui domine ce port, à la distance d'environ 7 stades ‹6›,

emploie l'adverbe; et il néglige ordinairement l'adjectif démonstratif devant τόπος. Ainsι *τοῦ τέμενός ἐστιν ἐν τῷ τόπῳ* [1] — *προσοικειῶν τὸν τόπον* [2] — *ἐργολαβηκότων τὸν τόπον* [3] — *ἐξελαύνεται τὰ θηεία ἐκ τῶν τόπων* [4] — *διῶρυξ ἡ ἄγουσα ἐπὶ τὸν τόπον ἀπὸ τοῦ μεγάλου ποταμοῦ* [5] : dans tous ces exemples, le pronom manque. On sait que οὕτω est, à chaque instant, confondu avec différens cas de τοῦτος [6]. Je crois qu'une erreur semblable existe en cet autre endroit de Strabon : Φέρεται [ὁ Ροδανὸς] ἄνω [*l.* ἀπὸ] τῶν Ἄλπεων ΟΥ̓ΤΟΣ *πολὺς καὶ σφοδρός.* ὍΣ ΓΕ *καὶ διὰ λίμνης ἐξιὼν τῆς μεγάλης, φανερὸν δείκνυσι τὸ ῥεῖθρον ἐπὶ πολλοὺς σταδίους* [7] : je lirois ΟΥ̓ΤΩ *πολὺς καὶ σφοδρὸς.* ὭΣΤΕ *καὶ* ...... ce qui revient à-peu-près à ce que dit Strabon du Tigre, ΟΥ̓ΤΩ *δὲ σφοδρῶς διεκβάλλει τὴν λίμνην, ὥς φησιν Ἐρατοσθένης,* ὭΣΤΕ, *κ. τ. λ.* [8].

‹1› *Iamneia* est encore connue sous le nom d'Iebna. G.

‹2› D'*Iamneia* au *Casius*, la route, sur la grande carte d'Ægypte, est de 125′ de l'échelle des latitudes, ce qui représente 1042 stades de 500 au degré. D'après la même carte, la distance, depuis les ruines de Péluse jusqu'au Raz el-Kasaroun (l'ancien *Casius*), en suivant le tracé de la route, le long de la côte, est de 59,000 mètres, valant 32′ ou 320 stades de 600 au degré, ou 10 schœnes de 40 stades de 750, ou enfin 40 milles Romains; or la situation de *Pentaschœnon*, placée à moitié chemin du *Casius* à Péluse [9], montre que la distance étoit en effet de 10 schœnes ou de 40 milles Romains, comme l'indique l'Itinéraire d'Antonin. Ainsi les 10 schœnes et les 40 milles sont autant de mesures qui représentent la même distance. G.

‹3› Maintenant Gazer. G.

‹4› *Azot* est appelé aujourd'hui Ezdod. *Ascalon* conserve le même nom. G.

‹5› *Gaza* porte encore le même nom. On l'appelle aussi Razzé. G.

‹6› Selon Arrien, la distance de cette ville à la mer est de 20 stades [10].

[1] *Strab.* V, pag. 226, C. = [2] *Idem*, V, pag. 244, D. = [3] *Idem*, pag. 244, C. = [4] *Idem*, XVI, pag. 771, B. = [5] *Idem*, XVII, pag. 813, B. = [6] *Cf. Wessel.* ad *Herodot.* III, S. 136. = [7] *Strab.* IV, pag. 186, A. = [8] *Idem*, XVI, pag. 746, D. = [9] *Itiner. vet.* pag. 152. = [10] *Arrian.* II, c. 26.

étoit autrefois célèbre ; mais, depuis qu'elle a été ruinée par Alexandre, elle est restée déserte <1>. La largeur de l'isthme est de 1260 stades <2>, à prendre depuis cette ville jusqu'à celle d'*Aeila*, située au fond du golfe Arabique <3>. Ce golfe [à son extrémité] se partage en deux bras, qui se dirigent, l'un du côté de l'Arabie et vers *Gaza* <4>; on l'appelle *Ælanites*, du nom de la ville bâtie sur ses bords : l'autre, du côté de l'Ægypte, vers *Heroopolis* <5>; c'est PAGE 759.

<1> Ces dernières expressions, καὶ μένουσα ἔρημος, ont paru suspectes à plusieurs critiques. Paulmier de Grentemesnil, Wesseling, M. de Sainte-Croix, les regardoient comme une glose de copiste. On peut voir leurs observations [1].

<2> *Aeila*, ou *Ælana*, est appelée maintenant Akaba ou Hælé, ou même Akaba-Ila, c'est-à-dire, Ila ou Aeila de l'extrémité. Cette ville est située à l'extrémité du golfe *oriental* qui termine, au nord, le golfe Arabique. G.

<3> Cette mesure se retrouve dans Marcien d'Héraclée : Ἔστι γὰρ ἀπὸ Γάζης... ἐπὶ τὸν ... Αἴλαν ... στάδια ασξ΄ [2].

— D'Anville met deux degrés de différence en latitude entre *Gaza* et *Aeila*, d'où l'on pourroit conclure que la distance dont parle Strabon, est donnée en stades de 600 au degré. Mais je crois qu'Aeila, dans nos cartes, est placée trop au midi, et que les 1260 stades précédens doivent être comptés à 700 par degré. *Voyez* mes Recherches, *tom. II, pag. 245-247.* G.

<4> Ὁ μὲν ΕἸΣ ἜΧΩΝ τὸ πρὸς τῇ Ἀραβίᾳ καὶ τῇ Γάζῃ μέρος — ὁ δ' ΕἸΣ τὸ πρὸς Αἰγύπτῳ. Ce second membre me persuade qu'il faut lire dans le premier, ὁ μὲν ΕἸΣΕΧΩΝ ΕἸΣ τὸ πρὸς τῇ ... μέρος. Dans Aristide, ΕἸΣ τοὺς παρ' ἡμῖν τόπους ΕἸΣΕΧΕΙ θάλαττα ἣ καλεῖται Κασπία [3] : dans Hérodote, ... κόλπος θαλάσσης ἘΣΕΧΩΝ ἐκ τῆς Ἐρυθρᾶς καλεομένης θαλάσσης [4]· — τὸν μὲν... κόλπον ἘΣΕΧΟΝΤΑ ἐπὶ Αἰθιοπίης [5].

On retrouve dans Philostorge quelques traits de la description de Strabon : ἡ μέντοι Ἐρυθρὰ ἐπὶ πλεῖστον μηκυνομένη εἰς δύο ἀπομερίζεται κόλπους· καὶ τὸ μὲν αὐτῆς ἐπ' Αἰγύπτου χωρεῖ Κλύσμα, καθ' ὃ τελευτᾷ τὸ ἘΠΩΝΥΜΟΝ ΦΕΡΟΝ· τὸ δ' ἕτερον μέρος, ἐπὶ Παλαιστίνης ἔρχεται κατὰ πόλιν Ἀειλὰ ἐκ παλαιοῦ καλουμένην [6]. Les deux mots ἐπώνυμον φέρον ont fort embarrassé : quoique Nicéphore les ait vus dans le texte [7], ils n'en font pas moins un solécisme ; je lis, καθ' ὃ τελευτᾷ τὸ ἘΠ' ἘΥΩΝΥΜΟΝ ΦΕΡΟΝ (sub. μέρος), c'est-à-dire, *à Klysma, où finit le bras de mer qui porte vers la gauche :* c'est l'*occidental ;* les mots ἐπ' εὐώνυμον φέρον signifient ἐπ' ἀριστερὰν παρεκκλῖνον, &c. Chez les anciens, la gauche désigne l'occident ; la droite, l'orient. Ce passage de Platon, entre mille, le prouve : Τὸ δ' ἐπιδέξια γιγνέσθω, τὸ πρὸς ἕω... εἰς τὸν εὐώνυμον ἀεὶ μεταβάλλοντες τόπον ... [8].

<5> *Heroopolis* étoit située à l'extrémité nord du golfe *occidental* qui termine le golfe Arabique. Tous les géographes anciens sont d'accord sur ce point. D'Anville a placé *Heroopolis* au milieu de l'isthme de Suez, en confondant cette première ville avec une station nommée *Hero*, citée dans l'*Itinéraire d'Antonin, pag. 170.* Voyez mes Recherches, *tom. II, pag. 181-184.* G.

[1] *Palmer. Exercitationes, &c.* pag. 351. — *Wessel.* ad *Diod.* XIX, §. 80. — *Sainte-Croix, Exam. des hist. d'Alex.* pag. 70. = [2] *Marc. Heracl. Peripl.* tom. I, *Geogr. min.* pag. 10. = [3] *Aristid.* tom. II, pag. 354, *Jebb.* = [4] *Herodot.* II, §. 11. = [5] *Idem, ibid.* = [6] *Philost. Hist. eccl.* III, §. 6. = [7] *Nicephor.* IX, §. 81. = [8] *Platon. Legg.* VI, pag. 760, D.

PAGE 759.
* Tineh.

entre cette extrémité et Péluse*, que l'intervalle [des deux mers] est le plus court. On voyage à dos de chameau sur les [diverses] routes qui conduisent d'une mer à l'autre ; elles traversent un pays sablonneux et désert, et sont infestées d'une quantité considérable de serpens *.

* *Infrà*, pag. 803 du texte.

Rhaphia, au-delà de *Gaza*, fut le théâtre de la bataille livrée entre Ptolémée IV et Antiochus le Grand *. *Rhinocolura***, qui vient ensuite, a reçu son nom de ce qu'elle eut pour premiers habitans des hommes à qui l'on avoit coupé le nez ‹1›. Certain roi* d'Æthiopie ayant fait une expédition contre l'Ægypte, au lieu de mettre à mort les malfaiteurs, les établit en ce lieu, après leur avoir fait couper le nez, afin que la difformité de leur visage leur ôtât la hardiesse de retourner dans leur patrie*.

*218 ans avant J. C. *Cf.* Frœlich, Annal. reg. Syr. pag. 35.
** El-Arish.

* Le mot *roi* n'est pas dans le texte, *τῶν γὰρ Αἰθιόπων τις*.

* *Cf.* Diod. Sic. I, §. 60.

PAGE 760.

Tout le pays, depuis *Gaza*, est stérile et sablonneux, mais moins encore que celui qui vient ensuite, et au-delà duquel est le lac Sirbon *. Ce lac suit une direction presque parallèle à la mer ‹2›, dont il n'est séparé, jusqu'à ce lieu qu'on appelle

* Actuel. *Birket el Bardoil*, ou *Sebaki-Bardoil.*

‹1› Dans cette phrase, *ἀπὸ τῶν εἰσῳκισμένων τὰς ῥῖνας οὕτω καλουμένη*, il manque un mot avec *τὰς ῥῖνας* : on supplée *κοπέντων* ou *λελωβημένων*. Étienne de Byzance a vu dans le texte *ἠκρωτηριασμένων*, puisqu'il rapporte ainsi la phrase : *ἀπὸ τῶν εἰσῳκισμένων τὰς ῥῖνας ἠκρωτηριασμένων οὕτω καλουμένη*[1]. Henri Étienne semble avoir lu *ἀπὸ τῶν ᾐκισμένων τ. ῥ. ο. κ.*[2] correction qui, si elle n'est pas certaine, est au moins très-ingénieuse.

‹2› Voici un passage qu'on a cru plus altéré qu'il ne l'est : *Καὶ αὕτη μὲν οὖν ἡ ἀπὸ Γάζης λυπρὰ πᾶσα καὶ ἀμμώδης· ἔτι δὲ μᾶλλον ἐφεξῆς τοιαύτην ὑπερκειμένην ἔχουσι* (1393, 1394, ἜΧΟΥΣΑ) *τὴν Σιρβωνίδα λίμνην παράλληλον* ΠΡΟΣ *τῇ θαλάττῃ*. Casaubon lisoit, *ἔτι δὲ μᾶλλον ἡ ἐφεξῆς τοιαύτη ὑπερκειμένην ἔχουσα*. Politi corrigeoit *τοιαύτη ὑπερκειμένη ἔχουσα*[3] : mais cette correction laisse encore des doutes sur le sens du passage. Je lis, avec Casaubon, *ἔτι δὲ μᾶλλον* Ἡ *ἐφεξῆς τοιαύτη, ὑπερκειμένην* ἜΧΟΥΣΑ... *παράλληλόν* ΠΩΣ *τῇ θαλάττῃ* : cette dernière correction, indiquée avec défiance par Casaubon, me paroît de toute certitude ; Strabon s'exprime à chaque instant de cette manière : *παράλληλος δέ πως τῷ Ἴβηρι*[4] · — *παράλληλόν πως τῇ Πυρήνῃ*[5] · — *παράλληλοι δέ πως εἰσιν*[6]. L'adjectif *παράλληλος* avec *πρός*, suivi d'un datif, est une faute ; il faut l'accusatif, parce que *πρός*, lorsqu'il indique un rapport, doit gouverner ce cas : c'est par cette raison que les mots *συνάπτειν πρός* veulent l'accusatif, tandis que *συνάπτειν* tout seul est toujours suivi du datif. Je trouve en conséquence une faute

[1] *Steph. Byzant.* voce Ῥινοκόλουρα. = [2] *Thesaur. ling. Gr.* tom. I, col. 1120, B. = [3] *Polit.* in *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* pag. 213. = [4] *Strab.* III, pag. 158, C. = [5] *Idem*, III, pag. 137, A. = [6] *Idem*, IV, pag. 190, init.

l'Écregme ‹1›, que par un chemin étroit : sa longueur est d'environ 200 stades ; sa plus grande largeur, de 50. L'Écregme est comblé : la côte qui suit immédiatement, jusqu'au *Casius*, et, à partir de là, jusqu'à Péluse, est de même nature * ‹2›. PAGE 760.

* C'est-à-dire, *sablonneuse et stérile.*

Le *Casius* * est une colline aride et sablonneuse, qui s'avance dans la mer; on y voit un temple de Jupiter Casius ‹3›, et le corps du grand Pompée y est enterré : c'est en effet près de là que ce grand homme fut assassiné, victime de la perfidie des Ægyptiens.

* El-Kas.

Sur la route qui conduit à Péluse, à partir du *Casius*, on trouve *Gerrha*, le retranchement de Chabrias, et les *Barathra* * que le Nil, lorsqu'il se déborde, forme vers Péluse dans ces lieux naturellement bas et marécageux. Telle est la Phœnicie.

* *Suprà*, pag. 176, not. 4.

Artémidore dit que d'*Orthosia* à Péluse on compte 3650 stades en suivant la côte : il compte de *Melæna* ou *Melania*, près de *Celenderis* en Cilicie, jusqu'aux limites de la Cilicie et de la Syrie, 1920 stades ; de là jusqu'à l'Oronte, 520 ; de l'Oronte à *Orthosia*, 1130 *.

* Cf. *suprà*, tom. IV, part. II, *pag. 370.*

§. XX. Description de la Judée.

L'EXTRÉMITÉ occidentale de la Judée, vers le *Casius*, est

dans ce passage de Strabon : Οἱ γὰρ ὄντες ὤκουν καθ' αὑτοὺς, συνάπτοντες ΠΡΟΣ τοῖς τείχεσι τῆς κτιζομένης πόλεως[1]. Il faut lire, συνάπτοντές ΠΩΣ τοῖς τ. ; et c'est une manière de s'exprimer que Strabon affectionne : τὸ Κέμμενον συνάπτει ΠΩΣ τῷ Ῥοδανῷ[2]· — ὄρος συνάπτον ΠΩΣ τῇ ἄκρᾳ[3]· — πόλιν... συνάπτουσαν ΠΩΣ ταῖς Ἄλπεσι[4]· — συνάπτειν τε ΠΩΣ τῇ Ἀραβίᾳ[5], &c.

‹1› L'Écregme, comme je l'ai déjà dit (tom. I, *pag. 165, not. 6* de cette traduction), étoit le nom que l'on donnoit à l'embouchure du lac *Sirbonis* dans la Méditerranée. G.

‹2› Dans le grec, εἶτα συνεχὴς ἄλλη ΤΟΣΑΎΤΗ ἡ ἐπὶ τὸ Κάσιον, κἀκεῖθεν ἐπὶ τὸ Πηλούσιον. Il est évident que τοσαύτη ne fait point de sens : c'est τοιαύτη qu'il faut lire ; les copistes confondent souvent ces deux mots[6] : τοιαύτη signifie que la côte après l'Écregme, jusqu'à Péluse, est de même nature que celle qui s'étend de *Gaza* à l'Écregme, c'est-à-dire qu'elle est également λυπρὰ καὶ ἀμμώδης.

‹3› Au temps de Strabon et de Josèphe[7], il n'y avoit encore sur le *Casius*, à ce qu'il semble, que le temple de Jupiter Casius : plus tard, on y construisit une petite ville dont parlent Étienne de Byzance, Ammien Marcellin, &c. et qui devint même le siége d'un évêque[8].

[1] *Strab.* V, pag. 230, A. = [2] *Idem*, IV, pag. 185, B. = [3] *Idem*, pag. 202, A. = [4] *Idem*, V, pag. 213, A. = [5] *Idem*, XVI, pag. 770, B. = [6] *Courier, Notes sur Lucius*, pag. 319. = [7] *Joseph. Bell. Jud.* IV, 11, §. 5. = [8] *Le Quien, Oriens Christianus*, tom. II, pag. 545.

PAGE 760.

occupée par les Idumæens et par le lac [Sirbon] *. Les Idumæens sont Nabatæens d'origine ‹1› [a] ; ayant été chassés [de leur pays] par [a] suite d'une sédition, ils se joignirent aux Juifs, et adoptèrent leurs usages ‹2›.

* *Voyez* la note 1, *pag. 242.*
[a] *Cf.* Wessel. ad Diod. II, 11.

La majeure partie du pays, le long de la côte, est occupée par le lac Sirbon, et par la contrée qui lui succède, jusqu'à Jérusalem; car on peut regarder cette ville comme étant voisine de la mer, puisqu'on l'aperçoit du port de Joppé *, ainsi que nous l'avons dit plus haut *. Ces cantons [du côté de Jérusalem et de Joppé] s'approchent du nord; et la plupart sont habités, chacun en particulier, par des tribus composées d'un mélange d'Ægyptiens, d'Arabes et de Phœniciens. Tels sont en effet ceux qui possèdent la Galilée, la plaine de *Jericho* ‹3›, les territoires de Philadelphie et de Samarie, surnommée *Sebaste* par Hérode ‹4›. Quoi qu'il en soit du mélange de ces peuples, selon la tradition la plus répandue de toutes celles qui passent pour certaines, relativement au temple de Jérusalem, les Ægyptiens sont les ancêtres de ceux qu'on appelle maintenant *Juifs* ‹5›.

* Jaffa.
* *Suprà*, pag. 227.

‹1› C'est-à-dire qu'ils sont sortis de l'Arabie Pétrée, ainsi nommée de la ville de *Petra*, capitale des Nabatæens. Le nom moderne de cette ville est Karac. G.

‹2› Après qu'ils eurent été conquis par Hyrcan, ils aimèrent mieux adopter les rites Judaïques, que d'abandonner leur pays [1].

‹3› C'est ainsi que j'entends τὸν Ἱεριχοῦντα et τὴν Φιλαδέλφειαν; *voyez* plus bas, note 1, pag. 240. — *Jericho* porte encore le même nom. — Philadelphie s'appeloit aussi Rabbath-Ammon, ou la Grande-Ammon; elle conserve le nom de Amma. — Samarie n'a point cessé d'être connue sous la denomination de Sébaste. G.

‹4› Hérode rebâtit Samarie, et l'entoura d'une vaste enceinte : il y éleva un temple magnifique, et donna à cette ville le surnom de *Sebaste*, en l'honneur d'Auguste [2]. Cette fondation est antérieure à celle de Cæsarée. Simson la place à l'an 24 avant J. C.

‹5› Sur cette origine des Juifs, dont plusieurs auteurs ont parlé, je renvoie à la note de Casaubon.

Je me contenterai de remarquer que cette opinion se retrouve textuellement dans un passage des Histoires de Strabon, rapporté par Josèphe [3] : Ἐν Αἰγύπτῳ μὲν οὖν ἴσχυσε τὸ ἔθνος (Ἰουδαίων), διὰ τὸ Αἰγυπτίους εἶναι ἐξ ἀρχῆς Ἰουδαίους (*lege* τοὺς Ἰουδαίους). Strabon parle encore de cette origine plus bas, au livre XVII [4].

[1] *Joseph. Ant. Jud.* XIII, 9, §. 1. = [2] *Idem*, XV, 8, §. 5. — *Cf.* XIII, 10, §. 2 ; XV, 7, §. 7. — *Bell. Jud.* I, 2, §. 7. = [3] *Strab.* ap. *Joseph. Ant. Jud.* XIV, 7, §. 2. = [4] *Strab.* XVII, pag. 824.

Un

Un prêtre Ægyptien, Moïse, qui occupoit une partie du pays appelé ...... ‹1›, mécontent de la religion établie ‹2›, sortit de l'Ægypte, pour venir se fixer en cette contrée, suivi d'une foule d'hommes qui adoroient, comme lui, LA DIVINITÉ ‹3›: car il soutenoit et enseignoit que les Ægyptiens étoient dans l'erreur, en représentant la Divinité sous la forme d'animaux sauvages ou privés; que les Libyens, que les Grecs eux-mêmes se trompoient également quand ils donnoient aux dieux la figure humaine (et en effet, Dieu pourroit bien n'être réellement que ce qui nous environne, nous, la terre et les mers; c'est ce que nous appelons ‹4› *le* PAGE 760. PAGE 761.

‹1› Quoiqu'on n'ait fait aucune remarque sur cet endroit, et que les manuscrits n'offrent point de variantes, je n'en suis pas moins persuadé qu'il s'y trouve une lacune : Μωσῆς γάρ τις τῶν Αἰγυπτίων ἱερέων, ἔχων τι μέρος τῆς καλουμένης χώρας, ἀπῆρεν, κ. τ. λ. Il me paroît évident qu'il manque un mot déterminatif avant καλουμένης, et qu'on doit lire, en marquant la lacune, ἔχων τι μέρος τῆς .... καλουμένης χώρας : ainsi, dans Pausanias, περὶ τῆς Θυρεάτιδος καλουμένης χώρας [1]. Dans cet autre endroit, ἄκρα ἣ καλεῖται ὅριον τοῦ κ. τ. λ, il manque Τριτὸν après καλεῖται [2]. Je sais que le territoire d'Alexandrie paroît avoir été nommé, par excellence, χώρα, en opposition avec πόλις, qui désignoit Alexandrie [3]; mais il me paroît impossible de faire ici l'application de cette circonstance.

Voici la conjecture qui me paroît la plus probable :

Le pays habité par les Hébreux en Ægypte est appelé dans l'Écriture *Gosen* ou *Gosem ;* on croit généralement [4] qu'il répond à la vallée de *Sabah-byar,* située entre Péluse et *Heroopolis* du golfe : mais ce qu'on ne sauroit au moins contester, c'est qu'il n'étoit pas éloigné de l'isthme, d'après le texte positif de la Genèse, καὶ κατοικήσατε ἐν γῇ Γεσὲμ Ἀραβίας [5] : ainsi il faisoit très-certainement partie de l'Ægypte inférieure, appelée en général ἡ κάτω Αἴγυπτος [6]. Or ceci procure le moyen le plus simple et le plus naturel de remplir la lacune; c'est de lire, ἔχων τι μέρος τῆς ΚΑ'ΤΩ καλουμένης χώρας, c'est-à-dire, *possédant une partie de ce qu'on appelle le pays inférieur.* Strabon a dit de même ailleurs: κἂν εἰ μήτε τὴν ὅλην (Αἴγυπτον) τήν γε ὑπὸ τῷ Δέλτα τὴν ΚΑ'ΤΩ προσαγορευομένην [7] : dans ce cas, la ressemblance des syllabes κάτω et καλου expliqueroit l'omission qu'ont faite les copistes.

‹2› C'est ainsi que j'ai cru devoir entendre, d'après l'ensemble de tout le passage, les mots δυσχεράνας τὰ καθεστῶτα. L'Abréviateur les a entendus de la même manière: καὶ μὴ ἀρεσκόμενος τῇ τῶν Αἰγυπτίων θρησκείᾳ.

‹3› LA DIVINITÉ, τὸ Θεῖον : *Judæi, mente solâ, unumque numen intelligunt ; summum illud et æternum, neque mutabile, neque interiturum* [8].

‹4› *Ce que nous appelons,* c'est-à-dire, *nous autres Stoïciens.* En effet les philo-

[1] *Pausan.* III, 7, pag. 53, ed. Clav. = [2] *Strab.* XVII, p. 829, C. = [3] *Valckenar. de Aristob. Judæo,* pag. 54-55. = [4] *Jablonski, Opusc.* tom. II, pag. 98 et seq. = [5] *Genes.* XLVI, v. 34. = [6] *Strab.* XVII, pag. 809, C. = [7] *Idem,* I, pag. 30, B. = [8] *Tacit. Histor.* V, c. 5.

PAGE 761. *ciel, le monde, la nature des choses*). Or quel homme sensé [disoit Moïse] pouvoit oser le représenter sous une des formes que nous avons sous les yeux? Il enseignoit donc qu'il falloit renoncer à sculpter aucun simulacre de la Divinité, et se borner à l'adorer dans un sanctuaire digne d'elle, environné d'un terrain consacré, mais dépourvu de toute espèce d'images. Il prescrivoit aussi de s'endormir dans le temple <1>, non-seulement pour soi, mais encore pour les autres, lorsqu'on avoit le don de faire d'heureux songes : selon lui, ceux-là seuls qui se conduisoient avec sagesse et justice, devoient toujours attendre de la Divinité qu'elle manifesteroit [sa sollicitude] par quelque présent <2>, ou par un signe quelconque.

Telle étoit la doctrine qu'enseignoit Moïse : il persuada un

sophes du Portique se formoient cette idée de la Divinité. Plutarque : *Θεὸν καὶ κόσμον, καὶ ἀστέρας, καὶ τὴν γῆν λέγουσι* [1]. S. Épiphane s'exprime à-peu-près dans les mêmes termes[2].

Il est à remarquer que Strabon a fait de Moïse une espèce de déiste pur qui n'admettoit presque aucune pratique religieuse, et se renfermoit à-peu-près dans le spiritualisme. Il lui prête sur la Divinité les idées stoïciennes; et c'est la cause du ton d'approbation qui domine dans tout ce qu'il en dit : on voit en même temps qu'il n'a pas négligé l'occasion de fronder légèrement les absurdités du paganisme, dont, en sa qualité de stoïcien, il ne se faisoit pas un grand scrupule de se moquer.

J'ai donc mis ce membre de phrase entre parenthèses, parce que je le regarde comme une réflexion de Strabon, que nous retrouverons développée dans le XVII.e livre [3].

<1> Certainement, si Strabon a prétendu attribuer à Moïse l'institution de se coucher dans le temple sur les peaux des victimes, pour y attendre, pendant le sommeil, des songes prophétiques, ce géographe s'est fortement trompé [4]. Il est vrai que, dans un temps où les Israélites, abandonnant leur ancien culte, pratiquèrent tous les rites des religions païennes, ils imitèrent sur ce point particulier tout ce que l'on sait avoir été en usage dans plus d'un temple célèbre pour les oracles rendus en songe. Mais il s'en faut bien que Moïse ait jamais établi rien de semblable. Strabon avoit-il été induit en erreur, en lisant quelque part que, suivant la loi, les prêtres et les lévites, quand ils étoient de garde et de service, devoient passer la nuit dans le temple?

M. DU THEIL.

J'explique à la page suivante la cause des erreurs que Strabon a commises à l'égard des Juifs.

<2> Le texte porte, *προσδοκᾷν δεῖν παρὰ τοῦ Θεοῦ, καὶ δῶρον ἀεί τι καὶ* .... Peut-être faudroit-il lire avec le plus grand nombre des manuscrits, *προσδοκᾷν δεῖν ἀγαθὸν παρά.*

[1] *Plut. de Placit. philos.* I, c. 7. = [2] *S. Epiphan. advers. Hæres.* V, pag. 12. — Conf. *Gataker.* ad *Marc. Anton.* IV, §. 23. = [3] Pag. 810, A. = [4] *Braun. de Vestit. sacerd. Hebr.* I, 4, §. 9.

grand nombre d'hommes bien pensans ; et il les conduisit dans l'endroit où est maintenant Jérusalem ‹1›. PAGE 761.

Il n'eut pas de peine à s'emparer d'un lieu qui n'étoit nullement digne d'envie, et dont personne ne pouvoit être tenté de lui disputer la possession ; car le terrain de Jérusalem est pierreux : la ville contient, il est vrai, de l'eau en abondance ; mais les environs, dans un rayon de soixante stades, sont stériles, arides et rocailleux.

D'ailleurs [rien dans Moïse n'annonçoit la violence :] Dieu et les objets de son culte, telles étoient ses armes ; un asile pour lui fonder un temple, voilà tout ce qu'il demandoit ; en même temps, il promettoit de faire connoître une religion qui devoit n'assujettir ses sectateurs à aucune dépense, qui n'admettoit ni inspirations divines *, ni autres pratiques absurdes.

* Θεοφορίαι.

Moïse obtint un grand crédit parmi les habitans de ces lieux : toutes les tribus environnantes accoururent se joindre à lui, entraînées par ses discours et ses promesses ; et il réussit à fonder un État assez considérable.

Pendant quelque temps, ses successeurs restèrent fidèles à ses préceptes, et marchèrent dans la route de la justice et d'une piété véritable ‹2› ; mais ensuite le sacerdoce fut exercé par des

‹1› Ceci est une erreur qui a déjà été relevée [1] : elle montre (avec d'autres traits) que les ouvrages où Strabon a puisé ce qu'il dit de l'histoire ancienne des Juifs, manquoient d'exactitude. Il paroît, selon la remarque judicieuse de M. Falconer, qu'il connoissoit peu l'histoire Juive antérieurement au retour de la captivité : je ferai voir plus bas qu'il n'est en effet très-exact que pour les événemens postérieurs à l'arrivée des Romains. Tout prouve qu'il n'avoit point connoissance de la Bible.

‹2› Καὶ θεοσεβεῖς ὡς ἀληθῶς ὄντες. Sur cet endroit, Casaubon fait cette note : *Notentur aureis literis hæc verba : quæ veritas ipsa ab ore hominis profani extorsit. His verbis Strabo fatetur religionem illam esse veram, quam Moses Judæos olim docuit.* Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis ; et la note 4 de la page 233 en explique suffisamment la raison : Strabon ne regardoit Moïse comme un homme d'une *piété véritable* que parce qu'il lui supposoit sur la *Divinité* les idées de spiritualisme qu'il avoit lui-même. A ses yeux, c'étoit s'éloigner de la pureté de cette doctrine, de cette véritable *piété*, que d'introduire les *pratiques* qu'il appelle *superstitieuses*, telles que la circoncision, l'excision, &c. dont il attribuoit l'invention aux successeurs de Moïse.

[1] *Guénée, Académ. des Inscr.* tom. L, *Mém.* pag. 152.

PAGE 761. hommes d'abord superstitieux, puis tyranniques. De la superstition naquirent l'usage de s'abstenir de telle ou telle espèce d'alimens, usage qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour; la circoncision, l'excision <1>, et toutes les autres pratiques de ce genre qu'ils observent. La tyrannie amena l'habitude du brigandage : ceux qui se révoltèrent, se mirent à piller non-seulement leur propre pays, mais les contrées environnantes; de leur côté, ceux qui prirent le parti du gouvernement, s'emparèrent du bien des autres, et soumirent une portion considérable de la Syrie et de la Phœnicie : cependant ils ne cessèrent de conserver une certaine vénération pour la capitale; et bien loin de l'avoir en horreur, comme siége de la tyrannie, ils continuèrent de l'honorer et de la respecter comme un lieu saint.

Cette manière de voir est dans la nature : on la retrouve chez les Grecs et les barbares. Ces peuples, en effet, réunis en société, vivent soumis à une autorité commune, sans laquelle il seroit impossible que les individus formant la masse du peuple concourussent d'un commun accord vers un même but, et se conduisissent d'une manière également convenable aux uns et aux autres : or c'est en cela que consiste réellement l'état de civilisation et

PAGE 762. de société.

L'autorité est de deux espèces : elle émane des dieux, ou elle vient des hommes; les anciens obéissoient avec plus de respect aux ordres des dieux <2>, et envoyoient bien plus [souvent qu'on ne

<1> Ἐκτομαί : Strabon, par le mot ἐκτομαί, *excision*, désigne la circoncision des femmes, comme il l'explique en d'autres endroits, καὶ αἱ γυναῖκες Ἰουδαϊκῶς ἐκτετμημέναι [1], *les femmes sont circoncises à la manière Juive*. Strabon se trompe : la circoncision des femmes étoit établie chez les Ægyptiens [2], mais non chez les Juifs. Elle subsiste encore chez les Coptes [3] et les Abyssins [4], quoique chrétiens, et chez plusieurs nations de l'Arabie [5].

<2> Strabon parle, en d'autres endroits de son ouvrage, et avec une sorte d'affectation ironique, du discrédit dans lequel étoient

[1] *Strab.* XVI, pag. 771, C, et XVII, p. 824, B. = [2] *S. Ambros. de Abrahamo.* II, c. II. = [3] *Vansleb, Hist. de l'égl. d'Alex.* pag. 79. = [4] *Ludolf, Hist. Æthiop.* III, I, S. 38. = [5] *Niebühr, Descript. de l'Arab.* pag. 70 et seq.

fait de nos jours] des députations chargées de les leur demander. Aussi le nombre de ceux qui alloient consulter les oracles, étoit-il alors très-considérable : l'un, voulant consulter Jupiter, couroit à Dodone, *afin de connoître la volonté de ce dieu, manifestée du haut d'un chêne élevé*[a]*;* l'autre se rendoit à Delphes, *cherchant à savoir si le fils qu'il avoit exposé, respiroit encore . . . . .* Le fils, de son côté, *s'avançoit vers la demeure de Phœbus, afin d'apprendre le nom de ceux auxquels il devoit le jour*[b]. C'est ainsi que, chez les Crétois, Minos, *ce roi qui, tous les neuf ans, s'entretenoit avec le grand Jupiter*[c], montoit à chaque neuvième année *, comme le dit Platon, vers l'antre de Jupiter, prenoit les ordres et les instructions du dieu, et les transmettoit au peuple. Lycurgue, son imitateur, agissoit de même; on rapporte en effet qu'il s'absentoit souvent pour consulter la Pythie sur ce qu'il convenoit de prescrire aux Lacédémoniens. Qu'il y ait un fond de vérité dans tout cela, c'est ce que je n'affirmerai pas : du moins le peuple y ajoutoit foi ⟨1⟩; et telle fut la cause des honneurs et du crédit dont jouissoient les devins : on en vint même jusqu'à juger dignes du trône ces hommes qui transmettoient les ordres et les exhortations célestes non-seulement pendant leur vie, mais même après leur mort; témoin Tirésias, *le seul d'entre les morts qui, par la faveur de Proserpine, ait conservé sa rare sagesse, tandis que les autres ne sont plus que de fugitives ombres*[d]*;* témoin encore Amphiaraüs *, Trophonius **, Orphée, Musée, [et le personnage appelé] *dieu* chez les Gètes ⟨2⟩ *** : ce fut jadis un Pythagoricien nommé *Zamolxis;* c'est

PAGE 762.

[a] Homer. Odyss. ξ'. v. 328.
Suprà, tom. III, pag. 120 de la trad.

[b] Euripid. Phœniss. v. 34. *Cf.* Valcken. et Porson ad h. l.

[c] Homer. Odyss. τ'. v. 179.

* *Suprà*, tom. IV, part. 1, pag. 128, not. 1.

[d] Homer. Odyss. κ'. v. 494.

* *Suprà*, tom. III, pag. 391, 408, &c.

** *Suprà*, id. p. 462.

*** *Suprà*, tom. IV, part. 1, pag. 103.

tombés les oracles; d'abord à l'occasion de celui de Dodone, *ἐκλέλοιπε δέ πως καὶ τὸ μαντεῖον τὸ ἐν Δωδώνῃ, καθάπερ τἆλλα* [1]; et ensuite à propos du temple d'Ammon, *ὅτι τοῖς ἀρχαίοις μᾶλλον ἦν ἐν τιμῇ, καὶ ἡ μαντικὴ καθόλου καὶ τὰ χρηστήρια* [2].

⟨1⟩ La tournure dont Strabon se sert pour laisser entrevoir son incrédulité, contient une réticence élégante et délicate : *ταῦτα γὰρ ὅπως ποτὲ ἀληθείας ἔχει, παρά ΓΕ τοῖς ἀνθρώποις ἐπεπίστευτο καὶ ἐνενόμιστο.*

⟨2⟩ Καὶ ὁ παρὰ Γέταις θεός. Toup prétendoit qu'on devoit lire θεόπροπος, dont les copistes avoient fait, par abréviation, θεοπς,

[1] *Strab.* VII, pag. 327, D. = [2] *Strab.* lib. XVII, pag. 813, D.

PAGE 762. maintenant Decæneus, le devin de Bœrebistas *: les habitans du Bosphore ont Achaïcarus ‹1› : on trouve chez les Indiens, les Gymnosophistes ; chez les Perses, les Mages ‹2›, les Nécyomantes, et ceux qu'on appelle *Lécanomantes* et *Hydromantes* ‹3› ; chez les Assyriens, les Chaldæens ; chez les Romains, les Aruspices ‹4› Tyrrhéniens : tels furent enfin Moïse et ses successeurs. Ceux-ci

* *Suprà*, tom. III, pag. 31.

et ensuite θεός : il étoit sans doute conduit à cette correction par ces mots de Xylander, *ego hos deos putatos vix credam.* Cette correction est inutile. Strabon dit ailleurs, en parlant du même personnage, *παρὰ δὲ τοῖς Γέταις ὠνομάζετο* ΘΕΟ'Σ [1] · — *δι᾽ ὀλίγου καθίστατο* ΘΕΟ'Σ [2]. Il en est de même de Jamblique (*μέγιστος τῶν* ΘΕΩ͂Ν *ἐστι παρ᾽ αὐτοῖς* [3]) et d'Hérodote [4], &c. C'est ainsi que Strabon dit encore, *καταρχὰς μὲν ἱερέα καταστῆναι τοῦ μάλιστα τιμωμένου παρ᾽ αὐτοῖς* ΘΕΟΥ͂, *μετὰ ταῦτα δὲ καὶ* ΘΕΟ'Ν *προσαγορευθῆναι* [5].

‹1› J'ignore quel est ce personnage.

‹2› Le terme *μάγοι*, ici, paroît employé dans une acception un peu différente de celle dans laquelle on le prit originairement. Ici, par le terme de *μάγοι*, Strabon semble avoir voulu désigner particulièrement les *devins*, et ce que nous entendons d'ordinaire par des magiciens, des sorciers. Toutes les pratiques de ces imposteurs étoient étrangères aux anciens mages, aux mages proprement dits, aux vrais disciples de Zoroastre. Ce n'est pas qu'ils ne connussent et n'employassent ces formules, ces chants, ces rites, ces lustrations, ces herbes réputées propres à attirer la protection des dieux, ainsi qu'à se défendre des mauvais génies ; connoissance qui, une fois répandue chez les Grecs, y devint la source de la magie : mais on ne sauroit douter que les Grecs n'aient bientôt ajouté à ces pratiques une foule de choses étrangères à la doctrine, aux usages des anciens et vrais mages de la Perse ; choses qui, peut-être, furent puisées dans ce livre d'Osthanes dont Pline a fait mention. De quelque manière que ce soit, les mages-magiciens Perses, dont notre auteur parle en cet endroit, ne florissoient en Perse que depuis l'établissement de l'empire des Parthes, et aux siècles où la doctrine de Zoroastre, corrompue par des superstitions étrangères, avoit entièrement dégénéré [6].

M. DU THEIL.

‹3› *Lécanomantes*, de *λεκάνη*, *bassin*, et *μάντις*, *devin.* Cette étymologie fait voir que la *lécanomancie* étoit une espèce d'*hydromancie :* cela est d'ailleurs confirmé par ces vers de Manéthon,

Οἰωνοσκοπικούς τε, σαφεῖς θ᾽ ὑδρομάντιας ἔρεξεν
Οἷς λεκανοσκοπίη πιστεύεται ἢ νεκυϊσμός [7],

par une scholie de Jean Tzetzès [8], et par un passage du faux Callisthène, dont voici le commencement : *Ἀλλὰ τιθεὶς λεκάνην ἐποίει λεκανομαντείαν· καὶ τιθεὶς ὕδωρ πηγαῖον εἰς τὴν λεκάνην, καὶ ταῖς χερσὶν αὐτοῦ ἔπλασεν ἐκ κηροῦ πλοιάρια καὶ ἀνθρωπάρια κήρινα, κ. τ. λ.* [9].

‹4› J'ai lu *ἱεροσκόποι* au lieu de *ὡροσκόποι*. Le mot *ἱεροσκόποι* est expliqué dans un autre endroit : *τῶν Ῥωμαίων ἀρκουμένων τοῖς Σιβύλλης χρησμοῖς, καὶ τοῖς Τυῤῥηνικοῖς θεοπροπίοις, διά τε σπλάγχνων καὶ ὀρνιθείας καὶ διοσημείων* [10].

---

[1] *Strab.* lib. VII, pag. 298, A. = [2] *Idem*, pag. 304, A. = [3] *Jamblich. Vita Pythag.* S. 173. = [4] *Herodot.* lib. IV, S. 94, *et ibi Wessel.* = [5] *Strab.* lib. VII, pag. 298, A. = [6] *Comment. Soc. Gotting.* vol. XII, pag. 17, ann. 1794. = [7] *Manethon. Apotelesm.* lib. IV, v. 210 et seq. = [8] *Tzetz.* in *Lycophron.* v. 813, tom. II, pag. 798, *Muller.* = [9] *Cod. Biblioth. reg.* n.° 1687, fol. 1 r.° [10] = *Strab.* lib. XVII, p. 813, D.

se conduisirent bien dans l'origine ; mais ils finirent par dégénérer *.

PAGE 762.

* Suprà, pag. 235, note 2.

Le gouvernement de la Judée étoit donc devenu ouvertement une véritable tyrannie, lorsqu'Alexandre renonça le premier au titre de [grand] prêtre, pour prendre celui de roi ‹1›. Il eut pour fils Hyrcan et Aristobule, qui se disputèrent la couronne; mais Pompée survint, les priva l'un et l'autre du pouvoir [a], et détruisit leurs forteresses, à commencer par Jérusalem, qu'il prit d'assaut. Cette ville, située sur un rocher, est, en effet, dans une position naturellement forte ‹2› ; bien fournie d'eau à l'intérieur, elle en manque totalement au dehors; elle est entourée d'un fossé [b] creusé dans le roc vif, dont la profondeur est de 60 pieds et la largeur de 250. C'est avec les matériaux enlevés pour creuser ce fossé, que fut construit le mur d'enceinte du temple. On raconte que Pompée attendit le jour de jeûne ‹3› pendant lequel les Juifs s'abstiennent de toute espèce de travail : [profitant alors de leur

[a] Joseph. Antiq. Jud. XIV, §. 3.

PAGE 763.

[b] Joseph. Antiq. Jud. XIV, 4, §. 1.

‹1› Strabon se trompe : ce fut Aristobule, fils de Jean Hyrcan, qui prit le titre de roi [1] 103 ans avant J. C. et mourut l'année suivante [2]. Alexandre Jannæus, son frère, lui succéda ; la brièveté du règne d'Hyrcan explique et excuse l'erreur de Strabon.

‹2› Il s'agit vraisemblablement du mont *Sion*. M. DU THEIL.

‹3› C'est-à-dire, le samedi, ἐν τῇ Κρόνου ἡμέρᾳ, comme dit l'historien Dion-Cassius [3], ou le jour du sabbat, selon l'expression de Josèphe [4]. La ville fut emportée d'assaut après trois mois de siége, 62 ans avant J. C.

Jérusalem fut prise plusieurs fois de la même manière : d'abord par Ptolémée Soter [5], en 320 avant J. C.; ensuite par Pompée; une troisième fois, par Sosion, 27 ans après [6].

En racontant le moyen que Pompée employa pour se rendre maître de Jérusalem, Josèphe appelle Nicolas (de Damas), Tite-Live [7] et Strabon, en témoignage de la piété que les Juifs montrèrent en cette occasion, puisqu'ils aimèrent mieux laisser prendre leur ville que de transgresser la loi.

On pourroit croire, d'après cela, que cet historien a eu sous les yeux la *Géographie* de Strabon ; mais je pense qu'il s'agit de ses Histoires, que Josèphe cite plusieurs fois [8] : il paroît, d'après les diverses citations de Josèphe, que Strabon y avoit traité fort au long et avec beaucoup d'exactitude l'histoire de la Judée, à partir, du moins, des relations que ce pays eut avec les Romains.

[1] *Joseph. Antiq. Jud.* XIII, 11, §. 1. = [2] *Idem*, XIII, 11, §. 3. = [3] *Dion. Cass.* XXXVII, §. 16. = [4] *Joseph. Antiq. Jud.* XIV, 4, §. 2 et 3. — *Bell. Jud.* 1, 7, §. 3. = [5] *Agatharch.* ap. *Joseph. Contra Apion.* tom. II, pag. 458, et in *Antiq. Jud.* XII, 1. §. 1. = [6] *Joseph. Antiq. Jud.* XIV, 16, §. 4. = [7] Conf. *Tit. Liv. Epitome libri CXI.* = [8] *Joseph. Antiq. Jud.* XIV, 4, §. 3.

PAGE 763. inaction,] il combla le fossé, appliqua les échelles, et s'empara de la ville ; il en fit démolir tous les murs [a], réduisit en sa puissance les forts propres à favoriser le brigandage, et mit la main sur les trésors des tyrans *. Deux de ces forts, situés dans les défilés qui conduisent à Jéricho, se nommoient *Threx* et *Taurus :* on comptoit parmi les autres *Alexandrium, Hyrcanium, Machærus, Lysias ;* les places du territoire de Philadelphie <1>, et *Scythopolis* [b] vers la Galilée <2>.

[a] Joseph. Antiq. Jud. XIV, §. 2. — Appian. Bell. Syr. §. 50.

* Hyrcan et Aristobule.

[b] Guénée dans les Mém. Acad. Inscrip. tom. L, pag. 159-160.

Jéricho est une plaine environnée de collines qui forment autour d'elle une espèce d'amphithéâtre <3>. Elle renferme le *Phœnicôn,* lieu planté d'arbres fruitiers très-productifs, et abondant sur-tout en palmiers ; long de 100 stades <4>, ce lieu est bien

<1> Il y a dans le texte, *καὶ τὰ περὶ τὴν Φιλαδέλφειαν* [*καὶ ἡ περὶ Γαλιλαίαν Σκυθόπολις*]: ce qui paroît, au premier abord, devoir s'entendre de la ville même de Philadelphie, d'après le reste de la nomenclature.

Mais il m'a paru que Strabon veut ici parler des forteresses situées au-delà du Jourdain, vers Philadelphie, telles que *Pella, Gerasa, Gaulana, Séleucie, Antiochi Pharanki* [1], et que Pompée réduisit, en allant de Damas à *Scythopolis,* comme on peut l'inférer du récit de Josèphe [2].

Je crois encore que par le mot *ἡ Φιλαδέλφεια* Strabon désigne ici, de même que plus haut [3], non la ville, mais la province ou plutôt le canton de *Philadelphie,* qu'on appeloit indifféremment la *Philadelphène* [4] et la *Philadelphie* [5].

<2> *Scythopolis* étoit, en effet, voisine de la Galilée, selon Josèphe [6].

— Cette ville portoit aussi le nom de Bethsan; on l'appelle aujourd'hui Baïsan. G.

<3> Jéricho avoit donné son nom à la plaine au milieu de laquelle elle étoit située : c'est ce que Josèphe appelle *αὐλὼν τῆς Ἱεριχοῦντος* [7], ou simplement *Ἱεριχοῦς : τὸν ἐν Ἱεριχοῦντι φοινικῶνα* [8]. Strabon ne s'est donc point trompé, comme on l'a cru [9], en disant, *Jéricho est une plaine ;* seulement il a omis de parler de la ville à laquelle cette plaine devoit son nom : la description qu'il en fait est conforme à celle de Justin ... *vallis, quæ continuis montibus, velut muro quodam, ad instar castrorum clauditur* [10].

Du reste, il y a une légère faute dans cette phrase, *ἐνταῦθα δ' ἐστὶν ὁ Φοινικὼν, μεμιγμένην ἔχων καὶ ἄλλην ὕλην ἥμερον καὶ εὔκαρπον,* ΠΛΕΟΝΑ'ΖΟΝ *δὲ τῷ φοίνικι* : lisez *πλεονάζων.*

<4> Saumaise est incertain si l'on doit rapporter le pronom *αὐτοῦ* au *Phœnicôn* ou bien au *πεδίον* : il se décide pour ce dernier : *sed meliùs ut ad vallem referatur, in qua illud βαλσάμειον, ut et palmetum et balsametum* [11].

La construction me paroît, au contraire, mettre hors de doute qu'il s'agit ici du *Phœnicôn,* et cela est confirmé par Justin :

[1] *Joseph. Bell. Jud.* I, 4, §. 8. = [2] *Idem,* I, 6, §. 4. = [3] *Suprà,* pag. 232. = [4] *Idem,* III, 3, §. 3. = [5] *Epiphan.* ap. *Reland. Palæst.* pag. 612. = [6] *Joseph. Bell. Jud.* III, 3, §. 1. = [7] *Joseph. Antiq. Jud.* XVI, 5, §. 2. = [8] Idem, *Bell. Jud.* I, 18, §. 5. = [9] *Acad. Inscr.* tom. L, *Mém.* pag. 153. = [10] *Justin.* XXXVI, c. 3. = [11] *Salmas. Ex. Plin.* pag. 410, col. 1, C.

arrosé

arrosé dans toute son étendue, et rempli d'habitations : on y trouve aussi un château royal et le jardin qui produit le balsamier, arbuste rameux ‹1› et odoriférant, qui ressemble au cytise et au térébinthe* ‹2›; on fait des incisions à l'écorce, et il en découle un suc semblable à un lait visqueux, qu'on reçoit dans des vases : ce suc, dont on remplit ensuite de petites coquilles ‹3› où il prend de la consistance, est excellent contre les maux de tête, les fluxions des yeux qui ne font que commencer, et contre la foiblesse de la vue; aussi coûte-t-il fort cher, d'autant plus qu'il ne vient que dans ce jardin ‹4›. Le *Phœnicôn* est de même le seul endroit où croisse le palmier caryote, excepté toutefois Babylone, et quelques cantons plus à l'orient*. Ces deux objets produisent un revenu considérable[a]; le bois même du balsamier sert comme parfum ‹5›.

* Probablement le pistachier, *suprà*, p. 106, n. 2, et 136, n. 2.

* Ajoutez la Thébaïde, *infrà*, p. 818 D, du texte.

[a] Guénée, Acad. Inscript. tom. L, pag. 159, Mém.

Spatium loci ducenta jugera; nomine Hierichus dicitur. In ea valle silva est et ubertate et amœnitate insignis, siquidem palmeto et opobalsamo *distinguitur* [1].

Selon Théophraste [2] et Pline [3], il y avoit deux jardins de balsamiers.

‹1› C'est, je crois, le sens du mot θαμνώδης. En effet, le balsamier a les rameaux nombreux et très-divergens [4], πολύκλαδον δὲ σφόδρα, comme dit Théophraste [5]; ce que Dioscoride exprime par τριχώδης, *chevelu* [6].

‹2› Dans Théophraste, κάρπον δὲ παρόμοιον τῇ τερμίνθῳ [7].

‹3› Strabon se sert du mot κογχάρια, diminutif de κόγχη, *concha* : le sens de ce mot est un peu vague, parce que κόγχη signifie à-la-fois une *coquille*, une mesure de capacité, et un petit vase dont la contenance étoit égale à cette mesure, ou dont la forme ressembloit à celle d'une *concha* [8].

Je me suis décidé pour le sens de *petites coquilles*, d'après ce passage de Pline : *Cohærentes* (sc. *margaritas*) *in conchis, hâc dote unguenta circumferentibus* [9]; d'où il résulte qu'on avoit l'usage de mettre les parfums précieux dans des nacres de perle.

‹4› Strabon oublie qu'il a dit plus haut que le *balsamier* croît sur les bords du lac *Gennesaritis* [10]. Il paroît en effet, d'après le rapport de Pline, que la culture du balsamier, originairement bornée à la plaine de Jéricho, avoit pris par la suite plus d'extension [11]. Dans tous les cas, cette culture étoit fort restreinte, pour une raison que Strabon explique plus bas [12].

‹5› En grec, ξυλοβάλσαμον : ce sont proprement les rameaux du balsamier. L'expression de Strabon est vague (χρῶνται) : je ne sais s'il a voulu dire qu'on se servoit de ce bois comme aromate, en le brûlant, ou bien qu'on en obtenoit un parfum, en le faisant bouillir et en recueillant l'huile limpide et subtile qui surnage pendant l'ébullition, ainsi qu'on le fait encore de nos jours.

[1] *Justin.* XXXVI, c. 3. = [2] *Theophr.* IX, c. 6. = [3] *Plin.* XIII, c. 4, pag. 685. = [4] *Encycl. méthod. Botaniq.* art. *Balsamier.* = [5] *Theophr. Hist. plant.* IX, 7, pag. 996. = [6] *Dioscor.* I, 18, pag. 17, A. = [7] *Id. ibid.* = [8] *Foes. Œconom. Hippocr.* pag. 209, col. 1. = [9] *Plin.* IX, c. 35, pag. 521, 15. = [10] *Strab.* XVI, pag. 755, B; de la trad. pag. 217. = [11] *Plin.* XIII, c. 4, pag. 685. = [12] *Strab.* XVII, pag. 800, B.

PAGE 763. Le lac Sirbon est d'une étendue considérable, puisqu'il a, selon quelques-uns, mille stades de tour; il s'étend le long du rivage, dans un espace qui excède un peu deux cents stades <1>. Il est très-profond, même sur les bords; et l'eau en est si pesante, qu'on n'a pas besoin de savoir nager [pour s'y soutenir]; car on se sent soulevé dès qu'on y entre seulement jusqu'à la ceinture * <2>. Le

* Littéral. *jusqu'à l'ombilic.*

<1> On a remarqué depuis long-temps l'erreur énorme que commet ici notre auteur, qui, voulant parler du lac Asphaltite, le confond avec le lac Sirbon près de l'Ægypte.

M. Falconer est le seul qui cherche à le disculper, en rejetant la faute sur les copistes ; il pense que Strabon avoit écrit Σοδόμης [il valoit mieux dire Σοδομῖτις] λίμνη, dont les copistes auront fait Σιρβωνὶς λίμνη.

Cette conjecture n'est ni heureuse, ni satisfaisante. Il est de toute certitude que l'erreur a été commise par Strabon ; et la preuve sans réplique repose sur les circonstances mêmes de son récit : car on voit qu'il a mêlé et confondu des notions justes qui conviennent aux deux lacs à-la-fois ; ainsi, par exemple, on ne peut nier qu'il n'ait voulu désigner le lac Sirbon, lorsqu'il répète ce qu'il en a déjà dit plus haut, savoir, qu'*il a 200 stades de longueur, et qu'il s'étend le long de la mer* [1].

Il faut ajouter cette erreur à celles qu'il a commises en confondant le *Casius* d'Ægypte avec celui de Syrie [2], et en supposant qu'on remontoit le *Lycus* avec des bateaux chargés, et que le Jourdain se jette dans la mer [3]. Ces fautes n'empêchent point que ses descriptions en général ne soient exactes, comme on le verra par les rapprochemens que je ferai plus bas : d'où il faut conclure que les sources où il a puisé étoient bonnes; mais que, n'ayant que des idées fausses sur la situation géographique de la Judée et même sur toute la côte de Phœnicie, où il n'avoit pas voyagé, il s'est laissé tromper par des rapports de noms, et a confondu les renseignemens qu'il trouvoit dans les livres.

C'est en effet le rapport des noms qui lui a fait confondre le *Casius* d'Ægypte et celui de Syrie : la même cause, je pense, a pu produire l'erreur que nous signalons en ce moment.

On voit par Josèphe que la *Pérée* [ἡ Περαία], ou la partie de la Judée au-delà du Jourdain, entre le lac de Tibériade et la mer Morte, comprenoit un pays appelé Σιλβωνῖτις [4], dont la position n'est pas très-bien connue, mais qui, d'après ce que dit Josèphe, ne pouvoit être éloigné du lac Asphaltite : c'est ce nom, si ressemblant à celui de Σιρβωνίς, qui aura probablement causé la confusion qu'a faite notre auteur ; comme il ne se faisoit aucune idée juste de la position du lac de Judée, il aura pensé que ce lac, sur les bords duquel se trouvoit un pays nommé *Silbonîtis*, ne pouvoit être que le lac *Sirbon*.

<2> Van Egmont et Pococke se sont baignés dans la mer Morte, et ont éprouvé les singuliers effets de la pesanteur de ses eaux. Le premier s'exprime ainsi : « Nous » nous déshabillâmes et nous nous avan- » çâmes à quelque distance du rivage : mais, » à notre grande surprise, nous nous trou- » vâmes soulevés par l'eau. Je voulus essayer » de plonger perpendiculairement jusqu'au

[1] *Suprà*, pag. 230, 231. = [2] *Suprà*, not. 3, pag. 177. = [3] *Suprà*, not. 4, pag. 216. = [4] *Joseph. Bell. Jud.* III, 3, §. 2.

lac est rempli d'asphalte, substance qui, à des époques irrégulières, jaillit du fond au milieu [du lac] : des bulles viennent crever à la surface de l'eau qui semble bouillir; la masse de l'asphalte se bombe au-dessus de l'eau et présente l'image d'une colline ‹1›; il s'élève en même temps beaucoup de vapeurs fuligineuses ‹2› qui, bien qu'invisibles, rouillent le cuivre, l'argent, et ternissent en général l'éclat de tout métal poli, même l'or ‹3›. Les habitans jugent que l'asphalte va monter à la surface, lorsque les ustensiles [de métal] PAGE 763.

» fond : mais cela me fut impossible, l'eau » me tenoit continuellement dehors; et, sans » mes efforts pour me tenir toujours dans » une situation perpendiculaire, je serois » tombé sur le visage : en sorte que je mar- » chois dans la mer, comme si mes pieds » eussent touché le fond [1]. » Pococke: « Je flottois dessus, quelque posture qu'il » me plût de prendre. Ayant voulu une fois » plonger, mes jambes restèrent en l'air, et » j'eus toutes les peines du monde à me » remettre debout [2]. » La pesanteur de l'eau de la mer Morte est de 1,211, celle de l'eau douce étant de 1,000; ou de 1,2403, comparée à l'eau distillée: elle surpasse donc celle de l'eau de mer de 0,014.

Cette pesanteur, quelque considérable qu'elle soit, ne suffit pas pour qu'un homme se trouve soulevé lorsqu'il entre dans l'eau jusqu'au nombril : cette circonstance est exagérée. Maundrell a fait l'expérience du contraire [3].

‹1› Diodore de Sicile et Josèphe s'accordent avec Strabon sur les circonstances principales de l'apparition de l'asphalte. Le premier s'exprime ainsi : Ἐξ *αὐτῆς δὲ μέσης κατ' ἐνιαυτὸν ἐκφυσᾷ ἀσφάλτου μέγεθος, ποτὲ μὲν μεῖζον ἢ τρίπλεθρον, ἔστι δ' ὅτε δυοῖν πλέθρων.... οἱ περιοικοῦντες βάρβαροι τὸ μὲν μεῖζον καλοῦσι ταῦρον, τὸ δ' ἔλαττον μόσχον ἐπονομάζουσιν· ἐπιπλεούσης δὲ τῆς ἀσφάλτου πελαγίας, ὁ τόπος φαίνεται τοῖς μὲν ἐξ ἀποστήματος θεωροῦσιν οἱονεὶ νῆσος* [4]. Josèphe : *Τῆς μέντοι ἀσφάλτου κατὰ πολλὰ μέρη βώλους μέλανας ἀναδίδωσιν, αἳ δὲ ἐπινήχονται τό τε σχῆμα καὶ τὸ μέγεθος ταύροις ἀκεφάλοις παραπλησίαι* [5].

Ces détails se retrouvent à-peu-près dans les relations modernes; Daniel, abbé de Saint-Saba, a assuré au P. Nau que le bitume se ramasse en certain temps sur la surface en grands morceaux, aussi larges qu'un bateau, et que le vent les pousse vers le bord, où ils se brisent. On a dit au voyageur Shaw, qu'il se détachoit du fond du lac des morceaux semblables à de grandes bouteilles qui viennent flotter à la surface [6].

‹2› Plusieurs voyageurs, tels que Shaw [7], Melchior de Sedlitz, Troïlo, Van der Græuben, Miller, Kort [8], &c., parlent de ces vapeurs qui s'élèvent du lac. Schwallart rapporte que ces vapeurs noircissent le bronze et l'argent.

‹3› Xylander traduit, *μέχρι καὶ χρυσοῦ*, *demto solo auro;* ce n'est pas le sens : *μέχρι καὶ* signifie ici *jusques et compris;* c'est ce qui paroît hors de doute, d'après ce passage de Diodore de Sicile : *Καὶ πᾶς ὁ περὶ τὸν τόπον ἄργυρος καὶ χρυσὸς καὶ χαλκὸς ἀποβάλλει τὴν ἰδιότητα τοῦ χρώματος* [9].

---

[1] *Van Egmont's Travels*, chap. XXII, pag. 338, Engl. edit. = [2] *Pococke's Descr. of the East*, I, chap. IX, pag. 36. = [3] *Maundrell*, pag. 142. = [4] *Diodor. Sic.* II, §. 48; XIX, §. 98. = [5] *Joseph. Bell. Jud.* IV, 8, §. 4. = [6] *Shaw*, tom. II, pag. 73. = [7] *Shaw, ubi suprà.* = [8] *Busching*, dans les *Annales des voyages*, tom. V, pag. 33. = [9] *Diod. Sic.* II, §. 48.

PAGE 763. commencent à se rouiller; ils se préparent alors à le recueillir, au
PAGE 764. moyen de radeaux formés d'un assemblage de joncs. L'asphalte est une espèce de terre réduite en fusion par la chaleur ; dans cet état de liquéfaction, elle jaillit et coule au dehors ‹1› : lorsqu'elle se trouve en contact avec l'eau froide, comme est celle du lac, elle redevient extrêmement dure, au point qu'il faut des instrumens tranchans ou contondans [pour la réduire en morceaux] : la pesanteur de l'eau, dont nous avons parlé ci-dessus ‹2›, force ensuite l'asphalte de monter à la surface; alors les habitans s'en approchent avec leurs radeaux, le brisent et en emportent autant qu'ils peuvent.

Voilà le fait tel qu'il a lieu réellement. Mais, selon Posidonius, les habitans, grands partisans de la magie, croient nécessaire d'avoir recours à des enchantemens, et de verser, en tout sens, de l'urine et d'autres liqueurs fétides sur l'asphalte, pour qu'il prenne de la consistance et qu'on puisse le couper. [Cette circonstance est peu probable,] à moins qu'elle ne vienne de quelque propriété de l'urine, analogue à celle qui se montre dans la vessie des gens malades de la pierre, et à la formation de la chrysocolle dans l'urine des enfans ‹3›.

‹1› Le texte porte, *ἔστι δὲ ἄσφαλτος γῆς βῶλος ὑγραινομένη καὶ διαχεομένη*. Il y a dans sept manuscrits, *ἔστι δὲ ἡ ἄσφαλτος γῆς βῶλος ὑγραινομένη μὲν καὶ ὑπὸ θερμοῦ ἀναφυσωμένη καὶ διαχεομένη*. Une légère transposition donne la vraie leçon, qui est ... *ὑγραινομένη μὲν ὑπὸ θερμοῦ καὶ ἀναφυσωμένη καὶ δ.*; et c'est ainsi qu'a lu l'Abréviateur.

Strabon regardoit l'apparition de l'asphalte comme le produit d'un feu souterrain qui le réduisoit à l'état de liquéfaction. Cette opinion, que partage Pococke [1], est fondée en bonne physique.

‹2› Strabon répète les paroles dont il s'est servi plus haut, *μηδὲ κολύμβου δεῖσθαι, μηδὲ βαπτίζεσθαι τὸν ἐμβάντα, ἀλλ' ἐξαίρεσθαι*. Je n'ai pas cru nécessaire d'en donner encore une fois la traduction littérale ; je me suis contenté d'en exprimer le sens.

‹3› Quand on rapproche ces paroles de Strabon de ce qui est raconté par Josèphe [2], on voit que Posidonius a voulu dire que l'asphalte, par sa qualité visqueuse, adhère tellement aux parois des vases dans lesquels on le met, et aux instrumens tranchans qui servent à le couper, qu'on est obligé de le laver avec diverses liqueurs pour lui enlever cette viscosité, et pouvoir, avec plus de facilité, le couper en morceaux.

C'est, je pense, à cela que se réduit cette

[1] *Pococke's Descript. of the East*, book I, c. 9, pag. 536, tom. I. = [2] *Joseph. Bell. Jud.* IV, 8, §. 4.

Au reste, il est naturel que l'éruption de l'asphalte arrive au milieu du lac, puisque c'est là que se trouvent la source et [conséquemment] la plus grande quantité de cette substance et du feu [qui la réduit en fusion] : cette éruption n'a point d'époque fixe, parce que l'inflammation [qui en est le principe], de même que le développement de beaucoup d'autres vapeurs, ne paroît point suivre un ordre constant; du moins nous l'ignorons. Apollonie en Épire offre des phénomènes analogues *. Page 764.

* *Suprà*, tom. III, *pag. 82* de la trad.

Cette contrée est, dit-on, travaillée par le feu : on en donne pour preuves, entre autres, certaines roches durcies et calcinées vers *Moasada* ‹1›; des crevasses; une terre semblable à de la cendre; des rochers qui distillent de la poix ‹2›; des rivières bouillantes, dont l'odeur fétide se fait sentir au loin; çà et là, des lieux, jadis habités, bouleversés de fond en comble : en sorte qu'on pourroit ajouter foi à cette tradition répandue dans le pays, d'après laquelle il auroit existé jadis en ces lieux treize villes ‹3›;

consistance que l'asphalte prenoit par suite de ces lotions : Strabon, qui la prend pour un *endurcissement* ou une espèce de *pétrification*, en cherche mal-à-propos la cause dans la propriété qu'a l'urine de former des pierres dans la vessie; d'où il résulteroit qu'il n'a point compris de quoi il étoit question.

Quant à ce qu'il dit de la *chrysocolle*, on ne peut y voir le *borax*, substance qui passe cependant pour être la *chrysocolle* des anciens : je crois que par chrysocolle Strabon entend l'*acide urique;* c'est, comme on sait, la principale substance qui entre dans la composition des calculs vésicaux de l'homme. Le nom de *chrysocolle* lui avoit peut-être été donné à cause de sa couleur, qui du jaune pâle s'étend jusqu'au rouge-rhubarbe [1]. Je ne sais s'il existe d'autres exemples de l'emploi du mot *chrysocolle* en ce sens; et je n'oserois affirmer que Strabon n'a pas pris un mot pour un autre.

‹1› C'étoit un lieu voisin du lac Asphaltite, dont Josèphe parle assez souvent sous le nom de *Masada* [2].

‹2› Le texte porte, *σταγόνας τε πίσσης ἐκ* ΛΙΣΣΑ´ΔΩΝ *λειβομένας*. Le mot *λισσάς*, employé aussi par Plutarque [3], se trouve dans Euripide [4], Théocrite [5], Apollonius de Rhodes [6]; on diroit que Strabon s'est ici rappelé les vers d'Euripide :

Λείβομαι δακρύοισιν κόρας
Στάζω, λισσάδος ὡς πέτρας
Λιβὰς ἀνήλιος, ἁ τάλαινα [7].

‹3› L'Écriture ne compte que cinq villes [8] : de là le nom de *Pentapole* qu'emploie l'auteur de la *Sagesse* [9]. Josèphe dit de même

[1] *Encyclop. méthod.* tom. IV, pag. 53. = [2] Cf. *Reland. Palæst.* pag. 890. = [3] *Plutarch. Opp. moral.* pag. 90, D, *et ibi Wyttenbach.* = [4] *Eurip. Hercul. fur.* v. 1148. = [5] *Theocrit. Idyll.* XXII, v. 37. = [6] *Apollon. Rhod.* II, v. 732. = [7] *Euripid. Androm.* v. 534. = [8] *Genes.* XIV, v. 2, 8. = [9] *Sapient.* X, v. 6.

PAGE 764. il resteroit même, dit-on, de leur métropole Sodome, des ruines dont la circonférence seroit d'environ 60 stades : des tremblemens de terre, des éruptions de feu, d'eaux chaudes bitumineuses et sulfureuses, auroient fait sortir le lac de ses limites; des rochers se seroient enflammés ‹1›; et c'est alors que ces villes auroient été ou englouties, ou abandonnées de tous ceux qui purent s'enfuir.

Ératosthène dit, au contraire, que le pays ne formoit dans l'origine qu'un vaste lac; et que les eaux, s'écoulant par diverses issues, laissèrent la plus grande partie du pays à découvert, à mesure que le niveau de la mer s'abaissa ‹2›.

qu'on voit les vestiges de cinq villes [1] : Étienne de Byzance en compte dix [2], et Strabon, treize (l'*Épitomé,* douze) : il est probable que dans les auteurs où ces deux écrivains ont puisé, il étoit question, non-seulement des cinq villes principales, comme dans l'Écriture, mais de quelques autres moins considérables.

‹1› Cette circonstance a pu se présenter sur les bords de la mer Morte, lorsqu'il est arrivé que la foudre est tombée sur quelques-unes des masses pierreuses que la mer rejette sur ses bords; on sait par le témoignage de Maundrell [3], &c. que les habitans brûlent ces pierres comme du bois [4].

‹2› Ce passage est très-obscur : Ἐρατοσθένης δέ φησι τἀναντία· λιμναζούσης τῆς χώρας ἐκρήγμασιν ἀνακαλυφθῆναι τὴν πλείστην, καθάπερ τὴν θάλασσαν. La difficulté consiste dans les mots καθάπερ τὴν θάλασσαν, que les interprètes ont rendus par *quemadmodum mare;* ce qui est précisément aussi clair que le grec. S'il étoit possible de considérer ces deux mots comme une addition de copiste, on entendroit par ἐκρήγματα, soit des ouvertures par lesquelles les eaux se seroient dégorgées dans la mer, soit des crevasses où elles se seroient englouties; car il paroît que Strabon a pris en ce sens le mot ἐκρήγματα dans cette phrase: εἴρηκεν ὅλος, καὶ εὔσειστον εἶναι τὴν γῆν, χαυνουμένην... καὶ ἐκρήγματα λαμβάνουσαν, ὥστε καὶ ῥεῖθρα ποταμῶν ἀλλάττεσθαι [5].

Mais je crois qu'il n'y a point ici d'erreur de copiste, et que Strabon a encore une fois confondu le lac Asphaltite avec le lac Sirbon; et qu'il a fait au premier l'application de ce qu'Ératosthène disoit de l'état ancien de l'isthme, avant que la mer se fût retirée : μὴ γάρ πω τὸ ἔκρηγμα τὸ κατὰ τὰς Στήλας γεγονέναι νομίζει, ὥστε ἐνταῦθα συνάπτειν τὴν ἔξω θάλασσαν τῇ ἐντὸς, καὶ καλύπτειν τὸν ἰσθμὸν μετεωροτέραν οὖσαν· τοῦ δ' ἘΚΡΗΓΜΑΤΟΣ γενομένου, ΤΑΠΕΙΝΩΘΗ͂ΝΑΙ καὶ ἈΝΑΚΑΛΥ͂ΨΑΙ τὴν γῆν, τὴν κατὰ τὸ Κάσιον, κ. τ. λ. [6] c'est-à-dire, « Mal-à-propos prétend-il (Ératosthène) que pour lors, le détroit des Colonnes, par lequel la mer extérieure se trouvoit réunie à la mer intérieure, n'étant pas encore ouvert, celle-ci, plus élevée que l'isthme, le couvroit entièrement, et que, devenue plus basse, après l'ouverture du détroit, elle découvrit les terres aux environs du *Casius* [7], &c. »

La conformité de cette opinion d'Ératosthène avec celle que Strabon cite à l'occasion du lac Asphaltite, et, en outre, l'exemple

[1] *Joseph. Bell. Jud.* IV, 8, §. ultim. — [2] *Steph. Byzant.* voce Σόδομα. — [3] *Maundrell, Voyage d'Alep,* pag. 140. — [4] Conf. *Busching,* l. l. — [5] *Strab.* XV, pag. 693, A. — [6] *Idem,* pag. 38, D. — [7] *Traduct. Franç.* tom. I, pag. 82.

On trouve dans la Gadaride un lac dont l'eau très-insalubre fait tomber le poil, les cornes, et les ongles des pieds, aux bestiaux qui en boivent. A l'endroit appelé *Tarichée* ‹1›, il existe un lac qui fournit du poisson dont on fait des salaisons excellentes; et sur ses bords croissent des arbres à fruit semblables aux pommiers. PAGE 764.

Les Ægyptiens font usage de l'asphalte pour l'embaumement des corps ‹2›.

Pompée, ayant enlevé aux Juifs quelques-uns [des pays] qu'ils s'étoient appropriés de force, donna le sacerdoce à . . . . . . ‹3›. PAGE 765.

de la confusion qu'il a déjà faite des lieux les uns avec les autres, m'ont paru propres à fixer le sens de ce passage difficile. Il doit y avoir le mot ταπεινωθῆναι sous-entendu avec θάλασσαν.

‹1› Il est question de la ville de Tarichée qui étoit située sur le bord du lac de Génésareth, à 30 stades de Tibériade [1]. Son nom indique assez qu'on s'y s'occupoit à saler le poisson qu'on pêchoit dans le lac.

Au reste, il ne me paroît nullement douteux que Strabon ne distingue ici le lac sur les bords duquel étoit située Tarichée, du lac *Gennesaritis* dont il a parlé plus haut. La cause de cette erreur vient de ce que le lac de Tibériade portoit aussi le nom de la ville de Tarichée, selon Pline [2] : et c'est ainsi que le lac de Genève prend quelquefois le nom de la ville de Lausanne; celui de Neufchâtel, le nom d'Yverdun. Strabon aura donc pu croire le lac de Tarichée différent du lac *Gennesaritis*.

‹2› Χρῶνται δ' Αἰγύπτιοι τῇ ἀσφάλτῳ πρὸς τὰς ταριχείας τῶν νεκρῶν. Quoique Strabon s'exprime comme s'il parloit de l'asphalte en général, je pense qu'il a voulu désigner en particulier celui du lac Asphaltite, dont il vient de donner la description : autrement cette circonstance de l'usage que les Ægyptiens faisoient de l'asphalte, ne seroit pas ici placée fort à propos. Il est d'ailleurs à remarquer que Diodore de Sicile, qui paroît avoir puisé dans quelques-unes des sources qui ont servi à notre auteur, nous apprend que les Ægyptiens tiroient de l'asphalte *du lac Asphaltite*, pour le mêler aux substances aromatiques employées dans l'embaumement des morts : Οἱ βάρβαροι... ἀπάγουσι τὴν ἄσφαλτον εἰς τὴν Αἴγυπτον, καὶ πωλοῦσι εἰς τὰς ταριχείας τῶν νεκρῶν [3].

‹3› Cette phrase est altérée.

Πομπήϊος μὲν οὖν περικόψας τινὰ τῶν ἐξιδιασθέντων ὑπὸ τῶν Ἰουδαίων κατὰ βίαν, ἀπέδειξεν ... Ἡρώδῃ ... τὴν ἱερωσύνην.

Le premier membre de phrase Πομπήϊος... κατὰ βίαν, offre quelque difficulté, puisque M. Falconer s'y est totalement mépris; il entend par τινὰ (au singulier) *Aristobule*, qui fut envoyé à Rome; quant à ἐξιδιασθέντων, qui l'embarrasse beaucoup, voici ce qu'il en dit : *Vox subobscura. Sensus, ut opinor, est hic : Pompeius vi abegit quemdam ex iis quos Judæi, ut sibi proprios, vindicaverant.* Mais le génie de la langue Grecque se refuse à une pareille interprétation; et il est presque inutile, pour le prouver, de citer des phrases parallèles, comme ἐπειδὴ Φίλιππος ἐσπούδασε διαφερόντως περὶ ταῦτα τὰ χωρία, ὥστ' ἐξιδιώ-

[1] *Joseph. in Vita sua*, §. 32. = [2] *Plin.* V, 15. — Cf. *Clarke's Travels*, tom. II, pag. 477. = [3] *Diod. Sic.* XIX, §. 99.

PAGE 765. Peu de temps après, un homme du pays ‹1›, et de la même

σασθαι [1] : il est évident que τινὰ se rapporte aux pays (χωρία) que les Juifs s'étoient appropriés par force (κατὰ βίαν), lorsqu'ils s'emparèrent, comme le dit Strabon, de toute la contrée jusqu'à la mer [2]. Ces paroles de notre auteur se rapportent donc à ce qu'on lit dans Josèphe : ἃς δὲ οἱ ἔνοικοι πρότερον πόλεις ἐχειρώσαντο ..... ἀφελόμενος, ὑπὸ τῷ σφετέρῳ στρατηγῷ ἔταξε... τὰς δ' λοιπὰς... τοῖς οἰκήτορσιν ἀπέδωκε ... πάσας ὁ Πομπήϊος ἀφῆκεν ἐλευθέρας [3].

Le second membre, ἀπέδειξεν... Ἡρώδη.. τὴν ἱερωσύνην, est évidemment altéré : Xylander et Casaubon ont reconnu qu'il y avoit une lacune. Villebrune veut retrancher les mots Ἡρώδη .... τὴν ἱερωσύνην, comme glose de copiste, et lire ἀπεξιδίωσιν, ce qui n'est point satisfaisant.

Plusieurs manuscrits, et, entre autres, les n.os 1393 et 1394, n'offrent l'indice d'aucun vide en cet endroit; il en est de même de la version Italienne et de l'ancienne version Latine : or la phrase ἀπέδειξεν Ἡρώδη τὴν ἱερωσύνην présente deux inconvéniens ; le premier, c'est qu'elle n'est point grecque ; le second, c'est qu'elle contient une grande erreur, en ce que Pompée n'a pu donner le sacerdoce à Hérode. D'après ce qui précède [4] et ce qui suit, on voit que Strabon avoit d'assez bons matériaux sur l'histoire Juive de son temps, pour ne pas commettre une semblable faute. Dion Cassius [5] et Josèphe s'accordent à dire que c'est à *Hyrcan*, dont Strabon a parlé plus haut, que Pompée rendit la grande prêtrise.

Je pense donc qu'ici (ce qui est arrivé en d'autres endroits [6]) le nom de celui auquel Pompée donna le sacerdoce, manquoit depuis long-temps dans le texte; et qu'un copiste demi-savant a mis le nom d'*Hérode*, quand il falloit celui d'*Hyrcan*. Je lis, avec M. Falconer, ἈΠΕΔΕΙΞΕΝ ὙΡΚΑΝΩ τὴν ἱερωσύνην, dans le même sens que ces paroles de Josèphe : τῇ δὲ ὑστεραίᾳ καθαίρειν προσαγγείλας τὸ ἱερὸν ..... τὴν ἈΡΧΙΕΡΩΣΥΝΗΝ ἈΠΕΔΩΚΕΝ ὙΡΚΑΝΩ [7]. Strabon emploie le verbe ἀποδεικνύσθαι dans le sens d'*assigner, accorder, donner :* ainsi, quelques lignes plus bas, il dit, en parlant des fils d'Hérode, τετραρχίας ἀποδειχθείσης ἑκατέρῳ, et au liv. XVII on lit, τοῖς μὲν οὖν θεοῖς ἀπέδειξε τὸν οὐρανόν (pag. 810, A).

‹1› On sait que les sentimens des critiques les plus habiles sont partagés, lorsqu'il s'agit de déterminer si Hérode étoit Juif ou Idumæen de naissance. Nicolas de Damas [8] affirmoit qu'Hérode tiroit son origine des Juifs qui étoient revenus de Babylone en Judée.

L'auteur de l'Histoire hébraïque [9] étoit de ce sentiment.

Strabon semble ici décider la question.

Josèphe [10] convient qu'Hérode parloit affirmativement de son origine Judaïque, et cela en face de tous les Juifs. Suivant le récit de cet historien [11], les étrangers, c'est-à-dire, les Syriens et les païens voisins de la Judée, reconnoissoient qu'Hérode étoit d'origine Judaïque. Les Romains pensèrent qu'Hérode étoit Juif [12].

D'un autre côté, Josèphe rapporte plusieurs choses qui infirment le témoignage de Nicolas de Damas, et qui font soupçonner que cet historien avançoit sans preuves ce qui pouvoit flatter un prince dont il étoit l'ami. Le témoignage de Strabon peut être le même que celui de Nicolas de Damas;

---

[1] *Strab*, VII, pag. 323, D. = [2] *Idem*, XVI, pag. 759, A; *suprà*, pag. 227. = [3] *Joseph. Antiq. Jud.* IV, 4, 4. = [4] *Suprà*, pag. 239. = [5] *Dion. Cass.* XXXVII, §. 16. = [6] *Suprà*, pag. 191, not. 3. = [7] *Joseph.* l. l. = [8] Ap. *Joseph. Antiq.* XIV, 1, §. 3. = [9] *Anc. Hist. Hebr.* ap. *Sulp.* in *not.* pag. 362. = [10] Cf. *Joseph. Antiq.* XV, cap. 2 et 12. = [11] *Idem, ibid.* XX, cap. 6. = [12] Cf. *Macrob. Saturn.* II, cap. 4.

famille,

famille, Hérode <1>, parvint à la dignité de grand prêtre : il se distingua tellement de ses prédécesseurs, principalement par les rapports qu'il sut entretenir avec les Romains, et par son habileté à gouverner, qu'il obtint, d'abord d'Antoine, ensuite de César Auguste, la permission de prendre le titre de roi <2>. PAGE 765.

Il eut plusieurs fils, dont il fit mourir les uns comme coupables d'avoir conspiré contre lui <3> : quant aux autres, il les institua ses héritiers, et partagea entre eux ses États en mourant*. Auguste les traita honorablement <4>, ainsi que Salomé, sœur d'Hérode <5>, et Bérénice fille de cette princesse. Cependant les fils d'Hérode n'eurent point un sort heureux ; ils furent accusés [auprès des Romains] : l'un vécut et mourut en exil chez

* En l'an 2 de l'ère vulgaire.

et les autres auteurs, en affirmant qu'Hérode étoit d'origine Judaïque, ne pensoient peut-être ainsi qu'en raison de l'affinité qui existoit réellement entre les Juifs et les Idumæens.

M. DU THEIL.

<1> Ceci ne contredit pas la correction Υρκάνῳ. En effet, Hérode tenoit à la famille d'Hyrcan par sa femme Mariamne, qui étoit petite-fille à-la-fois d'Aristobule par son père Alexandre, et d'Hyrcan par sa mère Alexandra.

<2> Hérode se rendit à Rome l'an 38 avant J. C., et, grâce à la protection d'Antoine et d'Octave, qui agirent fortement en sa faveur, il obtint du sénat le titre de roi [1]. Lors des différens d'Octave et d'Antoine, il prit le parti de ce dernier : Octave non-seulement lui pardonna, et le confirma dans son titre [2], mais ajouta plusieurs villes à ses États [3], l'an 18 avant J. C.

<3> Les deux artisans principaux de ces crimes d'Hérode furent Salomé sa sœur et Antipater son fils aîné : la première avoit une haine particulière à contenter; le second vouloit se frayer le chemin au trône. Hérode, d'un caractère soupçonneux, se laissa persuader par leurs calomnies, et fit périr Mariamne [4] sa femme, avec Aristobule frère et Alexandra mère de cette princesse [5]; les deux fils qu'il en avoit eus, Aristobule et Alexandre ; enfin Antipater lui-même, qui avoit voulu attenter à la vie de son père.

Ainsi Hérode fit mourir trois de ses fils.

<4> Auguste donna à Archélaüs la moitié du royaume d'Hérode, avec le titre d'ethnarque, lui promettant même celui de roi, s'il s'en montroit digne ; l'autre moitié fut divisée en deux tétrarchies, et partagée entre les deux autres fils d'Hérode, Philippe et Antipas [6].

<5> Auguste non-seulement confirma le legs qu'Hérode avoit fait à Salomé des villes de *Iamneia*, d'*Azoth* et de *Phasaëlis* [7], mais encore y ajouta les palais et domaines royaux d'*Ascalon* [8].

[1] *Joseph. Antiq. Jud.* XIV, 14, §. 5.— *Bell. Jud.* I, 20, §. 3.= [2] *Idem*, XV, 6, §. 6.= [3] *Idem*, XV, 7, §. 3; 10, §. 3.= [4] *Idem*, XVII, 7, §. 6.= [5] *Idem*, XVI, 1, §. 1.= [6] *Joseph. Bell. Jud.* II, 6, §. 3.= [7] *Joseph. Antiq. Jud.* XVII, 8, §. 1.= [8] *Idem*, *Bell. Jud.* II, 6, §. 3.

PAGE 765. les Gaulois Allobroges <1> ; les autres ne parvinrent qu'à force de soumissions à rentrer dans leur patrie <2>, revêtus de la dignité de tétrarque.

<1> C'étoit Archélaüs. Sa tyrannie devint insupportable : il fut accusé par les premiers d'entre les Juifs et les Samaritains auprès d'Auguste, qui l'exila à Vienne, chez les Allobroges [1]; il mourut l'année suivante, c'est-à-dire, l'an 7 de J. C.

Cet événement est le plus moderne de tous ceux que Strabon paroît avoir connus dans l'histoire Juive. *Voyez* la note suivante.

<2> Cette dernière circonstance se rapporte au voyage d'Antipas et de Philippe à Rome.

A la mort d'Hérode, Archélaüs, désigné comme roi dans le testament, se rendit à Rome pour solliciter l'exécution des dernières volontés de son père, l'an 2 de J. C.

Ses deux frères, Antipas et Philippe, s'y rendirent également, et le royaume d'Hérode fut divisé comme je l'ai dit. Après l'exil d'Archélaüs, ses États furent administrés par ses deux frères [2].

Strabon n'a connu l'histoire de ces deux princes que jusqu'à leur retour en Judée. Il n'auroit pas manqué de faire mention de l'exil d'Antipas, s'il en avoit entendu parler. On sait que ce tétrarque, jaloux de son frère, se rendit à Rome, l'an 38 de J. C., pour cabaler contre lui : mais Agrippa l'accusa d'être d'intelligence avec les Parthes ; et il fut envoyé pour toujours en exil à Lyon [3], l'an 39 de J. C.

On voit, d'après cela, que la rédaction du XVI.e livre est antérieure à l'an 39 de J. C. ; et c'est ce que prouvent d'autres endroits de Strabon.

Un passage du IV.e livre montre clairement que notre auteur rédigeoit ce livre, trente-trois ans après l'expédition de Tibère et de Drusus contre les Carnes et les Noriques [4] : cette expédition est de l'an 13 avant J. C. ; donc notre auteur écrivoit ce IV.e livre vingt ans après J. C.

D'une autre part, il résulte de ce qu'il dit de l'autonomie des Cyzicéniens [5] que le XII.e livre a été rédigé avant l'an 26 de J. C. [6].

Ainsi la rédaction de la Géographie de Strabon a été exécutée entre les années 20 et 26 de J. C. La mort de Strabon ne peut avoir été postérieure à cette époque de plus de cinq ou six ans.

[1] *Joseph. Antiq. Jud.* XVII, 13, §. 2. = [2] *Idem, Bell. Jud.* II, 9, §. 1, = [3] *Idem, Antiq. Jud.* XVIII, 7, §. ult. = [4] *Strab.* IV, pag. 206, C. = [5] *Idem*, XII, pag. 576, B. = [6] *Casaub. ad hunc loc.* — *Lipsius* ad *Tacit. Ann.* IV, c. 36.

CHAPITRE III.

Situation de l'Arabie et Périple du Golfe Persique. — Description de l'Arabie, d'après Ératosthène ; — des Côtes occidentales et orientales du Golfe Arabique, d'après Artémidore. — Pays des Nabatæens. — Expédition d'Ælius Gallus contre les Arabes. — Pays des Aromates. — Digression sur un vers d'Homère.

PAGE 765.

§. I.er Situation de l'Arabie et périple du golfe Persique.

AU-DESSUS de la Judée et de la Cœlé-Syrie, s'étend vers le midi, jusqu'à la Babylonie, et jusqu'au pays situé le long de l'Euphrate, l'Arabie toute entière, à l'exception des Scénites de la Mésopotamie. Nous avons déjà parlé de la Mésopotamie et des nations qui l'habitent *.

* *Suprà*, pag. 189.

Quant à la région au-delà * de l'Euphrate, une partie, située à l'embouchure du fleuve, où demeurent les Babyloniens et la tribu des Chaldæens *, a été précédemment décrite. Le reste, qui, à partir de la Mésopotamie ‹1›, s'étend jusqu'à la Cœlé-Syrie, est habité, dans le voisinage du fleuve et de la Mésopotamie, par des Arabes Scénites, formant de petites principautés dans des cantons que le manque d'eau rend stériles : ils s'occupent peu ou même ne

* A l'orient.

* *Suprà*, pag. 169.

‹1› Les critiques ont corrigé deux fautes dans cette phrase : Τὰ δ' ἙΞΗ͂Σ τῆς Μεσοποταμίας μέχρι Κοίλης Συρίας, τὸ μὲν πλησιάζον (*ol.* πλεονάζον) τῷ ποταμῷ καὶ τῇ Μεσοποταμίᾳ (*ol.* τὴν Μεσοποταμίαν), Σκηνῖται, κ. τ. λ. Un critique a lu en outre ἔξω pour ἑξῆς, correction que sembleroient appuyer d'autres phrases parallèles, telles que ἡ ἔξω τοῦ ἰσθμοῦ μέχρι Βορυσθένους μικρὰ Σκυθία [1]. Il est d'ailleurs à remarquer qu'ἑξῆς (comme ἐφεξῆς) se construit d'ordinaire avec le datif. Exemples : Τρίτον δὲ μέρος τὸ συνεχὲς τῷ λεχθέντι ἰσθμῷ, καὶ ἀεὶ ΤᾺ ἙΞΗ͂Σ ΤΟΥ͂ΤΩ καὶ ταῖς Κασπίαις Πύλαις [2]. — ΤΩ͂ι δ' Ἀντιφίλου ΛΙΜΈΝΙ ἙΞΗ͂Σ ἐστὶ λιμὴν καλούμενος Κολοβῶν ἄλσος [3]. — Ἐφεξῆς δ' οὖν τῷ Κυπαρισσήεντι... Ἔρανά ἐστι [4]. Cependant ἑξῆς se trouve aussi avec le génitif dans Diodore de Sicile, Ἑξῆς δὲ τοῦ μυχοῦ τόπος ἐστί [5]· — Ἑξῆς δὲ τοῦ περιστύλου τούτου [6]· et dans le Traité *de Mundo*, Ἑξῆς δὲ τῆς ἀερίου φύσεως [7].

[1] *Strab.* VII, pag. 311, A. = [2] *Idem*, XI, pag. 492, B. = [3] *Idem*, XVI, pag. 771, D. = [4] *Idem*, VIII, pag. 348, C. = [5] *Diod. Sic.* III, §. 41. = [6] *Idem*, I, §. 47. = [7] *Pseudo-Aristot. de Mundo*, c. 3, init.

Page 765. s'occupent point du tout de l'agriculture; mais ils possèdent des pâturages couverts de bestiaux, et principalement de chameaux. Un vaste désert se déploie au-dessus d'eux; et plus au midi, on trouve les tribus qui habitent l'Arabie appelée *Heureuse*, dont le côté septentrional est borné par le désert dont nous parlons : elle a pour limites, à l'est, le golfe Persique; à l'ouest, le golfe Arabique; au sud, la grande Mer, située en dehors de ces deux golfes, et qui porte dans sa totalité le nom de *mer Érythrée* ‹1›.

Le golfe Persique est aussi nommé *mer des Perses.* Voici ce qu'en dit Ératosthène : « L'embouchure de ce golfe est, dit-on *, » si étroite, que du cap *Armozum* en Carmanie on aperçoit le » cap des *Macæ* ‹2›. A partir de cette embouchure, la côte à » droite forme une ligne courbe, qui, à commencer de la Car- » manie, tourne un peu vers l'orient; elle incline ensuite au nord, » et enfin se dirige vers l'occident jusqu'à Térédon et à la bouche

Page 766. » de l'Euphrate ‹3› : dans une longueur d'environ 10,000 stades ‹4›, » elle comprend le rivage des Carmaniens, celui des Perses et des » Susiens, et une portion de celui des Babyloniens * » (peuples dont nous-mêmes avons parlé). « De là jusqu'à l'embouchure

* Je lis φάσι.

* A l'est de l'Euphrate.

‹1› Le nom de mer Érythrée, ou de mer Rouge, s'est étendu à tout le golfe Arabique, à la mer qui baigne l'Arabie au sud, et à une grande partie du golfe Persique. J'ai dit que ce nom paroît avoir été donné à ces différentes mers, parce que les montagnes qui les bordent ont, dans beaucoup d'endroits, un aspect rougeâtre plus ou moins sensible. *Voyez mes* Recherches, *tom. II, pag. 75-82; tom. III, pag. 71-105.* G.

‹2› Le cap *Armozum* de la Carmanie est le cap Kuhestek du Kerman, situé vis-à-vis le promontoire *Maceta,* ainsi nommé des *Macæ,* peuple de l'Arabie voisin de ce cap. Ce dernier promontoire porte aujourd'hui le nom de Moçandon; c'est l'*Asaborum promontorium* de Ptolémée. G.

‹3› L'Euphrate, depuis long-temps, n'arrive plus directement dans le golfe Persique; il se joint au Tigre, à une quarantaine de lieues de la mer. L'ancienne embouchure de l'Euphrate forme maintenant une lagune prolongée que les Arabes appellent Khor Abdillah. G.

‹4› J'ai fait voir, dans le troisième volume de mes *Recherches,* que les mesures du golfe Persique avoient été recueillies par les Grecs en stades de 1111 1/9 au degré. Les 10,000 stades dont il est ici question, valent 180 lieues : les côtes orientales du golfe, depuis le cap de Jask jusqu'au Khor Abdillah, en y comprenant même toutes les sinuosités, n'excèdent pas 200 lieues; et les côtes occidentales, 184 lieues. G.

» [du golfe, le long de la côte opposée], Androsthène de *Thasos*, » qui accompagna Néarque et fit sur cette côte une excursion » particulière ⟨1⟩, comptoit, dit-on, le même nombre de stades*: » d'où l'on voit qu'il s'en faut peu que la grandeur de cette mer » n'égale celle du Pont-Euxin ⟨2⟩. PAGE 766.

* C'est-à-dire, *10,000.*

⟨1⟩ *Καθάπερ καὶ Ἀνδροσθένη λέγειν φασὶ τὸν Θάσιον, τὸν καὶ Νεάρχῳ συμπλεύσαντα καθ' αὐτόν.*

Arrien compte, en effet, un Androsthène parmi les *triérarques*, commandant les bâtimens de l'expédition le long des côtes [1]. Il est vrai qu'Arrien dit qu'il étoit d'*Amphipolis*; mais la contradiction disparoît, quand on considère que cet auteur met également Néarque au nombre des Amphipolitains, quoiqu'il dise lui-même que ce général étoit un Crétois, établi à *Amphipolis* [2] : or la même chose peut avoir eu lieu pour notre Androsthène de *Thasos*.

Dès-lors l'identité des deux personnages n'est plus douteuse; et l'on voit que c'est avec raison qu'Ératosthène met ce personnage, dont Marcien d'Héraclée [3] et Athénée [4] citent le Périple de l'Inde, au nombre de ceux qui accompagnèrent Néarque, *τὸν καὶ Νεάρχῳ συμπλεύσαντα.*

Mais les mots *καθ' αὐτόν*, signifiant *seul, en particulier, sans Néarque*, forment une contradiction évidente, et paroissent inintelligibles. La variante *κατ' αὐτό* que donne un seul manuscrit, ne mérite aucune attention; d'ailleurs, la leçon *καθ' αὐτόν* se trouve trop en harmonie avec une circonstance particulière de ce voyage, pour n'être pas un débris respectable d'une phrase plus complète, dont elle nous servira à rétablir le sens.

En effet, s'il est certain, d'après le témoignage d'Arrien et d'après les paroles d'Ératosthène, qu'Androsthène a accompagné Néarque depuis l'*Indus* jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, il ne l'est pas moins que cet Androsthène a été envoyé *seul, en particulier, sans Néarque*, explorer les côtes occidentales du golfe Persique; c'est ce qu'Arrien atteste formellement, lorsqu'il dit qu'Androsthène fut chargé de naviguer le long des côtes de l'Arabie avec une trirème : *Ἀνδροσθένης δὲ ξὺν ἄλλῃ τριακοντόρῳ σταλεὶς, καὶ τῆς χερρονήσου τι τῶν Ἀράβων παρέπλευσε* [5]. D'ailleurs, quand on pèse bien le récit d'Arrien, et sur-tout celui de Plutarque [6], on voit que Néarque, depuis le moment de son arrivée jusqu'à la mort d'Alexandre, n'a plus quitté ce prince, et n'a pu visiter les côtes occidentales du golfe.

Il s'ensuit que le texte d'Ératosthène présentoit ici, relativement à Androsthène, deux circonstances : l'une, qui nous a été conservée sans altération; l'autre, qui ne nous est plus révélée que par les mots *καθ' αὐτόν*, qui se rapportent à l'expédition *particulière* dont ce général fut chargé.

Ainsi il nous paroît difficile de ne pas reconnoître une lacune avant *καθ' αὐτόν*, en sorte qu'il convient de distribuer le texte de cette manière, *τὸν καὶ Νεάρχῳ συμπλεύσαντα*...... *καθ' αὐτόν* : et la phrase entière devoit être à-peu-près, ΤΟ'Ν ΚΑΙ ΝΕΑ'ΡΧΩ ΣΥΜΠΛΕΥ'ΣΑΝΤΑ, *καὶ τὴν Ἀράβων χώραν παραπλεύσαντα* ΚΑΘ' ΑΥΤΟ'Ν.

⟨2⟩ Ératosthène donnoit à la circon-

[1] *Arrian. Indic.* 18, §. 4. = [2] *Idem*, 18, §. 10. = [3] *Marc. Heracl.* pag. 63, tom. I, *Geogr. minor.* = [4] *Athen.* III, pag. 393. = [5] *Arrian. Anabas.* VII, c. 20, med. = [6] *Plutarch.* in *Alexandr.* §. 73 et seq.

PAGE 766. » On dit <1> donc que, selon le récit de cet [Androsthène <2>], » qui fit par mer le tour du golfe, les navigateurs, en longeant, » à partir de Térédon, la côte du continent qu'ils laissent sur » la droite, rencontrent l'île d'*Icaros* <3>; cette île renferme un » temple vénéré d'Apollon et un oracle de [Diane] Tauropole*.

* *Suprà*, tom. IV, part. II, pag. *6*, n. 2.

» Après avoir suivi la côte d'Arabie l'espace de 2400 stades, » on parvient à la ville de *Gerrha,* située au fond d'un golfe <4>. » Des Chaldæens exilés de Babylone s'y sont établis <5>. Habitans » d'un canton très-abondant en sel, ils demeurent dans des maisons » construites avec cette substance; et comme les écailles qui se » forment sur le sel par l'effet de la chaleur du soleil, se détachent » et tombent continuellement, ils arrosent souvent avec une grande

férence du Pont-Euxin 23,860 stades [1]. — En réunissant les différentes mesures partielles des côtes du Pont-Euxin, que Strabon rapporte dans son septième et son douzième livres, on voit qu'il donnoit à cette mer environ 22,500 stades de circonférence; et comme les mesures de Néarque et d'Androsthène fixoient à 20,000 stades environ le périmètre du golfe Persique, Strabon en concluoit que ce golfe étoit seulement un peu moins grand que le Pont-Euxin : mais il se trompoit beaucoup, parce qu'il ne distinguoit pas les différentes valeurs des stades qui exprimoient ces deux mesures. Celle du Pont-Euxin lui étoit donnée en stades olympiques de 600 au degré, tandis que celle du golfe Persique étoit en stades de $1111\frac{1}{9}$. Les 22,500 stades de la première représentoient 750 lieues, et les 20,000 stades de la seconde, 360 lieues seulement : d'où il suit que la circonférence du golfe Persique est de plus de moitié moins grande que celle du Pont-Euxin. G.

<1> Je lis encore φασί au lieu de φησί, avec l'ancien interprète Latin, le traducteur Italien, Xylander et M. Tzschucke.

<2> Il est évident, d'après ce qui précède, que c'est Androsthène, et non Néarque, qu'Ératosthène désigne par le mot ἐκεῖνον.

<3> Aujourd'hui l'île Péludje, à l'entrée du golfe de Grân. G.

<4> 2400 stades de $1111\frac{1}{9}$ font plus de 43 lieues marines. C'est à-peu-près la distance du golfe de Grân à Hadjar, l'ancienne *Gerrha*. Cette ville est à une petite distance de la mer dans le golfe d'Hadjar, ou de Lahsa, qui est le *Gerraïcus sinus* de Pline. G.

<5> M. de Heeren pense que cette ville avoit été fondée par les Chaldæens, uniquement pour servir d'entrepôt à ce grand commerce qui passoit ensuite par Babylone, et dont les Phœniciens avoient été long-temps les principaux facteurs [2].

Il pense ausi [3] que le temps où cette ville devint le plus florissante, fut celui où, les Perses ayant pris la mesure politique de ruiner le commerce des Babyloniens, *Gerrha* devint l'unique entrepôt du commerce *maritime* de l'Inde. M. DU THEIL.

[1] *Gossell. Géogr. des Gr. anal.* pag. 23. = [2] *Comment. Gotting. 1793*, vol. XI, pag. *66*, *67*. = [3] *Idem*, pag. *69*.

» quantité d'eau les murs [de leurs maisons] et leur donnent PAGE 766.
» ainsi de la consistance. La ville est à 200 stades de la mer. Les
» Gerrhæens font, en grande partie par terre, le commerce des
» marchandises d'Arabie et des aromates. Aristobule prétend
» au contraire que les Gerrhæens transportent la majeure partie
» de ces marchandises <1> en Babylonie <2> sur des radeaux ; et
» que de là elles remontent l'Euphrate jusqu'à Thapsaque *, pour
» être ensuite portées en tous lieux par terre.

» En avançant plus loin, on arrive aux îles de Tyr et d'*Aradus* <3>, qui renferment des temples semblables à ceux des Phœniciens ; et, si du moins on en croit les habitans <4>, les îles et villes de même nom en Phœnicie sont leurs colonies[a] <5>. Ces îles se trouvent à dix journées <6> de navigation de Térédon, et à une journée du cap des *Macæ*, à l'embouchure [du golfe].

* El-Der.

[a] *Cf.* Heeren, Acad. Gotting. XI, ann. 1793, pag. 66.

<1> Nicandre parle, en effet, de l'encens *Gerrhæen* [1] : selon lui, les Gerrhæens sont nomades [2].

<2> Ici le nom de *Babylonie* est restreint au territoire de Babylone.

<3> Cette île de Tyr est l'île actuelle d'Ormus, qui, avant l'an 1302, portoit encore les noms de Turun et de Gérun, dont les Grecs avoient fait autrefois ceux de *Tyros*, de *Tyrine*, de *Gyris*, de *Gyrine*, d'*Ogyris*, et d'*Organa*. Voyez mes *Recherches*, tom. III.

Aradus conserve le nom de l'Arek. G.

<4> J'ai conservé la nuance qui a échappé aux interprètes, καὶ φασί γε οἱ ἐν αὐταῖς οἰκοῦντες : elle montre que Strabon ne croyoit pas beaucoup à cette origine de Tyr et d'*Aradus*, dont il sera question plus bas.

<5> Indépendamment des îles de Tyr et d'*Aradus*, il existoit encore au temps d'Alexandre, et près du cap Gherd d'aujourd'hui, une ville de Sidon ou *Sidodona*, visitée par Néarque, comme on le voit dans son *Périple*. Les Phœniciens habitans de ces lieux paroissent s'être transportés ensuite sur les côtes occidentales du golfe Persique, dans les îles du Bahraïn, auxquelles ils ont appliqué la dénomination de *Tylos* ou Tyr et celle d'*Aradus* ; ce dernier nom existe encore aujourd'hui, et c'est de là que les Phœniciens sont venus s'établir sur les bords de la Méditerranée, en transportant le nom de Sidon, leur antique métropole, et ceux de Tyr et d'*Aradus*, aux nouveaux établissemens qu'ils y fondèrent. G.

<6> De l'ancienne embouchure de l'Euphrate à Ormus, il n'y a pas 200 lieues, même en suivant les côtes : ainsi la journée de navigation dans ces parages étoit d'environ 20 lieues. G.

[1] *Nicandr. Alexiph.* vers. 107. = [2] *Idem*, vers. 244.

PAGE 766.

« Néarque et Orthagoras ‹1› disent qu'en pleine mer, à la distance de 2000 stades de la côte de Carmanie, vers le midi, il existe une île nommée *Tyrine*[a], où l'on montre le tombeau d'Erythras ‹2›; c'est un tertre élevé, couvert de palmiers sauvages. Cet Erythras fut roi de ces lieux ‹3›; et la mer reçut de lui son nom. C'est ce qu'ils disent* tenir de Mithropastès, fils d'Aréïnus, satrape de Phrygie, qui, exilé par Darius et vivant dans cette île, se joignit à eux, lorsqu'ils furent arrivés au golfe Persique, et leur demanda leur protection pour rentrer dans sa patrie.

» Tout le long du rivage de la mer Érythrée, il croît au fond de l'eau des arbres semblables au laurier et à l'olivier, qui

[a] *Cf.* d'Anville, Acad. Inscr. tom. XXX, Mém. p. 141.

* Je lis *φασίν* au lieu de *φησίν*.

‹1› Cet Orthagoras est cité par Ælien, conjointement avec Onésicrite, à propos d'un fait relatif à la côte de Gédrosie [1]. Philostrate rapporte plusieurs traits tirés de sa narration [2]; et d'après un passage d'Ælien, on voit qu'il avoit composé une description de l'Inde [3] : *Ὀρθαγόρας ... ὅσπερ οὖν ἐν τοῖς Ἰνδοῖς (f. Ἰνδικοῖς) λόγοις φησί.*

Au reste, M. Falconer, trouvant la distance de *Tyrine* au continent opposé trop grande, propose de lire *διπλοῖς σταδίοις*: il auroit au moins fallu *δύο σταδίοις.*

‹2› Comme Néarque ne s'est jamais écarté des côtes de la Carmanie, on conçoit qu'il n'a pu aborder dans une île qui en auroit été éloignée de 36 lieues. Il y a donc une méprise dans les expressions de ce passage. J'ai dit que l'île *Tyrine* étoit la même que celle d'Ormus : sa distance du cap de Jask, où commençoit la Carmanie, selon Néarque, est précisément de 2000 stades de $1111\frac{1}{9}$; et comme Ormus se trouve placée au midi des côtes de la Carmanie qu'elle avoisine le plus, on voit que ces renseignemens, ou mal exprimés par les navigateurs, ou mal compris par ceux qui les ont extraits, ont fait penser que l'île *Tyrine* devoit se trouver à 2000 stades au midi de la Carmanie. Aussi plusieurs auteurs ont-ils cru que cette île étoit dans l'Océan et loin du golfe Persique. Ptolémée, guidé par cette fausse interprétation, fait deux îles de celle d'Ormus : il place l'une, sous le nom de *Tylos*, dans le golfe, et l'autre, sous celui d'*Organa*, sur les côtes méridionales de l'Arabie.

Un passage de Quinte-Curce justifie l'interprétation que je donne à la manière dont les 2000 stades précédens doivent être comptés, lorqu'il dit : « Néarque et Onésicrite ont appris qu'il existoit, *à une petite distance du continent*, une île dans laquelle on voyoit le tombeau d'Érythras. » Cette île est celle d'Ormus. G.

‹3› *Τούτων δὲ βασιλεῦσαι τῶν τόπων*, il faut lire, avec le manuscrit de Moscou, *τοῦτον δὲ βασιλεῦσαι τῶν τόπων.* Le pronom démonstratif avec *τόπων* n'est pas nécessaire. Exemple, ajouté à ceux que j'ai cités plus haut [4] : *Ἐξελαύνεται τὰ θηρία ἐκ τῶν τόπων* [5].

[1] *Ælian. Hist. anim.* XVII, 6. = [2] *Philostr. Apoll. Vit.* III, 53, pag. 137. = [3] *Ælian. Hist. anim.* XVI, c. 35. = [4] *Suprà*, p. 227, n. 5. = [5] *Strab.* XVI, pag. 771. A.

» s'élèvent

» s'élèvent tous au-dessus de la surface de l'eau à la basse mer, PAGE 767.
» et sont quelquefois entièrement couverts à la marée haute; et
» ce qui rend le fait plus surprenant, c'est que, sur la côte, le ter-
» rain ne produit point d'arbres. »

Voilà ce qu'Ératosthène dit de la mer des Perses*, qui borne, comme nous l'avons dit, le côté oriental de l'Arabie Heureuse*.

* Ou du golfe Persique.

* *Suprà*, pag. 252.

Néarque dit que Mithropastès vint à leur rencontre avec Mazène, gouverneur d'une des îles du golfe Persique, appelée *Oaracta* ‹1› : Mithropastès, après avoir abandonné *Ogyris**, s'étoit réfugié dans cette île, où il reçut l'hospitalité. Il se présenta donc avec ce dernier pour se faire recommander aux Macédoniens qui faisoient partie de la flotte; quant à Mazène, il servit de guide dans la navigation.

* Ormus.

Néarque dit encore qu'au commencement de la côte de Perse il existe une île où l'on trouve en abondance des perles d'un grand prix ‹2›; d'autres îles renferment des cailloux transparens et brillans : enfin celles qui sont situées en avant [de l'embouchure] de l'Euphrate, produisent des arbres qui ont l'odeur de l'encens; quand on rompt leurs racines, il en découle un suc [odoriférant]. On y trouve encore des crabes et des oursins d'une grosseur considérable; ce qui est d'ailleurs commun dans toute la mer extérieure : les uns sont plus grands que de larges chapeaux ‹3›; les autres peuvent contenir [dans leur coquille] une double cotyle ‹4›.

‹1› Le texte porte *Doracta;* mais c'est une faute que je n'ai pas jugé à propos de conserver dans la traduction.

J'ai lu de même ἐξ Ὀγύριος avec M. Tzschucke.

— Dans Ptolémée, cette île est nommée *Vorochtha.* On l'appelle maintenant Vroct ou Kismis. G.

‹2› On trouve des perles dans la plupart des îles du golfe Persique, et sur-tout dans celles du Bahraïn. Néarque, dans son *Périple,* parle en effet d'une petite île voisine des côtes méridionales de la Perse, et dans laquelle on pêchoit des perles, mais sans la nommer. Je crois que c'est l'île Schitwar, près du cap Darabin. G.

‹3› En grec καυσία, espèce de chapeau Macédonien fort large : on peut voir sur ce mot M. Sturz [1].

‹4› La cotyle équivaloit, selon Paucton, à 0,24 de la pinte de Paris : conséquemment la double cotyle contenoit environ

[1] *Sturz, de dialect. Macedon.* pag. 41.

PAGE 767. Il vit une baleine de cinquante coudées ⟨1⟩ qui étoit échouée sur la plage.

§. II. Description de l'Arabie, d'après Ératosthène.

A PARTIR de la Babylonie, le premier pays de l'Arabie qu'on rencontre est la *Macine* ⟨2⟩, entourée, d'un côté, par le désert des Arabes; de l'autre, par les marais que l'Euphrate, en se débordant, forme vers le canton des Chaldæens ⟨3⟩; enfin par la mer des Perses. L'air de ce pays est malsain; le climat est brumeux, pluvieux et chaud tout-à-la-fois; le sol est cependant fertile : on plante la vigne dans les marais sur des claies tressées avec des roseaux et couvertes d'une quantité de terre suffisante pour le développement des racines de cet arbuste; de manière que souvent les plants sont portés çà et là par les eaux, et qu'on est obligé de les ramener avec des perches à la place qu'ils doivent occuper ⟨4⟩.

une chopine. Ainsi ces oursins devoient être gros comme un petit œuf d'autruche.

⟨1⟩ Onésicrite et Orthagoras disent avoir vu des baleines longues d'un demi-stade [1] : cela équivaudroit, dans le petit stade d'Aristote, à 50 mètres; dans le stade Grec, à 92 mètres : cette grosseur n'a rien d'invraisemblable.

⟨2⟩ Pline, *lib. V, cap. 21,* parle d'un lieu qu'il appelle *Massice,* situé sur l'Euphrate, près de l'embouchure d'un canal qui communiquoit au Tigre près de Séleucie. Ce lieu, nommé maintenant Masseieb-kan, est à peu de distance au-dessus de Babylone, et sur les frontières du désert. J'ignore si c'est le même que le *Macine* de Strabon. G.

⟨3⟩ Strabon indique les lacs marécageux connus maintenant sous les noms de Mesdjed-Hosaïn, de Rahémah, de Hour, &c. Les Chaldæens dont il parle habitoient un peu plus bas, le long de l'Euphrate, et jusque vers les bords du golfe Persique. G.

⟨4⟩ Le mot *ῥίψ* signifie proprement une *claie*, un *treillage*, et Strabon l'emploie ailleurs en ce sens : on doit le prendre ici pour un radeau formé de joncs et de roseaux, *ratis scirpea.* Les plantations de vignes formoient donc des espèces de jardins flottans, tout-à-fait analogues aux *chinampas* du Mexique, sur lesquels on cultive les légumes. Ces jardins, selon M. de Humboldt [2], sont, pour la plupart, des radeaux faits de roseaux, de joncs et de branchages. Les Indiens les couvrent de terreau noir jusqu'à un mètre au-dessus du niveau de l'eau : quelquefois les chinampas renferment la cabane de l'Indien qui garde un groupe de ces jardins flottans. « On » les toue ou on les pousse avec de longues » perches pour les transporter à volonté d'un » rivage à l'autre [3]. » L'analogie de ces chinampas avec les radeaux de la *Macine* est donc parfaite. Cette ingénieuse invention ne date, au Mexique, que de la fin du XIV.e siècle : mais on voit qu'elle a été bien ancien-

[1] *Ælian. Hist. anim.* XVII, c. 6. = [2] *Essai politique sur la Nouv. Espagne,* tom. I, p. 200-202. = [3] *Id. l. l.*

Mais je reviens aux opinions relatives à l'Arabie, qu'Ératosthène expose successivement. PAGE 767.

En parlant de l'Arabie septentrionale, contrée déserte qui s'étend entre l'Arabie Heureuse, les Cœlé-Syriens et les Juifs, jusqu'au fond du golfe Arabique, il dit que,

« Depuis *Heroopolis*, située au fond du golfe Arabique ‹1›,

nement pratiquée dans les marécages à l'embouchure de l'Euphrate; dans un canton où tout ce que les eaux du fleuve n'atteignent pas, est stérile, on ne pouvoit imaginer un moyen plus ingénieux de donner à la vigne l'humidité dont cette plante a besoin[1], et en même temps de la garantir contre les inondations périodiques du fleuve.

‹1› Φησὶ δὲ περὶ τῆς προσαρκτίου καὶ ἐρήμης, ἥ τις ἐστὶ μεταξὺ τῆς τε εὐδαίμονος Ἀραβίας, καὶ τῆς Κοιλοσύρων καὶ Ἰουδαίων, μέχρι τοῦ μυχοῦ τοῦ Ἀραβίου κόλπου, διότι ἀπὸ Ἡρώων πόλεως ἭΙ ΤΙΣ ἘΣΤῚ ΠΡΟΣ ΤΩ͂Ι ΝΕΊΛΩΙ ΜΥΧΌΣ ΤΟΥ͂ ἈΡΑΒΊΟΥ ΚΌΛΠΟΥ, πρὸς μὲν τὴν Ναβαταίαν Πέτραν, εἰς Βαβυλῶνα, πεντακισχίλιοι ἑξακόσιοι.

Il est évident qu'il y a faute dans les mots διότι ἀπὸ Ἡρώων πόλεως ἥ τις ἐστὶ πρὸς τῷ Νείλῳ μυχὸς τοῦ Ἀραβίου κόλπου, parce que le nominatif μυχός ne peut se construire dans la phrase : par une correction légère, Walther lève cette difficulté grammaticale, en lisant ᾗ τίς ἐστι πρὸς τῷ Νείλῳ μυχός[2], c'est-à-dire, *à partir d'*Heroopolis, *où est une certaine extrémité du golfe Arabique, près du Nil*; or, en supposant même que ce soit la leçon sortie de la plume de Strabon, cela signifieroit, non pas que cette extrémité *se terminoit au Nil*, mais qu'elle se dirigeoit *vers le Nil, du côté du Nil*, par opposition avec l'autre golfe, celui d'*Ælana*, qui se dirigeoit, comme dit Strabon, πρὸς τῇ Γάζῃ[3]. Les mots πρὸς τῷ Νείλῳ seroient donc pris dans le sens général de πρὸς τῇ Αἰγύπτῳ, comme πρὸς τῇ Γάζῃ est mis à la place de πρὸς τῇ Παλαιστίνῃ, qu'on trouve dans Philostorge[4], ou κατὰ τὴν Παλαιστίνην dans Arrien[5].

Ainsi, de toute manière, doivent tomber les inductions qu'on avoit cru pouvoir tirer de ce passage, pour établir que l'*Heroopolis* d'Ératosthène étoit *sur le Nil*, et conséquemment devoit être l'*Hero* de l'Itinéraire[6]; tandis que tous les textes concourent à démontrer qu'elle étoit située immédiatement à l'extrémité de la mer Rouge[7], et que l'*Hero* est un lieu différent.

Au reste, quoique j'aie dû suivre dans ma traduction la correction de Walther, qu'a reçue l'éditeur M. Tzschucke, et qui d'ailleurs n'offre rien de contraire à la probabilité, je ne crois pas qu'elle représente l'ancien texte. ᾟ ΤΊΣ ἐστι πρὸς τῷ Νείλῳ μυχὸς τοῦ Ἀ. κ. n'offre pas une locution satisfaisante pour désigner le golfe de *la mer Rouge*, le plus connu, le plus fréquenté; Ératosthène auroit dit au moins ὅπου ἐστὶν Ὁ πρὸς τῷ Νείλῳ μυχὸς τ. Ἀ. κ. L'erreur me paroît plus forte qu'on ne l'a cru; et, pour donner au passage le sens et la syntaxe qu'il avoit originairement, je suis persuadé qu'il faut retrancher un mot, et lire, ἀπὸ Ἡρώων πόλεως ἭΙ ΤΙΣ ἘΣΤῚ ΠΡΌΣ ΤΩ͂Ι ΜΥΧΩ͂Ι ΤΟΥ͂ ἈΡΑΒΊΟΥ ΚΌΛΠΟΥ, c'est-à-dire, *à partir d'*Heroopolis, *qui est située à l'extrémité du golfe Arabique.* Je regarde le mot Νείλῳ comme ayant été introduit par un copiste, après que

[1] *Cours d'agriculture*, t. X, pag. 195 et suiv. = [2] *Walther, Animadv. histor.* pag. 287. = [3] *Suprà*, XVI, pag. 759, D; trad. pag. 229. = [4] *Philostorg. Hist. eccl.* III, §. 6. = [5] *Arrian. Indic.* XLIII, §. 1. = [6] *Malte-Brun, Précis de géograph. univers.* tom. IV, pag. 471. = [7] *Suprà*, pag. 229, n. 5.

PAGE 767. » jusqu'à Babylone, on compte, en tirant vers *Petra* des Nabatæens, 5600 stades ‹1›; et que la route, qui se dirige en entier » vers le levant d'été, traverse le pays habité par les tribus Arabes » des Nabatæens, des Chaulotæens et des Agræens. Au-dessus » de ces peuples, l'Arabie Heureuse se prolonge vers le midi, » l'espace de 12,000 stades ‹2›, jusqu'à l'océan Atlantique ‹3›.

» Les premiers peuples qu'on rencontre en Arabie, après les » Syriens et les Juifs, sont occupés d'agriculture. Vient ensuite

μυχός eut été mis par erreur au nominatif. C'est, en effet, toujours de cette manière que les anciens s'expriment en parlant des villes d'*Heroopolis* et d'*Ælana*, situées au fond de l'un des deux golfes : ἡ τῶν Ἡρώων ἐστὶ πόλις... ἘΝ ΤΩ͂ ΜΥΧΩ͂ τοῦ Ἀραβίου κόλπου [1]. — καθ' Ἡρώων πόλιν τὴν ἘΝ ΤΩ͂ ΜΥΧΩ͂ τοῦ Ἀραβίου κόλπου [2]. — εἰς Αἴλαναν πόλιν ἘΠῚ ΤΩ͂ ΜΥΧΩ͂ τοῦ Ἀρ. κ. [3]. — Αἴλανα πόλις ἘΝ ΘΑΤΈΡΩ ΜΥΧΩ͂ τοῦ Ἀραβίου κόλπου, τῷ κατὰ Γάζαν τῷ Αἰλανίτῃ καλουμένῳ [4].

‹1› *Heroopolis* étoit placée à environ 2000 toises au nord de la ville actuelle de Suez. De ce point à Babylone, les cartes de d'Anville donnent, *en ligne droite*, 10° 20' de l'échelle des latitudes, qui valent 5370 stades de 500.

La ville de *Petra* est connue maintenant sous le nom de Karac. G.

‹2› Cette mesure paroît exprimée en stades de 600 au degré; elle vaut 400 lieues, et c'est assez exactement la longueur de l'Arabie, depuis la ligne tirée d'*Heroopolis* à Babylone, jusqu'aux rivages de la mer Érythrée. G.

‹3› Μέχρι τοῦ Ἀτλαντικοῦ πελάγους : voilà encore un passage extrêmement suspect. Comment Ératosthène pouvoit-il prolonger l'Arabie jusqu'à l'*océan Atlantique*, nom sous lequel il comprenoit toute la mer *Extérieure* [5] ? Il auroit donc supposé que l'Arabie s'étendoit au-delà de la mer Érythrée, qui, selon lui, se rejoignoit à l'océan Atlantique par le midi de l'Afrique [6].

Il me paroît évident qu'il n'a pu dire autre chose, sinon que l'Arabie se prolongeoit jusqu'à la mer *Érythrée*, de manière que ses extrémités méridionales se trouvassent placées *vis-à-vis de l'Æthiopie*, selon ses propres paroles, τὰ δ' ἔσχατα πρὸς νότον καὶ ἀνταίροντα τῇ Αἰθιοπίᾳ. Et en effet, Agathémère, qui rapporte cette même mesure d'Ératosthène, s'exprime ainsi : Αὐτὴ δὲ ἡ Ἀραβία ΕἸΣ ΤῊΝ ἘΡΥΘΡᾺΝ καθήκει καὶ μεμήκυνται ἐπὶ σταδίων μυρίων δισχιλίων [7].

Or ceci conduit à retrouver la vraie leçon du texte, qui est Αἰθιοπικοῦ au lieu d'Ἀτλαντικοῦ : car on sait, par Denys le Périégète, qui n'a fait que mettre en vers le système géographique d'Ératosthène, que la mer Érythrée, dans la partie qui baignoit l'Æthiopie, prenoit le nom de mer *Æthiopique :*

> Ἄγχι δ' Ἐρυθραῖόν τε καὶ Αἰθιόπιον καλέουσι
> Πρὸς νότον [8].

Ce qu'Eustathe explique par ὁ δὲ πρὸς νότον Ἐρυθραῖός τε ὀνομάζεται καὶ Αἰθιοπικός. Les noms de mer *Æthiopique* et mer *Érythrée* sont, dans ce cas, synonymes.

---

[1] *Strab.* XVII, pag. 804, fin. = [2] *Idem*, pag. 836, B. = [3] *Idem*, XVI, pag. 759, C. = [4] *Eratosth.* ap. *Strab.* XVI, pag. 768, C. = [5] *Gossellin sur Strabon*, tom. I, pag. 12. = [6] *Idem*, *Géograph. des Gr. anal.* pag. 37. = [7] *Agathemer.* pag. 8, tom. II, *Geogr. minor.* = [8] *Dionys. Perieg.* vers. 36.

» une contrée sablonneuse et aride, où l'on trouve quelques palmiers, l'acanthe, la myrice, et de l'eau de puits, comme en Gédrosie : elle a pour habitans des Arabes Scénites, pasteurs de chameaux. PAGE 767.

» Les dernières contrées vers le midi et vis-à-vis de l'Æthiopie sont arrosées par des pluies d'été ; et l'on y sème deux fois par an, comme dans l'Inde. Elles sont traversées par des rivières qui se perdent dans des plaines et des marais. Outre que ces pays produisent beaucoup de fruits, on y fait une grande quantité de miel ; les bestiaux y sont abondans, excepté les chevaux ⟨1⟩, les mulets et les porcs ; et l'on y trouve des oiseaux de toute espèce, excepté des oies et des poules. PAGE 768.

» Quatre grandes nations habitent ces contrées situées à l'extrémité [de l'Arabie] : les MINÆENS, vers la mer Érythrée ; leur principale ville est *Carna* ⟨2⟩ : les SABÆENS, qui viennent immédiatement après, et dont la métropole est *Mariaba* ⟨3⟩ : en troisième lieu, les CATTABANES ⟨4⟩, qui s'étendent jusqu'à l'endroit le plus resserré où l'on passe le golfe ; le lieu de résidence de leur roi s'appelle *Tamna :* enfin les CHATRAMOTITES ⟨5⟩, les plus reculés vers l'orient, et chez lesquels on trouve la ville de *Cabatanum.*

» Tous ces peuples sont gouvernés par un seul roi ⟨6⟩ : leur

⟨1⟩ Il est assez étonnant, comme l'observe M. Falconer, que Strabon exclue les chevaux du nombre des animaux que nourrit l'Arabie. Niebühr en fait aussi la remarque [1].

⟨2⟩ Le texte portoit, *πόλις αὐτῶν ἡ μεγίστη Κάρνα (ἢ Κάρναναα)*. J'ai retranché, ainsi que M. Tzschucke, cette parenthèse, qui manque dans les meilleurs manuscrits.

⟨3⟩ Les Minæens habitoient à deux journées au sud-est de la ville actuelle de la Mekke. *Carna* conserve le nom Carn almanazil. *Mariaba* n'étoit point un nom propre de ville, mais un titre qu'elles acquéroient par le séjour des souverains. *Mariaba oppidum*, dit Pline, lib. VI, cap. 32, *significat dominos omnium.* La capitale des Sabæens s'appeloit *Saba,* c'est aujourd'hui Sabbea ; et le canton où cette ville se trouve, conserve le nom de Sabiê. G.

⟨4⟩ Ils occupoient l'Yémen d'aujourd'hui. G.

⟨5⟩ Les peuples de l'Hadramaüt. G.

⟨6⟩ *Μοναρχοῦνται δὲ πᾶσαι* : la suite montre que Strabon a voulu dire que ces quatre

[1] *Descr. de l'Arabie*, pag. 142.

PAGE 768. » pays est très-fertile, orné et embelli de temples et de palais » royaux; les maisons, par la manière dont la charpente est » assemblée, ressemblent à celles de l'Ægypte. Les quatre pro- » vinces réunies occupent un pays plus grand que le Delta » d'Ægypte ‹1›.

» La succession au trône n'est point établie de père en fils; » mais l'enfant né le premier après l'avénement du roi, parmi » ceux des familles distinguées, est celui qui succède : en con- » séquence, on fait le recensement de toutes les femmes des per- » sonnages de qualité qui se trouvent enceintes lors de cet avéne- » ment; on place auprès d'elles des gardes, pour connoître celle » qui accouchera la première ‹2› : la loi ordonne de prendre » son fils et de lui donner l'éducation qui convient à l'héritier » présomptif du trône.

» La *Cattabania* produit de l'encens; la *Chatramotitis*, de la » myrrhe et les autres aromates, qu'on livre aux marchands » par voie d'échange ‹3›. On arrive chez ces peuples, c'est-à-dire, » d'*Ælana* dans le pays des Minæens, en soixante-dix jours : or » *Ælana* ‹4› est située au fond de l'autre extrémité du golfe Ara- » bique (de celle qui, placée dans la direction de *Gaza* *, est

* *Infrà*, note 6, pag. 267.

peuples étoient réunis sous un seul roi; et non pas que chacun avoit un roi particulier, comme l'ont traduit l'ancien interprète et Xylander.

‹1› Les côtes occupées par les quatre peuples dont parle Strabon, avoient plus de six fois l'étendue de celles du *Delta*. G.

‹2› Le texte porte, *ἥτις ἂν πρώτη τέκοι νόμος ἐστὶν ἀναληφθέντα τρέφεσθαι*. Mais il faut lire, *ἥτις ἂν πρώτη τέκῃ, τὸν αὐτῆς υἱὸν νόμος ἐστὶν ἀν. τρ.* avec sept manuscrits. Montesquieu a cité l'usage de ces peuples [1].

‹3› Dans le grec, *καὶ ταῦτα δὲ καὶ τὰ ἄλλα ἀρώματα μεταβάλλονται τοῖς ἐμπόροις*. Le verbe *μεταβάλλεσθαι* signifie *faire le commerce par échange*; de même, dans Diodore de Sicile: *ταῦτα συναγοράζοντες ἔμποροι καὶ μεταβαλλόμενοι κομίζουσιν εἰς Δικαιαρχίαν* [2]. C'est pourquoi Aristote [3] appelle ce genre de commerce *ἡ μεταβλητική*.

‹4› Cette ville est nommée maintenant Ailah ou Hælé, ou Acaba-Ila. Ce dernier nom paroît signifier *Ila* ou *Ailah de l'extrémité* (du golfe). G.

[1] *Montesq. Esprit des lois*, liv. XXVI, ch. *6*. = [2] *Diod. Sic.* V, §. 13. = [3] *Aristot. Politic.* I, 3, 13, ed. Schneider.

» appelée *Ælanites*, comme nous l'avons dit *). Les Gabæens ‹1› » se rendent dans la *Chatramotitis* en quarante jours. PAGE 768.
* *Suprà*, pag. 229.

» D'après ce que disent Alexandre et Anaxicratès, la côte du » golfe Arabique, qui longe l'Arabie, est, à partir du fond du » golfe *Ælanites*, de 14,000 stades ‹2›; mais cette mesure est » trop forte ‹3›. La côte, le long de la Troglodytique, à la droite » de ceux qui partent d'*Heroopolis*, est de 9000 stades ‹4›, jusqu'à

‹1› Au lieu de Γαβαῖοι que portent tous les manuscrits, Saumaise lisoit Γαζαῖοι; et Casaubon, Γεῤῥαῖοι. La correction du premier n'est point heureuse, parce que les Gazæens devoient mettre plus de temps que ceux d'*Ælana* pour se rendre dans la *Chatramotitis*, tandis que, selon Strabon, ils en mettoient beaucoup moins.

Celle de Casaubon est au contraire d'autant plus probable, que la distance de *Gerrha*, sur le golfe Persique, à la *Chatramotitis*, est précisément les quatre septièmes de celle qui sépare *Ælana* de ce pays, en sorte qu'elle s'accorde parfaitement avec la durée du voyage, qui étoit de quarante jours; au lieu qu'il duroit soixante-dix jours pour ceux d'*Ælana*.

D'ailleurs, on voit par un passage subséquent [1], conforme au témoignage d'Agatharchide [2], que les Gerrhæens traversoient toute l'Arabie pour venir à *Petra*, de même que les Minæens; d'où il résulte qu'il y avoit entre tous ces peuples des relations commerciales.

‹2› Ces 14,000 stades, comptés à 700 par degré, valent 400 lieues.

Artémidore, selon Pline, *lib. VI, cap. 33*, fixoit également à 1750 M. P. c'est-à-dire, 14,000 stades, la longueur de ce golfe. Agathémère, dans son premier livre, répète la même mesure; et lorsque, dans son second livre, et d'après d'autres renseignemens, il semble réduire la longueur du golfe à 10,000 stades, il exprime encore la même distance, mais en stades de 500.

De sorte que ces différentes mesures étoient identiques, sans que les Grecs s'en doutassent : elles représentoient l'une et l'autre 400 de nos lieues marines; et c'est la distance, en ligne droite, des environs de Suez au détroit de Bab al-mandeb. G.

‹3› Εἴρηται δ' ἐπιπλέον : il faut lire, dans tous les cas, εἴρηται δ' ἐπὶ πλέον. Ce membre de phrase est susceptible de deux sens : ou il signifiera, *il est donné plus de détails* [à cet égard], comme δεῖ δὲ ἐπὶ πλέον εἰπεῖν [3], et alors ce pourroit être une réflexion de Strabon; ou bien, on prendra ces mots dans le sens de εἴρηται δὲ πρὸς ὑπερβολήν, locution analogue à λέγεσθαι ἐπὶ τὸ μεῖζον [4] : dans ce cas, la réflexion appartiendroit à Ératosthène. Je me suis déterminé pour ce dernier sens, parce que ce géographe, qui ne donnoit, comme on va le voir, que 13,500 stades à la côte occidentale du golfe, devoit, en effet, trouver que 14,000 stades étoient une mesure trop forte pour le côté oriental, qui est plus court que l'autre d'environ un huitième.

Au reste, on retrouve cette même mesure dans Artémidore et Agathémère [5].

‹4› Selon Pline, Ératosthène plaçoit *Ptolemaïs* à 4820 stades au sud de Bérénice, et cette dernière ville, sous le tropique, dont il avoit trouvé la déclinaison de 23° 51′ 20″,

[1] *Strab.* XVI, pag. 776, D. — [2] *Agatharch.* pag. 57, tom. I, *Geogr. minor.* — [3] *Strab.* XVII, pag. 786, D. — [4] *Idem*, XV, pag. 702, D. — [5] Conf. *Gossellin, Recherch.* tom. II, pag. 162.

Page 768. » *Ptolemaïs* et au pays où se fait la chasse des éléphans <1>; elle » se dirige au midi, et incline un peu vers l'orient. De là jusqu'au » détroit, elle tourne davantage à l'orient ; et sa longueur est » de 4500 stades <2>.

Page 769. » Le détroit, du côté de l'Æthiopie, est formé par un cap » nommé *Dire* <3>, avec une petite ville du même nom, habitée » par des Ichthyophages. On y voit, dit-on, une colonne de » l'Ægyptien Sésostris, sur laquelle est une inscription en carac- » tères sacrés, qui indique que ce roi a traversé [le détroit]. » Sésostris passe en effet pour avoir le premier soumis l'Æthiopie » et la Troglodytique <4>, et parcouru ensuite l'Asie toute entière,

comme le dit Ptolémée. Ainsi Ératosthène croyoit *Ptolemaïs* vers 16° 58′ 12″ de latitude. Si de ce point, et en remontant droit au nord, on ajoute 12° 51′ 26″ pour la valeur des 9000 stades précédens, *Heroopolis* se trouvera portée vers 29° 49′ 38″. Dans le cinquième chapitre du quatrième livre de la Géographie de Ptolémée, cette ville est fixée à 29° 50′, et un peu plus loin, à 30 degrés. G.

<1> *Μέχρι μὲν Πτολεμαΐδος καὶ τῆς τῶν ἐλεφάντων θήρας* : comme cette ville est appelée plus bas *Πτολεμαῒς πρὸς θήρᾳ τῶν ἐλ.* [1], et par Agatharchide, *Πτολεμαῒς ἡ ἐπὶ θήρας* [2]; par Arrien, *Π. ἡ τῶν θηρῶν* [3]; par Ptolémée, *Π. τῶν θηρῶν* [4]; enfin par Pline, *Ptolemaïs Epitheras* [5]; j'avois cru qu'il falloit lire dans Strabon, *Πτολεμαΐδος ἐπὶ τῆς τ. ἐ. θ.* [6], ou bien, en retranchant *καὶ*, *Πτολεμαΐδος τῆς τῶν ἐ. θ.*

Mais il n'y a rien à changer ; le sens est le même que plus bas : *Σατύρου κτίσμα ἐπὶ τὴν διερεύνησιν τῆς τῶν ἐλεφάντων θήρας καὶ τῆς Τρωγλοδυτικῆς*. Sans cet exemple parallèle, il eût été permis d'y voir un *hendiadys*, comme *πρὸς τὰ στενὰ καὶ τὴν διάβασιν τοῦ Ἀραβίου κόλπου* est pour *πρὸς τὰ στενὰ ὅπου ἐστὶν ἡ διάβ. τ. Ἀ. κ.* — ailleurs, *ἐκδιδοῦσα εἰς τὴν Ἐρυθρὰν καὶ τὸν Ἀράβιον κόλπον* [7]. — *κατὰ στήλας καὶ τὴν Κάλπην* [8]. — *μέχρι Τερηδόνος καὶ τῆς ἐκβολῆς τοῦ Εὐφράτου* [9] : et de même, dans la phrase qui nous occupe, *μέχρι Πτολεμαΐδος καὶ τῆς τῶν ἐλεφάντων θήρας*, auroit été pour *μ. Π. ὅπου τοὺς ἐλέφαντας θηρεύουσι*, ou bien *οἱ ἐλέφαντες θηρεύονται.*

<2> Cette mesure, inclinée vers l'est d'environ 45°, devoit atteindre, après 4500 stades, la latitude de 12° 24′ qu'Ératosthène donnoit à l'embouchure du golfe Arabique. Il en résulte que cet ancien mettoit à-peu-près 4 degrés ½ de différence en longitude entre *Ptolemaïs* et l'embouchure du golfe ; ce qui ne s'éloigne pas de nos connoissances modernes. G.

<3> Le promontoire *Dire* est le cap méridional de Bab al-mandeb, et non le Ras-Bel qui est un peu plus loin. G.

<4> La Troglodytique s'étendoit le long des rivages occidentaux du golfe Arabique,

[1] *Strab.* XVI, pag. 770, C. = [2] *Agath.* pag. 52, tom. I, *Geogr. min.* = [3] *Arrian. Peripl. mar. Er.* pag. 2. = [4] *Ptolem. Geogr.* pag. 112, 201, *Merc.* = [5] *Plin.* VI, 29, p. 342, l. 9. = [6] Voyez mes *Recherches sur Dicuil*, pag. 57. = [7] *Strab.* XVII, pag. 804, C. = [8] *Idem*, I, pag. 51, D. = [9] *Idem*, XVI, pag. 765, D; II, pag. 80, A.

» après

» après être entré en Arabie par le détroit : aussi voit-on, en » beaucoup d'endroits, des retranchemens dits *de Sésostris,* et des » temples de divinités Ægyptiennes ‹1›. PAGE 769.

» Le détroit à *Dire* se resserre et n'a plus qu'une largeur de » 60 stades : cependant ce qu'on appelle maintenant *le détroit,* » est plus loin, à l'endroit où les deux continens laissent entre » eux un intervalle de 200 stades environ ‹2› : cet intervalle est » rempli par six îles contiguës les unes aux autres, et que séparent » des passes extrêmement resserrées; ces passes forment ce qu'on » nomme *les détroits*;* et c'est par là que se fait, sur des radeaux, » le transport des marchandises d'un continent à l'autre.

* τὰ στενά.

» Après ces îles, on navigue, en suivant la côte, le long du » pays qui produit la myrrhe, et l'on se dirige au midi et à l'orient » jusqu'à la région *cinnamomifère,* dans un espace de 5000 » stades ‹3›. On dit que jusqu'à présent personne n'a pénétré » au-delà.

» On trouve peu de villes le long du rivage; mais il en existe » dans l'intérieur des terres un grand nombre de bien habitées. »

depuis le 19.e degré de latitude environ, jusqu'au-delà du détroit. Selon Pline, *lib. VI, cap. 34,* Sésostris avoit conduit son armée jusqu'au promontoire *Mossylicus,* que je crois être le cap de Mète, du royaume d'Adel d'aujourd'hui. G.

‹1› *Καὶ ἀφιδρύματα ἐστὶν Αἰγυπτίων θεῶν* ἹΕΡΩ͂Ν. M. Zoëga [1] propose de lire *ἱερά* : nous adoptons cette correction, qui nous paroît de toute certitude; elle se trouve appuyée par un manuscrit de la bibliothèque de Médicis, et par un passage parallèle, *εἶτ' ἄλλον ὄρος* ἹΕΡΟ'Ν *ἔχον τῆς Ἴσιδος Σεσώστριος* ἈΦΙ'ΔΡΥΜΑ [2].

‹2› Les mesures de 60 et de 200 stades données aux détroits se rapportent aux deux passes que l'on y connoît. Les 60 stades conviennent à la distance du cap oriental de Bab al-mandeb, l'ancien *Palindromos,* à l'île Méhun; et les 200 stades, à la distance de cette île à la côte d'Afrique. C'est dans ce dernier intervalle que se trouvent les six îles dont parle Strabon. G.

‹3› On s'est quelquefois mépris sur le sens de ce passage, en croyant que la région qui produisoit la myrrhe et le cinnamome, devoit indiquer les côtes méridionales de l'Arabie. L'auteur parle ici des côtes de l'Afrique qui s'étendent depuis le détroit de Bab al-mandeb jusque vers le cap Guardafui. Cet espace, en suivant le rivage, est de 160 à 165 lieues, qui valent 5000 stades olympiques. *Voyez mes* Recherches, *tom. III, pag. 5 et 6.* G.

[1] *Zoëga, de usu obelisc.* pag. 41, n. 1. = [2] *Strab.* XVI, pag. 770, C.

PAGE 769.

Voilà ce qu'Ératosthène dit de l'Arabie. Il convient d'y ajouter ce que nous apprennent les autres auteurs.

§. III.
Description des côtes occidentales du golfe Arabique, selon Artémidore.

ARTÉMIDORE dit <1> « que le cap de l'Arabie opposé à celui » de *Dire* s'appelle *Ocila* <2>, et que les habitans des environs » de *Dire* se retranchent entièrement le prépuce <3>.

» En naviguant, à partir d'*Heroopolis,* le long de la Troglody- » tique, on trouve la ville de *Philoteras*, ainsi appelée du nom » de la sœur de Ptolémée second, et fondée par Satyrus, que ce » prince avoit envoyé pour reconnoître la Troglodytique et le » pays où se fait la chasse des éléphans.

» Ensuite on rencontre successivement une autre ville nom-

<1> Le long et intéressant passage que nous renfermons entre guillemets, est tiré d'Artémidore, à l'exception d'un très-petit nombre de circonstances que Strabon a puisées ailleurs, et de réflexions qu'il y a ajoutées. Quand on compare ce fragment d'Artémidore avec les extraits d'Agatharchide conservés par Photius, et la description de l'Arabie et de la Troglodytique que Diodore dit avoir tirée d'Agatharchide, on y retrouve identité, non-seulement dans la presque totalité des détails, mais encore dans une grande partie des expressions : il en résulte évidemment qu'Artémidore, pour cette portion de son ouvrage, n'avoit presque fait que copier Agatharchide.

Le commentaire que Wesseling a fait sur les extraits d'Agatharchide dans son immortelle édition de Diodore de Sicile, allégera beaucoup notre travail ; car les savantes explications qu'il a données des principaux passages d'Agatharchide, s'appliquent au texte d'Artémidore : nous avons cru devoir y renvoyer en marge, et nous borner aux notes essentielles à l'intelligence du texte.

<2> C'est le cap septentrional de Bab al-mandeb ; il prenoit son nom de la ville d'*Ocelis,* qui en étoit voisine. Cette ville est appelée maintenant Ghéla. G.

<3> Τοὺς κολοβοὺς τὰς βαλάνους. Parmi les nations Æthiopiennes, on pratiquoit la circoncision de deux manières : les uns se bornoient à retrancher une portion du prépuce (*οἱ περιτετμημένοι*) ; les autres l'enlevoient tout entier, et les Grecs les appeloient κολοβοὺς, c'est-à-dire, *mutilés,* ou κολοβοὺς τὰς βαλάνους, *mutilés au gland.* Artémidore les distingue à chaque instant les uns des autres ; et la différence que nous établissons dans les deux genres de circoncision, est clairement expliquée par Diodore en ces termes : « Tous les Troglodytes se circon- » cisent de même que les Ægyptiens, excepté » ceux qu'on appelle *Colobi* [ou mutilés], » d'après la manière dont ils pratiquent la » circoncision ; car ces peuples, qui habitent » en deçà des passes du détroit, sont les seuls » chez lesquels on retranche entièrement, » dès l'enfance, la partie qui n'est que cir- » concise chez les autres [1]. »

[1] *Diod. Sic.* III, §. 31, *fin.*

» mée *Arsinoe* <1>; des sources d'eaux chaudes amères et salées, PAGE 769.
» qui, du haut d'une roche élevée, se précipitent dans la mer <2>;
» tout près, une montagne qui s'élève dans une plaine et qui a
» la couleur du minium <3> ; plus loin, un grand port, dont
» l'entrée est tortueuse, et qu'on appelle *Myos-hormos* * ou
» *Aphrodites-hormos* * <4>. En avant de ce port, il y a trois îles;
» deux sont couvertes d'oliviers; la troisième, qui produit moins
» de ces arbres, est remplie de pintades : ensuite le golfe *Aca-*
» *thartos* <5>, placé, de même que *Myos-hormos*, à la hauteur
» de la Thébaïde <6> ; il a reçu le nom d'*Acathartos* *, parce

* C'est-à-dire, *port de la Souris.*

* C'est-à-dire, *port de Vénus.*

* C'est-à-dire, *impur.*

<1> Dans cette phrase, Ἀπὸ δὲ Ἡρώων πόλεως πλεῦσι κατὰ τὴν Τρωγλοδυτικὴν, πόλιν εἶναι Φιλωτέραν ἀπὸ τῆς ἀδελφῆς τοῦ δευτέρου Πτολεμαίου προσαγορευθεῖσαν .... εἶτα ἄλλην πόλιν Ἀρσινόην· εἶτα θερμῶν ὑδάτων ἐκβολὰς, κ. τ. λ. M. Falconer imagine de transposer les mots Φιλωτέραν et Ἀρσινόην, et de les mettre à la place l'un de l'autre.

Les raisons qu'il donne de ce changement sont étranges; et nous croyons inutile de les réfuter.

<2> Ces sources se trouvent à 5 ou 6 lieues au midi de Suez, à l'entrée du vallon de Gendéli. G.

<3> Καὶ πλησίον ὄρος ἐστὶν ἐν πεδίῳ ΜΙΛΤΩΔΕΣ. Tous les interprètes entendent par μιλτῶδες *minii plenum ;* et il en est de même du traducteur Latin d'Agatharchide : mais ce mot signifie *qui est rouge, qui a la couleur du minium ;* et c'est ainsi que Diodore, qui avoit sous les yeux le Périple d'Artémidore, a entendu ce mot, puisqu'il s'exprime ainsi : Ὑπέρκειται μεγάλου πεδίου μιλτώδη χρόαν ἔχον ὄρος [1]. Agatharchide lui-même n'a pas donné à ce mot un autre sens : Πλησίον δὲ τῆς λίμνης, εὐμεγέθει πεδίῳ βεβηκὸς ὄρος ἀναφαίνεται μιλτῶδες ἄλλην μὲν οὐδεμίαν ὑποδεικνύον ἰδιότητα, ΧΡΟΙΆΝ δὲ τοιαύτην ἀπὸ τῆς κορυφῆς σημαῖνον τῆς ἄκρας, ὥστε τῶν ἀτενιζόντων τὰς ὄψεις ἐπὶ πλέον βλάπτεσθαι [2].

<4> Εἶτα Μυὸς ὅρμον καὶ Ἀφροδίτης ὅρμον καλεῖσθαι. J'ai suivi la correction de Casaubon, qui lit εἶτα Μυὸς ὅρμον, ὃν καὶ Ἀφροδίτης ὅρμον καλεῖσθαι : il s'agit ici, non de deux lieux différens, comme l'ont entendu les interprètes, mais du même lieu appelé d'abord *Myos-hormos*, et ensuite *Aphrodites-hormos*, selon Agatharchide [3].

— C'est le Vieux-Kossir. G.

<5> Il seroit possible que le mot ἀκάθαρτος, qui signifie quelquefois *sceleratus*, *infestus*, eût ici moins le sens d'*impur* que celui de *funeste*, *dangereux*, comme *infamis*, dans *infames frigoribus Alpes* de Tite-Live [4], et *infames scopulos Acroceraunia* d'Horace [5].

— Ce golfe est encore connu sous le nom de *Baie sale* ou *impure*. G.

<6> Εἶθ' ἑξῆς τὸν Ἀκάθαρτον κόλπον, καὶ αὐτὸν ΚΑΤΆ τὴν Θηβαΐδα κείμενον, καθάπερ τὸν Μυὸς ὅρμον. Il faut remarquer ici le sens dans lequel la préposition κατά est souvent prise par les géographes, et principalement par Strabon : elle indique ici *un lieu placé* à-peu-près à la même latitude qu'un autre. Ils l'emploient ordinairement quand ils veulent dire que deux lieux se correspondent, soit

[1] *Diod. Sic.* III, §. 38. = [2] *Agath.* pag. 54, tom. I, *Geogr. min.* = [3] *Idem*, pag. 50, = [4] *Tit. Liv.* l. XXI, c. 31. = [5] *Horat.* I, od. 3, v. 20.

PAGE 769. » que les rochers et les récifs cachés sous l'eau, contre lesquels » la mer se brise, et les vents qui y soufflent avec violence la » plupart du temps, le rendent fort dangereux. Au fond de ce
PAGE 770. » golfe est située la ville de Bérénice ‹1›.

» Après le golfe, on trouve l'île *Ophiodès* [a] ‹2›, ainsi nommée de » la quantité de serpens dont elle étoit remplie avant que le roi* » eût ordonné de détruire ces reptiles, parce qu'ils faisoient périr » les navigateurs qui abordoient en cette île, et ceux qu'on en- » voyoit à la recherche des *topazes*. La topaze est une pierre trans- » parente, qui réfléchit une lumière dorée; il est toutefois difficile » d'apercevoir cette pierre en plein jour, parce que l'éclat en est » éclipsé [par celui du soleil]; mais on la voit pendant la nuit : » les hommes chargés de la recueillir placent un vase dessus, » pour pouvoir en reconnoître la place; et lorsque le jour est » venu, ils la détachent du rocher [auquel elle adhère]. Une » troupe d'hommes, entretenue aux frais des rois d'Ægypte, étoit » préposée à la garde et à la recherche de cette pierre [b].

» Au-delà de cette île, habitent un grand nombre de tribus de » Nomades et d'Ichthyophages. Vient ensuite le *port de la Déesse* » *conservatrice*, ainsi nommé par certains commandans [de vais- » seau] échappés à de grands périls.

[a] *Cf.* Wesseling ad Diod. III, 39.

* C'est-à-dire, *Ptolémée Philadelphe.*

[b] Agatharch. pag. 54; et Diodor. III, §. 35, *ibi* Wessel.

de l'est à l'ouest, soit du nord au sud. Ainsi, lorsque Strabon veut dire que Canope est à-peu-près au nord des îles Chélidonies, il dit *κατὰ Κάνωβόν πως πίπτειν* [1]. On peut trouver le même sens dans les phrases suivantes : *ὁ κατὰ Γάζαν Αἰλανίτης* [2]. — *τοῖς δὲ κατὰ Μερόην καὶ Πτολεμαΐδα τὴν ἐν τῇ Τρωγλοδυτικῇ, ἡ μεγίστη ἡμέρα ὡρῶν ἰσημερινῶν ἐστι τρισκαίδεκα* [3]. — *κατὰ δὲ τὴν Ἄβυδόν ἐστιν ἡ πρώτη Αὔασις... δευτέρα δὲ κατὰ τὴν Μοίριδος λίμνην* [4]. Dans Diodore de Sicile, *ἀκρωτήριον... κεῖται* ΚΑΤΑ' *τὴν Πέτραν καὶ τὴν Παλαιστίνην* [5], a précisément le même sens que *διατείνει δὲ ἐπ' εὐθείας θεωρουμένη πρός τε τὴν Πέτραν καὶ τὴν Παλαιστίνην* [6]. Je parlerai plus bas (pag. 815 du texte) de l'erreur de Strabon à l'égard de la position du golfe *Acathartos*.

‹1› Aujourd'hui Minet bellad el-Habesh, ou Port du pays Abyssin. G.

‹2› Cette île est appelée maintenant Zémorget ou Zamargat. C'est l'*Agathonis insula* de Ptolémée. G.

[1] *Strab.* XIV, pag. 666, C. = [2] *Idem*, XVI, pag. 768, C. = [3] *Idem*, II, pag. 133, A. = [4] *Idem*, XVII, pag. 813, C. = [5] *Diod. Sic.* III, §. 41. = [6] *Agatharch. de mari Rubro*, pag. 44, tom. I, *Geogr. min.*

» Après cet endroit, on remarque un grand changement dans PAGE 770.
» la disposition tant de la côte que du golfe [Arabique]: la côte » cesse d'être accore et garnie de rochers, et semble se rejoindre » à l'Arabie ; la mer devient basse, au point qu'elle n'a guère que » deux orgyies de profondeur : sa surface est verte comme de » l'herbe, parce que la transparence de l'eau laisse apercevoir » les algues et les fucus qui en tapissent abondamment le fond; » il croît même en ces endroits des arbustes sous l'eau : on y » trouve encore une grande quantité de chiens de mer.

» Ensuite deux montagnes, appelées *les Taureaux* ‹1›, pré- » sentent au loin une forme semblable à celle des animaux [dont » elles portent le nom]; puis une autre montagne sur laquelle est » un temple d'Isis, élevé par Sésostris ; une île remplie d'oliviers, » et presque couverte par les eaux de la mer ; et enfin la ville de » *Ptolemaïs* [dite] *près de la Chasse des éléphans* ‹2›, fondée par » Eumède, que [Ptolémée] Philadelphe avoit envoyé à la chasse » de ces animaux : il commença par fermer en secret une cer- » taine presqu'île, au moyen d'un fossé et d'un mur ; il parvint » ensuite à gagner par ses bons procédés les naturels qui vou- » loient empêcher [son établissement], et à changer en amitié » leurs mauvaises dispositions.

» C'est dans cet intervalle qu'un bras détaché de l'*Asta-* » *boras* ‹3› vient se rendre à la mer. Ce fleuve sort d'un lac ; il

‹1› Toute cette description est si vague, qu'il seroit fort difficile de reconnoître l'emplacement des lieux dont parle Strabon, si l'on ne trouvoit quelques renseignemens épars dans d'autres auteurs. J'ai réuni, dans le second volume de mes *Recherches*, tout ce que j'ai pu me procurer sur le golfe Arabique ; et c'est d'après les résultats de beaucoup de combinaisons que j'ai cru pouvoir fixer, comme je l'ai dit, *Ptolemaïs-Epitheras* vers 16° 58′ de latitude. Le mont *Taurus* étoit à 22 lieues plus haut, et le port de la Déesse conservatrice à une douzaine de lieues plus loin encore. G.

‹2› J'ai cru devoir entendre, d'après les textes rapportés plus haut, *Πτολεμαῒς πρὸς τῇ θήρᾳ τῶν Ἐλεφάντων*, dans le sens où l'on prend *Ἀντιόχεια πρὸς τῇ Δάφνῃ*, c'est-à-dire, *καλουμένη πρὸς τῇ Δάφνῃ*.

‹3› Les connoissances modernes n'offrent aucun indice d'une rivière détachée du Tacazzé, qui viendroit se jeter dans la mer Rouge, à une latitude de 16 ou 17 degrés ; et d'après la direction que prend le

PAGE 770. » porte une petite portion de ses eaux dans le golfe ; mais la plus
» grande partie va se réunir au Nil.

» On rencontre ensuite six îles appelées *Latomies* ‹1›, et l'entrée
» d'un petit golfe * nommé *Sabaïtique* ‹2› : dans l'intérieur des
» terres est un château bâti par Suchus ‹3›.

* Littér. *la bouche*, στόμα.

» Après, viennent successivement le port appelé *Elæa ;* l'île de
» Straton ‹4›; le port de *Saba* ‹5›, et l'endroit nommé *Chasse des*
» *éléphans*, du nom de ces animaux : au-dessus de ces lieux, dans
» l'intérieur, est le pays appelé *Tenesis*, qu'habitent des Ægyptiens
» émigrés sous le règne de Psammitique ‹6› ; on les surnomme
» *Sembrites* [a], c'est-à-dire, *venus d'ailleurs.* Ils sont gouvernés par

[a] *Cf.* Jablonski, Opusc. tom. I, pag. 276.

Tacazzé dans les cartes les plus récentes, et notamment dans celle de M. Salt [1], on ne voit pas trop la possibilité de ce fait, dont ne parlent, au reste, ni Agatharchide ni Diodore.

‹1› On rencontre ces îles au nord et avant d'arriver à Arkiko. G.

‹2› Aujourd'hui golfe de Matzua. G.

‹3› Par la position indiquée au château de *Suchus*, on voit qu'il est impossible de le rapporter à l'emplacement de Suakem, comme on le fait communément. *Voyez mes* Recherches, *tom. II, pag. 207, 208.* G.

‹4› Cette île, selon un critique, est peut-être la même que celle qui, dans les anciens manuscrits et l'édition de Pline [2], ainsi que dans les manuscrits de Dicuil [3], est indiquée sous la dénomination de *[insula]* STRATIOTON, comme si ces auteurs eussent lu, chez Strabon, Στρατιωτῶν, *île des Soldats.* L'île de *Straton* ne se trouvant citée que dans ce seul passage extrait d'Artémidore, on seroit tenté de corriger la leçon du texte de Strabon par l'ancienne leçon du texte de Pline. Mais il n'est pas certain que les deux auteurs aient voulu parler d'une seule et même île : il est donc plus sage de ne rien changer dans leur texte [4]. M. DU THEIL.

‹5› Cette ville de *Saba* m'est inconnue. Les anciens ne parlent que d'une seule ville de *Saba* sur cette côte, et on la verra bientôt indiquée à l'endroit où elle existe encore.

Y avoit-il une ville de *Saba* qui communiquoit son nom au golfe Sabaïtique ? Je l'ignore; et celle dont il est ici question, ne paroît pas avoir été située dans ce golfe. G.

‹6› Il y a dans le grec, ἔχουσι δ' αὐτὴν οἱ παρὰ Ψαμμιτίχου φυγάδες Αἰγυπτίων. Xylander traduit, *à Psammiticho in exsilium acti ;* et la phrase est susceptible de ce sens : mais, lorsqu'on la rapproche de celle-ci d'Ératosthène, ἣν ἔχουσιν οἱ Αἰγυπτίων φυγάδες οἱ ἀποστάντες ἐπὶ Ψαμμιτίχου [5], qu'Artémidore a copiée en cet endroit, on voit que le mot φυγάδες signifie ici des *exilés volontaires*, des *émigrés*, mécontens de la domination de Psammitique.

[1] *Travels in Abyssin.* pag. 137. = [2] *Plin.* VI, cap. 29. = [3] *Dicuil. De mens. orb. terr.* cap. 7, §. 2. = [4] *Letronne, Rech. géogr. et crit.* sur le livre *De mensura orb. terr.* pag. 123. = [5] *Eratosth.* ap. *Strab.* XVII, pag. 786, B, et pag. 310 de ce volume.

» une femme qui règne également sur Méroé <1>, île du Nil, voisine de ces lieux; au-dessus et non loin de cette île est une autre » île dans le fleuve, habitée par ces mêmes émigrés. De Méroé à » la mer, il y a quinze jours de route pour un bon marcheur. PAGE 771.

» C'est vers Méroé * que se fait la jonction de l'*Astaboras*, de » l'*Astapus* <2> et de l'*Astosaba*, avec le Nil <3>. Sur les bords de » ces rivières habitent les peuples appelés *Rhizophages** et *Héléens**, d'après leur genre de vie : car ils se nourrissent des » racines qu'ils coupent dans les marais voisins; ils les broient » avec des pierres, et en forment des gâteaux qu'ils font sécher » au soleil. Le pays nourrit aussi des lions; mais ces animaux » en sont chassés vers le lever de la canicule par de gros cousins.

* *Infrà*, liv. XVII, pag. 786.

* Mangeurs de racines.

* Habitans des marais.

» Non loin de là, sont des Spermatophages, dont la nourriture » consiste dans les semences [de certaines plantes]; quand la » quantité n'en est pas suffisante, ils y suppléent par des fruits » sauvages <4>, qu'ils préparent à-peu-près comme les Rhizophages » leurs racines.

<1> Ὑφ' ἣν ἐστι καὶ ἡ Μερόη. M. Falconer veut sous-entendre avec ὑφ' ἣν le mot χώραν : opinion insoutenable; le vrai sens, commandé par la syntaxe, est celui que j'ai adopté.

Deux manuscrits donnent ὑφ' ἧς : je crois que c'est la véritable leçon. Il est d'autant moins probable qu'une île comme Méroé ait reconnu l'autorité de la reine de quelques étrangers fugitifs, que la ville étoit la métropole des Æthiopiens et la résidence des rois d'Æthiopie[1] : peut-être Artémidore a-t-il dit tout le contraire de ce qu'il auroit dû dire; c'est ce que paroîtroit confirmer un autre passage que nous examinerons en son lieu[2]. — La position de Méroé est inconnue. *Voyez* tom. I, *pag. 154, note 2.* G.

<2> L'*Astaboras* paroît être le Tacazzé, et l'*Astapus*, l'Abawi, deux fleuves de l'Abyssinie qui se jettent dans le Nil. G.

<3> Le texte actuel porte, Ἀσταγάβα. J'ai lu avec M. Falconer Ἀστοσάβα, orthographe appuyée par Strabon lui-même[3] et par Pline[4]. Héliodore[5] écrit Ἀσασόβα.

<4> Τῶν ἀκροδρύων : c'est par le mot ἀκρόδρυα que Strabon ou Artémidore a exprimé τὸν καρπὸν πίπτοντα ἀπὸ τῶν δένδρων, qui se trouvoit dans le Périple d'Agatharchide[6]. Il s'agit d'une certaine sorte de baies, de faînes ou de glands.

A cette tribu de Spermatophages, le Périple joint une tribu d'*Hylophages* [mangeurs de bois], qui vivoient des rameaux tendres de certains arbres. Strabon en parle plus bas, mais sans les nommer[7].

[1] *Suprà*, tom. I, pag. 67 de la trad.; *infrà*, pag. 811 du texte. = [2] *Infrà*, pag. 310 de ce vol., n. 1. = [3] *Strab.* XVII, pag. 786, B. = [4] *Plin.* V, c. 9. = [5] *Heliod. Æthiop.* X, pag. 395, edit. *Coray.* = [6] *Agatharch.* pag. 38. — *Diod. Sic.* III, §. 33. = [7] *Infrà*, XVII, pag. 821.

PAGE 771. » Après *Elæa*, sont les vedettes de Demetrius et les autels de » Conon : dans l'intérieur, qu'on appelle *le pays de Coracius*, il » vient quantité de roseaux semblables à ceux de l'Inde.

» En avant dans les terres, il y avoit un lieu nommé *Endera*, » habité par des peuples non vêtus ‹1›; leurs arcs sont formés » d'un jonc, et leurs flèches sont durcies au feu : ils les lancent aux » bêtes le plus souvent du haut des arbres, et quelquefois aussi » de terre. Les bœufs sauvages sont très-abondans chez eux ; la » chair de ces animaux et celle d'autres bêtes sauvages composent » leur nourriture : quand ils n'ont rien pris à la chasse, ils se con- » tentent de manger les peaux sèches, grillées sur des charbons. » Ils sont dans l'usage de faire jouter à l'arc les jeunes gens qui » n'ont point encore atteint l'âge de puberté.

» Après les autels de Conon, vient le port *Melinus*, au-dessus » duquel il y a un château-fort et plusieurs maisons de chasse.

» On trouve ensuite le port d'Antiphile ; dans l'intérieur » habitent des Créophages * : ils se retranchent le prépuce, et » pratiquent, à la manière des Juifs, l'excision des femmes ‹2›.

» Encore plus loin au midi, on trouve les Cynamolges *,

* Qui se nourrissent de chair.

* Qui traient les chiennes. Wessel. ad Diod. Sic. III, §. 30.

‹1› Il faut observer qu'entre les Spermatophages, le dernier peuple qui vient d'être nommé par notre géographe, et les Créophages, le premier qui sera nommé un peu plus bas, Agatharchide [1] place un autre peuple, appelé *Cynegetæ*, Κυνηγέται (μετὰ τοὺς προειρημένους εἰσὶν οἱ παρὰ τοῖς ἐγχωρίοις λεγόμενοι Κυνηγέται); et l'on reconnoît ce même témoignage dans le texte de Diodore de Sicile [2], dont la leçon épurée d'après les meilleurs manuscrits devient évidemment celle-ci: Τὴν δὲ ἑξῆς χώραν τῶν Αἰθιόπων ἐπέχουσιν οἱ καλούμενοι Κυνηγοί, &c.

Strabon ne fait aucune mention de ce peuple des *Cynegetæ* ou *Cynegi*, et Pline le passe également sous silence ; mais le genre de vie que Pline et Strabon attribuent à ces *Gymnetæ* dont ils parlent, ressemble en tout à celui des *Cynegetæ* ou *Cynegi* d'Agatharchide et de Diodore. Il paroît donc que ces deux auteurs, comme Strabon et Pline, ont tous voulu parler ici d'une seule et même tribu d'Æthiopiens Gymnètes, laquelle auroit été quelquefois distinguée par la dénomination particulière de *Cynegetæ* ou *Cynegi*. M. DU THEIL.

‹2› Καὶ αἱ γυναῖκες Ἰουδαϊκῶς ἐκτετμημέναι. M. de Villebrune lisoit Αἰγυπτιακῶς. Mais cette correction est tout-à-fait arbitraire. *Voyez* la note 1, pag. 236.

[1] *Agatharch.* pag. 39. = [2] *Diod. Sic.* lib. III, §. 25.

» appelés

» appelés sauvages par les gens du pays : ils portent très-longs les » cheveux et la barbe ; ils nourrissent des chiens fort gros, avec » lesquels ils vont à la chasse des bœufs Indiens, qui, depuis le » solstice d'été jusqu'au milieu de l'hiver, arrivent de la contrée » voisine, qu'ils sont forcés d'abandonner à cause soit des bêtes » féroces, soit du manque de pâturages. PAGE 771.

» Après le port d'Antiphile, on rencontre celui qu'on appelle » *le bois des Mutilés* *; puis Bérénice de *Sabæ* <1>; et *Sabæ*, ville » considérable <2>; ensuite le bois d'Eumène <3>.

*Κολοβοί, *sans prépuce*, suprà, p. 266, n. 3.

» Plus loin, on trouve la ville de *Daraba*, et un lieu destiné » à la chasse des éléphans, appelé *près du puits* <4>. Ce canton » est habité par des Éléphantophages *, qui chassent les élé- » phans de la manière suivante : placés en embuscade sur les » arbres, lorsqu'ils aperçoivent une troupe d'éléphans qui traverse » la forêt, ils la laissent passer ; mais ils s'approchent doucement » des traîneurs qui errent çà et là, et leur coupent les jarrets. » Quelquefois aussi ils les tuent avec des flèches trempées dans du » fiel de serpent : la flèche est tirée par trois hommes à-la-fois ; » deux d'entre eux, les jambes en avant, tiennent fortement l'arc, » le troisième tire la corde. Il en est d'autres qui, ayant remarqué » les arbres contre lesquels ces animaux ont coutume de s'ap- » puyer pour dormir, s'en approchent par le côté opposé, et » coupent le tronc près de terre <5> : lorsque l'éléphant vient » pour se coucher contre l'arbre, il le fait tomber et est entraîné » dans la chute ; l'animal ne peut se relever, parce qu'il a l'os des

* Qui se nourrissent d'éléphans.

PAGE 772.

<1> Cette Bérénice étoit aussi surnommée *Epi-Dires*, parce qu'elle étoit plus voisine du promontoire *Dire*, que les autres villes du même nom. Je crois que c'est Bailul, située à une douzaine de lieues au nord-ouest d'Assab. G

<2> Aujourd'hui Assab, ou as-Sab. G.

<3> Plus bas Artémidore parle de cet endroit sous le nom de *Port d'Eumène* [1].

<4> Τὸ πρὸς τῷ φρέατι καλούμενον, *quod AD PUTEUM vocatur* : sur cette locution analogue à celle des Latins *ad Mercurios*, *ad Aquilam*, &c. *voyez* ce que j'ai dit ailleurs [2].

<5> Προσιόντες ἐκ θατέρου μέρους τὸ στέλεχος ἀποκόπτουσιν. Dans deux manuscrits, ὑποκόπτουσιν, c'est la vraie leçon.

[1] *Infrà*, pag. 275 de la trad. = [2] *Journal des Savans*, janvier 1817, pag. 39.

PAGE 772. » jambes d'une seule pièce et [conséquemment] inflexible <1>: » les chasseurs sautent alors du haut des arbres à terre, le tuent » et le coupent en morceaux. Les Nomades appellent *Impurs* » ces chasseurs.

» Au-dessus de ces [Éléphantophages], habite un peuple peu » nombreux de Strouthophages *, chez lesquels on trouve des » oiseaux aussi grands que des cerfs, et qui, s'ils ne peuvent » voler, courent du moins avec une grande vîtesse, comme les » autruches <2> : les uns les chassent avec des flèches; d'autres » [emploient ce stratagème] : ils se couvrent de la peau d'un » de ces animaux; leur bras droit, fourré dans la partie du cou, » remue de manière à imiter les mouvemens de l'animal; de la » main gauche, ils prennent des graines dans une panetière sus- » pendue à leur côté, et les répandent devant eux; les oiseaux » sont attirés par cet appât dans des fossés, où des chasseurs » apostés les assomment à coups de bâton. Ces Strouthophages » se servent de la peau de ces oiseaux pour se vêtir et se coucher: » ils ont guerre avec les Æthiopiens appelés *Siles* [a], qui, pour » armes [offensives], emploient des cornes d'oryge <3>.

* Mangeurs d'oiseaux.

[a] Wessel. ad Diod. III, §. 27.

» Ils sont voisins d'hommes plus noirs, plus petits, qui » vivent moins long-temps que les autres; car ils dépassent » rarement l'âge de quarante ans, parce qu'il s'engendre des vers » dans leur chair <4>. Ces hommes se nourrissent des sauterelles

<1> Sur cette erreur si répandue chez les anciens, *voyez* Bochart [1].

<2> Par ces mots, Artémidore semble distinguer cet oiseau de l'autruche. Il est possible qu'il soit question du *casoar*, qu'on trouve aussi en Abyssinie [2]; cependant Agatharchide, dans Diodore de Sicile, dit formellement que cet oiseau est l'autruche. Ἔστι γὰρ παρ' αὐτοῖς ὀρνέου τι γένος μεμιγμένην ἔχον τὴν φύσιν τῷ χερσαίῳ ζώῳ· δι' ἣν τῆς συνθέτου τέτυχε προσηγορίας [3].

<3> L'*oryge*, dont les anciens parlent si souvent [4], semble être une espèce d'antilope [5].

<4> Ἀποθηριουμένης αὐτῶν τῆς σαρκός. Les traducteurs Latins et Buonaccioli n'ont pas senti la force de ce mot. Nous voyons dans Agatharchide, que l'habitude de se nourrir

[1] *Hierozoïcon*, part. II, lib. II, c. 26. — [2] *J. Ludolf. Hist. Æthiop.* I, 12, §. 1. — [3] *Diod. Sic.* III, §. 27. — [4] Cf. *Zoëga, de usu obel.* pag. 166, not. 5. — [5] *Pallas, Spicileg. zoolog.* XII, pag. 61 et seq.

» que chassent en ces lieux les vents de sud-ouest et d'ouest, qui » soufflent avec violence au printemps. Ils prennent [ces insectes] » en jetant, dans des ravins, du bois qui fait beaucoup de fumée » lorsqu'il brûle : ils y mettent légèrement le feu par-dessous; les » sauterelles, volant au-dessus, sont aveuglées par la fumée, et » tombent. Ils les broient mêlées avec de la saumure, et en font » des gâteaux qu'ils mangent. PAGE 772.

» Au-dessus de ce peuple, s'étend une contrée déserte, abon- » dante en pâturages; elle a été abandonnée à cause de la quantité » des scorpions et des *phalanges* dites *à quatre mâchoires*, qui, » en se multipliant à l'excès, ont forcé les hommes à fuir en- » tièrement. PAGE 773.

» Depuis le port d'Eumène * jusqu'à *Dire* et au détroit des » six îles ‹1›, le pays est habité par des Ichthyophages, des Créo- » phages et des Mutilés*, qui s'étendent dans l'intérieur des terres. » Il y a aussi plusieurs lieux où l'on fait la chasse aux éléphans, des » villes qui n'ont rien de remarquable, et des îles situées en avant de » la côte. La plupart des habitans sont nomades; très peu cultivent » la terre : en quelques endroits, le *styrax* se trouve abondamment.

* *Suprà*, p. 273, n. 3.

* Κολοβοί, *suprà*, p. 266, n. 3.

» Les Ichthyophages prennent le poisson, lors du reflux : ils » l'étendent sur des pierres, et le font sécher au soleil; ensuite, » après l'avoir fait griller au feu, ils détachent les arêtes, qu'ils » mettent en tas, et pétrissent avec les pieds la chair, dont ils » font des gâteaux, qu'ils exposent encore une fois au soleil avant

de sauterelles engendre une espèce de poux ailés qui rongent intérieurement et font périr ces malheureux acridophages [1] : ainsi ἀποθηριοῦσθαι signifie, comme θηριοῦσθαι dans Théophraste [2], *être mangé par les vers*. M. Falconer fait la même remarque.

Au reste, Niebühr n'a pas vu que ce genre de nourriture, si répandu en Arabie, fût le moins du monde malfaisant [3]; et Job Ludolf dit la même chose [4], d'après des autorités modernes. Ainsi, ou le fait rapporté par Agatharchide est faux, ou, ce qui seroit possible, l'espèce de sauterelles est différente.

‹1› C'est la passe de l'ouest, dont j'ai parlé dans la note 2 de la page 265. G.

[1] *Agatharch.* pag. 43, et *Diodor.* III, §. 28. = [2] *H. Stephan. Thesaur. ling. Græc.* tom. I, col. 1559, B. = [3] *Niebühr, Descr. de l'Arab.* pag. 153. = [4] *Job. Lud. Hist. Æth.* I, 13, §. 21.

PAGE 773.

» de les manger. Lorsque la mer est orageuse[a], ne pouvant » prendre de poisson, ils ont recours aux arêtes amoncelées, les » broient, en forment des gâteaux et les mangent : quant aux » arêtes nouvelles et encore fraîches, ils se contentent de les » sucer. Il en est quelques-uns qui entretiennent de certains » coquillages charnus dans des fondrières et des mares rem- » plies d'eau de mer; ils les nourrissent avec du fretin, et s'en » font une ressource lorsque le poisson est rare. Ils ont aussi des » viviers de toute espèce dont ils tirent le même genre d'utilité.

» Parmi les habitans de la partie de la côte dépourvue d'eau » [douce], il en existe qui sont dans l'usage d'aller, tous les cinq » jours, dans l'intérieur du pays, aux endroits où l'on trouve de » l'eau. Hommes, femmes et enfans, tous s'y rendent en poussant » des cris d'allégresse : le corps entièrement penché vers la terre, » à la manière des bœufs, ils boivent jusqu'à ce que leur ventre soit » gonflé et dur comme un tambour; alors ils reviennent au bord » de la mer. Leurs demeures consistent dans des cavernes ou des » cahutes couvertes, dont les poutres et les solives sont des os de » cétacés[b], et des arêtes revêtues de feuilles d'olivier.

» Les Chélonophages* couvrent leurs cabanes avec des écailles » de tortue : ces écailles sont d'une telle grandeur, qu'elles leur » servent de bateaux[c]. Il en est qui, ramassant la grande quantité » de *fucus* que rejette la mer, les amoncèlent en forme de dunes » élevées, dont ils se font des demeures en les creusant par-des- » sous ⟨1⟩ : ils abandonnent leurs morts à la voracité des poissons; » [ils les placent sur la grève,] et la marée montante les entraîne[d].

» On trouve ensuite trois îles, celle des Tortues, celle des » Phoques et celle des Éperviers. Toute la côte est plantée de bois » de palmiers ⟨2⟩, d'oliviers et de lauriers, non-seulement en deçà

[a] *Cf.* Diod. Sic. III, §. 15. Agatharch. p. 29.

[b] Wessel. ad Diod. III, §. 18.

* Mangeurs de tortues.

[c] Diod. Sic. III, §. 20.

[d] Diod. Sic. III, §. 18, fin. *Cf.* Zoëga, de usu obel. pag. 247, n. 5.

⟨1⟩ Πᾶσα δ' ἡ παραλία ΦΟΙΝΙΚΑΣ τε ἔχει, καὶ ἐλαιῶνας, καὶ δαφνῶνας. J'ai lu φοινικῶνας, leçon conservée par l'Abréviateur.

⟨2⟩ J'ajoute καί dans la phrase avec un manuscrit, et je lis, θῖνας ὑψηλὰς καὶ λοφώδεις ποιοῦντες ΚΑΙ ὑπορύττοντες ταύτας ὑποικοῦσι.

» du détroit, mais encore dans une grande partie du pays au-delà. Page 773.

» Il y a aussi une île de Philippe, et vis-à-vis, sur le continent, » un lieu de chasse pour les éléphans, qui porte le nom de » *Pythangelus.* Ensuite on trouve le port et la ville d'*Arsinoe*, puis » *Dire,* et, dans l'intérieur, un lieu destiné à la chasse des éléphans.

» La côte au-delà de *Dire* est aromatifère, et, dans le commen- » cement, produit de la myrrhe, ainsi que le pays des Ichthyo- » phages et des Créophages : il y croît aussi le *persea* [a] et le » *sycaminus* Ægyptien *.

[a] Theophr. H. Pl. IV, 2.

* *Infrà*, texte Grec, *pag. 823.*

» Plus loin est *Licha,* lieu de chasse pour les éléphans : on y » trouve çà et là des mares formées par la réunion des eaux de » pluie; lorsqu'elles sont à sec, les éléphans avec leurs trompes » et leurs défenses creusent des espèces de puits, et parviennent Page 774. » à en tirer l'eau.

» Sur ce rivage ‹1›, jusqu'au cap de *Pytholaüs,* il y a deux grands » lacs : l'un d'eau salée, auquel on donne le nom de *mer ;* l'autre » d'eau douce, qui nourrit des hippopotames et des crocodiles : sur » ses bords, il croît du papyrus; aussi l'on voit des ibis aux environs.

» Ceux qui habitent dans le voisinage du cap de *Pytholaüs,* ne » pratiquent déjà plus aucune espèce de circoncision ‹2›. Après » eux, vient le pays qui produit de l'encens : on y trouve un cap, » et un terrain consacré, renfermant un bois de peupliers.

» Dans l'intérieur, sont deux vallées de fleuve *; l'une portant » le nom d'*Isis,* l'autre appelée *Nilus* ‹3› : toutes deux produisent » la myrrhe et l'arbre à l'encens, qui croît sur les bords du fleuve. » Il s'y trouve aussi une mare alimentée par les eaux qui descendent

* Litt. *potamies, ποταμίαι.*

‹1› Strabon décrit maintenant les côtes du royaume d'Adel d'aujourd'hui. Le cap de *Pytholaüs* est peut-être celui de Zéila. G.

‹2› En grec, *τὰ σώματα ὁλόκληροι.* Je ne crois pas que ce texte puisse présenter un autre sens que celui que j'ai suivi. L'expression ἤδη semble faire entendre qu'à partir de cet endroit, en allant vers le midi, la circoncision n'étoit plus d'usage.

‹3› Le Périple de la mer Érythrée indique sur cette côte un lieu nommé *Nilo-ptolemæum*, qui me paroît répondre à l'embouchure de la rivière de Pédra. G.

PAGE 774. » des montagnes; et plus loin la bourgade *du Lion* ‹1›, et le port » de *Pythangelus* : le pays qui vient ensuite, produit la fausse casse.

» On rencontre plusieurs vallées de fleuve, contiguës les unes » aux autres, où croît l'arbre à l'encens; et plusieurs rivières, en » avançant jusqu'à la région cinnamomifère : le fleuve qui sert de » limite à ce pays, produit le *phleus** en quantité. Puis succèdent » une autre rivière, le port *Daphnûs* ‹2›, et une vallée de fleuve » dite d'*Apollon*, qui fournit de l'encens, et, en outre, de la » myrrhe et du cinnamome; ce dernier vient beaucoup mieux » dans l'intérieur des terres.

* *Phleus schœnoris*. Linn.

» Ensuite on trouve le mont *Elephas* ‹3›, qui s'avance dans la » mer, une anse ‹4›, puis le grand port de *Psygmus*, l'aiguade ‹5› » dite *des Cynocéphales* [a]; et enfin le *Notu-Ceras*, dernier cap de » cette côte ‹6›.

[a] Buffon, tom. XIV, pag. 6, 7, ed. 1766.

» Nous ne possédons point, dit [Artémidore], de relevé des

‹1› J'ai suivi le texte ordinaire, Λέοντος κώμη : mais la leçon Λεοντοσκοπή (leg. Λέοντος σκοπή), qui est dans quatre manuscrits, pourroit être la véritable.

‹2› C'est le *Daphnon parvus* du Périple de la mer Érythrée. G.

‹3› Aujourd'hui mont Fellis, ou plutôt Fil, qui en arabe signifie Éléphant. G.

‹4› En grec διώρυξ : par ce mot, employé ici dans un sens rare, Strabon entend, je crois, un de ces enfoncemens étroits où la mer entre et pénètre, à la marée haute, assez avant dans les terres, et qu'on appelle *creeks* en Angleterre et en Amérique.

‹5› Selon le texte actuel, ἽΔΡΥΜΑ τὸ Κυνοκεφάλων καλούμενον : mais il est évident que la vraie leçon est ὕδρευμα, comme on lit dans cinq manuscrits; M. Gossellin avoit deviné il y a long-temps cette leçon [1].

‹6› Je crois qu'il existe une lacune dans cet endroit du texte de Strabon, où l'auteur paroît faire dire à Artémidore que, peu après le mont *Elephas*, on trouvoit la *Corne* ou le cap *du midi*, puisque cette dernière dénomination sembleroit avoir été appliquée au cap Guardafui.

Mais ce cap, dès le temps de Philadelphe, et par conséquent avant l'époque où écrivoit Artémidore, étoit connu sous le nom de promontoire des Aromates : ainsi cet auteur n'auroit pu le confondre avec la *Corne du midi*. J'ai fait voir dans mes *Recherches*, tom. I, *pag. 187*, que la *Corne du midi* répondoit au cap méridional de Bandel Caus, où commence la côte déserte d'Ajan, l'ancienne *Azania*, sur laquelle Artémidore convenoit de n'avoir pu se procurer aucune connoissance.

Il me semble donc que la description que cet auteur doit avoir donnée de la côte Africaine, depuis le mont *Elephas* jusqu'à la *Corne du midi*, et que Strabon devoit avoir rapportée, manque aujourd'hui dans son texte. Cette lacune paroît avoir été

[1] *Gossellin, Recherches*, tom. I, pag. 171.

» ports et des lieux situés au-delà de ce cap vers le midi, parce » que cette côte est jusqu'à présent inconnue. PAGE 774.

» Le long du rivage qui suit, on rencontre les colonnes et » les autels de *Pytholaüs*, de *Licha*, de *Pythangelus*, du Lion, » de *Charimotrus* : [nous voulons parler] de la portion connue » de la côte, comprise entre *Dire* et le *Notu-Ceras*; mais on ignore » la distance [qui sépare ces deux points] <1>. Le pays abonde » en éléphans et en fourmis-lions <2> : ceux-ci ont les parties géni- » tales placées en sens inverse; leur couleur tire sur celle de l'or, » et ils sont moins velus que ceux d'Arabie.

» Il produit encore des léopards très-vigoureux et des rhino- » céros; cet animal, à ce que prétend Artémidore, est un peu » inférieur à l'éléphant <3> . . . . (et cependant il assure en avoir » vu à Alexandrie), mais presque égal en hauteur. » Si nous en jugeons, du moins d'après celui que nous avons vu, sa couleur ressemble plutôt à celle de l'éléphant qu'à celle du buis : il est de la grandeur du taureau; il approche de la forme du sanglier, et principalement quant à la configuration de son museau, excepté que son nez est surmonté d'une corne recourbée, dont

aperçue par quelque copiste qui a cru pouvoir la remplir en répétant au midi du mont *Elephas* les autels de *Pytholaüs*, de *Licha*, de *Pythangelus*, du *Lion*, dont Artémidore avoit déjà parlé, et que les navigateurs rencontroient à l'ouest, et avant d'arriver au mont *Elephas*. G.

<1> Ἐν δὲ τῇ ἑξῆς παραλίᾳ, εἰσὶ καὶ στῆλαι καὶ βωμοὶ Πυθολάου. Cet alinéa m'a beaucoup embarrassé. La récapitulation incomplète qu'il renferme, ne me paroissoit point amenée naturellement. Je soupçonnois qu'après βωμοί il falloit au moins suppléer καὶ κῶμαι, puisque Strabon ne dit point qu'il y eût des autels dans les lieux dont les noms suivent. La note précédente m'a depuis fait connoître que mes scrupules n'étoient point sans fondement, et que la phrase mérite peu d'attention.

<2> Cet animal est appelé par Strabon λέων μύρμηξ; par Agatharchide, μυρμηκολέων [1]; par Ælien, simplement μύρμηξ [2]. Il paroît qu'on ignore à quel animal les anciens donnoient ce nom.

<3> Il y a une lacune et plusieurs altérations dans ce passage :

Οὗτοι δὲ μικρὸν ἀπολίπονται τῶν ἐλεφάντων οἱ ῥινοκέρωτες, ὥσπερ Ἀρτεμίδωρός φησιν. . . . . ἐπὶ στερεὰν τῷ μήκει· καίπερ ἑωρακέναι φήσας ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, ἀλλὰ σχεδόν τι ὅσον τῷ ὕψει, ἀπό γε (4 cod. ὑπό γε) ἀφ' ἡμῶν (legend.

[1] *Agatharch.* pag. 49. = [2] *Ælian. Hist. anim.* VII, c. 47; XVII, c. 42.

PAGE 774. la dureté surpasse celle de toute espèce d'os. Il s'en sert, de même que le sanglier de ses défenses, comme d'une arme [offensive]. Deux callosités, qui partent l'une du derrière du cou, l'autre des PAGE 775. lombes, l'enveloppent depuis l'échine jusqu'au ventre, semblables à des serpens repliés autour de lui : nous parlons ici d'après le rhinocéros que nous avons vu. Artémidore ajoute cette circonstance, « qu'il combat particulièrement contre l'éléphant » pour la possession du pâturage ; qu'il glisse son museau sous » le ventre de cet animal, et le déchire, à moins que celui-ci ne » prévienne et ne pare le coup avec sa trompe et ses défenses.

* Litt. *camélopard.* Dans ces mêmes lieux, on trouve aussi la girafe *, animal qui n'a rien de commun avec le léopard ‹1› ; car la variété de son pelage, marqué de taches en forme de raies, donne à sa peau plus de ressemblance avec celle des faons : la partie postérieure de son corps est beaucoup plus basse que l'antérieure, au point qu'il semble assis sur son derrière, qui est de la hauteur du bœuf; ses jambes de devant ne sont pas moins longues que celles du chameau : comme son cou est droit et fort élancé ‹2›, sa tête se trouve beaucoup plus élevée que celle de

ὑφ' ἡμῶν) ὁραθέντος· οὔτε πύξῳ τὸ χρῶμα ἐμφερὲς, ἀλλ' ἐλέφαντι μᾶλλον· μέγεθος δ' ἐστὶ τοῦ ταύρου...ἔχει δὲ καὶ σύλους (legendum τύλους), ὡς ἂν σπείρας δρακόντων, κ. τ. λ. Les manuscrits n'offrent aucun secours pour remplir la lacune entre φησίν et ἐπὶ στερεάν : on voit seulement par ce que Strabon ajoute, qu'Artémidore y avançoit une opinion que notre auteur critique. Il est difficile de savoir à quoi peuvent se rapporter les mots ἐπὶ στερεάν.

La leçon ὑπό ne vaut rien ; mais, en revanche, il faut lire ὑφ' ἡμῶν au lieu de ἀφ' ἡμῶν. Ainsi plus bas, ἐκ τοῦ ὑφ' ἡμῶν ὁραθέντος· et ailleurs, αἱ ...ἑωρῶντο ὑφ' ἡμῶν [1] · — ἐν δέ τι τῶν ὁραθέντων ὑφ' ἡμῶν [2], &c.

Les mots οὔτε πύξῳ τὸ χρῶμα ἐμφερές font allusion à l'opinion d'Artémidore et d'Agatharchide [3].

Au lieu de σύλους, Tyrwhitt lisoit τύλας : mais il est évident que la vraie leçon est τύλους, signifiant de même *callosité.*

Cette description du rhinocéros est la plus exacte de toutes celles que les anciens nous ont laissées.

‹1› Cette observation a rapport au nom que porte en grec la girafe, *camélopard* [καμηλοπάρδαλις], c'est-à-dire, *chameau-pard.*

‹2› Τράχηλος δ' εἰς ὕψος ἘΞΗΡΤΗΜΈΝΟΣ. J'ai lu ἐξηρμένος avec quatre manuscrits; leçon préférée déjà par M. Coray [4].

Dans ce cas, τράχηλος εἰς ὕψος ἐξηρμένος

[1] *Strab.* XVII, pag. 807, D. = [2] *Idem*, XVII, pag. 808, C. = [3] *Diod. Sic.* III, §. 34. — *Agatharch.* pag. 49. = [4] *Ad Heliodor.* pag. 355.

ce

ce même animal. Il doit résulter, je pense, de cette dispro- PAGE 775.
portion, que la vîtesse de la girafe n'est pas aussi grande que le dit Artémidore en la qualifiant d'excessive ⟨1⟩. Au reste, ce n'est point une bête féroce; sa douceur donne plutôt à ses habitudes de l'analogie avec celles de nos animaux [domestiques] herbivores ⟨2⟩.

« Ces contrées produisent encore, dit-il, des sphinx ⟨3⟩, » des cynocéphales; des *cepi* [a], qui ont la face du lion, le reste » du corps d'une panthère, et la taille d'un daim; des tau- » reaux sauvages et carnivores, qui surpassent de beaucoup » les nôtres en grandeur et en vîtesse, et dont la couleur est » rousse [b].

» Le crocouta ⟨4⟩ est le fruit de l'accouplement d'un loup et » d'une chienne [c], selon le même auteur. » Du reste, ce qu'en dit Métrodore de *Scepsis* * dans son *Traité de l'habitude*, ressemble à des contes, et ne mérite pas qu'on s'en occupe.

Artémidore parle aussi de serpens ayant trente coudées de longueur et qui viennent à bout des éléphans et des taureaux; et ici du moins, il ne se livre pas trop à l'exagération : en effet,

[a] *Cf.* Buffon, tom. XIV, pag. 92.

[b] Wessel. ad Diod. Sic. III, §. 34.

[c] Diod. Sic. III, §. 35. Agatharch. p. 52. Plin. VIII, c. 21 et 30.

* *Suprà*, tom. IV, part. I, *pag. 228*.

seroit la même chose que *τράχηλος εἰς ὕψος ἀνατεινόμενος* dans Philostorge [1].

⟨1⟩ Selon Antoine Constantin, Strabon se trompe; car la girafe envoyée à Laurent de Médicis, par un prince d'Afrique, couroit avec une telle rapidité, que des cavaliers qui la suivoient à bride abattue, ne pouvoient l'atteindre [2] : d'après cela, Artémidore avoit raison; et c'est à tort que Strabon le reprend. M. DU THEIL.

⟨2⟩ En grec, *ἀλλ' οὐδὲ θηρίον ἐστὶν, ἀλλὰ βόσκημα μᾶλλον· οὐδεμίαν γὰρ ἀγριότητα ἐμφαίνει·* locution très-concise, dont j'ai été forcé de paraphraser le sens.

⟨3⟩ On peut comparer avec ce passage ceux dans lesquels Agatharchide [3], Diodore de Sicile [4], Pline [5] et Philostorge [6] parlent de cet animal. Le P. Hardouin s'est trompé lorsqu'il a énoncé que Strabon décrivoit ici le *sphinx;* c'est le *cepos* dont notre auteur donne une sorte de description. Presque toujours les anciens, sous la dénomination de *sphinx*, n'ont indiqué que le *simia troglodyte* de Gmelin. M. DU THEIL.

⟨4⟩ Cet animal, sur lequel les anciens faisoient tant de contes, n'est que l'espèce d'hyène connue sous le nom d'*hyène tachetée*.

[1] *Philostorg. Hist. eccles.* III, §. 11. = [2] *Anton. Constant. Epistol. ad Galeott. Manfredum*, 1487. = [3] *Agatharch.* pag. 50. = [4] *Diod. Sic.* III, §. 51. = [5] *Plin.* VI, c. 19; VIII, c. 21-54; X, c. 72. = [6] *Hist. eccles.* III, §. 11.

Page 775. les serpens de l'Inde tiennent plus encore du merveilleux ‹1›, ainsi que ceux de Libye, puisqu'on raconte que l'herbe croît sur leur dos *.

* *Infrà*, pag. 817 du texte Grec.

« Les Troglodytes suivent le genre de vie nomade ; et [leurs » différentes tribus] sont gouvernées par des chefs particuliers : la » communauté des femmes et des enfans est établie parmi eux, » à l'exception des chefs ; et celui qui commet un adultère avec » la femme d'un de ces derniers, est condamné à une amende, » qui consiste en un mouton.

» Les femmes se peignent soigneusement avec de l'antimoine; » elles s'entourent le cou de coquilles, pour se défendre contre » les maléfices.

» [Les tribus] combattent les unes contre les autres pour » les pâturages : elles se repoussent d'abord à coups de poing, » puis avec des pierres; et lorsqu'il y a quelqu'un de blessé, on » a recours aux flèches et aux poignards. Les femmes s'avancent » au milieu des combattans, et, par leurs prières, réussissent à » les séparer.

» Ils se nourrissent d'un mélange de chair et d'os pilés, en- » veloppé dans des peaux, ensuite rôti et préparé de beaucoup » de manières différentes par les cuisiniers, qu'ils appellent

Page 776. » *impurs :* ainsi ils mangent non-seulement de la chair, mais » encore des os et des peaux.

» Ils boivent du sang mêlé avec du lait ; mais la boisson du » plus grand nombre se compose d'une infusion de paliure : celle » des chefs est une liqueur douce, faite avec le miel qu'on extrait » d'une certaine fleur.

‹1› Les serpens de l'Inde étoient, en effet, bien plus étonnans que ceux de la Troglodytique, puisque Strabon, au livre XV, parle de serpens de 80 ou de 140 coudées [1], sur le témoignage d'Onésicrite, auquel, du reste, il n'ajoute aucune foi.

[1] *Strab.* XV, pag. 698, B; de la trad. t. V, p. 36.

» L'hiver arrive pour eux lorsque les vents étésiens soufflent; » car alors les pluies tombent en abondance. Ils ont l'été le reste » du temps. PAGE 776.

» Ils vont nus, ou couverts seulement de peaux, et armés de » bâtons. Ils se retranchent le prépuce; mais quelques-uns d'entre » eux se circoncisent à la manière Ægyptienne ‹1›.

» Les Æthiopiens Mégabares ajoutent à leurs massues des » nœuds en fer, et se servent aussi de lances et de boucliers » faits de cuir cru : les autres Æthiopiens emploient l'arc et » la lance.

» Quelques-uns des Troglodytes donnent de cette manière la » sépulture à leurs morts : ils leur attachent le cou aux jambes » avec des rameaux de paliure; puis ils jettent des pierres sur le » corps en riant et en se réjouissant, jusqu'à ce qu'il en soit tout » couvert, et qu'on ne puisse plus l'apercevoir; alors ils placent » dessus une corne de chèvre, et se retirent.

» Ils se mettent en route pendant la nuit, après avoir » attaché des sonnettes [au cou] des mâles de leurs bestiaux, » afin d'éloigner les bêtes féroces par le bruit : ils les repoussent » aussi avec des flambeaux et des flèches; et pour pouvoir » défendre leurs troupeaux, ils veillent en chantant, rassemblés » autour du feu ‹2›. »

§. IV. Côtes orientales du golfe Arabique, selon Artémidore.

APRÈS avoir donné ces détails sur les Troglodytes et les tribus Æthiopiennes voisines, [Artémidore] revient aux Arabes; et d'abord il décrit ceux qui bordent le golfe Arabique, du côté opposé aux Troglodytes, en commençant au *Posidium*, qu'il dit être situé dans l'intérieur du golfe *Ælanites*.

‹1› Εἰσὶ δ' οὐ κολοβοὶ μόνον, ἀλλὰ καὶ περιτετμημένοι τινὲς καθάπερ Αἰγύπτιοι. C'est ici que la distinction entre les deux genres de circoncision (*suprà*, pag. 266, not. 3) est clairement indiquée.

‹2› Dans le grec, καὶ λαμπάσι δὲ καὶ τόξοις ἐπὶ τὰ θηρία χρῶνται, καὶ διαγρυπνοῦσι τῶν ποιμνίων χάριν, ᾠδῇ τινι χρώμενοι πρὸς τῷ πυρί. Peut-être faut-il entendre par ces mots, qu'ils avoient un chant approprié à cette circonstance.

PAGE 776. « Immédiatement après le *Posidium* ‹1›, il existe un terrain planté » de palmiers ‹2›, où l'on trouve de l'eau en abondance : il est » extrêmement respecté, parce que tout le pays qui l'entoure est » brûlé du soleil, dépourvu d'eau et d'ombrage ; mais, dans ce » lieu, les palmiers produisent une étonnante quantité de fruits. » Un homme et une femme sont chargés, par droit de naissance, » de la garde de ce bois : ils sont vêtus de peaux, vivent de » dattes, et dorment dans des huttes qu'ils se construisent sur » les arbres, à cause de la multitude des bêtes féroces [a].

[a] *Cf.* Wessel. ad Diod. Sic. III, S. 41.

» Ensuite vient l'île des Phoques ‹3›, ainsi nommée du grand » nombre de ces animaux [b].

[b] Diod. l. l.

» Tout près, est un cap situé dans la direction de *Petra* (ville

‹1› M. Gossellin a remarqué le premier l'erreur que présente ici le texte d'Artémidore dans Strabon. Il fait voir par l'ensemble du Périple, qu'au lieu de *golfe Ælanites*, il auroit fallu dire *golfe Heroopolites* [1]. L'erreur appartient-elle à Strabon ou à ses copistes ! c'est ce que nous ne pouvons décider.

Quant à ce *Posidium*, le même critique pense que ce pourroit être l'ancien nom d'*Heroopolis*. Nous croyons devoir nous écarter ici de son opinion, parce qu'il résulte du texte de Diodore, que ce nom de *Posidium* n'est pas plus ancien que le règne de Ptolémée-Philadelphe ; on trouve en effet qu'il doit son origine à l'autel de Neptune élevé au fond du golfe par Ariston, que ce prince avoit envoyé à la découverte de la côte méridionale d'Arabie [2]. Au contraire, le nom d'*Heroopolis* est ancien, puisqu'Ératosthène s'en sert constamment, et qu'il se rencontre déjà dans Théophraste : ἐν δὲ τῷ καλουμένῳ Ἡρώων, ἐφ' ὃν καταβαίνουσιν (scilic. εἰς θάλασσαν) οἱ ἐξ Αἰγύπτου [3]. D'ailleurs, pourquoi Agatharchide et Artémidore, qui emploie plus haut le nom d'*Heroopolis*, se seroient-ils servis de celui de *Posidium* pour désigner le même lieu !

Nous pensons donc que ce *Posidium* n'est autre chose que *l'autel de Neptune* et le lieu *consacré à ce dieu*, au fond du golfe d'*Heroopolis*.

‹2› Συνεχῆ δὲ τῷ Ποσειδίῳ φοινικῶνα εἶναι εὔυδρον. J'ai traduit ici φοινικών par *bois de palmiers*, parce qu'il m'a semblé, d'après la construction de la phrase, que notre auteur ne faisoit pas de ce mot un nom propre. Il est au contraire pris comme tel dans Diodore de Sicile, ὅπου δ' ὀνομάζεται Φοινικών [4].

— On connoît sur la côte orientale du golfe d'*Heroopolis*, appelé maintenant golfe de Suez, les fontaines d'Aïoun-Mousa, de Corondel, de Faran, d'Hamman-Pharaoun, d'Hamman-Mousa, &c. autour desquelles il croît encore quelques palmiers. G.

‹3› L'île de Shéduan, près du cap Mahomet ; la *Saspirene insula* de Ptolémée. G.

[1] *Gossell. Rech.* tom. II, pag. 233. = [2] *Diod. Sic.* III, S. 41. = [3] *Theophr. Hist. plant.* IV, 8, pag. 417. = [4] *Diod. Sic.* III, S. 41.

» des Arabes appelés Nabatæens) et de la Palæstine ; les Minæens, les Gerrhæens <1> et tous les peuples des environs apportent dans cette île les aromates dont ils font commerce <2>. PAGE 776.

» Puis on trouve une côte qui portoit autrefois le nom des » Maranites <3>, dont les uns étoient cultivateurs, et les autres » menoient la vie de scénites *; elle porte maintenant celui des » Garindæens, qui ont tué, par trahison, les anciens habitans : » ils tombèrent sur les Maranites au moment où ceux-ci étoient » occupés à une fête qui revenoit tous les cinq ans, et les égorgèrent; ensuite ils massacrèrent le reste [qui n'avoit point pris » part à la cérémonie], et anéantirent ainsi cette peuplade <4>. PAGE 777.

* C'est-à-dire qu'ils vivoient sous des tentes.

<1> J'ai dit que les Minæens habitoient à deux journées au sud-est de la ville actuelle de la Mekke. Les Gerrhæens occupoient l'Adjar ou le Bahraïn d'aujourd'hui, sur les bords occidentaux du golfe Persique. G.

<2> La ponctuation de cette phrase est vicieuse dans toutes les éditions : Εἶθ' ἑξῆς ἐστι νῆσος Φωκῶν ἀπὸ τοῦ πλήθους τῶν θηρίων τούτων ὠνομασμενη. Πλησίον δ' αὐτῆς ἀκρωτήριον, ὃ διατείνει πρὸς τὴν Πέτραν .... καὶ τὴν Παλαιστίνην χώραν, εἰς ἣν Μειναῖοι .... φορτία κομίζουσι. Il en résulte que εἰς ἣν se rapporte à la Palæstine, tandis que le sens et le texte d'Agatharchide et de Diodore prouvent que ces mots doivent se rapporter à l'île des Phoques; on doit donc lire : Εἶθ' ἑξῆς ἐστὶν νῆσος ... ὠνομασμένη (πλησίον δ' αὐτῆς ... χώραν), εἰς ἣν Μειναῖοι .... κομίζουσι. On lira de même dans Agatharchide : Αὕτη δὲ ἡ Νῆσσα κεῖται μὲν ἐγγὺς ἀκρωτηρίου καθ' ὑπερβολὴν ὑλώδους (διατείνει δὲ ἐπ' εὐθείας θεωρουμένη πρός τε τὴν Πέτραν καλουμένην καὶ τὴν Παλαιστίνην), εἰς ἣν κ. τ. λ. [1].

Quant au membre ἀκρωτήριον ὃ διατείνει πρὸς τὴν Πέτραν ... καὶ τὴν Παλαιστίνην χώραν, les interprètes n'y ont rien compris en traduisant dans le sens de *promontorium quod usque ad .... Petram pertendit .... et usque in Palæstinam ;* car qu'est-ce qu'un cap qui s'étend *jusques à Petra et à la Palæstine, dans l'intérieur des terres!* Ce cap, ainsi que M. Gossellin l'a démontré, est le *Ras-Mohammed* [2], qui termine au sud la péninsule renfermée entre les deux golfes *Ælanites* et d'*Heroopolis ;* et Strabon n'a voulu dire autre chose, sinon que ce cap se trouve sous la direction de *Petra* et de la Palæstine, c'est-à-dire qu'il s'étend à-peu-près droit au sud de ces lieux : c'est ce qu'expriment plus clairement Agatharchide, διατείνει δὲ ἘΠ' ΕὐΘΕΊΑΣ ΘΕΩΡΟΎΜΕΝΟΝ πρός — et Diodore, ἀκρωτήριον .... κεῖται ΚΑΤᾺ τὴν .... Πέτραν καὶ τὴν Παλαιστίνην [3] : car on se rappelle le sens de la préposition κατά dans ce cas [4].

<3> Les *Maranitæ* me paroissent être les mêmes peuples que d'autres géographes ont appelés *Pharanitæ*, et qui prenoient ce nom de leur proximité du cap *Pharan*, aujourd'hui Ras-Mahomet. G.

<4> Diodore de Sicile, d'après Agatharchide, raconte ce fait avec plus de détails

[1] *Agatharch.* pag. 57. = [2] *Gossellin, Recherch.* tom. II, pag. 242. = [3] *Diod. Sic.* III, §. 41. = [4] *Suprà*, pag. 267, not. 6.

PAGE 777. » On entre ensuite dans le golfe Ælanitique ‹1›, et l'on côtoie » la Nabatée, pays bien peuplé, et abondant en pâturages. Les » [Nabatæens] habitent aussi dans des îles voisines du continent: » ils se tenoient jadis tranquilles; dans la suite, ils exercèrent la » piraterie sur des radeaux ‹2›, contre les navigateurs qui venoient » de l'Ægypte; mais ils en furent punis par une flotte qu'on en- » voya contre eux, et qui ravagea leurs terres.

» Le pays qui succède est une plaine couverte d'arbres et bien » arrosée, abondante en toute espèce de bétail. On y trouve aussi » d'autres animaux, tels que mulets sauvages, chameaux, quantité » de cerfs et de daims; des lions, des léopards et des loups en » grand nombre. Au-devant, est une île nommée *Dia.*

» Après, s'ouvre un golfe profond d'environ 500 stades ‹3›; » il est environné de montagnes, et son ouverture est d'une en- » trée difficile: ses bords sont habités par des peuples qui vivent » du produit de la chasse des bêtes sauvages.

» On trouve au-delà trois îles désertes, remplies d'oliviers » différens des nôtres et particuliers au pays; ce sont ceux qu'on » appelle *oliviers d'Æthiopie.* Le suc qui en distille, jouit d'une » propriété médicinale.

» Le rivage qu'on rencontre ensuite est pierreux; puis il de- » vient hérissé de roches, et difficile à côtoyer pendant l'espace de » 1000 stades environ, à cause de la rareté des ports et des mouil- » lages ‹4›. En effet, la côte est bordée de montagnes escarpées

et de clarté : on voit dans son récit que les Garindæens profitèrent de l'absence de la majeure partie des Maranites, pour égorger ceux qui étoient restés dans le pays; ensuite, placés en embuscade, ils massacrèrent tous ceux qui revenoient de la fête.

‹1› Puisqu'on n'arrivoit dans le golfe *Ælanites,* aujourd'hui golfe d'Akaba, qu'après avoir longé toutes les côtes dont Agatharchide vient de parler, il est donc évident, ainsi que je l'ai dit, que *Posidium* se trouvoit au fond du golfe d'*Heroopolis,* et non dans celui d'*Ælana,* comme le porte le texte actuel de Strabon. G.

‹2› Σχεδίαις. Diodore dit λῃστρικὰ σκάφη.

‹3› Ce golfe m'est inconnu. G.

‹4› C'est la côte de la contrée actuelle de Thamud, qu'habitoient les anciens *Thamudeni.* La navigation y est encore très-dangereuse. G.

» et hautes, dont le pied se prolongeant jusqu'à la mer, y forme des écueils qui environnent le navigateur de dangers insurmontables, sur-tout quand les vents étésiens soufflent, et lors de la saison des pluies, qui a lieu à la même époque <1>. PAGE 777.

» De là l'on arrive à un golfe parsemé d'îles <2> ; et, immédiatement après, le rivage est bordé de trois dunes d'un sable noir, » fort élevées <3> : puis, vient le port *Charmothas* <4>, dont la » circonférence peut avoir 100 stades; l'ouverture est étroite et » dangereuse pour toute espèce de bateaux <5> : il reçoit un fleuve; » et au milieu l'on voit une île couverte d'arbres et susceptible de » culture.

» Après avoir navigué le long d'une côte hérissée d'écueils, on » rencontre quelques golfes, et un pays habité par des peuples » nomades, auxquels les chameaux fournissent toutes les choses » nécessaires à la vie : car ils leur servent de monture dans les

<1> Εἶθ' *ὑπώρειαι σπιλαδώδεις μέχρι τῆς θαλάσσης, τοῖς ἐτησίαις μάλιστα καὶ ταῖς τότε ἐπομβρίαις ἀβοήθητον παρέχουσαι τὸν κίνδυνον.*

Au lieu de *σπιλαδώδεις*, trois manuscrits donnent *σπηλαιώδεις*, que M. Tzschucke a reçu dans le texte, mais à tort : l'ancienne leçon fait un sens plus net; et d'ailleurs, elle est appuyée par le texte de Diodore, *ὄρος ... ἔχον ... ὑπὸ δὲ τὰς ῥίζας* ΣΠΙΛΑΔΑΣ *ὀξείας καὶ πυκνὰς ἐνθαλάττους* [1].

Quant aux mots *ταῖς τότε ἐπομβρίαις*, les traducteurs n'en ont pas entendu toute la signification ; ils ont passé l'adverbe *τότε*, dont le sens n'est point du tout à négliger : Strabon a voulu exprimer l'idée qu'il rend un peu plus haut en ces termes : *ἔστι δ' αὐτοῖς χειμὼν μὲν ἡνίκα αἱ ἐτησίαι πνέουσι* [2].

<2> Peut-être les îles de Shaur et d'Iobab. G.

<3> On connoît ces trois montagnes isolées, à environ une lieue du rivage actuel. Elles portent les noms de Gébel es-Seik, de Gébel el-Hawene, de Gébel Hester. G.

<4> Le port *Charmothas* paroît être celui de l'ancienne Iambo, l'*Iambia* de Ptolémée, qui, par l'effet des attérissemens, se trouve aujourd'hui à plus d'une journée de marche dans l'intérieur des terres. Le territoire de cette ville est fertile. Les Arabes la désignent sous le nom d'Iambo *el-nakel*, ou d'Iambo *des palmiers*, pour la distinguer de la nouvelle Iambo située sur le bord de la mer et sur un sol très-aride. G.

<5> *Al Charm*, en arabe, signifie une fente, une ouverture dans les montagnes. Il paroît que les Grecs ont fait de ce mot celui de *Charmothas*, en prenant l'épithète donnée à l'entrée étroite du port de l'ancienne Iambo, pour le nom même de la ville. G.

[1] *Diod. Sic.* III, §. 43. = [2] *Suprà*, pag. 283.

Page 777. » combats, dans les voyages; et c'est de leur lait et de leur chair » qu'ils se nourrissent. Ce pays est traversé par un fleuve qui » roule des paillettes d'or, qu'ils ne savent point travailler. On » les appelle *Debæ* [a] ‹1›; les uns sont agricoles, et les autres, pas» teurs. Si je ne donne pas les noms des autres ‹2› peuples, c'est » parce qu'ils n'ont aucune célébrité, et que d'ailleurs la pronon» ciation en est tout-à-fait étrange.

[a] Wessel. ad Diod. III, §. 44.

» Viennent ensuite des hommes plus civilisés ‹3›, dont le pays, » exposé à une température plus douce, est bien arrosé et bien » planté d'arbres ‹4›: il renferme des mines d'or, où l'on trouve ce » métal, non en paillettes, mais en petites boules qui n'ont guère
Page 778. » besoin d'affinage; elles sont grosses au moins comme un noyau, » au plus comme une noix ‹5›, ordinairement comme une nèfle. » Les naturels percent ces boules, les enfilent en les entremêlant » de pierres précieuses, et s'en font des colliers et des bracelets. » Ils vendent à leurs voisins l'or à très-bon marché, en leur don» nant pour du cuivre, trois fois le poids en or; pour du fer, » deux fois le poids; pour de l'argent, dix fois ‹6›: la raison en

‹1› Les *Debæ* habitoient le Sockia. Le fleuve qui traverse ce canton, est appelé *Bœtius* par Ptolémée. G.

‹2› Il y a dans le texte : οὐ λέγω δὲ τῶν ἐθνῶν τὰ ὀνόματα τὰ ΠΑΛΑΙΑ διὰ τὴν ἀδοξίαν, καὶ ἅμα ἀτοπίαν τῆς ἐκφορᾶς αὐτῶν.

Il est évident que Strabon veut expliquer ici pourquoi il donne les noms de certains de ces peuples, tandis qu'il tait celui des autres : le mot παλαιά, *anciens*, ne fait donc aucun sens. J'ai lu ἄλλα; correction qui m'a paru impérieusement exigée. La confusion des mots ἄλλους et παλαιούς, ἄλλα et παλαιά, n'est point sans exemples parmi les fautes des copistes [1].

‹3› Ces peuples que Strabon ne nomme point, par la raison qu'il vient d'expliquer, sont appelés par Diodore et Agatharchide *Asilæi* et *Casandres* ou *Gasandres*.

‹4› Le texte porte, καὶ γὰρ εὔυδρός ἐστι, καὶ ΕΎΟΜΒΡΟΣ. Mais la vraie leçon est εὔδενδρος que portent deux manuscrits, et que favorisent tout-à-la-fois le sens et les textes de Diodore et d'Agatharchide : ἐκ δὲ τούτων νιφετοὶ (ὑετοὶ Wess.) γίνονται καὶ χειμῶνες εὔκαιροι ... ἥ τε χώρα ΠΑ΄ΜΦΟΡΟ΄Σ ἐστι [2], ou bien ἀφ' ἧς ὑετοὺς καὶ χειμῶνες ... τῆς τε χώρας ἡ πλείστη ΠΑ΄ΜΦΟΡΟ΄Σ ἐστιν [3].

‹5› Diodore et Agatharchide disent *la noix royale*, κάρυον βασιλικόν.

Bochart pense que par μέσπιλος Agatharchide et Strabon entendent parler de l'*aronium* ou τρίκοκκον des Grecs.

‹6› J'ai suivi la correction de Bochart [4],

[1] *Jacobs, Animadv.* in *Athenæum*, pag. 357. = [2] *Diod. Sic.* III, §. 44. = [3] *Agatharch.* pag. 60. = [4] *Bochart, Phaleg*, II, c. 27.

» est

» est dans leur inexpérience à travailler l'or, et dans le manque » d'objets à échanger contre ceux qui leur sont plus nécessaires. PAGE 778.

» Immédiatement après, on rencontre le pays le plus riche » de tous, habité par la plus nombreuse de ces nations, par » les Sabæens, chez lesquels croissent la myrrhe, l'encens et le » cinnamome ‹1› : sur la côte, naît le balsamier, ainsi qu'une » autre plante dont le parfum est exquis, mais se dissipe avec » rapidité; il y croît encore des palmiers odoriférans, et le *cala-* » *mus*. On y trouve des serpens de couleur rouge et longs d'une » spithame [a]; ils sautent jusqu'à la hauteur de la ceinture de » l'homme : leur morsure est incurable ‹2›.

[a] Bochart, Hierozoïc. II, 3, c. 11.

» L'abondance des productions de la terre rend les habitans » paresseux et nonchalans dans leur manière de vivre : aussi » les gens du peuple, dont le métier est de couper [les bois de » senteur], couchent au pied des arbres; les aromates se trans- » mettent, de proche en proche et de nation à nation, jusqu'à » la Syrie et à la Mésopotamie. Ces habitans sont sujets, à cause » [de la quantité] des parfums, à des pesanteurs de tête, dont » ils se guérissent avec une fumigation composée d'asphalte et » de barbe de bouc ‹3›.

» *Mariaba*, métropole des Sabæens, est située sur une mon- » tagne bien boisée ‹4›. Elle sert de résidence au roi, dont les dé- » cisions, soit dans le jugement des procès, soit pour toutes les

et lu, conformément aux textes d'Agatharchide et de Diodore, *τριπλάσιον ἀντιδόντες τοῦ χαλκοῦ, διπλάσιον τοῦ σιδήρου, καὶ δεκαπλάσιον τοῦ ἀργύρου*.

‹1› La contrée occupée par les anciens Sabæens se nomme encore Sabiê, et la ville capitale, Sabbéa. C'est la *Saba* de Ptolémée, la *Saba* dont il est question dans le livre des Rois. *Voyez mes* Recherches, *tom. II, pag. 102, 121, 122*. G.

‹2› Agatharchide, et, d'après lui, Diodore de Sicile, rapportent la même chose [1].

‹3› On trouve les mêmes détails dans Agatharchide, que Diodore a copié. Saumaise croit qu'il s'agit ici véritablement de barbe de bouc [2].

‹4› C'est la même ville que celle de *Saba* dont je viens de parler. *Voyez* la note 1 de cette page. G.

[1] *Agatharch.* pag. 62. — *Diod. Sic.* III, §. 46. = [2] *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 383.

PAGE 778. » autres affaires, sont sans appel : mais [en revanche] un certain » oracle lui défend de sortir de son palais, sous peine d'être sur- » le-champ lapidé par le peuple; aussi [renfermé dans son palais] » il mène, de même que ceux qui l'entourent, une vie molle et » efféminée [a].

[a] Agatharch. pag. 64. Diod. Sic. III, §. 46.

» Le peuple cultive la terre, ou fait le commerce des aro- » mates du pays et de ceux qu'il va chercher en Æthiopie sur » des bateaux de peaux, avec lesquels il traverse les passes du » détroit ‹1›; la quantité [de ces aromates] y est si grande, qu'on » brûle le cinnamome, la casse et les autres [plantes aromatiques], » comme ailleurs les broussailles et le bois à brûler.

» Le pays produit encore le *larimnum*, le plus excellent de » tous les parfums.

» Le commerce ‹2› a rendu les Sabæens, ainsi que les Ger- » rhæens, les plus riches de tous [les peuples]: aussi possèdent- » ils une immense quantité d'ouvrages en or et en argent, tels » que lits, trépieds, cratères, vases à boire, sans parler de la » magnificence des maisons; car les portes, les murs, les toits, » sont ornés d'ivoire, d'or, d'argent incrustés de pierres pré- » cieuses ‹3›. »

Voilà ce que dit [Artémidore] sur les [Arabes*]; le reste de son récit se retrouve à-peu-près de même dans Ératosthène ‹4›,

* *Suprà*, p. 283.

‹1› *Voyez* la note 2, pag. 265. G.

‹2› Ἐκ δὲ τῆς ΕΥ̓ΠΟΡΊΑΣ, οὗτοί τε καὶ Γερραῖοι πλουσιώτατοι πάντων εἰσίν.

Xylander a lu ἘΜΠΟΡΊΑΣ, correction appuyée par un manuscrit. Casaubon préfère *εὐπορίας*, d'après ce texte d'Agatharchide : *οὐδὲν γὰρ εὐπορώτατον Σαβαίων καὶ Γερραίων εἶναι δοκεῖ γένος*. Mais ce passage ne prouve rien, parce qu'*εὐπορώτατον* répond à *πλουσιώτατον* qui est dans Strabon. Il reste donc encore une autre idée, celle de la cause de ces richesses; et c'est ce que Strabon exprime par *ἐκ τῆς ἐμπορίας*, qui se rapporte au commerce des aromates qu'ils échangeoient contre des métaux précieux. Dans Diodore, on trouve la même idée : *Ἐν γὰρ ταῖς τῶν φορτίων ἀλλαγαῖς καὶ πράσεσιν, ὄγκοις ἐλαχίστοις πλείστην ἀποφέροντο τιμὴν ἁπάντων ἀνθρώπων, τῶν ἀργυρικῆς ἀμείψεως ἕνεκα τὰς* ἘΜΠΟΡΊΑΣ *ποιουμένων*.

Ἐμπορίας est donc la vraie leçon.

‹3› Ainsi la Sabée étoit pour les anciens une espèce d'*el-Dorado*. Les mêmes détails sont dans Agatharchide et Diodore.

‹4› Donc tous les détails qu'Artémidore vient de donner, n'existoient point dans

sauf l'addition de quelques circonstances tirées d'autres historiens: telle est celle-ci : « Selon quelques auteurs, le nom de la mer PAGE 779.
» Érythrée vient de la couleur apparente qu'elle doit à la réflexion » soit des rayons du soleil, placé verticalement au-dessus, soit des » montagnes rougies par l'intensité de la chaleur; car l'une et l'autre » cause est probable <1>. Ctésias de Cnide parle, au contraire, » d'une source rouge de couleur de *minium*, qui se rend dans la » mer [et lui donne son nom] : mais Agatharchide, son compa- » triote, raconte, d'après un certain Boxus, Perse de naissance, » que les chevaux d'un haras, chassés jusqu'à la mer par une lionne » piquée d'un taon, passèrent à la nage dans une île [voisine]; » un Perse, nommé Érythras [qui les poursuivoit], construisit » un radeau, et aborda le premier dans cette île <2>; il ramena » les chevaux en Perse; mais, comme il avoit trouvé cette île très- » habitable, il envoya des colons s'y établir, ainsi que dans les » autres îles et sur la côte, et donna son nom à cette mer.

» D'autres reportent l'origine de cette dénomination à Éry- » thras, fils de Persès, qui régna sur ces contrées. »

Quelques-uns disent que l'intervalle entre le détroit et l'extrémité de la Cinnamomifère est de 5000 stades <3> ; mais ils ne spécifient point si la côte court au midi ou à l'orient.

On dit encore que l'émeraude et le béryl se trouvent dans

l'ouvrage d'Ératosthène; et cela doit être, puisqu'il les avoit empruntés à Agatharchide [1], postérieur à ce dernier.

<1> Ἀμφοτέρως γὰρ εἰκάζειν· ce qui seroit susceptible de ce sens, *car on conjecture l'un et l'autre;* mais le premier m'a paru préférable.

<2> L'île d'Ormus, ou celle de Vroct, dont j'ai parlé, pag. 257, note 1.

Quant aux opinions et aux traditions que l'auteur rapporte, je me borne à renvoyer aux tomes II et III de mes *Recherches,* dans la crainte de trop prolonger mes notes. G.

<3> Il ne faut pas confondre cette mesure avec celle de 5000 stades dont j'ai parlé dans la note 3, pag. 265. Ici il est question d'une distance prise le long des côtes méridionales de l'Arabie, depuis le détroit jusqu'à Késem, l'ancienne *Cane*, par où s'écoule encore, comme autrefois, la plus grande partie de l'encens recueilli dans l'Hadramaût et le Séger. Mais ce port est à-peu-près au milieu et non à l'extrémité de la région cinnamomifère. G.

[1] *Suprà*, pag. 266, n. 1.

Page 779. les mines d'or. Selon Posidonius, il y a chez les Arabes du sel odoriférant.

§. V.
Pays des Nabatæens.

Les Nabatæens et les Sabæens sont les premiers qui habitent l'Arabie Heureuse, au-dessus de la Syrie, où ils faisoient souvent des courses, avant qu'elle appartînt aux Romains; mais maintenant ils leur sont soumis, comme les Syriens.

La métropole des Nabatæens se nomme *Petra* <1>; elle doit ce nom à sa position sur un terrain uni, formant un plateau, mais défendu tout autour par une chaîne de rochers garnis au dehors d'escarpemens et de précipices, et renfermant dans leur enceinte des sources abondantes qui fournissent l'eau nécessaire à la consommation et à l'arrosement. Hors de cette enceinte, la majeure partie du pays est déserte, principalement du côté de la Judée. De cette ville, on compte, par le plus court chemin, trois ou quatre journées de marche jusqu'à Jéricho, et cinq jusqu'au *Phœnicôn* <2>.

Elle est gouvernée par un roi toujours choisi parmi ceux du sang royal; mais il a pour ministre* quelqu'un de ses compagnons [d'enfance], auquel on donne le nom de *son frère*. Cette ville est parfaitement bien administrée.

* Ἐπίτροπος.

Athénodore, philosophe et notre ami, qui avoit voyagé chez les Pétræens <3>, nous a raconté qu'il avoit été fort surpris de trouver beaucoup de Romains et d'autres étrangers émigrés dans ce pays, et de voir que, tandis que ces étrangers étoient souvent en procès, soit les uns avec les autres, soit avec les gens

<1> Aujourd'hui Karac. G.

<2> Ταύτῃ δὲ καὶ ἐγγυτάτω ἐστὶ τριῶν ἢ τεττάρων ὁδὸς ἡμερῶν εἰς Ἱεριχοῦντα, εἰς δὲ τὸν Φοινικῶνα πέντε. Le datif ταύτῃ ne se construit pas dans la phrase; j'ai écrit ἐκ (ou ἀπὸ) ταύτης: ce qui m'a paru nécessité par le sens. Strabon place clairement *Petra* entre Jéricho et le bras oriental de la mer Rouge, au sud duquel étoit le *Phœnicôn*.

<3> Je suis la correction de Casaubon, γινόμενος γοῦν παρὰ τοῖς Πετραίοις, au lieu de πατρίοις. Elle est appuyée par le manuscrit de l'Escurial.

du pays, ceux-ci se tenoient entre eux parfaitement tranquilles et n'étoient jamais en contestation. PAGE 779.

S. VI. Expédition d'Ælius Gallus contre les Arabes. PAGE 780.

L'EXPÉDITION des Romains contre les Arabes, qui a tout récemment eu lieu de nos jours ⟨1⟩, sous les ordres d'Ælius Gallus, nous a fait connoître plusieurs des particularités de leur pays. César Auguste chargea ce général d'explorer ces contrées et celles de l'Æthiopie ⟨2⟩, voyant que la portion de la Troglodytique contiguë à l'Ægypte [en] est voisine, et que la partie du golfe Arabique qui sépare les Arabes des Troglodytes, est extrêmement resserrée.

Auguste avoit donc conçu le projet de se concilier ces peuples ou de les soumettre; et ce qui avoit contribué à lui en donner l'idée, c'est qu'ils ont, de tout temps, passé pour posséder beaucoup de richesses, parce que, vendant leurs aromates et leurs pierres précieuses contre de l'or et de l'argent, ils ne laissent sortir du pays rien de ce qu'ils reçoivent en échange ⟨3⟩ : il avoit donc l'espoir, ou d'acquérir de riches amis, ou de vaincre de riches ennemis; il étoit encore excité à cette entreprise par l'espérance qu'il fondoit sur les Nabatæens ses alliés, qui lui promettoient de le seconder en tout.

Tels furent les motifs de l'expédition de Gallus. Mais ce général fut trompé par Syllæus, ministre des Nabatæens : car, quoique cet homme lui eût promis de lui servir de guide dans la route, de le

⟨1⟩ Cette expédition est de l'an 24 avant Jésus-Christ. G.

⟨2⟩ Les observations que M. Gossellin a faites sur les diverses circonstances de cette expédition (*Recherches*, tom. II, pag. 113-116), nous dispensent de nous étendre sur ce sujet.

⟨3⟩ *Ἦν δέ τι καὶ τὸ πολυχρημάτους ἀκούειν ἐκ παντὸς χρόνου, πρὸς ἄργυρον καὶ χρυσὸν τὰ ἀρώματα διατιθεμένους καὶ τὴν πολυτελεστάτην λιθίαν, ἀναλίσκοντας τῶν λαμβανομένων τοῖς ἔξω μηδέν.*

Au lieu de *ἦν δέ τι*, il faut lire avec deux manuscrits *ἦν δ' ἔτι*.

Quant au dernier membre, *ἀναλίσκοντας τ. λ. τ. ἔ. μ.* il est suspecté d'erreur par Casaubon. M. de Villebrune lisoit *ἀνταναλίσκοντας*. Je ne crois pas qu'il y ait rien à changer ; la construction est, *ἀναλίσκοντας τοῖς ἔξω (ἐμπόροις) μηδὲν τῶν λαμβανομένων* (scil. *ἀργύρου καὶ χρυσοῦ*).

Page 780. seconder en toute occasion et de lui fournir ce qui seroit nécessaire, il se conduisit constamment avec perfidie; au lieu d'indiquer les chemins sûrs et les rivages qu'on pouvoit côtoyer sans danger, il lui fit prendre des routes impraticables, et l'entraîna, par mille détours, dans des lieux dénués de tout, sur des côtes escarpées, dépourvues de mouillages et hérissées d'écueils à fleur d'eau, ou remplies de bas-fonds ‹1› : c'est sur-tout dans de tels lieux que le flux et le reflux causèrent à Gallus de grands dommages.

Au reste, la première faute que l'on commit, fut de construire des vaisseaux longs, quand il n'y avoit point et qu'il ne devoit point y avoir de guerre maritime; car les Arabes, plus particulièrement occupés du trafic, ne sont pas très-belliqueux sur terre, à plus forte raison sur mer : cependant [Ælius Gallus] n'en fit pas moins construire à *Cleopatris* ‹2›, près de l'ancien canal dérivé du Nil ‹3›, quatre-vingts birèmes, trirèmes et vaisseaux longs. Reconnoissant ensuite son erreur ‹4›, il fit construire cent trente bâtimens de transport, sur lesquels il embarqua environ dix mille hommes de pied, tant soldats Romains, pris parmi ceux de l'Ægypte, qu'auxiliaires, dont cinq cents Juifs[a] et mille Nabatæens sous la conduite de Syllæus.

[a] Cf. Joseph. Ant. Jud. XV, 9, S. 3.

Après avoir essuyé beaucoup d'accidens et de malheurs, et perdu beaucoup de ses bâtimens, dont quelques-uns périrent corps et biens, dans le cours d'une navigation dangereuse, il

‹1› Il est ici question des rivages du Thamud, dont j'ai parlé à la pag. 286, note 4. G.

‹2› Cette ville de *Cleopatris* portoit aussi le nom d'*Arsinoe*, comme Strabon le dira dans le livre suivant. Elle étoit voisine d'*Heroopolis*. G.

‹3› Strabon veut parler du canal anciennement creusé ou plutôt réparé par Ptolémée Philadelphe; il en fera l'histoire dans le XVII.e livre. Dans nos notes sur la page 804 du texte, nous discutons les faits relatifs à ce canal, et tous ceux qui concernent la position des villes d'*Arsinoe*, de *Cleopatris* et d'*Heroopolis*.

‹4› Γνοὺς δὲ διεψευσμένος· ce qui est susceptible de cet autre sens, *reconnoissant qu'il avoit été trompé*. Je préfère le sens exprimé dans ma traduction, parce qu'on voit par l'ensemble du passage, que Strabon a l'intention d'attribuer la faute à Ælius Gallus.

parvint, au bout du quinzième jour, et sans avoir rencontré d'ennemis, à *Leuce-Come* * <1>, lieu très-commerçant du territoire des Nabatæens. Ces malheurs eurent pour cause la perfidie de Syllæus, qui prétendoit que la route par terre jusqu'à *Leuce-Come* étoit impraticable pour une armée, tandis que les chameliers commerçans vont, avec toute sûreté et facilité, de *Leuce-Come* à *Petra*, et de *Petra* à *Leuce-Come* <2>, en troupes si nombreuses, qu'elles ne diffèrent point d'une armée. Une autre chose y contribua encore; ce fut la négligence que le roi Obodas (selon le défaut ordinaire des rois Arabes) mettoit à l'administration publique, et particulièrement aux affaires de la guerre <3>; car il laissoit tout à la disposition du ministre Syllæus <4>: celui-ci, placé à la tête de l'armée, conduisoit toutes les opérations d'après des intentions perfides. Je soupçonne, quant à moi, qu'il entroit dans ses vues de reconnoître le pays, de soumettre, avec le secours des Romains, quelques villes et quelques peuples, et ensuite de se déclarer maître de tout, après que ces derniers

PAGE 780.

* C'est-à-dire, *le Bourg-blanc.*

PAGE 781.

<1> *Leuce-Come*, ou *le Bourg-blanc*, paroît avoir été situé à l'entrée du golfe *Ælanites*, vers le lieu connu aujourd'hui sous le nom de Moilah. G.

<2> Τοῦτο δ' ἀπειργάσατο ἡ τοῦ Συλλαίου κακία τοῦ πεζῇ φήσαντος ἀνόδευτα εἶναι στρατοπέδοις εἰς τὴν Λευκὴν κώμην, εἰς ἣν ΚΑΙ' 'ΕΞΗ͂Σ οἱ καμηλέμποροι, τοσούτῳ πλήθει ἀνδρῶν, καὶ καμήλων ὁδεύουσιν ἀσφαλῶς καὶ εὐπόρως εἰς Πέτραν 'ΕΚ Πέτρας.

Il faut lire d'abord καὶ ἐξ ἧς, qui se trouve dans deux manuscrits (c'est la vraie leçon), et ensuite καὶ ἐκ Πέτρας.

<3> Josèphe dit à-peu-près la même chose de ces deux personnages: Ἦν μὲν γὰρ ὁ τῆς Ἀραβίας βασιλεὺς Ὀβόδας ἀπράγμων καὶ νωθὴς τὴν φύσιν. Συλλαῖος δ' αὐτῷ διῴκει τὰ πολλά, δεινὸς ἀνὴρ καὶ τὴν ἡλικίαν νέος ἔτι καὶ καλός [1].

<4> Le cardinal Noris [2] place ces faits sous l'année 730 de Rome, et il cite avec Strabon l'historien Josèphe. C'est d'après ce dernier qu'il range la mort d'Obodas sous la préfecture de C. Sentius Saturninus en Syrie, vers l'année de Rome 740.

Après la mort d'Obodas, Ænéas, nommé depuis *Arétas*, s'empara du royaume des Nabatæens. Alors Syllæus, le ministre du défunt Obodas, se transporta à Rome, et prétendit, devant Auguste, qu'Ænéas, ou Arétas, n'avoit aucun droit à ces États. Mais on peut voir chez Nicolas de Damas, comme chez Josèphe, comment ce ministre pervers fut condamné par Auguste. Cet Arétas doit avoir régné long-temps et pour le moins jusqu'aux dernières années de Tibère. M. DU THEIL.

[1] *Joseph. Ant. Jud.* XVI, 7, §. 7. = [2] *Noris. Cenot. Pis.* diss. II, cap. 11, pag. 369 sq. tom. III.

PAGE 781. auroient péri victimes de la faim, des fatigues, des maladies et des autres fléaux dont il les auroit environnés par ses artifices.

Gallus parvint donc à *Leuce-Come* avec son armée, déjà tourmentée de la stomacaccé et de la scelotyrbé, maladies du pays ‹1›, dont l'une affecte la bouche, l'autre est une espèce de paralysie des jambes; elles furent causées par la mauvaise qualité des eaux et par les plantes [dont les soldats s'étoient nourris]. Aussi fut-il forcé de passer en cet endroit l'été et l'hiver pour refaire ses malades.

* *Suprà*, p. 295.

Les marchandises [comme je l'ai dit *] se transportent de *Leuce-Come* à *Petra*; de *Petra* à *Rhinocolura*, ville de Phœnicie, voisine de l'Ægypte; et de là dans les autres pays. Quant à présent, la majeure partie de ces marchandises descend à Alexandrie par le Nil : arrivées de l'Arabie et de l'Inde à *Myos-hormos* *, elles sont mises sur des chameaux, et transportées à *Coptos* *, ville de la Thébaïde, située sur un canal [dérivé] du Nil; de là elles vont à Alexandrie ‹2›.

* Act. le *Vieux Kosséir.*

* Act. *Keft.*

‹1› Ces maladies, causées par la mauvaise qualité des eaux et des alimens, n'étoient point *particulières à l'Arabie*, comme Strabon l'a cru : les mêmes causes les auroient amenées en tout autre pays. Aussi voyons-nous que l'armée de Germanicus en fut affligée à l'orient du Rhin [1]. L'une d'elles, la *stomacaccé*, est le scorbut; l'autre est une foiblesse des jambes, que Galien a décrite [2].

‹2› Cette phrase est altérée, mais moins qu'on ne l'a cru : *Τὰ δ' ἐκ τῆς Ἀραβίας καὶ τῆς Ἰνδικῆς εἰς Μυὸς ὅρμον· εἶθ'* ὙΠΕΡΘΈΣΕΙΣ *εἰς Κοπτὸν τῆς Θηβαΐδος, καμήλοις,* ἘΝ *διώρυγι τοῦ Νείλου* ΚΕΙΜΈΝΗ ΕἸΣ *Ἀλεξάνδρειαν.*

D'abord il faut lire *ὑπέρθεσις*, comme l'a très-bien vu M. Tzschucke d'après ce passage parallèle, *εἶθ' ὑπέρθεσις εἰς Κοπτόν* [3].

La fin de la phrase est bien plus difficile. Casaubon lisoit, *καμήλοις, ἢ διώρυγι τοῦ Νείλου· ἐκεῖθεν δ' εἰς Ἀλεξάνδρειαν* : mais ces changemens sont trop considérables. D'ailleurs, *ἐν διώρυγι τοῦ Νείλου κειμένη* mérite d'autant plus d'être respecté, que nous voyons ailleurs que Coptos étoit située sur un canal dérivé du Nil, *εἶτα Τυφώνεια καλούμενα, καὶ ἡ εἰς Κοπτὸν διῶρυξ* [4]. Il est donc certain qu'il faut se contenter d'ajouter une lettre, et de lire *ἐν διώρυγι τοῦ Νείλου* ΚΕΙΜΈΝΗΝ. On ne sera point surpris, je pense, de la locution *ἐν διώρυγι... κειμένη*, pour *ἐπὶ διώρυγι* ou *διώρυγος*, si l'on songe à cette autre phrase, *καὶ τῆς διώρυγος,* ἘΝ Ἧ *ἐστιν ἥττε μικρὰ Ταπόσειρις* [5]. Telle est encore celle-ci, *ἣν ἔφαμεν* ἘΝ *τῷ Ἴβηρι ἱδρῦσθαι* [6], où l'on doit se garder de lire avec Casaubon *ἐπί*, avec M. Coray *περί* [7] : *ἐν* est la vraie leçon. Rien de plus fréquent en grec que

[1] *Plin.* XXV, c. 1, pag. 361, l. 25. = [2] *Galen. in defin. med.* tom. II, pag. 265. = [3] *Strab.* XVI, pag. 782, C. = [4] *Idem*, XVII, pag. 815, A. = [5] *Idem*, XVII, pag. 800, D. = [6] *Idem*, III, pag. 162, D. = [7] Tom. I de son édition, pag. 212.

Gallus

Gallus repartit de *Leuce-Come* avec son armée : par la perfidie de PAGE 781.
ses guides, il traversa des pays d'une telle aridité, qu'on fut obligé de transporter, à dos de chameau, l'eau [nécessaire]; aussi ce ne fut qu'après un grand nombre de jours qu'il arriva dans le pays d'Arétas, parent d'Obodas : cet Arétas l'accueillit en conséquence avec amitié, et lui fit des présens. Mais la trahison de Syllæus rendit ce pays même d'un passage difficile ; on employa trente jours à traverser, à cause du défaut de routes <1>, cette contrée, qui ne produisoit que de l'épeautre et quelques palmiers, et où l'on ne trouvoit que du beurre au lieu d'huile.

On entra ensuite dans un pays possédé par des nomades, et absolument désert en grande partie; on l'appeloit *Ararène* <2>; Sabus en étoit roi : cinquante jours furent péniblement employés à le parcourir par les plus mauvais chemins, jusqu'à ce qu'on parvint à la ville et à la contrée paisible et fertile des *Négranes* <3>. Leur roi prit la fuite, et la ville fut emportée d'assaut <4> : de là, on vint en

l'emploi de ἐν pour ἐπί dans les locutions telles que ἐν θαλάττῃ [1], ἐν τῷ ὠκεανῷ [2], ἐν κόλπῳ [3], ἐν μυχῷ [4], &c. κεῖσθαι ou οἰκεῖσθαι ou ἵδρυσθαι.

Reste εἰς Ἀλεξάνδρειαν qui fait difficulté : je lis εἶτ' εἰς Ἀλεξάνδρειαν, correction très-simple, à cause de la ressemblance de εἶτ et de εἰς : la phrase est elliptique, pour εἶτα κατακομιδὴ εἰς Ἀλεξάνδρειαν.

Tout le passage doit donc se lire :

Εἶθ' ὑπέρθεσις εἰς Κοπτὸν τῆς Θηβαΐδος καμήλοις, ἐν διώρυγι τοῦ Νείλου κειμένην· εἶτ' εἰς Ἀλεξάνδρειαν.

<1> Il y a dans le grec : Τριάκοντα γοῦν ἡμέραις διῆλθεν αὐτὴν ζειὰς, καὶ φοίνικας ὀλίγους παρέχουσαν, καὶ βούτυρον ἀντ' ἐλαίου, διὰ τὰς ἈΝΟΔΙΊΑΣ.

En me conformant à ce texte, j'ai dû rapporter διὰ τὰς ἀνοδίας à τριάκοντα γοῦν ἡμέραις διῆλθεν : mais peut-être le sens seroit plus net, et la construction plus naturelle, si on lisoit διὰ τὰς ἈΝΥΔΡΊΑΣ, comme Strabon a dit ailleurs .... δυναστείας ἀποτετμημένοι μικρὰς ἐν λυπροῖς χωρίοις ΔΙᾺ ΤᾺΣ ἈΝΥΔΡΊΑΣ [5]. Cette leçon ἀνοδίας a pu être amenée par ἀνοδίαις διῆλθε qui vient trois lignes après.

<2> Aujourd'hui, le Nedjed el-Ared. G.

<3> Le texte imprimé porte Ἀγρανῶν, et Casaubon lisoit Ἀγραίων. J'ai suivi la leçon Νεγρανῶν que portent deux manuscrits, et, entre autres, le manuscrit 1393. M. Gossellin donne également la préférence à cette leçon [6], d'ailleurs appuyée par ce qu'on lit plus bas.

<4> Cette ville paroît être celle que les Arabes nomment *Maaden an-Nokra*, ou la Mine de Nokra. C'est de ce nom que les Grecs du Bas-Empire appelèrent les habitans de ce canton *Maadeni*, les Mineurs. G.

[1] *Strab.* I, pag. 38, A; 42, D. = [2] *Idem*, pag. 46, D. = [3] *Idem*, V, pag. 233, D; XVI, pag. 766, A. = [4] *Idem*, pag. 214, D. = [5] *Idem*, pag. 765, C. = [6] *Gossell. Recherch.* tom. II, pag. 114.

PAGE 781. six jours sur le bord d'un fleuve ‹1›. Les barbares en étant venus aux mains en cet endroit, leur perte fut environ de dix mille hommes; les Romains ne perdirent que deux soldats, parce que PAGE 782. ces peuples, entièrement étrangers à l'art de la guerre, ne savoient point se servir de leurs armes, qui consistoient en arcs, piques, épées et frondes: la plupart d'entre eux avoient des haches à deux tranchans. La prise de la ville nommée *Asca*, également abandonnée par le roi ‹2›, suivit immédiatement [ce combat].

De là, Gallus parvint à la ville d'*Athrulla* ‹3›, s'en empara sans coup férir, et y laissa garnison. Ayant fait des provisions de blé et de dattes pour la route, il poussa jusqu'à la ville de *Marsyaba*, appartenant à la nation des *Rhamanites* ‹4›, qui étoient gouvernés par Ilasarus. Il l'assiégea pendant six jours; mais la disette d'eau le contraignit à lever le siége: il étoit alors à deux journées du pays des aromates ‹5›, selon ce que disoient les prisonniers.

Gallus consuma six mois dans les routes où la perfidie de ses guides l'entraîna: il s'aperçut, mais un peu tard, de leur trahison, et rebroussa chemin, en prenant, pour le retour, des routes différentes; aussi parvint-il à gagner en neuf jours l'endroit du pays des

‹1› Ἐκεῖθεν ἡμέραις ἓξ ἧκεν ἐπὶ τὸν ποταμόν· j'ai traduit comme s'il y avoit ἐπὶ ποταμὸν. Mais je pense que Strabon avoit donné le nom de ce fleuve, et que les copistes l'ont passé.

— On peut rapporter ce fleuve au Wadi al-Kora. G.

‹2› Εὐθὺς δὲ, καὶ τὴν πόλιν εἷλε καλουμένην Ἀσκᾶ, ΣΥΛΛΗΦΘΕΙ͂ΣΑΝ ὑπὸ τοῦ βασιλέως. Tous les manuscrits s'accordent sur la leçon συλληφθεῖσαν. Xylander et Casaubon lisent καταλειφθεῖσαν ou ἀπολειφθεῖσαν: je lis συλλειφθεῖσαν, qui signifie *abandonnée aussi, comme l'autre*: c'est une des propriétés de σύν en composition, d'indiquer la *coïncidence* de deux faits arrivés soit en même temps, soit de la même manière.

‹3› C'est probablement l'*Iathrippa* de Ptolémée, maintenant Iathrib ou Médine. G.

‹4› *Marsyaba* ou *Marsyabæ*, appelée *Mariaba* dans Pline, me paroît être la Mekke. *Voyez mes* Recherches, *tom. II.*

Les *Rhamanites* de Strabon sont appelés *Manitæ* par Ptolémée, qui donne à ces peuples la ville de *Macoraba* pour capitale.

Macoraba, id est Mecca rabba seu Mecca magna. Bochart, *Phaleg, lib. VI, cap. 2; Chan. lib. I, cap. 44.* G.

‹5› Cette contrée aromatifère étoit celle des Minæens, dont *Carna*, aujourd'hui Carn al-manazil, à deux journées de la Mekke, étoit la capitale. G.

Négranes <1> où le combat s'étoit donné; et de là, en onze jours, il vint aux *Sept Puits,* lieu ainsi appelé du nombre des puits qu'on y trouve : ensuite, après avoir traversé un désert <2>, il atteignit une bourgade nommée *Chaalla ;* puis celle de *Malothas,* située sur une rivière : une route à travers un pays inhabité, où l'on trouva quelque peu d'eau, le conduisit à *Negra* <3>, bourgade située sur le bord de la mer, et dépendante de la domination d'Obodas. Il lui suffit de soixante jours en tout pour franchir, au retour, l'espace qu'en allant il avoit mis six mois à parcourir. De *Negra* <4>, il traversa [la mer Rouge], et, après onze jours de navigation, il débarqua à *Myos-hormos*,* d'où il se rendit par terre à *Coptos*,* et de là à Alexandrie, avec ceux de ses soldats qui étoient en état de servir; il perdit les autres presque uniquement par l'effet des maladies, des fatigues, de la faim, des mauvaises routes, puisqu'il n'en périt que sept dans les combats.

PAGE 782.

* Le Vieux Kosséir.

* Keft.

Telles sont les causes qui empêchèrent cette expédition d'avancer beaucoup nos connoissances sur ces contrées : cependant elle ne fut pas tout-à-fait inutile.

Syllæus fut l'auteur du malheureux succès de l'entreprise : mais il en porta la peine à Rome; car, malgré ses protestations d'amitié, ayant été convaincu de perfidie en cette circonstance, et de quelques autres crimes encore, il fut décapité.

§. VII.
Pays des aromates.

ON divise le pays des aromates en quatre parties, comme

<1> Le texte porte, *εἰς Ἀνάγχανα*. J'ai lu, *εἰς τὰ Νέγχανα*, leçon à laquelle on est conduit par *τὰ Νάγχανα*, que portent des manuscrits. Les mots suivans, "ΟΠΟΥ *ἡ μάχη συμβεβήκει*, signifient *où le combat avoit eu lieu.* Nous voyons plus haut que ce combat se donna dans le pays des Négranes, mais à six journées de la *ville :* ainsi de deux choses l'une; ou *τὰ Νέγχανα* est pris en général par Strabon pour le *pays;* ou cet auteur donne à *ὅπου* un sens moins restreint.

<2> Je lis, avec Casaubon, *δι' ἐρήμης* au lieu de *δι' εἰρήνης*.

<3> Il ne faut pas confondre cette bourgade avec la ville des Négranes, qui étoit dans l'intérieur des terres, et dont j'ai parlé à la page 297, note 4. G.

<4> Les manuscrits varient sur l'orthographe de ce nom : ils donnent Νεγρᾶς, Ὑγχᾶς, Ἐγχᾶς et Νεγχᾶς. Cette dernière existe dans les deux meilleurs ; elle est d'ailleurs appuyée par Ὑγχᾶς et Ἐγχᾶς, qui offrent des vestiges de la même leçon : je l'ai suivie.

PAGE 782. * *Suprà*, p. 261. nous l'avons dit * : on prétend que, de ces aromates, l'encens et la myrrhe sont produits par des arbres, et que la casse croît dans les marais; selon d'autres, la plus grande partie de la casse vient de l'Inde, et le meilleur encens est celui de Perse.

D'après une division différente, toute l'Arabie Heureuse est partagée en cinq royaumes, dont un se compose des guerriers, qui combattent pour tous; un autre, des laboureurs, qui fournissent des vivres à la totalité du pays; le troisième, des artisans; le
PAGE 783. quatrième produit la myrrhe; le cinquième, l'encens : ces deux derniers produisent encore la casse, le cinnamome et le nard. Les professions ne changent point dans les familles; mais chacun garde celle qu'il a reçue de ses pères. Le vin qu'ils boivent, se tire en majeure partie du palmier.

Les frères passent avant les enfans : les membres de la famille royale règnent par droit de primogéniture; il en est de même pour toutes les autres fonctions publiques. Les propriétés sont communes entre tous les membres de la famille : le plus âgé en est le maître. Une seule femme sert pour tous. Le premier qui entre chez elle, jouit de ses faveurs, après avoir placé son bâton devant la porte; car ils sont tous dans * l'usage de porter des bâtons : mais le plus âgé [seul] passe la nuit avec elle. De cette manière, ils se regardent tous comme pères des enfans qui lui naissent ‹1›. Ils ont aussi commerce avec leurs mères. On punit de mort quiconque se rend coupable d'adultère, c'est-à-dire, a commerce avec une femme d'une autre famille.

* Le même usage avoit lieu chez les Nasamons et les Massagètes. *Hérodot. IV*, *§. 172.*

La fille d'un des rois [de ce pays], d'une beauté surprenante, avoit quinze frères, qui tous, pleins d'amour pour elle, alloient continuellement et sans relâche la visiter l'un après l'autre. On

‹1› Le texte est obscur : *Διὸ καὶ πάντες ἀδελφοὶ πάντων εἰσί*. J'avois d'abord lu *πάντως*; mais, en conservant le texte, j'ai cru pouvoir l'interpréter, comme je l'ai fait, d'après le sens littéral : *tous les frères sont de tous*, c'est-à-dire, *sont regardés comme également fils de tous* : *Διὸ καὶ πάντες παῖδες αὐτοῖς ἐκ ταύτης τεκνωθέντες* (et conséquemment *ἀδελφοὶ*) *πάντων εἰσί*.

raconte que, fatiguée de leur assiduité, elle imagina [pour s'en débarrasser] le stratagème suivant : elle fit faire des bâtons semblables aux leurs ; et lorsqu'un de ses frères sortoit d'auprès d'elle, elle ne manquoit jamais de placer devant la porte un bâton semblable à celui qu'il portoit, et peu après, un autre, ayant soin que ce bâton fût différent du bâton de celui de ses frères qui devoit venir la visiter. Enfin, un jour qu'ils étoient tous rassemblés dans la place publique, un d'entre eux s'approcha de la porte; voyant le bâton qui s'y trouvoit placé, il en tira l'indice que quelqu'un étoit auprès de sa sœur; et comme il avoit laissé tous ses frères dans la place publique, il soupçonna un adultère : il courut vers son père, l'amena avec lui; mais il fut convaincu d'avoir faussement accusé sa sœur. PAGE 783.

Les Nabatæens sont modérés [dans leurs goûts], et tiennent tellement à leurs propriétés, qu'on inflige une peine à quiconque laisse diminuer son bien, tandis qu'on accorde des honneurs à celui qui l'augmente.

Comme ils ont peu d'esclaves, ils se servent le plus souvent entre parens, ou les uns les autres; ou bien ils se servent eux-mêmes, et cet usage s'étend jusqu'aux rois.

Ils font des repas en commun, auxquels ils se réunissent au nombre de treize, outre deux musiciens pour chaque repas. Le roi donne continuellement des festins, où règne une grande magnificence <1> : personne n'y boit plus de onze coups, pour chacun desquels on se sert d'un vase d'or différent.

Le roi est tellement populaire, que non-seulement il se sert lui-même, mais encore qu'il lui arrive de servir les autres <2>. Souvent aussi il est obligé de rendre compte au peuple; et quelquefois même on soumet sa conduite à l'examen.

<1> Ὁ δὲ βασιλεὺς ἐν ὌΓΚΩ μεγάλῳ πολλὰ συνεχῆ ποιεῖ συμπόσια. Tyrwhitt corrige ἐν οἴκῳ μεγάλῳ : mais je n'ai eu garde d'abandonner ici la leçon des manuscrits.

<2> Ceci probablement n'avoit lieu que dans certaine cérémonie solennelle, analogue au lavement des pieds à Rome.

Page 783. Les habitations sont magnifiquement construites en marbre: les villes n'ont point de murs, à cause de la paix [qui règne en ces contrées].

La plus grande partie du pays abonde en fruits, excepté en olives : aussi les habitans se servent-ils de l'huile de sésame. Les
Page 784. moutons y sont blancs, et les bœufs d'une grande taille : on n'y trouve point de chevaux <1>; mais les chameaux en font l'office.

Ces peuples n'ont d'autres vêtemens que des ceintures <2> : ils portent des sandales, de même que les rois; mais ces derniers sont vêtus de pourpre.

Au reste, parmi les différens objets d'importation, il en est de très-convenables [pour le pays] : d'autres ne le sont pas du tout, d'autant plus qu'on les y trouve aussi; tels sont l'or, l'argent et la plupart des aromates : mais le cuivre, le fer, les habits de pourpre, le styrax, le safran, le costus, les ouvrages ciselés, les ouvrages de peinture ou de sculpture, sont des marchandises que le pays ne fournit point.

Les corps morts ne sont à leurs yeux autre chose que du fumier; et c'est ainsi qu'Héraclite dit, *Les morts ne valent pas du fumier* <3> : aussi est-ce dans les lieux où l'on dépose les immondices, qu'ils enterrent même les rois.

Ils adorent le soleil, en faisant chaque jour des libations et en brûlant de l'encens sur un autel élevé au-dessus de chaque maison.

§. VIII. Digression sur un vers d'Homère. [a] Odyss. Δ', v. 84.

Ces paroles du poëte, *J'allai chez les Æthiopiens, les Sidoniens et les Érembes*[a], sont embarrassantes <4> : on ne sait s'il

<1> Même remarque que ci-dessus, pag. 261, note 1.

<2> Le texte porte, *χιτῶνες δ' ἐν περιζώμασι*. J'ai lu, avec Casaubon et H. de Valois [1], *ἀχίτωνες δ' ἐν π.*

<3> Ce mot d'Héraclite est rapporté par plusieurs auteurs. *Voyez* la note de Casaubon.

<4> Strabon a déjà beaucoup parlé des différentes interprétations que l'on donnoit

[1] Ad *Amm. Marcell.* XIV, c. 4.

faut entendre par *Sidoniens* certains habitans des bords du golfe Persique, dont nos Sidoniens sont une colonie, de même qu'il existe, dit-on, dans ce golfe des insulaires appelés *Tyriens* et *Aradiens*, d'où les nôtres tirent leur origine; ou bien si le poëte a voulu parler des Sidoniens eux-mêmes. PAGE 784.

Mais il est encore plus embarrassant de savoir, relativement aux Érembes, si l'on doit reconnoître dans ce nom les Troglodytes d'après l'opinion de ceux qui, par une étymologie forcée, font venir ce nom d'*eran embainein*, c'est-à-dire, *entrer en terre;* ou bien, si l'on doit y voir les Arabes, avec Zénon, philosophe de notre secte *, qui changeoit ainsi le vers . . . *et les Sidoniens et les Arabes* **.

* C'est-à-dire, *de la secte stoïcienne.*

** *Suprà*, tom. I, p. 19, 20, 90, et tom. III, p. 34, de la traduction.

Posidonius, par un changement très-léger, lisoit avec plus de vraisemblance .... *et les Sidoniens et les Arembes* ‹1›, dans l'hypothèse que le poëte auroit désigné ceux qu'on appelle maintenant Arabes, sous le nom d'*Arembes*, qui, de son temps, leur étoit aussi donné par d'autres : il dit que ces trois nations ‹2›, voisines les unes des autres, paroissent avoir une origine commune, d'après la contiguité de leur position respective, et d'après la ressemblance qui existe dans les noms que portent ces peuples; savoir, les *Arméniens*, les *Arabes* et les *Érembes:* or, de même qu'il est vraisemblable qu'une seule nation a été divisée en trois, d'après la variation de plus en plus sensible des climats, de même aussi l'on peut admettre qu'on

aux noms de ces peuples. *Voyez* le tom. I, pag. 19, 91-94, et les notes que j'y ai jointes. G.

‹1› Le texte est ici légèrement altéré; car le vers d'Homère s'y trouve écrit, malgré la correction de Posidonius, comme il est dans Homère : or, puisque, d'après l'idée de notre auteur, il faut une correction quelconque, mais légère, j'ai lu avec Tyrwhitt, καὶ Σιδονίους, καὶ Ἀρεμβοὺς, au lieu de καὶ Ἐρεμβούς. Il est probable que Posidonius avoit imaginé cette correction pour rapprocher, au moyen d'un léger changement, le nom des *Érembes* de celui des *Arabes*, *Araméens*, &c.

‹2› Cette phrase offre une difficulté : Φησὶ ΔΕ ΤΑΥ͂ΤΑ τρία ἔθνη συνεχῆ ἀλλήλοις ἱδρυμένα, ὁμογένειάν τινα ἐμφαίνειν πρὸς ἄλληλα, καὶ διὰ τὸ παρακειμένοις ὀνόμασι κεκλῆσθαι, τοὺς μὲν Ἀρμενίους, τοὺς δὲ Ἄραβας, τοὺς δὲ Ἐρεμβοὺς Strabon rappelle ici l'opinion dont il a parlé au livre premier : mais le mot ταῦτα est embarrassant, parce que l'auteur n'a point encore fait mention de ces trois peuples. Je lis donc : Φησὶ Δ' ἘΝΤΑΥ͂ΘΑ τρία ἔθνη... ἱδρυμένα, . . . ἐμφαίνειν, κ. τ. λ. et le sens devient complet; c'est-à-dire, *Il dit qu'il existe là* (dans cette partie de l'Asie) *trois nations qui paroissent* &c.

PAGE 784. s'est servi de plusieurs noms, au lieu d'un seul [pour la désigner]. L'opinion de ceux qui lisent *Éremnes* n'est pas probable, parce que ce nom est plus propre [à désigner] les Æthiopiens.

Le poëte nomme aussi les Arimes; et il faut entendre par-là, selon Posidonius, non pas un lieu quelconque de la Syrie ou de la Phœnicie, ni d'aucun autre pays de la terre, mais la Syrie elle-

PAGE 785. même, puisque ce sont les Aramæens qui l'habitent : et peut-être sont-ce là les peuples que les Grecs ont appelés *Aramæens* ou *Arimes* ‹1›; car les altérations [qu'ils font subir] aux noms, et sur-tout aux noms barbares, sont très-fréquentes : c'est ainsi qu'ils changent *Darieces* * en *Darius*, *Pharziris* en *Parysatis*, *Atargate* en *Athara* **, [divinité] que Ctésias appelle *Derceto*.

* Ou *Dariavès*. Cf. Salmas. Exerc. Plin. p. 405.

** Ou *Asthara*. Casaub. ad Athen. pag. 379. — Selden, de Diis Syris, pag. 266. — Beyer, ad Selden. pag. 287.

Au reste, on pourroit citer, comme une preuve de l'abondance des biens dont jouissent les Arabes, le projet qu'Alexandre avoit, dit-on, conçu, à son retour de l'Inde, d'établir dans leur pays le siége de son empire : mais sa mort, arrivée aussitôt après, arrêta l'exécution de ses entreprises, et, entre autres, de celle qu'il projetoit de faire contre l'Arabie, quelles que fussent les dispositions des Arabes, soit qu'ils consentissent à ses vues, soit qu'il lui fallût [pour les contraindre] employer la voie des armes. C'est lorsqu'il vit que ces peuples ne lui avoient envoyé de députations ni avant ni après [son expédition de l'Inde], qu'il commença ses préparatifs de guerre, ainsi que nous l'avons dit plus haut *.

* *Suprà*, pag. 174 et 175.

‹1› Encore un endroit fort suspect : 'ΑΡΙΜΑΙ̃ΟΙ γὰρ ἐν αὐτῇ· τάχα δ' οἱ Ἕλληνες 'ΑΡΑΜΑΙ'ΟΥΣ ἐκάλουν ἢ 'Αρίμους. Strabon s'y trouve ici en contradiction non-seulement avec Josèphe (Ἀραμαίους δὲ Ἄραμος ἔσχε, οὓς Ἕλληνες Σύρους προσαγορεύουσιν [1]), mais avec lui-même : τοὺς γὰρ ὑφ' ἡμῶν Σύρους καλουμένους, ὑπ' αὐτῶν Ἀρμενίους καὶ Ἀραμαίους καλεῖσθαι [2]. On voit donc que notre auteur n'a pu dire ici que les Grecs appeloient ces peuples *Aramæens*. Un très-léger changement fera disparoître la difficulté ; on n'a qu'à lire, 'ΑΡΑΜΑΙ̃ΟΙ γὰρ ἐν αὐτῇ· τάχα δ' οἱ (malim δ' οὓς) Ἕλληνες 'ΑΡΙΜΑΙ'ΟΥΣ ἐκάλουν ἢ 'Αρίμους, et ΑΡΙΜΑΙ̃ΟΙ seroit le même mot que ἌΡΙΜΟΙ dont se sert Homère, sauf une légère variation, qui le rapproche davantage du nom véritable 'ΑΡΑΜΑΙ̃ΟΙ.

[1] *Joseph. Ant. Jud.* I, 6, §. 4. = [2] *Strab.* I, pag. 42, A.

FIN DU SEIZIÈME LIVRE.

LIVRE XVII.

LIVRE XVII*.

ÆGYPTE ET LIBYE.

* Traduction de M. *Letronne*, ainsi que les notes, excepté celles qui sont signées G.

CHAPITRE I.er

Contenant la description de l'Ægypte.

Généralités sur l'Æthiopie et l'Ægypte. — Autres généralités sur l'Ægypte. — Le Nil et ses débordemens. — Étendue de l'Ægypte. — Description d'Alexandrie. — Histoire des Lagides. — Administration de l'Ægypte. — Littoral de l'Ægypte et du Delta. — *Intérieur et partie orientale du* Delta. — *Branche Canopique et lieux adjacens. — Mesures générales du* Delta. — *Canaux de la partie orientale de la basse Ægypte. — Partie supérieure du* Delta *et* Heliopolis. — *Babylone,* Memphis, *les Pyramides.* — Acanthus, *nome* Arsinoïtes, *Lac de* Mœris. — *Labyrinthe.* — Heracleopolis, Cynopolis, Oxyrynchus. — Abydus *et les* Oasis. — Diospolis parva, Tentyra, Coptos, Myos-hormos *et* Berenice. — *Thèbes.* — Hermonthis, Latopolis, *Syéné, Éléphantine,* Philæ. — *Guerres des Romains en Ægypte et en Æthiopie. — Digression sur l'Æthiopie. — Productions de l'Ægypte.*

PAGE 785.

§. I.er Généralités sur l'Æthiopie et l'Ægypte, tirées principalement d'Ératosthène.

En parlant de l'Arabie, nous avons embrassé dans notre description les deux golfes qui resserrent ce pays et en font une presqu'île ; savoir, le golfe Persique et le golfe Arabique : nous avons décrit en même temps quelques points de l'Ægypte, puis les régions de l'Æthiopie habitées par les Troglodytes, et par les peuples situés au-delà, jusques aux confins de la Cinnamomifère.

Il reste donc maintenant à décrire la région contiguë à ces

PAGE 785. peuples, c'est-à-dire, celle qu'arrose le Nil : nous parcourrons ensuite la Libye, dont la description formera le complément de notre Géographie ‹1›.

Il convient, dès à présent, de commencer par exposer les opinions d'Ératosthène.

Il dit que « le Nil, qui affecte à son embouchure la forme
PAGE 786. » d'un Y renversé, est éloigné de 900 stades à l'occident du » golfe Arabique ‹2›.

‹1› Dans le texte, *ἥπερ ἐστὶ λοιπὴ καὶ τῆς συμπάσης Γεωγραφίας.* Strabon parle ici, non pas de la géographie en général, mais de son ouvrage. Ainsi ailleurs il dit : *Εἴρηται δὲ περὶ τούτων διὰ πλειόνων ἐν τῷ πρώτῳ ὑπομνήματι τῆς Γεωγραφίας* [1].

‹2› Ce passage est curieux et embarrassant :

Φησὶ δὴ τοῦ Ἀραβίου κόλπου πρὸς τὴν ἑσπέραν ἐννακισχιλίους σταδίους διέχειν τὸν Νεῖλον, παραπλήσιον ὄντα κατὰ τὸ στόμα τῷ γράμματι τῷ ν̄ κειμένῳ ἀνάπαλιν.

La première difficulté tient à la forme du *ν* qu'affecte le Nil vers son embouchure : car comme, au temps de Strabon, on ne se servoit point encore des lettres cursives, le *ν* n'avoit point d'autre figure que N, qui devient N, placé sens dessus dessous. Or, quel rapport existe-t-il entre la lettre N et la bifurcation des deux bouches principales du Nil [2] ?

On remarquera que dans tous les manuscrits la lettre ν̄ est minuscule ; ce qui conduit à rétablir le sens avec certitude : il n'y a ici tout simplement que la confusion si ordinaire des deux minuscules ν̄ et ῡ. En effet, on trouve ῡ dans le manuscrit de Moscou ; et Buonaccioli a vu cette leçon dans son manuscrit, puisqu'il a traduit : *E che essendo, presso alle foce, simile alla lettera* V, *posta à rovescio.* La forme de ῡ majuscule devoit être Y au temps d'Ératosthène, comme on le voit par le *fac simile* de l'inscription de Rosette : or, si vous placez cette lettre sens dessus dessous, vous aurez λ ; et c'est-là précisément la figure qu'affecte le Nil, pris de la mer : car ${}^{a}_{c}{}^{b}\lambda_{d}$ *a b* est le lit à Memphis ; *b c*, la bouche Pélusiaque ; *b d*, la bouche Canopique. Il faut remarquer que quand les Grecs comparent l'île formée par le Nil à un ${}_{b}\overset{a}{\Delta}{}_{c}$, ils supposent également l'Ægypte vue de la Méditerranée, puisque *a b* est la branche Pélusiaque ; *a c*, la branche de Canope ; *b c*, le rivage de la mer.

Il est donc indispensable de rétablir dans le texte de Strabon, *κατὰ τὸ στόμα τῷ γράμματι τῷ* Y *ἀνάπαλιν.*

L'autre difficulté que présente le texte, est la mesure de 9000 stades donnée entre la mer Rouge et le Nil. Casaubon, qui voyoit bien, d'après l'ensemble du passage, qu'il ne pouvoit être question que du Nil à son embouchure, proposoit de lire, *ἐνακοσίους*, 900 stades ; cette correction est indubitable, puisque l'on compte en droite ligne sur la carte de M. Le Père, entre le fond du golfe à Suez et la prise d'eau du canal d'Abou Mounedja, anciennement la tête du *Delta*, 1° 10' 30" de l'échelle des latitudes, valant 822 stades de 700 au degré ; si l'on ajoute un dixième pour les détours de la route, on a 822 + 82 = 904 stades.

[1] *Strab.* XVII, pag. 809, C. — [2] *Seidel, Fragm. Eratosth.* pag. 195.

» . . . . . . <1> Car ce fleuve, dit-il, après avoir coulé au nord, à partir de Méroé, pendant l'espace de 2700 stades, se détourne vers le midi et le couchant d'hiver, et parcourt dans cette direction environ 3700 stades, jusqu'à ce qu'il soit revenu presque sous le parallèle de Méroé <2> : là, après avoir pénétré fort avant <3> dans la Libye, il fait un nouveau détour, se dirige au nord l'espace de 5300 stades jusqu'à la grande Cataracte <4>; puis, en inclinant un peu vers l'orient, il parcourt 1200 stades <5> jusqu'à la petite PAGE 786.

<1> Ῥυεὶς γάρ φησι ἀπὸ Μερόης. Le γάρ ne se rapporte pas à ce qui précède : il tient à quelque circonstance omise par Strabon dans l'extrait qu'il fait ici d'Ératosthène. J'ai donc marqué par des points la lacune que Strabon a laissée, et qui rompt la liaison qui existoit dans l'ouvrage d'Ératosthène, entre les idées de ce géographe.

<2> Καὶ σχεδὸν ἀντιπέρας τοῖς κατὰ Μερόην τόποις. *Voyez* ma note sur le sens de κατά [1].

<3> Au lieu de καὶ εἰς τὴν Λιβύην ΠΟΛΥ͂Σ προσανεστών, j'ai cru devoir lire πολύ, que donnent cinq manuscrits. Le sens qui en résulte, est beaucoup plus net. M. Coray conserve πολύς. On trouve, il est vrai, πολύς dans un autre passage ; mais le sens l'exige: Ἔστι δ' οὗτος ἔρημος αἰγιαλὸς ἀναπεπταμένος πολὺς πρὸς τοὺς βορέας [2].

<4> La grande Cataracte est, dit-on, celle de Genâdil [3].

On conclut des latitudes et longitudes de Ptolémée, entre la grande Cataracte et Syéné, une distance de 130 minutes, qui, sur le pied de 500 stades pour un degré, font 1100 stades environ.

<5> Ainsi Ératosthène comptoit, en suivant les détours du Nil, 2700 + 3700 + 5300 + 1200 = 12,900 stades ; c'est 7900 stades de plus qu'il n'en comptoit en droite ligne, puisqu'il mettoit 5000 stades entre les mêmes points [4]. M. Falconer soupçonne qu'il y a ici une très-forte erreur dans le texte de Strabon; mais il est évident que l'erreur vient de plus loin.

Nous croyons qu'elle remonte à Ératosthène lui-même, et que ce géographe n'a fait que traduire en stades une mesure qui lui avoit été donnée en journées de marche.

Selon Pline, Timosthène, commandant des flottes de Ptolémée-Philadelphe, et conséquemment antérieur à Ératosthène, disoit que la route de Syéné à Méroé étoit de 60 jours de marche [5]; et ce renseignement s'accorde assez bien avec celui d'Hérodote, qui compte 56 jours de route entre Éléphantine et Méroé, outre un court espace dont il ne marque point l'étendue [6]. Procope, écrivain très-érudit, estime la journée de marche à 210 stades [7]; et l'usage constant qu'il fait de cette évaluation dans tout le cours de son Histoire, prouve qu'elle étoit généralement adoptée. Or, si nous multiplions 60 par 210, nous aurons 12,600 stades ; et si nous divisons 12,900 par 60, nous aurons 215 stades, ou, à très-peu près,

[1] *Suprà*, pag. 267, n. 6. = [2] *Strab.* VII, pag. 319, C. = [3] *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. III, pag. 48-49. = [4] *Strab.* II, pag. 114, B. = [5] *Plin.* VI, c. 19, pag. 345, l. 2. = [6] *Herodot.* II, S. 29. = [7] *Procop. de Bello Vandal.* I, c. 1, pag. 177, C *et passim.*

Page 786. » Cataracte vers Syéné; enfin 5300 autres stades jusqu'à la mer <1>.
» Il reçoit deux rivières, qui descendent de certains lacs à

l'évaluation de la journée de marche, selon Procope.

Je pense donc qu'Ératosthène n'a fait autre chose que multiplier par 210 ou 215 le nombre de 60 jours qui lui a été donné par Timosthène; et, comme la longueur excessive de 12,900 stades pouvoit difficilement s'accorder avec les 5000 stades qu'il comptoit en ligne droite pour le même intervalle, il a cru qu'une si grande différence provenoit de ce que le cours du Nil étoit extrêmement contourné : en conséquence, il s'est imaginé que le Nil changeoit plusieurs fois de direction [1]. Cette opinion, au reste, a influé sur la carte de Ptolémée, qui nous présente à-peu-près toutes les inflexions que supposoit Ératosthène : en calculant les intervalles des positions que Ptolémée a placées le long du fleuve, on trouve un total d'environ 1260 minutes [2]; en y joignant à-peu-près $\frac{1}{6}$ pour les petits détours, on a un total de 1470 minutes, qui valent 12,400 stades du module de ceux qu'a employés ce géographe.

D'après cette hypothèse, la distance dans Strabon se trouvera ainsi partagée : à partir de Méroé, le Nil coule

1.° 2700 stades au Nord	=	12,8 jours,
2.° 3700 au S. et au S.-O.	=	17,6
3.° 5300 au N. $\frac{1}{4}$ E.	=	25,
4.° 1200 au Nord......	=	5,7
Total........		61,1 jours;

ce qui revient, à très-peu près, au compte de Timosthène.

Ce nombre de jours convient assez bien à la distance marquée par les explorateurs que Néron avoit envoyés à la découverte de Méroé : ils rapportèrent que la distance étoit de 873 milles [3]. Si nous divisons ce nombre par 60, nous aurons pour la journée de marche moyenne 14,55 milles romains ; ce qui fait 11,64 milles géographiques, ou environ 4 lieues de 20 au degré; et c'est en effet la journée moyenne, selon le major Rennell [4].

<1> En mesurant avec soin, sur la grande carte d'Ægypte, en 47 feuilles, le cours du Nil dans toutes ses sinuosités, et avec une ouverture de compas de 1000 mètres, je trouve :

Depuis le milieu de Syéné jusqu'à Luxor, dans l'ancien territoire de Thèbes..............	218900m
De Luxor à Béçous, situé à la pointe du *Delta*..............	727500
De Béçous, en suivant la branche de Damiette jusqu'à cette ville..................	234000
	1180400m

Cette mesure, réduite en degrés moyens de la terre, vaut 637′ 25″, et représente 5312 stades de 500.

Je ne m'attendois assurément pas à trouver un pareil accord entre la mesure ancienne et la nouvelle. Les crues périodiques du Nil me sembloient avoir dû produire, depuis l'époque d'Ératosthène, des changemens partiels dans les nombreuses sinuosités du fleuve. Il faut donc reconnoître que ces changemens en *plus* ou en *moins* se trouvent compensés dans leur ensemble.

On voit de plus, comme je l'ai déjà remarqué plusieurs fois, que l'usage du stade de 500 au degré est antérieur à la fondation de l'École d'Alexandrie, puisqu'au temps d'Ératosthène on employoit plus particulièrement en Ægypte le stade de 700. G.

[1] Cf. *Diod. Sic.* I, §. 32. = [2] *Ptolem. Geogr.* IV, pag. 113, *Mercat.* = [3] *Plin.* I. I. = [4] *Rennell's Illustrations of the expedition of Cyrus*, pag. 12.

» l'orient, et entourent Méroé ‹1›, île d'une étendue considé- PAGE 786.
» rable : l'une est l'*Astaboras,* qui en arrose le côté oriental ; l'autre
» est l'*Astapus.* Selon une opinion différente ‹2›, cette dernière
» porteroit le nom d'*Astosaba,* tandis que l'*Astapus* seroit une
» rivière qui, prenant sa source au midi dans des lacs, formeroit
» presque [à elle seule] la branche principale du Nil, [savoir,]
» celle dont le cours se dirige droit [au nord] : on ajoute
» que ce sont les pluies d'été qui causent ses débordemens ;
» qu'à 700 stades au-dessus du confluent de l'*Astaboras* et du
» Nil ‹3›, il existe une ville de Méroé, qui porte le même nom

‹1› J'ai dit, à la page 154 du premier volume, que la position de Méroé m'étoit inconnue. G.

‹2› Cette phrase présente quelque embarras : Οἱ δ' Ἀστοσάβαν καλοῦσι· τὸν δ' Ἀστάπουν ἄλλον εἶναι, ῥέοντα ἔκ τινων λιμνῶν ἀπὸ μεσημβρίας καὶ σχεδὸν τὸ κατ' εὐθεῖαν σῶμα τοῦ Νείλου τοῦτον, ποιεῖν, κ. τ. λ. Xylander témoigne qu'il ne croit pas l'avoir bien saisie. M. de Bréquigny juge le texte corrompu, et propose de lire, οὗτος (probablement οὕτως) ποιεῖν ou τοῦτους ποιεῖν. Tout l'embarras cesse, quand on fait attention que φασί est sous-entendu après τὸν δ' Ἀστάπουν : Strabon n'a pas cru nécessaire de mettre ce mot dans la phrase, à cause de καλοῦσι qui précède. Quant à τοῦτον ποιεῖν, le sens n'est point douteux : τοῦτον se rapporte à l'*Astapus.* L'alinéa tout entier offre la même construction, ainsi que ma traduction le fait sentir.

Ce que Strabon appelle τὸ σῶμα τοῦ Νείλου, Héliodore le désigne par κύτος ἅπαν τὸ ποτάμιον [1], et c'est une expression qu'on retrouve dans un fragment cité par Athénée, ὕδωρ τε ποταμοῦ ΣΩ͂ΜΑ διεπεράσαμεν [2].

Quant à κατ' εὐθεῖαν, je lui donne le même sens qu'à ἐπ' εὐθείας dans des phrases qu'on trouve ailleurs [3]; entre autres celle-ci, ἀλλὰ μὴν ἡ Αἰθιοπία ἐπ' εὐθείας ἐστὶ τῇ Αἰγύπτῳ [4]· et à δι' εὐθείας dans cet endroit, ὅσῳ δέ γε φησὶ τὸ μὲν ὕδωρ ΔΙ' ΕΥ'ΘΕΙ'ΑΣ ἔπεισι πολλὴν χώραν [5]. Ceux dont Ératosthène rapporte l'opinion, prétendoient que cette branche seule coule au nord, tandis que les deux autres sont plus ou moins inclinées du sud-est au nord-ouest. Ainsi il paroît qu'ils entendoient par *Astapus* l'Abawi des modernes, qui traverse le lac Dembea, et coule ensuite à-peu-près au nord, où il reçoit successivement à sa droite le Tacazzé et la rivière de Mareb, qui sont probablement l'*Astaboras* et l'*Astosaba.*

Au reste, selon quelques-uns, le fleuve ne prenoit le nom de *Nil* qu'après la réunion de ses deux branches principales au-dessus de Méroé [6]. Selon d'autres, c'étoit à Syéné qu'il commençoit à prendre ce nom [7] et à quitter celui de *Dyris* [8] ou *Syris* [9], que lui donnoient les Æthiopiens.

‹3› Cette mesure se retrouve dans Pline : *ipsum oppidum ab introïtu insulæ abesse LXX mill. passuum* [10]*;* car les 70 milles sont

[1] *Heliod. Æthiop.* IX, p. 316, *Coray.* = [2] *Chæremon,* ap. *Athen.* p. 43, C. = [3] *Strab.* XVII, p. 787, A ; 788, B ; 789, A. = [4] *Id.* I, p. 32, B. = [5] *Idem,* XV, p. 695, B. = [6] *Plin.* V, c. 9, p. 255, l. 17. — *Aristid.* in *Ægypt.* tom. II, p. 346. — *Heliod. Æthiop.* X, pag. 395, *Coray.* = [7] *Vitruv.* VIII, c. 2. = [8] *Idem, ib.* = [9] *Dionys. Perieg.* v. 223 ; ibi *Eustath.* — *Steph. Byz.* voce Συήνη. = [10] *Plin.* VI, 19, p. 345, l. 13, *Hard.*

PAGE 786. » que l'île; qu'il y a au-dessus de Méroé une autre île peuplée » d'Ægyptiens réfugiés, qui avoient quitté leur patrie sous le » règne de Psammitique ⟨1⟩ : on les appelle *Sembrites*, c'est-à-dire, » venus d'ailleurs *; quoique soumis au gouvernement d'une » femme, ils reconnoissent la souveraineté du roi de Méroé ⟨2⟩.

* *Suprà*, p. 270, n. 6.

» Les peuples qui habitent le pays au-dessous et de chaque » côté de Méroé, sont, 1.° du côté de la mer Érythrée *, les » Mégabares *, les Blemmyes ⟨3⟩, placés le long du Nil, et

* C'est-à-dire, *à l'est du Nil.*

* *Suprà*, p. 283. Harduin. ad Plin. IV, 30, pag. 346, 3.

une mesure identique avec celle de 700 stades, exprimée en milles sur le pied de 10 stades pour un mille. Nous rencontrerons d'autres exemples de ce genre, qui prouvent que les mesures en milles que donne Pline, ne doivent pas toujours être réduites en stades sur le pied de 8 stades pour un mille.

⟨1⟩ Ce passage explique celui de la page 270. Il montre que les Sembrites, qui sont les Semberrites de Pline, quittèrent *volontairement* leur pays; ce fait établit leur identité avec les Automoles d'Hérodote. La contradiction qu'on croyoit exister entre le récit de Strabon et celui d'Hérodote [1], tenoit à ce qu'on n'avoit pas bien saisi le sens du premier.

⟨2⟩ Βασιλεύονται δὲ ὑπὸ γυναικός· ὑπακούουσι δὲ τῷ ἐν Μερόῃ.

Casaubon regarde cet endroit comme suspect, probablement à cause du passage d'Artémidore où il est dit que les habitans de Méroé obéissent à cette reine [2]. M. de Heeren corrige en conséquence, ὑπακούει δὲ αὐτῇ καὶ Μερόη [3]. M. de Bréquigny avoit corrigé à moins de frais, ὑπακούουσι δ' αὐτῇ οἱ ἐν Μερόῃ. M. Coray lit, ἐπαρχούσης καὶ τῶν ἐν Μερόῃ. Cette correction fait un très-bon sens ; mais elle est trop loin de la leçon vulgaire : ce changement est beaucoup trop considérable. Au lieu de corriger ce passage d'après Artémidore, il faut peut-être n'y voir autre chose, sinon qu'Ératosthène a suivi d'autres renseignemens que ce géographe : dans ce cas, le membre ὑπακούουσι δὲ τῷ ἐν Μερόῃ n'offre point de difficulté; il y auroit sous-entendu βασιλεῖ, ellipse amenée par le verbe βασιλεύονται. Cela signifieroit que *les Sembrites, quoique soumis au gouvernement d'une femme, reconnoissoient cependant la domination du roi de Méroé ;* ce qui seroit bien plus vraisemblable, ainsi que j'ai eu occasion de le remarquer déjà : il n'y auroit pas même besoin de changer τῷ en τῇ, puisque ὑπακούειν avec le datif n'a rien qui doive arrêter.

⟨3⟩ Plusieurs auteurs anciens [4] déduisent ce nom de celui d'un des capitaines de l'armée du héros Deriade, célèbre dans la mythologie pour avoir combattu contre Bacchus.

Quelques écrivains [5], peu d'accord avec Strabon, ou plutôt avec Ératosthène, dont Strabon cite ici le témoignage, placent les *Blemmyes* proche les Cataractes du Nil, ou les joignent avec Syéné et Méroé [6], ou les placent près d'Éléphantine [7], ou les réunissent avec les *Nasamones* et les *Lotophagi* [8].

De ce témoignage et de quelques autres encore [9], on peut conjecturer que, dans le

[1] *Larcher, sur Hérod.* tom. I, pag. 220. = [2] *Suprà*, pag. 271, n. 1. = [3] *Acad. Gotting.* tom. XII, pag. 66. = [4] Conf. *Nonnus* in *Dionys.* XVII, *sub fin.* — *Steph. Byzant.* voce Βλέμυες. — *Etymol. magn.* eâd. voce. — *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* vers. 220. = [5] *Ammian. Marcell.* XIV, c. 4. — *Eustath.* ad *Dionys.* loc. citat. = [6] *Claudian. Idyll.* IV, vers. 19. = [7] *Procop. de B. Persico*, I, cap. 19. = [8] *Geogr. Ravenn.* III, cap. 3. = [9] Conf. *Agathem.* II, c. 5. — *Solin.* c. XXXI, seu XXXIV. — *Vopisc.* in *Probo*, c. 17, *&c.*

» soumis aux Æthiopiens, quoique limitrophes des Ægyptiens; les » Troglodytes, près de la mer; ces Troglodytes, situés à la hau- » teur de Méroé <1>, sont éloignés du Nil d'environ dix à douze » journées de chemin: 2.° à la gauche* du cours du Nil, les *Nubæ,* » grande nation de Libye, qui s'étend depuis Méroé jusques aux » coudes [formés par le Nil] <2>; ils ne sont point soumis aux » Æthiopiens; mais ils vivent indépendans, partagés en plusieurs » royaumes. PAGE 786.

* C'est-à-dire, *à l'orient.*

» La côte d'Ægypte, entre la bouche Pélusiaque et la bouche » Canopique, a 1300 stades de longueur <3>. »

Voilà ce que dit Ératosthène.

moyen âge, ils se trouvoient transplantés des bords de la mer Rouge dans un territoire voisin de l'Ægypte.

En général, ils doivent avoir été situés entre la Nubie et l'Abyssinie.

M. DU THEIL.

<1> L'ancien traducteur et Xylander ont traduit, *qui juxta sunt Meroen;* M. de Bréquigny, *voisin de Méroé.* Mais comment les Troglodytes, placés à 10 ou 12 journées de route de Méroé, pourroient-ils être *près de cette île!* il est évident que *οἱ* ΚΑΤΑ᾽ ΤΗ᾽Ν ΜΕΡΟ᾽ΗΝ *Τρωγλοδύται* signifie, selon notre remarque sur le sens de *κατά* [1], *situés à la hauteur de.... vers le parallèle de....*

Strabon dit que ces Troglodytes se trouvoient peu éloignés de la mer; et en effet, comme il a dit ailleurs que Méroé étoit à 15 jours de la mer [2], ces peuples n'en devoient être qu'à 3 ou 4 journées environ, puisque Strabon les place à 10 ou 12 journées du Nil.

<2> Je lis, avec l'ancien interprète, Casaubon et Bochart [3], *ἀγκώνων,* et non *ἀγγόνων.* Cette excellente correction est confirmée par trois manuscrits. Ératosthène entend par le mot *coudes* les deux points où, selon l'opinion de ce géographe, exposée plus haut, le Nil se détournoit et changeoit de direction [4]. Les Grecs emploient très-souvent *ἀγκών* dans le sens de *coude* formé par les détours d'une rivière. Je n'en citerai que deux exemples tirés de Strabon: *κεῖται δ᾽ ἐπὶ ἀγκῶνος χερρονησιάζοντος* [5]. — *ὅπου περικρουσθῶσιν οἱ ἀγκῶνες τοῦ Μαιάνδρου* [6].

<3> Au lieu de *τετρακισχίλιοι καὶ τετρακόσιοι*, j'ai lu, ainsi que M. Coray, *χίλιοι καὶ τετρακόσιοι*, leçon de quelques manuscrits, confirmée par Strabon lui-même [7], par Diodore de Sicile [8]. La remarque en a été faite depuis long-temps par M. Gossellin [9].

— 1300 stades de 500, ou la valeur de 156 minutes de l'échelle des latitudes, mesurés sur la belle carte du *Delta* de M. Le Père, depuis Péluse, et en suivant la côte, porte l'embouchure Canopique du Nil à l'entrée la plus occidentale du lac Madieh. Ce lac et celui d'Edkou recouvrent maintenant l'extrémité de la branche Canopique. G.

[1] *Suprà*, pag. 267, n. 6. = [2] *Suprà*, pag. 271. = [3] *Bochart, Geogr. sacr.* I, IV, §. 26. = [4] *Suprà*, pag. 306. = [5] *Strab.* XI, pag. 529, A. = [6] *Idem*, XII, pag. 580, A. = [7] *Strab.* XV, pag. 701, B; XVII, pag. 791, A. = [8] *Diod. Sic.* I, §. 34. = [9] *Gossellin, Géogr. des Gr. anal.* pag. 13, et notes sur *Strab.* tom. I, pag. 160, n. 13.

PAGE 786.

§. II. Autres généralités sur l'Ægypte.

MAIS il faut entrer dans de plus grands détails, et parler, en premier lieu, de l'Ægypte, afin de commencer par les pays les plus connus.

Le Nil donne à l'Ægypte, et au pays des Æthiopiens, situé immédiatement au-dessus ‹1›, certains traits de ressemblance l'un avec l'autre* : car ces deux contrées sont également inondées, lors des débordemens du Nil ; elles n'offrent [toutes les deux] d'habitable que la portion couverte alors des eaux du fleuve ; et les terres à droite et à gauche, trop élevées pour être atteintes par les hautes eaux, restent désertes à cause de leur aridité.

* *Suprà*, t. I de la traduction, p. *66*.

PAGE 787.

[Il y a cependant cette différence,] que le Nil n'est pas le seul fleuve qui arrose l'Æthiopie ; qu'il ne la traverse ni dans son entier, ni en droite ligne* ; enfin que ce pays n'est pas très-bien habité, tandis que l'Ægypte est arrosée par le Nil seul, qui la parcourt dans toute sa longueur, en suivant la même direction, depuis la petite Cataracte, au-dessus de Syéné et d'Éléphantine, limites de l'Ægypte et de l'Æthiopie, jusqu'à ses embouchures dans la mer.

* Ἐπ' εὐθείας. *Suprà*, pag. 309, n. 2.

En outre, les Æthiopiens vivent la plupart en nomades et pauvrement, à cause de la stérilité de leur pays, de l'intempérie de leur climat, et de l'éloignement où ils sont de nous. Mais

‹1› Il y a dans cette phrase un KAI' qui a trompé les interprètes, et leur a fait faire un contre-sens géographique.

Κοινὰ μὲν γάρ τινα, καὶ ταύτῃ τῇ χώρᾳ καὶ τῇ συνεχεῖ KAI' *ὑπὲρ αὐτὴν τῇ τῶν Αἰθιόπων ὁ Νεῖλος παρασκευάζει.*

Ils traduisent, *Nilus quædam huic regioni sequenti* (Xyl. *contiguæ*), *ET Æthiopiæ quæ suprà est;* M. de Bréquigny, *Ce pays a cela de commun avec les pays voisins et l'Æthiopie qui est au-delà.*

Ainsi ils voient ici trois pays, l'*Ægypte*, *le pays qui lui est contigu*, et l'*Æthiopie;* comme si l'Æthiopie n'étoit pas précisément ce pays contigu à l'Ægypte : il seroit même inutile, pour s'en convaincre, de se reporter à un passage du livre premier, analogue à celui qui nous occupe [1]. Mais *καὶ* dépend évidemment de *συνεχεῖ*, et sert à joindre les deux circonstances propres à l'Æthiopie; savoir, d'être contiguë à l'Ægypte [*συνεχής*] et en même temps située *au-dessus d'elle* [*ὑπὲρ αὐτήν*] : la construction revient à *καὶ τῇ τῶν Αἰθιόπων τῇ συνεχῶς καὶ ὑπὲρ αὐτὴν κειμένῃ.*

[1] *Strab.* I, pag. 32, B. — Tom. I de la traduction, pag. *66*.

tout le contraire a lieu pour les Ægyptiens : ils ont toujours vécu dans l'état de civilisation et sous un gouvernement régulier; de plus, ils habitent un pays connu; on cite leurs institutions, auxquelles on donne même des éloges ; car ils passent pour avoir su parfaitement tirer tout le parti possible des grands avantages de la contrée qu'ils habitent, par une excellente division [des terres et des personnes] et par les soins d'une administration éclairée ⟨1⟩. PAGE 787.

En effet, après avoir établi le gouvernement monarchique, ils divisèrent le peuple en trois classes, les soldats, les laboureurs et les prêtres. Ces derniers prenoient soin des choses sacrées; les deux premières classes étoient chargées des choses humaines : l'une devoit s'occuper de ce qui concerne la guerre ⟨2⟩ : l'autre embrassoit tout ce qui a rapport à la paix; savoir, la culture de la terre et l'exercice des arts : c'étoit de celle-ci que le roi tiroit les revenus [de l'État]. Quant aux prêtres, ils se livroient aussi à l'étude de la philosophie, de l'astronomie, et vivoient dans la société des rois [a].

[a] *Cf.* Plutarch. de Iside et Osiride, Opp. t. VII, p. 396, ed. Reiske.

Le pays fut d'abord divisé en [trente-six] nomes : la Thébaïde en contint dix; le *Delta*, également dix; la région intermédiaire, seize. Leur nombre, selon quelques-uns, égaloit celui des chambres du Labyrinthe : or celles-ci ne sont pas [même] au nombre de trente ⟨3⟩.

⟨1⟩ Je crois, d'après ce qui va suivre, que c'est là le véritable sens des mots *μερίσαντές τε εὖ καὶ ἐπιμεληθέντες.*

⟨2⟩ *Καὶ τοὺς μὲν ἐν τῷ πολέμῳ, τοὺς δ' ὅσα ἐν εἰρήνῃ.* Il faut lire, *καὶ τοὺς μὲν* ΤΑ' *ἐν τῷ πολέμῳ* : la phrase est sans cela incorrecte. L'Abréviateur a lu ainsi : *Οἱ δὲ γεωργοὶ τὰ ἐν εἰρήνῃ ἐργαζόμενοι· οἱ δὲ στρατιῶται,* ΤΑ' *ἐν πολέμῳ ἀσκοῦντες.*

⟨3⟩ Dans ce passage, Strabon parle de deux divisions différentes de l'Ægypte : 1.° de la division en *trente-six nomes,* qui datoit du temps de Sésostris, selon Diodore de Sicile [1]; 2.° d'une autre division en autant de parties qu'il y avoit de palais ou grandes salles [*αὐλαί*] dans le Labyrinthe; or, dit Strabon, elles étoient *moins de trente.* Hérodote, qui avoit vu le Labyrinthe, dit formellement que le nombre de ces grandes salles étoit de *douze* [2]; et ce nombre se rapporte, en effet, à celui des provinces de l'Ægypte, à l'époque où les douze rois de ce pays partagèrent l'Ægypte en *douze parties* [*δώδεκα μοίρας*] [3] : ces mêmes souverains, en construisant le Labyrinthe, placèrent au milieu *douze* grandes salles ou palais, dont

[1] *Diod. Sic.* I, S. 54. = [2] *Herodot.* II, S. 148. = [3] *Idem,* II, S. 147.

PAGE 787. Ces nomes étoient aussi partagés en d'autres divisions : la plupart se divisoient en toparchies *; celles-ci se subdivisoient encore en d'autres portions, dont les plus petites avoient une aroure de surface <1>. Il étoit en effet indispensable d'établir [en

* *Petits districts.*

chacun étoit réservé pour la députation d'un des douze nomes ou *départemens* [1].

C'est cette division en *douze parties* qu'avoient en vue ceux dont notre auteur rapporte l'opinion sur l'identité du nombre des nomes de l'Ægypte et de celui des salles du Labyrinthe: on voit seulement qu'ils prenoient ici le mot *νομός* dans le sens général de *division, province ;* et c'est ainsi que le prophète Isaïe [2], en parlant des querelles qui s'élevèrent entre ces douze princes, dit : *πόλις ἐπὶ πόλιν, νομὸς ἐπὶ νομόν* [3].

Il reste toutefois une difficulté que nous devons nous hâter de lever, pour qu'on ne nous en fasse point une objection; elle consiste dans cette phrase, qu'on lit à l'endroit où Strabon décrit plus bas [4] le Labyrinthe : *ἑξῆς ὁρᾶν κειμένας* (*αὐλὰς*) *ὑπὸ μονολίθων κιόνων ὑπηρεισμένας* ἙΠΤᾺ ΚΑῚ ΕἼΚΟΣΙ. Tous les interprètes ont cru jusqu'ici que Strabon portoit le nombre des salles à vingt-sept, tandis que ce nombre est celui des colonnes dans chaque salle qui étoit *péristyle*, comme le disent Hérodote et Strabon : la construction de la phrase est, *ὑπηρεισμένας ὑπὸ μονολίθων κιόνων ἑπτὰ καὶ εἴκοσι.*

Cette difficulté levée, la suite des idées de l'auteur est facile à saisir. « L'Ægypte, » dit-il, étoit divisée autrefois en trente-six » nomes; selon d'autres, elle l'étoit en autant de nomes que le Labyrinthe contenoit » de salles : *mais* [cela ne sauroit être, car] » ces salles sont moins de trente [à plus forte » raison, moins de trente-six]. »

D'où l'on voit que Strabon, en rapportant l'opinion de *quelques autres*, a ignoré entièrement le fait historique auquel se rattachoit leur opinion ; savoir, que l'Ægypte avoit été divisée en douze parties. Voilà pourquoi il refuse d'adopter cette opinion sur l'identité du nombre des salles avec celui des nomes, *parce que ces salles ne sont pas même au nombre de trente :* on sent clairement qu'il se réfère toujours au nombre *trente-six.* Il est si vrai que le fait dont nous parlons étoit ignoré de Strabon, que plus bas, lorsqu'il parle de la construction du Labyrinthe, il l'attribue à un seul prince, et ne dit nulle part un mot du règne collatéral des douze princes qui avoient élevé cet édifice.

Le plan général du Labyrinthe sera l'objet d'une discussion qu'on trouvera plus bas. Nous voulons tirer de cette note deux résultats qui servent à concilier les témoignages anciens.

1.° Strabon n'a parlé nulle part d'une autre division que celle des trente-six nomes.

2.° Les salles intérieures du Labyrinthe étoient au nombre de douze, égal à celui des nomes ou provinces de l'Ægypte, lors de la *dodécarchie.* Ce dernier fait est capital pour l'intelligence des textes de Strabon et d'Hérodote relatifs au Labyrinthe.

<1> Ce passage est remarquable, en ce qu'il laisse à penser que l'Ægypte étoit originairement soumise à un système complet d'arpentage, fondé sur une division exacte des terres, qui embrassoit tout le pays, et qui descendoit, par des subdivisions nombreuses, depuis l'étendue d'un nome jusqu'à celle d'une aroure, espace carré de 100 coudées de côté et de 10,000 coudées de sur-

[1] *Infrà*, pag. 406. = [2] *Isaïas*, XIX, v. 2. = [3] *Marsham*, *Canon chronicus*, pag. 539. = [4] *Infrà*, pag. 811, C.

Ægypte] un partage exact des terres, qui descendît jusqu'à de très-petites divisions, parce que le Nil, lors de ses débordemens, confond continuellement les limites [des terrains] : ici il retranche, là il ajoute ; il change leur forme *, et fait disparoître tous les signes auxquels chacun peut distinguer ce qui est à lui, de ce qui appartient aux autres. Il est donc nécessaire de recommencer sans cesse les mesures. Voilà, dit-on, pourquoi la géométrie a été inventée en Ægypte, de même que, chez les Phœniciens, la logistique et l'arithmétique * ont dû leur naissance au commerce. PAGE 787.

* *Infrà*, p. 322, n. 1.

* *Suprà*, pag. 225, n. 2.

La population de chaque nome formoit trois classes, comme celle de toute l'Ægypte ; et le territoire étoit divisé en trois parts égales.

L'industrie des Ægyptiens, par rapport au Nil, est telle, qu'à force de travaux ils parviennent à triompher de la nature : en effet, il est naturel que plus il y a de terres arrosées, plus les récoltes soient abondantes, et que la quantité de ces terres soit en raison de la hauteur des eaux du fleuve pendant l'inondation. Mais souvent les Ægyptiens réussissent, par leurs soins, à obtenir ce que la nature leur refuse ; en sorte qu'au moyen des canaux et des digues, il y a, dans les plus foibles inondations, autant de terrains arrosés que dans les plus fortes. [En voici une preuve.] Antérieurement à Pétrone <1>, la plus grande inondation PAGE 788.

face [1] : on savoit donc combien il y avoit de nomes dans l'Ægypte, de toparchies dans chaque nome, de cantons dans chaque toparchie, d'aroures dans chaque canton, de coudées dans chaque aroure ; en sorte qu'on pouvoit connoître sur-le-champ la surface en coudées et en aroures de toutes les parties grandes ou petites de l'Ægypte ; et c'est ainsi que Fréret ne s'est peut-être pas avancé beaucoup trop loin, quand il a dit que les Ægyptiens connoissoient l'étendue de leur pays, à une coudée près [2].

<1> C. Pétrone, ou, selon Pline, P. Pétrone [3], gouvernoit l'Ægypte l'an 20 avant J. C., époque à laquelle il fit son expédition d'Æthiopie [4]. Il succéda à Cornélius et précéda Ælius Gallus. Nous donnerons plus bas des éclaircissemens à ce sujet [5].

[1] *Herodot.* II, §. 168. — *Philon. Jud. Opp.* p. 224, E. = [2] *Fréret, Acad. Inscr.* t. XXIV, p. 510. = [3] *Plin.* VI, c. 19, pag. 344, 13. = [4] *Simson, Chron. cathol.* ad. ann. mund. 398. = [5] Pag. 819 du texte.

PAGE 788. et la récolte la plus abondante avoient lieu quand le Nil s'élevoit à quatorze coudées ‹1›; lorsqu'il s'arrêtoit à huit coudées, la famine se faisoit sentir : mais, sous l'administration de ce gouverneur, une inondation de douze coudées seulement amenoit la plus grande abondance ; et, le Nil ne s'étant une fois élevé qu'à huit coudées, personne n'éprouva de disette ‹2›.

Telle est la constitution [de l'Ægypte]. Passons maintenant aux autres détails.

‹1› Il y a un mot embarrassant dans cette phrase : *ἐπ' ἐκείνου δὲ* (*Πετρωνίου*) *ἄρξαντος τῆς χώρας, καὶ δώδεκα μόνον πληρώσαντος πήχεις τοῦ* Νείλου ΜΕΤΡΟΥ. Le mot *μέτρου* gêne visiblement la phrase. J'avois imaginé de lire *πήχεις τοῦ Νειλομετρίου*, *coudées du Nilomètre ;* et j'ai vu depuis que M. Coray a eu également l'idée de cette correction, qu'il a reçue dans son texte. Je ne la crois cependant que spécieuse, parce que *τοῦ* Νείλου est nécessaire dans la phrase. J'avois encore pensé que le génitif *μέτρου* pouvoit dépendre de *πήχεις* dans le sens de *coudée de mesure*, ou *légale*, comme Hérodote dit *πῆχυς μέτριος*[1] avec cette signification, du moins à ce que je crois; et peut-être cette interprétation seroit-elle favorisée par ce passage des Septante, *καὶ χοῖνιξ δίκαιος ἔσται ὑμῖν* ΤΟΥ͂ ΜΕΤΡΟΥ [2]. Mais cela me paroît forcé. La leçon *μέτρον*, que donne un manuscrit, n'est pas d'un grand secours. Aussi je reste persuadé que ce mot est une addition faite mal-à-propos par un copiste; on observera d'ailleurs qu'il manque dans trois manuscrits.

‹2› Le fait rapporté par Strabon explique un passage d'Hérodote sur lequel on a proposé beaucoup de conjectures plus ou moins invraisemblables.

Cet historien dit, *lib. II, §. 13 :* « Sous » le roi Mœris, toutes les fois que le fleuve » croissoit seulement de huit coudées, il » arrosoit le pays au-dessous de *Memphis*.... » maintenant, si le fleuve ne monte pas à » seize coudées, ou au moins à quinze, il » ne se répand point sur les terres. »

Les mêmes causes devant produire les mêmes effets, il est évident que, si la restauration, l'entretien des digues et le nettoiement des canaux, sous l'administration de Pétrone, rendoient les inondations de huit coudées suffisantes pour procurer à l'Ægypte de quoi nourrir ses habitans, Mœris, avec des soins semblables, avoit dû obtenir les mêmes résultats neuf siècles auparavant. On sait par Hérodote que ce prince avoit signalé son règne par des travaux immenses pour la conduite des eaux du Nil, et qu'indépendamment du lac qui conserve son nom, il avoit fait creuser de nombreux canaux qui portoient au loin les eaux du fleuve pour y féconder les terres. L'encombrement progressif de ces canaux a insensiblement exigé des inondations plus fortes, pour que les eaux parvinssent jusqu'aux extrémités de leurs ramifications; et c'est pourquoi l'élévation du fleuve à huit coudées n'a plus humecté assez de terrain pour suffire aux besoins des Ægyptiens.

Il ne paroît pas que, depuis le temps de Pétrone, on ait refait en grand le curement des canaux. G.

[1] *Herodot.* I, §. 178. = [2] *Ezechiel*, XLV, v. 10.

A partir des limites de l'Æthiopie [et de l'Ægypte], le Nil coule droit au nord <1> jusqu'au lieu appelé *Delta* <2> : ensuite, s'étant partagé [en deux bras], comme dit Platon <3>, il fait, en quelque sorte, de cet endroit le sommet d'un triangle, dont les côtés sont déterminés, à droite et à gauche, par les deux branches qui se rendent à la mer; celle de droite, vers Péluse; celle de gauche, vers Canope et vers le lieu voisin [de cette ville] nommé *Heracleum* <4> : la base est formée par le rivage de la mer, entre PAGE 788. S. III. Le Nil et ses débordemens.

<1> Strabon partage l'erreur commune à Ératosthène et à Hipparque, qui croyoient que le cours du Nil étoit dans le sens du méridien, entre Syéné et le *Delta.* Je crois avoir découvert la cause de cette erreur; mais ce n'est point dans l'espace d'une note que je puis l'exposer.

<2> C'étoit une bourgade située dans le *Delta*, sur la langue de terre qui forme le sommet du triangle; Strabon va en parler dans l'instant: elle doit avoir été à-peu-près sur l'emplacement de Béçous, village placé au point de partage du canal d'Abou-Mounadja, l'ancienne bouche Pélusiaque.

<3> Strabon cite ici de mémoire, εἶτ' ἘΠῚ ΚΟΡΥΦῊΝ σχιζόμενος ὁ Νεῖλος, ὥς φησιν ὁ Πλάτων : car il y a dans Platon, ἔστι τις κατ' Αἴγυπτον ἐν τῷ Δέλτα, περὶ ὃ ΚΑΤᾺ ΚΟΡΥΦῊΝ σχίζεται τὸ τοῦ Νείλου ῥεῦμα, Σαϊτικός ἐπικαλούμενος νομός· τούτου δὲ τοῦ νομοῦ μεγίστη πόλις, κ. τ. λ. [1]. Je rapporte ici ce passage, parce qu'il importe au sens de celui de Strabon, et qu'il n'a été compris ni de Hennicke [2], ni de Larcher [3], qui tous deux s'en sont fait une autorité chimérique pour placer *Heliopolis* dans le *Delta*; cela vient de ce qu'ils se sont mépris sur le sens de κατὰ κορυφὴν, en imaginant qu'on doit rapporter ces mots à la position du nome Saïtique, tandis qu'ils sont inséparables de σχίζεται : il y a de sous-entendu ἐμπίπτον, qu'on trouve dans Héliodore, qui a eu visiblement sous les yeux et le passage de Platon et celui de notre auteur : Ἡ γὰρ δὲ Μερόη ... ποταμοῖς ναυσιπόροις ... περιρρεομένη, τοῦ ΚΑΤᾺ ΚΟΡΥΦῊΝ ἘΜΠΙΠΤΟΝΤΟΣ τοῦ Νείλου, καὶ πρὸς ἑκάτερα σχιζομένου, κ. τ. λ. [4]. La phrase de Platon revient donc à ceci : Ἔστι τις κατ' Αἴγυπτον Σαϊτικὸς ἐπικαλούμενος νομὸς ἐν τῷ Δέλτα, ὃ περιλαμβάνει ὁ Νεῖλος, τοῦ ῥεύματος κατὰ κορυφὴν ἐμπίπτοντος καὶ πρὸς ἑκάτερα σχιζομένου. Cette interprétation fait tomber toutes les inductions que les savans cités avoient cru devoir tirer de ce passage, relativement à la position du nome Saïtique au sommet du *Delta*, et à celle d'*Heliopolis*. Ils avoient mal fait la construction de la phrase.

<4> *Heracleum*, lieu qui renfermoit un temple d'Hercule : il étoit situé à la bouche du Nil qui prenoit son nom tantôt de Canope, dont elle étoit à 30 stades, et tantôt d'*Heracleum*; aussi Strabon va-t-il nous dire tout-à-l'heure que cette embouchure portoit indifféremment les noms de *Canopique* et d'*Héracléotique*: ce qui est confirmé par Diodore de Sicile (Κανωβικὸν, ὅ τινες Ἡρακλεωτικὸν ὀνομάζουσιν) [5]; par Tacite [6]; par

[1] *Plat. in Timæo*, tom. III, pag. 21, B. = [2] *Hennicke, Africa Herodot.* pag. 64. = [3] *Larcher, Table géogr. d'Hérod.* tome VIII, pag. 246. = [4] *Heliod. Æthiop.* X, c. 5, pag. 395, *Coray.* = [5] *Diod. Sic.* I, S. 33. = [6] *Tacit. Annal.* II, c. 60.

PAGE 788. Péluse et *Heracleum.* Ainsi la mer et les deux branches du fleuve font [de ce triangle] une île, qu'à raison de sa forme on a nommée *Delta.* La portion de terrain qui en occupe le sommet, a pris le même nom, parce que c'est le commencement de la figure [triangulaire]; et la bourgade qui s'y trouve, s'appelle également *Delta.*

Ce sont là les deux branches [principales] du Nil, dont l'une est nommée *Pélusiaque,* et l'autre, *Canopique* ou *Héracléotique :* dans l'intervalle, il y en a cinq autres*, du moins à ne compter que celles qui méritent quelque attention; car on en trouve encore un assez grand nombre de plus foibles. En effet, des branches principales, il se détache une multitude de branches secondaires qui se répandent dans l'île entière du *Delta,* en formant un grand nombre de courans d'eau et des îles; en sorte que, dans toute

* *Infrà,* pag. 363.

Eustathe [1], dont le texte contient des circonstances qui ne peuvent appartenir qu'à un ancien auteur; par Ptolémée, qui, en nommant la bouche *Héracléotique,* ne dit rien de l'autre, preuve qu'elles étoient identiques; enfin par S. Cyrille d'Alexandrie, qui donne, comme Ptolémée, le nom d'*Héracléenne* à la dernière branche du côté de l'occident : ἀπὸ γὰρ τοῦ τελευταίου στόματος, ὄνομα δὲ αὐτῷ Ἡράκλειον [2].

A ces témoignages irrécusables, et à plusieurs autres encore que nous rapporterons plus bas en discutant la position de cet *Heracleum,* on ne pourroit opposer que le passage où Pline semble faire deux bouches de la Canopique et de l'Héracléotique : *Unde ostium quidam* Naucraticum *nominant, quod alii* Heracleoticum, *Canopico, cui proximum est, præferentes* [3] : ce qu'un savant traduit par « *Naucratis,* dont le nom a fait appeler, par » plusieurs, *bouche Naucratique,* celle que » d'autres appellent *Héracléotique,* sans faire » mention de la Canopique, dont elle est » voisine » [4]. Mais nous doutons fort que le latin puisse être jamais susceptible d'un pareil sens. D'Anville soupçonnoit le texte d'être corrompu; nous pensons qu'il est seulement fort elliptique, selon l'usage de Pline : il renferme deux ellipses implicites; l'une, de *nomen* compris dans *nominant ;* l'autre, de *Canopo* dans *Canopico ;* et le passage peut se résoudre ainsi : *Unde ostium quidam* Naucraticum *nominant, quod alii* Heracleoticum, [hoc nomen] *Canopico* [à Canopo], *cui proximum est, præferentes.* Que l'on adopte ou non cette interprétation, peu importe, parce qu'un témoignage isolé, comme celui de Pline, quand même il seroit positif, ne sauroit infirmer celui de quatre écrivains qui connoissoient trop bien Alexandrie et ses environs pour commettre à ce sujet la moindre erreur; et tout ce qu'on seroit en droit d'en conclure, c'est que Pline s'est trompé.

[1] *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* v. 13. = [2] *S. Cyrill. Alexandr.* in *Iesaïam,* tom. II, pag. 274, B. = [3] *Plin.* V, 10, pag. 259, 2. = [4] *Jomard, sur la bouche Canopique,* Descript. de l'Égypte, *Ant. Mém.* tom. I, pag. 254.

l'étendue du *Delta*, les communications se font au moyen de canaux coupés par d'autres canaux, sur lesquels la navigation est si facile, que quelques habitans ne craignent pas de se servir de petits bateaux en terre cuite ‹1›. PAGE 788.

La circonférence de l'île entière est d'environ 3000 stades ‹2› : on lui donne aussi le nom de *pays inférieur*, en y comprenant les terres sur la rive opposée à celle du *Delta* ‹3›.

Lors des inondations du Nil, cette île est toute couverte des eaux du fleuve, et forme une espèce de mer : il n'y a que les

‹1› On a soupçonné avec quelque vraisemblance, qu'il s'agit ici de radeaux soutenus sur des pots vides, dont on se sert encore de nos jours en Ægypte, pour descendre le Nil. Toutefois, comme ces radeaux sont solides et presque insubmersibles, on conçoit difficilement pourquoi Strabon en auroit restreint l'usage aux canaux de l'intérieur du *Delta*, comme s'ils n'avoient pu servir que sur des eaux aussi tranquilles. D'ailleurs ces vers où Juvénal parle du même usage,

Hâc sævit rabie imbelle et inutile vulgus,
Parvula FICTILIBUS *solitum dare vela* PHASELIS,
Et brevibus PICTÆ *remis incumbere* TESTÆ [1],

semblent devoir s'entendre d'un petit canot fait en terre cuite. Les Ægyptiens avoient peut-être trouvé le moyen de donner à la terre de poterie une dureté assez grande, pour que de tels bateaux, nécessairement fort petits, pussent naviguer sur des canaux paisibles. La rareté du bois en Ægypte en expliqueroit l'origine : la même cause a pu faire imaginer les bateaux de papyrus, *παπύρινα σκάφη*, *papyraceæ naves* [2], formés probablement de feuilles de papyrus séchées, enduites d'une substance grasse, et appliquées sur une carcasse d'osier ou de bois analogue.

‹2› Strabon, *à la page 311*, a compté de Péluse à l'embouchure Canopique 1300 stad.
A la page 804 du texte, il comptera, d'après Artémidore,
De Péluse au sommet du *Delta*.. 750.
Et d'Alexandrie au sommet du *Delta*.................... 840.
Il faut y ajouter, d'après Strabon, *pag. 791*, la distance de Canope à l'île de *Pharos*....... 150.
3040 stad.

Strabon confond ici l'embouchure Canopique du Nil avec la ville de Canope, à cause de leur proximité. *Voyez* ma note 3, pag. 311, et ce que je dirai sur les deux mesures d'Artémidore à la page 804 du texte. G.

‹3› Le texte ordinaire est altéré : ΚΟΛΠΟΥ͂ΣΙ *δ' αὐτὴν καὶ τὴν κάτω χώραν σὺν ταῖς ἀπαντικρὺ ποταμίαις τοῦ Δέλτα.* Le mot *κολποῦσι* ne fait aucun sens ; l'ancien interprète a lu *οἰκοῦσι* ou *κατοικοῦσι*, que M. Coray a reçu dans son texte.

Je ne dois point dissimuler néanmoins que M. de Bréquigny a proposé une conjecture plus voisine du texte, c'est *καλοῦσι* : d'après cette correction, Strabon auroit fait entendre qu'on donnoit à cette île de fleuve le nom de *pays d'en pays*, en comprenant sous cette dénomination, non-seulement l'île en elle-même, mais les plaines inondées par

[1] *Juven. Satir.* XV, 125 et seq. = [2] *Plutarch.* in *Iside et Osiride*, Opp. t. VII, p. 411, *ed. Reiske.* — Cf. *Plin.* VI, c. 22, p. 322, 21.

PAGE 788. lieux habités ‹1›, tant les villes assez considérables que les bourgades, qui, situés sur des collines naturelles ou sur des monticules factices ‹2›, s'élèvent au-dessus des eaux, et ressemblent de loin à des îles.

PAGE 789. L'eau se maintient [à la même hauteur] pendant plus de quarante jours de l'été; puis elle s'abaisse peu à peu, comme elle s'étoit élevée; au bout de soixante jours, le sol est entièrement découvert et même séché : aussitôt qu'il est séché [suffisamment], on commence le labour et les semailles; ce qui a lieu plutôt dans les endroits où les chaleurs sont plus fortes.

La région au-dessus du *Delta* est arrosée de la même manière: la seule différence, c'est que le Nil [au lieu de se diviser en plusieurs bras] coule droit ‹3› dans un seul lit, l'espace d'environ

le fleuve sur la rive droite des deux branches de Canope et de Péluse. Ce sens est naturel, et c'est celui que nous avons préféré de suivre. La correction de M. de Bréquigny est appuyée par d'autres passages de Strabon. *Μωσῆς γάρ τις τῶν Αἰγυπτίων ἱερέων, ἔχων τι μέρος τῆς* ΚΑ'ΤΩ ΚΑΛΟΥΜΈΝΗΣ ΧΏΡΑΣ [1]. Le mot *ἡ κάτω χώρα* s'entend de toute la *basse Ægypte.* Il en est de même de celui-ci, *κἂν εἰ μή τι ὅλην, τήν γε ὑπὸ τῷ Δέλτα, τὴν κάτω χώραν προσαγορευομένην* [2], que nous avons déjà cité.

Dans l'hypothèse où *καλοῦσι* seroit la vraie leçon, *τήν* seroit de trop, et il faudroit ponctuer ainsi tout le passage : Τὸν *μὲν οὖν περίμετρον ὅσον τρισχιλίων σταδίων ἐστὶ σύμπασα νῆσος· καλοῦσι δ' αὐτὴν καὶ* ΚΑ'ΤΩ ΧΩ'ΡΑΝ *σὺν ταῖς ἀπαντικρὺ ποταμίαις τοῦ Δέλτα. Ἐν δὲ ταῖς ἀναβάσεσι τοῦ* Νείλου, *κ. τ. λ.*

‹1› Πλὴν *τῶν οἰκήσεων*, c'est-à-dire, *les lieux habités*, et non *les maisons; οἰκήσεις* est, en ce cas, synonyme de *κατοικίαι* : comparez Hérodote, II, §. 97.

‹2› Il paroît que ces monticules factices [*χώματα*] [3], sur lesquels étoient bâties les villes de l'Ægypte, furent d'abord formés des déblais qui provenoient du creusement des canaux. Ces déblais, composés de différentes matières d'alluvion que le fleuve avoit déposées les unes sur les autres, à-peu-près dans l'ordre de leurs pesanteurs spécifiques, furent amoncelés en désordre pour former ces éminences artificielles, qui depuis continuèrent à s'exhausser par l'accumulation des décombres que l'on déposa autour des habitations dont elles se couvrirent [4].

‹3› On a vu, à la page 308, qu'Ératosthène donnoit 5300 stades pour la longueur du cours du Nil depuis Syéné jusqu'à la mer, et que cette mesure étoit juste en stades de 500. Ici, il est question de la partie du fleuve comprise entre Syéné et la pointe du *Delta.* J'ai compté pour cet intervalle 946400 mètres; ils représentent 511 minutes de degré, et valent 4258 stades de 500, ou 170 lieues. Les 4000 stades du texte de Strabon ne vaudroient que 160 lieues; mais on observera que sa mesure est donnée en nombres ronds. G.

[1] *Suprà*, pag. 233, n. 1. = [2] *Strab.* I, pag. 30, B. = [3] *Suprà*, pag. 157, col. 1. = [4] *Girard, Observations sur la vallée d'Égypte*, Descript. de l'Égypte, *Hist. nat.* tom. II, pag. 388.

4000 stades ; excepté s'il se rencontre quelque part une île, comme celle qui renferme le nome Héracléotique, la plus considérable de toutes ; ou si quelque grande dérivation a été effectuée au moyen d'un canal capable d'alimenter un grand lac et d'arroser une province, comme cela existe pour le canal qui, baignant le nome *Arsinoïtes*, fournit à l'entretien du lac de *Mœris*, et pour les canaux qui vont se rendre dans le lac *Mareotis* ‹1›. PAGE 789.

En un mot, l'Ægypte, des frontières de l'Æthiopie au sommet du *Delta*, n'est qu'une vallée de fleuve, qui s'étend, de chaque côté, jusqu'au point où les eaux du Nil peuvent atteindre ‹2›, et qui occupe très-rarement une largeur continue de 300 stades, [à ne prendre du moins] que la terre habitable. Aussi l'Ægypte, si vous retranchez les nombreux canaux dérivés [du Nil], ressemble pour la forme à une sangle dont la largeur va en diminuant ‹3›.

‹1› Il y a ici un mot qui gêne le sens, *ἢ εἴπου τις ἐκτροπὴ διώρυγι ἐπὶ πλέον εἰς λίμνην μεγάλην καὶ χώραν, ἣν ποτίζειν δύναται, καθάπερ ἐπὶ τῆς τὸν Ἀρσινοΐτην νομὸν* ΠΟΙΟΥΣΗΣ *καὶ τὴν Μοίριδος λίμνην καὶ τῶν εἰς τὴν Μαρεῶτιν ἀναχεομένων.*

Au lieu de ΠΟΙΟΥΣΗΣ, qui ne convient point ici, il faut lire ΠΟΤΙΖΟΥΣΗΣ, qui a pour régime *νομόν* et *λίμνην*, comme *ποτίζειν* gouverne plus haut *λίμνην* et *χώραν*.

Les mots *τῶν* (*διωρύγων*) *εἰς Μαρεῶτιν ἀναχ.* s'entendent de quelques canaux qui, détachés du grand lit du fleuve vers *Memphis*, se prolongeoient dans une direction parallèle à la branche Canopique, et se rendoient, à travers le désert, dans le lac *Mareotis*. Tel est encore le canal d'*el-Asarah*, sorte de prolongement du canal de Joseph, qui coule parallèlement au Nil, derrière *Memphis*, suit la branche de Rosette, et se perd dans les sables un peu au-dessus de Terraneh.

‹2› *Συλλήβδην δ' εἰπεῖν, ἡ ποταμία μόνον ἐστὶν Αἴγυπτος, ἡ ἑκατέρωθεν ἐσχάτη τοῦ Νείλου.* Casaubon observe que *ἐσχάτη* est un mot insolite, dans la place qu'il occupe ici : il lit *ἐσχατιά*, d'après ce passage d'Hésychius, *ἐσχατιά· ἔσχατον μέρος χωρίου, τὸ συνάπτον τοῖς ὄρεσι*, confirmé entre autres par le scholiaste d'Æschine : *ἐσχατιαί εἰσι τόποι ἔσχατοι τῆς χώρας περατούμενοι ἢ εἰς ὄρη ἢ εἰς θάλασσαν* [1]. Au reste, que l'on conserve l'ancienne leçon, comme M. Coray, ou que l'on adopte la correction de Casaubon, le sens me paroît clair ; et Strabon n'a pu vouloir dire autre chose, sinon que la limite de la vallée est celle que les eaux du Nil ne peuvent franchir.

‹3› *Ἔοικεν οὖν κωρεία ψυχομένη ἐπὶ μῆκος, ὑπεξαιρουμένων τῶν ἐπὶ πλέον ἐκτροπῶν.*

Ce passage est légèrement altéré. L'ancien interprète a lu *χειρί* : ce qui donneroit un assez bon sens, si le mot *ψυχομένη*, *refroidie*, ne faisoit une absurdité visible.

Xylander avoit corrigé *κειρεία* d'autant plus heureusement, que trois manuscrits donnent cette leçon, et que deux autres portent *κηρεία*, ce qui revient à-peu-pres au

[1] *Schol. Æsch.* ap. *Hemsterh* ad *Lucian. Timon.* §. 30.

PAGE 789. Ce qui donne cette forme à la vallée du fleuve dont nous parlons, et au pays [en général], ce sont les montagnes qui, de chaque côté [du Nil], descendent depuis les environs de Syéné jusqu'à la mer d'Ægypte; car c'est dans l'intervalle qui sépare ces montagnes, prolongées le long du fleuve, que le bassin du Nil se trouve resserré, que ses eaux se débordent, et opèrent dans la forme des terrains de la partie habitable les changemens dont nous avons parlé * <1>. Le pays au-delà de ces montagnes est, en très-grande partie, inhabité [a].

* *Suprà*, pag. 315.

[a] Strab. I, p. 32, B; de la traduct. t. I, p. 66.

Les anciens ne savoient guère que par conjecture, mais les modernes ont appris en allant sur les lieux <2>, que les inondations

même: quant à *ψυχομένη*, il se croyoit obligé de le changer en *πεπαμένη*, correction évidemment trop éloignée de la leçon vulgaire.

Casaubon n'a point proposé de conjecture.

Villebrune lit *κειρία ψυχομένη*, et traduit: *Ægyptum superiorem esse similem vermi lumbrico lato frigefacto, sive à frigore enecto et sic expanso;* interprétation prodigieusement forcée.

Enfin M. Falconer propose *κηρυκεία ψαυομένη ἐπὶ μῆκος*: ce qui n'est point heureux.

Je lis, en changeant une seule lettre, *ἔοικεν οὖν κειρία* ΨΗΧΟΜΕ'ΝΗ *ἐπὶ μῆκος*.

Κειρία signifie proprement cette espèce de bandelettes avec lesquelles on enveloppoit les morts [1]; il a aussi le sens de *sangle de lit*, comme on le voit par un vers d'Aristophane [2] : enfin ce mot s'emploie pour toute espèce de *bandes* servant à lier [3]; aussi les gloses interprètent *κειρίαι* par *instita*.

Ψηχομένη a pour racine *ψάω* [4]: ce mot signifie *frotté, gratté, usé* [5], et, par extension, *amoindri, diminué*, *λεπτυνομένη* [6]. On voit donc que *ψηχομένη* seroit synonyme de *λεπτυνομένη*. Or la comparaison est juste, parce que la vallée du Nil, à la prendre dans son ensemble, est fort étroite au sud depuis Syéné jusqu'un peu au-dessous de Thèbes, et qu'elle s'élargit sensiblement depuis Thèbes jusqu'à la pointe du *Delta*. Bien que cette correction soit très-simple, et paroisse certaine, puisque la confusion de *ψήχω* et de *ψύχω* est on ne peut plus commune [7], cependant je ne me dissimule pas que le mot *ψηχομένη* en ce sens auroit besoin d'être mieux autorisé, et que l'idée exprimée dans ma version seroit mieux rendue s'il y avoit au texte ΣΦΗΚΩΜΕ'ΝΗ ou bien ΣΦΙΓΓΟΜΕ'ΝΗ

<1> *Καὶ διασχηματίζει τὴν χώραν διαφόρως τὴν οἰκήσιμον.* Strabon veut-il faire entendre par-là que les sinuosités de la vallée du Nil ont été causées par le courant du Nil! Ce seroit une idée philosophique qui montreroit qu'il soupçonnoit la vraie cause des sinuosités de toutes les vallées de fleuve.

Mais je pense que notre auteur répète ici en d'autres termes ce qu'il a déjà dit des changemens que les inondations font subir à la forme des terrains cultivables : ainsi *διασχηματίζειν διαφόρως τὴν οἰκήσιμον* a le même sens que *ἐναλλάττειν τὰ σχήματα τῆς οἰκησίμου* [8].

<2> Il est probable que Strabon a mis

[1] *Salmas.* ad *Vopiscum*, pag. 347, E. = [2] *Aristoph.* *Av.* v. 817. = [3] *Polluc.* *Onomast.* X, §. 36. = [4] *Eustath.* ad *Odyss.* pag. 1635, 30. = [5] *Hesych.* et *Suidas*, voce Ψήχει. = [6] *Eustath.* ad *Iliad.* p. 1071, l. 7. = [7] *Alberti* ad *Hesych.* voce Καταψήχων. — *Pierson.* *Verisim.* pag. 132. = [8] *Suprà*, pag. 315.

du Nil sont dues aux pluies d'été qui tombent en abondance dans l'Æthiopie supérieure, principalement dans les montagnes les plus reculées; et que les eaux commencent à s'abaisser peu à peu, lorsque ces pluies ont cessé. C'est ce qui devint sur-tout évident pour ceux qui naviguèrent dans le golfe Arabique jusqu'à la région Cinnamomifère, et pour ceux qui furent envoyés vers ces parages par les Ptolémées, rois d'Ægypte*, soit pour faire la chasse des éléphans*, soit dans toute autre vue d'utilité : car ces souverains attachoient de l'importance à ce genre de découvertes, principalement [Ptolémée] surnommé *Philadelphe,* qui aimoit à s'instruire, et pour qui une santé débile faisoit un besoin toujours renaissant de distractions et d'amusemens nouveaux. Quant aux anciens rois, ils ne s'occupèrent pas beaucoup de toutes ces choses, quoiqu'ils fussent livrés à l'étude des sciences, ainsi que les prêtres, dans la société desquels ils passoient la plus grande partie de leur vie* : aussi a-t-on lieu d'être surpris de leur ignorance [relativement aux causes du débordement du Nil], d'autant plus que Sésostris avoit parcouru l'Æthiopie entière jusqu'à la Cinnamomifère, puisqu'on montre encore de nos jours des inscriptions et des colonnes, monumens de son expédition <1>. En outre, Cambyse, après s'être rendu maître de l'Ægypte, s'avança jusqu'à Méroé, emmenant avec lui des Ægyptiens : on lui doit même, dit-on, le nom que portent cette île et la

PAGE 789.

* Litt. *les rois Ptolémaïques d'Ægypte.*

* *Suprà*, pag. 269.

PAGE 790.

* *Suprà*, pag. 313.

au rang de ces anciens, Eudoxe et Aristote, qui ont soupçonné la vraie cause des inondations du Nil [1]. Diodore se trompe quand il paroît donner Agatharchide de Cnide comme le premier qui l'ait connue [2] ; car, sans qu'il soit nécessaire de remonter jusqu'à Eudoxe, il est évident qu'Ératosthène en a parlé [3].

<1> J'ai suivi la ponctuation proposée par Casaubon, καὶ ὑπομνήματα τὰ τῆς στρατείας αὐτοῦ καὶ νῦν ἔτι δείκνυνται, στῆλαι καὶ ἐπιγραφαί. Il préfère δείκνυται : mais δείκνυνται peut rester dans le texte. Ainsi, ὥστε ἐγκυκλοῦνται τὰ ὄρη Ἀπέννινα [4] · dans Hérodote, ταῦτα τὰ πλοῖα ἀνὰ μὲν τὸν ποταμὸν δύνανται πλέειν [5] · dans Diodore, ὡς ἤγγισαν ἀλλήλοις τὰ στρατόπεδα [6]. Sur ces expéditions, *voyez* les éditeurs d'Hérodote et de Diodore.

[1] *Eustath.* ad *Odyss.* pag. 1505, lig. 58. = [2] *Diod. Sic.* I, §. 41. = [3] *Suprà*, pag. 309. — *Proclus, Comm. in Tim.* pag. 37, l. 16, *Basil.* = [4] *Strab.* V, p. 216, B. = [5] *Herodot.* II, 96. = [6] *Diodor. Sic.* II, §. 19, *ibi Wessel.*

PAGE 790. ville ; car, sa sœur Méroé, d'autres disent sa femme ‹1›, étant venue à mourir en cet endroit, il voulut honorer sa mémoire en donnant à ces lieux le nom qu'elle avoit porté. Il est donc surprenant qu'avec de tels moyens le fait relatif aux pluies n'ait pas été dès-lors clairement et complètement démontré, d'autant plus que les prêtres avoient le plus grand soin de consigner et de déposer dans les livres sacrés tout ce qui s'annonçoit comme un fait curieux à connoître ‹2›. Or, si [les prêtres avoient recueilli les faits relatifs aux pluies] ‹3›, seroit-on obligé de rechercher, comme on le fait encore, pourquoi elles ont lieu en été, et non en hiver; dans les régions les plus méridionales, et non dans la Thébaïde et vers Syéné? On n'en seroit plus à demander si les inondations [du Nil] sont [réellement] causées par les pluies ; et l'on n'auroit pas besoin [pour cela] de recourir à des témoignages semblables à ceux que cite Posidonius. Il prétend, en effet, que Callisthène parle d'après Aristote, lorsqu'il en attribue la cause aux pluies d'été ; qu'Aristote a tiré cette opinion de Thrasyalcès de *Thasos* ‹4›, un des anciens

‹1› Diodore dit *sa mère* [1] ; et c'est le seul. Josèphe est d'accord avec Strabon [2] : on concilie les auteurs qui font Méroé les uns l'épouse, les autres la sœur de Cambyse, en disant que cette princesse fut à-la-fois l'épouse et la sœur de ce prince [3].

‹2› Héliodore atteste le soin que les prêtres mettoient à consigner dans les livres sacrés tout ce qui pouvoit concerner le Nil : il est en cela d'accord avec Clément d'Alexandrie, qui, dans l'énumération des livres sacrés, cite le livre ayant pour titre, *ἡ τοῦ Νείλου Διαγραφή* [4]. Mais Héliodore ajoute cette circonstance, que la connoissance des faits relatifs au Nil étoit réservée aux seuls prophètes [5]; ce qui laisseroit à penser que l'ignorance des anciens philosophes Grecs sur la vraie cause des inondations du Nil n'étoit point partagée par les prêtres Ægyptiens, mais qu'à cet égard, comme à tant d'autres, ils furent mystérieux et peu communicatifs [6].

‹3› La phrase de Strabon est concise : *εἰ γὰρ ἄρα· τοῦτ' ἐχρῆν ζητεῖν·* c'est-à-dire, *εἰ γὰρ οἱ ἱερεῖς ἀναφέροιεν εἰς τὰ ἱερὰ γράμματα, ὅτι αἱ ἀναβάσεις ἐξ ὄμβρων, τοῦτο ἐχρῆν ζητεῖν, ὅπερ καὶ νῦν ζητεῖται, κ. τ. λ.*

‹4› M. Kapp, sur le traité *de Mundo*, pense que les mots *τῶν ἀρχαίων δὲ φυσικῶν εἷς οὗτος* sont une glose. M. DU THEIL.

Je ne vois pas quel peut être le fondement de cette idée de M. Kapp.

[1] *Diod. Sic.* I, §. 33. = [2] *Joseph. Ant. Jud.* II, 10, §. 2. = [3] *Wessel.* ad *Diod.* l. laud. = [4] *Clem. Alexandr. Stromat.* VI, c. 4, p. 757, *ed. Potter.* = [5] *Heliodor. Æthiop.* II, pag. 109. = [6] *Infrà*, p. 390.

physiciens ; que celui-ci la tint d'un autre ; enfin que ce dernier l'a puisée dans Homère, qui dit, en parlant du Nil : « Je » rebrousse chemin jusqu'à l'*Ægyptus,* fleuve issu de Jupiter ‹1›. » PAGE 790.

Mais je laisse ce sujet, sur lequel un grand nombre d'auteurs ont écrit ; il suffira d'en indiquer deux, auxquels nous devons, de nos jours, *le Traité sur le Nil,* Eudore ‹2› et Ariston le péripaté-

‹1› Ἂψ δ' εἰς Αἰγύπτοιο, διϊπετέος ποταμοῖο [1].

Il est fort douteux qu'Homère ait voulu exprimer par l'épithète διϊπετής la véritable cause des inondations du Nil, comme Strabon et Posidonius le pensoient, et comme les modernes l'ont répété. Tout au plus auroit-on quelque sujet de le penser, si le Nil étoit le seul fleuve auquel le poëte eût appliqué cette épithète : mais il la donne au Xanthe [2], au *Sperchius* [3], à la rivière dans l'île des Phæaciens [4] ; on sent dès-lors que ce n'est plus qu'une de ces vagues qualifications si fréquentes dans Homère, et qu'elle n'offre rien de particulier relativement au Nil. Il est assez singulier que les anciens ne s'en soient pas aperçus : c'est une nouvelle preuve de leur défaut de critique.

Quant à la signification précise de cette épithète, elle n'est pas non plus bien certaine. Les uns, et Strabon ainsi que Posidonius étoient dans ce cas, lui donnent celui de ἀπὸ Διός ou ὑπὸ τῶν ὀμβρίων ὑδάτων πληρούμενος, c'est-à-dire, *grossi par les eaux de pluie;* ce qui s'applique proprement, dit Eustathe, aux torrens, et, par abus, aux fleuves [5] : dans ce cas même, le poëte n'auroit fait que donner au Nil une épithète commune à d'autres rivières ; et, bien loin qu'elle attestât qu'il connût la vraie cause des inondations, elle prouveroit qu'il ignoroit tout-à-fait ce que ce fleuve avoit à cet égard de particulier. D'autres donnent à διϊπετής la signification de *limpide, διαφανής* [6] : c'est en ce sens que l'emploie le poëte Euripide [7]. Ainsi, quel que soit le sens qu'on adopte, on ne doit pas conclure de cette épithète, comme l'a fait Villoison [8], qu'Homère savoit que les inondations du Nil étoient causées par les pluies qui tombent dans les montagnes de l'Abyssinie; il faut laisser cette opinion [9] à ceux des anciens qui, enthousiastes, comme Strabon, de l'étendue des connoissances d'Homère, ont tiré parti de l'ambiguité de quelques-unes de ses expressions, pour lui prêter des notions et des idées qui probablement lui ont toujours été étrangères.

‹2› Eudore, le philosophe académicien, avoit écrit sur les *Categoriæ* d'Aristote.

On voit également cité, sous le nom d'*Eudore* d'Alexandrie, philosophe académicien, un livre intitulé, *De divisione philosophiæ* [10].

Eudore, qui avoit écrit avec beaucoup d'exactitude sur les dogmes des Pythagoriciens [11], fut postérieur à Nicomachus [12] : doit-on ou ne doit-on pas distinguer ce dernier de l'Eudore philosophe académicien? Voilà ce qui n'est point facile à décider [13]. M. DU THEIL.

[1] *Homer. Odyss.* δ', v. 581. — *Conf.* v. 474. = [2] Id. *Iliad.* ρ', v. 263 ; φ', v. 268, 326. = [3] Id. *Iliad.* π', v. 174. = [4] Id. *Odyss.* η', v. 284. = [5] *Eustath.* ad *Iliad.* pag. 1053, l. 7. = [6] *Etymolog. magn.* voce Διϊπετής. = [7] *Euripid. Bacch.* v. 1266. — Cf. *Etymol. magn.* p. 275, l. 14. = [8] *Villois.* ad *Apollon. Lex.* pag. 280. = [9] Cf. *Eustath.* ad *Odyss.* 1505, 58. = [10] Cf. *Stob. Eclog.* II, pag. 47, *ed. Heeren.* = [11] *Simplic.* ad Φυσ. ἀκρ. lib. I, comment. XL. = [12] *Meiners, Hist. des sciences dans la Grèce,* tom. II, pag. 358, not. 101. = [13] *Harles* ad *Fabric. Catal. Pythagor.* vol. I, pag. 845.

PAGE 790.

ticien <1> : [je dis le traité, et non les traités;] car, si vous en exceptez l'ordre des matières, tout le reste, quant à la diction et au raisonnement, est tellement semblable dans les deux ouvrages, que, n'ayant pas plusieurs exemplaires à conférer entre eux [pour reconnoître les fautes qui s'y étoient glissées], j'ai pu faire servir l'un à la collation de l'autre <2>. Lequel des deux s'est approprié un travail qui ne lui appartenoit pas ! c'est ce qu'on pourroit apprendre [seulement] au temple d'Ammon *. Eudore accusoit Ariston [de plagiat]; et cependant le style [du traité] approche davantage de celui de ce dernier.

*Phrase proverbiale.

§. IV.
Étendue de l'Ægypte.

LES anciens ne donnoient le nom d'*Ægypte* qu'à la partie habitée que couvrent les eaux du Nil, depuis Syéné jusqu'à la mer. Par la suite, et encore de nos jours, on a réuni sous ce nom, 1.° du côté de l'orient, presque tout l'espace compris entre le golfe Arabique et le Nil (quant à l'Æthiopie, elle ne s'étend pas tout-à-fait jusqu'à la mer Erythrée <3>); 2.° du côté de

<1> Il s'agit vraisemblablement d'Ariston, et non du frère [1] d'Antiochus l'Ascalonite [2], qui se trouve quelquefois nommé aussi Ariston, Ἀρίστων, mais dont, à ce qu'il paroît, le véritable nom étoit *Aristus*, Ἄριστος : Cicéron les a distingués [3]. Peut-être aussi notre auteur a-t-il voulu parler d'Ariston de Chio. Mais ce qui s'oppose à cette dernière conjecture, c'est qu'Ariston de Chio fut stoïcien, et non péripatéticien.

M. DU THEIL.

<2> *Ἐγὼ γοῦν, ἀπορούμενος ἀντιγράφων εἰς τὴν ἀντιβολήν, ἐκ θατέρου θάτερον ἀντέβαλον.* Ce passage, que Casaubon a parfaitement expliqué, prouve que, dès le temps de Strabon, les manuscrits n'étoient pas exempts de fautes de copistes; et qu'on étoit quelquefois obligé, comme on l'est de nos jours, de consulter plusieurs manuscrits d'un même ouvrage, pour les corriger l'un par l'autre. Les anciens font souvent des plaintes à ce sujet [4].

<3> Littéralement, *ils ne se servent pas beaucoup de la mer Érythrée*, *οἱ δ' Αἰθίοπες οὐ πάνυ χρῶνται τῇ Ἐρυθρᾷ θαλάττῃ.* Il me semble que la liaison des idées exige que Strabon ait donné une telle signification à cette phrase. Il veut dire que l'Æthiopie n'étoit pas censée atteindre tout-à-fait le bord de la mer Rouge, parce que la côte occidentale de cette mer étoit regardée le plus souvent comme habitée par des Arabes et dépendante de l'Arabie. Cette opinion des anciens est développée plus bas [5].

[1] *Plutarch.* in *Bruto*, §. 2. = [2] *Suprà*, pag. 228. = [3] Cf. *Davis* ad *Cicer. Quæst. Tusculan.* lib. V, c. 8. = [4] *Cic.* ad *Q. Fratr.* III, §. 15. — *Ascon. Pedian.* in *Oration. pro C. Cornelio.* = [5] *Infrà*, pag. 369, note 2.

l'occident, le pays qui s'étend jusqu'aux *Auasis*, et la côte depuis la bouche Canopique jusqu'au *Catabathmus* et à la province de Cyrène ‹1› : car les rois successeurs de Ptolémée [fils de Lagus] s'accrurent en puissance, au point de posséder la Cyrénaïque et d'ajouter à l'Ægypte l'île de Cypre même ; les Romains, qui leur ont succédé dans la possession de leurs États, ont jugé à propos de conserver les mêmes limites à l'Ægypte. Page 791.

Les Ægyptiens appellent *Auasis* ‹2› les cantons habités qui, environnés par de vastes déserts, ressemblent à des îles au milieu de la mer. Ces *Auasis* sont nombreuses en Libye : il y en a trois voisines de l'Ægypte, rangées sous son gouvernement.

Après avoir donné sur l'Ægypte ces notions générales et sommaires ‹3›, nous allons entrer dans les détails, et exposer tous les avantages qu'offre ce pays.

‹1› *Catabathmus magnus*, ou la Grande descente ; aujourd'hui Akabet-Assolum. C'est le nom de la montagne qui séparoit les possessions des rois d'Ægypte, de la Cyrénaïque. — Cyrène conserve le nom de *Curen*. G.

‹2› Selon Wilkins [1], l'étymologie de cette dénomination pourroit se tirer de l'expression *U-ab-soi*, qui, dans la langue Ægyptienne, signifioit *toit, couverture*; et cette étymologie ne déplaisoit point à la Croze [2]. Suivant Jablonski [3], dans le dialecte de la haute Ægypte, appelé par les Arabes *Saïdique*, *Ouasaié* signifioit *habitation déserte* [4] ; et aujourd'hui les Coptes, dans leurs livres, appellent cette contrée *Ouah*, ou *Ouach*, nom dans lequel la dernière partie du mot *Ouasaié* est comme retranchée. M. du Theil.

‹3› Τὰ μὲν οὖν καθόλου καὶ ΑΝΩΤΑΤΩ περὶ τῆς Αἰγύπτου, ταῦτα ἐλέγομεν· τὰ καθέκαστα δὲ, καὶ τὰς ἀρετὰς αὐτῆς, νῦν διέξιμεν.

Tous les traducteurs entendent par τὰ ἀνωτάτω les faits anciens relatifs à l'Ægypte, *è superioribus repetita temporibus singula ;* je sais que c'est-là le sens ordinaire : cependant, lorsque je considère que les notions précédentes sont plus particulièrement des faits généraux, dans lesquels l'état de l'Ægypte, au temps de Strabon, tient beaucoup plus de place que l'état ancien; quand je vois qu'ensuite il n'oppose à τὰ καθόλου καὶ ἀνωτάτω, que les mots τὰ καθέκαστα δέ, je me persuade que τὰ ἀνωτάτω, comme le *summatim* des Latins, s'entend des choses *sommaires*, qui ne regardent que la superficie des objets; en sorte que τὰ καθόλου καὶ ἀνωτάτω doit signifier *les choses générales et*

[1] *Wilkins, Expl. voc. Ægypt.* pag. 99. = [2] *La Croz. Lex.* pag. 67. = [3] *Jablonsk. Opusc.* tom. I, pag. 44. = [4] Cf. *et Forster Epist. ad Michaël.* p. 13, 14. — *Wesseling.* ad *Hierocl. Synecd.* pag. 725.

PAGE 791. Mais comme Alexandrie et tout ce qui concerne cette ville forment la partie principale de cette description, c'est par elle qu'il convient de commencer.

§. V. Description d'Alexandrie.

*Suprà, p. 311, n. 3.
** Suprà, pag. 317.

LA côte, depuis Péluse, pour ceux qui naviguent à l'occident, jusqu'à la bouche Canopique, est d'environ 1300 stades de longueur*; c'est ce que nous avons appelé la base du *Delta*** : de là jusqu'à l'île de *Pharos* ‹1›, on compte 150 autres stades ‹2›.

Pharos est une petite île oblongue, très-voisine du continent, avec lequel elle fait un port à deux entrées [au moyen de la disposition de la côte]; car le rivage, qui forme en cet endroit un enfoncement, projette dans la mer deux caps, entre lesquels s'étend l'île de *Pharos :* elle ferme le golfe, en se prolongeant dans une direction parallèle à la côte.

Des deux extrémités de *Pharos,* l'orientale est la plus rapprochée du continent, et du cap nommé *Lochias* qui s'y trouve. C'est cette extrémité qui fait la bonté du port ‹3› : outre que le canal

sommaires. C'est ce que prouve ce passage parallèle de notre auteur, ἼΔΙΑ μὲν οὖν πολλὰ ὅσαις καὶ ἔθνη γεγένηται· ΤᾺ Δ' ἈΝΩΤΆΤΩ τοσαῦτα διαλέκτους παρειλήφαμεν τὰς Ἑλληνίδας[1], où τὰ ἀνωτάτω est opposé à τὰ ἼΔΙΑ ἔθνη.

‹1› Nous savons par S. Épiphane, que cette île étoit appelée vulgairement à Alexandrie ἡ ἄνω γῆ, *la terre d'en haut*[2]; peut-être par une raison analogue à celle qui nous fait dire *la haute mer.*

‹2› Cette mesure est juste en stades de 700. G.

‹3› Τῶν δὲ ἄκρων τῆς Φάρου, τὸ μὲν οὖν ἑῷον μᾶλλόν ἐστι προσεχὲς τῇ ἠπείρῳ καὶ τῇ κατ' αὐτὴν ἄκρᾳ (καλεῖται δ' Ἄκρα Λοχίας), καὶ ποιεῖ τὸν λιμένα ἈΡΤΊΣΤΟΜΟΝ (Coray, ἀμφίστομον).

M. Bonamy paroît avoir cru qu'ici Ἀκρολοχίας, ou Ἄκρα Λοχίας, étoit le nom du *promontoire continental*, et se rapportoit à τῇ κατ' αὐτὴν [τὴν ἤπειρον] ἄκρᾳ. M. DU THEIL.

J'ai suivi le même sens, il ne sauroit être douteux ; mais je change la ponctuation : καὶ ποιεῖ se rapporte, non au cap *Lochias*, mais à la pointe de *Pharos ;* je mets donc entre parenthèses καλεῖται δ' Ἄκρα Λοχίας. Quant à la leçon que M. Coray a préférée, elle ne me paroît pas faire un bon sens, en ce que ce n'est point le *Lochias* qui rend le port d'Alexandrie *double* [ἀμφίστομον], c'est l'île de *Pharos,* au moyen de l'Heptastade, ainsi que Strabon vient de le dire, ἡ δὲ Φάρος νησίον ἐστὶ — λιμένα πρὸς αὐτὴν (ἤπειρον) ποιοῦν ἀμφίστομον. Xylander, en traduisant *ore arcto,* s'étoit tout-à-fait éloigné du grec, mais avoit donné à la phrase un bon sens ; et c'est pour arriver au même but que M. Falconer changeoit ἀρτίστομος en στενόστομος. Je conserve

[1] *Strab.* VIII, pag. 333, A. = [2] *S. Epiphan. de mensuris,* S. 3, Opp. tom. II, pag. 161, A.

qui sépare [ces deux caps] est fort resserré, il s'y trouve encore des roches, les unes au-dessous, les autres au-dessus de la surface de l'eau, contre lesquelles les lames viennent de la haute mer se briser en tout temps avec violence <1>. Cette même extrémité [orientale] de l'île est formée par un rocher entouré d'eau de toutes parts <2>, surmonté d'une tour à plusieurs étages, admirablement construite en marbre blanc, qui porte le même nom que l'île <3>. Elle fut élevée par Sostrate de Cnide, favori des rois,

PAGE 791.

PAGE 792.

la leçon vulgaire. Strabon veut dire ici que c'est la pointe *Lochias* qui forme, avec la pointe orientale de *Pharos*, le *bon port*, le port *qui offre un bon mouillage*, par opposition avec celui d'*Eunoste*, situé de l'autre côté de l'Heptastade. Strabon s'est servi du même mot, en parlant du lac d'Averne : Ἔστι δὲ ὁ μὲν Ἄορνος κόλπος, ἀγχιβαθὴς καὶ ἈΡΤΙΣΤΟΜΟΣ, λιμένος καὶ μέγεθος καὶ φύσιν ἔχων [1] · et ici ἀρτίστομος ne signifie point, comme l'exprime la version française [2], *ayant une entrée étroite;* κόλπος ἀρτίστομος est un *golfe offrant mouillage :* car la terminaison στόμος ne s'applique point seulement à l'embouchure; c'est une métonymie de la partie pour le tout. Strabon en fait souvent usage : ainsi ailleurs, βαθύστομον σπήλαιον est *une caverne profonde, d'une vaste étendue;* ἐν ὄρεσι καὶ ἦν βαθύστομα σπήλαια, ὧν ἓν καὶ τετρακισχιλίους ἀνθρώπους δέξασθαι δυνάμενον [3]. En un autre endroit, βραχύστομος λιμήν [4] est un *port peu profond* [τεναγώδης λιμήν], plutôt qu'*un port étroit à son entrée.* Une expression analogue est celle de βαθύπρωρος (ναῦς) signifiant *un vaisseau de charge qui tire beaucoup d'eau* [5].

<1> Ces rochers hors de l'eau, désignés par Strabon, paroissent être, d'une part, le *Diamant*, situé en avant du Phare; et de l'autre, les roches à l'extrémité desquelles est le petit Pharillon. L'espace compris entre ce château et la pointe du Phare est d'environ 1700 mètres; ce qui forme une entrée beaucoup plus large que Strabon, et, après lui, Josèphe, ne semblent le supposer [6].

<2> Le rocher du Phare est encore maintenant presque séparé du reste de l'île; il y est joint par une chaussée étroite. La leçon περίκλυστος est la véritable; quoi qu'en dise M. Falconer, πολύκλυστος ne vaut rien. En un autre endroit, Strabon a dit : Καὶ ὁ τοῦ Καπίωνος πύργος ἵδρυται ἐπὶ πέτρας ἀμφικλύστου, θαυμασίως κατεσκευασμένος, ὥσπερ ὁ Φάρος [7].

<3> On ne peut douter que cette tour ne fût très-élevée : selon Épiphane, elle auroit eu 306 orgyies de haut [8]; l'Édricy, sans doute d'après quelque auteur ancien, lui donne 300 coudées [9]. En supposant que les mots *orgyies* et *coudées* aient été substitués à celui de *pieds*, et qu'il s'agisse du plus petit des pieds, de celui du stade de $1111\frac{1}{9}$ au degré, les 300 pieds représenteroient 50 mètres ou environ 153 pieds; ce qui ne dépasse pas les bornes de la vraisemblance. L'Édricy ajoute, et l'on trouve dans le scholiaste de Lucien [10], qu'on apercevoit la tour à *100 milles* de distance : c'est une absurdité palpable; car, en prenant le mille le plus petit possible, celui

[1] *Strab.* v, pag. 244, B. = [2] *Traduct. franç.* tom. II, pag. 244. = [3] *Strab.* XVI, pag. 756, B. = [4] *Strab.* XIV, pag. 641, C. = [5] *Diodor. Sic.* III, §. 39. = [6] *Joseph. Ant. Jud.* IV, 10, §. 5. = [7] *Strab.* III, p. 140, C. — Cf. XI, p. 494, D. = [8] *Epiphan. Hagiopolit.* p. 59, *à Berkelio* in *Steph. Byz.* voce Φάρος *citatus.* = [9] *Edricy, Geogr. Nub.* clim. 3. = [10] *Schol. Lucian.* in *Icaromenippum*, §. 12.

Page 792. pour le salut des navigateurs, comme le porte l'inscription <1>.

de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, les 100 milles représenteroient un arc terrestre de 54'; ce qui supposeroit à la tour une hauteur de 3000 pieds environ.

Deux autres renseignemens fournissent des résultats très-conformes à la probabilité. Josèphe, en parlant de la tour de *Phasaël* à Jérusalem, qui avoit 40 coudées de base sur chaque face et 90 coudées de haut, dit qu'elle surpassoit de beaucoup en circonférence la tour du Phare : *Τὸ μὲν σχῆμα παρεῴκει τῷ κατὰ τὴν Φάρον ἐκπυρσεύοντι τοῖς ἐπ' Ἀλεξανδρείας πλέουσι· τῇ περιοχῇ δὲ πολὺ μεῖζον ἦν* [1]. Il résulte de ce passage que la tour du Phare n'avoit pas à beaucoup près 40 coudées de base. Quant à sa hauteur, le même Josèphe dit ailleurs, en la comparant encore à la tour de *Phasaël*, que celle-ci *n'est pas inférieure à la tour du Phare* [2]; d'où nous devons conclure que celle-ci avoit environ 90 coudées de haut ou 135 pieds : s'il est question de la coudée du stade de 500, qui devoit avoir $0^m,555$, les 90 coudées représenteroient 50 mètres, qui font 153 pieds; et cette mesure est précisément celle que donneroit l'Édricy d'après notre hypothèse.

D'une autre part, Josèphe nous apprend qu'on apercevoit le Phare à la distance de 300 stades [3] : comptés comme stades de 1111 $\frac{1}{9}$, qui paroissent avoir été employés dans les estimes marines, ils équivalent à un arc de 16' 12" d'un grand cercle; déduction faite d'une douzaine de pieds pour la hauteur du pont d'où les marins apercevoient la tour, on trouve, d'après les Tables de Mendoza [4], que, pour être vue à cette distance, elle devoit avoir environ 156 pieds; ce qui s'accorde encore fort bien avec les mesures précédentes.

C'est à-peu-près la hauteur de la tour de Cordouan, qui a 150 pieds de haut [5].

<1> Le texte vulgaire portoit : *ὥς φησιν ἡ ἐπιγραφή· ἐπίγραμμα* ΣΏΣΤΡΑΤΟΣ ΚΝΊΔΙΟΣ ΔΕΞΙΦΆΝΟΥΣ ΘΕΟΙ͂Σ ΣΩΤΗ͂ΡΣΙΝ ῾ΥΠΕ῾Ρ ΤΩ͂Ν ΠΛΩΪΖΟΜΈΝΩΝ. M. Coray a regardé tous les mots depuis *ἐπίγραμμα* jusqu'à ΠΛΩΪΖΟΜΈΝΩΝ comme une glose de copiste, et les a rejetés du texte. Cette inscription se retrouve dans Lucien [6]. Les mots *θεοῖς σωτῆρσιν* désignent Ptolémée-Soter et Bérénice, comme l'ont remarqué d'habiles critiques [7]. Le datif, selon M. Visconti, indique ici, non la dédicace du monument, mais l'ordre de le construire. D'après cette hypothèse, la phrase pleine seroit : *Σώστρατος Κνίδιος Δεξιφάνους [τοῦτον τὸν πύργον] θεοῖς σωτῆρσιν [κατεσκεύασεν] ὑπὲρ τῶν πλωϊζομένων*. Si c'est-là le vrai sens de l'inscription, comme il est vraisemblable de le penser, elle serviroit à prouver que la tour du Phare a été construite sous Ptolémée-Soter, et non pas sous Ptolémée-Philadelphe, comme l'attestent Eusèbe [8] et George le Syncelle [9], suivis par le P. Pétau [10], Simson [11], &c. : ainsi elle viendroit à l'appui du témoignage de Suidas, que les chronologistes ont abandonné. Ce lexicographe dit en effet que la tour fut bâtie lorsque *Pyrrhus monta sur le trône d'Épire*, *ὅτε καὶ Πύῤῥος. . . . τὴν δυναστείαν τῆς Ἠπείρου παρείληφε* [12]. Or le commencement du règne de ce prince est de l'an 299 avant J. C. [13]; ce qui répond à la 23.e année du règne de Ptolémée-Soter.

---

[1] *Joseph. Bell. Jud.* V, 4, §. 3. = [2] *Idem, Ant. Jud.* XVI, 5, §. 2. = [3] *Idem, Bell. Jud.* IV, 10, §. 5. = [4] *Mendoza's Tables of navigation*, table XXXVI. = [5] *Piganiol de la Force, Descr. de la France*, tom. IV, pag. 190. = [6] *Lucian. quomodo hist. conscr.* §. 62. — *Schol. Lucian.* ad *Icarom.* §. 12. = [7] *Spanheim, de præstant. et usu numism.* t. I, pag. 415. — *Visconti, Iconogr. Grecque*, II.e part. ch. 18, pag. 564. = [8] *Euseb. Chron.* ad olymp. CXXIV, an. I. = [9] *Syncell. Chronogr.* p. 272, *fin.* = [10] *Petav. de Doctr. tempor.* tom. II, pag. 339. = [11] *Simson. Chronic.* col. 1103. = [12] *Suid.* voce Φάρος. = [13] *Simson. Chronic.* col. 1083.

Et en effet, sur un rivage qui, de chaque côté [d'Alexandrie], est bas, dénué de ports, garni d'écueils et de bas-fonds, il étoit nécessaire de placer un signal élevé et très-remarquable, afin que les navigateurs, arrivant de la haute mer, ne pussent manquer l'entrée du port. PAGE 792.

La bouche occidentale n'est pas non plus d'un abord facile; elle n'exige cependant pas autant de précaution. Elle donne entrée à un autre port qui porte le nom d'*Eunoste*, en dedans duquel est un port creusé de main d'homme, et fermé : celui dont l'ouverture est marquée par la tour du Phare, est le grand port; les deux autres lui sont contigus à leur extrémité, et n'en sont séparés que par la chaussée appelée *Heptastade :* c'est une espèce de pont ‹1› qui, se dirigeant vers la pointe occidentale

‹1› On ignore à quelle époque l'Heptastade a été construit. Ammien Marcellin l'attribue à Cléopatre [1]; mais il a pris évidemment la réparation pour la construction. Il a fait la même erreur pour la tour du Phare [2]. Josèphe croyoit cette tour d'une époque antérieure à Ptolémée-Philadelphe, puisqu'il dit que les Septante furent conduits au Phare par Démétrius de Phalère, en passant sur *l'Heptastade* [3]. S. Épiphane, au contraire, dit qu'ils y allèrent en bateau, *τριακονταὲξ σκαφιδίοις περαιούμενοι* [4]. L'opinion de Josèphe est la plus vraisemblable. La construction de l'Heptastade dut suivre de peu la fondation d'Alexandrie : elle doit être du même temps que celle de la tour du Phare; c'est-à-dire qu'elle remonte probablement au règne de Ptolémée-Soter [5].

Dion Cassius, Pomponius Mela [6], Josèphe, l'appellent également un pont.

Sa longueur étoit de 7 stades, comme le prouvent, non-seulement le nom d'*Heptastade,* mais encore le témoignage d'Aristide [7], et celui de S. Justin le martyr [8], qui compte 7 stades entre *Pharos* et le continent. La mesure de 900 pas que donne César, revient au même [9] : car on voit que, selon l'usage des Latins, qui comptoient 8 stades pour un mille, et conséquemment ($\frac{1000}{8}$) 125 pas pour un stade, cet auteur a simplement multiplié 125 par 7; ce qui fait 875, ou, en nombre rond, 900. Il est assez difficile de retrouver maintenant les deux points extrêmes de l'Heptastade : toutefois, à bien examiner le plan d'Alexandrie publié par la Commission d'Ægypte, on voit que l'Heptastade a dû commencer du côté du continent, à partir d'un plateau peu élevé, en dehors du mur des Arabes; et du côté de *Pharos*, à un monticule en avant du chantier, sur le port d'Eunoste : l'intervalle de ces deux points est de 1100 mètres, valant 6 $\frac{19}{20}$ stades de 700 au degré.

Quant à la largeur de l'Heptastade, elle

[1] *Amm. Marc.* XXII, pag. 234, *ed. Val.* = [2] *Vales.* ad *Amm. Marc.* l. l. = [3] *Joseph. Ant. Jud.* XII, 2. = [4] *S. Epiphan. de Mensuris*, tom. II, pag. 161, A. = [5] *Suprà*, pag. 330, n. 1. = [6] *Pomp. Mel.* II, 7, §. 53. = [7] *Aristid.* in *Ægypt.* pag. 359, *med.* = [8] *S. Justin. martyr. ad Græcos Cohort.* §. 13, pag. 16, E. = [9] *Cæsar, de Bello Alexandr.* III, §. 112.

PAGE 792. de l'île <1>, sert à la joindre au continent; on y a seulement ménagé deux ouvertures qui donnent entrée dans le port d'Eunoste, et sur lesquelles on a jeté un pont. Cette chaussée non-seulement faisoit communiquer le continent avec l'île, mais encore elle y amenoit de l'eau dans le temps où elle étoit habitée <2>. Elle a été de nos jours dépeuplée par Jules-César dans la guerre contre les Alexandrins, parce que cette île avoit pris le parti des rois [a]; elle n'est plus habitée maintenant que par un petit nombre de gens de mer qui demeurent du côté de la tour.

[a] Hirtius, de Bello Alexandr. §. 18.

Le grand port, outre l'avantage d'être bien fermé, qu'il doit à sa position naturelle et à l'existence de l'Heptastade, présente de plus celui d'être profond jusque sur ses bords, en sorte que les plus grands bâtimens peuvent venir mouiller tout contre les degrés [du quai] <3>; il se partage en plusieurs ports.

Les premiers rois d'Ægypte, contens de ce qu'ils possédoient, sentirent peu le besoin des choses du dehors : prévenus en outre

est bien différente de ce qu'elle étoit jadis; on lui trouve, vers le milieu, environ 550 mètres, tandis que ce n'étoit, au temps des Romains, qu'une chaussée étroite, *angustum iter :* les ruines, et principalement les atterrissemens, l'ont de beaucoup élargi. Cependant une considération tirée des mesures tendroit à montrer que cet élargissement a dû s'exécuter plus sensiblement du côté de l'ouest que du côté de l'est, par l'effet des sables et des détrimens calcaires que les vents du nord-ouest poussent dans le fond du vieux port [1]. En effet, selon Josèphe [2], copié par Eustathe [3], la grandeur intérieure, c'est-à-dire, le tour du grand port, étoit de 30 stades; en les prenant pour stades de 700, qui étoient presque exclusivement employés à Alexandrie et dans les environs, on a environ 4760 mètres : or la circonférence actuelle du port neuf, entre le grand Pharillon et la pointe *Lochias*, est de 4770 mètres; il en résulteroit qu'il s'est fait peu de changemens dans le bassin du grand port.

<1> Ceci ne paroît pas exact. L'Heptastade aboutissoit évidemment plus près de la pointe *orientale* que de l'*occidentale*. Il sembleroit donc que Strabon auroit dû mettre ἑῷον au lieu de ἑσπέριον.

<2> Le bourg, dans l'île de Pharos, étoit grand et bien bâti. *Vicus oppidi magnitudine... Erat non dissimile atque Alexandriæ genus ædificiorum, turresque editæ et conjunctæ muri locum tenebant* [4].

<3> C'est-là, je pense, le sens des mots ὥστε τὴν μεγίστην ναῦν ἐπὶ κλίμακος ὁρμεῖν.

[1] *Girard, Observations sur la vallée d'Égypte*, Description de l'Égypte, *Histoire nat.* tom. II, p. 401. = [2] *Joseph. Antiq. Jud.* IV, 10, §. 5. = [3] *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* v. 250. = [4] *Cæsar, de Bello civ.* III, §. 112.

contre tous les navigateurs, et sur-tout contre les Grecs, que l'exiguité de leur territoire portoit à chercher et piller ailleurs ce qu'ils ne trouvoient pas chez eux, ils placèrent en ce lieu une garde avec ordre d'en défendre l'abord aux étrangers <1>; ils donnèrent pour habitation à cette garde l'endroit appelé *Rhacotis* <2>, qui forme maintenant la portion d'Alexandrie située au-dessus des chantiers de la marine. Ce n'étoit alors qu'une bourgade, dont les environs furent donnés aux *Bucoli* <3>, en état par eux-mêmes de repousser ceux qui auroient voulu débarquer. PAGE 792.

Alexandre survint, et, sentant tout l'avantage de cette position, il jugea qu'il falloit bâtir une ville fortifiée sur ce port [naturel]. On raconte, comme un présage de la prospérité future de la ville, ce qui arriva lorsqu'il s'agit d'en tracer le plan sur le terrain : les architectes marquoient la ligne d'enceinte avec de la craie; cette substance vint à manquer : le roi arriva dans ce moment; alors les administrateurs des farines livrèrent aux architectes une partie de celles qui étoient destinées aux tra-

<1> C'est de cette circonstance, suivant Jablonski [1], que l'île de *Pharos* a reçu son nom. *Phareh*, en ægyptien, signifioit la même chose qu'en latin *custodia* et *specula* [2]. M. DU THEIL.

<2> Cette bourgade de *Rhacotis*, dont les Coptes ont conservé le nom à Alexandrie [3], paroît avoir été située, d'après ce que dit Strabon, à l'ouest de l'Heptastade, sur le port d'Eunoste, vers un avancement du terrain encore marqué sur les plans d'Alexandrie moderne : c'est cet avancement que Clément d'Alexandrie a désigné en ces termes: Τὸν ἀνδριάντα καθίδρυσεν ἐπὶ τῆς ἄκρας, ἣν νῦν καλοῦσι Ῥακῶτιν [4]. Ce passage montre, ainsi que ceux de Strabon et de Tacite [5], que le nom de *Rhacotis* étoit resté à un certain quartier d'Alexandrie.

<3> Au sujet de ces pâtres, on peut comparer ensemble différens passages de Jul. Capitolin [6] et d'Héliodore [7], ainsi que les observations de Cellarius [8], d'Henri Valois [9], de Renaudot [10], et sur-tout de Gaulmin [11]. M. DU THEIL.

---

[1] *Jablonsk. Opusc.* tom. I, pag. 377. = [2] Conf. *Numer.* XXIII, v. 14; et *Psalm.* LXXVII, v. 4. = [3] *Woide, Lexic. Ægypt.* p. 76. — *Ét. Quatrem. Mem. géogr. sur l'Ægypte*, tom. I, p. 266. = [4] *Clem. Alex.* in *Protrept.* p. 42, l. 29, *ed. Pott.* = [5] *Tacit. Hist.* IV, §. 84. = [6] *Jul. Capitol.* in *M. Antonin.* cap. 21; et *Casaub.* ad hunc loc. = [7] *Heliodor. Æthiopic.* I, *edit. Bourdel.* pag. 11. = [8] *Cellar. Geogr. Africæ*, p. 20. = [9] *Vales. Not.* ad *Euseb. Hist. eccles.* VII, c. 11, pag. 132. = [10] *Renaud. Hist. Patr. Alexandr.* pag. 59. = [11] *Gaulm. Vit. Mos. edit. Fabricii*, pag. 147, 148. — *Jablonsk. Opusc.* tom. II, pag. 137.

PAGE 792. vailleurs, et l'on s'en servit pour tracer les divers alignemens des rues; ce qui fut, dit-on, interprété à bon augure.

Les avantages qu'offre la situation [de cette ville], sont de plusieurs espèces.

Elle est baignée de deux côtés par une mer <1>; au nord, par
PAGE 793. la mer d'Ægypte; au sud, par le lac *Marea* <2>, qu'on appelle aussi *Mareotis :* ce lac est rempli par les eaux du Nil, dérivées dans des canaux nombreux, qui viennent s'y rendre sur le côté ou à l'extrémité supérieure <3>. Les marchandises que ces canaux amènent sont en plus grande quantité que celles qui arrivent par mer : aussi le port sur le lac est-il plus riche que le port maritime, parce que les exportations d'Alexandrie sont bien plus considérables que les importations; c'est ce que savent ceux qui, ayant été à Alexandrie et à Dicæarchie *, ont observé, dans les deux endroits, si les bâtimens de transport expédiés de l'un à l'autre sont plus ou moins chargés à leur arrivée qu'à leur départ <4>.

* Pouzzoles.

<1> Remarquez l'expression *πέλαγος* appliquée à un lac : *ἀμφίκλυστόν τε γάρ ἐστι τὸ χωρίον δυσὶ* ΠΕΛΑΓΕΣΙ, *τῷ μὲν ἀπὸ τῶν ἄρκτων τῷ* Αἰ*γυπτίῳ λεγομένῳ, τῷ δ' ἀπὸ μεσημβρίας* ΤΩ͂Ι *τῆς λίμνης τῆς* Μα*ρείας.* On en trouve d'autres exemples chez les anciens [1].

<2> Selon Forster[2], le lac *Marea* avoit été d'abord nommé *Arapote;* et l'un et l'autre nom étoient tirés de la langue Ægyptienne, *Maareh* signifiant *locus custodiæ*, et *Arehphot, custodia occidentis*, conjecture que semble autoriser Hérodote, lorsqu'il rapporte que, sous le règne de Psammitique [3], on avoit placé à *Marea* des troupes pour défendre l'Ægypte du côté de la Libye. M. DU THEIL.

<3> *Πληροῖ δὲ ταύτην πολλαῖς διώρυξιν ὁ* Νεῖλος *ἄνωθέν τε καὶ ἐκ* ΠΛΑΓΙΩΝ. Strabon distingue les canaux qui se rendent sur le côté du lac, dérivés de la branche Canopique, de ceux qui viennent du pays haut se décharger à l'extrémité méridionale du lac : ce sont ces derniers qu'il a déjà désignés plus haut, dans une phrase que nous avons examinée [4].

<4> Le sens du passage est clair : Strabon veut dire qu'en comparant à Alexandrie les vaisseaux qui partent pour Dicæarchie avec ceux qui en arrivent, ou bien à Dicæarchie, les vaisseaux venant d'Alexandrie avec ceux qui s'y rendent, il est facile de voir que les premiers sont plus chargés que les seconds : d'où il conclut que la balance du commerce est en faveur de l'Ægypte.

Il résulte de ce passage que Dicæarchie ou Pouzzoles étoit de tous les ports d'Italie celui qui avoit le plus de relations avec l'Ægypte. C'étoit d'ailleurs un grand *em-*

[1] *Salmas. Exercit. Plinian.* pag. 407, F; 433, A, B. = [2] *Epistol. ad J. D. Michaël.* pag. 13. = [3] Conf. *Herodot.* II, §. 30. = [4] *Suprà*, pag. 321, n. 1.

Outre la richesse provenant des marchandises apportées de chaque côté dans les deux ports, l'un sur la mer, l'autre sur le lac, la salubrité de l'air est encore une chose digne de remarque*: cette salubrité est due à ce que la ville est baignée de deux côtés, et à l'avantage qui résulte des inondations du Nil. En effet, dans les autres villes situées sur le bord des lacs, l'air devient, pendant les chaleurs de l'été, lourd et étouffant, parce que l'évaporation causée par l'ardeur du soleil fait retirer les eaux des lacs, dont les bords deviennent alors marécageux : les vapeurs humides qui s'exhalent de ces endroits fangeux, corrompent l'air; il devient insalubre, et engendre des maladies pestilentielles. A Alexandrie, au contraire, les eaux du Nil, venant à croître au commencement de l'été, remplissent le bassin du lac, et ne laissent subsister aucune partie marécageuse d'où pourroient s'élever de dangereuses exhalaisons. De plus, c'est à cette même époque que soufflent du nord les vents étésiens, qui arrivent après avoir traversé une si vaste étendue de mer : aussi l'été est pour les Alexandrins une saison très-agréable.

PAGE 793.

* *Suprà*, t. II de la traduction, p. 121.

Le terrain qu'occupe la ville, a la figure d'une chlamyde ‹1›, dont la longueur, déterminée par les deux côtés baignés [l'un par la mer, l'autre par le lac], est d'environ 30 stades : les isthmes qui en marquent la largeur, ont chacun 7 ou 8 stades, et sont resserrés entre la mer et le lac. La ville entière est traversée par des

porium, comme le dit Strabon lui même [1]. Festus va plus loin encore : *Minorem Delum Puteolos esse dixerunt, quòd Delos aliquando maximum emporium fuerit totius orbis terrarum, cui successit posteà Puteolanum* [2].

‹1› Cuper a fait graver cette espèce d'habillement, dont il tâche vainement d'appliquer la forme au terrain occupé par Alexandrie. M. DU THEIL.

Les anciens aimoient beaucoup à rapporter la forme des pays à celle de certains objets auxquels souvent ces pays ressembloient fort peu. Ainsi ils assimiloient le Pont-Euxin à un arc Scythique; l'Italie, à une feuille de lierre; l'Espagne, à une peau de bœuf; *Naxos*, à une feuille de vigne; le Péloponnèse, à une feuille de platane; la Sardaigne, à un pied d'homme [3], &c.

[1] *Strab.* V, pag. 245, D. = [2] *Festus*, voce *Minorem*. = [3] *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* v. 155. — Cf. *Gossellin*, *notes sur Strabon*, tom. I, p. 219, n. 1.

PAGE 793. rues assez larges pour le passage des chevaux et des voitures <1>; outre deux rues qui ont plus d'un plèthre de largeur, et qui se coupent l'une l'autre en deux parties à angle droit.

<1> Flavius Josèphe s'accorde avec Strabon sur la longueur d'Alexandrie [1] : quant à la largeur, il la fait de 10 stades, de même que Philon [2]; et ici les deux renseignemens concordent peut-être encore; car 10 stades, et 7 ou 8 stades, peuvent également faire un mille.

Etienne de Byzance donne à la circonférence 110 stades, à la longueur 34, à la largeur 8 [3]. Selon Diodore de Sicile, la largeur étoit de 40 stades [4]; peut-être a-t-il compris le faubourg de *Necropolis*, qui étoit contigu à la ville.

Quoi qu'il en soit, on trouve dans les mesures de Josèphe et de Strabon combinées, les élémens de celle que Quinte-Curce a donnée de la circonférence; elle étoit de 80 stades, dit cet historien [5] : or il est évident que cette mesure est formée de l'addition de la double largeur et de la double longueur énoncées par ces auteurs; car $80 = 30 + 10 \times 2$.

Si Pline compte 15 milles [6] pour le tour d'Alexandrie (= 120 stades), c'est probablement que cette mesure est exprimée dans un stade qui est à celui dans lequel est exprimée la mesure de Quinte-Curce, comme 2 est à 3, puisque $\frac{80 \times 3}{2} = 120$.

En comparant la mesure de Quinte-Curce, qui est celle que l'architecte Dinocrate avoit donnée au tour d'Alexandrie, avec les mesures de Strabon et de Josèphe, qui connoissoient si bien Alexandrie, on trouve que cette ville ne s'étoit pas agrandie depuis Alexandre jusqu'au règne de Vespasien; que son enceinte étoit restée la même; et que les accroissemens dont parle Diodore de Sicile [7], durent consister dans l'augmentation du nombre des édifices pour remplir la vaste enceinte tracée par Dinocrate, et dans l'édification des faubourgs de *Necropolis* et de *Nicopolis*. C'est en effet ce que fait clairement entendre Ammien Marcellin quand il dit : *Alexandria non sensim, ut aliæ urbes, sed inter initia prima aucta per spatiosos ambitus* [8].

Maintenant entre quels points Alexandre a-t-il placé les limites de cette ville? c'est ce que nous allons tâcher de déterminer.

Il est d'abord naturel de penser qu'Alexandrie a été construite sur les deux ports, et que les extrémités de ces ports ont été les points auxquels ont été rapportées celles de la ville dans sa longueur.

C'est ce qu'on trouve déjà confirmé par les circonstances qui se rattachent à la porte orientale, celle du côté de Canope. On voit par le texte de Strabon, que la ville s'étendoit fort peu au-delà du cap *Lochias*; en sorte que le mur devoit longer les dunes qui touchent à la porte de Rosette : ainsi cette porte doit être à très-peu près sur l'emplacement de l'ancienne. C'est ce que confirme la distance de 30 stades comptés par Strabon entre Alexandrie et *Nicopolis* [9]. Ce bourg, augmenté et embelli par Auguste, étoit indubitablement placé à l'endroit où se voit encore *le château des Césars*, forteresse Romaine à 4450 mètres ou 28 stades de 700 au degré. Nous verrons plus bas que les 120 stades de Canope à Alexandrie tombent juste sur la porte de Rosette.

La position de la porte occidentale peut être

[1] *Joseph. de Bello Jud.* II, 16, S. 4, pag. 190. = [2] *Philo* in *Flacco*, pag. 757. = [3] *Steph. Byz.* voce Ἀλεξάνδρεια. = [4] *Diod. Sic.* XVII, S. 52. = [5] *Quint. Curt.* IV, 1, S. 12. = [6] *Plin.* V, 10, pag. 258. = [7] *Diod. Sic.* XVII, S. 59. = [8] *Amm. Marcell.* XXII, pag. 234. = [9] *Infrà*, p. 344.

La

La ville renferme de superbes emplacemens ou jardins publics <1>, PAGE 793. et des palais royaux qui occupent le quart ou même le tiers de son étendue; car chacun des rois, jaloux d'embellir à son tour de quelque nouvel ornement les édifices publics <2>, ne l'étoit pas moins d'ajouter dans les palais royaux quelque construction

déterminée avec non moins de certitude : Strabon compte 70 stades entre *Chersonesus* et Alexandrie [1]. *Chersonesus* est, à n'en point douter, *la tour du Marabou*. Si, partant de la citerne au pied du cap, vous comptez 11,100 mètres, valeur de 70 stades de 700 au degré, vous arriverez aux batteries des bains, vis-à-vis le cap des Figuiers, qui termine à l'ouest la presqu'île du Phare.

Or, de ce point, qui se trouve conclu de la distance de *Chersonesus*, on compte, jusqu'à la porte actuelle de Rosette, 4700 mètres, qui font 29^{7} stades de 700 au degré; et l'on vient de voir que Strabon et Josèphe s'accordoient à donner 30 stades à la longueur d'Alexandrie. Cette coïncidence est très-remarquable, et achève de prouver que nous avons fixé sans erreur les points extrêmes d'Alexandrie.

La mesure de 8 à 10 stades, donnée pour la largeur, conduit encore à un résultat curieux. En effet, tous ceux qui se sont occupés de la ville ancienne d'Alexandrie, ont reconnu qu'elle étoit baignée au sud par le lac; de manière que la largeur de la ville étoit précisément celle de l'isthme.

Mais, la plus courte distance entre le lac et la mer, vis-à-vis de l'Heptastade, étant de 2600 mètres, c'est-à-dire, beaucoup plus grande qu'il ne faut pour les mesures anciennes, on doit en conclure que les eaux du lac se sont retirées d'un côté par suite d'atterrissemens; ce qui s'est fait sans que, pour cela, le niveau du lac se soit abaissé. Ce lac se prolongeoit sans doute jusqu'à la chaîne des dunes, qui s'étendent un peu en dehors des murs de la ville Arabe; car de ces dunes jusqu'à la mer il y a environ 1600 mètres, qui valent à très-peu près 10 stades de 700 au degré.

Il s'ensuit que le lit actuel du canal ou *khalidge* n'est point du tout l'ancien lit du canal de Canope : ce canal étoit plus au nord, comme on le verra tout-à-l'heure.

<1> Ἔχει δ' ἡ πόλις TEMÉNH τε κοινὰ κάλλιστα, καὶ τὰ βασίλεια, κ. τ. λ. L'expression τεμένη est assez remarquable; et d'après l'épithète κοινά, je pense que Strabon a désigné par τεμένη des *jardins plantés d'arbres, servant de promenade publique.* C'est ainsi qu'il emploie très-souvent le mot ἄλσος pour *un bois agréable*, sans y attacher aucune idée de consécration religieuse [2]. Il a donc employé ce mot dans son acception étymologique et primitive [3], qui est *terrain séparé*, χωρίον ἀποτεμνόμενον, καὶ ἰδίῳ ὅρῳ περιγραφόμενον. Il paroît que c'est en ce sens que Pollux a pris les mots ἄλση et τεμένη [4].

Quant à l'étendue que Strabon donne à ces emplacemens, on ne s'en étonnera pas, puisque, selon Pline, l'architecte qui traça le plan d'Alexandrie, avoit destiné la cinquième partie de la ville aux édifices royaux [5].

<2> C'est ainsi que j'ai cru devoir rendre les mots τῶν γὰρ βασιλέων ἕκαστος ὥσπερ τοῖς κοινοῖς ἈΝΑΘΗΜΑΣΙ προσεφιλοκάλει τινὰ κόσμον, οὕτω καὶ οἴκησιν ἰδίᾳ περιεβάλλετο πρὸς ταῖς ὑπαρχούσαις. Le mot ἀναθήμασι est rendu par *donariis* dans les versions Latines. Le même sens se

[1] *Strab.* XVII, pag. 799, C. — *Infrà*, pag. 352. = [2] *Strab.* III, pag. 142, A. — Cf. *Casaub.* ad III, pag. 152, A. = [3] *Homer.* passim, et *Eustath.* pag. 907, lig. 28, 30; 1162, l. 19; 1293, l. 28; 1564, l. 6; 1600, l. 64; 1677, l. 61. = [4] *Polluc. Onom.* X, §. 16. = [5] *Plin.* V, 10, pag. 258, l. 8.

PAGE 793. à celles qui existoient déjà; en sorte qu'on pourroit maintenant appliquer à ces palais les paroles du Poëte : *Ils sortent les uns des autres* ‹1›. En effet, tous ces édifices, situés sur le port, et même ceux qui s'étendent au-delà, sont contigus entre eux ‹2›.

retrouve dans cette traduction, « car chaque » roi, comme par des *consécrations faites* » *aux dieux*, pour l'usage du public, &c.[1] »; et dans celle-ci de lord Valentia, *every succeeding prince was desirous of making some ornamental addition to the religious edifices, &c.*[2]. Cette fausse interprétation du mot *ἀναθήματα* a empêché de saisir le vrai sens de toute la phrase. Ce mot ne signifie autre chose ici, que *édifices publics, consacrés au service public;* et l'auteur a voulu parler des travaux des rois relatifs à-la-fois aux *édifices publics* et aux *édifices royaux*. Ce sens est fréquent dans Strabon[3]. Artémidore explique clairement cette expression : *Ὅσα δ' εἰς λιμένας καὶ τείχη, ἀγοράς τε καὶ γυμνάσια καὶ κοινὰ πόλεως· ἀναθήματα ταῦτα δημόσια καλοῦσι*[4]. M. de Bréquigny s'est tout-à-fait approché du sens, en traduisant *lieux consacrés à l'usage du public.*

‹1› Strabon a évidemment voulu dire que les édifices du palais, augmentés sans cesse par les rois, *se succèdent les uns aux autres*, ou plus exactement, sont si rapprochés, qu'*ils semblent sortir les uns des autres*, *ἐξ ἑτέρων ἕτερ' ἐστίν*. Il s'ensuit que Strabon, en citant cet hémistiche d'Homère, ne lui a point donné le sens qu'il a, selon les scholiastes; ces derniers l'interprètent, en effet, des différens étages du palais d'Ulysse : *διὰ τούτων βούλεται δηλοῦν, ὡς οὐ μονοστέγων τῶν βασιλείων ὄντων, ἀλλὰ πολυστέγων*[5]. Strabon a-t-il détourné le sens véritable des paroles du poëte en les parodiant, pour l'approprier à la circonstance à laquelle il veut les appliquer! ou bien ces paroles doivent-elles être interprétées réellement comme le faisoit notre auteur! La première hypothèse nous paroît d'autant plus vraisemblable, que déjà, en parodiant le même hémistiche, il l'a pris dans un sens tout différent[6] de celui qu'il lui donne ici.

‹2› Ce texte n'est pas sans obscurité : *ἅπαντα μέντοι συναφῆ καὶ ἀλλήλοις καὶ τῷ λιμένι, καὶ ὅσα ἔξω αὐτοῦ*. M. de Bréquigny, en traduisant, *tous sont contigus et s'étendent le long du port, de même que les palais situés au-delà de l'enceinte de la ville*, a rapporté évidemment *αὐτοῦ* à *περίβολος*, qui se trouve six lignes plus haut. Ce qui l'a conduit à ce sens, c'est la difficulté *d'entendre comment des édifices situés au-delà du port seroient contigus à ce port;* difficulté que ne semblent avoir aperçue ni les interprètes Latins, ni Buonaccioli. Mais cette version supposeroit qu'Alexandrie ne s'étendoit pas jusqu'à l'extrémité orientale du grand port; or le contraire est prouvé par la suite du texte. Pour bien entendre la pensée de Strabon, il faut faire attention qu'il y a quelque chose de sous-entendu à la fin de la phrase; c'est comme s'il y avoit : *ἅπαντα μέντοι συναφῆ καὶ ἀλλήλοις καὶ τῷ λιμένι, καὶ ὅσα ἔξω αὐτοῦ (λιμένος) συναφῆ τοῖς ἐνδοτέρω*. Ici Strabon a exprimé, en d'autres termes, l'idée qu'on retrouve un peu plus loin, quand il distingue le palais situé sur le *Lochias*, et conséquemment *hors* du port, de ceux qui se trouvoient en deçà de ce cap, c'est-à-dire, en *dedans* du port : *εἰσπλεύσαντι δ' ἐν ἀριστερᾷ, ἐστὶ συνεχῆ τοῖς ἐν Λοχιάδι τὰ ἐνδοτέρω βασίλεια*[7].

---

[1] *Halma, préface de l'Almageste*, pag. lxij. = [2] *Valentia's Travels*, tom. II, pag. 456. = [3] *Strab.* V, p. 235, D; — V, p. 236, A; — XII, p. 578, B. — *Cf.* XIII, p. 624, B; — XVII, p. 795, B. = [4] *Artemid. Oneirocrit.* I, c. 2. — Conf. *Van Goens* ad *Porphyr. de Antro Nymph.* pag. 88, col. 2. = [5] *Pseudodidym.* ad *Odyss.* ρ', v. 266. — *Eustath.* ad h. l. = [6] *Strab.* V, p. 235, A. = [7] *Infrà*, pag. 794, C.

Le *Museum* fait partie du palais des rois ; il renferme une promenade, un lieu garni de siéges ‹1› [pour les conférences], et une grande salle ‹2› où les savans qui composent le *Museum* prennent en commun leurs repas. Cette société a des revenus communs; elle a pour directeur un prêtre [a], nommé autrefois par les rois *, maintenant par l'empereur. PAGE 793. PAGE 794.

[a] Heyn. Opusc. academ. t. I, p. 127 et 128.

* Les Ptolémées.

Le lieu appelé ‹3› *Sôma** fait aussi partie du même palais : c'est une enceinte qui renferme les tombeaux des rois et celui d'Alexandre. Ptolémée fils de Lagus enleva le corps de ce prince à Perdiccas, qui le transportoit de Babylone, et qui, par suite d'une ambition démesurée, s'étoit détourné de sa route pour s'emparer de l'Ægypte : mais ses soldats se révoltèrent contre lui et l'assassinèrent à coups de sarisses *, lorsque Ptolémée, venant à sa rencontre, l'eut bloqué dans une île déserte. Ainsi périt Perdiccas; mais les rois qui étoient avec lui ‹4›, savoir, Aridée, les enfans

* C'est-à-dire, *le Corps*.

* Longues piques Macédoniennes.

‹1› En grec ἐξέδρα. C'étoit une cour découverte et garnie de siéges, où les philosophes se réunissoient pour discourir. La signification de ce mot est fort bien expliquée dans ce passage de Vitruve : *Constituantur autem in tribus porticibus exedræ spatiosæ, habentes sedes, in quibus philosophi, rhetores, reliquique qui studiis delectantur, sedentes disputare possint* [1]. Dans un autre endroit, Strabon parle d'une vedette placée sur le sommet du *Tmolus*, où se trouvoit un *exèdre* (ou pavillon garni de siéges) en marbre blanc [2].

Cet *exèdre* paroît avoir été d'une assez grande étendue : on le considéroit quelquefois comme distinct du *Musée* proprement dit; c'est du moins ce qui résulteroit de ce fragment rapporté par Suidas : Κατῴκουν πλησίον τοῦ Μουσείου καὶ τῆς Ἐξέδρας, *ils habitoient près du Musée et de l'Exèdre* [3].

‹2› Οἶκος μέγας. J'ai pensé que οἶκος signifie ici non pas un *édifice*, mais une *salle*, d'après l'ensemble du texte, comparé à ce passage de Vitruve : *Habent autem eæ* DOMUS . . . . . . *ad meridiem verò spectantes* ŒCOS *quadratos* . . . . . *in his* ŒCIS *fiunt virilia convivia* [4].

‹3› C'est la leçon constante des manuscrits. Tous les critiques, Casaubon, Wesseling, Heyne, &c. lisent Σῆμα : M. Tzschucke et M. Coray ont reçu cette correction dans le texte. J'ai cependant conservé l'ancienne, parce qu'il n'y a rien d'impossible à ce qu'on ait pris la partie pour le tout et donné le nom de *corps* à l'édifice qui contenoit les restes d'Alexandre : on observera que cette leçon se retrouve également dans le faux Callisthène, qui avoit sous les yeux des auteurs Alexandrins. On lit dans sa compilation : Καὶ ποιεῖ τάφον ἐν τῷ ἱερῷ καλουμένῳ ΣΩΜΑ Ἀλεξάνδρου· κἀκεῖ τὸ σῶμα ἤτοι τὸ λείψανον Ἀλεξάνδρου καθιδρύθη [5].

‹4› Le texte ici paroît corrompu. D'après ce qui s'y lit dans toutes les éditions, dans

[1] *Vitruv. Architect.* V, 11, §. 2, *ed. Schneid.* = [2] *Strab.* XIII, pag. 625, D. — *Trad. franç.* tom IV, II.e part. pag. 246. = [3] *Suidas*, voce Ἐξέδρα. = [4] *Vitruv. Archit.* VI, 7, §. 2 et 4. — Cf. *Plin.* XXXVI, 25, pag. 756, 17. = [5] *Pseudo-Callisthen.* cod. reg. 1685, fol. 54 recto, l. 11.

PAGE 794. d'Alexandre, et Roxane, épouse de ce prince, se rendirent en Macédoine. Ptolémée transporta le corps d'Alexandre à Alexandrie, et lui donna la sépulture à l'endroit où il est encore maintenant[a], mais non plus dans le même cercueil. Celui qui existe à présent est en verre, au lieu que Ptolémée avoit déposé le corps dans un cercueil d'or, qui fut enlevé par Ptolémée fils de Coccès, et surnommé *Parisactus* ⟨1⟩ : ce dernier, qui étoit venu de Syrie, fut

[a] *Cf.* Sainte-Croix, Examen crit. des hist. d'Alex. pag. 519.

tous les manuscrits, Strabon sembleroit dire *que* les rois *furent tués avec Perdiccas*, ἐκεῖνος μὲν οὖν ἀπέθανεν.... σὺν αὐτῷ δὲ καὶ οἱ βασιλεῖς· *et qu'Aridée, ainsi que les enfans d'Alexandre, et son épouse Roxane, partirent pour la Macédoine* : Ἀρριδαῖός τε, καὶ τὰ παιδία τὰ Ἀλεξάνδρου, καὶ ἡ γυνὴ Ῥωξάνη, ἀπῆραν εἰς Μακεδονίαν· ou bien, en changeant la ponctuation, et en lisant, Σὺν αὐτῷ δὲ καὶ οἱ βασιλεῖς, Ἀρριδαῖός τε καὶ τὰ παιδία τὰ Ἀλεξάνδρου, καὶ ἡ γυνὴ Ῥωξάνη, ἀπῆραν εἰς Μακεδονίαν. Il se pourroit qu'ici la véritable leçon fût : Ἀριδαῖος μὲν, σὺν αὐτῷ δὲ καὶ οἱ βασιλεῖς, Ἀρριδαῖός τε, καὶ τὰ παιδία τὰ Ἀλεξάνδρου, κ. τ. λ. Néanmoins toutes les difficultés ne seroient point encore aplanies. Tout nous porte à penser qu'il peut y avoir ici une lacune assez considérable. M. DU THEIL.

Je ne vois point la nécessité de supposer une lacune; pour tout expliquer, il suffiroit, je pense, de changer la ponctuation, comme l'a vu M. du Theil, et de supprimer la conjonction καί, que M. Coray a déjà marquée d'un astérisque : on aura donc cette phrase : Σὺν αὐτῷ δὲ οἱ βασιλεῖς (pour οἱ δὲ σὺν αὐτῷ β.), Ἀρριδαῖος τε καὶ τὰ παιδία τὰ Ἀλεξάνδρου καὶ ἡ γυνὴ Ῥωξάνη ἀπῆραν εἰς Μακεδονίαν. Il faudra joindre σὺν αὐτῷ, non pas avec ἀπῆραν, ce qui feroit un sens absurde, mais avec οἱ βασιλεῖς, et cela signifiera οἱ δὲ συνόντες αὐτῷ, c'est-à-dire, συναναβάντες αὐτῷ (εἰς Αἴγυπτον) βασιλεῖς, *les rois qui étoient venus avec lui* (Perdiccas), *savoir, Aridée, &c., se retirèrent en Macédoine.*

De cette manière, le récit de Strabon et celui de Diodore s'accordent parfaitement; il n'y a de différence qu'en ce que le second a donné plus de détails que le premier.

⟨1⟩ Le texte porte : Ἐσύλησε δ' αὐτὴν ὁ ΚΟΚΚΗΣ καὶ Παρείσακτος ἐπικληθεὶς Πτολεμαῖος. Tous les interprètes avoient pensé que le mot Κόκκης étoit, comme Παρείσακτος, un surnom de ce Ptolémée; mais un passage de la Chronique Alexandrine montre que c'est le nom de sa mère : Πτολεμαῖος ὁ καὶ Ἀλέξανδρος υἱὸς τοῦ Πτολεμαίου τοῦ δευτέρου Εὐεργέτου, καὶ ΚΟΚΚΗΣ ΜΗΤΡΟΣ, ἀπεβλήθη τῆς βασιλείας καὶ ἐσφάγη εἰς Μύρα τῆς Λυκίας[1]. D'où l'on voit que la mère de Ptolémée Alexandre, nommée *Cléopatre*, comme le disent la même Chronique, Pausanias[2], Josèphe[3], Appien[4], s'appeloit aussi *Cocce*, surnom que lui avoient donné peut-être les Alexandrins. Strabon a donc désigné ici Ptolémée Alexandre à-la-fois par le surnom de *Parisactus* et par le nom de sa mère : c'est ainsi qu'ailleurs il désigne Ptolémée Philopator par le nom de sa maîtresse, εἶθ' ὁ Φιλοπάτωρ, ὁ τῆς Ἀγαθοκλείας[5] : sorte de qualification fort claire à cette époque, où l'histoire des Ptolémées étoit connue de tous.

Il faut donc ponctuer ce passage de cette manière.... ὁ Κόκκης, καὶ Παρείσακτος ἐπικληθεὶς, Πτολεμαῖος. Ce Ptolémée ici ne sauroit donc être le même que le *Cybiosactes*, époux de Cléopatre, dont Strabon parlera bientôt[6]. Ce qui avoit fait croire à l'identité des deux personnages, ce sont deux circonstances.

[1] *Chronic. Alexandr.* pag. 183, B. = [2] *Pausan. Attic.* c. 9. = [3] *Joseph. Antiq. Jud.* XIII, 13, §. 1-3. = [4] *Appian. Bell. Mithrid.* §. 23, fin. = [5] *Infrà*, pag. 345. = [6] *Infrà*, pag. eâd.

chassé aussitôt, et ne tira aucun profit du vol qu'il avoit commis. PAGE 794.

En entrant dans le grand port, on a, sur la droite, l'île et la tour du Phare; à main gauche, sont les rochers * et le cap *Lochias*, sur lequel s'élève un palais royal; plus avant et du même côté, on trouve les palais intérieurs *, contigus à celui du *Lochias*, et contenant nombre de lieux de plaisance ** d'une construction variée, et des jardins ***; au-dessous on voit un port creusé de main d'homme et clos, pour l'usage particulier des rois : en avant, est située une petite île appelée *Antirrhodus*, où se trouvent un palais et un petit port; elle est ainsi nommée par comparaison avec Rhodes *.

* *Suprà*, p. 329.

* Τὰ ἐνδοτέρω βασίλεια. *Suprà*, p. 338, n. 2.

** Δίαιται.

*** Ἄλση. *Suprà*, p. 337, n. 1.

* Pour quelle raison, je l'ignore.

Au-delà s'élève le théâtre; puis on trouve le *Posidium*, espèce de coude qui s'avance dans la mer, à partir de ce qu'on nomme

s'appliquent fort bien à ce *Cybiosactes :* la première est l'épithète παρείσακτος, signifiant *advena, adventitius*, et même *irreptitius* [1], laquelle convient sans aucun doute à *Cybiosactes;* la seconde est son arrivée de Syrie (ἐκ τῆς Συρίας ἐπελθών), ce qui s'accorde avec ce que Strabon raconte plus bas de ce personnage.

Mais ces deux circonstances ne conviennent pas moins à Ptolémée Alexandre. En effet, Cléopatre sa mère, ayant, par ses artifices, fait chasser Ptolémée Soter II, l'aîné des fils de Ptolémée Évergète, avoit réussi à mettre en place Ptolémée Alexandre, son fils puîné: il méritoit donc l'épithète de παρείσακτος.

D'un autre côté, nous voyons dans Josèphe que Cléopatre, craignant les entreprises de Ptolémée Soter en Syrie, aux portes de l'Égypte, y envoya une armée avec son fils Ptolémée Alexandre [2]. Ce ne put être qu'au retour de cette expédition que ce prince enleva le cercueil d'or d'Alexandre. Ainsi les mots ἐπελθὼν ἐκ τῆς Συρίας lui conviennent également; car ils peuvent fort bien être susceptibles du sens de *après son arrivée de Syrie*, quoique, dans ce cas, le mot propre eût été ἐπανελθών, mot qui, du reste, est peut-être la vraie leçon.

Il ne reste qu'une difficulté. Strabon, en disant que Ptolémée *Parisactus* a pillé ce cercueil, ἐκ τῆς Συρίας ἐπελθών, καὶ ἐκπεσὼν εὐθύς, joint ensemble ces trois circonstances, *l'arrivée de Syrie, le vol du cercueil, l'expulsion du prince;* de telle sorte que, dans sa pensée, les deux secondes ont suivi immédiatement la première. Que le roi ait été chassé immédiatement après avoir commis le vol, cela n'est point douteux; mais il résulte de la comparaison des dates [3] que cette expulsion est postérieure de douze ans au retour de Syrie: ainsi Strabon a trop rapproché le second fait du premier. Pour qu'on pût être certain qu'il a séparé les deux événemens, et n'a point fait une faute de chronologie, il faudroit au moins qu'il eût écrit : Ἐσύλησε δ' αὐτὴν ὁ.... Πτολεμαῖος μετὰ τὴν ἐκ τῆς Συρίας ἐπάνοδον (ou bien, si l'on veut, ἐκ τῆς Συρίας ἐπανελθών)· ἐκπεσὼν δ' εὐθύς κ. τ. λ.

[1] *S. Paul. Galat.* II, v. 4. = [2] *Joseph.* l. l. = [3] *Champollion-Figeac, Annales des Lagides*, tom. II, pag. 223 et 224.

PAGE 794. * Le marché.

l'*Emporium* *, et sur lequel est bâti un temple de Neptune. Antoine prolongea ce coude jusqu'au milieu du port, au moyen d'une chaussée, et construisit à l'extrémité une maison royale, qu'il surnomma *Timonium :* ce qu'il fit en dernier lieu, lorsque, se voyant abandonné de ses nombreux partisans, après la défaite d'*Actium,* il se retira à Alexandrie, et résolut de mener, le reste de ses jours, la vie solitaire de Timon [a].

[a] Plutarch. in Anton. §. 78.

Plus loin sont le *Cæsareum* ‹1›, l'*Emporium* et les Apostases ‹2›. De là, jusqu'à l'Heptastade, s'étendent les chantiers de la marine. Voilà ce qu'on trouve dans le grand port.

Le port d'Eunoste est de l'autre côté de l'Heptastade; au-delà de cette chaussée, on voit un port creusé de main d'homme, nommé *Cibotos* ‹3›, et contenant aussi des chantiers.

PAGE 795.

Au fond de ce port vient se rendre un canal navigable, qui s'étend jusqu'au lac *Mareotis* ‹4› : au-delà du canal, il ne reste plus qu'une petite portion de la ville; on voit ensuite le faubourg de *Necropolis* ‹5›, où sont un grand nombre de jardins, des tombeaux, et des maisons où tout est disposé pour l'embaumement des corps [b].

[b] Jablonski, Opusc. tom. II, p. 478. — Larcher, sur Hérodote, tom. II, p. 348 sq.

En dedans du canal, est le *Sarapeum,* et d'autres lieux sacrés, anciennement bâtis, presque abandonnés depuis la construction

‹1› Ce *Cæsareum* étoit un temple de César, dont parle Pline : *Et alii* (obelisci) *duo sunt Alexandriæ ad portum, in Cæsaris templo* [1]. Il étoit appelé aussi *Sebasteum* [2].

‹2› J'ai lu avec Toup [3] et M. Coray, *καὶ αἱ Ἀποστάσεις.* Bonamy pense que ce mot désigne le lieu où étoit le meilleur mouillage pour les vaisseaux [4] : cette conjecture n'est pas satisfaisante. Il s'agit ici des *magasins* où étoient déposées les marchandises qui se vendoient dans l'*emporium* ou marché. C'est le sens de ce mot dans un passage d'Héraclide cité par Toup [5].

‹3› *Cibotos*, c'est-à-dire, *la boîte, le coffre.* Ce nom lui venoit peut-être de ce qu'il formoit un enfoncement, et étoit en quelque sorte emboîté dans les terres. Cet enfoncement est à présent comblé.

‹4› Ce canal n'étoit point le même que le *khalidge* actuel. Je l'ai déjà dit [6], et je le prouverai tout-à-l'heure.

‹5› J'ai retranché la particule *καὶ* dans cette phrase, εἶθ' ἡ Νεκρόπολις καὶ τὸ προάστειον. Elle manque dans deux manuscrits. M. Coray l'a mise entre deux astérisques, comme suspecte.

[1] *Plin.* XXXVI, 9, p. 736, 5. = [2] *Philo de Legat. ad Caium*, p. 724. = [3] *Emendat.* in *Suid.* tom. I, p. 364. = [4] *Mém. Acad. Inscript.* tom. IX, p. 424. = [5] *Toup*, l. l. = [6] *Suprà*, p. 337, col. 2.

des temples de *Nicopolis;* car c'est là que se trouvent l'amphithéâtre et le stade, et que se donnent les jeux dont la célébration revient tous les cinq ans : quant aux anciennes solennités, on les néglige. PAGE 795.

En général, Alexandrie est pleine d'édifices publics et sacrés. Les plus beaux sont le gymnase, où se trouvent les portiques, qui ont plus d'un stade [de circonférence]; au milieu sont le tribunal et les jardins <1>. On remarque aussi le *Paneum*, colline factice, qui a la forme d'une toupie; on diroit une roche escarpée : un escalier en limaçon conduit au sommet, d'où l'on aperçoit en entier la ville, que cette hauteur domine de toutes parts.

Depuis *Necropolis* <2> jusqu'à la porte Canopique, s'étend la rue [la plus] large qui traverse la ville en passant le long du gymnase (à l'extrémité [de cette rue] est l'hippodrome <3>), et les autres

<1> J'ai suivi l'excellente correction que M. Coray a faite de ce passage, *κάλλιστον δὲ τὸ γυμνάσιον, μείζους ἢ σταδιαίας ἔχον τὰς στοάς. ἐν μέσῳ δὲ τό τε δικαστήριον καὶ τὰ ἄλση.*

<2> On voit par-là que le faubourg de *Necropolis* touchoit immédiatement à la porte occidentale d'Alexandrie.

<3> *Ἀπὸ δὲ τῆς Νεκροπόλεως ἡ ἐπὶ τὸ μῆκος πλατεῖα διατείνει παρὰ τὸ γυμνάσιον μέχρι τῆς Κανωβικῆς πύλης· εἶθ' Ἱππόδρομος καλούμενός ἐστι, καὶ αἱ παρακείμεναι αἱ ἄλλαι μέχρι τῆς διώρυγος τῆς Κανωβικῆς.*

Ce passage offre des difficultés. La première phrase a été traduite ainsi : 1.° par l'ancien interprète Latin et Xylander, *A Necropoli verò platea, quæ in longum præter gymnasium pertendit usque ad Canopicam portam;* 2.° par Buonaccioli, *Da Necropoli, la piazza ch' è per il lungo, si stende lungo il ginnasio;* 3.° par M. de Bréquigny, *De Necropolis part une rue qui s'étend le long du gymnase jusqu'à la porte de Canope.* Mais il m'a paru certain que l'expression *ἡ πλατεῖα* désigne précisément cette grande rue, longue de 30 stades et large d'un plèthre, qui traversoit Alexandrie dans toute sa longueur [1].

La seconde phrase est plus embarrassante : car, 1.° il est clair, par ce qui va suivre, que l'*hippodrome* étoit *extra muros*, puisqu'il se trouvoit entre Alexandrie et *Nicopolis;* 2.° il paroît également clair que les mots *αἱ παρακείμεναι* (*ὁδοί*) doivent s'entendre de rues de la ville, et cependant elles sont placées après la porte Canopique, conséquemment hors de la ville.

Ces difficultés m'ont embarrassé longtemps; j'avois cru pouvoir les résoudre en ponctuant de cette manière : *Ἀπὸ δὲ τῆς Νεκροπόλεως ἡ ἐπὶ τὸ μῆκος πλατεῖα δ. μ. τ. Κανωβικῆς πύλης (εἶθ' Ἱππόδρομος καλούμενός ἐστι) καὶ αἱ παρακείμεναι ἄλλαι μέχρι τῆς δ. τ. Κ.* Il s'ensuivroit que *εἶθ' Ἱππ.* seroit une parenthèse séparée de ce qui vient après, et se rapportant à *Κανωβ. πύλης*; que les mots *καὶ αἱ παρ.* dépendroient de *ἀπὸ δὲ τῆς Νεκροπόλεως ἡ ἐπὶ μῆκος*, &c., et désigneroient les autres rues parallèles à la *grande*, *πλατεῖα*, lesquelles partoient également de *Necropolis*

[1] *Suprà*, pag. 336.

PAGE 795. rues qui se prolongent parallèlement jusqu'au canal de Canope. Après avoir traversé l'hippodrome, on trouve, à 30 stades d'Alexandrie, sur le bord de la mer, *Nicopolis* ‹1›, aussi peuplée qu'une ville. César Auguste embellit ce lieu, parce que ce fut là qu'il vainquit ceux qui s'avancèrent contre lui avec Antoine; ayant pris la ville d'emblée, il contraignit Antoine à se donner la mort *, et Cléopatre à se remettre entre ses mains : mais, peu de temps après *, cette princesse, gardée à vue, se fit secrètement mourir par la morsure d'un serpent, ou par un poison appliqué sur la peau ‹2›; car on raconte de ces deux manières la cause de sa mort. Avec elle s'éteignit la domination des Lagides, qui subsistoit depuis nombre d'années.

* 28 ans av. J. C.

* Même année.

et divisoient en plusieurs bandes parallèles l'espace compris entre la *grande rue* et le canal de Canope. Mais la construction seroit trop pénible : j'aime mieux entendre par *αἱ παρακείμεναι ὁδοί* des rues *extra muros* situées parallèlement à l'hippodrome.

‹1› Cette *Nicopolis*, embellie, peut-être même fondée par Auguste, s'agrandit considérablement sous les premiers empereurs, puisqu'au temps de Vespasien elle n'étoit plus qu'à 20 stades d'Alexandrie.

Strabon dit qu'elle étoit près de la mer. D'après Josèphe [1], elle auroit été sur le canal de Canope, puisque ce fut à *Nicopolis* que l'empereur Titus s'embarqua pour remonter le Nil.

D'un autre côté, nous voyons dans Pline que *Juliopolis*, à deux milles d'Alexandrie, étoit le lieu d'embarcation sur le canal [2]; or deux milles font précisément les 20 stades que Josèphe compte entre Alexandrie et *Nicopolis*. D'Anville soupçonnoit qu'il s'agit du même lieu [3]. Je pense également que *Nicopolis*, par ses agrandissemens successifs, s'étoit étendue, du côté de la ville, jusqu'à la bourgade d'*Eleusis*, lieu situé sur le canal de Canope, et le premier qu'on rencontroit en sortant d'Alexandrie; qu'*Eleusis* avoit fini par y être comprise, et que son nom avoit été changé contre celui de *Juliopolis*, en l'honneur du premier des Césars. Strabon est le dernier auteur qui parle d'*Eleusis*.

Cette conjecture me paroît sortir naturellement de la combinaison des textes de Strabon, de Josèphe et de Pline.

‹2› C'est le sens de *ἐπίχριστον φάρμακον*. M. de Bréquigny traduit, *un poison qu'elle avala*. Mais cette version suppose qu'il y a dans le texte *ποτὸν φάρμακον*. Les poisons que les Grecs appeloient *χριστά* ou *ἐπίχριστα*, s'appliquoient sur la peau; ces poisons s'introduisent, par l'absorption, dans la masse du sang, et agissent comme le venin du serpent. Les auteurs opposent souvent *φάρμακα χριστά* à *φάρμακα ποτά*, qui sont les poisons pris intérieurement. Ex. Μὰ Δία, οὐχ' ὑπὸ φαρμάκων χρηστῶν (lis. χριστῶν), ἢ ποτῶν [4].

Pour agir promptement de cette manière, il faut que le poison soit d'une grande violence.

[1] *Joseph. de Bell. Jud.* IV, 11, §. 5. = [2] *Plin.* VI, 23, pag. 327, 15. = [3] *D'Anville, Mém. sur l'Ægypte*, pag. 66. = [4] *Dion. Chrysost. Orat.* LXXVIII, pag. 633, A. — Cf. *Wyttenbach.* in *Plutarch. Moral.* pag. 702.

En effet, PTOLÉMÉE fils de Lagus étoit monté sur le trône d'Ægypte à la mort d'Alexandre; après lui régnèrent successivement, et de père en fils, PHILADELPHE, ÉVERGÈTE, PHILOPATOR, amant d'Agathoclée [a], ÉPIPHANE et PHILOMÉTOR.

PAGE 795.
§. VI.
Histoire des Lagides.

[a] Polyb. XIV, 11, 5-12, 3; XV, 26, 1, &c.

Ce dernier eut pour successeur son frère ÉVERGÈTE second, surnommé aussi PHYSCON : après lui, vint PTOLÉMÉE surnommé LATHURE (1); puis le père de Cléopatre, AULÈTE, qui régnoit de nos jours. Si l'on excepte les trois premiers princes, tous les autres, corrompus par le luxe et la mollesse, gouvernèrent fort mal, sur-tout le quatrième, le septième, et le dernier, c'est-à-dire, AULÈTE, qui, outre ses autres déportemens honteux, s'étudioit à jouer de la flûte, et s'enorgueillissoit tellement de son habileté en ce genre, qu'il ne rougissoit point d'établir, dans son propre palais, des concours où il disputoit le prix avec des musiciens de profession. Aussi les Alexandrins le chassèrent du trône *, et choisirent pour reine l'aînée de ses trois filles, qui étoit légitime * : quant à ses deux fils, encore en bas âge, ils les privèrent pour lors totalement de la couronne.

PAGE 796.

* En 63 avant J. C.

* *Suprà*, tom. IV, part. II, pag. 66.

Ils donnèrent pour époux à Cléopatre un certain *Cybiosactes* *, qui se vantoit d'être de la race des rois Syriens, et qu'ils firent venir de Syrie; mais, peu de jours après, la reine le fit étrangler, ne pouvant supporter la bassesse de ses manières : elle épousa en sa place Archélaüs, se disant fils de Mithridate Eupator; mais [dans la réalité] c'étoit le fils de cet Archélaüs qui, après avoir fait la guerre contre Sylla, fut ensuite honorablement traité par les Romains. Archélaüs étoit aïeul du dernier roi qui régna de notre temps sur les Cappadociens, et fut pontife de Comanes dans

* *Suprà*, p. 341.

(1) On voit que Strabon n'a point tenu compte des règnes d'Alexandre I.er et d'Alexandre II, parce qu'il donne ici la liste officielle des princes légitimes. Ils manquent également dans le canon des rois [1]. Tout ce que notre auteur dit ici des Lagides, a été si souvent expliqué et commenté, que je me contenterai d'en donner la traduction.

[1] Ap. *Halma*, *préf. de l'Almageste*, pag. lxxj.

PAGE 796.

* *Suprà*, tom. IV, part. II, pag. 66.

le Pont* : il se trouvoit alors auprès de Gabinius, qu'il vouloit accompagner dans son expédition contre les Parthes; à l'insu de ce général, il trouva le moyen de se rendre auprès de la reine, et fut déclaré roi.

Dans ces entrefaites, Pompée le Grand accueille Aulète, qui s'étoit rendu à Rome; il le recommande au sénat, et s'emploie pour obtenir le retour de ce prince dans ses États, et la mort des députés qui étoient venus, au nombre de plus de cent, déposer contre lui; à leur tête se trouvoit Dion l'académicien*.

* En 53 avant J. C.

Ptolémée, ayant été ramené par Gabinius, fit périr Archélaüs et sa [propre] fille; mais, peu de temps après avoir recouvré la couronne*, il mourut de maladie, laissant deux fils et deux filles, dont la plus âgée étoit Cléopatre.

* En 49 avant J. C.

Les Alexandrins mirent sur le trône l'aîné des fils et Cléopatre: mais les partisans du jeune roi se soulevèrent contre cette princesse, qui fut obligée de se retirer en Syrie avec sa sœur.

C'est à cette époque que Pompée, fuyant après la défaite de Palæopharsale*, aborda vers Péluse et le mont *Casius* : les favoris du roi l'assassinèrent*. Mais César survint, fit mourir le jeune prince, rappela Cléopatre de l'exil, et la nomma reine d'Ægypte, en lui associant le frère extrêmement jeune qui lui restoit.

* L'ancienne Pharsale. *Suprà*, tom. III, pag. 495.

* En 46 avant J. C.

PAGE 797.

Après la mort de César et la bataille de Philippes*, Antoine passa en Asie, traita Cléopatre avec des égards excessifs, l'épousa même et en eut des enfans : il s'en fit accompagner à la bataille d'*Actium**, et la suivit dans sa fuite <1>. César Auguste les poursuivit; et leur ruine mit fin aux honteux excès dont l'Ægypte avoit été le théâtre.

* En 40 avant J. C.

* En 29 avant J. C.

<1> Τόν τε Ἀκτιακὸν πόλεμον συνήρατο ἐκείνῃ καὶ ΣΥΝΕΦΥΓΕ. Par ce dernier mot, que les traducteurs ont mal rendu, Strabon fait entendre que ce fut Cléopatre qui s'enfuit la première à la bataille d'*Actium*. Ainsi Plutarque a dit à ce sujet : Ἑλκόμενος ὑπὸ τῆς γυναικὸς, ὥσπερ ΣΥΜΠΕΦΥΚΩΣ καὶ συμμεταφερόμενος [1].

[1] *Plutarch.* in *Anton.* §. 73.

PAGE 797.

§. VII. Administration de l'Ægypte.

CE pays forme maintenant une province d'où l'on tire des revenus considérables, sous l'administration des sages gouverneurs qu'on y envoie successivement. Le gouverneur a rang de roi : sous lui sont le *juge* ‹1›, qui connoît de la plupart des affaires, et un autre magistrat, qui porte le titre d'*idiologue* ‹2›; ce dernier est chargé de tenir compte de tous les biens qui, ne revenant à aucun héritier, appartiennent de droit à César. Après eux viennent les affranchis de l'empereur, et des régisseurs auxquels sont confiées des fonctions moins importantes.

L'Ægypte est gardée par trois légions, dont une placée dans la ville [d'Alexandrie], et les deux autres dans les environs ‹3›, sans compter neuf cohortes Romaines, dont trois dans la ville, trois sur les frontières de l'Æthiopie à Syéné, chargées de garder ce poste, et trois dans le reste du pays. Il faut ajouter trois corps de cavalerie, distribués également aux endroits où ils peuvent être nécessaires.

Les magistrats du pays dans chaque ville ‹4› sont, l'EXÉGÈTE ‹5›, revêtu de la pourpre, et jouissant des mêmes honneurs que par le

‹1› *Δικαιοδότης*, c'est le magistrat qui est appelé *juridicus* dans le Digeste : *juridicus qui Alexandriæ agit* [1].

‹2› Tous les manuscrits portent *ἴδιος λόγος*. M. Coray lit *ἰδιολόγος*, correction qui nous paroît certaine. Il s'agit ici de l'officier chargé d'enregistrer et de recueillir tous les biens des particuliers morts sans héritiers; ces biens sont appelés par Strabon, *ἀδέσποτα*, ce que Casaubon explique par *bona vacantia*.

‹3› *Ἔστι δὲ καὶ στρατιωτικοῦ τρία τάγματα, ὧν τὸ ἓν κατὰ τὴν πόλιν ἵδρυται, τἆλλα δ' ἐν τῇ χώρᾳ.* Ici le mot *χώρα* désigne les *environs d'Alexandrie* seulement; on sait que souvent les auteurs, en parlant d'Alexandrie, opposent, en ce sens, *πόλις* et *χώρα* [2]. On voit par ce passage que la majeure partie des forces Romaines en Ægypte étoit réunie sur un point, Alexandrie, le centre du gouvernement.

‹4› Il y a ici une variante qui n'est pas sans importance : le texte vulgaire donne, *τῶν δ' ἐπιχωρίων ἀρχόντων* ΚΑΤΑ' ΠΟ'ΛΕΙΣ (*Codd. κατὰ πόλιν, seu κατὰ τὴν πόλιν*) *μὲν ὁ, τε ἐξηγητὴς, κ. τ. λ.* Il résulteroit de ce texte que Strabon parleroit non-seulement d'Alexandrie, mais de toutes les villes de l'Ægypte : or les lignes suivantes montrent qu'il n'est question ici que d'Alexandrie; tout ce que Strabon dit se rapporte évidemment à cette ville seule. On ne sauroit donc douter que la leçon *κατὰ τὴν πόλιν*, au lieu de *κατὰ πόλεις*, ne soit la véritable.

‹5› Le titre d'*exégète* s'appliquoit particulièrement, en grec, à une fonction religieuse: il signifie proprement *l'interprète des choses*

[1] *Sturz, de Dial. Macedon. &c.* pag. 100. = [2] *Valckenaer, de Aristobulo Judæo*, pag. 55.

PAGE 797. passé; il est chargé de veiller sur tous les besoins de la ville ; l'HYPOMNÉMATOGRAPHE, l'ARCHIDICASTE, enfin le COMMANDANT DE NUIT. Ces mêmes magistratures existoient aussi sous les rois ; mais, par suite de leur mauvais gouvernement, l'état florissant de la ville disparut au milieu de la licence. Aussi Polybe[a], qui la visita [sous les rois], déplore-t-il amèrement la situation où il la trouvoit alors. « Elle avoit, dit-il, trois espèces d'habitans : 1.° les

[a] *Cf.* Schweigh. ad Polyb. XXXIV, 14, §. 1.

sacrées; il est quelquefois synonyme de *devin*[1], et même de *grand-prêtre.* Je pense que Strabon a désigné par ce nom *le grand-prêtre* d'Alexandrie.

La fonction de l'*hypomnématographe* répond, disent les commentateurs, à celle de *commentariensis.* S. Jérôme traduit par *à commentariis*[2] le ὑπομνηματογράφος des Septante[3]. Selon M. Étienne Quatremère, ce terme désignoit l'officier chargé spécialement de l'inspection et de la garde des prisons ; il faisoit arrêter les criminels, recevoit leurs écrous, les conduisoit au tribunal; il écrivoit les interrogatoires des accusés; il avoit sous ses ordres un assesseur, appelé βοηθός ou *adjutor*[4].

L'*archidicastes* me paroît avoir été pour Alexandrie ce que le δικαιοδότης étoit pour toute l'Ægypte.

Ce passage montre que les Romains avoient conservé sans altération l'administration municipale d'Alexandrie : il est probable qu'il en fut de même des autres villes de l'Ægypte, qu'on avoit d'autant plus besoin de ménager, qu'elles étoient moins immédiatement placées sous l'œil de l'autorité.

Nous voyons ici une preuve des ménagemens que les Romains gardèrent toujours avec l'Ægypte, et du soin qu'ils prirent de n'introduire dans toutes les parties de l'administration de cette province que les innovations absolument indispensables; ils respectèrent la religion, les usages, le système métrique, et jusqu'à l'administration municipale.

Ces ménagemens leur furent conseillés, non-seulement par un esprit de tolérance dont ils ne donnèrent pas toujours des preuves, mais par une politique adroite autant qu'éclairée, qui leur fit sentir le besoin de ne point indisposer une nation légère et orgueilleuse, entêtée dans ses habitudes, très-peu soumise à l'autorité[5], toujours disposée à la révolte[6] : ils ne purent la contenir que par une grande indulgence, par l'attention de défendre aux personnages influens de voyager en Ægypte sans permission[7], et par le soin qu'ils prirent de ne confier qu'à des hommes tirés de l'ordre des chevaliers, et jamais à un sénateur, le gouvernement d'un pays où il étoit si facile de se rendre indépendant[8]. Telles étoient les précautions qu'ils croyoient devoir prendre, que les empereurs ne nommèrent jamais pour gouverneurs que des hommes qui leur étoient entièrement dévoués[9], et qu'ils écartèrent toujours les nationaux des emplois supérieurs[10].

[1] *Cuper, Apoth. Homer.* p. 277. — *Sturz, de Dial. Alex. præf.* pag. vj, vij. = [2] *S. Hieronym. Opp.* tom. V, pag. 121. = [3] *Paralip.* I, 18, v. 15. — *Iezech.* XXXVI, v. 3. — Cf. *Sturz, de Dial. Maced.* pag. 82. = [4] *Etienne Quatrem. Mém. géogr. sur l'Égypte*, tom. I, pag. 303. = [5] *Tacit. Histor.* I, §. 11. = [6] *Fl. Vopisc.* in *Saturn.* pag. 244. = [7] *Tacit. Annal.* II, §. 59. = [8] *Arrian. Exp. Alex.* III, 5. = [9] *Fl. Vopisc.* l. c. = [10] *Isidor. Pelusiot.* I, epist. 489.

» Ægyptiens ou natifs du pays, intelligens ‹1› et soumis aux lois : » 2.° les mercenaires, très-nombreux et indisciplinés; c'étoit en » effet un ancien usage d'entretenir des troupes étrangères, mais la » nullité des princes leur avoit appris à commander plutôt qu'à » obéir : 3.° les Alexandrins, qui, par la même raison, n'étoient » pas faciles à gouverner; ils valoient cependant mieux que les » mercenaires, parce que, bien que formés d'une population » mêlée, ils étoient Grecs d'origine, et [comme tels] gardoient » quelque chose du caractère propre de la nation Grecque : au » reste, cette classe d'habitans fut presque anéantie, principale- » ment par Évergète Physcon (sous le règne duquel Polybe vint à » Alexandrie ‹2›); ce prince, irrité de leurs révoltes, les livra plu- » sieurs fois à la fureur des soldats et les fit massacrer. D'après l'état » de cette ville, ajoute le même auteur, il ne reste plus qu'à dire, » avec Homère : *Parcourir l'Ægypte, route longue et pénible* [a]. »

L'état de la ville étoit tel, sinon pire encore, sous les derniers rois. Les Romains réparèrent le mal autant qu'ils purent, en maintenant dans la ville l'administration dont j'ai parlé, et en plaçant dans le reste du pays, des sous-commandans * appelés NOMARQUES ** et ETHNARQUES *, chargés de fonctions peu importantes ‹3›.

[a] Homer. Odyss. Δ, v. 481.

* Ὑποστράτηγοι.

** Chefs de nome.

* Chefs de tribu ou district.

‹1› Τό, τε Αἰγύπτιον καὶ τὸ ἐπιχώριον φῦλον ὀξὺ καὶ πολιτικόν. J'ai lu, avec Casaubon, M. Schweighæuser [1] et M. Coray, καὶ ἐπιχώριον. Le mot πολιτικόν étant opposé à ἀναγωγόν, qui suit, ne peut être susceptible ici d'un autre sens que celui de *soumis aux lois*, *faciles à gouverner :* c'est ce qui m'a porté à traduire ὀξύ par *intelligens* ou *spirituels ;* car, si l'on vouloit préférer l'interprétation de *irritable, facile à se soulever,* pour mettre Polybe d'accord avec Tacite, qui qualifie la nation Ægyptienne de *lasciviâ discors et mobilis* [2], on établiroit une opposition formelle entre les deux épithètes ὀξύ et πολιτικόν: or il ne seroit possible d'admettre cette opposition que dans le cas où Strabon eût écrit φῦλον ὀξὺ, πολιτικὸν δέ, ou bien οὐ πολιτικόν.

‹2› Je ponctue le passage de cette manière : Ἠφανισμένου δὲ καὶ τούτου τοῦ πλήθους, μάλιστα ὑπὸ τοῦ Εὐεργέτου τοῦ Φύσκωνος (καθ' ὃν ἧκεν εἰς τὴν Ἀλεξάνδρειαν ὁ Πολύβιος). καταστασιαζόμενος γὰρ κ. τ. λ.

‹3› Il résulte de ce passage que l'autorité de ces magistrats avoit été fort limitée : il paroîtroit que les Romains voulurent rendre plus énergique et plus sûre l'action du gouvernement en la concentrant toute entière à Alexandrie.

[1] *Polyb.* XXXIV, 14, §. 1. = [2] *Tacit. Histor.* I, §. 11.

PAGE 798. Le principal avantage que présente la ville, c'est d'être le seul lieu de toute l'Ægypte placé également bien pour le commerce de mer, à cause de la bonté de son port, et pour le commerce intérieur, parce que le fleuve y transporte facilement toutes les marchandises, et les rassemble en ce lieu, devenu le plus grand marché de la terre habitable.

Voilà ce que l'on peut dire sur les avantages de la ville. Quant à l'Ægypte, Cicéron parle, dans un de ses discours*, des revenus qu'Aulète, père de Cléopatre, en tiroit chaque année, et les fait monter à 12,500 talens <1>. Or, si les revenus que tiroit de son royaume un prince qui l'administroit extrêmement mal et avec la dernière négligence, étoient si considérables, que doivent-ils être maintenant que le pays est administré avec tant de soin, que le commerce de l'Inde et de la Troglodytique a pris tant d'accroissement ! car on ne comptoit pas autrefois vingt vaisseaux qui osassent s'avancer dans le golfe Arabique, au point de s'élever au-delà des passes du détroit, tandis qu'à présent des flottes considérables s'expédient jusque dans l'Inde et aux extrémités de l'Æthiopie*, d'où les marchandises les plus précieuses sont transportées en Ægypte, et de là sont envoyées dans les autres pays; en sorte qu'on en tire doubles droits, ceux d'entrée et ceux de sortie, proportionnés à la valeur des marchandises. Il s'y joint encore le monopole, parce qu'Alexandrie est le principal dépôt de ces marchandises, et la place de commerce qui les fournit aux autres pays en plus grande quantité.

* Que nous n'avons plus.

* *Suprà*, tom. I de la traduct. p. 324.

§. VIII. Littoral de l'Ægypte.

ON sent bien mieux la beauté de la position [d'Alexandrie] quand on parcourt le pays, et principalement la côte qui commence au *Catabathmus* [a]; car c'est jusque là que s'étend l'Ægypte :

[a] *Cf.* Tzschucke, ad Mel. I, 7, §. 2.

<1> Diodore, qui parle de la même époque, ne porte les revenus qu'à 6000 talens [1], somme équivalente à environ 32,000,000 fr. Y a-t-il erreur dans le texte de Strabon ! ou les deux sommes sont-elles exprimées dans des talens différens ! c'est ce que je ne puis examiner ici.

[1] *Diod. Sic.* XVII, §. 52.

le pays d'ensuite appartient à la Cyrénaïque et aux barbares nommés *Marmarides,* qui confinent à cette dernière contrée ‹1›. PAGE 798.

Depuis le *Catabathmus,* la navigation, en droite ligne, est de 900 stades jusqu'à *Parætonium* ‹2›, ville dont le port a environ 40 stades de tour ‹3› : cette ville est appelée, par les uns, *Parætonium;* par les autres, *Ammonia.* Dans l'intervalle, on trouve le bourg des Ægyptiens, le cap *Nesisphyra*, les rochers *Tyndarii,* quatre îlots offrant un port; puis le cap *Drepanum;* l'île *Ænesipasia,* avec un port; le bourg d'*Apis*, à 100 stades de *Parætonium*, et à cinq journées du temple d'Ammon*. PAGE 799.

* *Suprà,* tom. I de la traduction, pag. 114, n. 3.

De *Parætonium* [à Alexandrie], on compte environ 1300 stades ‹4› : entre ces deux villes, on rencontre d'abord un cap formé d'une terre blanche, et nommé *Leuce acte**; ensuite le port *Phœnicûs*, puis le bourg *Pnigeus;* plus loin, l'île *Pedonia* avec un port; *Antiphræ,* à quelque distance de la mer. Tout ce canton est peu fertile en vignobles; aussi met-on dans les tonneaux plus d'eau de mer que de vin; c'est ce qu'on appelle *le vin Libyque,* qui forme, avec la bière, la boisson du peuple à Alexandrie ‹5›: on se moque beaucoup d'*Antiphræ* [pour son vin].

* C'est-à-dire, *Cap blanc*, aujourd'hui Ripa alba.

‹1› Οἱ περιοικοῦντες βάρβαροι Μαρμαρίδαι. En effet, nous voyons que Strabon étend les Marmarides au sud-est de la Cyrénaïque jusqu'à l'*Oasis* d'Ammon [1]. Ils confinoient à la Cyrénaïque.

‹2› J'ai dit que le *Catabathmus* se nomme maintenant Akabet-Assolum. *Parætonium* est appelé al-Barétoun. Les cartes de d'Anville donnent juste 900 stades olympiques, ou de 600 au degré, pour la distance de ces lieux en ligne droite. G.

‹3› Πόλις δ' ἐστὶ καὶ λιμὴν μέγας τετταράκοντά που σταδίων. Le mot μέγας s'entend de la circonférence, en pareil cas [2] : de même μέγεθος dans ce passage de Josèphe, ὁ λιμὴν ἔνδον ἀσφαλέστερον καὶ τριάκοντα σταδίων τὸ μέγεθος [3] · et dans celui-ci de Théophraste, à propos du cap de Circé [4], τῆς δὲ νήσου τὸ μέγεθος, περὶ ὀγδοήκοντα σταδίους. Il y a ellipse de τὴν περίμετρον. La construction pleine est dans Strabon : μέγεθος ὅσον πεντακοσίων σταδίων τὴν περίμετρον [5].

‹4› Cette distance, prise en stades de 500 et le long de la côte, est juste sur les cartes de d'Anville. G.

‹5› Galien dit aussi que la boisson des Alexandrins est la bière [6]. FALCONER.

[1] *Strab.* XVII, pag. 838, C. = [2] *Strab.* VI, pag. 272, fin. = [3] *Joseph. Antiq. Jud.* IV, 10, §. 5. = [4] *Theophrast. Hist. plant.* V, 9, pag. 538. = [5] *Strab.* XII, pag. 575, B. = [6] *Gal.* in *Hippocr. comment.* II, aph. 20.

PAGE 799.

On trouve ensuite le port *Deris* <1>, ainsi appelé d'une roche noire, placée auprès, et qui ressemble à une peau * : un lieu voisin porte le nom de *Zephyrium*.

* En grec Δέρρις ou Δέρις.

Viennent ensuite un autre port, nommé *Leucaspis* *, et plusieurs autres ; puis *Cynos-sema* *; puis *Taposiris*, qui n'est point sur la mer <2>, et où se tient une grande foire (il y a une autre *Taposiris* <3>, située assez loin au-delà de la ville *) : près de là, et au bord de la mer, est un endroit escarpé où se réunissent aussi, en tout temps de l'année, une foule de personnes qui viennent s'y divertir et faire bonne chère <4>. Ensuite on trouve Plinthine, le bourg de *Nicias*, et *Chersonesus*, lieu fort, qui n'est déjà plus qu'à 70 stades d'Alexandrie et de *Necropolis* <5>.

* C'est-à-dire, *Bouclier blanc.*

* Tombeau du chien.

* Alexandrie. *Suprà*, p. 347, not. 4.

Le lac *Marea*, qui s'étend jusqu'à cet endroit <6>, a plus de

<1> Aujourd'hui cap Déras. G.

<2> Ptolémée place cette ville dans l'intérieur des terres : la phrase de Strabon montre seulement qu'elle n'étoit pas tout-à-fait sur le bord de la mer. La table de Peutinger compte vingt-cinq milles entre *Taposiris* et Alexandrie[1] : Procope met entre les mêmes lieux un jour de route[2]; ce qui répond à 210 stades[3], représentant 26 $\frac{1}{4}$ milles. Ce nom s'écrivoit aussi *Taphosiris*[4]; et, selon la tradition, *Taposiris* étoit le lieu de la sépulture d'Osiris. Cette tradition est probablement fondée uniquement sur l'orthographe du mot *Taphosiris*, que les Grecs ont décomposé en Τάφος Ὀσίρεως, tandis que ce mot signifie simplement la *ville d'Osiris*[5].

Taposiris devoit être située près d'*Abousir*, dont le nom paroît en être dérivé.

<3> Il s'agit ici de la petite *Taposiris*, dont Strabon parlera encore un peu plus bas, et qu'il placera de l'autre côté d'Alexandrie, près de *Nicopolis*[6] : la phrase, καὶ ἄλλη δ' ἐστὶ Ταπόσιρις ἐπέκεινα τῆς πόλεως ἱκανῶς, est donc une espèce de parenthèse. Les mots τῆς πόλεως ne se rapportent point à la première *Taposiris*, comme l'a pensé M. de Bréquigny ; ils désignent Alexandrie, selon la remarque qui a déjà été faite plus haut[7].

<4> J'ai suivi la correction de Tyrwhitt, adoptée par M. Coray : cet habile critique lit κωμάζοντας au lieu d'ἀκμάζοντας.

<5> Cette phrase est remarquable. Il est évident que *Necropolis*, située hors d'Alexandrie, devoit être plus près de *Chersonesus* qu'Alexandrie : mais, comme c'étoit un faubourg contigu à la ville, Strabon a confondu ici les deux points, de même que plus haut ; et il a voulu dire que *de Chersonesus à la porte d'Alexandrie, OÙ COMMENCE NECROPOLIS, on compte 70 stades.*

<6> Ἡ δὲ Μαρεία λίμνη παρατείνουσα μέχρι ΚΑῚ ΔΕΥ͂ΡΟ. Ces deux expressions sont bien vagues, et le sens n'en est point net. Il

[1] *Tabula Peuting.* segm. IX, D. = [2] *Procop. de Ædific.* VI, c. 1, fin. = [3] *Suprà*, pag. 307, not. 5. = [4] *Steph. Byz.* voce Ταφόσ. — *Procop.* l. c. = [5] *Zoëga, de usu obel.* pag. 289, n. 32. — *Ét. Quatremère, Mém. géograph. sur l'Égypte*, tom. I, pag. 356. = [6] *Infrà*, pag. 356 et 358. = [7] *Suprà*, pag. 347, not. 4.

150 stades de largeur, et moins de 300 en longueur ⟨1⟩ : il renferme huit îles ; tout le pays qui l'entoure est bien habité, et produit de fort bon vin ⟨2⟩, qui se garde long-temps ⟨3⟩. PAGE 799.

sembleroit d'abord qu'elles se rapportent à *Chersonesus*, dernier endroit dont Strabon a parlé. Mais cela est bien difficile à croire ; car il s'ensuivroit que le lac *Mareotis* ne s'étendoit pas à l'ouest plus loin que *Chersonesus* ou la tour du Marabou, et que le *Wadi-el-Maryout* n'existoit pas.

⟨1⟩ Cette longueur s'accorde parfaitement avec les 30 milles que Pline donne, en un endroit, à la circonférence du lac[1] ; et c'est encore une preuve que Pline a trouvé cette mesure exprimée en milles[2]. Voici son texte : *Insulas quoque plures amplexus, triginta M. P. trajectu, C D* (alit. CCL) *ambitu.* Le P. Hardouin[3], d'après la variante CCL, a lu CL, leçon très-bonne, qui montre la cause de l'erreur contenue dans le passage suivant du même auteur : *Alii schœnos in longitudinem patere XL faciunt ; schœnumque triginta stadia, ita fieri longitudinis CL. M. P.* Cette mesure est exorbitante : la leçon précédente montre que Pline a confondu ici, dans l'auteur qu'il a copié, la *circonférence* avec la *longueur*. Au reste, une semblable méprise est tout-à-fait naturelle, si l'on admet, ce qui ne sauroit être douteux, que ce renseignement a été puisé dans un auteur Grec : en des phrases pareilles, les Grecs oublient souvent les mots *τὴν περίμετρον*, ou *τὸν κύκλον*, qui fixent le sens. Ainsi, dans ce passage de Strabon, *ἡ Σαπρὰ λίμνη σταδίων μὲν καὶ τετρακισχιλίων λέγεται*[4], il y a évidemment *τὴν περίμετρον* de sous-entendu. Ce n'est que la carte sous les yeux qu'on peut, en ce cas, déterminer le vrai sens de la phrase[5] ; et les copistes ont souvent ajouté à contre-sens les mots *longueur* et *circonférence* : c'est ainsi que s'explique l'erreur manifeste que M. Gossellin a signalée dans le texte de Strabon, à l'endroit où l'auteur semble donner 300 stades à la circonférence du lac d'Ambracie[6], tandis qu'il est clair que cette mesure est celle de la longueur[7]. Je pense donc que la phrase Grecque que Pline a traduite, étoit ainsi conçue, *οἱ δέ φασι ταύτην σχοίνων τετταράκοντα εἶναι*. Pline aura ajouté les mots *in longitudinem*, au lieu qu'il falloit *in ambitum*.

Au reste, les changemens qui ont dû avoir lieu dans les dimensions du lac *Mareotis*, ne permettent guère de comparer le local actuel avec ces mesures, ni celle de 70 milles que Palladius donne à l'étendue de ce lac[8] ; mais il est clair que la mesure de 1200 stades pour la circonférence, selon Pline, est exprimée en stades plus petits que celle de 300 stades, donnée par Strabon pour la longueur.

⟨2⟩ Virgile[9] et Horace[10] parlent de ce vin. Les anciens attestent aussi qu'il venoit du vin dans beaucoup d'autres endroits de l'Ægypte[11] : mais, suivant Jablonski[12], ces vignes ne durent y être plantées que par les Perses et les Grecs ; il induit d'un passage d'Hérodote[13], qu'aux temps reculés l'Ægypte ne produisoit point de vin.

M. DU THEIL.

⟨3⟩ *Εὐοινία τέ ἐστι περὶ τοὺς τόπους, ὥστε καὶ διαχεῖσθαι πρὸς παλαίωσιν τὸν Μαρεώτην οἶνον.* Au lieu de *διαχεῖσθαι*, M. Coray lit *διαρκεῖσθαι*. J'ai

[1] *Plin.* V, 10, pag. 258. = [2] *Suprà*, pag. 309, not. 3 ; 360, not. 1. = [3] *Harduin.* in libr. V, emend. 35. = [4] *Strab.* VII, pag. 308, B. = [5] *Gossellin* sur *Strabon*, tom. III, pag. 58, n. 3. = [6] *Strab.* VIII, p. 325, A. = [7] *Gossellin* sur *Strabon*, tom. III, pag. 107, n. 3. = [8] *Pallad. Hist. Lausiac.* c. 8. = [9] *Virgil. Georgic.* II, v. 91. = [10] *Horat.* od. 37, v. 14. = [11] Cf. *Diod. Sic.* I, §. 36. — *Athen. Deipnos.* I, pag. 33. = [12] *Jablonsk. Opusc.* tom. II, pag. 119 et seqq. = [13] *Herodot.* II, §. 77.

PAGE 799. Dans les marais et les lacs d'Ægypte, croissent le biblus*, et la féve Ægyptienne, d'où l'on tire le ciborium ‹1›; leurs tiges, à-peu-près d'égale hauteur (entre elles), ont environ dix pieds: mais celle du biblus est nue, ayant une touffe de feuilles à l'extrémité, tandis que la tige de la féve est garnie, en divers endroits, de feuilles et de fleurs; son fruit ressemble à notre féve, dont il ne diffère que par la grosseur et le goût. Les lacs ou étangs qui produisent cette plante, offrent un coup-d'œil charmant, et une retraite très-agréable à ceux qui veulent aller y faire des repas; les convives, montés sur des bateaux thalaméges‹2›, s'enfoncent dans
PAGE 800. le plus épais de ces féves, et, là, mangent et se divertissent à l'ombre

* *Papyrus Ægyptiaca.*

conservé le sens de l'ancienne leçon, parce que le mot διαχεῖσθαι est précisément le *diffundi* des Latins : *Apothecas fuisse et DIFFUNDI solita vina anno DCXXXIII* [1]. Ailleurs : *Oxymeli antiqui .... ita DIFFUNDEBANT INVETERABANTQUE* [2]; ce qui répond à διαχεῖσθαι πρὸς παλαίωσιν.

‹1› *Lotus, faba Ægyptiaca, ciborium, &c.* tous ces noms appartiennent à une même plante.

Le κιβώριον paroît devoir s'entendre de la capsule ou fruit de la plante, dont les Ægyptiens se servoient comme d'un vase, imaginant que l'eau du Nil y devenoit délicieuse [3]. Ce mot, selon Ignace de Rossi, signifioit *fabæ favus* [4] : d'où il résulteroit que c'est le nom Ægyptien de cette plante qui a introduit dans la langue Grecque le mot κιβώριον.

Le κύαμος, *faba*, selon Wesseling et M. de Savigny, pourroit s'appliquer aux graines ou féves contenues dans le κιβώριον [5]; et c'est ainsi que s'expliqueroit ce passage de Diodore : *le ciborium ... porte la plante appelée* féve Ægyptienne [6]. Cependant il est clair que Strabon, en disant, ὁ Αἰγύπτιος κύαμος ἐξ οὗ τὸ κιβώριον, a pris le mot κύαμος pour le tout, et κιβώριον pour la partie.

Le λωτός est probablement, selon le même naturaliste, le nom de la fleur.

‹2› Σκάφαις θαλαμηγοῖς. Strabon parlera plus bas des barques, πλοῖα θαλαμηγά, sur lesquelles les gouverneurs remontoient en Ægypte [7]. La mosaïque de Palestrine offre trois barques de cette espèce. On voit que le θάλαμος qu'elles portent, et d'où elles tiroient leur nom, n'est autre chose qu'un pavillon en bois, sans doute doré, construit au milieu, et divisé en plusieurs cellules [8], selon la grandeur du bâtiment : ces barques Ægyptiennes sont donc, à la lettre, des *yachts*. Quant aux mots θάλαμος et θαλαμηγὸς ναῦς, je renvoie aux observations de Rhodoman sur Diodore [9], de Burmann sur Suétone [10], de Jablonski [11], &c.

[1] *Plin.* XIV, c. 14, pag. 721. = [2] *Id.* XXIII, c. 2, pag. 305. — *Harduin* ad *Plin.* l. l. — *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 691, col. 2, A. = [3] *Savigny,* sur le *Nymphæa cærulæa, Décad. Égypt.* tom. I, p. 73. = [4] *Ignat. Ross. Etymol. Ægypt.* pag. 88 et 89. = [5] *Savigny,* l. l. = [6] *Diod. Sic.* I, §. 34. = [7] *Infrà,* pag. 358. = [8] *Barthélemy,* sur la *mosaïque de Palestrine, Acad. Inscr.* tom. XXX, pag. 529 et 530. = [9] *Rhodom.* ad *Diod.* I, §. 85. = [10] *Burmann* ad *Sueton. Cæsar.* §. 52. = [11] *Jablonski, Opusc.* tom. I, pag. 82 et sq.

de leurs feuilles. Ces feuilles sont si grandes, qu'on s'en sert comme de coupes et de plats, parce qu'elles présentent une sorte de concavité très-propre à cet usage : aussi les ateliers à Alexandrie sont-ils remplis de ces feuilles, qu'on emploie en guise de vases ; elles forment aussi une sorte de revenu pour la campagne ‹1›. Voilà ce qui concerne la féve. PAGE 800.

Quant au biblus, il ne vient pas très-abondamment en ces lieux *, parce qu'on en néglige la culture ; mais il croît en grande quantité dans les parties inférieures du *Delta*. Il y en a de deux qualités ; la meilleure est celle qu'on appelle *hiératique* ‹2› *. Ceux qui tiennent à ferme la culture de cette plante ‹3›, pour augmenter

* Aux environs d'Alexandrie.

* C'est-à-dire, employée aux usages sacrés. Cf. *Plin.* XIII, c. 12.

‹1› Bodée van Stapel [1] lisoit, sans nécessité, *οἱ ἄρχοντες*, au lieu de *οἱ ἀγροί*, dans cette phrase : Οἱ *ἀγροὶ, μίαν τινὰ τῶν προσόδων καὶ ταύτην ἔχουσι τὴν ἀπὸ τῶν φύλλων.*

‹2› Ἡ *μὲν χείρων, ἡ δὲ βελτίων, ἡ ἱερατική.* M. Schow doutoit de l'authenticité des deux derniers mots, puisqu'il les a renfermés entre crochets en les citant [2].

‹3› Κἀνταῦθα *δέ τινες τῶν τὰς προσόδους ἐπεκτείνειν βουλομένων μετήνεγκαν τὴν Ἰουδαϊκὴν ἐντρέχειαν, ἣν ἐκεῖνοι παρεῦρον ἐπὶ τοῦ φοίνικος τοῦ καρυωτοῦ καὶ βαλσάμου· οὐ γὰρ ἐῶσι πολλαχοῦ φύεσθαι, τῇ δὲ σπάνει τιμὴν ἐπιθέντες, τὴν πρόσοδον* ΟΥ̓ΤΩΣ (alit. *ὄντως*) *αὔξουσι, τὴν δὲ κοινὴν χρείαν διαλυμαίνονται.*

M. Larcher a entendu par le mot *προσόδους* les *revenus publics* [3]. M. de Bréquigny croit, au contraire, qu'il s'agit des revenus des particuliers propriétaires de quelques marais produisant cette plante. Il m'a semblé qu'une mesure comme celle dont parle Strabon, devoit être générale, et ne pouvoit être exécutée que par le gouvernement ou par ses fermiers : en effet, si *quelques* [*τινές*] *propriétaires*, seulement, restreignoient la culture d'une plante pour en élever le prix, tandis que les autres continueroient à lui donner toute l'extension qu'il leur plairoit, la plante n'augmenteroit pas sensiblement de prix ; et il y auroit pour les premiers une perte évidente. Ainsi, de deux choses l'une : ou il s'agit ici, comme l'a cru M. Larcher, d'une opération faite par le gouvernement, propriétaire des marais où la plante pouvoit croître ; ou bien, plutôt, Strabon parle de ceux auxquels le gouvernement avoit affermé cette culture pour une somme annuelle : or, comme la trop grande multiplicité de la plante, dans un grand nombre de lieux différens, ne leur eût permis de s'en approprier exclusivement la récolte qu'avec beaucoup de difficulté, et eût diminué les besoins du consommateur, conséquemment le prix de la production, ils l'empêchoient de venir hors de certains emplacemens qu'ils pouvoient garder avec soin ; et voilà pourquoi Strabon dit qu'*ils augmentèrent leurs revenus au préjudice de l'utilité publique.*

M. Coray a changé *οὕτως* en *αὐτοῖς*. J'ai suivi le sens de la leçon des manuscrits, parce que je n'ai point vu de raison pour la

[1] Ad *Theophrast.* pag. 441, col. 2. = [2] *Schow, præfat.* ad *Chart. papyr. Mus. Borg.* pag. 10. = [3] *Trad. d'Hérod.* tom. II, pag. 374, 375.

PAGE 800. leurs profits, imitent la pratique adroite dont on use en Judée à l'égard du palmier, principalement du palmier caryote et du balsamier *: ils ne laissent point croître cette plante en beaucoup d'endroits; ils profitent alors de sa rareté pour en élever le prix, et augmenter ainsi leurs revenus au préjudice de l'utilité publique.

* *Suprà*, p. 241 de ce volume, n. 4.

Si l'on sort [d'Alexandrie] par la porte Canopique, on trouve à droite le canal qui se dirige vers Canope, en bordant le lac <1>. On va sur ce canal à *Schedia*, en suivant la branche qui va joindre le grand fleuve <2>, et à Canope : mais on rencontre d'abord *Eleusis*, lieu situé près d'Alexandrie et de *Nicopolis*, sur le bord même du canal Canopique; il renferme des lieux de plaisance,

changer : il est très-commun de voir οὕτως dans un membre de phrase qui exprime un *effet* dont la *cause* est indiquée dans le membre précédent ou suivant, construit avec le participe; c'est ce qu'ont déjà remarqué Fischer [1], Heindorff [2], Wyttenbach [3], &c. En voici un nouvel exemple tiré de S. Basile : Μωϋσῆς ὁ πάνυ... τοῖς Αἰγυπτίων μαθήμασιν ἘΓΓΥΜΝΑΣΆΜΕΝΟΣ τὴν διάνοιαν, ΟΫΤΩ προσελθεῖν τῇ θεωρίᾳ τοῦ ὄντος [4]. La construction est inverse dans cette phrase de Pausanias : Πλησίον δέ ἐστι κρήνη, καλοῦσι δ' αὐτὴν Ἐννεάκρουνον, ΟΫΤΩ κοσμηθεῖσαν ὑπὸ Πεισιστράτου [5], c'est-à-dire, Πλησίον δέ ἐστι κρήνη, ἐννέα κρουνοῖς κοσμηθεῖσα ὑπὸ Πεισιστράτου, καὶ διὰ τοῦτο καλουμένη Ἐννεάκρουνος.

<1> Ἐν δεξιᾷ δ' τῆς Κανωβικῆς πύλης ἐξιόντι, ἡ διῶρυξ ἐστὶν ἡ ἐπὶ Κάνωβον ΣΥΝΆΠΤΟΥΣΑ τῇ λίμνῃ. Tous les traducteurs ont entendu par συνάπτουσα, *qui joint, qui communique avec:* mais l'ensemble de tous les détails consignés ici par Strabon prouve qu'il a voulu et dû dire simplement que le canal *s'approchoit du lac, le longeoit, le bordoit* en quelque sorte. On a vu plus haut que συνάπτειν a quelquefois ce sens [6], c'est-à-dire, celui de συνάπτειν πως. Nous citerons d'autres exemples pris dans Strabon : Μᾶλλόν τε καὶ ἧττον ΣΥΝΆΠΤΟΥΣΑΙ πρὸς βοῤῥᾶν, *s'approchant plus ou moins du nord* [7]. — Μᾶλλον ΣΥΝΆΠΤΕΙΝ τοῖς Ἀπεννίνοις [8]. — Μάλιστα τῇ ἠπείρῳ ΣΥΝΆΠΤΟΥΣΑ νῆσος [9]. Ces exemples suffisent pour autoriser le sens que nous avons suivi.

<2> Ταύτῃ δὲ καὶ ἐπὶ Σχεδίαν ὁ πλοῦς ἐπὶ τὸν μέγαν ποταμὸν καὶ ἐπὶ Κάνωβον.

L'ancien interprète et Xylander traduisent, *per locum verò in flumen et Canopum et Schediam navigatur;* interprétation suivie par M. Le Père [10]. M. de Bréquigny a fort bien vu que ταύτῃ ne doit s'entendre que du canal; mais il s'est trompé, comme ses devanciers, sur le sens des mots ὁ πλοῦς ἐπὶ τὸν μέγαν: il les a rendus comme s'il y avoit eu dans le texte, ὁ πλοῦς καὶ ἐπὶ τὸν μέγαν. Strabon veut dire que *la branche du canal qui porte à Schedia*, seulement, *va joindre en cet endroit le grand fleuve*, c'est-à-dire, *la branche Canopique.* Ce canal, outre qu'il servoit au transport des marchandises, devoit encore fournir de l'eau douce à Alexandrie ; et l'on n'est

[1] *Fisch.* ad *Platon. Apol. Socr.* pag. 112. — [2] *Heind.* ad *Platon. Gorgiam*, pag. 210; ad *Phædon.* p. 23. — [3] *Wyttenb.* ad *Platon. Phædon.* pag. 220. — [4] *S. Basil. Magn. de leg. script. Græc.* §. 16, *ed. Sturz.* — [5] *Pausan.* I, c. 14. — [6] *Suprà*, pag. 161, not. 1. — [7] *Strab.* III, pag. 142, B. — [8] *Id.* V, pag. 219, A. — *Cf* p. 216, D. — [9] *Idem*, III, p. 169, B; et X, p. 445, A. — [10] *Mém. sur le canal des deux mers*, p. 125.

et des habitations dans une situation charmante ‹1›, où se rendent ceux qui veulent, hommes et femmes, se livrer à la débauche : là commence en quelque sorte le genre de vie dissolue qu'on mène à Canope. PAGE 800.

Un peu au-delà d'*Eleusis*, à droite, se trouve l'embranchement du canal qui conduit à *Schedia* ‹2›, lieu aussi peuplé qu'une ville, et à la distance de quatre schœnes d'Alexandrie. C'est là que sont

point étonné que Procope le regarde comme indispensable à l'existence de la ville [1]. On peut donc être certain qu'il a dû être creusé peu de temps après la fondation d'Alexandrie. C'est en effet ce que l'on peut conclure d'un passage curieux où Xénophon d'Éphèse [2], parlant de ce canal, dit qu'il avoit été creusé par Ménélas : *ἐκβαλόντες εἰς διώρυγα τὴν ὑπὸ Μενελάου γενομένην*, c'est-à-dire, *κατορυχθομένην*. Ce Ménélas est le frère de Ptolémée-Soter, commandant de ses armées [3], et qui, selon Strabon [4], avoit donné son nom au nome dont Canope étoit la capitale [5]. Il est vraisemblable que ce furent les travaux que ce frère du premier des Ptolémées exécuta dans ce canton, qui lui valurent l'honneur de laisser son nom au nome *Menelaïtes*.

Les vestiges de ce canal montrent qu'il couloit à peu de distance du rivage. C'est, en effet, ce qui résulte d'un passage de Ptolémée-Épiphane, rapporté par Athénée, où il est dit que le tombeau de Stratonice se voyoit près de la mer, à *Eleusis*, *ἐπὶ τῇ πρὸς Ἐλευσῖνι θαλάσσῃ* [6]. Or Strabon nous a dit qu'*Eleusis* étoit sur le canal même.

‹1› *Διαίτας καὶ* ἈΠΟ´ΨΕΙΣ *ἔχουσα*. Selon Casaubon, le mot *ἄποψις* peut signifier *locus procul ab hominum conspectu submotus*, et *locus ad elegantiam prospectûs accommodatus*. Le second sens m'a paru le plus convenable et le mieux autorisé. Ainsi Plutarque, parlant de Lucullus, joint ensemble les mots *δίαιται* et *κατασκοπαὶ πελωπῶν* [7] : or *κατασκοπαί* répond aux *ἀπόψεις* de Strabon ; c'est pourquoi, dans le parallèle de Cimon et de Lucullus, on trouve *περικλείστους* (an *περιόπτους*?) *ἀπόψεις*, mots que l'auteur paroît avoir employés comme synonymes de *κατασκοπαὶ πελωπῶν* [8]. D'ailleurs les mots *κατασκοπή* et *ἄποψις* se trouvent réunis avec le même sens dans ce passage des Géoponiques : *Εἴς τε γὰρ ὑγίειαν καὶ* ἈΠΟΨΙΝ *καὶ* ΚΑΤΑΣΚΟΠΗ´Ν *τοῦ χωρίου οὗτος ὁ τόπος ἐπιτηδειότατός ἐστι* [9].

‹2› *Schedia* paroît avoir été située tout près d'el-Nehou, au sud-est d'Alexandrie. Depuis cette position jusqu'à la porte d'Alexandrie, le développement du canal est, selon M. Le Père [10], de 25,220 mètres, qui valent 159 stades de 700 au degré. Les 4 schœnes en vaudroient 160.

Il résulte de ce texte que la branche Canopique passoit auprès d'el-Nehou, et qu'elle devoit traverser le terrain couvert maintenant des eaux du lac el-Maadieh. Le même fait est établi par un passage de Procope, qui nous apprend que le Nil venoit jusqu'à *Chereu*, lieu situé près de *Schedia* [11], à 20 milles d'Alexandrie [12]. C'est là, dit cet historien, que commençoit le canal d'Alexandrie, et

[1] *Procop. Ædific.* VI, c. 1, init. = [2] *Xenoph. Ephes.* pag. 76, lig. 3, *ed. Locella.* = [3] *Diod. Sic.* XIX, §. 62; XX, §. 48. — *Plutarch.* in *Demetrio*, §. 15. — *Paus.* I, c. 6. — *Justin.* XV, c. 2. = [4] *Infrà*, pag. 361. = [5] *Ptolem. Geogr.* IV, 5, pag. 103, *Merc.* = [6] *Ptolem.* ap. *Athen. Deipn.* XII, pag. 576, F. = [7] *Plutarch.* in *Lucullo*, §. 39. = [8] *Pseudo-Plutarch.* tom. III, pag. 326, *Reisk.* = [9] *Geoponic.* II, 3, §. 3, *ed. Niclas.* [10] *Mém. sur le canal des deux mers*, p. 126. = [11] *Schol. Nicandr.* ad *Theriac.* v. 623. = [12] *Itiner. veter.* p. 154.

PAGE 800. réunis les bateaux thalaméges *, sur lesquels les gouverneurs remontent dans le pays haut : on y a placé aussi le péage des marchandises qui montent ou descendent; à cet effet, on a jeté sur le fleuve un pont de bateaux <1>, d'où ce lieu a tiré son nom.

* Suprà, pag. 354, n. 2.

Après avoir passé le canal qui conduit à *Schedia*, on navigue sur le reste du canal jusqu'à la ville de Canope, dans une direction parallèle à cette portion de la côte qui, de *Pharos*, aboutit à la bouche Canopique : l'intervalle du canal à la mer forme une bande étroite, où l'on trouve, après *Nicopolis*, la petite *Taposiris*, et le *Zephyrium* <2>, cap sur lequel s'élève un petit temple de Vénus Arsinoé [a].

[a] Larcher, Mém. sur Vénus, p. 107.

que le fleuve tournoit à gauche (c'est-à-dire, à l'est), quittant le pays Alexandrin : Ἀλλ' εἰς πόλισμα ἐπιῤῥεύσας, ὃ δὴ Χαιρέυ ἐπονομάζεται, ἐπ' ἀριστερᾷ (lisez ἐπ' ἀριστερὰ) τὸ λοιπὸν ἴεται, ὅρια τά γε Ἀλεξανδρέων ἀπολιπών [1]. Procope se trompe ici légèrement; la prise d'eau du canal étoit un peu plus bas, à *Schedia* : mais son témoignage ne prouve pas moins que la branche Canopique n'avoit pas éprouvé de changement sensible au milieu du VI.e siècle de notre ère.

On juge par-là que d'Anville s'étoit tout-à-fait trompé sur la direction de la partie septentrionale de cette branche. Nous en dirons quelques mots plus bas.

<1> Οὗ χάριν σχεδία ἔζευκται τῷ ποταμῷ. La version de Xylander et de l'ancien interprète, *rati fluvius junctus*, n'est pas assez claire. M. de Bréquigny traduit simplement *un pont*. Le mot σχεδία signifie ici un *pont de bateaux*. Ainsi plus haut, en parlant de Darius, Strabon a dit, Καλεῖ δὲ καὶ Χοιρίλον, εἰπόντα ἐν τῇ διαβάσει τῆς ΣΧΕΔΙΑΣ, ἣν ἔζευξε Δαρεῖος [2].... et ailleurs, en parlant de *Sestos*, Ὀνομάζεσθαι δὲ πρὸς τῇ Σηστῷ τόπος Ἀποβάθρα, καθ' ὃν ἐζεύγνυτο ἡ ΣΧΕΔΙΑ [3].

<2> Le *Zephyrium* me paroît être le cap qui s'avance vis-à-vis de Canope, et au pied duquel est *l'embarcadère*. Strabon semble avoir cru que c'étoit là que s'élevoit la ville de *Thonis*, l'ancien port de commerce des Ægyptiens [4]; il se trompe. *Thonis* étoit située de l'autre côté de Canope, au bord même de la bouche Canopique : c'est ce que prouvent,

1.° Un passage du Périple dit *de Scylax*, passage qui appartient à une époque où *Thonis* existoit encore (quel que soit d'ailleurs le temps auquel fut rédigé le Périple). Il y est dit que, *de* Thonis *à l'île déserte de* Pharos, *la navigation, le long d'une côte sans eau et sans port, est de 150 stades :* Ἐκ Θωνίδος δὲ πλουσῶν (lisez δ' ὁ πλοῦς) εἰς Φάρον νῆσον ἔρημον εὐλίμενος δὲ καὶ (lisez ἀλιμενός τε καὶ) ἄνυδρος στάδια ρν. Ἐν δὲ Φάρῳ λιμένες πολλοί [5]. Or cette mesure est précisément celle qui, selon Strabon, sépare *Pharos* de la bouche Canopique [6]; donc *Thonis* et cette bouche étoient deux points identiques.

2.° Le témoignage de Diodore, qui place *Thonis* précisément à l'embouchure du Nil [7];

3.° Enfin celui d'Hérodote, qui fait Thonis

[1] *Procop. Ædif.* VI, c. 1, init. = [2] *Strab.* VII, pag. 303, A. = [3] *Id.* XIII, pag. 591, B. = [4] *Diod. Sic.* I, S. 19. = [5] *Scylac. Peripl.* tom. I, pag. 44, *Geogr. min.* = [6] *Suprà*, pag. 328. = [7] *Diod. Sic.* l. l.

On dit qu'autrefois il existoit là une ville de *Thonis,* qui avoit pris son nom du roi dont Ménélas et Hélène reçurent l'hospitalité. Homère dit, en effet, que le baume salutaire que possédoit PAGE 800.

gardien de la bouche Canopique, au temps de la guerre de Troie [1].

Je dirai en passant que l'opinion de Fréret sur le passage de Scylax et sur la position de *Thonis* est erronée. J'en fais la remarque, parce que cette opinion se trouve énoncée, sans aucune observation, page XV, note 2, du discours préliminaire (rédigé par M. du Theil) qui fait partie des prolégomènes de Strabon.

Il paroît que *Thonis* fut détruite d'assez bonne heure, et que Canope lui succéda.

Cette dernière ville, en effet, n'existoit pas encore à l'époque où furent pris les renseignemens sur la côte d'Ægypte que renferme le Périple de Scylax, qui, bien que rédigé vers le III.e siècle avant J. C, comme le prouvent certains faits [2], contient des données fort anciennes, puisées dans un Périple antérieur. Celles qui regardent l'Ægypte sont de ce genre : *Pharos* n'y est présentée que comme une île déserte : Canope n'y est point nommée comme ville; elle est simplement qualifiée d'*île déserte ;* et, en effet, rien n'empêche de croire que toute l'extrémité de la langue de terre, à partir du golfe de Canope, fut jadis une île que des atterrissemens, peut-être même des terres rapportées, ont par la suite réunie au continent par un isthme, qui maintenant a 4 ou 500 mètres de largeur.

D'une autre part, il est certain que la ville de Canope existoit avant l'an 450, époque à laquelle a été écrite la tragédie du *Prométhée lié* d'Æschyle, où cette ville est désignée en ces termes :

Ἔστιν ΠΌΛΙΣ ΚΆΝΩΒΟΣ ἐσχάτη χθονὸς,
Νείλου πρὸς αὐτῷ στόματι καὶ προσχώματι [3].

Le même fait résulte du texte d'Hérodote [4] : « En allant de la mer et de Canope à *Naucratis* » ; or on sait qu'Hérodote a voyagé en Ægypte vers l'an 460 avant J. C.

Mais, d'une part, il est peu probable que le Périple d'où les renseignemens rapportés plus haut ont été tirés, soit antérieur à l'époque où les Grecs naviguèrent plus fréquemment en Ægypte, après la permission qui leur fut accordée par Amasis de faire le commerce à *Naucratis* [5], parce que c'est à cette époque, en effet, que les vaisseaux marchands furent intéressés à en relever les côtes avec plus de soin. D'un autre côté, d'après les faits rapportés plus haut, il est peu vraisemblable que ce Périple soit d'une date postérieure : il en résulte que la combinaison des textes du Périple, d'Hérodote et d'Æschyle, conduit tout naturellement à conclure,

1.° Que vers l'an 520 avant J. C. *Thonis* subsistoit encore, mais que Canope n'existoit point;

2.° Que vers 460 avant J. C. *Thonis* ne subsistoit plus, et que *Canope* existoit déjà.

Le motif de l'abandon de *Thonis* fut sans doute l'ensablement de son port par suite des dépôts du Nil : en outre, les bas-fonds qui se formèrent à l'embouchure du Nil, durent en rendre l'entrée dangereuse. On fut donc obligé de chercher un emplacement voisin du fleuve, et cependant à l'abri de ses envahissemens : or il n'étoit pas possible de choisir un lieu plus favorable que la rade de Canope, défendue contre les atterrissemens du fleuve par le rocher d'Aboukir, et d'où les marchandises pouvoient être si facilement amenées sur le Nil, par un trajet de terre d'une demi-lieue tout au plus.

[1] *Herodot.* II, §. 114. = [2] Voyez mes *Recherches sur Dicuil,* pag. 199. = [3] *Æschyl. Prometh. vinct.* v. 845. = [4] *Herodot.* II, §. 97. = [5] *Idem,* II, §. 178.

PAGE 801. Hélène, *lui avoit été donné par Polydamna, femme de Thon* [a].

[a] Homer. Odyss. δ', v. 228.

Canope est une ville située à 120 stades d'Alexandrie <1>, en prenant la route de terre; elle fut ainsi nommée de Canobus, pilote de Ménélas, qui mourut en cet endroit <2>. On y voit un temple de Sérapis extrêmement révéré, où s'opèrent des cures nombreuses : les gens mêmes de la plus haute qualité y ajoutent foi <3>, et viennent s'endormir* [dans l'enceinte du temple]; ou d'autres s'endorment à leur place : il en est qui écrivent l'histoire

* *Suprà*, tom. IV, I.re part. pag. 244; II.e part. pag. 315; et 234 de ce volume, n. 1.

<1> Remarquez que Strabon ne dit pas, comme plus haut, en parlant de la bouche Canopique, que la distance est prise *à partir du Phare;* il dit *à partir d'Alexandrie,* ce qui s'entend des murs de la ville. Le même fait et la même mesure se retrouvent dans Étienne de Byzance [1] et Eustathe [2]. S. Épiphane [3] et Ammien Marcellin [4] donnent douze milles pour cette distance; ce qui revient précisément aux 120 stades des autres auteurs, selon une remarque déjà faite ailleurs [5]. Aristide seul dit que la distance est *à partir du Phare;* mais son témoignage isolé ne peut prévaloir sur les autres.

En mesurant donc avec soin, le long du *tænia,* l'intervalle qui sépare le monticule marqué sur la grande carte comme étant l'emplacement de Canope, de la porte de Rosette à Alexandrie, on trouve 18,910 mètres : or 120 stades de 700 au degré valent 18,980 ou 19,000 mètres.

La justesse de cette mesure est une nouvelle preuve que la ville d'Alexandrie ne s'étendoit pas à l'est beaucoup plus loin que la porte actuelle de Rosette [6].

<2> Il est reconnu, depuis long-temps, que le nom de *Canope* est composé de deux mots Ægyptiens qui signifient *sol d'or* [7].

<3> *Ὥστε καὶ τοὺς ἐλλογιμωτάτους ἄνδρας* ΠΙΣΤΕΥΈΙΝ, *καὶ ἐγκοιμᾶσθαι αὐτοὺς ὑπὲρ ἑαυτῶν ἢ ἑτέρους* (*vulgò ἑτέρων*). Henri de Valois proposoit de lire *ἁγιστεύειν* au lieu de *πιστεύειν* [8] : cette correction, quoiqu'ingénieuse, est inutile. M. Coray a préféré avec raison la leçon *ἑτέρους*. Plus haut, Strabon a dit : *Ἐγκοιμᾶσθαι δὲ καὶ αὐτοὺς ὑπὲρ ἑαυτῶν, καὶ ὑπὲρ τῶν ἄλλων ἄλλους* [9] · et ailleurs : *Ἱερεῖς, οἳ ἐγκοίμωνται ὑπὲρ αὐτῶν* (*scil. νοσώδων*) [10]. Ce temple de Sérapis étoit célèbre : aux passages cités par Jablonski il faut ajouter celui-ci de Sozomène, *Ναὸς δὲ οὗτος ἦν κάλλει καὶ μεγέθει ἐμφανέστατος ἐπὶ γεωλόφου κείμενος* [11], qui nous apprend que le temple étoit situé sur une colline. Un passage d'Olympiodore donneroit lieu de croire que Ptolémée y avoit son observatoire : mais j'ai prouvé ailleurs qu'il faut se défier de ce témoignage [12].

Il me paroît que les guérisons qui s'opéroient dans ce lieu, datoient d'une époque fort reculée; car il est difficile de douter qu'Homère en ait entendu parler, et qu'il ait voulu y faire allusion, lorsqu'il prête à la femme de Thonis, qui demeuroit en ce lieu, la connoissance des plantes médicinales [13].

[1] *Steph. Byz.* voce Κάνωβος. = [2] *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* v. 13. = [3] *S. Epiphan.* in *Ancorat.* c. 108. = [4] *Amm. Marc.* XXII, pag. 234. = [5] *Suprà*, pag. 309, n. 3; 353, n. 1. = [6] *Suprà*, pag. 337, n. col. 1. = [7] *La Croze, Lex. Ægypt.* pag. 31. — *Zoëga, de usu obel.* pag. 437. — *Jablonski, Panth. Ægypt.* V, 4, §. 4. — *Silvestre de Sacy*, ap. *Larcher, trad. d'Hérod.* tom. II, pag. 563. = [8] *Vales.* ad *Sozomen. Hist. eccles.* pag. 183. = [9] XVI, pag. 761 A. = [10] XIV, p. 649 D. = [11] *Sozom. Hist. eccl.* VII, 15, pag. 297. = [12] *Journal des Savans*, avril 1818, pag. 201, 202. = [13] *Homer. Odyss.* δ', v. 221. — Cf. *Diod. Sic.* I, §. 97. — *Ælian. Hist. anim.* IX, cap. 21, et ibi *Schneider.* — *Philostr. Vit. Apoll.* VII, c. 22.

de ces guérisons, et d'autres qui recueillent les preuves de l'efficacité des oracles qu'on y rend. Mais rien n'égale sur-tout la foule de ceux qui, lors de la fête, se rendent d'Alexandrie à Canope par le canal. Jour et nuit on voit une multitude de gens, hommes et femmes : les uns, montés sur des barques, exécutent au son des instrumens les danses les plus lascives ; les autres se répandent dans les auberges situées à Canope sur le bord de la mer, et tout-à-fait propres à leurs orgies. PAGE 801.

Après Canope, on trouve *Heracleum* <1>*, qui renferme un temple d'Hercule ; puis la bouche Canopique, où commence le *Delta*. * *Suprà*, p. 317, n. 4.

A droite du canal de Canope, est le nome *Menelaïtes*, qui a pris son nom du frère* du premier Ptolémée <2>, et non pas * Ménélas. *Suprà*, p. 357, n. col. 1.

<1> Ce lieu étoit situé à la bouche Canopique [1] ; il devoit être sur l'emplacement de l'ancienne *Thonis*. Étienne de Byzance l'appelle *Heracleopolis* [2] ; ce qui feroit supposer l'existence d'un lieu assez considérable. C'étoit là, probablement, que les marchandises venues par mer à Canope étoient embarquées sur le fleuve. La fondation d'Alexandrie dut enlever à ce canton une partie de son importance commerciale.

Le temple d'Hercule, auquel ce lieu devoit son nom, étoit fort ancien, au rapport d'Hérodote [3] ; et, selon Tacite, la bouche Canopique étoit consacrée à Hercule [4]. Étienne de Byzance paroît avoir placé ce temple à Canope [5], sans doute parce que *Heracleum* étoit considéré comme un faubourg de cette ville.

<2> Ὁ Μενελαΐτης ἐστὶ νομὸς ἀπὸ τοῦ ἀδελφοῦ τοῦ πρώτου Πτολεμαίου καλούμενος. L'étymologie que condamne Strabon, et qu'Artémidore adoptoit, est encore une preuve du peu de critique que les Grecs mettoient dans les recherches de ce genre.

Ce nome *Menelaïtes* avoit pour métropole Canope, selon Ptolémée ; ce qui sembleroit confirmé par Hiéroclès, puisque ce dernier fait mention du *Menelaïtes* sans parler de Canope [6], par la raison sans doute que cette ville y étoit comprise : c'est ainsi que, plus bas, il nomme la province d'Arabie [7] et le nome *Arsinoïtes* [8], et ne dit rien des capitales *Phacusa* et *Arsinoe*.

Ce nome, qui disparoît dans la géographie de Pline, reparoît ensuite sur les médailles des nomes, frappées sous Trajan, Adrien, Marc-Aurèle et Antonin [9] ; et il se retrouve dans Ptolémée : je crois donc que les Romains le fondirent d'abord dans celui de *Metelites*, et que Trajan en fit de nouveau un nome particulier. Je trouve un passage de Proclus qui montre que le nome *Menelaïtes*, dont Canope étoit capitale, s'appeloit aussi *Canopique* : Ἀπὸ δὲ τῆς πόλεως (sc. *Saïs*), ὁ σύμπας ὠνόμασται νομὸς Σαϊτικὸς· ὥσπερ ἀπὸ τῆς Σεβεννύτου, Σεβεννυτικὸς, καὶ ἀπὸ Κανώβου, ΚΑΝΩΒΙΚΟΣ [10]. Sur les changemens dans la division des nomes, *voy.* n. 1, p. 376.

[1] *Suprà*, pag. 317, n. 4. — [2] *Steph. Byz.* voce Ἡρακλεόπολις. — [3] *Herodot.* II, §. 113. — [4] *Tacit. Annal.* II, §. 60. — [5] *Steph. Byz.* voce Κάνωβος. — [6] *Itiner. vet.* pag. 724. — [7] *Ead.* pag. 728. — [8] *Ead.* pag. 729. — [9] *Tôchon, Mém. manuscrit sur les médailles des nomes.* — [10] *Proclus* in *Platon. Timæum*, pag. 30, l. 24.

PAGE 801. bien certainement du héros [Ménélas], comme quelques-uns le prétendent, entre autres Artémidore.

Après la bouche Canopique, viennent la Bolbitine, puis la Sébennytique et la Phatnique : celle-ci est la troisième en grandeur, après les deux principales qui déterminent le *Delta;* car cette branche en traverse l'intérieur après s'être séparée [des autres] à peu de distance du sommet [du *Delta*] ‹1›. La bouche Mendé-
* *Suprà*, pag. 356, n. 1. sienne n'est pas éloignée* de la Phatnique; on trouve ensuite la Tanitique et la Pélusiaque, la dernière de toutes ‹2›. Dans l'intervalle

‹1› Il est impossible de décrire plus exactement la disposition actuelle de la branche de Rosette, sauf le changement qui résulte du comblement de la branche Pélusiaque, commençant un peu au-dessous à Béçous. Comme ce point étoit évidemment le sommet du *Delta*, on voit que la Phatnitique commençoit, de même que la branche de Rosette, *un peu au-dessous du sommet du Delta.* Nous reviendrons sur ce point en parlant d'*Heliopolis.*

Selon M. Étienne Quatremère, le nom de *Phatmitique* vient des mots Coptes ⲫⲁⲧⲙⲏⲧⲓ ou ⲫⲁⲑⲙⲏⲧⲓ, qui signifient *fleuve du milieu* [1]. Il s'ensuit que la véritable orthographe de ce nom n'est point celle qu'a suivie notre auteur. Celle qu'ont adoptée Ptolémée et Pline, seroit la seule conforme à l'étymologie.

‹2› Malgré les changemens considérables survenus dans le cours du Nil, au-dessous de *Memphis*, on connoît assez bien la géographie comparée des différentes bouches.

La *Canopique* est maintenant comblée: mais on est sûr qu'elle couloit à travers la plaine inondée[2] qu'on appelle *lac Maadieh*, et qu'elle se rendoit à la mer, un peu au sud d'Aboukir.

La *Bolbitine* étoit une branche secondaire détachée de la Canopique : c'est maintenant la bouche de Rosette, une des deux principales.

La *Sébennytique* traversoit le *Delta* par le milieu, au rapport d'Hérodote [3]; elle devoit se rendre à la mer vers l'embouchure du lac Bourlos. Au temps d'Hérodote, c'étoit la plus considérable après la Canopique et la Pélusiaque. Mais il paroît qu'entre l'époque d'Hérodote et celle de Strabon, elle avoit déjà commencé à déchoir, puisque ce dernier attribue le troisième rang à la *Phatnitique:* circonstance qui a fait croire à d'Anville que la Phatnitique de l'un étoit la Sébennytique de l'autre [4]; opinion mal fondée. M. Larcher concilie les deux auteurs, en traduisant le passage de Strabon comme si notre géographe avoit donné le troisième rang à la Sébennytique [5]; mais sa traduction est peu exacte en ce point. La différence qui existe ici dans le témoignage des deux historiens, tient à celle des temps. La *Phatnitique*, comme l'a bien vu d'Anville [6], ne peut être que la bouche de Damiette, qui déjà, au commencement de l'ère vulgaire, avoit acquis de l'importance.

Les trois autres bouches, savoir, la *Mendésienne*, la *Tanitique* et la *Pélusiaque*, ont disparu : elles traversoient l'emplacement

[1] *Étienne Quatremère, Mém. géogr. sur l'Égypte*, tom. I, pag. 223 et 224. = [2] *Suprà*, pag. 357, n. 2. = [3] *Herodot.* II, §. 17. = [4] *D'Anville, Mém. sur l'Égypte*, pag. 48. = [5] *Larcher sur Hérodote*, tom. II, pag. 199. = [6] *D'Anville*, l. l.

qui les sépare, il y en a d'autres moins considérables, qu'on pourroit appeler *fausses bouches;* l'entrée n'en est praticable que pour les petites barques, parce que les bas-fonds marécageux qui les obstruent, empêchent les grands bateaux d'y pénétrer. Aussi, à l'époque où l'entrée des ports d'Alexandrie étoit interdite, comme nous l'avons dit plus haut *, c'étoit la bouche Canopique qui servoit de port pour le commerce. PAGE 801.

* *Suprà*, pag. 333.

Après la bouche Bolbitine, on voit une pointe basse et sablonneuse qui s'avance au loin dans la mer; on l'appelle *Agnu-ceras* ‹1›; puis la vigie de Persée ‹2›, et la forteresse des Milésiens : elle doit son nom et son origine à des Milésiens qui, sous le règne de Psammitique [en Ægypte] et de Cyaxare roi des Mèdes, abordèrent avec trente vaisseaux à la bouche Bolbitine; ils y débarquèrent et y bâtirent cette forteresse : par la suite, ils remontèrent le fleuve jusqu'au nome Saïtique, et, après avoir battu Inarus dans un combat naval, ils fondèrent *Naucratis* un peu au-dessus de *Schedia* [a].

[a] Larcher sur Hérod. tom. VIII, p. 359.

occupé par le lac Menzaleh : on retrouve les vestiges de la première dans la bouche de Dibeh; de la seconde, dans la bouche d'Oum-faredge; de la troisième enfin, dans celle de Tineh, au-dessous des ruines de Peluse.

‹1› L'*agnus*, en latin *vitex*, appartient au genre du saule; et l'Ægypte abonde en saules.

Il en est de même de l'*oleagnus*, ἐλαίαγνος [1]. Le promontoire dont il est ici question tiroit sa dénomination de l'abondance d'*agnus* que le terrain y produisoit [2].

M. DU THEIL.

On ne voit plus de traces du promontoire *Agnu-ceras* : il est probable qu'il a été absorbé par les atterrissemens du fleuve.

‹2› Strabon se trompe évidemment. Hérodote, qui parle de cette vigie de Persée, lui donne une autre situation. En marquant les dimensions de la base du *Delta*, il fixe les deux points extrêmes à Péluse et à cette vigie [3] : d'où il résulte qu'elle ne peut avoir été placée qu'à la bouche Canopique, qui formoit la limite occidentale du *Delta*. M. Larcher [4] et le major Rennell [5] regardent avec raison le rocher d'Aboukir comme le seul point qui convienne à la vigie de Persée.

Strabon a donc, très-probablement, fait l'erreur de transporter ce nom à une vigie placée au-delà de la bouche Bolbitine.

[1] Cf. *Theophr. Hist. plant.* lib. IV, c. 11. = [2] Cf. *Hesych.* voce Ἀγνοῦ κέρας. — *Bochart, Hieroz.* part. II, lib. V, c. 15, pag. 764. = [3] *Herodot.* II, §. 15. = [4] *Larcher* sur *Hérodote*, tom. VIII, pag. 183. = [5] *Rennell's Geogr. Syst. of Herodotus*, pag. 522.

PAGE 802.

En s'avançant depuis le fort des Milésiens jusqu'à la branche Sébennytique <1>, on trouve des lacs, dont l'un s'appelle *Butique* *, du nom de la ville de *Buto;* puis *Sebennytus* **, et *Saïs*, principale ville de l'Ægypte inférieure *** : on y adore Minerve; le temple renferme le tombeau de Psammitique.

* Actuellement lac de Bourlos.
** Actuellement Semenhoud.
*** C'est-à-dire, du *Delta*.

Aux environs de *Buto*, est *Hermopolis*, située dans une île : à *Buto*, il y a un oracle de Latone[a].

[a] Herodot. II, §. 155 et 156.

§. IX.
Intérieur et partie orientale du *Delta*.

DANS l'intérieur des terres, au-dessus des bouches Sébennytique et Phatnique, on trouve *Xoïs*, île et ville du nome Sébennytique; *Hermopolis* [b], *Lycopolis* <2>, et *Mendes* <3>, où l'on

[b] *Cf.* Étienne Quatremère, Mém. géogr. sur l'Ægypte, p. 226, 227, tom. I.

<1> M. de Bréquigny reprend Xylander pour avoir traduit les mots, *μετὰ δὲ τὸ τῶν Μιλησίων τεῖχος ἐπὶ τὸ Σεβεννυτικὸν προσιόντι στόμα*, par *post Milesiorum murum ad Sebennyticum ostium procedenti :* il traduit, « Après » le retranchement des Milésiens, s'avan- » çant le long du bras Sébennytique. » Le sens adopté par Xylander est évidemment le meilleur.

Ce passage contribue à montrer que *Butos* devoit être assez près de la mer, ainsi que l'a placée d'Anville [1].

<2> Il faut observer que ces mots, καὶ Λύκου πόλις, ne se lisent point dans le manuscrit 1394.

Strabon, et Étienne de Byzance, qui peut-être n'a parlé que d'après Strabon, sont les seuls qui fassent mention de cette *Ville-du-loup*, Λύκου πόλις, située dans le nome Sébennytique. Tous les autres auteurs ne reconnoissent que *la Ville-des-Loups*, Λύκων πόλις, dont il sera question plus bas.

S'il a véritablement existé une ville de *Lycopolis* dans la partie de l'Ægypte dont Strabon parle en cet endroit, on pourroit croire qu'elle fut une colonie de *Lycopolis* de la Thébaïde [2]. M. DU THEIL.

L'existence de cette *Lycopolis* du *Delta* ne me semble point douteuse : il paroît certain, en effet, que c'est celle que l'inscription de Rosette place dans le nome *Busirites*, sous le nom de Λύκων πόλις[3] : ce monument vient donc à l'appui du texte de Strabon. Quant à Étienne de Byzance, il met *Lycopolis* dans le nome *Sebennytes*, qui étoit, comme on sait, contigu au nome *Busirites*[4]; c'est une preuve de plus qu'il étoit survenu des changemens dans la circonscription des nomes, depuis le règne de Ptolémée-Épiphane. Nous en citerons d'autres exemples plus bas.

<3> Pindare, Strabon et Plutarque[5] paroissent être les seuls écrivains qui parlent d'une ville de *Mendes*. Tous les autres auteurs se taisent sur cette ville, et s'accordent à donner *Thmuis* pour la capitale du nome Mendésien, et l'une des villes les plus considérables de la basse Ægypte; tels sont Josèphe[6], Ptolémée[7], Ammien Marcellin[8], l'Itinéraire d'Antonin[9], le Synecdème d'Hié-

---

[1] *D'Anville, Mém. sur l'Égypte*, pag. 171. = [2] *Zoëga, de origine et usu obeliscor.* pag. 309, n. 34. = [3] *Inscript. de Rosette*, l. 21. = [4] *Steph. Byzant.* vocibus Μένδης et Λύκων πόλις. = [5] *Plutarch. de Iside et Osir.* Opp. tom. VII, pag. 496. = [6] *Joseph. Bell. Jud.* IV, 11, §. 5. = [7] *Ptolem. Geogr.* IV, 5, pag. 106. = [8] *Amm. Marcell.* XXII, §. 16. = [9] *Itiner. vet.* pag. 153.

adore Pan et le bouc; les boucs y ont même commerce avec des femmes, selon ces vers de Pindare..... *Mendes sur le bord escarpé de la mer* ‹1› *et vers la dernière embouchure du Nil, où les boucs qui saillissent les chèvres, s'accouplent avec des femmes.* Page 802.

roclès [1], &c. Cette considération fait déjà penser que *Mendes* et *Thmuis* pourroient n'être qu'une seule et même ville sous deux noms différens [2]. Un fait qui vient à l'appui, est l'identité de signification entre les deux noms; car, tandis qu'Hérodote dit que *Mendes* signifie *bouc* [3], S. Jérôme donne au mot *Thmuis* la même signification [4]: c'est en vain que Jablonski et d'autres orientalistes prétendent qu'Hérodote s'est trompé, parce que *Mendes* ne signifie point *bouc* en copte [5]; mais ce seroit bien plutôt une raison de douter de l'efficacité du copte dans la recherche des étymologies Ægyptiennes [6]. Enfin ce qui achève, selon nous, de prouver l'identité des deux villes, c'est le rapprochement du témoignage de Pindare, de celui de Clément d'Alexandrie : tous deux parlent de l'infame accouplement d'une femme avec un bouc; l'un rapporte le fait à la ville de *Mendes*, et l'autre aux *Thmuites* : Ἐνετίμπλατο γοῦν γυναικῶν, οὐχ ἧττον ἢ αἰγῶν ὁ Θμουιτῶν τράγος [7]. Une observation de ce genre résulte du rapprochement du même poëte avec Aristide, dont le texte est rapporté dans la note suivante; ce sophiste, remarquant l'erreur du poëte, relativement à la position de *Mendes*, nomme *Thmuis* comme la ville dont Pindare a voulu parler.

On voit donc que *Mendes* et *Thmuis* furent deux dénominations semblables, données à la même ville, mais qui, dans l'usage ordinaire, furent appliquées plus particulièrement, l'une à la ville, l'autre au pays; car le nome fut toujours appelé *Mendésien*.

Si l'on objectoit le passage où Hérodote distingue le nome *Thmuites* du nome *Mendésien* [8], je répondrois, en m'appuyant sur tous les témoignages qui identifient *Mendes* et *Thmuis*, que ce sont deux districts d'une même province; car il me paroît difficile de douter que le mot *nome* ne soit pris quelquefois par Hérodote dans l'acception simple de *canton*, *district*, qu'il avoit chez les Ægyptiens. En effet, bien que ce mot s'entendît par excellence d'une division administrative, il se prenoit aussi, comme nous l'enseignent S. Cyrille [9] et S. Épiphane, pour le *territoire*, la *banlieue* de toute ville quelconque : Νομὸς, αἰγυπτιακῶς τὴν περίχωρον τῆς τυχούσης πόλεως [10]. On en a une preuve dans l'île de *Myecphoris*, située, dit Hérodote, vis-à-vis de Bubaste, et qu'il qualifie du nom de *nome*. On aura peine à croire que *nome* se prenne ici dans la rigoureuse acception du mot.

Les ruines de *Thmuis* se voient encore au lieu appelé *Tmi-el-Emdid*, près de la plaine de Daqhelieh, à 35,000 mètres ou 23 milles Romains à l'ouest des ruines de *Tanis*. L'Itinéraire d'Antonin compte 22 milles entre ces deux points.

‹1› Aristide critique Pindare pour avoir placé *Mendes* sur le *bord escarpé* de la mer, quoiqu'il n'y ait ni *rocher*, ni *mer*, à la ville de *Thmuis*, capitale des Mendésiens : Καίτοι οὔτε κρημνός ἐστιν οὐδεὶς ἐκεῖ, οὔτε θάλαττα

[1] *Itiner. vet.* pag. 727. = [2] *Hamilton's Several Remarks on Turkey*, part. I, pag. 413. = [3] *Herodot.* II, §. 46. = [4] *S. Hieronym. in Jovinian.* II, c. 6. — In *Iesaiam*, XIII, tom. III, col. 340. = [5] *Jablonski, Panth. Ægypt.* II, 7, §. 2. = [6] *Larcher* sur *Hérod.* tom. II, p. 267. = [7] *Clem. Alexandr. Cohort. ad gentes*, tom. I, pag. 27, l. ult. *ed. Potter.* = [8] *Herodot.* II, §. 166. = [9] *S. Cyrill.* in *Iesaiam*, XIX, §. 2. = [10] *S. Epiphan. Hæres.* XXIV, c. 1.

PAGE 802.

* Aujourd'hui Bousir.

Près de *Mendes*, sont situées *Diospolis* ‹1›, avec les lacs qui l'entourent; *Leontopolis; Busiris* * ‹2›, un peu plus loin, dans le nome de son nom; et *Cynopolis* ‹3›.

προσηχεῖ, ἀλλ' ἐν πεδίῳ κεχυμένῳ ὁ Μενδήσιος ἅπας νομὸς οἰκεῖται, καὶ ἡ πόλις αὐτῶν ἣν ὀνομάζουσιν Θμοῦιν [1]. Ce passage nous apprend que *Thmuis* étoit à quelque distance de la mer; ce qui avoit lieu, en effet, pour la position ci-dessus indiquée, avant l'existence du lac Menzaleh.

Il faut remarquer l'expression de Pindare, Ἔσχατον Νείλου ΚΕ'ΡΑΣ, pour désigner la bouche Mendésienne : la même expression se trouve dans Thucydide, qui désigne cette bouche par les mots Μενδήσιον ΚΕ'ΡΑΣ [2]. Chez les anciens auteurs, le mot ΚΕ'ΡΑΣ se trouve employé dans le sens de *golfe, embouchure de rivière* [3]. C'est celui qu'il a plusieurs fois dans le Périple d'Hannon. Claudien, en poëte érudit, a transporté le sens de κέρας dans ces vers :

Mons latus Ionium Cypri præruptus obumbrat,
Invius humano gressu, Pharumque cubile
Proteos, et septem despectat CORNUA *Nili* [4].

‹1› *Diospolis* me paroît, d'après cette indication, avoir occupé un emplacement couvert de ruines, à l'embouchure du canal de *Tannah*, dans le lac ou plaine inondée de *Daqhelieh*. Il est à 12,400 mètres au N. ¼ E. des ruines de *Thmuis*, et porte encore le nom de *Tell-el-Debeleh*, qui semble bien n'être qu'une corruption de *Diospolis*.

Sur la grande carte d'Ægypte, ces ruines sont attribuées à *Mendes*; mais cette ville étoit, comme je l'ai dit, la même que *Thmuis*, dont les ruines sont à *Tmi-el-Emdid*.

D'Anville croit que la *Diospolis* de Strabon est la *Panephysis* de Ptolémée : les raisons sur lesquelles il se fonde me semblent peu concluantes [5]; d'ailleurs le témoignage formel d'Hiéroclès, qui nomme séparément les deux villes, et les place dans deux provinces différentes [6], est plus que suffisant pour faire regarder ces raisons comme non avenues.

‹2› Les anciens parlent de plusieurs villes de l'Ægypte portant cette dénomination.

Indépendamment de celle qu'Hérodote [7] place au milieu du *Delta*, l'on trouve [8] une ville ou du moins un bourg de *Busiris* entre *Memphis* et les pyramides de Djizeh, bourg qui semble avoir été la *Necropolis* des *Memphitæ*, et où peut avoir été situé le temple de Sérapis, destiné à la sépulture du bœuf Apis. L'histoire [9] fait aussi mention d'un lieu appelé *Busiris*, qui, devant avoir été voisin de *Coptos*, appartenoit sans doute à la Thébaïde; et l'on retrouve ce même nom dans celui de *Bousir*, dans la haute Ægypte, où périt le calife Marouan.

M. DU THEIL.

‹3› *Cynopolis*, de même que *Diospolis*, est mentionnée dans Hiéroclès [10]. Ce passage de Strabon montre qu'elle devoit être voisine de *Busiris*. C'est ce que prouve sur-tout un texte de Mélétius, cité par Wesseling [11], où il est question d'un personnage qui étoit prêtre de *Busiris* et de *Cyno*. M. Walckenaer l'a placée dans sa carte à *el-Ginenê*, à onze milles géographiques au nord d'Abousir *[Busiris]*.

---

[1] *Aristid.* in *Ægypt.* l. l. = [2] *Thucyd.* I, §. 110. = [3] *Casaub.* ad *Strab.* X, pag. 458. = [4] *Claud. Nupt. Honor. et Mar.* v. 49 et sq. = [5] *D'Anville, Mém. sur l'Égypte*, pag. 93. = [6] *Itiner. veter.* pag. 725, 727. = [7] *Herodot.* II, §. 59. — Cf. *Diodor. Sic.* I, §. 85. = [8] Cf. *Plin.* XXXVI, §. 16, pag. 737, lin. 25; et pag. 738, lin. 1. = [9] Cf. *Euseb. Chronic.* ad ann. 2308. — *Theophan. Chronograph.* pag. 4. — *Zonar. Chronic.* lib. XII, n. 31. — Cf. *Zoëga, de usu obel.* pag. 288, n. 31. = [10] *Itiner. veter.* pag. 725. = [11] *Meletii Breviar.* pag. 188.

Selon ce que dit Ératosthène [à propos de Busiris], « l'usage de » repousser les étrangers est commun à tous les barbares; c'est ce » dont les Ægyptiens ont été accusés, d'après les fables que les » modernes, voulant taxer d'inhospitalité les habitans du nome » *Busirites,* ont débitées sur le compte de Busiris, quoique, dans la » réalité, il n'y ait jamais eu ni roi ni tyran de ce nom[a]. Si le vers, » *le voyage d'Ægypte est long et pénible*, a été très-souvent cité, c'est » sur-tout parce que <1> la côte étoit dépourvue de mouillages, » et que l'accès du port de *Pharos* étoit défendu par des pâtres, » toujours prêts à assaillir ceux qui auroient débarqué. Les Car- » thaginois couloient bas tout vaisseau étranger qu'ils rencon- » troient se dirigeant vers la Sardaigne ou vers les Colonnes*; » voilà pourquoi tout ce qu'on raconte de l'Occident mérite » peu de confiance. Enfin les Perses conduisoient les députés » [qu'on leur envoyoit] par des chemins détournés et difficiles. »

PAGE 802.

[a] Wesseling ad Diodor. I, §. 45.

* Le détroit de Gibraltar.

Le nome *Athribites* * est contigu [à celui de *Busiris*], ainsi que le nome *Prosopites*, qui renferme *Aphroditopolis* <2>.

* Cap. *Athribis*, aujourd'hui *Atrib.*

Au-dessus des bouches Mendésienne et Tanitique, on trouve un grand lac <3>, les nomes Mendésien et *Leontopolites*, *Aphrodi-*

<1> C'est le sens de cette phrase : Προσεπιφημισθῆναι δὲ καὶ τὸ Αἴγυπτον δ᾽ ἰέναι δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλέην τε, ΠΡΟΣΛΑΜΒΑΝΟΝΤΟΣ ΠΡΟΣ ΤΟΥΤΟ πάμπολυ, καὶ τοῦ ἀλιμένου, κ. τ. λ. Strabon fait souvent usage de προσλαμβάνειν πρός τι dans un sens analogue. Exemples : Ἢ καὶ ΠΡΟΣΛΑΒΟΝΤΩΝ πρὸς τοῦτο καὶ τῶν Μασσαλιωτῶν διὰ τὸ πλησιόχωρον [1]. — ΠΡΟΣΕΛΑΜΒΑΝΕ δὲ πλεῖστον εἰς τὴν μεταλλείαν αὐτοῖς ὁ Δουρίας ποταμός [2]. — ΠΡΟΣΛΑΜΒΑΝΕΙ δὲ πολὺ ἡ τῆς πίττης εὐπορία πρὸς τὸ εὐώνητον [3]. — ΠΡΟΣΛΑΜΒΑΝΟΥΣΙ δὲ πρὸς τὴν εὐδαιμονίαν τῆς χώρας αἱ λίμναι [4], &c.

<2> C'est l'*Atarbechis* d'Hérodote, dont le nom signifie précisément, comme on sait, la même chose que *Aphroditopolis* en grec [5].

MM. du Bois-Aymé et Jollois placent cette ville à Chibin-el-Koum, peu loin au N. E. de Menouf [6].

Je ne connois point l'autre *Aphroditopolis* que Strabon cite quelques lignes après.

<3> Ce grand lac occupoit sans doute une partie du bassin du lac Menzaleh, dont M. Silvestre de Sacy a donné l'histoire, d'après Masoudi [7]; il résulte du texte de cet auteur Arabe, que les eaux de la mer s'emparèrent de toute cette contrée en l'année 250 de Dioclétien, ou 534 de l'ère vulgaire.

[1] *Strab.* IV, pag. 189, C. = [2] *Idem*, IV, pag. 205, B. = [3] *Idem*, V, pag. 218, B. = [4] *Idem*, V, pag. 226, C. = [5] *Jablonski*, *Panth. Ægypt.* I, I, §. 3; et inter *Opuscula*, tom. I, pag. 43. = [6] *Voyage dans l'intérieur du Delta*, pag. 10 et 11. = [7] *Silv. de Sacy*, *Chrestomathie Arabe*, n. IX.

PAGE 802. *topolis* et le nome *Pharbætites* ⟨1⟩ : ensuite vient la branche Tanitique, que quelques-uns appellent *Saïtique* ⟨2⟩; puis le nome *Tanites*, qui renferme *Tanis* *, ville considérable.

* Ruines à San.

Entre les bouches Tanitique et Pélusiaque, s'étendent des lacs et des marais vastes et contigus les uns aux autres, au milieu desquels sont bâtis un grand nombre de villages ou bourgs; Péluse elle-même est tout environnée de marais *, que quelques-uns appellent ⟨3⟩ *Barathra* * et *Telmata* ** : elle est bâtie à plus de 20 stades de la mer ⟨4⟩; sa circonférence est de 20 stades; elle a pris son nom de la vase et des marais qui l'entourent [a]. C'est pourquoi l'Ægypte est d'un accès difficile du côté de l'orient, vers

* *Suprà*, pag. 231.

* Gouffres.
** Mares.

[a] Larcher sur Hérodote, t. VIII, p. 432. — Te Water ad Jablonsk. Opusc. t. I, p. 446.

⟨1⟩ D'après Strabon, ce nome *Pharbætites* ne peut avoir été que dans le *Delta* : Ptolémée le place également à l'ouest de la branche Pélusiaque. MM. Malus et Frère ont, en effet, trouvé des ruines au lieu appelé *Horbeit*, sur le canal de Moez, qui paroît être l'ancienne branche Tanitique. Ce lieu est à 20,000 mètres au nord des ruines de Bubaste. D'Anville a donc eu tort de placer *Pharbætus* hors du *Delta*, sur le canal de Trajan.

⟨2⟩ Cela est difficile à croire. *Saïs* étoit située à l'autre extrémité du *Delta*, et n'a jamais eu rien de commun avec la branche Tanitique.

Il me paroît que Strabon aura mal entendu prononcer le nom. On sait que *Tanis* est la *Tsoan* de *l'Écriture*, nom dérivé de l'ægyptien *Djané* [1]. Je pense donc que l'autre nom de la branche Tanitique étoit Τανιτικόν ou Σανιτικόν, par une prononciation plus douce. Strabon aura cru entendre Σαϊτικόν. M. du Bois-Aymé a proposé une explication analogue [2].

La ville de *Tanis* étoit déjà tellement déchue au temps de Josèphe, que cet historien, qui connoissoit fort bien l'Ægypte, et qui avoit passé à *Tanis* en venant de Judée, lui donne le nom de Πολίχνη [3]. Il est difficile de croire qu'entre le règne d'Auguste et celui de Vespasien, dans l'espace d'une soixantaine d'années, la grande ville de Tanis, comme dit Strabon, soit devenue *une petite ville*. Ce passage de Strabon doit donc se rapporter à une époque plus ancienne que cet auteur; et cela confirme notre soupçon, que sa description de la partie du *Delta*, à l'est de la branche Canopique, est copiée d'autres écrivains. Artémidore est celui qui paroît lui avoir fourni le plus de renseignemens.

⟨3⟩ Dans le grec, αἵ τινες Βάραθρα καλοῦσι καὶ τέλματα : il faut écrire, je crois, Τέλματα. Le mot Τέλματα est pris comme nom propre, ainsi que Βάραθρα [4]. J'écrirois ce mot de même dans ce vers d'Euphorion :

Ὀδεύων Πηλουσιακὸν κνεφαῖος παρὰ Τέλμα [5].

⟨4⟩ Les ruines actuelles de Péluse sont à 3100 toises de la mer; ce qui fait 19,5 stades de 700 au degré.

[1] *Étienne Quatremère*, *Mém. géogr. sur l'Égypte*, tom. I, pag. 290. = [2] *Mém. sur les anciennes branches du Nil*, dans la *Descr. de l'Égypte*, Ant. Mém. tom. I, pag. 286. = [3] *Joseph. Antiq. Jud.* IV, 11, §. 5. = [4] *Suprà*, pag. 176, n. 4. = [5] *Euphor.* ap. *Hephæstion. de metris*, pag. 106, *ed. Gaisford.*

la Phœnicie, la Judée et l'Arabie Nabatæenne, qu'on traverse pour entrer en Ægypte ⟨1⟩. PAGE 803.

Le pays qui occupe l'intervalle du Nil au golfe Arabique, dépend de l'Arabie, sur les limites de laquelle Péluse est bâtie ⟨2⟩: il est entièrement désert et impraticable pour une armée. La largeur de l'isthme entre Péluse et le fond du golfe [Arabique] à *Heroopolis*, est de 900 stades ⟨3⟩, mais, selon Posidonius, de 1500 ou un peu moins *. Cet isthme est sablonneux, sans eau,

* *Suprà*, tom. IV de la trad. I.re part. p. 179, n. 2.

⟨1⟩ C'est-à-dire, par l'*Heroopolis* de l'intérieur et par la vallée de Sabahbyar, qui coupe l'isthme au milieu. On a vu plus haut que la route d'*Heroopolis* à Babylone traversoit l'Arabie Nabatæenne [1].

⟨2⟩ Strabon parle de l'espace compris entre *Heroopolis* et la branche Pélusiaque: c'est là, en effet, que se trouvoit le nome Arabique, dont la métropole étoit *Phaccusa* [2]. Ce canton étoit compris dans l'Arabie, selon l'opinion générale, qui étendoit l'Arabie jusqu'au Nil; Péluse, située sur ce fleuve, étoit donc, comme le dit avec raison notre auteur, placée sur la *limite de l'Arabie*. Nous rappellerons ici, pour n'y plus revenir, que, par suite de cette opinion, les anciens regardoient comme compris dans l'Arabie, tout le pays renfermé entre le Nil et le golfe Arabique, depuis Péluse jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb [3]. C'est ce que prouvent un grand nombre de passages tels que ceux-ci : « Les Troglodytes sont des *Arabes* fixés sur le golfe Arabique, du côté de l'Ægypte et de l'Æthiopie [4]. » — « *Coptos* est une ville habitée en commun par les Ægyptiens et les *Arabes* [5]. » — « *Heliopolis* appartient à *l'Arabie* [6]. » — « Le bourg d'*Antæa* est situé dans la partie *Arabique* de l'Ægypte [7]. »

⟨3⟩ Le texte imprimé et tous les manuscrits portent *ἐννακοσίων μὲν ἐστι σταδίων*, *est de 900 stades*. Je crois cette leçon vicieuse.

Hérodote compte *1000 stades* pour la largeur de l'isthme [8].

Agrippa, selon Pline, donnoit à cet isthme 125 milles [9], valant *1000 stades ;* car 125 × 8 = 1000.

Strabon lui-même, dans un autre endroit, donne cette mesure [10].

Il me paroît donc évident qu'il faut lire, dans le passage actuel, ΧΙΛΙΏΝ au lieu de *ἐννακοσίων*. C'est, en effet, cette leçon que l'Abréviateur a certainement lue dans son manuscrit; car il dit: *ἡ μεταξὺ Πηλουσίου πόλεως καὶ τοῦ μυχοῦ τοῦ καθ' Ἡρώωνπολιν ἐρημία, σταδίων ἐστὶν α* [1000]. L'Abréviateur nous a donc, selon toute apparence, conservé la vraie leçon.

— J'observerai cependant que de Péluse à Suez, située près de l'emplacement de l'ancienne *Heroopolis*, la distance, prise en ligne droite, sur la grande carte d'Ægypte, est de 65′, qui valent juste 900 stades de 833 $\frac{1}{3}$.

La largeur de 1000 stades, donnée à l'isthme dont il est question, paroît appartenir à une autre mesure. On a vu dans

[1] *Suprà*, pag. 259 et 260. = [2] *Ptolem. Geogr.* IV, 5, pag. 106, *Merc.* = [3] *Idem*, pag. 104, *Merc.* — *Marc. Heracl.* pag. 11, *Geogr. min.* tom. I. = [4] *Strab.* I, pag. 42, B, = [5] *Idem*, XVII, pag. 815, A. = [6] *Idem*, pag. 806, D. = [7] *Diod. Sic.* I, §. 21. = [8] *Herodot.* II, §. 158, et IV, §. 41. = [9] *Plin.* V, cap. 11, pag. 259, lig. 11. = [10] *Strab.* I, pag. 35, D, et tom. I de la traduction, pag. 76.

PAGE 803. et, en outre, rempli d'un grand nombre de serpens, qui se cachent sous le sable *.

* *Suprà*, page 230.

§. X.
Branche Canopique et lieux adjacens.

A partir de *Schedia*, en remontant vers *Memphis* ‹1›, on voit, à droite, une multitude de bourgs qui s'étendent jusqu'au lac *Marea* *; tel est, entre autres, *Chabriu-come* ‹2›. Sur le bord du fleuve ‹3›, sont *Hermopolis* ‹4›, *Gynæcopolis* ‹5›, et le nome

* ou *Mareotis*.

Strabon, *tom. I, pag. 165*, que la séparation de l'Asie et de l'Afrique étoit fixée, par la plupart des anciens, à une ligne droite tirée depuis l'Écregme, c'est-à-dire, depuis le lac *Sirbonis*, aujourd'hui le Sabaki Bardoïl, jusqu'au fond du golfe Arabique : or cette ligne, prise depuis Suez, est précisément de 1000 stades de 833 $\frac{1}{3}$. G.

‹1› Ἀπὸ δὲ Σχεδίας ἀναπλέουσιν ἐπὶ Μέμφιν, ἘΝ ΔΕΞΙΆ μέν εἰσι πάμπολλαι κῶμαι. Herman Schlichthorst prétendoit qu'il falloit lire Μώμεμφιν au lieu de Μέμφιν. La correction est inutile. Ce critique n'a point entendu Strabon.

Notre auteur nous donne ici le détail de ce que l'on trouvoit en remontant vers *Memphis :* d'abord *à droite*, c'est-à-dire, *hors du Delta ;* puis *à gauche*, c'est-à-dire, *dans le Delta*. Quoiqu'il suive la rive du fleuve, il n'en donne pas moins l'indication des lieux qui en étoient à quelque distance, tels que *Chabriu-come* et *Saïs*. Voyez, au reste, les notes suivantes.

‹2› On regarde comme certain que le Χαβρίου κώμη de Strabon est la même chose que le *Chereu* des Itinéraires et des écrivains postérieurs [1]. Cette opinion est fondée uniquement, nous le pensons, sur la ressemblance des noms. Mais le passage de Procope cité plus haut nous apprend que *Chereu* étoit sur le fleuve, c'est-à-dire, sur la branche Canopique [2]. Or Strabon dit que *Chabriu-come* étoit *sur la droite*, en remontant de *Schedia ;* et comme il ajoute immédiatement, *mais sur le fleuve est Hermopolis*, il devient évident que *Chabriu-come* en étoit distant sur la droite. Ce lieu ne sauroit donc être le même que *Chereu ;* il étoit, sans doute, voisin du lac *Mareotis*.

C'est pour avoir mal pris les mots, *mais sur le fleuve est Hermopolis*, qu'on s'est trompé sur la position de *Momemphis*, comme on va le voir.

‹3› Ἐπὶ δὲ τοῦ ποταμοῦ, c'est-à-dire, sur la branche Canopique ; et en effet, Ptolémée place *Hermopolis* sur cette branche. Il s'ensuit qu'elle passoit à Damanhour, et que d'Anville s'est trompé en la reportant plus au nord [3].

Elle occupoit le lit du canal de Chabour.

‹4› Ainsi, d'après Strabon, il y auroit eu, dans l'Ægypte inférieure seulement, trois villes d'*Hermopolis :*

1.° *Hermopolis parva*, dont il parle ici : c'est actuellement Damanhour ;

2.° Une autre près de *Butos*, dans le *Delta ;*

3.° Une *Hermopolis* également dans le *Delta*, aux environs de *Mendes* (ou *Thmuis*) et de *Lycopolis* [4]. Il n'est fait mention dans les auteurs, je pense, que de l'une de ces deux dernières.

‹5› Cette ville de *Gynæcopolis*, capitale d'un nome du même nom, étoit certaine-

[1] *Ét. Quatremère, Mém. géog. sur l'Égypte*, pag. 419, tom. I. = [2] *Suprà*, pag. 356, n. 2. = [3] *Suprà*, pag. 358, col. 1. = [4] *Suprà*, pag. 364.

Gynæcopolites; ensuite *Momemphis* et le nome *Momemphites* <1>. Entre [ces lieux] il existe plusieurs canaux, qui débouchent dans le lac *Mareotis*. PAGE 803.

ment située sur la rive gauche de la branche Canopique. Sa position, comme l'a fort bien vu d'Anville, répond assez bien à celle de l'*Andro* des itinéraires, de l'*Andropolis* de Ptolémée; cela, joint avec l'opposition remarquable des deux noms, *ville des Femmes, ville des Hommes,* a fait soupçonner à Cellarius et à d'Anville [1] que ces deux noms désignent un seul et même lieu. Cette opinion me paroît extrêmement vraisemblable: je me fonderois principalement, 1.° sur ce que les deux noms ne se montrent jamais ensemble; 2.° sur ce que l'un ne se rencontre qu'après une certaine époque, ce qui donne à penser qu'ils se sont succédé.

En effet, les auteurs qui parlent *exclusivement* de *Gynæcopolis* et de son nome, sont Strabon et Pline [2] : il faut ajouter qu'une médaille, excessivement rare, de la riche collection du savant numismatiste M. Tôchon, porte le nom du nome *Gynæcopolites :* elle est de l'an XI d'Adrien [= 127 de J. C.]. C'est l'époque la plus récente où ce nom paroisse.

Au contraire, le nom d'*Andro* ou *Andropolis,* ou celui de son nome, ne paroît que dans les écrivains et les monumens postérieurs à cette époque, dans Ptolémée, l'Itinéraire d'Antonin [3], le Synecdème d'Hiéroclès [4], les Notices ecclésiastiques, &c. Entre ces témoignages, le plus ancien est celui de Ptolémée. La Géographie de cet auteur est postérieure à la Composition mathématique, puisque Ptolémée annonce, dans ce dernier ouvrage, l'intention de faire sa Géographie [5]. Or l'Almageste n'a pu être rédigé qu'après l'an 141 de J. C., époque de la dernière des observations qu'il contient [6]. On ne sauroit donc supposer que la Géographie ait été composée avant l'an 150 de J. C.

Ainsi ce seroit entre l'an 127 et l'an 150 que le changement de nom, dû à une cause que nous ignorons, se seroit opéré.

La position d'*Andro*, donnée par Ptolémée et les itinéraires, est nécessairement au sud de *Naucratis,* et sur la branche Canopique : c'est assez dire que cette ville ne sauroit être la même que l'Archandre d'Hérodote, contre l'opinion de M. Larcher [7]; car il résulte clairement du texte d'Hérodote, que cette ville étoit située dans la plaine, de même qu'*Anthylla*, et au nord de *Naucratis :* Ἐς δὲ Ναύκρατιν ἀπὸ θαλάσσης καὶ Κανώβου διὰ πεδίου πλέων, ἥξεις κατ' Ἄνθυλλάν τε πόλιν καὶ τὴν Ἀρχάνδρου πόλιν [8]. Dans l'hypothèse de l'identité de *Gynæcopolis* et d'*Andropolis,* on sent que *Gynæcopolis,* par la même raison, ne peut être la même qu'*Anthylla*, selon l'opinion de d'Anville, de M. Larcher [9], de Schlichtorst [10], &c.

<1> Ἐφεξῆς δὲ Μώμεμφις καὶ Μωμεμφίτης νομός· μεταξὺ δὲ, διώρυγες πλείους εἰς τὴν Μαρεῶτιν. Il suit de ce passage que *Momemphis* étoit à la suite [ἐφεξῆς] de *Gynæcopolis,* en remontant le fleuve; car observez bien que Strabon suit l'ordre géographique, *Schedia, Chabriu-come, Hermopolis, Gynæcopolis,*

[1] *D'Anville, Mémoires sur l'Égypte*, pag. 71. = [2] *Plin.* V, 9, p. 254, l. 2. = [3] *Itiner. veter.* p. 154. = [4] *Ead.* pag. 724. = [5] *Ptolem. Almag.* tom. I, pag. 148, *ed. Halma.* = [6] *Halma, préface de la trad. de Ptol.* pag. LXVI. = [7] *Larcher* sur *Hérodote*, tom. VIII, pag. 43. = [8] *Herodot.* II, §. 97. = [9] *D'Anville, Mém. sur l'Égypte*, pag. 71. — *Larcher* sur *Hérodote*, tom. II, pag. 382; tom. VIII, pag. 35. = [10] *Geogr. Afr. Herodot.* pag. 60.

PAGE 803.

[a] Cf. Wessel. ad Diod. 1, §. 97.

[b] Diod. Sic. 1, §. 21, 88.

A *Momemphis* on adore Vénus [a] : on y nourrit une vache sacrée; comme à *Memphis* le bœuf Apis, à *Heliopolis* le bœuf *Mnevis :* ces animaux passent pour des dieux [b]; mais, dans tous les autres endroits (et ils sont en grand nombre) où l'on nourrit de ces animaux, mâles ou femelles, soit en dedans, soit hors du *Delta,* on les regarde simplement comme sacrés.

Au-dessus de *Momemphis,* sont deux nitrières qui fournissent quantité de nitre : [elles donnent le nom au] nome *Nitriotes* ‹1›.

et *Momemphis.* C'étoit l'opinion de Hennicke [1]; et nous croyons qu'elle dérive naturellement du texte Grec, parce que Strabon a évidemment voulu dire que *sur le bord du fleuve* sont *Hermopolis, Gynæcopolis,* et à la suite, *Momemphis.* M. Larcher s'est éloigné de ce texte, parce qu'il n'a pas bien saisi l'enchaînement des phrases de notre auteur.

Strabon plaçoit donc *Momemphis* au-dessus ou au sud de *Gynæcopolis.* Cette position correspond assez bien à des ruines situées sur la rive gauche du Nil, près de l'embranchement du canal de Bahireh, vis-à-vis du village de Teirieh. C'est près de là, à Terraneh, que commence la route qui mène aux lacs de Natroun; circonstance qui concorde parfaitement avec cette position, puisque Strabon dit : *Au-dessus de Momemphis est la région Nitriotis.*

D'Anville, et, après lui, M. Larcher, ont placé *Momemphis* sur le bord oriental du lac *Mareotis,* position qui ne sauroit convenir au texte de notre auteur; cet habile géographe s'est laissé uniquement guider par le passage où Diodore dit que la bataille dont Hérodote place le lieu à *Momemphis* [2], se donna près de la bourgade *Marea* [3] : mais il faut remarquer que la position de *Momemphis,* dans la carte de d'Anville, est à l'opposite de *Marea,* et à une distance assez considérable; et en effet, il étoit impossible de l'en rapprocher davantage, sous peine de se mettre en contradiction trop formelle avec Strabon : aussi M. Larcher, pour lever la difficulté, propose-t-il de lire περὶ τὴν Μαρείαν λίμνην, au lieu de περὶ τὴν Μαρίαν κώμην [4]. Sans rien changer au texte de Diodore, et sans forcer le sens très-clair de Strabon, il vaut mieux supposer que le Μαρεία κώμη du premier étoit un lieu différent de la *Marea* du lac, et situé sur le Nil, près de *Momemphis.*

La position que nous assignons à cette ville, n'est point en contradiction avec ce qu'Hérodote raconte de la bataille entre Amasis, parti de la Libye, et Apriès, parti de *Saïs :* il est probable que le premier, dirigeant sa route vers *Memphis,* traversa le désert pour gagner le Nil par le plus court; et que ce fut lorsqu'il eut atteint le fleuve, qu'il rencontra l'armée d'Apriès.

‹1› Strabon est le seul auteur qui parle de ce *nome;* et il est assez singulier, en effet, que la vallée des lacs de Natroun ait pu former un *nome* dans la rigoureuse acception de ce mot, c'est-à-dire, un district sous le commandement d'un *nomarque.* J'observe que, dans presque tous les manuscrits de Strabon, on lit ὁ νομὸς Νιτριώτης :

[1] *Hennicke, Geogr. Herodot.* pag. 51. = [2] *Herodot.* II, §. 163. = [3] *Diod. Sic.* I, §. 68. = [4] *Larcher sur Hérodote,* tom. VIII, pag. 348.

Sérapis y est adoré; et de tous les lieux de l'Ægypte, c'est le seul où l'on sacrifie une brebis. Tout près, et dans le même nome ‹1›, est la ville de *Ménélas.* PAGE 803.

A gauche, dans le *Delta,* on trouve *Naucratis* ‹2›; cette ville est située sur le bord du fleuve, au lieu que *Saïs* en est éloignée de 2 schœnes. Un peu au-dessus de cette ville, on voit l'asile d'Osiris, où l'on prétend que ce dieu a été enterré; mais c'est un fait très-contesté, sur-tout par les habitans de *Philæ,* [île] située au-delà de Syéné et d'Éléphantine : ceux-ci racontent qu'Isis enterra, dans beaucoup d'endroits différens, des cercueils, dont un seul contenoit le corps d'Osiris; mais personne ne savoit lequel : son

ce qui feroit supposer qu'il y avoit originairement dans le texte, à la place de *νομός*, un nom au féminin qui ne peut être que *χώρα*; et cela mettroit, à cet égard, Strabon d'accord avec les autres auteurs.

Toutefois il se pourroit que le mot *nome* ne s'entendît pas ici d'une division administrative, mais qu'il fût pris seulement dans le sens de *canton,* comme on en a déjà vu des exemples [1].

‹1› Ainsi doit s'entendre *πλησίον δὲ* (scil. *τῶν Νιτριῶν*) *καὶ ἐνταῦθα* (scil. *ἐν χώρᾳ Νιτριώτιδι*) *πόλις Μενέλαος.* Sozomène [2] et S. Jérôme [3] font mention d'une ville ou bourgade de *Nitria,* dans la vallée des lacs de Natroun. Comme il est difficile d'imaginer que cette stérile vallée ait renfermé plusieurs villes, je pense, et ceci n'est qu'une conjecture, que cette ville de *Ménélas,* dont on ne trouve la mention nulle autre part, est la *Nitria* des écrivains postérieurs.

Quoi qu'il en soit, la ville de *Ménélas,* d'après les paroles de Strabon, ne peut avoir rien de commun avec le nome *Menelaïtes,* situé aux environs de la bouche Canopique; on voit qu'elle en étoit fort éloignée.

‹2› *Ἐν ἀριστερᾷ δὲ ἐν τῷ Δέλτα, ἐπὶ μὲν τῷ ποταμῷ Ναύκρατις.* Les mots *ἐν ἀριστερᾷ* correspondent à *ἐν δεξιᾷ* qui se trouvent plus haut. Strabon revient sur ses pas pour décrire la rive gauche du fleuve. Malheureusement sa description est bien peu détaillée, puisqu'elle n'offre que les villes de *Naucratis* et de *Saïs.*

Naucratis doit avoir occupé l'emplacement d'un lieu situé tout près, à l'est du canal de Chabour, et qui porte encore à présent le nom d'*el-Neqrach,* qui rappelle très-bien le nom ancien : ce village est à 21,000 mètres au sud-est de Damanhour ou *Hermopolis parva,* à 2000 mètres environ au sud de la position que M. Walckenaer a donnée à *Naucratis* dans sa carte.

Quant à *Saïs,* on s'accorde à la placer à *Sa-el-Haggar,* distante de 18,000 mètres du village d'el-Neqrach et du canal de Chabour. La distance de 2 schœnes que notre auteur compte entre *Saïs* et LE FLEUVE, qui, d'après l'ensemble de la phrase, ne peut être que la branche Canopique, paroît trop foible. Peut-être Strabon a-t-il écrit *τετράσχοινον* au lieu de *δίσχοινον.* On sait que *δι* et *τετρα* se confondent dans les manuscrits [4].

[1] *Suprà,* p. 365, col. 2. = [2] *Sozomen. Hist. eccl.* V, 35, pag. 361. = [3] Ap. *d'Anville, Mém. sur l'Égypte,* p. 74. = [4] *Courier, Notes* sur *Lucius,* pag. 236.

PAGE 803. but étoit de cacher à Typhon le lieu de la sépulture [d'Osiris], de peur qu'il ne vînt enlever le corps du cercueil[a].

[a] Diod. Sic. I, §. 22. — Ibi Wessel.

Telle est la description du pays entre Alexandrie et le sommet du *Delta*.

§. XI. Mesures générales du *Delta*.

ARTÉMIDORE dit que la navigation [entre ces deux points] est de 28 schœnes, c'est-à-dire, de 840 stades, en comptant PAGE 804. 30 stades pour un schœne. Mais [nous ferons remarquer] que les schœnes dont on se servoit pour nous indiquer les distances, quand nous naviguions sur le Nil, n'étoient pas par-tout de la même mesure; tellement qu'on en reconnoissoit de 40 stades, et de plus grands encore, selon les lieux. Artémidore lui-même montre d'ailleurs clairement, par la suite, que le schœne est, en Ægypte, une mesure de longueur variable; car il dit que le schœne est de 120 stades de *Memphis* jusqu'à la Thébaïde, et de 60 stades entre la Thébaïde et Syéné.

De Péluse au même sommet, en remontant le fleuve, Artémidore compte 25 schœnes, ou 750 stades, en se servant de la même mesure [que ci-dessus] (1).

(1) En partant du sommet du *Delta*, près du village de Béçous, la navigation la plus courte pour se rendre à Alexandrie par le fleuve et par les canaux, en passant par Damanhour, est, d'après la grande carte d'Ægypte, de 241,100 mètres, qui représentent 130′ 11″ de l'échelle des latitudes; et en les convertissant en stades de 500, les plus grands que l'antiquité ait connus, on aura 1085 stades; ce qui surpasse de plus d'un quart les 840 stades donnés par Artémidore.

Les 750 stades du même auteur pour la navigation de Péluse au sommet du *Delta* offrent les mêmes difficultés. En partant de Péluse, sur la carte dont j'ai parlé, et en suivant d'abord la ligne ponctuée pour la direction présumée de la portion de la branche Pélusiaque que recouvrent maintenant les sables et les eaux du lac Menzaleh, puis en reprenant cette branche pour passer aux ruines de *Phaccusa*, à celles de Bubaste, à Noubeh, à Chibin el-Qanater, à Bélaqs, pour arriver à Béçous, je trouve 206,500 mètres, ou la valeur de 111′ 30″, ou 929 stades pareils aux précédens.

Ces mesures ne pouvant s'accorder, il faut qu'il y ait quelque méprise dans l'évaluation du schœne donnée par Artémidore; et l'on va voir qu'au lieu de le compter à 30 stades, il auroit dû le porter à 60, comme le schœne dont il indique l'emploi entre la Thébaïde et Syéné.

En effet, les 28 schœnes depuis le sommet du *Delta* jusqu'à Alexandrie, comptés à 60 stades, produiront 1680 stades: si l'on prend

A PARTIR de Péluse [ajoute Artémidore], le premier canal qu'on rencontre est celui qui entretient les lacs nommés *Lacs des Marais* <1>; ils sont au nombre de deux, situés à la gauche * du grand fleuve **, au-dessus de Péluse, en Arabie *** : il dit qu'il existe d'autres lacs et canaux dans la même région, hors du *Delta*.

Le nome *Sethroïtes* <2> est situé le long d'un de ces deux lacs;

PAGE 804.
§. XII.
Canaux de la partie orientale de la basse Ægypte.

* En remontant, c'est-à-dire, à l'est.

** Bouche Pélusiaque.

*** *Suprà*, p. 369, n. 2.

ces stades pour ceux de 833 ⅓, ils représenteront 121 minutes de degré; et c'est, à 9' ou trois lieues près, la mesure donnée par la carte moderne.

Les 25 schœnes de Péluse au sommet du *Delta*, multipliés par 60, fourniront 1500 stades; et en les évaluant aussi à 833 ⅓, on aura 108 minutes de degré, qui répondront encore, à une lieue près, aux mesures de la carte moderne.

Diodore de Sicile, *lib. I, §. 34*, paroît avoir pris dans Artémidore les 750 stades qu'il attribue à chaque côté du *Delta*. Il est d'autant plus étonnant qu'il ne se soit pas aperçu de cette erreur, qu'à la page 67 il donne 1500 stades de longueur au mur que Sésostris fit élever depuis *Heliopolis*, près du sommet du *Delta*, jusqu'à Péluse, pour arrêter les courses des Syriens et des Arabes. Hérodote, *lib. II, §. 7*, compte aussi 1500 stades d'*Heliopolis* à la mer.

Je parlerai, dans le Mémoire joint à ce volume, des différens schœnes dont il vient d'être question dans le texte. G.

<1> Αἱ ΚΑΤᾺ ΤᾺ ἝΛΗ *καλούμεναι λίμναι*. C'est une locution que j'ai expliquée ailleurs [1].

<2> Ἔστι δὲ καὶ νομὸς Σεθρωΐτης παρὰ τὴν ἑτέραν λίμνην· ἕνα δὲ τῶν δέκα τῶν ἐν τῷ Δέλτα διαριθμεῖται καὶ τοῦτον. Ce passage présente d'assez grandes difficultés. Un savant orientaliste a même soupçonné le texte d'être fautif [2]. Cependant il y a moyen de l'entendre.

Strabon, ou plutôt Artémidore, place le nome *Sethroïtes* le long d'un des lacs appelés *aux Marais;* car c'est-là le sens des mots παρὰ τὴν ἑτέραν λίμνην. M. de Bréquigny traduit, *le long d'un autre lac;* ce qui suppose qu'il y a dans le texte, παρὰ ἄλλην λίμνην : et, comme Artémidore place ces lacs à l'est du fleuve en Arabie, il s'ensuit évidemment qu'il a mis le nome *hors du Delta*. Comment ce nome étoit-il compté parmi ceux du *Delta!* Voici, je crois, l'explication : ces lacs *des Marais* ne peuvent avoir été que des lagunes jointes maintenant au lac de Menzaleh, et dont l'une s'appelle *lac de Ballah*. Au temps de Strabon, où le bassin du lac Menzaleh n'étoit point encore formé, la route entre *Heracleopolis* et Péluse se faisoit par terre et non par eau, selon la remarque expresse de Josèphe [3]; ce qui prouve, comme le dit Strabon, que ces lacs étoient sur la droite pour ceux qui se rendoient à Péluse; c'est assez dire qu'ils étoient hors du *Delta :* on doit croire qu'ils formoient la limite orientale du nome *Sethroïtes*.

D'une autre part, *Heracleopolis parva*, métropole de ce nome, étoit, sans contredit, située sur la rive droite de la branche Pélusiaque, à l'endroit nommé *Tell-el-Scheryg*, à moitié chemin entre *Tanis* et Péluse.

Enfin aucun auteur ancien ne parle du nome de Péluse. Plusieurs écrivains, au contraire, Strabon, Pline, Ptolémée, Hiéroclès,

[1] *Suprà*, pag. 273, n. 4. = [2] *Étienne Quatrem. Mém. géogr. sur l'Égypte*, tom. I, pag. 508. = [3] *Joseph. de Bell. Jud.* IV, 11, §. 5.

Page 804. cependant [Artémidore] le compte parmi les dix nomes <1>

parlent de celui de *Sethrom:* les médailles s'accordent en outre avec eux. Or, comme Péluse devoit être comprise dans un nome quelconque, il n'est presque pas possible de douter que cette ville ne le fût, avec son territoire, à l'est de la branche Pélusiaque, dans le nome *Sethroïtes,* excepté pendant le court intervalle de temps où elle dut former un nome particulier, selon le témoignage des médailles [1].

Il faut conclure de tous ces faits, que le nome *Sethroïtes,* traversé par la branche Pélusiaque, étoit situé, partie dans le *Delta,* partie *en dehors :* ainsi rien n'étoit plus naturel que de le comprendre parmi ceux du *Delta;* autrement il eût fallu le couper en deux. La tournure adversative ἔνα ΔΕ', κ. τ. λ. *cependant, toutefois,* dont se sert Artémidore, va au-devant de la difficulté. On voit donc que sa pensée a été, QUOIQUE ce nome soit [en partie] *le long des deux lacs,* CEPENDANT *il est compris parmi &c.*

<1> Ces dix nomes formoient, au temps d'Artémidore, auquel Strabon a emprunté sa description du *Delta,* la division de cette partie de l'Ægypte. Ce qui semble le prouver, c'est que, parmi tous les nomes dont Strabon a parlé jusqu'ici, il en est précisément *dix* qu'on doit comprendre dans la circonscription du *Delta,* en ajoutant toutefois le *Saïtes,* dont l'existence n'est pas douteuse. Ce sont,

Athribites, Busirites, Leontopolites, Mendesius (pag. 367); *Pharbœtites* (pag. 368); *Prosopites* (pag. 367); *Saïtes* (pag. 363); *Sebennytes* (pag. 364); *Sethroïtes* (pag. 375); *Tanites* (pag. 368).

Si de Strabon, ou plutôt d'Artémidore, nous passons à Pline, nous trouverons les nomes du *Delta* augmentés de dix à seize [2]. Ce sont,

Athribites, Busirites, CABASITES, Leontopolites, Mendesius, METELITES, NAUCRATITES, ONUPHITES, Pharbœtites, PHTEMPHUTI, PHTHENEOTES, Prosopites, Saïtes, Sebennytes, Sethroïtes, Tanites.

Les médailles des nomes frappées par Adrien, l'an XI de son règne, offrent la même nomenclature, selon le catalogue que m'en a donné M. Tôchon : il faut excepter qu'on y voit paroître le nome de *Neout,* qu'on retrouve ensuite dans la Géographie de Ptolémée.

Enfin cette Géographie elle-même, rédigée, comme on l'a vu [3], vers l'an 150 de J. C., offre les nomes suivans, au nombre de dix-sept : *Athribites, Busirites, CABASITES, Leontopolites, Mendesius, METELITES, NEOUT, ONUPHITES, Pharbœtites, PHTEMPHUTI, PHTHENEOTES, Prosopites, Saïtes, Sebennytes superior* et *INFERIOR, Sethroïtes, Tanites.*

Il résultera du rapprochement de ces diverses nomenclatures, que la circonscription des nomes subit plusieurs changemens sous les Romains.

Le premier, et le plus considérable, eut lieu à l'époque de la conquête; car nous voyons que la division du *Delta,* qui subsistoit au temps d'Artémidore, et conséquemment sous les Ptolémées, est déjà qualifiée d'*ancienne* par Strabon [4] : ce fut, en effet, dès le moment où l'Ægypte devint province Romaine, que l'administration dut s'asseoir sur des bases fixes et immuables : les dix nomes en formèrent seize; c'est-à-dire que quelques-uns des anciens nomes furent démembrés, et qu'on en fit les six nomes nouveaux, *Cabasites, Metelites, Naucratites, Onuphites, Phtemphuti, Phtheneotes.* Ce changement fut sans doute exécuté pour la commodité de l'administration, et pour rendre plus facile et plus sûre la perception

[1] *Tôchon,* Mémoire cité. = [2] *Plin.* v, 9, pag. 253. = [3] *Suprà,* pag. 371, col. 2. = [4] *Suprà,* pag. 313.

compris

compris dans le *Delta*. Deux autres canaux se rendent dans ces lacs ‹1›. Page 804.

Il existe un autre canal qui va se décharger dans la mer Érythrée ou golfe Arabique ‹2›, près de la ville d'*Arsinoe*, appelée

des impôts ; car le nouvel ordre qu'il établit paroît avoir subsisté sans aucune altération principale long-temps après Ptolémée.

En effet, la nomenclature des nomes, sous Adrien, environ cinquante ans après, n'offre d'autre modification que la création d'un nouveau nome *Neout*, qui n'est que le *Natho* d'Hérodote, comme l'a très-bien vu M. Larcher [1]. Ici il convient d'observer que les Romains, en augmentant le nombre des nomes, eurent le soin de faire revivre d'anciennes dénominations, soit de nomes, soit de cantons, peut-être afin de rendre ces innovations plus agréables à une nation si attachée à ses usages ou à ses souvenirs [2]. Les noms des nomes *Onuphites* et *Natho*, mentionnés par Hérodote [3], et qu'on voit reparoître sous les Romains, en donnent la preuve. La création du nome de *Neout* paroît donc être du règne d'Adrien : c'est ainsi que nous avons fait voir que Trajan avoit rétabli le nome *Menelaïtes*, fondu avant lui dans le *Metelites* [4]. Le troisième et dernier changement, celui dont la Géographie de Ptolémée nous permet d'apprécier l'étendue, se réduisit à couper en deux le *Sebennytes*, et à fondre le *Naucratites* dans le *Saïtes*. En outre, une médaille citée par M. Tôchon fait mention de la ville de Péluse ; et comme, dans les idées de ce savant numismatiste, ces médailles n'ont été frappées que pour des nomes ou des chefs-lieux de nome, il s'ensuivroit que Péluse auroit formé un nome distinct : or il est à remarquer que le nom de ce nome n'existe nulle part ailleurs, ni dans Strabon, ni dans Pline, ni dans Ptolémée; d'où l'on est porté à conclure que son existence fut de peu de durée, et que Péluse rentra de nouveau dans la circonscription du nome *Sethroïtes* [5]. Quoi qu'il en soit, on voit que ce sont là de ces légères modifications que l'expérience ou des considérations particulières introduisent dans les administrations provinciales les plus stables et les mieux réglées.

‹1› *Εἰς δὲ ταύτας λίμνας συμβάλλουσι καὶ ἄλλαι δύο διώρυγες.* M. Coray a lu *εἰς δὲ ταύτας*, et j'ai suivi sa correction.

‹2› *Ἄλλη δ' ἐστὶν ἐκδιδοῦσα εἰς τὴν Ἐρυθρὰν* ΚΑΊ *τὸν Ἀράβιον κόλπον*, ΚΑΊ *πόλιν Ἀρσινόην, ἣν ἔνιοι Κλεοπατρίδα καλοῦσι.*

M. de Bréquigny propose de lire, *εἰς τὴν Ἐρυθρὰν* Ἤ *τὸν Ἀ. κ.* ΚΑΤᾺ *πόλιν*. La deuxième conjecture ne me laisse point de doute; ailleurs Strabon a dit : *Ἐντεῦθεν ἐστὶν ὁ ἰσθμὸς εἰς τὴν Ἐρυθρὰν* ΚΑΤᾺ *πόλιν Βερενίκην* [6].

Il n'en est pas de même du changement de *καί* en *ἤ* devant *τὸν Ἀράβιον κόλπον* : cette locution est un *hendiadys* que tous les auteurs Grecs (et en particulier Strabon) affectionnent. J'en ai cité des exemples [7]. Je me contenterai d'ajouter ces deux-ci, dont le premier est parallèle : 1.° *Ἀπὸ δὲ τοῦ Πηλουσιακοῦ στόματος διῶρυξ ἐστὶ χειροποίητος εἰς τὸν Ἀράβιον κόλπον* ΚΑΊ *τὴν Ἐρυθρὰν θάλασσαν* [8]. 2.° *Καὶ τριήρεις αἱ μὲν ἐπὶ τῇ βορείῃ θαλάσσῃ ἐποιήθησαν, αἱ δ' ἐν τῷ Ἀραβίῳ κόλπῳ, ἐπὶ τῇ Ἐρυθρῇ θαλάσσῃ* [9].

Quant au double nom que portoit *Arsinoe*, Strabon est d'accord avec les actes du

[1] *Larcher* sur *Hérod.* tom. II, p. 523 ; tom. VIII, p. 359. = [2] *Suprà*, p. 348, col. 2. = [3] *Herodot.* II, §. 165 et 166. = [4] *Suprà*, pag. 361, col. 2. = [5] *Suprà*, pag. 376, n. col. 1. = [6] *Strab.* XVII, pag. 815, B. = [7] *Suprà*, pag. 264, n. 1. = [8] *Diod. Sic.* I, §. 33. = [9] *Herodot.* II, §. 159.

PAGE 804. par quelques-uns *Cleopatris* *. Il traverse les lacs dits *Amers* ‹1›, dont les eaux étoient jadis amères, avant que l'ouverture du canal eût changé la nature de ces eaux, en y mêlant celles du fleuve : aussi maintenant ces lacs sont très-poissonneux et remplis d'oiseaux aquatiques.

* *Infrà*, p. 380, n. 1.

Ce canal fut creusé d'abord par Sésostris, avant l'époque de la guerre de Troie : selon d'autres, il fut entrepris par le fils de Psammitique ‹2›, qui n'eut que le temps de le commencer, parce que ce prince mourut peu après. Darius I.er * reprit le travail, et l'abandonna, lorsqu'il étoit déjà sur le point de l'achever. Le motif de

* Fils d'Hystaspe.

second concile d'Éphèse de l'an 449, lesquels portent, *Cleopatris, quæ et Arsinoe*[1]. Cependant, un peu plus bas, Strabon va distinguer formellement *Cleopatris* d'*Arsinoe*, πλησίον δὲ τῆς Ἀρσινόης, καὶ ἡ τῶν Ἡρώων ἐστὶ πόλις καὶ ἡ Κλεοπατρίς. Cette contradiction n'est qu'apparente. *Arsinoe* avoit certainement été fondée ou du moins fort agrandie par Ptolémée-Philadelphe, lorsqu'il creusa ou rétablit le canal des deux mers; c'est ce qu'indique suffisamment le nom d'*Arsinoe*. Dans la suite, Cléopatre ajouta probablement, de l'autre côté du canal, un quartier nouveau, formant un lieu différent, auquel elle donna son nom. Ce qui le prouve, c'est que Strabon est le premier qui prononce le nom de *Cleopatris* : Agatharchide et Diodore de Sicile ne nomment qu'*Arsinoe*[2]. La flatterie essaya sans doute, sous le règne de cette princesse, de faire disparoître l'ancien nom d'*Arsinoe*, en réunissant les deux lieux sous la même dénomination de *Cleopatris* ; et c'est là ce que Strabon exprime en disant, ἣν ἔνιοι Κλεοπατρίδα καλοῦσιν. Il paroît que, plus tard, le nom de *Cleopatris* devint le principal, et que celui d'*Arsinoe* ne fut plus que secondaire; c'est du moins ce qu'indiqueroient les expressions, *Cleopatris, quæ et Arsinoe*, dans les actes du concile : au temps de Strabon, on disoit : Ἀρσινόη ἡ καὶ Κλεοπατρίς, *Arsinoe, quæ et Cleopatris.*

‹1› Ce passage de Strabon, en prouvant que le bassin des lacs Amers étoit rempli des eaux douces versées par le canal, suffiroit, quand il n'y auroit que ce témoignage isolé, pour montrer le peu de fondement d'une hypothèse, d'ailleurs ingénieuse, avancée tout récemment par M. du Bois-Aymé sur les limites septentrionales de la mer Rouge. Cette hypothèse est insoutenable; et nous ne la rappelons ici que parce qu'elle a été adoptée par des savans très-distingués.

‹2› Οἱ δὲ ὑπὸ τοῦ Ψαμμιτίχου παιδός. Les interprètes Latins traduisent ces mots par *à Psammiticho filio*, de même que Paulmier de Grentemesnil[3] et Wesseling[4]. La traduction de M. de Bréquigny porte *Psammitique, son fils* (c'est-à-dire, *de Sésostris*); celle de M. Le Père est conforme aux versions Latines[5]. Il est clair cependant que la phrase revient à ὑπὸ τοῦ παιδὸς Ψαμμιτίχου, *à Psammitichi filio*, « par le fils de Psammitique », c'est-à-dire, *Nechao* ou *Necos* ; et l'on sait par Hérodote et Diodore, que ce prince, fils de Psammitique [Ψαμμιτίχου Νεκὼς παῖς], avoit en effet commencé l'ouverture du canal[6].

[1] Cités par *d'Anville*, *Mém. sur l'Égypte*, pag. 225. = [2] *Infrà*, pag. 380, n. 1. = [3] *Exercitat. in auct. Græcos*, pag. 353. = [4] *Wesseling*, ad *Diodor. Sic.* I, §. 33. = [5] *Mém. sur le canal des Deux Mers*, Descr. de l'Égypte, *État moderne*, tom. I, pag. 177, 178. = [6] *Herodot.* II, §. 158; IV, §. 39-42.

cet abandon fut qu'il ajouta foi à l'opinion erronée que la mer Érythrée est plus haute que l'Ægypte ‹1›; et qu'[ainsi] elle submergeroit le pays, si l'on venoit à couper entièrement l'isthme de séparation ‹2›. Néanmoins les rois Ptolémées coupèrent cet isthme, et fermèrent le canal à l'entrée, de manière qu'on pût à volonté et sans obstacle passer dans la mer extérieure * et rentrer dans le canal ‹3›. PAGE 804.

* La mer Rouge.

‹1› Strabon, dans le premier livre, a déjà parlé de cette différence de niveau [1]; seulement, il y attribuoit à Sésostris la crainte de submerger l'Ægypte, comme le dit aussi Aristote [2] : mais, selon ce qu'il dit à présent, ce seroit Darius qui auroit été arrêté par l'opinion que la mer Rouge est plus haute que l'Ægypte; et, en ceci, notre auteur est d'accord avec Pline.

‹2› Cette opinion n'étoit pas aussi mal fondée que Strabon se l'imagine. La différence de niveau des deux mers semble décidément constatée par les opérations de nivellement des Français entre le fond de la mer Rouge et la Méditerranée à Péluse; il en résulte que cette différence peut aller à $30^{\text{pi.}}\ 6^{\text{po.}}$. Le niveau des hautes eaux du Nil, au Caire, surpasse celui des hautes eaux de la mer Rouge de $9^{\text{pi.}}\ 1^{\text{po.}}$; et celui des basses eaux, de $14^{\text{pi.}}\ 7^{\text{po.}}$: mais le niveau des basses eaux du Nil est surpassé de $8^{\text{pi.}}\ 6^{\text{po.}}$ par les basses eaux de la mer Rouge, et de $14^{\text{pi.}}\ 2^{\text{po.}}$ par les hautes eaux de cette mer.

‹3› *Κλειστὸν ἐποίησαν τὸν εὔριπον.* Ce passage a beaucoup embarrassé. L'emploi des moyens nécessaires pour contenir les eaux, ou pour les laisser échapper à volonté, étoit connu en Ægypte dès la plus haute antiquité. Diodore de Sicile attribue à Osiris l'invention des *portes* [3], c'est-à-dire, des *vannes* servant à cet effet. En prenant ce passage de Diodore uniquement comme une preuve de la haute antiquité de l'invention, on le trouve conforme à la vraisemblance, parce qu'on ne sauroit comprendre, sans des moyens pareils, le régime de l'arrosement de l'Ægypte. C'étoit avec des *portes* ou *vannes* semblables que se fermoit le canal qui portoit les eaux du Nil dans le lac de *Mœris* [4].

Maintenant il est clair qu'une *vanne simple* ne sauroit convenir à la fermeture d'un canal navigable, comme étoit celui de l'isthme, qui faisoit communiquer entre elles deux masses d'eaux d'un niveau différent. Écoutons Diodore, bien plus précis que notre auteur en cette occasion : « Par la suite, dit-il, le » deuxième Ptolémée acheva le canal; il » pratiqua, dans le lieu le plus convenable, » une sorte de barrière, construite avec beau- » coup d'art, qui s'ouvroit lorsqu'on vouloit » faire passer des bâtimens, et se fermoit » tout aussitôt [5]. » Ce passage montre évidemment qu'on avoit arrêté la communication immédiate des eaux de la mer et du canal, par une barrière qui, pour remplir sa destination, devoit s'enlever promptement afin de laisser passer les vaisseaux, et se remettre de même.

On ne sauroit douter que le motif de cette construction ne fût d'empêcher les eaux de la mer Rouge de se verser dans le canal, et de là dans le Nil; et il est tout-à-fait surprenant que Strabon n'ait pas vu, par le soin même qu'on prenoit d'arrêter les eaux, que la mer Rouge étoit réellement plus haute que le sol de la basse Ægypte.

Or le but eût été manqué, si la barrière

[1] *Strab.* I, pag. 38, C; et de la trad. tom. I, pag. 82. = [2] *Aristot. Meteorol.* I. c. 14. = [3] *Diod. Sic.* I, §. 19. = [4] *Infrà*, pag. 405. = [5] *Diod. Sic.* I, §. 33.

PAGE 804. Au reste, nous avons déjà parlé du niveau des mers dans les premiers livres *.

* I, p. 38, C D du texte; t. I de la traduct. p. 82, 83.

PAGE 805. Près d'*Arsinoe*, on trouve *Heroopolis* et *Cleopatris* ‹1›, villes situées sur le golfe Arabique, à l'extrémité du bras qui se dirige

n'avoit pas été double, c'est-à-dire, s'il n'y avoit point eu un second barrage à peu de distance. En effet, quelque promptitude qu'on eût voulu mettre à l'opération de tirer et de remettre la barrière, il falloit bien le temps de laisser passer les vaisseaux; et comme l'opération ne se faisoit pas pour un seul à-la-fois, ce temps devoit être assez considérable : la mer se seroit alors précipitée dans le canal avec une force et une abondance toujours incommodes et très-souvent dangereuses, si un second barrage ne l'eût arrêtée à peu de distance. Il est donc de toute certitude (l'existence du canal admise), qu'il devoit y avoir, entre la mer Rouge et le bassin des lacs Amers, une section du canal plus ou moins longue séparée du reste par deux barrages; l'un du côté de l'Ægypte, l'autre du côté de la mer Rouge, formant une sorte de sas, dont le niveau s'élevoit ou s'abaissoit, selon qu'on ouvroit l'un des deux.

Voilà ce que Diodore a voulu dire par l'expression φιλότεχνον διάφραγμα, qui indique un barrage fait avec bien plus d'art que tous les autres. Cette invention des deux barrages paroît donc avoir été particulièrement (ou peut-être uniquement) appliquée au canal des deux mers, et cela par une raison bien simple; c'est que ce canal étoit le seul de tous les canaux navigables de l'Ægypte qui l'exigeât impérieusement : elle date donc de la formation du canal, comme le fait clairement entendre Diodore.

C'est cette espèce de *sas* que Strabon a prétendu désigner quand il a dit, κλειστὸν ἐποίησαν τὸν εὔριπον : littér., *ils firent l'euripe fermé.* Le mot εὔριπος doit s'entendre de la *portion du canal* qui communiquoit immédiatement avec la mer; on sait que ce mot, qui s'entendoit proprement du détroit entre l'Eubée et la Bœotie, se prenoit pour les canaux en communication directe avec la mer, comme, par exemple, ceux de Venise, qui, participant au mouvement d'oscillation de la surface de la mer, éprouvent une sorte de flux ou reflux, de même que l'Euripe. Ainsi Strabon dira plus bas que le port *Cothon*, à Carthage, étoit entouré d'un *euripe* : εὐρίπῳ περιεχόμενον [1]. C'est également ce que Longus a voulu exprimer quand il a dit que *Mitylène étoit coupée par des euripes*, διείληπται γὰρ εὐρίποις, ὑπεισρεούσης τῆς θαλάττης [2]. Le canal à *Cleopatris* devoit être soumis aux mêmes variations de niveau que la mer Rouge; la dénomination d'*euripe* étoit donc tout-à-fait applicable à cette portion du bassin.

‹1› Il me reste à dire quelques mots sur la position de chacun de ces lieux.

Arsinoe et *Cleopatris* étoient certainement situées à-la-fois sur la mer Rouge et sur le canal; conséquemment à son embouchure : c'est ce que prouvent ces textes : 1.° de Strabon : Ἄλλη δ' ἐστὶν ἐκδιδοῦσα εἰς τὴν Ἐρυθρὰν... κατὰ πόλιν Ἀρσινόην, ἥν ἔνιοι Κλεοπατρίδα καλοῦσιν [3]. — Αἴλιος Γάλλος ἐναυπηγήσατο... κατὰ Κλεοπατρίδα τὴν πρὸς τῇ παλαιᾷ διώρυγι τῇ ἀπὸ τοῦ Νείλου [4]... — 2.° de Diodore de Sicile: Ἐπὶ δὲ τῆς ἐκβολῆς πόλιν ἔχει τὴν προσαγορευομένην Ἀρσινόην [5].... — 3.° d'Agatharchide: Πρῶτον μὲν ἀπὸ Ἀρσινόης παραθέοντι τὴν δεξιὰν ἤπει-

[1] *Infrà*, p. 832, C. = [2] *Longi Pastoral.* pag. 4, ed. *Villois.* = [3] *Suprà*, pag. 377, n. 2. = [4] *Strab.* XVI, pag. 780, C. = [5] *Diod. Sic.* I, §. 33, fin. — *Cf.* III, §. 38, init.

vers l'Ægypte*; on trouve en outre des ports, des habitations, plusieurs canaux, et des lacs qui les avoisinent : là est le nome

Page 805.
* Le golfe de Suez.

ρον κ.τ.λ.[1]... — 4.° de Pline : *Amnem qui præterfluit Arsinoen*[2]. Il s'ensuit que les ruines vues par M. du Bois-Aymé, à 10,000 mètres au nord-est de l'embouchure du canal, ne peuvent avoir appartenu ni à *Cleopatris*, ni à *Arsinoe*, comme on le voit indiqué sur la grande carte de l'Ægypte. Ces lieux devoient être situés plus au sud, et assez près de l'emplacement actuel de Suez.

Les ruines doivent être au contraire celles d'*Heroopolis*, que toute l'antiquité plaçoit à l'extrémité de la mer Rouge[3] : elles sont en effet situées immédiatement à l'extrémité du bras de mer qui s'avance dans les terres au nord-est de Suez. Les hautes eaux de la mer Rouge viennent encore maintenant baigner le pied de la colline sur laquelle on trouve ces ruines; et tout fait présumer que la ville descendoit jadis jusqu'à l'endroit qu'atteint encore aujourd'hui la mer à marée haute; à la basse mer, les eaux s'éloignent d'environ 2600 mètres de ce point : mais jadis tout cet espace étoit navigable, puisque les vaisseaux partoient d'*Heroopolis* au temps des Ptolémées[4]. Ainsi, dans l'intervalle de vingt-un siècles, la mer s'est retirée de 3000 mètres, ou d'environ deux tiers de lieue.

Cette position concorde d'ailleurs parfaitement avec la latitude d'*Heroopolis*, dans les tables de Ptolémée. Ces tables, selon la version Latine et le manuscrit Coislin, placent cette ville à 29° 50'[5]. Cette même latitude se retrouve encore en deux autres passages où il est question du fond du golfe sur lequel Ptolémée, comme tous les géographes de l'antiquité, plaçoit *Heroopolis*. En outre, des combinaisons de mesures faites par M. Gossellin portent cette ville à 29° 49' 38"[6]; ce qui approche beaucoup de 29° 50'. Toutes ces autorités prouvent que la latitude de 30°, dans un endroit du texte Grec seulement, est une faute de copiste. Si aux 29° 50' on ajoute le demi-diamètre du soleil, dont la plupart des observateurs anciens, et notamment ceux d'Alexandrie, ne paroissent point avoir tenu compte, on a 30° 5' pour la latitude d'*Heroopolis* : or les ruines que je crois être celles de cette ville, sont à 30° 4'.

Au fond du golfe, et près de ces lieux, s'éleva un autre lieu inconnu à Strabon, à Pline, et à tous les écrivains antérieurs, et dont on voit la première mention dans Lucien[7]; c'est *Clysma* ou *Clisma*, différent du *Clysma* de Ptolémée[8], à moins que la position n'en soit fautive dans les tables de ce géographe. Ce lieu, qualifié de *castrum* par Hiéroclès[9] et S. Épiphane[10], devint le principal point de ce canton, comme on le voit par les itinéraires Romains. Le passage de Lucien montre que ce lieu étoit à l'extrémité du canal des deux mers, près de l'endroit ou à l'endroit même du barrage [κλεισμα ou ἀπόκλεισμα] dont j'ai parlé[11]; ce qui me fait conjecturer, après Bochart[12], que le mot Κλύσμα, dans les auteurs Grecs, n'est qu'une altération, et que le véritable nom est Κλεῖσμα, que les Latins écrivent *Clisma* : ce nom se conserve encore dans celui de *Qolzoum*, ville Arabe, maintenant détruite, qui avoit été bâtie sur l'emplacement de *Clysma*.

[1] *Agatharch.* p. 53, tom. I *Geogr. min.* = [2] *Plin.* VI, c. 29. — *Cf.* V, c. 11. = [3] *Suprà*, p. 229, n. 5; 259, n. 1. = [4] *Suprà*, p. 263 et 266. = [5] *Ptol. Geogr.* pag. 103 et 106, *Mercat.* = [6] *Suprà*, pag. 263, n. 4. = [7] *Lucian.* in *Pseudom.* §. 44. = [8] *Gossellin*, *Recherches*, tom. II, pag. 185 et suiv. = [9] *Itiner. veter.* pag. 728. = [10] *S. Epiphan. Hæres.* LXVI, c. 1. = [11] *Suprà*, pag. 380, n. col. 2. = [12] Cf. *Bochart. Geogr. sacr.* II, c. 18, col. 107.

PAGE 805. *Phagroriopolites*, qui renferme la ville appelée *Phagroriopolis* <1>.

Le canal qui débouche dans la mer Érythrée <2>, commence à *Phaccusa*, bourgade contiguë à celle de Philon. La largeur du canal est de 100 coudées; sa profondeur suffit pour un vaisseau de charge <3>.

Ces [différens] lieux sont voisins de la pointe du *Delta*.

<1> Cette ville étoit mentionnée dans un ouvrage d'Alexandre Polyhistor, cité par Étienne de Byzance[1] : *Φαγρώρειον, πόλις, ὡς Ἀλέξανδρος ὁ πολυΐστωρ ἐν Αἰγυπτιακοῖς*, où je pense qu'il faut lire, *Φαγρωρείων πόλις, ὡς κ. τ. λ.* Quoi qu'il en soit, on n'en connoît point la position.

D'Anville la place, ainsi que le nome, à l'est des lacs Amers, dans un désert aride. Mais il me paroît peu probable qu'un pareil canton ait pu contenir une ville et un nome.

D'ailleurs je remarquerai que le nom de *Phagroriopolis* signifie *ville du Phagrorius*, espèce de poisson, appelé aussi *phagrus ;* il est donc analogue à celui de *Latopolis*, ville du *poisson latus :* or Strabon dit positivement que le *phagrorius* étoit un poisson du Nil[2], témoignage confirmé par Ælien[3] et Plutarque[4], qui disent que ce poisson étoit regardé comme sacré chez les Syénites; enfin par Clément d'Alexandrie[5].

Ce rapprochement suffit pour établir que cette ville devoit être dans le voisinage du Nil, ou du moins d'un courant d'eau dérivé de ce fleuve. Je ne vois pas, en conséquence, de position qui lui convienne mieux que celle de l'Ouadi, où d'Anville avoit placé son nome *Heroopolites.* L'Ouadi est arrosé par le Nil pendant l'inondation; il étoit traversé par le canal des deux mers, dérivé du Nil : le poisson phagrus pouvoit donc s'y trouver, et être un animal sacré chez les habitans.

Dans cette hypothèse, le nome *Phagroriopolites,* qui pouvoit s'étendre au sud jusqu'au delà du bassin des lacs Amers, étoit limitrophe de l'*Heroopolites ;* ce qui explique pourquoi Strabon a dit : *là, dans ces cantons, est le nome Phagroriopolites.* Ainsi l'*Hero* et le *Serapiu* de l'Itinéraire auroient fait partie de ce nome.

<2> C'est le golfe Arabique, qui conserve encore le nom de *mer Rouge.* J'ai dit, dans mes Recherches, *tom. II, p. 75-82,* ce qui me paroît lui avoir fait donner ce nom. G.

<3> On a mis en doute si ce canal a jamais été navigable, parce qu'en effet la navigation a dû présenter des difficultés nombreuses; mais toutes les autorités historiques sont formelles à cet égard.

L'existence de ce canal, comme ayant servi à la navigation, résulte d'abord avec certitude de ce passage de Strabon. Diodore, qui a parcouru également l'Ægypte, mais un peu plutôt, sous Ptolémée Denys, parle de ce canal d'une manière plus positive[6]. Il en est de même de Pline, qui lui donne le nom de *navigabilis alveus*[7], sans doute d'après quelque auteur plus ancien. Nous savons, en outre, par les auteurs Arabes, et l'on infère d'un passage de Ptolémée, que l'empereur Adrien avoit établi la communication des deux mers, en remontant la prise d'eau jusqu'à Babylone, pour augmenter la pente du canal.

On doute également que ce nouveau

[1] *Voce Φαγρώρειον.* = [2] *Infrà*, p. 821, C. = [3] *Ælian. Hist. anim.* X, c. 19, = [4] *Plutarch. de Iside et Osiride*, Opp. t. VII, p. 393 et 412, *ed. Reisk.* = [5] *Clem. Alex. Protreptic.* t. I, p. 34, *ed. Potter.* = [6] *Suprà*, p. 379, n. col. 2. = [7] *Plin.* VI, 29, p. 340, ult.

LÀ sont aussi la ville de Bubaste <1> et le nome *Bubastites*, et au-dessus, le nome *Heliopolites*, où se trouve *Heliopolis*, ville située sur une levée de terre * assez considérable <2> : on y voit un temple du Soleil, où le bœuf *Mnevis* est nourri dans un sanctuaire; il passe là pour un dieu *, comme Apis à *Memphis*.

PAGE 805.
§. XIII.
Partie supérieure du *Delta* et *Heliopolis*.
* Χῶμα. *Suprà*, p. 320, n. 2.
* *Suprà*, p. 372.

canal ait servi à la navigation [1]; cependant Lucien dit positivement qu'*on se rendoit par eau et en bateau, d'Alexandrie à Clysma, sur la mer Rouge* [2]. En expliquant ailleurs ce passage [3], j'ai fait voir que Lucien avoit exercé une fonction en Ægypte [4] peu de temps après le règne d'Adrien, vers l'an 160 de l'ère vulgaire, et conséquemment devoit être bien instruit de ce qu'Adrien avoit fait en ce pays. J'ai montré également, d'après un passage tiré par Grégoire de Tours de la relation de quelque pélerin, que ce canal étoit encore navigable vers l'an 500 de J. C.

Les Arabes, sous le calife Omar, rouvrirent le canal et rétablirent la navigation entre les années 640 et 767 : c'est ce qui est prouvé par le témoignage des auteurs Arabes [5]; et leur témoignage est confirmé par la narration du moine Fidelis, dans le livre *De mensura orbis terræ* de Dicuil, où il est dit que ce moine *navigua sur le Nil* jusqu'à la mer Rouge : *Deinceps, intrantes in naves in Nilo flumine, usque ad introïtum Rubri maris navigaverunt* [6]. Or ce fait se rapporte à l'an 762 ou 765 de l'ère vulgaire.

C'est ainsi que tous les renseignemens de l'histoire tendent à prouver, sans réplique, que la jonction du Nil à la mer Rouge a existé, et servi à la navigation,

1.° Entre Ptolémée-Philadelphe et Auguste;

2.° Entre Adrien et Zénon;

3.° Entre Omar et Abou-Giafar-Almanzor.

<1> Strabon se trompe. Bubaste ni *Phaccusa* n'avoisinent le sommet du *Delta* : la première, dont les ruines existent à Tell-Bastah, est à plus de 50,000 mètres du sommet à Béçous; Faqous, l'ancienne *Phaccusa*, est plus près de la mer que de Béçous.

Strabon a fait une autre erreur; c'est de placer le commencement du canal à *Phaccusa*, tandis qu'il falloit le mettre à Bubaste, dix lieues plus haut [7].

<2> Ἐνταῦθα δ' ἐστὶν ἡ τοῦ Ἡλίου πόλις, ἐπὶ χώματος ἀξιολόγου κειμένη, κ. τ. λ. M. Hennicke [8] et sur-tout M. Larcher ont fait beaucoup de conjectures inutiles sur ce passage : le premier imagine que ἐνταῦθα signifie ἐν τῇ κορυφῇ τοῦ Δέλτα, tandis que le sens est évidemment ἐν τούτῳ τῷ νομῷ; le dernier a cru y voir la preuve qu'*Heliopolis* étoit située dans le *Delta*. Les raisons qu'il donne de cette opinion sont fondées sur une traduction erronée de ce texte de Strabon, rapproché d'un texte de Platon qu'il a mal compris. Elles ont été réfutées pleinement, d'abord par Clarke [9], ensuite par M. du Bois-Aymé [10]. Nous en avons déjà touché quelque chose [11].

L'*Heliopolis* de tous les auteurs anciens étoit située dans les environs de l'obélisque de la Matarieh, appelée à présent *Aïn-Schems*, la *Fontaine du Soleil*. Le nom

[1] *Le Père, Mémoire sur le canal des Deux Mers*, Descr. de l'Égypte, *État moderne*, tom. I, pag. 67. — *Rozière, Mém. sur la géographie &c. de la mer Rouge*, ibid. *Antiquités*, tom. I, pag. 144. = [2] *Lucian. in Pseudomant.* §. 44. = [3] Voyez mes *Recherches sur Dicuil*, pag. 12. = [4] *Lucian. de mercede conductis*, §. 12. = [5] *Makrisy*, cité par M. Langlès, *Éclairc. sur le voyage de Norden*, tom. III, pag. 193. — *Notices des Manuscrits*, tom. VI, pag. 343. = [6] *Dicuil, de Mens. orb. terræ*, VI, 3, §. 6, *edit. nostræ*. = [7] *Le Père, Mémoire sur le canal*, p. 152. = [8] *Hennicke, Geogr. Afr. Herod.* p. 64. = [9] *Clarke's Travels*, t. III, p. 190. = [10] *Du Bois-Aymé, Descr. d'Heliop.* Descr. de l'Égypte, *Antiq. Descr.* c. 21. = [11] *Suprà*, p. 317, n. 3.

PAGE 805. En avant de la levée de terre, sont des lacs alimentés par le canal voisin. Maintenant la ville est entièrement déserte : son temple, ancien et bâti à l'ægyptienne, porte des marques nombreuses de la fureur et de l'esprit sacrilége de Cambyse, qui ravagea les édifices sacrés et les mutila par le fer ou par le feu. Il en fut de même des obélisques : deux de ces monumens, qui n'étoient pas entièrement endommagés, ont été apportés à Rome; on en voit d'autres à *Heliopolis*, et à Thèbes, maintenant *Diospolis*, les uns sur pied, mais entièrement rongés par le feu, les autres renversés sur le sol.

Au reste, la construction des édifices sacrés [à *Heliopolis*] offre cette disposition <1>;

*Enceinte générale. A l'entrée du *Temenos* *, on voit une avenue pavée, dont la largeur

d'*Heliopolis* semble s'être conservé jusqu'au IXe siècle; on le trouve dans Denys de Telmahre, qui écrivoit en 840 [1] : celui d'*Aïn-Schems* se montre, vers cette époque, dans Ebn Khordabdeh, écrivain du IIIe siècle de l'hégire [2]; je le retrouve avec la synonymie d'*Heliopolis*, dans ce passage de Siméon Seth, Χώρα παρ' Αἰγυπτίοις μὲν ἩΛΙΟΥ ΠΗΓΗ ὀνομαζομένη, περὶ τῶν (*l.* παρὰ δὲ τῶν) παλαιοτέρων ἩΛΙΟΥ ΠΟΛΙΣ [3].

Le mot *en avant*, dans cette phrase, Πρόκεινται δὲ τοῦ χώματος λίμναι, doit s'entendre du *nord*, parce que Strabon remonte du nord au sud : il s'ensuit que la position de ces *lacs*, situés au nord d'*Heliopolis*, répond fort bien à celle du *Birket-el-Hadgy*, ou lac des Pélerins, situé à une lieue au nord-est de l'obélisque de la Matarieh.

<1> Voici un paragraphe qui a donné la torture à tous les commentateurs : il est fort important. Sans insister sur tous les points, nous nous attacherons principalement à discuter les phrases difficiles; car le sens exact n'en a point été saisi.

Il est indubitable que Strabon a voulu parler, non en général des temples de l'Ægypte, mais en particulier de ceux d'*Heliopolis*. Il suffit de le lire avec un peu d'attention pour s'en convaincre : on voit seulement qu'il a entremêlé son récit d'observations sur quelques dispositions qui se trouvoient dans les autres temples, par comparaison avec ceux d'*Heliopolis* qu'il décrivoit. On ne sauroit donc s'étonner que les savans qui ont voulu chercher dans les ruines de Thèbes et d'Edfou les traits divers de la description donnée par notre auteur, aient été réduits à la nécessité de ne rien comprendre à ses paroles.

Ce qui a contribué à suggérer cette opinion, ce sont sans doute les mots τῆς δὲ κατασκευῆς τῶν ἱερῶν ἡ διάθεσις τοιαύτη, qu'on s'est accordé à traduire d'une manière générale par *telle est la disposition des temples;* tandis qu'ici ἱερά ne s'entend que des *édifices sacrés d'Heliopolis*, comme Strabon a dit, trois lignes plus haut, διελωβᾶτο τὰ τῶν ἱερῶν.

[1] Dans la trad. d'*Abdallatif*, par M. *Silv. de Sacy*, pag. 501. = [2] *Notes de M. de Sacy sur Abdallatif*, pag. 226. = [3] *Simeon Seth, de cibariorum facultate*, pag. 9 et 10; Basil. 1538.

largeur est d'environ un plèthre, plus ou moins, et la longueur triple (il y a des temples où cette longueur est quadruple, et même plus considérable) ‹1›; on l'appelle *dromos* *, expression dont se sert Callimaque lorsqu'il dit : *Voilà le dromos sacré d'Anubis.* Dans toute la longueur, et de chaque côté, règne une suite de sphinx en pierre ‹2›, distans les uns des autres de vingt coudées ou un peu plus, en sorte qu'à droite et à gauche il en existe une rangée. PAGE 805.

* C'est-à-dire, *la carrière.*

Après les sphinx, on trouve un grand propylée; puis, en s'avançant plus loin, un second; puis un troisième ‹3›. Au reste, le nombre des propylées n'est pas déterminé, non plus que celui des sphinx; il varie dans les différens temples, de même que la longueur et la largeur des *dromos* ‹4›.

‹1› Le grec porte, Καὶ τετραπλάσιόν ἐστιν ὅπου, καὶ μεῖζον : c'est là une de ces observations relatives aux autres temples. On doit mettre ces mots, comme je l'ai fait, entre parenthèses.

‹2› Cette disposition étoit, en effet, commune à beaucoup de temples : Περὶ τῶν ἱερῶν τὰς σφίγγας ἐπιεικῶς ἱστάντες (Αἰγύπτιοι) [1], passage où ἐπιεικῶς signifie *avec raison,* et non pas *plerumque,* comme le veut Reiske. Ailleurs, dans le même sens, Plutarque a dit : Ὁ δ' Αἰγύπτιος σκελετὸς, ὃν ἐπιεικῶς εἰσφέροντες εἰς συμπόσια, κ. τ. λ. [2].

‹3› Le mot *propylée,* πρόπυλον ou προπύλαιον, désigne ici, non pas *la porte antérieure, l'entrée principale* [3], mais une *construction avancée* par rapport à l'édifice principal. Les Grecs donnoient le nom de *propylées,* dans les temples Ægyptiens, à des édifices plus ou moins étendus, dont l'érection pouvoit être de beaucoup postérieure à celle du temple. C'est ainsi que Mœris bâtit au temple de Vulcain, à *Memphis,* les *propylées du nord* [4]: bien des siècles après, Psammitique construisit, dans le même temple, les *propylées du midi* [5] et ceux *de l'orient* [6]; enfin c'étoit, disoit-on, Dédale qui avoit élevé les plus beaux des propylées du même temple de Vulcain [7].

Ces différens textes prouvent que les propylées étoient des constructions jusqu'à un certain point indépendantes du temple; qu'on pouvoit les multiplier indéfiniment, et les placer dans toute sorte de positions, en avant, en arrière ou sur les côtés de ce temple. C'est ce qui explique pourquoi, dans les temples Ægyptiens, il y a tant de parties *sur-ajoutées,* différentes, pour l'ordonnance et l'alignement, de l'édifice principal.

‹4› Autre observation de la part de notre auteur, semblable à celle dont il est parlé dans la note 1 de cette page. Les *dromos* étoient découverts, et leur *area* entièrement libre et sans statues. C'est ainsi que j'entends καθαρὸς dans ce texte de Plutarque [8] : Τῶν

[1] *Plutarch. de Iside et Osiride,* tom. VII, pag. 396, *ed. Reisk.* = [2] Idem, *Symp.* tom. VI, pag. 560. = [3] *Jomard, Descript. des antiq. d'Edfoû,* Descr. de l'Égypte, *Ant. Descr.* chap. V, pag. 15. = [4] *Herodot.* II, §. 101. — *Diod. Sic.* I, §. 57. = [5] *Herodot.* II, §. 153. = [6] *Diod. Sic.* I, §. 67. = [7] *Idem,* I, §. 97. = [8] *Plutarch. de Iside et Osiride,* pag. 416.

PAGE 805. Au-delà des propylées, s'élève le *naos* *, contenant un *pronaos* ** et un *sêcos* ***: le premier, d'une dimension considérable; le second, de grandeur médiocre. Ce *naos* ne renferme point de statues, ou du moins [s'il en renferme] elles représentent quelque animal, et non des figures humaines ⟨1⟩.

* Temple proprement dit.
** La partie antérieure de ce temple.
*** Le sanctuaire.

De chaque côté du *pronaos*, s'avance ce qu'on appelle les *ptères* *; ce sont deux murs, dont la hauteur est égale à celle du temple : leur éloignement l'un de l'autre est d'abord un peu plus considérable que la largeur du soubassement du *naos;* mais ensuite, à mesure qu'on s'avance, on voit leurs faces se prolonger l'espace de 50 ou 60 coudées ⟨2⟩ en se rapprochant l'une de l'autre. Les parois de ces ptères sont couvertes de grandes

* Ailes.

ναῶν αἵ τε διαθέσεις τὰ μὲν εἰς πτερὰ καὶ ΔΡΟ'ΜΟΥΣ ὑπαιθρίους καὶ ΚΑΘΑΡΟΥ'Σ, τὰ δὲ κρυπτὰ καὶ σκότια κατὰ γῆς σολιστήρια Θηβαίοις ἐοικότα καὶ σηκοῖς. Ces derniers mots sont fort embarrassans. Au lieu de Θηβαίοις, Xylander lit θήκαις ou θηλάκοις ou θησαυροῖς; Reiske, ἐφηβείοις. Je lirois σπηλαίοις, correction autorisée par un passage de Strabon rapporté plus bas [1].

⟨1⟩ Μετὰ δὲ τὰ προπύλαια, ὁ νεὼς πρόναον ἔχων μέγαν καὶ ἀξιόλογον, τὸν δὲ σηκὸν σύμμετρον, ΞΟ'ΑΝΟΝ δ' οὐδὲν, ἢ οὐκ ἀνθρωπόμορφον, ἀλλὰ τῶν ἀλόγων ζώων τινός. « Strabon avance, disent les » auteurs de la Description de Thèbes, que » les sanctuaires n'étoient pas sculptés, ou » que les sculptures qu'ils renfermoient n'of» froient point de représentations humaines; » il se trompe évidemment, ou il a été mal » informé. — Si Strabon eût pénétré dans » les sanctuaires, il lui auroit été facile de » s'assurer qu'ils renferment des sculptures » représentant des figures humaines aussi-» bien que des figures d'animaux [2]. »

Il est clair qu'on a mal compris Strabon. 1.° Il ne parle pas de sculptures : il parle de *statues* ou *idoles*. 2.° Ce n'est pas du *sanctuaire* qu'il est question, c'est de l'ensemble de l'édifice du *naos*, puisque ξόανον est évidemment régime de ἔχων. Strabon n'a donc pas voulu dire qu'*il n'y avoit point de sculptures dans le sêcos :* il a dit qu'on ne voyoit point de statues [de ronde bosse] d'hommes dans *tout* le naos; et son témoignage revient précisément à celui de Lucien, qui connoissoit bien l'Ægypte : Τὸ δὲ παλαιὸν, καὶ παρ' Αἰγυπτίοις ἀξόανοι νηοὶ ἔσαν [3]. Strabon, en disant que le *naos* ne renfermoit pas de *statues* d'hommes, doit être cru, puisqu'à coup sûr (au cas même où il n'auroit pu pénétrer dans les sanctuaires) il étoit entré dans les temples [ναοί]. D'ailleurs, je ne connois point de fait qui démente son témoignage.

Quant au mot σύμμετρον, il pourroit paroître susceptible du sens de *proportionné*, qu'il a souvent; mais la particule δὲ, marquant ici opposition avec μέγαν καὶ ἀξιόλογον, m'a paru lui donner celui de *médiocre* : le monument de *Philæ*, dont le plan est ci-joint, s'accorde tout-à-fait avec cette interprétation.

⟨2⟩ Voici le passage le plus difficile:

[1] *Infrà*, p. 423, n. 1. = [2] *Description générale de Thèbes*, Descr. de l'Ég. *Ant. Descr.* chap. IX, p. 289. = [3] *Lucian. De deâ Syriâ*, S. 3.

figures sculptées en anaglyphe, semblables aux sculptures Tyrrhéniennes, ou aux très-anciens ouvrages Grecs. PAGE 806.

On trouve encore [à *Heliopolis*], de même qu'à *Memphis*, un édifice soutenu par un grand nombre de colonnes, d'une construction barbare; car, excepté que les colonnes en sont grandes,

Τοῦ δὲ προνάου παρ' ἑκάτερον πρόκειται τὰ λεγόμενα πτερά· ἔστι δὲ ταῦτα ἰσοϋψῆ τῷ ναῷ τείχη δύο, κατ' ἀρχὰς μὲν ἀφεστῶτα ἀπ' ἀλλήλων μικρὸν πλέον ἢ τὸ πλάτος ἐστὶ τῆς κρηπῖδος τοῦ νεώ· ἔπειτ' εἰς τὸ πρόσθεν προϊόντι, κατ' ἐπινευούσας γραμμάς, μέχρι πηχῶν πεντήκοντα ἢ ἑξήκοντα.

La première difficulté consiste à bien définir les *ptères*. Les Grecs donnoient ce nom, comme on sait, aux files de colonnes placées sur les deux flancs des temples : mais comme, dans les temples Ægyptiens, ce sont de grands murs, au lieu de colonnes, qui en forment les côtés, les Grecs ont dû appliquer le nom de *ptères* à ces murs qui en déterminoient l'enceinte; et c'est sans doute en ce sens que le scholiaste de Lycophron interprète le mot πτερόν par περίστασις τῆς οἰκοδομῆς [1]. Strabon, ainsi que l'ont reconnu MM. Jollois et Devilliers [2], et, avant eux, M. Quatremère de Quincy [3], a donc désigné par le mot *ptères* les deux murs qui, de chaque côté du *pronaos* [παρ' ἑκάτερον τοῦ προνάου], en déterminoient l'enceinte extérieure (πρόκειται).

La seconde et principale difficulté gît dans les mots κατ' ἀρχὰς μὲν ἀφεστῶτα... ἑξήκοντα. Les expressions κατ' ἐπινευούσας γραμμάς ne pouvant s'entendre que d'une *convergence de lignes*, on a cru qu'il falloit y voir l'inclinaison des murs, qui, dans les temples Ægyptiens, ne sont point extérieurement verticaux. M. Coray a changé κατ' ἐπινευούσας en κατ' ἀπονευούσας (sans autorité de manuscrits) : ce qui signifieroit au contraire que les lignes étoient *divergentes*. Cette correction, dont l'analogue a été proposée par Kühn [4], rend le passage de Strabon inintelligible. Il faut donc s'en tenir à la leçon des manuscrits. Or le sens en est formellement contraire à celui qu'on lui a supposé; car, si notre auteur eût voulu dire que *les faces étoient inclinées jusqu'à la hauteur de 50 à 60 coudées*, comme on a traduit ce passage [5]; il auroit dit, Ἔπειτ' εἰς ὕψος ἀνατεταμένα κατ' ἐπινευούσας γραμμάς : mais le mot προϊόντι, qui signifie, comme προελθόντι, *pour quiconque s'avance* [6], s'oppose à une interprétation semblable; et les mots, Ἔπειτ' εἰς τὸ πρόσθεν προϊόντι, (*sub.* παρατεταμένα) κατ' ἐπινευούσας γραμμάς, μέχρι κ. τ. λ. ne peuvent en grec signifier que : *lorsqu'on s'avance, on voit leurs faces se prolonger l'espace de 50 ou 60 coudées, en se rapprochant l'une de l'autre;* c'est-à-dire que ces faces n'étoient point parallèles. Ainsi la convergence des lignes étoit dans le plan, et non dans l'élévation.

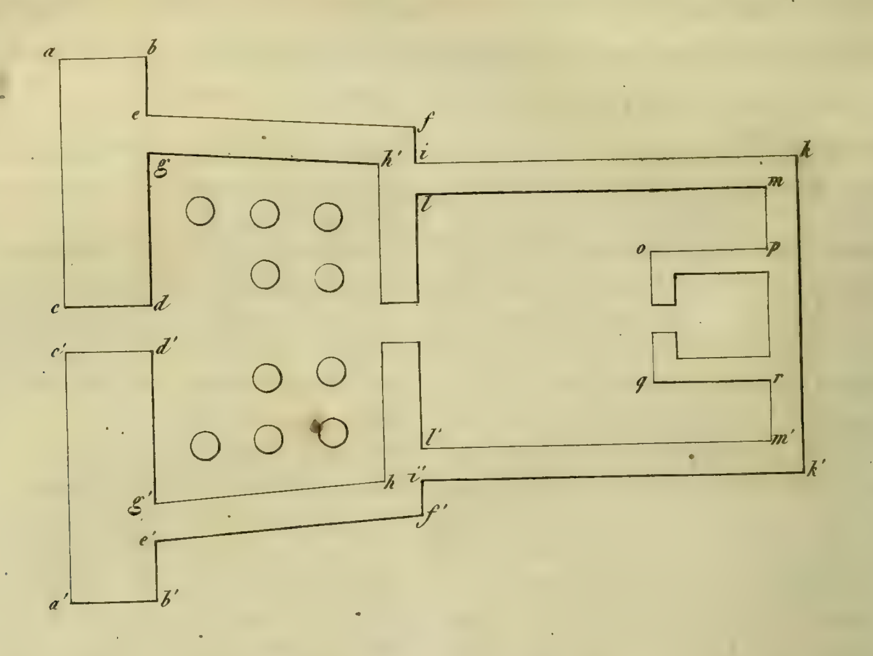
Il résulte donc de ce texte deux faits clairement établis : 1.° les *ptères* sont les murs latéraux du *pronaos;* 2.° ces murs ne sont point parallèles.

Cette disposition remarquable du *pronaos* d'*Heliopolis* se retrouve dans le grand

[1] *Schol. Lycophron.* ad vers. 291. = [2] *Descript. génér. de Thèbes*, ibid. pag. 287. = [3] *Quatremère de Quincy, de l'Architect. Égypt.* pag. 144 et 145. = [4] *Kühn*, ad *Polluc. Onomast.* I, §. 6. = [5] *Pococke's Descript. of the East*, book II, ch. 3, pag. 92. — *Quatrem. de Quincy, Jollois* et *Devill.* l. l. — *Jomard. Antiq. d'Edfoû*, ibid. pag. 15. = [6] *Strab.* II, pag. 114, A; IV, pag. 185, B.

PAGE 806. nombreuses, et à plusieurs rangées <1>, on n'y voit que du travail

temple de *Philæ*, le seul entre tous les temples actuellement existans qui puisse en offrir un modèle. En voici le plan, d'après M. Le Père[1] :



On voit qu'il se compose, comme le dit Strabon, d'un *pronaos*, d'un *naos* et d'un *sêcos*. Le *sêcos* est la construction intérieure *opqr*; il est d'une grandeur médiocre [σύμμετρος] : le *naos* est le parallélogramme *iki'k'* : le *pronaos*, d'une étendue considérable [μέγας καὶ ἀξιόλογος], est l'ensemble des constructions *abcf*, *fcba*; il comprend un pylône *aba'b'*, et le *pronaos* proprement dit *ghh'g'*. Ce dernier est entouré des murs *fe e'f'*, qui sont les *ptères* ; ils convergent à partir de l'entrée.

Strabon dit qu'à leur origine ils sont distans l'un de l'autre d'un peu plus que la largeur du soubassement du *naos*; ce qui fait supposer qu'à leur extrémité ils laissoient entre eux un intervalle égal à la largeur de ce soubassement; et par ce dernier mot on entend l'espèce de plate-forme sur laquelle s'élèvent en général les monumens Ægyptiens, et à partir de laquelle commence l'inclinaison des murs[2]. Sur la planche ci-jointe, on voit que *gg'*, intervalle des *ptères* à leur origine, est plus large que *ii'*, qui détermine la largeur du *naos*; mais que *hh'* est précisément égal à *ii'*.

Enfin Strabon ajoute que les *parois* des ptères étoient couvertes de bas-reliefs représentant de grandes figures ; et en effet on trouve peu de *pronaos* ou de *naos* dont les murs n'en soient tout chargés[3].

<1> Je traduis ainsi πολυστίχων, de même que M. de Bréquigny. On a entendu ce mot de *la différence des ordres*[4] : ce n'est point le sens.

[1] Descr. de l'Ég. *Antiq.* vol. I, pl. 5. = [2] *Jollois* et *Devilliers, Descript. génér. de Thèbes*, ibid. pag. 287. = [3] *Idem*, p. 288. = [4] *Idem*, pag. 289.

inutile, mais rien de gracieux, rien qui sente l'art du dessin ‹1›. PAGE 806.

Nous vîmes également à *Héliopolis* de grands édifices où logeoient les prêtres; car on prétend qu'autrefois cette ville étoit principalement habitée par des prêtres qui se livroient à l'étude de la philosophie et de l'astronomie. Mais il ne reste plus rien à présent, ni de ce docte corps, ni de l'étude à laquelle il s'appliquoit : c'est pourquoi, au lieu de trouver là quelqu'un qui présidât à ce genre d'étude, nous ne vîmes que des hommes uniquement occupés de l'exercice du culte, ou d'expliquer aux étrangers tout ce qui regarde les temples. Lorsque le gouverneur Ælius Gallus partit d'Alexandrie pour visiter l'Ægypte en remontant le Nil, il avoit à sa suite un certain Chærémon ‹2› qui se vantoit de posséder cette science; mais sa vanité et son ignorance furent le plus souvent un objet de risée.

‹1› Autre difficulté. Οὐδὲν ἔχει χάριεν, οὐδὲ γραφικὸν, ἀλλὰ ματαιοπονίαν ἐμφαίνει μᾶλλον. On a traduit, *On n'y remarque rien d'élégant, on n'y voit aucune peinture* [1]; interprétation qui a conduit à cette note: « Strabon avance qu'on ne voit, dans les » monumens Ægyptiens, *aucune peinture :* à » moins qu'il ne veuille point donner ce » nom aux couleurs appliquées sur toutes » les sculptures, on ne conçoit pas une pa- » reille assertion [2]. » Strabon n'est point en faute. Le mot γραφικόν, comme l'a très-bien vu le traducteur Italien, se prend ici dans le sens de *pittoresque, sentant l'art, le dessin.* Ainsi, dans Diodore de Sicile, ΓΡΑΦΙΚῊ πρόσοψις est un *aspect pittoresque, qui mérite d'être peint* [3]. Cette expression Grecque est employée par Vitruve, *GRAPHICOTERA delectatio* [4]. Plutarque, racontant l'entrevue d'Antoine et de Cléopatre, dit que cette princesse étoit ΓΡΑΦΙΚΩ͂Σ κεκοσμημένη, ὥσπερ Ἀφροδίτη [5]. Aulu-Gelle se sert dans le même sens de *GRAPHICÈ* [6]; Denys d'Halicarnasse emploie la même tournure que Strabon, à propos d'un discours de Démosthène, ΧΑΡΙΕ΄ΣΤΑΤΟΣ καὶ ΓΡΑΦΙΚΩ΄ΤΑΤΟΣ τῶν λόγων [7]. Cicéron a dit à-peu-près dans ce sens, *Lysiâ nihil potest esse pictius* [8].

‹2› C'est ce même Chærémon dont Porphyre a fait un grand éloge [9] : c'étoit un stoïcien, qui prenoit le titre d'*hierogrammateus;* il avoit composé une explication des hiéroglyphes, que Josèphe a citée avec quelque éloge [10].

Il est assez singulier que deux astronomes instruits, tels que Lalande [11] et Bailly [12], aient entendu le passage de Strabon en ce sens : *Les prêtres Ægyptiens se moquèrent de Chærémon, tant ils étoient ignorans et vains du savoir qu'ils n'avoient plus.*

[1] *Descript. de Thèbes*, pag. 290. = [2] *Ead.* pag. 292. = [3] *Diod. Sic.* II, §. 53, fin. = [4] *Vitruv. Architect.* IV, cap. 4, fin. = [5] *Plutarch.* in *Antonio*, §. 26. = [6] *Aul. Gell. Noct. Attic.* XIV, c. 14, fin. = [7] *Dionys. Halic.* ad *Ammæum*, pag. 121, l. 2, *Sylburg.* = [8] *Cicer. de clar. Oratt.* §. 85. = [9] *Porphyr. de abstinent. ab esu carn.* IV, §. 6 et 8. = [10] *Joseph. contr. Apion.* I, §. 32 et 33. = [11] *Lalande, Astron.* §. 280. = [12] *Bailly, Histoire de l'astron. anc.* VI, §. 20.

PAGE 806. On nous fit donc voir, comme je le disois, les maisons des prêtres, ainsi que les endroits où avoient demeuré Platon et Eudoxe. Ces philosophes étant venus ensemble à *Heliopolis,* y passèrent, selon quelques auteurs, treize années dans le commerce des prêtres. Avec le temps, et à force d'attentions et de politesses, ils obtinrent de ces prêtres, très-instruits en astronomie, mais fort mystérieux et peu communicatifs, la connoissance de quelques théorèmes; mais les barbares leur cachèrent la plus grande partie de ce qu'ils savoient. [Ainsi, par exemple,] ils ajoutoient aux 365 jours les portions additionnelles du jour et de la nuit [nécessaires] pour compléter l'année*; et cependant la durée de cette période fut ignorée des Grecs, ainsi que bien d'autres choses, jusqu'à ce que les astronomes modernes en eussent pris connoissance au moyen des traductions, en langue Grecque, des mémoires rédigés par les prêtres; et encore maintenant ils puisent dans ces écrits, comme dans ceux des Chaldæens <1>.

* *Infrà,* pag. 423.

* D'*Heliopolis.*

C'est à partir de là* que commence la partie du cours du Nil supérieure au *Delta* <2>. Le pays à droite, en remontant, s'appelle

<1> Ce passage est curieux; il nous fait voir, ce que tant d'autres faits donnent d'ailleurs à penser, pourquoi les connoissances que les Ægyptiens possédoient en astronomie et en d'autres parties, restèrent enfouies dans l'enceinte des temples: il montre de plus,

1.° Que certains mémoires rédigés par des prêtres Ægyptiens avoient été traduits en grec par l'ordre des Ptolémées, comme le fait entendre le Syncelle: Πτολεμαῖος ὁ Φιλάδελφος... ὃς πάντων Ἑλλήνων τε καὶ Χαλδαίων, Αἰγυπτίων τε καὶ Ῥωμαίων τὰς βίβλους συλλεξάμενος, καὶ μεταφράσας τὰς ἀλλογλώττας εἰς τὴν Ἑλλάδα γλῶτταν, μυριάδας βίβλων δεκὰ ἀπέθετο κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρειαν[1].

2.° Que c'étoit dans ces écrits, aussi-bien que dans ceux des Chaldæens, que les Grecs avoient puisé une partie de leurs connoissances astronomiques; et comme, dans ce qui nous reste d'Hipparque, d'Ératosthène et sur-tout de Ptolémée, on ne voit pas qu'il soit fait mention des Ægyptiens, on est tout naturellement porté à conclure que les Grecs n'ont pas dit tout ce qu'ils leur ont emprunté, peut-être par suite de cette jalousie naturelle qui s'établit entre les vainqueurs et les vaincus.

<2> J'ai traduit très-littéralement ἐντεῦθεν δὴ ὁ Νεῖλός ἐστιν ὁ ὑπὲρ τοῦ Δέλτα: la répétition de l'article ὁ indique une sorte de division

[1] *Georg. Syncell.* pag. 271, D.

Libye, de même que la région [inférieure] vers le lac *Mareotis;* le pays à gauche se nomme Arabie *. Ainsi le canton d'*Heliopolis* est situé en Arabie : en Libye, est *Cercesura**, ville en face de l'observatoire d'Eudoxe*; car il existe en avant d'*Heliopolis*, comme en avant de Cnide, une espèce d'observatoire, où cet astronome observoit certains mouvemens des corps célestes. Le nome [où est *Cercesura*] s'appelle *Letopolites* ‹1›.

Page 806.

* *Suprà*, p. 369, n. 2.

* *Cercasora* d'Hérodote.

* *Suprà*, tom. I, pag. 328.

Page 807.

§. XIV.
Babylone, *Memphis*, les pyramides.

En remontant le fleuve, on trouve Babylone, château fort, ainsi appelé de certains [prisonniers] Babyloniens qui, s'étant révoltés, s'emparèrent de cet endroit, et obtinrent des rois, par capitulation, la permission d'y demeurer ‹2›. Il sert aujourd'hui de

du cours du Nil en deux parties : l'une *au-dessus du Delta*, ὁ ὑπὲρ τοῦ Δέλτα : l'autre *au-dessous*, ὁ ὑπὸ τοῦ Δ. Il s'ensuit que le sommet du *Delta* étoit précisément sur la même ligne qu'*Heliopolis*, dont les bâtimens se prolongeoient sans doute à l'ouest jusqu'à peu de distance du bord du Nil.

Ce renseignement s'accorde avec tous les autres. Ainsi l'observatoire d'Eudoxe étoit vis-à-vis de Cercasore ou *Cercesura* : or Hérodote nous apprend que Cercasore étoit située à la pointe du *Delta* [1]; donc *Heliopolis* y étoit également, mais de l'autre côté.

En outre, le sommet du *Delta* et *Heliopolis* ont toujours été deux points confondus en un seul. Ainsi Hérodote [2] et Diodore [3] comptent 1500 stades entre la mer (à Péluse) et *Heliopolis*; et, ailleurs, Artémidore [4] et Diodore lui-même [5] comptent entre Péluse et le sommet du *Delta* 750 stades, mesure qui revient au même [6].

Il résulte de là que les édifices d'*Heliopolis* devoient être situés à l'ouest du canal du Caire, et se prolonger jusqu'à peu de distance du Nil; en sorte que l'obélisque de la Matarieh, et l'enceinte au milieu de laquelle il est situé, appartiendroient à un temple qui occupoit la partie la plus orientale de la ville.

‹1› Les altérations que M. Larcher trouvoit dans ce passage, n'existent point [7]. Les changemens proposés par Bryant, de Ἡλιοπολῖτις en Λιτόπολις, et de Λητοπολίτης en Ἡλιουπολίτης, ne méritent pas qu'on s'y arrête.

‹2› Cette phrase n'a été comprise d'aucun interprète, parce qu'elle est très-concise: Ἀναπλεύσαντι δ' ἐστὶ Βαβυλὼν φρούριον ἐρυμνὸν, ἀποστάντων ἐνταῦθα Βαβυλωνίων τινῶν, εἶτα διαπραξαμένων ἐνταῦθα κατοικίαν παρὰ τῶν βασιλέων.

Les mots ἀποστάντων ἐνταῦθα Βαβυλωνίων τινῶν signifient ἀποστάντων Βαβυλωνίων τινῶν καὶ κατ' ἀπόστασιν τοῦτο τὸ χωρίον καταλαβομένων : ce fait se rapporte à ce que Diodore explique plus au long [8].

Διαπραξαμένων a le sens que je lui donne: διαπράττεσθαι (au moyen) signifie *obtenir par voie de négociation, de capitulation ;* ainsi : Πομπήϊος Μάγνος . . . . . διαπράττεται

[1] *Herodot.* II, §. 15. = [2] *Idem*, II, §. 7. = [3] *Diod. Sic.* I, §. 57. = [4] *Suprà*, pag. 374. = [5] *Diod. Sic.* I, §. 43. = [6] *Suprà*, pag. 375, n. col. 1. = [7] *Larcher* sur *Hérodote*, VIII, p. 245. = [8] *Diodor. Sic.* I, §. 56.

PAGE 807. cantonnement à l'une des trois légions* qui gardent l'Ægypte. A partir de ce château, s'étend jusqu'au Nil une côte le long de laquelle on a disposé des roues et des limaces qui, mises en mouvement par cent cinquante détenus, font monter l'eau du fleuve [à Babylone]. De là, on aperçoit très-distinctement les pyramides, de l'autre côté du Nil, vers *Memphis* ‹1› : en effet, elles sont à peu de distance.

* *Suprà*, p. 347.

Memphis, résidence des [anciens] rois Ægyptiens, est elle-même peu éloignée; car on ne compte que 3 schœnes depuis le *Delta* jusqu'à cette ville ‹2›.

κάθοδον τούτῳ[1]· — Ῥωμαῖοι δὲ ὀγδοηκοστὸν ἔτος πολεμοῦντες, διεπράξαντο μόλις ὥστε κ. τ. λ.[2]. — Δύο δ' ἔτη συνέμειναν ἐν τῷ πολέμῳ, μέχρι διεπράξαντο τὴν κοινωνίαν[3].

Il est clair, par l'ensemble du texte de Strabon, que Babylone n'étoit point immédiatement sur le fleuve.

‹1› ἘΝ τῇ περαίᾳ ἘΝ Μέμφει. Les pyramides n'étoient point *dans Memphis*, mais *près* de *Memphis*, comme Strabon va le dire. Ainsi ἐν Μέμφει doit signifier *dans le canton de Memphis, vers Memphis*. Ce sens de ἐν est commun chez les Grecs[4]. Xénophon, en parlant de la bataille de *Cunaxa*, dit ἡ μάχη ἐν Βαβυλῶνι[5], quoique la bataille se soit donnée à 360 stades de Babylone. Dans Xénophon d'Éphèse, τὸ ἱερὸν τὸ ἐν Κολοφῶνι, est pour πρὸς τῷ Κολοφῶνι[6] : ce qui explique le passage où S. Épiphane parle de Canope et de Ménuthis, sa femme, enterrés à 12 milles de la ville d'Alexandrie : Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τεθαμμένοι τιμῶνται πρὸς τῇ ὄχθῃ τῆς θαλάσσης, ἀπὸ δεκαδύο σημείων διεστῶτες[7]. Les mots ἐν Ἀλεξανδρείᾳ signifient πλησίον Ἀλεξανδρείας : ce que n'ont compris ni Vossius[8] ni Jablonski[9], puisqu'ils concluent de ce passage qu'Alexandrie s'étendoit jusqu'à Canope. Ainsi s'explique encore le texte d'Ét. de Byzance, Κροκοδείλων πόλις, πόλις ἐν τῇ Μοίριδι τῇ λίμνῃ, qui a embarrassé les savans; et celui de Cedrène et de Théophane, Βούσιριν καὶ Κόπτων πόλεις ἘΝ Θήβαις[10], c'est-à-dire, πλησίον τῶν Θηβῶν. En effet, Zonaras, rapportant le même événement, dit : Πόλεις περὶ τὰς Θήβας[11].

La répétition de ἐν qui se trouve dans cette phrase, est fréquente. Ainsi Aristote dit, ἐν Κυρήνῃ οὐ γίνονται ἐν τῷ πεδίῳ[12] : Hérodote, ἐν δὲ τῷ αὐτῷ χρόνῳ ἐν τῷ Μυσίῳ Ὀλύμπῳ[13] : l'inscription de Rosette et Diodore, ἐν τῷ ἐν Μέμφει ἱερῷ[14] : Pausanias, ἐν τῇ Μεγαρίδι ἐν Ἀθηνᾶς Αἰθυίας καλουμένῳ ἱερῷ[15], &c.

‹2› Il paroît que *Memphis*, dont la grandeur étoit considérable, selon Diodore, puisqu'elle avoit 150 stades de tour[16], se prolongeoit le long du Nil, et occupoit en longueur un assez grand espace; de manière que son extrémité septentrionale étoit

[1] *Strab.* XVI, pag. 796, C. = [2] *Idem*, IV, pag. 203, B. = [3] *Idem*, V, pag. 241, C. = [4] *Duker* ad *Thucyd.* I, §. 100. — *Visconti*, dans l'*Examen des historiens d'Alexandre*, p. 779. = [5] *Xenoph. Anab.* II, 2, §. 6. = [6] *Locella* ad *Xenoph. Ephes.* præfat. p. x. = [7] *S. Epiphan.* in *Ancorat.* c. 108. = [8] *Vossii Observat. variæ*, pag. 43. = [9] *Jablonski*, *Panth. Ægypt.* V. 4, §. 5. = [10] *Cedren.* p. 266, D. — *Theophan.* p. 4, C. = [11] *Zonaras*, XII, 31, p. 640, C. = [12] *Aristot. Hist. anim.* V, c. 24, *ed. Schneid.* = [13] *Herodot.* I, §. 36. = [14] *Inscript. Rosett.* l. 8. — *Diodor. Sic.* I. §. 57. = [15] *Pausan.* I, c. 5, p. 34; c. 41, p. 293. *Clavier.* = [16] *Diodor. Sic.* I, §. 50.

Elle

Elle renferme des temples; entre autres, celui d'Apis, qui est le même qu'Osiris : c'est là qu'on nourrit, dans un *sêcos**, le bœuf Apis, qui passe pour un dieu, ainsi que je l'ai dit; son front est blanchâtre*, de même que quelques autres petites parties de son corps; le reste est noir. Tels sont les signes auxquels on reconnoît qu'un bœuf est pourvu des qualités nécessaires pour succéder à celui qui vient de mourir. En avant du *sêcos* est une cour dans laquelle se trouve un autre *sêcos* pour la mère d'Apis: c'est dans cette cour qu'on le lâche à une certaine heure, principalement pour le montrer aux étrangers; car, quoiqu'ils puissent

Page 807.

* Sanctuaire.

* Διάλευκος.

plus rapprochée du *Delta* qu'on ne le pense communément.

En effet, je trouve que *Troia* étoit située au-dessus de Babylone, *en face de Memphis . . . εἰς Τρώην τῆς ἄνω Βαϐυλῶνος* (*lis. ἄνω τῆς* B.) *κατενάντι* Μέμφεως [1] : or cette *Troia* dont Strabon va parler, est reconnue pour le château de Torrah, situé sur le bord du Nil, au nord de Babylone. Ainsi *Memphis* a dû s'étendre *au moins* jusque là; rien n'empêche de croire que ses faubourgs extrêmes se soient prolongés encore plus loin.

Tout concourt d'ailleurs à prouver ce fait : 1.° la distance que donnent différens auteurs entre les pyramides et *Memphis*. Pline compte VII M. P. $\frac{1}{2}$ pour cette distance [2] : on est d'autant plus sûr que cette mesure dérive de 60 stades (VII $\frac{1}{2} \times 8 = 60$), que Diodore met 120 stades entre les deux points [3], nombre qui est précisément le double du premier, parce que les stades dans lesquels il est exprimé sont la moitié des autres. En prenant, par hypothèse, les plus grands stades connus, ceux de 500 au degré, et en les supposant employés dans la première mesure, on a 13,300 mètres environ; ce qui fait la distance des pyramides au village de Tamah, précisément en face de Torrah.

2.° La distance entre le *Delta* et *Memphis*. Pline a placé *Memphis* à XV milles du *Delta* [4]. Cette mesure dérive de 120 stades ($15 \times 8 = 120$) : or 120 stades répondent aux trois schœnes que compte Strabon; car $\frac{120}{40} = 3$; d'où il résulte que le schœne employé dans cette mesure est celui de 40 stades. Quel que soit le module qu'on veuille adopter, on ne pourra point trouver que les 120 stades répondent à plus de 26,666 mètres; et il est possible qu'ils représentent une plus foible distance : or, à partir de Béçous, sommet du *Delta*, on compte jusqu'au château de Torrah 24,300 mètres; preuve nouvelle et décisive que *Memphis* s'étendoit *au moins* jusqu'à cette hauteur.

Il s'ensuit qu'en regardant les ruines qui sont à Mit-Rahineh comme appartenant à *Memphis*, elles doivent avoir répondu au point extrême de la ville, du côté du midi; peut-être même sont-elles celles de quelque temple situé hors de la ville. La distance de XII milles que l'Itinéraire d'Antonin compte entre Babylone et *Memphis*, aboutit à-peu-près au milieu de l'emplacement que nous donnons à *Memphis*.

[1] *Coteler. Monum. eccl. Græc.* t. I, p. 371. = [2] *Plin.* XXXVI, c. 12, p. 737. = [3] *Diod. Sic.* I, §. 50. = [4] *Plin.* l. I.

PAGE 807. le voir dans le *sêcos* à travers une fenêtre, ils desirent aussi de le voir dehors : après lui avoir laissé faire quelques sauts dans la cour, on le fait rentrer dans sa demeure.

Près du temple d'Apis, est celui de Vulcain, édifice magnifique, dont la construction a dû coûter beaucoup, soit à cause de la grandeur du *naos*, soit pour tout ce qui s'y trouve. Un colosse monolithe est placé en avant du temple, dans le *dromos**, où l'on fait combattre des taureaux les uns contre les autres; on les élève à ce dessein, comme on élève des chevaux [pour la course]: à peine sont-ils lâchés, qu'ils se battent; et l'on décerne un prix à celui qu'on juge le vainqueur.

* *Suprà*, pag. 385.

Il y a aussi à *Memphis* un temple de Vénus, regardée comme une divinité Grecque <1>; d'autres disent que ce temple est consacré à la Lune.

On trouve de plus un temple de Sérapis <2> dans un endroit tellement sablonneux, que les vents y amoncellent des amas de sable, sous lesquels nous vîmes les sphinx enterrés les uns à moitié, les autres jusqu'à la tête : d'où l'on peut conjecturer que la route vers ce temple ne seroit point sans danger, si l'on étoit surpris par un coup de vent.

La ville [de *Memphis*] tient le premier rang après Alexandrie; elle est grande, bien peuplée, comme celle-ci, d'habitans de différentes nations. Des lacs s'étendent en avant de la ville et des palais royaux, maintenant en ruine et déserts. Bâtis sur une hauteur, ils se prolongent jusqu'à la partie basse de la ville; au pied de cette hauteur on voit un bois et un lac.

<1> C'est sans doute la même que celle qui s'appeloit, selon Hérodote, la *Vénus étrangère* [1], et que cet historien croit être Hélène, fille de Tyndare.

<2> C'est là probablement le temple de Sérapis dont parle Pausanias, comme du plus ancien de tous ceux que cette divinité avoit en Ægypte [2] : il étoit, au rapport d'Eustathe, situé sur le mont *Sinopion* [3], hauteur aux environs de *Memphis*.

[1] *Herodot.* II, §. 112. = [2] *Pausan.* 1, cap. 42. = [3] *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* v. 255. — Cf. *Jablonski*, *Panth. Ægypt.* II, 5, §. 5.

A 40 stades de *Memphis* est un terrain élevé, sur lequel sont bâties un grand nombre de pyramides ⟨1⟩, sépulture des rois. Il y en a trois considérables; deux d'entre elles * sont comptées parmi les sept merveilles : en effet, elles ont un stade de hauteur ⟨2⟩; leur PAGE 808.

* *Cheops* et *Chephren.*

⟨1⟩ On a lieu d'être surpris que Strabon, qui a vu les pyramides, ait dit si peu de chose sur ces monumens. Hérodote et Diodore de Sicile sont bien plus précis, et, en général, plus exacts.

Sans répéter ici tout ce que l'on a dit sur les pyramides, je me bornerai à l'analyse des phrases de Strabon qui m'ont paru nécessiter des éclaircissemens particuliers.

Je crois cependant devoir faire quelques rapprochemens, qui donneront une idée juste de l'immensité du travail que ces monumens ont exigé.

Connoissant la base et la hauteur, on trouve, pour la solidité,
1.° de la grande pyramide, 2,620,000 mètres cubes,
2.° du *Chephren*, ... 1,880,000,
3.° du *Mycerinus*, ... 193,000;
de manière qu'en supposant qu'avec toutes les pierres qui entrent dans chacune des pyramides, on voulût construire un mur de 3 mètres [environ 9 pieds] de haut et de $\frac{1}{3}$ de mètre [ou 1 pied] de large, on pourroit avoir, avec les pierres,
1.° de la grande, un mur de .... 262 myriam.,
2.° du *Chephren*, ... 188,
3.° du *Mycerinus*, ... 19.
Ainsi toutes les pierres des trois pyramides feroient un mur de ... 469 myriam.
ou 1054 lieues de longueur; c'est-à-dire, un mur qui pourroit traverser l'Afrique depuis Alexandrie jusqu'à la côte de Guinée.

⟨2⟩ Εἰσὶ γὰρ σταδιαῖαι τὸ ὕψος.

Ne sembleroit-il pas, d'après cela, que les deux pyramides sont de même hauteur! Cependant Strabon va nous dire que l'une est plus haute que l'autre; et en effet, lorsqu'elles étoient entières, elles devoient différer de 12 à 13 mètres en hauteur verticale : d'où l'on voit que, dans le passage où Diodore dit que le *Chephren* étoit *beaucoup plus petit* que l'autre, πολὺ λειπομένη[1], il faut retrancher πολύ, qui d'ailleurs manque dans le manuscrit du Vatican.

Comment Strabon peut-il dire que les deux pyramides ont un stade de haut, puisqu'elles sont d'inégale hauteur! Il est évident qu'en appliquant une même mesure à deux objets de grandeur différente, il n'a prétendu donner qu'une grossière approximation, dont on ne sauroit rien conclure de positif, quand même on admettroit la conjecture que j'ai proposée ailleurs [2], et que M. Jomard a reproduite dans son Mémoire sur le système métrique des anciens Ægyptiens [3], savoir, que le mot ὕψος s'entendroit, non de la hauteur verticale, mais de la longueur de l'apothème ou de la perpendiculaire abaissée sur l'un des côtés.

Il est certain que la pyramide n'a jamais été terminée précisément en pointe. Au temps de Diodore de Sicile, où ce monument n'avoit encore éprouvé aucune dégradation, comme le dit cet auteur [4], elle se terminoit par une plate-forme de 6 coudées de côté, qui représentent $3^m,162$ dans le module de la coudée d'Éléphantine; d'où il résulte (la base étant de $232^m,67$, et l'inclinaison des faces, de $51°\ 33'\ 44''$ [5]) que cette plate-forme étoit à $144^m,5$ au-dessus du sol.

[1] *Diod. Sic.* I, §. 64. = [2] *Recherches* sur *Dicuil*, pag. 117. = [3] *Descr. de l'Ég.* Ant. Mém. t. I, pag. 520 et 763. = [4] *Diod. Sic.* I, §. 63. = [5] *Nouet*, dans la *Décade Égyptienne*, tom. III, pag. 110.

Page 808. forme est quadrangulaire, et leur hauteur excède un peu la grandeur de chacun de leurs côtés ‹1›. L'une des deux est un peu plus grande que l'autre; elle a sur ses côtés, et à une élévation médiocre, une pierre qui peut s'ôter ‹2› : lorsqu'on l'a enlevée, on voit un conduit tortueux qui mène au tombeau. Ces [deux pyramides] sont près l'une de l'autre, et bâties sur un sol de même niveau : plus loin, dans une partie plus élevée du plateau, est une troisième pyramide *, très-inférieure aux deux autres en grandeur, mais dont la construction a coûté beaucoup plus; car, depuis la base jusqu'à la moitié environ [a], elle est de cette pierre noire * dont on fait aussi des mortiers, et qu'on apporte de fort loin, des montagnes de l'Æthiopie; sa dureté et la difficulté de la travailler en ont rendu l'emploi très-dispendieux. On prétend que c'est le tombeau d'une courtisane, construït par ses amans. Sapho la poétesse la nomme *Doricha,* et dit qu'elle fut

* *Mycerinus.*

[a] Herodot. II, §. 133.

* Le basalte. *Infrà,* pag. 430.

‹1› *Τῆς πλευρᾶς ἑκάστης μικρῷ μεῖζον τὸ ὕψος ἔχουσαι.* Ceci est une erreur palpable, et plus forte que celle d'Hérodote, qui fait la base égale à la hauteur. Le rapport de la hauteur à la base étoit à-peu-près, dans la grande pyramide, comme $0,^{627}$ est à 1; dans la seconde, comme $0,^{640}$ est à 1. Diodore est celui de tous qui s'est, à cet égard, le plus rapproché de la vérité, puisqu'il établit à-peu-près le rapport de 6 à 7, ou de $0,^{857}$ à 1. Strabon auroit dû dire, *Τὴν πλευρὰν ἑκάστην μικρῷ μείζω τοῦ ὕψους ἔχουσαι*: mais, dans tout ce qu'il dit des pyramides, il est vague ou inexact.

‹2› *Ἔχει δ' ἐν ὕψει μέσως πως τῶν πλευρῶν λίθον ἐξαιρέσιμον.* Nul doute qu'il ne s'agisse de la pierre qui fermoit l'entrée, maintenant ouverte, de la pyramide : or cette entrée est unique; Strabon auroit donc dû écrire *μιᾶς τῶν πλευρῶν*, comme il a eu soin de dire dans une autre circonstance [1], de même que Diodore de Sicile [2]. Il est possible aussi que les copistes aient oublié *μιᾶς*.

Mais une faute plus singulière est celle qui résulteroit des mots *ἐν ὕψει μέσως πως*, d'après l'interprétation constante qu'on leur a donnée, savoir, *placée à-peu-près au milieu de la hauteur;* car il est certain que *l'ouverture* de la pyramide, loin d'être *à la moitié de la hauteur*, est tout au plus *au douzième*, puisque son élévation au-dessus du sol primitif de la pyramide n'est que de $12^m,2$. Pour disculper Strabon d'une faute si grave, j'avois d'abord imaginé de lire *ἐν ὄψει*, au lieu de *ἐν ὕψει*, c'est-à-dire, *in conspectu;* locution dont Strabon en particulier se sert fort souvent [3], et qu'on trouve dans Josèphe [4], Lucien [5], Hérodien [6], &c. Dans ce cas, le sens eût été : *On aperçoit, à-peu-près au milieu des côtés, une pierre qui*

---

[1] *Strab.* XVII, p. 815, A. = [2] *Diod. Sic.* I, §. 64. = [3] *Strab.* V, p. 233, D; 238, B; — X, p. 484, D; — XIII, pag. 620, C; — XV, pag. 699, B; — XVI, pag. 760, C = [4] *Joseph. Antiq. Jud.* II, 16, §. 1. = [5] *Lucian. Vit. auction.* §. 10. = [6] *Herodian.* I, 4, §. 4; — VI, 9, §. 10; — VII, 19, §. 9.

la maîtresse de son frère Charaxus lorsqu'il se rendit à *Naucratis* amenant du vin de *Lesbos*, dont il faisoit commerce. D'autres la nomment *Rhodopis*. Ils racontent que, pendant qu'elle se baignoit, un aigle ayant enlevé une de ses chaussures des mains de sa suivante, la porta à *Memphis;* le roi rendoit alors la justice en plein air : l'aigle, placé droit au-dessus de lui, laissa tomber la chaussure dans son sein. Frappé d'un événement si extraordinaire et de la belle proportion de la chaussure, le roi envoya dans tout le pays rechercher celle à qui elle appartenoit : cette femme fut trouvée dans la ville de *Naucratis*, et amenée au roi, qui l'épousa; après sa mort, on lui éleva le tombeau dont nous parlons. Page 808.

Nous ne croyons pas devoir passer sous silence une des choses singulières que nous vîmes aux pyramides. Ce sont des monceaux de petits éclats de pierre élevés en avant de ces monumens : on y trouve des parcelles qui, pour la forme et la grandeur, ressemblent

s'enlève; et cette interprétation, en faisant porter *μέσως πως* sur la distance d'un angle à l'autre dans la direction horizontale, se seroit trouvée d'accord avec ce fait, savoir, que l'ouverture de la pyramide n'est pas précisément à la moitié de l'intervalle des angles, puisqu'elle se trouve à 4^{m},7 de l'apothème. Mais cette correction, quoique spécieuse, ne m'a pas paru pouvoir soutenir un examen sérieux.

La seule manière d'entendre ce passage est de donner à *μέσως πως* le sens de *médiocrement*, en considérant *τῶν πλευρῶν* comme régime, non pas de *μέσως πως*, mais de *ἐν ὕψει*, de même que plus bas, *ἐν ὕψει μείζονι τῆς ὀρεινῆς* : la phrase signifiera, comme le porte ma traduction : *La pyramide a une pierre mobile, placée sur les côtés à une hauteur médiocre.* Ce sens, qui est plus fréquemment exprimé par *μέσως* tout seul, l'est aussi par *μέσως πως*. En voici un exemple : Μετὰ δὲ ταῦτα διαδεξάμενοι βασιλεῖς εἰς σκηπτουχίας διῃρημένην ἔχοντες τὴν χώραν ΜΕΣΩΣ ΠΩΣ ἔπραττον [1]. Cet exemple suffit pour montrer que *μέσως πως*, qui signifie le plus souvent *à-peu-près la moitié*, signifie aussi *médiocrement*. De cette manière, Strabon, en s'exprimant vaguement, n'a dit qu'une chose raisonnable.

Je tire de ce passage la conclusion que la pyramide étoit encore fermée au temps de Strabon. Ce monument devoit être, comme quelques années avant, encore absolument intact [2] : la pierre mobile, semblable à celle du tombeau de Rampsinit [3], n'existoit plus dans le IXe siècle, au temps de Denys de Telmahre; mais probablement elle avoit disparu à une époque plus ancienne [4].

[1] *Strab.* XI, pag. 498, D. = [2] *Diod. Sic.* I, §. 63. = [3] *Herodot.* II, §. 121. = [4] *Silvestre de Sacy, Notes sur Abdallatif*, pag. 504.

PAGE 808. à des lentilles; on diroit même quelquefois des grains à moitié déballés. On prétend que ce sont les restes pétrifiés de la nourriture des travailleurs : et cela est peu vraisemblable ‹1›; car nous avons aussi chez nous * une colline qui se prolonge au milieu d'une plaine, et qui est remplie de petites pierres de tuf semblables à des lentilles ‹2›. Les cailloux de mer et de rivière sont presque

* Dans le Pont.

‹1› Je me suis permis de faire ici un léger changement au texte, qui ne m'a paru présenter ni suite ni liaison. Il portoit οὐκ ἀπέοικε δέ, *ce qui n'est pas sans vraisemblance ; car nous avons chez nous une montagne &c.* On ne voit point ce que cela signifie; car, de ce que le pays de Strabon renferme une colline où se trouvent des cailloux qui ressemblent à des lentilles, ce n'est pas une raison pour que les amas de petites pierres semblables à des grains, qui existent au pied des pyramides, soient en effet les restes de la nourriture des ouvriers employés à les construire. Il est clair que Strabon, en mettant toutes ces idées en rapport, a fait le raisonnement suivant : *Cette opinion sur l'origine de ces pierres n'est pas vraisemblable; car, comme nous avons chez nous une colline remplie de pierres lenticulaires, ce seroit donc à dire qu'elles ne sont aussi que des lentilles pétrifiées : il est plus simple de leur chercher une cause naturelle, de même qu'aux cailloux roulés de la mer et des fleuves, &c.* De cette manière seulement, ses idées se suivent et s'enchaînent; d'après le texte, Strabon n'auroit point su ce qu'il vouloit dire. Au lieu de οὐκ ἀπέοικε δέ, *ce qui n'est point invraisemblable*, j'ai donc lu οὐκ ἔοικε δέ, *ce qui n'est point vraisemblable.*

Greaves avoit suspecté ici la véracité de Strabon[1]; mais ce que dit notre auteur est confirmé par le témoignage de Niebuhr : « On y trouve de petites pétrifications, en » forme de lentilles, qui semblent être de » la même espèce que les petites hélices dont » j'ai recueilli plusieurs à Buchir »[2]; et par celui du voyageur Clarke, qui s'exprime ainsi : « Une autre variété de pierre calcaire » plus compacte se trouve en masses déta» chées à la base des pyramides, exactement » telles que les a décrites Strabon; elles pa» roissent être entièrement des dépouilles pé» trifiées de quelque espèce d'animal mainte» nant inconnue. La forme de ces pétrifica» tions est lenticulaire. La description que » Strabon fait de cette substance, correspond » d'une manière si frappante avec l'aspect » qu'elle présente de nos jours, qu'elle est » une preuve évidente qu'il a réellement été » sur le lieu[3]. » Forskal appelle ces petites pierres *testacea fossilia Kahirensia.*

‹2› Ψῆφοι φακοειδεῖς λίθου πωρείας. Λίθος πωρεία est la même chose que λίθος πώρινος[4], et que πῶρος, terme propre pour désigner le *tuf blanc*[5]. C'est précisément l'espèce de pierre dont a été construite la grande pyramide, d'après les voyageurs, et à en juger sur l'échantillon qui accompagne le plan en relief des pyramides déposé à la Bibliothèque du Roi par M. Grobert. Il en résulteroit que ces monceaux provenoient des débris de la taille définitive ou de l'appareillage des pierres qui ont servi à la construction des pyramides, quoique Diodore[6] et Pline[7] disent qu'il ne restoit aucun vestige de la taille des pierres.

[1] *Greave's Pyramidogr.* pag. 119; *Lond.* 1646. = [2] *Niebuhr*, t. I, pag. 161. = [3] *Clarke's Travels*, tom. III, pag. 131. = [4] *Pausan.* VI, 19. = [5] *Plin.* XXXVI, c. 7, p. 733, 10; — c. 17, p. 747, 28. — *Theophrast. de Lapid.* p. 2. — *Suidas, Hesych. &c.* voce Πῶρος. = [6] *Diod. Sic.* I, §. 64. = [7] *Plin.* XXXVI, c. 12, p. 738, 18.

aussi embarrassans [à expliquer] : cependant le mouvement des eaux peut, jusqu'à un certain point, rendre compte de leur existence ; mais, pour les autres, l'explication est plus difficile. PAGE 808.

Nous avons dit ailleurs <1> que, vers la carrière d'où ont été tirées les pierres des pyramides, et qui est en Arabie *, de l'autre côté du fleuve, en vue de ces monumens <2>, s'élève une montagne assez escarpée, appelée *Troyenne;* au pied il y a une caverne, et dans les environs, près du fleuve, une bourgade ancienne, nommée *Troia* *, bâtie par les captifs Troyens qui, ayant suivi Ménélas, s'établirent en cet endroit <3>. PAGE 809.

* *Suprà*, p. 369, n. 2.

* Act. Torrah. *Suprà*, p. 393. n. col. 1.

S. XV. *Acanthus*, nome *Arsinoïtes*, lac de *Mœris*.

APRÈS *Memphis* est la ville d'*Acanthus*, également en Libye : on y voit un temple d'Osiris, et le bois d'acanthes de Thébaïde [a], dont on tire le *commi* [b]. Puis vient le nome *Aphroditopolites*, avec une ville de même nom en Arabie, où l'on nourrit une vache blanche qu'on regarde comme sacrée. On trouve ensuite le nome *Heracleotes* <4>, renfermé dans une grande île *, où com-

[a] Pococke's Descript. of the East, II, c. 2.

[b] Jablonski, Opusc. tom. I, pag. 115.

* *Suprà*, p. 321.

<1> C'est du moins le sens de εἴρηται ἐν ἄλλοις[1]. Il s'agit probablement de l'*Histoire* que Strabon avoit composée; car, dans sa Géographie, on ne trouve rien de semblable. Diodore donne à-peu-près les mêmes détails[2].

<2> Au lieu de περὶ τὸ μέταλλον τῶν λίθων ἐξ ὧν αἱ Πυραμίδες γεγόνασιν, ἘΝ ὝΨΕΙ ταῖς Πυραμίσιν ὋΝ πέραν ἐν τῇ Ἀραβίᾳ, j'avois corrigé ἐξ ὧν α. Π. γ. ἘΝ ὌΨΕΙ ταῖς Πυραμίσιν ὌΝ πέραν ἐν τῇ Ἀραβίᾳ. M. Coray a corrigé de même, et son autorité m'a confirmé dans mon opinion sur la manière de lire ce passage. Le changement de ὅν en ὄν est autorisé par un manuscrit; quant à celui de ἐν ὕψει en ἐν ὄψει, il l'est par la syntaxe : le datif ne va point avec ἐν ὕψει, il est au contraire fréquent avec ἐν ὄψει. Ex. ἐν ὄψει τῷ Ἰλίῳ[3]. Cependant, comme la répétition de ταῖς Πυραμίσι a quelque chose de peu naturel, il seroit encore possible que ces mots fussent une glose, et qu'il y eût eu originairement dans le texte, ἘΝ ὝΨΕΙ ὂν πέραν ἐν τῇ Ἀραβίᾳ : ce qui seroit une locution excellente. Strabon emploie fréquemment ἐν ὕψει d'une manière absolue. Ex. Ἡ μετάληψις τῶν χωρίων τῶν ἄπωθεν, ἢ τῶν ἘΝ ὝΨΕΙ[4]. — Ὑπέρκειται δὲ ταύτης ἘΝ ὝΨΕΙ[5].

<3> Conte à la manière des Grecs. Quand un nom de ville, dans un pays étranger, avoit quelque ressemblance avec celui d'une ville, d'un héros ou d'un peuple Grec, ils avoient bientôt fait d'imaginer une tradition qui lioit le nom de cette ville avec leur histoire.

<4> Εἶθ' ὁ Ἡρακλεώτης νομὸς ἐν νήσῳ μεγάλῃ, καθ' ἣν ἡ διῶρυξ ἐστὶν ἐν δεξιᾷ εἰς τὴν Λιβύην

[1] *Suprà*, p. 187, n. 1. = [2] *Diod. Sic.* I, S. 56. = [3] *Strab.* XIII, pag. 620, C. = [4] *Idem*, IX, p. 406, B. = [5] *Idem*, XIV, pag. 636, A.

PAGE 809. mence, à droite, le canal qui se porte en Libye pour arroser le nome *Arsinoïtes :* ce canal a deux embouchures, entre lesquelles s'étend une portion de l'île. Ce nome *[Arsinoïtes]* est un des plus remarquables de tous, à-la-fois par la beauté de son aspect, la richesse de son sol, et par les habitations et les édifices dont il est orné ⟨1⟩. Il est le seul, en effet, qui produise des oliviers, grands, beaux, chargés de fruits, dont on retire de bonne huile, quand la cueille est faite convenablement. Ceux qui y mettent de la négligence, font beaucoup d'huile; mais l'odeur en est désagréable. Il ne vient point d'oliviers dans le reste de l'Ægypte, à l'exception des jardins d'Alexandrie : encore les olives qu'on

ἐπὶ τὸν Ἀρσινοΐτην νομὸν, ὥστε καὶ δίστομον εἶναι τὴν διώρυγα, μεταξὺ μέρους τινὸς τῆς νήσου παρεμπίπτοντος. Ce passage est difficile. M. Jomard [1] traduit: « Après le nome d'*Aphroditopolis*, vient la » préfecture Héracléotique, dans une grande » île, *le long de laquelle* se trouve, sur la droite, » *vers la préfecture Libyque ou Arsinoïte*, un » canal qui a deux bouches; *ce qui interrompt*, » dans une certaine partie, *la continuité de* » *l'île.* » Puis ce savant ajoute : « Ce passage » n'offre pas la moindre difficulté. » Il me paroît au contraire fort difficile, sans doute parce que je lui trouve un sens tout différent de celui que lui donne M. Jomard, comme on peut le voir par ma traduction. 1.° Καθ' ἣν ne peut signifier *le long de laquelle;* le sens est, *à laquelle commence le canal*, ὅπου ἄρχεται ἡ διῶρυξ. 2.° Εἰς τὴν Λιβύην ἐπὶ τὸν Ἀρσινοΐτην νομόν signifie, *qui coule en Libye, vers* [c'est-à-dire *pour arroser*] *le nome Arsinoïtes.* 3.° Μεταξὺ μέρους κ. τ. λ. signifie, *une certaine portion s'étendant* ou *se trouvant comprise dans l'intervalle des deux bouches.*



En rapprochant ce texte important de trois autres passages [2], on voit que le canal qui arrosoit le nome *Arsinoïtes*, prenoit ses eaux dans le Nil par deux bouches qui devoient se réunir avant l'entrée de la gorge du Faïoum: une petite portion de terrain dépendant de l'île et du nome Héracléotiques (*μέρους τι τῆς νήσου*) étoit interceptée entre les deux branches, ainsi que le montre le plan en marge. 1.° *abc* est l'île Héracléotique, formée, à l'est, par le Bahr-Jousef *dcba*, à l'ouest par le Nil *gh ;* 2.° *fe* est le canal qui porte les eaux du fleuve au lac de *Mœris ;* 3.° *ab*, *ec*, sont les deux bouches; 4.° *i* est la portion de l'île et du nome comprise entre ces bouches.

⟨1⟩ Jablonski [3] a cru qu'il s'agissoit du nome *Heracleotes;* mais il s'est évidemment trompé. Dans la phrase *κατά τήν τε ὄψιν καὶ τὴν ἀρετὴν καὶ τὴν κατασκευήν*, le mot *κατασκευή* est assez vague : on l'a entendu *de la culture* [4] et *des grands travaux exécutés dans ce nome* [5]. Ce dernier sens seroit fort bon [6], si l'opposition des mots *ἀρετή* et *κατασκευή* n'avertissoit que le sens doit être plus général, comme dans un passage parallèle où les mots *ἀρετή* et *κατασκευή* sont également joints l'un à l'autre : *Συνεχῆ δ' ἐστὶ καὶ τὰ τῷ Ἀλβανῷ ὄρει*

[1] *Jomard, Description de l'Heptanom.* Descr. de l'Égypte, *Ant. Descr.* chap. VI, pag. 60. = [2] *Suprà*, pag. 321. — *Infrà*, pag. 405 et 406. = [3] *Jablonski, Opusc.* tom. II, pag. 175. = [4] *Jomard, Mém. sur le lac de Mœris*, ibid. *Ant. Mém.* tom. I, pag. 81. = [5] *Jablonski*, l. l. = [6] *Suprà*, pag. 182, n. 4.

y recueille ne sont-elles pas bonnes à faire de l'huile. Cette contrée fournit en abondance[a] du vin, du blé, des légumes, et une multitude d'autres plantes cultivées. PAGE 809.

[a] Wesseling. ad Diodor. I, §. 15.

Elle renferme, en outre, un lac étonnant, nommé le lac de *Mœris* : il ressemble à une mer par sa grandeur <1>, par la couleur de ses eaux et l'aspect de ses rives; aussi pourroit-on faire sur ces cantons les mêmes conjectures que sur celui où [le temple d'] Ammon est situé. Ils sont d'ailleurs assez voisins l'un de l'autre, et peu éloignés tous deux de *Parætonium* * : or, comme il est à présumer, d'après une multitude d'indices, que ce temple étoit jadis sur le bord de la mer, on peut supposer qu'il en fut de même du lac de *Mœris* dans l'origine *, d'autant plus que l'Ægypte inférieure et le pays qui s'étend jusqu'au lac Sirbon <2> formoient une mer, probablement jointe à la portion de la mer Érythrée qui est vers *Heroopolis* et le golfe *Ælanites* *. Au reste, nous avons donné de plus amples renseignemens sur ce sujet, dans le premier livre de la Géographie. Nous nous bornerons pour le moment à réunir

* *Suprà*, t. I de la traduct. p. 114.

* *Ibid.* pag. 121.

* *Ibid.*

ὑποπίπτοντα, τὴν αὐτήν τε ἀρέτην ἔχοντα καὶ ΚΑΤΑΣΚΕΥΗ΄Ν [1] : car *κατασκευή* se rapporte *aux palais et édifices* qui se trouvoient au pied du mont Albano, comme à *Tusculum.* En pareil cas, lorsque les mots *ἀρέτη* et *κατασκευή* sont rapprochés, *ἀρέτη* s'entend *de la fertilité d'un pays cultivé*, et *κατασκευή*, de tout ce que les hommes ont fait pour l'embellir, *en villes, édifices, &c.* C'est ce que veut dire Thucydide par les mots *κατεσκευασμένη χώρα* [2] : ce que Strabon exprime clairement, en disant ailleurs : Ἅπας δ' ἔστι κατεσκευασμένος (ὁ κόλπος) τοῦτο μὲν ταῖς πόλεσι, τοῦτο δὲ ταῖς οἰκοδομίαις καὶ φυτείαις [3].

<1> Πελαγία τῷ μεγέθει. Ces expressions n'emportent point l'idée d'une grandeur excessive, et n'ont rien d'exagéré, comme on l'a cru [4]. Strabon en est assez prodigue, et il les applique souvent à des amas d'eau d'une étendue assez médiocre : c'est ainsi que le lac de Nemi, en Italie, qui n'est guère qu'un grand étang, est désigné par les mots *πελαγίζουσα λίμνη* [5] : un lac situé entre Apamée et Laodicée a l'épithète de *πελαγία* [6], qui, je crois, s'applique à l'étendue, et non à la profondeur, comme on l'a cru [7]. Enfin Strabon dit de même du lac *Fucinus πελαγία λίμνη τὸ μέγεθος* [8] : or ce lac est beaucoup plus petit que le Birket-Quéroun. On se rappelle que notre auteur a donné le nom de *πέλαγος* au lac *Mareotis* [9].

<2> L'Ægypte étoit censée se terminer à Péluse : au-delà, le pays appartenoit à l'Arabie [10].

[1] *Strab.* V, pag. 239, B. = [2] *Thucyd.* VIII, §. 24. = [3] *Strab.* V, pag. 247, D. = [4] *Jomard, sur le lac de Mœris*, dans la *Descr. de l'Égypte*, Ant. tom. I, pag. 85. = [5] *Strab.* V, pag. 239, D. = [6] *Idem*, XII, pag. 580, A. = [7] *Trad. franç.* tom. IV, part. II, pag. 131. = [8] *Strab.* V, pag. 240, B. = [9] *Suprà*, pag. 334, n. 1. = [10] *Suprà*, pag. 369, n. 2.

PAGE 809. sous le même point de vue ce qui concerne le travail de la nature et celui de la providence ‹1›.

Le premier consiste en ce que tous les corps ont une tendance vers un seul point, qui est leur centre commun, et autour duquel ils viennent s'arranger circulairement ‹2›. La terre, comme
PAGE 810. la plus dense, occupe donc le milieu ; l'eau, qui l'est moins, se place ensuite : ces [élémens] forment deux sphères, l'une solide [c'est la terre]; l'autre creuse [c'est l'eau], qui renferme la première dans son intérieur ‹3›.

Quant à la providence, [et j'entends par-là] certaine puissance

‹1› Voici une discussion philosophique dont l'objet n'est pas très-intimement lié avec le phénomène que Strabon veut expliquer : toutefois elle est intéressante; on y trouve quelques notions curieuses sur la cosmogonie, selon la secte philosophique à laquelle appartenoit notre auteur. Quand on ne sauroit pas d'ailleurs que cette secte est la stoïcienne, les idées que contient cette discussion le prouveroient suffisamment : sans prétendre commenter tous les points de doctrine qu'elle renferme, ce qui m'entraîneroit trop loin, je me bornerai à en rapprocher les traits principaux des opinions propres aux stoïciens.

Au reste, il ne faut pas perdre de vue que la physique des stoïciens étoit une sorte d'éclectisme, un mélange de divers systèmes plus anciens, qui offroit peu de particularités caractéristiques ; en outre, chaque philosophe de cette secte modifioit plus ou moins à son gré les idées secondaires : on trouve donc ici, ce me semble, quelques vues ou applications qui pourroient bien être propres à Strabon.

Je n'ai pas besoin d'avertir que tout ce passage est fort obscur dans l'original, et difficile à rendre avec clarté et précision.

‹2› La NATURE, dans l'opinion de notre auteur, est donc les lois inhérentes à la matière : lois aveugles, mais constantes, indépendantes de toute volonté; que la Divinité, ou l'ame du monde, comme on va le voir, régloit, dirigeoit, sans pouvoir ni les atténuer ni les détruire. Ces lois de la nature consistoient principalement dans le *mouvement* et le *repos*, ainsi que Strabon le fait entendre; notion qui appartient également à la physique des péripatéticiens [1].

Cette définition de la *nature* revient précisément à celle que donne Cicéron d'après certains philosophes : *namque alii* naturam *censent esse vim quamdam sine ratione, cientem motus in corporibus necessarios* [2]; ce qui se retrouve également dans cette définition, qui appartient aux stoïciens : Ἔστι δὲ φύσις, ἕξις ἐξ αὑτῆς (an αὐτῆς ?) κινουμένη κατὰ σπερματικοὺς λόγους [3].

‹3› Cette opinion stoïcienne sur la place de la terre et de l'eau est développée par Diogène de Laërte : *Les stoïciens mettent la terre au centre ; ensuite vient l'eau, qui affecte la forme sphérique, et qui est concentrique à la terre : en sorte que la terre est enveloppée dans l'eau* [4].

[1] *Aristot. Physic.* II, c. 1, text. 4. — Conf. *Plutarch. de Placit. philosoph.* I, c. 1, Opp. tom. IX, pag. 469, 470, *Reisk.* = [2] *Cicer. de Natura Deor.* II, c. 32, pag. 181, *ed. Davis.* = [3] *Diogen. Laërt.* VII, §. 148, fin. = [4] *Id.* VII, §. 155.

variée et infinie dans ses œuvres ‹1›, elle a VOULU * produire et mettre au premier rang les êtres animés, comme très-distingués des autres; et, parmi ces êtres, douer des facultés les plus grandes les dieux et les hommes, pour lesquels elle a formé l'arrangement du monde: elle a donné pour demeure aux dieux, le ciel; aux hommes, la terre, [c'est-à-dire] les points extrêmes de l'univers; car les extrémités d'une sphère sont le centre et la circonférence ‹2›. **PAGE 810.**

* Βεβούληται.

L'eau entoure donc ‹3› la terre [comme nous l'avons dit]: or l'homme est un animal qui ne peut vivre dans l'eau, qui a besoin d'air et de lumière ‹4› : la providence a donc formé sur notre globe quantité de hauteurs et de cavités; celles-ci reçurent la totalité ou du moins la plus grande partie des eaux qui recouvroient la surface du globe; les hauteurs, au contraire, s'élevant au-dessus des eaux, [formèrent une sorte de voûte] sous laquelle les eaux se trouvèrent cachées, sauf la quantité nécessaire à l'existence, tant du genre humain, que des animaux et des plantes répandus autour de lui.

Mais, toute la matière étant soumise à un mouvement conti-

‹1› La providence, *πρόνοια* ou *θεῖον*, est ici la puissance intelligente, créatrice ou transformatrice des êtres [1], régulatrice des dispositions originelles de la matière, et qui gouvernoit le monde, selon l'opinion des stoïciens, *τὸν δὴ κόσμον οἰκεῖσθαι* (*scil. διοικεῖσθαι*?) *κατὰ νοῦν καὶ πρόνοιαν* [2].

A la tête des êtres vivans, elle a mis *les dieux et les hommes;* ainsi les *dieux* étoient des *êtres produits*, intermédiaires entre la providence et les hommes, et ministres de sa volonté : ces dieux étoient, aux yeux des stoïciens, certains génies qui avoient avec les hommes des traits communs, et qui surveilloient leurs actions [3].

C'étoit pour ces deux classes d'êtres qu'elle avoit arrangé l'univers; car tel est le sens des mots *ὧν ἕνεκεν καὶ τὰ ἄλλα συνέστηκε.* En effet, dit Cicéron en parlant des stoïciens, *quorum igitur causâ quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet* animantium *quæ ratione utuntur. Hi sunt* dii *et* homines, *quibus profectò nihil est melius* [4].

‹2› Ceci revient encore à ce que disoit le stoïcien Posidonius : *Οὐρανὸς δέ ἐστιν ἡ ἐσχάτη περιφέρεια, ἐν ᾗ πᾶν ἵδρυται τὸ θεῖον* [5].

‹3› Je lis *ἀλλ' ἐπεὶ δὲ*, au lieu de *ἀλλ' ἐπειδή.*

‹4› Le texte portoit *πολλοῖς κοινωνικὸν φωτός.* M. de Bréquigny lisoit *φυτοῖς.* J'ai suivi la correction de M. Coray, *πολλοῦ κοινωνικὸν φωτός.*

[1] *Stob. Eclog. phys.* I, pag. 2. = [2] *Diog. Laërt.* VII, §. 138. = [3] *Idem*, VII, §. 151. = [4] *Cic. de Nat. Deor.* II, c. 53. = [5] *Posidon.* ap. *Laërt.* VII, §. 138.

PAGE 810. nuel, elle doit subir de ces grands changemens sans lesquels ne pourroient s'opérer les effets si nombreux et si étendus des lois qui régissent le monde. On conçoit donc que ni la terre ni l'eau ne peuvent rester constamment dans le même état, de manière à n'éprouver jamais ni accroissement ni diminution; à conserver sans cesse, l'une et l'autre, la même situation [respective : on le concevra d'autant mieux] que la permutation mutuelle de ces deux substances est facile à exécuter, et tout-à-fait conforme aux lois de la nature ‹1›; en sorte qu'une portion considérable de la terre [peut] se changer en eau, et, réciproquement, la plus grande partie des eaux peut devenir terre. C'est ainsi que nous voyons ce dernier élément présenter en lui-même de si grandes différences ‹2› : car certaines de ses parties sont friables ou compactes; tels sont la pierre, le fer, et ainsi du reste: il en est de même de la substance aqueuse; elle est salée, ou douce et potable, médicinale, salutaire ou pernicieuse, froide ou chaude.

Pourquoi donc s'étonneroit-on si quelques parties de la terre, maintenant habitées, avoient été jadis occupées par la mer, et si le lit actuel de [quelques] mers avoit été, dans l'origine, couvert d'habitations!

Et de même que des sources, des rivières, des lacs autrefois existans ont tari, que d'autres ont commencé à paroître, ainsi des champs seront devenus des montagnes, et des montagnes se seront abaissées au niveau des plaines.

‹1› Ceci se rattache à l'opinion, assez générale parmi les philosophes anciens, que, si la matière est indestructible en elle-même, elle peut du moins subir des transformations infinies.

‹2› *Ἀλλὰ καὶ τῆς γῆς πολλὴν εἰς ὕδωρ μεταβάλλειν, καὶ τῶν ὑδάτων πολλὰ χερσοῦσθαι τὸν αὐτὸν τρόπον, ὅνπερ καὶ ἐν τῇ γῇ, καθ' ἑαυτὴν τοσαῦται διαφοραί· ἡ μὲν γὰρ εὔθρυπτος κ. τ. λ.* M. Coray lit *κατ' αὐτήν τε τοσαῦται διαφοραί* : ce qui rend la syntaxe meilleure. Voici, ce me semble, la pensée de Strabon : les deux élémens ne présentent point un caractère uniforme, inaltérable, mais offrent au contraire de grandes différences spécifiques ; donc elles contiennent un principe d'altération et de décomposition, première cause de la transmutation des deux élémens.

Nous avons déjà parlé de tout cela en détail : nous n'en dirons pas davantage. PAGE 810.

Pour en revenir au lac de *Mœris,* la grandeur et la profondeur de ce lac le rendent capable, dans le temps de l'inondation, de contenir l'excédant des eaux sans déborder sur les terres habitées et en culture, et de conserver, ainsi que le canal [qui communique au Nil], assez d'eau pour suffire aux arrosemens, lorsqu'à mesure que le Nil s'est abaissé, le lac a dégorgé son trop-plein par l'une et l'autre bouche * [du canal]. A cet effet naturel on joint le secours de l'art : chacune des bouches est fermée par des écluses <1>, au moyen desquelles les ingénieurs * règlent l'entrée et la sortie des eaux. PAGE 811.

* *eb, ec*, fig. de la page 400.

* Litt. *les architectes.*

S. XVI. Labyrinthe.

On trouve en outre [dans le nome *Arsinoïtes*] le Labyrinthe, ouvrage égal aux pyramides; et, le long de ce monument, le tombeau du roi qui l'a fait construire <2>. Après avoir dépassé

(1) Le grec porte κλεῖθρα, que je rends par *écluses*, sans affirmer que ces écluses fussent construites comme les nôtres; je prends le mot *écluse* dans son acception étymologique : il vient, comme on sait, de *exclusa*, qui, dans la basse latinité, s'appliquoit aux barrages des canaux [1]. Ce mot se rendroit donc littéralement en grec par ἀπόκλεισμα, ou même par κλεῖθρον qu'emploie Strabon.

<2> Le texte ordinaire porte, ἔστι δὲ ΤΩ κατὰ τὸν πρῶτον εἴσπλουν τὸν εἰς διώρυγα ΠΡΟΕΛΘΟΝΤΙ. Un manuscrit donne ἔστι δὲ ΤΟ κατά; un autre, παρελθόντι, que M. Coray adopte, en changeant τό en τά : il lit donc, ἔστι δὲ τὰ κατὰ τὸν πρῶτον εἴσπλουν τὸν εἰς (τὴν) διώρυγα παρελθόντι· ce qui fait un excellent texte, confirmé par Diodore, ἐκλεξάμενοι γὰρ τόπον παρὰ τὸν εἴσπλουν τὸν εἰς Μοίριδος λίμνην ἐν τῇ Λιβύῃ [2].

Le sens de ce passage est tel que je l'ai exprimé; savoir, que le Labyrinthe étoit situé *à 30 ou 40 stades de la première branche du canal qui portoit les eaux dans le lac de Mœris.* En effet, l'emplacement présumé du Labyrinthe est à environ 6000 mètres du point *b* (fig. pag. 400); ce qui répond assez bien aux 30 ou 40 stades.

M. Larcher [3] s'est mépris sur le sens des deux textes; il croit que Strabon a placé le Labyrinthe à l'endroit où le canal dérivé du Nil se jetoit dans le lac de Mœris; et il traduit ainsi le texte de Diodore.... *ayant choisi dans la Libye un lieu près de l'endroit où le canal se jette dans le lac Mœris;* tandis que le sens est.... *ayant choisi un lieu près de l'embranchement du canal qui porte [les eaux du Nil] au lac de Mœris en Libye.*

Le même savant établit au reste fort bien qu'il n'y a eu qu'un seul Labyrinthe. Parmi les auteurs qui en ont parlé, Hérodote et Strabon sont ceux qui entrent dans de plus

[1] *Cang. Glossar. med. et infim. latin.* tom. III, pag. 213-214. = [2] *Diod. Sic.* I, S. 66. = [3] *Larcher sur Hérodote*, tom. II, p. 500.

Page 811. la première [des deux] entrées du canal, on voit, à la distance de trente ou quarante stades, un terrain plat comme une table, sur lequel sont situés un bourg et un vaste palais composé d'autant de palais [intérieurs] qu'il y avoit jadis de nomes; car il renferme un égal nombre d'*aula* entourées de colonnes <1>, et contiguës les unes aux autres, toutes sur une même ligne, toutes bordées d'un même mur; en sorte qu'elles se trouvent placées en avant d'un long

grands détails : Pomponius Mela copie et extrait Hérodote; Pline est insuffisant et inexact : je parlerai plus bas du récit de Diodore. Les textes d'Hérodote et de Strabon n'avoient jamais été compris. Voilà pourquoi l'on a regardé comme impossible de tracer un plan du Labyrinthe [1].

<1> *Ἔχον κώμην τε καὶ βασίλειον μέγα ἐκ πολλῶν* ΒΑΣΙΛΕΙΏΝ (correction de Tyrwhitt, au lieu de *βασιλέων*), *ὅσοι πρότερον ἦσαν νομοί· τοσαῦται γάρ εἰσιν* ΑΥ̓ΛΑῚ *περίστυλοι συνεχεῖς ἀλλήλαις.*

Il y a dans ce passage deux difficultés.

La première consiste dans le nombre des *αὐλαί*, qui dépend de celui des nomes : j'ai prouvé qu'il y en avoit douze, et non vingt-sept [2].

La seconde tient au sens du mot *αὐλαί*. Il est évidemment synonyme de *βασίλειον*, puisque, 1.° Hérodote l'emploie pour désigner les douze divisions du Labyrinthe, que Strabon appelle *αὐλαί*. 2.° Pomponius Mela traduit le *δυώδεκα αὐλαί* d'Hérodote par *REGIAS duodecim* [3]. 3.° Strabon, dans la même phrase, emploie sans distinction *βασίλεια* et *αὐλαί*, comme on le voit par le texte cité plus haut. D'après ces rapprochemens simples, qu'on auroit dû faire depuis long-temps, il est donc clair que *αὐλαί* désigne, sans aucun doute, un des douze palais, *βασίλεια*, que contenoit le Labyrinthe; et ici *palais*, *βασίλειον*, devra s'entendre d'une des grandes salles [*αὐλαί*] entourées de vingt-sept colonnes monolithes, et conséquemment péristyles [*περίστυλοι*], comme les appellent Hérodote [4] et Strabon. Je sais que Gronovius, et, après lui, M. Wyttenbach [5] et M. Larcher [6], ont dit que *αὐλαί* désignoit, dans ce texte d'Hérodote, une cour entourée de portiques; ce qui les a forcés de donner au *κατάστεγοι* (*αὐλαί*) de cet auteur le sens de *environné de murs*, dont il n'est point susceptible : cela est si vrai, que M. Wyttenbach a été obligé de proposer la correction *τε καὶ στέγοι*, au moyen de laquelle il est impossible de rien comprendre à ce qu'Hérodote a voulu dire. M. Schweighæuser s'arrête au même sens, vu, dit-il, que *αὐλαί* ne peut s'entendre que d'un lieu découvert, *sub dio*. Mais je viens de prouver, et d'ailleurs il est reconnu depuis long-temps, que *αὐλή*, en grec, se prend non-seulement pour une *cour*, mais, par synecdoque, pour *édifice, maison, palais* [7]. Ainsi, dans Pomponius Mela [8], *aula* est synonyme de *regia*. Les *αὐλαί* ou *βασίλεια* du Labyrinthe étoient donc de *grandes salles* péristyles et couvertes d'un toit, *κατάστεγασμα*, mot qu'Hérodote emploie ailleurs pour désigner le toit du temple de *Buto* [9]. Et Strabon dit, en effet, que le Labyrinthe *entier* étoit recouvert d'énormes dalles, qui formoient *une plaine de pierre.*

[1] *Jomard, Descript. du nome Arsin.* pag. 40. = [2] *Suprà*, pag. 313 et 314. = [3] *Pomp. Mel.* I, 9, l. 67. = [4] *Herodot.* I, §. 148. = [5] *Selecta princip. histor.* pag. 355 et 356. = [6] *Larcher* sur *Hérodot.* tom. II, pag. 495. = [7] *H. Stephan. Thes. ling. Gr.* tom. I, pag. 624, C, D, E. — *Casaub.* ad *Athen.* pag. 189, B. = [8] *Pomp. Mel.* I, 9, l. 100. = [9] *Herodot.* II, §. 155.

mur, à l'opposite duquel est l'entrée de [chacune de] ces *aula* <1>. Page 811.

C'est en avant de ces entrées qu'on trouve certaines cryptes longues et nombreuses, qui communiquent entre elles par des chemins tortueux, en sorte qu'aucun étranger, sans guide, ne pourroit parvenir à aucune des salles, ni en sortir, une fois qu'il y seroit entré <2>.

<1> Le texte des anciennes éditions porte *ὡς ἀντὶ τείχους μικροῦ προκειμένας ἔχοντες τὰς αὐλάς*: ce qui ne fait aucun sens. M. de Bréquigny et M. Coray ont lu *ἔχοντος*, leçon indispensable. Ce dernier critique lit *μακροῦ* au lieu de *μικροῦ*, et cette correction est également de toute certitude. D'un autre côté, de bons manuscrits donnent *ὡς ἂν τείχους*. En combinant cette leçon avec l'ensemble du texte, il en tire la phrase suivante, *ὡς ἂν τείχους μακροῦ προκειμένας ἔχοντος τὰς αὐλάς*, dont j'ai exprimé le sens.

<2> Sans prétendre lever toutes les difficultés que présente cette description, je me crois obligé de m'assurer, autant que possible, du sens grammatical des paroles de Strabon; et comme, en toute description technique, le sens des mots dépend presque entièrement de l'idée qu'on se fait des choses, il faut absolument chercher à représenter sur un plan celle qui résulte naturellement du texte; car c'est sur-tout quand on prend le crayon ou le compas, qu'on peut se former une idée quelconque d'une description. Il est bon d'observer que le Labyrinthe a été vu par Hérodote, et, selon toute probabilité, par Strabon; en sorte que quelque vagues et obscures que soient les expressions dont ils se sont servis, on doit pouvoir ramener les deux descriptions à quelques notions communes, et les transporter sur un plan qui n'offre rien que de vraisemblable.

Un fait dont il faut partir, c'est que, les deux auteurs ayant parlé du même monument, les deux descriptions du Labyrinthe, incomplètes chacune en particulier, doivent s'éclaircir l'une par l'autre, et que les caractères principaux de ce monument doivent se retrouver également dans toutes les deux; et voilà ce qu'on n'a point senti.

Diodore est extrêmement concis dans ce qu'il dit du Labyrinthe: on voit clairement qu'il n'y étoit point entré; mais, selon toute apparence, il en avoit vu l'extérieur. Ce que nous tirerons de son texte, c'est, 1.° que le plan du Labyrinthe étoit carré, ayant un stade de côté, fait d'autant plus certain, qu'il est confirmé par Strabon[1]; 2.° que chaque face étoit flanquée de 40 colonnes; 3.° qu'une enceinte, *περίβολος*, l'entouroit[2]. Donnons maintenant le texte et la traduction littérale du passage d'Hérodote[3], qui peut nous conduire à connoître la disposition intérieure.

...Τοῦ γὰρ δυώδεκα μέν εἰσι αὐλαὶ κατάστεγοι, ἀντίπυλοι ἀλλήλῃσι· ἓξ μὲν πρὸς βορέην, ἓξ δὲ πρὸς νότον τετραμμέναι συνεχέες· τεῖχος δὲ ἔξωθεν ὁ αὐτός σφεας περιέργει· οἰκήματα δ' ἔνεστι διπλᾶ (τὰ μὲν ὑπόγαια, τὰ δὲ μετέωρα ἐπ' ἐκείνῃσι) τριχίλια· ἀριθμὸν πεντηκόσια καὶ χίλια ἑκάτερα.

... « Car il y a dans le Labyrinthe douze » *aula* couvertes d'un toit, dont les portes » sont opposées l'une à l'autre: six de ces *aula* » sont exposées au nord; six le sont au midi. » Contiguës les unes aux autres, elles sont » renfermées dans une même enceinte par » un mur qui règne en dehors.

» Le Labyrinthe contient des chambres qui » sont doubles; il y en a 1500 sous terre, » 1500 au-dessus, et 3000 en tout. »

(Suivent des détails sur les détours du

[1] *Infrà*, pag. 409, n. col. 1. = [2] *Diod. Sic.* I, §. 66. = [3] *Herodot.* ubi suprà.

PAGE 811. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que le toit de chacune des chambres est monolithe, et que les cryptes, dans leur largeur,

Labyrinthe.) . . . . αὐλὴ δὲ περίστυλος λίθου λευκοῦ ἁρμοσμένη τὰ μάλιστα.

« Chaque palais (ou salle) est entouré de » colonnes, et est bâti en pierres parfaite- » ment appareillées. »

Dans la traduction de M. Larcher, le mot ἔνεστι est rapporté aux *douze salles ;* d'où il résulte que les chambres et détours du Labyrinthe se seroient trouvés dans ces mêmes salles, que les textes d'Hérodote et de Strabon s'accordent à nous représenter comme *péristyles* ou entourées de colonnes : or c'est ce qu'il est impossible de comprendre. Le verbe ἔνεστι se rapporte donc en général au Labyrinthe ; il s'ensuit une idée nette, claire, appuyée d'ailleurs par Strabon. On trouve donc ici distinguées deux choses : 1.° les douze *aula* entourées de colonnes, où se réunissent les députations des nomes, dont les archives y étoient sans doute conservées ; 2.° les chambres, corridors, couloirs, réduits, placés en avant et sur les côtés de ces douze *aula*, et qui, par leur disposition, rendoient l'approche des salles presque impossible à exécuter sans guide. On concevra donc ces *aula* placées au centre du Labyrinthe, qui formoit alors le plan ci-joint :



Ce plan me paroît répondre très-bien à toutes les conditions exigées par le texte d'Hérodote, combiné avec celui de Diodore.

1.° Le plan est carré, *a b c d*, et entouré d'une enceinte *A B C D*.

2.° Ses quatre côtés sont flanqués chacun de quarante colonnes.

3.° La place des chambres, corridors, réduits, &c. qui constituoient, à proprement parler, le Labyrinthe, se trouve en *L L L' L'*. En supposant à chaque côté du Labyrinthe 600 de nos pieds, approximation dont nous nous contenterons ici pour l'évaluation du stade, et en donnant au carré long occupé par les douze *aula* 100 pieds dans un sens, 400 dans l'autre, ou 40,000 de surface, on a

sont

sont également couvertes de dalles d'un seul morceau, d'une grandeur démesurée, sans mélange de bois ou d'aucune autre matière <1>. Aussi, quand on est monté sur le toit, qui n'est pas très-élevé, l'édifice n'ayant qu'un étage, on voit une plaine formée de ces énormes pierres : en redescendant de là dans les *aula*, PAGE 811.

pour la surface de *L L L' L'* 320,000 pieds carrés; ce qui est bien suffisant pour y pratiquer les constructions propres à remplir le but qu'on s'étoit proposé.

4.° Des *douze aula*, il y en a six exposées au nord, et six au midi.

5.° Les portes 1, 2, 3, 4, 5, 6, sont tournées à l'opposite des portes 7, 8, 9, 10, 11, 12.

6.° Enfin les douze *aula* sont renfermées par le même mur *e f g h*.

Toutes les conditions se trouvent donc remplies avec exactitude.

Il est remarquable que ce même plan est également celui qui satisfait le mieux aux conditions demandées par le texte de Strabon. Il nous suffira de réunir tout ce qui, dans la description qu'il nous donne, peut être regardé comme étant caractéristique.

1.° *Le plan du Labyrinthe étoit carré.*

2.° *Les douze* aula *étoient contiguës;* et, en effet, on voit qu'elles se touchent toutes les unes les autres.

3.° *Ces* aula *s'appuyoient toutes sur un seul mur, πᾶσαι ἐφ' ἑνὸς τοίχου*. Ce trait principal correspond aux expressions d'Hérodore, *τεῖχος δὲ ἔξωθεν ὁ αὐτός σφεας περιέργει* (*suprà*, pag. 407, col. 2); de manière, dit Strabon, *qu'elles se trouvent toutes placées en avant d'un long mur, ὡς ἂν τείχους μακροῦ προκειμένας ἔχοντος τὰς αὐλάς*. Ne sont-elles pas toutes, en effet, placées, les unes en avant de *i k*, les autres en avant de *l m*?

4.° *L'entrée de chacune est à l'opposite du mur.* Quoi de plus clair avec notre plan?

5.° Chaque *aula* devoit suffire à contenir la députation d'un nome : sur notre plan elles ont chacune 100 pieds de long et 33 de large, moins l'épaisseur des murs; ces dimensions suffisent, et n'ont rien d'excessif.

6.° *Elles sont toutes sur une rangée, πᾶσαι ἐφ' ἕνα στίχον* : ce dernier fait complète la démonstration.

7.° *Enfin, c'étoit en avant de l'entrée de ces salles, qu'étoient placés les chambres et cryptes, corridors, &c.;* conséquemment en *L L* : mais, pour compliquer les difficultés et pour défendre mieux les approches, il y avoit également des chambres en *L' L'*. Il est clair qu'une fois qu'on avoit dépassé la ligne *g h* ou *e f*, on se trouvoit porté dans un dédale *L' L'*, dont il devenoit encore plus difficile de se tirer sans guide.

Nous croyons donc que la disposition générale du Labyrinthe supérieur, vu par Hérodote et Strabon, devoit peu différer de celle qu'indique notre plan.

<1> Strabon distingue les chambres intérieures par deux dénominations particulières, *οἶκοι* et *κρυπταί*. Hérodote les divise en *οἰκήματα, παστάδες, στέγαι*, mots qui me paroissent correspondre aux deux expressions dont se sert notre auteur.

On peut se faire une idée de la différence qu'il mettoit entre ces mots, si l'on observe,

1.° Que le toit des chambres, *οἶκοι*, étoit monolithe (*ὅτι αἱ στέγαι τῶν οἴκων ἑκάστου μονόλιθοι*); ce qui montre que ces chambres étoient de peu d'étendue et à peu près carrées;

2.° Qu'au contraire le toit des cryptes n'étoit monolithe que dans le sens de la largeur (*καὶ τῶν κρυπτῶν τὰ πλάτη μονολίθοις ὡσαύτως ἐστέγασται πλαξίν*); d'où il suit qu'elles avoient beaucoup plus de longueur que de largeur, formant des espèces de syringes : et en effet, il a dit plus haut qu'elles étoient ΜΑΚΡΑΙ' *καὶ πολλαί*. C'est probablement là

PAGE 811. on les voit placées à la file, et soutenues [chacune] par vingt-sept colonnes monolithes <1>. Les pierres qui entrent dans la bâtisse des murs, n'ont pas une moindre grandeur.

A l'extrémité de cet édifice, qui occupe plus d'un stade [en
* *Suprà*, pag. 405. tout sens] <2>, s'élève le tombeau [dont j'ai parlé*], pyramide carrée, ayant quatre plèthres de côté et une hauteur égale.
[a] *Cf.* Wessel. ad Diod. I, §. *61.* Ismandès [a] est le nom de celui qui y est enterré. On prétend qu'il fit construire ce nombre de chambres, parce qu'il étoit
* *Suprà*, pag. 313 et 314, not. d'usage que des députations <3> de tous les nomes * vinssent s'y réunir, chacune avec ses prêtres et prêtresses, pour faire des sacrifices et pour juger les affaires les plus importantes. Ces

ce qu'Hérodote appelle *ἑλιγμοὶ παστάδες*, mots qui désignent un réduit, une cellule ou une chapelle [1].

Il est à remarquer, au reste, que Strabon n'a pas dit un mot des chambres souterraines du Labyrinthe : d'où il faut conclure non-seulement que le même motif qui empêcha Hérodote de les visiter subsistoit encore, mais que les prêtres, de peur que les Romains ne voulussent user d'autorité pour voir ces souterrains, prenoient alors le parti le plus sûr, celui de n'en point parler du tout.

<1> Je traduis ainsi *ἑξῆς ὁρᾶν κειμένας ὑπὸ μονολίθων κιόνων ὑπηρεισμένας ἑπτὰ καὶ εἴκοσι* [2].

Le mot *ἑξῆς* ne signifie pas ici *deinde*, comme tous les interprètes l'ont entendu; il se joint avec *κειμένας*, et s'entend de ce que les palais étoient *situés à la suite les uns des autres*, et *συνεχεῖς ἀλλήλαις*, comme Strabon l'a déjà dit. Il paroît qu'on avoit pratiqué au toit plusieurs ouvertures. Mais, à l'exception des pièces où elles correspondoient, le reste du Labyrinthe étoit dans une obscurité complète; et l'on n'y voyoit qu'à la lueur des flambeaux, comme dans les hypogées. Ce monument étoit donc tout-à-fait conforme au génie sombre et mystérieux des Ægyptiens.

<2> Les anciennes éditions portent *πλέον ἢ σταδίου ἀπεχούσης*. Mais la vraie leçon est *ἐπεχούσης*, comme l'ont vu M. du Theil, M. Schweighæuser [3] et M. Coray.

Je dois observer que la locution *πλέον ἢ σταδίου ἐπεχούσης* s'entend d'*un stade en tout sens*; et l'on se rappelle que Diodore de Sicile dit expressément que le Labyrinthe étoit un carré dont chaque côté avoit un stade. Si Strabon eût voulu parler d'une seule dimension, de longueur, de largeur ou de circonférence, il eût dit, soit *πλέον ἢ σταδιαῖον μῆκος*, ou *πλάτος*, ou *σταδιαίαν περίμετρον, ἐπεχούσης*, soit *ἑνὸς σταδίου τὸ μῆκος*, ou *πλάτος*, ou *τὴν περίμετρον, ἐπεχούσης*. Cette remarque importe essentiellement à l'intelligence du passage tout entier.

<3> J'ai suivi, ainsi que M. Coray, l'excellente correction de Tyrwhitt, *ἀριστίνδην* au lieu de *ἄριστον δ' ἦν*, et j'ai passé, dans ma traduction, le sens de *θεοδοσίας*, mot suspect en cet endroit, et que M. Coray a mis entre deux astérisques.

[1] *Sturz. de Dialecto Alexandr. &c.* pag. 108, 109. = [2] *Suprà*, pag. 313, 314, not. = [3] *Schweigh.* ad *Herodot.* II, §. 148, lig. 34.

députations se rassembloient chacune dans l'*aula* destinée au nome [qui l'envoyoit]. PAGE 811.

En continuant de naviguer, on trouve, à cent stades au-delà de ces monumens, la ville d'*Arsinoé,* nommée auparavant *Crocodilopolis,* parce que le crocodile est en grande vénération dans ce nome. Les habitans entretiennent à part dans le lac un de ces animaux, qu'ils nomment *suchus* [a], et qu'ils regardent comme sacré ; il est apprivoisé avec les prêtres : on le nourrit du pain, de la viande et du vin que lui apportent les étrangers qui viennent pour le voir. Notre hôte, personne de considération dans le pays, et qui s'étoit chargé de nous montrer tout ce que les temples offrent de curieux <1>, vint avec nous au lac, apportant, de notre desserte, un petit gâteau, de la viande cuite, et un flacon * d'hydromel. Nous trouvâmes l'animal sur le bord du lac ; les prêtres s'en approchèrent [et le saisirent]; les uns lui tinrent la gueule ouverte, tandis qu'un autre lui jeta le gâteau, puis la viande, et enfin y versa l'hydromel : alors le crocodile sauta dans le lac, et passa rapidement sur la rive opposée. Un nouvel étranger survenant avec son offrande *, les prêtres la prirent, coururent autour du lac rejoindre le crocodile, et, après l'avoir atteint, lui firent prendre, de la même manière, ce qu'on avoit apporté.

[a] Jablonski, Opusc. tom. I, pag. 324.

PAGE 812.

* Προχοΐδιον.

* Ἀπαρχή.

§. XVII. *Heracleopolis, Cynopolis, Oxyrynchus.*

AU-DELÀ du nome *Arsinoïtes,* et dans le nome Héracléotique <2>, on trouve *Heracleopolis,* dont les habitans vénèrent

<1> Μυσταγωγῶν ἡμᾶς. Littér. *faisant pour nous l'office de mystagogue.* Le *mystagogue* étoit celui qui se chargeoit de montrer et d'expliquer aux étrangers les curiosités des temples : *Hi qui hospites ad ea quæ visenda sunt, ducere solent, et unumquidque ostendere, quos illi mystagogos vocant* [1]. Dans les auteurs Chrétiens, ce mot prend d'autres significations [2].

<2> Le texte porte : Μετὰ δὲ τὸν Ἀρσινοΐτην καὶ τὸν Ἡρακλεωτικὸν νομόν, Ἡρακλέους πόλις. Littéralement, « Après le nome *Arsinoïtes* et le » nome Héracléotique, est *Heracleopolis.* » Je ne comprends point cela : *Heracleopolis* étoit la métropole du nome *Heracléotique ;* comment se trouvoit-elle située *après ce nome!* Je lis donc Μετὰ δὲ τὸν Ἀρσινοΐτην, KATÀ τὸν Ἡρακλεωτικὸν ν. Ἡ. π.

[1] *Cicer. Verrin.* IV, §. 59. — Cf. *Hase* ad *Timarion, Not. des Manuscr.* tom. IX, pag. 209, n. 5. = [2] *Vales.* ad *Sozomen. Histor. eccles.* pag. 39 et 349.

PAGE 812.

l'ichneumon * : ils sont, à cet égard, tout-à-fait opposés aux Arsinoïtes, qui honorent les crocodiles, et se gardent de les tuer; aussi le canal de ces derniers, de même que le lac de *Mœris*, est plein de ces animaux. Les Héracléopolites, au contraire, vénèrent l'ichneumon, l'animal le plus pernicieux à-la-fois pour le crocodile et pour l'aspic [a]; il détruit non-seulement les œufs de ce dernier, mais encore cet animal lui-même : après s'être roulé dans la vase, il se sèche au soleil; et cette vase lui forme comme une sorte de cuirasse; il tire alors les aspics par la tête ou par la queue, les entraîne dans le fleuve et les tue [b]. Quant aux crocodiles, il épie le moment où, couchés au soleil, ils ouvrent leur vaste gueule; il s'y précipite, ronge leurs entrailles, leur ventre, et en sort après qu'ils ont perdu la vie.

* La mangouste. *Viverra ichneumon.* Linn.

[a] Ælian. Hist. animal. III, c. 22.

[b] *Conf.* Ælian. Hist. animal. III, c. 22, et *ibi* Schneider.

Ensuite on trouve le nome *Cynopolites* et *Cynopolis*, où l'on rend un culte à Anubis; les chiens y sont honorés, et reçoivent une nourriture fixée par le rit.

Sur la rive opposée ‹1› est la ville d'*Oxyrynchus* *, avec un nome de même nom. Les habitans honorent l'*oxyrynchus* [c], auquel ils ont élevé un temple. Toutefois le culte de cet animal est commun aux autres Ægyptiens; car il est certains animaux que toute

* Act. *Behnéceh.*

[c] Ælian. Hist. animal. X, c. 46.

‹1› On a dit et répété souvent, et c'est une opinion généralement répandue, que Strabon, depuis *Heracleopolis*, a navigué sur un canal, et qu'il n'a retrouvé le Nil qu'à *Hermopolitica-Phylace;* en sorte qu'il auroit fait l'erreur énorme de prendre un canal paisible et peu large pour une grande rivière. Je ne vois rien dans le texte qui autorise cette opinion. J'y vois, au contraire, que Strabon, remontant le vrai Nil, passe à *Cynopolis*, et aperçoit de là, dans les terres, de l'autre côté du fleuve (ἐν τῇ περαίᾳ), *Oxyrynchus*. En vain objecteroit-on que, s'il avoit descendu le grand fleuve, il auroit vu des villes dont il ne parle pas; car, entre *Heracleopolis* et *Thebaïca-Phylace*, il y a peu ou même il n'y a point de villes importantes, excepté *Cynopolis ;* et d'ailleurs, comme Strabon, au-delà, n'indique guère que le tiers des villes existantes alors, on ne peut rien arguer de son silence.

Tout ce qu'on peut tirer de ce passage, c'est que *Cynopolis* et *Oxyrynchus* étoient à peu près en face l'une de l'autre. Ainsi d'Anville, en plaçant hypothétiquement *Cynopolis* à huit lieues au sud d'*Oxyrynchus*, s'est écarté du témoignage précis de notre auteur et de celui de Ptolémée, qui ne met que dix minutes ou trois lieues de différence dans la latitude des deux villes. Le nome *Cynopolites* étoit situé à-la-fois sur les deux rives; et la partie à l'est du fleuve, à laquelle appartenoit *Cynopolis*, a pu s'élever plus loin, vers le nord, que l'autre.

l'Ægypte honore ‹1› : on en compte trois parmi les quadrupèdes, PAGE 812.
le bœuf, le chien, le chat; deux parmi les volatiles, l'épervier et l'ibis; deux parmi les poissons, le lépidote et l'oxyrynchus. Il en est d'autres, au contraire, dont le culte est particulier à certains lieux : tels sont la brebis, chez les Saïtes et les Thébaïtes; le latos, poisson du Nil, chez les Latopolites; le loup, à *Lycopolis* *; le cynocéphale à *Hermopolis* *; chez les Babyloniens, voisins de *Memphis*, le cepos[a], animal qui a le visage d'un satyre, et dont le reste du corps tient du chien et de l'ours; il naît en Æthiopie; chez les Thébains, l'aigle; chez les Léontopolites, le lion; chez les Mendésiens, la chèvre et le bouc; à *Athribis* *, la musaraigne; et en d'autres endroits, quelque autre animal. Les Ægyptiens ne s'accordent pas entre eux sur l'origine de ces différens cultes.

* Act. *Siout.*

* Ruines près d'Aschmounein.

[a] *Cf.* Camus, sur Aristote, p. 458; Buff. Hist. nat. tom. XII, p. 11 et 13.

PAGE 813.

* Act. Atrib. *Suprà*, pag. 367.

Au-delà [d'*Oxyrynchus*], on rencontre *Hermopolitica-Phylace* ‹2›, lieu de péage pour les marchandises qui descendent de la Thébaïde (c'est à partir de là que commence l'usage des schœnes de 60 stades *, qui se continue jusqu'à Syéné et à Eléphantine); puis *Thebaïca-Phylace*, et un canal qui porte à *Tanis*; puis *Lyco-*

* *Suprà*, pag. 374.

‹1› En traduisant τιμῶσι tantôt par *ils adorent*, tantôt par *ils honorent* ou *ils rendent un culte*, je ne prétends point préjuger la question de savoir de quelle nature étoit ce culte, et si le respect pour ces animaux étoit, à proprement parler, un culte semblable ou non à celui qu'on rendoit aux grandes divinités : j'ai dû conserver dans ma traduction la même incertitude que Strabon a laissée à ce sujet, en se servant indistinctement du mot τιμᾶν pour les grandes divinités, telles que Sérapis, Osiris, et pour les animaux auxquels on rendoit un culte en Ægypte.

‹2› Ἑρμοπολιτικὴ Φυλακή, c'est-à-dire, *le poste* ou *le corps-de-garde Hermopolitain* : la phrase de Strabon montre que ces mots, ainsi que *Thebaïca-Phylace*, étoient des noms propres; c'est pourquoi je ne les ai pas traduits.

Ce lieu paroît avoir été assez près d'*Hermopolis magna*, et sur le bord du Nil, tandis que la ville étoit un peu dans l'intérieur [1]. M. Falconer le confond avec *Hermopolis magna*, mais à tort : Strabon a passé cette ville sous silence; de même qu'un peu plus bas il néglige de parler de *Hypselis* et de bien d'autres encore.

Le *Thebaïca-Phylace* devoit en être à peu de distance, et former l'entrée de la Thébaïde. Il étoit voisin du canal qui portoit à *Tanis*, dit Strabon : or ce lieu étoit, selon toute apparence, situé à *Touneh* [2], tout près d'*Hermopolis*, où l'on retrouve encore de petits canaux dérivés du Nil.

[1] *Ptolem.* IV, 5, pag. 107. = [2] *Jomard, Descript. d'Hermopolis*, pag. 12.

Page 813.

* Λύκων πόλις, act. *Siout.*

** ou *Chemmis*, act. *Akmim.*

*** Act. *el-Menieheh.*

polis, Aphroditopolis,* et *Panopolis ***, ville habitée autrefois par des ouvriers en lin et des tailleurs de pierres; ensuite *Ptolemaïs ****, la plus grande ville de la Thébaïde : elle n'est point inférieure à *Memphis*, et possède un corps municipal, réglé à la manière Grecque ‹1›.

§. XVIII. *Abydus* et les *Oasis.*

* Ruines à Madfouneh.

Au-dessus de cette ville est *Abydus **, où l'on voit le *Memnonium*, palais admirablement bâti, tout en pierres, et de la même construction que nous avons remarquée dans le Labyrinthe, excepté toutefois qu'on n'y voit point cette multitude de pièces [qui se trouvent dans ce dernier édifice]. Il renferme une source située profondément, où l'on descend par des galeries voûtées, formées de monolithes d'une grandeur et d'une construction extraordinaires ‹2›. Un canal dérivé du grand fleuve conduit à *Abydus;*

‹1› Voilà comme j'interprète les mots σύστημα πολιτικὸν ἐν τῷ Ἑλληνικῷ τρόπῳ. M. de Bréquigny traduit, *et dont le système politique est dans le goût Grec.* Ce corps municipal, établi par le fondateur Grec de la ville, avoit été conservé par les Romains [1].

‹2› Ce texte est altéré en plusieurs endroits, et très-difficile à entendre dans tout le reste.

Ὑπὲρ δὲ ταύτης ἡ Ἄβυδος, ἐν ᾗ τὸ Μεμνόνειον βασίλειον, θαυμαστῶς κατεσκευασμένον ὁλόλιθον, τῇ αὐτῇ κατασκευῇ, ᾗπερ τὸν λαβύρινθον ἔφαμεν, οὐ πολλαπλοῦν ΔΕ΄ · ΚΑΙ` ΚΡΗ΄ΝΗΝ ἐν βάθει ΚΕΙ-ΜΕ΄ΝΗΝ, ὥστε καταβαίνειν εἰς αὐτὴν κατακαμφθεισῶν ψαλίδων διὰ μονολίθων ὑπερβαλλόντων τῷ μεγέθει καὶ τῇ κατασκευῇ.

1.° Il est clair que l'accusatif καὶ κρήνην ne se construit avec rien ; il y a donc très-probablement un verbe passé : je lis et ponctue οὐ πολλαπλοῦν δὲ, ἜΧΟΝ καὶ κρήνην. On sait que Strabon affectionne singulièrement le participe ἔχων dans toutes ses descriptions.

2.° Il est également clair que le génitif κατακαμφθεισῶν ψαλίδων ne se rapporte non plus à rien. Quoique Strabon ait employé déjà plusieurs fois le composé κατακάμπτεσθαι [2], il faut suivre la correction de Wesseling [3], adoptée par M. Coray, et lire κατὰ καμφθεισῶν ψ. La préposition κατά avec le génitif emporte l'idée de *traverser en descendant :* ainsi, en parlant d'une rivière, Strabon a dit, τὸν δὲ Βοάγριον ΚΑΤ' ἄλλης ἐνεχθῆναι φάραγγος [4].

3.° Διὰ μονολίθων signifie *formés, composés* de monolithes. En pareil cas, διά équivaut à ἐκ [5] : ainsi, διὰ τῆς ὀπτῆς πλίνθου οἰκοδομαί [6]. — οἰκήσεις διὰ λίθων [7], &c.

Ce point établi, il ne reste qu'à se faire une idée juste de ce que Strabon appelle ψαλίδες καμφθεῖσαι. Sans reproduire ici ce que j'ai dit plus haut sur le sens de ψαλί-

[1] *Suprà*, pag. 348, not. col. 1. = [2] *Strab.* V, pag. 235; D (trad. franç. tom. II, Éclaircissem. pag. 82), et XV, pag. 694, B. = [3] *Wesseling.* ad *Diod. Sic.* II, §. 9. = [4] *Strab.* I, pag. 60, D. = [5] *Schæfer* ad *Dionys. Halic. De compos. verbor.* pag. 167. = [6] *Strab.* XVI, pag. 743, A. = [7] *Idem,* XVI, pag. 783, D.

sur ses bords il y a un bois d'acanthes Ægyptiennes *, consacré à Apollon. *Abydus* paroît avoir été jadis une grande ville, et la première après Thèbes ‹1›; aujourd'hui ce n'est plus qu'une mince bourgade. Si, comme on le dit, Memnon est appelé *Ismandès* [a] par les Ægyptiens, le Labyrinthe seroit aussi un *Memnonium*, et un ouvrage de ce même [prince], auquel appartien-

PAGE 813.

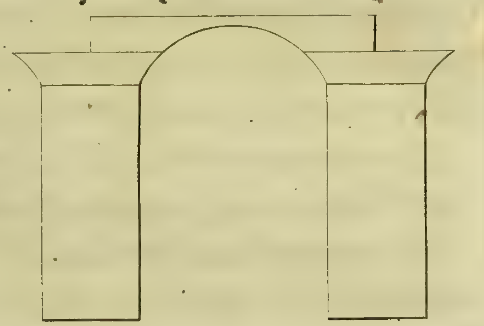
* Acacias.

[a] *Cf.* Jablonski, Opusc. tom. II, pag. 97.

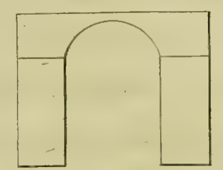
δὲς [1], je me contenterai de citer le passage où Diodore de Sicile, parlant du conduit *voûté* construit par Sémiramis, dit : *La hauteur étoit de 12 pieds, sans compter la partie voûtée; χωρὶς τῆς καμφθείσης ψαλίδος* [2] et, ici, les mots καμφθεῖσα ψαλὶς s'entendent de l'arceau de la voûte, soit en ogive, soit en encorbellement; ce qui est, à proprement parler, le sens de ψαλίς. Dans Strabon, au contraire, ces mots signifient *l'ouvrage voûté tout entier;* de même que le mot *voûte* en français se prend quelquefois pour le *tout :* c'est pourquoi je les ai traduits par *galeries voûtées.*

Mais de quelle espèce de voûte Strabon a-t-il voulu parler! car il est bien reconnu que la *voûte* proprement dite n'étoit point pratiquée par les Ægyptiens : ils avoient la *voûte* formée de deux dalles de pierre apposées l'une contre l'autre, comme au souterrain de la grande pyramide, et la *voûte* en encorbellement; or l'une et l'autre de ces deux espèces sont précisément exclues par les mots *διὰ μονολίθων, formé de monolithes.*

Je suis convaincu que Strabon a voulu décrire l'espèce de voûte dont on retrouve des vestiges *seulement à Abydus,* selon l'observation importante de M. Jomard [3], et dans un petit édifice de Thèbes [4]: elle est presque en plein cintre, mais sans voussoirs; *formée de trois pierres* qui portent sur des pieds-droits, et dans lesquelles on a creusé une voûte cylindrique. En voici la figure [5]:



Les galeries par lesquelles on descendoit à la source, avoient sans nul doute cette forme; peut-être même, et le mot μονόλιθοι autorise à le penser, la voûte entière étoit-elle taillée dans le même bloc, de cette manière:



Il est à remarquer que ce genre de voûte se trouve dans la Grèce, où Cyriaque d'Ancone a dessiné, près de Calydon, un pan de mur avec une porte, dont la voûte est semblable à celle de la figure précédente [6].

‹1› Eustathe [7] dit la même chose, d'après notre auteur : Εἶναι δὲ λέγεταί ποτε καὶ Λιβυκὴ Ἄβυδος Αἰγυπτία ἔχουσα Μεμνόνειον βασιλέα (lis. βασίλειον), δευτερεύουσα μετὰ τὰς Θήβας. L'expression Λιβυκή, qu'on n'a pas entendue, se rapporte à la situation d'*Abydus* sur la rive gauche du Nil [8].

[1] *Suprà*, pag. 164 et 165. = [2] *Diod. Sic.* II, §. 9. = [3] *Descript. d'Abydus*, pag. 12. = [4] Planche 39, A. vol. II. = [5] D'après la planche 36, fig. 1, vol. IV, A. = [6] *Cyriac. Anconitan. Inscript.* pag. vj. = [7] *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* v. 516. = [8] *Suprà*, pag. 369, n. 2.

PAGE 813.

droient encore les monumens qui se voient à *Abydus* et à Thèbes, puisqu'on montre dans ces villes des édifices qui portent le nom de *Memnon*.

* Κατά. *Suprà*, pag. 267, n. 6.

* *Suprà*, t. I, p. 364, et p. 327 de ce vol.

a Larcher sur Hérodot. tom. VII, p. 375 et suiv.

* Probablement, de palmier.

A la hauteur * d'*Abydus*, et à la distance de trois jours de marche à travers le désert, est située la première des trois * *Oasis* de Libye [a] : c'est un lieu habité, bien fourni d'eau, abondant en vin *, et qui produit une quantité suffisante des autres denrées. La deuxième est à la hauteur du lac de *Mœris;* la troisième est celle du temple d'Ammon ‹1›, où se rendent les oracles: elles renferment aussi une population assez nombreuse.

* *Suprà*, lib. I, p. 49 et 50 du texte Grec.

Comme nous avons déjà beaucoup parlé du [temple] d'Ammon *, nous voulons nous borner aux détails suivans.

* *Voyez* ce qui a été dit p. 236, n. 2.

La divination en général, et les oracles, étoient plus en honneur chez les anciens : maintenant on les néglige beaucoup, parce que les Romains se contentent des oracles Sibyllins, et de la divination Tyrrhénienne par les entrailles des victimes, le vol des oiseaux et l'observation des météores. Aussi l'oracle d'Ammon est aujourd'hui presque entièrement abandonné ‹2›, quoiqu'il fût très en crédit autrefois *; c'est ce que montrent sur-tout les historiens d'Alexandre, qui, bien qu'ils ajoutent beaucoup de traits dictés par la flatterie, ne laissent pas de raconter parfois des choses dignes de confiance. Aussi Callisthène rapporte qu'Alexandre attacha beaucoup de gloire à visiter l'oracle, parce qu'il avoit appris que Persée et Hercule avoient aussi fait autrefois ce voyage: il partit de *Parætonium* *, quoique les vents du midi soufflassent

PAGE 814.

* Al-Barétoun.

‹1› Τρίτη δ' ἡ κατὰ τὸ μαντεῖον τὸ ἐν Ἄμμωνι : ce qui pourroit, à la rigueur, signifier, *située vers le temple* ou *à la hauteur du temple.* Mais je pense que Strabon a voulu désigner ici précisément l'*Oasis d'Ammon* même, en sorte que j'ai dû prendre κατά dans le sens de ἐν, dont j'ai donné beaucoup d'exemples [1].

‹2› Il s'agit de la *grande Oasis,* dont la longueur, selon le voyageur Français Caillaud, est d'environ quinze lieues du nord au sud. L'inscription qui se lit sur le pylône du grand temple de Khargé, donne à cette *Oasis* le nom d'*Oasis de Thébaïde.* J'observe que Strabon écrit toujours *Auasis.*

[1] *Suprà*, pag. 159, n. 2.

avec

avec violence, et parvint à en triompher ; errant [dans les déserts], il auroit été englouti par les sables, s'il n'étoit survenu des pluies, et si deux corbeaux ne lui avoient servi de guides <1>. Ici se montre déjà la flatterie ; il en est de même de ce que l'historien raconte ensuite : « Le grand prêtre, dit-il, permit au roi seul de » pénétrer dans l'intérieur du temple avec son vêtement accou- » tumé, tandis que tous les autres furent obligés d'en prendre » un autre, et d'écouter l'oracle, placés en dehors. La volonté » du dieu se manifeste, non pas, ainsi qu'à Delphes et au [temple] » des Branchides*, par des paroles, mais le plus souvent par des » mouvemens de tête et des signes convenus*, comme dans » Homère : *Il dit, et le fils de Saturne de ses noirs sourcils*[a] *lui* » *fit un signe d'approbation.* Le prophète imitoit ainsi Jupiter. » Cependant il dit de vive voix à Alexandre que le dieu le » reconnoissoit pour son fils. » Callisthène ajoute ces autres traits, d'une exagération digne d'un poëte tragique : « Quoique » l'oracle d'Apollon, chez les Branchides, eût cessé depuis le » pillage du temple par [suite de la trahison] des Branchides* qui » avoient embrassé le parti des Perses sous Xerxès, et quoique » la source eût également disparu, néanmoins cette source se » montra alors de nouveau ; et les députés Milésiens apportèrent » à *Memphis* quantité d'oracles annonçant à Alexandre qu'il étoit » fils de Jupiter, et prédisant la victoire d'Arbèles, la mort de » Darius, et les mouvemens qui survinrent à Lacédémone. » Il prétend, en outre, que l'illustre origine d'Alexandre fut attestée encore par l'Érythréenne Athénaïs ; car cette femme étoit douée de la même faculté que l'ancienne Sibylle d'Érythrée. Ce sont là les choses qu'on trouve dans les historiens [d'Alexandre].

PAGE 814.

* *Suprà*, tom. IV, part. I, pag. 287.

* Συμβόλοις.

[a] Iliad. α', v. 528.

* *Suprà*, tom. IV, part. II, pag. 272.

<1> Le même fait étoit rapporté par Aristobule ; mais Ptolémée ajoutoit encore au merveilleux, en mettant le prodige sur le compte de deux dragons [1]. Le peu d'accord entre ces deux historiens sur un fait qu'ils ont dû voir tous les deux, montre assez combien le scepticisme de Strabon étoit fondé.

[1] *Aristob.* et *Ptolem.* ap. *Arrian. Anab.* III, §. 3.

PAGE 814. On adore Osiris à *Abydus*. Il n'est permis ni de chanter, ni de jouer de la flûte ou du psaltérion*, dans son temple, comme il est d'usage de le faire pour les autres dieux ‹1›.

* Espèce de lyre.

§. XIX. *Diospolis parva, Tentyra, Coptos, Myoshormos* et Bérénice.

* Act. *Hou.*
** Act. *Denderah.*

APRÈS *Abydus* on trouve *Diospolis* la petite*; puis la ville de *Tentyra* **, où le crocodile est en horreur et regardé comme le plus odieux de tous les animaux : c'est le contraire chez le reste des Ægyptiens, qui, tout en sachant combien cet animal est féroce et dangereux pour l'homme, le révèrent toutefois (PAGE 815.) et se gardent [de le tuer], tandis que les Tentyrites le poursuivent à outrance pour le détruire. On dit même qu'il existe entre les Tentyrites et le crocodile une sorte d'antipathie naturelle, analogue à celle des Psylles de la Cyrénaïque et des serpens, en sorte qu'ils n'en peuvent éprouver aucun mal : aussi plongent-ils [dans le Nil], qu'ils traversent sans crainte; ce qu'aucun autre n'ose faire. Lorsqu'on amena des crocodiles à Rome pour les faire voir, des Tentyrites les accompagnoient : on creusa un réservoir, sur un des côtés duquel on dressa une espèce d'échafaud, où les crocodiles, au sortir de l'eau, venoient se mettre au soleil. C'étoient les Tentyrites qui, entrant dans l'eau, tiroient ces animaux avec un filet pour les faire voir aux spectateurs, et ensuite les traînoient dans le réservoir.

On adore Vénus [à *Tentyra*]. Derrière le temple de cette déesse, est un temple d'Isis; puis ce qu'on appelle les *Typhonium* ‹2›, et le canal qui mène à *Coptos**, ville habitée en commun par des Ægyptiens et des Arabes*.

* Keft.
* *Suprà*, pag. 369, n. 2.

‹1› Ἀπάρχεσθαι τῷ θεῷ. Le mot ἀπάρχεσθαι a ici le sens assez rare de *faire précéder les cérémonies religieuses d'airs et de chants*, selon l'usage.

‹2› Il paroît que les édifices appelés *Typhonium* avoient une disposition constante : c'étoit une ou plusieurs salles entourées de colonnes ou de piliers. Cette partie étoit précédée d'une enceinte de colonnes plus élevées et à jour; les figures Typhoniennes et l'image de Typhon y étoient perpétuellement répétées [1].

[1] *Jomard, Description des antiq. d'Edfoû*, chap. V, pag. 32.

C'est à partir de là <1> que commence l'isthme entre [le Nil et] la mer Érythrée à Bérénice <2>, ville dont le port n'est pas bon, mais qui doit à la commodité de l'isthme l'avantage de renfermer de bonnes auberges <3>. On dit que Ptolémée-Philadelphe fut le premier qui employa son armée à tracer cette route [à travers PAGE 815.

<1> C'est à partir de *Keneh*, ancienne *Cœnopolis*, que le Nil s'éloigne de la mer Rouge, en tournant à l'ouest, après avoir coulé presque du sud au nord. La distance qui, à partir de *Cœnopolis* et de *Coptos*, un peu plus au sud, le sépare de cette mer, est en effet moins considérable que par-tout ailleurs, excepté un peu au-dessous de *Memphis*. Ceci prouve qu'on savoit en Ægypte que le Nil ne coule pas droit du nord au sud, entre Syéné et *Memphis*, comme l'ont cru Ératosthène, Hipparque et Ptolémée. Pourquoi tous ces géographes ont-ils persisté dans cette opinion systématique, que la plus simple observation, en remontant le Nil, suffisoit pour détruire! c'est ce que je me propose d'expliquer ailleurs.

<2> Aujourd'hui Minet Bellad el-Habesh, ou Port du pays Abyssin, situé au fond d'un golfe rempli d'écueils, et qui porte encore le nom de Baie *Sale* ou *Impure*, comme au temps d'Artémidore, *Voy.* mes Recherches, *tom. II, pag. 173 et suiv.* G.

<3> Strabon, d'après le Périple d'Artémidore, s'est fait des idées entièrement fausses sur la position de Bérénice. On a vu plus haut que l'auteur de ce Périple plaçoit Bérénice immédiatement après *Myos-hormos*, et mettoit ce port, de même que *Myos-hormos*, sous le parallèle de la Thébaïde [1]. Il résulte du texte que nous avons sous les yeux, que Strabon croyoit Bérénice sous la latitude de *Coptos*, à-peu-près; ce qui correspond à la position de Kosseir. On s'est autorisé de ce témoignage pour remonter la position de Bérénice jusque là [2]; mais il est difficile de déranger celle qui lui a été assignée par M. Gossellin : on doit, entre autres choses, considérer, 1.° que toute l'antiquité s'accordoit à placer Bérénice sous le tropique [3], et cela, sans aucun doute, d'après des observations sur la longueur des ombres solsticiales; 2.° qu'entre *Myos-hormos* [Vieux Kosseir] et Bérénice, le Périple compte 1800 stades [4], ce qui porte sous le tropique; 3.° qu'entre *Coptos* et Kosseïr on compte tout au plus 85 milles romains, ou 23 lieues, tandis que Pline [5] et l'Itinéraire d'Antonin [6] s'accordent à mettre une distance de 258 milles romains, ou de 69 lieues, entre *Coptos* et Bérénice; 4.° que la route de Kous à Aïdab, selon Macrizy, est de dix-sept jours [7]: Pline compte douze jours de marche entre *Coptos* et Bérénice [8]; or la route de *Coptos* au Port du pays Abyssin est à celle de *Coptos* à Aïdab, précisément comme 12 est à 17; 5.° que S. Épiphane place Bérénice à la hauteur d'Éléphantine et de *Telmis*, lieu situé à 40 milles au sud de Syéné [9] : *Contigua est Beronicæ* (sic)... *regioni Elephantinæ, nec non et Telmi quæ nunc à Blemis* (sic) *obtinetur* [10]. Ce sont là des faits positifs, qui doivent l'emporter sur l'estimation vague d'un navigateur qui pouvoit ne se faire aucune idée juste de la correspondance des points de la mer Rouge avec ceux de l'Ægypte.

[1] *Suprà*, pag. 267, n. 6. = [2] *Rozière, Géographie comparée de la mer Rouge*, pag. 231 et suiv. = [3] *Gossellin, Rech.* tom. II, p. 167 et 177. = [4] *Gossellin, &c.* pag. 177. = [5] *Plin.* V, cap. 33, pag. 327. = [6] *Itiner. veter.* pag. 173. = [7] *Macrizy*, cité par Ét. Quatremère, *Mémoires géogr.* tom. II, pag. 163. = [8] Cf. *Ameilhon, Hist. du comm. des Egypt.* pag. 284 et suiv. = [9] *Itiner. veter.* pag. 168. = [10] *S. Epiphan. de XII gemmis, ed. Rom.* 1743, pag. 14-19.

PAGE 815. l'isthme], dans un pays sans eau; il y disposa les stations convenables pour une route de commerce, où l'on n'emploie que des chameaux : il exécuta cette route, parce que la mer Érythrée est d'une navigation difficile, principalement à partir de l'extrémité [septentrionale]. L'expérience en a montré la grande utilité; car maintenant toutes les marchandises de l'Inde et de l'Arabie, et celles de l'Æthiopie, qu'on expédie par le golfe Arabique, sont portées à *Coptos*, qui en est l'entrepôt.

Non loin de Bérénice est la ville de *Myos-hormos* <1>, lieu de relâche pour les vaisseaux qui naviguent [dans cette partie

* Act. *Kous.* de la mer] : *Apollonopolis* * n'est pas non plus très-éloignée de *Coptos*, de manière qu'il y a, de chaque côté de l'isthme, deux villes qui en déterminent l'étendue <2>; mais, de nos jours, les

<1> C'est le Vieux Kosseir. *Voyez* mes Recherches, *tom. II, pag. 188 et suiv.* G.

<2> Expliquons la pensée de notre auteur; elle en a besoin.

L'isthme entre le Nil et la mer Rouge étoit, selon lui, borné de chaque côté par deux villes, qui en déterminoient la largeur: c'étoient *Coptos* et *Apollonopolis,* du côté de l'Ægypte; Bérénice et *Myos-hormos,* du côté de la mer Rouge. De même que Bérénice étoit peu éloignée [οὐκ ἄποθεν] de *Myos-hormos,* ainsi *Coptos* étoit à peu de distance [οὐ πολὺ ἀφέστηκεν] d'*Apollonopolis :* d'où l'on voit que, dans la pensée de Strabon, la distance de *Coptos* à *Apollonopolis* correspondoit à celle qui séparoit Bérénice de *Myos-hormos.*

Mais cet arrangement est impossible à admettre; *Coptos* n'étoit qu'à 22 milles romains d'*Apollonopolis* [1], tandis que *Myos-hormos* et Bérénice étoient à 1800 stades [2], ou *environ dix fois plus loin,* l'un de l'autre : on ne sauroit donc établir aucune comparaison entre ces positions diverses; et il est certain que Strabon, en mettant ces quatre villes dans une position analogue et correspondante, est tombé dans une grave erreur.

Ce qui l'a entraîné dans cette erreur singulière, c'est son opinion sur la position de la ville de Bérénice, qu'il plaçoit à la latitude de *Coptos* et de Thèbes. En effet, d'une part, *Myos-hormos* ne pouvoit se concevoir beaucoup plus élevé que *Coptos,* parce que, dans ce cas, il auroit été impossible de comprendre le motif qui avoit fait choisir cette position pour le débarquement des marchandises qu'on portoit à *Coptos* sur le Nil; et, de l'autre, Bérénice, qu'il plaçoit sous le parallèle de *Coptos* et de Thèbes, se trouvoit nécessairement rapprochée de *Myos-hormos,* au point d'être, par rapport à ce dernier lieu, ce qu'*Apollonopolis* étoit relativement à *Coptos.*

En laissant au contraire Bérénice où les géographes et les itinéraires la placent, on concilie la position de *Myos-hormos* au Vieux Kosseir (laquelle peut seule expliquer le choix de *Myos-hormos* comme entrepôt des marchandises expédiées à *Coptos*) avec la distance de 1800 stades comptés, par le Périple de la mer Érythrée, entre *Myos-hormos* et Bérénice.

[1] *Itiner. vet.* pag. 165. = [2] *Gossellin, ouvrage cité,* pag. 177.

deux villes de *Coptos* et de *Myos-hormos* ‹1› sont [les plus] renommées, et celles dont on se sert [de préférence]. PAGE 815.

D'abord les marchands, montés sur des chameaux, voyageoient la nuit, portant de l'eau avec eux, et se dirigeant sur les astres, comme les navigateurs : maintenant on a creusé des puits à une grande profondeur; on a même formé des citernes pour y rassembler l'eau des pluies, quoiqu'elles soient rares dans ces lieux. La route est de six ou sept jours ‹2›.

C'est dans l'étendue de cet isthme que sont les mines d'émeraudes et d'autres pierres précieuses ‹3›[a], que les Arabes retirent en creusant des canaux souterrains très-profonds.

[a] *Cf.* Jablonski, Op. tom. I, pag. 313-318.

§. XX. Thèbes.

APRÈS *Apollonopolis* est située Thèbes, à présent nommée *Diospolis;* c'est la ville *aux cent portes*[b], *par chacune desquelles sortoient deux cents hommes avec leurs chevaux et leurs chars*[c], comme s'exprime Homère. Ce poëte vante aussi les richesses de Thèbes, lorsqu'il dit : . . . . . *Me donnât-il tout ce que renferme Thèbes d'Ægypte, qui recèle tant de richesses dans ses palais*[d]. D'autres en parlent dans le même sens, et la regardent comme la métropole de l'Ægypte. Les vestiges qui attestent maintenant l'étendue qu'elle avoit autrefois, occupent 80 stades en longueur. PAGE 816.

[b] *Cf.* Diod. I, §. 15 et 97.

[c] Homer. Iliad. ι', v. 383.

[d] Homer. l. l.

‹1› Bérénice fut négligée sous les derniers Ptolémées; on préféra *Myos-hormos*, qui étoit beaucoup plus voisin de *Coptos*. Strabon, au second livre, fait mention de flottes de 120 voiles qui partoient ordinairement de ce port[1].

‹2› La longueur de cette route représente assez bien celle de *Coptos* à Kosseir: Strabon la donne ici pour celle de *Coptos* à Bérénice, parce qu'il suit toujours son idée sur la position de cette ville. Les 23 ou 24 lieues d'intervalle entre le Nil et Kosseir donnent, à raison de six journées de marche, 4 lieues par jour; à raison de sept, 3 lieues.

M. Rozière a retrouvé les vestiges de quelques stations sur cette route[2] : seulement il les rapporte à la route de *Coptos* à Bérénice, parce qu'il s'en est reposé, comme nous l'avons dit, sur le témoignage de Strabon relativement à la situation de cette dernière ville.

‹3› Les mots καὶ ἄλλων λίθων πολυτελῶν manquent dans cinq manuscrits. Il résulte des divers textes tirés des anciens et des Orientaux[3], et relatifs à ces fameuses mines, que

[1] *Strab.* II, page 118 du texte, et de la traduct. tom. I, pag. 324. = [2] *Rozière*, *Mémoire cité*, pag. 243. = [3] *Ét. Quatrem. Mémoir. géogr.* tom. II, pag. 173.

PAGE 816. On y voit plusieurs édifices sacrés <1>, la plupart mutilés par Cambyse. Elle ne se compose plus à présent que de bourgades [dispersées], dont une partie est située en Arabie, où se trouve la ville <2>; le reste est sur la rive opposée : là se voient et le *Memnonium* [a], et deux colosses monolithes, voisins l'un de l'autre : l'un subsiste encore [en entier]; la partie supérieure de l'autre, au-dessus du siége, est tombée par l'effet, dit-on, d'un tremblement de terre : on croit généralement qu'une fois par jour un bruit, comme celui qui résulte d'un foible coup, sort de la partie de la statue restée dans le trône et sur la base. Quant à moi, étant venu visiter ces lieux avec Ælius Gallus, accompagné d'un grand nombre de ses amis et de ses soldats, j'entendis, en effet, du bruit vers la première heure *. Mais ce bruit provenoit-il de la base ou du colosse, ou fut-il causé à dessein par un de ceux qui entouroient la base, voilà ce que je ne saurois affirmer; car, dans l'incertitude de la vraie cause de ce bruit, il vaut mieux l'attribuer à toute autre chose qu'à un son rendu par des pierres ainsi disposées <3>.

[a] Descript. générale de Thèbes, p. 8 et 95.

* Du jour.

Au-dessus du *Memnonium*, et dans des cavernes *, sont des

* Act. *Bibân-el-Molouk.*

le gisement doit en être cherché entre le 24.[e] et le 25.[e] degré de latitude; et en effet c'est à cette hauteur et à peu de distance de la mer Rouge que le voyageur Français Cailliaud vient d'en découvrir les vestiges.

<1> Ἔστι δ' ἹΕΡΆ πλείω. Καὶ τούτων δὲ τὰ πολλὰ ἨΚΡΩΤΗΡΊΑΣΕ Καμβύσης.

Faut-il ici, par ἱερά, entendre des *édifices sacrés*, des *temples*? ou bien s'agit-il seulement de *monumens*, de *représentations*, de *figures*? Dans le premier cas, le verbe ἠκρωτηρίασε conviendroit-il? M. DU THEIL.

J'ai rendu ἱερά par *édifices sacrés*. Pourquoi ἀκρωτηριάζειν ne conviendroit-il pas à des monumens d'architecture, puisque, plus haut, Strabon a employé ce mot à propos des obélisques d'*Heliopolis*, τὰ μὲν πυρί, τὰ δὲ σιδήρῳ διελωβᾶτο τῶν ἱερῶν, καθάπερ καὶ τοὺς ὀβελίσκους [1] ?

<2> Dans Ptolémée et dans l'Itinéraire d'Antonin, la ville de Thèbes, ou *Diospolis magna*, occupe également la rive droite du Nil, sur l'emplacement des villages de Louqsor et de Karnak.

<3> Les auteurs de la Description générale de Thèbes [2] n'ont pas saisi le vrai sens de ce passage, quand ils l'ont rendu dans les termes que voici : « Plutôt que de penser » que le son provienne de l'arrangement » des pierres. » M. DU THEIL.

On voit que Strabon n'ajoutoit pas beaucoup de foi à ce miracle, attesté cependant alors par tant de monde. La manière dont

[1] *Suprà*, pag. 384. = [2] Chap. IX, pag. 95.

tombeaux de rois, taillés dans le roc, et au nombre de quarante; le travail en est admirable et digne d'être vu <1>. On y voit des obélisques sur lesquels sont gravées des inscriptions attestant la richesse des rois de cette époque; la grandeur de leur domination, qui s'étendoit jusqu'en Scythie, en Bactriane, dans l'Inde, et dans l'Ionie actuelle; la quantité de leurs revenus, et le nombre de leurs soldats, qui montoit à environ un million d'hommes <2>. PAGE 816.

Les prêtres de Thèbes passent pour très-versés dans l'astronomie et dans la philosophie. C'est d'eux que vient l'usage de régler le temps, non d'après la révolution de la lune, mais d'après celle du soleil : ils ajoutent aux douze mois, de trente jours chacun, cinq jours tous les ans; et comme il reste encore, pour compléter la durée de l'année, une certaine portion de jour, ils en forment une période composée d'un nombre rond de jours et d'années suffisant pour que les parties excédantes, étant ajoutées, fassent un jour [entier] <3>. Ils attribuent à Hermès toute leur science en ce genre. Ils consacrent à Jupiter, leur divinité

il s'exprime, montre clairement qu'il soupçonnoit quelque fraude.

<1> Ἐν δὲ ταῖς ΘΗΚΑΙΣ ἐπί τινων ὀβελίσκων ἀναγραφαὶ δηλοῦσαι τὸν πλοῦτον τῶν τότε βασιλέων, κ. τ. λ. Il paroît qu'au lieu de θήκαις Ant. Mancinelli de Velletri, dans sa version Latine de Strabon, imprimée à Venise en 1494 et 1502, a lu ἐν ταῖς Θήβαις[1], et Zoëga pense que c'est la vraie leçon[2].

Quant à moi, je pense que ἐν ταῖς θήκαις, leçon de tous les manuscrits, est la véritable. Dans le premier passage, ὑπὲρ δὲ τοῦ Μεμνονείου, ΘΗ͂ΚΑΙ βασιλέων ἐν σπηλαίοις λατομηταὶ περὶ τετταράκοντα, le mot θῆκαι s'entend, non des cercueils, mais, en général, du lieu de la sépulture, comme le montre le mot λατομηταί; et l'on voit par-là que chacune des quarante cavernes formoit un θήκη. Cela est si vrai, que Diodore, parlant de ces mêmes tombeaux, les nomme τάφοι βασιλικοί[3] : c'est un nouvel exemple qui prouve que θῆκαι se prend quelquefois pour le *lieu de la sépulture*[4].

Dès-lors on conçoit fort bien comment il a pu exister de petits obélisques dans ces cavernes: il est donc inutile de s'écarter de la leçon des manuscrits, ou plutôt cette leçon est certainement la meilleure.

<2> Ces exagérations furent débitées à Strabon par les prêtres; et ils avoient d'autant plus beau jeu à faire de pareils contes, que Strabon (et peut-être eux-mêmes) n'entendoit rien aux hiéroglyphes dans lesquels étoient censées écrites toutes ces belles choses.

<3> Ce passage est très-clair: il ne peut s'entendre, comme l'ont déjà fait voir la

[1] *Zoëga, de usu obeliscor.* pag. 6. = [2] *Idem*, pag. 169. = [3] *Diod. Sic.* I, §. 46. = [4] *Sainte-Croix*, dans les *Mémoires de la Classe d'histoire de l'Institut*, tom. II, pag. 592.

PAGE 816. principale, une de ces jeunes filles, remarquables par leur grande beauté et leur illustre naissance, que les Grecs appellent *pallades* ‹1›; elle se prostitue à qui bon lui semble jusqu'à ce qu'elle soit réglée; alors on la marie : mais, après que le temps de sa prostitution est expiré, et avant de la marier, on porte son deuil [a].

[a] Larcher sur Hérodot. tom. I, pag. 490.

PAGE 817.
§. XXI.
Hermonthis, *Latopolis*, Syéné, Éléphantine, *Philæ*.

AU-DELÀ de Thèbes est la ville d'*Hermonthis*, où l'on adore Apollon et Jupiter. On y entretient aussi un bœuf [sacré].

plupart des critiques [1], que de l'intercalation d'un 366.e jour après quatre ans révolus.

Les uns ont prétendu que Jules-César avoit pris de l'usage civil des Alexandrins ce mode d'intercalation; d'autres paroissent au contraire disposés à croire que c'est Jules-César qui en a le premier donné l'idée d'après les conseils de Sosigène. Il y a du vrai et du faux dans chacune de ces deux opinions.

D'une part, il est bien sûr que Strabon, qui voyageoit en Ægypte peu de temps après la conquête de ce pays par les Romains, n'auroit pas manqué de leur attribuer l'institution de cette année, si réellement elle leur avoit appartenu. Or, loin de cela, il dit clairement que ce mode d'intercalation (attribué à Hermès) étoit connu et pratiqué par les prêtres d'*Heliopolis* [2] et de Thèbes. Diodore de Sicile, qui a visité l'Ægypte précisément à l'époque de la première arrivée des Romains, dit la même chose que Strabon [3]. Est-il possible, en conséquence, de douter que les Ægyptiens, avant cette époque, aient connu l'intercalation bissextile!

De l'autre, il n'est pas moins certain, et c'est ce que M. de la Nauze n'a point voulu reconnoître, que ce mode d'intercalation n'a été introduit dans l'usage civil à Alexandrie qu'à dater de Jules-César : avant cette époque, on ne se servoit, dans toute l'Ægypte, que de l'année vague de 365 jours, comme l'attestent une foule d'autorités déjà citées plusieurs fois, et confirmées par la date de l'inscription de Rosette, qui ne s'applique qu'au calendrier vague

On voit donc, 1.° que Jules-César a réellement pris l'idée de l'année fixe de 365 j. $\frac{1}{4}$ chez les Ægyptiens, où elle n'étoit, en quelque sorte, que d'un usage scientifique ou religieux, tandis que l'année vague étoit l'année vulgaire et commune; 2.° qu'il a fait de cette année fixe l'année commune chez les Romains et chez les Alexandrins, peuple tout plié aux innovations étrangères.

Mais il est probable que le reste de l'Ægypte conserva l'ancien usage de l'année vague.

‹1› Il paroît que c'étoit le nom que les Grecs donnoient aux jeunes vierges que l'on consacroit au culte de quelque dieu. Eustathe explique ce mot en disant : Λέγουσι γὰρ οἱ παλαιοὶ τὰς εὐειδεστάτους καὶ εὐγενεῖς παρθένους ἱερᾶσθαι, καὶ καλεῖσθαι παρ' Ἕλλησι παλλάδας [4]. C'est-à-dire ; « Les anciens disent » que l'on consacre aux dieux de jeunes » filles d'une haute naissance et d'une » grande beauté, nommées *pallades* chez les » Grecs. » Ce sont celles que Diodore de Sicile appelle Διὸς παλλακίδες, *Jovis pellices* [5].

[1] *Petav. Append.* ad *Uranolog.* IV, c. 10. — *Dodwell, Dissert. cycl.* I, c. 14, &c. = [2] *Suprà*, p. 390. = [3] *Diod. Sic.* I, §. 50. = [4] *Eustath.* ad *Odyss.* γ', pag. 1742, l. 35. = [5] *Diodor. Sicul.* I, §. 47.

Ensuite

Ensuite on trouve *Crocodilopolis,* où le crocodile est adoré; puis *Aphroditopolis* <1> ; *Latopolis,* où l'on adore Minerve et le poisson latus; *Ilithyiapolis* * avec un temple de Lucine; et, sur l'autre rive, *Hieracônpolis,* où l'on rend un culte à l'épervier; ensuite *Apollonopolis,* dont les habitans font aussi la guerre aux crocodiles. PAGE 817. * Ville de Lucine.

Syéné * est une ville située sur les limites de l'Æthiopie et de l'Ægypte. Éléphantine * est une île du fleuve, située en avant et à un demi-stade de Syéné; elle renferme une ville où se trouvent un temple de *Cnuphis,* et un Nilomètre, comme à *Memphis.* Ce Nilomètre est un puits construit, sur le bord du Nil, en pierres bien équarries <2> : il sert pour observer l'élévation du * Act. *Assuan.* * Act. *Gézîret-êl-Assuan.*

<1> Strabon est, je pense, le seul auteur qui place une *Crocodilopolis* et une *Aphroditopolis* dans cette partie de l'Ægypte.

<2> Ἔστι δὲ Νειλομέτριον ΣΥΝΝΟΜΩ λίθῳ κατεσκευασμένον ἐπὶ τῇ ὄχθῃ τοῦ Νείλου ΦΡΕΑΡ. — Εἰσὶν οὖν ἐν τῷ τοίχῳ τοῦ φρέατος παραγραφαί.

J'ai lu, avec tous les critiques, *συννόμῳ λίθῳ,* au lieu de *σὺν μόνῳ λίθῳ.* Voyez la note de Casaubon.

Ce Nilomètre, dit Strabon, étoit situé *dans* la ville d'Éléphantine. Les ruines de cette ville existent au sud de l'île; c'est donc dans cette partie qu'il faut le chercher. Telle est, en effet, la situation du mur de quai, renfermant un escalier, sur les parois duquel sont gravées des coudées servant à marquer les inondations. On peut voir la description qu'en a donnée M. Girard [1]. Toutes les circonstances se réunissent pour établir l'identité de cette construction avec le Nilomètre de Strabon : 1.° sa position sur le bord du fleuve et au sud de l'île; 2.° la régularité de la taille des pierres; 3.° les marques gravées sur les parois.

On objecte, il est vrai, que ce n'est pas un *puits,* à proprement parler : mais il faut remarquer que le mot φρέαρ se prend chez les Grecs dans une acception bien plus étendue que le mot *puits* chez nous. Φρέαρ est proprement un *lieu souterrain d'où l'on tire de l'eau,* ἐξ οὗ φέρεται τὸ ὕδωρ [2], et désigne tantôt une *source,* πηγή [3], tantôt une *citerne,* λάκκος [4], sens qu'il a dans Polybe [5], et peut-être aussi dans Xénophon [6]. On se servoit donc de ce mot pour désigner toute construction souterraine qui fournissoit de l'eau, n'importe de quelle manière, ὄρυγμα, ὄρυξις, ὑπόνομος, ainsi que le disent les lexicographes [7]; et comme le monument dont nous parlons est un ὄρυγμα, puisqu'il est taillé dans le roc vif, le mot φρέαρ lui est tout-à-fait applicable : d'ailleurs, rien n'empêche de croire qu'on descendoit l'escalier pour y puiser de l'eau, quand le Nil y avoit pénétré.

Je sais qu'Héliodore place un Nilomètre à Syéné : mais il est bien difficile de croire, comme Jablonski l'a déjà remarqué [8], qu'on

[1] *Girard, Mém. sur le Nilom.* 1.re sect. — [2] *Etymolog. magn.* voce Φρέαρ. — [3] *Boissonad.* ad *Nicet. Eugen.* IV, 247. — [4] *Hesych.* voce Φρέαρ. — [5] *Polyb.* X, 28, §. 2. — [6] *Xenoph. Hellen.* III, 1, §. 7, *ibi Schneid.* — [7] *Suidas, Zonaras, Phavorinus.* — [8] *Jablonski, Panth. Ægypt.* IV, 3, §. 4.

PAGE 817. Nil dans toutes les inondations, parce que l'eau de ce puits s'élève et s'abaisse avec celle du fleuve; c'est pourquoi l'on a gravé sur la paroi des marques qui font connoître la hauteur des crues, quelles qu'elles soient * : on observe donc les hauteurs indiquées par ces marques, et l'on transmet au public le résultat de l'observation; ce résultat est fort utile aux laboureurs. En effet, ces marques et les mesures ‹1› qu'elles indiquent, donnant les moyens de savoir et d'annoncer long-temps d'avance ce que sera l'inondation, les cultivateurs peuvent, d'après cette annonce, régler la distribution des eaux, et faire aux canaux et aux jetées les travaux nécessaires : les gouverneurs, d'un autre côté, établissent l'impôt en conséquence; car ils l'augmentent en raison de la hauteur des crues.

* Littér. *les inondation complètes et les autres.*

C'est à Syéné qu'on voit le puits qui indique l'époque du solstice d'été, par la raison que dans ce lieu, situé sous le tropique, les gnomons [lors du solstice] ne font point d'ombre à midi ‹2›. En effet, si l'on part de nos contrées (je veux dire de celles

eût placé deux Nilomètres si voisins l'un de l'autre. Cela ne sauroit se concevoir, d'après ce que dit Strabon : s'il y avoit eu un Nilomètre à Syéné, cet auteur n'eût pas dit, *Éléphantine, de même que Memphis, renferme un Nilomètre;* phrase qui prouve que *Memphis* et *Éléphantine* étoient les seules villes de l'Ægypte moyenne et de la haute Ægypte qui eussent un Nilomètre.

Outre qu'il est fort incertain qu'Héliodore ait vu l'Ægypte, on ne sauroit douter que sa description du Nilomètre de Syéné ne soit calquée sur celle de Strabon; d'où l'on voit qu'il a mis *Syéné* pour *Éléphantine*, à-peu-près comme les voyageurs modernes disent le *Nilomètre du Caire,* au lieu du *Nilomètre de Raoudda,* en rapportant, comme l'a fait Héliodore, ce monument au lieu principal.

‹1› Le texte portoit : Πρὸ πολλοῦ γὰρ ἴσασιν ἐκ τῶν τοιούτων σημείων ΚΑῚ ῾ΗΜΕΡΩ͂Ν, τὴν ἐσομένην ἀνάβασιν, καὶ προδηλοῦσι. Au lieu de καὶ ἡμερῶν, Casaubon lisoit καὶ τεκμηρίων. J'ai suivi la correction de M. Coray, qui lit καὶ μέτρων.

Au reste, ce que dit Strabon prouveroit que la manière plus ou moins rapide dont l'eau s'élevoit sur l'échelle, fournissoit quelques indices propres à faire pronostiquer quelle seroit l'inondation. On conçoit qu'une observation assidue puisse conduire à ce résultat.

‹2› C'étoit l'opinion générale dans l'antiquité : elle fut reproduite par Ératosthène, Hipparque, Ptolémée; en un mot, par toute l'école d'Alexandrie.

Au temps d'Ératosthène, où l'obliquité de l'écliptique étoit de 23° 45′ 17″, il s'en falloit déjà de 20′ 6″ que Syéné ne fût exactement sous le tropique; car 24° 5′ 23″ (latitude de Syéné) — 23° 45′ 17″ = 20′ 6″. C'est la distance du centre du soleil au

qu'habitent les Grecs), en s'avançant vers le midi, ce sera dans ce lieu que le soleil se montrera, pour la première fois, verticalement au-dessus de nos têtes, et que les gnomons ne projetteront aucune ombre à midi [en ce moment de l'année] : de cette position du soleil il résulte nécessairement que ses rayons doivent atteindre dans les puits la surface de l'eau, à quelque profondeur que cette eau se trouve; car, lorsque nous sommes debout, notre corps est placé dans une direction verticale : or les puits sont creusés de manière que leurs parois ont la même direction. Page 817.

zénith de Syéné : il s'ensuit que le limbe boréal en étoit à 5′ environ.

Au temps de Strabon, l'obliquité n'étoit plus que de 23° 42′ 22″; la différence entre le zénith de Syéné et le limbe boréal du soleil étoit de 8′ environ.

Enfin, vers 140 de l'ère vulgaire, l'obliquité se trouvoit réduite à 23° 41′ 7″ : Syéné étoit donc à 24′ 16″ du tropique; son zénith se trouvoit à 10′ environ du limbe boréal du soleil. Alors les ombres des gnomons un peu grands devoient être déjà sensibles, et Syéné auroit dû ne plus être regardée comme étant sous le tropique.

Quant au puits qui servoit à connoître le moment du solstice, Pline[1] et Arrien[2] en parlent également. Sa construction remontoit sans doute à une époque fort reculée. Au temps de Strabon, les rayons du soleil ne devoient plus en éclairer entièrement le fond; mais l'ombre étoit si légère, qu'elle ne pouvoit suffire encore pour ébranler l'ancienne opinion. En effet, l'angle étant de 8′ environ, et la profondeur étant (par hypothèse) de 50 pieds, la paroi boréale auroit projeté une ombre de 18 lignes environ : le reste seroit demeuré en pleine lumière; et la réverbération auroit fait paroître éclairée toute la circonférence du puits.

Ainsi personne, dans l'antiquité, n'a pu se douter que le tropique avoit abandonné le zénith de Syéné; et, quoi qu'en ait pu dire Bailly, on ne voit aucun indice que les anciens aient connu l'obliquité de l'écliptique. Il y a un passage de Plutarque[3] dont Casaubon[4] a conclu qu'on ne croyoit plus alors Syéné sous le tropique; mais ce grand critique s'est trompé. Dans ce passage, le philosophe Ammonius réfute l'opinion des prêtres du temple d'Ammon, qui prétendoient que leurs lampes inextinguibles consumoient moins d'huile d'année en année; ce qu'ils prouvoient en montrant les mesures de l'huile consumée annuellement pendant une longue période de temps; d'où ils tiroient la conséquence que les années diminuoient insensiblement de longueur. Ammonius tourne cette opinion en ridicule : entre autres choses, il dit : « Si cela étoit vrai, il faudroit que » le soleil eût abandonné le cercle qu'il » décrit lors du solstice; que ce cercle de» vînt de plus en plus petit, le soleil s'ap» prochant toujours de plus en plus du » midi, &c. *Il faudroit en outre que les gno» mons, à Syéné, eussent commencé à faire » ombre.* » ... Ἀνάγκη... ἔτι δὲ τοὺς μὲν ἐν Συήνῃ γνώμονας, ἀσκίους μηκέτι φαίνεσθαι περὶ τὰς τροπὰς θερινάς. Il est clair, d'après cela, qu'Ammonius croyoit fermement que Syéné étoit encore sous le tropique.

[1] *Plin.* II, cap. 72, pag. 109, 18. = [2] *Arrian. Indic.* 25, §. 7. = [3] *Plutarch. de Defect. oracul.* t. VIII, pag. 618, *ed. Reisk.* = [4] Ad *Strab.* h. l.

PAGE 817. Les Romains ont placé à Syéné trois cohortes pour garder [la frontière de l'Ægypte] *.

* *Suprà*, p. 347.

Un peu au-dessus d'Éléphantine, on trouve la petite cataracte, où les bateliers donnent aux gouverneurs une sorte de spectacle que voici : la cataracte est formée au milieu du fleuve par un banc de roches, dont la partie supérieure est plate, en sorte que le fleuve peut la recouvrir; ce banc se termine par un

PAGE 818. bord à pic, d'où l'eau se précipite avec violence; de chaque côté ⟨1⟩, près de terre, l'eau forme un courant qu'on remonte avec beaucoup de facilité : après avoir remonté le fleuve par là, les bateliers se laissent dériver vers la cataracte, et sont poussés avec leur bateau du haut du précipice, sans qu'il leur arrive aucun mal et que leur bateau soit endommagé.

A peu de distance au-delà de la cataracte, on trouve *Philæ* *, [île] habitée en commun par des Æthiopiens et des Ægyptiens *; elle est ornée de monumens comme [la ville d'] Éléphantine, qu'elle égale en grandeur ⟨2⟩. On y voit, en effet, des temples de construction Ægyptienne, où l'on adore un oiseau que les habi-

* Act. *Gézireh-êl-Birbé.*

* *Suprà*, I, p. 40 du texte, et t. I de la traduct. pag. 86.

⟨1⟩ D'après la position de cette cataracte entre Éléphantine et *Philæ*, on ne peut douter que ce ne soit celle de *Chellâl* : mais il paroît que l'état des lieux a un peu changé depuis le premier siècle avant l'ère vulgaire; car il n'y a aujourd'hui de canal navigable que d'un seul côté [1].

⟨2⟩ Il y a ici des difficultés:

Τοῦ δὲ καταῤῥάκτου μικρὸν ἐπάνω, τὰς Φιλὰς εἶναι συμβαίνει, κοινὴν κατοικίαν Αἰθιόπων τε καὶ Αἰγυπτίων, κατεσκευασμένην ὥσπερ καὶ τὴν Ἐλεφαντίνην καὶ τὸ μέγεθος ἴσην, ἱερὰ ἔχουσαν Αἰγύπτια. Le sens du mot κατεσκευασμένη paroît faire quelque difficulté. M. de Bréquigny et M. Ét. Quatremère [2] l'ont rapporté à ce qui suit; savoir, qu'elle étoit habitée en commun par les Ægyptiens et les Æthiopiens. Le vrai sens est celui qu'adoptent l'ancien interprète Xylander et le traducteur Italien, et que j'ai suivi, savoir, que *Philæ étoit ornée de monumens semblables à ceux d'Éléphantine* ; ce qu'expliquent les mots ἱερὰ ἔχουσαν Αἰγύπτια. Strabon a dit, dans le même sens, en parlant de *Tusculum*, κατεσκευασμένη οὐ φαύλως πόλις [3], et du pays de l'Arabie Heureuse, κατεσκευασμέναι καλῶς ἱεροῖς καὶ βασιλείοις (χῶραι) [4]. Voyez d'ailleurs mes observations sur κατασκευή [5].

Cette remarque de Strabon, que les temples d'Éléphantine et de Syéné étoient de *construction Ægyptienne*, donneroit à penser que les temples de *construction Grecque* furent

[1] *Jomard, Description de Syène*, pag. 20. = [2] *Ét. Quatrem. Mém. géograph.* tom. I, pag. 380. = [3] *Strab.* V, pag. 239, B. = [4] *Id.* XVI, pag. 768, B. = [5] *Suprà*, pag. 182, n. 4, et 400, n. 1.

tans nomment *épervier,* quoiqu'il m'ait paru n'avoir rien de semblable aux éperviers qu'on trouve dans notre pays, et même en Ægypte; car il est plus grand, et très-différent par la variété des couleurs de son plumage. Les habitans nous dirent qu'il vient d'Æthiopie; que quand il est mort, ou même avant qu'il expire, on en apporte un autre ⟨1⟩: celui qu'on nous montra étoit sur le point de mourir de maladie. PAGE 818.

Nous allâmes de Syéné à *Philæ* en voiture, par une plaine très-unie. Tout le long de la route, qui est d'environ 100 stades ⟨2⟩, on voit de chaque côté, en beaucoup d'endroits, des rochers fort élevés, cylindriques, d'une rondeur presque parfaite ⟨3⟩,

plus communs que les ruines actuelles ne le feroient supposer.

Quoi qu'il en soit, il seroit singulier que Strabon, qui a vu les deux îles d'Éléphantine et de *Philæ,* eût dit qu'elles sont de même grandeur; car Éléphantine a 1500 mètres de long et 410 de large, tandis que *Philæ* n'a que 380 mètres dans un sens, et 130 à 135 dans l'autre. Cette différence est si grande, que Strabon n'a pu manquer de l'apercevoir.

Je suis convaincu que Strabon a voulu ici comparer les deux *villes*, et non les deux *îles.* Je m'explique. On a vu que l'île d'Éléphantine comprenoit, à sa partie méridionale, une ville, que Strabon a décrite plus haut; on sait, d'autre part, que *Philæ* étoit occupée *toute entière* par une ville : Ἔστι δ᾽ αὕτη νῆσος μεθόριον Αἰγύπτου καὶ Αἰθιοπίας, τοσαύτη τὸ μέγεθος, ὅσηπερ ἡ ἐν αὐτῇ πόλις [1]. Strabon compare donc la *ville* de *Philæ* (qui étoit en même temps l'île) et la *ville* d'Éléphantine, et il les compare sous le double rapport de la manière dont elles étoient bâties et ornées, κατεσκευασμένην (κατοικίαν) ὥσπερ καὶ τὴν Ἐλεφαντίνην (πόλιν), et de la grandeur, καὶ τὸ μέγεθος ἴσην (τῇ Ἐλεφαντίνῃ πόλει).

⟨1⟩ C'est ainsi que j'entends κἀκεῖθεν κομίζεσθαι, ὅταν ἐκλίπῃ ΚΑῚ ΠΡΌΤΕΡΟΝ, à moins qu'on ne veuille lire τὸ πρότερον (*sub.* ὄρνεον). Dans la phrase suivante, Καὶ δὴ καὶ τότε ἐδείχθη ἡμῖν πρὸς ἘΛΛΕΊΨΕΙ ὂν διὰ νόσον, je crois qu'on doit lire ἘΚΛΕΊΨΕΙ. On trouveroit difficilement ἐλλείπειν, ἔλλειψις, dans le sens de *mourir,* de *mort.*

⟨2⟩ La distance de *Philæ* à Éléphantine n'est que de 8300 mètres en droite ligne [2], ou d'environ 9000 mètres par la route. La mesure de 100 stades seroit donc trop longue, même dans le plus petit des stades. D'une autre part, la mesure de trois milles [3], dans l'Itinéraire d'Antonin, est trop courte : peut-être, au lieu de III, y avoit-il originairement VI; on sait que, très-souvent, les copistes, à cause de l'inclinaison des deux jambages, ont confondu II avec V, et réciproquement. Six milles romains feroient environ 8880 mètres.

⟨3⟩ Le texte porte, ἦν ἰδεῖν ἑκατέρωθεν πολλαχοῦ, ὥσπερ ἑρμαῖα, πέτρον ἠλίβατον στρογγύλον, λεῖον ἱκανῶς, ἐγγὺς ΣΦΑΙΡΟΕΙΔΟΥ͂Σ, τοῦ μέ-

[1] *Aristid.* in *Ægyptio*, pag. 343. = [2] *Lancret, Descript. de Philæ*, pag. 15 et 16. = [3] *Itiner. veter.* pag. 164.

Page 818.

* Le basalte. *Suprà*, pag. 396.

[a] Ἑρμαῖα. *Cf.* Hesych. et Etym. magn. voce Ἑρμαῖος.

assez polis, et formés de cette pierre noire et dure * dont on fait les mortiers : chacun d'eux est placé sur un bloc plus grand, et en supporte un autre; ils ressemblent ainsi aux monceaux de pierres qui sont consacrés à Mercure[a]. En quelques endroits, on les trouve isolés et d'une seule pièce ‹1› : le plus grand n'a pas moins de douze pieds de diamètre; mais il n'en est aucun qui ne surpasse la moitié de cette dimension. Pour arriver dans l'île, nous traversâmes le fleuve sur un *pactôn* ‹2› : c'est un petit bateau formé d'un assemblage de baguettes; ce qui lui donne l'apparence d'une natte. En nous tenant debout et les pieds dans l'eau, ou assis sur de petites banquettes, nous passâmes facilement à l'autre bord sans la moindre crainte; car le trajet n'offre quelque péril que dans le cas où le *pactôn* est trop chargé.

λανος καὶ σκληροῦ λίθου, κ. τ. λ. : je lis σφαιροειδῆ, avec Zoëga[1]. M. du Theil.

J'ai également suivi cette correction. Pococke[2] a vu ces bornes.

‹1› Ces deux idées me semblent exprimées par les mots, Ἔστι δ' ὅτε αὐτοὶ καθ' αὐτοὺς ἔκεινται οἱ πέτροι.

‹2› Ὁ δὲ ΠΑ'ΚΤΩΝ διὰ ΣΚΥΤΑΛΙ'ΔΩΝ πεπηγός ἐστι σκαφίον, ὥστε ἐοικέναι ΔΙΑΠΛΟΚΙ'ΝΩ. Ce passage a été entendu de diverses manières.

1.° Xylander traduit : *Pacton est scaphæ genus è scuticis ita compositum, ut textile quiddam videatur.* M. de Bréquigny, dans le même sens : . . . *tissu de cuir, de sorte qu'il semble tressé.*

2.° L'ancien interprète : ... *ex virgis compositus, ut textile quiddam videatur.* Buonaccioli, de même : *È il pactone una barchetta fatta di vergelle, che pare tessuta come le ceste.* Saumaise[3] : ... *ex pluribus composita fustibus inter se alligatis.*

C'est ce dernier sens que j'ai suivi, comme M. Étienne Quatremère dans la traduction qu'il a donnée de ce passage[4].

Quant au mot πάκτων, Forster le croyoit ægyptien, et conjecturoit qu'il faut lire παίπων : au contraire, Scholzius le croit hébreu[5]. Jablonski convient qu'il n'en connoît pas l'origine[6], sans doute parce qu'il vouloit, comme ses prédécesseurs, la trouver dans les langues Orientales ; car ce mot est évidemment grec, et formé de πακτόω, *coagmento* : c'est pourquoi Strabon explique πάκτων par πεπηγὸς σκαφίον.

Ce bateau étoit donc une espèce de radeau ou de *train* à fleur d'eau, de manière qu'on avoit les pieds mouillés lorsqu'on se tenoit debout. Pour avoir les pieds secs, il falloit s'asseoir sur de petites banquettes, au bas desquelles étoit un marche-pied; car c'est ainsi que j'entends les mots, ἙΣΤΩ͂ΤΕΣ Δ' 'ΕΝ Υ'ΔΑΤΙ, ἢ καὶ σανιδίοις ποσὶ προσκαθήμενοι, contre l'avis de tous les interprètes.

[1] *Zoëga, de usu obeliscor.* pag. 42. = [2] *Pococke's Descr. of the East*, tom. I, pag. 118. = [3] *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 785, col. 2, B. = [4] *Mém. géograph. sur l'Égypte*, pag. 380, tom. I. = [5] *Jablonski, Opuscul.* tom. I, pag. 432. = [6] *Idem*, pag. 445.

Dans toute l'Ægypte, le palmier est de mauvaise espèce; et même son fruit n'est bon à manger ni dans le *Delta*, ni dans les environs d'Alexandrie : la meilleure espèce vient en Thébaïde. On a lieu d'être surpris que la région du *Delta* et d'Alexandrie, située à-peu-près vers la même latitude que la Judée, diffère autant, à cet égard, de ce dernier pays, qui, indépendamment de l'autre espèce de palmier, produit du caryote peu inférieur à celui de la Babylonie ⟨1⟩ *. La Thébaïde, aussi-bien que la Judée, produit l'autre espèce de palmier, outre le caryote; le fruit de ces arbres, en Thébaïde, est plus dur, mais d'un goût plus agréable. Le meilleur vient sur-tout dans une île qui appartient aux gouverneurs [Romains], et dont ils tirent un grand revenu ⟨2⟩ : autrefois c'étoit un domaine royal ; ainsi ce n'a jamais été une propriété particulière. PAGE 818.

* *Suprà*, p. 241.

Hérodote et d'autres historiens, mêlant le merveilleux au récit des faits, débitent beaucoup de contes, sans doute pour embellir leur narration d'une couleur poétique et la rendre plus attachante; comme, par exemple, lorsqu'ils prétendent que les sources du Nil sont vers les nombreuses îles situées aux environs de Syéné et d'Éléphantine, et qu'en cet endroit du fleuve on ne trouve point

⟨1⟩ Je ne saisis pas nettement la liaison des idées, et ne vois pas pourquoi Strabon ajoute, *non pas beaucoup supérieur à celui de la Babylonie*, *οὐ πολὺ κρείττονα τοῦ Βαβυλωνίου* : il y auroit plus de suite dans les idées, si le texte portoit, *οὐ πολὺ ἥττονα τοῦ Βαβυλωνίου*, *qui le cède de peu à celui de &c.*, ou bien, en retranchant la négation, *πολὺ κρείττονα τοῦ Β.*, *qui l'emporte de beaucoup sur celui de &c.* Je pense que Strabon a écrit de l'une ou de l'autre de ces deux manières, et j'ai traduit en conséquence.

Je vois que Saumaise et Spanheim [1] ont eu la même idée; car ils lisent, *οὐ πολὺ χείρονα τοῦ Βαβυλωνίου*.

⟨2⟩ Il y avoit une île de la Thébaïde qui s'appeloit *Tabenné* [2], ou *Tabennesos* [3]; et ce doit être celle que Pococke désigne par la dénomination d'*île des Palmiers*. Elle étoit très-fertile en palmiers, et c'est de là qu'elle a reçu son nom; *beni*, dans la langue Ægyptienne, signifiant la même chose qu'en latin, *palma*, et *tabeni* voulant dire *regio palmarum*. Jablonski [4] pense que c'est de cette île que Strabon vouloit parler.

M. DU THEIL.

[1] *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 355, col. 1, C. — *Spanheim, de usu et præst. num.* tom. I, pag. 358. = [2] *Sozomen. Hist. eccles.* III, cap. 14. = [3] Conf. *Tillemont, Hist. ecclés.* tom. VII, pag. 678. = [4] *Jablonsk. Opusc.* tom. I, pag. 338.

PAGE 819. de fond ‹1›. [La vérité est] que le lit du Nil s'y trouve, en effet, parsemé d'une multitude d'îles, dont les unes sont couvertes entièrement des eaux du fleuve pendant l'inondation, et les autres ne le sont qu'en partie; mais on arrose au moyen de limaces les endroits trop élevés ‹2› *.

* *Suprà*, t. I de la traduction, p. 423.

§. XXII. Guerres des Romains en Ægypte et en Æthiopie.

L'ÆGYPTE, dès les plus anciens temps, fut presque toujours en paix, parce qu'elle se suffit à elle-même, et que d'ailleurs il est fort difficile d'y pénétrer du dehors : car elle est défendue au septentrion par la mer d'Ægypte et par une côte dénuée de ports ‹3›; à l'orient et à l'occident, par des montagnes désertes; savoir, les montagnes Libyques et Arabiques ‹4›, comme nous l'avons dit * : le reste, c'est-à-dire, la partie méridionale, est borné par les Troglodytes, les Blemmyes, les Nubiens et les Mégabares ‹5›, nation Æthiopienne qui habite au-dessus de Syéné. Or ces peuples sont nomades, en petit nombre, et peu guerriers, quoiqu'ils aient dû autrefois la réputation d'être belliqueux à leurs fréquentes incursions sur des cantons sans défense. Quant aux Æthiopiens, qui s'étendent au midi jusque

* *Suprà*, pag. 312.

‹1› Strabon est injuste à l'égard d'Hérodote. M. Larcher a très-bien montré que cet historien ne croyoit pas au récit que lui faisoit à ce sujet l'*hierogrammateus* de *Saïs* [1].

‹2› Je traduis ainsi les mots, *ἐποχετεύεται δὲ τοῖς κοχλίαις τὰ λίαν* ἜΞΑΛΑ. Wesseling a, depuis long-temps, remarqué que le mot *ἔξαλος*, dont la signification propre est, *élevé au-dessus de la mer*, s'entend aussi de ce qui est au-dessus des eaux d'une rivière [2]. C'est ici le vrai sens, comme l'a vu M. de Bréquigny; et il est singulier que M. Falconer s'y soit trompé.

‹3› Diodore de Sicile dit que, depuis *Joppe* jusqu'à *Parætonium*, on ne trouve qu'un seul port, celui d'Alexandrie [3].

‹4› La phrase eût été plus régulière si Strabon eût dit, *les montagnes Arabiques et Libyques*, pour répondre aux mots *à l'orient* et *à l'occident*.

‹5› Sur les Blemmyes, voyez le Mémoire de M. Ét. Quatremère [4].

Les Mégabares, *Μεγάβαροι*, selon Strabon, et *Μεγαβαρεῖς*, selon Diodore de Sicile [5], sont les Mégabrades de Ptolémée [6]; Pline dit qu'on les nommoit aussi Adiabares [7].

[1] *Traduct. d'Hérodote*, tom. II, pag. 213. = [2] *Wessel.* ad *Diod.* I, §. 33. = [3] *Diod. Sic.* I, §. 31, *ibi Wessel.* = [4] *Mém. géogr. sur l'Égypte, &c.* tom. II, pag. 127. = [5] *Diod. Sic.* III, §. 52. = [6] *Ptolem. Geogr.* IV, cap. 8, pag. 114. = [7] *Plin.* VI, cap. 30, pag. 346, 3.

PAGE 819.

vers Méroé, ils sont également peu nombreux; leur population d'ailleurs n'est point concentrée, parce qu'ils habitent une vallée de fleuve, longue, étroite et tortueuse, que nous avons déjà décrite *; en outre, ils sont mal pourvus des moyens de faire la guerre, ou de se livrer à tout autre genre de vie.

* *Suprà*, pag. 312 et 321.

L'Ægypte est encore maintenant dans le même état [de paix]: en veut-on la preuve! trois cohortes Romaines, qui ne sont pas même au complet, suffisent pour garder le pays [haut] ‹1›; et quand les Æthiopiens ont osé faire quelque attaque, ils ont eu lieu de craindre pour leur propre pays. Les autres troupes [Romaines] en Ægypte ne sont pas très-considérables; encore les Romains ne les ont-ils point une seule fois employées en totalité : car les Ægyptiens, quoique très-nombreux, n'ont pas l'humeur belliqueuse; il en est de même des nations environnantes.

Aussi Cornélius Gallus, le premier gouverneur de l'Ægypte établi par César [Auguste]*, réussit, avec peu de troupes, à s'emparer d'*Heroopolis* révoltée, et à mettre fin en peu de temps à une sédition qui s'étoit élevée dans la Thébaïde, à l'occasion des impôts. Dans la suite, Pétrone sut résister, avec les seuls soldats qui composoient sa garde, à toute l'immense population* des Alexandrins, qui l'avoient attaqué, armés de pierres; il en tua quelques-uns, et réduisit le reste.

* 28 ans avant J. C.

* Τοσούτων μυριάδων πλήθους.

Nous avons raconté aussi de quelle manière l'expédition que

‹1› Καὶ νῦν δὲ διάκειται παραπλησίως ἡ χώρα πᾶσα· σημεῖον δὲ τρεῖς γοῦν σπεῖραι, οὐδὲ ταύταις ἐντελέσιν ἱκανῶς ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων ἡ ΧΩ΄ΡΑ φρουρεῖται. Je crois qu'il manque un mot devant χώρα : Strabon a dit que l'Ægypte étoit gardée par *trois* légions et *neuf* cohortes [1], dont *trois* placées à Syéné [2]. Il est clair qu'il n'a pu désigner ici que la partie de l'Ægypte voisine de l'Æthiopie, et que gardoient ces trois cohortes, τρεῖς σπεῖραι. Il aura donc écrit, sans doute, ἡ ἌΝΩ χώρα φρουρεῖται, et les copistes auront omis cet adverbe, comme ils ont passé κάτω dans la phrase ἔχων τι τῆς καλουμένης χώρας, qui désigne la basse Ægypte, selon la remarque que j'en ai déjà faite [3].

[1] *Suprà*, pag. 347. = [2] *Suprà*, pag. 347, et *infrà*, pag. 434. = [3] *Suprà*, pag. 233, n. 1.

PAGE 819. fit Ælius Gallus en Arabie avec une partie de la garnison de l'Ægypte, prouva que les Arabes étoient incapables de faire la guerre; il auroit soumis toute l'Arabie Heureuse sans la trahison de Syllæus *. Pendant cette expédition, les Æthiopiens, enhardis par le départ du corps de troupes qu'Ælius Gallus avoit emmené PAGE 820. contre les Arabes, tombèrent sur la Thébaïde et sur les trois cohortes qui gardoient les environs de Syéné. Dans cette attaque subite et imprévue, ils eurent le temps de s'emparer de cette ville, d'Éléphantine et de *Philæ*, d'en faire prisonniers les habitans, et de renverser les statues de César [Auguste] <1> : mais Pétrone <2>,

* *Suprà*, pag. 293 et suiv.

<1> *Καὶ ἑλόντες ἔφθασαν τήν τε Συήνην.... καὶ ἐξηνδραποδίσαντο, ἀνέσπασαν καὶ τοὺς Καίσαρος ἀνδριάντας.* Je lirois *ἀνασπάσαν* [*τες*] *καὶ τούς.* M. Coray a lu *ἀνέσπασαν* [*δὲ*] *καί.*

<2> Ce passage offre une difficulté historique sur laquelle je dois m'arrêter.

Les trois premiers gouverneurs envoyés par Auguste en Ægypte, furent Cornélius Gallus, Ælius Gallus et Pétrone : les savans sont d'accord sur les noms; mais ils ne le sont point sur l'ordre de succession des deux derniers, parce que Dion Cassius et Strabon se contredisent.

Ce dernier dit clairement que ce fut pendant l'expédition d'Ælius Gallus en Arabie, que Pétrone, en Ægypte, s'opposa aux attaques des Æthiopiens, qui crurent pouvoir profiter de la diminution des forces Romaines; d'où résultent deux faits : 1.° que l'expédition d'Ælius Gallus et l'attaque des Æthiopiens furent simultanées; 2.° que Pétrone étoit alors gouverneur [1] de l'Ægypte.

Dion Cassius, au contraire, distingue ces deux faits, et les place à deux époques différentes : 1.° l'expédition d'Ælius Gallus est la première en date; elle eut lieu la même année que la révolte des Astures et des Cantabres, l'an 730 de Rome, 22 ans (selon le calcul de Varron) avant J. C. [2] : 2.° l'attaque des Æthiopiens, ainsi que la défense de Pétrone, est postérieure de deux années; Dion la place en 732, la même année que la *seconde révolte des Cantabres* [3]. La contradiction entre les deux historiens est bien évidente. Pighius, Henri de Valois [4], &c. ont suivi l'autorité de Strabon; mais des chronologistes ou antiquaires plus modernes, tels que Simson [5], Wesseling [6], Jean Masson, ont préféré celle de Dion Cassius: Wesseling va même jusqu'à dire que le texte de Strabon ne prouve pas que Pétrone ait précédé Ælius Gallus; et cependant, à bien peser les paroles de cet historien, on ne peut douter qu'il n'ait voulu présenter Ælius Gallus comme étant simple général ou préteur [7], dans le même temps que Pétrone étoit gouverneur de l'Ægypte.

Ainsi les deux autorités ne sont pas moins formelles l'une que l'autre; mais quelle différence dans le poids de chacune d'elles!

L'une est celle d'un historien qui vivoit 280 ans après l'événement qu'il raconte; l'autre est celle d'un contemporain, du compagnon, de l'ami d'Ælius Gallus, sous l'ad-

[1] *Suprà*, pag. 315, n. 1. = [2] *Dio Cassius*, LIII, §. 29. = [3] *Idem*, LIV, §. 5. = [4] *Vales.* ad *Amm. Marcell.* XVII, cap. 4. = [5] *Chronicon*, ad annum Urbis cond. 732. = [6] *Wessel. animadvers.* ad hunc locum *Simsonis.* = [7] *Suprà*, pag. 293.

survenant avec moins de dix mille fantassins et huit cents chevaux, attaqua leur armée composée de trente mille hommes, les força d'abord de s'enfuir à *Pselchis* ‹1›, ville Æthiopienne; il leur PAGE 820.

ministration et dans la société duquel il avoit parcouru l'Ægypte[1]. Y a-t-il à balancer!

Il est donc certain que Dion Cassius a fait ici une erreur de chronologie, dont je crois que voici la cause :

On doit remarquer que les deux auteurs s'accordent en un point; c'est que l'invasion des Æthiopiens eut lieu la même année que les Cantabres révoltés furent réduits par Auguste. Selon Strabon, qui rapporte au même temps et l'expédition de Gallus et celle des Æthiopiens, ces deux événemens furent contemporains de la révolte et de la réduction des Cantabres[2] : maintenant on remarquera qu'il y a eu, selon Dion Cassius, deux révoltes des Cantabres, et que cet historien a le soin de rapporter chacun des deux événemens à l'une de ces deux révoltes. Dès-lors la cause de son erreur paroît visible. 1.° Il a su que les deux événemens se rapportoient à une révolte des Espagnols. 2.° Il a su qu'il y avoit eu deux révoltes de ces peuples à deux années de distance l'une de l'autre; 3.° que l'expédition de Gallus avoit précédé la guerre des Æthiopiens : et, en effet, quoique les deux événemens soient arrivés dans la même année, le second est nécessairement postérieur de quelque temps. De ces trois données justes, qui ne lui étoient peut-être pas indiquées avec assez de précision, ou qu'il n'aura pas nettement saisies, il aura conclu que chacun des deux faits se rapportoit à l'une des deux révoltes des Cantabres.

Ce fait une fois établi, il ne reste plus qu'à savoir laquelle de ces deux révoltes fut contemporaine des deux événemens dont il est question; c'est ce que Strabon explique lui-même, lorsqu'il ajoute que les députés de Candace, envoyés par Pétrone, rencontrèrent à *Samos* Auguste, qui se disposoit à se rendre en Syrie[3] : j'ai déja dit que ce voyage se rapporte à la fin de l'hiver et au printemps de l'an 734 de Rome[4], conséquemment vingt-huit mois ou deux ans après la deuxième révolte des Cantabres.

Mais les paroles de Strabon montrent qu'il y eut très-peu d'intervalle entre la première et la seconde expédition de Pétrone, parce que l'attaque nouvelle de Candace suivit de près son départ : ἘΝ ΤΟΥ͂ΤΩ *μυριάσι Κανδάκη πολλαῖς ἐπὶ τὴν φρουρὰν ἐπῆλθε*. L'espace de quatre ans entre la première révolte des Cantabres et le voyage d'Auguste en Orient seroit trop grand : c'est donc à la date de la seconde révolte qu'il faut rapporter la première expédition. Toutes les deux se passèrent dans l'intervalle de 732 à 734; de même que l'expédition d'Ælius Gallus, qui dura, comme le fait entendre Strabon, environ quinze mois; et c'est ainsi que les députés de Candace purent être rendus à *Samos* dans l'hiver, c'est-à-dire, à la fin de l'an de Rome 734.

J'en conclus, 1.° qu'Ælius Gallus ne fut gouverneur de l'Ægypte, et conséquemment que Strabon n'a voyagé dans ce pays, qu'après l'an 734, et non pas en 730 de Rome, comme on s'accorde à le dire; 2.° qu'il a succédé à Pétrone.

‹1› Ou *Pselcis*, comme il est écrit dans Pline[5], dans l'Itinéraire d'Antonin[6], &c. C'étoit un lieu situé sur la rive gauche du Nil, à 72 milles au sud de Syéné, et vis-à-vis de *Tachompso*, selon Ptolémée.

[1] *Strab.* II, pag. 118. — Tom. I de la traduct. pag. 324. — *Suprà*, pag. 389 de ce vol. = [2] *Infrà*, pag. 437. = [3] *Infrà*, pag. 438. = [4] *Suprà*, pag. 222, n. 3. = [5] *Plin.* VI, c. 29, pag. 344, 12. = [6] *Itiner. vet.* pag. 162, et ibi *Surita* et *Wesseling*.

PAGE 820. envoya des députés pour redemander ce qu'ils avoient pris, et savoir la raison qui leur avoit fait commencer la guerre. Sur leur réponse, qu'ils avoient à se plaindre des nomarques *, il leur fit dire que César seul gouvernoit l'Ægypte, et non ces nomarques : ils demandèrent alors trois jours pour délibérer ; et comme, après ce temps, Pétrone n'obtenoit rien de ce qu'il exigeoit, il les attaqua, les força de livrer bataille, et n'eut pas de peine à mettre en fuite des hommes mal disciplinés et mal armés, n'ayant pour se défendre que de larges boucliers de cuir de bœuf non préparé *, et pour armes offensives que des haches, des épieux ou des sabres. Quelques-uns d'entre eux se jetèrent dans la ville [de *Pselchis*] ; d'autres s'enfuirent dans le désert : il y en eut qui gagnèrent une île voisine, en traversant le fleuve à la nage ; car, dans cet endroit, il n'y a pas beaucoup de crocodiles, à cause [de la rapidité] du courant. Dans le nombre se trouvoient les généraux de la reine Candace, qui régnoit de notre temps sur les Æthiopiens ; cette femme, d'un courage au-dessus de son sexe, étoit privée d'un œil. Pétrone traversa le fleuve sur des radeaux et des barques, prit vivans tous [ceux qui s'étoient retirés dans l'île], et les envoya sur-le-champ à Alexandrie ; puis il attaqua *Pselchis* et l'enleva d'assaut. Si l'on ajoute le nombre des prisonniers avec celui des morts qui avoient péri dans le combat, on trouve qu'il dut en échapper très-peu. De *Pselchis*, Pétrone, traversant les dunes de sable où l'armée de Cambyse fut engloutie par les vents, atteignit *Premnis* ‹1›, ville dans une

* Chefs des nomes. *Suprà*, p. 349, n. 3.

* Littér. *cru.*

‹1› Ce lieu est appelé *Primis* par Pline, et *Premis* par Ptolémée ; c'est le *Prima* qu'Olympiodore place à cinq journées de *Philæ* [1] : Καὶ ἔλαβόν με, φησὶ, μέχρις αὐτῆς τῆς Τάλμεως, ὥστε κἀκείνους τοὺς χώρους ἱστορῆσαι, διέχοντος (*lisez* διέχοντας) ἀπὸ τῶν φίλων (*lisez* Φιλῶν) διάστημα πέντε ἡμερῶν μέχρι πόλεως τῆς λεγομένης Πρίμα. Seulement, Olympiodore donne de ce nom une étymologie ridicule : « C'étoit, dit-il, autrefois la première ville » de la Thébaïde, à partir du pays des Bar- » bares : c'est pourquoi les Romains l'ont » appelée dans leur langue *Prima*, la pre- » mière ; nom qu'elle conserve encore, quoi-

[1] *Olymp.* ap. *Phot.* cod. LXXX, pag. 194, l. 30.

situation forte, l'emporta d'emblée, et s'avança ensuite contre *Napata*, capitale du royaume de Candace, où son fils se trouvoit alors : quant à cette princesse, elle occupoit un lieu voisin, d'où elle envoya demander la paix, en offrant de rendre les prisonniers qu'elle avoit emmenés de Syéné, et les statues qu'elle y avoit prises. Mais Pétrone [sans égard pour ces propositions] attaqua *Napata* ‹1›, que le fils de la reine avoit abandonnée, et fit raser cette ville, dont il emmena les habitans captifs : ce fut alors qu'il rebroussa chemin avec son butin, jugeant la route trop difficile au-delà; il eut le soin toutefois de fortifier mieux *Premnis*, où il laissa quatre cents hommes de garnison, avec des vivres pour deux ans, et repartit pour Alexandrie. Quant à ses prisonniers, les maladies en firent périr une partie; il vendit le reste, sauf mille d'entre eux qu'il envoya à César [Auguste], tout récemment revenu de son expédition contre les Cantabres *.

PAGE 820.

PAGE 821.

* *Suprà*, pag. 435, not. col. 1.

Sur ces entrefaites, Candace, avec des forces considérables *, s'avança contre la garnison [de *Premnis*]; mais Pétrone vint au secours, réussit à se jeter dans la ville avant l'arrivée de la reine ‹2›, et pourvut par plusieurs moyens de défense à la sûreté de la place. Candace envoya des parlementaires : il leur ordonna de se rendre vers César [Auguste]; et comme ils prétendirent ne point savoir ce que pouvoit être César, et quelle route ils devoient prendre pour se rendre vers lui, il leur donna une

* Μυριάσι πολλαῖς.

» que possédée depuis long-temps par les » Barbares. » La distance de cinq jours de marche correspond assez bien à la position d'*Ibrim*, et la ressemblance des noms permet à peine de douter de l'identité des lieux.

‹1› La position de cette ville est inconnue : toutefois, comme elle fut le terme de l'expédition de Pétrone, qui, selon Pline, s'avança jusqu'à 970 milles au-dessus de Syéné [1], on peut supposer qu'il pénétra au moins jusqu'au confluent du Nil et de l'*Astapus*.

‹2› Il est probable que Pétrone n'étoit pas encore de retour à Alexandrie; autrement il n'auroit pu se trouver assez à temps pour se jeter dans *Premnis* avant l'arrivée de Candace.

[1] *Plin.* VI, c. 29, pag. 344, 12.

PAGE 821. escorte. Ces députés arrivèrent donc à *Samos,* où César étoit alors, se disposant à se rendre de là en Syrie, et ayant envoyé [déjà] Tibère en Arménie. Il leur accorda tout ce qu'ils desiroient, et même il les affranchit du tribut qu'il leur avoit imposé.

§. XXIII. Digression sur l'Æthiopie.

NOUS avons beaucoup parlé précédemment des régions de l'Æthiopie, dont la description s'est trouvée, en quelque sorte, comprise dans celle de l'Ægypte.

En général, les parties extrêmes de la terre habitable, immédiatement contiguës à la zone où règne un froid ou un chaud excessif, doivent être nécessairement privées de quelques-uns des avantages propres à la zone tempérée : on s'en aperçoit, en effet, à la manière de vivre des habitans, et au dénûment dans lequel ils sont des choses nécessaires à l'homme. [Les Æthiopiens] ‹1›, pour la plupart, mènent une vie misérable et nomade; ils vont nus: leurs bestiaux, tant les moutons que les chèvres et les bœufs, sont de petite taille, ainsi que les chiens; les habitans eux-mêmes sont petits, et cependant vifs et belliqueux ‹2›. Peut-être est-ce leur

‹1› Strabon vient de parler en général de tous les peuples qui habitent aux extrémités de la terre, soit au nord, soit au midi; sans en avertir, il revient au sujet qui l'occupe en particulier, c'est-à-dire, aux Æthiopiens : j'ai dû insérer dans ma traduction le nom de ces peuples.

‹2› Le texte porte : Τὰ δὲ βοσκήματα αὐτοῖς ἐστι μικρὰ πρόβατα, καὶ αἶγες, καὶ βόες, καὶ κύνες μικροί· τραχεῖς δὲ καὶ μάχιμοι οἰκοῦντες μικροὶ ὄντες.

Casaubon avoit renfermé entre crochets les mots *οἰκοῦντες μικροὶ ὄντες*, comme suspects : M. Coray les a supprimés; et, lisant, avec un manuscrit, *ταχεῖς* au lieu de *τραχεῖς*, il a ponctué ainsi : . . . . . καὶ βόες· καὶ κύνες μικροὶ, ταχεῖς δὲ καὶ μάχιμοι· et, dans ce cas, ces deux épithètes se rapportent aux chiens. J'avois d'abord suivi ces deux corrections; un plus mûr examen m'a fait changer d'avis.

En effet, Strabon ajoute, immédiatement après, que sans doute c'est cette circonstance qui a donné lieu d'imaginer la fable des *Pygmées ;* et comme ceci ne peut convenir qu'à des hommes, il faut donc qu'il ait parlé aussi de la petite taille des habitans : autrement on seroit forcé d'admettre beaucoup d'incohérence dans ses idées.

Cette considération suffit pour établir que les mots *οἰκοῦντες μικροὶ ὄντες* du texte sont tout-à-fait nécessaires au sens; en sorte que les épithètes *τραχεῖς* ou *ταχεῖς*, et *μάχιμοι*, se rapportent aux habitans, et non aux chiens. On pourroit, d'après cela, hésiter entre les leçons *τραχεῖς* et *ταχεῖς* :

petitesse qui a donné lieu d'imaginer la fable des Pygmées; car il n'est aucun homme digne de foi qui en ait parlé comme témoin oculaire. PAGE 821.

Ils vivent de mil et d'orge, dont ils tirent aussi une boisson; le beurre et la graisse leur tiennent lieu d'huile ‹1› : ils n'ont de fruits que quelque peu de dattes qui viennent dans les jardins royaux. Il en est qui mangent de l'herbe, des rameaux tendres *, du lotus, et la racine du calamus, en y joignant de la chair, du sang, du lait et du fromage. Ils révèrent comme des dieux leurs rois, presque toujours confinés dans leurs palais.

* Ou *de jeunes pousses*, κλῶνας ἁπαλοὺς. *Suprà*, p. 271, n. 4.

La ville la plus considérable, où leur roi fait sa résidence, est très-grande, et s'appelle *Méroé* ‹2›, de même que l'île [où elle est située]. Cette île a, dit-on, la forme d'un bouclier : sa longueur est de 3000 stades; sa largeur, de 1000 : mais peut-être ces dimensions sont-elles exagérées. Elle est très-montagneuse et renferme de vastes forêts : ses habitans sont nomades, chasseurs, ou cultivateurs. On y trouve aussi des mines de cuivre, de fer, d'or, et diverses espèces de pierres précieuses. Elle est bornée, du côté de la Libye, par des dunes élevées; du côté de l'Arabie, par une suite d'escarpemens; vers la partie supérieure, [c'est-à-dire] au

cependant παχεῖς me paroît meilleur; peut-être le rapprocheroit-on avec utilité de l'expression παχὺ πρὸς μάχην, dont Strabon se sert ailleurs [1].

Je lis donc ainsi, sans autre changement que l'addition de l'article, παχεῖς δὲ καὶ μάχιμοι ΟΙ οἰκοῦντες, μικροὶ ὄντες, c'est-à-dire, κἂν μικροὶ ὦσιν. C'est l'iotacisme qui a fait supprimer l'article *oi*.

‹1› Ζῶσι δ' ἀπὸ κέγχρου καὶ κριθῆς, ἀφ' ὧν καὶ ποτὸν ποιοῦσιν αὐτοῖς· ἔστι δ' ἔλαιον, καὶ βούτυρον καὶ στέαρ. L'ancien interprète et Xylander, en traduisant *pro oleo*, paroissent avoir lu ἀντὶ δὲ ἐλαίου. M. Coray retranche ποιοῦσιν, et lit : ἀφ' ὧν καὶ ποτὸν αὐτοῖς ἐστιν· ἀντὶ δὲ ἐλαίου. Ces changemens me paroissent trop grands; je me contente de substituer ἀντί à ἐστί : je lis et ponctue : ἀφ' ὧν καὶ ποτὸν ποιοῦσιν· αὐτοῖς δ' ἀντὶ ἐλαίου, τὸ βούτυρον καὶ στέαρ. Le verbe ἐστί est sous-entendu; quant à la préposition ἀντί, Strabon a dit de même, en parlant des Arabes, τὸ βούτυρον ἀντ' ἐλαίου [2].

‹2› Tout cet alinéa se retrouve dans Diodore de Sicile [3] : il paroît que Strabon a puisé aux mêmes sources que cet auteur. Héliodore a eu sous les yeux tout ce passage [4].

[1] *Strab.* IV, pag. 195, B. = [2] *Suprà*, pag. 297, n. 1. = [3] *Diod. Sic.* I, §. 33. = [4] *Heliod. Æthiop.* X, pag. 395, *ed. Coray*.

PAGE 822. midi, par le confluent des fleuves de l'*Astaboras* *, de l'*Astapus* ** et de l'*Astasoba* <1>; elle a au nord la suite du cours du Nil, qui se prolonge jusqu'à l'Ægypte, en formant les détours dont nous avons parlé * <2>. Dans les villes, les habitations ont des murs en brique, et sont, du reste, formées d'un tissu de lames minces de palmier <3>. Le pays contient du sel fossile, comme celui des Arabes : le palmier, le perséa [a], l'ébénier [b] et le cératia s'y trouvent en abondance; on y chasse aux éléphans, aux lions, aux léopards : il y a de gros serpens * qui attaquent les éléphans, et plusieurs autres espèces de bêtes féroces; car ces animaux fuient les lieux arides et brûlés du soleil pour se retirer dans des endroits humides et marécageux.

* Le Tacazzé.
** L'Abawi.
* *Suprà*, p. 311, n. 2.
[a] Harduin. ad Plin. XIII, 9, p. 688.
[b] Wessel. ad Diod. I, §. 33.
* Litt. *dragons*.

Au-dessus de Méroé est situé le grand lac *Pseboa* <4>, qui renferme une île bien peuplée. Comme la rive occidentale du Nil est habitée par les Libyens, tandis que la rive opposée est occupée

<1> Tel est le sens des mots *ἄνωθεν δ' ἐκ νότου ταῖς συμβολαῖς τῶν ποταμῶν, τοῦ τε Ἀσταβόρα, καὶ τοῦ Ἀστάποδος, καὶ τοῦ Ἀστασόβα.* Mais ils offrent une grande difficulté, parce que Strabon a dit plus haut que Méroé est environnée de ces trois rivières, et que leur confluent a lieu au-dessous, c'est-à-dire, au nord et non pas au midi de la ville et de l'île [1]; et cette notion s'accorde avec tout ce qu'en disent les anciens.

J'avoue, sans balancer, que je n'entends pas cet endroit de mon auteur.

<2> Je rends ainsi les mots *πρὸς ἄρκτον δὲ ἡ ἐφεξῆς ῥύσις τοῦ Νείλου καὶ μέχρι Αἰγύπτου κατὰ τὴν λεχθεῖσαν πρότερον σκολιότητα τοῦ ποταμοῦ.* M. Coray a mis *καί* entre deux étoiles, comme embarrassant la phrase. Je transpose cette particule, et je lis *μέχρι καὶ Αἰγύπτου* : il n'y a plus alors de difficulté. Ainsi, en d'autres endroits, *μέχρι καὶ Ῥαουέννης . . . διατείνειν* [2]. — *παρατείνουσα μέχρι καὶ δεῦρο* [3]. — *προσελθὼν (ὁ Ἰάσων) μέχρι καὶ Μηδίας* [4].

Strabon veut ici parler des *coudes* du fleuve, sur lesquels on peut voir la note 5, page 307 de ce volume.

<3> J'ai suivi la leçon adoptée par M. Coray : *Ἐν δὲ ταῖς πόλεσιν αἱ οἰκήσεις ἐκ φοινικίνων σχιζῶν διαπλεκόμεναι καὶ τοίχων ἐκ πλίνθων.* Ce passage est difficile : les traducteurs ne l'ont rendu ni avec exactitude, ni avec précision. Je crois avoir exprimé au juste ce que le texte veut dire.

<4> Cette île étoit connue dès le temps de Théophraste, qui l'appelle *Psepho* [Ψεφώ] : on en tiroit des escarboucles [5].

On en ignore la position. Étienne de Byzance dit simplement : Ψεβώ, *χώρα ἐνδοτέρα Αἰθιοπίας.* Mais il résulte d'un passage d'Aristagoras, cité par cet auteur, que cette île devoit être à cinq journées de Méroé; c'est du moins le sens dont me paroît susceptible ce passage très-altéré : *Οὗτοι δή φασιν εἶναι χώραν ἀπέχουσαν Αἰθιοπίας ὁδῶν πέντε καλουμένην Ψεβώ.* Les mots *ἀπέχουσαν Αἰθιοπίας ὁδῶν πέντε* n'offrent

[1] *Suprà*, pag. 309, n. 3. = [2] *Strab.* V, pag. 227, B. = [3] *Idem*, XVII, pag. 799, C. = [4] *Idem*, XI, pag. 498, D. = [5] *Theophrast. de Lapidibus*, pag. 396, l. 17.

par

par les Æthiopiens, il arrive que ces peuples se disputent la possession des bords du fleuve et des îles, et se chassent tour-à-tour, les plus forts contraignant les plus foibles à s'éloigner. PAGE 822.

Les Æthiopiens ‹1› se servent d'arcs en bois durci au feu, longs de quatre coudées; ils arment aussi leurs femmes, dont la plupart ont la lèvre percée pour recevoir un anneau de cuivre: leurs vêtemens sont faits de peaux, parce que leurs brebis, au lieu de laine, n'ont que du poil, comme les chèvres[a]; il en est même qui vont presque nus ‹2›, ne portant qu'une ceinture formée de petites peaux ou de poil bien tissu. Ils reconnoissent un dieu immortel, principe de toutes choses, et un dieu mortel, sans nom, dont ils ne se font pas même une idée bien nette. Ils mettent, en général, au nombre des dieux, tous leurs bienfaiteurs, tant les rois que les simples particuliers, [avec cette différence] que les premiers sont censés veiller à la garde et à la conservation de tous ensemble, tandis que les seconds ne protégent que ceux auxquels ils ont fait du bien.

[a] Wessel. ad Diod. Sic. III, §. 8.

Quelques-uns des peuples de la zone torride passent pour athées; on dit même qu'ils détestent le soleil, le maudissent à son lever, comme un ennemi qui vient leur faire la guerre, et se

aucun sens: il y a évidemment une transposition et deux lacunes; l'une de ἡμερῶν après ὁδῶν, ou plutôt ὁδὸν, comme a lu Saumaise[1]; l'autre de Μερόης après ἀπέχουσαν. Il faut donc lire: Οὗτοι δή φασιν εἶναι χώραν ΑἸΘΙΟΠΙΆΣ ἀπέχουσαν ΜΕΡΟΉΣ ὁδὸν ἩΜΕΡΩ͂Ν πέντε καλουμένην Ψεβώ· ce qui veut dire: « Ils prétendent qu'il y a un canton » de l'Æthiopie appelé *Psebo*, situé à cinq » journées de Méroé. »

Saumaise[2] s'est imaginé que cette île étoit la *Phebol* du faux Aristote[3] et d'Apulée[4]: c'est une erreur grave; la *Phebol* de ces deux auteurs, que l'on croit être la *Phambalou* des Arabes[5], étoit dans le golfe Arabique.

‹1› En comparant toute cette description avec ce que Diodore nous apprend des Æthiopiens, on est encore mieux convaincu que les deux auteurs ont puisé aux mêmes sources[6]: ce sont presque par-tout les mêmes expressions. Je me contente donc de renvoyer aux notes de Wesseling.

‹2› Je suis le texte de M. Coray: Οἱ δὲ γυμνῆτές εἰσιν ΟἹ ΚΑῚ περιέζωνται μικρὰ κώδια, au lieu de ἢ καί que donnent les anciennes éditions.

[1] *Salm. Exerc. Plin.* pag. 269, col. 1, C. = [2] *Idem*, pag. 781, col. 2, F. = [3] *Pseudo-Arist. De mundo*, §. 3, pag. 850. = [4] *Apuleius, De mundo*, pag. 716, *ad us. Delph.* = [5] *Notices des Manuscr.* tom. I, pag. 51. = [6] *Diod. Sic.* III, §. 6 et seq.

PAGE 822. réfugient dans les marais <1>. Ceux de Méroé adorent Hercule, Pan et Isis, outre une certaine divinité barbare <2>. Les uns jettent leurs morts dans le fleuve; les autres les conservent auprès d'eux renfermés dans des châsses de verre <3> ; il en est enfin qui les mettent dans des cercueils de terre cuite, qu'ils enfouissent autour des temples : les sermens qu'ils font sur ces tombeaux, sont pour eux les plus sacrés. Ils choisissent pour rois les hommes les plus beaux, les plus vaillans, les plus habiles à élever les troupeaux, ou les plus riches.

Autrefois les prêtres avoient à Méroé l'autorité principale;
PAGE 823. ils osoient même quelquefois envoyer au roi l'ordre de mourir; puis ils en plaçoient un autre sur le trône : mais, dans la suite, un des rois mit fin à cet abus; il marcha en armes contre le lieu sacré où est renfermé le temple d'or, et fit massacrer tous les prêtres.

C'est encore un usage en Æthiopie, que, quand un roi se trouve, n'importe de quelle manière, estropié et privé de quelque partie que ce soit de son corps, les gens de sa cour se retranchent cette même partie; il en est même qui le suivent dans la tombe: aussi gardent-ils le roi avec le plus grand soin. En voilà assez sur les Æthiopiens.

<1> Hérodote attribue cela aux *Atlantes*, ou, selon la correction des critiques modernes, aux *Atarantes* [1].

<2> Ce dieu *barbare* [ou étranger], dont Strabon n'exprime point ici le nom, étoit Jupiter, s'il faut en croire Diodore de Sicile [2]. M. DU THEIL.

<3> Le grec semble dire plus encore, *περιχέαντες ὕαλον*, de même que Diodore de Sicile; ce seroit littéralement, *ayant coulé du verre tout autour*. Ce fait est assez difficile à expliquer. Il est bien probable que Strabon, ainsi que les auteurs, tels qu'Hérodote [3], Diodore de Sicile [4], Lucien [5], qui l'ont rapporté, ont désigné par *ὕαλος* une substance différente de ce que nous appelons du verre. Est-ce du succin [6], une espèce de sel fossile [7], du bitume ou de la gomme [8], ou enfin une sorte de pierre spéculaire [9] ! C'est ce qu'on ne sauroit décider.

[1] *Herodot.* IV, c. 184; ibi *Larcher* et *Schweigh.* = [2] *Diodor. Sic.* III, §. 8. = [3] *Herodot.* III, §. 24. = [4] *Diodor. Sic.* II, §. 15; III, §. 8. = [5] *Lucian. de Luctu*, §. 21. = [6] *Gataker* ad *Antonin.* IV, §. 48. = [7] *Wessel.* ad *Diodor.* II, §. 15. = [8] *Heyn. de fontib. et auctor. Histor. Diodor.* in *Comm. societ. Gott.* tom. VII, pag. 68 = [9] *Zoëga, de usu obel.* pag. 266, 267, n. 59. — *Jablonski, Opuscul.* tom. I, pag. 248.

Nous ajouterons à ce que nous avons dit sur l'Ægypte, les détails suivans, qui concernent les [plantes et les animaux] particuliers à ce pays : tels sont la féve Ægyptienne, qui produit le ciborium *; le biblus, qui ne vient qu'en cette contrée et dans l'Inde; le perséa, qu'on ne trouve qu'en Ægypte et dans l'Æthiopie, arbre de haute taille, dont le fruit est gros et d'une saveur douce; le sycaminus, qui produit le fruit appelé *sycomore,* parce qu'il ressemble à une figue *; mais il est peu estimé pour le goût <1>; enfin le *corsium,* sorte de comestible <2>, semblable au poivre, mais un peu plus gros.

Page 823.
§. XXIV.
Productions et animaux propres à l'Ægypte.
* *Suprà*, p. 354.
* En grec, *sycos.*

Le Nil nourrit une multitude de poissons divers qui présentent des caractères particuliers, et qu'on ne trouve point ailleurs : les plus connus sont l'oxyrynchus, le lepidotus, le latus, l'alabès, le coracinus, le chœrus, le phagrorius, appelé aussi *phagrus;* le silurus, le citharus, le thrissa, le cestreus, l'ostracion, le dilychnus, le physa, le bœuf <3>, et de grands coquillages qui rendent un son semblable à des hurlemens.

Les animaux propres à l'Ægypte sont, en outre, l'ichneumon, et l'aspic Ægyptien, distingué des autres aspics par quelque chose de particulier. Il est de deux espèces : l'une n'a qu'une spithame de longueur, c'est celle dont la morsure tue le plus vîte; l'autre a près d'une orgyie de longueur <4>, comme le dit aussi Nicandre, l'auteur des Thériaques.

<1> Je traduis, conformément au texte, ἌΤΙΜΟΝ δ' ἐστὶ κατὰ τὴν γεῦσιν. Bodée van Stapel proposoit de lire ἄτονον au lieu de ἄτιμον, en s'appuyant sur Dioscoride, qui dit διὰ τὸ ἄτονον τῆς γεύσεως [1]. Je ne serois pas éloigné de croire que Strabon avoit écrit ἌΣΤΟΜΟΝ δ' ἐστὶ κ. τ. γ., à-peu-près comme il a dit plus haut, τῇ γεύσει ἀστομώτερος [2].

<2> Τράγημα. C'est proprement ce qui se servoit au dessert.

<3> La synonymie de tous ces poissons est inconnue, ou du moins très-douteuse.

M. Geoffroy de Saint-Hilaire croit reconnoître le *phagrorius* dans le characin raschal [3]; le *citharus,* dans le serrasalme de M. de Lacépède et le *salmo rhombeus* de Pallas.

Le *cestreus* passe pour être le muge; le *thrissa,* pour être la clupée alose.

<4> Je traduis littéralement, ἡ μὲν σπι-

[1] *Dioscorid.* I, cap. 181. = [2] *Suprà*, pag. 818, D, du texte. = [3] *Descript. de l'Égypte, Hist. nat.* tom. I, pag. 50-51.

PAGE 823.

Entre les oiseaux on remarque l'ibis, l'épervier dit *Ægyptien*, [ainsi nommé] parce qu'il s'apprivoise mieux ‹1› (et il en est de même du chat) que celui des autres contrées. Le nycticorax* est aussi d'une espèce particulière à ce pays : chez nous, il a la taille d'un aigle, et son cri est pénible à entendre ; en Ægypte, sa grosseur n'excède pas celle du geai, et son cri est tout différent. L'ibis est un oiseau très-privé, ayant la forme et la taille de la cigogne : il y a deux espèces d'ibis, distinguées [seulement] par la couleur; les uns ont la couleur de la cigogne; les autres sont entièrement noirs. Toutes les places* d'Alexandrie sont pleines de ces oiseaux, utiles sous certains rapports, incommodes à d'autres égards : utiles, en ce qu'ils enlèvent tout animal immonde, et les ordures provenant des boucheries et des marchés aux poissons; incommodes, en ce qu'ils sont très-voraces, très-sales, et qu'on parvient difficilement à les éloigner de toutes les choses qu'on veut conserver propres et exemptes de souillure.

* C'est-à-dire, *corbeau de nuit.*

* Ἄπασα τείοδος.

Hérodote a dit vrai : c'est bien réellement l'usage en Ægypte de pétrir le limon avec les mains, et la pâte à faire le pain, avec les pieds [a]. Les *caces* sont une espèce de pain particulière qui arrête la diarrhée [b]. Le cici * se sème dans les champs cultivés ‹2› : on en tire de l'huile, que l'on emploie presque généra-

[a] Herodot. II, S. 36, ibi Valcken.

PAGE 824.

[b] *Cf.* Jablonski, Opusc. tom. II, pag. 100.

* Peut-être le *ricinum vulgare.*

θαμιαία, ἥπερ καὶ ὀξυθανατωτέρα, ἡ δ' ἐγγὺς ὀργυίας. Peut-être ἡ δ' ἐγγὺς ὀργυιαία. L'adjectif ὀξυθάνατος pourroit signifier, *ayant la vie courte* : mais j'ai pris le sens actif dont ce mot est également susceptible, comme εὐθυθάνατος dans Plutarque [1].

‹1› Il y a dans le texte, καὶ ἱέραξ ὁ Αἰγύπτιος· ἥμερος ΓΑ'Ρ παρὰ τοὺς ἄλλοθι κ. τ. λ. Tous les interprètes ont passé ce γάρ. Il suppose l'ellipse de καλούμενος. C'est comme s'il y avoit, καὶ ἱέραξ ὁ Αἰγύπτιος, οὕτω καλούμενος διὰ τὸ τοῦτον εἶναι ἥμερον παρὰ τοὺς ἄλλοθι. Ainsi, dans un autre endroit, καὶ τὸ Μιλησίων τεῖχος· πλεύσαντες γὰρ Μιλήσιοι, c'est-à-dire, οὕτω καλούμενον, πλευσάντων Μιλησίων [2]. Quant à ἥμερος παρὰ τούς, ces mots sont synonymes de ἡμερώτερος τῶν. La préposition παρά donne souvent le sens du comparatif : ainsi, τὸ Μάρκιον ὕδωρ τὸ παρὰ τἄλλα εὐδοκιμοῦν ὕδατα [3]. Quelquefois elle tient la place de ἤ, comme ἐπίδοσιν ἔχουσαι σφοδροτέραν παρὰ τὰς ἐν τοῖς ἄλλοις τόποις [4].

‹2› Ἐν ἀρούραις. Hérodote dit qu'on sème le κίκι sur le bord des rivières et des marais [5].

[1] *Plutarch.* in *Anton.* S. 77. = [2] *Suprà*, p. 801, D, du texte. = [3] *Strab.* V, p. 240, C. = [4] *Id.* III, p. 143, A. = [5] *Herodot.* II, S. 94.

lement pour les lampes [a], et dont les plus pauvres et les plus vils artisans se servent, tant hommes que femmes, pour se frotter.

PAGE 824.

[a] *Cf.* Diodor. Sic. I, §. 34.

Les *coccina* sont des tissus faits en Ægypte avec une certaine plante <1>, et semblables à ceux de jonc ou de palmier.

La bière s'y prépare d'une façon particulière : c'est une boisson commune à beaucoup de peuples; mais chacun la fait par des procédés différens <2>.

Les Ægyptiens observent sur-tout, avec le plus grand soin, d'élever tous les enfans qui leur naissent <3>, et de circoncire les garçons et même les filles, usage commun aux Juifs*, peuple

* *Suprà*, pag. 236, n. 1.

<1> Il paroît que Strabon n'a point su quelle étoit la plante dont on se servoit pour faire ces tissus, qu'il appelle κόκκινα, mais dont il semble que le vrai nom ait été κύκινα : on les faisoit avec les feuilles d'une espèce de palmier appelé, par Théophraste, *cucifera*, κουκιοφόρον [1]; et par Pline, *cuci... At, è diverso, cuci in magno honore, palmæ similis, quando et ejus foliis utuntur ad textilia* [2]. L'auteur du Périple de la mer Érythrée parle de ces tissus : Γλώσσῃ δὲ Ἀραβικῇ χρῶνται, καὶ περιζώμασι φύλλων κουκίνων [3].

M. Delile reconnoît cet arbre dans le *palmier doum* de la Thébaïde [4].

<2> C'est ainsi que j'entends la phrase, Τὸ δὲ ζῦθος ἰδίως μὲν σκευάζεται παρ' ἐκείνοις· κοινὸν δ' ἐστὶ πολλοῖς· καὶ παρ' ἑκάστοις δὲ αἱ σκευασίαι διάφοροι. Je sous-entends ἔθνεσι après πολλοῖς et après ἑκάστοις. M. de Pauw, rapportant ces adjectifs aux Ægyptiens, fait dire à Strabon, que, *chez eux, la manière de brasser varioit beaucoup* [5]. Ce n'est point le sens, comme M. Larcher l'a remarqué [6].

<3> Cette remarque de Strabon me paroît se rapporter à l'usage fréquent, et toléré chez les Grecs et chez les Romains, de se faire avorter, lorsque des circonstances quelconques, soit la pauvreté, soit toute autre cause, rendoient l'avortement nécessaire. Notre auteur veut dire que les Ægyptiens, au contraire, ne pratiquoient jamais l'avortement, et ne manquoient point au devoir de la nature, quelle que fût leur position. C'est dans un sens analogue que Tacite, en parlant des Germains, a dit : « On ne les voit » point limiter le nombre de leurs enfans, » ou tuer les surnuméraires qui leur naissent; » ils regardent cela comme une infamie. » *Numerum liberorum finire, aut quemquam ex agnatis necare, flagitium habebatur* [7]. Et par cette assertion très-fausse, puisque les Germains étoient dans l'usage d'exposer leurs enfans [8], Tacite a évidemment fait allusion à ce qui se faisoit dans Rome, avec la tolérance de la loi et même de l'opinion; témoin ce mot de Pline : *Vis ea annua est : quam solam ex omni atocio dixisse fas sit, quoniam aliquarum fecunditas plena liberis* tali veniâ *indiget* [9]. Ces faits peuvent servir à corroborer l'opinion émise par M. Clavier [10].

[1] *Theophrast. Hist. plant.* IV, cap. 2. = [2] *Plin.* XIII, cap. 9, pag. 688, lig. 15. = [3] *Peripl. mar. Erythr.* pag. 19. = [4] *Descript. de l'Égypte, Hist. nat.* tom. I, pag. 56. = [5] *De Pauw, Rech. sur les Égypt. &c.* tom. I, pag. 181. = [6] *Larcher* sur *Hérodote*, tom. II, pag. 334. = [7] *Tacit. de mor. Germanor.* §. 19, fin. = [8] *Lipsius* ad h. l. *Taciti.* = [9] *Plin.* XXIX, c. 4, pag. 507, lig. 21. = [10] *Rapport sur les travaux de la Classe d'histoire et de littérature ancienne en 1814*, pag. 24 et 25.

PAGE 824. originaire de l'Ægypte, ainsi que nous l'avons dit à l'endroit où il a été question de lui *.

* *Suprà*, p. 232, n. 1.

Selon Aristobule, aucun poisson de mer ne remonte le Nil, à cause des crocodiles, excepté toutefois le cestreus, le thrissa et le dauphin : ce dernier, parce qu'il est plus fort [que le crocodile]; et le cestreus, parce que le chœrus, en vertu d'une sorte de sympathie naturelle, l'escorte le long du rivage : or les crocodiles ne touchent point au chœrus, poisson rond, ayant la tête garnie de piquans dangereux pour ces animaux. Les cestreus remontent donc le fleuve au printemps pour frayer, et, un peu avant le coucher des pléiades, ils redescendent pour la ponte des œufs : c'est alors qu'ils se précipitent en foule dans les enceintes [qu'on a disposées pour les prendre]. Quant au thrissa, il est à présumer que quelque cause analogue [favorise son entrée dans le Nil]. Voilà ce qu'il nous restoit à dire sur l'Ægypte <1>.

<1> C'est là le sens des mots, *ταῦτα καὶ περὶ Αἰγύπτου*, c'est-à-dire, *ταῦτα καὶ προσθετέον περὶ Αἰγύπτου*.

CHAPITRE II.

Généralités sur la Libye. — Partie occidentale de la Maurusie. — Fables débitées sur la Maurusie. — Productions de la Maurusie. — Æthiopiens occidentaux. — Suite de la Maurusie, côte de la Méditerranée. — Usages des Maurusiens. — Discussion de quelques opinions sur la Maurusie. — Pays des Massæsyliens. — Critique d'une opinion de Posidonius. — Productions et Villes du pays des Massæsyliens. — Pays de Carthage. — Description et Histoire de Carthage. — Villes et Iles qui dépendent de ce pays. — Côte de la petite Syrte. — Grande Syrte. — Cyrénaïque, Villes et Productions. — Pays au-dessus de la Cyrénaïque. — Coup-d'œil sur l'Empire Romain.

Page 824.
§. I.er
Généralités sur la Libye.

Parlons maintenant de la Libye, seule partie qu'il nous reste à décrire pour compléter notre Géographie *. Nous en avons déjà beaucoup parlé; mais il convient de rassembler ici tous les détails dont nous n'avons point encore fait mention, et qu'il est à propos de connoître.

* *Suprà*, pag. 306, n. 1.

Ceux qui ont partagé la terre habitable en [trois] continens, l'ont inégalement <1> divisée; car les mots *en trois parties* emportent l'idée de trois parties *égales :* or il s'en faut beaucoup que la Libye soit le tiers de la terre habitable, puisque, si on la réunissoit avec l'Europe, elle n'égaleroit probablement pas l'Asie; peut-être est-elle même inférieure en étendue à l'Europe <2>; mais, à coup sûr,

<1> Οἱ *μὲν οὖν πρὸς τὰς ἠπείρους τὴν οἰκουμένην διελόντες*, ἈΝΊΣΩΣ *διεῖλον.*

Je crois que *ἀνίσως* signifie ici *æqualiter.* Les interprètes prennent le sens contraire.
M. de Bréquigny.

Cette idée ne m'a pas paru admissible : tout prouve que le mot *ἀνίσως* signifie ici, comme par-tout ailleurs, *inæqualiter.*

<2> Il faut se rappeler que Strabon ne croyoit pas que l'Afrique s'étendît jusque sous l'équateur. *Voyez* la Carte du système de ce géographe, dans le premier volume de cette traduction. G.

PAGE 824. elle le cède à ce continent sous le rapport de la puissance. En effet, déserte en grande partie, tant à l'intérieur que sur les côtes de l'Océan, elle est clair-semée ‹1› de cantons peu étendus, habités presque tous par une population nomade; en outre, les bêtes féroces qu'elle nourrit, chassent les hommes des cantons
PAGE 825. où il seroit possible de s'établir; enfin elle se trouve, en grande partie, comprise dans la zone torride.

Il est vrai que toute la côte de la Méditerranée ‹2›, entre le Nil et les Colonnes, et principalement la partie [autrefois] soumise aux Carthaginois, offre un pays fertile et bien habité; mais, sur cette côte elle-même, on trouve, en certains endroits, des lieux arides, comme aux environs des Syrtes *, du pays habité par les Marmarides et du *Catabathmus* ‹3›.

* Les golfes de la Sidre et de Cabes.

La Libye, considérée comme un plan ‹4›, a la forme d'un triangle

‹1› Littéralement, *tachetée, mouchetée :* κατοικίαις δὲ ΚΑΤΑΣΤΙΚΤΟΣ ἐστι μικραῖς, καὶ σποράσι καὶ νομαδικαῖς ταῖς πλείσταις. L'expression κατάστικτος se rapporte à ce que Strabon dit, au second livre, en comparant la Libye à la peau d'une panthère : « Suivant toutes » les relations, dit-il, et d'après le récit que » nous a fait Cn. Pison, qui a commandé » dans le pays, ce continent ressemble à une » peau de panthère; car il est moucheté par » des cantons habités, qu'isolent des terrains » arides et déserts. » Κατάστικτος γάρ ἐστι ταῖς οἰκήσεσι περιεχομέναις ἐρήμῳ καὶ ἀνύδρῳ γῇ [1].

‹2› Ἡ μέν τοι ΚΑΘ' ἩΜΑΣ εὐδαιμόνως οἰκεῖται πᾶσα παραλία, ἡ μεταξὺ Νείλου, καὶ Στηλῶν. Xylander et M. de Bréquigny ont entendu par καθ' ἡμᾶς, *nostrâ ætate, quant à présent;* mais il faut rapporter ces mots à παραλία, comme l'ont vu l'ancien interprète et Buonaccioli. Le sens est, *la côte de notre mer, de la Méditerranée.* Ainsi, au second livre, en parlant de la Libye, Strabon dit de même : Ἡ Λιβύη.... τὴν μὲν ΚΑΘ' ἩΜΑΣ ἠϊόνα ἐπ' εὐθείας ἔχουσα, σχεδόν τι μέχρι Στηλῶν ἀπὸ Ἀλεξανδρείας ἀρξαμένην [2]: et un peu plus bas : Τῆς μὲν γὰρ ΚΑΘ' ἩΜΑΣ παραλίας, εὐδαίμων ἐστὶν ἡ πλείστη σφόδρα [3]. Ailleurs : Ἡ ΚΑΘ' ἩΜΑΣ παραλία [4]. — Ἡ τε ἀπὸ τῶν Στηλῶν μέχρι τῆς Πυρήνης ΚΑΘ' ἩΜΑΣ παραλία [5].

‹3› C'est-à-dire, du pays compris entre les limites occidentales de l'Ægypte et la Cyrénaïque. C'est dans cet intervalle que se trouve le grand désert de Barca. G.

‹4› Ὡς ἂν τις ἐν ἐπιπέδῳ νοήσειε. C'est-à-dire, en supposant qu'elle forme une surface plane et unie. Je crois que Strabon exprime ici la même idée qu'il a rendue ailleurs en ces termes : Ὑποκείσθω δὴ σφαιροειδὴς ἡ γῆ σὺν τῇ θαλάττῃ, μίαν καὶ τὴν αὐτὴν ἐπιφάνειαν ἴσχουσα τοῖς πελάγεσι [6]. La phrase pourroit signifier aussi, *en la représentant sur une carte plane,* comme on l'a traduite dans une note du second livre [7]:

[1] *Strab.* II, pag. 130, D. — Tom. I de la traduct., p. 364. = [2] *Strab.* II, pag. 130, C. = [3] *Idem,* pag. 131, A. = [4] *Idem,* I, pag. 40, A. = [5] *Idem,* III, pag. 156, B. = [6] *Idem,* II, pag. 112, B. — *Cf.* la traduct. tom. I, pag. 305. = [7] Traduct. Franç. tom. I, pag. 364, n. 2.

triangle rectangle, dont la base est déterminée par la côte de la Méditerranée, depuis le Nil en Ægypte, jusqu'aux Colonnes et à la Maurusie ‹1›; le côté perpendiculaire à la base est formé par le Nil jusqu'à l'Æthiopie ‹2›; nous le prolongeons jusqu'à l'Océan *; enfin l'hypoténuse est le rivage de l'Océan, entre les Æthiopiens et les Maurusiens ‹3›. Au reste, quand nous disons que la région qui occupe le sommet de ce triangle, est presque [entièrement] située dans la zone torride, ce n'est qu'une conjecture, parce que cette région est inaccessible ‹4›; aussi ne pourrions-

Page 825.

* Méridional. *Cf.* n. 8, p. 363, tom. I de la traduction.

mais le mot νοήσεις, qui répond à ὑποκεῖσθαι, me semble favoriser mon interprétation.

Au second livre, Strabon assimile la forme de la Libye à celle d'un trapèze [1], en comptant comme quatrième côté l'inflexion de la côte au sud du cap *Soloë*, ou *Cotes*, actuellement Spartel. C'est également ce que dit Denys le Périégète, sans doute d'après Ératosthène : τραπεζίῳ εἶδος ὁμοίη [2].

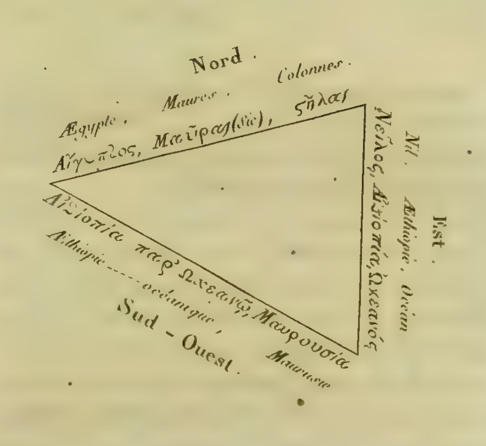
‹1› Strabon décrit ici, comme au livre second [3], la côte septentrionale de la Libye, telle qu'il la trouvoit sur quelque carte où elle étoit représentée par une ligne tracée presque dans le sens du parallèle : mais il faut se rappeler que, selon le même auteur, cette côte devoit descendre à 2500 stades au sud de Rhodes; ce qui l'éloigne beaucoup de cette prétendue ligne droite dont il parle ici [4].

‹2› On se rappelle que, dans les idées des anciens en général, et de Strabon en particulier, la partie de l'Afrique à l'est du Nil étoit censée appartenir à l'Asie [5].

‹3› Strabon croyoit qu'après le détroit *des Colonnes*, la côte occidentale de l'Afrique s'inclinoit au sud-est. On sait qu'elle se prolonge au sud-ouest jusque près du cap Blanc.

Les Æthiopiens dont parle Strabon habitoient sur les confins méridionaux du royaume actuel de Maroc. Les Grecs ni les Romains n'ont rien connu au-delà. G.

‹4› Il suffit d'être un peu familiarisé avec les idées des géographes anciens pour entendre ce passage. Au reste, dans le manuscrit de Moscou, on trouve cette figure explicative, que nous donnons telle qu'elle est dans l'édition de M. Tzschucke, en n'ajoutant que la traduction et l'orientement:



[1] *Suprà*, l. I. = [2] *Dionys. Perieg.* v. 175. = [3] Cf. *la traduct. Franç.* tom. I, pag. 363, et *la note 6* de cette page. = [4] *Gossellin, Géogr. des Gr. anal.* pag. 107, n. 3. = [5] *Suprà*, pag. 369, n. 2.

Page 825.

nous dire quelle est la plus grande largeur de la Libye : nous nous sommes contentés d'avancer, dans les livres précédens, que d'Alexandrie à Méroé, capitale des Æthiopiens, en allant au midi, on compte environ 10,000 stades; et que de là au point où la terre habitée confine à la zone torride, en suivant la même direction *, on compte 3000 autres stades ** <1>. Nous pouvons donc admettre que cette mesure de 13,000 ou 14,000 stades <2> exprime la largeur de la Libye, dont la longueur seroit d'un peu moins que le double. Après ces notions générales sur cette contrée, il convient de passer aux détails, en commençant par les parties occidentales, qui sont les plus célèbres.

* Ἐπ' εὐθείας. *Suprà*, p. 309, n. 2, et 312.

** *Cf.* t. I, p. 155.

§. II.
Partie occidentale de la Maurusie.

Elles sont occupées par les peuples appelés *Maurusiens* par les Grecs, *Maures* par les Romains et les gens du pays [a], nation Libyenne*, nombreuse et fortunée, qui habite en face de l'Ibérie et de l'autre côté du détroit des Colonnes d'Hercule, dont nous avons déjà beaucoup parlé. En naviguant hors du détroit, avec la Libye à gauche, on trouve la montagne que les Grecs nomment *Atlas*, et les barbares, *Dyris* <3>. Plus loin, s'avance dans la mer un cap formé en quelque sorte par l'extrémité d'une montagne <4>;

[a] *Cf.* Cellar. Notit. orb. antiq. IV, 7, §. 3.

* C'est-à-dire, *indigène*.

<1> Strabon plaçoit Alexandrie sous le parallèle de.................. 31° 8′ 34″.
Méroé.................. 16° 51′ 25″.
Les limites de la terre habitable.................. 12° 34′ 17″.

<2> Environ 386 lieues de 20 au degré. G.

<3> Les Arabes donnent encore à l'Atlas le nom de Daran ou Darah, dont les Grecs paroissent avoir fait celui de *Dyris*. La contrée située immédiatement au midi de cette chaîne et du royaume actuel de Maroc porte aussi le nom de Darah.

Strabon fait ici quelque méprise. La chaîne principale de l'Atlas se trouve à environ 40 lieues de la Méditerranée, et va se terminer au cap Ger, à plus de 130 lieues du détroit. En nommant l'Atlas avant le cap *Cotes*, le Spartel d'aujourd'hui, Strabon confond nécessairement quelques-unes des branches qui se détachent de l'Atlas, avec la crête principale de cette montagne. G.

<4> Le grec est plus concis : Ἐντεῦθεν δὲ πρόπους ἔκκειταί τις ὕστατος πρὸς δύσιν τῆς Μαυρουσίας αἱ Κώτεις λεγόμεναι. Mais j'ai dû exprimer le sens de πρόπους, qui signifie non pas seulement un cap, mais le *pied avancé d'une montagne, formant un cap.* Ainsi, πολλοὺς δ' ἔχουσα πρόποδας ἡ Ἴδη.... [1], et, καὶ ἡμῖν νυνὶ πάρεστιν ὁρᾷν τούς τε πρόποδας τοὺς ἐσχάτους ἐφ' ἑκάτερα οὕτως, τὸ Λεκτὸν καὶ τὴν Ζέλειαν [2].

[1] *Strab.* XIII, pag. 583, B. — [2] *Idem*, pag. 583, D. — Cf. *Balfour* ad *Cleomed.* pag. 208.

on l'appelle *Cotes :* c'est le dernier de la Maurusie, vers l'occident. Tout près est une petite ville située à quelque distance de la mer, et nommée, par les barbares, *Tinga* ‹1›; par Artémidore, *Linx,* et par Ératosthène, *Lixus :* elle est de l'autre côté du détroit, dans une position correspondante à celle de *Gades,* dont elle est éloignée de 800 stades en droite ligne ‹2›; et chacune de ces deux villes est à la même distance du détroit des Colonnes. Au midi de *Lixus* et du cap *Cotes,* se prolonge ‹3› un golfe nommé *le golfe Emporicus* *, sur les bords duquel sont placés des comptoirs Phœniciens *. La côte qui suit est coupée par des golfes; mais, si l'on retranche [par la pensée] les enfoncemens et les proéminences qui altèrent la forme triangulaire que j'ai décrite ci-dessus *, on peut admettre que le continent s'élargit ‹4› en suivant une direction entre le midi et l'orient. La chaîne de montagnes qui s'étend à travers la Maurusie et se prolonge

PAGE 825.

PAGE 826.

* C'est-à-dire, *commerçant.*

* Ἐμπορικαὶ κατοικίαι.

* *Suprà,* pag. 449, not. 3.

‹1› C'est ce nom qui, sans doute, se retrouve dans Étienne de Byzance, sous la forme de Θίγγη [1].

‹2› Strabon confond ici deux villes très-différentes : *Tinga,* ou *Tingis,* est le Vieux Tanger situé dans le détroit; *Linx,* ou *Lixus,* répond à la ville de Larraïs, à une douzaine de lieues hors du détroit, et à l'embouchure du fleuve Lucos, l'ancien *Lixus.*

Du *Lixus* à *Gades* ou Cadiz, il y a environ 850 stades olympiques. G.

‹3› C'est ainsi que j'ai cru devoir rendre le mot παράκειται, qui indique que ce golfe *Emporicus* ne s'enfonçoit pas beaucoup dans les terres, et s'étendoit plutôt le long de la côte. C'est en effet la disposition de la côte d'Afrique vis-à-vis le fort et l'étang des Noirs, où M. Gossellin a placé le golfe *Emporicus* de Strabon et de Ptolémée [2]; et notre interprétation appuieroit, s'il étoit nécessaire, l'opinion de cet habile géographe. C'est aussi vers ces lieux qu'Hannon plaça quelques-uns des comptoirs que les Carthaginois le chargèrent d'établir sur la côte extérieure de l'Afrique, puisque leur position précédoit celle de l'île de Cerné.

‹4› Νοείσθω μᾶλλον ἐπὶ τὴν μεσημβρίαν ἅμα καὶ τὴν ἕω λαμβάνουσα τὴν αὔξησιν ἡ ἤπειρος. Il m'a semblé que, par les mots λαμβάνουσα τὴν αὔξησιν, Strabon avoit voulu dire non-seulement que la côte se dirigeoit au sud-est, comme l'ont cru les interprètes, mais encore que, la côte méridionale *ac* prenant cette direction à partir du cap *Cotes a,* le continent acquéroit plus de largeur.

a b c

C'est cette idée qu'expriment les vers de Denys le Périégète :

Ἤ τοι μὲν Λιβύη τετανυσμένη ἐς νότον ἕρπει,
Ἐς νότον ἀντολίην τε, τραπεζίῳ εἶδος ὁμοίη [3].

[1] *Steph. Byz.* voce Θίγγη. = [2] *Gossellin, Recherches,* tom. I, pag. 125 et 163. = [3] *Dionys. Perieg.* v. 175. — Ibi *Eustath.*

PAGE 826. depuis le cap *Cotes* jusqu'aux Syrtes, est habitée, ainsi que la région parallèle, d'abord par les Maurusiens, et, plus avant dans l'intérieur des terres, par la plus grande des nations Libyennes, les Gætules ‹1›.

§. III. Fables débitées sur la Maurusie.

LES historiens, à commencer par Ophella ‹2› dans son Périple, ont débité beaucoup de fables ‹3› sur la côte de la Libye, au-

‹1› Les Gætules occupoient le revers méridional de la chaîne de l'Atlas, au sud des royaumes actuels de Maroc, de Fez et d'Alger. Polybe a connu les *Gætuli Daræ*, ou les Gætules du Darah. *Voyez* Pline, *lib. v, cap. 1. Voyez* aussi la note 3, pag. 450. G.

‹2› Ce passage est fort difficile. Le texte de Casaubon portoit : Πλεῖστα δὲ πλάσματα τῇ Λιβυκῇ παραλίᾳ τῇ ἐκτὸς προσεψεύσαντο οἱ συγγραφεῖς, ἀρξάμενοι ἈΠῸ ΤΟΥ͂ Ὄ́ΦΡΥΑ ΠΕΡΊΠΛΟΥ· περὶ ὧν ἐμνήσθημεν δή που καὶ πρότερον, καὶ νῦν δὲ λέγομεν.

M. de Bréquigny : « Peut être, à commencer de ce cap dont nous avons déjà parlé, » et dont nous allons parler encore : ἀπὸ ΤΟΥ͂ » ὈΦΡΎΟΣ ΠΕΡῚ ΟΥ͂ ἐμνήσθημεν, κ. τ. λ. » Cette correction n'est point heureuse ; elle détruit l'enchaînement des idées de l'auteur : d'ailleurs il faudroit ἀπὸ ΤΗ͂Σ..... περὶ Η͂Σ.

Tyrwhitt lisoit Ἄπελλα, nom d'un navigateur Cyrénæen, dont le Périple est mentionné par Marcien d'Héraclée[1].

Villebrune imaginoit de lire τοῦ κατ' Ὄφθυα περίπλου, et croyoit qu'il s'agit d'*Ophthis,* ville de Libye, située, selon Étienne de Byzance, dans le voisinage de l'Ægypte[2] : mais cette ville ne peut avoir rien de commun avec ce dont il est question ici.

Enfin la plupart des manuscrits, au lieu de Ὄφρυα, donnent Ὀφέλα, leçon adoptée par M. Coray. Il est possible en effet que Strabon ait voulu désigner *Ophella*, tyran de Cyrène[3], qui vint, à la tête d'une armée, le long de la côte, pour se réunir avec Agathocle, faisant le siége de Carthage[4]. D'après le récit de Diodore[5], on voit que la relation de cette course avoit été chargée de fables et d'aventures merveilleuses, auxquelles notre auteur sembleroit faire allusion.

S'il est vrai que Strabon ait voulu parler d'Ophella, il a commis plus d'une erreur.

1.° L'expédition d'Ophella s'est faite par terre, et non par mer : l'expression de *périple* ne peut lui convenir.

2.° Ophella ne s'est point avancé au-delà de Carthage, puisqu'il périt peu de jours après son arrivée, par suite de la perfidie d'Agathocle. Or Strabon parle des fables débitées sur la portion de la Libye située au-delà du détroit [τῇ παραλίᾳ τῇ ἐκτός], où Ophella n'a jamais été.

Ainsi, de deux choses l'une : ou Strabon a fait ici une lourde bévue, ou la leçon Ὀφέλα ne lui appartient pas ; et dans ce cas, comme aucune des conjectures proposées n'est satisfaisante, la plus vraisemblable est encore celle de Tyrwhitt.

‹3› Il y a dans le grec, προσεψεύσαντο : ce qui sembleroit signifier, *ils ont ajouté beaucoup de fables à celles qui existoient déjà ;* mais ce mot ne veut dire que ψεύδεσθαι πρός, *mentir à l'occasion de*... Il s'en trouve d'ailleurs un autre exemple : Προσεψεύσατο (Μενέλαος) δὴ καὶ τὸ πλανᾶσθαι εἶναι[6].

[1] *Marc. Heracl*, pag. 63, tom. I, *Geogr. min.* = [2] *Steph. Byz.* voce Ὦφθις. = [3] *Diod. Sic.* XVIII, §. 21. — *Plutarch.* in *Demetr.* §. 14. — *Justin.* XXII, c. 7. = [4] *Diod. Sic.* XX, §. 41. = [5] *Idem*, XX, §. 42. = [6] *Strab.* I, pag. 30, B. — Tom. I de la traduction, pag. 63, l. 5.

delà [du détroit]. Nous avons déjà fait mention quelque part * de ces fables; et, maintenant que nous revenons sur ce sujet, nous demandons d'avance pardon à nos lecteurs, si, en voulant éviter l'inconvénient de ne rien dire du tout et de mutiler ‹1› en quelque sorte la description [de ce pays], nous étions par hasard forcés de tomber quelquefois dans le merveilleux. PAGE 826.

* Tom. I, pag. 365.

On dit donc [par exemple] que, sur le bord du golfe *Emporicus*, on trouve un antre ‹2› dans l'intérieur duquel la mer pénètre jusqu'à la distance de sept stades lors de la marée, et qu'en avant de cet antre il existe un terrain bas et uni sur lequel s'élève un autel d'Hercule, que les flots de la haute mer ne submergent point. J'imagine bien que c'est-là un de ces contes [dont je viens de parler]. Voici un autre trait à-peu-près de la même force : on prétend que, sur le bord des golfes qu'on rencontre ensuite, il existe d'anciens établissemens Tyriens, maintenant déserts, qui formoient au moins trois cents villes, détruites par les Nigrites ‹3› et les Pharusiens ‹4›, peuples situés, dit-on, à trente journées de *Linx* ‹5›.

§. IV. Productions de la Maurusie.

On convient généralement que la Maurusie, sauf une petite

‹1› *Καὶ τρόπον τινὰ* ΠΛΗΡΟΥ͂Ν *τὴν ἱστορίαν*. J'ai suivi, comme M. Coray, la correction heureuse de Tyrwhitt, qui lit *πηροῦν* au lieu de *πληροῦν*.

‹2› Pline parle en ces termes de cet antre merveilleux : *Affunditur æstuarium è mari flexuoso meatu, in quo draconis custodiæ instar fuisse nunc interpretantur. Amplectitur intra se insulam, quam solam è vicino tractu aliquantò excelsiore, non tamen æstus maris inundat. Exstat in ea et ara Herculis, nec, præter oleastros, aliud ex narrato illo aurifero nemore*[1].

‹3› Le manuscrit de Moscou porte *Νιγρῖται*, leçon que j'ai suivie, de même que plus bas, quoique les manuscrits s'accordent sur la leçon *Νιγρῆτες*[2].

‹4› Ces peuples occupoient les environs de la rivière de Nun, où commence le grand désert de Barbarie. Les Carthaginois n'ont eu aucun établissement sur la côte ultérieure. Les environs de la rivière de Nun ont été le terme des expéditions d'Hannon et de Polybe, et celui des connoissances de Ptolémée, quoique ses Tables paroissent conduire jusqu'à 5 degrés au nord de l'équateur. *Voyez mes* Recherches, *tom. I, pag. 98 et suiv., pag. 116-120; pag. 131 et suiv.* G.

‹5› Il paroît que le fait avoit été rapporté par Ératosthène[3].

[1] *Plin.* V, 1, pag. 240 et 241. = [2] *Cf.* tom. I de la traduction, pag. 365, not. 5. = [3] *Infrà*, pag. 462.

PAGE 826. partie déserte, est un pays riche et fertile, bien arrosé de rivières et baigné de lacs. Cette contrée, abondante en toutes choses, produit sur-tout une grande quantité d'arbres d'une dimension extraordinaire ‹1› : aussi fournit-elle aux Romains ces très-larges tables d'une seule pièce, dont les veines présentent des accidens si variés *. Les rivières nourrissent, dit-on, des crocodiles et d'autres espèces d'animaux qui ressemblent à ceux du Nil ; quelques-uns même pensent que les sources du Nil ne sont pas éloignées des extrémités de la Maurusie ‹2›. Il naît, dans une certaine rivière, des sangsues * longues de sept coudées, ayant les branchies par lesquelles elles respirent, percées de part en part. On ajoute que ce pays produit une espèce de vigne dont deux hommes ont peine à embrasser le tronc, et qu'elle donne des grappes longues d'environ une coudée ‹3› ; toutes les herbes y sont hautes, de même que l'espèce de légume appelé *arum* et *dracontium* ‹4›. La tige des staphylinus, de l'hippomarathus et du

* *Suprà*, tom. II, pag. 87, n. 4.

* Βδέλλαι.

‹1› Μεγαλόδενδρός τε καὶ πολύδενδρος ὑπερβαλλόντως ἐστὶ, καὶ πάμφορος. « Je crois que le mot » πάμφορος se rapporte aux diverses espèces » d'arbres, et je traduis en conséquence : » *Elle porte de très-beaux arbres, en grand* » *nombre et de toute espèce.* »

M. DE BRÉQUIGNY.

J'ai rapporté ce mot, comme les deux adjectifs qui précèdent, à χώρα sous-entendu.

‹2› Cette opinion est sur-tout développée par Pline [1].

‹3› De là peut-être vient le nom d'un promontoire de cette côte, nommé *Ampelusia* par Pline [2] et Pomponius Mela [3] ; et c'est probablement eu égard à la fertilité de la Maurusie en vignes, qu'on trouve une grappe de raisin sur des médailles de *Julia traducta*, à l'effigie de C. César Auguste [4].

‹4› J'ai suivi une correction de M. Coray, qui me paroît extrêmement heureuse. Le texte portoit, Βοτάνη τε ὑψηλὴ πᾶσα δὲ καὶ λάχανον ΝΕΑΡΟΝ καὶ δρακόντιον : M. Coray lit, λάχανον ἌΡΟΝ καὶ δρακόντιον. Il s'agit ici du gouet *[arum arisarum]*, dont M. Desfontaines dit : *Floret ubique ad agrorum limites, ineunte hyeme. Radices contritas, carente annonâ, soli ardenti aut etiam vapori aquæ ebullientis iteratis vicibus exponunt. Qualitatem acrem et corrosivam amittunt, et pani conficiendo inserviunt* [5]. Sur le gouet colocase, on lit ces détails dans le Dictionnaire d'histoire naturelle : *Ses feuilles bouillies peuvent remplacer tous les autres légumes : on les mange aussi en salade. Une petite pièce de terre cultivée en colocase suffit à la nourriture d'une famille entière* [6].

La correction de M. Coray est sur-tout confirmée par un passage de Phænias [7], cité

[1] *Plin.* V, c. 8, pag. 252. = [2] *Idem*, V, col. 1, pag. 240, 7. = [3] *Pomp. Mel.* I, 5, §. 1. = [4] *Harduin. Emend.* 1 ad *Plin.* lib. V. = [5] *Desfontaines*, *Flora Atlantica*, tom. II, pag. 327. = [6] *Dict. d'Hist. nat.* tom. XIII, pag. 327, *Déterville*, 1817. = [7] *Phænias* apud *Athen.* IX, pag. 371, D.

scolymus <1>, a douze coudées de haut et quatre palmes de large. Page 827. Ce pays nourrit en abondance de gros serpens, des éléphans, des dorcades <2>, des bubales <3> et animaux analogues; des lions, des léopards; en outre, une espèce de belette semblable au chat pour la forme et la grandeur, excepté qu'elle a le museau plus proéminent <4>; enfin une prodigieuse quantité de singes, dont parle Posidonius. Il raconte que, dans sa traversée de *Gades* en Italie, il se trouva porté sur la côte Libyque, où il vit un bois situé le long de la mer, et rempli d'une multitude de ces animaux, les uns sur les arbres, les autres à terre : il en vit qui avoient des petits et qui leur donnoient à téter; il ne put, dit-il, s'empêcher de rire en voyant leurs grosses mamelles, leurs têtes chauves, leurs descentes et autres incommodités du même genre.

par Athénée, où il est dit, *Δρακόντιον ὃ καὶ ἔνιοι* ἌΡΟΝ : ce qui a motivé ma traduction, *l'arum, appelé aussi dracontium.* J'ai montré des exemples de l'emploi de *καί* avec cette signification [1].

<1> On croit que le staphylinus est le panais; et l'hippomarathus, le fenouil : le scolymus est connu.

<2> Les anciens donnoient le nom de *dorcas* au daim ou au chamois.

Selon toute apparence, il s'agit ici de la gazelle.

<3> Le *bubalus* dont ici Strabon veut parler, étoit une espèce de chèvre [2].

Pallas [3] le définit ainsi : *Idem animal ac antilope bubalis; cornibus crassis, lyratocontortis, rugosis, apice directis; capite caudâque elongatis.* Il habite en Afrique, sur-tout dans l'Afrique septentrionale et dans l'Arabie : il vit en troupe : sa chair est tendre et sèche : il est haut de quatre pieds. Sa forme tient le milieu entre celle du cerf et de la vache (ce qui sans doute lui a fait donner le nom de *bubalus*); sa tête tient de celle du bœuf : ses cornes sont fortes, noires, longues d'environ 20 pouces; sa queue est longue d'un pied, *floccosa*, et tient de celle de l'âne. M. du Theil.

<4> *Φέρει δὲ καὶ γαλᾶς αἰλούροις ἴσας, καὶ ὁμοίας, πλὴν ὅτι τὰ ῥύγχη προπέπτωκε μᾶλλον.*

Le nom *γαλᾶς* est-il bien rendu par *mustelas*? En ce cas, il s'agiroit peut-être de l'animal qui, selon le docteur Shaw [4], se trouve en Barbarie, sous la dénomination de *Fert-el-Haile*; et dès-lors il faudroit, avec M. Zimmermann [5], s'éloigner du sentiment de M. le comte de Buffon, qui a prétendu que la *mustela* se trouvoit uniquement dans les contrées septentrionales. M. du Theil.

Il se pourroit que Strabon voulût parler du jird [6] ou de la gerboise.

---

[1] *Suprà*, pag. 264, n. 1. = [2] Conf. *Herodot.* IV, §. 192. — *Aristot. Hist. anim.* III, c. 6; *de partib. anim.* III, c. 2. — *Ælian. Hist. anim.* III, c. 1; X, c. 25; XIII, c. 25. = [3] *Pallas, Spicileg. Zoolog.* I, pag. 12; n. 10; XII, pag. 16, n. 13. = [4] *Shaw, Voyages*, tom. I, pag. 323. = [5] *Zimmerm. Specim. Zoolog. geogr. quadrup.* c. 1, sect. XV, pag. 238 et 239. = [6] *Shaw*, tom. I, pag. 321.

PAGE 827.
§. V.
Æthiopiens occidentaux.

AU-DESSUS de la Maurusie, sur la mer extérieure, est le pays des Æthiopiens dits *occidentaux*, presque par-tout mal habité ‹1›. C'est là, selon Iphicrate, qu'on trouve des girafes, des éléphans, et les animaux appelés *rizes* ‹2›; ils ressemblent aux taureaux pour la forme, et aux éléphans pour la manière de vivre, la taille, la force dans le combat : le même auteur parle encore de grands serpens auxquels il vient de l'herbe sur le dos*. Il dit aussi que les lions attaquent les petits des éléphans; après leur avoir fait des blessures, ils s'enfuient à l'arrivée des mères: celles-ci, lorsqu'elles voient leurs petits ensanglantés, les tuent; alors les lions reviennent et dévorent ces cadavres. Bogus, roi des Maurusiens, dans son expédition contre les Æthiopiens occidentaux, envoya en présent à sa femme, des cannes semblables à celles de l'Inde, et assez grosses pour que l'intervalle de chaque nœud pût contenir huit chœnices; et, en outre, des asperges qui n'étoient pas moins grandes.

* *Suprà*, p. 282.

§. VI.
Suite de la Maurusie, côte de la Méditerranée.

SUR la côte de la mer intérieure, à partir de *Linx*, on trouve *Zelis* ‹3› et *Tiga* ‹4›, puis les tombeaux des Sept Frères, et le

‹1› C'est la côte de Zenhaga, presque par-tout aride et déserte. Cette côte s'étend depuis la rivière de Nun jusqu'au-delà du cap Blanc. G.

‹2› Ce sont peut-être des rhinocéros.

‹3› Pline appelle cette ville *Zilis;* Ptolémée, *Zilia;* l'Itinéraire d'Antonin, *Zili.* Pline compte de *Lixus* à *Zilis* 32 milles; l'*Itinerarium* n'en compte que 30 : actuellement Arzilla. M. DU THEIL.

Dans l'Itinéraire, *Zili* est le cas ablatif de *Zilis.*

— C'est aujourd'hui Azzilia, ou az-Zilia. G.

‹4› Il paroît constant que dans ce nom de Τίγα nous devons reconnoître la ville de *Tingi.*

Le lieu que Strabon appelle ici τῶν Ἑπτὰ Ἀδελφῶν μνήματα, est celui que Pomponius Mela et Pline nomment *Septem-Fratres* [1]. *Montes sunt alti qui continenter et quasi de industria in ordinem expositi, ob numerum* SEPTEM, *ob similitudinem* FRATRES *nuncupantur.*

Procope [2] dit qu'il y avoit en ce lieu un fort avec une garnison, qui s'appeloit Φρούριον Σέπτον. Isidore [3] le connoît sous le nom de *Septa.* Il paroît sous ce même nom dans la plupart des monumens historiques du moyen âge [4]. M. DU THEIL.

[1] *Pompon. Mel.* I, 5, lin. 29. — *Plin.* V, cap. 2, pag. 243, lin. 18. = [2] *Procop. de Bell. Vand.* I, c. 1. — *Id. de Ædif.* VI, c. 7. = [3] *Isidor. Chron.* Goth. ær. DLXIX. = [4] Cf. *Wessel.* ad *Itin.* pag. 9.

mont

PAGE 827.

mont *Abyla* <1>, qui les domine, rempli de bêtes féroces et couvert de grands arbres. On dit que la longueur du détroit des Colonnes est de 120 stades <2>; la moindre largeur, de 60 <3>, près d'*Elephas*. En suivant la côte, on trouve plusieurs villes et rivières jusqu'au fleuve *Molochath* * <4>, qui sépare les Maurusiens des Massæsyliens. Près de ce fleuve, est un grand cap appelé *Metagonium* <5>, lieu aride et stérile. La [chaîne de] montagnes, depuis [le cap de] *Cotes*, longe le bord de la mer à-peu-près jusqu'içi <6> : sa longueur, à partir de ce même cap, est de 5000 stades <7>, jusqu'aux limites [occidentales] des Massæsyliens. Le

* Ou *Mulucha*. Plin. V, 2, p. 244, l. 2; Mela, I, 5.

<1> Il a nommé ce cap *Abylix* au troisième livre [1].

Selon Eustathe, cette montagne avoit 100 orgyies ou un stade de hauteur [2].

<2> 120 stades olympiques valent 15 milles Romains; et cette dernière mesure avoit été donnée, selon Pline, *lib. III, cap. I*, par Turranius Gracilis, qui étoit né dans ces cantons. Quinze milles Romains sont la distance, en ligne droite, de Gibraltar à Tarifa, c'est-à-dire, la longueur de la partie la plus resserrée du Détroit, et la seule à laquelle la plupart des anciens ont borné le nom de Détroit, que l'on prolonge aujourd'hui jusqu'au cap de Trafalgar. G.

<3> Cornélius Népos et Tite-Live donnoient, selon Pline, *lib. III, cap. I*, à la moindre largeur du Détroit, 7000 pas, qui valent 56 stades olympiques. Aujourd'hui l'endroit le plus resserré du Détroit, d'après les nouvelles cartes espagnoles, se trouve entre la pointe de Gualmési et celle de Cirès; la distance de ces pointes ou caps est de 8 minutes de degré, ou 10,000 pas Romains. Il paroît que les courans qui portent les eaux de l'Océan dans la Méditerranée, ont doublé, depuis vingt siècles, la largeur de cette partie du Détroit. G.

<4> Le *Molochath* s'appeloit aussi *Malua;* il conserve le nom de Maluia. G.

<5> Ce cap paroît conserver quelque vestige de son ancien nom dans celui de Hone qu'il porte maintenant. Le golfe qui le baigne à l'est, est appelé Hars-gone. G.

Ératosthène donne le nom de *Métagoniens* [3] à un peuple nomade qui s'étendoit depuis le mont *Abyla* jusqu'au cap *Metagonium* [4] : mais Artémidore contestoit l'existence d'un peuple de ce nom [5].

Il paroît qu'on avoit bâti une ville sur le cap *Metagonium :* Μεταγώνιον, πόλις Λιβύης... τὸ ἐθνικὸν, Μεταγωνίτης [6]. Le passage de Strabon est ainsi conçu : Καλεῖται δὲ καὶ ἄκρα μεγάλη πλησίον τοῦ ποταμοῦ, ΚΑῚ Μεταγώνιον, τόπος ἄνυδρος καὶ λυπρός. Ce καὶ gêne visiblement la phrase, et M. Coray l'a mis entre deux astérisques. Je pense que les copistes ont passé un mot : d'après le texte d'Étienne de Byzance, je soupçonne que Strabon avoit écrit ΚΑῚ ΚΑΤΟΙΚΊΑ Μεταγώνιον, τόπος κ. τ. λ.

<6> Je crois que c'est le sens des mots, μέχρι δεῦρο παρατείνει. Le verbe παρατείνειν doit signifier παρὰ θάλατταν τείνειν.

<7> Cette mesure, prise sur les cartes de d'Anville, depuis le cap Spartel jusqu'au cap de Hone, est assez juste en stades de 833 ⅓.

[1] Tom. I, pag. 500, n. 1. — [2] *Eust.* ad *Dion. Perieg.* v. 64. — [3] *Strab.* tom. I de la traduct., pag. 500. — [4] *Gossellin, note sur ce passage*, tom. I, pag. 500, n. 2. — [5] *Artem.* ap. *Strab.* pag. 501. — [6] *Steph. Byz.* voce Μεταγώνιον.

PAGE 828. [cap] *Metagonium* est à-peu-près en face de Carthage la Neuve <1>. Timosthène a tort de dire qu'il est vis-à-vis de Marseille : la traversée de *Metagonium* à Carthage la Neuve est de 3000 stades <2>; or de cette ville à Marseille <3> on compte plus de 6000 stades <4> le long de la côte <5>.

§. VII. Usages des Maurusiens.

LES Maurusiens, quoiqu'habitans d'un pays aussi favorisé de la nature dans sa plus grande partie, n'en ont pas moins, pour la plupart, continué jusqu'à présent de mener la vie nomade: ils tiennent cependant à la parure; ils se frisent les cheveux et la barbe, portent des ornemens en or, et se nettoient les dents et les ongles; vous les verriez même bien rarement se toucher les uns les autres à la promenade, dans la crainte que le moindre attouchement ne vînt à déranger leur coiffure.

Leurs cavaliers combattent principalement avec la lance <6>; ils montent à cru, et tiennent le cheval par une longe passée

<1> Le cap de Hone se trouve, à quelques minutes près, sous le méridien de Carthagène, sur les cartes de d'Anville. G.

<2> Cette distance, mesurée en stades de 1111 $\frac{1}{9}$, est à-peu-près juste sur les cartes de d'Anville. G.

<3> M. du Theil a eu sur ce passage une idée nouvelle, que je dois rapporter, quoique je ne l'adopte pas.

« M. Tzschucke, dit-il, me paroît avoir » pensé que Strabon attribuoit ici à Ti» mosthène l'idée que le *Metagonium* étoit » situé en face de Marseille, expliquant » ainsi les mots *κατὰ Μασσαλίαν*. Dans ce » cas, M. Tzschucke, selon moi, se seroit » trompé. *Κατὰ Μασσαλίαν* signifie *vers la* » *MASSALIA*, vers le territoire des *Mas*» *salii.* »

<4> De Carthagène à Marseille je trouve, en longeant les côtes, la valeur de 600 minutes de degré, qui valent 6000 stades olympiques. G.

<5> Cette dernière mesure appartient à Polybe : cet historien comptoit, entre les Colonnes et Marseille, selon Strabon[1], *plus de*........................ 9000 stades.

Il mettoit entre les Colonnes et Carthage la Neuve[2]..... 3000.

Restent, pour la distance de Carthage la Neuve à Marseille, *plus de*............. 6000.

<6> *Μάχονται δ᾽ ἱππόται τὸ πλέον ἀπὸ ἄκοντος, σχοινοχαλίνοις χρώμενοι τοῖς ἵπποις καὶ γυμνοῖς· ἔχουσι δὲ μαχαίρας· οἱ δὲ πεζοὶ τὰς τῶν ἐλεφάντων δορὰς, κ. τ. λ.* Je lis *μάχονται δ᾽ οἱ ἱππόται.*

Quant au mot *σχοινοχάλινος* (*ἵππος*), dont le sens propre seroit, *auquel une corde sert de mors*, je crois que Strabon lui a donné une signification plus étendue, et qu'il a voulu désigner *le mors et la bride;* c'est-à-dire,

[1] *Polyb.* ap. *Strab.* tom. I de la traduction, pag. 289. = [2] *Polyb.* III, 39, §. 6.

dans la bouche; ils sont aussi armés de poignards : les fantassins ont pour armes défensives des boucliers de peau d'éléphant. Les Maurusiens sont vêtus de peaux de lion, de léopard, d'ours, et ils s'en servent également pour se coucher ‹1›. Au reste, ces peuples, les Massæsyliens, leurs voisins immédiats, et les Libyens, en général, ont à-peu-près les mêmes vêtemens et les mêmes armes *, et se ressemblent sous les autres rapports. Ils ont de petits chevaux, rapides à la course, et si dociles, qu'il suffit, pour les gouverner, d'une baguette ou d'une longe attachée à une muserolle ‹2› tissue de poil ou d'écorce d'arbre : il en est même qui suivent comme des chiens, sans qu'on soit obligé de les tenir. On trouve chez tous ces peuples l'usage de petits boucliers de cuir, de courtes lances dont le fer est aplati, de longues

PAGE 828.

* Ὁμοιόσκευοι.

qu'une simple longe, attachée d'un bout à une muserolle et passée dans la bouche du cheval (et servant de mors), *suffisoit pour le conduire.* C'est ce que Strabon va répéter plus bas en d'autres termes.

On voit dans Polybe que la cavalerie Numide ne se servoit point de mors ; car il la distingue de celle qu'il appelle κεχαλινωμένη, *frenata*, et στάσιμος, *solide, lourde* [1]: d'où l'on voit que l'autre étoit proprement la *cavalerie légère*, bonne pour la poursuite, comme les Cosaques dans les armées Russes. Virgile a dit de même *Numidæ infreni* [2].

‹1› Τὰς δὲ τῶν λεόντων καὶ παρδάλεων καὶ ἄρκτων ἀμπέχονται καὶ ἐγκοιμῶνται. Ces verbes semblent se rapporter aux fantassins, et les interprètes ont conservé l'équivoque : mais il s'agit en général des Maurusiens, comme la suite le prouve.

‹2› Περιτραχήλια δὲ ξύλινα, ἢ τρίχινα, ἀφ' ὧν ὁ ῥυτὴρ ἀπήρτηται.

Ce passage est difficile; car comment un cheval peut-il être conduit par une longe attachée à un collier? Je pense, avec M. Courier, que Strabon, ayant peu de pratique du cheval, a pris ici un mot pour un autre; savoir, ψάλια, qui désigne, non la gourmette, mais une *muserolle* garnie de grelots [3]. Cette interprétation du passage est favorisée par celle que nous avons déjà donnée ; car il est évident que Strabon a voulu exprimer ici la même idée que plus haut par les termes ἵπποι σχοινοχάλινοι. J'observe que sur un bas-relief d'Ypsembol [4], en Nubie, on voit des chevaux conduits par une bride attachée à une muserolle, de même que sur plusieurs monumens antiques, tels que le bas-relief des *Taurocathapsies,* qui représente des chevaux Thessaliens [5].

Quant à ξύλινα, on peut l'entendre d'un tissu fait avec les filamens de l'écorce de certains arbres; mais, en rapprochant ce passage d'un autre du XV.e livre, on voit qu'il s'agit ici du coton [6].

[1] *Polyb.* III, 65, §. 6. = [2] *Virgil. Æneïd.* IV, v. 41. = [3] *Courier, notes sur Xénophon*, περὶ ἱππικῆς, pag. 95, 96. = [4] *Lettre manuscrite* de M. *Stratton* adressée à l'Académie des Belles-Lettres. = [5] *Marm. Oxoniens.* n. DXXX. = [6] *Suprà*, pag. 24, n. 1.

PAGE 828. tuniques traînantes, sans ceinture ; ils ont un baudrier, une peau [de bête féroce], comme je l'ai dit, et une cuirasse ‹1›.

* *Suprà*, tom. I, pag. 365.

Les Pharusiens et les Nigrites *, qui habitent au-dessus de ces peuples, près des Æthiopiens occidentaux ‹2›, se servent de l'arc, comme les Æthiopiens, et de chars armés de faux. Les Pharusiens ont des communications, mais bien rares, il est vrai, avec les Maurusiens, par le désert, qu'ils traversent en suspendant sous le ventre de leurs chevaux des outres pleines d'eau. Quelquefois même ils viennent jusqu'à *Cirta* ‹3› par des cantons remplis de marais et de lacs. Il en est qui vivent, dit-on, à la manière des Troglodytes, en se creusant des demeures sous terre. On dit que les pluies, dans ce pays, sont très-abondantes en été, tandis que l'hiver est une saison de sécheresse ; et que quelques-uns des barbares qui l'habitent, se servent, pour se vêtir et se coucher, de peaux de serpens et de poissons. On prétend que les Maurusiens ‹4› sont des Indiens amenés jusque là par Hercule.

‹1› Autre phrase difficile : Ἄζωστοι, πλατύσημοι χιτῶνες· ἐπιπόρπημα, ὡς ἔφην, δορὰ καὶ περιθωράκιον. Les mots ὡς ἔφην ne peuvent s'entendre que de ce que Strabon vient de dire tout-à-l'heure, que les Maurusiens s'habillent avec des peaux ; ainsi ces mots seroient mieux placés après δορά, de cette manière, ἐπιπόρπημα δορὰ, ὡς ἔφην, καὶ περιθωράκιον. Le mot ἐπιπόρπημα paroît ici signifier un manteau court agrafé. Eustathe dit que ἐπιπόρπημα est synonyme de ἐφαπτίς[1], qui a ce sens, outre celui de *ceinture* et *baudrier*. Cet ἐπιπόρπημα étoit formé d'une peau qui couvroit et défendoit la poitrine, δορὰ καὶ περιθωράκιον, et leur servoit de cuirasse. Diodore de Sicile donne au mot ἐπιπορποῦμαι le sens d'*attacher un manteau, une saie*[2]. Plutarque emploie le mot dans un sens analogue : Ἐπιπόρπημα δ' ἐφόρει, τῇ μὲν ἐργασίᾳ σοβαρώτερον, ἢ κατὰ τὸν ἄλλον ὁπλισμόν..... ἐχρῆτο δὲ καὶ τούτῳ πρὸς τοὺς ἀγῶνας[3]. J'ai suivi le même sens dans ma traduction.

‹2› Ces Æthiopiens occidentaux habitoient près des confins méridionaux de la Mauritanie Tingitane, dans les environs de la rivière de Nun. G.

‹3› *Cirta*, ville de la Numidie, a porté ensuite le nom de *Constantina*. C'est aujourd'hui Constantine. G.

‹4› Tous les manuscrits portent : Τοὺς δὲ ΜΑΥΡΟΥΣΙΟΥΣ ἔνιοι φασὶν Ἰνδοὺς εἶναι, τοὺς συγκατελθόντας Ἡρακλεῖ δεῦρο. Il y a peut-être une faute en cet endroit ; car cette tradition regardoit les *Phaurusiens* ou *Pharusiens*, et non les *Maurusiens*. Pline dit : *Pharusii, quondam Persæ, comites fuisse dicuntur Herculis ad Hesperidas tendentis*[4]. Ainsi Pomponius Mela : *Pharusii, aliquando tendente ad Hesperidas Hercule, comites*[5]. Salluste confirme ces témoignages, lorsqu'il dit que les

[1] *Eustath.* ad *Iliad.* μ', pag. 905, l. 2. = [2] *Diodor. Sic.* V, §. 30. = [3] *Plutarch.* in *Alexandro*, §. 32, sub fin. = [4] *Plin.* V, 8, pag. 252, 22. = [5] *Pomp. Mel.* III, 10, §. 21 ; ibi *Voss.*

Un peu avant notre temps <1>, les rois Bogus et Bocchus, alliés PAGE 828.

Mèdes, les Perses, les Arméniens, passèrent en Afrique avec Hercule; *mais que les Perses furent ceux qui s'établirent* PLUS AVANT SUR LES BORDS DE L'OCÉAN. *Sed Persæ* INTRA *Oceanum magis* [1]. Tel est le sens de *intra*, sur lequel des interprètes hésitent. *Intra magis Oceanum*, est littéralement, ἐνδοτέρω τοῦ Ὠκεανοῦ : et *intra*, comme ἐνδοτέρω, signifie *ulteriùs*. Ainsi, dans Cosmas, ἐνδοτέρω τῆς Θηβαΐδος [2] signifie *plus avant dans la Thébaïde*.

Strabon a-t-il suivi une tradition différente, ou les copistes ont-ils écrit Μαυρουσίους au lieu de Φαυρουσίους ou Φαρουσίους?

<1> Auguste avoit donné pour femme à Juba le jeune, Cléopatre, fille de la célèbre reine de ce nom et de Marc-Antoine.

Ce mariage, suivant le cardinal Noris [3], date de l'an de Rome 729.

Auguste ne lui rendit point le royaume de son père, ou du moins il le lui fit échanger contre *certaines portions de la Gætulie*. A en juger par ce que dit l'historien Dion Cassius [4], Auguste aima mieux donner à Juba ces portions de la Gætulie, parce qu'elles étoient déjà organisées suivant les constitutions Romaines; et ce fut alors qu'il ajouta aux états de Juba ceux de Bocchus et de Bogud.

Bocchus avoit possédé la partie de la Mauritanie qui prit ensuite le surnom de *Cæsariensis* [5].

Bogud étoit roi de la partie appelée *Mauritania Tingitana*.

Comme l'un et l'autre avoient pris parti contre Pompée, César les avoit déclarés tous deux rois [6].

Par la suite, Bogud ayant pris parti contre Octave, et porté la guerre en Espagne, Bocchus se rangea du côté opposé, et contribua à dépouiller ce roi de la Mauritanie Tingitane, de ses états, dont il fut gratifié par Octave [7].

Bocchus, devenu ainsi roi des deux Mauritanies, mourut au plus tard en l'année 721 de Rome, puisque ce fut alors que ses états, n'ayant plus de roi, parce qu'il étoit mort, furent réduits par Auguste en province Romaine [8].

Ainsi donc ces paroles de Strabon, πρὸς τῇ πατρῴᾳ [sc. ἀρχῇ], ne doivent point s'entendre de la *Numidie*; elles ne sauroient se rapporter tout au plus qu'à certaines portions de la Gætulie.

En effet, Juba [le jeune], dont il est ici question, ne posséda jamais le royaume de *Numidie*, que son père avoit eu.

Juba [l'ancien], fils d'Hiempsal [9] et petit-fils d'Hiarbal, ayant embrassé le parti de Pompée, puis ayant été vaincu à *Thapsa*, et ayant fini par se donner la mort, César avoit réduit le royaume de Numidie en province Romaine; et c'est à dater de cette époque qu'il y eut deux *provinces d'Afrique*: *l'ancienne*, composée de ce qui avoit été conquis sur les Carthaginois; et *la nouvelle*, formée du royaume de Juba [l'ancien].

Strabon lui-même nous fournira bientôt [10] la preuve que Juba [le jeune] ne posséda point la *Numidie*. En effet, il énoncera positivement qu'entre *Cæsarea* [appelée jadis *Iôl*] et le promontoire *Tritum*, il se trouve un grand port appelé *Saldas* (ou *Saldus*), et qui sert de limite entre le pays soumis à Juba et les possessions Romaines.

Or la *Numidie* s'étendoit au-dessus du promontoire *Tritum* jusqu'à *Tusca*; elle étoit hors de la juridiction de Juba, et sous celle du proconsul d'Afrique.

M. DU THEIL.

---

[1] *Sallust. Bell. Jug.* §. 18. = [2] *Cosmas Indopleust.* tom. I, pag. 122, E. = [3] *Cenotaph. Pisan.* diss. II, c. 12, pag. 236. = [4] *Dio Cass.* LIII, §. 26. = [5] *Plin.* V, pag. 244, 1. = [6] *Dio Cass.* XLI, §. 42. = [7] *Idem*, XLVIII, §. 45. = [8] *Idem*, XLIX, §. 43. = [9] *Idem*, XLIII, §. 9. = [10] *Strab.* XVII, pag. 831.

PAGE 828. des Romains, possédoient la Maurusie. Après leur mort, Juba, leur successeur, obtint de César Auguste la possession de ce pays, outre celui qu'il tenoit de ses pères : il étoit cependant le fils de Juba qui s'étoit joint à Scipion * pour faire la guerre à Jules-César. Au reste, ce [second] Juba est mort tout récemment ‹1› : son fils Ptolémée, qu'il avoit eu d'une fille d'Antoine et de Cléopatre, lui a succédé.

* *Infrà*, pag. 470.

PAGE 829.

§. VIII.

Discussion de quelques opinions sur la Maurusie.

ARTÉMIDORE critique Ératosthène sur le nom de *Lixus*, au lieu de *Linx*, qu'il donne à une ville située à l'extrémité occidentale de la Maurusie ; sur ce qu'il dit qu'il a existé [sur la côte de l'Océan] un très-grand nombre de villes Phœniciennes, dont il ne reste maintenant aucune trace ‹2› ; enfin, sur ce que, selon lui, chez les Æthiopiens occidentaux, l'air est épais et brumeux au lever et au coucher du soleil : car [dit Artémidore] comment cela pourroit-il être dans des régions arides et brûlantes !

Mais cet auteur lui-même raconte sur ces pays des choses qui prêtent bien plus à la critique. Selon lui, les habitans de la région sans eau seroient des Lotophages qui auroient abandonné leur pays ; leur nourriture consisteroit dans les feuilles et la racine du lotus, plante qui leur fourniroit le moyen de se passer de boire * : il dit qu'ils s'étendent [vers l'orient] jusqu'aux lieux

* *Suprà*, t. I de la trad, p. 458, n. 3 et 4.

‹1› Juba le jeune a dû vivre jusqu'en l'année 21 de l'ère Chrétienne [1]. Il est donc clair que la rédaction définitive du XVII.[e] livre est postérieure à cette année [2] ; ce qui confirme le fait avancé plus haut, d'après d'autres passages, que Strabon a rédigé son ouvrage entre les années 20 et 26 de l'ère Chrétienne [3].

‹2› Φοινικὰς δὲ πόλεις ΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΜΈΝΑΣ παμπόλλας τινὰς, ὧν οὐδὲν ἔστιν ἰδεῖν ἴχνος. Il en a déjà parlé, et a rejeté un peu légèrement le fait au nombre des fables [4]. Ces villes avoient été détruites par les Pharusiens et les Nigrites, ἃς οἱ Φαρούσιοι καὶ οἱ Νιγρῖται ἐξεπόρθησαν : c'est ce qui prouve que la vraie leçon est κατεσκαμμένας, qu'on lit dans deux manuscrits. D'ailleurs l'emploi de κατεσκευασμένη, d'une manière absolue, a quelque chose d'inusité ; du moins je n'en vois pas d'exemple dans Strabon.

[1] *Noris, Cenotaph. Pis.* dissert. II, c. 12, pag. 238. = [2] *Suprà*, tom. II de la traduction, pag. 422, not. col. 1. = [3] *Suprà*, pag. 250, not. col. 2. = [4] *Suprà*, pag. 453.

situés au-dessus de Cyrène; et que là, quoique placés toujours sous le même climat, ils vivent de lait et de chair. PAGE 829.

Gabinius, historien Romain, ne se tient pas non plus assez en garde contre le merveilleux dans ce qu'il dit de la Maurusie; car il raconte que près de *Linx* ‹1› on voit le tombeau d'Antée, et un squelette de soixante coudées de long, que Sertorius fit mettre à découvert, puis enterrer de nouveau ‹2›. Ce qu'il dit des éléphans n'est pas moins fabuleux : « Les autres bêtes féroces, dit-il, » craignent et évitent le feu; les éléphans, au contraire, le com- » battent et s'y opposent, parce qu'il détruit les bois. Lorsqu'ils » font la guerre aux hommes, ils envoient à la découverte : » voient-ils leurs ennemis s'enfuir, ils s'enfuient aussi de leur côté; » se sentent-ils blessés, ils tendent à leur ennemi, en signe de » supplians, des rameaux, de l'herbe ou de la poussière. »

§. IX. Pays des Massæsyliens.

APRÈS le pays des Maurusiens est situé celui des Massæsyliens, qui commence au fleuve *Molochath*, et se termine au promontoire appelé *Tritum* ‹3›, servant de limite entre les Massæsyliens et les Massyliens. On compte 6000 stades depuis le cap *Metagonium* jusqu'au cap *Tritum* ‹4› : selon quelques auteurs, la distance est moindre. La côte offre un bon pays, qui renferme plusieurs villes et plusieurs rivières, dont il suffira de mentionner les plus connues.

‹1› Il y a dans le texte, *πρὸς γὰρ τῇ Λιγγί*. M. Coray a imprimé Τιγγί. C'est probablement une faute d'impression.

‹2› Il est probable qu'on a pris souvent les os des éléphans pour des os humains, et que ce sont eux qui ont occasionné toutes ces prétendues découvertes de tombeaux de géans dont parle si souvent l'antiquité.....

Quant aux relations de corps beaucoup plus grands, comme celle du squelette de quarante-six coudées, mis au jour en Crète par un tremblement de terre, et qu'on regarda comme le corps d'*Entelle* ou d'*Otus* [1]; enfin celle de notre auteur; elles sont, sans doute, fort exagérées, ou bien elles avoient pour origine des ossemens de cétacés [2]. Strabon n'hésite pas à regarder cette dernière comme fabuleuse. M. DU THEIL.

‹3› Ce promontoire paroît répondre au Sebda Rus, ou aux Sept-Caps; on l'appelle aussi cap Bugaroni. G.

‹4› Cette mesure est exacte en stades de 700, sur les cartes de d'Anville. G.

[1] *Plin.* VII, 16. = [2] *Cuvier, Recherches sur les ossemens fossiles,* tom. II, pag. 4 et 5.

Page 829. La ville de *Siga* <1>, capitale des états de Syphax, maintenant détruite, est à 1000 stades des limites dont on vient de parler. Après Syphax, le pays a été possédé par Massinissa, Micipsa, et par les princes qui ont succédé à ce dernier; de nos jours, par Juba, père du Juba qui vient de mourir. *Zama* <2>, qui étoit le lieu de sa résidence, a été détruite également par les Romains. A 600 stades au-delà de *Siga,* on trouve le Port des Dieux, puis d'autres lieux obscurs.

L'intérieur des terres est montagneux et désert, sauf quelques cantons [habitables], épars çà et là, occupés par les Gætules jusqu'aux Syrtes. La partie voisine de la côte, au contraire, offre des plaines riches et fertiles, des villes nombreuses, des rivières, des lacs.

§. x.
Critique d'une opinion de Posidonius.

Selon Posidonius, la Libye n'est arrosée que par de petites rivières, et encore très-peu nombreuses. Je ne sais s'il dit vrai; car Artémidore prétend que ces rivières sont considérables et en grand nombre : on seroit plus près de la vérité, si l'on appliquoit à l'intérieur ce que dit Posidonius. Il donne pour raison de ce fait, que les pluies * sont très-rares dans les parties septentrionales; et c'est ce qu'on dit aussi de l'Æthiopie <3> : d'où il résulte que

* Κατομβρεῖσθαι. *Suprà*, p. 169, n. 2.

<1> D'Anville place *Siga* à Ned Roma, près du cap de Hone; et les 1000 stades que compte Strabon entre *Siga* et le *Metagonium,* ne se retrouvent pas.

Il existe, à une vingtaine de lieues au nord-est du cap de Hone, une petite ville nommée Sigale, qui conviendroit mieux pour la distance. G.

<2> La position de *Zama* est inconnue. G.

<3> Μὴ γὰρ *κατομβρεῖσθαι τοῖς* ΑΡΚΤΙΚΟΙ͂Σ *μέρεσι· καθάπερ οὐδὲ τὴν Αἰθιοπίαν φασί, διὸ πολλάκις λοιμικὰ ἐμπίπτειν ὑπὸ αὐχμῶν, κ. τ. λ.*

Ceci se rapporte à l'opinion particulière de Posidonius, qui, outre les cinq zones [1], en comptoit deux fort étroites, coupées par les tropiques, zones arides, sablonneuses, où le soleil étoit au zénith durant quinze jours; tandis que, selon lui, les parties placées sous l'équateur, c'est-à-dire plus méridionales, étoient plus tempérées, plus fertiles et mieux humectées : Τὸ *τοὺς* ΝΟΤΙΩΤΕΡΟΥΣ *αὐτῶν ἔχειν τὸ περιέχον εὐκρατώτερον, καὶ τὴν γῆν καρπιμωτέραν καὶ εὐυδροτέραν* [2].

C'étoit aussi l'opinion d'Ératosthène et

[1] *Strab.* II, pag. 95, D. — Tom. I de la traduction, pag. 249. = [2] *Idem,* II, pag. 96, A, et 133, C. — Tom. I de la traduction, pag. 250 et 372.

les

les grandes chaleurs occasionnent souvent des maladies pestilentielles, que les lacs s'y dessèchent et deviennent des marais, et que les sauterelles s'y engendrent en quantité. Posidonius dit encore: « Les parties orientales sont humides, parce que le soleil, en se » levant, passe vîte; au contraire, les parties occidentales sont » arides, parce que le soleil, en tournant pour passer sous l'ho- » rizon, y séjourne plus long-temps ‹1› : car l'humidité et la séche- » resse viennent, soit de l'abondance ou de la rareté des eaux, soit » du plus ou du moins de soleil ‹2›. » Il veut parler ici de cette PAGE 830.

de Polybe[1]. Posidonius s'appuyoit sur l'abondance des pluies qui tombent en Æthiopie et causent les inondations du Nil[2].

D'après cela l'on voit que par *τοῖς ἀρκτικοῖς μέρεσι* il entend les parties *septentrionales de la Libye;* savoir, la Cyrénaïque, le pays voisin des Syrtes, &c. qui ne produisent guère que le silphium[3].

Quant aux mots *καθάπερ οὐδὲ τὴν Αἰθιοπίαν φασί*, ils sont difficiles à entendre : ils mettent Posidonius en contradiction avec l'ensemble de ses idées; car il croyoit, au contraire, que l'Æthiopie étoit sujette à des pluies abondantes : aussi dit-il, dans un passage de Cléomède, ces mots, qui paroissent expliquer clairement ceux de Strabon : Ἐπεὶ καὶ περὶ τὴν Αἰθιοπίαν ὄμβρους ΣΥΝΕΧΕΙ͂Σ καταφέρεσθαι ἱστοροῦσι. De manière que le passage de Strabon sembleroit devoir signifier, *οὐδὲ καὶ τὴν Αἰθιοπίαν μὴ κατομβρεῖσθαι φασί*. Mais le mot *καθάπερ* s'y oppose; sans ce mot, j'aurois mis le membre de phrase entre deux parenthèses, et lu : Μὴ γὰρ κατομβρεῖσθαι τοῖς ἀρκτικοῖς μέρεσι (οὐδὲ τὴν Αἰθιοπίαν φασί), διὸ πολλάκις κ. τ. λ. Je suis donc assez disposé à croire que les mots *καθάπερ οὐδὲ τὴν Αἰθιοπίαν φασί* sont une glose de copiste qui a passé dans le texte.

‹1› Ἔτι φησὶ τὰ μὲν ἀνατολικὰ ὑγρὰ εἶναι· τὸν γὰρ ἥλιον ἀνίσχοντα ταχὺ ΠΑΡΑΛΛΆΤΤΕΙΝ, τὰ δ' ἑσπέρια ξηρά· ἐκεῖ γὰρ ΚΑΤΑΣΤΡΕΦΕΙΝ.

C'est ainsi que j'ai cru devoir entendre l'opposition des mots *παραλλάττειν* et *καταστρέφειν* : ce dernier mot, d'après la suite des idées, ne peut se prendre que pour le mouvement du soleil, au moment où cet astre arrive à l'extrémité de l'horizon.

‹2› Quelle étrange astronomie! et quelle physique plus étrange encore!

J'ai peine à croire que Posidonius ait eu de telles opinions, lui qui, ayant vu la Maurusie et l'Espagne, avoit pu s'assurer, par expérience, que les parties occidentales et extrêmes de l'Europe n'étoient pas plus arides que les autres : comment auroit-il pu concevoir des idées si extravagantes, si contraires à-la-fois et aux lumières du plus simple bon sens et au témoignage de ses yeux! Je suis d'autant plus porté à croire qu'il ne les a jamais eues, que Cléomède n'en a rien dit : or on sait que cet auteur a rassemblé les principales opinions de Posidonius. Nous savons toutefois que Posidonius, et, en général, les stoïciens, regardoient l'humidité de l'atmosphère comme la cause du froid[4]; en sorte que dans les lieux où le soleil résidoit plus long-temps, la sécheresse étoit plus grande[5]. Il se peut donc que Strabon, d'après cette

[1] *Strab.* II, pag. 97, C. — Pag. 254 de la traduction. = [2] *Cleomed. Cycl. theor.* I, c. 6. pag. 32. = [3] *Strab.* l. l. = [4] *Plutarch. de primo frig. Opp.* tom. IX, pag. 748, *ed. Reisk.* = [5] *Diog. Laërt.* VII, S. 136, 137.

Page 830. dernière cause [de sécheresse ou d'humidité] : or tout le monde convient de ne la chercher que dans la situation des lieux, soit au septentrion, soit au midi; au lieu que les termes *oriental* et *occidental,* qui indiquent seulement la position relative des lieux, ont une application très-variable, en raison et de la situation des pays, et du déplacement de l'horizon ‹1› : en sorte que, vu l'immense quantité de points [différens auxquels on peut appliquer ces termes], il n'est pas possible d'attribuer ainsi, en général et d'une manière absolue, l'humidité aux pays orientaux, et la sécheresse aux occidentaux. Ce que Posidonius dit des extrémités [de la terre], telles que l'Inde et l'Ibérie ‹2›, il pourroit aussi bien, d'après son hypothèse, le dire de toute la terre habitable; et,

opinion, ait prêté à Posidonius des idées que n'a point eues ce philosophe, soit parce qu'il l'aura mal compris, soit parce que sa mémoire l'aura trompé au moment où il a rédigé cette critique.

Au reste, tout ce qui suit est fort obscur et très-difficile dans l'original.

‹1› J'ai changé la ponctuation de cette phrase; on lisoit : Καὶ μὴν ἀνατολικά τε καὶ δυσμικὰ, τὰ μὲν πρὸς τὰς οἰκήσεις λεγόμενα καθ' ἑκάστην τὴν οἴκησιν, καὶ τὴν μετάπτωσιν τῶν ὁριζόντων, ἄλλα καὶ ἄλλα ἐστίν. Je déplace les virgules, et je lis Κ. μ. ἀ. τ. κ. δ., τὰ μὲν πρὸς τὰς οἰκήσεις λεγόμενα, καθ' ἑκάστην τὴν οἴκησιν καὶ τὴν μετάπτωσιν τῶν ὁριζόντων ἄλλα καὶ ἄλλα ἐστίν. J'avois d'abord cru qu'il falloit lire, τὰ ΜΌΝΟΝ πρὸς τὰς κ. τ. λ., au lieu de τὰ ΜῈΝ πρὸς κ. τ. λ. : mais la conjonction μέν peut rester; on l'emploie ainsi absolument dans les incises, avec une signification restrictive; ainsi, Ἀπὸ Ἡρώων πόλεως. . . . πρὸς ΜῈΝ τὴν Ναβαταίαν Πέτραν, εἰς Βαβυλῶνα, πεντακισχίλιοι στάδιοι [1] : car telle est la vraie ponctuation de ce passage.

‹2› Je ne saisis pas la liaison des idées: Ὡς δὲ λέγεται ΠΡῸΣ ΤῊΝ ΟἸΚΟΥΜΈΝΗΝ ὍΛΗΝ καὶ τὰς ἘΣΧΑΤΙᾺΣ ΤᾺΣ ΤΟΙΑΎΤΑΣ, οἷα καὶ ἡ Ἰνδικὴ, καὶ ἡ Ἰβηρία, λέγοιτ' ἂν κατά γε τὴν τοιαύτην ἀπόφασιν. Littéralement : « Et ce qui est dit *de toute la terre* » *habitable,* pourroit l'être, du moins dans » une telle hypothèse, *des extrémités, telles* » *que l'Inde et l'Ibérie.* » Mais c'est le contraire que Strabon devoit dire; Posidonius parloit précisément des extrémités de la terre, auxquelles il attribuoit la sécheresse ou l'humidité : or il est clair, d'après l'ensemble des idées de notre auteur, que ce dernier a voulu opposer à Posidonius l'objection qui se présente naturellement; savoir, que l'explication de la prétendue sécheresse des pays occidentaux, et de l'humidité des orientaux, peut convenir à toute la terre aussi bien qu'aux extrémités. Dès-lors on voit que la phrase devroit signifier : « Et ce qui est » dit (par Posidonius) *des extrémités, telles* » *que l'Inde et l'Ibérie,* pourroit l'être égale» ment, du moins dans cette hypothèse, de » *toute la terre habitable;* et, dans ce cas, » où est la vraisemblance de son opinion! » Je ne puis m'empêcher de croire que les copistes, en transposant les membres de la

[1] *Suprà,* pag. 259, n. 1.

dans ce cas, où est la vraisemblance de son explication? Car, puisque le mouvement circulaire du soleil est continu et sans interruption, qu'entend-il par ces mots, *le soleil séjourne, lorsqu'il tourne pour passer sous l'horizon* *? Le passage ** du soleil ne s'exécute-t-il pas par-tout avec une égale rapidité? D'ailleurs, c'est aller contre l'évidence [des faits] que de prétendre que les extrémités occidentales de l'Ibérie et de la Maurusie sont les plus arides de toutes, quand on est certain qu'elles jouissent d'un air tempéré, et qu'elles ont de l'eau en abondance ‹1›. Si, par les mots que je viens de citer, Posidonius entend que là finissent et la terre habitable et notre hémisphère ‹2›, quel rapport ce fait a-t-il avec

PAGE 830.

* Καταστροφή. *Suprà*, p. 465. not. 1.
** Παραλλαγή.

phrase, ont prêté à Strabon un défaut de suite, ou plutôt un vice de raisonnement dont il ne sauroit être coupable. J'ai donc traduit comme si le texte eût porté : Ὡς δὲ λέγεται ΠΡῸΣ ΤᾺΣ ἘΣΧΑΤΙᾺΣ τὰς τοιαύτας, οἷα καὶ ἡ Ἰνδικὴ καὶ ἡ Ἰβηρία, ΠΡῸΣ ΤῊΝ ΟἸΚΟΥΜΈΝΗΝ ὍΛΗΝ λέγοιτ' ἂν κατά γε τὴν τοιαύτην ἀπόφασιν.

‹1› Voici encore une phrase que je ne comprends pas telle qu'elle est : Ἄλλως τε παρὰ τὴν ἐνάργειαν ἐστὶ, τὰ ἔσχατα τῆς Ἰβηρίας ἢ τῆς Μαυρουσίας, τὰ πρὸς δύσιν, ξηρὰ λέγειν ἁπάντων μάλιστα, καὶ τὸ περιέχον εὔκρατον ἔχειν, καὶ πλείστων ὑδάτων εὐπορεῖν. Littéralement : « D'ailleurs il est contre l'évidence de dire » que les extrémités occidentales de l'Ibérie » et de la Maurusie sont les parties les plus » arides de toutes, qu'elles jouissent d'un » air tempéré, et qu'elles ont de l'eau en » abondance. » Ceci ne fait aucun sens; il est clair que Strabon veut combattre l'opinion de Posidonius sur l'aridité des parties extrêmes vers l'occident, par l'*évidence des faits*, qui attestent que ces mêmes parties ont, au contraire, de *l'eau en abondance.* Dès-lors on ne sauroit douter que la pensée ne doive être présentée sous cette forme: « D'ailleurs il est contre l'évidence des faits » de dire que les extrémités occidentales de » l'Ibérie et de la Maurusie sont les parties les » plus arides de toutes, *tandis qu'il est certain* » au contraire qu'elles jouissent d'un air tem» péré, et qu'elles ont de l'eau en abondance. » C'est pourquoi, au lieu de ΚΑῚ ΤῸ περιέχον εὔκρατον ἜΧΕΙΝ, καὶ πλείστων ὑδάτων ΕὐΠΟΡΕῖΝ, je lis ΚΑΊ ΤΟΙ ΤῸ περιέχον εὔκρατον ἜΧΕΙ καὶ πλείστων ὑδάτων ΕὐΠΟΡΕῖ, dont ma version rend le sens.

Au reste, il se pourroit que les mots πλείστων ὑδάτων εὐπορεῖ exprimassent une idée de plus que celle qui est contenue dans la traduction, *qu'elles ont de l'eau en abondance :* cela pourroit signifier, *qu'elles abondent en eaux de plusieurs sortes*, c'est-à-dire, *en eaux de pluie* [ὕδατα τὰ ἐκ τοῦ Διός [1]], de *source* [ναματιαῖα ou πηγαῖα], de *puits* [ὀρυκτά [2]], de *rivière* [ποτάμια].

‹2› C'est, je crois, ce que signifient les mots τὰ ὕστατα τῆς οἰκουμένης ὙΠῈΡ ΓΗ͂Σ. D'après cette manière de s'exprimer, si τὰ ὙΠῈΡ γῆς s'entend de notre hémisphère, τὰ ὙΠῸ γῆς doit signifier *l'hémisphère occidental*, commençant à l'océan Atlantique et placé sous notre horizon. Ces expressions reviennent à celles de ὑπέργειον et ὑπόγειον ἡμισφαίριον dont se sert Tzetzès [3].

[1] *Theophr. Hist. plant.* II, 3, p. 90. = [2] *Strab.* XVI, p. 767, D. = [3] *Tzetzes* ad *Hesiod.* Ἔργα καὶ Ἡμ. v. 381.

PAGE 830. la sécheresse [qui existeroit dans ces parties], puisque le soleil, étant resté sous l'horizon pendant une nuit de même durée, reparoît et répand une chaleur égale pour ces pays et pour tous les autres également éloignés de l'équateur!

§. XI. Productions et villes du pays des Massæsyliens.

IL existe quelque part, dans ce pays, une source d'asphalte et des mines de cuivre : il nourrit, dit-on, une multitude de scorpions ailés et non ailés, d'une grandeur énorme, et dont la queue a jusqu'à sept articles ‹1›; en outre, une grande quantité d'araignées remarquables par leur grosseur : enfin on parle de lézards de deux coudées.

On trouve, dit-on, au pied des montagnes, des pierres appelées *lychnites* et *Carthaginoises* *; et dans les plaines, une quantité d'huîtres et de moules, comme nous l'avons dit en parlant du temple d'Ammon*. Il vient encore dans ce pays un arbre appelé *melilotus* ‹2›, dont on retire une sorte de vin. En quelques endroits, la terre porte deux fois l'année, et l'on fait deux moissons; l'une en été, l'autre au printemps : [le blé, dont] la paille est haute de cinq coudées, et grosse comme le petit doigt, rend deux cent quarante pour un. On ne sème point au printemps;

* *Infrà*, p. 479, n. 6.

* Pag. 49 du texte, et tom. I de la traduction, pag. 114.

PAGE 831.

‹1› *Καὶ σκορπίων δὲ καὶ πτηνῶν καὶ ἀπτέρων λέγεται πλῆθος,* ΜΕΓΕΘΕΙ ΔΕ ἙΠΤΑΣΠΟΝΔΥΛΩΝ. Ces derniers mots sont assez embarrassans. L'ancien interprète et Xylander traduisent, *magnitudine (ut fertur) septenûm vertebrarum;* M. de Bréquigny, *ils ont jusqu'à sept vertèbres :* ces vertèbres ne peuvent être que les *articles* de la queue du scorpion, terminée par un crochet aigu et mobile. Le nombre de ces *articles* est ordinairement de six; mais les anciens parlent de scorpions qui en avoient jusqu'à *sept. Καί που ἑπτὰ ἔχων σφονδύλων ὤφθη τις,* dit Ælien [1]. Le scholiaste de Nicandre dit également : *Τοὺς γὰρ σπονδύλους ὁ σκόρπιος οὐ πλείους ἔχων τῶν ἑπτὰ ὁρᾶται, ἀλλὰ καὶ αὐτοὺς σπανίους* [2].

Mais le mot *μεγέθει* fait difficulté; comment le construire avec *ἑπτασπονδύλων*. D'ailleurs il s'agit, non de la *grandeur* du scorpion, mais du *nombre des articles* de sa queue; je crois donc que les copistes ont passé deux mots, et qu'il faut lire *μεγέθει δὲ* ὙΠΕΡΒΑΛΛΟΝΤΩΝ ΚΑῚ *ἑπτασπονδύλων*. De même Strabon a dit ailleurs, *καὶ σκορπίους εἶναι πτηνούς,* ὙΠΕΡΒΑΛΛΟΝΤΑΣ ΜΕΓΕΘΕΣΙ [3]. La phrase de Strabon reviendroit précisément à celle-ci de Lucien : Τὸ *μὲν ἕτερον (sc. σκορπίων γένος) ἐπίγειόν τε καὶ πεζόν,* ὙΠΕΡΜΕΓΑ *καὶ πολυσφόνδυλον* [4].

‹2› J'ignore ce que peut être cet arbre.

[1] *Ælian. Hist. anim.* VI, c. 20. = [2] *Schol. Nicandr.* ad *Theriac.* pag. 36. = [3] *Strab.* XV, pag. 703, B. = [4] *Lucian. de Dipsad.* §. 3, tom. III, pag. 236.

on se contente de sarcler la terre avec des bottes d'épines de paliure : les grains tombés des épis lors de la moisson suffisent alors pour l'ensemencement, et ils sont mûrs en été.

La multitude des reptiles <1> oblige les laboureurs de ne travailler qu'avec des bottines, et d'avoir le reste du corps couvert de peaux. Avant de se coucher, ils frottent d'ail[a] les pieds de leurs lits, et les entourent d'épines de paliure pour se garantir des scorpions.

[a] Cf. Hemsterh. ad Schol. Aristoph. in Plut. pag. 718, n. 26.

Il y avoit sur cette côte une ville nommée *Iôl.* Juba, père de Ptolémée, l'ayant fait rebâtir, changea son nom en celui de *Cæsarée* <2> : en avant de son port est située une petite île.

Entre Cæsarée et le cap *Tritum* <3>, il y a un grand port appelé *Salda* <4>, qui forme [maintenant] la limite entre les états de Juba et les terres de la domination Romaine : [je dis maintenant,] car le pays a subi bien des divisions différentes, étant habité par plusieurs nations, les unes amies, les autres ennemies des Romains ; aussi est-il arrivé que ces derniers ont accordé ou enlevé des portions de territoire à ces divers peuples, sans s'astreindre à une règle constante et uniforme.

La région Maurétanienne fournit plus d'hommes et d'argent : le pays des Massæsyliens et de Carthage est plus florissant et mieux orné, quoiqu'il ait beaucoup souffert d'abord pendant les guerres Carthaginoises*, ensuite lors de la guerre contre Jugurtha ; ce dernier, ayant assiégé et pris Adarbala <5> dans Ityque* <6>,

* Guerres Puniques.

* En 109 avant J. C.

<1> Θηρία. Ce mot, comme la suite le fait voir, signifie ici des *reptiles*, ou plutôt, selon l'usage des médecins Grecs, tous les petits animaux dont la morsure est venimeuse.

<2> Cette ville paroît avoir occupé l'emplacement actuel de celle de Vacour. G.

<3> Les Sept-Caps, ou cap Bugaroni. G.

<4> Aujourd'hui Tedlès. G.

<5> Strabon se trompe. Adherbal fut assiégé et pris dans *Cirta* [1]. Ce qui a pu causer son erreur, c'est que les députés Romains, pendant le siége de *Cirta*, abordèrent à Utique pour rendre compte de sa conduite [2].

<6> Ytique ou Utique. Le lieu que cette ville occupoit se nomme maintenant Satcor, G.

[1] *Sallust. Bell. Jug.* §. 26. = [2] *Id.* §. 25.

Page 831. et l'ayant mis à mort, comme ami des Romains, fit éprouver à ce pays tous les malheurs de la guerre. De nouvelles guerres se succédèrent les unes aux autres ‹1›; la dernière de toutes fut celle
* En 44 avant J. C. de Jules-César contre Scipion : Juba y perdit la vie*; et la mort des chefs entraîna la ruine des villes de *Tisiaous, Vata* ‹2›, *Thala*, et *Capsa* ‹3›, où Jugurtha renfermoit ses trésors, de *Zama* et *Zincha*, et, en outre, des villes auprès desquelles César battit Scipion ‹4›; savoir, en premier lieu, à *Ruspinum*, puis à *Vizita*, ensuite à *Thapsus*, sur les bords du lac voisin de cette ville et en d'autres endroits ‹5› : dans le voisinage, sont, en outre, *Zella* et *Acholla*,
[a] Hirt. Bell. Afr. §. 33. villes libres [a]. César enleva d'emblée l'île [de *Cercinna*] et *Thena*, petite ville sur le rivage de la mer ‹6›. De toutes ces villes, les unes furent entièrement rasées; les autres, à moitié détruites, furent abandonnées des habitans. La cavalerie de Scipion brûla *Pharan*.

§. XII. Pays de Carthage.

Immédiatement après le cap *Tritum*, commencent et le pays

‹1› Pompée fit la guerre à Domitius et à Hiarba roi de Numidie.

‹2› Le nom de ces deux villes Τισιαὺς et Οὔατα paroît corrompu : la première pourroit bien être la *Thisica* de Ptolémée [1]; quant à la seconde, il est difficile de douter qu'elle ne soit la ville appelée Οὔαγα par Ptolémée, Βάγα par Plutarque [2], *Vagense oppidum* par Pline [3] et S. Augustin [4], *Vaga* par Silius Italicus [5], et *Vacca* par Salluste [6]. Ainsi je pense que Strabon avoit écrit Οὔαſα, dont les copistes ont fait Οὔα⅂α, parce que le ſ et le ⅂ se confondent souvent.

‹3› Aujourd'hui Cafsa. G.

‹4› Scipion, beau-père de Pompée, s'étoit réfugié auprès de Juba après la bataille de Pharsale, accompagné de Labiénus, Caton, Pétréius, &c. L'armée qu'ils avoient rassemblée fut vaincue par César [7]. A la suite de cette défaite, Pétréius et Juba se donnèrent mutuellement la mort [8].

‹5› Εἶτα πρὸς Θάψῳ καὶ τῇ πλησίον λίμνῃ καὶ ταῖς ἄλλαις. On sait par Plutarque que la bataille se donna sur le bord du lac, près de *Thapsus* [9]; j'ai dû, en conséquence, regarder la phrase comme un *hendiadys* [10], équivalent à πρὸς τῇ Θάψου πλησίον λίμνῃ.

D'une autre part, il est certain que *Thapsus* a été le lieu de la bataille décisive [11] : aucune action n'eut lieu après cette affaire, qui ruina de fond en comble le parti de Pompée en Afrique. On ne voit donc pas ce que peuvent signifier les mots ϗ ταῖς ἄλλαις : je les regarde comme une addition des copistes.

‹6› *Cercinna* conserve le nom de Kerkéni; et *Thena*, celui de Taineh. G.

[1] *Ptolem.* IV, 3, pag. 99, *Merc.* = [2] *Plut.* in *Mario*, §. 8. = [3] *Plin.* V, 4, pag. 248, 6. = [4] *S. August. contra Donat.* III, c. 6. — *Epist.* CCLV, ad *Macrob.* = [5] *Sil. Ital.* III, v. 259. = [6] *Sallust. Bell. Jug.* §. 29, 47, 68. = [7] *Plut.* in *Cæsar.* §. 53. = [8] *Appian. Bell. civ.* II, §. 100. = [9] *Plut.* in *Cæsar.* §. 53. = [10] *Suprà*, pag. 377, n. 2. = [11] *Plutarch.* l. l. — in *Caton. min.* §. 58.

des Massæsyliens et celui de Carthage, l'un et l'autre d'une nature à-peu-près semblable <1>. A l'intérieur est placée *Cirta* *, résidence royale de Massinissa et de ses successeurs, ville très-forte et ornée de toute sorte d'édifices et d'établissemens, qu'elle doit principalement à Micipsa. Par les soins de ce prince, qui y établit aussi une colonie de Grecs, cette ville devint si peuplée, qu'elle fut en état de mettre sur pied dix mille cavaliers et le double de fantassins. PAGE 832. * Constantine.

Outre *Cirta*, ce pays renferme les deux villes d'*Hippon*, l'une près d'Ityque, l'autre plus rapprochée du cap *Tritum*, toutes deux résidences royales <2>. Quant à la ville d'Ityque *, elle tient le premier rang après Carthage, soit par sa grandeur, soit par son importance : en effet, depuis la destruction de Carthage, elle est devenue pour les Romains comme la métropole du pays, et c'est le point central de toutes leurs opérations en Libye <3>. Elle est située sur le même golfe que Carthage, près du cap d'Apollon *, l'un des deux qui forment le golfe; l'autre porte le nom de *cap de Mercure* * : les deux villes ** sont en vue l'une de l'autre. Dans le voisinage d'Ityque coule le fleuve *Bagradas* <4>.

* Utique.

* Ras-Zébib.

* Cap Bon.

** Savoir, Carthage et Utique.

Du cap *Tritum* à Carthage, on compte 2500 stades <5>. Toute-

<1> Μετὰ δ' οὖν Τρητὸν ἡ Μασσυλιαίων ἐστὶ καὶ ἡ Καρχηδονίων ΠΑΡΑΠΛΗΣΙΆ χώρα. Tous les traducteurs ont passé παραπλησία. J'ai cru devoir entendre ce mot de la nature du pays. Cependant il pourroit se rapporter à *l'étendue;* et le sens seroit que *les deux pays étoient à-peu-près de même grandeur.* L'un et l'autre sens est raisonnable.

<2> Il s'agit ici d'*Hippo-Regius* et d'*Hippo-Zarytos* ou *Diarrhytos*. Plusieurs critiques ont déjà repris Strabon d'avoir dit ἄμφω βασίλεια : le mot βασίλειον ne convient qu'à *Hippo-Regius*, puisque *Hippo-Zarytos* n'a jamais été soumise à des rois [1]. — *Hippo-Regius* étoit située près de la ville actuelle de Bona. *Hippo-Zarytos* est appelée aujourd'hui Ben-zert ou Biserte. G.

<3> Καὶ ὁρμητήριον πρὸς τὰς ἐν Λιβύῃ πράξεις. Sur le sens de ὁρμητήριον, voyez les observations que j'ai déjà faites [2]. Ἐν Λιβύῃ s'entend ici de l'Afrique occidentale. On sait qu'Utique étoit le principal lieu de débarquement pour les Romains.

<4> Le nom moderne est Mégerda. G.

<5> La distance littorale du cap Bugaroni aux ruines de Carthage, sur les cartes de d'Anville, est de 300 minutes de degré, qui représentent 2500 stades de 500. G.

[1] *Cellar. Geogr. ant.* IV, 5. — *Leblond, Mém. Acad. Inscr.* tom. XXXIX, pag 558, &c. = [2] *Suprà*, pag. 174, n. 2.

PAGE 832. fois on n'est pas généralement d'accord sur cette distance, non plus que sur celle qui sépare [Carthage] des Syrtes.

§. XIII. Description et histoire de Carthage.

CARTHAGE ⟨1⟩ est située sur une presqu'île entourée d'un mur qui a 360 stades de circonférence, et 60 stades dans la partie qui, d'une mer à l'autre, traverse le col de l'isthme; là se trouvoient les loges des éléphans ⟨2⟩, établies dans un lieu vaste. Au milieu de la ville, s'élève l'acropole, appelée *Byrsa*, hauteur assez roide, habitée tout autour : le sommet est couronné par un temple d'Esculape, où la femme d'Asdrubal mit le feu et se brûla elle-même lors de la prise [de Carthage][a]. Au pied de l'acropole sont les ports, et le *Côthôn*, petite île circulaire, environnée par un *euripe*, et garnie tout autour de loges pour les vaisseaux ⟨3⟩.

[a] Appian. Bell. Pun. §. 181.

⟨1⟩ Polybe[1] et Appien[2] ne donnent que 25 stades à la largeur de l'isthme qui joint Carthage au continent.

La circonférence de la ville, selon Tite-Live[3], n'est que de 23 milles, qui valent 184 stades, c'est-à-dire, à-peu-près la moitié de ce que donne Strabon.

⟨2⟩ *Ὅπου τοῖς Καρχηδονίοις ἦσαν αἱ τῶν ἐλεφάντων στάσεις* ΚΑΙ' *τόπος εὐρυχωρής*. J'ai retranché le *καὶ* avec M. Coray.

⟨3⟩ *Ὑπόκεινται δὲ τῇ ἀκροπόλει οἵ τε λιμένες καὶ ὁ Κώθων, νησίον περιφερὲς εὐρίπῳ περιεχόμενον, ἔχοντι νεωσοίκους ἑκατέρωθεν κύκλῳ.*

Le mot *Côthôn* désignoit le *port;* et Bochart[4] remarque avec raison, d'après Festus[5] et Servius[6], qu'il désignoit, en général, les ports creusés de main d'homme, ou du moins qu'on avoit rendus plus appropriés à leur destination par de grands travaux. Ici notre auteur donne le nom de *Côthôn* à l'île située au milieu; un peu plus bas[7], il le donnera au port lui-même : j'en conclus que l'île et le port avoient le même nom.

Pour bien entendre ce passage de Strabon, il est nécessaire de se former une idée juste de la disposition du port *Côthôn ;* et je rapprocherai ici deux textes, celui de Diodore de Sicile et celui d'Appien. Le premier dit, en parlant du port *Charmothas* sur la mer Rouge : « C'est un golfe exposé au couchant, et défendu par une jetée fort longue; » environné entièrement par une montagne » couverte de bois, il peut avoir 100 stades » de circonférence, et offrir un asile assuré » à deux mille vaisseaux : au milieu s'élève » une île bien arrosée... En tout, il ressemble » au port des Carthaginois appelé *Côthôn*[8]. » Cette description se rapporte assez bien avec celle que Strabon donne de *Charmothas*[9]. Appien s'exprime ainsi : « Au milieu de ce » port s'élève une île : l'île et le port sont » bordés par de vastes quais [*κρηπῖσι*], sur

[1] *Polyb.* I, 73, §. 5. = [2] *Appian. Bell. Pun.* §. 95. = [3] *Tit. Liv.* epitom. libri LI. = [4] *Bochart, Chanaan,* I, 24, pag. 512 et seq. = [5] *Festus,* voce *Cothones.* = [6] *Servius* ad *Æneid.* I, v. 431. = [7] *Infrà*, pag. 474. = [8] *Diod. Sic.* III. §. 43. = [9] *Suprà*, pag. 287.

Cette

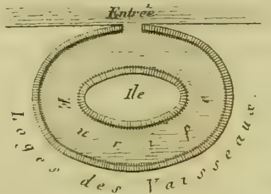
Cette ville fut fondée par Didon, qui y conduisit des Tyriens. PAGE 832. Cette colonie réussit tellement aux Phœniciens, de même que celles de l'Ibérie, tant en deçà qu'au-delà des Colonnes, que maintenant encore ils habitent les meilleurs cantons de l'Europe, tant sur le continent que dans les îles voisines ; même ils s'étoient approprié toute la Libye, à l'exception des parties qui ne peuvent avoir que des nomades pour habitans.

Cette puissance rendit leur ville la rivale de Rome ; et ils purent lutter contre les Romains dans trois guerres longues et sanglantes. Toute l'étendue de leurs ressources parut principalement lors de la dernière, dans laquelle ils furent réduits par Scipion Æmilien, PAGE 833. qui rasa entièrement leur ville ; car, en commençant la guerre, ils possédoient 300 villes en Libye, et une population de 700,000 ames dans [la seule] Carthage. Assiégés et forcés de capituler <1>,

» lesquels s'élèvent des loges pour deux cent » vingt vaisseaux, et des magasins de bois » et d'agrès [τριηρετικὰ σκεύη]. En avant de » chaque loge, sont placées deux colonnes » d'ordre Ionique : aussi le port et l'île sem» blent entourés de portiques [1]. »

D'après ces deux passages, comparés au texte de Strabon, on voit que le port *Côthôn* formoit un bassin à-peu-près circulaire; au milieu s'élevoit une île qui en occupoit une partie : cette île se trouvoit donc entourée d'un canal assez large, formant, à proprement parler, le port; et c'est là ce que Strabon appelle *euripe*, νησίον εὐρίπῳ περιεχόμενον. On a vu, en effet, que tel est le sens du mot εὔριπος [2]. Les rives de l'île et celles du port étoient également bordées de loges de vaisseaux [νεωσοίκους]; ce que Strabon exprime par les mots ἜΧΟΝΤΙ νεωσοίκους ἑκατέρωθεν κύκλῳ.

Au lieu d'ἔχοντι, leçon des manuscrits et des éditions, M. Coray lit ἔχον τε, correction que je n'ai pas dû suivre : ἔχον ne se rapporteroit qu'à l'île; or on ne peut plus expliquer ἑκατέρωθεν κύκλῳ : car que signifie *tout autour de chaque côté de l'île!* Au contraire, avec ἔχοντι se rapportant à εὐρίπῳ, le mot ἑκατέρωθεν s'applique, comme il le faut, d'après le texte d'Appien, aux deux rives de l'euripe sur le continent et l'île, également bordées de loges pour les vaisseaux [ἑκατέρωθεν]. Ainsi le Côthôn devoit présenter à-peu-près cette figure:



<1> Ici notre auteur paroît se tromper. Lorsqu'au commencement de la troisième guerre Punique, les Carthaginois livrèrent leurs villes, des otages, les armes et des

[1] *Appian. Bell. Pun.* §. 96. = [2] *Suprà*, pag. 380, col. 2.

PAGE 833. ils abandonnèrent, pour gages de leur soumission, 200,000 armures complètes, 3000 ‹1› machines à lancer des traits et des pierres : mais, ayant décidé de recommencer la guerre, ils se mirent tout-à-coup à fabriquer de nouvelles armes ; chaque jour ils déposèrent [dans les magasins] 140 boucliers épais, 300 épées, 500 lances, 1000 traits pour les catapultes ; les femmes esclaves ou domestiques ‹2› donnèrent leurs cheveux pour faire [les cordages de] ces machines. [Ce n'est pas tout :] il leur restoit encore, depuis cinquante ans, douze vaisseaux qui leur avoient été laissés, aux termes du traité conclu à la fin de la deuxième guerre ; en deux mois de temps, et quoique déjà forcés de se réfugier dans l'enceinte de *Byrsa*, ils construisirent alors 120 vaisseaux pontés ; et, comme l'entrée du [port] *Côthôn* étoit bloquée [par l'ennemi], ils en ouvrirent une autre : alors on vit tout-à-coup s'avancer cette flotte inattendue ; une multitude d'ouvriers entretenus aux frais du trésor avoient été employés sans relâche à mettre en œuvre des bois en dépôt depuis long-temps. Malgré tant de ressources et de travaux, Carthage n'en fut pas moins prise et rasée.

Quant au pays, les Romains firent une province de la partie qui avoit appartenu aux Carthaginois : ils donnèrent le reste à Massinissa et à ses fils, principalement à Micipsa ‹3› ; car ils avoient

machines de guerre, ils y furent contraints, non par *un siége,* comme le dit Strabon, mais par la crainte de voir se renouveler une guerre qu'ils évitoient avec soin, et dont les Romains cherchoient l'occasion [1]. Ce ne fut qu'après avoir fait de si grands sacrifices, et quand les Romains leur eurent imposé la cruelle loi d'abandonner Carthage [2], que, le désespoir s'emparant des Carthaginois, ils se résolurent à soutenir un siége qui ne pouvoit finir que par la ruine totale de leur patrie.

‹1› Appien ne porte ces machines qu'à 2000, *διχιλίους* [3], de même que Polybe [4]. Les copistes auroient-ils encore une fois confondu les syllabes *δι* et *τρι* [5] ?

‹2› *Θεράπαιναι*. Les historiens s'accordent, au contraire, à dire que les femmes Carthaginoises en général, et non pas seulement celles de condition servile, concoururent à cet acte de dévouement [6].

‹3› Strabon s'exprime ainsi : *Τῆς δὲ Μασσανίσσην ἀπέδειξαν κύριον καὶ* ΤΟΥ͂Σ ἈΠΟΓΟ-

[1] *Polyb.* XXXVI, 1, §. 9 ; 2, §. 2 et sq. — *Diod. Sic. Excerpt. de legat.* 27. — *Appian. Bell. Pun.* §. 75 et sq. = [2] *Idem, ibid.* §. 81. — *Flor.* II, 15 ; §. 8. = [3] *Appian. Bell. Pun.* §. 80. = [4] *Polyb.* XXXVI, 4, §. 7. = [5] *Suprà*, pag. 373, n. 2. = [6] *Appian. Bell. Pun.* §. 93. — *Plutarch. de ære alieno,* tom. IX, pag. 293, *ed. Reisk.* — *Florus*, II, 15, §. 10.

beaucoup de considération pour Massinissa, à cause de ses grandes qualités et de son attachement pour eux. C'étoit ce prince, en effet, qui, en civilisant les Numides, leur avoit donné le goût de l'agriculture, et qui, de brigands qu'ils étoient, en avoit fait des soldats. Ces peuples avoient offert [jusqu'alors] quelque chose de singulier : habitans d'un pays excellent sous tous les rapports, mais infesté de reptiles*, les Numides, au lieu de détruire ces animaux, afin de pouvoir cultiver la terre sans crainte, leur abandonnoient le pays, et tournoient leurs armes les uns contre les autres; ce qui les forçoit de mener une vie errante et de changer continuellement de demeure, comme les peuples qui y sont contraints par la stérilité de leur pays ou l'âpreté de leur climat : en sorte que le nom de *Nomades* ‹1› qu'on donne aux Massæsyliens, devoit paroître convenable à leur genre de vie; ils étoient, en effet, réduits nécessairement à une vie misérable et précaire, et à se nourrir principalement de riz, de viande, de lait et de fromage ‹2›.

PAGE 833.

* Θηρία. *Suprà*, pag. 469, n. 1.

Carthage, après être restée déserte pendant un grand nombre d'années, et presque autant de temps que Corinthe, fut rétablie à-peu-près à la même époque [que cette ville] par Jules-César, qui y envoya ceux des Romains qui voulurent bien aller s'y établir, et quelques soldats*; et maintenant il n'existe point de ville en Libye qui soit plus peuplée.

* 44 ans avant J. C.

ΝΟΥΣ ΤΟΥ'Σ περὶ Μικίψαν· ce qui n'est peut-être que la périphrase ordinaire pour τὸ ἀπόγονον ou υἱὸν Μικίψαν. Je crois cependant que Strabon désigne les trois fils de Massinissa, Micipsa, Golossa et Mastanaba, dont le premier, comme étant l'aîné, fut nommé roi; le second fut mis à la tête de l'armée, et maître de la paix et de la guerre; le troisième eut l'administration de la justice[1] : en sorte que les mots τοὺς ἀπογόνους τοὺς π. M. feroient entendre que des trois fils Micipsa étoit l'aîné, et fut le mieux partagé.

‹1› Ceci se rapporte au nom de *Nomades* donné par les Grecs au même peuple que les Latins appeloient *Numides : Numidæ verò Nomades à permutandis pabulis.*

‹2›... Καὶ τὸ πλέον ῥιζοφάγους, Ἢ κρεωφάγους, γάλακτι δὲ καὶ τυρῷ τρεφομένους. Reinesius entendoit τὸ πλέον... ἢ dans le sens de *frequentiùs, magis quàm*[2]. Je n'ai pas suivi son interprétation. On lit plus haut, τοὺς δὲ ἐκεῖ καὶ γαλακτοποτεῖν καὶ κρεωφαγεῖν[3].

[1] *Appian. Bell. Pun.* §. 106. = [2] *Th. Reines. Var. Lect.* II, cap. 5. = [3] *Strab.* XVII, pag. 829, B.

PAGE 834. §. XIV. Villes et îles du pays de Carthage.

L'ILE de *Corsura* est située vis-à-vis le milieu de l'ouverture du golfe de Carthage ‹1›; et en face des mêmes lieux se trouve le cap *Lilybæum* de Sicile, à une distance d'environ 1500 stades ‹2›; car tel est l'intervalle qui sépare, dit-on, *Lilybæum* et Carthage *.

* *Suprà*, t. I, p. 335, not. 4, t. II, p. 348, not. 4.

Non loin de *Corsura* et de la Sicile, sont d'autres îles, telles qu'*Ægimuros* ‹3›.

La traversée est de 60 stades depuis Carthage jusqu'à la partie la plus voisine de la côte opposée *; et de là l'on monte, l'espace de 120 stades, jusqu'à *Nepheris*, ville forte, bâtie sur un rocher.

* Au sud-est.

Sur les bords de ce même golfe de Carthage, on trouve *Tunis* ‹4›, des bains chauds, des carrières; puis le cap escarpé

‹1› Κατὰ μέσον δὲ τὸ στόμα τοῦ Καρχηδονίου κόλπου νῆσός ἐστι Κόρσουρα. Je n'entends pas ce passage. Il n'y a point d'île *vis-à-vis* ou *dans le milieu du golfe de Carthage*. Ainsi l'on ne voit point ce que Strabon a prétendu désigner par l'île *Corsura*, dont nul auteur n'a parlé. L'embarras augmente quand on le voit ajouter, plus bas, que *cette île Corsura étoit voisine d'Ægimuros et de la Sicile*; car *Ægimuros* (probablement al-Djiamur) étoit fort près de Carthage, à 30 milles, selon Tite-Live [1], fort en deçà du *promontorium Hermæum*, et conséquemment très-loin de la Sicile : comment dire qu'*une île est près à-la-fois de la Sicile et d'Ægimuros!* car si elle est près de l'une, elle doit être loin de l'autre.

D'un autre côté, il semble probable que ce que Strabon appelle ici *Corsura* en deux endroits, est la même île qu'au second livre il nomme *Cossura*, dans ce passage : « De » même, le long des côtes de la Libye et » de la Sicile, les îles sont peu nombreuses; » de celles-ci nous nommerons *Cossura* et » *Ægimuros* [2]. » Or il donne à cette île de *Cossura* (actuellement Pentellaria) sa position véritable, en face de Sélinonte de Sicile [3]; ou bien entre le cap *Lilybæum* et *Aspis* ou *Clypea* [4], ce qui est moins exact. L'identité entre *Corsura* et *Cossura*, qui résulte de ce rapprochement, montre que dans tout ceci Strabon aura fait quelque confusion de termes qui rend fort difficile de deviner au juste ce qu'il a voulu dire.

‹2› 1500 stades de $833\frac{1}{3}$ représentent 48 minutes de l'échelle des latitudes, et c'est, comme je l'ai déjà dit, la distance connue des caps voisins de Carthage au promontoire *Lilybæum* de Sicile. G.

‹3› *Ægimuros* répond au petit îlot qui conserve le nom d'al-Djiamur, à peu de distance du cap Bon, et dans le golfe de Carthage. On voit que cet îlot est déplacé dans le texte de Strabon, de même que l'île de *Cossura*. G.

‹4› Cette ville, suivant Polybe, étoit située à 120 stades de Carthage [5]; ce qui s'accorde très-bien avec les 12 milles que

[1] *Tit. Liv.* XXX c. 24. = [2] Tom. I de la traduction, pag. 337 = [3] *Infrà*, pag. 477. = [4] *Strab.* VI, pag. 277, et de la traduct. tom. II, pag. 383. = [5] *Polyb. Hist.* XIV, 10, §. 5.

de Mercure*, sur lequel est une ville de même nom <1>; ensuite *Neapolis* <2>; le cap *Taphitis* <3>, surmonté d'une colline nommée *Aspis* d'après sa forme, qui ressemble à celle d'un bouclier : Agathocle, tyran de Sicile, y réunit des habitans et y établit une colonie à l'époque où il fit son expédition maritime contre les Carthaginois*. Toutes ces villes furent détruites par les Romains en même temps que Carthage.

Page 834.
* Cap Bon.
* En 308 av. J. C.

A 400 stades du cap *Taphitis* est l'île de *Cossura* <4>, située vis-à-vis et à 600 stades du fleuve Sélinonte en Sicile; cette île, qui a 150 stades de tour, renferme une ville de même nom. L'île de *Melite** est éloignée de *Cossura* d'environ 500 stades <5>.

* Malte.

Après [le cap *Taphitis*], on rencontre successivement la ville d'*Adryme* <6>, qui renfermoit un arsenal de marine; les Tarichées <7>, îlots nombreux et très-rapprochés les uns des autres; la ville de *Thapsus;* une île distante de la côte, dite *Lopadussa**; le promontoire d'Ammon *, très-commode <8> pour épier les thons; puis enfin la ville de *Thena*, située à l'entrée de la petite Syrte <9>. Entre ces villes, il y en a beaucoup d'autres qui ne méritent point qu'on en fasse mention.

* Lampédusa.
* Capoudia.

§. xv.
Côte de la petite Syrte.

Au commencement de la [petite] Syrte s'étend, parallèlement

Tite-Live compte entre ces deux villes [1], à raison de 10 stades pour un mille. *Tunis* conserve son ancien nom.

<1> Je lis avec MM. Falconer, Tzschucke et Coray : *εἶθ' ἡ Ἑρμαία ἄκρα, τραχεῖα· καὶ ἐπ' αὐτὴν πόλις ὁμώνυμος.* Au lieu d'*ἐπ' αὐτήν*, on doit lire, je crois, *ἐπ' αὐτῇ* ou *ἐπ' αὐτῆς*.

<2> D'Anville rapporte *Neapolis* à un lieu nommé Nabel; mais l'ordre des positions suivantes, donné par Strabon, fait voir que *Neapolis* devoit être voisine du cap *Hermæum*, ou de Mercure. G.

<3> Aujourd'hui cap d'Aclibia. G.

<4> C'est l'île connue maintenant sous le nom de Pentellaria. Sa distance du cap d'Aclibia est d'environ 400 stades de 500 au degré. G.

<5> Sur nos cartes modernes, la distance de Pentellaria à Malte est de plus de 900 stades de 500. G.

<6> Le véritable emplacement de cette ville est inconnu. G.

<7> Aujourd'hui les Conillères. G.

<8> Je lis, avec M. Coray, ἉΡΜΟ'ΔΙΟΣ *πρὸς θυννοσκοπίαν*, d'après le manuscrit de l'Escurial.

<9> C'est le golfe de Cabes. G.

[1] *Tit. Liv.* xxx, §. 9.

PAGE 834. à la côte, *Cercinna* ‹1›, île de forme alongée, et d'une assez grande dimension, renfermant une ville de même nom : il y a une autre [île] plus petite, appelée *Cercinnitis*.

C'est immédiatement après [ces îles] que s'ouvre la petite Syrte, nommée aussi la *Syrte Lotophagite*. La circonférence de ce golfe est de 1600 stades *, et sa largeur, à l'embouchure, est de 600 ‹2›. Près de chacun des deux caps qui le déterminent, est une île voisine du continent; savoir, *Cercinna*, dont je viens de parler, et *Meninx* *, toutes deux à-peu-près égales en grandeur. On croit que *Meninx* est la terre des Lotophages, mentionnée par Homère; et l'on cite en preuve un autel d'Ulysse qui s'y trouve, et le fruit d'où les Lotophages tirent leur nom; car l'arbre appelé *lotus* *, dont le fruit est très-agréable, vient abondamment dans cette île : elle renferme plusieurs villes peu considérables; une d'entre elles porte le même nom.

* *Suprà*, t. I, p. 337, n. 7.

* Zerbi.

* *Suprà*, pag. 315.

Sur les bords de cette Syrte, se trouvent aussi quelques petites villes. Dans le fond du golfe, il y a un très-grand port de commerce, arrosé par un fleuve qui vient se jeter dans la mer. L'alternative du flux et reflux ‹3› se fait sentir jusque là. Les habitans profitent du moment [du reflux] pour se jeter en grande hâte sur les poissons [que la mer laisse en se retirant].

Après la Syrte est le lac de *Zuchis*, ayant 400 stades [de tour], dans lequel on pénètre par une embouchure étroite : sur ses bords il y a une ville de même nom, où sont des ateliers de teinture en pourpre, et où l'on fait beaucoup de salaisons; puis vient un lac plus petit, puis une ville d'*Abrotonum* et quelques autres. Immédiatement après on trouve *Neapolis*, appelée aussi *Leptis* ‹4›;

‹1› Elle conserve le nom de Kerkéni. G.

‹2› Ces deux mesures sont justes en stades de 700. G.

‹3› M. de Chabert, qui a visité les deux Syrtes en août 1766, dit avoir observé que l'effet des marées y est assez sensible [1].

‹4› Il s'agit de la ville que Pomponius Mela [2] et Pline [3] appellent *Leptis altera*: c'est *Leptis magna*, nommée actuellement *Lebida*.

[1] *Acad. des Sciences*, ann. 1767, p. 292 et sq. = [2] *Pomp. Mel.* I, 7, §. 5. = [3] *Plin.* V, 3, p. 247, 15.

de là jusqu'à la ville des Locriens-Épizéphyriens, la traversée est de 3600 stades <1> : en continuant la route, on rencontre un fleuve *Cinyphus* [a] <2>, et une sorte de chaussée * élevée par les Carthaginois, pour servir à traverser des marais qui se prolongent au loin dans l'intérieur du pays. Cette côte, en général garnie de ports, en est cependant dépourvue sur quelques points.

PAGE 834.

[a] *Cynips* d'Hérodote, IV, §. 175. *Cf.* Larcher; et Sainte-Croix, de l'État des Colon. grecq. pag. 38, not. 3.

* Διατείχισμα.

§. XVI.

Grande Syrte.

ENSUITE on arrive au promontoire élevé et couvert de bois, nommé *Cephalæ** <3>, qui forme l'entrée de la grande Syrte : on compte, de Carthage jusque là, un peu plus de 5000 stades <4>.

* C'est-à-dire, *les Têtes.*

Le pays des Libo-Phœniciens s'étend parallèlement à la côte depuis Carthage [d'une part] jusqu'aux Massæsyliens, et [de l'autre] jusqu'au cap *Cephalæ*, et se prolonge [à l'intérieur] jusqu'à la contrée montagneuse des Gætules, qui tient déjà elle-même à la Libye [propre] <5> : au-dessus de cette contrée, et dans une situation parallèle, est le pays des Garamantes, d'où l'on apporte les pierres [nommées] *Carthaginoises* <6>. On dit que ces Gara-

<1> Sur les cartes de d'Anville, la distance, en ligne droite, de *Leptis magna* à la ville des Locriens-Épizéphyriens, située près de l'extrémité méridionale de l'Italie, est égale à 5° 50' de l'échelle des latitudes. Ils représentent 3500 stades olympiques, ou de 600 au degré. G.

<2> Le *Cinyphus* est appelé aujourd'hui Wadi Quaham. G.

<3> Son nom moderne est cap Canan, ou cap de Mesrata. G.

<4> Du cap Canan à l'entrée occidentale de la grande Syrte, et en suivant les côtes jusqu'aux ruines de Carthage situées près de Tunis, je trouve, sur les cartes de d'Anville, la valeur de 610 minutes de l'échelle des latitudes, ou 5083 stades de 500. G.

<5> Je lis, avec M. de Bréquigny, Tyrwhitt et M. Coray : Ὑπέρκειται δὲ τῆς ἀπὸ Καρχηδόνος παραλίας μέχρι Κεφαλῶν καὶ μέχρι τῆς Μασσαισυλίων Η῾ τῶν Λιβοφοινίκων ΓΗ͂, μέχρι τῆς τῶν Γαιτούλων ὀρεινῆς, ἤδη Λιβυκῆς οὔσης. Je crois avoir saisi le sens indiqué peu clairement dans le texte. Strabon embrasse la côte qui s'étend depuis les Massæsyliens jusqu'au cap *Cephalæ*.

Quant aux mots ἤδη Λιβυκῆς οὔσης, le sens n'en est pas facile à déterminer. Je pense que ces mots ont un sens analogue à l'épithète *Libyenne* que Strabon donne ailleurs [1] aux Maures, et qui signifie *indigène :* il faut donc entendre par-là que les colonies étrangères n'avoient point pénétré jusqu'à la région montagneuse des Gætules, qui paroît avoir été les vallées méridionales de l'*Atlas;* en sorte qu'elle étoit habitée uniquement par des indigènes, et qu'elle appartenoit *déjà* exclusivement à la Libye.

<6> Ὅθεν οἱ Καρχηδόνιοι κομίζονται λίθοι. Il s'agit ici d'une sorte de grenats [2] [λίθος ἄνθραξ,

[1] *Suprà*, pag. 450. = [2] *Hill, Notes sur Théophraste, Traité des Pierres*, pag. 128.

PAGE 835. mantes ‹1› sont éloignés de neuf ou dix journées de route des Æthiopiens qui habitent le long de l'Océan ‹2›; et de quinze journées, du temple d'Ammon.

Entre les Gætules et le rivage de la Méditerranée*, il y a un grand nombre de plaines, de montagnes, de lacs étendus, de fleuves dont quelques-uns disparoissent sous terre. Ces peuples mènent une vie frugale et ne connoissent point le luxe; ils ont plusieurs femmes et beaucoup d'enfans: du reste, ils ressemblent aux Arabes nomades. Leurs chevaux et leurs bœufs ont le sabot plus long* que par-tout ailleurs. Les rois s'appliquent tellement à élever des chevaux, que tous les ans il leur naît cent mille poulains. On se nourrit du lait et de la chair du bétail ‹3›, principalement chez les Æthiopiens [occidentaux]. Voilà ce qui concerne l'intérieur des terres.

* Littér. *et notre rivage.*

* Μακροχηλότεροι.

carbunculus], qui, selon Théophraste[1], venoient de Carthage et du pays des Massyliens : Ἄγεται δ' οὗτος ἐκ Καρχηδόνος καὶ Μασσαλίας (ou plutôt Μασσυλίας). C'est pourquoi on leur donnoit le nom de *pierres Carthaginoises*, témoin Strabon et Pline[2].

Ainsi d'Anville avoit tort de lire dans notre texte Χαλκηδόνιοι au lieu de Καρχηδόνιοι[3].

‹1› La ville de Gherma, située dans le Kawar, paroît avoir été l'ancienne capitale des Garamantes. G.

‹2› J'ai pris comme un *hendiadys*[4] cette phrase de notre auteur : Τοὺς δὲ Γαράμαντας ἀπὸ τῶν Αἰθιόπων ΚΑΙ τῶν παρωκεανιτῶν ἀφεστάναι φασὶν ἡμερῶν ἐννέα ἢ καὶ δέκα ὁδόν. Ainsi au livre premier, Οἱ ἔξω καὶ κατὰ τὸν Ὠκεανὸν Αἰθίοπες[5]· et un peu plus haut, Ὑπὲρ ταύτης δ' ἐστὶν ἐπὶ τῇ ἔξω θαλάσσῃ ἡ τῶν Ἑσπερίων καλουμένων Αἰθιόπων χώρα[6]. M. de Bréquigny avoit traduit : *Les Æthiopiens et les peuples qui habitent près de l'Océan.*

‹3› Le texte porte, Τὰ δὲ πρόβατα γάλακτι καὶ κρέασιν ἐτρέφετο : ce qui signifie littéralement, *le bétail se nourrit de lait et de chair;* et c'est ainsi que tous les interprètes, sans en excepter M. de Bréquigny, l'ont entendu. Mais quel sens attacher à une telle phrase? N'est-il pas certain, au contraire, que ce sont les habitans qui *se nourrissent de la chair et du lait de leur bétail!* Ainsi Strabon dit des Arabes nomades, τρέφονται τῷ τε γάλακτι καὶ σαρξί[7]; et ailleurs, des Lotophages et des Numides[8]. Il faut donc que le passif ou moyen ἐτρέφετο soit pour l'actif, en sorte qu'on doit entendre τὰ δὲ πρόβατα γάλακτι καὶ κρέασιν ἔτρεφε ou ἔθρεψε : car l'imparfait se met pour l'aoriste[9], et l'aoriste s'emploie pour un temps continu et désigne l'habitude[10]; il y a de sous-entendu τοὺς ἐνοικοῦντας. Cette phrase seroit analogue à celle-ci du même auteur, χώρα.... κέγχρῳ τρέφουσα, c'est-à-dire, τοὺς ἐνοικοῦντας[11].

[1] *Theophr. de Lapidib.* pag. 4. — Cf. *S. Epiphan. de Gemmis,* §. 4, *Opp.* tom. II, pag. 227. = [2] *Plin.* XXXVII, 7, pag. 779, 7. = [3] *Acad. Inscr. et Bell. Lett. Mém.* tom. XXVI, pag. 78. = [4] *Suprà,* pag. 377, n. 2. = [5] *Strab.* I, pag. 39, B. = [6] *Idem,* XVII, pag. 827, B. = [7] *Strab.* XVI, pag. 777. = [8] *Suprà,* pag. 475, n. 2. = [9] *Bœckh* in *Plat. Minoem,* pag. 167. = [10] *Gataker, Opp.* tom. I, pag. 39. = [11] *Strab.* IV, pag. 190, C.

La

La grande Syrte a 3930 stades de circonférence ‹1› et 1500 de profondeur ‹2› ; telle est à-peu-près aussi la largeur de ce Page 835.

‹1› Ce passage est corrompu :

Ἡ δὲ μεγάλη Σύρτις τὸν μὲν κύκλον ἔχει σταδίων ἐννακοσίων καὶ τριάκοντά που· τὴν δ' ἐπὶ τὸν μυχὸν διάμετρον, χιλίων πεντακοσίων.

La leçon ἐννακοσίων καὶ τριάκοντά που est fautive; c'est ce que tous les critiques ont reconnu : les manuscrits la donnent tous sans exception; un seul porte à la marge la correction moderne, πεντακισχιλίων, 5000, que Casaubon a proposé de substituer à l'autre. M. de Bréquigny l'a suivie dans sa traduction, et M. Coray l'a reçue dans le texte.

Mais M. Gossellin, en discutant ce passage, avoit mis sur la voie de la vraie leçon. Il observe que Strabon, au deuxième livre [1], a rapporté deux opinions sur les dimensions de la grande Syrte : la première est celle d'Ératosthène, qui donnoit à ce golfe 5000 stades de tour et 1800 stades de profondeur; selon l'autre opinion, la Syrte n'auroit eu que 4000 stades de circonférence et 1500 de profondeur [2]. Dans le passage qui nous occupe, Strabon paroît abandonner l'opinion d'Ératosthène et adopter l'autre, puisqu'il ne parle que de la mesure de 1500 stades : il est donc probable que la mesure de la longueur étoit 4000 stades, plutôt que 5000; en sorte que la leçon πεντακισχιλίων, à la marge d'un seul manuscrit, doit être considérée comme une correction faite postérieurement d'après le passage du second livre.

M. Gossellin substitue, en conséquence, la leçon 4000 à l'ancienne; et j'adopte cette correction, moyennant une restriction bien légère. En effet, il y a une si grande différence entre les mots τετρακισχιλίων [4000] et ἐννακοσίων καὶ τριάκοντα [930], qu'on ne peut concevoir comment les copistes auroient pu remplacer l'ancienne leçon par cette dernière; on n'aperçoit ni le motif ni le principe d'une telle erreur : elle deviendra concevable, si l'on se rappelle que les copistes oublient quelquefois le chiffre ou le mot qui exprime les *mille*, comme on en a vu des exemples [3]; et l'on aura peine à ne point être convaincu qu'il en a été de même pour ce passage. Strabon avoit sûrement écrit τρισχιλίων ἐννακοσίων καὶ τριάκοντά που (en chiffres, ͵γϡλ [3930]); et les copistes, retranchant l'indication du mille, ont lu ἐννακοσίων καὶ τριάκοντά που [ϡλ, 930]. La mesure de 3930 stades ne diffère de l'autre (4000) qu'en ce qu'elle est donnée avec plus de précision.

Quant à l'expression τὴν διάμετρον, elle signifie, non pas le *diamètre*, la *largeur*, comme M. Falconer se l'imagine; mais la profondeur, τὸ βάθος, mot dont se sert Strabon dans le passage du deuxième livre où il rapporte cette même mesure : c'est pour éviter toute équivoque que notre auteur ajoute ici ἐπὶ τὸν μυχόν, qui indiquent suffisamment qu'il s'agit du *diamètre* dans le sens de la *profondeur*.

‹2› Les cartes de d'Anville donnent aux côtes de la grande Syrte, depuis le cap Canan, l'ancien *Cephalæ*, jusqu'au cap Téionès, l'ancien *Boreum*, et en touchant à Tiné, au fond de la Syrte, la valeur de 420' de l'échelle des latitudes, ou 140 lieues marines, ou 4900 stades de 700, ou 4200 stades olympiques. Comme le petit golfe de Tiné est plein de bas-fonds, il est très-vraisemblable que les navigateurs ne pénétroient pas jusqu'à cette ville, et qu'on peut soustraire de la mesure précédente environ 9 lieues, ou 270 stades olympiques, qu'ils évitoient de parcourir. Alors les 3930 stades donnés par Strabon sont très-justes.

Les 1500 stades olympiques de la pro-

[1] *Géogr. des Grecs analysée*, pag. 88, not. 6. = [2] *Strab.* II, pag. 123 du texte. — Tom. I de la traduction, pag. 338, not. 2. = [3] *Suprà*, pag. 198, not. 3.

PAGE 836. golfe à l'entrée <1>. La difficulté [de naviguer] dans l'une et l'autre Syrte tient à ce qu'en beaucoup d'endroits il existe des bas-fonds <2> sur lesquels il arrive que les vaisseaux, lors du flux et du reflux *, sont quelquefois entraînés, touchent et échouent; et, dans ce cas, il est bien rare que le bâtiment puisse échapper : aussi les navigateurs ne suivent la terre que de fort loin, prenant bien garde de se laisser surprendre par les vents et entraîner dans les golfes.

* *Suprà*, pag. 478, not. 3.

Mais la témérité de l'homme lui fait tout tenter, et sur-tout la navigation le long des côtes [toujours si dangereuse]. En entrant donc dans la grande Syrte, on trouve, à droite, après avoir dépassé le cap *Cephalæ*, un lac dont la longueur est d'environ 300 stades, la largeur de 70, et qui se rend dans le golfe par une embouchure <3> au-devant de laquelle il y a de petites îles et un mouillage : au-delà on rencontre successivement un lieu nommé *Aspis*, et un port, le plus beau qui soit dans la Syrte; puis la tour *Euphrantas*, qui servoit de limite entre l'ancien territoire de Carthage et la Cyrénaïque, soumise à Ptolémée *; un autre lieu appelé *Charax* **, autrefois place de commerce, où les Carthaginois apportoient du vin, et recevoient en échange du silphium <4> et de [ce] suc [qu'on en retire], qui arrivoient de Cyrène en contrebande ; les autels des Philænes;

* Soter.
** *Pharax* dans Ptolémée.

fondeur de la Syrte représentent avec la même exactitude la distance littorale depuis le cap Téionès jusqu'à l'entrée du golfe de Tiné. G.

<1> D'Anville donne près de 3 degrés de l'échelle des latitudes à l'ouverture de la Syrte, c'est-à-dire, depuis le cap Canan jusqu'au cap Téionès. La mesure de Strabon n'est juste qu'en stades de 500. G.

<2> M. de Chabert a reconnu que ce golfe, s'il n'offre pas de mouillages sûrs dans tous les vents, ne présente pas non plus tous ces dangers dont parlent les anciens. Il y a seulement dans un endroit quelques hauts fonds de roche, sur lesquels on ne trouve que trois brasses d'eau; c'est ce qu'on nomme *le banc de la Rose*[1].

<3> C'est une espèce de lagune d'eau de mer, autour de laquelle on a établi une grande quantité de salines. L'entrée de cette lagune est nommée la Succa. G.

<4> Ἀντιφορτιζόμενοι δὲ ὀπὸν καὶ σίλφιον παρὰ τῶν ἐκ Κυρήνης λάθρα παρακομιζόντων. M. de Bréquigny traduit ὀπὸς par *benjoin;* M. de Sainte-Croix, par *larmes de laser [Assa fetida]*[2]. Mais il s'agit d'un certain suc

[1] *Acad. des Sciences*, année 1767, pag. 294, 295. = [2] *Sainte-Croix, de l'État et du Sort des Colonies Grecques*, pag. 39.

le fort d'*Automala*, défendu par une garnison : il est situé précisément au fond du golfe. Le parallèle qui passe par ce point, est plus méridional que le parallèle d'Alexandrie, de 1000 stades; que celui de Carthage, de moins de 2000 stades ‹1›: ainsi ce parallèle correspondroit, d'un côté, à *Heroopolis*, située dans le fond du golfe Arabique; de l'autre, à l'intérieur du pays des Massæsyliens et des Maurusiens. PAGE 836.

Le reste de la côte, jusqu'à Bérénice ‹2›, n'est plus que de 1500 stades, à partir du fond de la Syrte ‹3›.

extrait du silphium, comme le prouve un autre passage rapporté plus bas [1].

‹1› Strabon faisoit passer le parallèle dont il parle, à 20,800 stades de l'équateur, c'est-à-dire, à 29° 42′ 51″ de latitude. *Voyez* ma Géographie des Grecs analysée. G.

‹2› *Berenice* des Hespérides est nommée aujourd'hui Bernic. Cette ville est à peu de distance du cap Téionès : c'est pourquoi Strabon compte aussi environ 1500 stades de *Berenice* au fond de la Syrte. *Voyez* la fin de la note 2, *pag. 481.* G.

‹3› Je n'entends point la fin de cette phrase : Πίπτοι δ' ἂν τῇ μὲν καθ' Ἡρώων πόλιν, τὴν ἐν τῷ μυχῷ τοῦ Ἀραβίου κόλπου, τῇ δὲ κατὰ τὴν μεσόγαιαν τῶν Μασαισυλίων καὶ τῶν Μαυρουσίων, ὍΠΟΥ ΤῸ ΛΕΙΠΌΜΕΝΟΝ ἮΔΗ τῆς παραλίας ἐστὶν εἰς πόλιν Βερενίκην, στάδιοι ἐννακισχίλιοι πεντακόσιοι. Littéralement..... « Ainsi » ce parallèle tomberoit, d'un côté, sur » *Heroopolis;* de l'autre, sur l'intérieur du » pays des Massæsyliens et des Maurusiens, » *où le reste de la côte, jusqu'à Bérénice, n'est* » *plus que de 9500 stades.* » A quoi se rapporte *où?* ce ne peut être qu'à μεσόγαια. Mais alors qu'est-ce que cela signifie? Peut-on dire que, *depuis l'intérieur des terres jusqu'à Bérénice, la côte n'a que 9500 stades?* D'ailleurs, immédiatement après, Strabon nous dit que les *Nasamons* habitent au-dessus de cette même côte, dont il vient de donner la longueur : or on sait, et Strabon le dit lui-même, que les Nasamons, bien loin de s'étendre jusqu'à l'intérieur du pays des Massæsyliens et des Maurusiens, ne dépassoient pas, à l'occident, le fond de la Syrte. M. de Bréquigny lit, τὸ δὲ τὸ λειπόμενον· et la difficulté reste la même, ou devient plus grande encore; car, le point de départ de la mesure donnée par Strabon étant alors le fond de la Syrte, on ne conçoit rien à la mesure de 9500 stades.

Il est clair, d'après ce que notre auteur ajoute, qu'il n'a voulu parler que *du reste de la côte depuis le fond de la Syrte jusqu'à Bérénice;* ainsi ὅπου ne peut évidemment se rapporter qu'à ce fond, μυχός : mais on se rappelle que la profondeur de la Syrte a été donnée, par Strabon, de 1500 stades; or l'entrée de ce golfe peut être marquée fort près de Bérénice. Je crois donc que les copistes, de ͵αφ [1500], ont fait ͵θφ, et qu'il faut lire, en conséquence, χίλιοι πεντακόσιοι dans le texte de Strabon, en ponctuant de cette manière toute la phrase :

Καὶ μετὰ τούτους Αὐτόμαλα φρούριον, φυλακὴν ἔχον, ἱδρυμένον κατὰ τὸν μυχὸν τοῦ κόλπου παντός· ἔστι δ' ὁ διὰ τοῦ μυχοῦ τούτου παράλληλος, τοῦ μὲν δι' Ἀλεξανδρείας μικρῷ νοτιώτερος χιλίοις σταδίοις, τοῦ δὲ διὰ Καρχηδόνος ἐλάττοσιν ἢ δισχιλίοις· (πίπτοι δ' ἂν τῇ μὲν καθ' Ἡρώων πόλιν, τὴν ἐν τῷ μυχῷ τοῦ Ἀραβίου κόλπου, τῇ δὲ κατὰ τὴν

[1] *Infrà*, pag. 486, n. 3.

PAGE 836.

Au-dessus de cette même partie de la côte, habitent, dans l'intérieur, les Nasamons ‹1›, nation Libyenne, qui s'étend même jusqu'aux autels des Philænes *. Dans l'intervalle [entre le fond de la Syrte et Bérénice], il n'y a qu'un petit nombre de ports, et les aiguades y sont rares.

* *Suprà*, tom. I. pag. 503.

§. XVII. Cyrénaïque; villes et productions.

LA ville de Bérénice est située sur un cap nommé *Pseudopenias*, près d'un certain lac *Tritonis*, où l'on remarque surtout ‹2› une petite île [a] qui renferme un temple de Vénus : près du port des Hespérides, est l'embouchure d'une rivière appelée *Lathôn*. Un peu en deçà de Bérénice [vers l'intérieur du golfe], s'avance le petit promontoire dit *Boreum* *, qui détermine, avec le cap *Cephalæ* *, l'ouverture de la Syrte : Bérénice est située dans la direction des extrémités [occidentales] du Péloponnèse, [telles que] le cap *Ichthys* *, et même de Zacynthe ‹3›, dont elle est séparée par un intervalle de 3600 stades ‹4›. A partir de cette ville, Marcus Caton fit en trente jours de marche le tour de la Syrte, à la tête de plus de dix mille hommes, partagés en plusieurs troupes, pour qu'ils ne manquassent pas

[a] *Cf.* Larcher, trad. d'Hérodote, tom. VIII, pag. 446.

* Cap Téionès.

* Cap Canan.

* En Élide.

μεσόγαιαν τῶν Μασταισυλίων καὶ τῶν Μαυρουσίων·) ὅπου (scil. ἀπὸ τοῦ μυχοῦ) τὸ λειπόμενον ἤδη τῆς παραλίας ἐστὶν εἰς πόλιν Βερενίκην, στάδιοι ΧΙΛΙΟΙ ΠΕΝΤΑΚΟΣΙΟΙ.

‹1› Ὑπέρκεινται δὲ τοῦ ΜΗΚΟΥΣ, τοῦ δὲ πλάτους ΠΑΡΗΚΟΝΤΕΣ ΚΑΙ μέχρι τῶν Φιλαίνων βωμῶν, οἱ προσαγορευόμενοι Νασαμῶνες. Strabon veut dire que les Nasamons habitoient dans l'intérieur des terres, parallèlement à la côte, et qu'ils s'étendoient même un peu plus loin, à l'ouest, que le point dont il s'agit; car les autels des Philænes étoient un peu à l'ouest d'*Automala*, situé précisément au fond de la Syrte.

Les mots *τοῦ δὲ πλάτους* ne se construisent pas bien dans la phrase; Strabon a peut-être écrit, *ὑπέρκεινται δὲ τοῦ μήκους, παρήκοντες καὶ μέχρι κ. τ. λ.* Dans tous les cas, qu'on laisse ces mots, ou qu'on les retranche, la pensée de Strabon est claire.

‹2› Ἐν ᾗ ΜΑΛΙΣΤΑ *νησίον ἐστὶ καὶ ἱερὸν τῆς Ἀφροδίτης ἐν αὐτῷ*. Le mot *μάλιστα*, que j'ai tâché de rendre, est assez embarrassant. Il se pourroit qu'il cachât le nom défiguré de cette petite île. C'est l'opinion de M. de Bréquigny.

‹3› *Berenice*, ou Bernic, est de près de deux degrés plus occidentale que l'île de Zacynthe ou de Zante, sur les cartes de d'Anville. G.

‹4› La distance de Bernic à Zante est, sur les cartes de d'Anville, de 5° 46′, qui valent 3460 stades olympiques. J'ai mal évalué cette distance dans le tome IV, 1.re partie, *p. 56, note 3.* G.

d'eau : il fit route à pied à travers des sables profonds et par des chaleurs brûlantes. PAGE 836.

Après Bérénice est la ville de *Teuchira** <1>, qu'on appelle aussi *Arsinoë;* puis la ville nommée autrefois *Barce*, à présent *Ptolemaïs* <2>; ensuite le cap *Phycus* <3>, très-bas, le plus septentrional de tout le reste de la côte Libyque <4>, situé vis-à-vis et à 2800 stades du cap Tænare en Laconie <5> : il y a sur le *Phycus* une petite ville du même nom. Non loin de là, c'est-à-dire, à environ 170 stades, est *Apollonias* <6>, le port des Cyrénæens, à 1000 stades de Bérénice <7>, et à 80 stades de Cyrène, grande ville située dans une plaine unie comme une table, en sorte que nous l'aperçûmes distinctement de la mer. Elle doit sa fondation à des habitans de *Thera,* île peuplée par des Lacédémoniens <8>, appelée originairement *Calliste**, comme le dit Callimaque[a] : « *Calliste,* nommée » dans la suite *Thera,* que ma patrie**, célèbre par ses coursiers, » reconnoît pour sa mère. » Le port des Cyrénæens est vis-à-vis le cap occidental de Crète, le *Criu-metôpon,* à 2000 stades de distance <9> : ce trajet se fait avec le vent *leuconotus* *.

* Ou *Tauchira.*

* C'est-à-dire, *la très-belle.*

[a] Fragm. CXII, ed. Ernesti.

** Cyrène.

* C'est-à-dire, S. O. ¼ S. *Voy.* Éclaircissemens sur les roses des vents, t. I de cette traduction, p. cxij.

<1> *Teuchira* existe encore sous le nom de Teukéra. G.

<2> Cette ville conserve le nom de Tolométa. G.

<3> Le Ras al-sem, ou le cap Rasat d'aujourd'hui. G.

<4> Πλεῖστον δ' ἐκκειμένη πρὸς ἄρκτον παρὰ τὴν ἌΛΛΗΝ Λιβυκὴν παραλίαν. Il ne peut être question que de *la partie* à l'est de ce cap, jusqu'à Canope: ainsi ἄλλη a ici le sens de λοιπή.

<5> Au VIII.e livre, Strabon a donné 3000 stades pour cette distance[1]. Pline la fait de 350 milles[2], c'est-à-dire, justement 2800 stades. — Le *Phycus* ou le Ras al-sem est d'environ un degré et demi plus occidental que le Tænare, ou le cap Matapan de la Morée. La distance, en ligne droite, du *Phycus* au Tænare, est de 3° 40' d'un méridien, qui valent 3055 stades de 833 ⅓. G.

<6> Strabon est le seul auteur qui nous ait conservé le nom du port de Cyrène.

<7> Cette ville d'*Apollonias* étoit surnommée *Sozusa.* Elle conserve des vestiges de son ancien nom dans celui de Marsa Susa, port situé à 120 minutes de degré de *Berenice,* qui représentent 1000 stades de 500. G.

<8> Λακωνικὴ νῆσος. Cela pourroit signifier aussi, *île sous la domination des Lacédæmoniens.*

<9> D'*Apollonias* au cap *Criu-metôpon* de Crète, il y a, en ligne droite, la valeur de 3 degrés de distance, ou 2100 stades de 700. G.

---

[1] Tom. III de la traduction, pag. 208, n. 1. = [2] *Plin.* V, 5, pag. 249, 10.

Page 837.

* En 614 av. J. C.

On dit que Cyrène eut pour fondateur Battus *, dont Callimaque se vante de descendre : elle devint très-florissante par la bonté de son territoire. Ce pays, abondant en chevaux, et d'une grande fertilité, a produit un grand nombre d'hommes remarquables qui ont su défendre courageusement l'indépendance [de leur patrie] et résister avec constance aux efforts des barbares qui habitent l'intérieur ⟨1⟩ : aussi la ville fut autrefois autonome. Par la suite *, les Macédoniens, maîtres de l'Ægypte, devenus plus puissans, attaquèrent [et soumirent] les Cyrénæens, commandés par Thimbron [a], le meurtrier d'Harpalus [b]. Après avoir été gouvernée par des rois pendant quelque temps, Cyrène tomba au pouvoir ⟨2⟩ des Romains : maintenant elle forme, avec la Crète, une province Romaine. Les villes dépendantes de Cyrène sont *Apollonia, Barce, Teuchira*, Bérénice et d'autres petites villes voisines.

* En 320 av. J. C.

[a] Diod. Sic. XVIII, §. 21.
[b] Diod. Sic. XVII, §. 19. Arrian. ap. Phot. in Biblioth. cod. 92.

A la Cyrénaïque confine le pays où vient le silphium, d'où l'on tire par incision le suc dit *Cyrénaïque* ⟨3⟩.

Il s'en est fallu peu que cette plante ne fût détruite entièrement ⟨4⟩, les barbares nomades [voisins de Cyrène] ayant un jour

⟨1⟩ C'est le sens des mots *ὑπερκειμένους βαρβάρους.*

⟨2⟩ Par suite du testament de Ptolémée Apion, mort en 78 avant J. C.

⟨3⟩ *Ὁμορεῖ δὲ τῇ Κυρηναίᾳ ἡ τὸ σίλφιον φέρουσα, καὶ τὸν ὀπὸν τὸν Κυρηναῖον,* ὍΝ ἘΚΦΈΡΕΙ *τὸ σίλφιον* ὈΠΙΣΘΈΝ. M. de Bréquigny traduit, *le benjoin Cyrénaïque que le silphium produit au revers de ses feuilles ;* et il ajoute, *ὄπισθεν quasi ὀπισθόφυλλον.* Cette interprétation, en la supposant d'ailleurs soutenable, supposeroit au texte *ὄπισθεν*, et non pas *ὀπισθέν* : ce mot signifie *incisé* (de *ὀπίζεσθαι*). Le mot *ὀπὸς* désigne le suc obtenu par incision du silphium; c'est pourquoi Synésius dit, *ὀπὸς τοῦ σιλφίου* [1] : témoin encore ce passage de Dioscoride, *Συλλέγεται δὲ ὁ* ὈΠΌΣ, *ἐγχαρασσομένων τῆς ῥίζης καὶ τοῦ καύλου (τοῦ σιλφίου)* [2], et un autre de Théophraste [3].

C'est d'après ce sens incontestable que j'ai interprété déjà un texte de Strabon [4].

⟨4⟩ On s'étonneroit que les Cyrénæens n'eussent pas transporté la culture de cette plante dans leurs jardins, pour la mettre à l'abri des barbares, si l'on ne savoit, par Théophraste, que le silphium ne supportoit pas le transport, et ne pouvoit croître que dans le désert, où la nature l'avoit

[1] *Synes. Epistol.* CXXXIII, pag. 271. = [2] *Dioscor.* III, §. 94. = [3] *Theophr.* VI, c. 3, pag. 587. = [4] *Suprà*, pag. 482, n. 4.

fait une incursion par un motif de haine, et mutilé ‹1› les racines du silphium. PAGE 837.

Les hommes célèbres que Cyrène a produits, sont Aristippe, le disciple de Socrate, fondateur de la secte Cyrénaïque; sa fille Arété, qui lui succéda dans la direction de l'école; Aristippe, fils de cette dernière, surnommé *Metrodidactos* *, et qui succéda à sa mère; Annicéris, qui passe pour avoir réformé la secte Cyrénaïque, dont le nom fut changé en celui de *secte Annicérienne;* Callimaque et Ératosthène, tous deux en honneur à la cour des rois d'Ægypte, tous deux poëtes et grammairiens; mais le second distingué en outre, autant que personne, par ses connoissances dans la philosophie et les mathématiques. [On compte encore parmi les Cyrénæens] Carnéade, qu'on s'accorde à regarder comme le plus grand philosophe de la secte Académique; Cronus Apollonius, le maître de Diodore le dialecticien, qui fut appelé aussi *Cronus,* quelques-uns ayant transporté à l'élève le prénom du maître. PAGE 838.

* C'est-à-dire, *instruit par sa mère.*

Depuis *Apollonia,* le reste de la côte de la Cyrénaïque, jusqu'au *Catabathmus,* a 2200 stades de longueur ‹2›. Il n'est pas facile de naviguer le long de cette côte, parce qu'elle offre peu

placé[1]. Voilà sans doute pourquoi cette plante paroît avoir disparu à présent[2], au point que les botanistes ignorent à-peu-près quelle est la plante à laquelle les Grecs donnoient ce nom.

‹1› Dans le texte : Βαρβάρων.... ΦΘΕΙΡΑΝΤΩΝ τὰς ῥίζας τοῦ φυτοῦ. Peut-être Strabon a-t-il écrit κειράντων.

‹2› Cette mesure est dans Pline. Cet auteur dit[3] : *A Phycunte Apolloniam XXIV mill. passuum. Ad Chersonesum LXXXVIII mill. pass. Unde Catabathmum CCVI mill. pass.* Pour avoir la distance d'*Apollonia* à *Catabathmus,* il faut donc dire 88 — 24 + 116 = 280 milles; et 280 milles × 8 = 2240 stades.

L'accord de ces mesures montre que, dans le passage de Pline, on doit lire *inde* (scil. *à Chersoneso*), et non pas *unde.*

— La distance littorale d'*Apollonias,* ou de Marsa Susa, au *Catabathmus,* c'est-à-dire, au cap Luco, où se termine la chaîne de montagnes, est, sur les cartes de d'Anville, de 265 minutes d'un grand cercle de la terre, qui valent 2210 stades de 500. G.

[1] *Theophr. Hist. plant.* VI, 3, pag. 587. = [2] *Gossellin, Notes sur Strabon,* tom. I, pag. 249, n. 3; 365, n. 1. = [3] *Plin.* V, 5, pag. 249, 13.

PAGE 838. de ports, de mouillages, de lieux habités et d'aiguades. Les plus renommés sont *Naustathmum* *, *Zephyrium* avec un abri pour les vaisseaux, un autre *Zephyrium;* puis un promontoire nommé *Chersonesus* <1>, formant un port <2>, et situé vis-à-vis et à 1500 stades <3> au sud du cap *Corycus* de Crète; ensuite un temple d'Hercule; plus loin le village *Paliurus* <4>, le port *Menelas; Ardanaxes*, pointe basse où se trouve un mouillage*; un grand port, vis-à-vis et à environ 3000 stades <5> duquel est situé *Chersonesus* <6> en Crète; car la Crète, île longue et étroite, s'étend presque parallèlement à toute cette côte.

* Bandaria.

* *Suprà*, t. I, p. 87, not. 2.

On trouve, après ce grand port, un autre port appelé *Plynus* <7>, et au-dessus, *Tetrapyrgia* *.

* Les Quatre-Tours.

Le lieu appelé *Catabathmus** est la limite de la Cyrénaïque : le reste de la côte s'étend jusqu'à *Parætonium* *, et se termine à Alexandrie : nous en avons parlé à l'article de l'Ægypte <8>.

* Akabet Assolom.

* Al-Barétoun.

<1> Je lis *ἄκρα Χεῤῥόνησος*, au lieu d'*ἄκρα χεῤῥόνησος*, et je fais de ce dernier mot un nom propre.

<2> L'extrémité de la Chersonèse est appelée aujourd'hui Ras Iathné, ou Raxatin. G.

<3> Ptolémée, d'Anville, &c. placent le *Corycus* sur la côte occidentale de l'île de Crète. Sur les cartes du second de ces géographes, le *Corycus* est éloigné de *Chersonesus* de près de trois degrés de latitude, qui représentent 1500 stades de 500. G.

<4> A l'embouchure du fleuve Nahil. G.

<5> D'après la mesure de 2000 stades entre Cyrène et le *Criu-metôpon* de Crète [1]; d'après celle de 1500 que Strabon compte, deux lignes plus haut, entre *Chersonesus* et le *Corycus* de cette île, je doute fort qu'il ait pu mettre 3000 stades entre *Chersonesus* de Crète et ce grand port de la Cyrénaïque dont il parle maintenant, et qu'il ne se soit pas aperçu de la contradiction où il tomboit à deux lignes de distance : on peut donc croire que les copistes se sont trompés, selon leur usage, dans l'indication du nombre *mille*, et qu'au lieu de *τρισχιλίων* Strabon avoit écrit *δισχιλίων*. J'ai déjà montré que les copistes confondent *δι* et *τρι* [2].

<6> J'ai encore fait un nom propre de *Chersonesus*, et j'ai écrit *καθ' ὃν ἡ ἐν τῇ Κρήτῃ Χεῤῥόνησος ἵδρυται*.

<7> J'ai suivi la leçon Πλῦνος, adoptée par M. Falconer et M. Coray.

<8> Le texte porte : *Τὸ δὲ λοιπὸν ἤδη μέχρι Παραιτονίου, κἀκεῖθεν εἰς Ἀλεξάνδρειαν· καλεῖται δὲ ὁ τόπος Καταβαθμός. Μέχρι δὲ δεῦρο ἡ Κυρηναία ἡ* (Coray, *ἢ*) *καὶ εἴρηται ἡμῖν ἐν τοῖς Αἰγυπτιακοῖς*. A l'article de l'Ægypte, Strabon ne décrit point la Cyrénaïque; seulement il donne avec quelque détail la côte depuis le *Catabathmus* jusqu'à Alexandrie [3], qu'il se contente d'indiquer maintenant : ainsi les

[1] *Suprà*, pag. 485, fin. = [2] *Suprà*, pag. 373, not. 2, et 474, n. 1. = [3] *Suprà*, pag. 351.

L'INTÉRIEUR

L'intérieur des terres, pays stérile et aride, au-dessus de la [grande] Syrte et de la Cyrénaïque, est habité par les Libyens : on trouve d'abord * les Nasamons, puis quelques [tribus] de Psylles, de Gætules et de Garamantes; plus à l'orient encore [que les Nasamons] sont les Marmarides, voisins en grande partie de la Cyrénaïque *, et s'étendant jusqu'au temple d'Ammon. Ceux qui habitent au fond de la Syrte, ne mettent que quatre jours pour se rendre aux jardins des Hespérides, en suivant la direction du levant d'hiver <1>; encore marchent-ils fort lentement. Ces jardins sont un lieu fertile en palmiers, bien arrosé, semblable à [celui où est situé le temple d'] Ammon ; il s'étend au-dessus de

Page 838.
§. XVIII.
Pays au-dessus de la Cyrénaïque.
* A commencer par l'orient.

* *Suprà*, p. 351.

mots *εἴρηται ἡμῖν ἐ. τ. Αἰ.* doivent se rapporter à la description de la côte, et non pas à celle de la *Cyrénaïque*. Je lis, en conséquence, *ὃ καὶ εἴρηται*, et je ponctue de cette manière, Τὸ δὲ λοιπὸν ἤδη μέχρι Παραιτονίου, κἀκεῖθεν εἰς Ἀλεξάνδρειαν (καλεῖται δὲ ὁ τόπος Καταβαθμός· μέχρι καὶ δεῦρο ἡ Κυρηναία), ὃ καὶ εἴρηται ἡ. ἐ. τ. Ἀ.

<1> Cette phrase est altérée. Τεταρταίους μὲν οὖν φασὶν ἀπὸ τοῦ μυχοῦ τῆς μεγάλης Σύρτεως τοὺς κατ' αὐτὸ μαλακῶς βαδίζοντας ὡς ἐπὶ χειμερινὰς ἀνατολὰς, ἀφικνεῖσθαι. Ἔστι δὲ ὁ τόπος οὗτος ἐμφερὴς τῷ Ἄμμωνι. Casaubon lisoit *κατ' αὐτόν*. Cette correction, adoptée par M. Coray, ne suffit pas pour lever la difficulté du passage. Saumaise avoit eu une idée assez ingénieuse; il lisoit *ἀπ' Αὐτομάλακος βαδίζοντας*: l'on sait, en effet, qu'au fond de la grande Syrte est le lieu appelé *Automala*, ou même *Automalax* [1]. Mais, après cette correction, il restoit encore à expliquer ce qui suit : *Ce lieu, semblable à l'*Oasis *d'Ammon, est situé au midi de la Cyrénaïque.*

Pour rendre compte de cette circonstance, il est nécessaire de supposer une lacune originairement remplie par le nom du lieu où les habitans de la Syrte se rendoient en quatre jours : cette lacune doit exister après *ἀφικνεῖσθαι*, et il convient d'en marquer ainsi la place, *ἀφικνεῖσθαι.....* Ἔστι δὲ ὁ τόπος οὗτος κ. τ. λ.

Il est à remarquer que Xylander a traduit, *AD HESPERIDUM HORTOS pervenire dicunt;* et de même Buonaccioli, *Dal seno adunque della Sirte maggiore, dicono che in quattro giorni, andando adagio, si va a gli horti dell' Hesperidi :* d'où il résulte évidemment que ces traducteurs ont vu dans le texte *εἰς τοὺς Ἑσπερίδων κήπους*, ce qui complète le sens. La phrase devient : Τεταρταίους μὲν ο. φ. ἀ. τ. μ. τ. μ. Σ. τ. κ. ἀ. μαλακῶς βαδίζοντας ὡς ἐπὶ χειμερινὰς ἀνατολὰς, ἀφικνεῖσθαι εἰς τοὺς τῶν Ἑσπερίδων κήπους. Ἔστι δὲ ὁ τόπος οὗτος κ. τ. λ. Il n'est pas étonnant que Strabon compare ce lieu à l'*Oasis* d'Ammon, parce que ces jardins devoient être également une espèce d'*Oasis*.

J'observerai que les auteurs anciens placent le jardin des Hespérides un peu plus vers le nord, et assez près au sud de Bérénice. Mais ce que dit ici Strabon peut être une opinion particulière chez les habitans du pays, qui transportoient le nom de *jardin des Hespérides* à une autre *Oasis*.

[1] *Salmas. Exercit. Plinian.* pag. 271.

PAGE 839. la Cyrénaïque, vers le midi; le sol, dans l'espace de 100 stades, est planté d'arbres; 100 stades après, ce ne sont que des terres ensemencées : toutefois la sécheresse empêche qu'elles ne produisent du riz ‹1›.

Au-dessus de ce canton est le pays qui produit le silphium, et plus loin une contrée inhabitée; puis celle des Garamantes. Le pays du silphium est étroit, de forme alongée, et assez aride: sa longueur, en allant vers l'orient, est d'environ 1000 stades, sa largeur de 300, ou un peu plus, du moins à ne parler que de la partie connue; car il est à présumer que tout le pays situé sous le même parallèle doit avoir le même climat et produire également cette plante * : mais nous ne pouvons connoître la totalité de ces pays, à cause de plusieurs déserts qui les séparent. Par la même raison on ne connoît pas les contrées au-dessus [du temple] d'Ammon et des *Oasis,* jusqu'à l'Æthiopie : aussi ne saurions-nous dire bien nettement quelles sont les bornes de l'Æthiopie ni celles de la Libye, pas même de la partie qui avoisine l'Ægypte, à plus forte raison de celle que baigne l'Océan *.

* Le silphium.

* L'Océan méridional.

Telle est la disposition actuelle des diverses parties de la terre habitable.

§. XIX.
Coup-d'œil sur l'Empire Romain.

PUISQUE les Romains, surpassant en puissance tous les peuples qui les ont précédés et dont le souvenir est venu jusqu'à nous, possèdent maintenant la partie de la terre habitable la meilleure et la mieux connue, il est à propos que nous jetions un coup-d'œil rapide sur ce qui les concerne.

Nous avons dit * que ce peuple, se servant d'une ville unique, Rome, comme d'une place d'armes, étoit parvenu, soit par la guerre, soit par une sage politique, à s'emparer de toute l'Italie; et que les mêmes moyens lui avoient servi pour s'étendre, de proche en proche, sur toutes les contrées environnantes.

* *Cf.* tom. II de la traduction, p. 420.

‹1› J'ai lu, avec M. Falconer et M. Coray, OΥK ὀρυζοτροφεῖ.

Voici ce qu'ils possèdent dans chacun des trois continens : PAGE 839.

En Europe, ils possèdent tout, excepté les parties au-delà * de l'*Ister* * et toutes les contrées situées sur les côtes de l'Océan entre le Rhin et le *Tanaïs* ‹1›.

* Au nord.

* Le Danube.

En Libye, toute la côte de la Méditerranée * est sous leur domination : le reste est ou inhabitable, ou habité par des tribus pauvres et nomades.

* Littér. *de notre rivage. Suprà*, p. 448, n. 2.

En Asie, ils dominent également sur toutes les côtes de nos mers ‹2›, à moins qu'on ne veuille compter pour quelque chose le pays des Achæens, des Zyges, des Hénioques ‹3›, peuples nomades ‹4›, qui vivent de brigandage dans des cantons resserrés

‹1› Πλὴν τῆς ἔξω τοῦ Ἴστρου καὶ τῶν μεταξὺ τοῦ Ῥήνου καὶ τοῦ Τανάϊδος παρωκεανιτῶν.

Ce passage est fort difficile. A la manière dont Strabon s'exprime, on voit qu'il met ici en opposition l'embouchure du Rhin et celle du *Tanaïs*, entre lesquelles habitoient les peuples situés *le long de l'Océan :* ainsi il paroît croire que l'embouchure du *Tanaïs* a lieu dans l'Océan, comme celle du Rhin.

Il résulteroit de ce passage, unique dans l'ouvrage de Strabon, que cet auteur partageoit l'opinion de certains géographes de l'antiquité; savoir, que le *Tanaïs* avoit deux embouchures, l'une dans le Palus Mæotide, l'autre dans l'Océan septentrional, et servoit ainsi de limite entre l'Europe et l'Asie [1]. C'est d'après une telle opinion [2] que Pythéas crut pouvoir assurer qu'il avoit parcouru toutes les côtes de l'Europe baignées par l'Océan, depuis Gadès jusqu'au Tanaïs : Πᾶσαν ἐπέλθοι τὴν ΠΑΡΩΚΕΑΝΙ̂ΤΙΝ τῆς Εὐρώπης ἀπὸ Γαδείρων ἕως Τανάϊδος [3]. Ce texte est singulièrement analogue avec celui qui nous occupe, et bien propre à l'expliquer. M. Gossellin pense que le fleuve *Tanaïs* dont il est ici question, est la Duna, qui se jette dans le fond du golfe de Livonie.

‹2› Ἡ καθ' ἡμᾶς παραλία ΠΑ̃ΣΑ. Le mot πᾶσα fait entendre qu'il ne s'agit pas seulement des côtes de la Méditerranée, selon la signification ordinaire de ces expressions, mais encore des côtes de l'Euxin et du Palus Mæotide. Cette extension donnée aux mots ἡ καθ' ἡμᾶς παραλία est à remarquer.

‹3› Strabon a dit, au XI.e livre, qu'une partie des cantons habités par ces peuples obéissoit aux Romains, et que le reste étoit indépendant et soumis à des chefs [4]. Selon notre auteur, un voyageur avoit plus de secours et de protection à espérer dans la partie indépendante que dans celle que les Romains possédoient; ce qui tenoit, dit-il, à la négligence des chefs qu'on y envoyoit. Le passage de Strabon, dans cet endroit du XI.e livre, ne paroît pas avoir besoin de l'explication que M. du Theil se proposoit de donner [5].

‹4› Λῃστρικῶς καὶ ΝΟΜΑΔΙΚΩ̃Σ ζώντων. Ce passage fait voir qu'au livre VI ce sont ces peuples que Strabon a désignés sous le nom de *Nomades* [6], et non les Sarmates Jazyges, les *Basilæi* [7], &c.

[1] *Gossellin, Recherches*, tom. IV, pag. 113. = [2] *Idem*, pag. 114. = [3] *Strab.* II, pag. 104; et de la traduct. tom. I, pag. 279. = [4] *Suprà*, tom. IV, part. I, pag. 200. = [5] Note 2 de cette page. = [6] *Cf.* tom. II de la traduction, pag. 423 = [7] Note 3 de cette page.

Page 839. et stériles. Quant à l'intérieur des terres, il est partagé entre les Romains, les Parthes, et les barbares qui habitent au-dessus de ces derniers; savoir, à l'orient et au nord, les Indiens, les Bactriens, les Scythes, puis [au midi] les Arabes et les Æthiopiens ‹1›: mais les Romains gagnent de jour en jour quelque chose sur ces peuples.

De tous ces pays qui forment l'Empire Romain, les uns sont gouvernés par des rois; le reste, sous le nom de *provinces* *, est immédiatement administré par les Romains, qui y envoient des gouverneurs et des questeurs. Il y a aussi des villes libres : ce sont celles qui, dès l'origine, ont recherché leur alliance, ou qu'ils ont eux-mêmes affranchies par considération. Enfin quelques pays sont gouvernés par des dynastes, des phylarques *, des prêtres, et reconnoissent la souveraineté de Rome, quoiqu'ils vivent conformément à leurs propres lois.

* Ἐπαρχίαι.

* Chefs de tribu.

Page 840. La division en provinces n'a pas toujours été la même : on suit maintenant celle que César Auguste établit après que la patrie lui eut conféré à vie la souveraine puissance et le droit de paix et de guerre. Ce fut alors qu'il divisa l'Empire Romain en deux parts : l'une qui appartient au peuple; l'autre qu'il s'adjugea à lui-même. Celle-ci se compose des pays qui ont besoin d'être gardés par la force militaire; ce sont, ou des pays habités par des peuples barbares et voisins de nations indomptées, ou des contrées stériles et incultes, et conséquemment difficiles à contenir, parce qu'elles manquent de tout, excepté de lieux naturellement forts [d'où l'on peut résister aux attaques] ‹2›: au contraire, la part du peuple Romain comprend toutes les contrées paisibles qu'on gouverne sans le secours des armes. L'une et l'autre sont divisées en plusieurs provinces, distinguées

‹1› C'est-à-dire, les peuples qui habitoient le long de la côte O. du golfe Arabique, laquelle étoit censée appartenir à l'Asie[1].

‹2› Sous ce prétexte, Auguste trouva moyen de disposer exclusivement de toutes les forces militaires de l'Empire.

[1] *Suprà*, pag. 369, n. 2.

par les noms de *provinces de César* et *provinces du peuple.* Dans les premières, l'empereur envoie des gouverneurs et des percepteurs de contributions : il divise ces provinces tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, et il en modifie l'administration selon les circonstances ‹1›. Le peuple envoie dans les provinces qui lui appartiennent, des préteurs ou des consuls; et, lorsque le cas l'exige, il en change la division. Selon le premier arrangement ‹2›, [Auguste] avoit créé deux provinces consulaires; savoir, toute la Libye possédée par les Romains, à l'exception de la partie appartenant autrefois à Juba, maintenant à Ptolémée son fils; et la partie de l'Asie en deçà de l'*Halys* et du *Taurus*, sauf les Galates, les nations soumises à Amyntas * et de plus la Bithynie et la Proprontide. Il avoit établi alors dix généralats, tant en Europe que dans les îles qui en dépendent : c'étoit, dans l'Ibérie dite *ultérieure*, la partie comprise entre le *Bœtis* et l'*Anas* ‹3›; puis la Celtique, la Narbonnoise : la Sardaigne avec *Cyrnos* * formoit le troisième; la Sicile, le quatrième : la partie de l'Illyrie voisine de l'Épire et la Macédoine composoient le

PAGE 840.

* *Suprà*, tom. IV, part. II, pag. 94 et suiv.

* La Corse.

‹1› *Διαιρῶν ἄλλοτε ἄλλως τὰς χώρας, καὶ πρὸς τοὺς καιροὺς πολιτευόμενος.* C'est mot pour mot ce qu'il dit au III.e livre [1].

‹2› Ἀλλ' ἘΝ ἈΡΧΑΙ͂Σ *τε διέθηκε ποιήσας ὑπατικὰς μὲν δύο.* Strabon, par les mots *ἐν ἀρχαῖς*, fait allusion aux modifications diverses qu'a éprouvées successivement la première division établie par Auguste. On peut voir, à ce sujet, les notes de Reimar sur Dion Cassius [2]; elles me dispensent de commenter le pasage de Strabon.

‹3› Le texte porte : *Τήν τε ἐκτὸς Ἰβηρίαν λεγομένην, ὅση περὶ τὸν Βαῖτιν ποταμὸν καὶ* ΤῸΝ ἌΤΑΚΑ· *καὶ τῆς Κελτικῆς τὴν Ναρβωνῖτιν.* Il est clair que le mot *Ἄτακα* ne signifie rien, placé de cette manière : car qu'est-ce que l'Aude en France a de commun avec l'Espagne ultérieure et le *Bœtis!* Casaubon propose de lire *Ἄναν*, ou bien de transposer *τὸν Ἄτακα* après *καὶ τῆς Κελτικῆς*. Quand même on feroit cette transposition, il seroit encore difficile de savoir à quoi bon notre auteur parleroit ici de l'Aude. La première correction m'a donc paru préférable; on pourroit même la regarder comme certaine, s'il n'étoit pas probable aussi que les mots *καὶ τὸν Ἄτακα* sont une glose de copiste ; car l'Espagne ultérieure dont il est ici question, n'est autre chose que la *Bœtique*, comme Strabon le dit ailleurs : Ἡ *μὲν Βαιτικὴ πρόσκειται τῷ δήμῳ* [3]. Strabon paroît donc avoir dû se contenter de dire, *τήν τε ἐκτὸς Ἰβηρίαν λεγομένην, ὅση περὶ τὸν Βαῖτιν ποταμόν.*

[1] Pag. 166, C, du texte. — Tom. I de la traduction, pag. 489. = [2] *Reim.* ad *Dion. Cass.* LIII, §. 12. = [3] *Strab.* III, pag. 166, C.

PAGE 840. cinquième et le sixième : le septième consistoit dans l'Achaïe, comprenant aussi la Thessalie, les Ætoliens, les Acarnanes, et celles des nations Épirotes qui confinent à la Macédoine <1> : le huitième étoit formé de la Crète avec la Cyrénaïque; le neuvième, de l'île de Cypre; le dixième, de la Bithynie avec la Propontide, et de quelques pays du Pont.

Le reste des provinces appartient à l'empereur : il envoie dans les unes des personnages consulaires en qualité d'administrateurs; dans les autres, des préteurs ou des chevaliers <2> : quant aux rois, aux décarques, aux dynastes, ils sont et ont toujours été dans ses attributions.

<1> Il y a dans le texte : *Ἑβδόμην δὲ Ἀχαΐαν* ΜΕ΄ΧΡΙ *Θετταλίας καὶ Αἰτωλῶν, καὶ Ἀκαρνάνων καί τινων Ἠπειρωτικῶν ἐθνῶν, ὅσα τῇ Μακεδονίᾳ προσώρισται.* Le mot *μέχρι* n'est pas clair par lui-même: mais on voit assez qu'il ne peut signifier ici que *jusques et y compris*[1] ; car si la Thessalie, l'Ætolie, l'Acarnanie, n'avoient pas été comprises dans la province d'Achaïe, on ne voit pas ce que les Romains en auroient fait, puisqu'il est constant que ces pays n'appartenoient pas à la province de Macédoine.

<2> Auguste se servit de *chevaliers* pour le gouvernement, non pas seulement de l'Ægypte, comme personne ne l'ignore, mais encore de plusieurs autres des provinces dont il s'étoit réservé l'administration; et c'étoit sur-tout à l'égard de celles qui avoient été précédemment régies par des rois, qu'il prit souvent ce parti. Ce fut ainsi qu'après l'expulsion d'Archélaüs il confia le gouvernement de la Judée à Coponius, de l'ordre des chevaliers [2].

M. DU THEIL.

---

[1] *Suprà*, pag. 155, not. col. 2. = [2] Cf. *Joseph. Antiq.* lib. XVIII, cap. 1; *Noris*, *Cenot. Pis.* diss. II, cap. 11, pag. 223.

FIN DE LA GÉOGRAPHIE DE STRABON.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

PAGE 153, lig. 2. Palestine, *lisez* Palæstine.

Pag. 156, not. col. 2, lig. 12. *Zeila*, lisez *Zela*.

Pag. 158, not. col. 1, *prop. fin.* Après les mots κακὴ σκάλα, *mauvaise échelle*, ajoutez : « Il en est de même d'une route qui descend à la mer, près des *Rhiti*, » avant la plaine de *Thria* : cette route porte également le nom de κακὴ σκάλα. » (Voyez *Squire* in *Walpole's Memoirs*, pag. 333.) »

Pag. 159, not. 2, *fin.* La correction de κατ' αὐτὴν en κατ' αὐτὸν a été faite également par M. Coray, qui l'a reçue dans le texte.

Pag. 172, not. 1. Au lieu de δυστύχωστον, M. Coray lit δυσέλγωστον, correction qui me paroît presque certaine, et préférable à celle de Toup. Le même éditeur préfère, comme moi, la leçon κλεισθῆναι.

Pag. 173, not. 1. La manière dont M. Coray lit cette phrase difficile, diffère peu de celle que j'ai moi-même adoptée : il met entre deux étoiles la particule * γὰρ *, que je supprime aussi : seulement il ponctue différemment le membre ἅμα δὲ καὶ τοὺς ἀνάπλους πολὺ τὸ χρήσιμον ἔχοντας, ἀεὶ λυμαινομένους κ. τ. λ.

Pag. 175, n. 1. M. Coray suit la correction de M. Gossellin, et lit σταδίοις [χιλίοις] ἑπτὰ [κοσίοις].

Pag. 177, n. 2. M. Coray préfère la leçon ἔσω à ἔπω, qui m'a paru et me paroît encore une leçon meilleure.

Pag. 180, not. col. 1. Le même fait, sur l'usage des noyaux de dattes, est rapporté par M. Macdonald Kinneir : « Ces noyaux, dit-il, après avoir été macérés » dans l'eau pendant quatre ou cinq jours, forment *une pâture très-nourrissante* » [a very nourishing food] pour les troupeaux » (*Journey through Asia minor, &c.* pag. 506). Les mots *pâture très-nourrissante* confirment le sens que j'ai donné à σιτιζομένοις.

Pag. 181, lig. 10. Dans le texte de M. Coray, les mots καὶ ἰξῷ, *et de la glu*, sont mis entre deux astérisques, comme suspects.

Pag. 189, lig. 20. M. de Saint-Martin (*Mémoires sur l'Arménie*, tom. I, pag. 56) croît qu'au lieu de *Thonitis*, il faut lire *Thospitis* dans Strabon.

Pag. 193, not. 2. La correction διάβασις, qui me semble certaine, a été reçue par M. Coray.

Pag. 200, n. 1 et 2. L'édition de M. Coray offre les mêmes leçons que j'ai indiquées dans ces deux notes.

Pag. 203, note 3. M. Coray a rempli la lacune du texte à l'aide des variantes dont je parle en note.

Pag. 204, lig. 12. M. Coray lit Ἡράκλειόν τι ἹΕΡΟ͂Ν καλούμενον.

Pag. 205, not. 2, *fin.* Ajoutez à l'exemple tiré des variantes d'Archimède un autre de Strabon, où δι' ἐκ et δέ sont également confondus. (*Traduct. Franç.* tom. I, pag. 417, n. 2.) — Citations, lig. 3. Courrier, *lisez* Courier.

Pag. 206, not. 3, *fin.* Ajoutez l'exemple de Pline, qui dit *Apamia regio* (lib. V, cap. 23), et celui d'Évagre (*Hist. eccles.* III, 34).

Pag. 207, not. col. 2, *fin.* La correction que je propose est appuyée encore par d'autres passages de Strabon : εἰς ἕλη καὶ λίμνας ΔΙΑΧΕΟΜΕΝΟΣ ποταμός (XII, pag. 538, D), et ἐπὶ τοσοῦτον καὶ ὁ ποταμὸς συνάγεταί τε καὶ ΔΙΑΧΕΙ͂ΤΑΙ (XVII, pag. 789, C). M. Coray a suivi la correction de Casaubon. Dans la phrase suivante, il lit, καὶ περιπόλια συχνὰ ἐν ταύτῃ, au lieu de καὶ περιπολεῖ συχνὰ ἐν ταύτῃ, correction fort ingénieuse, qui peut-être n'est pas indispensable.

Pag. 209, not. 1. La leçon πλησίον, que je crois la véritable, a été reçue par M. Coray. Plus bas (voyez not. 6), il lit τὴν τῶν Ἰπυργίων.

Pag. 211, n. 6. M. Coray lit Ὀρθωσία, et pag. 218, lig. dern. Παλαίβυβλος, ainsi que moi.

Pag. 220, not. 2. Le même critique lit παραδεδομένην.

Pag. 222, not. 2. M. Coray lit εὐανδρίαν avec Toup.

Pag. 223, not. 2. Platon distingue aussi la logistique de l'arithmétique (in *Gorg.* pag. 451, C. — *Charmid.* pag. 165, C. — Conf. *Politic.* pag. 106, *ed. Fischer*). La distinction est marquée précisément par les scholies de Ruhnken, τέλος δὲ αὐτῆς (scil. λογιστικῆς) τὸ κοινωνικὸν ἐν βίῳ, καὶ χρήσιμον ἐν συμβολαίοις (pag. 91, 92).

Pag. 229,

Pag. 229, not. col. 2, *init.* Ajoutez aux exemples cités ces phrases, κατὰ δὲ Αἴγυπτον ΕΞΕΧΩΝ ἐκ τῆς μεγάλης θαλάσσης κόλπος (*Arrian. Indic.* §. 43, 2), et ἐς τὸν κόλπον τοῦτον ἐσέχοντα ὡς ἐπ' Αἰγύπτῳ (*id.* l. l.). M. Coray a lu, comme moi, εἰσέχων.

Pag. 233, lig. 8. *Au lieu de,* (et en effet, Dieu pourroit bien n'être réellement que ce qui nous environne, nous, la terre et les mers; c'est ce que nous appelons &c., *lisez* parce que [selon lui] Dieu n'est réellement que ce qui nous environne, nous, la terre et les mers (c'est ce que nous appelons &c.

Ibid. not. 1. M. Coray a eu la même idée que moi; il lit [Κάτω] καλουμένης.

Pag. 240, not. 3. La faute πλεονάζον a été corrigée par M. Coray.

Pag. 246, not. 2. Ce passage si difficile est corrigé par M. Coray : au lieu de καθάπερ τὴν θάλασσαν, que je ne suis pas sûr d'avoir bien entendu, malgré tous mes efforts, cet habile critique lit καθάπερ τὴν Θεσσαλίαν : correction très-heureuse.

Pag. 256, lig. 3. Au lieu de Τυρίνην, M. Coray lit ὄγυρις, je ne vois point par quel motif.

Pag. 259, not. 1. M. Coray a lu ἥ τις ἐστὶν ἐν τῷ πρὸς τὸν Νεῖλον μυχῷ.

Pag. 260, not. col. 1, lig. 7, τῆν, *lisez* τήν.

Pag. 265, n. 1, lig. 1. M. Coray a conservé ἱερῶν.

Pag. 267, lig. dern. *Il a reçu le nom....* J'ai traduit en conséquence de la leçon vulgaire οὕτως δὲ ἀκάθαρτον.... M. Coray lit ὄντως δὲ ἀκάθαρτον, ce qui change un peu le sens.

Pag. 273, not. 5. La leçon ὑποκόπτουσιν a plu également à M. Coray.

Pag. 276. Il y a erreur dans les numéros et l'ordre des notes : le n.° 1 répond à la note 2, et le n.° 2 à la note 1. M. Coray conserve φοίνικας, qui n'est point, selon moi, la vraie leçon : il adopte la leçon Λέοντος σκοπή, qui m'a également semblé préférable (pag. 278, not. 1).

Pag. 279, not. 1. M. Coray a changé le passage difficile qui nous paroît, à M. Gossellin et à moi, une interpolation de copiste; au lieu de ... διὰ τὸ μηκέτι εἶναι γνώριμον. Ἐν δὲ τῇ ἑξῆς παραλίᾳ, εἰσὶ καὶ στῆλαι, il lit... διὰ τὸ μηκέτι εἶναι ΓΝΩΡΙΜΑ ΤᾺ ἐν τῇ ἑξῆς παραλίᾳ. Εἰσὶ δὲ καὶ στῆλαι.....

Pag. 280, not. col. 1, lig. 1. M. Coray lit également ὑφ' ἡμῶν.

Pag. 285, not. 2, lig. 11, ἑξῆς ἐστὶν ἦσος, *lisez* ἑξῆς ἐστι νῆσος.

Pag. 287, not. 1. M. Coray conserve σπηλαιώδεις : mais, plus bas, il adopte, comme moi, εὔδενδρος (pag. 288, not. 4), ἐμπορείας (pag. 290, not. 2), ἦν δ' ἔτι (pag. 293, not. 3), et ἐξ ἧς (pag. 295, not. 2).

Pag. 293, lig. 7. Ce critique a lu τῶν Αἰθιοπικῶν, ὉΡΩ͂Ν τὴν τε κ. τ. λ, au lieu de ὉΡΩ͂Ν. Ma traduction fait voir que j'avois également senti la nécessité de ce changement.

Pag. 296, not. 2. M. Coray adopte la correction de Casaubon, que je ne puis approuver.

Pag. 298, not. 2. M. Coray lit, avec Casaubon, ἀπολειφθεῖσαν : mais il a eu la même idée que moi sur les *Arimes*.

Pag. 311, en marge, *à l'orient*, lisez *à l'occident*.

Pag. 317, not. 3, lig. 4, πρὸς, *lisez* περί.

Pag. 324, not. 2. Platon, dans le *Timée* (pag. 1043, ed. Francf.), et Proclus (*in Timæum*, pag. 38), parlent également du soin avec lequel les prêtres Ægyptiens consignoient les faits curieux dans les livres sacrés.

Pag. 326, citations, lig. 2. *Cic. ad Quint. Fratr.* III, §. 15, *lisez* III, ep. 5.

Pag. 330, not. col. 1, lig. 1. 1111 $\frac{1}{9}$, *lisez* 111 $\frac{1}{9}$.

Pag. 337, not. 1. Il se peut qu'Appien ait entendu la même chose par le mot τεμένη, dans cette phrase : Καὶ δημιουργεῖα μὲν, τὰ δημόσια τεμένη, καὶ ἱερὰ πάντα, καὶ εἴ τι ἄλλο εὐρυχωρεία ἦν, ἐγένετο (*Appian. Bell. Pun.* §. 93).

Ibid. citations, lig. 3. *Polluc. Onom.* X, §. 16, lisez *Polluc. Onom.* IX, §. 16.

Pag. 338, not. col. 1. On trouveroit peut-être le même sens au mot ἀναθήματα dans cet endroit de Diodore de Sicile, οἱ δ' ἑτέροις ἀναθήμασι καὶ κατασκευάσμασι ἀξιολόγοις ἐκόσμησαν (I, §. 50).

Pag. 361, not. col. 2, lig. 21, ὠνόμασαι, *lisez* ὠνόμασται.

Pag. 364, not. 3, lig. 1. Aux auteurs qui parlent de *Mendes*, ajoutez Diodore de Sicile (I, §. 84).

Pag. 366, not. col. 1, lig. 3. Un passage de Diodore de Sicile confirme celui d'Aristide relativement à *Mendes*, et justifie la critique que ce sophiste fait des vers de Pindare : Κατέπλευσαν πρὸς τὸ στόμα τὸ καλούμενον Μενδήσιον, ἔχον ἠϊόνα παρήκουσαν ἐφ' ἱκανὸν τόπον (*Diodor.* XV, §. 42).

Pag. 371, not. col. 2, lig. 27. Schlichtorst, *lisez* Schlichthorst.

Pag. 375, not. col. 2, lig. dern. Ajoutez Manéthon (ap. *Syncell.* pag. 61, A) et le scholiaste de Platon (pag. 202).

Pag. 377, not. 2, lig. 18, θάλασσῃ, *lisez* θαλάσσῃ : lig. 19, κόλπω, *lisez* κόλπῳ.

Pag. 378, not. 2. Je me suis aperçu que Périzonius a relevé depuis long-temps cette faute (*Origin. Ægypt.* cap. XV, pag. 299).

Pag. 380, not. col. 2. Pline a donné au mot *euripus* un sens analogue à celui d'εὔριπος en grec, dans ce passage : *Mareotis lacus à meridiana urbis parte*, *EURIPO è Canopico ostio mittitur mediterraneo commercio* (Plin. V, 10, pag. 258, 12).

DEPUIS la publication du quatrième volume de la Traduction française de Strabon, les idées que m'ont fait naître plusieurs passages de cet auteur et ceux de quelques autres écrivains anciens, m'ont conduit à composer les RECHERCHES dont je vais donner les résultats.

En rassemblant les matériaux qui m'étoient nécessaires, j'ai reconnu que les anciens avoient employé, pour l'évaluation des distances itinéraires, trois stades de plus que je n'en ai indiqué dans les OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES mises à la tête du premier volume de cet ouvrage. Ces stades sont ceux de 360000, de 270000 et de 225000 à la circonférence de la terre, sur lesquels les auteurs grecs et romains que nous possédons ne se sont pas expliqués aussi clairement que sur les autres stades. L'emploi de ces mesures, comme on le verra, auroit pu contribuer à éclaircir mieux que je ne l'ai fait, quelques passages de Strabon, et, entre autres, celui du tome III, page 102, où il est dit que Polybe, en parlant de la voie *Egnatia*, comptoit 8 stades $\frac{1}{3}$ au mille romain.

J'ai pensé d'ailleurs que le rapprochement et la comparaison des différens systèmes métriques linéaires employés par les anciens, en offrant de nouvelles bases pour évaluer les poids et les mesures de capacité dont ils ont fait usage, répandroient aussi quelque lumière sur beaucoup d'autres questions importantes relatives à l'antiquité.

G.

RECHERCHES

SUR LE PRINCIPE, LES BASES ET L'ÉVALUATION

DES

DIFFÉRENS SYSTÈMES MÉTRIQUES

LINÉAIRES

DE L'ANTIQUITÉ. *

QUAND j'ai publié ma Méthode pour l'évaluation des mesures itinéraires employées par les Grecs et les Romains (1), je me suis borné à ce qui concernoit la géographie de ces peuples. J'aurois craint de trop compliquer une question déjà assez épineuse par elle-même, si je l'avois entremêlée de discussions qui auroient eu un rapport moins direct avec l'objet que je m'étois proposé : il me suffisoit de montrer que la diversité des mesures géodésiques, recueillies par les Grecs, dérivoit de celle des modules dans lesquels, depuis un temps immémorial, étoit exprimée l'étendue de la circonférence de la terre.

Aujourd'hui j'examinerai d'où provenoit la différence de ces modules, et je ferai voir comment il est possible de déduire d'un élément unique la valeur de toutes les mesures qui composent les divers systèmes métriques de l'antiquité.

* Lues à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, le 31 octobre 1817.

(1) Voyez les *Observations préliminaires et générales*, dans le premier volume de la Traduction française de Strabon; ou le même Mémoire augmenté, dans le quatrième volume de mes *Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens*.

Je diviserai ces Recherches en trois parties : dans la première, je parlerai des systèmes métriques réguliers, c'est-à-dire de ceux dont toutes les subdivisions découlent d'un même élément; dans la seconde, je m'occuperai des systèmes irréguliers, ou de ceux qui renferment des mesures étrangères les unes aux autres; dans la troisième, j'examinerai les systèmes métriques employés par les Arabes du moyen âge et par quelques autres peuples.

Ces différens systèmes présentent la nomenclature des principales mesures usuelles, telles que le doigt, le palme, le pied, la coudée, le pas, l'orgyie, le stade, le mille, &c., avec leurs proportions relatives. Mais, parmi ces mesures, celles qui précèdent le stade, n'ayant pas de type constant dans la nature, ne peuvent être évaluées isolément : le stade, au contraire, étant donné, par les astronomes et les géographes de l'antiquité, pour une partie aliquote de la circonférence de la terre, offre un moyen sûr de retrouver la longueur qu'on lui attribuoit, en la déduisant de celle du degré terrestre. Alors le stade devient nécessairement le module d'après lequel toutes les autres mesures doivent se conclure; mais, ce module différant dans chaque système, il faut commencer par rechercher quelle peut être la cause de ces variations, et sur quelle base elles se trouvent établies.

PREMIÈRE PARTIE.

SYSTÈMES MÉTRIQUES RÉGULIERS.

Si l'on rassemble les différentes évaluations du périmètre de la terre que les anciens nous ont transmises ou indiquées, on en trouvera neuf; et je les range dans l'ordre suivant :

400000 stades (1).	240000 stades (4).	270000 stades.... (7).
300000......(2).	180000......(5).	225000........ (8).
360000......(3).	216000......(6).	250000 ou 252000 (9).

En voyant des évaluations si dissemblables, on peut demander si elles sont les résultats de plusieurs opérations distinctes, ou si l'on doit croire qu'une première mesure de la terre, modifiée dans la suite, aura suffi pour produire les variations que je viens d'exposer.

M. Bailly est le seul, je crois, qui ait cherché à résoudre une partie de ces questions. Trouvant, dans les systèmes

(1) Aristot. *De Cœlo*, *lib. II, cap. 14, pag. 472.*

(2) Archimed. *in Arenario, pag. 277 et sequent.*

(3) L'Edrisi, *Geogr. Nubiens. in prolog. pag.* 2. — Le texte porte 36000 milles. On verra bientôt que les milles itinéraires étoient composés de 10 stades; ainsi la mesure attribuée par l'Édrisi à Hermès, c'est-à-dire aux Égyptiens, donnoit au périmètre de la terre 360000 stades.

(4) Posidon. *apud* Cleomed. *lib. I, cap. 10, pag. 52.*

(5) Posidon. *apud* Strab. *lib. II, pag. 95.* — Ptolem. *Geograph. lib. I, cap. 7, 11.*

(6) C'est le stade olympique compris huit fois dans le mille romain, et dont parlent Polybe, Strabon, Columelle, Pline, Frontin, Censorin, Isidore de Séville, &c.

(7) C'est le stade italique de 10 au mille romain.

(8) C'est le stade du dolique syrien, dont la valeur sera établie dans le cours de ce Mémoire.

(9) Eratosth. *apud* Cleomed. *lib. I, cap. 10, pag. 55;* — *et apud* Hipparch. Gemin. Vitruv. Strab. Plin. Censorin. Macrob. Martian. Capell. &c.

métriques des anciens, deux coudées dont les longueurs étoient entre elles comme 3 est à 4, il en a conclu que ces coudées avoient servi jadis de modules pour former les stades de 400000 et de 300000 à la circonférence de la terre. Il suppose ensuite que d'autres coudées, plus grandes de deux tiers que les précédentes, et différant aussi entre elles dans la proportion de 3 à 4, avoient servi également à fixer la longueur des stades de 240000 et de 180000 (1).

Ainsi, dans l'hypothèse de cet astronome, il faudroit croire que quatre petites mesures, arbitrairement établies, se sont trouvées, par un hasard fort étrange, être des parties aliquotes les unes des autres, et, ce qui seroit plus étonnant encore, que les multiples de chacune de ces mesures isolées auroient donné, en nombres ronds, la circonférence de la terre.

Le concours de ces circonstances est sans doute bien difficile à admettre. De plus, dans l'hypothèse des 400000 stades, il faudroit supposer que le degré terrestre auroit été reconnu pour être précisément de 444444,444.... coudées; et, dans l'hypothèse des 300000 stades, de 333333,333.... coudées. Des séries semblables, toujours composées des mêmes chiffres, seroient encore un motif puissant pour ne pas permettre de croire que le hasard eût produit de pareils résultats.

L'application de ces stades à la mesure du degré actuel offriroit des difficultés d'un autre genre : 400000 ou 300000 stades, divisés par 360, feroient croire que le degré auroit été trouvé de 1111,111.. ou de 833,333.. stades; or, pour qu'on se crût obligé de tenir compte de la première fraction, il auroit fallu qu'on fût certain d'avoir la mesure du degré à un dix-millième près,

(1) Bailly, *Histoire de l'Astronomie moderne, tom. I, liv. IV, pag. 143 et suivantes.* Éclaircissemens, *liv. III, pag. 505 et suiv.* — Cet auteur n'a point parlé des stades de 360000, de 216000, de 270000 et de 225000.

c'est-à-dire

c'est-à-dire à moins de six toises, et l'on sait qu'une pareille certitude est presque impossible à obtenir.

Tant d'invraisemblances me portent à penser que ces nombres bizarres de 1111,111 et de 833,333, que nous employons aujourd'hui, ne sont plus ceux qui exprimoient, dans les stades dont il est question, l'étendue que les anciens donnoient originairement au degré terrestre, et que si, dans la suite, ces nombres ont représenté la valeur du degré, c'est parce qu'ils sont devenus les résultats de combinaisons nouvelles et différentes de celles pour lesquelles les stades de 400000 et de 300000 avoient été créés.

MAIS comment ces nouvelles combinaisons ont-elles été amenées ? et comment, en dernière analyse, les différens stades qu'elles ont produits se trouvent-ils composés de parties aliquotes les uns des autres ?

Cette circonstance très-remarquable, et à laquelle on n'a pas fait assez d'attention, laisse entrevoir que les neuf stades précédens sortoient d'une même source, et provenoient d'un même type présenté sous divers aspects ; et, quoique les anciens ne nous aient rien appris à ce sujet, il m'a paru que leur silence pouvoit être suppléé par les faits qui naissent de l'examen et de la comparaison des mesures qu'ils nous ont transmises. En effet, si la théorie qui en résulte conserve les rapports que les différens stades doivent garder entre eux ; si elle conduit à découvrir à-la-fois l'unité de mesure d'où ils découlent, et l'origine de leurs diverses longueurs; si elle sert à expliquer comment toutes les mesures partielles se rattachent aux mesures générales, et celles-ci à une base unique; si enfin elle produit, par des moyens simples, les mêmes résultats que les anciens avoient obtenus, la question ne sera-t-elle pas à-peu-près décidée ?

Les moyens dont je parle consistent à reconnoître une première mesure de la terre, et à admettre des différences dans la méthode de graduer sa circonférence et d'en subdiviser les degrés.

Dès l'instant où les Grecs se sont occupés de géographie astronomique, on les voit rapporter et comparer la valeur de toutes les distances itinéraires qu'ils recueilloient, à l'étendue de la circonférence du globe ; et cet usage atteste que, d'après une tradition constante, les modules des stades et ceux des milles étoient regardés comme des parties aliquotes de cette circonférence, et par conséquent comme des résultats positifs d'une mesure de la terre.

Quant à la division du cercle en plusieurs parties, cette division étant arbitraire, on conçoit que l'on a pu varier sur le nombre des degrés dans lesquels sa circonférence devoit être partagée. Si, dès l'origine, les cercles de la sphère avoient été divisés en 360 degrés, seroit-il présumable que les astronomes et les géographes se fussent réunis pour diviser l'équateur et les méridiens terrestres en 400000 ou en 300000 parties, et qu'ils eussent compliqué, par cet étrange moyen, toutes les opérations et les calculs qui devoient soumettre la description de la terre aux observations astronomiques !

Je ne puis le penser. Les nombres de 400000, de 300000 et de 360000 stades, donnés au périmètre de la terre, me paroissent rappeler trois méthodes, ou plutôt trois essais, successivement appliqués à la division du cercle en 400, en 300 et en 360 degrés (1). C'est de là, en effet, et des différentes subdivisions de ces degrés, qu'on verra sortir les divers stades, les milles itinéraires et les autres mesures dont j'ai à parler.

(1) M. Letronne pense que la division du cercle en 360 degrés fut inconnue aux Grecs avant la fondation de l'École d'Alexandrie, et qu'ils ne paroissent pas en avoir fait usage avant Hipparque. *Journal des Savans, décembre 1817, pag. 747.*

DES STADES ET DES MILLES ITINÉRAIRES PRIMITIFS.

LA PLUS SIMPLE des divisions du globe de la terre, celle qui le partageoit en quatre par l'équateur et par un méridien, a dû être la première employée, de même que la division décimale de chacune de ces quatre parties en cent degrés, puis du degré en cent minutes, et de la minute en dix parties. Alors les centièmes de degré terrestre furent pris, comme on le verra, pour former les milles itinéraires, et les millièmes de degré pour former les stades : de sorte que la circonférence de la terre se trouva partagée en 400 degrés et en 400000 stades.

Ce mode de division, qui ne permettoit d'avoir en nombres entiers que la moitié, le quart du cercle, le cinquième, et leurs sous-multiples, fit imaginer ensuite de partager le cercle en 300 degrés, pour qu'il fût en outre divisible par tiers, sixièmes, douzièmes, &c. Ces degrés, d'un tiers plus grands que les premiers, furent divisés, comme eux, en cent et en mille parties; et l'on ne compta plus, au périmètre du globe, que 300000 stades.

Enfin, le nombre 360 offrant vingt-quatre diviseurs, et par conséquent encore plus de facilité dans les opérations, on fut porté définitivement à partager le cercle en 360 degrés; on les divisa comme on avoit fait jusqu'alors, et la circonférence de l'équateur eut 360000 stades.

Telles durent être les origines successives des trois plus anciens systèmes métriques dont les élémens nous sont parvenus. Pour s'en assurer, il suffit de soumettre aux trois divisions précédentes les 4000 myriamètres attribués par nos astronomes à la circonférence de la terre, et d'en extraire les différens résultats, sauf à justifier ensuite les valeurs qu'ils présenteront.

Sous ces divers aspects,

4000 myriamètres, divisés par 400, auroient donné,

	Mètr.
Pour chaque degré..................................	100000, 000.
Pour chaque centième de degré, ou pour le mille itinéraire.	1000, 000.
Pour chaque millième de degré, ou pour le stade.....	100, 000.

Pour la circonférence de la terre, { 40000 milles. 400000 stades.

4000 myriamètres, divisés par 300, auroient produit,

	Mètr.
Pour chaque degré..................................	133333, 333.
Pour chaque centième de degré, ou pour le mille itinéraire.	1333, 333.
Pour chaque millième de degré, ou pour le stade.....	133, 333.

Pour la circonférence de la terre, { 30000 milles. 300000 stades.

4000 myriamètres, divisés par 360, auroient fait compter,

	Mètr.
Pour chaque degré..................................	111111, 111.
Pour chaque centième de degré, ou pour le mille itinéraire.	1111, 111.
Pour chaque millième de degré, ou pour le stade......	111, 111.

Pour la circonférence de la terre, { 36000 milles. 360000 stades.

Les résultats de ces réductions en mètres vont continuer de servir de bases pour l'évaluation des mesures, dans tous les systèmes métriques suivans.

DES STADES ET DES MILLES SECONDAIRES.

Les longueurs des mesures précédentes restèrent fixes et indépendantes des trois différentes divisions du cercle; et quand, par la suite, le partage du degré centésimal en soixante minutes

eut prévalu sur l'ancien partage en cent minutes, il ne dérangea rien à ces mesures déjà consacrées par l'usage; mais il en fit naître d'autres, de deux tiers plus grandes, que les écrivains de l'antiquité nous ont aussi transmises (1).

On vient de voir que le degré de 400 à la circonférence de la terre dut être de 100000 mètres; si l'on divise cette somme par 60, on aura,

Pour chaque soixantième, ou pour le mille itinéraire....... 1666m, 667.
Pour la dixième partie du mille, ou pour le stade....... 166 , 667.

Pour la circonférence de la terre, { 24000 milles. 240000 stades.

De même le degré de 300 ou de 133333m, 333, divisé par 60, donnera,

Pour le mille itinéraire........................ 2222m, 222.
Pour le stade................................... 222 , 222.

Pour la circonférence de la terre, { 18000 milles. 180000 stades.

Et le degré de 360 ou de 111111m, 111, divisé par 60, produira,

Pour le mille itinéraire........................ 1851m, 852.
Pour le stade................................... 185 , 185.

Pour la circonférence de la terre, { 21600 milles. 216000 stades.

Enfin, lorsque la division du cercle en 360 degrés de 60 minutes chacun eut été généralement adoptée, il fallut proportionner le nombre des milles et des stades précédens à la division

(1) *Suprà, pag. 503.*

sexagésimale, sans rien changer à leur valeur; et c'est alors que l'on eut, pour chaque degré,

111 milles $\frac{1}{9}$... 1111 stades $\frac{1}{9}$...	du stade de 400000 à la circonférence de la terre.
83 milles $\frac{1}{3}$... 833 stades $\frac{1}{3}$...	du stade de 300000.
100 milles..... 1000 stades.....	du stade de 360000.
66 milles $\frac{2}{3}$... 666 stades $\frac{2}{3}$...	du stade de 240000.
50 milles..... 500 stades.....	du stade de 180000.
60 milles..... 600 stades.....	du stade de 216000.

On voit donc, comme je l'avois soupçonné, que les nombres rompus et les fractions qui expriment maintenant en milles et en stades la valeur du degré terrestre, proviennent des seules modifications d'une mesure primitive donnée en nombres ronds, et transportée ensuite dans les différens modes employés pour la division du cercle et la subdivision de ses degrés.

DE LA COMPOSITION DES SYSTÈMES MÉTRIQUES ANCIENS.

Le plus ancien des systèmes métriques dont je viens de parler, avoit sans doute été précédé par des mesures de convention

prises dans les proportions du corps humain, comme l'indiquent les noms de doigt, de palme, de pied, de coudée, d'orgyie, qui se sont conservés jusqu'à nous. Mais le Tableau général qui termine ces Recherches, fait voir que les auteurs de la mesure de la terre, ceux qui en ont modifié les résultats, et ceux qui en ont composé des systèmes métriques, n'ont eu aucun égard à ces modules incertains et variables. Ils s'en inquiétèrent si peu, qu'ils les remplacèrent successivement par d'autres modules auxquels ils donnèrent les mêmes noms, mais qui, devenus ou plus grands ou plus petits, n'offrirent bientôt que des rapports éloignés avec les objets qu'ils avoient désignés auparavant. C'est ainsi que la coudée varia chez les anciens, depuis 250 millimètres jusqu'au-delà de 555, et l'orgyie depuis 1 mètre jusqu'à $2^{m}, {}_{222}$, quoique l'orgyie semble avoir été calquée originairement sur la taille commune de l'homme.

Les différens milles et les différens stades dont il vient d'être question, paroissent avoir été long-temps les moindres mesures astronomiques employées par les anciens, pour exprimer l'étendue des pays, des continens, et celle du globe entier. Mais, ces mêmes mesures étant trop grandes pour les usages ordinaires de la vie, il fallut les diviser et les subdiviser en différentes parties, pour les rendre applicables à l'agriculture, aux arts et au commerce. Le mode suivi pour ces premières divisions a dû être analogue à celui qu'on avoit employé dans l'ancien partage du cercle, c'est-à-dire que le stade a dû commencer par être divisé en parties décimales; et, autant qu'il est possible d'en juger d'après l'ensemble et la forme des systèmes métriques qui nous sont parvenus, on fit,

De la dixième partie du stade, la mesure nommée amma;
Et de la centième partie du stade, la mesure nommée orgyie.

Ensuite,

La moitié de l'orgyie donna la double coudée, que j'appellerai verge;
Le quart donna la coudée commune ou ordinaire;
Le huitième, la spithame;
Et, dans cette hypothèse, le dixième de la spithame forma le doigt décimal.

Alors,

La spithame étant de........	10 doigts *décimaux*,
La coudée ordinaire fut de....	20;
La verge, de...............	40;
L'orgyie, de................	80;
L'amma, de................	800;
Le stade, de................	8000;
Le mille, de................	80000.

QUAND, par la suite, on voulut substituer à la division *décimale* du stade une division *duodécimale*, telle qu'elle nous est parvenue, sans toucher aux mesures dont l'usage s'étoit établi, on ne fit que réduire d'un sixième la longueur du doigt *décimal*, pour le transformer en doigt *duodécimal;* et les mesures précédentes, sans changer de valeur, se trouvèrent composées, savoir:

La spithame, de............	12 doigts *duodécimaux;*
La coudée ordinaire, de......	24;
La verge, de...............	48;
L'orgyie, de................	96;
L'amma, de................	960;
Le stade, de................	9600;
Le mille, de................	96000.

CEPENDANT, en faisant disparoître les doigts décimaux, on ne renonça pas à suivre la progression décimale dans l'emploi du doigt duodécimal; mais, ses produits ne pouvant s'appliquer aux

aux mesures précédentes, on en créa de nouvelles, et l'on forma

Le demi-pygon (1), de........	10 doigts *duodécimaux ;*
Le pygon, de...............	20 ;
Le pas simple, de...........	40 ;
Le pas double, de...........	80 ;
La calame, de...............	160 ;
Le plèthre, de..............	1600.

Ces dernières mesures, intercalées parmi les précédentes, donnent la plus grande partie de celles que les anciens nous ont transmises. Les autres mesures n'entrent point dans ces séries : le condyle, le palme, le dichas, représentent le sixième, le tiers et les deux tiers de la spithame ; la pygme vaut une spithame et demie ; et le xylon, six spithames.

Néanmoins, pour compléter les mesures, il faut rétablir, dans chaque système, le doigt *décimal,* qu'on en a fait disparoître depuis que la division duodécimale a été généralement préférée. La proportion du doigt *décimal* au doigt *duodécimal* est de six à cinq ; et l'on verra que le premier a servi aussi à composer des mesures dont je parlerai dans la suite.

Je rétablis également une autre mesure nommée *Grand doigt* par les Grecs (2), *Once* et *Pouce* par les Romains (3). Elle devoit son origine au passage du doigt *décimal,* de la division du cercle en 400 parties, dans la division du cercle en 360 degrés ; de sorte que le *grand doigt* excédoit le doigt *décimal* d'un neuvième, et le doigt *duodécimal* d'un tiers.

(1) Cette mesure manque aujourd'hui dans la plupart des auteurs. C'est peut-être le dichas, quoiqu'on le trouve plus souvent évalué à 8 doigts. Mais Édouard Bernard *(De mensur. et ponderib., pag. 195)* cite des manuscrits où le dichas est fixé à 10 doigts.

(2) Dioscorid. *De historiâ plantar. lib. IV, cap. 89, pag. 279.*

(3) Plin. *lib. XV, cap. 26; lib. XXVII, cap. 49.*

La propriété du grand doigt, qui le faisoit admettre dans les systèmes métriques, étoit d'y offrir un point de comparaison, un élément commun, qui servoit à convertir réciproquement les mesures de l'un de ces systèmes en mesures des deux autres; parce que le *grand doigt* du stade de 400000, par exemple, se trouvoit être en même temps le doigt *décimal* du stade de 360000 et le doigt *duodécimal* du stade de 300000. Le grand doigt offroit un pareil avantage pour comparer entre eux les stades de 240000, de 216000 et de 180000.

D'ailleurs, les multiples duodécimaux du grand doigt produisirent deux mesures très-usuelles, dont l'origine ne s'expliqueroit pas, si on ne la puisoit dans ce module:

L'une est le pied, composé de douze grands doigts ou de douze pouces, qui répondent à seize doigts duodécimaux;

L'autre est la grande coudée, de vingt-quatre grands doigts, valant trente-deux doigts duodécimaux.

Toutes les mesures précédentes, et celles que fourniront les trois stades dont je vais parler, se trouvent réunies dans le Tableau général, ainsi que leurs valeurs dans chacun des systèmes qu'il renferme.

DES STADES ET DES MILLES TERTIAIRES.

Recherchons maintenant d'où provenoient les stades de 270000, de 225000, de 250000 ou 252000, à la circonférence de la terre, que je désignerai sous les noms de stade *italique*, de stade *du dolique syrien*, de stade *dit d'Ératosthène;* et

voyons si les élémens dont ils se composent, permettent de rattacher leur origine à celle des stades primitifs.

STADE ITALIQUE.

PARMI les anciens dont nous possédons les ouvrages, Censorin est le seul qui ait nommé le stade italique, en disant que ce stade contenoit 625 pieds, et le stade olympique 600 pieds (1). Ce passage, rapproché de ceux de Pline (2), de Frontin (3), de Columelle (4), d'Isidore de Séville (5), qui tous donnent 625 pieds ou 125 pas au stade de huit au mille romain, a déjà fait remarquer à plusieurs critiques que Censorin ne s'est pas aperçu qu'il parloit d'un même stade dont la valeur lui étoit donnée sous deux aspects, en pieds romains par les auteurs romains, en pieds grecs par les écrivains grecs; et qu'il assignoit précisément la même longueur aux deux stades dont il fait mention. La différence du pied romain au pied grec étoit connue depuis long-temps pour être de 24 à 25 : ainsi les 625 pieds romains valoient 600 pieds grecs ou un stade olympique.

LE MÊME PASSAGE renferme une autre erreur, qui n'a pas un rapport direct avec l'objet que je discute, mais qui sert encore à prouver que Censorin ne s'étoit pas fait une idée nette de la valeur des stades dont il vouloit parler : c'est lorsque, donnant mille pieds de longueur au stade pythique, il semble le présenter comme le plus grand de tous ceux que les Grecs ont connus; ce qui seroit notoirement faux.

(1) Censorin. *De die natali, cap. 13, pag. 60.*

(2) Plin. *lib. II, cap. 21.*

(3) Frontin. *Expositio formar., pag. 30.* — Anonym. *pag. 321,* Collect. Goesii.

(4) Columell. *De re rusticâ, lib. V, cap. 1, pag. 530.*

(5) Isidor. Hispalens. *Origin. lib. XV, cap. 15.*

Les méprises de Censorin me paroissent venir de ce qu'il a appliqué aux stades les différences qui appartenoient aux pieds dont il les compose. Ainsi, au lieu de donner

600 pieds au stade olympique,
625 pieds au stade italique,
1000 pieds au stade pythique,

il me semble qu'il auroit dû s'exprimer de la manière suivante : *Le stade . . . . employé par Pythagore, pour indiquer la distance de la terre à chacune des planètes . . . est celui qui contient*

600 pieds du stade olympique,
625 pieds du stade italique,
1000 pieds du stade pythique.

On voit en effet, d'après mon Tableau général, que

600 pieds du stade de 216000 donnent le stade olympique de. .	185^{m},185.
625 pieds du stade de 225000, mêmes pieds que ceux du mille romain (1), donnent également.	185 ,185.
1000 pieds du stade de 360000 produisent aussi.	185 ,185.

Et il en résulte, sans incertitude, que le stade employé par Pythagore étoit le stade olympique. Aussi trouve-t-on, dans Aulu-Gelle (2), que, selon Plutarque, le plus grand des stades connus dans la Grèce, au temps de Pythagore, étoit le stade olympique, et que ce philosophe s'étoit servi du pied de ce même stade pour évaluer la taille d'Hercule.

On reconnoîtra en même temps, que le stade pythique, loin d'avoir été l'un des plus grands stades, comme Censorin paroît

(1) *Infrà, pag. 540.*

(2) Auli Gell. *Noct. attic. lib. I, cap. 1, pag. 30, 31.*

l'avoir cru, étoit au contraire l'un des plus petits, c'est-à-dire celui de 360000 à la circonférence de la terre; et ce fait s'accorde avec le passage de Pausanias où il est dit que, d'après un décret des amphictyons, les enfans seuls pouvoient disputer à Delphes le prix de la course, soit du dolique, soit du diaule ou stade doublé (1).

Au reste, ces méprises n'empêchent pas que Censorin n'ait eu au moins une idée confuse de l'existence d'un stade appelé *italique;* et comme on trouve dans Héron (2) un pied *italique,* il n'est guère possible de douter qu'il n'y ait eu, sous la dénomination de ce stade, un système métrique quelconque.

Mais la difficulté est de savoir quel pouvoit être ce stade. Il me semble que le surnom qu'on lui donnoit, indique clairement qu'il étoit employé en Italie; et en effet, quoique les Romains eussent divisé leurs grands chemins en milles itinéraires, on trouve des exemples qui annoncent que l'usage du stade s'est conservé en Italie jusque sous le Bas-Empire.

Strabon, qui avoit séjourné à Rome, donne, pour la distance de cette ville à celle d'*Aricia,* 160 stades (3), tandis que les Itinéraires la fixent à 16 milles (4).

Et la traversée d'*Aulon* à *Hydruntum* est marquée, dans l'Itinéraire de Jérusalem, à *1000 stades, qui font,* dit l'auteur, *100 milles* (5).

Ainsi le stade dont parlent ces écrivains, étoit de dix au mille romain. J'ai évalué ce mille, dans mon premier Mémoire, à 760 toises 7 pouces 8,160 lignes, qui représentent $1481^{m},481$: le stade italique étoit donc de $148^{m},148$, ou de 750 au degré, ou de 270000 à la circonférence de la terre; et c'est sous

(1) Pausan. *Phocic. cap. 7, pag. 814.*

(2) *Infrà, pag. 554, 558.*

(3) Strab. *lib. V, pag. 239.*

(4) Antonini August. *Itinerar. pag. 107.* — Itinerar. Hierosolymitan. *pag. 612.*

(5) Itinerar. Hierosolymitan. *pag. 609.*

cette dernière indication qu'on le trouvera dans le Tableau général.

NÉANMOINS, pour que l'exactitude de ce stade ne soit pas contestée, il faut qu'il puisse se rattacher par ses élémens à l'un des stades primitifs; et il s'y rattache en effet, puisque, d'après le Tableau général, on voit que c'est en prenant le grand doigt du stade de 360000, pour en former le doigt duodécimal du stade de 270000, ou, ce qui revient au même, en prenant la grande coudée de 32 doigts du premier, pour en faire la coudée commune de 24 doigts du second, que l'on a composé ce dernier système.

D'un autre côté, tous les anciens ayant comparé le mille romain à huit stades olympiques de 216000, il falloit que ces stades fussent plus longs d'un quart que le stade italique : or, si aux $148^{m},_{148}$ précédens on ajoute un quart, on aura juste $185^{m},_{185}$, qui, dans le Tableau général, représentent la valeur du stade olympique. Ainsi tout concourt à prouver que le stade italique et le mille romain avoient aussi pour base une partie aliquote de la circonférence de la terre.

STADE DU DOLIQUE SYRIEN.

JUSQU'À PRÉSENT les modernes qui ont parlé des doliques, les ont considérés simplement comme désignant des carrières de différentes longueurs, qu'on avoit à parcourir dans les jeux publics de la Grèce; mais on verra dans la suite que les doliques étoient de véritables milles itinéraires.

Je ne parlerai ici que du dolique syrien donné par Saint Épiphane pour être de douze stades; et quand il sera question des systèmes métriques rapportés par cet auteur, je montrerai que le stade dont il compose le dolique, étoit le stade italique.

Or je viens de dire que ce stade étoit de $148^m,148$: si on le multiplie par douze, on a $1777^m,778$ pour le dolique syrien ; et si on le divise par dix, comme tous les autres milles, pour en extraire la valeur du stade qui lui est propre, on aura $177^m,778$: ce stade sera contenu 625 fois dans le degré, ou 225000 fois dans la circonférence du globe.

De plus, le doigt duodécimal, ou, si l'on veut, la petite coudée de ce stade, ayant respectivement la même valeur que le grand doigt ou la grande coudée de celui de 300000 (1), on voit que le stade du dolique syrien étoit une simple modification de cet ancien système, et que tous ses élémens offroient des parties aliquotes du degré terrestre.

Mais on demandera des preuves de l'existence de ce stade, qu'aucun auteur moderne ne paroît avoir aperçu; elles se présenteront dans la suite : je me borne ici à un seul exemple tiré d'un passage de Strabon, qui n'a pas encore été bien expliqué.

Ce géographe, en parlant de la voie *Egnatia*, qui se prolongeoit dans la Macédoine et dans la Thrace, dit : « Cette » route est mesurée par des pierres milliaires, et comprend un » espace de 535 milles. Si, comme on le fait ordinairement, » on évalue le mille à huit stades, on aura 4280 stades; mais, » si l'on suit le calcul de Polybe, qui ajoute deux plèthres ou » un tiers de stade pour chaque mille, il faudra compter 178 » stades de plus (2). »

Le stade de huit au mille, dont parle Strabon, est le stade olympique; et l'évaluation du mille à huit stades et un tiers, donnée par Polybe, est d'autant plus remarquable, qu'en décrivant la route suivie par Annibal, depuis la Nouvelle-Car-

(1) *Voyez* le Tableau général, colonnes II et VIII.

(2) Strab. *lib. VII, pag. 322.*

thage jusqu'au Rhône, l'historien grec observe que cette route est bordée de pierres milliaires *placées de huit stades en huit stades* (1). Ainsi Polybe connoissoit la proportion du mille romain au stade olympique; il n'est donc pas possible de prendre son autre évaluation pour une méprise, et il faut reconnoître que le stade de huit au mille romain et celui de huit et un tiers étoient des stades différens (2).

En effet, le mille romain étant de 1481^{m},481 (3), si on le divise par huit et un tiers, on aura, pour le stade indiqué par Polybe, 177^{m},778, et c'est précisément celui du dolique syrien.

Je reviendrai d'ailleurs sur cet objet; et je montrerai des traces multipliées de l'emploi de ce stade à des époques très-différentes, avant et après le siècle de cet historien.

STADE DIT D'ÉRATOSTHÈNE.

Il me reste à parler du stade qu'on attribue ordinairement à Ératosthène; et, sans m'arrêter à faire voir que l'opération décrite par Cléomède (4), et qu'il semble prêter à cet ancien, pour obtenir une mesure de la terre, n'offriroit, dans ses bases, que des suppositions fausses, je me borne à chercher si ce stade de 250000 ou de 252000 à la circonférence du globe peut se rattacher par quelqu'une de ses parties à l'un des stades primitifs.

Le stade de 252000 ne présente rien dans ses subdivisions dont on puisse se servir pour le comparer à ces anciens stades. Mais, d'après le Tableau général, le doigt duodécimal de celui de

(1) Polyb. *Historiar. lib. III, §. 39.*

(2) Voyez, *pag. 540*, le système métrique des Romains.

(3) *Suprà, pag. 517*, et *infrà, pag. 540.*

(4) Cleomed. *Meteor. lib. I, cap. 10, pag. 52-55.*

250000

250000 se trouvant égal au doigt décimal du stade de 300000, on voit que c'est avec les multiples de ce dernier élément qu'on a formé le nouveau stade de 160 mètres, ou de 694 $\frac{4}{9}$ au degré. Il est probable, d'ailleurs, que c'est pour éviter ce nombre fractionnaire qu'on a ensuite supposé ce stade de 700 au degré, ou de 252000 à la circonférence de l'équateur.

En prenant le doigt décimal du stade de 300000 pour en faire un doigt duodécimal, et en le multipliant 9600 fois au lieu de 8000 fois (1), il en est résulté un stade plus grand d'un cinquième que celui de 300000, et qui ne se trouvoit plus compris que 250000 fois dans le périmètre de la terre. Ce nouveau stade, employé isolément, pouvoit offrir des résultats exacts dans la réduction des mesures en degrés, ou des mesures prises avec d'autres stades, pourvu que l'on tînt compte de la différence des modules. Mais Ératosthène ne s'est point douté de l'inégalité de ces stades; il les a confondus, et cette méprise est la cause des erreurs qu'il a commises dans la détermination de ses longitudes, en publiant son système géographique. Il est facile de s'en assurer.

Lorsque j'ai réuni les mesures employées par cet ancien, sous le trente-sixième parallèle (2), pour établir la longueur du continent, depuis le cap *Sacré* de l'Ibérie jusqu'à *Thinæ*, j'ai fait voir qu'il évaluoit cet intervalle à 71600 stades de 700 au degré d'un grand cercle de la terre; qu'il en concluoit 126° 25′ 57″ de différence en longitude, et qu'il se trompoit *en plus* d'environ vingt degrés.

J'ai montré aussi que ces 71600 stades étoient de 300000 à la circonférence du globe, ou de 833 $\frac{1}{3}$ au degré, et que, réduits au parallèle précédent, ils bornoient la distance de ces lieux, comme

(1) *Suprà, pag. 512.*

(2) Observations préliminaires, *pag. xlvij du premier volume de Strabon;* ou dans mes Recherches, *tom. IV, pag. 330.*

le font nos observations modernes, à............ 106° 12′ 6″

En substituant au stade de $833 \frac{1}{3}$ celui de $694 \frac{4}{9}$, Ératosthène auroit augmenté cet intervalle d'un cinquième ou de........................... 21. 14. 32.

et il auroit fixé *Thinæ* à........................ 127. 26. 38.

Mais, pour éviter la fraction et pour arrondir le nombre de ce dernier stade, il l'a porté à 700, en l'accourcissant de $\frac{1}{126}$: il faut donc soustraire de cette graduation.............................. 1. 0. 41.

Il restera.............................. 126. 25. 57.

Et c'est, comme je viens de le dire, la distance que cet ancien supposoit entre le méridien du cap *Sacré* et celui de *Thinæ*. D'où il suit que le stade employé par Ératosthène n'étoit pas le résultat d'une nouvelle mesure de la terre, mais seulement une combinaison particulière aux Égyptiens, d'une portion du stade de 300000, dont il n'a pas su distinguer la valeur ; ce qui montre encore que, chez ces peuples, l'usage du stade de 252000 avoit précédé l'époque de la conquête des Macédoniens.

Je place néanmoins le stade de 252000 avec celui de 250000 dans le Tableau général, parce qu'il est quelquefois utile de les consulter l'un et l'autre, pour se rendre compte des mesures employées par les géographes de l'École d'Alexandrie.

PREUVES DES ÉVALUATIONS PRÉCÉDENTES.

VOILÀ donc neuf stades et neuf milles itinéraires qui ont incontestablement pour base un seul et même type primitif, combiné, modifié de différentes manières. Dès-lors on conçoit que, si l'on parvient à connoître exactement la valeur de l'un de ces stades ou de l'un de ces milles, ou seulement de l'une des

portions dans lesquelles ils se subdivisoient, on aura la valeur de tous les autres avec une égale précision; et la recherche des mesures de longueur employées par les anciens se trouvera considérablement simplifiée.

Pour justifier les évaluations que j'ai données jusqu'à présent, et pour montrer que les mesures contenues dans mon Tableau sont conformes à celles que les anciens ont employées, je crois pouvoir rappeler avec confiance les résultats des travaux qu'ils ont exécutés bien avant l'époque de la fondation de l'École d'Alexandrie, pour fixer, dans le sens des longitudes, la distance des principaux lieux de la terre : opération si difficile, que c'est depuis un siècle seulement que les nations les plus instruites de l'Europe ont pu commencer à s'en assurer; encore est-il douteux que, pour certaines positions, elles aient mieux réussi que les anciens. Quoi qu'il en soit, pour épargner au lecteur la peine de recourir à mon premier Mémoire, je répéterai ici le tableau de ces distances.

PRINCIPAUX POINTS dont les distances en Longitude ont été observées par les Anciens.

DÉNOMINATION des LIEUX.	DISTANCES			DIFFÉRENCES ou ERREURS.
	EN STADES de 833 ⅓ au Degré.	EN DEGRÉS sous le 36.e parallèle.	EN DEGRÉS selon les Modernes.	
		d. m. s.	d. m. s.	d. m. s.
Du cap *Sacré* au détroit des Colonnes d'Hercule..	2000	2. 57. 59	3. 10. 0	— 0. 12. 1
Du cap *Sacré* au détroit de Sicile............	16300	24. 10. 37	24. 37. 0	— 0. 26. 23
Du détroit des *Colonnes* à Rhodes...........	22300	33. 4. 35	33. 15. 45	— 0. 11. 10
Du cap *Sacré* à *Issus*......................	30300	44. 56. 35	44. 40. 0	+ 0. 16. 35
Du cap *Sacré* aux Portes Caspiennes.........	41600	61. 42. 13	61. 5. 0	+ 0. 37. 13
Du détroit des *Colonnes* aux sources de l'*Indus*...	52600	78. 1. 10	77. 42. 0	+ 0. 19. 10
Du cap *Sacré* à *Thinæ*.....................	71600	106. 12. 6	106. 27. 0	— 0. 14. 54

Et l'on voit à quelle précision les anciens étoient parvenus, puisque la distance qu'ils avoient fixée entre le méridien du cap *Sacré* ou de Saint-Vincent du Portugal, et le méridien de *Thinæ* ou Tana-sérim, dans le royaume de Sian, diffère seulement de 14 minutes 54 secondes de nos observations modernes, c'est-à-dire de quatre lieues sur 1722 lieues marines prises en ligne droite; tandis qu'à des époques très-postérieures Ératosthène s'est trompé *en plus* de 327 lieues; Ptolémée, de 1190 lieues; et que toute l'Europe se trompoit encore, au commencement du siècle dernier, de plus de 400 lieues sur le même intervalle.

Il me paroît donc impossible de nier l'exactitude du stade de 833 $\frac{1}{3}$ au degré, ou de 300000 à la circonférence du globe; et, par une conséquence nécessaire, l'exactitude des autres stades ne peut être contestée, puisqu'ils reposent tous, comme celui-ci, sur une même base astronomique.

Maintenant je dois montrer que les mesures usuelles des anciens dérivoient de la longueur des stades, et qu'elles en offroient des subdivisions plus ou moins grandes. Pour s'en assurer, il suffira d'examiner le petit nombre de monumens authentiques qui présentent immédiatement le module d'une mesure ancienne.

J'ai dit (1) que le milieu entre dix mesures du pied romain donnoit 131 lignes $\frac{17}{50}$ de notre pied de roi, ou 0^{m}, 29628150.

Si l'on multiplie ce nombre par 5000, on aura, pour le mille romain composé de 5000 pieds, 1481^{m}, 405750, et pour sa dixième partie ou le stade italique, 148^{m}, 140575; ce qui ne diffère de l'évaluation présentée dans mon Tableau général,

(1) Observat. prélim. et génér. *pag. lxj;* ou dans mes Recherches, *tom. IV, pag. 357.*

pour le stade de 270000, que de 0m, 007573, ou 3 lignes $\frac{1}{3}$, sur une longueur d'environ 76 toises.

J'ai dit aussi que le frontispice du Parthénon d'Athènes, surnommé *Hecatompedon*, parce que sa longueur étoit de cent pieds grecs, avoit été mesuré, et trouvé de 95 pieds de roi juste, ou de 30m, 859743.

Ce nombre multiplié par six pour compléter la valeur du stade, toujours composé de 600 pieds (1), donne 185m, 158458 pour le stade olympique, ou de 216000, et diffère d'avec mon Tableau, seulement de 0m, 026727, ou de moins d'un pouce sur 95 toises de longueur.

Dans le même Tableau, le pied de ce stade est de 0m, 308642 : selon la mesure prise sur les lieux, il seroit de 0m, 308597, c'est-à-dire, plus court de 0m, 000045 ou d'un cinquantième de ligne.

Ces différences sont trop légères pour qu'elles puissent faire naître des difficultés, sur-tout si l'on se rappelle ce que j'ai dit (2) sur les incertitudes que laissera toujours la méthode de conclure de grandes mesures d'après l'agrégation d'une multitude de petits élémens problématiques.

Mais une découverte qu'on doit à M. Girard, celle de la coudée du nilomètre d'Éléphantine, dont il se sert pour composer des mesures qui ne s'accordent pas avec les miennes, demande que je m'y arrête un instant.

Cet habile ingénieur a vu, sur les murs de ce monument, les traces de plusieurs coudées anciennes, dont il a déduit une coudée *moyenne* de 527 millimètres; il la multiplie 400 fois pour en former un stade de 210m, 798, et il évalue d'après cette

(1) Auli-Gell. *Noct. attic. lib. I, cap. 1, pag. 31;* ou dans mes Recherches, *tom. IV, pag. 290, 291.*

(2) Observat. prélim. et génér. *pag. iij;*

base toutes les mesures indiquées par Héron (1). Ce stade auroit été contenu environ 527 fois dans le degré, et 189755 fois dans la circonférence de la terre.

Je ne trouve dans l'antiquité rien qui rappelle un stade semblable; et comme ses élémens ne le rattachent à aucun des stades dont j'ai parlé, je soupçonne quelque méprise dans l'emploi qu'a fait M. Girard de la coudée d'Éléphantine.

L'erreur consisteroit à avoir pris cette mesure pour la coudée de vingt-quatre doigts d'un stade inconnu, tandis que la coudée d'Éléphantine offroit celle de trente-deux doigts du stade égyptien de 700 au degré ou de 252000 au périmètre du globe; et dès-lors les 527 millimètres devoient être multipliés par 300, et non par 400, pour produire la valeur du stade.

Dans mon Tableau (2), la coudée de 32 doigts, ou de 300 au stade dont je parle, est de $0^{m},529101$: elle diffère seulement de deux millimètres de celle de M. Girard ; et cette différence, en la supposant réelle, ne produiroit que $0^{m},630$, ou un pied onze pouces trois lignes, de plus ou de moins, sur la longueur du stade.

Une autre mesure fort importante confirme mon opinion sur la coudée d'Éléphantine.

Pline, d'après les renseignemens qu'il avoit recueillis, donne à la base de la grande pyramide 883 pieds (3).

MM. Le Père et Coutelle (4) ont retrouvé les mortaises creusées dans le rocher pour retenir les pierres angulaires du revêtement de cette pyramide : ils ont mesuré l'intervalle des angles, et l'ont reconnu de $232^{m},6678$.

(1) Girard, *Mémoire sur le nilomètre de l'île d'Éléphantine*, dans la *Description de l'Égypte, tom. I, pag. 5-48*, Antiquités.

(2) *Voyez*, dans le Tableau général, colonne IX, 2, la grande coudée de 300 au stade de 252000.

(3) Plin. *lib. XXXVI, cap. 17.*

(4) Mémoire de M. Girard, *pag. 29.*

Dans mon Tableau général, le pied du stade de 252000 est de $0^{m},264550$; si on le multiplie par 883, on a $233^{m},597650$, et c'est, à moins d'un mètre près, la mesure précédente. Ainsi le pied indiqué par Pline est bien le pied de seize doigts ou la six-centième partie du stade de 252000, et non une spithame de douze doigts, comme le veut M. Girard; et ce pied se trouvant être en même temps la demi-coudée d'Éléphantine, il s'ensuit que cette coudée est celle de 32 doigts.

La mesure de Pline et l'évaluation que j'en déduis se trouvent encore fortifiées par le témoignage de Philon de Byzance, qui donne six stades de circonférence à cette pyramide (1).

Sa base, comme on vient de le voir, étant de $232^{m},6678$, si on la quadruple, on a $930^{m},6712$ pour la circonférence; et cette somme, divisée par six, porte le stade indiqué par Philon à $155^{m},1119$: c'est, à trois mètres et demi près, le stade égyptien de 252000, tel qu'on le trouve dans le Tableau général.

Je mets donc au nombre des preuves qui justifient mes évaluations la mesure prise par M. Girard, quoique nous en tirions chacun des résultats fort différens. Je dirai dans la suite pourquoi la coudée de 32 doigts a été employée dans le nilomètre d'Éléphantine; j'expliquerai l'usage des divisions que M. Girard y a trouvées, et qui lui ont fait croire que les anciens avoient eu des coudées de sept palmes.

Je ne connois pas d'autres mesures positives dont la comparaison puisse servir dans cet examen. Mais, comme on a vu

(1) Philo Byzant. *De septem orbis miraculis,* apud Jacob. Gronov. *in Thesaur. Græcar. antiquitat. tom. VIII, pag. 2660.*

tous les stades dont j'ai parlé sortir d'un module commun, il suffisoit d'un seul exemple pour constater,

1.° Qu'il y eut une époque dans l'antiquité où l'étendue de la circonférence de la terre et la valeur de ses degrés ont été connues avec une très-grande précision;

2.° Que les différens systèmes métriques que les anciens nous ont transmis, ont eu pour base une des parties aliquotes de cette circonférence;

3.° Que le système de division du cercle en 400 degrés, renouvelé par nos astronomes, et les opérations qu'ils ont faites pour déterminer la valeur du degré moyen de la terre, confirment l'exactitude des mesures anciennes, et achèvent de prouver qu'il est possible de les ramener à un type primitif.

SECONDE PARTIE.

SYSTÈMES MÉTRIQUES IRRÉGULIERS.

JE VIENS de considérer les principaux systèmes métriques anciens dans leur ensemble et dans leur première régularité; je parlerai maintenant de ceux qui, d'après le mélange des mesures dont ils sont composés, annoncent une origine postérieure. C'est dans la comparaison des milles itinéraires, des parasanges ou des schœnes, avec les stades, que l'irrégularité de ces nouveaux systèmes se fait sur-tout remarquer; mais on reconnoît bientôt que ces mesures hétérogènes se rattachent toutes aux bases que j'ai indiquées.

On a vu les milles avoir une origine commune avec celle des stades, et dériver comme eux des différentes modifications d'une seule mesure de la terre (1). Les milles contenoient toujours dix stades des systèmes auxquels ils appartenoient; chaque stade étoit composé de cent orgyies : ainsi mille orgyies formoient le mille itinéraire, et lui ont fait donner le nom qu'il a porté dans la suite. L'usage de cette mesure paroît aussi ancien que celui du stade : on la trouve employée chez les Hébreux dès le temps de Moyse (2); on l'aperçoit chez les Grecs dès le temps d'Hérodote, quand il évalue les distances en milliers d'orgyies, et principalement lorsqu'il compare

100000 orgyies à......	1000 stades (3),
1110000 orgyies à......	11100 stades,
330000 orgyies à......	3300 stades (4);

car il est facile de reconnoître que le mille itinéraire de dix

(1) *Suprà, pag. 508, 509, 510.*

(2) Numer. *cap. 35, vers. 4, 5.*

(3) Herodot. *lib. IV, §. 41, pag. 298.*

(4) Herodot. *lib. IV, §. 85, 86, p. 300, 301.*

stades, ou de mille orgyies, se trouve implicitement énoncé dans ces mesures, puisque c'est comme si l'auteur avoit dit que

La première étoit de............. 100 milles;
La seconde, de................. 1110 milles;
La troisième, de................ 330 milles.

Il a donc pu exister autant d'espèces de milles que de stades différens; et si les Grecs nous ont transmis moins de distances dans l'une de ces mesures que dans l'autre, c'est sans doute parce que le peu d'étendue de leur territoire leur avoit fait préférer, dès les premiers temps, l'usage des petites mesures à celui des plus grandes.

Le besoin d'exprimer les distances par le temps qu'on employoit à les parcourir, paroît avoir fait imaginer le schœne ou la parasange, qui me semblent être la même mesure énoncée quelquefois en stades ou en milles de modules différens (1), comme on le verra bientôt. Cette mesure, selon toute apparence, indiquoit l'espace qu'un homme, dans une marche ordinaire, pouvoit franchir pendant la durée d'une heure. La parasange fut composée originairement de 30 stades ou de trois milles itinéraires; et il est possible qu'il y ait eu autant de parasanges diverses que d'espèces de stades et de milles.

(1) On trouve le schœne évalué

à 30 stades par Artémidore, Pline, Ptolémée et Héron;
à 40 stades par Ératosthène, Théophane et Strabon;
à 60 stades par Hérodote, Artémidore et Strabon.

La parasange est également évaluée

à 30 stades par Hérodote, Artémidore, Strabon et Héron;
à 40 stades par Strabon;
à 60 stades par Strabon.

Voyez Herodot. *lib. II, §. 6.* — Strab. *lib. XI, pag. 518, 530; lib. XVII, pag. 804, 813.* — Plin. *lib. V, cap. 11; lib. XII, cap. 30.* — Ptolem. *Geograph. lib. I, cap. 11.*

TANT QUE les systèmes métriques ne furent pas mélangés, la réduction des stades en milles et des milles en stades, ou de ces mesures en parasanges, n'offrit aucune difficulté. Mais lorsque, par des émigrations successives, par des conquêtes, ou par d'autres événemens, les mesures d'une contrée furent transportées dans une autre; quand un peuple qui se servoit d'un stade quelconque, vint habiter un pays où les distances étoient comptées en milles composés d'un autre stade, l'emploi simultané de ces mesures hétérogènes obligea d'en déterminer les rapports, et de là sont venues les distinctions, si embarrassantes aujourd'hui, de ces milles comparés, tantôt à sept stades, tantôt à sept stades et demi, à huit stades, à huit stades et un tiers, à dix stades, à douze stades (1), &c.

Pour reconnoître ces mesures et apprécier leurs valeurs, il faut observer que les différens milles dont il est question étoient composés de dix stades, comme tous les autres, et que, s'ils paroissent en contenir plus ou moins, c'est qu'ils se trouvent comparés à des stades ou plus petits ou plus grands que ceux des systèmes auxquels ils appartenoient.

Ainsi, par exemple, dans le mille de sept stades, la différence numérique des stades du mille aux stades indiqués étant de

(1) On trouve le mille évalué

à 7 stades dans Procope, Saint Épiphane, Moyse de Chorène, Hésychius, Suidas, &c. Le Scholiaste de Lucien *(ad Icaromen. §. 1, tom. II, pag. 751)*, après avoir dit que *le mille est de 7 stades*, ajoute: *Quelques auteurs plus anciens veulent qu'il soit de dix stades;*

à 7 stades ½ dans Plutarque, Dion-Cassius, Saint Épiphane, Julien d'Ascalon, Héron d'Alexandrie, Photius, Suidas, le Périple du Pont-Euxin, le Scholiaste de Lucien *(l. l.)*, &c.;

à 8 stades dans Polybe, Strabon, Vitruve, Columelle, Frontin, Pline, Suidas, &c.;

à 8 stades ⅓ dans Polybe et Julien d'Ascalon;

à 10 stades dans Strabon, l'Itinéraire de Jérusalem, le Scholiaste de Lucien *(l. l.)*;

à 12 stades dans Saint Épiphane.

10 à 7, la différence des longueurs devient comme 7 à 10; et cette proportion étant celle du stade de 360000 au stade de 252000, il s'ensuit, d'après le Tableau général, que le mille composé de sept stades du second système doit être de 1111^{m},111, qui présentent exclusivement la valeur de dix stades du premier.

Les dix stades contenus dans ce Tableau pourroient fournir quarante combinaisons de ce genre, sans les additionner autrement que de demi-stade en demi-stade, et sans augmenter le nombre des milles que présente le même Tableau. Mais, comme il est très-vraisemblable qu'on n'a pas fait usage de toutes ces variétés, je me bornerai à offrir celles qui se rapportent aux passages des auteurs que nous possédons. Ainsi,

7 stades de	252000 valent un mille ou 10 stades de...	360000.
7 stades ½ de...	300000	400000.
	270000	360000.
	225000	300000.
	180000	240000.
8 stades de	240000	300000.
	216000	270000.
	180000	225000.
8 stades ⅓ de...	300000	360000.
	250000	300000.
	225000	270000.
	180000	216000.
12 stades de....	360000	300000.
	300000	250000.
	270000	225000.
	216000	180000.

Ou, si l'on veut,

Un mille du stade de.....	360000	vaut 7 stades de.....	252000.

Un mille des stades de...	400000	vaut 7 stades $\frac{1}{2}$ de ...	300000.
	360000	....	270000.
	300000	....	225000.
	240000	....	180000.

Un mille des stades de...	300000	vaut 8 stades de......	240000.
	270000	....	216000.
	225000	....	180000.

Un mille des stades de...	360000	vaut 8 stades $\frac{1}{3}$ de....	300000.
	300000	....	250000.
	270000	....	225000.
	216000	....	180000.

Un mille des stades de...	300000	vaut 12 stades de.....	360000.
	250000	....	300000.
	225000	....	270000.
	180000	....	216000.

D'après ces rapprochemens, les milles composés de 7 stades $\frac{1}{2}$, de 8 stades, de 8 stades $\frac{1}{3}$ et de 12 stades, pouvant appartenir à différens systèmes, laissent de l'incertitude dans le choix de celui où l'on devra les placer; mais des circonstances accessoires, dont je produirai des exemples, aideront à lever ces incertitudes.

J'AI ANNONCÉ (1) que les doliques étoient aussi des milles itinéraires. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer que les différens doliques dont la longueur nous est donnée par les

(1) *Suprà, pag. 518.*

anciens, sont tous composés d'un nombre fixe de stades, et que ce nombre est quelquefois pareil à celui des stades qui forment les milles du tableau précédent; de sorte que le nom de dolique et celui de mille semblent avoir une signification identique. On trouve en effet le dolique évalué, par quelques auteurs, à 7 stades; par d'autres, à 12 stades, à 20 stades et même à 24 stades (1). Les deux premiers doliques offrent visiblement les mêmes valeurs que les milles de 7 et de 12 stades dont il vient d'être question; et, en suivant la même méthode d'évaluation, je trouve que le dolique de 20 stades devoit être composé de 20 stades de 360000, qu'il valoit $2222^{m},_{222}$, et qu'il représentoit le mille de dix stades de 180000 (2). Quant au dolique de 24 stades, comme il surpasseroit en longueur tous les milles connus, il est vraisemblable qu'il contenoit 24 stades olympiques de 216000 ou $4444^{m},_{444}$, et qu'il désignoit la parasange de 30 stades de 270000 ou trois milles romains (3).

Il faut attribuer encore au mélange des mesures, causé par celui des peuples, l'évaluation de la parasange à quarante stades ou quatre milles, celle qui la porte à soixante stades ou six milles, et celle qui la compose de stades et de milles étrangers les uns aux autres. Chaque système métrique n'ayant eu d'abord qu'une seule parasange de 30 stades, la plupart des autres combinaisons ont eu pour objet d'indiquer une mesure au moyen de laquelle des systèmes différens pouvoient se

(1) Le dolique est évalué
à 7 stades dans le Scholiaste d'Aristophane, dans un Scholiaste de Xénophon et dans Suidas;
à 12 stades dans Saint Épiphane;
à 20 stades dans le Scholiaste d'Euripide, dans celui de Lucien et dans le Lexique de Zonaras;
à 24 stades dans Suidas.

(2) *Voyez* le Tableau général.

(3) *Voyez* le Tableau général, colonnes VI et VII.

comparer et s'assimiler, en permettant d'introduire dans l'un la parasange de l'autre. Ces intercalations n'offrent souvent que la répétition d'une même mesure qui passe dans deux ou dans trois systèmes, sans changer de valeur, quoiqu'elle y paroisse composée d'un nombre de stades ou de milles plus considérable qu'auparavant. C'est ainsi

Que les parasanges de 30 stades ou de 3 milles des systèmes de 300000, de 270000 et de 225000, furent également celles de 40 stades ou de 4 milles des systèmes de 400000, de 360000 et de 300000;

Que la parasange de 40 stades de 180000 devint celle de 60 stades de 270000;

Et que la parasange de 30 stades de 180000 fut à-la-fois celle de 40 stades de 240000 et celle de 60 stades de 360000 (1).

En multipliant ainsi les parasanges ou les schœnes dans plusieurs systèmes, on paroît avoir été conduit à les multiplier dans les autres, et à donner à chacun trois parasanges régulièrement composées de 30, de 40 et de 60 stades, ou de 3, de 4 et de 6 milles itinéraires.

Enfin c'est en voulant amalgamer ensemble des stades et des milles pris dans des systèmes différens, que la parasange s'est trouvée répondre quelquefois à 30 stades d'un système et à 4 milles d'un autre; et aussi à 45 stades et à 6 milles, comme on en verra des exemples dans la suite.

On trouve dans Pline une combinaison du même genre, qu'il importe d'éclaircir; c'est lorsqu'il dit : « Le schœne, selon » Ératosthène, est de quarante stades, c'est-à-dire de cinq » milles : quelques-uns donnent à chaque schœne trente-deux » stades (2). »

(1) *Voyez* le Tableau général.

(2) Plin. *lib. XII, cap. 30.*

J'observerai d'abord que l'évaluation du schœne à cinq milles itinéraires ne se rencontre nulle part ailleurs que dans ce passage de Pline, et que l'habitude où étoit cet historien de prendre indistinctement tous les stades pour la huitième partie du mille romain, est la cause qui lui a fait croire que les quarante stades dont il est question devoient représenter cinq milles. Aussi paroît-il penser que les deux évaluations de 40 et de 32 stades se contrarioient, ou qu'elles se rapportoient à deux schœnes différens.

Mais il s'agit d'un même schœne, et il n'y a point de contradiction dans la valeur qui lui est donnée. Seulement Pline ne s'est pas aperçu que cette valeur se trouvoit exprimée en deux modules différens : d'abord en stades de 270000, qui, dès le temps d'Ératosthène, paroissent avoir été en usage dans quelques cantons de la Basse-Égypte, et ensuite en stades olympiques de 216000, que les Grecs y avoient récemment apportés. Quarante de ces premiers stades et trente-deux des seconds représentoient également $5925^{m},926$, et répondoient juste à quatre milles romains. Or on trouve, dans l'Itinéraire d'Antonin (1), que quatre milles romains égaloient le schœne employé dans la Basse-Égypte. Ce schœne reparoîtra par la suite sous le nom de parasange (2).

Je dois encore ajouter que, selon Artémidore (3), le schœne, entre *Memphis* et la Thébaïde, étoit de 120 stades. Mais cette

(1) Antonini Aug. *Itinerarium, pag. 152.* — La distance de dix schœnes entre le mont *Casius* et Péluse, indiquée, dans ce passage, par la position intermédiaire de *Pentaschœnon,* y est évaluée à 40 milles romains. Sur la grande carte d'Égypte, levée par les Français, la distance des ruines de Péluse au Ras el-Kasaroun, l'ancien *Casius*, en suivant le tracé de la route, est d'un peu plus de 59000 mètres, qui représentent 40 milles romains, ou 10 schœnes de 40 stades de 270000, ou 10 schœnes de 32 stades de 216000.

(2) *Infrà, pag. 583.*

(3) Artemidor. *apud* Strab. *lib. XVII, pag. 804.*

évaluation,

évaluation, qui sembleroit porter le schœne au double de sa plus grande longueur, s'éloigne trop de l'opinion et de l'usage des anciens, pour ne pas autoriser à croire qu'il est ici question d'un stade de moitié moins long qu'Artémidore ne le pensoit. Il me paroît très-vraisemblable que les 120 stades dont on lui a parlé étoient de 360000 à la circonférence de la terre, et qu'ils représentoient 60 stades de 180000. Sous cet aspect, le grand schœne égyptien rentroit dans la série de tous les autres schœnes, et n'excédoit pas les proportions dont on étoit convenu.

On voit donc que toutes ces mesures, si dissemblables en apparence, se rattachent les unes aux autres, et qu'elles n'ont point d'autres élémens que ceux que j'ai indiqués. C'est ce que va confirmer l'examen de quelques systèmes métriques anciens qui diffèrent de ceux du Tableau général par le mélange des stades, des milles et des parasanges de diverses espèces, que l'on y a intercalés.

SYSTÈME MÉTRIQUE DES ROMAINS.

Je commence par le plus connu des systèmes anciens, celui des Romains; et je le mets au nombre des systèmes mixtes ou mélangés, parce que le mille s'y trouve comparé à huit stades, au lieu de dix qu'il devroit avoir (1). J'ai rapporté des témoignages qui prouvent que l'usage d'un stade de dix au mille romain étoit connu en Italie (2); et ces autorités suffisent pour faire voir que le stade olympique, ou de 216000, contenu

(1) *Suprà, pag. 508, 509, 510, 512, 529, 530.* (2) *Suprà, pag. 517.*

huit fois dans le mille dont je parle, étoit un stade d'emprunt, étranger au système auquel les Romains l'associèrent.

Mais ce système présente une autre irrégularité. Le mille romain, reconnu aujourd'hui pour être de 75 au degré, est visiblement le mille du stade de 270000 ou de 750 au degré : ses subdivisions devroient donc avoir les mêmes valeurs que celles de ce stade. Cependant, d'après le tableau joint à cet article (1), les valeurs de toutes les subdivisions du mille romain se trouvent être les mêmes que celles du stade de 225000 (2).

Cette singularité annonce que les premières mesures employées par les Romains dérivoient de ce dernier stade, et que le mille de 1481^{m},481, qui nous est connu, étoit encore une mesure d'emprunt qu'ils ont substituée au mille ou dolique syrien de 1777^{m},778, dont ils s'étoient servis jusqu'alors.

Ce changement étoit d'autant plus facile à introduire, qu'il ne dérangeoit rien aux mesures établies, ni par conséquent aux habitudes du peuple; parce que, le pas double du stade de 225000 se trouvant égal à l'orgyie du stade de 270000, il suffisoit de convenir que dorénavant le mille seroit censé composé de *1000 pas doubles* du premier de ces systèmes, au lieu de *1000 orgyies* du second; et c'est pourquoi l'orgyie, si essentielle dans tous les systèmes, ne paroît point parmi les mesures romaines. De plus, comme le pas double étoit de cinq pieds, tandis que l'orgyie en avoit six, la permutation de ces mesures fit qu'on ne compta plus, dans le nouveau mille, que 5000 pieds au lieu de 6000, et 80000 doigts au lieu de 96000 que contenoient tous les milles réguliers (3).

Les raisons qui peuvent avoir engagé les Romains à changer

(1) Voyez *pag. 540.*

(2) Comparez le tableau suivant avec la VIIIe colonne du Tableau général.

(3) *Suprà, pag. 512. Infrà, pag. 588.* — *Voyez* aussi le Tableau général.

leur premier mille, paroissent tenir à leurs relations avec les Grecs. On sait que les Romains empruntèrent de ces peuples presque toutes leurs connoissances géographiques, et qu'ils se persuadèrent que toutes les distances indiquées par les écrivains grecs se trouvoient exprimées en stades olympiques ou de 216000. Il importoit donc de chercher un moyen simple pour convertir ces distances en mesures romaines : l'ancien mille de $1777^{m}, 778$ contenoit 9 stades $\frac{3}{5}$ olympiques; et c'est probablement pour éviter les embarras qu'entraînoit cette fraction, que les Romains ont remplacé ce mille par celui du stade italique de 270000; c'est-à-dire, par le mille de $1481^{m}, 481$, qui se divisoit juste en huit stades olympiques et en 1000 pas doubles du stade de 225000.

Mais le stade italique, n'offrant que les quatre cinquièmes du stade olympique, présentoit d'autres difficultés dans la réduction des distances; c'est ce qui paroît avoir décidé les Romains à rejeter aussi le stade de 270000, et à introduire le stade olympique dans la série de leurs mesures, quoiqu'il n'eût aucun rapport avec le reste de leur système métrique.

L'époque de ces changemens me paroît répondre à-peu-près à la seconde guerre de Macédoine, puisqu'au temps de Polybe, qui écrivoit quelques années après, on comparoit encore le nouveau mille romain, comme il le fait, tantôt à 8 stades $\frac{1}{3}$ (de 225000 ou de l'ancien système), lorsqu'il parle de la voie Égnatienne (1), et tantôt à 8 stades (olympiques ou de 216000), quand il décrit la route qui traversoit la Gaule et une partie de l'Espagne (2).

Quoi qu'il en soit de ces rapprochemens, le mille romain, le même que celui du stade italique ou de 270000, est fixé,

(1) *Suprà, pag. 519, 520.*

(2) *Suprà, pag. 519, 520.*

dans la VIIe colonne du Tableau général, à $1481^{m},481$; et, d'après les proportions données par Frontin (1), je trouve pour les autres mesures romaines les valeurs suivantes :

ÉVALUATION DES MESURES ROMAINES.	Mètr.
DOIGT..........	0, 018518.
C'est le doigt duodécimal du stade de 225000.	
ONCE ou POUCE, = 1 doigt $\frac{1}{3}$..........	0, 024691.
C'est le grand doigt du stade de 225000.	
PALME, = 4 doigts, ou 3 onces..........	0, 074074.
C'est le palme du stade de 225000.	
SEXTANS ou *DODRANS*, = 12 doigts, ou 9 onces..........	0, 222222.
C'est la spithame du stade de 225000.	
PIED, = 16 doigts, ou 12 onces..........	0, 296296.
C'est le pied du stade de 225000.	
COUDÉE, = 18 onces, ou 6 palmes, ou 2 *sextans*, ou 1 pied $\frac{1}{2}$......	0, 444444.
C'est la coudée de 24 doigts du stade de 225000.	
GRADUS [ou Pas simple], = 2 pieds $\frac{1}{2}$..........	0, 740741.
C'est le pas simple du stade de 225000.	
PASSUS [ou Pas double], = 5 pieds..........	1, 481481.
C'est le pas double du stade de 225000 ; l'orgyie du stade de 270000.	
DECEMPEDA ou Perche, = 10 pieds..........	2, 962963.
C'est la calame ou acæne du stade de 225000.	
STADE, = 625 pieds, ou 125 pas doubles *(du stade de 225000)*.......	185, 185185.
C'est le stade de 216000 ou de 600 pieds olympiques, et de 8 au mille romain.	
MILLE, = 5000 pieds ou 1000 pas doubles *(du stade de 225000)*....	1481, 481481.
C'est le mille de 6000 pieds, ou de 1000 orgyies, ou de 10 stades de 270000.	
(Stade du dolique syrien, ou de 225000, ou de 8 $\frac{1}{3}$ au mille romain......	*177^{m}, 777778.)*
(Stade italique, ou de 270000, ou de 10 au mille romain..........	*148, 148148.)*

(1) Frontin. *Exposit. formar. pag. 30*, Collect. Goesii.

La valeur des mesures romaines une fois déterminée, sert à reconnoître les quatre suivantes.

On trouve dans Hygin (1) que les Tongres, peuples de la Germanie, se servoient d'un pied nommé *Drusien*, qui avoit une once et demie de plus que le pied romain.

Le pied romain étant de	0m, 296296.
L'once, de	0 , 024691.
La demi-once, de	0 , 012346.
Le pied *drusien* devoit être de	0 , 333333.

Cette mesure répond juste à la coudée de 24 doigts du stade de 300000 (2), et décèle une origine asiatique. Les Romains, en l'appelant *Pes drusianus*, n'ont sûrement pas voulu dire que Drusus en avoit introduit l'usage chez les Tongres, mais seulement, qu'ayant trouvé cette coudée ou ce pied établi parmi ces peuples, il en avoit ordonné l'emploi pour régler le partage des terres. Si Drusus avoit porté chez les Tongres une mesure nouvelle, c'eût été le pied romain : il ne devoit pas en connoître d'autre.

Selon Hygin (3), le pied ptolémaïque dont on se servoit

(1) Hygin. *De limitib. constituend. pag. 210*, Collect. Goesii.

(2) *Voyez* le Tableau général, colonne II.

(3) Hygin. *De limitib. constituend. pag. 210.* — Le pied ptolémaïque des Cyrénéens étoit au pied romain :: 25 : 24. On verra, dans la suite, un autre pied ptolémaïque employé par les Alexandrins, et qui étoit au pied romain :: 24 : 20, ou :: 6 : 5.

dans la Cyrénaïque, étoit d'un pied romain, plus une demi-once.

Le pied romain étant de.	0m, 296296.
La demi-once, de	0 , 012346.
Le pied ptolémaïque des Cyrénéens étoit de	0 , 308642.

Dans mon Tableau, ce pied est celui du stade olympique de 216000, dont les Grecs avoient introduit l'usage à Cyrène, l'une de leurs plus anciennes colonies.

Le mille romain sert aussi à faire connoître l'étendue de la lieue gauloise, fixée à quinze cents pas dans les Itinéraires, et dans les auteurs du moyen âge (1).

Le mille romain étant de	1481m, 481481.
Les 500 pas ou le demi-mille, de	740 , 740741.
La lieue gauloise valoit	2222 , 222222.

Et le Tableau général fait voir que cette lieue est précisément le mille de dix stades de 500 au degré, ou de 180000 à la circonférence de la terre (2).

On retrouve de même la valeur d'une mesure itinéraire

(1) Antonini Aug. *Itinerarium, pag. 356, 359.* — Ammian. Marcell. *Rerum gestar. lib. XVI, cap. 12, pag. 140.* — Jornandes, *De rebus Geticis, pag. 118.*

(2) D'Anville, *Mesures itinér. pag. 102,* cite la Vie de Saint Rémacle, dans laquelle la lieue gauloise est aussi fixée, dit-il, *à 1500 pas, c'est-à-dire à 12 stades.* J'observerai qu'il est ici question du stade olympique, et non du dolique, comme d'Anville l'a cru. En effet, 12 stades de 600 au degré, = 10 stades de 500.

que toute la Germanie, selon Saint Jérôme (1), employoit autrefois. Cette mesure portoit le nom de *Raste:* on sait, par divers témoignages (2), qu'elle répondoit à trois milles romains, ou à deux lieues gauloises. Ainsi, d'après ce qui précède, la raste valoit 4444^{m}, 444; c'est la parasange de trente stades de 270000, et notre lieue commune de 25 au degré.

SYSTÈME MÉTRIQUE DES ARMÉNIENS,

D'APRÈS MOYSE DE CHORÈNE.

MOYSE DE CHORÈNE nous a transmis un système métrique tiré, en grande partie, des ouvrages de Pappus d'Alexandrie, et que l'on avoit adapté à quelques usages arméniens. Le mélange des mesures, dans ce système, est très-remarquable; l'auteur dit (3):

Le degré est de 500 *asparez* [stades];
Le stade, de 100 pas;
Le pas, de 6 pieds;
Le pied, de 6 *mates* [doubles pouces];
Le stade des stades, de 143 pas;
Le mille, de 7 stades ou de 1000 pas;
La parasange, de 3 milles;
Le degré, mesuré en ligne droite, est de 500 stades.... de sorte que le degré contient 71 milles.

Les erreurs qu'on a cru voir (4) dans le rapprochement de ces mesures, viennent de ce qu'on n'a pas fait attention que l'auteur, pour présenter ses résultats en nombres ronds, s'est

(1) S. Hieronym. *Commentar. in Joel, tom. III, pag. 1367.*

(2) Du Cange, *Glossar. ad Scriptor. med. et infim. latinitat.* verbo *Rasta.*

(3) Mosis Chorenensis *Geographia,* ad calcem *Historiæ Armeniacæ, pag. 338.*

(4) D'Anville, *Traité des mesures itinéraires, pag. 65, 66.*

permis de négliger quelques petites fractions qu'il est facile de rétablir; et, comme il affecte de répéter que le stade est contenu 500 fois dans le degré, il n'est pas possible de douter qu'une grande partie du système qu'il expose ne doive se rapporter à la valeur de ce stade.

Il n'y a, en effet, que le stade des stades, et le mille, donné par l'auteur pour être à-la-fois de 7 stades, de 1000 pas, et de 71 au degré, qui présentent quelques difficultés.

Le *stade des stades*, composé de 143 pas arméniens, chacun de 6 pieds du stade de 500, seroit de $317^{m},778$; et, si l'on observe que cette somme excède seulement d'un millième celle de $317^{m},460$, qui, dans le Tableau général, forme le diaule du stade de 700 au degré, on reconnoîtra que ce diaule étoit le *grand stade* ou le *stade des stades* des Arméniens, et qu'il contenoit $142 \frac{6}{7}$ pas arméniens, au lieu de 143.

Sept stades des stades valoient donc $2222^{m},222$; et c'est le mille que Moyse de Chorène dit être composé de 1000 pas arméniens, c'est-à-dire de 1000 orgyies du stade de 500.

Mais ce mille seroit de 50 au degré, et non de 71, comme le dit cet auteur; il faut donc qu'il soit ici question d'un autre mille aussi en usage dans l'Arménie, et qu'il n'a point distingué, ou qu'il aura confondu avec le premier.

Le mille qui répondroit à sept stades de 500, vaudroit $1555^{m},555$, et seroit compris environ 71 fois $\frac{1}{2}$ dans le degré; mais il n'appartiendroit à aucun système connu. Je pense que, pour rendre au mille dont il est question sa valeur réelle, il faut le composer de 7 stades $\frac{1}{7}$ de 500; alors il sera de $1587^{m},302$, il représentera juste le mille de dix stades de 700, et le degré en contiendra 70, au lieu de 71 que la fraction négligée a fait trouver à l'auteur.

Au moyen de ces légères corrections, le système arménien devient

devient très-juste; il se trouve combiné d'après les stades de 500 et de 700 au degré, et la valeur primitive des mesures qu'il renferme, se rétablit ainsi :

ÉVALUATION DES MESURES ARMÉNIENNES.	Mètr.
MATE ... *C'est le double grand doigt ou le double pouce du stade de 500 au degré, ou de 180000.*	0, 061727.
PIED, = 6 mates ... *C'est le pied du stade de 180000.*	0, 370370.
PAS, = 6 pieds ... *C'est l'orgyie du stade de 180000.*	2, 222222.
STADE de 500 au degré, = 100 pas, ou 600 pieds ... *C'est le stade de 180000.*	222, 222222.
STADE DES STADES, = 142 pas $\frac{6}{7}$ ... *C'est le diaule du stade de 700 au degré, ou de 252000.*	317, 460317.
MILLE de 7 stades $\frac{1}{7}$ de 500, ou de 70 au degré ... *C'est le mille de dix stades de 252000.*	1587, 301587.
MILLE de 7 stades des stades, ou de 1000 pas ... *C'est le mille de dix stades de 180000.*	2222, 222222.
PARASANGE de 3000 pas ... *C'est la parasange de 3 milles, ou de 30 stades de 180000.*	6666, 666667.

SYSTÈME MÉTRIQUE DES SYRIENS,

D'APRÈS SAINT ÉPIPHANE.

PARMI les fragmens tirés des œuvres attribuées à Saint Épiphane (1), on trouve l'exposition des mesures établies de son temps dans la Syrie. Cette exposition se divise en deux parties:

(1) Fragm. ex Epiphanio Cyprio, *De quantitate mensurar.* inter *Varia Sacra* Steph. Le Moine, *tom. I, pag. 499-503.*

dans l'une, le mille est évalué à sept stades; dans l'autre, à sept stades et demi. Occupons-nous d'abord de la première.

Le mille de dix stades de 360000 à la circonférence de la terre étant le seul, comme je l'ai dit (1), qui réponde juste à sept stades d'un autre système, celui de 252000, il en résulte que le mille dont parle ici Saint Épiphane, ne peut être que celui du stade de 360000, et que les autres mesures comprises dans la première partie des extraits de cet auteur doivent être toutes évaluées comme celles du stade de 252000, et de la manière suivante (2):

ÉVALUATION DES MESURES SYRIENNES.

	Mètr.
DOIGT *(du stade de 252000, ou de 700 au degré)*..................	0, 016534.
PALME, = 4 doigts *(du même stade)*............................	0, 066138.
SPITHAME, = 12 doigts, ou 3 palmes *(du même stade)*............	0, 198413.
PIED, = 16 doigts, ou 4 palmes *(du même stade)*................	0, 264550.
COUDÉE, = 24 doigts, ou 6 palmes, ou 2 spithames *(du même stade)*.	0, 396825.
PAS, = 40 doigts, ou 10 palmes, &c. *(du même stade)*............	0, 661376.
ORGYIE, = 96 doigts, 24 palm., 8 spith., 6 pieds, 4 coud. *(du même stade)*.	1, 587302.
ACÆNE, = 160 doigts, ou 40 palm. ou 10 pieds *(du même stade)*...	2, 645503.
PLÈTHRE, = 10 acænes, &c. *(du même stade)*....................	26, 455026.
STADE, = 9600 doigts, 800 spith., 600 pieds, 400 coud., 100 org., &c.. *C'est le stade de 252000, ou de 700 au degré.*	158, 730159.
MILLE, = 67200 doigts, 4200 pieds, 1680 pas, 700 orgyies, 7 stades, &c. *C'est le mille de 1000 orgyies, ou de 10 stades de 360000.*	1111, 111111.

(1) *Suprà, pag. 532, 533.*

(2) *Voyez* les colonnes III et IX, 2, du Tableau général.

AUTRE SYSTÈME MÉTRIQUE DES SYRIENS,

D'APRÈS SAINT ÉPIPHANE.

Après avoir donné les détails du système précédent, Saint Épiphane ajoute (1) :

> Quelques personnes assurent que le mille contient 7 stades $\frac{1}{2}$.
> Le diaule est de 2 stades.
> Le dolique est de 12 stades.
> La parasange, qui est une mesure persique, est de 30 stades ou de 4 milles.
> Les relais pour le service public sont estimés parmi nous à 6 milles, ou 45 stades.

Ainsi, dans ces mesures, le mille se trouve évalué à sept stades et demi. On a vu (2) que cette sorte de mille pouvoit être composée de quatre stades différens; mais, comme on vient de reconnoître le mille employé par Saint Épiphane dans celui du stade de 360000, il doit paroître certain que cet auteur veut maintenant parler du stade de 270000, le seul qui soit contenu 7 fois $\frac{1}{2}$ dans le mille précédent. Dès-lors, les mesures dont il est question doivent s'évaluer comme il suit :

AUTRE ÉVALUATION DES MESURES SYRIENNES.	Mètr.
STADE *(de 750 au degré, ou de 270000 à la circonférence de la terre)*...	148, 148148.
DIAULE *(ou double stade)*..	296, 296296.
MILLE, de 7 stades $\frac{1}{2}$ *[de 270000]*.. *C'est le mille de 10 stades de 360000.*	1111, 111111.
DOLIQUE, de 12 stades *[de 270000]*.. *C'est le mille de 10 stades de 225000.*	1777, 777778.
PARASANGE, de 30 stades, ou de 4 milles........................ *C'est la parasange de 30 stades de 270000, ou de 4 milles du stade de 360000.*	4444, 444444.
RELAIS, de 6 milles, ou de 45 stades........................... *C'est la parasange de 6 milles, ou 60 stad. de 360000, qui valent 45 stad. de 270000.*	6666, 666667.

(1) Fragm. ex Epiphan. &c., *pag. 502, 503.* (2) *Suprà, pag. 532, 533.*

DOUBLE SYSTÈME MÉTRIQUE DES SYRIENS,
D'APRÈS JULIEN D'ASCALON.

Quelques-unes des mesures données par Saint Épiphane reparoissent, mais sous un autre aspect, dans les extraits de Julien d'Ascalon, qu'Harménopule nous a conservés. En voici les détails tels qu'ils nous sont parvenus (1) :

Le pied est de 4 palmes........................	16 doigts.
Le palme, de 4 doigts........................	4.
La coudée, de 8 palmes........................	32.
Le doigt est la première des mesures, comme l'unité est le premier des nombres ; de sorte que	
Le palme est de 4 doigts........................	4.
La coudée, d'un pied et demi, ou de 6 palmes..........	24.
Le pas, de 2 coudées, ou 3 pieds, ou 12 palmes......	48.
L'orgyie, de 2 pas, ou 4 coudées, ou 6 pieds.........	96.
ou de 9 spithames et 4 doigts..................	112.
L'acæne, d'une orgyie et demie, ou 6 coudées, ou 9 pieds, ou 36 palmes........................	144.
Le plèthre, de 10 acænes, ou 15 orgyies, ou 30 pas, ou 60 coudées, ou 90 pieds........................	1440.
Le stade, de 6 plèthres, ou 60 acænes, ou 100 orgyies, ou	8640.
240 pas, ou 400 coudées, ou 600 pieds..........	9600.

Le mille, selon Ératosthène et Strabon, contient 8 stades $\frac{1}{3}$, ou 836 orgyies.

Mais, selon l'usage actuel, le mille est de 7 stades $\frac{1}{2}$, ou de 750 orgyies, ou de 1500 pas, ou de 3000 coudées (2).

Il importe de bien savoir que le mille dont on se sert aujourd'hui, et qui est de 7 stades $\frac{1}{2}$, contient, comme nous l'avons dit, 750 orgyies géométriques ou 840 orgyies simples.

De sorte que 100 orgyies géométriques valent 112 orgyies simples.

(1) Julian. Ascalonit. *apud* Harmenopul. *in Promptuar. Juris civil. lib. II, titul. 4, pag. 144, 145.*

(2) Nos éditions portent *πήχεις ϛʹ [6 coudées]* : c'est visiblement une faute. Dans le manuscrit du Roi, *n.° 1351, fol. 447 verso,* il y a *πήχεις ͵Γ [3000 coudées],* et c'est ainsi qu'il faut lire.

Ce système présente des particularités qu'on ne rencontre dans aucun autre. Pour les faire mieux apercevoir, j'ai cru devoir ajouter le nombre des doigts qui, d'après les indications du texte, entroient dans la composition de chaque mesure. On y remarque deux orgyies, l'une de 96 doigts, l'autre de 112; une acæne de 144 doigts, au lieu de 160 qu'elle devroit avoir; un plèthre de 1440 doigts, au lieu de 1600; un stade de 8640 doigts, un autre de 9600 doigts; deux milles itinéraires, l'un de 8 stades $\frac{1}{3}$, l'autre de 7 stades $\frac{1}{2}$; et quelques irrégularités apparentes ou réelles, dont je parlerai dans la suite.

Le traducteur d'Harménopule, Jean Mercier, ne s'étant pas aperçu que la plupart de ces évaluations inusitées pouvoient venir des divers élémens dont ce système se trouvoit composé, a cru le texte de Julien fort altéré : les corrections qu'il propose sont insuffisantes pour éclaircir les difficultés qu'il entrevoyoit, et d'ailleurs elles bouleverseroient le système dont il est question.

L'auteur, pour mieux distinguer les deux milles dont il parle, donne au premier le nom de mille d'Ératosthène et de Strabon, en le faisant de 8 stades $\frac{1}{3}$. Cette indication rappelle le passage du second de ces géographes, que j'ai cité plus haut (1). Seulement, il paroît que, dans le texte de Julien, le nom d'Ératosthène doit être remplacé par celui de Polybe, puisque c'est cet historien qui avoit annoncé l'existence d'un stade contenu 8 fois $\frac{1}{3}$ dans le mille romain; et son assertion, confirmée long-temps après l'époque où il vivoit, ne permet plus de supposer une méprise dans le passage de Strabon.

On a vu, dans le second extrait de Saint Épiphane (2),

(1) *Suprà, pag. 519.*

(2) *Suprà, pag. 547.*

qu'en Palestine, sa patrie et celle de Julien, le dolique étoit compté au nombre des mesures itinéraires, et qu'il égaloit douze stades italiques, ou de 270000. C'étoit, comme je l'ai dit (1), un mille dont la longueur répondoit à 1777m,778, et qui, divisé par dix, comme tous les autres milles, produisoit un stade de 177m,778. Or ce stade, multiplié par huit et un tiers, donne 1481m,481 : c'est précisément la longueur du mille romain; et l'on ne peut douter que ce stade et ce mille ne soient ceux dont Polybe et Julien d'Ascalon connoissoient l'usage.

De plus, ce même stade, multiplié sept fois et demie, donnera 1333m,333, ou le mille de dix stades de 300000, pour celui que Julien indique comme étant le plus usuel à l'époque et dans la contrée où il écrivoit.

Voilà donc les deux milles itinéraires désignés par cet auteur, avec les proportions exactes qu'il leur donne. Il parle aussi de deux orgyies, l'une qu'il appelle orgyie *simple*, l'autre, orgyie *géométrique*, et qui différoient entre elles comme les nombres 750 et 840, ou comme 100 et 112 : l'emploi d'une seconde orgyie supposant celui d'un second stade, il faut chercher ce stade pour compléter les bases du système qui nous est transmis par Julien.

En partant du stade de 177m,778, dont l'auteur vient de composer les deux milles précédens, la proportion de 100 à 112 donne, pour le second stade, celui de 158m,730, ou de 252000, que l'on a vu paroître dans l'un des deux systèmes syriens rapportés par Saint Épiphane (2), et dont l'emploi ne pouvoit pas être oublié au temps de Julien.

La comparaison des mesures déduites de ces deux systèmes

(1) *Suprà, pag. 518, 519, 547.*

(2) *Suprà, pag. 546.*

ne pouvant se faire sans employer de très-petites fractions, l'auteur les a négligées dans l'exposition de quelques-unes de ces mesures, afin d'exprimer en nombres ronds, et en parties aliquotes du stade de 225000, les valeurs approximatives de l'acæne, du plèthre et du stade de 252000. C'est ainsi qu'au lieu de comparer l'acæne de ce dernier stade à une orgyie $\frac{125}{256}$, ou à 35 palmes $\frac{5}{7}$ du premier, il a porté cette acæne à une orgyie et demie, ou à 36 palmes; et le plèthre, ainsi que le stade, ont été augmentés proportionnellement : de sorte que ces mesures ainsi présentées sembleroient appartenir plutôt au stade de 250000 qu'à celui de 252000. Mais, pour admettre cette hypothèse, il faudroit changer les proportions générales données de 100 à 112, en celles de 100 à 111 $\frac{1}{9}$, et compliquer toutes les opérations pour une différence presque insensible dans les usages de la vie. On a vu d'ailleurs (1) que c'est du stade de 252000 qu'on se servoit en Syrie ; et, ce stade n'étant qu'une altération légère de celui de 250000 (2), on croyoit sans doute qu'il importoit peu d'employer les subdivisions de l'un ou de l'autre.

Une des particularités de ce système, en le supposant complet, est de n'offrir qu'une seule acæne et un seul plèthre, quoique les autres mesures fussent doubles. L'auteur me semble même indiquer une troisième orgyie, qu'il dit être de neuf spithames et quatre doigts, ou de 112 doigts; et ce n'est pas une erreur, comme on l'a imaginé. Cette orgyie reparoîtra dans les extraits d'Héron d'Alexandrie. Je la distingue de l'orgyie simple et de l'orgyie géométrique dont parle Julien, parce que ces deux dernières différoient entre elles comme les nombres 100 et 112, tandis que l'orgyie dont il est maintenant question, différoit de

(1) *Suprà, pag. 546.*

(2) *Suprà, pag. 521, 522.*

celle du stade de 252000, dans la proportion de 112 à 96. La preuve en est, que, si on la compose de 112 doigts du stade précédent, on a juste l'orgyie du stade olympique de 216000, et un moyen très-simple de convertir les mesures syriennes et égyptiennes en mesures grecques.

Les erreurs qu'on a cru apercevoir dans ces extraits de l'ouvrage de Julien, sont donc en petit nombre.

Il faut rétablir dans son système la spithame que les copistes paroissent avoir oubliée; il en est question à l'article de l'orgyie.

Je rétablis également le pas simple, que l'auteur dit être contenu 240 fois dans le stade; ce qui est exact.

Quant au pas de deux coudées, c'est sans doute une transposition de nom occasionnée par l'omission du pas simple. Deux coudées ou 48 doigts forment la verge; et c'est ce mot qu'il faut substituer à celui du pas, dans les articles de l'orgyie, du plèthre, et du mille de sept stades et demi, où cette mesure est rappelée.

D'après le texte, le mille de 8 stades $\frac{1}{3}$ paroîtroit composé de 836 orgyies : c'est visiblement une faute de copiste. Le stade étant toujours de cent orgyies, les 8 stades $\frac{1}{3}$ font nécessairement 833 orgyies $\frac{1}{3}$; et c'est ainsi qu'il faut lire.

Je conserve dans le texte la coudée de huit palmes que l'auteur cite séparément de la coudée de six palmes. Je ne vois pas de raison pour changer la première indication, comme le vouloit le traducteur.

Au moyen de ces diverses observations, les mesures dont je viens de parler se rétablissent et s'évaluent de la manière suivante, dans le double système qu'elles embrassent :

ÉVALUATION

ÉVALUATION DU DOUBLE SYSTÈME MÉTRIQUE DES SYRIENS.

	STADE de 225000.	STADE de 252000.
	Mètr.	Mètr.
DOIGT	0, 018518.	0, 016534.
PALME, = 4 doigts	0, 074074.	0, 066138.
SPITHAME, = 12 doigts	0, 222222.	0, 198413.
PIED, = 4 palmes	0, 296296.	0, 264550.
COUDÉE, = 6 palmes, ou 24 doigts	0, 444444.	0, 396825.
COUDÉE, = 8 palmes ou 32 doigts	0, 592593.	0, 529101.
PAS SIMPLE, = 40 doigts	0, 740741.	0, 661376.
VERGE, = 12 palmes, ou 3 pieds, ou deux coudées de 24 doigts	0, 888889.	0, 793651.
ORGYIE SIMPLE, = 6 pieds, ou 96 doigts du stade de 252000	....	1, 587302.
ORGYIE GÉOMÉTRIQUE, = 6 pieds, ou 96 doigts du stade de 225000	1, 777778.	
ACÆNE { de 142 doigts $\frac{6}{7}$ du stade de.. 225000 / de 160 doigts du stade de..... 252000 }	....	2, 645503.
PLÈTHRE { de 1428 doigts $\frac{4}{7}$ du stade de.. 225000 / de 1600 doigts du stade de..... 252000 }	....	26, 455026.
STADE { de 8571 doigts $\frac{3}{7}$ du stade de.. 225000 / de 9600 doigts du stade de..... 252000 }	....	158, 730159.
STADE de 100 orgyies géométriq., ou de 9600 doigts du stade de 225000. *C'est le stade de 10 au dolique ou mille syrien, et de 8 $\frac{1}{3}$ au mille romain.*	177, 777778.	

Mètr.

MILLE de Polybe, de 833 $\frac{1}{3}$ orgyies géométriq., ou de 8 stades $\frac{1}{3}$ de 225000... 1481, 481481.

C'est le mille de 10 stades de 270000, ou le mille romain.

MILLE en usage au temps de Julien, = 750 orgyies géométriq., ou 7 stades $\frac{1}{2}$ de 225000, ou 840 orgyies simples du stade de 252000........................ 1333, 333333.

C'est le mille de 10 stades de 300000.

100 orgyies géométriques de...... 1^{m}, 777778 }
112 orgyies simples de........... 1 , 587302 } = 177^{m}, 777778.

L'ORGYIE, de 9 spithames et 4 doigts, ou de 112 doigts, du stade de 252000, représente l'orgyie de 96 doigts du stade olympique de 216000, et vaut 1^{m}, 851852.

SYSTÈME MÉTRIQUE DES GRECS D'ALEXANDRIE,
ANTÉRIEUR À L'ÉPOQUE D'HÉRON.

LE SYSTÈME MÉTRIQUE le plus complet de ceux que les Grecs nous ont transmis, est celui qui se trouve dans les fragmens d'Héron d'Alexandrie (1). Cet auteur y présente deux séries de mesures; l'une qu'il dit être en usage de son temps, l'autre qu'il annonce avoir été employée auparavant. Dans la première, il donne la valeur relative des mesures, depuis le doigt jusqu'au pas double seulement; dans la seconde, il prolonge ces détails jusqu'à la parasange.

C'est dans cette dernière partie qu'Héron compare le mille à sept stades et demi, en ajoutant que ce mille contient 4500 pieds *philétéréens*, ou 5400 pieds *italiques* : ainsi ces pieds étoient entre eux dans la proportion de 6 à 5.

Cette proportion se trouve quatre fois parmi les différens stades dont j'ai parlé (2); et pour reconnoître celui qu'Héron a voulu désigner, il faut déterminer ce qu'il a pu entendre par les dénominations de pied philétéréen et de pied italique, qu'on ne rencontre dans aucun autre écrivain.

M. Girard (3) ayant trouvé la coudée du nilomètre d'Éléphantine de 527 millimètres, en fait la coudée de 24 doigts de l'ancien système rapporté par Héron : il pense que ce système étoit celui des Égyptiens sous les Ptolémées; que les deux tiers de cette coudée donnoient pour le pied philétéréen 0^{m}, 35133, et pour le pied italique, d'après la proportion précédente, 0^{m}, 2927. De plus, comme ce dernier nombre approche de la valeur du pied

(1) Excerpta ex Herone geometrâ, *de Mensuris.* Inter *Analecta græca, tom. I, pag. 313-315.*

(2) Savoir : entre les stades
de 300000 et de 360000,
250000 300000,
225000 270000,
180000 ..... 216000.

(3) *Suprà, pag. 525, 526.*

du mille romain, M. Girard veut que, sous le nom de pied italique, Héron ait indiqué le pied romain; il évalue d'après ces bases toutes les mesures dont parle cet ancien, et fixe le stade alexandrin, composé de 600 pieds philétéréens, ou de 400 coudées, à $210^{m},798$.

J'ai dit (1) que les anciens n'avoient fait aucune mention d'un stade semblable, malgré les relations continuelles que les Grecs et les Romains entretenoient avec l'Égypte; et d'ailleurs ce stade ne se rattacheroit à aucun des stades primitifs. J'ai montré aussi que la coudée d'Éléphantine étoit la grande coudée de 32 doigts du stade égyptien de 252000 (2); et l'on ne trouve nulle part que cette coudée, multipliée 400 fois au lieu de 300 fois, ait été employée pour former une mesure itinéraire. Ces considérations peuvent donc faire douter que les évaluations données par M. Girard soient celles qu'il convient d'appliquer au système dont je m'occupe; et si, parmi les mesures prises sur les monumens de l'Égypte, on en trouve qui peuvent être rapportées à un pied analogue à celui du mille romain, je pense qu'il faut chercher l'origine de ce pied ailleurs que dans les divisions du nilomètre d'Éléphantine.

On a vu, dans les systèmes transmis par Saint Épiphane et par Julien d'Ascalon, que le stade de 270000 et celui de 225000 étoient employés dans la Syrie (3) : la proximité de l'Égypte, limitrophe de cette contrée, ne permet guère de croire que les mesures syriennes fussent étrangères aux Égyptiens, sur-tout après la conquête des Romains; d'autant mieux que, les subdivisions du stade de 225000 ayant les mêmes valeurs que celles du mille romain (4), le doigt, le palme, la spithame, le pied,

(1) *Suprà, pag. 526.*
(2) *Suprà, pag. 526, 527.*
(3) *Suprà, pag. 547, 550, 553.*
(4) Comparez le tableau de la *page 540* avec celui de la *page 558.*

la coudée, le pas et la calame de ce stade, répondoient exactement au doigt, au palme, au *dodrans*, au pied, à la coudée, au *gradus* et au *decempeda* de ce mille : de sorte que, sans rien déranger à leurs systèmes métriques, les Romains, les Syriens et les Égyptiens y trouvoient des points de comparaison auxquels toutes leurs autres mesures pouvoient se rattacher ; objet fort important pour la répartition des impôts, chez les nations vaincues.

Mais il y a plus; un passage d'Hérodote (1) semble annoncer que le stade de 225000 étoit connu en Égypte bien avant l'arrivée des Romains. Cet auteur dit avoir mesuré la base de la grande pyramide, et l'avoir trouvée de huit plèthres. Cette base étant de 232^{m}, 6678 (2), si on la divise par huit, on a 29^{m}, 0835; et c'est, à un demi-mètre près, le plèthre du stade dont je parle (3).

Il est même fort vraisemblable qu'Ératosthène avoit employé, dans quelques circonstances, le stade de 225000, et que c'est à ce sujet qu'Hipparque aura dit qu'il falloit ajouter au nombre précédent environ 25000 stades pour compléter le périmètre de la terre en stades égyptiens de 250000 ou 252000. Pline (4) paroît avoir mal compris Hipparque, lorsqu'il dit que cet ancien ajoutoit un peu moins de 25000 stades aux 252000 qu'Ératosthène donnoit à la circonférence du globe, puisqu'il en seroit résulté un stade d'environ 277000, dont il ne reste aucun souvenir. Il est certain d'ailleurs qu'Hipparque a toujours employé, dans ses discussions géographiques, et sur-tout pour former sa Table des climats, le stade de 252000, ou de 700 au degré (5).

(1) Herodot. *lib. II, §. 124, 127, pag. 164, 165.*

(2) *Suprà, pag. 526.*

(3) *Voyez* le Tableau général, col. VIII.

(4) Plin. *lib. II, cap. 112.*

(5) *Voyez* l'article HIPPARQUE, dans le premier volume de mes *Recherches.*

Quoi qu'il en soit, je me bornerai à observer que les deux stades précédens de 270000 et de 225000 diffèrent entre eux comme les nombres 5 et 6, et se trouvent dans les mêmes proportions que le pied italique et le pied philétéréen d'Héron. J'ai fait voir que le premier de ces stades étoit appelé italique par Censorin (1); et il n'y a aucune raison pour douter que le pied italique d'Héron ne soit le pied du même stade. Sa longueur est fixée, dans la VIIe colonne du Tableau général, à 0^{m}, 246914; le pied philétéréen, plus grand d'un cinquième, étoit donc de 0^{m}, 296296, et c'est précisément le pied romain, celui du stade de 225000, contenu 6000 fois dans l'ancien mille romain, ou 5000 fois dans le nouveau, c'est-à-dire dans le mille du stade italique de 270000, comme je l'ai expliqué ailleurs (2).

On ne doit pas s'étonner de rencontrer en Syrie et en Égypte les élémens des mêmes mesures dont on se servoit en Italie : seulement, il ne faut pas en conclure que les Romains eussent substitué leur système métrique à ceux que les Syriens et les Égyptiens employoient auparavant; il faut reconnoître au contraire que ces mesures asiatiques furent portées en Italie par les anciennes colonies qui peuplèrent l'Étrurie, et que c'est de là que les Romains empruntèrent leurs mesures, comme ils en avoient emprunté leurs arts.

Ainsi je prends pour le pied *philétéréen* celui du stade de 225000; pour le pied *italique*, celui du stade de 270000; et ces bases me servent à rétablir la seconde série des mesures, ou l'ancien système présenté par Héron.

(1) *Suprà, pag. 515, 516.*

(2) *Suprà, pag. 538.* — Comparez les colonnes VII et VIII du Tableau général.

*ÉVALUATION DES MESURES EMPLOYÉES PAR LES GRECS D'ALEXANDRIE, AVANT L'ÉPOQUE D'*HÉRON.

	Mètr.
DOIGT. . . . . *C'est le doigt du stade de 225000, et le doigt du mille romain.*	0, 018518.
PALME, = 4 doigts. . . . . *C'est le palme du stade de 225000, et le palme du mille romain.*	0, 074074.
DICHAS, = 8 doigts, ou 2 palmes. . . . . *C'est le dichas du stade de 225000.*	0, 148148.
SPITHAME, = 12 doigts, ou 3 palmes. . . . . *C'est la spithame du stade de 225000, et le sextans ou dodrans du mille romain.*	0, 222222.
PIED ITALIQUE, = 13 doigts ⅓. . . . . *C'est le pied de 16 doigts du stade italique, ou de 270000.*	0, 246914.
PIED ROYAL ou *PHILÉTÉRÉEN*, = 16 doigts, ou 4 palmes. . . . . *C'est le pied du stade de 225000, et le pied du mille romain.*	0, 296296.
PYGON, = 20 doigts, ou 5 palmes. . . . . *C'est le pygon du stade de 225000.*	0, 370370.
COUDÉE XYLOPRISTIQUE, = 24 doigts, ou 6 palmes. . . . . *C'est la petite coudée du stade de 225000, et la coudée du mille romain.*	0, 444444.
PAS, = 40 doigts, ou 10 palmes. . . . . *C'est le pas simple du stade de 225000, et le gradus du mille romain.*	0, 740741.
XYLON, = 72 doigts, ou 18 palmes, ou 4 pieds ½ *philétéréens*, ou 3 coudées. *C'est le xylon du stade de 225000, et l'orgyie du stade de 300000.*	1, 333333.
ORGYIE, = 6 pieds *philétéréens*, ou 7 pieds ⅕ *italiques*, ou 4 coudées. . . . . *C'est l'orgyie du stade de 225000.*	1, 777778.
CALAME ou ACÆNE, = 160 doigts, ou 10 pieds *philétér.*, ou 12 pieds *italiq.* . . *C'est la calame du stade de 225000, et le decempeda ou la perche de 10 pieds romains.*	2, 962963.
AMMA, = 60 pieds *philétéréens*, ou 72 pieds *italiques*, ou 40 coudées. . . . . *C'est l'amma du stade de 225000.*	17, 777778.
PLÈTHRE, = 100 pieds *philétéréens*, ou 120 pieds *italiques*, ou 10 calames. . . . . *C'est le plèthre du stade de 225000.*	29, 629630.
STADE, = 600 pieds *philétér.*, ou 720 pieds *italiq.*, ou 400 coud., ou 100 orgyies. *C'est le stade de 225000 à la circonférence, ou de 625 au degré; c'est le stade du dolique syrien.*	177, 777778.
DIAULE, = 1200 pieds *philétér.*, ou 1440 pieds *italiq.*, ou 800 coud., ou 2 stad..	355, 555555.
MILLE, = 4500 pieds *philétéréens*, ou 5400 pieds *italiques*, ou 3000 coudées, ou 1800 pas, ou 750 orgyies, ou 45 plèthres, ou 450 acænes, ou 7 stades ½. . . *C'est le mille de 10 stades de 300000, ou de 7 stades ½ de 225000.*	1333, 333333.
SCHŒNE ou PARASANGE PERSIQUE, = 30 stades, ou 4 milles. . . . . *C'est la parasange de 30 stades de 225000, ou de 4 milles du stade de 300000.*	5333, 333333.

SYSTÈME MÉTRIQUE DES GRECS D'ALEXANDRIE, AU TEMPS D'HÉRON.

LES MESURES en usage à Alexandrie, au temps d'Héron, étoient, selon cet auteur (1),

Le doigt;
Le condyle, de 2 doigts;
Le palme, de 4 doigts;
Le dichas, de 8 doigts;
La spithame, de 12 doigts;
Le pied, de 16 doigts;
La coudée lithique, de 24 doigts, semblable à la coudée xylopristique;
La coudée, de 32 doigts;
Le pas simple, de 40 doigts;
Le pas double, de 80 doigts.

L'orgyie, employée à la mesure des terres labourables, étoit de 9 spithames royales $\frac{1}{4}$.

Cette nomenclature, comparée à celle du système précédent, fait voir qu'on avoit intercalé, parmi ses autres subdivisions, le condyle, la coudée de 32 doigts, et le pas double; en y supprimant le pied *italique,* le pygon et le xylon. Mais, l'auteur ne donnant ni le mille, ni le stade, ni même l'orgyie de ce nouveau système, il seroit impossible de fixer la valeur de ces mesures, s'il n'avoit ajouté que *la coudée lithique de 24 doigts étoit semblable à la coudée xylopristique.* Il parle de cette coudée dans l'exposition de l'ancien système, en lui donnant aussi 24 doigts; et, de ce rapprochement, il résulte que la série des mesures dont il

(1) Excerpta ex Herone geometr. *de Mensuris, pag. 308-310.*

est maintenant question, avoit les mêmes élémens et devoit avoir les mêmes valeurs que les mesures correspondantes de l'ancien système. Le pas simple, par exemple, y étant de $0^{m},740741$, le pas double de celui-ci devoit être de $1^{m},481481$.

Cependant, comme l'auteur distingue formellement ces deux systèmes, il n'est pas possible de douter qu'ils n'offrissent quelque différence essentielle; et si on ne la découvre pas au premier aspect, c'est qu'il faut la chercher dans les multiples de l'une des nouvelles mesures qu'il indique. Or, trouvant ici le pas double substitué à l'orgyie, comme dans le système romain (1), tout annonce que son usage devoit y être le même, et que, multiplié mille fois, il produisoit un mille itinéraire de $1481^{m},481$. Dès-lors on voit en quoi consistoit la différence des deux systèmes : dans l'ancien, le mille étoit composé de 4500 pieds *philétéréens;* dans le nouveau, le mille contenoit 5000 pieds semblables; c'est-à-dire que les Alexandrins avoient abandonné le mille du stade de 300000, pour adopter celui du stade de 270000 dont se servoient les Romains, en conservant de même à ce dernier mille les subdivisions du stade de 225000, qu'ils employoient auparavant.

Quant à l'orgyie citée par Héron, il est facile de reconnoître qu'elle n'appartient point au système des mesures qui la précèdent, puisque l'auteur la compose de neuf spithames royales et un quart, tandis qu'elle n'auroit pu être que de huit spithames, si elle avoit appartenu à la série de ces mesures : aussi prévient-il qu'elle servoit spécialement à mesurer les terres labourables. Cette orgyie isolée, que l'habitude des Égyptiens leur avoit fait conserver, malgré le changement de domination, a déjà paru isolément aussi parmi les mesures syriennes rappor-

(1) *Suprà, pag. 538.*

tées

tées par Julien d'Ascalon, qui donne sa valeur plus exactement, en la fixant à neuf spithames et un tiers; et j'ai dit (1) que cette orgyie étoit celle du stade grec ou olympique de 216000, exprimée en spithames égyptiennes du stade de 252000.

Le nom de *royal*, donné par Héron au pied philétéréen et à la spithame dont il est question, ainsi que la conversion de 9 $\frac{1}{3}$ de ces spithames en une orgyie olympique, pourroient faire penser que le système métrique des Alexandrins se trouvoit établi sur la combinaison du stade de 216000 avec celui de 252000, dont l'usage simultané a existé en Égypte, comme on le verra bientôt (2). Mais, pour le système décrit par Héron, et au temps de ce géomètre, cet arrangement ne pouvoit avoir lieu, puisque, indépendamment de ce qu'il faudroit prendre le pied *philétéréen* pour celui du stade olympique de 216000, et le pied *italique* pour celui du stade égyptien de 252000, ces pieds se trouveroient entre eux dans la proportion de 7 à 6, tandis que la différence doit être de 6 à 5, comme l'auteur le répète jusqu'à huit fois.

Je crois donc que les mesures employées à Alexandrie, au temps d'Héron, doivent être évaluées comme on le voit dans le Tableau suivant.

(1) *Suprà, pag. 551, 552.*

(2) *Infrà, pag. 566, 567.*

*ÉVALUATION DES MESURES EMPLOYÉES PAR LES GRECS D'ALEXANDRIE, AU TEMPS D'*HÉRON.

	Mètr.
DOIGT..	0, 018518.
C'est le doigt du stade de 225000, et le doigt du mille romain.	
CONDYLE, = 2 doigts..	0, 037037.
C'est le condyle du stade de 225000.	
PALME, = 4 doigts..	0, 074074.
C'est le palme du stade de 225000, et celui du mille romain.	
DICHAS, = 8 doigts, ou 4 condyles, ou 2 palmes........................	0, 148148.
C'est le dichas du stade de 225000.	
SPITHAME, = 12 doigts, ou 6 condyles, ou 3 palmes....................	0, 222222.
C'est la spithame du stade de 225000, et le sextans ou dodrans du mille romain.	
PIED, = 16 doigts, ou 8 condyles, ou 4 palmes, ou 1 spithame $\frac{1}{3}$...........	0, 296296.
C'est le pied du stade de 225000, ou le pied philétéréen, et le pied du mille romain.	
COUDÉE LITHIQUE, = 24 doigts &c. : la même que la coudée xylopristique.	0, 444444.
C'est la petite coudée du stade de 225000, et la coudée du mille romain.	
COUDÉE, = 32 doigts, ou 16 condyles, ou 8 palmes, ou 2 pieds...........	0, 592593.
C'est la grande coudée du stade de 225000.	
PAS SIMPLE, = 40 doigts, ou 10 palmes, ou 3 spithames $\frac{1}{3}$, ou 2 pieds $\frac{1}{2}$....	0, 740741.
C'est le pas simple du stade de 225000, le gradus du mille romain.	
PAS DOUBLE, = 80 doigts, ou 20 palmes, ou 6 spithames $\frac{2}{3}$, ou 5 pieds.......	1, 481481.
C'est le pas double du stade de 225000, l'orgyie du stade de 270000, et le passus du mille rom.	
(MILLE, = 1000 pas doubles, ou 5000 pieds)..........................	1481, 481481.
C'est le mille de 10 stades, ou de 1000 orgyies du stade de 270000 : c'est le mille romain.	

L'ORGYIE employée à la mesure des terres labourables contient 9 $\frac{1}{3}$ spithames royales, ou 112 doigts du stade de 252000, et vaut 1^{m}, 851852.

C'est l'orgyie du stade olympique de 216000.

AUTRES MESURES
EMPLOYÉES PAR LES GRECS D'ALEXANDRIE,
SELON DIDYME.

DANS un manuscrit de la Bibliothèque du Roi (1), on trouve, parmi plusieurs traités d'Héron, un petit ouvrage sur la mesure des pierres et des bois, attribué à Didyme d'Alexandrie, et qui offre les rapprochemens suivans :

La coudée est de 6 palmes, ou de 24 doigts, ou de 1 $\frac{1}{2}$ pied ptolémaïque, ou de 1 $\frac{4}{5}$ pied romain ;
Le pied ptolémaïque est de 16 doigts, ou 4 palmes ;
Le pied romain est de 13 doigts $\frac{1}{5}$, ou de 3 palmes $\frac{1}{5}$;
Le pied ptolémaïque est à la coudée royale dans la proportion de 2 à 3 ;
Le pied romain est à la coudée royale dans la proportion de 5 à 9 ;
Cent coudées valent 180 pieds romains.

La différence du pied *ptolémaïque* au pied *romain* étant ici de 6 à 5, et pareille à la différence indiquée par Héron, entre le pied *philétéréen* et le pied *italique* (2), on a cru pouvoir en conclure que le pied philétéréen étoit le même que le pied ptolémaïque, et le pied italique le même que le pied romain (3).

Mais je ne pense pas que cette espèce d'analogie, qui d'ailleurs se présente et se répète quatre fois parmi les stades dont j'ai parlé, puisse autoriser à croire que des auteurs qui écrivoient dans la même ville, et, selon toutes les apparences, à des époques peu éloignées, aient affecté de donner à des mesures

(1) Manuscrit grec, n.° 2475, *fol. 74, 75.*

(2) *Suprà, pag. 554.*

(3) Girard, *Mémoire sur les mesures agraires des anciens Égyptiens, pag. 15, 16.*

semblables des dénominations différentes. Ces sortes de suppositions n'ont de probabilité que quand la méprise des auteurs est évidente. Dans le manuscrit du Roi, le système des mesures d'Héron est donné immédiatement après celui de Didyme, sans qu'il soit dit que le pied philétéréen fût le même que le pied ptolémaïque, ni que le pied italique fût égal au pied romain. N'est-ce pas une preuve que la différence des noms suffisoit pour indiquer la différence des longueurs! et peut-on changer les dénominations techniques employées par les anciens, sans risquer de leur faire dire autre chose que ce qu'ils ont voulu exprimer! On a vu Saint Épiphane décrire deux systèmes métriques reçus de son temps dans la Syrie, et Julien d'Ascalon en présenter un troisième. Héron parle également de deux systèmes alexandrins; et celui de Didyme pouvoit différer de ceux d'Héron, ou appartenir à quelque canton de la Basse-Égypte, sans que cette variété, dans un pays où l'abord fréquent des nations étrangères entremêloit tous les usages, doive paroître extraordinaire.

Je crois donc qu'on ne peut se dispenser d'avoir égard aux distinctions clairement énoncées par ces auteurs, dans les mesures qu'ils nous ont transmises.

Or, selon Didyme, la proportion du pied romain au pied ptolémaïque est de $13\frac{1}{3}$ à 16, ou de 5 à 6; et le pied romain étant, comme je l'ai dit (1), de $0^{m},296296$, le pied ptolémaïque de cet auteur devoit être de $0^{m},355555$ (2).

De plus, la différence du pied romain à la coudée royale étant de 5 à 9, et la différence du pied ptolémaïque à la même

(1) *Suprà, pag. 540.*

(2) Le pied ptolémaïque des Alexandrins ne doit pas être confondu avec le pied du même nom que les Cyrénéens employoient depuis long-temps. Ce dernier, selon Hygin, *suprà, pag. 541-542,* étoit au pied romain :: 25 : 24. Celui dont parle Didyme étoit :: 24 : 20.

coudée, de 2 à 3, il s'ensuit que cette coudée étoit de 0m, 533333. On peut voir, dans le Tableau général, que cette grande coudée étoit celle de 32 doigts du stade égyptien de 250000 à la circonférence de la terre (1).

Ici, la grande coudée se trouvant divisée en 24 doigts, ces doigts deviennent de grands doigts du stade précédent. Seize de ces doigts formoient le pied ptolémaïque; et il ne paroît pas que cette combinaison particulière ait jamais été portée plus loin que la coudée.

Voici donc la valeur de chacune de ces mesures :

ÉVALUATION DES MESURES INDIQUÉES *PAR* DIDYME D'ALEXANDRIE.

	Métr.
DOIGT. *C'est le grand doigt du stade de 250000.*	0, 022222.
PALME, = 4 doigts	0, 088889.
PIED ROMAIN, = 13 doigts $\frac{1}{3}$, ou 3 palmes $\frac{1}{3}$. *C'est le pied du stade de 225000, et le pied du mille romain.*	0, 296296.
PIED PTOLÉMAÏQUE, = 16 doigts, ou 4 palmes	0, 355555.
COUDÉE ROYALE, = 24 doigts, ou 1 $\frac{4}{5}$ pied rom., ou 1 $\frac{1}{2}$ pied ptolém... *C'est la grande coudée de 32 doigts du stade de 250000.*	0, 533333.

Le pied ptolémaïque de 0m, 355555 : à la coudée royale de 0m, 533333 :: 2 : 3.
Le pied romain..... de 0 , 296296 : à la coudée royale de 0 , 533333 :: 5 : 9.

100 coudées royales de 0m, 533333 } = 53m, 333333.
180 pieds romains.. de 0 , 296296 }

(1) Selon M. Girard, *page 44*, la coudée *moyenne* conclue de la mesure des 8 coudées inférieures du nilomètre de Roudah, est de 0m,54325; et la coudée *moyenne* des 8 coudées supérieures, de 0m,53937. Il me semble qu'on doit reconnoître, dans ces coudées inégales, des copies altérées de la coudée royale des Alexandrins, dont parle Didyme, et que les Arabes ont inconsidérément prolongée de 6 à 10 millimètres.

DE LA COUDÉE D'ÉLÉPHANTINE.

J'AI ANNONCÉ que le système du stade de 252000 et celui du stade de 216000 avoient été simultanément en usage dans l'Égypte (1); les divisions de la coudée du nilomètre d'Éléphantine, construit sous les Ptolémées, m'en offrent la preuve.

M. Girard a mesuré six de ces coudées : il a évalué la longueur *moyenne* de chacune à 527 millimètres, et les trouvant divisées en quatorze parties, qu'il suppose des demi-palmes égyptiens, il en a conclu que ces coudées se partageoient en sept palmes (2).

Mais l'antiquité n'a point connu de coudée de sept palmes. Les auteurs donnent six palmes ou 24 doigts à la petite coudée, et huit palmes ou 32 doigts à la grande. Ainsi les divisions inusitées des coudées d'Éléphantine doivent avoir eu un objet particulier : c'est, je crois, celui de faire connoître en même temps, lors des crues du Nil, la hauteur du fleuve en mesures égyptiennes prises du stade de 252000, et sa hauteur en mesures grecques prises du stade olympique de 216000.

Dans mon Tableau général, la coudée de 32 doigts du stade de 252000 est de 529 millimètres, ou seulement de deux millimètres plus grande que celle d'Éléphantine, et cette différence est nulle pour l'objet dont il est question. Ainsi les coudées mesurées par M. Girard sont bien des coudées égyptiennes de huit palmes (3); et il est visible que les quatorze parties dans

(1) *Suprà, pag. 561.*

(2) Girard, *Mémoire sur le nilomètre de l'île d'Éléphantine, pag. 7, 12 et suiv.*

(3) *Suprà, pag. 526, 527.* — Cette coudée de 32 doigts du stade de 252000 différoit seulement de 0m,004232 de la coudée de 32 doigts du stade de 250000 dont il a été question dans l'article de Didyme; et il paroît, d'après ce que j'ai dit *pag. 551,* que l'on employoit indifféremment, et que l'on confondoit même, pour les petites mesures usuelles, les subdivisions de ces deux systèmes.

lesquelles elles se trouvent divisées, ne peuvent pas être des demi-palmes égyptiens : elles doivent, comme on va le voir, appartenir au stade de 216000.

En effet, pour que ce nilomètre pût remplir le double objet que je viens d'indiquer, il a fallu, après avoir tracé dans toute sa longueur la grande coudée égyptienne de huit palmes, la diviser en palmes grecs. Mais, comme les six palmes de la coudée grecque ordinaire ne répondoient qu'aux sept huitièmes, c'est-à-dire à sept palmes de la coudée égyptienne, le surplus de la longueur de cette dernière coudée, à quatre ou cinq lignes près, égal à chacun des six palmes grecs précédens, est ce qu'on a pris par mégarde pour un septième palme de la coudée égyptienne, tandis qu'il en étoit juste le huitième; et l'on voit comment la longueur de cette coudée a pu se prêter à être divisée en quatorze condyles ou demi-palmes olympiques presque égaux.

Ceci deviendra plus sensible et plus exact par l'exemple suivant, qui donnera d'ailleurs une méthode très-simple pour convertir les mesures égyptiennes en mesures grecques, et réciproquement celles-ci en mesures égyptiennes.

D'après le Tableau général, la coudée égyptienne de 32 doigts ou de 8 palmes du stade de 252000, étant de.......... 0^{m}, 529101.
Si l'on ôte un palme de la même coudée, ou............ 0 , 066138.

Il reste la coudée grecque de 24 doigts, ou de 6 palmes du stade de 216000...................................... 0 , 462963.

Ou, si l'on veut,

La coudée grecque de 24 doigts, ou de 6 palmes du stade de 216000, étant de.............................. 0^{m}, 462963.
Si l'on ajoute un palme égyptien du stade de 252000....... 0 , 066138.

On a la coudée égyptienne de 32 doigts, ou de 8 palmes du stade de 252000.................................. 0 , 529101.

Mais il faut observer qu'en ôtant un palme de la coudée égyptienne de huit palmes, ou en ajoutant un palme égyptien à la coudée grecque de six palmes, il n'en résulte pas une coudée de sept palmes proprement dite, mais toujours une coudée de six palmes, ou une coudée de huit palmes, d'un système différent de celui sur lequel on a opéré; d'où il résulte évidemment que les anciens n'ont pas eu de coudée de sept palmes pris dans le système métrique qu'ils adoptoient.

DE LA COMPARAISON DES MESURES ÉGYPTIENNES AVEC LES MESURES BABYLONIENNES.

Les observations précédentes me conduisent à l'examen d'un passage d'Ézéchiel, sur lequel on s'appuie pour dire que les Hébreux avoient aussi une coudée de sept palmes (1).

C'est lorsque le prophète, en rapportant les mesures du Temple, ajoute qu'elles avoient été prises avec *une canne longue de six coudées, dont chacune étoit d'une coudée et un palme* (2).

J'observerai sur ce passage que, la coudée ordinaire étant de six palmes, si la coudée augmentée d'un palme, dont parle Ézéchiel, avoit été composée de sept palmes égaux, le prophète, pour éviter toute équivoque, auroit dit simplement que la canne dont on s'étoit servi étoit longue *de sept coudées*, c'est-à-dire de 42 palmes, au lieu de 36. S'il a cru devoir s'expliquer autrement, c'est qu'il a voulu faire entendre que les six palmes ajoutés aux 36 autres devoient en être distingués, parce qu'ils n'avoient pas la même longueur, et qu'ils provenoient d'un système métrique différent de celui auquel appartenoient les 36 premiers palmes.

(1) Girard, *Mémoire sur le nilomètre de l'île d'Éléphantine, pag. 12 - 18.*

(2) Ezechiel, *cap. 40, vers. 5; cap. 43, vers. 13.*

Les

Les interprètes conviennent que les expressions d'Ézéchiel indiquent la différence qui existoit entre les mesures égyptiennes et les mesures babyloniennes; et comme ils pensent que les Juifs, dans la construction du Temple, s'étoient servis des mesures égyptiennes prises du stade de 180000, ils ont conclu que les mesures babyloniennes, étant plus courtes d'un sixième, provenoient du stade de 216000. Ce raisonnement est juste dans l'hypothèse qu'ils ont embrassée; en effet,

La coudée égyptienne de 24 doigts ou de 6 palmes du stade de 180000, étant de	0^{m}, 555555.
Si l'on ôte un palme de la même coudée, ou	0 , 092592.
Il restera la coudée babylonienne de 24 doigts ou de 6 palmes du stade de 216000	0 , 462963.

Ou,

Si l'on prend la coudée babylonienne du stade de 216000	0^{m}, 462963.
Et qu'on y ajoute un palme du stade de 180000	0 , 092592.
On aura la coudée égyptienne du stade de 180000	0 , 555555.

Ainsi rien ne s'oppose au mode de réduction que je viens de présenter, puisqu'il s'accorde dans des combinaisons différentes; et l'on voit qu'il n'est pas plus question ici d'une coudée de sept palmes que dans l'exemple rapporté *pag. 567*.

NÉANMOINS toutes les difficultés ne me paroissent pas résolues; et je me permettrai de demander s'il est bien sûr, comme le veulent les interprètes, qu'aux époques dont je parle, les Égyptiens et les Babyloniens se servissent des mesures dont il vient d'être question, et s'il est certain aussi que les Hébreux,

après leur sortie de l'Égypte, aient conservé l'usage des mesures de cette contrée.

Ces doutes s'élèvent avec d'autant plus de force, que plusieurs des interprètes conviennent que les dimensions des édifices et des autres objets deviennent colossales, si on les évalue d'après les mesures données par les stades précédens.

Il est donc très-probable que, dans ces temps reculés, les stades secondaires n'avoient encore été introduits, ni dans l'Égypte, ni dans la Babylonie, et qu'il faut employer ici des mesures prises parmi les stades primitifs que la tradition annonce avoir été en usage dans ces contrées.

Chez les Égyptiens, Hermès passoit pour avoir divisé le périmètre de la terre en 360000 stades (1).

Et l'on a vu (2) que les opérations faites par les anciens, pour déterminer l'emplacement des principaux lieux de la terre, dans le sens des longitudes, sous le 36.e parallèle, opérations qu'on ne peut guère attribuer qu'aux Babyloniens ou plutôt aux Chaldéens leurs prédécesseurs, avoient été combinées en stades de 300000.

C'est donc dans les subdivisions de ces stades qu'il convient de chercher et qu'on peut espérer de trouver les mesures qui doivent être appliquées aux objets dont je vais parler.

Il faut observer d'abord que rien ne constate qu'après leur sortie de l'Égypte, les Juifs aient conservé l'usage exclusif des mesures employées dans ce pays. Au contraire, dès qu'ils eurent secoué le joug des Égyptiens, on voit Moyse rappeler, parmi les institutions qu'il donne aux Hébreux, les élémens d'un système métrique différent de celui auquel la plus grande partie de ce peuple avoit

(1) *Suprà, pag. 503, not. 3.* (2) *Suprà, pag. 523.*

pu s'accoutumer pendant la durée de son esclavage, mais que, selon toute apparence, les anciens, les chefs de la nation, n'avoient jamais adopté. C'est du moins le sens que me paroît présenter l'expression de *Poids du Sanctuaire,* si souvent répétée dans l'Exode, le Lévitique, les Nombres (1), puisque la distinction des poids eût été inutile, si les Hébreux, à l'époque dont je parle, n'avoient connu qu'un seul système métrique. On sait d'ailleurs que, dans les métrologies anciennes ou modernes, le système des poids, comme celui des mesures de capacité, dérivent des mesures de longueur.

Ces mesures *du Sanctuaire* ne pouvoient être que des mesures consacrées par l'ancienneté de leur usage, et les premières dont les Juifs s'étoient servis. On voit, dans leurs livres, qu'avant de se fixer en Égypte, ils avoient erré pendant plus de quatre siècles dans la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, où les mesures babyloniennes étoient nécessairement établies : ainsi ils les avoient employées durant ce long intervalle de temps. Lorsqu'ensuite ils trouvèrent d'autres mesures en Égypte, elles durent leur paroître *nouvelles ;* celles de la Babylonie devinrent pour eux d'*anciennes* mesures : et c'est sous cette acception, je crois, qu'il faut entendre le passage des Paralipomènes où il est dit que les dimensions du Temple avoient été données selon l'ancienne mesure (2).

Il est donc aussi question de mesures babyloniennes dans le passage d'Ézéchiel, puisque ce prophète n'a fait que répéter celles de l'ancien Temple; et comme ces mesures se trouvoient plus grandes d'un sixième que celles de l'Égypte, il s'ensuit qu'elles

(1) Exod. *cap. 30, vers. 24.* — Levit. *cap. 5, vers. 15; cap. 27, vers. 3, 25.* — Numer. *cap. 3, vers. 47, 50; cap. 7, vers. 13, 19, 25, 31, 37, 43, 49, 55, 61, 67, 73, 79, 85, 86; cap. 18, vers. 16.*

(2) Paralipom. *II, cap. 3, vers. 3.*

appartenoient au premier système babylonien, c'est-à-dire au stade de 300000, et que c'est avec le petit stade égyptien de 360000 qu'elles doivent être comparées.

Alors, en employant la méthode que j'ai donnée, et en prenant, dans le Tableau général, la coudée de 24 doigts du stade de 360000	0m, 277778.
Si l'on y ajoute un palme du stade de 300000	0 , 055555.
On aura l'ancienne coudée babylonienne du stade de 300000	0 , 333333,

qui sera en même temps la coudée *du Sanctuaire*, la coudée *légale* des Juifs.

Cette évaluation me semble justifiée par les rapprochemens suivans.

Le mille hébraïque, ou le chemin Sabbatique, c'est-à-dire l'espace que l'usage permettoit aux Juifs de parcourir les jours de sabbat, étoit, selon les rabbins, de deux mille coudées légales (1), et seroit, d'après l'évaluation précédente, de 666 mètres $\frac{2}{3}$.

Selon Saint Épiphane, né en Palestine, le chemin Sabbatique étoit de six stades (2).

En parlant des mesures transmises par cet auteur (3), j'ai fait voir que, de son temps, on employoit deux stades différens en Syrie, celui de 252000 et celui de 270000; mais que le mille itinéraire de dix stades de 360000, ou de 1111m, 111, s'y étoit maintenu malgré les changemens qu'avoient éprouvés les autres mesures. Il est donc très-vraisemblable que ce mille, ou le stade dont il se composoit, avoit continué d'être la mesure la plus

(1) Reland. *Palæstin. tom. I, lib. II, cap. 1, pag. 397.*

(2) S. Epiphan. *Advers. hæres. LXVI, §. 82; tom. I, pag. 702, C. edit. Petav.*

(3) *Suprà, pag. 546, 547.*

habituelle du peuple, et que c'est avec le stade de 111^{m},$_{111}$ que Saint Épiphane compare le chemin Sabbatique. Or six de ces stades valent précisément 666 mètres $\frac{2}{3}$, que donnent les deux mille coudées de 333 millimètres $\frac{1}{3}$ du stade de 300000; et cet espace, à très-peu près égal à la longueur du jardin des Tuileries, doit paroître suffisant pour une promenade qui n'étoit que tolérée, puisque la loi défendoit aux Juifs de sortir du lieu où ils se trouvoient le jour du Sabbat (1).

Prenons un autre exemple.

Parmi les objets destinés au culte des Juifs, il en est dont la mesure est donnée. On trouve, dans l'Exode (2) et dans Ézéchiel (3), que l'autel des holocaustes et l'autel des parfums avoient trois coudées de hauteur. Ces autels sont distingués de ceux où l'on montoit par des degrés; ainsi ils étoient placés immédiatement sur le pavé du Temple.

Or, s'il étoit question, comme on le croit communément, de la coudée égyptienne du stade de 180000, ces autels auroient eu un mètre et deux tiers, ou cinq pieds un pouce et demi, de haut; ils auroient égalé la taille ordinaire des hommes, et n'auroient pu servir.

Si on les suppose de trois coudées babyloniennes du stade de 216000, ces autels auroient eu plus d'un mètre et un tiers, ou quatre pieds trois pouces et un quart, et se seroient encore trouvés trop élevés.

Mais, si l'on y emploie l'ancienne coudée babylonienne du stade de 300000, celle de 333 millimètres $\frac{1}{3}$, dont je viens de parler, on aura un mètre, ou trois pieds onze lignes; et cette hauteur, qui est celle de nos autels modernes, est la seule convenable.

(1) Exod. *cap. 16, vers. 29.*
(2) Exod. *cap. 38, vers. 1.*
(3) Ezech. *cap. 41, vers. 22.*

Je retrouve les proportions des deux anciennes coudées babylonienne et égyptienne dans Hérodote, lorsque, parlant de Babylone, il dit : *La coudée de roi est de trois doigts plus grande que la coudée moyenne* (1). J'observerai seulement qu'il est ici question du grand doigt dont j'ai fait connoître l'origine (2), et que trois de ces doigts formoient le palme.

Maintenant, si l'on prend pour la coudée *royale* celle du stade babylonien de 300000, le plus grand des trois stades primitifs, et les doigts pour de *grands doigts* du même stade, on aura,

Pour la coudée royale..................................	0m, 333333.
Otez trois grands doigts ou un palme de cette coudée......	0 , 055555.
Il restera pour la coudée *moyenne*......................	0 , 277778.

Et cette dernière coudée est encore celle du petit stade égyptien indiqué par Ézéchiel (3) ; de sorte que les deux exemples, quoique pris en sens inverse, se confirment réciproquement.

Si au contraire on vouloit chercher, parmi les stades secondaires, les proportions données par Hérodote, on seroit forcé de prendre,

Pour la coudée *moyenne*, celle du stade de 216000........	0m, 462963.
D'y ajouter trois grands doigts du stade de 180000........	0 , 092592.
Et l'on auroit pour la coudée *royale*....................	0 , 555555.

Mais, dans cette hypothèse, la coudée royale de Babylone deviendroit la coudée du grand stade égyptien de 180000; et

(1) Herodot. *lib. I, §. 178, pag. 84.* — Traduction de M. Larcher, *tom. I, pag. 143.*

(2) *Suprà, pag. 513, 514.*

(3) *Suprà, pag. 572.*

ce résultat seroit hors de toute vraisemblance, puisqu'il faudroit supposer gratuitement que les Babyloniens avoient abandonné leur système métrique pour prendre celui des Égyptiens.

Il paroît donc qu'au temps de Moyse, d'Ézéchiel, d'Hérodote, peut-être même dans des époques moins reculées, le système métrique des Babyloniens étoit établi sur leur petit stade de 300000, et non sur leur grand stade de 216000.

Voici d'autres rapprochemens qui fortifient cette opinion.

Selon Ctésias (1) et selon Hérodote (2), les murs de Babylone avoient cinquante orgyies, ou deux cents coudées royales, de hauteur. En évaluant ces mesures d'après le grand stade babylonien, elles vaudroient plus de 92 mètres $\frac{1}{2}$, ou 285 $\frac{1}{2}$ de nos pieds de roi. Mais, quoique la seule idée d'admettre des murs de ville plus hauts de 80 pieds que les tours de la cathédrale de Paris n'ait pas effrayé le savant Fréret (3), il me semble que de pareilles murailles, du haut desquelles les assiégeans eussent à peine été aperçus, et d'où il auroit été si difficile de les atteindre, sont de pures illusions. Aussi Diodore de Sicile (4) rapporte-t-il que des écrivains postérieurs à Ctésias bornoient la hauteur de ces murs à cinquante coudées, et c'est l'opinion suivie par Strabon (5). Or cinquante coudées du grand stade babylonien vaudroient environ 23 mètres, ou 71 de nos pieds; et cinquante coudées du petit stade égaleroient 16 mètres $\frac{2}{3}$, ou 51 pieds 3 pouces.

Mais, puisqu'il est impossible de ne pas reconnoître, dans

(1) Ctesias, *apud* Diodor. Sicul. *lib. II, §. 7, pag. 120.*

(2) Herodot. *lib. I, §. 178, pag. 84.*

(3) Fréret, *Essai sur les mesures longues des anciens.* Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *tom. XXIV, pag. 523.*

(4) Diodor. Sicul. *tom. I, lib. II, §. 7, pag. 120.*

(5) Strab. *lib. XVI, pag. 738.*

la grande dissemblance des mesures précédentes et de celles qui ont été rapprochées ailleurs (1), au moins une méprise de nomenclature, on peut, sans crainte de se tromper, prendre pour des palmes les 200 coudées d'Hérodote, ou les 200 pieds que Pline leur substitue (2); et pour des coudées, comme le disent Diodore et Strabon, les 50 orgyies de Ctésias. Alors on trouvera que 200 palmes du grand stade babylonien représenteroient 15 mètres $\frac{1}{2}$; que 50 coudées du petit stade vaudroient 16 mètres $\frac{2}{3}$, comme je l'ai dit; et toutes ces mesures, si disproportionnées au premier aspect, ne différeroient plus que d'environ un mètre, ou de trois pieds et demi.

Quant à la hauteur à laquelle je réduis les murs de Babylone, comme elle surpasse encore celle des remparts de nos principales villes de guerre, en y comprenant même la profondeur des fossés (3), elle paroîtra sans doute suffisante pour justifier la célébrité que ces murs ont eue chez les anciens.

(1) Traduction française de Strabon, *tom. V, pag. 162, not. 1.*

(2) Plin. *lib. VI, cap. 30.*

(3) Le Blond, *Élémens de fortification, pag. 3, 12.*

TROISIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

DES MESURES ARABES, INDIENNES, CHINOISES, &c.

Les mesures employées par les géographes arabes dans la description d'un grand nombre de contrées qui nous sont encore peu connues, présentent trop d'intérêt pour qu'il ne soit pas utile de chercher à découvrir la valeur de ces mesures par des moyens plus exacts que ceux dont on s'est servi jusqu'à présent.

En trouvant chez ces peuples l'usage du doigt, du palme, de la coudée, du mille, de la parasange, on ne peut douter que leurs systèmes métriques n'aient été puisés dans les mêmes sources que ceux des Grecs; et, sous cet aspect, les mesures des Arabes du moyen âge, c'est-à-dire des Écoles de Bagdad et de Samarkand, appartiennent encore à l'antiquité, et doivent se rattacher aux systèmes précédens. Mais quelques changemens introduits dans les subdivisions de ces mesures ont fait méconnoître leur origine immédiate; et une nouvelle évaluation du degré terrestre, proposée par des astronomes arabes, a contribué encore à jeter de l'obscurité sur la valeur des mesures dont ils parlent.

On voit, dans les auteurs arabes, que le khalife Al-Mamoun, qui régnoit à Bagdad au commencement du neuvième siècle de l'ère chrétienne, ordonna de mesurer plusieurs degrés de la terre sous différens méridiens, et que ses astronomes se divisèrent en plusieurs bandes pour exécuter ses ordres.

Les uns, selon Ebn Iounis (1), se rendirent entre Wamia et Tadmor, ou, suivant Mésoudi (2), entre Racca et Tadmor; ils y mesurèrent séparément deux degrés, et trouvèrent à chacun 57 milles. Les autres se portèrent dans les plaines de Sinjar, où le degré fut trouvé de 56 milles $\frac{1}{4}$; mais, selon Abulféda (3), on mesura, dans les plaines de Sinjar, deux degrés contigus du nord au midi : on trouva l'un de 56 milles, l'autre de 56 $\frac{2}{3}$; on adopta la plus forte estimation, et la circonférence de la terre fut évaluée à 20400 milles (4).

Voilà donc, d'après ces différens auteurs, quatre mesures qui donnoient au degré du méridien 56, 56 $\frac{1}{4}$, 56 $\frac{2}{3}$, ou 57 milles, composés chacun de 4000 coudées *noires* adoptées par Al-Mamoun (5); et l'on ne peut juger quelle est la mesure la plus exacte, qu'après avoir reconnu la valeur de la coudée dont ces milles se composoient. En cherchant cette valeur d'après la méthode que j'ai suivie dans mes deux Mémoires, je trouve que

Le mille de 56 au degré seroit de.........	1984^{m}, 126984,	et sa 4000.e partie, ou la coudée, de	0^{m}, 496032.
Le mille de 56 $\frac{1}{4}$, de...	1975 , 308642	....	0 , 493827.
Le mille de 56 $\frac{2}{3}$, de...	1960 , 784314	....	0 , 490196.
Le mille de 57, de....	1949 , 317739	....	0 , 487329.

Quoique ces mesures, prises isolément, semblent réclamer la même confiance, si cependant l'une des quatre coudées qu'elles produisent se trouvoit égale à une autre coudée déjà connue pour être exacte, ne seroit-on pas autorisé à considérer la

(1) Ebn Iounis, *Notices des manuscrits du Roi, tom. VII, pag. 94-96.*

(2) Mésoudi, *Notices des manuscrits du Roi, tom. I, pag. 51, 52.*

(3) Abulfeda, *Prolegomen. ad Geograph. in* Busching *Magazin, tom. IV, pag. 136.*

(4) Alfergani, *Element. astronom. pag. 31.*

(5) Ebn Iounis, *Notic. des M.ss du Roi, tom. VII, pag. 96.* — Alfergani, *Element. astronom. pag. 30.*

coudée *noire* des Arabes comme une simple copie d'une coudée plus ancienne!

Or, la coudée du mille de 56 $\frac{1}{4}$ au degré étant de 0m, 493827, et rigoureusement égale à la coudée de 32 doigts du stade de 270000 (1), on doit en inférer que cette ancienne coudée est celle qu'Al-Mamoun avoit choisie pour établir le système métrique de ses états, et qu'il fit employer ensuite dans la mesure de la terre.

Il seroit sans doute difficile de se persuader que les moyens employés par les astronomes arabes aient pu les amener à une semblable précision : mais on peut croire qu'ils auront arrangé les résultats de leurs opérations de manière à s'approcher le plus près possible du rapport qui étoit supposé exister entre la grande coudée du stade de 270000 et les degrés qu'ils avoient à mesurer; et l'on ne doit attribuer le choix qu'ils ont fait du mille de 56 $\frac{2}{3}$ au lieu de celui de 56 $\frac{1}{4}$, qu'à l'incertitude où ils étoient eux-mêmes sur la longueur positive de la coudée dont il est question.

Les changemens qu'entraînoit cette méprise, produisirent le nouveau système adopté par Al-Mamoun. Les mesures correspondantes aux subdivisions du stade de 270000, telles que le doigt, le palme, la grande coudée, y furent réduites d'un cent trente-sixième; et le mille ordinaire de 4000 coudées de 24 doigts y fut remplacé par un mille composé de 4000 coudées de 32 des nouveaux doigts.

Un passage d'un auteur arabe cité par Golius sembleroit donner aussi un moyen pour évaluer la coudée noire, et il fait connoître en même temps le système des mesures employées par les Perses, dans le septième siècle de l'ère chrétienne. Mais

(1) *Voyez* le Tableau général, colonne VII.

ce passage renferme une méprise qu'on ne paroît pas avoir aperçue, et qu'il importe de signaler, pour éviter à l'avenir les erreurs qu'elle a fait commettre.

Après avoir dit que la coudée hachémique portoit aussi le nom de coudée royale, parce qu'elle avoit été établie d'abord par les rois de Perse, et adoptée ensuite par les khalifes hachémides, l'auteur ajoute (1):

> La coudée hachémique vaut 1 $\frac{1}{3}$ coudée commune.
>
> La coudée commune contient 6 palmes, et le palme 4 doigts : ainsi cette coudée est composée de 24 doigts. Le doigt vaut 6 grains d'orge, et le grain d'orge, 6 crins de cheval.
>
> De sorte que la coudée hachémique est de 8 palmes, ou de 32 doigts.
>
> Quant à la coudée *noire* dont on se sert à Bagdad pour mesurer les étoffes de lin et les autres marchandises précieuses, elle fut établie par Al-Mamoun, d'après la coudée de l'un de ses esclaves nègres qui se trouvoit avoir l'avant-bras plus long que tous les autres ; elle contient 6 palmes et 3 doigts, c'est-à-dire 27 doigts.
>
> La canne ou perche, appelée *Bab*, est de 6 coudées hachémiques (2), qui valent 8 coudées communes, ou 7 coudées noires et $\frac{1}{9}$.
>
> La chaîne ou le cordeau, mesure dont on se servoit au temps des Perses, étoit de 60 coudées hachémiques.

Sans s'arrêter à l'origine fabuleuse donnée à la coudée noire, on voit qu'au temps d'Al-Mamoun, et après lui, on a employé, dans ses états, trois coudées dont les longueurs étoient entre elles comme les nombres 32, 27 et 24.

Dans mon Tableau général, la proportion de 32 à 27 n'existe

(1) Anonym. *apud* Golium, *Notæ in* Alfergan. *pag. 74, 75.*

(2) Dans la traduction latine il y a *VII coudées* : c'est une faute d'impression ; le texte arabe porte *six coudées*. Fréret, ne s'étant pas aperçu de cette faute, a créé une seconde coudée hachémique, qui n'a point existé. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. XXIV, pag. 539.*

qu'entre la grande coudée du stade de 270000 et la petite coudée du stade de 240000; d'où il sembleroit que

La coudée hachémique devoit être celle de 32 doigts du stade de 270000, et valoir.......... 0^{m}, 493827.
La coudée commune, celle de 24 doigts du même stade, ou de 0 , 370370.
Et la coudée noire, celle de 24 doigts du stade de 240000, qui valent 27 doigts du stade de 270000, ou.......... 0 , 416667.

Mais, dans cette hypothèse, la coudée noire, multipliée 4000 fois, donneroit un mille itinéraire de 1666^{m}, 667, qui se trouveroit compris 66 fois $\frac{2}{3}$ dans le degré, au lieu de 56 fois $\frac{2}{3}$, comme le vouloient les astronomes d'Al-Mamoun; et une erreur d'environ un cinquième ne peut pas leur être imputée.

Il est donc visible que l'auteur cité par Golius a confondu la coudée noire avec la petite coudée du stade de 240000 (1).

Peut-être, de son temps, l'exacte proportion de la coudée hachémique à la coudée noire n'étoit-elle plus connue à Bagdad; peut-être encore, pour simplifier les opérations, étoit-on convenu de négliger la fraction de $\frac{1}{81}$ dans le rapport de ces coudées (2). Je pense donc que, pour retrouver leur vraie longueur, il faut

(1) Plusieurs écrivains arabes ont commis la même erreur. Il y a plus : Abulféda, Mésoudi, Ebn al-Ouardi, et d'autres, disent que Ptolémée, dans son Almageste, a donné à la circonférence de la terre 24000 milles, ou 66 milles $\frac{2}{3}$ au degré, quoiqu'on ne trouve rien de semblable dans les ouvrages de cet ancien, qui a constamment employé le stade de 180000 au périmètre du globe, ou de 500 au degré, et dont le mille itinéraire ne pouvoit être que de 50 au degré.

Vers le temps où les Arabes ont commencé à cultiver les sciences et à consulter les ouvrages des Grecs, les Syriens se servoient d'un mille composé de 7 stades $\frac{1}{2}$ *(suprà, p. 547, 553)*: c'est probablement ce qui aura fait croire aux Arabes que, pour convertir en milles itinéraires les 180000 stades de Ptolémée, il suffisoit de les diviser par 7 $\frac{1}{2}$; et ils en ont conclu que, dans son opinion, la circonférence de la terre devoit être de 24000 milles, et chaque degré de 66 $\frac{2}{3}$.

C'est la troisième fois qu'il est question, dans ce Mémoire, du mille de 7 stades $\frac{1}{2}$. J'ai exposé, à chaque article, les raisons qui ont déterminé les différentes valeurs que j'attribue à ces milles et à ces stades.

(2) Cette fraction négligée fait que la canne ou perche hachémique, appelée *Bab*, est fixée par l'auteur anonyme à 7 $\frac{1}{9}$ coudées noires, tandis qu'elle devoit en contenir 7 $\frac{1}{5}$.

en fixer la proportion de 32 à 26 $\frac{2}{3}$, c'est-à-dire de 6 à 5, qui est la différence du stade de 225000 au stade de 270000.

Alors la coudée hachémique sera celle de 32 doigts du stade de 225000, et vaudra	0m, 592593.
La coudée commune, celle de 24 doigts du même stade, ou de	0, 444444.
La coudée noire, celle de 32 doigts du stade de 270000, ou de 26 doigts $\frac{2}{3}$ du stade de 225000, qui valent	0, 493827.

Et cette dernière coudée, multipliée 4000 fois, donnera, comme on l'a vu *pag. 578,* le mille de 1975m, 308642, contenu 56 fois $\frac{1}{4}$ dans le degré d'un grand cercle de la terre.

On peut donc, d'après ces bases, rétablir de la manière suivante le système métrique dont les Perses se servoient immédiatement avant la domination des Arabes, et celui qu'Al-Mamoun y avoit substitué :

SYSTÈME MÉTRIQUE DES PERSES ET DES ARABES,

D'APRÈS LA COUDÉE ROYALE OU HACHÉMIQUE.

	Mètr.
CRIN de la queue d'un cheval	0, 000514.
GRAIN D'ORGE, = 6 crins	0, 003086.
DOIGT, = 6 grains d'orge *C'est le doigt du stade de 225000.*	0, 018518.
PALME, = 4 doigts *C'est le palme du stade de 225000.*	0, 074074.
COUDÉE COMMUNE, = 24 doigts, ou 6 palmes *C'est la petite coudée du stade de 225000.*	0, 444444.
COUDÉE ROYALE ou HACHÉMIQUE, = 32 doigts, ou 1 $\frac{1}{3}$ coudée commune *C'est la grande coudée du stade de 225000.*	0, 592593.
CANNE ou PERCHE, = 6 coudées hachém., ou 8 coud. comm., ou 7 $\frac{1}{5}$ coud. noires *C'est le dixième de la longueur de l'actus des Romains.*	3, 555555.
CHAÎNE ou CORDEAU, = 60 coudées hachémiques *C'est la longueur de l'actus des Romains.*	35, 555555.
(MILLE, = 3000 coudées hachémiques) *C'est le mille de dix stades de 225000, ou le dolique syrien.*	1777, 777778.
(PARASANGE, = 3 milles) *C'est la parasange de 30 stades de 225000.*	5333, 333333.

VOICI maintenant l'évaluation des mesures attribuées à Al-Mamoun, et celle des mêmes mesures ramenées à leurs valeurs réelles :

SYSTÈME MÉTRIQUE ARABE, ÉTABLI SUR LE MILLE DE 56 $\frac{2}{3}$ AU DEGRÉ.	Mètr.	*SYSTÈME MÉTRIQUE ARABE RECTIFIÉ,* ÉTABLI SUR LE MILLE DE 56 $\frac{1}{4}$ AU DEGRÉ.	Mètr.
CRIN de la queue d'un cheval........	0, 000425.	CRIN de la queue d'un cheval........	0, 000429.
GRAIN D'ORGE, = 6 crins............	0, 002553.	GRAIN D'ORGE, = 6 crins............	0, 002572.
DOIGT, = 6 grains d'orge............	0, 015318.	DOIGT, = 6 grains d'orge............ *C'est le doigt du stade de 270000.*	0, 015432.
PALME, = 4 doigts..................	0, 061274.	PALME, = 4 doigts.................. *C'est le palme du stade de 270000.*	0, 061728.
COUDÉE NOIRE, = 32 doigts.........	0, 490196.	COUDÉE NOIRE = { 26 $\frac{2}{3}$ doigts de 225000 / 32 doigts de 270000 }	0, 493827.
MILLE de 4000 coud. noires, ou de 20400 à la circonférence de la terre........	1960, 784314.	MILLE de 4000 coud. noires, ou de 20250 à la circonférence de la terre........	1975, 308642.
(PARASANGE de 3 milles)............	5882, 352942.	(PARASANGE de 3 milles)............ *C'est la parasange de 40 stades de 270000, ou de 4 milles romains.* Voyez *pag. 536.*	5925, 925926.

LES RÉGLEMENS d'Al-Mamoun ne paroissent pas avoir été long-temps exécutés. Les Arabes des divers cantons reprirent leurs anciennes mesures ou en adoptèrent de nouvelles : du moins les écrivains postérieurs qui parlent de la coudée noire, semblent-ils la citer isolément, comme une mesure qui ne se rattachoit plus à celles dont on se servoit de leur temps; et les milles itinéraires, ainsi que les parasanges dont ils établissent la valeur, n'ont plus aucun rapport avec le mille que les astronomes d'Al-Mamoun disoient avoir employé.

Les auteurs arabes qui nous ont transmis des systèmes métriques, commencent ordinairement par une évaluation générale de la circonférence du globe; et c'est encore une preuve de la tradition non interrompue, qui rappeloit le module de toutes

les mesures à la valeur du degré terrestre (1). Ils donnent ensuite la série de celles qui, de leur temps, étoient employées dans la contrée qu'ils habitoient; et souvent ils s'inquiètent peu si ces dernières mesures se trouvent composées des mêmes élémens que les premières, ou si elles peuvent s'accorder entre elles : de sorte qu'il est quelquefois difficile de distinguer les mesures qui appartiennent au système qu'ils embrassent, de celles qui lui sont étrangères. En voici un exemple :

ENVIRON un siècle après Al-Mamoun, Mésoudi (2), dans un ouvrage historique et géographique très-estimé des Orientaux, parle de la mesure de la terre entreprise sous ce khalife : il dit que le mille est composé de 4000 coudées noires, et attribue à Ptolémée l'évaluation de la circonférence du globe à 24000 milles (3); néanmoins il ajoute :

> La circonférence de l'équateur est de *36 degrés*, ou de 9000 parasanges;
> Le degré, de 25 parasanges;
> La parasange, de 12000 *dhéraa* ou coudées;
> La coudée, de 42 doigts;
> Le doigt, de 7 grains $\frac{2}{9}$ rangés à côté l'un de l'autre.

Le texte de Mésoudi, consulté par M. de Guignes, est fort altéré. Les 36 degrés donnés au périmètre de la terre sont une erreur évidente de copiste. Les 9000 parasanges divisées par 25 font voir que Mésoudi avoit compté 360 degrés à la circonférence de l'équateur.

La coudée de 42 doigts est inconnue. Il me paroît que l'ordre des chiffres qui composent ce nombre aura été interverti, et qu'au lieu de 42 l'auteur avoit écrit 24, puisque 24 doigts sont la valeur constante de la petite coudée.

(1) *Suprà, pag. 506.*

(2) Mésoudi, *Notices des manuscrits du Roi, tom. I, pag. 49-53.*

(3) *Suprà, pag. 581, not. 1.*

Il

Il parle aussi d'une coudée de 120 doigts, dont la longueur seroit excessive, puisqu'elle approcheroit de six de nos pieds de roi. Peut-être faut-il lire *120 grains.* On verra, dans l'article d'Ebn al-Ouardi, le grain d'orge valoir 0^{m}, 003086; si on le multiplie par 120, on aura 0^{m}, 370370, qui est la coudée du système actuel de Mésoudi. Il se pourroit encore qu'il y eût erreur dans le mot *coudée,* et que les 120 doigts fussent une mesure dont le copiste auroit dénaturé le nom : 120 doigts du système dont il est question, vaudroient 1^{m}, 851852, et représenteroient juste l'orgyie du stade de 216000.

Dans le détail des mesures, le mille de la parasange paroît oublié; car il n'est pas possible de le confondre ni avec le mille de la coudée noire, dont la parasange seroit contenue 6800 fois dans la circonférence de la terre, ni avec le mille compris 24000 fois dans la même circonférence, et dont la parasange ne s'y trouveroit encore que 8000 fois, au lieu de 9000, comme le veut Mésoudi.

De là il résulte que les deux premières mesures qu'il indique n'ont aucun rapport avec celles dont il parle dans la suite, et qu'il les rappelle simplement comme des mesures particulières, étrangères au système qu'il adoptoit. Celui-ci avoit pour base la parasange de 25 au degré, c'est-à-dire le mille contenu 75 fois dans le même espace, et dont la quatre-millième partie étoit la coudée de 24 doigts du stade de 270000. C'est donc précisément l'ancien mille régulier de ce stade, qu'Al-Mamoun cherchoit à remplacer par celui de 4000 coudées de 32 doigts du même stade ; et conséquemment les mesures présentées par l'auteur dont je m'occupe, doivent être évaluées de la manière suivante :

SYSTÈME MÉTRIQUE DES ARABES, D'APRÈS MÉSOUDI.

	Mètr.
GRAIN D'ORGE	0, 002136.
DOIGT, = 7 grains d'orge $\frac{2}{9}$ *C'est le doigt du stade de 270000.*	0, 015432.
COUDÉE ou DHÉRAA, = 24 doigts *C'est la petite coudée du stade de 270000.*	0, 370370.
(MILLE, = 4000 coudées) *C'est le mille de dix stades de 270000, ou le mille romain.*	1481, 481481.
PARASANGE de 25 au degré, = 12000 coudées *C'est la parasange de 30 stades de 270000, ou de 3 milles romains; c'est la raste des Germains, le double de la lieue gauloise, et notre lieue de 25 au degré.*	4444, 444444.

ON TROUVE dans l'Édrisi (1) un système à très-peu près semblable au précédent, lorsqu'il donne,

A la circonférence de la terre, 360 degrés;
Au degré, 25 lieues;
A la lieue, 12000 coudées;
A la coudée, 24 doigts;
Au doigt, 6 grains d'orge;
De sorte que la circonférence de la terre, ajoute ce géographe, est de 132 millions de coudées, ou de 11000 lieues, selon la supputation des Indiens.
Hermès a aussi mesuré la circonférence de la terre; il a donné à chaque degré 100 milles, et au périmètre du globe 36000 milles, ou 12000 lieues.

(1) L'Édrisi, *Geograph. Nubiens. in Prologo, pag. 2.*

Ainsi les quatre premières mesures doivent s'évaluer, savoir :

SYSTÈME MÉTRIQUE DES ARABES, D'APRÈS L'ÉDRISI.	Mètr.
GRAIN D'ORGE	0, 002572.
DOIGT, = 6 grains d'orge *C'est le doigt du stade de 270000.*	0, 015432.
COUDÉE, = 24 doigts *C'est la petite coudée du stade de 270000.*	0, 370370.
LIEUE de 25 au degré, = 12000 coudées *C'est la parasange de 30 stades de 270000, ou de 3 milles romains, &c.*	4444, 444444.

La seule différence de ce système, comparé à celui de Mésoudi, est dans la valeur du grain d'orge. On remarquera d'ailleurs qu'au temps de l'Édrisi, qui écrivoit en Sicile vers l'an 1150, la parasange syrienne (1) avoit pris, chez les peuples de l'Europe, le nom de lieue.

Ce qu'il rapporte de l'opinion des Indiens n'étant pas très-clair, je me contenterai de dire que la coudée précédente de $0^{m}, 370370$, multipliée 132 millions de fois, et ensuite divisée par 11000, donne également la lieue ou la parasange de 25 au degré. Mais 11000 lieues, divisées par 360, donneroient, pour chaque degré, 30 lieues $\frac{5}{9}$.

Quant à la mesure attribuée à Hermès, c'est-à-dire aux Égyptiens (2), on voit que, dans cette évaluation, les milles étoient

(1) *Suprà, pag. 547, 586.*

(2) *Suprà, pag. 503, not. 3, pag. 570.*

de 1111^{m},111, ou de dix stades de 360000; les lieues, de 3333^{m},333; et que ces lieues, comprises 12000 fois dans le périmètre de la terre, étoient des parasanges de trente de ces mêmes stades, ou de trois de ces mêmes milles.

DEUX SIÈCLES après l'Édrisi, le système métrique des Arabes de la Syrie se trouvoit établi sur le stade de 240000; mais ils ne s'accordoient pas tous sur la coudée de ce stade qu'ils devoient préférer. Les uns employoient la petite coudée de 24 doigts; les autres, la grande coudée de 32 doigts; et il paroît que l'emploi simultané de ces deux mesures jetoit quelque embarras dans les opérations du commerce. Des auteurs s'attachèrent à faire voir que la différence existoit seulement dans l'expression de la valeur des coudées, et que leurs élémens et leurs multiples ne cessoient pas d'être les mêmes.

« Chez les anciens, dit Abulféda (1), la coudée étoit de » 32 doigts, et le mille de 3000 coudées; chez les modernes, » la coudée est de 24 doigts, et le mille de 4000 coudées. » Mais, quelle que soit la manière dont vous interprétiez ces me- » sures, vous aurez toujours 96000 doigts dans le mille, puisque, » si vous divisez cette somme par 32, vous aurez 3000 cou- » dées, et si vous la divisez par 24, vous aurez 4000 coudées. La » parasange, chez les anciens et chez les modernes, est de trois » milles : si vous la réduisez en coudées, elle sera, chez les pre- » miers, de 9000 coudées; chez les seconds, de 12000 cou- » dées; et c'est absolument la même chose. »

(1) Abulfeda, *in Prolegomen. ad Geograph. apud* Busching *Magazin, tom. IV, p. 136, 137.*

En effet, si l'on donne, comme Abulféda, 24000 milles à la circonférence du globe, et qu'on établisse les mesures dont il parle, sur les deux coudées du stade de 240000, on aura les évaluations suivantes :

POUR LES ANCIENS.		*POUR LES MODERNES.*	
LE DOIGT...............	0^{m},017361.	LE DOIGT...............	0^{m},017361.
LA COUDÉE de 32 doigts..	0 ,555555.	LA COUDÉE de 24 doigts..	0 ,416667.
LE MILLE, de 3000 coudées, ou de 96000 doigts.......	1666 ,666667.	LE MILLE, de 4000 coudées, ou de 96000 doigts.....	1666 ,666667.
LA PARASANGE de 3 milles, ou de 9000 coudées.....	5000 ,000000.	LA PARASANGE de 3 milles, ou de 12000 coudées.....	5000 ,000000.

Et l'on voit que les coudées seules changeoient de valeur, tandis que les autres mesures n'en changeoient point.

On reconnoît de plus que, sous le nom de *modernes*, Abulféda entend ceux qui se servoient de la petite coudée du stade de 240000 ; et comme il suivoit l'opinion des anciens, il a employé la coudée de 32 doigts. Cet usage paroît s'être conservé jusque dans le quinzième siècle, où l'on voit Ali-Koshgi (1) présenter un système métrique conforme à celui d'Abulféda.

Selon ces auteurs, la circonférence de la terre se partage en 360 degrés, et s'évalue à 24000 milles, ou à 8000 parasanges.

Le degré vaut 66 milles $\frac{2}{3}$;
La parasange, 3 milles ;
Le mille, 3000 coudées ;
La coudée, 32 doigts ;
Le doigt, 6 grains d'orge ;
Le grain d'orge, 6 crins de la queue d'un cheval.

(1) Ali Kushgi, *De terræ magnitudine, &c.* ad calcem operis, *Astronomicæ quædam ex traditione* Shah Cholgii *Persæ, pag. 93.*

Et j'en déduis les valeurs qui suivent :

SYSTÈME MÉTRIQUE DES ARABES, D'APRÈS ABULFÉDA *ET* ALI-KOSHGI.	Mètr.
CRIN de la queue d'un cheval	0, 000482.
GRAIN D'ORGE, = 6 crins	0, 002893.
DOIGT, = 6 grains d'orge *C'est le doigt du stade de 240000.*	0, 017361.
COUDÉE, selon les modernes, = 24 doigts *C'est la petite coudée du stade de 240000.*	0, 416667.
COUDÉE, selon les anciens, = 32 doigts *C'est la grande coudée du stade de 240000.*	0, 555555.
MILLE, = 3000 coudées de 32 doigts, ou 4000 coudées de 24 doigts *C'est le mille de dix stades de 240000.*	1666, 666667.
PARASANGE, = 3 milles *C'est la parasange de 30 stades de 240000.*	5000, 000000.

LE PLUS IRRÉGULIER des systèmes métriques arabes qui me sont connus, est celui que présente Ebn al-Ouardi (1).

Il cite l'Almageste de Ptolémée pour dire que, selon cet ancien, la circonférence de la terre est de 180000 stades; l'auteur arabe les évalue à 24000 milles (2), ou à 8000 parasanges, et il ajoute :

> La parasange vaut 3 milles ;
> Le mille, 3000 coudées royales ;
> La coudée, 3 aschbar [spithames];

(1) Ebn al-Ouardi, *Notices des manuscrits du Roi, tom. I, pag. 55.*

(2) *Voyez* la note 1, *pag. 581.*

La spithame (en arabe *schibr*, pluriel *aschbar*), 12 doigts (1);
Le doigt, 5 grains d'orge;
Le grain d'orge, 6 poils de chameau.

Le stade vaut 400 coudées.

Ce système offre des combinaisons qu'on ne trouve dans aucun autre : elles annoncent un mélange de mesures hétérogènes, auxquelles il faut chercher un élément commun dont elles puissent toutes se composer.

Cet élément me paroît être la coudée que l'auteur nomme *royale*, qu'il forme de trois spithames, contre l'usage ordinaire, et sur laquelle on ne trouve d'ailleurs aucun renseignement. Mais si l'on observe,

1.° Qu'après avoir parlé du stade de 180000, il lui donne 400 coudées, ce qui fait reconnoître la petite coudée de ce stade, de . . . . 0^{m},555555,

2.° Qu'après avoir cité le mille de 24000, il fait le mille itinéraire de 3000 coudées, ce qui montre qu'il désigne la grande coudée du stade de 240000, également de . . . . . 0 ,555555,

3.° Que l'auteur compose sa coudée royale de trois *aschbar*, ou de 36 doigts, et que 36 doigts du stade de 270000 valent aussi . . . . 0 ,555555,

on jugera sans doute que la coudée qui se prêtoit à ces trois combinaisons, et qui offroit un moyen simple de comparer entre eux trois systèmes différens, est celle que l'auteur aura distinguée par une épithète particulière. Je crois donc devoir employer cette coudée pour en tirer les valeurs suivantes, et les appliquer aux mesures indiquées par Ebn al-Ouardi.

(1) M. de Guignes traduit le mot *aschbar* par celui de *palmes ;* mais le *schibr*, étant de 12 doigts, est la *spithame* des Grecs.

SYSTÈME MÉTRIQUE DES ARABES, D'APRÈS EBN AL-OUARDI.

	Mètr.
POIL de chameau	0, 000514.
GRAIN D'ORGE, = 6 poils de chameau	0, 003086.
DOIGT, = 5 grains d'orge *C'est le doigt du stade de 270000.*	0, 015432.
SCHIBR ou SPITHAME, = 12 doigts *C'est la spithame du stade de 270000.*	0, 185185.
COUDÉE ROYALE, = 3 spithames *C'est la coudée de* { *24 doigts du stade de 180000.* / *32 doigts du stade de 240000.* / *36 doigts du stade de 270000.* }	0, 555555.
STADE, = 400 coudées *C'est le stade de 180000 à la circonférence de la terre.*	222, 222222.
MILLE, = 3000 coudées royales *C'est le mille de dix stades de 240000, ou de 7 stades et demi de 180000.*	1666, 666667.
PARASANGE, = 3 milles *C'est la parasange de 30 stades de 240000.*	5000, 000000.

SYSTÈMES MÉTRIQUES DES INDIENS.

DANS une contrée aussi vaste que l'Inde, on conçoit que les mesures itinéraires ont dû varier selon les temps et selon les peuples qui dominoient ses différentes parties. Je me bornerai à parler des mesures les plus généralement adoptées.

Celles que les Grecs y trouvèrent établies lors des conquêtes d'Alexandre, étoient exprimées en stades de 400000 à la circonférence de la terre. C'est dans ce module que les marches du conquérant macédonien, celles de sa flotte conduite par Néarque,

Néarque, et celles de Séleucus Nicator, nous ont été transmises par les historiens; et c'est aussi d'après ce module que les premières descriptions de l'Inde et ses dimensions générales ont été apportées aux Grecs par Mégasthène et par Déimaque (1).

C'est d'après le même stade que, dans le sixième siècle de l'ère chrétienne, les Brachmanes déterminoient, à un degré près, la vraie distance en longitude du méridien de Tana-sérim à celui de Cadiz (2); et le souvenir de ce stade se retrouve encore aujourd'hui dans leurs livres, où il est dit que la longueur ainsi que la largeur de la terre est de 400000 coss (3).

L'emploi de cette antique mesure paroît avoir continué dans l'Inde jusqu'à l'époque où les conquêtes des Mahométans soumirent les Indiens à de nouvelles lois et à de nouveaux usages. Alors les mesures employées dans la Perse, la Babylonie, la Syrie, l'Égypte, furent portées dans l'Inde, et substituées successivement aux mesures propres à cette contrée.

Je crois apercevoir, dans les *Instituts* d'Akbar, les vestiges des premiers essais que l'on fit pour amalgamer les mesures indiennes avec celles des Arabes, quand il est dit que les astronomes hindous donnent à la circonférence de la terre,

5059 jowjuns, 2 coss et 1154 dunds (4);

(1) Voyez mes Recherches, *tom. III*, *pag. 173-178.*

(2) Cosmas Indicopl. *Topograph. Christian. pag. 137, 138.*—Voy. mes Recherches, *tom. III, p. 274-276.*

(3) Code des lois des Gentoux, *pag. 7.* —Voyez aussi mes Recherches, *pag. 274-276.*

(4) Ayeen Akbery, *tom. II, pag. 346.* — J'écris les noms de ces mesures, tels que les donne la traduction anglaise de l'Ayeen Akbery. Mais ces noms s'y trouvent tellement altérés, que je crois devoir rappeler ici leur véritable orthographe sanskrite :

Dust, *lisez*.......... Hasta.
Dund............... Danda.
Crouh (Coss)....... Krocha.
Jowjun............. Yodjana.

et au degré terrestre,

14 jowjuns, 436 dunds, 2 dusts et 4 pouces (1).

Les valeurs relatives de ces mesures sont présentées comme il suit (2) :

8 grains d'orge...	=	1 pouce;
24 pouces.......	=	1 dust ou coudée;
4 dusts.........	=	1 dund;
2000 dunds.....	=	1 crouh ou coss;
4 coss	=	1 jowjun.

Pour trouver les valeurs réelles de ces mesures, il faut chercher quel peut être le rapport de l'une d'elles avec une mesure analogue, prise dans l'un des anciens systèmes métriques dont j'ai parlé; et le dust, ou la coudée, me paroît propre à servir de module commun.

Or, d'après les proportions précédentes,

5059 jowjuns..............	=	161888000 coudées;
2 coss....................	=	16000;
1154 dunds...............	=	4616;
Circonférence de la terre....	=	161908616 coudées;

et cette somme, divisée par 360, donne pour chaque degré 449746 coudées $\frac{7}{45}$.

Dans l'évaluation particulière du degré,

14 jowjuns...	=	10752000 pouces;
436 dunds....	=	41856;
2 dusts......	=	48;
4 pouces.....	=	4.
TOTAL...	=	10793908 pouces,

lesquels, divisés par 24, donnent aussi 449746 coudées $\frac{1}{6}$ pour le degré.

(1) Ayeen Akbery, *tom. II, pag. 349.*

(2) Ayeen Akbery, *tom. II, pag. 187.*

Maintenant, si l'on divise les 11 myriamètres $\frac{1}{9}$ de la valeur connue du degré terrestre, par 449746, on aura, pour la longueur du dust, ou de la coudée, 0m, 247053, et pour celle des autres mesures indiquées, les valeurs qui suivent :

SYSTÈME MÉTRIQUE DES INDIENS, APRÈS L'INVASION DES MAHOMÉTANS.	
	Mètr.
GRAIN D'ORGE	0, 001287.
POUCE, = 8 grains d'orge	0, 010294.
DUST, ou COUDÉE, = 24 pouces	0, 247053.
DUND, = 4 dusts	0, 988212.
COSS, ou CROUH, = 2000 dunds *C'est, à un mètre près, le mille arabe de 56 un quart au degré.*	1976, 423491.
JOWJUN, = 4 coss *C'est, à 4 mètres et demi près, la parasange de 4 milles de 56 un quart au degré.*	7905, 693965.

CE TABLEAU offrant un coss de 1976 mètres, pareil, à un mètre près, au mille arabe de 56 $\frac{1}{4}$ au degré (1), annonce que cette mesure itinéraire avoit été introduite dans l'Inde par les Mahométans, et que les astronomes de cette contrée, chargés d'adapter ce mille au système métrique des Hindous sans trop contrarier leurs habitudes, avoient combiné les subdivisions de ce mille de manière à les faire correspondre le plus près possible à quelques-unes des subdivisions du stade de 400000, dont les Indiens se servoient depuis si long-temps. Ils y parvinrent en substituant à la coudée *noire* d'Al-Mamoun la coudée du stade de 400000, diminuée d'un quatre-vingt-quatrième, c'est-à-dire,

(1) *Suprà, pag. 578, 583.*

d'une quantité presque imperceptible dans les usages ordinaires de la vie.

Il est donc très-vraisemblable que le coss le plus généralement employé dans l'Inde, à l'époque de l'arrivée des Mahométans, au treizième et au quatorzième siècle, étoit d'un quatre-vingt-quatrième plus grand que le mille de $56\frac{1}{4}$ au degré, c'est-à-dire qu'il étoit de $55\frac{5}{9}$ au degré ou de 2000 mètres, et que les mesures précédentes, réglées d'après ce module, offroient les valeurs suivantes:

SYSTÈME MÉTRIQUE DES INDIENS AU XIII.ᵉ SIÈCLE, AVANT L'INVASION DES MAHOMÉTANS.	Mètr.
GRAIN D'ORGE	0, 001302.
POUCE, = 8 grains d'orge *C'est le doigt du stade de 400000.*	0, 010417.
DUST, ou COUDÉE, = 24 pouces *C'est la petite coudée du stade de 400000.*	0, 250000.
DUND, = 4 dusts *C'est l'orgyie du stade de 400000.*	1, 000000.
COSS, ou CROUH, = 2000 dunds *C'est le double mille du stade de 400000.*	2000, 000000.
JOWJUN, = 4 coss *C'est la double parasange de 4 milles, ou de 40 stades de 400000.*	8000, 000000.

LE RÈGNE d'Akbar, vers le milieu du seizième siècle, devint célèbre dans l'Inde par les changemens que ce souverain fit dans la division des provinces de son empire et dans toutes les parties de l'administration. Il changea jusqu'aux mesures itinéraires; et le coss qu'il établit, est encore employé dans quelques parties du Penj-ab. Le capitaine Kirkpatrick a reconnu

que ce coss est d'environ 31 $\frac{16}{100}$ au degré (1); et le major Rennell, dans ses cartes, le fixe à 31 $\frac{1}{4}$. Cette dernière détermination porte le même coss à $3555^{m},555$. Akbar voulut (2) qu'il fût divisé en

5000 alaiy guz;
400 bambous, chacun de 12 guz $\frac{1}{2}$;
100 ténabs, chacun de 50 guz (3).

Dès-lors ces mesures s'évaluent ainsi :

SYSTÈME MÉTRIQUE DES INDIENS,
ÉTABLI PAR AKBAR.

	Mètr.
ALAIY GUZ, = $\frac{1}{5000}$ du coss	0,711111.
BAMBOU, = 12 guz $\frac{1}{2}$, ou $\frac{1}{400}$ du coss *C'est dix doubles coudées de 24 doigts du stade de 225000.*	8,888889.
TÉNAB, = 50 guz, ou 4 bambous, ou $\frac{1}{100}$ du coss *C'est le double amma du stade de 225000.*	35,555555.
COSS, = 31 $\frac{1}{4}$ au degré *C'est le double mille du stade de 225000.*	3555,555555.

Ces deux derniers systèmes montrent que les Indiens, après avoir abandonné l'usage du stade, ont remplacé cette mesure par celle du double mille itinéraire, de même que d'autres

(1) Rennell, *Descript. historiq. et géograph. de l'Indostan, tom. II, pag. 68.* — Carte des pays situés entre la source du Gange et la mer Caspienne.

(2) Ayeen Akbery, *tom. II, pag. 186.*

(3) Ces trois noms de mesures ne sont pas sanskrits, et paroissent avoir été introduits par les Mahométans.

Alaiy guz, *lisez* guèz. Ce mot est persan.
Bambou, est probablement un autre mot persan.
Ténab, paroît être arabe.

peuples se servoient du diaule ou du double stade (1). Et quoique les successeurs d'Akbar n'aient pas conservé dans toutes leurs possessions le coss dont il avoit ordonné l'emploi, les exemples suivans font voir qu'on n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui de composer cette mesure de deux milles itinéraires, ou du double mille de l'un des systèmes compris dans mon Tableau général.

Le major Rennell dit avoir reconnu sur les lieux, et d'après de nombreux exemples (2), que les coss en usage dans le Malwa, le Carnate et l'Hindoustan, étoient, les uns de 35 au degré, les autres de $37\frac{1}{2}$, et d'autres de 40 à 42.

Le coss de 35 au degré est de.................... 3174m, 603174.
C'est précisément le double mille du stade de 252000.

Le coss du Carnate, de $37\frac{1}{2}$ au degré, vaut........... 2962 , 962963.
C'est aussi le double mille du stade de 270000.

L'incertitude où l'on est encore sur la vraie valeur du coss de l'Hindoustan, estimé de 40 à 42 au degré, permet de lui chercher une évaluation qui le place dans la même catégorie que les précédens.

En fixant ce coss à $41\frac{2}{3}$ au degré, il sera de............ 2666m, 667.
C'est le double mille du stade de 300000.

Un coss établi par Shah Jéhan, et dont l'usage existe encore dans le haut Penj-ab (3), est évalué, par le capitaine Kirkpatrick, à $29.\frac{68}{100}$, et, dans les cartes de Rennell, à $29\frac{3}{4}$ au degré : il seroit d'environ 3734 mètres.

Si on le suppose légèrement altéré, et qu'on le porte à 30 par degré, il vaudra............................ 3703m, 704.
C'est le double mille du stade de 216000.

Ainsi les mesures itinéraires des Indiens, du moins celles qui nous

(1) *Suprà, pag. 547, 558.*

(2) Rennell, *Description historique et géographique de l'Indostan, tom. I, pag. 220.*

(3) Rennell, *tom. II, pag. 67, 68.*

sont le mieux connues, se trouvent encore aujourd'hui établies sur les bases qui avoient réglé les mesures de toute l'antiquité.

Il en est de même chez les Chinois et les Japonois, quoique leurs mesures aient aussi varié à différentes époques.

Selon le P. Martini (1) et le P. Noël (2), la mesure itinéraire, ou le *Lì* le plus généralement employé par les Chinois, est contenu 90000 fois dans la circonférence de la terre, ou 250 fois dans le degré.

La longueur de ce lì est donc de 444m, 444; et, d'après mon Tableau général, il représenteroit, ou le diaule du stade de 180000, ou trois stades de 270000. C'est dans les élémens qui composent ce lì, qu'il faut chercher auquel de ces stades il doit être rapporté; et l'on va voir que c'est à celui de 270000.

Les divisions et les multiples de ce lì, donnés par le P. Martini, sont les mesures suivantes; j'y ajoute leurs valeurs :

SYSTÈME MÉTRIQUE DES CHINOIS,

ÉTABLI SUR LE LÎ DE 90000 À LA CIRCONFÉRENCE DE LA TERRE.

	Mètr.
LÎ, ou GRAIN de mil	0, 000206.
FÊN, = 10 lî	0, 002058.
THSÚN, ou DOIGT, = 10 fên	0, 020576.
C'est le grand doigt du stade de 270000.	
TCHHĬ, ou COUDÉE, = 10 thsún	0, 205761.
PÓU, ou PAS, = 6 tchhĭ	1, 234568.
C'est le pas double du stade de 270000.	
TCHANG, ou PERCHE, = 10 tchhĭ	2, 057613.
LÌ, = 360 póu	444, 444444.
C'est trois stades de 270000.	
PÔU, = 10 lì	4444, 444444.
C'est la parasange de 30 stades de 270000.	
THSAN, = 8 pôu, ou 80 lì	35555, 555555.
C'est 240 stades, ou 8 parasanges de 30 stades de 270000.	

(1) Martin. Martinii *Novus Atlas sinensis, Præfat. pag. 16, 17.*

(2) Noël, *Observationes mathemat. et physicæ in Indiâ et Chinâ factæ, pag. 104.*

Ce système métrique paroît avoir été introduit dans la Chine par l'empereur Wou-wang, de la dynastie des Tcheou. Ce souverain a commencé à régner l'an 1122 avant l'ère chrétienne, et il est mort en 1115. Antérieurement à cette époque, les mesures chinoises étoient d'un quart plus grandes; et il fallut ensuite 125 lì nouveaux pour représenter 100 lì anciens (1).

La différence des longueurs, étant de 4 à 5, fait connoître que le lì employé avant l'époque de Wou-wang répondoit à 555^{m},555, et qu'il étoit contenu 72000 fois dans le périmètre de la terre, ou 200 fois dans le degré.

Cette ancienne mesure itinéraire n'a pas cessé d'être connue dans la Chine et dans quelques contrées environnantes, quoique le lì de 250 au degré y soit d'un usage plus habituel.

Dans les détails d'un voyage fait en 1712, par un prince mongol, depuis Pékin jusqu'à Tobolsk, les distances données en lì sont évaluées, par le P. Gaubil (2), à 10 lì pour une lieue de 20 au degré, c'est-à-dire en lì de 200 au degré; tandis qu'en publiant le journal des mandarins chinois qui ont été à Lassa, le même auteur prévient que les lì y sont comptés à 250 au degré de l'équateur (3).

Mais il y a plus; lorsque l'empereur Khang-hi fit lever par les Jésuites, au commencement du siècle dernier, la carte de la Chine, il ordonna que toutes les distances seroient comptées en lì de 200 au degré, chaque lì composé de 180 toises ou cannes,

(1) Le P. Noël *(ubi suprà, pag. 105)* dit, au contraire, que *100 lì modernes valent 125 lì anciens,* et il cite en preuve le grand Dictionnaire *Tching tseu thoung.* C'est une méprise : M. Abel-Rémusat, professeur de chinois au collége royal de France, a bien voulu, à ma prière, consulter les deux éditions de ce dictionnaire qui existent à la Bibliothèque du Roi, et il y a trouvé que *100 lì anciens répondoient à 125 lì modernes.* Le texte porte : *Kou-tche, pe lì tang kin pe eul chi ou lì.* La traduction littérale est : *Veteres centum lì conveniunt nunc centum viginti-quinque lì.*

(2) Gaubil, *Observations mathémat. &c. tom. I, pag. 150-165; tom. II, pag. 77.*

(3) Gaubil, *Observations mathématiques, tom. I, pag. 142.*

cannes, et chaque canne de dix des pieds que l'on employoit pour les bâtimens et les ouvrages du palais. Au moyen de ces renseignemens donnés par le P. Régis (1), on trouve, pour ces mesures, les valeurs suivantes :

AUTRE SYSTÈME MÉTRIQUE DES CHINOIS, ÉTABLI SUR LE LÌ DE 72000 À LA CIRCONFÉRENCE DE LA TERRE.	Mètr.
PIED du palais .... *C'est le pied du stade de 216000.*	0, 308642.
PAS, = 6 pieds .... *C'est l'orgyie du stade de 216000.*	1, 851852.
CANNE, = 10 pieds .... *C'est la calame du stade de 216000.*	3, 086420.
LÌ, = 180 cannes, ou 300 pas, ou 1800 pieds .... *C'est trois stades olympiques, ou de 216000.*	555, 555555.

LE P. GAUBIL nous apprend (2) que, vers l'an 721 de l'ère chrétienne, un astronome nommé Y-hang fit faire des observations dans plusieurs villes de la Chine, de la Cochinchine, du Tonkin, &c., et qu'après avoir fait mesurer les distances de ces villes, il conclut que 351 lì et 80 pas répondoient sur la terre à un degré de latitude.

Pour apprécier cette évaluation, il faut se rappeler que les Chinois divisoient et divisent encore le cercle en 365 degrés $\frac{1}{4}$: ainsi ce degré est à celui de 360 dans la proportion de 1440 à 1461 ; et sa valeur, comparée à celle de notre degré moyen de 111111^m, 111111, se trouve réduite à 109514^m, 031485.

(1) Note du P. Régis, insérée par le P. du Halde dans la préface de sa Description de la Chine, *pag. xliij, xliv.* — Voyez aussi l'Histoire de l'Astronomie chinoise du P. Gaubil, *pag. 77*, et ses Observations &c., *pag. 142.*

(2) *Histoire de l'Astronomie chinoise*, *pag. 77.*

De plus, à l'époque d'Y-hang, le lì étant de 360 pas, les 351 lì et 80 pas de cet astronome représentent 126440 pas; alors, divisant par cette somme la valeur du degré chinois, on a pour celle du pas $0^m, 866134$, qui, multipliée par 360, donne, pour le lì déterminé par Y-hang, $311^m, 808240$.

Maintenant, si l'on veut savoir quels peuvent être le mérite et l'authenticité de l'opération de cet astronome, il faut diviser la valeur du degré moyen par les 126440 pas qu'il assigne au degré chinois : on aura, pour la valeur du pas dans le degré moyen, $0^m, 878765 \frac{1}{2}$; et ce nombre, multiplié par 360, formera un lì de $316^m, 355580$, qui, à un mètre près, se trouve être le diaule du stade de 252000 (1).

Ces rapprochemens n'indiqueroient-ils pas qu'Y-hang, ayant eu connoissance de cette ancienne mesure égyptienne, aura cherché à se l'approprier en l'adaptant au degré chinois par une opération inverse de celle que je viens de présenter !

Les Japonois ont adopté le lì moderne des Chinois de 90000 à la circonférence de la terre (2), ou de $444^m, 444$. Kœmpfer et d'autres voyageurs avoient déjà remarqué que le mille itinéraire au Japon étoit de 25 au degré (3). Ce mille vaut donc $4444^m, 444$: c'est la parasange de 30 stades de 270000, et le pôu des Chinois, composé de dix des lì précédens (4).

Les peuples de l'Asie ne sont pas les seuls qui, à travers les siècles et les révolutions, ont su conserver dans leur inté-

(1) *Voyez* le Tableau général, col. IX, 2.

(2) Wa Kan tsan tsaï tsou ye, *tom. II, pag. 1;* ou *Description figurée de l'univers [du ciel, de la terre et de l'homme]*, en japonois et en chinois. C'est une Encyclopédie en cent cinq volumes, outre les Tables, et un volume d'introduction.

(3) Kœmpfer, *Histoire du Japon, tom. II, liv. V, chap. 7, pag. 164.*

(4) *Suprà, pag. 599.*

grité quelques-uns des types originaux qui avoient été puisés jadis dans la source commune à toutes les autres mesures.

Si l'on passe chez les nations modernes de l'Europe, on trouve (1) :

En Norwége, la lieue de 10 au degré, ou de.......... 11111m, 111.
C'est la parasange de 60 stades de 216000.

En Suède, la lieue d'*un peu plus de 10 $\frac{2}{5}$ au degré* (lisez 10 $\frac{5}{12}$), =.................................... 10666, 667.
C'est la parasange de 60 stades de 225000.

En Pologne, en Lithuanie, la lieue commune de 20 au degré, =.................................... 5555, 555.
C'est la parasange de 30 stades de 216000.

En Prusse, en Bavière, en Saxe, en Silésie, en Souabe, en Scanie, la lieue de 15 au degré, =.............. 7407, 407.
C'est la parasange de 40 stades de 216000.

En Allemagne, la lieue germanique de 12 $\frac{1}{2}$ au degré, =. 8888, 889.
C'est la parasange de 60 stades de 270000.

Dans le Piémont, le mille de 50 au degré, =......... 2222, 222.
C'est le mille de 10 stades de 180000.

Dans le Milanais et les États de Venise, le mille de *66 à 67 au degré* (lisez 66 $\frac{2}{3}$), =......................... 1666, 667.
C'est le mille de 10 stades de 240000.

En Espagne, la lieue commune de 17 $\frac{1}{2}$ au degré, ou de 4 milles, =.................................... 6349, 206.
C'est la parasange de 4 milles ou de 40 stades de 252000.

Autre lieue de 3 milles, =.......................... 4761, 905.
C'est la parasange de 3 milles ou de 30 stades de 252000.

Le mille ordinaire, le quart de la lieue de 17 $\frac{1}{2}$ au degré, =.................................... 1587, 302.
C'est le mille de 10 stades de 252000.

(1) Voyez le *Traité des mesures itinéraires* de d'Anville.

En France, la lieue commune de 25 au degré, =........ 4444m, 444.
C'est la parasange de 30 stades de 270000.

La lieue marine de 20 au degré, =............... 5555, 555.
C'est la parasange de 30 stades de 216000.

Le mille marin, ou le mille géographique, de 60 au degré, =................................ 1851, 852.
C'est le mille de 10 stades olympiques, ou de 216000.

Il seroit facile de multiplier ces exemples; mais je crois avoir réuni, dans mes deux Mémoires, plus de témoignages qu'il n'en faut pour montrer que les bases de tous les systèmes métriques linéaires que j'ai pu découvrir, soit chez les Grecs et les Romains, soit chez les Germains, les Gaulois, les Arméniens, les Syriens, les Hébreux, les Égyptiens, les Arabes, les Perses, les Indiens, les Chinois, les Japonois, se rattachent à la mesure de la terre, à un seul type primitif diversement modifié, et toujours conservé avec exactitude dans les variations qu'il a éprouvées. Cette unité de module peut seule expliquer la liaison, les rapports constans que présentent les différentes mesures anciennes, quand on cherche à les comparer, à les combiner entre elles ; et c'est en les rapprochant toutes, que les développemens d'une théorie très-simple m'ont conduit à des résultats confirmés à-la-fois par les observations astronomiques, par des monumens qui existent encore, par de nombreuses applications des anciennes mesures itinéraires, enfin par l'emploi de ces mêmes mesures, continué jusqu'aujourd'hui chez différens peuples et dans de vastes contrées, depuis les confins occidentaux de l'Europe jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie.

GOSSELLIN.

TABLEAU GÉNÉRAL

DES ANCIENS SYSTÈMES MÉTRIQUES

RÉGULIERS.

DÉNOMINATION DES MESURES.					STADES PRIMITIFS.		
					I. CIRCONFÉRENCE de la Terre, 400000 stades. Degré, 1111 $\frac{1}{9}$.	II. CIRCONFÉRENCE de la Terre, 300000 stades. Degré, 833 $\frac{1}{3}$.	III. CIRCONFÉRENCE de la Terre, 360000 stades. Degré, 1000.
Doigts duodécimaux.		Doigts décim.	Grands doigts.		Mètr.	Mètr.	Mètr.
1	1	.....	.....	Doigt duodécimal	0, 010417	0, 013889	0, 011574
1 $\frac{1}{5}$	.....	1	.....	Doigt décimal	0, 012500	0, 016667	0, 013889
1 $\frac{1}{3}$	.....	1 $\frac{1}{9}$	1	Grand doigt, Once, Pouce	0, 013889	0, 018518	0, 015432
2	.....	.....	.....	Condyle	0, 020833	0, 027778	0, 023148
4	.....	.....	.....	Palme	0, 041667	0, 055555	0, 046296
8	.....	.....	.....	Dichas	0, 083333	0, 111111	0, 092593
	10	.....	.....	*(Demi-pygon)*	0, 104167	0, 138889	0, 115741
12	.....	10	.....	Spithame, *800 au stade*	0, 125000	0, 166667	0, 138889
16	.....	.....	12	Pied, *600 au stade*	0, 166667	0, 222222	0, 185185
18	.....	.....	.....	Pygme	0, 187500	0, 250000	0, 208333
	20	.....	.....	Pygon	0, 208333	0, 277778	0, 231481
24	.....	20	.....	Coudée commune, *400 au stade*	0, 250000	0, 333333	0, 277778
32	.....	.....	24	Grande coudée, *300 au stade*	0, 333333	0, 444444	0, 370370
	40	.....	.....	Pas simple, *240 au stade*	0, 416667	0, 555555	0, 462963
48	.....	40	36	Double coudée commune ou Verge, *200*	0, 500000	0, 666667	0, 555555
72	.....	.....	.....	Xylon	0, 750000	1, 000000	0, 833333
	80	.....	60	Pas double, *120 au stade*	0, 833333	1, 111111	0, 925926
96	.....	80	72	Orgyie, *100 au stade*	1, 000000	1, 333333	1, 111111
	160	.....	120	Calame ou Acæne, *60 au stade*	1, 666667	2, 222222	1, 851852
960	.....	800	720	Amma, *10 au stade*	10, 000000	13, 333333	11, 111111
	1600	.....	1200	Plèthre, *6 au stade*	16, 666667	22, 222222	18, 518518
9600	.....	8000	7200	STADE	100, 000000	133, 333333	111, 111111
19200	.....	16000	14400	Diaule	200, 000000	266, 666667	222, 222222
96000	.....	80000	72000	Mille, *de 10 stades*	1000, 000000	1333, 333333	1111, 111111
Schœnes ou Parasanges de				30 stades, ou 3 milles	3000, 000000	4000, 000000	3333, 333333
				40 stades, ou 4 milles	4000, 000000	5333, 333333	4444, 444444
				60 stades, ou 6 milles	6000, 000000	8000, 000000	6666, 666667

STADES SECONDAIRES.			STADES TERTIAIRES.			
IV.	V.	VI.	VII.	VIII.	IX.	
					1.	2.
CIRCONFÉRENCE de la Terre, 240000 stades.	CIRCONFÉRENCE de la Terre, 180000 stades.	CIRCONFÉRENCE de la Terre, 216000 stades.	CIRCONFÉRENCE de la Terre, 270000 stades.	CIRCONFÉRENCE de la Terre, 225000 stades.	CIRCONFÉRENCE de la Terre, 250000 stades.	CIRCONFÉRENCE de la Terre, 252000 stades.
Degré, 666 ⅔.	Degré, 500.	Degré, 600.	Degré, 750.	Degré, 625.	Degré, 694 4/9.	Degré, 700.
Mètr.	Mètr.	Mètr.	Mètr.	Mètr.	Mètr.	Mètr.
0, 017361	0, 023148	0, 019290	0, 015432	0, 018518	0, 016667	0, 016534
0, 020833	0, 027778	0, 023148	0, 018518	0, 022222	0, 020000	0, 019841
0, 023148	0, 030864	0, 025720	0, 020576	0, 024691	0, 022222	0, 022046
0, 034722	0, 046296	0, 038580	0, 030864	0, 037037	0, 033333	0, 033069
0, 069444	0, 092593	0, 077160	0, 061728	0, 074074	0, 066667	0, 066138
0, 138889	0, 185185	0, 154321	0, 123457	0, 148148	0, 133333	0, 132275
0, 173611	0, 231481	0, 192901	0, 154321	0, 185185	0, 166667	0, 165344
0, 208333	0, 277778	0, 231481	0, 185185	0, 222222	0, 200000	0, 198413
0, 277778	0, 370370	0, 308642	0, 246914	0, 296296	0, 266667	0, 264550
0, 312500	0, 416667	0, 347222	0, 277778	0, 333333	0, 300000	0, 297619
0, 347222	0, 462963	0, 385802	0, 308642	0, 370370	0, 333333	0, 330688
0, 416667	0, 555555	0, 462963	0, 370370	0, 444444	0, 400000	0, 396825
0, 555555	0, 740741	0, 617284	0, 493827	0, 592593	0, 533333	0, 529101
0, 694444	0, 925926	0, 771605	0, 617284	0, 740741	0, 666667	0, 661376
0, 833333	1, 111111	0, 925926	0, 740741	0, 888889	0, 800000	0, 793651
1, 250000	1, 666667	1, 388889	1, 111111	1, 333333	1, 200000	1, 190476
1, 388889	1, 851852	1, 543210	1, 234568	1, 481481	1, 333333	1, 322751
1, 666667	2, 222222	1, 851852	1, 481481	1, 777778	1, 600000	1, 587302
2, 777778	3, 703704	3, 086420	2, 469136	2, 962963	2, 666667	2, 645503
16, 666667	22, 222222	18, 518518	14, 814815	17, 777778	16, 000000	15, 873016
27, 777778	37, 037037	30, 864197	24, 691358	29, 629630	26, 666667	26, 455026
166, 666667	222, 222222	185, 185185	148, 148148	177, 777778	160, 000000	158, 730159
333, 333333	444, 444444	370, 370370	296, 296296	355, 555555	320, 000000	317, 460317
1666, 666667	2222, 222222	1851, 851852	1481, 481481	1777, 777778	1600, 000000	1587, 301587
5000, 000000	6666, 666667	5555, 555555	4444, 444444	5333, 333333	4800, 000000	4761, 904762
6666, 666667	8888, 888889	7407, 407407	5925, 925926	7111, 111111	6400, 000000	6349, 206349
10000, 000000	13333, 333333	11111, 111111	8888, 888889	10666, 666667	9600, 000000	9523, 809524

TABLE

TABLE
DES DIVISIONS DU MÉMOIRE.

FIN DE LA TABLE.

TABLE DE QUELQUES MESURES PARTICULIÈRES.

FIN DU TOME CINQUIÈME.





